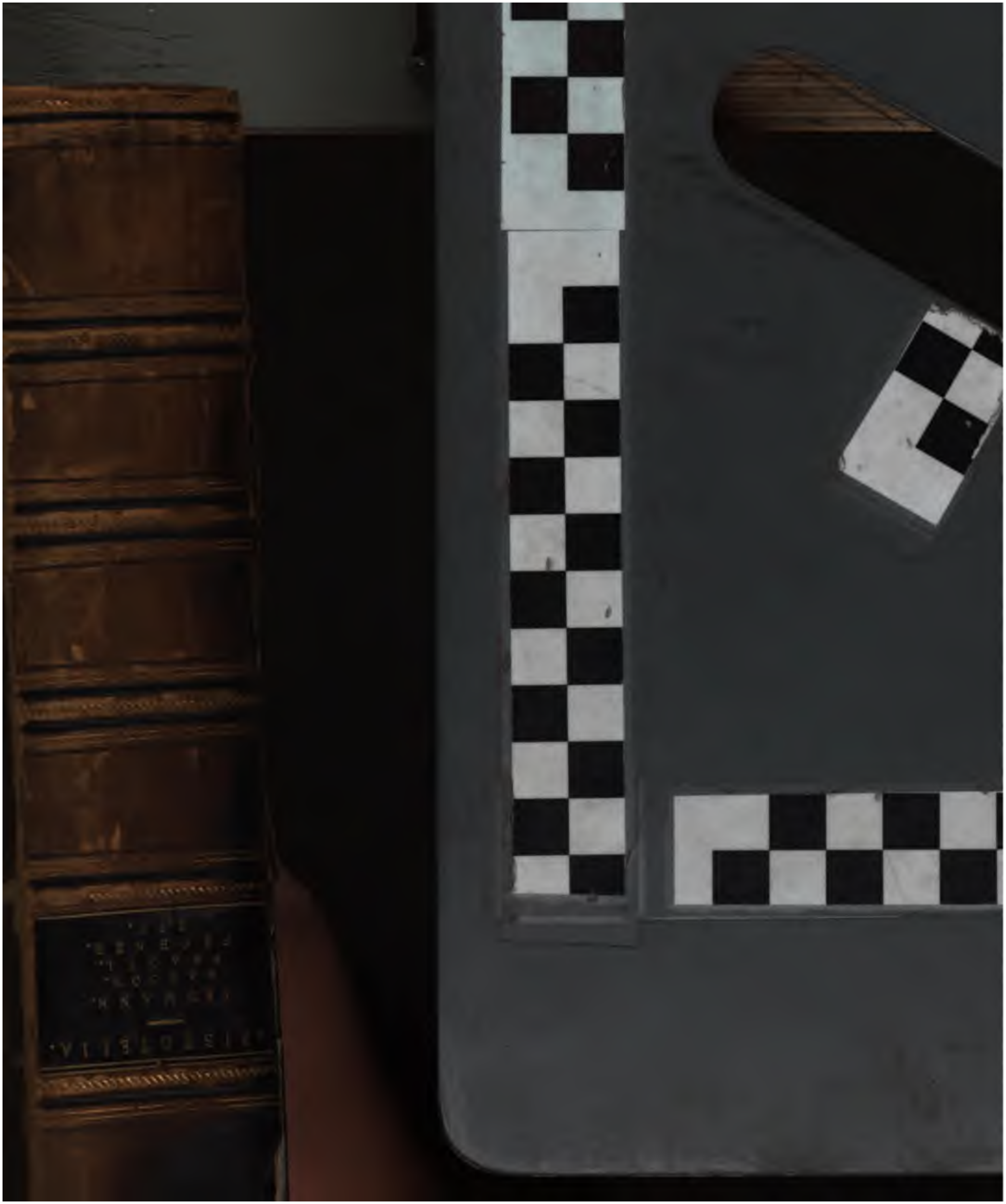

ARISTOTELIS.



1 Neumann. La vie et les ouvrages de David, ph

2 Rassow. Aristotelis de notionis definiti

3 Prantl. Symbolae criticae in Aristo

4 Prantl. De Aristotelis librorum ad historia

5 Hegel. De Aristotele et Alexandro Ma

6 Imelmann. Observ. crit. in Aristot. Ethica

7 Weichelt Theologumena Aristotelica

8 Michelis Vindiciarum Platonicarum ex Ari

9 Adam De auctore libri pseudo-Aristote

10 Fechner Ueber den Gerechtigkeitsbegriff d

11 Pappenheim De necessitatis apud Aristotelem

12 Ramsauer Zur charakteristik der Aristote

13 Pansch De Aristotelis Eth. Nic. vii c. 12

14 Kalischer De Aristotelis rhet. et Eth. Nic.

quum congruant tum



[Pamphlets on Aristotle]

MÉMOIRE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

DAVID,

PHILOSOPHE ARMÉNIEN DU V.e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE,

ET PRINCIPALEMENT

SUR SES TRADUCTIONS DE QUELQUES ÉCRITS D'ARISTOTE,

PAR C. F. NEUMANN,

PARIS,
IMPRIMERIE ROYALE.

1829.

MÉMOIRE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

DAVID.

Depuis la conversion de Constantin jusqu'aux temps où l'hérésiarque Nestorius et ses nombreux disciples troublèrent et déchirèrent l'église orthodoxe, il existait d'intimes liaisons entre les chrétiens de l'Orient et ceux de l'Occident, entre les royaumes et les populations chrétiennes de l'Asie et l'empire grec de Constantinople. Déjà, avant cet heureux événement, les rois parthes d'Arménie cherchaient et trouvaient toujours dans les empereurs de Byzance des auxiliaires contre les fréquentes incursions des rois de Perse de la dynastie des Sassanides; et lorsque tout était perdu dans le malheureux royaume d'Arménie, on sauva les deux derniers rejetons des Arsacides, pour leur donner, dans l'empire romain, une éducation digne de leur haut rang. Un de ces orphelins, *Dertad*, Tiridate, comme écrivent les auteurs latins, devint, par le secours des Romains, maître du royaume de ses pères, et l'autre fut le martyr et l'apôtre de l'église haïkienne. Un grec de Rome bien versé, selon son propre témoignage, dans les sciences et les lettres

de son temps, devint le secrétaire, ou, comme le
auteurs arméniens le nomment souvent, le chancelie
du nouveau roi; il écrivit par ses ordres une histoir
de l'Arménie depuis la première invasion du royaum
par Ardeschir, fils de Babec, jusqu'au triomphe d
christianisme sous Tiridate. L'ouvrage d'Agathang
(ou *Agathangelus*), c'est le nom de ce secrétaire gre
est remarquable sous un double rapport : c'est le pl
ancien monument de l'histoire et de la littératu
arménienne. Les frères Whiston, qui savaient trè
bien la langue arménienne, mais qui étaient peu
versés dans l'histoire orientale, parlent de la Vie de
S. Grégoire l'illuminateur par Agathange, comme
d'un ouvrage apocryphe, et ne lui accordent pas la
moindre importance. Le savant Stilting, qui connaissait seulement la traduction grecque des Actes de
S. Grégoire, est du même sentiment, et il se débat
vainement contre les faits, qu'un imposteur du
VIII.e ou du IX.e siècle ne pouvait pas inventer.
En comparant les Actes de S. Grégoire, que les
Bollandistes ont insérés dans leur grande collection
des Vies des saints (sous le 30 septembre), avec l'ouvrage d'Agathange, on trouvera que cette copie
grecque est une traduction qui souvent reproduit
mot à mot l'original arménien; et pour peu qu'on la
lise avec attention, on découvre sans peine les fautes
du traducteur, qui paraît avoir été peu versé dans
l'ancienne géographie de l'Arménie. Quant aux passages qui ne se trouvent ni dans l'original arménien
imprimé à Constantinople en 1709, ni dans l'excel-

lent manuscrit que l'on possède à la Bibliothèqu
du Roi, le traducteur les a pris d'une autre copie
ou il a corrompu l'original selon la manière ordinair
de Jean Métaphraste. Je dois encore faire remarque
que le plus savant des historiens arméniens, Moïse d
Khorène, Lazare de Pharbe, et presque tous les chrono
graphes arméniens du moyen âge, citent plusieurs foi
Agathange; et nous trouvons les mêmes faits rapporté
avec les mêmes expressions dans l'ouvrage que nou
possédons sous le nom du célèbre chancelier de Tiri
date. Je crois donc que l'on doit admettre comm
incontestable l'authenticité de la partie historique d
cet ouvrage; elle est d'ailleurs aussi confirmée par l
lettre du patriarche Joseph à l'empereur Théodose l
Jeune, écrite, à ce qu'il paraît, au commencement d
l'an 440, et même par des monumens grecs, selo
le témoignage d'un historien arménien. Il est dit dan
l'Histoire de Vartan par Élisée, historien contempo
rain de l'ambassade solennelle envoyée par les Armé
niens à Théodose le Jeune, que les Grecs trouvèren
dans les registres impériaux le traité que le ro
Tiridate avait contracté autrefois avec Constantin (1)
Pour ce qui concerne les longs sermons et les miracle
incroyables qui y sont racontés, cette partie m
paraît être d'une date bien postérieure. Il ne sembl

(1) Élisée, *Histoire de Vartan;* Venise, 1828 (en arménien), pag. 124. *Բազում մատեանս ՚ի մէջ եկեալ ընթերցան, ն զնոյն ուխտ հաստատութեանն ՚ի նմին գտանէին։* « I » (les Grecs) apportèrent plusieurs volumes, lurent et trouvèren » là-dedans le même traité de l'alliance. »

de son temps, devint le secrétaire, ou, comme le auteurs arméniens le nomment souvent, le chancelie du nouveau roi; il écrivit par ses ordres une histoir de l'Arménie depuis la première invasion du royaum par Ardeschir, fils de Babec, jusqu'au triomphe d christianisme sous Tiridate. L'ouvrage d'Agathang (ou *Agathangelus*), c'est le nom de ce secrétaire grec est remarquable sous un double rapport : c'est le plu ancien monument de l'histoire et de la littératu arménienne. Les frères Whiston, qui savaient trè bien la langue arménienne, mais qui étaient pe versés dans l'histoire orientale, parlent de la Vie c S. Grégoire l'illuminateur par Agathange, comm d'un ouvrage apocryphe, et ne lui accordent pas moindre importance. Le savant Stilting, qui connai sait seulement la traduction grecque des Actes S. Grégoire, est du même sentiment, et il se déb vainement contre les faits, qu'un imposteur VIII.ᵉ ou du IX.ᵉ siècle ne pouvait pas invente En comparant les Actes de S. Grégoire, que l Bollandistes ont insérés dans leur grande collectio des Vies des saints (sous le 30 septembre), avec l'ou vrage d'Agathange, on trouvera que cette copie grecque est une traduction qui souvent reprodui mot à mot l'original arménien; et pour peu qu'on l lise avec attention, on découvre sans peine les faute du traducteur, qui paraît avoir été peu versé dan l'ancienne géographie de l'Arménie. Quant aux pas sages qui ne se trouvent ni dans l'original arménie imprimé à Constantinople en 1709, ni dans l'exce

lent manuscrit que l'on possède à la Bibliothèq
du Roi, le traducteur les a pris d'une autre cop
ou il a corrompu l'original selon la manière ordina
de Jean Métaphraste. Je dois encore faire remarq
que le plus savant des historiens arméniens, Moïse
Khorène, Lazare de Pharbe, et presque tous les chro
graphes arméniens du moyen âge, citent plusieurs f
Agathange ; et nous trouvons les mêmes faits rappo
avec les mêmes expressions dans l'ouvrage que n
possédons sous le nom du célèbre chancelier de T
date. Je crois donc que l'on doit admettre com
incontestable l'authenticité de la partie historique
cet ouvrage ; elle est d'ailleurs aussi confirmée pa
lettre du patriarche Joseph à l'empereur Théodose
Jeune, écrite, à ce qu'il paraît, au commencement
l'an 440, et même par des monumens grecs, se
le témoignage d'un historien arménien. Il est dit d
l'Histoire de Vartan par Élisée, historien contem
rain de l'ambassade solennelle envoyée par les Ar
niens à Théodose le Jeune, que les Grecs trouvèr
dans les registres impériaux le traité que le
Tiridate avait contracté autrefois avec Constantin (
Pour ce qui concerne les longs sermons et les mira
incroyables qui y sont racontés, cette partie
paraît être d'une date bien postérieure. Il ne sem

---

(1) Élisée, *Histoire de Vartan ;* Venise, 1828 (en arméni
pag. 124. Բազում մատեանս 'ի մէջ եկեալ ընթերցան,
գտին ուխտ Հաստատութեան 'ի ներքս գտանէին : «
» (les Grecs) apportèrent plusieurs volumes, lurent et trouvè
» là-dedans le même traité de l'alliance. »

pas qu'Agathange soit le seul auteur qu'on ait corrompu de cette manière; nous savons par le véridique Lazare de Pharbe, que Zénobe a subi le même sort, et Lazare est justement indigné d'un tel procédé. Une histoire critique de la vie et des actes de S. Grégoire l'Illuminateur serait une chose curieuse et instructive, et l'on trouverait beaucoup de matériaux pour composer un tel ouvrage, non-seulement chez cette nation, *qui la première a adopté la religion chrétienne*, mais aussi chez les auteurs grecs et latins. Agathange est d'ailleurs, sous le rapport du style, un rhéteur de l'école asiatique; c'est un homme plein de mots; il en met quatre où un autre en aurait mis un: *ventosa et enormis loquacitas*, selon l'expression de Pétrone. Mais quand il s'agit d'arranger tout ce fatras de mots, on lui trouve tous les défauts que le patriarche Photius remarque dans l'ouvrage d'Eunapius, historien grec contemporain d'Agathange; il est plein de parenthèses; il n'a presque aucun égard aux règles de la syntaxe et de la composition (1); en un mot, on lui trouve alors toutes les irrégularités dont les grammairiens ont fait des beautés. S'il est un ouvrage qu'on ne puisse traduire fidèlement dans une langue quelconque sans blesser les premières règles de la logique et de la grammaire, c'est assurément l'ouvrage du chancelier du roi Tiridate (2).

---

(1) Νεωτερίζει δ' οὐκ ὀλίγα καὶ περὶ τὰς συντάξεις, est aussi le jugement de Photius (cod. lxxvij) sur Eunapius. Eunapius, ed. Boissonade, I, XIII, 129.

(2) A l'appui de ce jugement, qui pourrait paraître un peu

Si Agathange a écrit son histoire en arménien ce qui me paraît assez probable, vu sa manière d'écrir

sévère, je donnerai ici quelques passages assez intéressans d la préface inédite du manuscrit d'*Agathange*, qui se trouve la Bibliothèque du Roi. L'édition de Constantinople, l'uniqu qui existe, est fautive comme tous les auteurs arméniens qui n sont pas imprimés par la savante congrégation des Méchitarist à Venise; la préface est tout-à-fait tronquée, et il y a plusieur pages de notre excellent manuscrit qui ne se trouvent pas dan l'imprimé. On lit dans le manuscrit n.° 51, pag. 8:

Այդ հրաման հասեալ առ իս ումն Ագաթանգեղոս, որ ՚ի քաղաքէ ՚ի մեծն Հռոմայ և վարժեալ հայրենի արուես տիւ, Հռոմայեցւոց և յունարէն ուսեալ դպրութիւն (a) և ոչինչ կարի անտեղեակ լեալ ձեռնարկութեան նշանագրաց և ՚ի դիւրաց այսոցիկ հասեալ ՚ի դուռն Արշակունւոյ.. ....ոչ զիւրքաջութիւնն տուեալ ինչ հրամայեաց մ վիպասանել և ոչ զքնիս զարդ (b) բանից ինչ առասպել ասելի քան զարժանն ընթանալ, այլ իբր. որ եղեալ վա յեղանակաց..........

Այդ հասեալ առ իս հրամանի ՚ի մեծ արքայէն Տրդատ կարգել ինձ ՚ի ձեռնարկութիւնէ նշանագիրս ժամանակին գրոցն, պատմել նախ զհայրենական գործս քաջութեան քաջին Խոսրովու և որինչ գործք գործեալ քաջու թեանն մարդիկն պատերազմացն, ընդ շրջշրաւնն ան րութեանն փոխելոյ ընդ կոյս հարկանելոյ և այլոց խառ վելոյ..............

« Alors le commandement vint à moi, un certain *Acatha* » *kelos*, qui est de la ville (la grande Rome), et exercé da » l'art paternel, a appris les lettres romaines et grecques, et rie » de ce qui est relatif aux lettres ne lui était étranger: et av » cela il vint dans le palais de l'Arsacide....................

(a) Il est nécessaire de lire *դպրութիւնս*.

(b) Ce mot, comme il se lit dans le manuscrit, n'a aucun sens; il faut lir *սքողմնազարդ*, composé de *սքողուլն*, *prendre ou donner le voi* et de *զարդ*, *ornement*; le mot allemand verblümt correspond tout-à-f au mot composé arménien *սքողմնազարդ*.

et dont il y a encore des traces chez les autre historiens arméniens, chez Lazare de Pharbe et che Jean Catholicos, il est au moins certain qu'il n' pas employé les caractères alphabétiques arméniens car de son temps l'alphabet arménien n'était pa encore composé, ou, si nous voulions parler comm Gorioun, dans la vie de S. Mesrop, lequel copi le docteur Vartan (dans son Histoire générale d l'Arménie, qui malheureusement est encore inédit jusqu'à présent), le Moïse des valeureux Haïks, l saint Mesrop, n'avait pas encore daigné faire connaître ses divines révélations sur la forme des lettres. On écrivait alors en Arménie avec les caractères alpha- bétiques des anciens Perses, des Syriens et des Grecs, et l'on en usait même long-temps après la composition de l'alphabet arménien (à-peu-près l'an 406 de notre ère) dans les affaires particulières, principalement dans les villages et les hameaux, où la nouvelle in- vention ne pouvait pas si aisément pénétrer, ce qui est d'ailleurs bien conforme à la nature des choses (1).

» il nous commandait de ne raconter rien de ses prouesses, qui » fût faux, de ne pas expliquer les histoires par des mots re- » cherchés plus qu'il ne fût nécessaire, mais de raconter le » choses qui se sont passées, selon leur substance.......

» Alors vint à moi le commandement du grand roi Dertad » pour me préparer à un livre des Chroniques, pour raconte » les exploits de la valeur de ses aïeux, du courageux Chos- » roës, et tous les exploits qu'ils ont faits dans les batailles de » hommes, dans le renversement de l'empire, comme ils on » reçu et donné des coups de l'un et de l'autre parti, e » comme les peuples étaient mis en désordre. »

(1) C'est le sens du passage de Moïse de Khorène, I, 3, que les Whiston n'ont pas bien traduit.

Je ne sais pas de quels caractères particuliers le prince arménien Haiton (*Hist. orient.* cap. IX) parle encore au XIII.ᵉ siècle de notre ère, et qu'il nomme *haloen*, dénomination qui certainement est corrompue. Le disciple de S. Isaac et de S. Mesrop, *Gorioun*, surnommé par ses compatriotes l'*Admirable*, et que l'on pourrait, à cause de son style, nommer le Xénophon de la littérature arménienne, nous rapporte dans son histoire inédite de la vie et des actions de ses maîtres, que Mesrop était né dans le bourg de Haiégaz au pays de Daron, province située dans le milieu du royaume d'Arménie, que son père s'appelait Vartan, et que dès son enfance on l'a bien instruit dans la science de la Grèce (1). On peut lire dans Moïse de Khorène, chez Lazare de Pharbe, et dans la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire* par M. Saint-Martin (V, 320), toutes les différentes tentatives qu'il a fallu faire pour pouvoir fixer le nombre et la forme des lettres destinées par Mesrop à composer l'alphabet arménien. « Cet alphabet (ce sont les paroles de M. Saint-Martin dans » l'ouvrage nommé), cet alphabet est encore en usage » actuellement, et la figure des lettres n'a pas éprouvé,

(1) L'ouvrage de Gorioun n'a jamais été imprimé; nous en avons un excellent manuscrit en anciens caractères ronds, à la Bibliothèque du Roi, n.° 88. Le passage indiqué dans le texte se trouve pag. 472. Էր այրս այս Մեսրովբ ՚ի Տարաւն գաւառէ ՚ի Հայեկաց տեղւջէ, որդի Վարդանայ ՚ի մանկութեան տիովք վարժեալ Հելլենացւոց դպրութեան. On trouve un grand et excellent passage de l'ouvrage de Gorioun dans l'édition d'Eusèbe par Aucher, I, 12.

» depuis cette époque, de changement notable. L
» contint d'abord que trente-six lettres; on y en aj
» deux autres, à une époque bien plus moderne,
» qui porta leur nombre à trente-huit. On adopta, p
» la composition de cet alphabet, plusieurs des ancienn
» lettres persanes, qui avoient cours en Arménie. O
» en modifia légèrement la forme et la valeur; puis
» y ajouta quelques autres signes destinés à exprim
» avec exactitude les sons particuliers à la langue arm
» nienne, et l'on disposa le tout selon l'ordre syllabiq
» et numéral des Grecs. C'est à l'exécution de cet
» entreprise, ajoute M. Saint-Martin, que nous devo
» la conservation de la langue et de la littérature d
» Arméniens. Il est probable que, sans elle, c
» peuples n'auraient pas tardé à se confondre av
» les Persans ou avec les Syriens, et à disparaître e
» tièrement, comme tant d'autres nations de l'ancien
» Asie. C'est aussi là ce qui a distingué d'une maniè
» particulière la nation et l'église arméniennes, ce q
» a conservé long-temps leur indépendance politiq
» et religieuse, et a perpétué jusqu'à nous leur exi
» tence (1). »

La littérature arménienne, avant cette époque,
l'on pouvait parler de la littérature d'un peup
qui n'a pas un alphabet propre à exprimer les dive
sons de son idiome, paraît avoir été peu de chos
Moïse de Khorène, surnommé le grammairien ou

(1) On trouve dans les différens volumes de la nouvelle éditi
de l'*Histoire du Bas-Empire* par Lebeau, un résumé de l'histoi
arménienne qui ne laisse rien à desirer.

poëte par les auteurs indigènes (1), ne peut assez se plaindre de l'ignorance et de la paresse de ses aïeux; il fallait, selon lui, chercher chez les Grecs pour trouver quelque chose sur l'histoire ancienne de l'Arménie. Dans le pays même, ce savant infatigable ne trouvait que des chants populaires et héroïques, sorte de composition qui marque par-tout le commencement de la civilisation, et qui tient encore aujourd'hui la place de l'histoire chez plusieurs peuples. Moïse de Khorène nous a conservé, dans son Histoire générale de l'Arménie, quelques fragmens de ces chansons nationales, qui sont d'une poésie sublime, quoiqu'ils puissent nous paraître au premier coup-d'œil un peu singuliers; il les cite comme l'unique monument historique indigène, et il ne paraît pas qu'on en ait jamais fait une collection. On m'a assuré, au couvent des Méchitaristes à Saint-Lazare à Venise, que le peuple, dans quelques parties montagneuses de l'Arménie, célèbre encore à présent par des chansons de cette espèce les exploits de ses ancêtres.

L'ardeur que les Arméniens montrèrent après la composition de leur alphabet pour la littérature, ne

(1) Le mot arménien քերթող a cette double signification. Dans les extraits des grammairiens arméniens rédigés et composés par Jean Ezngazy (manusc. de la Bibl. du Roi, n.° 127, pag. 33), Homère lui-même est nommé le premier *Kerthogh*; il se trouve aussi chez les Grecs qu'Homère est nommé le premier grammairien, parce qu'il est, selon le sentiment de quelques anciens philosophes, le père de toutes les sciences. Plus bas il sera encore une fois question de cette collection de grammairiens arméniens.

gligée jusqu'alors, et leur amour p
sortes de sciences et pour les lettres, n
parer qu'à l'ardeur pour les nouvelles l
répandirent en Europe dès le commenc
siècle, après les ténèbres du moyen
périodes de l'histoire de la civilisation
différens, ont encore un autre point de
qui, bien qu'il soit dans la nature
n'en est pas moins très-remarquabl
hommes du XV.e siècle; les Arétin (
Valla, les Bessarion et tant d'autres,
la carrière où ils aient brillé, croyaie
leur devoir, que le but principal de leur
être de donner de bonnes traductions de
les classiques grecs. De même tous les
en Arménie, quel qu'ait été le genr
sont adonnés de préférence, furent ég
d'un zèle très-ardent pour traduire t
syriens et grecs. On envoyait les je
montraient des talens, aux frais du
dans les écoles d'Édesse, d'Alexandri
de Constantinople (1), non moins
tionner dans les langues grecque et
pour étudier la grammaire, la philos
toire; car, comme le disent les Arméni
pour donner une bonne traduction d'
conque, il est également nécessaire d
la langue et les choses. Moïse de Khor

(1) Euseb. Pamph. *Chron.* ed. Venet. 1818,

même que, quoique vieux et d'une santé chancelante, il s'occupe cependant d'une manière infatigable de ses traductions (1). Déjà depuis long-temps on allait en Grèce de toutes les parties de l'Asie pour cultiver son esprit, et principalement pour faire des études philosophiques. Nous voyons que le père du célèbre philosophe Ædésius envoyait son fils de la Cappadoce à Athènes, pour le rendre propre à manier les affaires (2). Nous voyons que le sophiste Julianus a des disciples de toutes les parties du globe, comme Proærésius de l'Arménie, Épiphane de la Syrie, et Diophante de l'Arabie (3). Il paraît, selon un

---

(1) Nersès Shnorhaly, dans l'Histoire du père Tchamtchean (en arménien), I, 783. Moïse de Khorène, III, 61. Il me paraît que les vers qu'on lit dans l'élégie sur la prise d'Édesse, par Nersès Shnorhaly ou Klaietsy sur Constantinople, se rapportent aux différens conciles de cette ville, au patriarchat, &c. Élégie sur la prise d'Édesse, publiée par le docteur J. Zohrab (en arménien), Paris, 1824, pag. 4. Երկրորդ եղեալ Երուսաղէմ և նոր Հռոմ զարմանալի Երանելոյն աշակերտին, աթոռ գոլով փոխադրելի, c'est-à-dire, *Tu es une seconde Jérusalem, et une nouvelle admirable Rome; là est transporté le trône du bienheureux disciple.*

(2) Ὅγε πατὴρ αὐτὸν ἐκπέμψας ἐπὶ παιδείαν χρηματιστικὴν ἐκ Καππαδοκίας ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα. Eunapii *Vit. sophist.* I, 19, ed. Boissonade.

(3) Eunapii *Vit. sophist.* I, 68, 75, 79, ed. Boissonade. Ἦν δὲ αὐτός τε ἐξ Ἀρμενίας, ὅσον ἐστὶν Ἀρμενίας Πέρσαις εἰς τὰ βαθύτατα συνημμένον. — Ἡ μὲν γὰρ, ἑῴα (*voy.* Wyttenbach *ad Eunap.* II, 294) καθάπερ τι γέρας Ἐπιφανίῳ σαφῶς ἐξῄρητο, τὴν δὲ Ἀραβίαν εἰλήχει Διόφαντος. — Προαιρεσίῳ δὲ ὁ πόντος ὅλος καὶ τὰ ἐκείνῃ πρόσοικα τοὺς ὁμιλητὰς ἀνέπεμπεν, ὥσπερ οἰκεῖον ἀγαθὸν τὸν ἄνδρα θαυμάζοντες.

passage d'Eunapius, que les élèves des différente nations formaient déjà, au commencement du IV siècle, des réunions séparées sous leurs maître particuliers; car toutes les provinces du Pont, l Bythinie, et en général tout le pays qu'on nommait dans la division de l'empire, *la province de l'Asie* envoyaient leurs fils à Proærésius, parce qu'étan Arménien, ils le regardaient comme leur compatriote Au V.ᵉ et au VI.ᵉ siècle de notre ère, les Arménien allèrent donc en Grèce, comme on allait, aux XIII.ᵉ e XIV.ᵉ, de l'Allemagne, en Italie et en France pou étudier le droit romain et les sciences philosophique Mais par les déplorables effets du triste sort de l nation arménienne, le touchant épilogue qui termin l'Histoire de Moïse de Khorène semble être une pro phétie de tous les malheurs des enfans de Haïk; i ne vint pas chez eux, comme chez les nations euro péennes, après le siècle des traducteurs, un siècle o les esprits mûrs apprirent à marcher seuls et san soutien, une période pleine de productions originale en un mot il n'y eut point un siècle classique pou la littérature arménienne. Les traducteurs furen en même temps (on vit quelque chose de semblabl en Italie) les classiques de la nation, et le plus sain des livres est aussi, sous le rapport de la langue, le plu pur. Il arriva donc aux Arméniens (1) ce qu arrivera presque toujours à une nation qui, en sortan

(1) J'ai emprunté, avec quelques modifications, ce passag l'excellente histoire comparée des systèmes de philosophie] M. Degérando, vol. IV, pag. 183.

de la barbarie, se trouvera subitement et immédiatement, sans un mouvement général dans les esprits, initiée à la culture des peuples exercés par une longue éducation intellectuelle. Une science qu'on reçoit toute faite devient pour l'esprit plutôt une chaîne qu'un aiguillon; et plus cette science est avancée, plus elle asservit ceux qu'elle surprend au milieu des ténèbres de l'ignorance.

La littérature arménienne a d'ailleurs cela de commun avec toutes les littératures de l'Europe, qu'elle est composée de deux élémens séparés, l'*élément chrétien,* et un autre que l'on pourrait nommer par opposition l'*élément profane*. Le christianisme est entré dans l'Arménie par la Syrie et la Judée, et elle a reçu avec lui la poésie sacrée des Israélites, les psaumes et les autres cantiques religieux. On voit dans les *chants d'église* (շարակնոց) que les Arméniens ont, et dans les formes, et dans les pensées, heureusement imité ces touchans et sublimes cantiques des prophètes et des rois sacrés. L'élément que nous venons de nommer l'*élément profane,* leur est venu principalement, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, de la Grèce; cependant la littérature arabe a aussi eu sa part en Arménie comme chez tous les autres peuples civilisés. Les cantiques religieux des anciens Hébreux n'étaient pas faits, à ce qu'il paraît, sur un certain mètre, et l'on n'y trouve la rime que par hasard. Dans ces compositions poétiques, on n'avait égard qu'aux modulations de la voix et aux différens sons de la musique. Ces différentes modu-

lations de la voix sont encore :
par des signes particuliers dans
Arméniens. Nous savons par d
l'un Juif et l'autre Arménien,
dans le moyen âge, imité les r
Arabes. R. Jehudah Hallevy, qu
dans son célèbre ouvrage intitulé
banel dans ses Commentaires su
conte cela des Juifs; de même
goire Magistros, qui florissait, se
de notre ère, le rapporte égaleme
nienne (1). Grégoire, un des pl
son siècle, dit d'une manière a
mètres et la rime dans les poë
venus des Arabes, et que *Sahlou*
le Chaldéen, et *Aharon,* le fils
premiers qui eussent fait des ver
Ismaéliens; c'est le nom des A
niens, et, comme on sait, c
peuples chrétiens. Nersès Claiets

---

(1) *Liber Cosri,* ed. J. Buxtorf. fil
137, et 407. R. Jehudah dit que la l
rompue par ces innovations, et il est
plusieurs autres, ים וילמדו מעשיהם
« ils se sont mêlés sous les barbares et
(*Psalm.* 106, 35.) Les extraits des o
par Magistros, nous sont conservés dans
(man. de la Bibl. du Roi, n.° 127, p. 82-84
արուեստի եղեալ տեղեակ ? յ'իսմայ.
. . . . *և եթէ ուստի և կամ զինչ այս*
Սահլումն որդի շահպայ քաղդեացի ,
Ce passage est traduit mot à mot dans

ont excellé dans ce nouveau genre de la poésie arménienne, de la même manière que quelques historiens et orateurs ecclésiastiques ont excellé dans les imitations des historiens et écrivains ecclésiastiques de la Grèce. On peut permettre à un Arménien de parler avec quelque orgueil de ces différens travaux littéraires. Cependant je crois qu'il serait bien difficile pour quelqu'un qui n'est pas son compatriote, d'approuver le sentiment exprimé par le patriarche Catholicos Nersès Claietsy (il occupa le siége patriarchal depuis 1169 jusqu'en 1175 de notre ère), surnommé *Schnorhali*, c'est-à-dire, le *gracieux*, dans son poëme célèbre intitulé *le Fils Jesus :*

Զիմաստութեան ծաղիկս առ եալ
Որպէս մեղու թեւօք բարձ եալ
Յեկեղեցին Հայոց բեր եալ
Ոյս է Մովսէս Դաւթիւ եղ եալ
Եւ Մամբրէիւ այլք հետ եալ
Այսքան շնորհօք վերին լից եալ
Մինչ զի Յունաց գերազանց եալ

c'est-à-dire : « Ils cueillirent les fleurs de la science, » et les transportèrent, comme des abeilles dont les » ailes sont surchargées, dans l'église des Haïks; tels » sont Moïse, David, Mambré et les autres qui vinrent » après. Ils étaient si remplis de la grâce divine, qu'ils » ont même surpassé les Grecs. »

David, dont parle le patriarche, est le philosophe (իմաստասէր) par excellence de la nation arménienne : il lui donne les épithètes les plus extraordi-

des biens, de la gloire elle-même; car cet invi
très-haut et très-éclairé philosophe, est, à l'ex
quelques docteurs arméniens, presque incon
le monde savant : son nom ne se trouve null
les différentes histoires des systèmes philosop
le cherchera en vain chez Brucker, chez T
ou chez Degérando; et ce qui est encore pl
quable, on ne trouve rien de satisfaisant
ni dans l'ancienne ni dans la nouvelle édi
Bibliothèque grecque de Fabricius. Le sav
se contente de dire (*Aristotelis Op. omn.*
Davides quisnam ille fuerit et quando v
certum est. Le seul savant qui, quoiqu'il
la langue arménienne, ait reconnu que Da
losophe arménien est le même qui a écrit de
taires grecs sur divers ouvrages d'Aristot
célèbre bibliothécaire *Morelli;* et il est
bable qu'il s'est fait aider dans ses recherc
savant Méchitariste le père *Indjidjian.* M
beaucoup recueilli sur David pour le secon
de sa Bibliothèque manuscrite. En mourai

David naquit dans un village nommé *Herthen* ou *Herean* ou *Nerken* (le dernier nom est le plus commun), situé dans le canton de Hark, qui est une des seize provinces du pays de *Dourouperan* (1). Il était cousin germain et disciple du célèbre historien Moïse de Khorène, comme le patriarche Nersès l'assure, selon les témoignages des anciens (2). David était aussi du nombre de ces jeunes Arméniens qui furent envoyés à Alexandrie, à Athènes et à Constantinople pour étudier la langue et la littérature de la Grèce; et nous savons par David lui-même, comme nous le verrons ci-après, qu'il fréquentait à Athènes les leçons du divin Syrianus, maître de Proclus. David florissait, selon le chroniqueur arménien Samuel, l'an 490 de

---

bibliothecæ ms. comparatis, &c. *Voyez* la lettre de Morelli à Wyttenbach dans la *Philomathie*, t. III, 318.

(1) On trouve en général de bonnes mais courtes notices sur les écrivains arméniens, dans le second volume du dictionnaire de Mekhitar (en arménien). Nous y lisons (II, 267), que David était un des principaux élèves de S. Sahag et Mesrop, qui ont appris à Athènes les sciences grecques. Il paraît que les collaborateurs du dictionnaire arménien avaient pris *Nerken* pour le nom de famille de David; car ils écrivent էր Ներկեն-ցեանց 'ի Հարք գաւառէ 'ի Հերթն գեղջէ, եւ այլն, « il était un Nerkenezy, de la province de Hark et du village de «Herethn, &c.; » mais Nersès dit positivement que le village s'appelait *Herthen*, *Herean* ou *Nerken* (Հերթն, կամ Հերեան, կամ Ներկեն). *Tchamtchean*, t. I, I, 783; Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.* I, 206-246.

(2) Գտանի յօրինակս հինս մերձ առ թարգմանութիւն գրեալ « on trouve dans les anciens livres qui traitent des traductions, » c'est-à-dire, des traductions des ouvrages grecs et syriaques en langue arménienne. *Tchamtchean*, loc. laud.

J.C. (Samuel, à la fin de la *Chronique d'Eusè* éd. de Milan, 1818, pag. 48.) Le plus célèbre ouvrages théologiques du philosophe arménien est sermon *sur la Croix* contre les Nestoriens, qui fut co menté par Nersès Claietsy. Nersès nous donne, dans commentaire qui est encore inédit, beaucoup de ren seignemens sur David et sur ses écrits. Nous en empruntons quelques passages, que le père Tchamtchean nous a communiqués dans son Histoire générale de l'Arménie (I, 783, en arménien). Ces renseignemens, pour dire la vérité, ne me paraissent pas mériter beaucoup de confiance. « On dit (ce sont les paroles » de Nersès) qu'il y avait une loi à Athènes que les » docteurs prendraient soin de leurs élèves pendant » sept ans; sur la fin de cette période, on préparait » une chaire (1), et les docteurs ordonnaient aux » élèves d'y monter, pour donner une preuve de leur » savoir et de leur éloquence. David était de ces dis- » ciples; et sur un signe du ciel, l'idole qui était dans » le bourg tomba de son piédestal, lorsqu'il monta en » chaire. On dit qu'il prononça là, pour la grande » satisfaction de ses auditeurs, son sermon *sur la* » *Croix.* » On peut présumer que ce zélé élève chrétien n'avait pas beaucoup de relations avec son maître et ses condisciples païens, et c'est peut-être la cause pour laquelle nous ne trouvons nulle indication sur David l'Arménien dans les ouvrages de Proclus et de

(1) On nommait cette chaire, où l'on parlait en public, βῆμα. Wyttenbach *in Eunap.* II, 44, ed. Boiss., a cité tous les auteurs qui ont écrit sur cette célèbre école d'Athènes.

Damascius, pas même dans la vie de Proclus par Marinus, où cependant nous lisons les noms de plusieurs autres condisciples du célèbre et savant éclectique. D'Athènes, David se rendit à Constantinople, où il resta long-temps. Quoique nous ne connoissions la date ni de sa naissance, ni de sa mort, je ne pense pas qu'il ait pu se trouver déjà à Constantinople lorsque le patriarche Proclus écrivait (435) sa célèbre encyclique de la foi (περὶ Πίστεως), adressée aux Arméniens. J'ai, au contraire, des raisons de croire, et je m'en expliquerai dans une autre occasion, que David était à Constantinople vers la fin du V.ᵉ siècle, et qu'il est mort en Arménie dans le commencement du VI.ᵉ siècle. David, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, n'était pas seulement traducteur, il était aussi auteur original; il a écrit une grammaire et plusieurs traités sur diverses matières théologiques et philosophiques. Il était théologien orthodoxe, et presque tous ses traités sont dirigés contre les hérétiques, principalement contre les disciples de Nestorius. En philosophie, il cherchait, selon la manière des nouveaux platoniciens, à concilier Platon avec Aristote, et il pensait certainement, avec Ammonius Saccas, qu'il n'y a qu'une vérité, et que de si grands génies ne pouvaient manquer de s'être rencontrés en la cherchant. Je connais de David trois ouvrages philosophiques, qui existent en manuscrit à la Bibliothèque du Roi. Le premier de ces ouvrages est un recueil des *Définitions des principes de toutes les choses*, que l'on aurait tort de comparer avec l'excel-

lent traité de Damascius περὶ Ἀρχῶν. Dans cet ouvrage, qu'on a aussi imprimé à Constantinople en 1731 (je n'ai jamais vu cette édition), David se contente de donner des nomenclatures, et je transcris le commencement de son livre comme un échantillon :

Դաւթի փիլիսոփայի Հանկաց գիրք ։

Ի քանիս բաժանի էակն, կամ յորս ։ Երկանկի, 'ի գոյացութիւն և 'ի պատահումն ։ 'Ի քանիս բաժանի գոյացութիւն, երկանկկ, յառաջին և յերկրորդ ։ Ի քանիս բաժանի երկրորդ գոյացութիւն ։ Երկրորդ 'ի տեսականն և 'ի գործականն ։

« *Le Livre des choses, par David le philosophe.*

» En combien ou comment une chose est-elle » divisée? en deux, en essence et en accident. En » combien l'essence est-elle divisée? en deux, dans » la première et dans la seconde. En combien la se- » conde essence est-elle divisée? en deux, en essence » spéculative et pratique. »

Le manuscrit dont je me sers est si fautif, que dans ce petit fragment, il m'a fallu corriger deux foi le texte : on lit dans le manuscrit գոացութիւն et գործայկանն. Il me semble aussi qu'il manqu quelque chose après le mot յերկրորդ, parce qu'o cherche en vain une définition de la première essence Il paraît que ce livre a été écrit pour l'instruction de la jeunesse, parce qu'on trouve à la fin répétées le principales interrogations (Հարցաւղաց) avec le réponses (պատաւղին). On y lit un fragment d'Ar

tote ([illegible] Արիստոտէլի) concernant le premier principe des choses, tiré des livres métaphysiques du stagirite.

L'ouvrage qui donne véritablement un rang à David parmi les plus grands philosophes et les plus savans hommes de son siècle, est celui qui est intitulé *les Fondemens de la philosophie* [*Fundamenta philosophiæ*; *Սահմանք իմաստասիրութեան* (1)]. David commence son ouvrage par prouver contre les pyrrhoniens qu'une connaissance des choses surnaturelles est possible, et qu'il y a réellement une philosophie; il résume tous les argumens de cette école philosophique en quatre propositions ou thèses qu'il transcrit verbalement. Comme c'est là la première proposition de ceux qui nient l'essence (*ἀν οὐσίαι*) de la philosophie (*Եւ է առաջին առաջարկութիւնն այսոցիկ, որ եղծանեն զիմաստասիրութիւն*), et il les réfute en suivant un ordre méthodique. C'est là aussi sans doute ce qui a fait dire au copiste ce qu'on lit à la fin du

(1) Սահման, qui me semble être en intime connexion avec le mot grec Σῆμα, en dorien Σᾶμα, a presque toujours cette signification en langage philosophique; on le trouve aussi dans le double sens de *définition*, *circonscription*, &c. Mekhitar dit dans son dictionnaire, sous ce mot : Սահման և մերթ օրէն կամ կանոն..... իսկ յիմաստասիրականս սահման է բան որպիսութեան յայտնիչ բնութեան էութեան, որ զխառն իրս ունի պահէ. c'est-à-dire, « le mot Սահման signifie aussi *loi* et *canon*; mais dans le langage philosophique, » c'est un mot qui définit et explique la nature, l'essence des » choses, laquelle soutient les choses ici bas. »

livre : *Դաւթի եռամեծի և անյաղթ փիլիսոփայի ընդդէմ չորից առաջարկութեանցն Պիւռոնի մաստակին և սահմանք և տրամատութիւն իմաստասիրութեան*, c'est-à-dire : « Les fondemens et l'explication de la philosophie de » David, le très-grand et invincible philosophe, contre » les quatre propositions du sophiste Pyrrhon. » David montre autant de pénétration d'esprit que d'érudition dans cet ouvrage ; il y cite presque tous les philosophes de l'ancienne Grèce, et y traduit de longs passages de leurs écrits, principalement de ceux du divin Platon (*աստուածայնոյն Պղատոնի*) ; mais les noms des dialogues qu'il cite sont souvent ou changés selon le génie de la langue arménienne, ou étrangement corrompus, comme, par exemple, *փեսդրոնա* (*Phestrona*), *Թէարտարև* (*Theartarev*). Ces corruptions de noms se trouvent même dans les ouvrages grecs de David, ce que Morelli n'a pas oublié de remarquer dans son jugement sur ce philosophe. « *Cæterum*, dit-il dans sa lettre à Wyttenbach, *cæterum* Davides, *philosophus eclecticus*, » *eruditionis copia, scriptorum græcorum lectione* » *se commendat ; horum tamen testimonia, operum* » *titulis interdum immutatis affert, suppositiis etiam* » *libris, narrationibusque incertæ fidei adhibitis.* »

Dans une seconde dissertation, je parlerai en détail du système philosophique de David, et j'y ferai mention d'un autre de ses ouvrages, d'une collection des apophthegmes des anciens philosophes, bien utile pour tout le monde (*բանք իմաստասիրացն ախտանանէ*

[illegible]). J'y ai trouvé quelques apophthegmes que je n'ai jamais rencontrés dans les Grecs. Je parlerai, dans cette seconde dissertation, de ses traités théologiques sur des matières qui n'occupent plus les philosophes, mais qui cependant ont encore fixé l'attention de Leibnitz et de Newton, et je dirai aussi quelques mots de sa grammaire, que l'on possède heureusement presque en entier dans l'excellente collection de Jean Ezngazy. Le Recueil des commentaires sur la grammaire (Հաւաքումն մեկնութեան քերականութեան), c'est le titre de l'ouvrage, est un des plus précieux manuscrits que possède la bibliothèque royale pour la littérature arménienne. Le grammairien Jean florissait dans le XIV.e siècle de notre ère, et est nommé Ezngazy, de la célèbre ville d'*Ezngay*, *Eriza* (1) ou *Erez*, dans la haute Arménie; il entreprit cet ouvrage sur l'invitation du patriarche d'Arménie Jacques I.er, et de plusieurs autres savans personnages de son temps. Jean a divisé son travail en trente chapitres, dans lesquels il traite tous les objets que les anciens Grecs comprenaient sous le nom de *grammaire*; et il donne dans chaque chapitre des extraits des ouvrages de Magistros, de David et d'un anonyme; quelquefois seulement il ajoute aussi quelque chose de son propre fonds. (Հաւաքումն [illegible]

(1) Man. n.° 127, pag. 246. [illegible], c.-à-d., « celui qui donne ces leçons est le seigneur Jean, un fils de la « célèbre métropole Ezngay. » *Voy.* le dictionnaire de Mekhitar, II, 374; Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.* I, 71; II, 467.

Համեղական Հայն, այլև համեմատիչ զի կարէ զյոլովից առնուլ ամփոփել ։ (Man. n.° 127, pag. 29, *b.*)

Ce passage, comme je l'ai remarqué, est d'Étienne de Siounie, auteur qui vivait au commencement du VIII.e siècle; il nous y donne une description des différentes langues, qui malheureusement est trop courte. Ces désignations, avec un adjectif seulement, sont bien obscures; souvent cet adjectif peut même avoir plusieurs significations et être pris dans un sens actif ou passif. On en cherche vainement quelques-uns dans les dictionnaires arméniens, même dans celui de Mékhitar. J'ai essayé de donner une traduction faite aussi littéralement que possible.

« Les mots et les noms sont mêlés ensemble chez » tous les peuples, et toutes ces variations et diffé- » rentes propriétés ont tiré leur origine d'une langue » primitive et incultivée. La langue grecque est douce; » la langue latine forte; la langue des Huns audacieuse; » la langue assyrienne a quelque chose d'humble ou » de suppliant; la langue persane est riche; la langue » alane aimable; la langue gothe est plaisante; la » langue d'Égypte rebutante; la langue indienne grin- » gottante; la langue arménienne agréable, mais elle » est propre à prendre toutes les autres qualités (1). »

(1) M. Cirbied a traduit ainsi ce passage : « Tous les idiomes » sont dérivés d'un jargon primitif, mais extrêment divisés et » distingués entre eux par des propriétés particulières; le grec » est doux, le romain véhément, le hun menaçant, le syrien » suppliant, le persan plein d'abondance, l'alain superbe, le

Comme je l'ai dit, je donnerai, dans une autre dissertation, un résumé du système philosophique de David l'Arménien; et j'ose espérer qu'après tous les détails que je ferai connaître, David prendra place parmi les plus célèbres nouveaux platoniciens du V.e siècle, et que désormais nul historien de la philosophie ne pourra passer sous silence le très-grand et l'invincible philosophe de la nation arménienne. Cette dissertation sera écrite dans une autre langue; car il est bien difficile, principalement pour un étranger qui ne sait que très-imparfaitement la langue, de donner des notions philosophiques d'une manière précise en français. Après la langue grecque et le langage factice des scolastiques du moyen âge, il n'est peut-être que la langue allemande et la langue arménienne qui puissent, avec facilité, rendre les nuances les plus fines, les plus délicates de la pensée. Au reste, le lecteur qui est un peu initié dans la connaissance des dialogues de Platon, saura à quels passages David a certainement pensé en écrivant tout ce qu'on va lire dans la page suivante. J'ai tiré ce fragment du onzième chapitre des *Fondemens philosophiques :*

Յետ Պղատոնին Պիթագորեան երկակի սահմանելոյ զիմաստասիրութիւն, ոմն յենթակայէ եւ ոմն՚ի կատարմանէ, զա սատագի-

---

» gothique plaisant, l'égyptien guttural, l'indou gringottant comme » les oiseaux, l'arménien savoureux et en même temps analogique, » car il renferme en lui seul les propriétés de la plupart des » langues. » *Mém. sur les ant. nation. et étrang.* v. VI, p. 32.

բացին, այսինքն է Արիստոտէլ, և սահմանէ
զիմաստասիրութիւն, ոչ փոքրինչ խոհե-
լով, Թեպէտև մենատեսակ զնա սահմանէ.
նոցա երկակի երկաքանչիւրոց զնա սահմա-
նելով, այլ մեծ և պարզրագոյն ինձ խոհե-
լով, վասն զի յառաւելութեան է զնա սա-
հմանէ առելով: եթէ իմաստասիրու թիւն է
արհեստ արհեստից և մակացութիւն մա-
կացութեանց. Այլ պարտ է խնդրել եթէ
զինչ կամից երկաքանչիւրոցդ վերակրկ-
նակու թիւն, այսինքն է արհեստ արհես-
տից և մակացութիւն մակացութեանց,
քանզի շատ է ասելն իմաստասիրութիւն է
արհեստ և մակացութիւն: պարզինոդ ըն-
լի եթէ վասն էր առադրեաց արհեստից և
մակացութեաց, և պարտ է ասել Թէ 'ի
ձեռն առաջին կրկնապատկութեան, այ-
սինքն է արհեստ արհեստից Թագաւորի
նմանեցոյց զիմաստասիրութիւն, իսկ 'ի
ձեռն երկրորդ կրկնապատկութեան, այսի-
նքն է մակացութիւն մակացութեաց աս-
տուծոյ նմանեցոյց զիմաստասիրութիւն:
քանզի յորժամ իշխան իշխանաց ասեմք
յայտ առնեմք զԹագաւոր, ըստ նմին օրի-
նակի և արհեստ արհեստից յորժամ ասե-
մք Թագաւորի նմանեցուցանեմք զիմաս-
տասիրութիւն, իսկ յորժամ Թագաւոր
Թագաւորաց ասեմք զած յայտնեմք, ըստ

ունիմ, որք ՚ռամկի և մակացութիւն մակացու-
թեանց առնլով զիմաստասիրութիւն. Այ-
սմանեցուցանելն զնա........................

......դարձեալ պարտ է տալ թէ վասն
այսորիկ ասաց զիմաստասիրութիւն արուես-
տից արուեստից և մակացութիւն մակա-
ցութեանց, վասն զի ա̃մ բանաւոր ար-
հեստք պէտս ունին բաժանմանց և սահ-
մանաց, և ապացուցից որոյ մայր իմաստասի-
րութիւն ճանաչի.

Ծէ. Ու վասն զի ՚ի վերոյ զբոլոր սահ-
մանս որպէս և այլս....

« Après Platon et Pythagore, tous les deux défi-
» nissant la philosophie, l'un par l'idée, l'autre par la
» perfection, comme ils ont erré, ainsi Aristote a erré.
» Cependant, en définissant la philosophie, il ne l'a
» pas regardée comme une petite chose, car il la dé-
» finit l'unique essence. Quoique tous deux l'aient
» expliquée d'une manière différente, ils l'ont regardée
» comme une chose grande et très-élevée, aussi faut-il,
» pour la définir, une accumulation de mots, c'est-à-
» dire que la philosophie est l'art des arts et la science
» des sciences. Mais il est nécessaire de chercher quel
» serait le sens de cette double circonlocution,
» quel est l'art des arts, et quelle est la science
» des sciences, puisqu'il suffirait de dire que la
» philosophie est l'art et la science. A cause de
» cela, il est nécessaire de chercher à présent pour-
» quoi les mots *des arts et des sciences* sont ajoutés;

» et l'on peut dire qu'avec la première circonlocu-
» tion, savoir, que la philosophie est l'art des arts, on
» a indiqué la philosophie du roi, comme avec la se-
» conde circonlocution, savoir, que la philosophie est
» la science des sciences, on a indiqué la philosophie
» de Dieu : puisque, avec la phrase prince des princes,
» nous indiquerions le roi ; de la même manière, si
» nous disions l'art des arts, nous indiquerions la phi-
» losophie du roi : si nous disons le roi des rois, nous
» parlons de Dieu ; de la même manière, si nous di-
» sions la science des sciences, nous indiquerions elle,
» c'est-à-dire, la philosophie de Dieu . . . .
. . . .
» Mais il faut expliquer pourquoi on a nommé la phi
» losophie l'art des arts et la science des sciences
» puisque les divisions et les définitions sont le prin
» cipe de tous les arts rationnels, et après cela j'ex
» pliquerai en quelle chose la philosophie mère est
» reconnaître.

« XII. Ayant plus haut les définitions usitée
» comme ils ont usité cet . . »

Après ce long détour, nous sommes enfin reve
à notre objet principal, c'est-à-dire, aux traduct
arméniennes d'Aristote : il fallait ce long avant-pr
pour que nous fussions bien compris ; nous ne dev
pas malheureusement présumer que beaucoup d
choses qui sont relatives à la littérature arméni
fussent connues même de ce petit nombre de s
qui s'occupent spécialement de la littérature ori
A peine, depuis la renaissance des lettres, comp

cinq ou six savans européens distingués, comme Schroeder, Lacroze (1), les frères Whiston, Villefroy, et sur-tout M. Saint-Martin, qui ont montré, par des ouvrages excellens, qu'ils se sont occupés d'une manière spéciale de la littérature arménienne. Il s'est à peine écoulé un demi-siècle depuis que les Arméniens eux-mêmes ont commencé à étudier et à connaître savamment leur langue. Nous voyons que, dans le temps d'Assemani, on ne savait pas encore que les Arméniens avaient reçu, dans les IV.e et V.e siècles, leur première instruction dans les écoles syriennes; et le savant auteur de la Bibliothèque orientale ne parle que des Perses et des Indiens. Ce sont les

(1) Il y a dans la correspondance entre Frédéric le Grand et Voltaire, quelques particularités intéressantes sur Lacroze, qui n'ont pas été connues des biographes de ce savant distingué. Frédéric estimait beaucoup Lacroze; cependant il lança contre lui une épigramme, qui finissait par ces deux vers:

Il avouera, voyant cette figure immense,
Que la matière pense.

« Nous venons de perdre, écrit-il, l'homme le plus savant de » Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne, un » vrai magasin de science : le célèbre M. de Lacroze vient d'être » enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintes- » sence de toute l'histoire et une multitude d'historiettes dont » sa mémoire prodigieuse n'avait laissé échapper aucune circons- » tance. Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux » ne le font pas assez connaître (le *Thesaurus Lacrozianus* » n'avait pas encore paru) à mon avis. L'endroit par lequel » M. de Lacroze brillait le plus, c'était, sans contredit, sa » mémoire : il en donnait des preuves sur tous les sujets, et l'on » pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelque objet qu'on » voulût, il était présent et vous citait les éditions et les pages où » vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre, &c. &c. »

mékhitaristes de Saint-Lazare à Venise, qui, bien versés dans les sciences et la littérature de l'occident, ont, les premiers, cultivé leur langue avec succès, et nous ont donné, outre les précieux restes de la littérature grecque, tels qu'Eusèbe, Philon et Sévérianus, les premières éditions critiques de leurs classiques. Ces laborieux et vertueux moines, dignes rivaux des bénédictins, travaillent avec un zèle et, j'ose le dire, avec une probité littéraire qui serait bien à desirer dans toutes les branches de la littérature orientale, et qui nous laisse encore beaucoup espérer, et pour la littérature arménienne, et pour la littérature grecque; car nous savons que les infatigables traducteurs, au Ve et au VIe siècle de notre ère, ont traduit presque tous les principaux auteurs de la Grèce, Homère (1), Polybe, Diodore de Sicile et plusieurs

---

(1) Homère a été traduit en vers hexamètres, comme le remarque très-bien Villefroy; mais je ne sais pas de quel livre il parle, qu'on aurait aussi traduit en arménien, et auquel il donne le titre d'*Histoire des empereurs*; Montfaucon, *Bibl. manusc.* t. I, p. 1016. David parle, dans sa grammaire, des deux poëmes d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en 24 chants. *յերկու գիրս յԻլիականն (sic) և յՈդիսականն ՚ի քսան և չորս ճառս:* man. de la Bibl. du Roi, n.° 127, 81. On lit même, dans le man. n.° 126 326, un *index* des mots difficiles et poétiques dans la traduction arménienne des chants d'Homère (*Այս բառք Սաքերթողականն վ̄ն չափոյ Հոմերականն տաղից:*) On lit aussi dans le même manuscrit un index des mots difficiles qui sont dans les traductions arméniennes des ouvrages de Galien, dont quelques-unes existent à la Bibliothèque du Roi. Je donnerai plus bas un *specimen* de la traduction d'Homère. On sait d'ailleurs, par Abou'lfaradj (I, 134), que Théophile d'Édesse a traduit deux chants de l'*Iliade* en syriaque.

autres. Il y a même, dans les classiques arméniens qui sont ou imprimés ou en manuscrit, plusieurs indications sur des ouvrages grecs que nous ne possédons plus, et que le philologue lira certainement avec plaisir: tels sont l'argument de la tragédie d'Euripide intitulée *les Péliades*, dans la rhétorique arménienne, que nous possédons sous le nom de Moïse de Khorène, et le fait que nous lisons au sujet du grammairien Hérodien dans l'ouvrage de Jean Ezngazy, dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi (1).

On s'occupe à présent à Saint-Lazare d'une collection de tous les historiens et pères de l'église arménienne, à la manière de la grande collection des pères grecs ou des historiens byzantins (2). Il est seulement bien à souhaiter qu'on se défasse entièrement de l'anarchie grammaticale qui s'est introduite dans la langue au moyen âge, et qui est telle, qu'on ne comprendrait pas plusieurs passages en

(1) L'argument de cette tragédie d'Euripide est traduit en latin dans l'édition de la Chronique d'Eusèbe par le D.r Zohrab. (*Mediol.* 1818, p. 43). La critique qu'on n'a pas traduite remplit plusieurs pages, et l'on y parle d'Euripide comme d'un poëte assez médiocre. « Un certain Hérodianus, lisons-nous dans le manusc. 127, p. 37, » voulait que les ouvrages de son père Apollonius fussent les » seuls qui parvinssent à la postérité, et il fit brûler tous les » autres ouvrages qui se rapportent à la grammaire, &c. » C'est vraisemblablement le fils du grammairien Apollonius Dyscolus.

(2) Le savant éditeur du texte arménien de la Chronique d'Eusèbe, Aucher l'aîné, a eu la bonté de me communiquer une liste de tous les auteurs qu'on a déjà préparés pour cette intéressante collection; elle va seulement jusqu'au commencement du XI.e siècle, et peut donner une juste idée de la richesse de la littérature arménienne.

les traduisant selon leurs catégories grammaticales; il faut tout-à-fait reconstruire la syntaxe. Pourquoi écrit-on, par exemple, dans le commencement de la nouvelle édition de l'historien Élisée, [illegible], au lieu de [illegible], comme on lit justement dans l'édition de Constantinople de 1823? Pourquoi omet-on le signe de l'accusatif? Cette anarchie grammaticale est la plus grande difficulté de la langue arménienne.

Les anciennes traductions, au moins lorsqu'elles sont fidèles, sont de la plus haute importance pour la critique du texte grec d'Aristote. Les traductions arméniennes de David sont, sans contredit, avec celles en langue syriaque, les plus anciennes, et j'espère pouvoir démontrer qu'elles sont aussi les plus fidèles. Il est connu que la plupart des manuscrits d'Aristote sont du XIV.ᵉ et quelques-uns seulement des X.ᵉ et XI.ᵉ siècles (1); il est connu également que déjà les anciens commentateurs de ce philosophe, Simplicius, Jean Philoponus et quelques autres parlent beaucoup des variantes, ce qui est en effet bien naturel, si l'on se rappelle comment les ouvrages d'Aristote ont été refaits et pour ainsi dire recomposés. Il est connu que même les traductions barbares en latin, faites au XII.ᵉ et au XIII.ᵉ siècle de notre ère sur des ori-

(1) Aristot. *Op. omn.* ed. Buhle, vol. I, p. 21. On a même un traité d'Aristote, *de Nilo*, qui existe seulement dans une traduction barbare latine. Alexandre d'Aphrodisée lisait encore cet opuscule en grec; il le cite dans son *Commentaire sur les Météorologiques*; Venet. 1527, 68 *b*. J'en ai préparé une édition nouvelle.

gineux, sont d'une grande utilité pour une critique approfondie d'Aristote. Buhle et Schneider, et moi-même, s'il est permis de me nommer après des savans si distingués, nous avons déjà démontré de quelle grande importance serait une telle traduction pour les Politiques du stagirite. Si toutes ces considérations sont bien appréciées par ceux qui s'occupent de recherches de ce genre; si le célèbre philologue Wyttenbach pensait qu'on pourrait même se servir d'une telle traduction latine barbare comme d'un manuscrit (1), on doit imaginer de quelle importance seraient pour eux des traductions des ouvrages d'Aristote du v.ᵉ siècle de notre ère, faites par un disciple de Syrianus, philosophe lui-même et qui écrivait parfaitement les deux langues; des traductions faites dans un idiome dont le génie est entièrement conforme au génie de la langue grecque, et, qui plus est, dans un idiome qui a été modelé, par les traducteurs, sur la langue grecque, sans que l'auteur ait perdu quelque chose ou de son originalité ou de sa clarté. Il paraît que David a quelquefois enrichi son idiome maternel par des mots grecs, et qu'il a fait des innovations, non-seulement dans la grammaire, mais aussi dans la composition des mots (2).

---

(1) Platon. *Phædon*, 102; *Philomathie*, III, §. 2.

(2) David se sert, par exemple, pour le mot *matière*, de հիւղ, qui est le mot grec ὕλη. Le mot original arménien est նիւթ; ce que nous apprenons par l'ouvrage d'Esnik: *Refutation des hérétiques.* Venise, 1826 (en arménien). En sept endroits différens, où il parle de la *matière*, il dit toujours հիւղն որ նիւթ։

Certainement qu'Agathias, qui ne croyait pas qu'il fût possible de traduire Aristote dans une langue barbare comme le persan (1), aurait été bien étonné en voyant toute cette *imperatoria brevitas* d'Aristote dans la langue arménienne, qui, à ce qu'il paraît, a tant de rapports avec l'ancien idiome de la Perse (2).

Il est probable que les Syriens, qui depuis long-temps ont cultivé les sciences, ont eu, même avant les Arméniens, quelques traductions des ouvrages d'Aristote; nous connaissons les noms de quelques traducteurs syriens qui florissaient au commencement du v.[e] siècle. On trouve dans la Bibliothèque orientale d'Assemani (III, I, 85) que les professeurs de l'école d'Édesse, Cumas, Probus et Hiba (qui était évêque d'Édesse depuis 435-457), ont traduit beaucoup d'ouvrages d'Aristote en syriaque: long-temps après eux, le célèbre Abraham de Cascar a traduit la Dialectique (Assemani, *lib. cit.* 154). Rien ne prouve ce qu'on lit dans quelques histoires des systèmes philosophiques, que le philosophe Uranius, encouragé par l'amour que Chosroës témoi-

---

զմամնի նիւթ, c'est-à-dire, « ὕλη, qu'on traduit toujours par » *nuth*, matière. »

(1) Ἀγρίᾳ τινὶ γλώττῃ καὶ ἀμουσοτάτῃ. Agath. Schol. *Hist.* 67 *a*, ed. Paris.

(2) Simplicius, dans les Prolégomènes sur les Catégories d'Aristote (Basileæ, 1551, pag. 2, lin. 11), dit très-bien quelle est la manière du stagirite, δι' ὀλίγων πολλάκις συλλαβῶν παραδεδόναι, ὅσα οὐκ ἄν τις ἐν πολλαῖς περιόδοις ἐδίδαξε. Selon l'auteur persan Émir Khoavend schah, Aristote disait que la brièveté sans obscurité est la meilleure éloquence. Gladwin, *the Persian moonshee*; Calcutta, 1801, II, 38.

gnait pour la philosophie, aurait traduit, au VI.ᵉ siècle, quelques-uns des écrits d'Aristote en persan. Agathias, qui parle d'Uranius et de Chosroës, n'en fait pas mention; et, selon lui, c'était même impossible, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure (Agath. Schol. *Hist.* p. 66). S'il y avait aussi en arabe des traductions des ouvrages d'Aristote faites sur le texte original, comme le dit Renaudot (1), il est cependant bien sûr que la plupart des traducteurs étaient Syriens, qu'Honaïn lui-même a d'abord traduit ces ouvrages en syrien, et ensuite du syrien en arabe. C'est ce qu'on lit, au reste, souvent à la tête des traductions arabes, comme dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n.° 882, pag. 131 A, qu'ils sont faits du syrien من السرياني الى العربي. Les traductions en langue hébraïque sont presque toutes faites de nouveau sur ces versions arabes, ainsi que beaucoup de traductions latines du moyen âge. Après tous ces détails, il n'est pas difficile de concevoir comment il était souvent presque impossible aux auteurs scolastiques de l'Europe du moyen âge, de retrouver la véritable pensée du philosophe dans ces écrits altérés, décorés du nom sacré d'Aristote. Certainement, si l'on réfléchit un instant et que l'on considère sous quels auspices les Scot et les Albert ont travaillé, on se gardera bien de mépriser leurs travaux; on leur saura gré, au contraire, de tout ce qu'ils ont fait pour la culture de l'esprit humain, dans

---

(1) Fabr. *Bibl. gr.* III, 298. — Buhle, *Arist. Op. omn.* I, 323 — Abou'lfaradj, I, 103, 173.

des temps où tout était contraire à des recherches philosophiques qui se piquaient de quelque indépendance. Je ne sais que penser des traductions d'Aristote en langue *tartare*, dont parle Bergeron, ni de celles en langue chinoise faites par les missionnaires (1). Il est d'ailleurs bien sûr que les écrits d'Aristote sont venus jusqu'à l'extrémité de l'Asie; sir Alexander Johnston en a trouvé plusieurs fragmens à l'île de Ceylan (2). Vraiment, une histoire de la doctrine d'Aristote, de tout ce qu'on a cru ou réfuté, de tout ce qu'on a fait ou imaginé sous ce nom également cher à l'orient et à l'occident, serait, sous plusieurs rapports, l'histoire de l'esprit humain.

J'ai dit plus haut que David écrivait parfaitement bien les deux langues, en arménien et en grec; et je ne crois pas avoir trop avancé pour celui qui voudra comparer le texte arménien de ses commentaires avec le texte grec, qui malheureusement est quelquefois corrompu, et qu'il fallait corriger en

---

(1) Bergeron, *Traité sur les Tartares,* XIV, 84.—Magaillans, *Nouvelle relation de la Chine,* 99.

(2) *Transactions of the royal asiatic Society*, t. I, p. 547: « They (*les Arabes*) introduced also arabic translations of Aristotle, Plato, Euclid, Galen and Ptolemy, extracts of which » were frequently brought to me while I was on Ceylon by the » Mohammedan priests and merchants, who stated that the » works themselves had originally been procured from Bagdad » by their ancestors, and had remained for some hundred years » in their respective families in Ceylon, but had subsequently » been sold by them, when in distress, for considerable sums » of money, to some merchants, who traded between Ceylon » and the eastern islands. »

plusieurs endroits. Dans les commentaires sur l'introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote, on trouve quelquefois, dans le texte grec, des développemens qui n'existent pas dans l'arménien; mais ceci même est une preuve qu'ils viennent du même auteur. Un homme d'esprit ne se copiera jamais s'il écrit quelque chose deux fois : ici il ajoute un mot, là il laisse une phrase toute entière, et rarement il y a une période où il ne fasse quelques changemens; mais le fond et la pensée restent toujours les mêmes. C'est précisément ce caractère, c'est le rapport entre les deux textes des commentaires sur Porphyre, qui prouvent assez clairement que ce n'est pas là une simple traduction; le savant mékhitariste Indjidjean était au reste du même sentiment (*Philomathie de Wyttenbach*, III, 319). Il est plus difficile de reconnaître le même auteur dans les commentaires sur les Catégories; il paraît que David a pensé qu'un extrait de ces grands commentaires serait suffisant pour ses compatriotes, à moins que l'on ne suppose que nous avons seulement, dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, un extrait de ses grands commentaires arméniens, fait par une main inconnue.

Je commencerai à présent par le volume n.° 106 des manuscrits arméniens de la Bibliothèque du Roi. Il contient tous les ouvrages philosophiques et théologiques de David et toutes les traductions d'Aristote que l'on connaît. J'en donnerai une notice détaillée pour en faire sentir l'importance. Ou David n'a pas traduit les autres écrits d'Aristote, ou ces traductions

sont perdues. En effet, il ne se trouve pas d'autres versions de cet auteur, même dans la Bibliothèque de Saint-Lazare à Venise, si riche en manuscrits arméniens, comme m'a bien voulu l'écrire mon savant et respectable ami M. Pascal Aucher.

Le titre arménien du premier ouvrage dans ce volume n'est pas exact ; en lisant Ներածութիւն Պորփիւրի, tout le monde doit penser sans doute qu'il s'agit de l'ouvrage de Porphyre (Πορφυρίου Εἰσαγωγὴ), mais on se tromperait comme l'abbé Villefroy. Cet écrit n'est pas une traduction, mais seulement une analyse de l'ouvrage de Porphyre, à-peu-près comme celles qu'on trouve dans l'édition d'Aristote par Duval. Le copiste le remarque lui-même à la fin de l'ouvrage : Դաւթի փիլիսոփայի ներքինացւոյ վերլուծութիւն ներածութեան Պորփիւրի, c'est-à-dire, *Analyse de l'introduction de Porphyre par David, le philosophe de Nerken*. Il n'existe nulle indication de cette analyse, ni des autres ouvrages originaux de David en grec ; il est bien probable que David avait seulement composé des commentaires en cette langue pour rivaliser avec les philosophes païens de son temps.

Les commentaires sur l'ouvrage de Porphyre se trouvent en arménien et en grec, et j'en donnerai d'amples extraits, mais sans y ajouter une traduction française. Le grec peut tenir lieu d'une traduction, parce que le fond, et souvent aussi les mots, sont les mêmes ; toutefois, s'il y a une variante importante,

j'en ferai la remarque. On peut certainement présumer que les personnes qui s'intéressent à de telles recherches, savent la langue grecque.

David commence ces commentaires par une introduction dans laquelle il traite les questions qui, en général, sont agitées dans tous les anciens commentaires; il parle du but (դիտաւորութիւն, σκοπός) de l'ouvrage, et trouve qu'Aristote étant souvent fort obscur dans ses Catégories, une introduction était bien nécessaire; il discute l'authenticité de l'ouvrage de Porphyre, et dit qu'il y a quatre causes différentes qui ont produit des livres apocryphes (1).

Եւ դարձեալ վասն այսորիկ խնդրեմք զհարազատութիւն առաջիկայ շարագրութեանց, վասն զի բազում անգամ և խորթ շարագրածութիւնք գտանին. Եւ լինին խորթ շարագրածութիւնք ըստ չորից յեղանակաց, կամ վասն համանունութեան, և այս երկակի ։ կամ վասն համանունութեան շարագրողաց, և կամ մէն համանունութե-

(1) Dans le texte arménien, j'ai fait usage de la ponctuation européenne, et je crois qu'on fera très-bien de l'admettre pour toutes les autres langues orientales. Le célèbre philologue Wolf en a usé avec beaucoup de succès pour la langue grecque; et l'on sait que les éditions d'Emmanuel Bekker sont déjà recherchées uniquement pour leur ponctuation correcte, qui, bien souvent, tient lieu d'un commentaire. Çà et là j'ai corrigé quelques légères fautes de copiste. Pour les textes grecs, j'ai comparé trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et j'indiquerai toujours les variantes remarquables.

ան շարադրածաց։ Եւ վասն համանունու-թեան շարադրողաց, որպէս յորժամ զանու-նին երկուք ոմանք համանունն և գրէ իւրաք-անչիւրոք շարադրածս, ոմն վասն Հոգւոյ և ոմն վն՟ Երկնից, յայնժամ վասն համա-նունութեանց շարադրողացն, ոչ ոք կարա-ւղ գոյ որոշել այլ զերկուսեան շարա-դրածսն, միոյ առն կարծէ (1) գոլ։

Եւ կամ վն՟ համանունութէ շարադրա-ծութեց, յորժամ զանանունին երկուք ոմանք զանազան անուանս դնելով, և առնեն շա-րադրածութիւնս վն՟ միոյ իրի, կամ վասն Հոգւոյ կամ վն՟ Երկնից, և յայնժամ ոչ ոք կարաւղ գոյ որոշել, կամ զիւրայոցն սո-րա կարծելով, կամ զսորայոյն նորա։ Իսկ ըստ երկրորդ յեղանակի ասեն խոր-թք շարադրածութիւնք, որ լինին ՚ի ձեռն պատուասիրութեան, այսինքն, սնափա-ռութեան, քանզի ոմանք անփառք և աներևելիք գոլով անուամբ վարդապետու-թեան, և կամելով յարգել զիւրեանց շա-րադրածսն, մակագրեն յիւրեանց շա-րադրածսն, զերևելոյ ուրուք զանուն վար-դապետի։ Իսկ ըստ երրորդ յեղանակի լինին խորթք շարադրածք, վն՟ ծուլութեան,

(1) J'ai mis կարծէ par conjecture; il ne m'a pas été possible de lire ce mot dans le manuscrit.

որպէս եղև առ Պիսիստրատեանս բռնաւորեն Սիկիլացւոց (1), մ̃ի զի առանուլով (2) ցրուաբարբերեցելոց (3) Հոմերականաց Հափշերգութեանցն, կամեցեալ նմա ժողովել զամենայն տաղս Հոմերականս, և վարձ սահմանադրեացն բազումն խոստանայր տալ· վասն որոյ բազումք տաղս ստեղծանելով (4) մատուցանէին բռնաւորին, որպէս թէ Հոմերական իցէ, մ̃ի իւրեանց շահիցին·

Իսկ ըստ չորրորդ յեղանակի լինէին խորթք շարագրածք, մ̃ի բարեմտութեան աշակերտաց առ իւրեանց վարդապետսն, մ̃ի զի բազումք բարեմտութիւն ունելով առ վարդապետսն, գրեն շարագրածս անուամբ և մականունս վարդապետացն, որպէս Պղատոնն զՍոկրատայն 'ի վերայ իւրոց շարագրածաց մականուանց, և Պիթագորականքն զՊիթագորին 'ի վերայ ասելի ասասցելոց առակացն·

Διὰ τοῦτο ζητεῖται τὸ γνήσιον, ἐπειδή εἰσι καὶ νόθα συγγράμ-

---

(1) C'est sans doute l'ignorant copiste qui a mis pour Աթէնացւոց, *des Athéniens*, Սիկիլացւոց, *des Siciliens*, et il fallait assurément Սիկիլիացւոց · peut-être les deux mots բռնաւորին Ս. sont une glose d'un ignorant, car ils ne se trouvent pas dans le texte grec.

(2) Le manuscrit dit : առնոկաւ :

(3) Je pense qu'il y a aussi une faute dans ce mot, il paraît composé de ցրուումն et de տարբերեցել, et il fallait ցրումանտարբերեցելոց, *çà et là dispersés.*

(4) Dans le manuscrit : սանեղանելով :

ματι· γίνεται δὲ νόθον σύγγραμμα κατὰ τέσσαρας τρόπους; ἢ γὰρ δι᾽ ὁμωνυμίαν, καὶ ταύτην διττήν, ἢ γὰρ δι᾽ ὁμωνυμίαν τῶν συγγραψαμένων, ἢ δι᾽ ὁμωνυμίαν τῶν συγγραμμάτων. καὶ γὰρ δι᾽ ὁμωνυμίαν τῶν συγγραψαμένων, ὡς ὅταν εὑρεθῶσι δύο τινὲς ὁμωνύμως λεγόμενοι, καὶ ποιήσει ὁ μὲν εἷς σύγγραμμα περὶ ψυχῆς, ὁ δὲ ἕτερος σύγγραμμα περὶ οὐρανοῦ, τότε γὰρ διὰ τὴν ὁμωνυμίαν τῶν συγγραψαμένων, νόθεια γίνεται τῶν συγγραμμάτων· νομίζεται γὰρ τὸ τούτου, ἐκείνου εἶναι, καὶ τὸ ἐκείνου, τούτου. δι᾽ ὁμωνυμίαν δὲ τῶν συγγραμμάτων, καὶ ὡς ὅταν εὑρεθῶσί τινες διαφόρῳ ὀνόματι λεγόμενοι, καὶ ποιήσωσι ἀμφότεροι συγγράμματα τὸν αὐτὸν σκοπὸν ἔχοντα, οἷον ἀμφότεροι περὶ ψυχῆς, καὶ μὴ ἐπιγράψωσι τὰ οἰκεῖα ὀνόματα, ἀλλὰ μόνον τὸ τοῦ συγγράμματος ὄνομα· τότε διὰ τὴν τῶν συγγραμμάτων ὁμωνυμίαν, νόθον γίνεται, νομίζεται γὰρ τὸ ἐκείνου, τὸ ἄλλου εἶναι καὶ τὸ ἄλλου, τὸ ἐκείνου. Κατὰ δεύτερον δὲ τρόπον γίνεται νόθον σύγγραμμα διὰ φιλοτιμίαν, ἤτοι κενοδοξίαν, ὡς ὅταν τις ἀφανὴς καὶ εὐτελὴς βουλόμενος ποιῆσαι (τὸ dans le man. n.° 1937.) οἰκεῖον σύγγραμμα ἀναγινώσκεσθαι, ἐπιγράψῃ ὄνομα ἀρχαίου καὶ ἐνδόξου ἀνδρὸς, ἵνα διὰ τῆς ἀξιοπιστίας τοῦ ἀνδρὸς δεκτὸν τὸ παρὸν αὐτοῦ φαίνηται σύγγραμμα. Κατὰ τρίτον δὲ τρόπον γίνεται νόθον σύγγραμμα δι᾽ αἰσχροκέρδειαν, ὡς ὅταν τις βουλόμενος πόρον ἑαυτῷ περιποιήσασθαι, ποιήσει (ποιήσῃ, dans le man. n.° 1937.) σύγγραμμα καὶ ἐπιγράψῃ ἀρχαίου τινὸς ὄνομα, ὅπερ καὶ ἐπὶ τοῦ Πεισιστράτου φασὶ γενέσθαι· καὶ γὰρ λέγουσιν ὅτι ὁ Πεισίστρατος χύδην φερομένους τοὺς Ὁμήρου στίχους, ἠβουλήθη συναγαγεῖν αὐτοὺς, κἂν δὴ ὥρισε μισθόν τινα τοῖς φέρουσι αὐτῷ ὁμηρικοὺς στίχους, καὶ λοιπὸν οἱ πολλοὶ δι᾽ αἰσχροκέρδειαν ἐπλάττοντο, καὶ ὡς Ὁμήρου ὄντας ἀπέφερον αὐτῷ, κέρδος ἐντεῦθεν περιουκλώμενοι. Κατὰ τέταρτον δὲ τρόπον γίνεται νόθον σύγγραμμα, δι᾽ εὔνοιαν τοῦ οἰκείου διδασκάλου, καὶ γὰρ πολλοὶ ποιοῦσιν συγγράμματα καὶ διὰ τὴν εὔνοιαν τὴν πρὸς τὸν διδάσκαλον; τὸ ὄνομα τοῦ οἰκείου ἐπιγράφουσι διδασκάλου, ὅπερ καὶ οἱ Πυθαγόρειοι ἐποίησαν, καὶ γὰρ αὐτοὶ ποιήσαντες τὰ χρυσᾶ ἔπη ἐπέγραψαν πρὸς τιμὴν τοῦ οἰκείου διδα-

ἐκάλουν τὸ ὄνομα αὐτοῦ. (Manuscrit n.° 1938, pag. 1 a, 2 b.)

Qu'il me soit permis d'ajouter ici un autre passage de David, tiré de ses Prolégomènes sur les Catégories d'Aristote, parce qu'on y traite du même objet. Ces prolégomènes n'existent pas, comme je l'ai déjà dit, en arménien. Le célèbre philologue Wyttenbach a déjà fait usage de ce commentaire sur les Catégories d'Aristote dans ses notes sur le Phædon; mais alors il n'en connaissait pas encore l'auteur (*Plat. Phædon* 336. *Philomathie*, II, 274.).

Νοθεύονται γὰρ τὰ βιβλία πενταχῶς· ἢ γὰρ δι' εὐγνωμοσύνην μαθητῶν, τὰ οἰκεῖα συγγράμματα τοῖς οἰκείοις διδασκάλοις ἀναθέντων, ὡς τὰ Πυθαγόρου καὶ Σωκράτους ἐπιγραφόμενα βιβλία, μὴ ὄντα Σωκράτους ἢ Πυθαγόρου, ἀλλὰ Σωκρατικῶν καὶ Πυθαγορείων· ἢ διὰ φιλοτιμίαν βασιλικήν· Ἰοβάτους γὰρ τοῦ Λιβύων βασιλέως συναγαγόντος τὰ Πυθαγόρου καὶ Πτολεμαίου τὰ Ἀριστοτέλους (1), *τινὲς καπηλείας χάριν τὰ τυχόντα συγγράμματα λαμβάνοντες ὠκέδρουν καὶ ἔσηπον διὰ παραθέσεως νέων πυρῶν, ἵνα σχοῖεν δῆθεν τὴν ἐκ τοῦ χρόνου ἀξιοπιστίαν· ἢ δι' ὁμωνυμίαν συγγραφέων ἢ συγγραμμάτων ἢ ὑπομνημάτων. Καὶ συγγραφέων μὲν ὅτι οὐ μόνον Ἀριστοτέλης οὗτος ἐκαλεῖτο οὕτως Σταγειρίτης, ἀλλὰ καὶ ἄλλοι Ἀριστοτέλεις ἐγένοντο κ. τ. λ.* (P. 109 a, b.)

Il n'existe aucun passage chez les anciens, où l'on affirme plus nettement que dans le texte de David que l'on vient de lire en grec et en arménien, qu'il y a des vers apocryphes dans Homère. Il est sûr que

(1) *Πολλῶν ὄντων χιλίων τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων τὸν ἀριθμὸν, ὡς φησιν Πτολεμαῖος ὁ φιλάδελφος ἀναγραφὴν αὐτῶν ποιησάμενος.* (Man. 98 a.) Selon un auteur persan (Émir Khoavend schah), Aristote a écrit 120 ouvrages, et a vécu 68 ans. *Voyez* Gladwin, *the Persian moonshee*, II, 37.

Wolf, s'il l'avait connu, en aurait fait beaucoup de cas. Ce qu'on a lu sur les vers dorés sous le nom de Pythagore, n'est pas nouveau; d'autres ont dit la même chose: mais il faut toujours ajouter le témoignage de David à ceux qui ont été recueillis par Fabricius. Le fait du roi numide Juba était inconnu jusqu'à présent, ainsi que la fourberie διὰ τῶν νέων πυρῶν, ce que je ne veux pas traduire, καπηλείας χάριν τῶν ἀνθρώπων, οἷοι νῦν εἰσίν. On peut au reste conférer Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, 77, n. 38 142 *et suiv.*; Fabric. *Bibliotheca græca*, I, 791. On peut lire sur Juba la dissertation de l'abbé Sévin, dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

David était assez près des temps de Porphyre et d'Iamblique, pour que ce qu'il dit de la vie et des sentimens de ces philosophes ait quelque mérite historique. David se montre philosophe impartial dans ses écrits; et tout ce que nous savons d'ailleurs de la vie des nouveaux platoniciens, paraît plutôt écrit par des énergumènes ou des prophètes que par des hommes raisonnables.

Սուեալք զդիտաւորութիւն և զպիտանացու առաջինկայ շարագրութեանս ստացուք և զպատճառ մակագրութեան. Եւ գիտելի է, զի մակագրեալ է առաջինկայ շարագրութիւնս Պորփիւրի ներածութիւն, Պորփիւրի փինիկեցւոյ, աշակերտի Պղոտինոսի լիկոպաւղսեցւոյ, իսկ լիկո-

պաւղոս յԵգիպտոսէ, վն որոյ ասացեալ է, Թէ ոչ յոքունս Եգիպտացիս ։ բայց յոր-ժամ ծնանի մեծ ծնանի. Ըստ որոյ ասէ Պորփիւրիոս, եթէ Պղոտինոս մերայնն քննականեալ զոյս ամաչեցեալ եթէ զիւրոր-տալեաւք 'ի մարմնի իցէ, և կամեցելոյ ոմանց յարուցանել նմայ պատկեր, արգել, ասելով շատ է ինձ որ ի բնութենէ գոյ, ստուերակերպութիւն, այլ ոչ ստուերա-կերպում ստուերակերպ կանգնել.

Ուսեալ յաղագս Պորփիւրի թէ ուսոյ ուս-ոյ Յամղիքոս, յաղագս որոյ ասաց Պիւ-թիա, եթէ ա͞ծայինն Պղատոնն և բազմուսումն փիւնիկեցին, բազմուսումն փինիկեցի զ-Պորփիւրիոս ասելով, և ա͞ծայինն Պղատոն զՅամղիքոս, վասն զի ա͞ծաբանութեան միշտ պարապէր.

Իսկ ներածութիւն մակագրեցաւ, վն զի նա է, որ'ի ներքս ածէ զմեզ յամենայն իմաստասիրութիւն, քանզի ուսուցանէ յաղագս հինգ ձայնիցն, Սեռի, Տեսակի, Տարբերութեան, Յատկի, Պատահման, յորոյ ամենայն իմաստասիրութեան բար-բառք վերաբերին. Եւ յիրաւի ներածու-թիւն գրեցաւ, և ոչ յաղագս ներածու-թեան, զի ներածութիւն նախապէս ինքն իսկ զիւրն նշանակէ, իսկ յաղագս ներածու-թեան որպէս թէ այլ ինչ իր յաղագս նորա

պատմէ։ Լիկեացուք, և 'ի հարապարակն, և գնացին է, եթէ 'ի քաղում իւրոյ ցուցանէ հարանգամն առաջնկայ շարադրութեան Պորփիւրի։ Նախ և առաջին անդաոտ, խնկ 'ի նախերգանէն յորում գրեալ է, եղ որ կարեւորն Բրիստաւորէն է, խնկ Բրիստոսութեա հեղատոս էր 'ի Հռոմ, որում ղատաւճիկայ շարադրութեանն առաջակեացց, որոց յեշատակէ և յայլ իւր շարադրութեանն, և երկրորդ, զի զի հոգատանի հատատրութեան, որ է ատ. աւնձին Պորփիւրի, զի զի գրեալոց յեղանակաց Հատատրութեան, որպէս ուսանելոց եմք 'ի նախերգանէնն որէն շարադրութեան, դա էնէն Պորփիւրեան ամենայն հաստատութեան հոգանի, ընտա ապատաէի հարապարատութեան։

Μαθόντες τὸν σκοπὸν καὶ τὸ χρήσιμον, ἔλθωμεν καὶ εἴπωμεν τὴν αἰτίαν τῆς ἐπιγραφῆς· ἰστέον ὅτι ἐπιγέγραπται τὸ παρὸν σύγγραμμα Πορφυρίου Εἰσαγωγὴ, Πορφυρίου τοῦ Φοίνικος, τοῦ μαθητοῦ Πλωτίνου τοῦ Λυκοπολίτου. Ἡ δὲ Λυκόπολις ἐν Αἰγύπτῳ ἐστὶ περὶ οὗ εἴρηται, ὅτι οὐ πολλοὺς Αἴγυπτος, ἐπὴν δὲ τίκῃ, μέγα τίκτει. Περὶ τούτου δὲ λέγει ὁ Πορφύριος, ὅτι Πλωτῖνος, ὁ καθ' ἡμᾶς, ἐῴκει μὲν αἰσχυνομένῳ ὅτι περ ἐν σώματι ἦν, βουλομένων δέ τινων ἀναθέσθαι αὐτῷ εἰκόνα, ἔφη· ὅτι ἀρκεῖ μοι ἐκ τῆς φύσεως εἴδωλον, τουτέστι τὸ σῶμα, καὶ μὴ εἰδώλου εἴδωλον ἔχειν (1), εἰδώλου δὲ εἴδωλον τὴν εἰκόνα ἔφη, τοῦ γὰρ σώματός ἐστι ἐκτύπωμα.

---

(1) Porphyrii *Vita Plotini*. Πλωτῖνος ὁ καθ' ἡμᾶς γεγονὼς φιλόσοφος, κ. τ. λ. David copie ici presque mot à mot Porphyre. Eunapius, I, 6; II, 26, ed. Boissonade.

Ἰστέον δὲ ὅτι Πορφυρίου μαθητὴς ἦν ὁ Ἰάμβλιχος, περὶ ὧν δὲ, φησὶ τοῦ Πορφυρίου καὶ τοῦ Ἰαμβλίχου, εἶπεν ἡ Πυθία, ἔνθους ὁ Σύρος, πολυμαθὴς ὁ Φοίνιξ, πολυμαθῆ λέγουσα τὸν Πορφύριον, ἀπὸ γὰρ Φοινίκης ἦν· ἔνθουν δὲ Σύρον τὸν Ἰάμβλιχον, καὶ γὰρ Σύρος ἦν. ἔνθουν δὲ αὐτὸν λέγει, ἐπειδὴ περὶ τὰ θεῖα ἠσχόλητο (1). Εἰσαγωγὴ δὲ ἐπιγέγραπται, ἐπειδὴ αὕτη εἰσάγει ἡμᾶς εἰς πᾶσαν τὴν φιλοσοφίαν, καὶ γὰρ διδάσκει ἡμᾶς περὶ τῶν πέντε φωνῶν, φημὶ δὲ περὶ γένους, περὶ εἴδους, διαφορᾶς, ἰδίου καὶ συμβεβηκότος, ὑφ' ἃς πᾶσα φωνὴ ὑπὸ τὴν φιλοσοφίαν οὖσα, ἀνάγεται.

Εὐλόγως δὲ Εἰσαγωγὴ καὶ οὐ Περὶ Εἰσαγωγῆς ἐπέγραψεν, ἵνα δείξῃ (2) δραστικώτερον τὸ σύγγραμμα, καὶ ὅτι τὴν εἰσαγωγὴν διδάσκει ἡμῖν (3). Ἔλθωμεν δὲ καὶ ἐπὶ τὸ γνήσιον· ἰστέον ὅτι ἐκ πολλῶν δείκνυται γνήσιον Πορφυρίου τὸ παρὸν σύγγραμμα καὶ γὰρ [καὶ] ἐκ τοῦ προοιμίου, πρὸς γὰρ Χρυσαόριόν τινα ὕπατον Ῥώμης ποιεῖται τὴν προσφώνησιν, πρὸς ὃν καὶ ἐν ἄλλοις αὐτοῦ συγγράμμασι προσφωνεῖ (4)· καὶ ὅτι μέμνηται τοῦ συγγράμματος

---

(1) *Divin* (θεῖος) est une épithète assez ordinaire de Jamblique, chez tous les auteurs païens de ces temps, comme chez Ammonius, fils d'Herméas, chez Syrianus, chez Simplicius (dans ses Prolégomènes sur les Catégories d'Aristote, 1 a), et plusieurs autres. Dans ces siècles superstitieux, où, chez les païens et chez les chrétiens, rien n'était plus commun que les miracles, ce mot θεῖος signifiait que celui que l'on jugeait digne de cette épithète extraordinaire, avait reçu des forces surnaturelles et pouvait par conséquent agir comme un dieu. C'est dans ce sens qu'Eunapius parle de la divinité (τῆς θειότητος) de Jamblique. Eunapii *Vit. Soph.* t. I, p. 13, ed. Boisson. Damascius le nomme ὁ μέγας Ἰάμβλιχος. Damascii *de Princ.* 372, ed. Kopp.

(2) Le manuscrit n.º 1937 ajoute ὅτι.

(3) Le manuscrit n.º 1937 porte ἡμᾶς.

(4) Ce nom grec d'un sénateur romain est un peu singulier; nous connaissons d'ailleurs le sénateur romain Marcellus, qui était disciple de Plotin, et dont parle Porphyre lui-même dans la vie de Plotin (chap. VII, pag. 106, 107). Wyttenbach a pensé que la femme de Porphyre (Marcella) était une parente ou la veuve de ce sénateur. Eunap. II, 43, ed. Boisson.

πάντη ἐν ἄλλοις αὐτοῦ συγγράμμασι, καὶ ὅτι σαφήνεια αὐτοῦ φροντίζει ὁ παρ' ἴδιον αὐτοῦ (1), καὶ γὰρ — τελῶν ὄντων τρόπων καθ' οὓς ἡ ἀσάφεια γίνεται — ὡς ἐν τῷ προοιμίῳ μαθησόμεθα, αὐτὸς μόνου τῆς σαφηνείας φροντίζει (2)· ταῦτα μὲν καὶ τὸ γνήσιον (Manusc. p. 8 a, b.)

Ammonius, fils d'Herméas, parle, dans ses commentaires sur l'introduction de Porphyre, presque dans les mêmes termes et de l'ouvrage et de l'auteur. *In Porphyrii Isagog.* Venetiis, 1545, p. 16, 17.

J'ai déjà eu occasion de remarquer que les Prolégomènes de David sur les Catégories d'Aristote, qui méritent bien plus le titre de prolégomènes sur tous les systèmes philosophiques (Προλεγόμενα εἰς τὴν πᾶσαν φιλοσοφίαν) que ceux d'Ammonius, le fils d'Herméas, n'existent pas en arménien, ou du moins ne se trouvent pas dans le man. n.° 106 de la bibl. du Roi. David se rencontre souvent, et dans les sentimens, et dans les expressions avec les autres commentateurs, certainement parce que tous ont plus ou moins imité ou transcrit Alexandre d'Aphrodisée. David cite lui-même dans ce second ouvrage (man. 102 *a*) ses

(1) *Voyez* Eunap. I, 9, ed. Boisson. Πορφύριος, τὸ φάρμακον τῆς σαφηνείας. Simpl. loc. cit.

(2) David parle du second paragraphe de la préface: Τῶν μὲν βαθυτέρων ἀπεχόμενος ζητημάτων, τῶν δὲ ἁπλουστέρων συμμέτρως στοχαζόμενος. Fabricii *Bibl. gr.* V, 725. Je corrigerai ici un passage de l'historien arménien Vartan, qui est rapporté par Aucher dans son édition d'Eusèbe (t. II, p. 170). Vartan, qui a écrit une histoire universelle, dit sous l'an 1239, Պորփիւր բանաստեղծն ճանաչէր, « Porphyre a été reconnu poëte », il faut y lire *Hésiode*.

Prolégomènes sur Porphyre, ὡς εἴρηται ἡμῖν ἐν τοῖς Πορφυρίου Εἰσαγωγῆς.

Αἵρεσίς ἐστιν ἀνδρῶν ἀστείων δόξα, πρὸς μὲν ἑαυτοὺς συμφωνούντων, πρὸς δὲ ἄλλους διαφωνούντων· καὶ καλῶς εἶπεν ἀνδρῶν καὶ οὐκ ἀνδρὸς, ἑνὸς γὰρ ἀνδρὸς δόξα αἵρεσιν οὐ ποιεῖ, θέσις γὰρ τότε γίνεται, ὡς ἡ Ἡρακλείτου, ὅτι πάντα κινεῖται, ἡ Παρμενίδου, ὅτι ἓν τὸ ὂν καὶ ἀκίνητον (1), *ἡ Ἀντισθένους, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀντιλέγειν* (2). *Θέσις γάρ ἐστι παράδοξος ὑπόληψις ἑνὸς τῶν κατὰ φιλοσοφίαν γνωρίμων.* (Manusc. p. 97 a.)

Ὁ *καὶ* Ζήνων (3), *ὁ ἀμφοτερόγλωσσος, περὶ οὗ εἴρηται·*
Ἀμφοτερογλώσσου μέγα σθένος, οὐκ ἀλαπαδνὸν
Ζήνωνος (4).

Ἀμφοτερόγλωσσος δὲ ἐκλήθη, οὐχ ὅτι διαλεκτικὸς ἦν, ὡς ὁ Κιτιεὺς καὶ τὰ αὐτὰ ἀνασκευάζειν καὶ κατασκευάζειν, ἀλλ' ὅτι τῇ ζωῇ διαλεκτικὸς ἦν, ἄλλα μὲν λέγων ἄλλα δὲ φρονῶν. Ἐρωτηθεὶς

---

(1) Aristot. *Natur. auscult.* t. I, p. 2; t. I, p. 447 *b*, ed. Duval. *Καὶ εἰ μίαν, ἤτοι ἀκίνητον, ὥσπερ φησὶ Παρμενίδης καὶ Μέλισσος.* Damascius, dans son excellent ouvrage sur les Principes, parle bien souvent de cette thèse de Parménide, et il dit très-bien (p. 28, ed. Kopp.) : *ὁ Παρμενίδης τὸ ἓν ἐπιζητῶν ἐπὶ πάντα παρῆλθε, τὰ ὁπωσοῦν τοῦ ἑνὸς ἐξηρτημένα.*

(2) Proclus, dans ses scholies sur le Cratylus de Platon, explique très-bien cette thèse paradoxale du philosophe Antisthènes : *Ὅτι Ἀντισθένης ἔλεγεν μὴ δεῖν ἀντιλέγειν· πᾶς γάρ, φησι, λόγος ἀληθεύει· ὁ γὰρ λέγων, τι λέγει· ὁ δὲ τι λέγων, τὸ ὂν λέγει· ὁ δὲ τὸ ὂν λέγων, ἀληθεύει. Ex Procli scholiis in Cratylum,* p. 14, ed. Boisson.

(3) Les manuscrits portent *Παρμενίδης* ou *Παρμενίδιος*; mais il n'y a nul doute qu'il faut corriger, *Ζήνων*.

(4) Il fallait corriger ces vers de Timon en plusieurs endroits; nous les connaissons déjà par Plutarque et par Diogène Laërte. *V.* Ménage *ad Diog. Laërt.* IX, 25, et Bayle, dans son excellent article sur Zénon, *rem. b* et *rem. c*, sur l'histoire avec le tyran, qui est racontée par différens auteurs avec plusieurs variations.

γοῦ οὗτός ποτε ὑπὸ (1) τυράννου, τίνες εἰσὶν οἱ μάλιστα ἐπιβουλεύοντες τῇ τυραννίδι αὐτοῦ, τοὺς δορυφόρους ἔδειξεν· ὁ δὲ πεισθεὶς καὶ ἀνελὼν αὐτοὺς διεφθάρη, ἀγαθὸν γὰρ ἐνόμισε τὸ ψεύσασθαι διὰ τὴν (2) τοῦ τυράννου ἀναίρεσιν. Ἐν (3) τῷ οἰκείῳ διδασκάλῳ ποτε Παρμενίδῃ, ἓν λέγοντι τὸ ὂν καὶ τὸ εἶδος ἐκ τῆς ἐνεργείας, πολλὰ τὰ ὄντα συνέθηκεν ἐκ τεσσαράκοντα ἐπιχειρημάτων (4) — ὅ τι ἓν τὸ ὂν — (5). ἀγαθὸν νομίσας τῷ οἰκείῳ συμμαχεῖν τῷ διδασκάλῳ· καὶ ποτὲ πάλιν τῷ αὐτῷ συνηγορῶν διδασκάλῳ, ἀκίνητον λέγοντι τὸ ὂν, διὰ πέντε ἐπιχειρημάτων κατασκευάζει, ὅτι κινητὸν (6) τὸ ὄν. (97 b.)

Οὗτοι καὶ οἱ Ἐπικούρειοι καὶ μετὰ τῶν οὐρανίων ἴσων (sic) τὴν πρόνοιαν, ἵνα μὴ πράγματα σχῇ τὸ θεῖον περιεργαζόμενον τὰ τῆς γῆς· μέμνηται δὲ τῆς δόξης ταύτης καὶ Μένανδρος ἐν τοῖς Ἐπιτρέπουσιν, « ἡνίκα, » φησὶν, « ταύτην τοὺς θεοὺς ἄγειν σχολὴν, » ὡς ἀγαθόν τε καὶ κακὸν καθ' ἡμέραν νέμειν ἑκάστῳ, σμικρὸν » ἦν. » Οὗτοι ἔλεγον τέλος εἶναι τὴν ἡδονὴν, οὐ τὴν αἰσχρὰν δῆθεν, τὴν δι' ἀφροδισίων καὶ ἄλλων ἡδυπαθειῶν ἀλλὰ τὴν ἀοχλίαν τῶν παθῶν. (99 a.)

C'est un fragment bien remarquable du drame de

---

(1) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit τοῦ avant τυράννου.

(2) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit αὐτὴν pour τήν.

(3) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit Ἐν καί.

(4) Ce passage parait être corrompu; ces quarante causes de Zénon me semblent un peu suspectes: cependant ce mot τεσσαράκοντα est écrit, dans les trois manuscrits que j'ai comparés, en toutes lettres, et sans aucune variante. Au reste, Platon nous raconte tout le contraire (Parmenid. X, 73, 74, ed. Bipont.); selon lui, Zénon ne voulait pas autre chose dans tous ses écrits, ἢ διαμάχεσθαι ὡς οὐ πολλά ἐστι, et certainement le témoignage de Platon vaut mieux que celui de tout autre commentateur des siècles postérieurs.

(5) Ces mots sont peut-être une glose, où il manque une grande partie de la phrase.

(6) J'ai corrigé la leçon des mss., qui portent tous ἀκίνητον.

Ménandre, nommé Ἐπιτρέποντες, qui, selon le lexique d'Harpocration, était le même que les Diaitètes. Il ne nous reste de ce drame de Ménandre que huit autres fragmens, selon l'édition de Jean Leclerc (pag. 66). Nous voyons par ces vers de Ménandre que les Épicuriens ne niaient pas la providence divine, et que *Rondel,* dans son ouvrage *de vita et moribus Epicuri*, avait eu raison de soutenir ce sentiment. Voyez Bayle sur Épicure, *Rem. L.* Il est d'ailleurs déjà connu par une épigramme de Ménandre qu'il était un grand admirateur d'Épicure; cette épigramme est conçue dans ces termes :

Εἰς Ἐπίκουρον καὶ Θεμιστοκλέα.

Χαῖρε Νεοκλείδα δίδυμον γένος, ὧν ὁ μὲν ἡμῶν
Πατρίδα δουλοσύνας ῥύσαθ', ὁ δ' ἀφροσύνας.

Je remarquerai en cette occasion qu'au sujet de Ménandre, il y a une singulière méprise dans la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe. Le traducteur arménien a trouvé dans son texte grec, Μένανδρος πρῶτον δρᾶμα διδάξας, Ὀργὴν ἐνίκα: il a pris tout ce passage dans un sens moral, et il a traduit, Մենանդրու. (il faut Մենանդրոս) նախ առաքինութեան եցոյց, զի ցասմանն յաղթէր, c'est-à-dire, « Ménandre montra le premier » de la vertu, car il vainquit la colère. » Voyez Eusebii *Chron.* II, 224, ed. Venet. 1818. Je voudrais que le savant éditeur, qui d'ailleurs a si bien mérité des lettres par cette édition, n'eût pas pris au sérieux cette version fautive. *Voyez* la note de M. Aucher, t. II, p. 344.

γὰρ οὗτός ποτε ὑπὸ (1) τυράννου, τίνες εἰσὶν οἱ μάλιστα ἐπιβουλεύοντες τῇ τυραννίδι αὐτοῦ, τοὺς δορυφόρους ἔδειξεν· ὁ δὲ πεισθεὶς καὶ ἀνελὼν αὐτοὺς διεφθάρη, ἀγαθὸν γὰρ ἐνόμισε τὸ ψεύσασθαι διὰ τὴν (2) τοῦ [illegible] ννου ἀναίρεσιν. Ἐν (3) τῷ οἰκείῳ διδασκάλῳ ποτὲ Παρμενίδῃ, [illegible] λέγοντι [illegible] ἐκ τῆς ἐνεργείας, πολλὰ τὰ ὄντα συνέθηκεν ἐκ [illegible] χειρημάτων (4) — ὅ τι ἓν τὸ ὄν — (5). ἀγαθὸν νο[illegible] τῷ [illegible] ῳ συμμαχεῖν τῷ διδασκάλῳ· καὶ ποτὲ πάλιν τῷ [illegible] ῳ σ[illegible] σων [illegible] σκάλῳ, ἀκίνητον λέγοντι τὸ ὄν, διὰ πέντε [illegible] χειρημάτων κατασκευάζει, ὅτι κινητὸν (6) τὸ ὄν. (97 b.)

Οὗτοι καὶ οἱ Ἐπικούρειοι καὶ μετὰ τῶν οὐρανίων ἴσων (sic) τὴν πρόνοιαν, ἵνα μὴ πράγματα σχῇ τὸ θεῖον περιεργαζόμενον τὰ τῆς γῆς· μέμνηται δὲ τῆς δόξης ταύτης καὶ Μένανδρος ἐν τοῖς Ἐπιτρέπουσιν, « ἡνίκα, » φησὶν, « ταύτην τοὺς θεοὺς ἄγειν σχολὴν, » ὡς ἀγαθόν τε καὶ κακὸν καθ' ἡμέραν νέμειν ἑκάστῳ, σμικρὸν » ἦν. » Οὗτοι ἔλεγον τέλος εἶναι τὴν ἡδονὴν, οὐ τὴν αἰσχρὰν δῆθεν, τὴν δι' ἀφροδισίων καὶ ἄλλων ἡδυπαθειῶν ἀλλὰ τὴν ἀοχλίαν τῶν παθῶν. (99 a.)

C'est un fragment bien remarquable du drame de

---

(1) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit τοῦ avant τυράννου.
(2) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit αὐτὴν pour τήν.
(3) Dans les mss. 1937 et 1900, on lit Ἐν καί.
(4) Ce passage paraît être corrompu; ces quarante causes de Zénon me semblent un peu suspectes: cependant ce mot τεσσαράκοντα est écrit, dans les trois manuscrits que j'ai comparés, en toutes lettres, et sans aucune variante. Au reste, Platon nous raconte tout le contraire (Parmenid. X, 73, 74, ed. Bipont.); selon lui, Zénon ne voulait pas autre chose dans tous ses écrits, ἢ διαμάχεσθαι ὡς οὐ πολλά ἐστι, et certainement le témoignage de Platon vaut mieux que celui de tout autre commentateur des siècles postérieurs.
(5) Ces mots sont peut-être une glose, où il manque une grande partie de la phrase.
(6) J'ai corrigé la leçon des mss., qui portent tous ἀκίνητον.

Ménandre, nommé Ἐπιτρέποντες, qui, selon le lexique d'Harpocration, était le même que les Diaitètes. Il ne nous reste de ce drame de Ménandre que huit autres fragmens, selon l'édition de Jean Leclerc (pag. 66). Nous voyons par ces vers de Ménandre que les Épicuriens ne niaient pas la providence divine, et que *Rondel,* dans son ouvrage *de vita et moribus Epicuri,* avait eu raison de soutenir ce sentiment. Voyez Bayle sur Épicure, *Rem. L.* Il est d'ailleurs déjà connu par une épigramme de Ménandre qu'il était un grand admirateur d'Épicure; cette épigramme est conçue dans ces termes :

Εἰς Ἐπίκουρον καὶ Θεμιστοκλέα.

Χαῖρε Νεοκλείδα δίδυμον γένος, ὧν ὁ μὲν ἡμῶν
Πατρίδα δουλοσύνας ῥύσατ', ὁ δ' ἀφροσύνας.

Je remarquerai en cette occasion qu'au sujet de Ménandre, il y a une singulière méprise dans la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe. Le traducteur arménien a trouvé dans son texte grec, Μένανδρος πρῶτον δρᾶμα διδάξας, Ὀργὴν ἐνίκα : il a pris tout ce passage dans un sens moral, et il a traduit, Մենադրոս (il faut Մենանդրոս) նախ առաքինութիւն եցոյց, զի ցասմանն յաղթէր, c'est-à-dire, « Ménandre montra le premier » de la vertu, car il vainquit la colère. » Voyez Eusebii *Chron*. II, 224, ed. Venet. 1818. Je voudrais que le savant éditeur, qui d'ailleurs a si bien mérité des lettres par cette édition, n'eût pas pris au sérieux cette version fautive. *Voyez* la note de M. Aucher, t. II, p. 344.

Τὸ εἰπεῖν τὴν διαίρεσιν τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων, χιλίων ὄντων τὸν ἀριθμὸν, ὡς ὁ Ἀνδρόνικος παραδίδωσιν Ὁποίτου (sic) (1), ἐνδέκατος γενόμενος διάδοχος· τῶν τοίνυν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων, τὰ μέν εἰσι μερικὰ, τὰ δὲ καθόλου, τὰ δὲ μεταξύ. Μερικὰ δὲ λέγονται οὐχ ἁπλῶς τὰ πρὸς ἕνα γεγραμμένα, (δυνατὸν γὰρ καὶ καθολικὸν πραγματείαν πρὸς ἕνα γράψαι, οὕτω γοῦν ἡ περὶ κόσμου πραγματεία καθολικὴ οὖσα προσπεφώνηται Ἀλεξάνδρῳ τῷ βασιλεῖ) ἀλλὰ μερικὰ λέγω, ὅσα περὶ ἑνὸς καὶ μερικοῦ καὶ πρὸς ἕνα, ὥσπερ αἱ ἐπιστολαὶ αὐτοῦ. Αἱ γὰρ ἐπιστολαὶ πρὸς ἕνα εἰσὶν γεγραμμέναι, ἃς ἐν ὀκτὼ βιβλίοις συνήγαγεν Ἀρτέμων τις, μετὰ Ἀριστοτέλην γενόμενος. Καὶ καθόλου δὲ λέγονται, ὅσα περὶ πάντων τῶν μονοειδῶν διαλαμβάνει, ὡς ἡ Φυσικὴ Ἀκρόασις, φυσικῶν πάντων, καὶ ἡ περὶ Οὐρανοῦ, καὶ (2) Γενέσεως καὶ φθορᾶς καὶ τὰ Μετέωρα, πάντων τῶν ἐν τῷ μεταρσίων τόπων συνισταμένων. Τὰ δὲ μεταξὺ ὅσα μήτε περὶ πάντων, μήτε περὶ ἑνὸς, ἀλλὰ περὶ πλειόνων διαλέγεται, ὡς ἡ ἱστορία, διττὴ δὲ αὕτη, ἡ μὲν πολιτική· ὡς αἱ πολιτείαι, ἃς ἱστόρησε ἐκ (sic) τοῦ πολλὴν γῆν περιελθεῖν ἅμα Ἀλεξάνδρῳ τῷ βασιλεῖ, ἃς ἐκδέδωκε κατὰ στοιχεῖον, διακοσίας πεντήκοντα οὔσας τὸν ἀριθμόν (3). Φυ-

---

(1) Je ne sais pas ce que veut dire Ὁποίτου : peut-être faut-il lire ὁ περιπατητικὸς, ainsi que le nomme David à la page 103 *b* de notre manuscrit : Ἀνδρόνικος ὁ Ῥόδιος, ὁ Περιπατητικὸς, ὁ ἑνδέκατος διάδοχος τῆς Ἀριστοτέλους σχολῆς. Fabr. *Bibl. gr.* III, 464, ed. Harles.

(2) On lit dans les mss. n.os 1900 et 1937, καὶ τὸ περί.

(3) On lit le même fait (c'est-à-dire, que le célèbre philosophe a accompagné Alexandre dans ses conquêtes) dans la vie d'Aristote écrite par Ammonius. On sait, du reste, que ce fait est tout-à-fait controuvé. C'est l'unique passage où il soit dit qu'Aristote ait écrit l'histoire des différentes républiques selon les lettres de l'alphabet (κατὰ στοιχεῖον). J'ai discuté tout ce qui se rapporte à l'arrangement et au nombre des républiques dans les prolégomènes qui se trouvent dans la Collection que j'ai donnée des fragmens de ce célèbre ouvrage. *Rerumpublicarum reliquiæ, primum collegit* &c. Carol. Fried. Neumann. Heidelb. 1827, 8.o

κὴ δὲ ὡς ἡ περὶ φυτῶν καὶ ζώων ἱστορία. Τῶν δὲ καθόλου, τὰ μὲν εἰσιν ὑπομνηματικὰ, τὰ δὲ συνταγματικά, καὶ ὑπομνηματικὰ μὲν λέγονται, ἐν οἷς μόνα τὰ κεφάλαια ἀπεγράφετο, δίχα προοιμίων καὶ ἐπιλόγων καὶ τῆς πρεπούσης ἐκδόσεως ἐπαγγελίας (1)... τῶν δὲ ὑπομνηματικῶν τὰ μὲν μονοειδῆ, τὰ δὲ ποικίλα· μονοειδῆ μὲν ὡς ἐνομίσθη τὸ περὶ Ἑρμηνείας ὑπομνηματικὸν διὰ τὴν ἀσάφειαν, πρὶν γράψαι τὸν φιλόσοφον Ἀμμώνιον εἰς αὐτὸ ὑπόμνημα, καὶ δεῖξαι ὅτι καὶ προοίμιον ἔχει καὶ ἐπίλογον, καὶ τὴν πρέπουσαν τῇ ἐκδόσει ἀπαγγελίαν (2)· τὰ δὲ ποικίλα, ὡς τὰ πρὸς Εὐκαιρίαν αὐτῷ γεγραμμένα ἑβδομήκοντα βιβλία, περὶ συμμίκτων ζητημάτων, χωρὶς προοιμίων καὶ ἐπιλόγων καὶ τῆς διαιρέσεως.

Τῶν δὲ συνταγματικῶν, τὰ μέν εἰσιν αὐτοπρόσωπα, ἃ καὶ ἀκροαματικὰ λέγονται, τὰ δὲ διαλογικά, ἃ καὶ ἐξωτερικὰ λέγονται· καὶ ὡς μὲν αὐτοπρόσωπα ἀντίκεινται τοῖς διαλογικοῖς, ὡς δὲ ἀκροαματικὰ ἀντίκεινται τοῖς ἐξωτερικοῖς. Πάντας γὰρ ἀνθρώπους βουλόμενος ὠφελεῖν ὁ Ἀριστοτέλης, ἔγραψε καὶ πρὸς τοὺς ἐπιτηδείους τῆς φιλοσοφίας, ἐξ οἰκείου προσώπου, διὸ καὶ ἀκροαματικὰ λέγονται, ὡς δέον αὐτῶν πάντως ἀκροᾶσθαι, ὅθεν καὶ φυσικὴ ἀκρόασις, ἐπειδὴ εὐδοκιμεῖται ὁ Ἀριστοτέλης μάλιστα ἐν αὐτῇ, καὶ δέον αὐτῆς πάντας ἀκροᾶσθαι τοὺς ἔχοντας ἐπὶ φιλοσοφίαν, ἔγραψεν δὲ καὶ πρὸς ἀνεπιτηδείους πρὸς φιλοσοφίαν τὰ διαλογικά· καὶ ἐν τοῖς μὲν ἀκροαματικοῖς λόγοις ἅ τε δὴ πρὸς ἄνδρας μέλλοντας φιλοσοφεῖν διαλεγόμενος, πιθανοῖς ἂν χρῆται (3) λόγοις. Κατασκευάζων δὲ τὴν ἀθανασίαν τῆς ψυχῆς κἂν τοῖς ἀκροαματικοῖς, δι' ἀναγκαστικῶν λόγων κατασκευάζει, ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς, διά τι πιθανῶν εἰκότων. Φησὶ γὰρ ἐν τοῖς περὶ ψυχῆς (L. VI, p. 13.

---

(1) On lit dans le ms. n.° 1900, ἀπαγγελίας.

(2) Cela se rapporte à ce qu'Ammonius, fils d'Herméas, dit dans ses *Τμήματα*, sur le livre de l'*Interprétation* (pag. 92, ed. Venet. 1503), que cet ouvrage est plus dans la manière des commentaires (ὑπομνηματικώτερον).

(3) On lit dans le ms. n.° 1937, κέχρηται.

B. t. II, ed. Duval.) ἀκροαματικοῖς, « ὅτι ἡ ψυχὴ ἄφθαρτος, εἰ γὰρ ἦν φθαρτὴ, ἔδει μάλιστα αὐτὴν φθείρεσθαι ὑπὸ τῆς ἐν τῷ γήρᾳ ἀμαυρώσεως, τότε δὲ ἀκμάζει, τοῦ σώματος παρακμάσαντος, ὁ ἀνὴρ οὖν (1) παρακμάζει, ὅτε τὸ σῶμα ἀκμάζει· τὸ δὲ ὅτε δεῖ φθείρεσθαι ἀκμάζον, ἄφθαρτον, ἡ ψυχὴ ἄρα ἄφθαρτός ἐστιν, καὶ οὕτως μὲν ἐν τοῖς ἀκροαματικοῖς. Ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς φησὶν οὕτως, ὅτι ἡ ψυχὴ ἀθάνατος, ἐπειδὴ αὐτοφυῶς πάντες ἄνθρωποι καὶ σπένδομεν χοὰς τοῖς κατοιχομένοις καὶ ὄμνυμεν κατ᾽ αὐτῶν· οὐδεὶς δὲ τῷ μηδαμῇ μηδαμῶς ὄντι σπένδει ποτὲ, ἢ ὄμνυσιν κατ᾽ αὐτοῦ. Ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἄλλην διαφορὰν λέγει τῶν ἀκροαματικῶν πρὸς τὴν διαλογικὴν, ὅτι ἐν μὲν τοῖς ἀκροαματικοῖς τὰ δοκοῦντα αὐτῷ λέγει καὶ τὰ ἀληθῆ, ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς τὰ ἄλλοις δοκοῦντα, τὰ ψευδῆ. Ἀλλ᾽ ὦ Ἀλέξανδρε, ἔστιν εἰπεῖν ὑπὲρ αὐτοῦ, ὅτι οὐκ ἔστι τοῦτο φιλοσόφου, τὸ γὰρ ψεῦδος μὲν ἑλέσθαι, ἀφανίσαι δὲ τὸ ἀληθὲς, οὐχὶ θεμιτὸν,

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ἀνὴρ, ὁμῶς ἀΐδαο πύλῃσιν
Ὅς χ᾽ ἕτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δ᾽ ἐνίσπει.

Τοῦτο δὲ εἶπεν Ἀλέξανδρος, ἐπειδὴ τὴν λογικὴν ψυχὴν βούλεται φθαρτὴν εἶναι, ὁ δὲ Ἀριστοτέλης ἐν τοῖς διαλογικοῖς μάλιστα δοκεῖ κηρύττειν τὴν ἀθανασίαν τῆς ψυχῆς, ἵνα οὖν μὴ σχῇ ἐλέγχοντα τὸν Ἀριστοτέλην, διὰ τοῦτο εἶπεν τοιαύτην διαφοράν. Ἐν οἷς ἡ πρᾶξις. (100—101.)

On peut voir par ce seul exemple comment les commentateurs et les grammairiens ont souvent maltraité gratuitement les grands hommes de l'antiquité. Alexandre d'Aphrodisée, celui de qui parle David, avait besoin d'un Aristote niant l'immortalité de l'ame: il a donc corrompu son texte, et il assure hautement, avec

(1) On lit dans le ms. n.° 1937, ὥσπερ οὖν.

assez d'impudence, dans la préface de son célèbre livre sur l'ame, qu'il suit en tout Aristote, ὥσπερ ἐν τοῖς ἄλλοις τὰ Ἀριστοτέλους πρεσβεύομεν — οὕτω δὲ καὶ ἃ ἐν τῷ περὶ ψυχῆς δόγματι φρονοῦμεν, et il dit que l'ame est εἶδός τι τοῦ σώματος ὀργανικοῦ, καὶ οὐκ οὐσίαν τινὰ αὐτὴν καθ' αὐτήν (Fabric. *Bibl. gr.* V, 651). L'exclamation de David a quelque chose de sublime et de bien digne d'un philosophe. Les vers étaient corrompus dans les manuscrits; on peut les lire, *Iliad.* IX, 312. Alexandre avait aussi dit la même chose de Parménide. Voyez Simplicius *ad Aristot. auscult. phys.* p. 9 a.

Θεολογικὰ δὲ ὡς τὰ μετὰ τὰ φυσικὰ περὶ ἀρχῆς ζητήματα, αὕτη μὲν ἡ διαίρεσις τῶν θεωρητικῶν. Τῶν δὲ πρακτικῶν, τὰ μέν εἰσιν ἠθικὰ, τὰ δὲ οἰκονομικὰ, τὰ δὲ πολιτικά. Ἠθικὰ μὲν, ὡς (1) Εὐδήμεια καὶ Νικομάχεια, τά τε μικρὰ καὶ τὰ μεγάλα, τὰ μὲν γὰρ τῷ πατρὶ προσφωνεῖν Νικομάχῳ, καὶ λέγονται Νικομάχεια μεγάλα, τὰ δὲ τῷ υἱῷ, ὁμώνυμα τῷ πατρὶ καὶ λέγονται Νικομάχεια μικρά. Πολιτικὰ δὲ ὡς τὸ πολιτικὸν σύνταγμα, ἐν ᾧ διδάσκει πῶς δεῖ πολιτεύεσθαι· καὶ ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ τοῦ πολιτικοῦ ἀντιλέγει τῇ Πολιτείᾳ Πλάτωνος....... ἐν γὰρ ταῖς Πολιτείαις οὐ διδάσκει πῶς δεῖ πολιτεύεσθαι, ἀλλὰ πῶς οἱ πρὸ αὐτοῦ ἐπολιτεύσαντο ἄνθρωποι. ἀλλὰ μὲν καὶ οἰκονομικά εἰσιν αὐτῷ γεγραμμένα βιβλία, ὡς τὸ οἰκονομικὸν σύνταγμα, καὶ περὶ συμβιώσεως ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς, ἐν ᾧ λέγει ἐκ τεσσάρων σχέσεων συγκεκροτῆσθαι τοῦ εὖ ἔχοντος οἶκον, πατρὸς πρὸς τέκνα, ἀνδρὸς πρὸς γυναῖκα, δεσπότου πρὸς δούλους κ. τ. λ. (102 a.)

Δεῖ αὐτὸν μὴ ἐκ παντὸς τρόπου βιάζεσθαι καὶ λέγειν, ὅτι πάντως ἀληθεύει ὁ ἀρχαῖος, ὃν ἐξηγεῖται, ἀλλὰ πανταχοῦ ἐπιλέγειν· φίλος ὁ ἀνὴρ, φίλη δὲ καὶ ἡ ἀλήθεια, ἀμφοῖν δὲ φίλοιν προκει-

---

(1) On lit dans le ms. n.° 1937, τά.

μένοιν, φίλτερος δεῖ αὐτὸν συμπάσχειν αἱρέσει τινὶ, ὃ πέπονθεν Ἰάμβλιχος; οὗτος γὰρ συμπάσχων τῷ Πλάτωνι συνάδεις (1) τῷ Ἀριστοτέλει, ὅτι οὐκ ἀντιλέγει τῷ Πλάτωνι διὰ τὰς ἰδέας, δεῖ αὐτὸν τὸν (ἐξηγητὴν) μὴ ἀντιπάσχειν αἱρέσει, ὥσπερ Ἀλέξανδρος· οὗτος γὰρ ἀ[...]ς ψυχῆς τῆς λογικῆς, τὰς εἰρημένας ῥήσει[...] περὶ ἀθανασίας τῆς ψυχῆς, καὶ ἀποδεικνυούσας ὅτι [...] ἡ ψυχὴ, πειρᾶται πᾶσαν τροφὴν ἐπιστρέφειν. [...]06 a[...])

La[...]amblique est bien connue par s[...]même qu'il cherche la vérité par-tout, même chez les Chaldéens et les Égyptiens. Alexandre d'Aphrodisée, Simplicius et Ammonius, fils d'Herméas, demandent, ce qui est d'ailleurs assez naturel, les mêmes qualités que celles d'un exégète. Simplicius *in Categ.* Basileæ, 1551, p. 2 a, b; Ammonius *in Categ.* éd. Aldi, 1503, p. 5.

Παντοίων πραγμάτων ἁψάμενος ὁ Ἀριστοτέλης παναρμόνιον εἶδος λόγων ἐπιτήδευσε. συμμεταμορφῶν ἀεὶ τοὺς λόγους τοῖς πράγμασι, διὸ ἐν μὲν τοῖς μεριχοῖς, φημὶ δὲ ταῖς ἐπιστολαῖς, ἔστι σύντομος κοινὸς ἅμα καὶ ἴδιος· κοινὸς μὲν ἐπειδὴ οὐδὲν διαφέρει ἐπιστολῶν χαρακτὴρ τῆς κοινῆς διαλέκτου, ἢ τὸ ἔγγραφον εἶναι καὶ πρὸς ἅπαντας, ἴδιος δὲ ἵνα μὴ εἰς ἰδιωτισμὸν ἐμπέσωμεν, διὸ καὶ ὁ Ἑρμογένης, ἐν τῇ ῥητορικῇ τέχνῃ φησὶ, τὰ κοινὰ καινῶς καὶ τὰ καινὰ κοινῶς· τὰ γὰρ κοινότερα ἐνθυμήματα δεῖ ξενοπρεπέσι λέξεσι φράζειν, ἵνα μὴ καταφρονῶνται διὰ τὸ χαμαίζηλον (Ruhnken. *in* Tim. *Gl. Plat.* p. 273.) τῆς λέξεως, τὰ δὴ καινὰ πάλιν ξενοπρεπέστερα τῶν ἐνθυμημάτων δεῖ κοινοτέροις

---

(1) On lit dans le ms. n.° 1937, *συνάδων*.

(2) Il faut lire ᾖ ou εἴη.

λέξεσι φράζειν, ἵνα βαθέα ὄντα νοῆται! Ἀλλὰ καὶ δριμύς ἐστιν· ὅτι γὰρ δριμὺς, δηλοῖ αὐτοῦ μὲν ἐπιστολή. Μετὰ γὰρ θάνατον Σωκράτους ὑπεξελθὼν Ἀθηνῶν καὶ διατρίβων ἐν Χαλκίδι, ἀνεκαλεῖτο ὑπὸ Ἀθηναίων ἐπανελθεῖν, καὶ μὴ πεισθεὶς ἀντέγραψεν αὐτοῖς οὕτως; « οὐ μὴ ποιήσω Ἀθηναίους δὶς ἁμαρτεῖν εἰς φιλοσοφίαν (1), παρ' οἷς ὄγχνη ἐπ' ὄγχνῃ γηράσκει, σῦκον δ' ἐπὶ σύκῳ, » ἠνίξατο (2) τοὺς συκοφάντας πολλοὺς ὄντας Ἀθήνησι, καὶ ἀεὶ δεχομένους αὐτοὺς καὶ μηδέποτε λήγοντας (3). Ἐν δὲ τοῖς μεταξὺ, φημὶ δὲ ταῖς τελείαις ἱστορίαις, ἀκριβὴς καὶ διηρθρωμένος, ὥσπερ μάλιστα ἁρμόττει τῇ ἱστορίᾳ, οὐ γὰρ ἐστι ὡς ἐπὶ τῶν ἄλλων ἔξωθεν ἐπιχειρημάτων, οὕτω δὲ καὶ ἐπὶ τῆς ἱστορίας. Ἐν δὲ τοῖς καθόλου, ἐν μὲν τοῖς διαλογικοῖς τοῖς ἐξωτερικοῖς, σαφὴς, ὡς πρὸς τοὺς ἔξω φιλοσοφίας διαλεγόμενος, ὡς δὲ ἐν τοῖς διαλεκτικοῖς, « ποικίλος » ταῖς μιμήσεσιν, » Ἀφροδίτης ὄνομα γέμων καὶ χαρίτων ἀνά» μεστος. »

Ἐν δὲ τοῖς καθόλου, τοῖς αὐτοπροσώποις, τοῖς καὶ ἀκροαματικοῖς, κατὰ μὲν τὴν λέξιν, ἀσαφής· γίνεται δὲ ἡ ἀσάφεια τὸ ὀνοματοποιεῖν, ὡς ὅταν λέγει κατηγορείας, οὐ τὰς ἐπεγκλήματι δίκας ὡς ἔθος, ἀλλὰ τὰ γενικώτατα, ὡς ἔθος ἔχει, ἀεὶ κατηγορεῖσθαι καὶ μηδέποτε ὑποκεῖσθαι, καὶ κεφαλαιωδῶς καὶ πηδαλιωτὸν καὶ πτερωτόν...... ἐν δὲ διανοίᾳ οὐκ ἐξίσταται τοῦ φαινομένου, διὸ δυσωπεῖ ἀεὶ καὶ καταναγκάζει τοὺς ἀκροατὰς ἐκ τῆς ἐνεργείας τῶν φαινομένων· καὶ τὰ δειχθέντα αὐτῷ διὰ τοῦ λόγου ἐπισφραγίζει, διὰ τῆς τῶν παλαιῶν μαρτυρίας, ὅτι οὕτω δοκεῖ καὶ Ἡρακλείτῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ, καὶ τὰ ὑπὲρ φύσιν ζητῶν πιστοῦται αὐτὰ ἐκ τῶν κατὰ φύσιν, διὸ ἀεὶ ὁ Ἀριστοτέλης θεολογῶν φυσιολογεῖ, ὥσπερ ἀνάπαλιν ὁ Πλάτων ἀεὶ

---

(1) On dit dans la vie d'Aristote par Ammonius, qu'il répondait « οὐκ ἐάσω ὑμᾶς δὶς εἰς φιλοσοφίαν ἁμαρτεῖν. »

(2) On lit ἠνίξατο dans les mss. n.os 1937 et 1900.

(3) Ælian. *Hist. var.* III, 37. Diogène Laërte, dans la vie d'Aristote. Ἀριστοτέλης ὑπεξελθὼν εἰς Χαλκίδα, Εὐρυμέδοντος αὐτὸν τοῦ ἱεροφάντου δίκην ἀσεβείας γραψαμένου.

φυσιολογῶν θεολογεῖ, παντελῶς παρεγκυκλῶν τὸ δόγμα τῶν ἰδεῶν. (106—107.)

Les éclaircissemens que donne David sur les différens moyens par lesquels, chez les anciens philosophes, un ouvrage philosophique était ἐκδέδοται καὶ μὴ ἐκδέδοται, sont bien intéressans, et contiennent des faits qui sont nouveaux, au moins pour moi: mais le passage est trop long pour être rapporté ici; je transcrirai seulement encore un fragment sur l'authenticité des Catégories.

Γνήσιον τοίνυν ἐκ τοῦ παλαιοῦ τὸ παρὸν βιβλίον, ἀπὸ τῆς φράσεως καὶ τῆς δεινότητος τῶν ἐνθυμημάτων, ἐκ τοῦ ὀνομαστὶ μεμνῆσθαι αὐτὸν τοῦ παρόντος βιβλίου, ἐν ἄλλοις αὐτοῦ βιβλίοις, καὶ λέγειν, ὅτι ὡς εἴρηται ἐν κατηγορίαις· καὶ ἐκ τοῦ κατὰ ζῆλον αὐτοῦ γράψαι τοὺς ἑτέρους (1) αὐτοῦ ὁμώνυμα βιβλία καὶ χρήσασθαι τῇ πειρωθέσει καὶ ἐκ τοῦ εὐθύνας δεδωκέναι αὐτὸ τοῖς Ἀττικοῖς ἐξηγηταῖς. Τεσσαράκοντα γὰρ βιβλίων εὑρεθέντων ἐν παλαιαῖς βιβλιοθήκαις τῶν Ἀναλυτικῶν καὶ δύο τῶν κατηγοριῶν, τέσσαρα μόνον τῶν Ἀναλυτικῶν ἐκκρίνουσι καὶ ἓν τῶν κατηγοριῶν. καὶ εἰ μὴ γνήσιον ἦν τὸ παρὸν σύγγραμμα, ἀκέφαλος ἦν πᾶσα ἡ λογικὴ πραγματεία. Συριανὸς μὲν ὁ φιλόσοφος ἐπέγραψε τῷ Φαίδωνι (2) νοθευομένῳ ὑπό τινος Παναιτίου, » εἰ μὲν Πλάτων ἐπέ» γραψε, δύο ἐγένοντο Πλάτωνες, σωκρατικοῦ γὰρ ὧν ἄνθεα πάντα » φέρω, ἀλλὰ νόθον μ' ἐτέλεσε Παναίτιος, ὃς ἐτέλεσε καὶ ψυχὴν θνη» τήν, καὶ με νόθον τελέσαι »· ἐγὼ δὲ, φησὶν ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος, ἐπιγράφω ταῖς κατηγορίαις,

---

(1) On lit dans les mss. n.os 1900 et 1937 ἑταίρους, variante qui se trouve bien souvent. *Voyez* Ammonius, fils d'Herméas sur l'introduction de Porphyre, dans l'édit. de Venise, 1545, p. 20. Arist. *Op. omn.* ed. Buhle, I, 283.

(2) Les mss. nous donnent Φαίδρῳ; c'est un changement ordinaire. *Voyez* Wyttenbach, *ad Plat. Phæd.* 298.

Εἰ μὴ Ἀριστοτέλους γενόμην (1), *ἢ διπλόος οὗτος* (2),
Ἢ σοφίην ἀκάρηνον ἐδείματο νόσφιν ἐμεῖο (3). (112 b.)

C'est-à-dire : « Si je ne suis pas d'Aristote, ou il » était double, ou il aurait posé sans moi une doc- » trine sans une tête. »

Ces deux derniers vers vont très-bien avec quelques légers changemens que j'ai indiqués ; mais l'autre épigramme sur le Phædon, que nous connaissons depuis long-temps (voyez l'*Anthologie grecque,* t. IV, p. 233, ed. Jacobs.), est bien corrompu dans tous les manuscrits de David ; aussi voyons-nous que Wyttenbach a trouvé les mêmes fautes dans son texte (*Philomathie*, t. III, p. 88). Nous apprenons par David que Syrianus était l'auteur de cette épigramme, qui se trouve dans l'Anthologie grecque, sans que le nom de l'auteur y soit écrit.

Εἴ με Πλάτων οὐ γράψε, δύω ἐγένοντο Πλάτωνες
Σωκρατικῶν ὀάρων ἄνθεα πάντα φέρω.
Ἀλλὰ νόθον μ' ἐπέλεσσε Παναίτιος, ὅς ῥ' ἐπέλασσε
Καὶ ψυχὴν θνητὴν, κἀμὲ νόθον τελέσαι.

Pour comprendre tout ce passage, il faut se rappeler que les disciples de Platon mettaient l'immortalité de l'ame au nombre de ces dogmes dont la vérité ne saurait être contestée. Zénon, au contraire, et Panætius, à son exemple, assuraient que cette opinion n'était pas fondée. Mais l'autorité de Platon

---

(1) Dans les mss. *ἐγενόμην.*
(2) Dans les mss. *ἐστ.*
(3) Dans les mss. *ἐδεῖματον ὄσφιν.*

avait quelque chose de bien embarrassant pour un homme comme Panætius, qui se faisait gloire de respecter ce philosophe d'une manière extraordinaire. On sait que, dans le Phædon, le dessein de Platon est d'établir l'immortalité de l'ame. Panætius avait pensé se tirer très-bien d'affaire en assurant que ce dialogue était faussement attribué à Platon, sentiment que personne n'a partagé, même dans nos temps, où l'on en a agi un peu librement avec les écrits de ce philosophe. Voyez les *Recherches sur la vie et les ouvrages de Panætius*, par l'abbé Sévin, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, X, 75. Fabricius, Lynden et Wyttenbach pensaient que le poëte anonyme (alors on ne savait pas encore que Syrianus fût l'auteur de cette épigramme) s'était trompé, et que Panætius n'avait jamais nié l'authenticité de ce dialogue. Selon Wyttenbach, ou il y a une faute de copiste dans ces vers, ou Syrianus a mal compris un passage d'un grammairien quelconque qui parlait de Panætius. (Voyez Fabr. *Bibl. gr.* II, 8. Lynden, *Disput. de Panætio*, 63. Wyttenbach, *ad Plat. Phæd.* 109. *Philomathie*, III, 58, 85.) Il ne me paraît guère probable que Syrianus se soit trompé sur Panætius ou sur le Phædon; car nous voyons, par ses commentaires inédits (1) sur la Métaphysique

---

(1) On a seulement une traduction latine des II.e, XII.e et XIII.e livres de ces commentaires, faite par Hieronymus Bagolinus. *Syriani antiquissimi interpretis etc.* In Academia veneta, 1558, 4.o

d'Aristote, qu'il avait étudié d'une manière particulière Platon, et spécialement le Phædon; il nous donne, dans ces excellens commentaires, une petite dissertation sur l'immortalité de l'ame et sur les opinions énoncées pàr Platon, dans le Phædon : Καὶ ἐν Φαίδωνι διὰ τῆς τῶν εἰδῶν ὑποθέσεων τῶν χωριστῶν τὴν ἀθανασίαν τῆς ψυχῆς κατασκευάζει Πλάτων &c. (Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n.° 1893, pag. 56 b.) Damascius cite d'ailleurs les Commentaires de Syrianus sur le Parménide de Platon. Damasc. *Quæst. de prim. princip.* p. 128, ed. Kopp.

On voudra bien, je l'espère, me permettre de faire encore deux observations sur les extraits que l'on vient de lire.

C'est une grave et intéressante question, que celle de connaître la différence qui existait entre les ouvrages exotériques et acromatiques des philosophes de l'antiquité; c'est une question sur laquelle il reste encore bien des doutes à éclaircir, même après la savante dissertation de Buhle, *de Libris Aristotelis exotericis et acromaticis.* David dit très-bien que l'obscurité du style, dans les écrits acromatiques, correspond tout-à-fait aux mythes des poëtes et aux cérémonies des prêtres. (Ὃ παρὰ τοῖς ποιηταῖς οἱ μῦθοι καὶ τοῖς ἱερεῦσι τὰ παραπετάσματα, τοῦτο τοῦ Ἀριστοτέλους ἡ ἀσάφεια. Manusc. n.° 1937, 37 a.) Le païen Simplicius ne nomme pas les prêtres précisément; il dit seulement, en général, que les anciens se gardaient bien de communiquer leurs véritables sentimens aux ouvriers et aux chiffonniers et qu'Aristote a mis l'obscurité du style

à la place des mythes et des symboles. (Simplic. *Prolegom. in Categ.* ed. Basileæ, 1561, p. 2.) (1) Il me semble qu'il ne faut pas traiter séparément les opinions et les dogmes secrets de l'antiquité ; il serait impossible de croire qu'ils n'eussent pas eu de l'influence les uns sur les autres ; il faudrait donc étudier en même temps les pensées secrètes des anciens dans les mythes poétiques et religieux, et dans les ouvrages acromatiques des philosophes. On connaît d'ailleurs les ouï-dires sur les indiscrétions d'Æschyle, qui certainement n'était pas le seul auteur qui eût divulgué quelque chose des mystères dans ses écrits. *Voyez* aussi Wyttenbach sur le Phædon de Platon, 107.

Le passage que David a copié d'un dialogue d'Aristote est tiré du dialogue *Eudemus*, lequel, selon Plutarque, portait aussi le titre *sur l'ame*. On a plusieurs autres fragmens de cet ouvrage. (Aristote,

---

(1) Le pythagoricien Lysis disait, dans une de ses lettres à *Hipparchia* (je crois qu'il faut lire ainsi au lieu d'*Hipparchus*), que ceux qui ont parlé de la philosophie au vulgaire sont cause du dédain avec lequel on regarde les choses divines. Τὸ *γὰρ δημοσίᾳ φιλόσοφον οὕτω γάρ πως ὁ Λύσις ἀποδωκείσας λέγει, μεγάλης εἰς ἀνθρώπους ἦρξε τῶν θείων καταφρονήσεως.* Ce passage se trouve dans la 142.e lettre de Synésius. Synes. *Op. omn.* p. 276, ed. Petav. Parisiis, 1612. On peut dire que c'était là le sentiment de presque tous les législateurs de l'antiquité. Le savant Bramin Rammohun Roy dit, de l'adoration du soleil et du feu recommandée dans les védas: « Together with the whole allegorical system, were only inculcated for the sake of those, whose limited understandings rendered them incapable of comprehending and adoring the invisible supreme Being. » Voy. *Translation of the Cana Upanishad, one of the chapters of the Samaveda.* Calcutta, 1816, p. 5.

Op. omn. ed. Buhle, I, 37. Wyttenbach, *de Placito immort.* pag. 62; sur le Phædon, 249.) On peut voir ce que Fabricius dit sur les lettres d'Aristote dans cette section de sa Bibliothèque où il parle des épistolographes (II, c. 14, § 17 et 38). Mais quant à cet autre ouvrage d'Aristote, *πρὸς Εὐκαίρειαν*, en *soixante-dix livres*, dont parle encore David, en vain j'en ai cherché une indication quelconque dans les ouvrages de ceux qui ont écrit sur Aristote, ou dans les listes des titres de ses ouvrages perdus; il est presque incroyable que nul autre des anciens n'ait fait mention d'un si grand ouvrage du stagirite. Serait-ce peut-être un de ces ouvrages apocryphes dont David lui-même a parlé avec tant d'érudition et de critique?

I.

Κατηγορίαι.

J'ai comparé la traduction des Catégories, par David, avec le texte de la troisième édition d'Aristote par Guillaume Duval (*Parisiis*, 1654, *fol.*), et j'ai noté toutes les variantes un peu remarquables; je donnerai toujours le texte grec de ces passages d'après l'édition indiquée, et la traduction arménienne de David. Je traduirai de nouveau l'arménien en grec pour faire sentir, presque immédiatement sans une autre langue intermédiaire, la différence du texte grec du v.e siècle de notre ère avec celui que nous avons à présent. Pour donner un exemple frappant de la fidélité des traductions arméniennes, je donnerai le commencement des Catégories en arménien,

avec une traduction grecque faite mot à mot, même avec les idiotismes de la langue arménienne, sur la traduction de David; et l'on trouvera que le philosophe a presque toujours donné, et, ce qui n'est pas moins remarquable, pouvait donner en arménien et les mots et la construction de la langue d'Aristote.

Ստորոգութիւնք Արիստոտելի.

Համանունք ասին, որոց անուանք միայն հասարակ, իսկ ըստ անուանն բան գոյացութեան այլ; որպէս կենդանի, մարդն և գրեալն, քանզի սոցա անունն միայն հասարակ, իսկ ըստ անուանն բան գոյացութեան այլ, քանզի եթէ բացատրեսցէ ոք զինչ է նոցա յերկաքանչիւրումեք կենդանանին գոլ, յատուկ իւրաքանչիւրուրուք բան բացատրեսցէ. Իսկ փաղանուանք ասին, որոց անունն հասարակ և ըստ անուանն բան գոյացութեան նոյն, Հիղան կենդանի, մարդն և արջառն; Հասարակ անուամբ առասին կենդանի, և բան գոյացութեան նոյն է, քանզի եթէ բացատրեսցէ ոք զերկաքանչիւրուրուք զբանն, զինչ նոցա երկաքանչիւրումեք կենդանանին գոլ, զնոյն բացատրեսցէ. Իսկ յարանուանք ասին, որք միանգամյումեքէ, տարբերեալք հոլովիւ զըստ անուանն զառասութիւն ունին, որպէս 'ի քեր-

անկատարութենէն բերականին, և յառաջութե-
նէն ասելեն.

Κατηγορίαι Ἀριστοτέλους.

Ὁμώνυμα λέγεται, ὧν ὄνομα μόνον κοινὸν, κατὰ τοὐνόματος δὲ λόγος οὐσίας, ἕτερος, οἷ τε ζῶον, ὅ, τε ἄνθρωπος καὶ τὸ γεγραμμένον· τούτων γὰρ ὄνομα μόνον κοινὸν, κατὰ τ' οὐνόματος δὲ λόγος οὐσίας, ἕτερος· ἐὰν γὰρ ἀποδιδῷ (1) τις τί ἐστιν αὐτῶν ἑκατέρῳ, τὸ ζωὸν εἶναι, ἴδιον ἑκατέρου λόγον ἀποδώσει. Συνώνυμα (2) δὲ λέγεται, ὧν τοὔνομα κοινὸν, καὶ κατὰ τοὐνόματος λόγος οὐσίας, ὁ αὐτὸς· οἷ τε ζῶον, ὁ ἄνθρωπος καὶ ὁ βοῦς, κοινῷ ὀνόματι προσαγορεύονται ζῶον, καὶ λόγος τῆς οὐσίας αὐτός ἐστι· ἐὰν γὰρ ἀποδιδῷ τις ἑκατέρου τὸν λόγον, τί αὐτῶν ἑκατέρῳ ζῶον εἶναι, τὸν αὐτὸν λόγον ἀποδώσει. Παρώνυμα δὲ λέγεται, ὅσα (3) ἀπό τινος, διαφέροντα πτώσει κατὰ τοὐνόματος προσηγορίαν ἔχουσι, οἷ τε ἀπὸ τῆς γραμματικῆς ὁ γραμματικὸς, καὶ ἀπὸ τῆς ἀνδρείας ὁ ἀνδρεῖος.

On voit que c'est à-peu-près le texte que nous avons à présent; il y a seulement quelque différence pour des articles, parce que les Arméniens n'ont pas des articles proprement dits, et à leur place ils mettent souvent les pronoms démonstratifs, ս. դ. ն.; mais il ne paraît pas qu'ils aient suivi une règle fixe: ainsi David écrit անուանն, τοὐνόματος, mais բանն, λόγος, գոյացութեանն, οὐσίας sans l'article ն. David a

---

(1) Le subjonctif présent est ici pour le futur, et c'est pour cela qu'on lit toujours en arménien le futur, բացատրեսցէ:

(2) On pourrait aussi traduire συνώνυμα δὲ, parce que և a souvent la signification d'une opposition quelconque, et l'on sait qu'on trouve aussi en grec καὶ dans la même signification.

(3) Ὅσα est toujours traduit par որչափականն:

au reste introduit quelques articles particuliers dans la langue arménienne, qui ont été rejetés dans les siècles postérieurs. J'en donnerai quelques exemples plus bas.

On remarquera dans le passage arménien une de ces frappantes particularités de la langue, comme la position du signe grammatical de l'accusatif, *զ*, avant le génitif ou une préposition quelconque, *զըստ երկրա- գործելեացն ուրուք , զ* : mais ce n'est pas, comme on pourrait penser, une anomalie tout-à-fait déraisonnable ; au contraire, on met ce signe pour être plus clair, pour parler avec plus d'exactitude. On veut indiquer par avance que le nom principal, l'objet qui va venir, est dans l'accusatif, comme on indique, dans la ponctuation arménienne, l'interrogation, en avant, au commencement de la phrase. Cette particularité de la langue arménienne ne peut pas être comparée à une autre de la langue grecque ou italienne, par laquelle on dit : *ἡ τῶν ἀνθρώπων τιμή*, *lo di uomini onore ;* on pourrait plutôt la comparer à quelques particules ou *mots vides* des Chinois, qui, à leur place, n'ont aucune signification propre et sont seulement là pour indiquer les rapports.

C. II, s. f.

Ἁπλῶς δὲ τὰ ἄτομα καὶ ἓν ἀριθμῷ κατ' οὐδενὸς μὲν ὑποκειμένου λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ ἐνιά ὐδὲν κωλύει εἶναι· ἡ γάρ τις γραμματικὴ τῶν ἐν ὑποκειμένῳ μέν ἐστι, καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδενὸς λέγεται.

Աննմանդամայն պարզաբար անհատա-

քն (1) և մի թուով, ոչ զումեքէ զենթակայէ ասին, բայց ենթակայումն ոչինչ արգա արգել է, քանզի ոմն քերականութի յայսցանէ է, որ ենթակայումն են։ Գոյացութի ոչ ենթակայումն է և ոչ զենթակայէ է, իսկ պատահումն ՚ի հարկէ գոլ ենթակայումն թարց ենթակայի եւ անկարէ։

Ἁπλῶς δὲ τὰ ἄτομα καὶ ἓν ἀριθμῷ κατ᾽ οὐδενὸς ὑποκειμένου λέγονται, ἐν τῷ ὑποκειμένῳ δὲ οὐδὲν τούτων κωλύει εἶναι· καὶ γάρ τις γραμματικὴ τοιούτων ἐστὶ, ἃ ἐν τῷ ὑποκειμένῳ εἰσίν. Ἡ οὐσία μὲν οὔτε ἐν ὑποκειμένῳ, οὔτε καθ᾽ ὑποκειμένου ἐστὶν, τὸ δὲ συμβεβηκὸς ἀναγκῇ ὑπάρχει τῷ ὑποκειμένῳ, χωρὶς δὲ ὑποκειμένου ἀδύνατόν ἐστ.

C. III, 1.

Ὅταν ἕτερον καθ᾽ ἑτέρου κατηγορῆται, ὡς καθ᾽ ὑποκειμένου, ὅσα κατὰ τοῦ κατηγορουμένου λέγεται, τοσαῦτα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου......

Յորժամ այլ զայլմէ ստորոգեսցի իբր զեն-

---

(1) Il est à remarquer que David croyait n'être pas assez clair, en mettant անհատքն, ἄτομα, *seul*, et il a encore ajouté պարզաբար; peut-être ces deux mots միմի · պարզ · sont pour le mot grec ἁπλῶς. On lit une bonne glose à la marge : Քերականութիւն յանհատամիցն է որպէս յենթակայ (a) զամ հատքն առ է ոչ ինչ խափանէ այլոցն ենթակայից լինել. Ἡ γραμματική ἐστιν τῶν τούτων ἀτόμων· ἄτομον δὲ λέγεται, ὁ οὐδὲν τῶν ἄλλων ὑποκειμένων κωλύει εἶναι.

(a) Dans le ms. on lit յենթակաս; le յ est souvent omis à la fin : ainsi on trouve ընթանաս pour ընթանայ:

Թականջ, որքան միանգամ զստորոգելոյն ասել, ամենայն և զենթակայէն......

῞Οταν...... λέγεται, πάντα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου.

C. III, 2.

Τῶν ἑπερογενων καὶ μη ὑπάλληλα πεταγμένων, ἕπεραι τῷ εἴδει καὶ αἱ διαφοραί.

Այլոց սեռիցն և ոչ ընդ միմեանս դասեցելոցն, այլք տեսակքն և տարբերութիւնքն (1).

Τῶν ἑπερογενῶν καὶ μὴ τῶν ὑπάλληλα πεταγμένων, ἕπεραι τὰ εἴδη καὶ αἱ διαφοραί.

C. III, 3.

Τῶν δέ γε ὑπάλληλα γενῶν, οὐδὲν κωλύει τὰς αὐτὰς διαφορὰς εἶναι, τὰ γὰρ ἐπάνω τῶν ὑπ' αὐτὰ γενῶν κατηγορεῖται.....

Իսկ ընդ միմեանս սեռից, ոչ ինչ է արգել

---

(1) Sur ce passage, il y a des commentaires fort étendus en grec comme en arménien; à côté de ces commentaires, on trouve encore des gloses où David renvoie le lecteur à ses explications sur Porphyre, comme : *այլև այլ սեռք ոպ̃ գոյացութիւն և պատահումն և ընդ միմեանս սեռք և տեսակք զոր Պորփիւրն ասէ շնչաւոր կենդանի և այլն* « il y a des différens » et différens genres, comme l'essence (*οὐσία*) et le hasard, et » ceux où l'un est sous l'autre, des genres et des modes (*εἴδη*) » que Porphyre nomme *être vivant ;* » et l'autre, *Ի Պորփիւրին վերջքն լուծմունք եմ գրեալ վ̃ս սեռին, ընթերցիր :* dans Porphyre, c'est-à-dire, « dans l'introduction de Porphyre, » j'ai écrit des notes sur le genre, lisez !.... »

նոյնք տարբերութիւնք գոլ, քանզի 'ի վե-րոյքն զներքոյնքեամբք սեռիցն ստորո-գին . . . .

Ce passage, un peu obscur, lorsqu'on le lit la première fois, est traduit avec tant d'art et d'exactitude, que, plus on le considère, plus on admire le savant traducteur. Au reste, le texte est le même.

C. IV, 1.

Τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων, ἕκαστον, ἢ τοι οὐσίαν σημαίνει, ἢ ποσὸν, ἢ ποιὸν, ἢ πρός τι, ἢ ποῦ, ἢ ποτὲ, ἢ κεῖσθαι, ἢ ἔχειν, ἢ ποιεῖν, ἢ πάσχειν.

Իսկ յասացմանէ որ և ոչըստ միում շարամանութեան ասացեալ են, իւրաքանչիւրոք կամ գոյացութիւն նշանակէ, կամ որակ, կամ քանակ, կամ առ ինչ, կամ ուր, կամ երբ, կամ կալ, կամ ունել, կամ առնել, կամ կրել.

Τοιούτων δὲ ἃ κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγόμενά εἰσιν, ἕκαστον κ. τ. λ. ἢ ποιὸν, ἢ ποσὸν κ. τ. λ.

Il paraît que ποσὸν se trouve ici seulement par une faute de copiste après ποιὸν, parce que, dans les explications qui viennent après, cette catégorie est la seconde, en arménien comme en grec. Ce passage sera d'une grande utilité pour ceux qui veulent étudier les livres philosophiques arméniens, parce qu'il leur donne toutes les expressions principales et essentielles de toute philosophie.

IV, 2.

Δεύτεραι δὲ οὐσίαι λέγονται, ἐν οἷς εἴδεσιν αἱ πρώτως οὐσίαι λεγόμεναι ὑπάρχουσι.

Իսկ երկրորդ գոյացութիւնք ասին, ըստ յորում տեսակք նախասացեալ գոյացութեանցն են ։

Δεύτεραι δὲ οὐσίαι λέγονται, ἐν οἷς τὰ εἴδη τῶν πρώτως οὐσιῶν ὑπάρχουσι.

C. V, 5.

Μὴ οὐσῶν οὖν τῶν πρώτων οὐσιῶν, ἀδύνατον τῶν ἄλλων τὶ εἶναι.

Իսկ յորժամ ոչ իցեն առաջին գոյացութիւնքն, անկար է այլոցն ումեք (1) գոլ, քանզի այլքն ամ կամ զենթակայից զնոցանէ ասին և կամ յենթակայս 'ի սոսա են ։

Μὴ οὐσῶν οὖν τῶν πρώτων οὐσιῶν, ἀδύνατόν ἐστι τῶν ἄλλων τὶ εἶναι, πάντα γὰρ ἄλλα ἤτοι καθ' ὑποκειμένων αὐτῶν λέγονται ἤτοι ἐν ὑποκειμέναις αὐταῖς εἰσίν.

V, 6.

Τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν μᾶλλον οὐσία, τὸ εἶδος τοῦ γένους ἐστὶν, ἔγγυον γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας......

Իսկ երկրորդ գոյացութեանցն և տեսակն քան զսեռն, յաւէտ գոյացութիւն է, քանզի հպագոյն յառաջին գոյացութեանն է ։

---

(1) Je crois qu'il est nécessaire de lire ուրուք pour ումեք. On peut voir au reste ce que Simplicius dit sur ce passage (éd. Bâle, 1551, p. 22 b) : mon but était de donner pour le présent seulement un échantillon des variantes, sans discuter leur valeur critique.

Τῶν δὲ δευτέρων οὐσιῶν τὸ εἶδος ἢ τὸ γένος, μᾶλλον οὐσία ἐστὶ, ἔγγυον γὰρ τῆς πρώτης οὐσίας.

C. V, 7.

Διὰ τοῦτο μάλιστα οὐσίαι λέγονται, ὡς δέ γε κ. τ. λ.

Վասն այսորիկ մանաւանդ գոյացութի-ւնք առաջինք ասին, արդ ոչ........

Διὰ τοῦτο μάλιστα οὐσίαι πρῶται λέγονται, ὡς δέ γε κ. τ. λ.

V, 20.

Οὐδὲ γὰρ ὁ ἄνθρωπος, μᾶλλον νῦν ἄνθρωπος ἢ πρότερον λέγεται, οὐδέ γε τῶν ἄλλων οὐδὲν, ὅσα εἰσὶν οὐσίαι, ὥστε οὐκ ἂν ἐπιδέχοιτο ἡ οὐσία τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον.

Քանզի և ոչ մարդ առաւել այժմ մարդ-քան թէ յառաջագոյն ասի, և ոչ յայլոցն-էից որք գոյացութիւնք են, ապա ուրեմն ոչ ընկալցի գոյացութիւն զյաւելուածն և զնուա-ազն ։

Le texte de David était, comme on voit, tout-à-fait le même que celui que nous avons à présent ; aussi, dans ses commentaires, il ne parle pas d'une altération quelconque du texte de l'auteur, et il ne discute pas les différentes leçons des manuscrits, comme Simplicius. Je donnerai ici le commentaire embrouillé sur ce passage, et quiconque voudra bien le comparer avec les prolixes commentaires en grec (man. de la bibl. du Roi, n.° 1937, p. 47), pourra se convaincre de la vérité de ce que j'ai cru pouvoir avancer plus haut.

Սակայն ևս խնդրէ զորոյն գոյացութեան, և քանզի ոչ եգիտ յառաջեալսն, հարկաւորի հարցափորձել զամենայնս որք միանգամ հետևանան, յորոց թուի հետևանալ գոյացութեան: և զի յաւէտ և նուազ ոչ գոյ՚ի գոյացութեան, և զի ոչ ճշմարիտ այլ՚ կարծիքն են՝ լուծանէ առ որս յարմարի գոյացութիւնս և առ որս ոչ յարմարի, յիշեցուցանելով մեզ զառաջեալսն թէ առաջինս գոյացութիւնքն յաւէտ ասին քան զերկրորդս, այլև ներկրորդս տեսակին առաւել գոյացութիւն ասէ:

Aristote fait toujours des recherches sur les qualités de l'essence (*οὐσία*); et comme s'il ne savait plus ce qu'il en a (déjà) dit, il se hâte de rechercher tout ce qui se rapporte, tout ce qui paraît avoir des rapports avec l'essence. Mais *plus* ou *moins* n'est pas de l'essence, et il explique ce qui convient ou ne convient pas à des essences, non pas en vérité, mais seulement par l'opinion : il nous rappelle ce qu'il a dit, que les premières essences sont nommées *plus grandes* (*μᾶλλον*) que les secondes ; autrement il est dit que dans les seconds modes (*εἴδη*), il y a une plus grande essence.

Ç. V, 22.

Εἰ μὴ ἄρα τις ἐνίσταιτο, τὸν λόγον καὶ τὴν δόξαν φάσκων τῶν ἐναντίων εἶναι δεκτικά..... ἂν γάρ τις ἀληθὲς δοξάζῃ τὸ καθῆσθαί τινα, ἀναστάντος αὐτοῦ ψευδῶς δοξάσει, τὴν αὐτὴν ἔχων περὶ αὐτοῦ δόξαν.

Բայց եթէ ոք վիճեսցի, զբանն և զկարծիսն ասելով յայսպիսեացն գոլ.... քանզի եթէ ճշմարտապէս կարծեսցէ նստեալն զոք, յարուցելոյ նորա ստաբար կարծիքն եղիցին յաղագս նորա․

Εἰ μὴ ἄρα τις ἐνίσταιτο, τὸν λόγον καὶ τὴν δόξαν φάσκων τούτων εἶναι..... ἂν γάρ τις ἀληθῶς δοξάζῃ τὸ καθῆσθαί τινα, ἀναστάντος αὐτοῦ, ψευδῶς ἡ αὐτὴ δόξα ἔσται περὶ αὐτοῦ.

C. V, 23.

Ψυχρὸν γὰρ ἐκ θερμοῦ γινόμενον, μεταβάλλει· ἀλλοιοῦται γάρ..... ὡσαύτως δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ἕκαστον αὐτῶν μεταβολὴν δεχόμενον, τῶν ἐναντίων δεκτικόν ἐστιν· ὁ δέ γε λόγος καὶ ἡ δόξα, αὐτὰ μὲν ἀκίνητα πάντη διαμένει.

Քանզի ցուրտ 'ի ջերմոյ յեղեալ շրջեցաւ, քանզի այլայլեցաւ.... սոյնպէս և մակայլոցն, իւրաքանչիւրոց իրքն փոփոխումն ընկալեալ, ներհակացն ընդունականս ասին։ Իսկ բանն և կարծիք և ինքեանք անշարժք և անխախտացք ամենայն իրաւք ամենեւին կամնան․

Ψυχρὸν γὰρ ἐκ θερμοῦ γινόμενον μετέβαλεν, ἠλλοίουται γάρ.....
....ὡσαύτως καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων, ἕκαστον τούτων μεταβολὴν δεχόμενον, τῶν ἐναντίων δεκτικὸν λέγεται· ὁ δέ γε λόγος καὶ ἡ δόξα, αὐτὰ οὐ μεταβαλλόμενα καὶ ἀκίνητα πάντη πανταχοῦ διαμένουσι.

C. VI, 3 et 4.

Ἀλλ' ἀεὶ διώρισται· ὥστε ὁ ἀριθμὸς τῶν διωρισμένων ἐστὶν, ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ λόγος....

Այլ միշտ տարորոշեալ է, ապա ուրեմն թիւ ՚ի տարորոշիցն է, սոյնպէս և բան ՚ի տարորոշեցելոյն է.

Ἀλλ' ἀεὶ διώρισται, ὥστε ὁ ἀριθμὸς τῶν διωρισμένων ἐστὶν, ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ λόγος τῶν διωρισμένων ἐστίν.

C. VII, 7.

Καὶ ἴσον καὶ ἄνισον μᾶλλον καὶ ἧττον λέγεται.

Եւ անհամեմատորդին յաւէտ և նուազ ասի.

Καὶ ἀνισαίτερον μᾶλλον καὶ ἧττον λέγεται.

C. VII, 16.

Ὥστε δεῖ μὲν ἀποδιδόναι πρὸς ὅ ποτε οἰκείως λέγεται, κἂν μὲν ὄνομα ᾖ κείμενον, ῥᾳδία ἡ ἀπόδοσις γίνεται.

Ապա ուրեմն պիտի բացատրել առ որ ընտանաբար ասի, և եթէ անուն կայցէ, դիւրաւ բացատրութիւն լինի.

Ὥστε δεῖ μὲν ἀποδιδόναι πρὸς ὅ ποτε οἰκείως ὁ λόγος λέγεται, κἂν κ. τ. λ.

C. VII, 19.

Ἔτι τὸ μὲν ἐπιστητὸν ἀναιρεθὲν, συναναιρεῖ τὴν ἐπιστήμην· ἡ δὲ ἐπιστήμη τὸ ἐπιστητὸν οὐ συναναιρεῖ· ἐπιστητοῦ μὲν γὰρ μὴ ὄντος, οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη, ἐπιστήμης δὲ μὴ οὔσης, οὐδὲν κωλύει ἐπιστητὸν εἶναι.

Եւ ևս զի մակացելին ՚ի բարձեալ, ընդ-իւրէ ՚ի բաց բառնայ զմակացութիւն, իսկ

մակացութիւն զմակացելին ոչ շարաբանանայ, քանզի խմակացելոյ ոչ եղոյ, ոչ է մակացութիւն, քանզի ոչ ևս ուրուք եղեցի մակացութիւն, և մակացութեան ոչ եղոյ, ոչ ինչ արգելու զմակացելին գոլ.

Ἔτι τὸ μὲν... ἐπιστητοῦ μὲν γὰρ μὴ ὄντος, οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη, οὐδενὸς γὰρ ὅτι ἔσται ἐπιστήμη, ἐπιστήμης δὲ μὴ οὔσης, οὐδὲν κωλύει ἐπιστητὸν εἶναι.

C. VII, 27.

Ὡσαύτως δὲ καὶ τόδε τι εἰ οἶδεν ὅτι κάλλιόν ἐστιν, καὶ ὅ του κάλλιόν ἐστιν, εὐθὺς ἀφωρισμένως, ἀναγκαῖον εἰδέναι διὰ ταῦτα.. ὥστε φανερὸν ὅτι ἀναγκαῖόν ἐστιν, ὃ ἂν εἰδῇ τις τῶν πρός τι, ὡρισμένως κἀκεῖνο πρὸς ὃ λέγεται ὡρισμένως εἰδέναι.

Այսպէս և զայս ինչ եթէ գիտէ, եթէ գեղեցկագոյն է, և որոյ գեղեցկագոյնն է, անդէն բացորոշաբար, հարկաւոր է գիտել զսա վասն սոցա... ապա ուրեմն երևելի է զի հարկաւոր է զի որ եթէ գիտասցէ ոք յառընչիցն, սահմանաբար գիտասցէ.

Ὡσαύτως δὲ καὶ τόδε τι εἰ οἶδεν, ὅτι κάλλιόν ἐστι, καὶ ὅτου τὸ κάλλιον εἶναί ἐστιν, εὐθὺς ἀφωρισμένως, ἀναγκαῖόν ἐστι τοῦτο εἰδέναι διὰ ταῦτα..... ὥστε φανερὸν ὅτι ἀναγκαῖόν ἐστιν, ὃ ἂν εἰδῇ τις τῶν πρός τι ὡρισμένως εἰδῇ.

C. VII, 28.

Τὴν δέ γε κεφαλὴν καὶ τὴν χεῖρα καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων... πρὸς ὃ δὲ λέγεται οὐκ ἀναγκαῖον.

Իսկ զգլուխն եթէ ոք գիտասցէ կամ

զձեռն և զիւրաքանչիւրոյն յայսպիսեացն ..... բայց առ որ ասինն ոչ է հարկաւոր.

Τὴν δὲ γε κεφαλήν τις εἰδῇ καὶ τὴν χεῖρα καὶ ἕκαστον τῶν τοιούτων.... πρὸς ὃ δὲ ταῦτα λέγονται οὐκ ἔστιν ἀναγκαῖον.

C. VII, 29.

Ἴσως δὲ χαλεπὸν καὶ περὶ τῶν τοιούτων σφοδρῶς ἀποφαίνεσθαι, μὴ πολλάκις ἐπεσκεμμένον· τὸ μέντοι διηπορηκέναι περὶ ἑκάστου αὐτῶν οὐκ ἄχρηστόν ἐστι.

Բայց թերևս դժուար է յաղագս այսպիսեացս ստուգաբար բացերևեցուցանել հրամանաւ պատասխանոյ, ոչ բազումանգամ հարցեալ և խնդրեալ, բայց սակայն տարակուսել և վարանել ՚ի վերա իւրաքանչիւրուրուք սոցայցն, ոչ անպիտանէ.

Ἴσως δὲ χαλεπόν ἐστι περὶ τοιούτων σφοδρῶς ἀποφαίνεσθαι ταχέως (1), μὴ πολλάκις ἐπεσκεμμένον καὶ ἐξετασμένον, τὸ μέντοι διηπορηκέναι καὶ ἐπικεχειρηκέναι περὶ ἑκάστου αὐτῶν οὐκ ἄχρηστόν ἐστι.

C. VIII, 4.

Τοιαῦται δὲ αἵ τε ἐπιστῆμαι καὶ αἱ ἀρεταί· ἥ τε γὰρ ἐπιστήμη δοκεῖ τῶν παραμονιμωτέρων εἶναι....

Եւ այսպիսիք են մակացութիւնք և առ-

---

(1) Les mots Հրամանաւ պատասխանոյ pourraient être traduits *verbatim* « comme une réponse commandée », c'est-à-dire, au moment, ταχέως.

աքինութիւնք, քանզի մնակայութիւն թուի ՚ի յարատեւողացն գոլ.

Τοιαῦται δὲ αἱ.....ἥτε γὰρ ἐπιστήμη δοκεῖ τῶν παραμονίμων εἶναι.

C. VIII, 14.

Այլ չորրորդ սեռ որակութեան ձեւ, եւ որ առ իւրաքանչիւրումեք է կերպ. Այլեւ այսոքիկ ուղղութիւն եւ ծռութիւն եւ որինչ սոցայնին նման է.

Ce texte est le même que le texte grec chez Duval; on ne trouve pas les mots τρίγωνον ἢ τετράγωνον après կերպ (μορφή), qui certainement ne sont pas à leur place ici; on les lit plus bas : քանզի մի՛ եռանկիւնին, կամ քառանկիւնին &c., comme en grec.

C. XII, 4.

Τὰ γὰρ στοιχεῖα πρότερα τῶν διαγραμμάτων τῇ τάξει, ἢ ἐπὶ τῆς γραμματικῆς τὰ στοιχεῖα πρότερα τῶν συλλαβῶν.

Քանզի գիծտառք նախկինք քան զարամանգիւնսն են դասիւ, քանզի եւ սկզբունք նախկինք են քան զտեսուածսն դասիւ, եւ ՚ի քերականութեան տառքն նախկինք են քան զփաղառութիւնսն.

Τὰ γὰρ στοιχεῖα πρότερα τῶν διαγραμμάτων εἰσὶν τῇ τάξει, αἱ γὰρ ἀρχαὶ πρότεραι εἰσὶν τῶν θεωρημάτων, τῇ τάξει, ἢ ἐπὶ κ. τ. λ.

La distribution de l'ouvrage, dans la traduction arménienne, est tout-à-fait différente de celle que nous avons dans Duval et dans les autres éditions d'Aristote ; tout le monde sait d'ailleurs que tous ces

chapitres et paragraphes sont bien postérieurs à Aristote. Cependant je ne crois pas qu'il soit indifférent de savoir comment un savant et philosophe du Ve siècle, un élève de Syrianus, croyait pouvoir disposer et partager ce livre fondamental et difficile de la philosophie péripatéticienne. Les trois premiers chapitres ne sont nullement divisés, et il est bien probable que David les considérait comme une préface, τὸ προοίμιον τῆς διηγήσεως; après cela viennent les différentes catégories, qui ont leurs titres particuliers, comme յաղագս գոյացութեան, յաղագս առընչի, περὶ οὐσίας, περὶ πρός τι κ.τ.λ. et les catégories sont encore subdivisées en différens articles, Պրակք, mot qui paraît le même que l'hébreu פְּרָק *perak*, et qui, comme beaucoup d'autres, me semble être venu en Arménie de la Judée avec le christianisme.

On sait que les différens chapitres de l'Écriture sainte sont nommés en hébreu פְּרָקִים, et ces *Perakim* sont aussi bien postérieurs à Moïse ou à Esdras; il n'existe pas de traces de cette division avant le Xe siècle de notre ère. Leusden, *Philologus hebræus*; Ultrajecti, 1672, p. 29. Au reste, on trouve aussi ce mot dans la plus riche des langues sémitiques, dans l'arabe.

II.

Περὶ Ἑρμηνείας.

La traduction de l'ouvrage d'Aristote, περὶ Ἑρμηνείας est ornée d'un commentaire qui existe seulement en

arménien ; je n'ai trouvé aucune indication d'un commentaire grec par David sur ce second livre de l'*Organon*.

Nous lisons sur le titre de notre manuscrit, d'une main assez récente :

Սկիզբն եւ նախադրութիւն գրոց, որ անուն ըստ յունաց Պերի Արմենիաս (περὶ Ἑρμηνείας) *եւ հայերէն յաղագս մեկնութեան, արարագրեալ ի մեծ հելլենացւոց իմաստասիրէն Արիստոտելէ եւ թարգմանեալ ի Դաւթէ փիլիսոփու·*

« Commencement et Introduction de l'ouvrage, qui » est nommé en grec, περὶ Ἑρμηνείας, et en arménien, » *յաղագս մեկնութեան* (sur l'explication), » composé par le grand philosophe des Grecs, Aristo- » teles, et traduit par David le philosophe. » Je donnerai quelques fragmens de cette excellente traduction, dont les lexiques arméniens pourraient tirer beaucoup d'additions et de corrections.

L. 1-4.

Առաջին արժան է դնել, զինչ է անուն եւ զինչ բայ, ապա զինչ ապացասութիւն եւ ստորասութիւն եւ պայցերեւութիւն եւ բան (*Պրակք երկր̄*)· *Արդ են ներ ձայնովքն ներ անձնոցն ախտից նշանակք, եւ գրեցեալքն ներ ձայնողացն, եւ որպէս գիրքն ոչ*

ամենեցուն նոյնք և ոչ ձայնք նոյնք, բայց որոց այսոքիկ նշանակք առաջնոցն, սոքին ամենեցուն նոյն կիրք անձինն, և որոց այսոքիկ նմանութիւնք, իրք ահա սոքա· արդ յաղագս այսոցիկ ասացեալ է ներ յաղագս ոգւոյն (Περὶ Ψυχῆς), քանզի այլոյ իր է.

III, 1-6.

Յաղագս բայի.

Բայ է, որ առնշանակէ ժամանակ, որոյ մասն ոչինչ նշանակէ զատ, և է միշտ զայլմե ցասերելոցն նշանակ, և ասեմ զի առնշանակէ ժամանակ, որգան, ողջութիւն, իսկ ողջէ բայ, քանզի առնշանակէ, զայժմ գոլն և միշտ ըստ զայլմե ցասեցելոցն նշանակէ, որքեն ենթակայից կամ նենթակայութեանց ասիցելոցն, իսկ ոչն ողջէ և ոչն վաստակէ ոչ բայ ասեմք, քանզի առնշանակէ ժամանակ և միշտ զումեքէ գոյ. բայց տարբերութեան անուն ոչ կայ, այլ եղիցի անորոշելի բայ, զիմանապէս յորոյ վերայ է, եղոյ և ոչ եղոյ: բայց նմանապէս և ողջացան կամ ողջասցին ոչ բայ, այլ հոլով բայի (πτῶσις ῥήματος, selon Boethos), բայց տարբերէ բայի, զի սա զներկայն նշանակէ ժամանակ, իսկ նա զշուրջն.

IV, 1-3.

Յաղագս բանի.

Բանն է ձայն նշանակական, որոյ մասանցն իմն նշանակական է զատ: իբր ասութիւն այլ ոչ իբր ստորասութեան կամ բացասութեան: որպէս մարդ նշանակէ է իմն, այլ ոչ եթէ է, եթէ ոչ, այլ եղիցի ստորասութիւն կամ բացասութիւն, եթէ ինչ առդիցի, այլ ոչ եթէ մարդոյն փաղառութիւն մի, քանզի և ոչ նէր Թամկս, ամկս, նշանակական, այլ ձայն է այժմ միայն, իսկ նէր կապաւորելոց նշանակէ է, այլ ոչ ըստ ինքեան որպէս և յառաջն ասացեալ է.

Je n'ai pas trouvé une seule variante remarquable dans tout le corps de l'ouvrage; la traduction est si fidèle, ou, si l'on veut, si servile, qu'on la peut regarder justement comme un autre *apographe*. Il est seulement remarquable que David a pris (III, 3) le marteau (Թամկս, τὸ σφυρόν), pour exemple, au lieu de la souris (μῦς). On voit aussi dans ces exemples que David se sert de son article, նէր, au singulier et au pluriel, dans tous les cas et tous les genres; il dit նէր ձայնումըն (ἐν τῇ φωνῇ), նէր յաղագս ոգ. (ἐν τοῖς περὶ ψ.), նէր Թամկս (τὸ σφυρόν). On peut voir, par ce seul exemple, comme la langue arménienne a été maltraitée par ces savans, afin qu'elle fût conforme en tout au génie de la langue grecque.

Qu'il me soit permis de faire ici encore quelques observations, qui [illegible]ation avec les textes arméniens qu'on vien[illegible] lire.

Nous trouvons, d[illegible]eurs arméniens, beaucoup de mots grecs écrits avec les caractères de Mesrop, et qui pourraient, en conséquence, être employés comme de nouveaux matériaux dans cette querelle de trois cents ans sur la prononciation grecque : mais il paraît que les personnes qui ont le droit d'être juges en cette matière ont déjà jugé; car il est certain,

1.° Que les moutons ont toujours crié *be be*, et qu'Aristophane, quoiqu'il soit le plus grand comique du monde, ne pouvait jamais faire crier à ces animaux *bi bi;*

2.° Que les Romains, les Ostrogoths (on peut voir les diplomes en lettres grecques dans l'ouvrage de Marini : *i Papiri diplomatici*), et les Arméniens ont écrit *Rhetor, Demosthenes, Medes, Evergetes, Epiphanes,* &c.

Mais, de l'autre côté, il n'est pas moins certain,

1.° Que λοιμὸς était équivoque du temps de Thucydide;

2.° Que les Arméniens écrivent aussi *Hermenias*, *Lykyon* (Λύκειον), *Perseus* (mais il faut remarquer que la prononciation du ե n'est pas bien fixée en arménien) &c.

Comment concilier des choses aussi contraires? mais aussi comment comprendre qu'on dise dans une province de l'Allemagne *min* et dans l'autre *mein?* comment concilier le roman *via, mia,* avec l'ancien français

veie, meie (1), ou avec le présent *voie, moie?* En Grèce, comme ailleurs, la bonne société a parlé de l'une et le peuple de l'autre manière; mais la bonne société a quitté, avec les sciences, le sol des Aristide et des Épaminondas, et la mauvaise prononciation du peuple (τῶν πολλῶν) a prévalu avec l'ignorance.

Les commentaires qui se trouvent à côté de la traduction de l'ouvrage περὶ Ἑρμηνείας sont d'une prolixité énorme. David est un de ces commentateurs qui croient que leurs lecteurs n'ont pas le sens commun, et qui ne savent pas qu'il n'est pas nécessaire d'écrire pour des gens à qui il faut répéter à chaque moment ce que sont la parole, le nom, le verbe, &c. Si c'est dans un genre de littérature, c'est certainement en écrivant des commentaires qu'il faut se souvenir de ces vers de Despréaux :

> Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant:
> L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Il est bien probable que David s'est, comme Proclus, beaucoup servi des ouvrages de son maître Syrianus, et que, par conséquent, nous avons, dans ce prolixe verbiage du philosophe arménien, une grande partie du commentaire perdu de ce célèbre professeur d'Athènes, qu'Ammonius, fils d'Herméas, nomme plusieurs fois le grand Syrianus (ὁ μέγας Συριανὸς, *in libr.* περὶ Ἑρμην. Venetiis, 1503, pag. 60, 109). On trouve quelquefois les commentaires grecs de David anonymes dans les ma-

(1) Raynouard, *Gram. comp. des lang. de l'Europ. lat.* XXIV.

nuscrits, comme celui sur les Catégories d'Aristote, dans le manuscrit 1900 à la bibliothèque du Roi; il n'est pas invraisemblable que les commentaires grecs d'un anonyme sur l'ouvrage περὶ Ἑρμηνείας, qui se trouvent à la bibliothèque royale à Naples (Fabr. *Bibl. gr.* V, 782), soient en effet les mêmes commentaires dont nous avons ici un exemplaire en arménien. J'ai déjà eu occasion de remarquer que Wyttenbach lui-même a cité, dans ses Remarques sur le Phædon, les Commentaires de David sur les Catégories, comme l'ouvrage d'un anonyme.

III.

Ἀναλυτικῶν προτέρων καὶ ὑστέρων βιβλία.

David a certainement eu le bon sens de voir qu'une traduction fidèle de la Dialectique d'Aristote était presque impossible; il ne voulut pas courir les chances d'une si dangereuse entreprise, et crut se tirer d'affaire en extrayant seulement de ce grand et difficile ouvrage du stagirite, un manuel pour ses compatriotes; et ce manuel lui-même a été trouvé bien difficile, comme on peut le voir par la note que le copiste a mise à la fin de cet écrit. Si cela eût été autrement, c'eût été une merveille; car ce sont les subtiles notions de la Dialectique d'Aristote, traduites dans une langue qui est en effet bien philosophique et d'une richesse extraordinaire, mais qui à cette époque n'était cultivée que depuis quelques lustres. L'ouvrage de David commence par ces mots:

Դիտաւորութիւն Արիստոտելի վերլու-ծականին, բուռն հարկանել զպարզ հա-ւաքմանն։ Այլ եթէ է դիտաւորութիւն առաջնոյ վերլուծականաց պարզ հաւաք-մանս, զեարդ վաղվաղակի յեսկ զբանս եւ այլն։

« L'exposition de la Dialectique d'Aristote, mise » dans un clair abrégé. C'est l'objet des premières » Analytiques; une claire exposition de ce que sont » les mots &c. »

On lit à la fin :

Այս ծդ գլուխք զոր մեկնեալ է Դաւթի փիլիսոփային, յԱրիստոտելականն վերլու-ծականին, եւ առ՚ի յուրմէ տրամաբանեալ զձեւաբանին, զոր ոչ է իմանալ՟ ամ արհեստաւ-որին։ նոքա զործեցաւ կատակ, բաղկացեալ մա-անենս, որ՚ի տասնից եւ քառեից շարադրա-եալ եւ արտայայտեալ տրամաբանականին Դաւթի, ՚ի վարժս ամենասերաց անձանց, ՚ի փառս Այ։

« Ce sont les quatorze chapitres que David a com- » posés sur les Analytiques et la Dialectique d'Aristote, » et ce n'est pas une chose que le premier artisan » puisse comprendre. Celui-là est maître de sa volonté, » qui, se défaisant des autres livres, sait et comprend » ces quatorze chapitres de la Dialectique de David, » (faits) pour l'instruction des gens avides d'apprendre » et pour la gloire de Dieu. »

IV.

Περὶ Κόσμου.

que le livre ou plutôt la lettre d'Aristote à re sur *le monde*. est l'objet d'un problème ont quelques-uns prétendent qu'il n'est point de ce philosophe. On peut voir tout ce qu'on a dit pour et contre dans la Bibliothèque grecque de Fabricius et dans les remarques sur cette lettre, à la fin de l'édition de M. Batteux. A toutes les preuves qui ont porté Fabricius, après avoir lu et pesé tout ce qui a été écrit de part et d'autre, à prononcer ce jugement, *Perspicuum esse, scriptum illud vere esse Aristotelis*, il faut à présent ajouter le témoignage de David le philosophe, qu'on a déjà lu dans les extraits que j'ai donnés de ses Prolégomènes sur les Catégories d'Aristote; aussi a-t-il traduit ce livre sous le titre: Արիստոտելի իմաստասիրի թուղթ առ Աղէքսանդրոս թագաւոր, պատմութիւն յաղագս Աշխարհի, c'est-à-dire: « Lettre du philosophe Aristote à Alexandre, » explication sur le monde. » En attendant que ce petit mais intéressant traité paraisse en entier, avec l'indication de toutes les variantes sur le texte grec, comme nous l'avons à présent, je donnerai seulement ici quelques *specimina*, qui serviront en même temps d'échantillon de mon édition de cet opuscule en arménien.

C. I, A et B, ed. Duv.

Իսկ բազում անգամ ինձ մեծ այլն իրք ե

[illegible] (1) [illegible] (2), [illegible]
[illegible]
[illegible] (3), [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

C. II, D. et E., p. 847, ed. Duv.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] (4) : [illegible]
[illegible]

---

(1) Εὐδαιμον; le texte grec donne δαιμόνιον.

(2) Ἀληθῶς; le texte grec ὄντως; et la phrase toute entière est selon la construction aristotélienne: Πολλάκις μὲν ἔμοιγε θεῖον χρῆμα καὶ δαιμόνιον, ἀληθῶς, ὦ Ἀ. κ. τ. λ.

(3) Ἐν οἷς: mais le cas est plus précis en arménien; c'est l'instrumental.

(4) Τοῦ σύμπαντος οὐρανοῦ; le texte grec n'a plus πάντων, καὶ [illegible]. Pour bien comprendre ce chapitre, il faut se rappeler les différentes significations du mot grec οὐρανός. Ce mot signifie, 1.° le monde en général, 2.° l'habitation des dieux au-dessus de la terre, 3.° le plus ancien des dieux, l'âme du monde; et l'on voit qu'il n'a pas moins de significations que le 天 *thiän* des Chinois. Οὐρανὸν δ' ἔτι συνειθίσμεθα καὶ τὸν ὅλον κόσμον ὀνομάζειν ἔθος. Ἰωάννου γραμματικοῦ εἰς τὸ [illegible] τοῦ Μεθ. Ἀρι-στοτέλους. (Venetiis, 1551, 76, a.) Οὐρανὸν [illegible] τοῦ ὅρου [illegible] τῶν ἄνω, selon Aristote lui-même dans le même traité, chap. 7.

կալով, իբրու թէ՝ միշտ վերագոյն մեծ (1) իցէ քան զատորնագոյնն, եւ թանցն պատառունակեալ և ամենեցուն ընդ անբոլարիցն պարառողի գնդոյն կալով, և շարունակունելով միշտ զդրութիւն այսմ (2) ։ վերնագոյն Երեւակն (3) և Կռոնոսի կոչեցեալ բոլոր, և յետ այնորիկ փայլեթն և Արամազդայ ասացեալ, ապա Հրատն (Πυρόεις) Հերակլեա իսկ և Արեսի ասացեալն, ապա փայլածուն (Στίλβων) զոր տաճար Հերմեսի կոչեն ոմանք և այլք Ապողոնի (Ἀπόλλων), յետ որոյ լուսաբերին, զոր ոմանք Ափրոդիտեա (Ἀφροδίτης), և այլք Երմեա (գր. Հերա Ἥρα) անուանեն, ապա արետակն է, և այլն։

L'*Aramazd* des Arméniens est l'*Ormuzd* des Perses, qui nomment ainsi le *Zeus* des Grecs et le Jupiter des Romains (Euseb. *Chron.* edit. Venetiis, 1818, I, 25). Le traducteur arménien ajoute de lui-même dans sa traduction d'Eusèbe, և Հայերէն Արամազդ; et selon le patriarche Jean, surnommé *le philosophe*, Nemrod, Belus, Baal,

---

(1) Il est à remarquer que մեծ, *μέγας*, est ici pour մեծագոյն, *μείζω*, qui est absolument nécessaire à cause du sens.

(2) Ἀπαύστως δι' αἰῶνος κατὰ τοῦτον τὸν τρόπον, cette phrase est ajoutée après σφαίρας περιειλῆφθαι.

(3) Ἀνωτέρω Φαίνων, dans le texte grec : συνεχῆ δ' ἔχει ἀεὶ ταύτην τὴν θέσιν ὁ τοῦ Φαίνοντος κ. τ. λ.

Zeus, Ormuzd et Aramazd sont toujours le même dieu. Ըստ իւրաքանչիւր լեզուաց, այլաձեւելով զնորա զանունս. Յունացիք՝ Սեբովթ կոչելով, Յաբեղացիք Յեղ, Փղշտացիք Յահաղ, Եգիպտացիք Դիոս, Պարսիկք Որմզդայ, Հայք Արամազդ. *Voyez* la note de M. Saint-Martin, dans la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau, I, 292, 3.

On est peut-être curieux de voir comment David a traduit les vers d'Empédocle et d'Homère qui se trouvent dans le texte d'Aristote, parce qu'on n'a jamais rien vu de semblable dans la langue arménienne; c'est pour cela que je les mets ici :

Եւ շարունակ (1) է ըստ բնականին Դեպամանկելո (որ. Եմպեդոկլեան Ἐμπεδοκλῆς):

զԱմենայն որ էրն եւ է, որ լինելոց յետոյ,
Ծառք բուսեալք, եւ արք եւ կանայք,
Գազանք եւ էջք խուկ, եւ ՚ի ջուրս բուծեալ ձկունք.

Ἐξ οὗ κατὰ τὸν φυσικὸν Ἐμπεδοκλέα.
Πάνθ' ὅσα τ' ἦν, ὅσα τ' ἔστιν, ἰδ' ὅσσα τε ἔσται ὀπίσσω,
Δένδρεά τ' ἐβλάστησε ϗ ἀνέρες, ἠδὲ γυναῖκες,
Θῆρές τ' οἰωνοί τε, ϗ ὑδατοθρέμμονες ἰχθῦς.

Որպէս ասէ Հոմերոս (Ὅμηρος):

Այլ Աքիլեսու, զոր ասեն մեծագին վայրի զգուշացող
Գող, ոչ հողմոյ թօթափելով լինի, ոչ երբեք անձրեւօք
խոնաւացեալ, ոչ ձեան խառնեալ, այլ յաւէտ պայծառ

(1) Δi αἰῶνος: ces deux mots ne sont pas dans le texte grec.

Ὥσπερ ἔφη καὶ ὁ ποιητὴς Ὅμηρος,

ν δ', ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
μμεναι, οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται, οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίδναται, ἀλλὰ μάλ' αἴθρη.

Le dernier chapitre offre une variante assez remarquable : on ne trouve pas en arménien, comme dans le grec, le fatras de noms et d'épithètes de Jupiter, qui semblent plutôt recueillies par un grammairien que par le prince des philosophes; on lit seulement :

Այլ մի գոլով, բազմանուն է, ըստ կերպն յամենեցունց անուանեալ, զոր մեք նորոգմունս անուանեմք: կոչեմք զնա Զենա և Դեա, յարանունապէս վարելով անուանքըն, իբրու թէ ասացեալ լինիմք, թէ մանոցա կեամք 'ի ժամանակի, քանզի և նա ժամանակ է, լինի ասացեալ, ըստ հետևման և յաւիտեան, ընդ որով և յաւիտենականք, որպէս քերթողն ասէ, փրկիչ և աղաւնիչ պատրաստապէս, և զի զամենայն ընդ միասացից երկնային իսկ և երկրային ամենայն բնութեան և բախտի մականուն գոլով, որպէս և է պատճառ ամենեցուն, վասն որոյ և յերգս Որփէական ոչ անպատշաճ լինի ասացեալ:

Զևս առաջին. Զևս յետին, Զևս թագաւոր, և այլն.

Et cela est mot à mot en grec :

Εἷς δὲ ὢν, πολυώνυμός ἐστι, τοῖς πάθεσι πᾶσιν κατονομαζόμενος,

ἄπερ ἡμεῖς [illegible] ὀνομάζομεν· καλοῦσι δὲ αὐτὸν Ζῆνα καὶ Δία, παραλλήλως χρώμενοι τῷ ὀνόματι, ὡς κἂν εἰ λέγοιμεν δι' ὃν ζῶμεν ἐν χρόνῳ· αὐτὸς γὰρ καὶ χρόνος ἐστὶ, διήκων, ὥσπερ εἴρηται, ἐξ αἰῶνος εἰς αἰῶνα, δι' ὃν καὶ ζῶμεν εἰς αἰῶνα, ὥσπερ ὁ ποιητὴς ἔφη, σωτήρ τε καὶ ἐλευθέριος, ἐτύμως· ὡς δὲ τὸ πᾶν ἐν τόπῳ εἰπεῖν, οὐράνιός τε καὶ χθόνιος, πάσης ἐπώνυμος ὢν φύσεώς τε καὶ τύχης, ἅτε καὶ ἐστὶ αἴτιος πάντων· διὸ καὶ ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς οὐ κακῶς λέγεται·

Ζεὺς πρῶτος, Ζεὺς ὕστατος, Ζεὺς βασιλεὺς κ. τ. λ.

V.

Περὶ τῶν Ἀρετῶν καὶ Κακιῶν.

L'abbé Villefroy, qui a fait le Catalogue des manuscrits arméniens de la bibliothèque du Roi, croyait avoir trouvé dans les traductions de David un ouvrage inédit d'Aristote; mais les petits extraits des grands ouvrages du stagirite, intitulés dans notre manuscrit, Արիստոտէլի յաղագս առաքինութեանց, Աղեքսանդրոս թագաւոր, c'est-à-dire, « d'Aristote sur les vertus, Alexandre roi (?), » ne sont autre chose que les définitions des vertus et des vices, que nous lisons aussi dans Stobée. L'arménien commence ainsi : Գովելի են գեղեցիկքն և պարսաւելի գարշելիքն, քանզի բարեացն յառաջնորդ լինին առաքինութիւնքն և գարշելեացն չարութիւնքն և ախտք, ce qui est traduit mot à mot sur le grec : Ἐπαινετὰ μέν ἐστι τὰ καλὰ, ψεκτὰ δὲ τὰ αἰσχρὰ, καὶ τῶν μὲν καλῶν ἡγοῦνται αἱ ἀρεταὶ, τῶν δ' αἰσχρῶν, αἱ κακίαι κ. τ. λ. On trouve une note à la fin, que je n'ai pu lire et deviner qu'avec beaucoup de peine : Արիստոտէլ ստագիրացի

[illegible] կիթ (lis. Թրակիա) գաւառէ մերձ [illegible] ղթոս, որդի Հաւր Նիկոմաքոս և [illegible] ւր Լամբրիասայ, քսան ամս աշակերտեաց Պղատոնի և միաք երանուանեալ [illegible] է, c'est-à-dire : « Aristote était de Sta-[illegible] de Thrace, proche d'Olynthe, » fils du père Nicomaque et de la mère Lambrias ; » il était à vingt ans le disciple de Platon, et son » ame a été illuminée par lui. » C'est la même date que nous donne Apollodore dans ses Chroniques (Diog. Laert. *in Vita Arist.* ; Arist. *Op. omn.* I, 10, éd. Buhle). Il est bien pardonnable aux écrivains arméniens de corrompre les noms grecs, qui leur sont tout-à-fait étrangers ; on sait d'ailleurs que le nom de la mère d'Aristote était *Phæstis*, et il paraît que l'Arménien a traduit ce nom propre, parce que Φαιστὶς en grec, et Լամբրիաս en arménien, ont presque la même signification. On lit d'ailleurs dans Eusèbe (*Chron.* Venetiis, 1818, II, 22) qu'Արիստոտելէս է ուծամեայ էր և Պղատոնի բանեցն մին ղնէր, c'est-à-dire, Ἀριστοτέλης Πλάτωνι ἐμαθήτευσεν ἀπὸ ιζ' ἔτους τῆς ζωῆς αὐτοῦ. La vie d'Aristote, dont nous avons seulement une traduction latine, commence presque par les mêmes mots que notre copiste ou notre auteur arménien : *Aristoteles philosophus . . . . . patria Stagira. Stagira autem civitas est Thraciæ, vicina Olyntho et Methonæ ; filius autem fuit Nicomachi et Phæstidis.* (Aristotelis *Op. omn.* I, 54, éd. Buhle.)

IMPRIMERIE ROYALE. — 1829.

ARISTOTELIS
DE
NOTIONIS DEFINITIONE
DOCTRINA.

SCRIPSIT

HERMANNUS RASSOW,
PHILOS. DOCT.

BEROLINI 1843.
SUMPTIBUS GUIL. BESSER.

VIRO

CLARISSIMO, DOCTISSIMO, HUMANISSIMO

ADOLPHO TRENDELENBURG

HASCE

STUDIORUM SUORUM PRIMITIAS

GRATO ANIMO

DICAVIT

AUCT

Logicae vis et auctoritas, quum in eo posita sit, ut cognoscendi formas et rationes investiget, fieri non potuit, quin a primordiis philosophiae longissime distaret. Cogitabant homines per saecula de natura, de vita et moribus, de rebus divinis, donec eo perventum est, ut formas cognoscendi ad certa principia revocarent, certisque limitibus circumscriberent. Egregia laus est Aristotelis, quod hujus disciplinae non solum fundamenta jecit, sed etiam magnam partem eam absolvit. Aristoteles primus universam cognoscendi rationem tanquam perplexam figuram in simplicissimas formas resolvit, singulasque tam accurate pertractavit, ut multis saeculis fere absolutae esse viderentur. Sunt pauca enim antiquitatis scripta, quae tam infinita auctoritate et tam diu in philosophia regnaverint, quam libri Aristotelis, quos veteres homines uno organi nomine complectebantur. Valuerunt per mediam aetatem; et quae est summa laus ecclesiae, quod rude et incultum vitae genus disciplinae severitate coercebat, eandem logica in litteris adepta est. Nam mentibus cogitandi munere parum adsuetis normam dabat, qua verum et falsum judicarent, et qui pro temporum indole dissolutius per litteras vagabantur, eos ad certam legem sese adstringere jubebat. Quodsi postea autem in immodicas subtilitates incide-

bant, id saeculi ingenio, non Aristoteli est crimini vertendum. — Ineunte nostra aetate, postquam litterarum studium juvenili cum integritate repeti et instaurari coeptum est, nemo nescit, Aristotelicae philosophiae summum illud imperium, quod obtinuerat, adeo labefactatum esse, ut fere contemta et oblivione obruta jaceret. Nam infracta scholasticorum auctoritate facile potuit accidere, ut fundamentum quo unice illa niti videbatur, in eandem corrueret contemtionem. At vero logicis libris contigit, ut ex hoc naufragio tanquam rata et certa in nostram philosophiam, quae propria vi effloruit, servarentur. — Ut saepius autem accidere solet, ut historiae monumentis quasi falsa vestigia impremantur, ita factum est, ut logica Aristotelica paullatim ad eas sententias deflecteretur, quae nostra aetate in rebus logicis invalescebant. Etenim Kantius [1], quamquam vere profitetur, logicam Aristotelicam per duo millia annorum valde exigua cepisse incrementa, quoniam ea, quae addidisset posterior aetas, tum supervacanea essent, tum logicae fines egrederentur, tamen, quam ipse sequitur sententiam Aristoteli ita subdit, ut eum logicam a rebus ad meras cogitandi formas avocasse censeat. At frustra quaeres in ipso Aristotele, quo istam opinionem confirmare possis; nam tantum abest, ut Aristoteles cognoscendi rationem ab ipsis rebus sejungat et divellat, ut per totam logicam in cogitando rerum naturam sequendam esse judicet [2]. Is certe cavebit, ne istam Kantii opinionem tueatur, qui ea, quae de definitionis natura ab Aristotele alte et subtiliter disputata sint, perlegerit. — Haec definitionis doctrina mihi digna esse videbatur, quae diligentius inquireretur, tum quia per se gravissima est quaestio tum

---

[1]) Kant Kritik der reinen Vernunft, Vorrede zur 2. Aufl. S.
[2]) Trendelenburg Logische Untersuchungen I. Bd. S. 18 ff.

quod ad intelligendam Aristotelis logicam, quae nunc paullo negligentius tractari solet, plurimum valet, nec non reliquis hujus philosophiae partibus lucem affert. Praeterea viri docti, qui in philosophiae historia enarranda operam posuerunt, dum syllogismorum doctrinam accurate persequebantur, definitionem, id quod mirum accidit, fere non attigerunt. Hoc mihi animum auxit, ut ad definitionis notionem enucleandam me accingerem etsi magnopere verendum sit, ne juveni in hoc difficiliorum quaestionum genere parum versato nimis ardua ac spinosa sit disputatio.

PARS PRIMA.

Quum igitur nobis propositum sit, ut notionis definitionem, qualis ab Aristotele exposita et constituta sit, inquiramus, non ea difficultate impediti tenemur, ut sparsa colligere et collecta componere opus sit, sed prospere evenit, ut singulari libro, altero analyticorum posteriorum philosophus hanc doctrinam copiose explicuerit. Itaque sic procedere visum est, ut hunc librum, quoniam plurimum valeat ad nostrum finem, tanquam ducem sequamur, simul autem ex reliquis scriptis ea omnia, quae pertinent ad definitionem, depromamus et colligamus. Analytica universam de definitione quaestionem tribus partibus absolvunt. Prima [1]), quae rem ipsam non aggreditur, sed praeparat, varias dubitationes proponit; altera [2]) ad ipsam definitionis naturam

---

[1]) Analyt. posteri. II. Cp. 3—6 Bek. *καὶ τί ἐστιν ὁρισμὸς καὶ τίνων εἴπωμεν διαπορήσαντες πρῶτον περὶ αὐτῶν.*

[2]) Cp. 7—11. *πῶς οὖν δὴ ὁ ὁριζόμενος δείξει τὴν οὐσίαν ἢ τὸ τί ἐστιν.*

enucleandam accedit; tertia[1]) viam et rationem, qua ad definitionem perveniatur, exponit.

CAP. I.

Ne lateant difficultates, quibus res obseptae sint, multum prodest, de iis dubitare. *Ἡ γὰρ ὕστερον εὐπορία λύσις τῶν πρότερον ἀπορουμένων ἐστί, λύειν δ' οὐκ ἔστιν ἀγνοοῦντας τὸν δεσμόν.* Itaque in multis quaestionibus Aristoteles ita procedit, ut rem, de qua agere instituit, antequam exponat, in dubium vocet, qua in re proprium dialecticae munus cernitur. Neque quidquam plus valet, ut instituta quaestio acuatur et ut finis, ad quem pergere debeat, clarius pateat. Similiter nostro loco, priusquam rem ipsam aggrederetur, varias dubitationes praemisit, hoc quidem consilio, ut definitionem a ceteris cognoscendi formis, quas antea explicuerat, distingueret et separaret, ipsamque definitionis quaestionem quasi praemuniret. — Res igitur postulare videtur, ut gravissimas quasque explicemus, neque singula, si quae difficiliora occurrant, negligamus.

Ac primum quidem Aristoteles id agit, ut discrimen, quod intercedit inter definitionem et inter demonstrationem explanet. Itaque hanc ponimus quaestionem, num fieri possit, ut eadem res sciatur et definitione et demonstratione, qua quidem soluta, quid intersit inter utramque cognoscendi rationem, apparebit. Utile autem erit ad eam solvendam circumspicere, utrum nonnunquam certe tam propriam habeant naturam, ut altera in alterius locum substitui nequeat. — Omnis definitio, quum in eo detenta sit, ut rei notionem exploret, necesse est, universalis sit et affirmans; quidquid

[1]) Cap. 13 *πῶς δὲ δεῖ θηρεύειν τὰ ἐν τῷ τί ἐστι κατηγορούμ νῦν λέγωμεν.*

enim significat, quid res sit, et universale est et affirmans. Itaque apparet, demonstrationum, quae non in prima probantur figura, nullas esse definitiones; syllogismi enim, qui alteri insunt figurae omnes negantes (*στερητικοί*), qui tertiae annumerantur, non universales sunt [1]). — Pariter primo adspectu patet, esse, quae soli definitioni vindicentur. Etenim quaevis demonstratio ex principio ducitur, ex quo per interjectam causam nascatur conclusio. Haec principia, quibus nituntur demonstrationes, definitiones sunt, quas si velles demonstrare, necessario in infinitum abires [2]).

Quibus expositis, quum satis appareat, utramque rationem cognoscendi suum proprium habere locum, ubi valeat, restat, ut videamus, utrum nullius rei esse possit et haec et illa cognitio? Summa vis demonstrationum in eo cernitur, quod a generali rei natura, quam supponunt, ea, quae per se insunt, vel attributa derivant. A qua quidem cognitione, quae demonstrationi debetur, definitio abest [3]); unde factum est, ut Aristoteles alterum genus definitionum nonnisi per demonstrationem confici posse doceret [4]). Quum talis sit demonstratio, sic procedit, ut referens aliquid ad ali-

---

[1]) Cf. analyt. prior. I, 4 sq. Bek.

[2]) Anal. poster. II. Cap. 3 *ἢ ἔσονται αἱ ἀρχαὶ ἀποδεικταὶ καὶ τῶν ἀρχῶν ἀρχαί, καὶ τοῦτ᾽ εἰς ἄπειρον βαδιεῖται· ἢ τὰ πρῶτα ὁρισμοὶ ἔσονται ἀναπόδεικτοι.*

[3]) l. l. Cp. 3. *οὐδὲν γὰρ πώποτε ὁρισάμενοι ἔγνωμεν οὔτε τῶν καθ᾽ αὑτὸ ὑπαρχόντων οὔτε τῶν συμβεβηκότων.* Verbo *συμβεβηκότων* hoc loco non ea significantur, quae casu quodam nascuntur; haec enim neque definitio, neque demonstratio potest cognoscere. *Τῶν δὲ συμβεβηκότων μὴ καθ᾽ αὑτά, ὃν τρόπον διωρίσθη τὰ καθ᾽ αὑτά, οὐκ ἔστιν ἐπιστήμη ἀποδεικτική* analyt. poster. I, 6. p. 75 a, 18. Patet vero ea intelligi, quae, quamvis ad ipsam rei essentiam non pertineant, rem consequuntur. Duplicem verbi notionem declarat Trendelb. d. anim. I, 1 § 1.

[4]) Cf. infra p. 14 sq.

quid veram aut falsam esse probet relationem; definitio autem, ut quae intimam rei notionem exploret, non aliquid de aliquo enuntiat[1]). Dum haec id agit, ut universam rei notionem exaequet et quasi expleat, illa in eo acquiescit, quod aliquid ad rem certo quodam modo relatum aut non relatum esse probat. In quo si versatur demonstratio, maxime in eo investigando occupata est, quod Aristoteles *τὸ ὅτι ἔστι* appellat. Etsi vero hoc concludit, tamen multum abest, ut *τὸ τί ἐστι* simul aperiat. Etenim Aristoteles diversarum rerum[2]) diversam demonstrationem esse statuit, nisi forte talis inter has intercedat ratio, ut altera alterius quodammodo pars sit[3]); nec vero sub talem cadere rationem *τὸ τί ἐστιν* et *ὅτι ἐστιν*. — Quibus perpensis, si ad propositam quaestionem videamus, perspicuum est, alteram rationem ab altera adeo disjunctam esse, ut omnino non ejusdem rei esse possint[4]). —

Supposuimus autem in antecedentibus, notionem demonstrando non aperiri; itaque videndum est, utrum

---

[1]) C. 3, *ἔτι πᾶσα ἀπόδειξίς τι κατά τινος δείκνυσιν — — — ἐν δὲ ὁρισμῷ οὐδὲν τερον ἑτέρου κατηγορεῖται.*

[2]) Cap. 3 *ἑτέρου ἑτέρα ἀπόδειξις, ἐὰν μὴ ὡς μέρος ᾖ τι τῆς ὅλης.* Hoc loco haud scio, an *τοῦ ὅλου* scribendum sit, id quod postulare videntur et verba, quae sequuntur *μέρος γάρ, τὸ δ᾽ ὅλον* et totius loci sensus.

[3]) Nam si constat, omnino angulos trigoni aequales esse duobus rectis, trigonum quoque paria habens crura angulos habeat aequales duobus rectis, necesse est.

[4]) Ad id probandum hac quoque utitur ratione. Rem, inquit, si scimus demonstrabilem, necesse est, habeamus demonstrationem. Quod si eandem rem sciremus et demonstratione et definitione, fieri posset, ut rem demonstrabilem sciremus sine demonstratione, id, quod cogitari nequit. Vel ut paucis praecidit, unius, qua unum est, nonnisi una exstat scientia; *τοῦ γὰρ ἑνός, ᾗ ἕν, μία ἐπιστή*
Pariter fieri non potest, ut aliquid sciatur demonstratione, q
simul ita scitur definitione, ut non opus sit demonstratione.

haec notionis investigatio re vera syllogismi vim excedat. Definitio, nisi nominis descriptio esse velit, proprium [1]) rerum et substantiam investigat, earumque imagines quasi oculis proponit. Qua propter necesse est, ut rei naturae mentis imago respondeat, et ut definitio in definitae rei locum substitui possit [2]). Si quis igitur syllogismo notionem concludere velit, animadvertendum erit, ne istam legem praetermittat. Itaque syllogismum sic exstruere debet, ut singuli termini sibi prorsus respondeant et convertantur, id, quod a justa syllogismi forma quam maxime abhorret. Nihil enim hac ratione concludi, facile patet, quia notio, quae demonstranda est, jam inest termino medio, antequam facta sit ipsa conclusio [3]). Sumunt igitur tales syllogismi, quod demonstrandum erat [4]).

Quae quum ita sint, divisionem, quae quidem ab Aristotele ad syllogismi formam reducitur, iisdem finibus contineri, non est cur miremur. Aristoteles appellat eam imbecillum syllogismum [5]), quoniam id, quod

---

[1]) Cap. 4. *τὸ δὲ τί ἐστιν ἴδιόν τε, καὶ ἐν τῷ τί ἐστι κατηγορεῖται;* discrimen inter *ἴδιον* et *τ. τ. ε.* explicant topic. I, 4.

[2]) Ibid. *ταῦτα δ' ἀνάγκη ἀντιστρέφειν.*

[3]) Cap. 4 *ἐπὶ τοῦ μέσου ἔσται πρότερον τὸ τί ἦν εἶναι.*

[4]) Ibid. *λαμβάνει οὖν ὃ δεῖ δεῖξαι.* Exemplum, quod Aristoteles proponit, rem illustrat. Id, quod sibi ipsi est causa vivendi, numerus est se ipsum movens. Anima est id, quod sibi ipsi est causa vivendi. Ergo anima est numerus, se ipsum movens. Hic syllogismus id sibi concedi vult, quod in rei demonstrandae locum substitui potest, ideoque nihil valet. Probat *διὰ τοῦ ἀντιστρέφειν* vel *τὸ ἐξ ἀρχῆς αἰτεῖται*, quod quidem vitium a nostris logicis petitio principii vocatur.

[5]) Analyt. prior. I, 31 init. Bek. *ἔστι γὰρ ἡ διαίρεσις οἷον ἀσθενὴς συλλογισμός· ὃ μὲν γὰρ δεῖ δεῖξαι αἰτεῖται, συλλογίζεται δ' ἀεί τι τῶν ἄνωθεν.* Quod addidit hoc loco, omnes, qui divisionibus usi essent, in eo errasse quod substantiam et quid res sit, per eas demonstrari posse opinabantur, imprimis Platonem tetigit. Cf.

ostendere debet, potius sumit, quam demonstrat, et semper aliquid concludit, quod re demonstranda latius patet. — Neque alia res est, id, quod exemplo proposito facile intelligitur. Nam si per divisionem volueris probare hominem esse mortalem [1]), conclusio, si accurate syllogismum descripseris, haec erit: omnis homo est mortalis aut immortalis. Sic vero latius patet, quam id quod demonstrandum erat, ut hominem mortalem esse sumas, non demonstres. Semper, si hac dividendi via uteris, conclusio talis est, cui quaestio inhaereat, nec dissimilis est inductionis, quae communia quidem colligit, non tamen ipsam rei naturam concludit.[2]) — Etsi hoc modo appareat, divisionem ad notionem demonstrandam non plus valere, quam syllogismum, tamen id ei concedendum est, ut ad inveniendam definitionem haud leve pondus addat. Multum enim prodest, ut justo ordine attributa collocentur neque ullum, quod rei insit, relinquatur. Sed haec hoc loco significamus tantum, quoniam fusius exponenda sunt, quum de quaerenda definitione agetur.

Quibus expositis, sequitur, ut duas quaestiones exponamus, quas etsi sub universam syllogismi legem cadant, Aristoteles separatim pertractavit. Quaeri[3]) pri-

---

Schol. in Aristot. colleg. Brand. p. 180, a, 11. Huic enim propriam esse hanc dividendi rationem, dialogi testantur. — Nostro etiam libro (C. 5) Platonem perstringit; quo enim spectant verba *οὐ γὰρ δεῖ τὸ συμπέρασμα ἐρωτᾶν, οὐδὲ τῷ δοῦναι εἶναι* nisi in dialogorum usum, in quibus divisione proposita disputantes alterutram partem eligere et quasi concedere coguntur.

[1]) Analyt. prior. I, 31.

[2]) Analyt. poster. II. p. 91, b, 14. *οὐδαμοῦ γὰρ ἀνάγκη γίνεται τὸ πρᾶγμα ἐκεῖνο εἶναι τωνδὶ ὄντων, ἀλλ' ὥσπερ οὐδ' ὁ ἐπάγων ἀποδείκνυσιν.* Hic locus non corruptus est et mutilatus, ut B[…] scribit, neque opus est emendatione, qualem proponit in ed[…] sua p. 708.

[3]) Ibid. Cap. 6. *ἀλλ' ἆρα ἔστι καὶ ἀποδεῖξαι τὸ τί ἐστι*

mum potest, num certa quaedam definitio demonstrari possit, si propositio, qualis recta esse debeat definitio, exponat, assumtio autem in illa definitione nihil ostendat eorum desiderari, in quibus posita sit definitionis natura? Ut rem obscuriorem statim exemplo illustremus, num quis syllogismo probabit definitionem, si hoc modo processerit? Propositio: definitio constat ex propriis, quae rei naturam constituunt. Assumtio: proprium hominis in hac re sola positum est, quod est animal et bipes. Conclusio: ergo justa est hominis definitio, quae exhibet hominem animal et bipedem. Quum nihil valeat syllogismus, nisi medium quoddam adsit,

---

οὐσίαν ἐξ ὑποθέσεως δέ, λαβόντα τὸ μὲν τί ἦν εἶναι τὸ ἐκ τῶν ἐν τῷ τί ἐστι ἰδίων, ταδὶ δὲ ἐν τῷ τί ἐστι μόνα, καὶ ἴδιον τὸ πᾶν; τοῦτο γάρ ἐστι τὸ εἶναι ἐκείνῳ. ἢ πάλιν εἴληφε τὸ τί ἦν εἶναι καὶ ἐν τούτῳ; Verborum *τὸ τί ἐστι κατ' οὐσίαν* non tam arcta est conjunctio, ut significent notionem substantialem, quasi *ὁρισμὸν ὁρισμοῦ*, id, quod voluit anonymus in scholiis p. 243. b, 27. Nec enim id agitur, ut definitionis notio syllogismo demonstretur, sed quaeritur, num fieri possit, ut certa definitio (*τ. τ. ε.*) demonstretur, supposita generali definitionis notione (*τ. τ. η. ε.*). Itaque verba *κατ' οὐσίαν* vertenda sunt: si ad universam ejus notionem respiciatur. Nihil enim obstat, quin *τὸ τί ἦν εἶναι* dicatur *οὐσία* id quod non opus est exemplis confirmare. — Omnis loci difficultas ad discrimen redit inter *τὸ τί ἦν εἶναι* et *τὸ τί ἐστι*, quod quidem Trendelenburgius praeclare declaravit museo rhena. II, 4 et d. anim. p. 192. Neque a nostro loco aliena est vis et ratio eorum, quam vir doctissimus investigavit. *T. τ, η. ε.* enim generalem definitionis notionem significat, *τ. τ. ε.* definitionem, quatenus in praesentem rei conditionem quasi descendit. Hoc si verum est, locus nihil habet molesti. Syllogismus enim ab eo proficiscitur, ut generalem definitionis notionem in propriis, quae rei naturam constituant, positam esse sumat (*ἐξ ὑποθέσεως δὲ, λαβόντα τὸ μὲν τί ἦν εἶναι τὸ ἐκ τῶν ἐν τῷ τί ἐστιν ἰδίων*). Quibus sumtis ea, quae in aliqua definitione proposita sunt, sola rei naturam constituere ita, ut totum rei proprium sit, ostendit (*ταδὶ δὲ ἐν τῷ τί ἐστι μόνα, καὶ ἴδιον τὸ πᾶν*). Inde concludit, hancce justam esse rei definitionem.

ex quo conclusio ducatur, haec ratio, quam exposuimus, plane nihil agit. Petit enim, quod demonstrandum erat. — Neque aliter res sese habet in syllogismis[1], ubi praemissa syllogismi definitione nihil demonstrari perspicuum est. Nam si quis satisfecit legibus syllogismi, non opus est, hunc praeterea demonstret.

Non minus vitiosa est altera ratio[2], quam breviter attingimus, probandi definitionem per definitionem contrarii, velut definitionem boni per definitionem mali. In qua etsi idem vitium inesse non lateat, quod tam saepe a nobis notatum est, tamen objici possit[3], alteram definitionem ab altera differre ideoque non postulari quaesitum. Attamen vitium non tollitur, quamvis diversae sint definitiones, quia non magis haec per illam, quam illa per hanc probari potest, ut altera alterius partes suscipere possit[4].

Inductioni[5] denique, quam paucis hoc loco tetigit Aristoteles, non tanta vis inest, ut notionem apte declarare possit; in eo enim maxime versatur, ut *τὸ ὅτι ἔστι* constituat.

Ex omnibus, quae Aristotelis vestigia secuti protulimus, definitionem a ceteris cognoscendi formis et se-

---

[1]) Cap. 6. *ἔτι ὥσπερ οὐδ' ἐν συλλογισμῷ λαμβάνεται τί ἐστι τὸ συλλελογίσθαι* etc.

[2]) ibid. p. 92, a, 20. Quod ait Trendelenburgius museo rhenano II, 4. p. 464. de nostro loco, fortasse legendum esse *οἷον εἰ τὸ κακῷ* id verisimile est, si ad verba sequentia respicias *ἔστιν ἄρα τὸ ἀγαθῷ εἶναι τὸ ἀδιαιρέτῳ εἶναι.* Praeterea facile *εἰ τῷ* scribi potuit pro *εἰ τὸ* propter verba *τῷ δ' ἐναντίῳ*, quorum quidem est prorsus diversa ratio. Ceterum lectionem *εἰ τὸ* tuetur unus codex Bekkeri.

[3]) Cap. 6. *ἕτερον μέντοι ἔστω.* Rectius interpungitur *ἕτερον μέντοι· ἔστω*, nam *ἕτερον μέντοι* proferunt *ἔνστασιν*, *ἔστω* eam conc[illegible]

[4]) cf. topica 8, 13.

[5]) analyt. poster. II, 7. init. *οὐ γὰρ τί ἐστι δείκνυσιν (ὁ ἐπάγων) ἀλλ' ὅτι ἢ ἔστιν ἢ οὐκ ἔστιν.*

gregandam esse et suum quasi locum habere, satis perspicuum est. Neque syllogismo enim, neque divisioni, neque inductioni contigit, ut definitionis officium omnino expleret. Antequam vero hoc accuratius describat, rem iterum in dubium vocat, ut de definitione fere actum esse videatur. Necessarium enim esse videtur cognitum habere[1]), rem esse, ut quid res sit, definiri possit; nam earum rerum, quae non exsistunt, nescitur notio et natura, neque aliud quidquam ostenditur, quam quod significat nomen.[2]) Cognitio autem *τοῦ ὅτι ἔστι* non definitioni sed demonstrationi et inductioni assignabatur. Jam id quaeritur, utrum definitio illud *ὅτι ἔστι* in suam potestatem quasi redigere possit, an in mera nominis explicatione acquiescere debeat? Dum, quid hac de re statuendum sit, exponit Aristoteles, jam in eo versatur, quod ipsius definitionis naturam aperit, qua re ad alteram quaestionis nostrae partem transducimur.[3])

---

[1]) ibid. p. 92 b, 4. *ἀνάγκη γὰρ τὸν εἰδότα τὸ τί ἐστιν ἄνθρωπος ἢ ἄλλο ὁτιοῦν, εἰδέναι καὶ ὅτι ἔστιν.*

[2]) Velut, quid significet nomen *τραγέλαφος* explicari potest, nec vero, quid sit *τραγέλαφος*.

[3]) Biesius (die Philosophie des Aristoteles I. Bd. S. 290 ff.) hoc in capite parum accurate versatus est. Postquam capitis argumentum sic exposuit, ut, quomodo cum antecedentibus cohaereat, vix intelligatur, novam libri partem his verbis ingreditur: nachdem nun der Unterschied der Definition vom Schlusse allseitig bestimmt ist, kommt es u. s. w. — At hac de re in ultimis verbis non disputat Aristoteles, sed certam aliquam dubitationem proponit, quae definitionem omnino tollere videtur. cf. p. 92, b, 4. sq. et p. 92, b, 37, *πρὸς δὲ τούτοις ὅτι οὔτε ὁ ὁρισμὸς οὐδὲν οὔτε ἀποδείκνυσιν οὔτε δείκνυσιν, οὔτε τὸ τί ἐστιν οὔθ᾽ ὁρισμῷ οὔτ᾽ ἀποδείξει ἔστι γνῶναι.* Deinde ad definitionis naturam enucleandam sic accedit, ut causam tanquam vinculum proferat, quo illud *ὅτι ἔστι* et *τί ἐστι* conjungantur.

CAP. II.

Saepius memoratum est, Aristotelem definitioni hoc negotium mandare, ut notionem exploret. In quo vi versatur definitio, videndum erit, ut notionis naturae sit accommodata, hujusque legibus satisfaciat. Notio autem, qualis ab Aristotele describitur, interna lex et causa est, ex qua tanquam ex fonte certa rei natura originem ducit[1]). Itaque haec demum perfecta erit definitio, quae omnem operam in eo collocaverit, ut definiendae rei causam patefaciat. Quoniam vero causa rei vel aliunde repetitur, vel a re ipsa non diversa est[2]), apparet, duplicem esse rationem definiendi, quae accuratius sit explicanda. Priorem Aristoteles capite octavo exponit.

Raro mens humana hac sorte utitur, ut ad *τὸ διότι* intelligendum, *τὸ ὅτι* non extrinsecus recipere debeat. Solis fere mathematicis non opus est, ipsius mentis quasi finibus relictis ad experientiam confugere, quia ea, quae ponunt, sine externo auxilio accurate demonstrandi facultatem habent. Aristoteles quoque id tribuit mathematicis[3]) p. 93 b, 24 *ὅπερ ὁ ἀριθμητικὸς ποιεῖ· καὶ γὰρ τί ἐστι τὴν μονάδα ὑποτίθεται καὶ ὅτι ἔστιν*; in plerisque autem menti praescribit, ut primum, quae oculis objiciuntur, perlustret, ut externa rerum vestigia sequatur, ne multa ut *τὸ ὅτι* tanquam certum cognitionis fundamentum sibi comparet. *Ὥσπερ γὰρ τὸ διότι ζητοῦμεν ἔχοντες τὸ ὅτι, ἐνίοτε δὲ καὶ ἅμα δῆλα γίνεται, ἀλλ᾽ οὔτι πρότερόν γε τὸ διότι δυνα-*

---

[1]) Metaphys. VII. Z. p. 162, 29; 164, 9. Brand. Analyti. poster. II. p. 30, a, 31. Bek.

[2]) analyt. post. II. Cp. 8 p. 93 a 3. *ἐπεὶ δ᾽ ἐστίν, ὡς ἔφαμεν [illegible] τὸ εἰδέναι τί ἐστι καὶ τὸ εἰδέναι τὸ αἴτιον τοῦ τί ἐστι· λόγος δὲ τοῦ, ὅτι ἔστι τι τὸ αἶτον· καὶ τοῦτο ἢ τὸ αὐτὸ ἢ ἄλλο.*

[3]) cf. ibid. p. 93 a, 17 et 35; analyt. pos. I, p. 71 a,

τὸν γνωρίσαι τοῦ ὅτι, δῆλον ὅτι ὁμοίως καὶ τὸ τί ἦν εἶναι οὐκ ἄνευ τοῦ ὅτι ἐστιν· ἀδύνατον γὰρ εἰδέναι τί ἐστιν, ἀγνοοῦντας εἰ ἔστιν.[1]) Abhorret enim ab eorum sententia, qui solam mentis agitationem ad res intelligendas sufficere existimant, dummodo haec innatas sibi leges satis perscrutetur. Accurate discernit inter ea, quae natura et ea, quae nobis sunt priora et notiora[2]); ab his vero judicat plerumque cognitionis initium ducendum esse. — Quomodo vero et unde hauriri potest illud ὅτι ἔστι, sine quo rei causa intelligi nequit? Hoc si quaerimus, apparet, ea, quae casu quodam rei adhaerescunt, ad id patefaciendum nihil valere.[3]) Quid enim certi ex iis colligi potest, quae non necessaria ac certa lege cum rebus conjuncta sunt.[4]) Itaque videndum erit, ut ex iis, quae ad ipsam rei naturam pertineant, aliquid percipiamus, quod si contigerit, quin res sit, nulla erit dubitatio.[5]) — Quum hoc modo rem esse invenimus, tunc sequitur, ut rei inventae causam investigemus. Nam omnis cognitio id agit, ut rem extrinsecus oblatam ad causam, unde nata sit, reducat, et rem apertam quasi denuo detegat. Ἔμπειροι quidem, quales in primo metaphysicorum libro describuntur, in re facta acquiescunt; etsi vero rem quodammodo cognitam habeant, tamen multum abest, ut verae scientiae conditiones expleant. Hujus enim pro-

---

1) p. 93 a, 26. τὸ δὲ ζητεῖν τί ἐστι μὴ ἔχοντας ὅτι ἔστι, μηδὲν ζητεῖν ἐστίν.

2) analyt. poster. I, 2. p. 71.

3) anal. post. II. Cap. 8. ὅσα μὲν οὖν κατὰ συμβεβηκὸς οἴδαμεν ὅτι ἔστιν, ἀναγκαῖον μηδαμῶς ἔχειν πρὸς τὸ τί ἐστιν· οὐδὲ γὰρ ὅτι ἔστιν ἴσμεν.

4) Methaphys. V. p. 120 Br. συμβεβηκὸς λέγεται ὃ ὑπάρχει μέν τινι καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν οὐ μέντοι οὔτ᾽ ἐξ ἀνάγκης οὔτ᾽ ἐπιτοπολύ.

5) analyt. post. II. p. 93 a, 22. οἷον βροντήν, ὅτι ψόφος τις νεφῶν, καὶ ἔκλειψιν, ὅτι στέρησίς τις φωτός etc.

pria vis in eo cernitur, quod ad causam illustrandam procedit.[1]) In hac causa investiganda Aristoteles definitionem vult omnem operam collocare. Ubi hanc cognovit definitio, nihil obstat, quominus rei notionem recte declaret. Notio enim, quum non iners quaedam formula sit, id ipsum est, quod efficit, ut res ita se habeat.[2]) — Duplex igitur ratio est, quae in talibus definitionibus observatur. Altera experientiam consulit, et rem esse constituit, altera id agit, ut rei causam et notionem exploret. In hac cernitur cognitionis perfectio, in illa initium ac fundamentum. Jam si haec teneas, nihil habes, cur adhuc molesta sit dubitatio illa, quam septimo capite Aristoteles excitavit. Etsi enim ad stabiliendam notionem opus sit experientiam adire, tamen hac necessitate non tollitur definitio. Dum ea enim, quae sensibus offeruntur, cogitationi subjicit, altiore modo fieri posse, ut res sit, demonstrat. Addit, ut ita dicam, externis testimoniis interna e perspecta rei notione deprompta.

Haec ratio, quam exposuimus, quum causam aliunde arcesseret, in syllogismi formam revocari potest,[3]) id, quod proposito exemplo apparebit. Si oculorum perceptione edocti sumus, lunam deficere, τὸ ὅτι habemus, in quo quidem definitio non consistet. Quid enim ageret definitio, quae lunae defectum luminis privationem lunae exhiberet? Itaque causam indagabit[4]), qua inventa, definitio juste sic describi potest: lunae defectus est luminis privatio lunae terrae intercessione facta.

---

[1]) analyt. poster. I, 2 p. 71, b, 9.

[2]) cf. Trendelenburg. Museo Rhena. II, 4. p. 473.

[3]) p. 93 a, 7. *ἀνάγκη μέσον εἶναι τὸ αἴτιον καὶ ἐν τῷ σχήματι τῷ πρώτῳ δείκνυσθαι — — — εἷς μὲν δὴ τρόπος ἂν εἴη ἐξητασμένος, τὸ δι' ἄλλου τὸ τί ἐστι δείκνυσθαι.*

[4]) cf. p. 93 a, 30.

)uis vero non videt, hanc definitionem similem esse yllogismi, in quo causa termini medii partes sustineat? ntercessio enim terrae medium est, ex quo lunae de- :ctus concluditur.

Ne quis putet vero, haec cum iis pugnare, quae upra de syllogismo disputata sunt, non negligendum st, tali syllogismo notionem non demonstrari. *Ὡς ἐν τοίνυν λαμβάνεται τὸ τί ἐστι καὶ γίνεται γνώρι- ον, εἴρηται, ὥστε συλλογισμὸς μὲν τοῦ τί ἐστιν οὐ ίνεται οὐδ' ἀπόδειξις, δῆλον μέντοι διὰ συλλογισμοῦ αὶ δι' ἀποδείξεως* (p. 93, b, 15).[1]) Quum experientia

---

[1]) *Οὗτος μὲν οὖν ὁ τρόπος ὅτι οὐκ ἂν εἴη ἀπόδειξις, εἴρηται ρότερον· ἀλλ' ἔστι λογικὸς συλλογισμὸς τοῦ τί ἐστιν.* Quum in- :rtum sit, cur talem syllogismum *λογικὸν* appellaverit, quaeritur, ıid significent verba *λογικός* et *λογικῶς*? Est vero difficile, earum m excutere, tum quia non ita saepe apud Aristotelem occurrunt, m quia aliis locis aliud significare videntur. — Ubi leguntur in ıalyticis opposita sunt verbo *ἀναλυτικῶς*, ut ex hoc illis lucem ferre liceat. Analyt. post. I, 21 p. 82, b, 35; Cap. 22 p. 84, a, ; Cap. 24 p. 86 a, 22; Cap. 32 p. 88 a, 18 (hoc loco opponi- r *ἐκ τῶν κειμένων* i. e. *ἀναλυτικῶς* p. 88 a, 30). Ea vero ana- tica ratio ab Aristotele vocatur, quae ut rem intelligat, ex iis, ıae ipsa rei natura continentur, argumenta repetit, ideoque rem ıasi in elementa resolvit. Cf. Trendelenburg element. logic. ristot. p. 47 sq. Cui si logica ratio opponitur, id agere videtur, praetermissis iis, quae proprie rei naturam constituunt, generali ıadam lege, quae plura comprehendit, rem illustret. Rem ita se, tum ex locis, quos attulimus, apparet, tum Alexandri senten- ı confirmatur, quam affert Philoponus ad analytica post. I. p. 82 b, *ἀλλ' οὐδὲ λογικὰ πάλιν ἔλεγε φάσκειν τὸν Ἀριστοτέλη τὰ πιθανὰ ν, οὐκ ἀληθῆ δὲ, ἀλλὰ τὰ ἐξ ἀληθῶν μὲν προτάσεων καὶ ἀληθῆ, μὴν τὰ ἀποδεικτικὰ ἀλλὰ κοινότερα δυνάμενα πλείοσιν ἐφαρμό- ι.* Simplicius quoque illam vim tribuit verbo *λογικός* ad physica 202, a, 21, ubi tres verbi significationes annumerat. — — — *λογικὴν λέγει τὴν κοινοτέραν καὶ οὐ προσεχῆ οὐδὲ ἰδίαν τοῦ οκειμένου, οὐδὲ ἐξ οἰκείων ἀρχῶν· ἡ μὲν γὰρ ἐκ τῶν οἰκείων ἐπι- ίρησις οὐ λογική, ὡς ἡ τὴν ψυχὴν ἀθάνατον δεικνῦσα ἐκ τοῦ αἰ- κινήτου, ἡ δὲ ἐκ τοῦ τὰ ἐναντία ἐκ τῶν ἐναντίων γίνεσθαι τὸ*

doceat, lunam deficere, haec sola definitio defectus notionem recte explicabit, quae ad rem experiendo

---

ἀθάνατον δεικνῦσα λογική. — In aliis scriptis, ut ad haec transeamus, nonnunquam verbis, etsi ad vim expositam redeant, reprehensionem adhaerere animadvertimus. Neque id mirum esse debet. Nam haec est laus Aristotelis, quod a nimis generali rerum tractatione abhorret, et res acute et apte exponere earumque originem ex propriis causis repetere studet. cf. de generat. anim. 2, 8 p. 747 b, 28 λέγω δὲ λογικὴν (sc. ἀπόδειξιν) διὰ τοῦτο, ὅτι ὅσῳ καθόλου μᾶλλον,ποῤῥωτέρω τῶν οἰκείων ἀρχῶν — — — — οὗτος μὲν οὖν λόγος καθόλου λίαν καὶ κενός. Ethic. Eudem. 1, 8 p. 1217 b, 19 εἰ δὲ δεῖ συντόμως εἰπεῖν περὶ αὐτῶν λέγομεν ὅτι πρῶτον μὲν τὸ εἶναι ἰδέαν μὴ μόνον ἀγαθοῦ ἀλλὰ καὶ ἄλλου ὁτουοῦν λέγεται λογικῶς καὶ κενῶς. Metaphys. N. p. 290, 20 Brand. — Aliis locis λογικός et λογικῶς non differunt a διαλεκτικός et διαλεκτικῶς; cf. Simplicium l. l.; Metaphys. Γ. p. 67, 14 Brand.; topic. V. 1 p. 129 a, 17; physic. III, 3 p. 202 a, 21. Nec difficile est visu, qui factum sit, ut in hanc significationem abirent. Dialectica enim ratio, quippe quae in communi hominum opinione versetur (topic. 1, 1) verum tentat et praeparat, propriam vero rei naturam non recludit. — Jam si quaerimus, quae significatio sit nostro loco vindicanda, frustra studemus, unam vel alteram ei accommodare, quare novam inquirere jubemur. Verbum λόγος imprimis in metaphysicis saepe hoc sensu legitur, ut ad notionis et formae vim accedat; (Metaphys. I, p. 35, 2 Br.; VI. p. 122, 11; VII, p. 132, 19; X, p. 209, 19) neque desunt loci, quibus λογικός et λογικῶς ad hanc significationem videntur referendae esse. Metaphy. VII, p. 163, 2 Br. φανερὸν τοίνυν ὅτι ζητεῖ τὸ αἴτιον· τοῦτο δ᾽ ἐστι τὸ τί ἦν εἶναι, ὡς εἰπεῖν λογικῶς, ubi λογικῶς idem valet, quod κατὰ τὸν λόγον. Metaphys. XIII, p. 269, 25 ἀλλὰ περὶ μὲν τῶν ἰδεῶν καὶ τοῦτον τὸν τρόπον καὶ διὰ λογικωτέρων καὶ ἀκριβεστέρων λόγων ἔστι πολλὰ συναγαγεῖν ὅμοια τοῖς τεθεωρημένοις. Hoc loco non addidisset ἀκριβεστέρων, si verbum λογικός vim supra expositam haberet. Huc accedit, quod antecedentibus satis confirmatur, Aristotelem de argumentis dicere, quae magis ad idearum λόγον spectant. Metaphys. VII, p. 134, 7 ἀλλ᾽ ὥσπερ ἐπὶ τοῦ μὴ ὄντος λογικῶς φασί τινες εἶναι τὸ μὴ ὂν οὐχ ἁπλῶς ἀλλὰ μὴ ὄν, οὕτω καὶ τ—
Hanc significationem non dubitamus ad nostrum locum tr
Aristoteles definitionem, in qua exponenda versatur, λογικ

perceptam causam, unde nata sit, adjecerit. Ex hac causa syllogismus, lunam deficere concludit, universalem vero et necessariam defectus notionem ea contineri, non probat, sed supponit. — Quod dicit autem illo loco, talem definitionem per syllogismum manifestum reddi, hoc mihi videtur significasse. Dici potest hanc definitionem, dum causam investiget, medium quaerere, ex quo necessario rem esse sequatur. Haec si agit, elucet, omnem ejusmodi definitionem rejiciendam esse, nisi quae ad syllogismi formam reduci possit. Syllogismus quodammodo testatur, aptam et idoneam causam ad rem declarandam detectam esse. —

Postquam ita generaliter edocuit Aristoteles, definitioni propositum esse, medium inquirere, in quo rei causa insit, capite undecimo eo pervenit, ut quodlibet causarum genus terminum medium fieri posse ostendat. Causarum disquisitionem, nemo nescit, principem locum in Aristotelis philosophia obtinere; hujus enim acumini primum contigit, quatuor earum genera accurate discernere et altius perspicere.[1]) Sunt vero hae, si scholasticorum terminis utimur, causa materialis, causa formalis, causa efficiens, causa finalis. Has si absolute consideremus, tam arcta est earum conjunctio, ut cogitatione tantum separari possint; nam forma a fine tanquam anima gubernatur et quasi expletur, ut in *ἐντελέχειαν* abeat; haec vero est creatrix causa, quae materiam ad vitam et actionem vocat. In hac rerum varietate autem, quae nostris oculis subjectae sunt, tam saepe sunt disjunctae, ut in definitionibus sit bene animadvertendum, ut apta causa eligatur. —

γισμὸν appellat i. e. syllogismum, qui ad notionem spectat eamque aperit.

[1]) cf. Metaph. 1, 10 Bek. *καὶ τρόπον μέν τινα πᾶσαι (αἰτίαι) πρότερον εἴρηνται, τρόπον δέ τινα οὐδαμῶς.*

Aristoteles, ut rem illustret, exempla affert, in quorum primo causa materialis termini medii locum obtinet. Geometrae, ut demonstrent, angulum in semicirculo descriptum esse rectum, sic procedunt, ut constructione hunc angulum dimidiam esse partem duorum rectorum ostendant. Dum id faciunt, terminum medium investigant, ex quo necessario angulum esse rectum sequatur. Patet vero, hunc repeti ex anguli materia, quoad materia reperiri potest in rebus mathematicis Itaque angulum illum tunc demum recte definies, si in definitione causam in anguli materia positam non omiseris.

Eodem modo causa efficiens [1]) termini medii loco esse potest Si cui bellum est contra Persas gestum describendum, prae ceteris exsistit quaestio, unde ortum sit bellum. Ubi id vero cognovit, medium possidet, ex quo bellum intelligitur. Rem, si ad syllogismum reducas, haec est: iis qui lacessunt, bellum infertur; Athenienses Persas lacessiverunt; ergo Atheniensibus a Persis bellum est illatum. — Similiter reliquae causae termini medii partes suscipere possunt. Quum in plerisque autem contingat, ut hae causae ad idem efficiendum concurrant, velut in domo aedificanda [2]), definitioni videndum est, ut omnes colligat et conjungat. Nec si singulae causae, ut causa efficiens, in pluribus rebus positae sunt, definitio earum ullam negligere et praetermittere debet.

Haec ratio definiendi, quam exposuimus, quum in iis versetur, quae causam aliunde repetunt, (hac enim

---

[1]) Cp. XI, p. 94 a, 36.

[2]) Cf. Metaphys. III, 996, b, 5 Bek. — Physic. II, 7 ἐπεὶ δ' αἱ αἰτίαι τέτταρες, περὶ πασῶν τοῦ φυσικοῦ εἰδέναι, καὶ εἰς πάσα[…]γων τὸ διὰ τί ἀποδώσει φυσικῶς, τὴν ὕλην, τὸ εἶδος, τὸ κι[…] τὸ οὗ ἕνεκα· ἔρχεται δὲ τὰ τρία εἰς τὸ ἓν πολλάκις.

sola conditione licuit, definitionem ad syllogismi formam revocare, quia postulat syllogismi natura, ut medium, in quo causa inesse debet et conclusio non ita coeant, ut reciprocari possint) non ea amplectitur, quae proprie substantiarum numero habentur, sed attributa quae rem necessario sequuntur, quaeque vel ex ipsa substantia, vel ex alio attributo, ut in exemplo defectus lunae, originem traxerunt. Haec, quamquam proprie non sunt substantiae, tamen per se considerata, et ex substantiae quasi ambitu exemta, ad substantiarum rationem accedunt. Cum his consentiunt, quae dicit in metaphysicis VII p. 133, 29 Bran. *καὶ γὰρ τὸ τί ἐστιν ἕνα μὲν τρόπον σημαίνει τὴν οὐσίαν καὶ τὸ τόδε τί, ἄλλον δὲ ἕκαστον τῶν κατηγορουμένων, ποσόν, ποιὸν καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα.*

Quod attinet ad externam formam hujus definitionis, Aristoteles eam terminorum situ *θέσει* vel *πτώσει* a demonstratione differre dicit [1]). Definitio ponit rem universam, in syllogismo in membra quasi distractam, omniaque simul, ut ita dicam, in lucem profert; demonstratio autem alterum terminum alteri annectit, quam ob rem ab Aristotele continua appellatur [2]) p. 94, a, 6 *καὶ ὡδὶ μὲν ἀπόδειξις συνεχής, ὡδὶ δὲ ὁρισμός.*

Jam proximum genus definitionum, ut supra diximus, Aristoteles vult earum rerum esse, ad quas causae non extrinsecus accedant. Sicut enim nihil magis postulat in philosophia, quam ut cognitio nostra certis finibus teneatur, ultra quos non progrediendum sit, ita in rerum natura non infinitam esse statuit causarum catenam, sed reperiri, quae non ex peregrino fonte

---

1) p. 94 a, 2 et p. 94 a, 12.

2) Cf. d. anim. I, 3 p. 18, 8 Trendel. *ἀλλ' οὐκ ἀνακάμπτουσί γε πάλιν ἐπ' ἀρχὴν* (scili. *αἱ ἀποδείξεις*) *προσλαμβάνουσαι δ' ἀεὶ μέσον καὶ ἄκρον εὐθυποροῦσιν.*

profecta, in semet ipsis causam habeant. Cp. IX p. 93 b, 21 *ἔστι δὲ τῶν μὲν ἕτερόν τι αἴτιον, τῶν δ' οὐκ ἔστιν· ὥστε δῆλον ὅτι καὶ τῶν τί ἐστι τὰ μὲν ἄμεσα καὶ ἀρχαί εἰσιν.* Hujusmodi sunt ea omnia, quae proprie substantiae vocari possunt. Hae enim, quum non ad alia relatae sibi ipsis quasi sufficiant et per se sint, fieri non potest, ut ex aliena quadam re causam repetant. Analytic. post. I, 4 p. 73 b, 5 *ἔτι ὃ μὴ καθ' ὑποκειμένου λέγεται ἄλλου τινός* (scili. *καθ' αὑτὸ λέγω*) – – – *ἡ δ' οὐσία καὶ ὅσα τόδε τί σημαίνει, οὐχ ἕτερόν τι ὄντα ἐστὶν ὅπερ ἐστίν.* — Analyt. poster. I, 24 p. 85 b, 24 *ᾧ γὰρ καθ' αὑτὸ ὑπάρχει τι, τοῦτο αὐτὸ αὑτῷ αἴτιον*[1]). Ad has substantias Aristoteles definitionem primaria vi et absolute pertinere dicit. Metaphys. VII. p. 134, 24 Br. *ἐκεῖνο δὲ φανερὸν ὅτι ὁ πρώτως καὶ ἁπλῶς ὁρισμὸς καὶ τὸ τί ἦν εἶναι τῶν οὐσιῶν ἐστιν.* — Apparet autem, has definitiones ad syllogismi formam non redigi posse, tum quia principia sunt demonstrationum, tum quia nullum medium adest, ex quo demonstrari possit[2]).

Summa lex est definitionum, ut ex iis haustae sint, quae sunt per se priora. Illa definitio, quam supra exposuimus, etsi hanc legem sequeretur, tamen non fugit, eam sic inventam esse, ut experientia antecederet et ad causam indagandam mentem quasi impelleret et excitaret. Jam nunc res videtur aliter se habere. Quum causa a re ipsa non differat, necessarium esse videtur, et hanc et illam simul percipere. Quam ob rem ejusmodi definitiones non eadem lege atque illas confici, sed sola mentis agitatione inveniri posse, facile aliquis conjiciat. Aristoteles partim id

---

[1]) Cf. Metaphys. V, p. 112, 26 Br.

[2]) p. 94 a, 9 *ὁ δὲ τῶν ἀμέσων ὁρισμὸς θέσις ἐστὶ τοῦ τι ἀναπόδεικτος.*

concedit menti; partim aliam rationem leviter indicat; eas enim res, quae medio expertes sint, ita sese habere dicit, ut et esse et quid sit supponi aut alia ratione manifesta reddi oporteat. pg. 93 b, 23 ἃ (sc. ἄμεσα) *καὶ εἶναι καὶ τί ἐστι ὑποθέσθαι δεῖ ἢ ἄλλον τρόπον φανερὰ ποιῆσαι.* — Ultima haec verba obscura sunt; nam quaeritur, quae sit altera ratio, quae significatur. Quibus verbis nescio an ea, quae leguntur de anima I, 1, 8 Trendel. lucem afferant, nostroque loco tanquam apta explicatio addi possint. *Ἔοικε δ' οὐ μόνον τὸ τί ἐστι γνῶναι χρήσιμον εἶναι πρὸς τὸ θεωρῆσαι τὰς αἰτίας τῶν συμβεβηκότων ταῖς οὐσίαις — — ἀλλὰ καὶ ἀνάπαλιν τὰ συμβεβηκότα συμβάλλεται μέγα μέρος πρὸς τὸ εἰδέναι τὸ τί ἐστι· ἐπειδὰν γὰρ ἔχωμεν ἀποδιδόναι κατὰ τὴν φαντασίαν περὶ τῶν συμβεβηκότων ἢ πάντων ἢ τῶν πλείστων, τότε καὶ περὶ τῆς οὐσίας ἕξομεν λέγειν κάλλιστα.* — Aristoteli persuasum est, ut saepe vidimus, inductionem vel experientiam notioni declarandae non sufficere; haec enim mentis vi et facultate comprehenditur, quae sola id cernit, quod generalem rei efficit naturam. Etsi hoc verissimum sit, tamen non neglexit Aristoteles, nostram cognitionem ita comparatam esse, ut experientia supersedere non possit. Substantiae, quam recludere vult definitio nostra, non talis natura est, ut in hanc rerum conditionem non descendat, neque habeat, in quibus quasi vita et actio ejus cernatur. Definienti igitur videndum est, ut haec acute percipiat, quo facto ad illam cognoscendam aditus patebit. Exemplum afferamus. Animae notio singulis ejus facultatibus quasi manifesta redditur, et oculorum judicio subjicitur. Quo quis magis autem has observare et intelligere potuerit, eo facilius ad intimam et absconditam animae naturam penetrabit, ex qua singulae facultates tanquam ex communi fonte originem traxerunt.

Itaque non habemus, cur ad hanc definitionem inveniendam Aristotelem discessisse putemus a via et ratione, quam antea probaverat, nisi forte hoc interesse judicas inter utramque definiendi rationem. Illic res erat sensu percepta, quae mentem ad notionem investigandam procedere cogebat; hic potissimum id agitur, ut generalis notio mente praecepta iis, quae sensibus apparent, probetur et confirmetur. —

Restat duplex genus definitionum, quod describamus, alterum, quod nomen explicat, alterum, quod mera continetur conclusione. Has quidem, si accurate dividamus, non dignas esse, quae definitionum numero habeantur, facile est intellectu. Etsi ipse igitur Aristoteles definitionibus illas annumerat, tamen ita facit, ut eas, quod vitiosae sint, reprehendat.

Primum igitur exprimere potest definitio, quid significet nomen [1]). Ejusmodi si est nominis explicatio, duplex ratio esse potest, qua rem unam constituat. Aut enim partes sumit talis oratio et conjungit, aut unum, quod non casu accedit, de uno pronuntiat [2]). Si quis quaerit, quid sit Ilias, respondeas licet: liber qui constat ex viginti quatuor carminibus, vel quid sit pluvia: humor. Haec nominis descriptio aliquam certe notitiam praebere potest, quoniam lingua tacito quodam sensu commota nomina ab iis depromere solet, quae rem necessario sequuntur. Neque vero hoc sibi sumere debet, ut rei naturam patefaciat. Aristoteles eam vituperat topic. 1, 5 *ὅσοι δ' ὁπωσοῦν ὀνόματι τὴν ἀπόδοσιν ποιοῦνται, δῆλον, ὡς οὐκ ἀποδιδόασιν οὗτοι*

---

[1]) analyt. post. II. Cap. X. *φανερὸν ὅτι ὁ μέν τις ἔσται λόγος τοῦ τί σημαίνει τὸ ὄνομα ἢ λόγος ἕτερος ὀνοματώδης.*

[2]) analy. post. II. Cap. X. *λόγος δ' εἷς ἐστὶ διχῶς, ὁ μὲν συνδέσμῳ, ὥσπερ ἡ Ἰλιάς, ὁ δὲ τῷ ἓν καθ' ἑνὸς δηλοῦν μὴ κατὰ συμββηκός* cf. Metaphy. p. 134, 27 Br.

τὸν τοῦ πράγματος ὁρισμὸν, ἐπειδὴ πᾶς ὁρισμὸς λόγος τις ἐστιν. Metaphy. p. 133, 15 Bra. *ὁρισμὸς δ' ἐστὶν οὐκ ἂν ὄνομα λόγῳ ταὐτὸ σημαίνῃ (πάντες γὰρ ἂν εἶεν οἱ λόγοι ὅροι — —) ἀλλ' ἐὰν πρώτου τινὸς ᾖ.*

Quo in genere definitionum, quum id desideretur, quod rei notio fere non attingitur, haec, de qua nunc agemus, definitio propterea reprehenditur, quia ad notionem declarandam non sufficit. Prima quidem definitio, ut supra ostendimus, similis erat universi syllogismi, in quo causa termini medii locum tenebat. Ut syllogismo autem, cui terminus medius non inest, nihil efficitur, ita definitione, nisi causam contineat, quid res sit, illustrari non poterit. Jam igitur definitio, termino medio praetermisso, nihil erit, nisi mera conclusio; p. 94 a, 7 *ἔτι ἐστὶν ὅρος βροντῆς ψόφος ἐν νέφεσι. τοῦτο δ' ἐστὶ τῆς τοῦ τί ἐστιν ἀποδείξεως συμπέρασμα* [1]). Quam ob rem vituperat Aristoteles hanc definitionem de anima II, 2 Tr. Non solum *τὸ ὅτι*, inquit, significare debet definitio sed etiam causam in ipsa inesse et apparere oportet; definitiones autem, quales esse solent, ut conclusiones sunt [2]). Neque minus nostro loco respondent, quae dicit Metaphys. p. 171, 28 Br. — — *ἀλλ' ἄδηλος ἂν μὴ μετὰ τῆς αἰτίας ᾖ ὁ λόγος. οἷον τί ἔκλειψις; στέρησις φωτός. ἐὰν δὲ προστεθῇ τὸ ὑπὸ γῆς ἐν μέσῳ γιγνομένης, ὁ σὺν τῷ αἰτίῳ λόγος οὗτος.*

CAP. III.

Exposita definitionis natura, ad eam quaestionis nostrae partem deducimur, in qua de via et ratione, qua definitio quaerenda sit, accuratius disputandum est. Aristoteles diligenter hac de re egit in analyticis

---

[1]) cf. analyt. post. I, 8 p. 75, b, 30.

[2]) cf. Trendelenb. comment. d. anim. addenda.

(Cap. XIII), quibuscum non inutile erit ea conjungere, quae in topicorum libro sexto et septimo de definitione afferuntur. Haec enim, etsi praecipue ad vitia cavenda scripta sint, non pauca continent, quae rei nostrae lucem adhibent.

Quoniam notioni, in qua explicanda definitio versatur, ab Aristotele ea vis tribuitur, ut rem, in qua inest tanquam lex et causa, antecedat [1]), perspicuum est, neminem recte definiturum esse, nisi ab iis profectus erit, quae sunt simpliciter priora et notiora. Unaquaeque definitio hac nititur lege et ratione, ut Aristoteles in topicis [2]) eam imprimis tenendam esse censeat. Itaque vult nos discernere inter ea, quae natura et ea, quae nobis sunt notiora et priora [3]). Natura prior et notior est linea, quam planum et planum quam corpus; res autem, si ad nostram respicis cognitionem, interdum plane invertitur [4]), quaeque natura sunt notiora nobis videntur abscondita esse atque remota. Nam corpus facilius a nobis comprehendi posse videtur, quam planum, quamvis hoc revera et prius et notius sit. Ea enim, quae sub sensus cadunt, plerumque notiora esse solent, quam rerum principia et causae; illa quidem omnium oculis obtruduntur, haec vero nonnisi acriori cogitatione possunt comprehendi [5]). Definitionem oportet semper ex iis repetere, quae na-

---

[1]) cf. Metaphy. VII. p. 140, 5 Br. et Trendelenb. in museo Rhen. II. p. 479.

[2]) topic. VI, 4.

[3]) cf. analyt. poster. I, 2. p. 71 Bek. *πρότερα δ᾽ ἐστι καὶ γνωριμώτερα διχῶς· οὐ γὰρ ταὐτὸν πρότερον τῇ φύσει καὶ πρὸς ἡμᾶς πρότερον, οὐδὲ γνωριμώτερον καὶ ἡμῖν γνωριμώτερον.* cf. ethic. Nicom. I, 2; Metaphys. VII. p. 132, Br. 1.

[4]) topic. VI, 4. p. 141 *ἡμῖν δ᾽ ἀνάπαλιν ἐνίοτε συμβαίνει.*

[5]) ibid. *τὰ μὲν γὰρ τῆς τυχούσης τὰ δ᾽ ἀκριβοῦς καὶ περιττῆς διανοίας καταμαθεῖν ἐστίν.* cf. analy. post. I, 2.

tura sunt notiora et priora; his enim neglectis definitio rei causam et notionem non explicaret. Fieri quoque posset, ut topica docent[1]), nisi haec esset lex definiendi, ut multae ejusdem rei exsisterent definitiones; nam non solum aliis alia sunt notiora, sed etiam iisdem hominibus diversa diversis temporibus; primum quidem, quae sub sensus cadunt, deinde contraria, postquam ad mentis pervenerunt sagacitatem. Aristoteles tres definiendi modos describit, quos, quoniam ex prioribus non ducti sint, reprehendit[2]).

Primum cavendum esse censet, ne opposita per opposita definiantur, velut bonum per malum; opposita enim, quia eodem genere comprehenduntur, natura simul exsistunt[3]). Neque tamen neglexit, nonnulla esse, quae aliter definiri non possint. Quaecunque enim natura vel per se ad aliquid referuntur, sine hoc intelligi nequeunt, velut duplum non sine dimidio. Talium enim rerum natura in eo posita est, ut ad aliquid quodammodo relata et affecta sint[4]).

Porro ne quis, quod definiendum est, in ipsa definitione adhibeat, videndum est. Hoc vitium obtegitur, si quis nomen commutarit, notionem vero retinuerit. Velut si quis solem definivit astrum die perspicuum, idem per idem definivit; nam qui die utitur, utitur sole, quoniam solis super terram motum diem appellamus. Cujusmodi vitia, quo facilius deprehendantur, pro nomine oportet poni notionem.

Denique eorum, quae divisione inter se opposita

---

[1]) p. 141, b, 34.

[2]) topi. p. 142 a, 22 *Τοῦ δὲ μὴ ἐκ προτέρων τρεῖς εἰσὶ τρόποι.*

[3]) p. 142 a, 24 *ἅμα γὰρ τῇ φύσει τὰ ἀντικείμενα.*

[4]) l. l. *πᾶσι γὰρ τοιούτοις ταὐτὸν τὸ εἶναι τῷ πρός τί πως ἔχειν.*

sunt, alterum per alterum non definiendum est [1]. Tale vitium committunt, qui impar id esse dicant, quod unitate majus est, quam par. Omnia enim, quae ex eodem genere divisione inter se opponuntur, ut opposita (ἀντικείμενα) simul exsistunt natura ita, ut alterum per alterum cognoscere non liceat.

Haec lex, de qua egimus, omnem definiendi rationem ita amplectitur, ut suo jure primo loco poni potuerit. Qua exposita nascitur quaestio, quae via sit **nobis** ingredienda, ut ad fontem illum ascendamus, ex quo solo definitio hauriri debet. Hoc si quaerimus, utile erit, in memoriam reducere, quae supra in universum de definitione disputata sunt. Ostendimus, duplicem ab Aristotele rationem indicatam esse, quarum altera ab iis, quae nobis sunt priora, ad notionem simpliciter priorem procederet, altera a notione mente praecepta ad res sensibus oblatas proficisceretur. Ambae rationes in utraque definitione conjunctae sese invicem ita confirmabant, ut ad idem efficiendum quasi concurrerent. — Jam si singula inspicimus, quae Aristoteles de invenienda definitione in analyticis (Cp. XIII) tradiderit, non possumus, quin easdem rationes in iis deprehendamus. Duplicem ibi viam proponit ad definitionem quaerendam, divisionem (p. 96 b, 15 sq.) et inductionem (p. 97 b, 7 seq.), quarum haec a singulis quibusque ad notionem illustrandam progreditur, illa ex universo genere rem repetere studet.

Primum agimus de divisione. Unaquaeque divisio quum a genere ad formas descendat, ab iis proficiscitur, quae sunt simpliciter priora et notiora; genus enim tanquam universalis causa formas et individua com-

---

[1]) topic. p. 142 b, 7 *πάλιν εἰ τῷ ἀντιδιῃρημένῳ τὸ ἀντιδιῃρημένον ὥρισται.*

[2]) l. l. *ἅμα γὰρ τῇ φύσει τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιῃρημένα.*

plectitur. Aristotelem generi eam vim tribuere, hi loci testantur: topic. VI p. 142 b, 27 *τὸ δὲ γένος βούλεται τὸ τί ἐστι σημαίνειν, καὶ πρῶτον ὑποτίθεται τῶν ἐν τῷ ὁρισμῷ λεγομένων;* ibid. p. 143 a, 18 *ἡ γὰρ οὐσία ἑκάστῳ μετὰ τοῦ γένους* Metaphys. III p. 49, 2 Br. *ᾗ δ' ἕκαστον μὲν γνωρίζομεν διὰ τῶν ὁρισμῶν, ἀρχαὶ δὲ τὰ γένη τῶν ὁρισμῶν εἰσίν, ἀνάγκη καὶ τῶν ὁριστῶν ἀρχὰς εἶναι τὰ γένη.* Hoc loco, ubi quaestio instituitur, utrum genera principia sint, nec ne, sumitur tanquam concessum, genera esse principia definitionum. Topic. VI, 4, p. 141 b, 25 et genera et differentias, quae quidem conjuncta rei naturam constituunt, formis simpliciter priora et notiora esse dicit; — — — *εἴπερ δεῖ μὲν διὰ τοῦ γένους καὶ τῶν διαφορῶν ὁρίζεσθαι τὸν καλῶς ὁριζόμενον, ταῦτα δὲ τῶν ἁπλῶς γνωριμωτέρων καὶ προτέρων τοῦ εἴδους ἐστίν.* — Qua de causa non verendum est, ne temere hanc viam cum illa comparemus, quae ab universali notione proficiscebatur, quamquam non fugit, divisionem omnino invalidam esse, nisi experientia adjuta sit.

Ex iis, quae supra diximus, apparet, Aristotelem divisioni non id concedere, ut, quid res sit, demonstret. Etsi hoc teneat, tamen non omnino spernit divisionem, sed eam permultum valere dicit ad justam definitionem instituendam. Illic perstrinxit Platonem, quia nimiam divisioni tribueret auctoritatem, hic impugnat discipulum ejus Speusippum, qui totam hanc cognoscendi rationem in dubium vocaverit [1]). Hujus quidem hoc ar-

---

[1]) analyt. post. II. p. 97 a, 7 Speusippum, etsi non aperte nominet, tamen sine dubio tetigit. Cf. Themistium ad h. l. in schol. *Σπεύσιππος δὲ οὐ καλῶς λέγει φάσκων ἀναγκαῖον εἶναι τὸν ὁριζόμενον πάντα εἰδέναι „δεῖ μὲν γὰρ" φησίν „γινώσκειν τὰς διαφορὰς αὐτοῦ πάσας, αἷς τῶν ἄλλων διενήνοχεν".* — Speusippum de divisionibus scripsisse tradit Diogenes Laert. 4, 5.

gumentum affert. Fieri nequit, ut, qualis res sit, cognoscas, nisi cognitas habeas differentias, quibus differat a ceteris quibusque rebus. Quarum quidem, ut nullam praetermittas, necesse est, ut omnes res completa scientia amplectaris. Quum nemo autem sibi vindicare possit hanc scientiam, sequitur, ut tota haec ratio cognoscendi sit repudianda. Aristoteles hanc sententiam primum ita refellit, ut universe prolatam ex parte falsam esse doceat. Neque enim quaevis differentia propriam rei naturam constituit [1]), quia iis rebus, quae eadem specie continentur, multas differentias inesse constat, quae non ad substantiam pertineant. — Si illae vero differentiae (hoc modo dubitatio illa omnino rejicitur) quae certam rei naturam efficiunt, investigantur, nihil opus est, singulae res cognoscantur, a quibus res definita distinguitur. Sufficit *διχοτομία* [2]). Nam si quis genus dividit in formas oppositas, ut omnia in alterutram partem discendant, simulque cognoscit, rem, quae definienda est, cadere sub hanc partem, nihil refert, utrum sciat an ignoret, quae sint singula quaeque, quae altera divisionis parte comprehenduntur. Quodvis autem in divisionem cadere non arbitrario postulatur, siquidem vera et prima differentia ad genus adducitur [3]). —

Jam si quaerimus, quid commodi habeant divisiones ad definitionem instituendam, haec potissimum sunt afferenda. Primum Aristoteles commendat divisionem,

---

[1]) p. 97 a, 11 *πρῶτον μὲν οὖν τοῦτο ψεῦδος. οὐ γὰρ κατὰ πᾶσαν διαφορὰν ἕτερον* cf. Porphyrii isagogen Cap. III.

[2]) p. 97 a, 14 Hoc loco *διχοτομίαν* tanquam utilem commendat; alio (d. partib. anim. 1, 219) quid habeat incommodi, significat, Cf. Trendelenb. elem. log. Aristol. §. 58.

[3]) p. 97 a, 19.

quia efficiat, ut justo ordine attributa collocentur [1]). Id vero tunc consequimur, quum primum genus sumimus, quod quidem hujusmodi erit, ut omnia sequatur, ipsum vero non omnia sequantur [2]). Velut ad animal non pertinet habere alas aut scissas aut continuas, sed ad animal alatum; quodvis autem animal scissis alis instructum animalis genere comprehenditur. Ceterarum formarum sive generum omnino eadem est ratio; prout quidque est magis universale, ita priori loco ponatur, necesse est. Hac ratione si ad ultimas formas descendas, nullum dubium est, quin justum ordinem observes. —

Altera utilitas divisionis ab Aristotele in eo ponitur, quod per eam fit, ut omnia enumerentur, quae necessario rem consequuntur, neque ullum relinquatur [3]). Inde patet, si id agitur, ut notio quaedam per omnes quasi partes consideretur, definitionem sine divisione vix institui posse. Si quis enim, primo genere sumpto, ita procederet, ut proxima forma neglecta, inferiorem acciperet, notionis, ut ita dicam, circuitum non recte circum scriberet. Justam vero divisionem instituens facile cavebit, ne aliquid praetermittat. Summo enim genere in formas diviso, formae, adjectis differentiis, denuo dividuntur, et quidem eo usque procedet divisio donec ultima forma apparuerit. Ad hanc autem nova differentia accedere non potest; nam si accederet, forma non ultima esset, sed statim nova exsisteret. Tali proposita divisione nemini non persuasum erit, neque quid-

1) p. 96 b, 30 διαφέρει δέ τι τὸ πρῶτον καὶ ὕστερον τῶν κατηγορουμένων κατηγορεῖσθαι.

2) p. 97 a, 28 τὸ δὲ τάξαι ὡς δεῖ ἔσται, ἐὰν τὸ πρῶτον λάβῃ· τοῦτο δ' ἔσται, ἐὰν ληφθῇ ὃ πᾶσιν ἀκολουθεῖ, ἐκείνῳ δὲ μὴ πάντα —

3) p. 96 b, 35 ἔτι πρὸς τὸ μηδὲν παραλιπεῖν ἐν τῷ τί ἐστιν οὕτω μόνως ἐνδέχεται.

quam deesse in definitione neque adjectum esse, quod abundet [1]).

His in divisionibus singulae formae ita condebantur, ut ex genere et differentiis quasi componerentur; quo fit, ut Aristoteles unamquamque definitionem genere et differentia declarandam esse censeat. Topic. I, 8 *ὁ ὁρισμὸς ἐκ γένους καὶ διαφορῶν ἐστίν.* Qua in re quum maximi momenti sit, recte et accurate eligere differentias, ea non praetermittenda sunt, quae in sexto topicorum libro ab Aristotele de differentiis traduntur. Haec enim et ea, quae supra ex altera hujus libri parte attulimus, maxime digna esse videntur, quae accuratius inspiciantur. — Primum admonet Aristoteles [2]), ut generis sumantur differentiae, quum nihil definiri possit, nisi propriae differentiae adductae sint. Hae quidem differentiae, oportet in divisione habeant aliquid oppositum; nam omne genus iis dirimitur differentiis, quae sibi invicem in divisione opponuntur [3]). Quum tales esse debeant, addere licet, eas ex una eademque re petendas esse [4]). Velut in exemplo, quod nostro loco legimus, animalium differentiae (*πεζά, πτηνά, ἔνυδρα*) ex locis, ubi vitam gerunt, ductae sunt. Cujusmodi differentiae, si ad genus accedunt, speciem

---

1) In divisione curandum esse, ut attributa eligantur, quae spectent ad rei notionem. non opus est, pluribus exponere. Cf. p. 97 a, 24.

2) Topic. VI, Cp. 6 p. 143 a, 29 *σκεπτέον, εἰ καὶ τὰς διαφορὰς εἶπε τὰς τοῦ γένους.*

3) l. c. *ὁρᾶν δὲ καὶ, εἰ ἔστιν ἀντιδιῃρημένον τι τῇ εἰρημένῃ διαφορᾷ· εἰ γὰρ μή ἐστι, δῆλον ὅτι οὐκ ἂν εἴη ἡ εἰρημένη τοῦ γένους διαφορά· πᾶν γὰρ γένος ταῖς ἀντιδιῃρημέναις διαφοραῖς διαιρεῖται.*

4) Illam rem nostri logici fundamentum divisionis app solent. Si hoc volunt sibi constare in divisionibus, Aristoteles praecipit, quum omne genus *ἀντιδιῃρημέναις διαφοραῖς* dividi j

quasi procreant, unde factum est, ut Aristoteles justam generis differentiam specificam (*εἰδοποιός*) appellaret.[1]) Quam ob rem illam definiendi regulam accuratius sic describere licebit, ut omnem rem genere et differentia specifica definiendam esse dicamus. — Quum igitur tales oporteat quaeri differentias non sufficit definire per solam negationem[2]), id, quod ii faciunt, qui lineam definiunt esse longitudinem latitudine carentem. — Quem in errorem quidem illos non incidere dicit Aristoteles, qui in privationibus utuntur negatione. Id enim caecum est, quod visum non habet, quando natura est ita comparatum, ut habere debeat. — Differentiae quum certam rei naturam constituant, magnopere cavendum est, ne ea, quae casu rei adhaereant, iis annumeremus.[3]) Itaque non licitum est, affectionem tradere differentiam.[4]) Quaevis enim affectio, quando increvit, ut res in alienam abeat naturam, efficit; differentia autem potius servare videtur id, cujus est differentia. Omnia igitur, quae rei efficiunt alienationem, ab ejus differentiis sunt secludenda.

Hoc quidem loco quaestio est commemoranda, saepius ab Aristotele tractata, qua in re situm sit, ut unum evadant genus et differentiae, quibus conjunctis definitio declaratur? Id nisi contingeret, neque formae gignerentur, neque definitiones essent. *Ὁ γὰρ ὁρισμὸς λόγος τίς ἐστιν εἷς καὶ οὐσίας.* Cur igitur animal bipes, si haec est hominis definitio, unum est,

---

[1]) Topic. VI, 6. p. 143, b. 8 *πᾶσα γὰρ εἰδοποιὸς διαφορὰ μετὰ τοῦ γένους εἶδος ποιεῖ.*

[2]) Topic. p. 143 b, 11 *ἔτι ἐὰν ἀποφάσει διαιρῇ τὸ γένος* etc.

[3]) ibid. p. 144 a, 23 *οὐδεμία γὰρ διαφορὰ τῶν κατὰ συμβεβηκὸς ὑπαρχόντων ἐστίν.*

[4]) ibid. p. 145 a, 3 *πάλιν εἰ τὸ πάθος διαφορὰν ἀποδέδωκεν πᾶν γὰρ πάθος μᾶλλον γινόμενον ἐξίστησι τῆς οὐσίας, ἡ δὲ διαφορὰ οὐ τοιοῦτον* etc.

non multa, animal et bipes? Hoc si quaerimus, non in eo est acquiescendum, ut genus particeps esse dicatur differentiarum;[1]) id enim ipsum incertum est, unde fiat, ut unum genus, quod sibi constans est, cum contrariis differentiis ineat societatem? Aristoteles in metaphysicis[2]) quaestionem ita solvit, ut ad eas notiones confugiat, quibus summam in philosophia tribuit auctoritatem. Sicut notionem vult ita comparatam esse, ut indefinitae materiae sit forma, similiter in ipsa notione generi materiae, differentiis formae dedit partes.[3]) Quodsi tale est utriusque vinculum, quaestio illa plane abscinditur; materia enim et forma sese invicem ita expetunt et postulant, ut cogitatione quidem, non re ipsa possint separari. Jam in definitione, quae ex divisione colligitur, quum nihil insit, nisi quod primum appellatur genus et differentiae[4]) (singulae enim formae ex summo genere et differentiis oriuntur) apparet, ei propositum esse, ut summo generi tanquam materiae differentias, in quibus spectatur forma, adducat. Aristoteles appellat igitur definitionem *τὸν ἐκ τῶν διαφορῶν λόγον.*[5]) Haec tamen non satis accurate dicta sunt. Oportet enim, ut exponit, differentiam in differentias dividi, in dividendo autem eo usque procedi, donec nova differentia non eluceat. Hae differentiae, si quidem ex uno divisionis fundamento ductae sunt, in divisione

---

[1]) Metaphy. VII. p. 153, 18 Br. *τὸ γὰρ γένος οὐ δοκεῖ μετέχειν τῶν διαφορῶν.* —

[2]) VII. p. 153 sq. Br.

[3]) VII. p. 154, 11 Br.; VIII. p. 167, 31 *ἔοικε γὰρ ὁ μὲν διὰ τῶν διαφορῶν λόγος τοῦ εἴδους καὶ τῆς ἐνεργείας εἶναι, ὁ δ' ἐκ τῶν ἐνυπαρχόντων τῆς ὕλης μᾶλλον·* de partib. anim. I, 3. *ἔστι δὲ ἡ διαφορὰ τὸ εἶδος ἐν τῇ ὕλῃ.*

[4]) VII. p. 154, I. *οὐδὲν γὰρ ἕτερόν ἐστιν ἐν τῷ ὁρισμῷ ἢ τό τε πρῶτον λεγόμενον γένος καὶ αἱ διαφοραί.*

[5]) VII. p. 154, 15.

sese ita habebunt, ut posterior priorem contineat et amplectatur. Itaque satis erit, si ultimam differentiam in definitione tradideris, ut accuratius definitio ab Aristotele significetur *λόγος ὁ ἐκ τῶν διαφορῶν καὶ τούτων τῆς τελευταίας κατά γε τὸ ὀρθόν.*[1])

Supra vidimus, divisionem utilitati esse, si id agatur, ut notio quaedam per omnes quasi partes consideretur. Analyt. poster. II. p. 96, b, 15. Aristoteles viam quandam in divisione positam indicavit, qua id consequeremur. Hic locus autem brevitate adeo obscurus est, ut accurate et copiose explicari debeat.[2]) Verba haec sunt: *Χρὴ δέ, ὅταν ὅλον τι πραγματεύηταί τις διελεῖν τὸ γένος εἰς τὰ ἄτομα τῷ εἴδει τὰ πρῶτα, οἷον ἀριθμὸν εἰς τριάδα καὶ δυάδα, εἶθ' οὕτως ἐκείνων ὁρισμοὺς πειρᾶσθαι λαμβάνειν, οἷον εὐθείας γραμμῆς καὶ κύκλου καὶ ὀρθῆς γωνίας, μετὰ δὲ τοῦτο λαβόντα τί τὸ γένος, οἷον πότερον τῶν ποσῶν ἢ τῶν ποιῶν τὰ ἴδια πάθη θεωρεῖν διὰ τῶν κοινῶν πρώτων.* — Jam primum, quid significet illud *ὅλον τι*, ex verborum contextu facile intelligitur. In antecedentibus enim de singulis rebus disputavit, quomodo definiri debeant, nunc, quid agendum sit, ostendit, si quis totum aliquod, quod dividi potest in formas et in formarum formas accurata scientia amplecti voluerit. Quem in finem commendat divisionem, sine qua talis definitio vix exsistere potest.[3]) Quodsi

---

[1]) Meth. VII. p. 155, 7. Vix addi oportet, his verbis genus a definitione non omnino excludi, etsi ad materiae vim redactum sit. — Verba *κατά γε τὸ ὀρθὸν* ut ex allatis exemplis apparet, ad praeceptum spectant, ut differentiae ex una eademque re petantur.

[2]) Biesius (l. c. p. 307 sq.) etsi locum silentio non praetermittat, tamen incerta quadam oratione rem velavit potius, quam illustravit. — Quae Julius Pacius in commentario analytico ad hunc locum scripsit, ea non magis possum probare.

[3]) *χρὴ διελεῖν τὸ γένος· γένος* non est genus *τοῦ ὅλου*, id quod

igitur totum, quod definiendum tibi proposuisti, numerus est, jam id praecipitur, ut numerus, quatenus est genus, in formas dividatur. Haec divisio autem eo usque procedat necesse est, donec formae sint ultimae neque amplius dividi possint. Postquam ita divisio ad ultimas, vel ut hoc loco appellantur, primas generis formas descendit, formarum definitiones sumendae sunt[1]) nimirum ex genere et differentiis. Qua re facta quum id agatur, ut ipsum ὅλον accurata definitione complectamur, ipsius ὅλου genus sumendum est. Si igitur numerum definiendum tibi sumpseris, quaeritur, quid sit numeri genus, πότερον τῶν ποσῶν ἢ τῶν ποιῶν? — Genere proposito, quum propriae affectiones (ἴδια πάθη) vel differentiae τοῦ ὅλου afferendae sint, unde putas has ducendas esse, nisi ex ultimis formis, quae communes sunt τῷ ὅλῳ, quibusque hujus differentiae continentur?[2]) — Formarum autem, quae interpositae sunt

---

postea apparebit, sed ipsum ὅλον; nam omne ὅλον, qua ὅλον est, genus est et formas complectitur.

[1]) εἶθ' οὕτως ἐκείνων etc. — οὕτως nescio, quo trahi possit, nisi ad ea, quae paullo antea de quaerenda definitione praeceperat, ut paene sit: ut praescriptum erat. Hoc loco nova exempla τῶν ἀτόμων affert (οἷον εὐθείας γραμμῆς etc.); horum enim prorsus eadem est ratio, quae illorum (εἰς τριάδα etc.), etsi ad diversa genera pertineant. Ipsae quidem formae non ita comparatae esse possunt, ut liceat alteram altera notione priorem appellare, id, quod Biesio placuit, qui Aristotelem hac in enuntiati parte praecipere existimat, ut illae definiantur formae, quae sint notione priores. Quo enim jure notione prior nominari potest recta linea, quam curva? Ambae sunt ἄτομα τῷ εἴδει. Meminimus autem Aristoteli persuasum esse, ea omnia, quae in divisione inter se opposita sint, natura simul exsistere, ut alterum per alterum non sit definiendum Topic. VI. 4. ἅμα γὰρ τῇ φύσει τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιῃρημένα et ibid. ἅμα γὰρ τῇ φύσει τὰ ἀντικείμενα. Cf. analyt. post. I, 4. p. 73, b, 16. Bek.

[2]) Haec igitur nobis videntur supplenda esse: *Μετὰ*

inter primum genus et inter ultimas differentias propterea ratio non habenda est, quia una cum ultimis formis comprehenduntur.[1]) Ut omnia paucis verbis complectar, primum curandum est, ut totum illud in ultimas formas dividas, deinde, ut formarum sumas definitiones. Ex quibus, quum bene trahantur totiús rei differentiae, hujus genus addendum est; neque quidquam prohibet, quin totum illud justa definitione describatur. Jam proxima[2]) verba nescio an ita cum antecedentibus cohaereant. Quum ad totum aliquod definiendum necessarium esset, ex ultimis formis differentias quasi colligere, nihil refert, omnes formas ex iis compositas comprehendere. Hae enim manifestae redduntur illarum simplicium formarum definitionibus. Nam solis simplicibus, quae his formis continentur, et definitionibus aperiuntur, per se inesse possunt accidentia, ceteris ratione illorum. Aristoteles exempla attulerat a rebus mathematicis deprompta, et quidem primum numeri exemplum. Ad numerum autem definiendum sufficit differentias sumere ex iis formis, quae dividi nequeunt velut ex numero binario et ternario; neque vero opus est, reliquos numeros ex iis compositos perlustrare, quoniam omnia accidentia iis insunt, quatenus ex illis compositi sunt. — Hac ratione id certe nobis conse-

---

τῷ λαβόντα τί τὸ γένος (scil. τοῦ ὅλου) τὰ ἴδια πάθη (sc. τ. ὅλου) θεωρεῖν διὰ τῶν πρώτων (sci. ἀτόμων τῷ εἴδει) κοινῶν (sci. τῷ ὅλῳ).

[1]) cf. Metaphy. p. 154, 27 Br. φανερὸν ὅτι ἡ τελευταία διαφορὰ ἡ οὐσία τοῦ πράγματος ἔσται καὶ ὁ ὁρισμός, εἴπερ μὴ δεῖ πολλάκις ταὐτὰ λέγειν ἐν τοῖς ὅροις· περίεργον γάρ· συμβαίνει δέ γε τοῦτο· ὅταν γὰρ εἴπῃ ζῷον ὑπόπουν δίπουν, οὐδὲν ἄλλο εἴρηκεν, ἢ ζῷον πόδας ἔχον, δύο πόδας ἔχον.

[2]) anal. post. l. c. Τοῖς γὰρ συντιθεμένοις ἐκ τῶν ἀτόμων τὰ συμβαίνοντα ἐκ τῶν ὁρισμῶν ἔσται δῆλα, διὰ τὸ ἀρχὴν εἶναι πάντων τὸν ὁρισμὸν καὶ τὸ ἁπλοῦν καὶ τοῖς ἁπλοῖς καθ' αὑτὰ ὑπάρχειν τὰ συμβαίνοντα μόνοις, τοῖς δ' ἄλλοις κατ' ἐκεῖνα.

videmur, ut certam quandam interpretationem mus.

Exposita definitione, quae nititur divisionibus, sequitur, ut ad alteram definiendi rationem progrediamur, quae ab Aristotele in analyticis posterioribus II, 13, p. 97, b, 7 proponitur. Huic, etsi primo adspectu cum iis pugnare videatur, quae Aristoteles in topicis de definitione disseruit, revera nihil inest, quod ab his abhorreat. Per se quidem definitio proficiscitur ab universa notione,[1]) cui singula quaeque subjecta sunt; ad eam quaerendam vero nosmet magnopere juvabit, singula colligere et ab his ad illam ascendere. Aristoteles igitur nostro loco viam significat, qua facilius ad definitionem perveniamus, vel rationem suppeditat, quae menti nostrae succurrat. Divisio id egit, ut universum genus in formas distribueret. Hoc loco Aristoteles, quo facilius, quae multa sunt atque varia, in unum genus colligantur, viam quandam, inductione nitentem, proponit.

Facilius enim est singula quaeque definire, quam universa, quapropter a singulis ad universa transeundum esse censet.[2]) Jam via et ratio, quam proponit, haec est. Primum definienti videndum est, quid ea habeant commune, quae sunt similia neque inter se differunt. Quibus cognitis ad alia se convertat, quae inter se quidem specie consentiunt, ab illis vero quamvis sint eidem atque illa generi subjecta, specie diversa sunt. — Postquam quid haec habeant commune, inventum est, rursus ea, quae in utraque parte communia erant, considerari debent, num quodam modo consentiant, donec ad unam rationem perveniatur. Haec enim constituet rei definitionem.

---

[1]) analyt. post. II. p. 97 b, 26. *Ἀεὶ δ' ἐστὶ πᾶς ὅρος καθόλου.*

[2]) analyt. post. II. p. 97 b, 28 *ῥᾷόν τι τὸ καθ' ἕκαστον ὁρίσθαι ἢ τὸ καθόλου· διὸ δεῖ ἀπὸ τῶν καθ' ἕκαστα ἐπὶ τὰ καθόλου μεταβαίνειν* cf. Ethi. Nico. I, 2.

Aristoteles rem illustrat exemplo ex historia deprompto. Si quaeritur, quid sit magnanimitas, aliqui, quos novimus, magnanimi considerandi sunt, velut Alcibiades et Achilles et Ajax, quid omnes, qua sunt tales, commune habeant. Quod quidem si in eo positum esse putas, quod contumeliam non perpetiebantur, rursus ad alios magnanimos viros migrandum est velut ad Lysandrum et Socratem. Quibus si commune est, eodem modo se gerere et in rebus secundis et in adversis, jam hoc comparari debet cum eo, quod illis viris commune erat. Illa autem notio, ad quam et haec et illa referuntur, genus erit, ex quo manabit rei definitio.[1])

Postquam duplicem definiendi viam et rationem exposuimus, superest, ut nonnulla addamus praecepta, quae in omni definitione observanda sunt. — Est gravissima lex notionis (τ. τ. η. ε.), ut ad certum aliquid

---

[1]) p. 97 b, 7 ζητεῖν δὲ δεῖ ἐπιβλέποντα ἐπὶ τὰ ὅμοια καὶ ἀδιάφορα, πρῶτον τί ἅπαντα ταὐτὸν ἔχουσιν.

[2]) l. c. εἶτα πάλιν ἐφ᾽ ἑτέροις (δεῖ ζητεῖν) ἃ ἐν ταὐτῷ μὲν γένει ἐκείνοις, εἰσὶ δὲ αὐτοῖς μὲν ταὐτὰ τῷ εἴδει, ἐκείνων δ᾽ ἕτερα.

[3]) Alia ratio quae definitioni instituendae inservit, est ratio excludendi. Hanc licet Aristoteles in analyticis disertis verbis non exposuerit, in ipsa philosophia tamen haud raro adhibuit. — In physicis (IV, 1 sq.) spatium definiturus, ut hoc exemplum afferamus, quatuor res proponit, quarum in spatio definiendo maxime sit ratio habenda, iisque examinandis eo pervenit, ut tres priores excludat, quippe quae parum respondeant rei quaesitae, quartam autem tanquam veram spatii notionis sedem deligat. Similiter procedit in imaginationis definitione (d. anim. III, 3). — Haec excludendi ratio, quamquam notionem non detegit, (nam ut aliquid excludere possimus, oportet, rei quaedam imago menti obversetur), tamen id consequitur, ut incertam imaginem certam et perspicuam reddat, ut notionem mente praeceptam approbet et stabiliat. Nam ea, quae exclusa sunt, inventam definitionem confirmant ejusque testes sunt, ut haec via et ratio cnm indirecta demonstratione comparari possit. Cf. Trendelenb. Logische Untersuchungen Th. II. S. 326 ff.

et undique definitum pertineat. Huic legi ut respondeat definitio, necesse est, rem propositam arctis quasi finibus circumscribat. — Quoniam vero singula quaeque, quae rei cuidam insunt, latius patent, quaestio oritur, qualia definitio arcessere debeat, ut certum aliquid efficiatur. Aristoteles in analyticis[1]) duplicem distinguit rationem, qua, quae semper insunt rei, latius patent.[2]) Aut ad talia ea dicit pertinere, quae eodem genere comprehendantur, aut ad talia, quorum sit diversum genus. Hujusmodi est *τὸ ὄν*, quod semper quidem numero inest ternario, praeterea vero aliis rebus, quae numeri genere minime continentur. Altera ratio imparis exemplo illustratur; impar enim, quum latius pateat, non solum ad numerum ternarium refertur, sed etiam ad quinarium, ad nihil autem, quod a numerorum genere alienum est. Ab illis quidem definitio abhorrebit, ut quae ad rem distinguendam nihil conferant; ea vero arripiet, quae, etsi latius pateant, generis tamen fines non egrediuntur. — Haec autem perfecta erit definitio, quae in his sumendis eo usque pervenerit, ut cuncta in aliam rem transferri nequeant, etsi singula quaeque ad plura pertineant.[3]) Talis enim definitio propriam et certam rei naturam explicabit.

Aristoteles rem illustrat hoc exemplo. Omni numero ternario inest numerus, impar, primum utroque modo, tum quia alius numerus eum non metitur, tum quia ex numeris non compositus est. Inde sequitur, ut ternarius sit numerus impar, primus et quidem ita primus. Neque ullum numerum habebis prae-

---

[1]) analyt. poster. II, 13 p. 96, a, 24 sq.

[2]) *λέγω δὲ ἐπὶ πλέον ὑπάρχειν, ὅσα ὑπάρχει μὲν ἑκάστῳ καθόλου οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἄλλῳ.*

[3]) p. 96 a, 32 *τὰ δὴ τοιαῦτα ληπτέον μέχρι τούτου, [illegible] σαῦτα ληφθῇ πρῶτον, ὧν ἕκαστον μὲν ἐπὶ πλεῖον ὑπάρξει, [illegible] δὲ μὴ ἐπὶ πλέον· ταύτην γὰρ ἀνάγκη οὐσίαν εἶναι τοῦ πράγμ*

ter ternarium, in quem simul haec omnia congruant, quamvis singula quaeque ad alios numeros referri possint. Hac definitione notio ejus et substantia continetur. Oporteret enim, nisi haec esset justa ternarii definitio, definitionem esse veluti genus quoddam (*οἷον γένος τι*) ac latius patere; in eo enim posita est generis natura, quod latius patet. Necesse esset igitur, illa definitio ad plura pertineret, quam ad solum numerum ternarium. Quum autem nihil aliud inveniatur, ad quod referri possit definitio illa, solam numeri ternarii notionem ea exprimi, perspicuum est.

Quodsi talis esse debet definitio, apparet, eas omnes vitiosas esse definitiones, quae latius pateant,[1]) quam res, quae definienda est, vel quae aliquid, quod rei inest necessario, omiserint. Et hoc et illud vitandum est definitioni, si apte et accurate rei naturam exprimere velit.

Aristoteles in topicis mira cum assiduitate in eo versatus est, ut vitia, quae committi possint in definiendo, enumeret. Quae quidem quum nimia esse videantur, quam quae omnia hunc in locum transferri possint, nonnulla tamen praeter ea sunt nominanda, quae jam in antecedentibus exposita sunt.

Quum in definitionibus id spectetur, ut res manifestae reddantur, prae ceteris videndum est, ne definitiones sint obscurae. Id, quum multis modis accidere possit, hi potissimum ab Aristotele nominantur. Primum obscura erit definitio, si homonymum in eam irrepserit.[2]) Homonyma autem ab Aristotele dicuntur, quae

---

[1]) Topic. VI, 3 de vitiis disputatur, quae committuntur, si quis latius et abundanter describit definitionem (*εἰ δ᾽ ἐπὶ πλεῖον εἴρηκε τὸν ὅρον*). Dicit hoc tenendum esse, omnia esse supervacanea in definitionibus, quibus detractis reliqua rem definiant. — (*ἅπαν περίεργον, οὗ ἀφαιρεθέντος τὸ λοιπὸν δῆλον ποιεῖ τὸ ὁριζόμενον*).

[2]) Topic. VI, 2 *εἷς μὲν οὖν τόπος τοῦ ἀσαφῶς, εἰ ὁμώνυμόν ἐστί τινι τὸ εἰρημένον·* cf. analy. post. II. p. 97 b, 29.

communi quidem nomine vocantur, sed revera diversa sunt.[1]) Ut Aristotelis exemplum afferamus, si quis generationem definit deductionem ad substantiam (*ἀγωγὴν εἰς οὐσίαν*) homonymo utitur, et tantum abest, ut certam et perspicuam proferat definitionem, ut in medio relinquatur, quo sensu acceperit *ἀγωγήν*.

Simili obscuritate premuntur definitiones,[2]) si res ipsa, quae definienda est, etsi multis modis dicatur, non satis distinguitur et segregatur. — Porro obscurae sunt definitiones, si fiunt per translationes.[3]) Nam omnis translatio, etsi quodammodo illustret per similitudinem, tamen non accurate et definite rem circumscribit. — Nihil enim certi attulisse videtur, qui temperantiam concentum definiverit. —

Illae denique definitiones nihil declarant, quae talia afferunt, quae neque his modis, neque proprie dicta sunt.[4]) Quid enim valeret definitio, quae legem imaginem esse diceret eorum, quae natura justa sunt. Neque ulla enim similitudo intercedit inter imaginem, quae nascitur imitatione et legem, neque proprie accipi potest ista definitio. —

Haec quidem vitia sunt ejusmodi, ut statim manifesta fiant; attamen quis nescit, quam saepe committantur. —

---

[1]) categoriae I.

[2]) Topic. I. c. *ὁμοίως δὲ καὶ εἰ τοῦ ὁριζομένου πλεοναχῶς λεγομένου μὴ διελὼν εἶπεν.*

[3]) ibid. *ἄλλος, εἰ κατὰ μεταφορὰν εἴρηκεν* etc. cf. analyt. poste. II. p. 97 b, 37.

[4]) Topic. VI, 3.

PARS ALTERA.

Quum nobis propositum fuerit, definitionis naturam, qualis ab Aristotele tradita sit, exponere, rem ita peregimus, ut Aristotelis vestigia accurate persequeremur, ne alienum quid potius intrusisse, quam propriam philosophi rationem significasse videremur. — Jam novum munus est subeundum. Quum nulla pars philosophiae satis intelligi possit, nisi vinculum, quo cum finitimis conjuncta sit, perspectum habeas, ad definitionis doctrinam penitus intelligendam, necessarium esse videtur, ad illas philosophiae Aristotelicae partes accedere, quibuscum definitio arcte cohaeret. Vidimus, Aristotelem definitioni munus dedisse, notionem investigandi, quae rei naturae tanquam creatrix causa subesset. Itaque res postulare videtur, ut inquiramus, quae sit intima notionis natura, cujus imaginem definitio exprimere velit. — Porro, quum definiendi via et ratio nostrae mentis natura nitatur, gravissima quaestio oritur, qualis haec ab Aristotele sit constituta. Ut hanc solvamus, ad illos libros accedere debemus, in quibus Aristoteles mentis naturam pertractat. Haec fere sunt nobis relicta, quae explicentur, ut definitionis vim et naturam accuratius intelligamus.

CAP. I.

Aristoteles de notione in septimo metaphysicorum libro acute et subtiliter egit. Priusquam vero ad hunc ipsum accedamus, utile erit, de ratione, quae intercedit inter logica scripta et metaphysica, pauca praefari. Quaestio autem perdifficilis oritur, quia ipse Aristoteles rem potius significat, quam disertis verbis declarat.[1])

---

[1]) haec questio, quum digna sit, de qua pluribus et copiose

Potest quidem mirum esse, Aristotelem, dum res minutissimas copiose describit, in his quaestionibus ita versari, ut eas vel leviter attingat, vel omnino praetermittat. At cernitur hac in re quoque Aristotelis philosophandi ratio. Comparari potest Stagirita cum architecto, qui delineationem aedificii occultans, raro tantum, si tulerit occasio, singularum partium rationem paucis significat; opus est acri et attenta cogitatione, si velis harmoniam operis et concentum cognoscere.

Jam locus, qui plurimum valet ad rem nostram conficiendam legitur metaphys. *Γ*, 3 p. 1005 Bek.; p. 66 Br. Initio hujus libri primam philosophiam definiverat: *ἔστιν ἐπιστήμη τις ἣ θεωρεῖ τὸ ὂν ᾗ ὂν καὶ τὰ τούτῳ ὑπάρχοντα καθ' αὑτό· αὕτη δ' ἐστιν οὐδεμιᾷ τῶν ἐν μέρει λεγομένων ἡ αὐτή· οὐδεμία γὰρ τῶν ἄλλων ἐπισκοπεῖ καθόλου περὶ τοῦ ὄντος ᾗ ὄν, ἀλλὰ μέρος αὐτοῦ τι ἀποτεμνόμεναι περὶ τούτου θεωροῦσι τὸ συμβεβηκός.* Pg. 66 quaeritur, num geometrarum, quae dicuntur axiomata in hujus disciplinae orbem incidant. Incidunt autem, qaia non unum quoddam genus a ceterisque separatum, sed omnia, quae sunt, sequuntur. *Ἅπασι γὰρ ὑπάρχει τοῖς οὖσιν, ἀλλ' οὐ γένει τινὶ χωρὶς ἰδίᾳ τῶν ἄλλων.* Quo fit, ut singulae quaeque disciplinae nullam de iis instituant deliberationem; neque enim geometrae, neque qui in arithmeticis versantur, quaerunt, utrum vera sint nec ne. Nonnulli physici autem, quia se solos de omni natura atque iis, quae sunt, deliberasse opinabantur, de illis quoque disputarunt. Quo jure id fecerint, inde intelligitur, quod scientia, quae in natura contemplanda versatur, etsi est sapientia quaedam, non est prima. Jam nunc sic pergit: *ὅσα δ' ἐγχειροῦσιν τῶν λεγόντων τινὲς περὶ τῆς*

---

disceptetur, hoc loco tantum proferimus, quantum sufficit a nitionem intelligendam.

ἀληθείας, ὃν τρόπον δεῖ ἀποδέχεσθαι, δι' ἀπαιδευσίαν τῶν ἀναλυτικῶν τοῦτο δρῶσι· δεῖ γὰρ περὶ τούτων ἥκειν προεπισταμένους, ἀλλὰ μὴ ἀκούοντας ζητεῖν. Illi igitur de veritate cognoscenda non ita quaesivissent, si iis analytica scientia explorata fuisset. Necesse est enim, ut cognoscendi formae et rationes, in quibus exponendis analytica versantur, cognitae sint, priusquam ad primam philosophiam accedatur. Itaque logica, quae dicuntur scripta, quasi vestibulum sunt metaphysicorum, ut, qui illa ignorat, frustra in haec intrare conetur. Logicae, ut ita dicam, fronti inscriptum est: quales sunt formae et rationes, quibus utitur mens ad rerum naturam cognoscendam, et quam viam percurrit, donec ad primam philosophiam, cujus est principia cognoscere, perveniat. Aristoteles, ut totius naturae orbem perscrutatus est, sic modum et rationem, qua mens in rerum naturam descendit, in certas ac consentaneas formas redegit.

Jam quaeritur, utrum hac in re investiganda ad certam legem sese adstrinxerit Aristoteles, an ex formarum illarum varietate unam vel alteram indiscriminate arripuerit? Hoc quidem esse nemo sibi persuadeat, qui cum reliquis philosophi scriptis parvam quandam familiaritatem contraxerit. Ad rem vero decernendam utilitati erit, ad viam et rationem respicere, qua in ceteris scriptis procedere solet. — Aristoteles priusquam rei notionem explicet, experientiam consulere solet. Experientia autem, quum varia esse possit, primum a sensibus repetitur, a quibus singula quaeque nobis traduntur; porro a loquendi usu, quoniam prodest, ad notionem declarandam varias vocabulorum significationes excutere et examinare; denique ex priorum philosophorum placitis, ut nihil frequentius sit in philosophia Aristotelis, quam quod antiquiorum philo-

sophorum sententias proponit, iisque suae definitionis quasi viam munit. —

Jam nunc quaeritur, a qua re sit proficiscendum, si id agatur, ut variae cognoscendi formae exponantur. Non notio quaedam, quae ad certam rem spectat, sed ipsa ratio inquiritur, qua mens rerum naturam complectitur. Ubi vero illius externa, ut ita dicam, vestigia deprehendas? Fuitne igitur experientia quaedam, a qua Aristoteles in ea investiganda proficisci potuit? Patet vero, sensuum perceptionem ad hanc rem nihil valere. Neque ex historia philosophiae quidquam haurire potuit; quamquam enim ceteri philosophi certa quadam via procedebant, velut Socrates inductionis via, tamen de ipsa cognoscendi ratione fere nullam quaestionem instituerant. — Sola experientia, a qua logica proficisci potuit, lingua erat; haec enim est imago quaedam cogitationis. De interpret. 1, p. 16 a, 3 Bek. *Ἔστι μὲν οὖν τὰ ἐν τῇ φωνῇ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ παθημάτων σύμβολα* et Cp. 14 p. 24 b, 1. — Ibid. p. 23, a, 32 *εἰ γὰρ τὰ μὲν ἐν τῇ φωνῇ ἀκολουθεῖ τοῖς ἐν τῇ διανοίᾳ.* — Cogitatio, quum linguae externam formam quasi induat, necesse est, ut in lingua prima et simplicissima ratio inveniatur, quae inter cogitatum et cogitantem intercedit. Haec est enunciatio. — Enunciationem licet duplici modo considerare, primum quatenus totum est, deinde quatenus singulas comprehendit notiones, quae ex communi ejus vinculo eximi et per se considerari possunt. — Hae quidem sunt categoriae, quas Aristoteles *τὰ κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγόμενα* appellat.[1]) — In singulis categoriis, quae ex enunciatione in partes dissoluta originem traxerunt[2]),

---

[1]) categor. Cp. 4.

[2]) Id edocuit Trendelenburg. de categoriis. Ac jure q vir doctissimus mihi eos refutasse videtur, qui categorias per

Aristoteles ita versatur, ut grammatica earum origine relicta, logicam notionem inquirat. Hac via ad certas notiones pervenit, quibus rerum varietatem secernere et ad certas normas revocare potuit.[1]). — De enunciatione in partes non soluta, quam judicium dixerunt, in libro de interpretatione agitur. Dum categoriae neque veri neque falsi notam admittebant, quippe quae disjunctae considerarentur, enunciatio, quae subjectum et praedicatum conjungit, prima de veritate quaestionem instituit.[2])

In antecedentibus logicae fundamentum, quod in lingua positum erat, paucis significavimus; jam nunc quaestio oritur, quonam principio ductus Aristoteles ad ceteras cognoscendi formas profectus sit? Sunt multi, quibus omnia in logicis scriptis ad principium illud, quod dicunt identitatis et contradictionis redire videantur.[3]) — Nititur quidem haec sententia metaphysicae loco, quo certissimum principium appellatur. Metaphy. IV (*Γ*) p. 17 Br. *ὅτι μὲν οὖν ἡ τοιαύτη πασῶν βεβαιοτάτη ἀρχή, δῆλον· τίς δ' ἔστιν αὕτη, μετὰ ταῦτα λέγομεν· τὸ γὰρ αὐτὸ ἅμα ὑπάρχειν τε καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀδύνατον τῷ αὐτῷ καὶ κατὰ τὸ αὐτό* etc. At vero hujus loci, ut ita dicam, metaphysicam rationem illi viri non satis perspexerunt.[4]) Huc accedit, quod in ipsis logicis scriptis fere nulla vestigia deprehenduntur, ex quibus colligi possit, tantam esse illius principii auctoritatem. Quis denique sibi persuadeat, tale

---

ab enunciatione segregatas esse volunt, quique Aristotelem, ut judicia conflaret, notiones composuisse censent. cf. p. 3 sq. et p. 10.

[1]) cf. Biese p. 81 sq.

[2]) cf. d. interpret. C. 1.

[3]) Tennemann Geschichte d. Philos. 3r Bd. p. 54; Ritter Gesch. d. Phil. 3r Bd. p. 66.

[4]) Trendelenburg, Logische Untersuchungen S. 19 ff.

principium variis cognoscendi generibus gignendis sufficere? Logica enim modos et formas investigat, quibus rerum natura cognoscatur. Omnem cognitionem vero Aristoteles eo tendere dicit, ut *μέσον* vel causam inveniat. Analyt. post. II, 2 *τὸ μὲν γὰρ αἴτιον τὸ μέσον, ἐν ἅπασι δὲ τοῦτο ζητεῖται.* Analyt. post. I, 2 tunc, inquit, singula quaeque simpliciter scire putamus, quum causam, unde res est, rei causam esse cognoscere arbitramur, neque hoc aliter se habere posse[1]). Quotquot igitur sunt formae cognoscendi, omnes in percipienda causa sunt adeo detentae, ut nesciam, si logicae principium quaeratur, an causa sit nominanda. — Jam redeamus ad enunciationem vel judicium. Hoc etsi primum de veritate quaerat, tamen non scientiam praebere potest, quia in eo acquiescit, ut aliquid pronuntiet, quod in veri et falsi existimationem cadere possit, nec vero causam, unde illud factum sit, adjungit. Quae igitur sunt rationes, quibus res cognoscere licet, ita vero, ut rerum causa non lateat? Duplex exstat ratio cognoscendi, quarum altera ab iis proficiscitur, quae nobis, altera ab iis, quae natura sunt priora et notiora, inductio et syllogismus. Inductio singula quaeque indagans ex singulis generalem notionem quasi colligit; dum res singulas et dissipatas perlustrat, quae ab universa notione originem traxerunt, id agit, ut hanc ipsam originem patefaciat; per singula igitur generalium causam adducit. Aristoteles etsi magnam inductioni tribueret auctoritatem, eaque saepissime in philosophia uteretur, tamen non nescivit, eam ad notionem declarandam non sufficere[2]). Condendae notionis quasi copiam colligit, sed non ipsam notionem concludit. —

---

[1]) cf. Trendelenb. element. log. Arist. p. 77.
[2]) cf. analyt. poster. II, 5; Topic. VI, 4.

Alterum genus cognitionis est syllogismus. Saepe fit, ut syllogismorum doctrina non solum ea, qua par est, laude celebretur, sed etiam tanquam fastigium logicorum librorum Aristotelis praedicetur. Etsi negari non possit, Aristotelem hac in doctrina summa cum subtilitate versatum esse, tamen videndum est, ne tanta auctoritas huic tribuatur, quanta de definitionis vi deroget. Syllogismorum vis in eo posita est, ut ex generalibus peculiaria concludant. Id si agunt, non minus quam inductiones causam patefacere student; conclusio enim ex termino medio tanquam ex causa est repetenda. Patet vero, neque syllogismum neque demonstrationem quidquam valere, nisi ex generali principio ductae sint. Necesse igitur est, alia sit ratio cognoscendi, quae demonstrationibus succurrat. Haec est definitio. Dum illae ex generali rei natura attributa repetebant, definitiones illam ipsam amplectuntur. Definitionum igitur est, notionem explicare (τ. τ. η. ε.), quae quidem est creatrix rerum causa, ut definitionis quoque natura in explicanda causa posita sit.

Ab enunciatione igitur, qualis in lingua invenitur, proficiscens logica diversas cognoscendi formas et modos investigat, ita vero, ut omnes communi vinculo teneri appareat. Definitio autem, quum notionis sit logica significatio, in metaphysicam traducit.

Haec praefati ad *τὸ τί ἦν εἶναι* explicandum sic aggredimur, ut primum, quem teneat locum, significemus. — Si id agitur, ut *οὐσίας* vis, qualis fuerit apud Aristotelem, explanetur, non parva oritur difficultas. Tam saepe enim Aristoteles verbi vim et rationem commutasse videtur, ut valde dubium esse possit, quaenam tanquam primaria sit eligenda. In categoriis *οὐσίαι* dividuntur in primas et secundas, ut illae ad individua, hae ad species et genera referantur; in metaphysicis permultis locis et forma et materia et quod ex utraque

(...)positum est *οὐσίαι* appellantur, uno denique loco universale et genus ad *οὐσίας* vim et rationem vocari videntur. Ita si in diversissimis rebus posita est *οὐσία*, quaeritur, quae sit propria et summa ejus significatio? Ad id decernendum juvabit consulere categorias; in his enim prima, quae appellatur, substantia, his verbis definitur: *οὐσία δέ ἐστιν ἡ κυριώτατά τε καὶ πρώτως καὶ μάλιστα λεγομένη, ἣ μήτε καθ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται μήτ' ἐν ὑποκειμένῳ*[1]) *τινί ἐστιν.* Quum ea igitur propria et primaria vi appelletur substantia, quae neque de subjecto aliquo dicitur, neque in subjecto aliquo inhaeret, videndum est, utrum haec significatio non minus in metaphysicis libris principem locum obtineat. Prae ceteris duo loci sunt nominandi, quibus substantiae vis explicatur, in quinto libro et septimo. Priori loco[2]) haec leguntur: *ἅπαντα δὲ ταῦτα λέγεται οὐσία ὅτι οὐ καθ' ὑποκειμένου λέγεται ἀλλὰ κατὰ τούτων τὰ ἄλλα*, ut Aristotelem a principi illa definitione non recedere manifestum sit. Neque minus septimo libro, ubi copiosam de substantia instituit deliberationem, apparet, Aristotelem ab eadem proficisci significatione; nam non solum *οὐσίαν* ceteris categoriis opponit, sed etiam *τόδε τι* eam significare affirmat, id, quod nonnisi primis substantiis attribui potest.[3]) — VII p. 128, 1 *Τὸ ὂν λέγεται πολλαχῶς* — — — — *σημαίνει γὰρ τὸ μὲν τί ἐστι καὶ τόδε τι, τὸ δὲ ὅτι ποιὸν ἢ ποσὸν ἢ τῶν ἄλλων ἕκαστον τῶν οὕτω κατηγορουμένων· τοσαυταχῶς δὲ λεγομένου τοῦ ὄντος φανερὸν, ὅτι τούτων πρῶτον ὂν τὸ τί ἐστι, ὅπερ σημαίνει τὴν οὐσίαν.*[4]). — Eadem vis est *οὐσίας* d. anim. I, 1

---

[1]) categ. Cap. 2 *ἐν ὑποκειμένῳ δὲ λέγω, ὃ ἔν τινι ὡς μέρος ὑπάρχον ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστιν.*

[2]) Metaphy. V. p. 99, 25 Br.

[3]) Id dicitur categoriis Cp. 5 p. 3, 10 Bck.

[4]) cf. Metaph. VII p. 128, 22.

p. 2, 14 Trend., analyt. poste. I. 4. — Hanc solam si primam verbi significationem esse statuis, intelligere potes, unde factum sit, ut nomen istud pluribus impo suerit. Ubi enim significandum erat, quo notio substantiae contineretur, loquendi usum sic inflectere potuit, ut momenta etiam, quae substantiam quasi constituunt, *οὐσίας* nomine insigniret. Haec quidem sunt materia et forma, id, quod ex multis locis apparet. Mataphy. V p. 100, 6 *συμβαίνει δὴ κατὰ δύο τρόπους τὴν οὐσίαν λέγεσθαι, τὸ δ' ὑποκείμενον ἔσχατον, ὃ μηκέτι κατ' ἄλλου λέγεται, καὶ ὃ ἂν τόδε τι ὂν καὶ χωριστὸν ᾖ· τοιοῦτον δὲ ἑκάστου ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος.* Hoc loco postquam varias significationes excussit, quae ad *οὐσίαν* pertinere possint, postremo omnes quasi complectens, in materia (haec enim ultimo substrato significatur) et forma *οὐσίαν* versari concludit (*συμβαίνει δή*). — Ibid. VII p. 152, 22 Br. *ἡ οὐσία γάρ ἐστι τὸ εἶδος τὸ ἐνὸν ἐξ οὗ καὶ τῆς ὕλης ἡ σύνοδος λέγεται οὐσία.* — VII. p. 130, 19 *μάλιστα γὰρ δοκεῖ εἶναι οὐσία τὸ ὑποκείμενον πρῶτον· τοιοῦτον δὲ τρόπον μέν τινα ἡ ὕλη λέγεται, ἄλλον δὲ τρόπον ἡ μορφή, τρίτον δὲ τὸ ἐκ τούτων.*[1]) — Quod autem dicit substantiam esse et formam et materiam et quod ex utraque conflatum sit, his ultimis verbis nihil novi addidit ad substantiam definiendam, sed partes illas, quae cogitatione separari possunt, in unum comprehendit. Cui sententiae ille quidem locus obstrepere videtur, qui non solum formam et materiam sed etiam universale et genus in *οὐσίας* partem vocat. Metap. VII p. 130, 13 *λέγεται δ' ἡ οὐσία, εἰ μὴ πλεοναχῶς, ἀλλ' ἐν τέτταρσί γε μάλιστα· καὶ γὰρ τὸ τί ἦν εἶναι καὶ τὸ καθόλου καὶ τὸ γένος οὐσία δοκεῖ εἶναι ἑκάστου, καὶ τέταρτον τού-*

---

[1]) Idem legitur Metaph. VIII. p. 165, 18; XII p. 242; de anim II, 1 p. 34, 1 Trendel.

των τὸ ὑποκείμενον. At vero Aristoteles hoc in libro οὐσίας notionem accurate expositurus, primum non ea affert, quae ipse οὐσίαν constituere existimat, sed quae ad hanc definiendam aliquem numerum habere possint. Talia quidem sunt καθόλου et γένος; postea vero excluduntur, ut quae substantiae rationi minus respondeant. Rem ita sese habere, ex iis apparet, quae dicit, ubi de καθόλου disputat. VII p. 155, 23 δοκεῖ δὲ καὶ τὸ καθόλου αἴτιον τισιν εἶναι μάλιστα, καὶ εἶναι ἀρχὴ τὸ καθόλου· διὸ ἐπέλθωμεν καὶ περὶ τούτου· ἔοικε γὰρ ἀδύνατον οὐσίαν εἶναι ὁτιοῦν τῶν καθόλου λεγομένων. — Jam illa forma, quae una cum materia substantiam constituit, ab Aristotele τὸ τί ἦν εἶναι vocatur, ut hujus explicatio substantiae quoque lucem afferre debeat.

Aristoteles, ubi in septimo metaphysicorum libro de τὸ τί ἦν εἶναι disputat, ab hac re proficiscitur, ut τὸ τί ἦν εἶναι in eo cerni dicat, quod de re per se dicatur[1]), ut omnia, quae rei casu adhaerescant, a notione[2]) excludi appareat. Nec tamen haec satis accurate dicta sunt; nam quaeritur, num τὸ τί ἦν εἶναι in omnibus insit, quae de re aliqua per se dici possint. Itaque haec adduntur: οὐδὲ δὴ τοῦτο πᾶν· οὐ γὰρ τὸ οὕτως καθ' αὑτὸ ὡς ἐπιφάνεια λευκόν, ὅτι οὐκ ἔστι τὸ ἐπιφανείᾳ εἶναι τὸ λευκῷ εἶναι. Album igitur licet de superficie per se praedicetur, tamen non est hujus notio, quia album esse superficiem esse non ita explet et exaequat, ut alterum in alterius locum substitui possit. Sed ne id quidem satis apte rem definit. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ τὸ

---

1) Met. VII p. 132, 11 καὶ πρῶτον εἴπωμεν ἔνια περὶ αὐτοῦ λογικῶς, ὅτι ἔστι τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστῳ (id recte emendavit pro ἕκαστον Bonitzius observati. critic. in Arist. lib. metaphy. p- 95 annot.) ὃ λέγεται καθ' αὑτό.

2) Brevitatis causa exprimere liceat τ. τ, η. ε. per notio

ἐξ ἀμφοῖν τὸ ἐπιφανείᾳ λευκῇ εἶναι· διὰ τί; ὅτι πρόσεστιν αὐτό.[1]). Si quis igitur ex utroque quasi componere vellet *τὸ τί ἦν εἶναι*, id non magis accommodatum esset notioni; cujus enim notio inquiritur, id ipsa notione contineretur. His igitur remotis, quae supra protulerat, subtilius sic exprimere potuit, ut notionem eo contineri diceret, in quo, etsi rem diceret, ipsa res non inesset; *ἐν ᾧ ἄρα μὴ ἐνέσται λόγῳ αὐτό, λέγοντι αὐτό, οὗτος ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι ἑκάστῳ.* —

Aristoteles, quum saepe substantiae *τὸ καθ' αὑτὸ* vindicet[2]), nunc patet, id fieri, quoad notionis natura in eo posita est. Materiam vero nunquam per se dici voluit. Metaph. VII p. 146, 19 *λεκτέον γὰρ τὸ εἶδος καὶ ᾗ εἶδος ἔχει ἕκαστον· τὸ δ' ὑλικὸν οὐδέποτε καθ' αὑτὸ λεκτέον.*

Haec, quae universe de *τὸ τί ἦν εἶναι* prolata sunt, tam late patent, ut quomodo differat a cognatis notionibus, a genere et universali non eluceat.[3]) Ab his,

---

[1]) *αὐτό*, etsi genere vetitum sit, ad *ἐπιφάνειαν* referendum est. Jam Alexander (schol. p. 742, b, 5) habuit alteram lectionem: *αὕτη*, quae a plurimis codicibus commendatur. — Ipsa res magis perspicua erit, si ad definitiones respexeris. Topica edocent, omnem definitionem falsam esse, si res, quae est definienda, in definitione adhibita sit. (pag. 142 a, 34 Bek.) Hoc vitium supra notato respondet. — Quid sibi volunt verba obscura: *ὥστ' εἰ τὸ ἐπιφανείᾳ εἶναι λευκῇ εἶναί ἐστι, τὸ ἐπιφανείᾳ εἶναι λείᾳ, τὸ λευκῷ καὶ λείῳ εἶναι τὸ αὐτὸ καὶ ἕν*? Id quidem apparet, primum *εἶναι* et prius comma expungendum esse, id, quod a Bekkero factum est; sed quid reliqua dicunt? Nisi fallor Alexander haec verba recte interpretatur; hic enim putat, Aristotelem *λόγον* proferenti respondere. Si quis vitium notatum sic evitare susciperet, ut non *τὸ ἐπιφανείᾳ λευκῇ εἶναι* sed *τὸ ἐπιφανείᾳ εἶναι λείᾳ* tanquam notionem superficiei sumeret, nihil proficeret. Nam idem esset *λευκῷ εἶναι* et *λείῳ εἶναι*; res autem, quae definienda erat, in definitione adhibita esset. —

[2]) cf. analyt. poster. I, 4.

[3]) Cf. Trendelenburg. Das *τὸ ἐνὶ εἶναι* etc. und das *τὸ τί ἦν εἶναι* bei Aristoteles, Rheinisch. Museum. II, 4 p. 367 sq.

ut certis finibus segregetur, nova ratio consideranda est, quae tanquam certa nota ab Aristotele substantiae et notioni attribui solet. Sic enim contendit *τὸ τί ἦν εἶναι* comparatum esse, ut semper ad aliquid certum et individuum (*τόδε τι*) referatur.[1]) Quum universale autem[2]) multis commune sit, et genus per se solum propriam individuorum, quae comprehendit, naturam non significet, apparet *τὸ τί ἦν εἶναι* ista conditione ab iis accurate separatum esse. — Jam igitur, quum Aristoteles *τοῦ τί ἦν εἶναι* hanc voluerit conditionem esse, haud spernenda exsistit difficultas. Si verum est, quod dicit, nullius rei esse scientiam, nisi ejus notio perspecta sit,[3]) si porro tenendum est, unamquamque rem cognosci, quatenus sit universalis,[4]) quid causae habere potuit, ut notionis vim et vitam ad individua annecteret? Aristoteles infinitum adeo respuit in philosophia, ut ei infinita individuorum multitudo cognitioni se subtrahere videatur.[5]) Idem copiose edocet,[6]) singulas substantias, quoad ad materiam defixae sint, nec definiri, nec demonstrari posse, ut quae tan-

---

[1]) Metap. VII. p. 133, 11 (cf. Bonitz. observati. critic. p. 118 sq.); p. 133, 14; p. 136, 18 etc.

[2]) Metap. III p. 60, 15 *οὐδὲν γὰρ τῶν κοινῶν τόδε τι σημαίνει, ἀλλὰ τοιόνδε· ἡ δ' οὐσία τόδε τι* VII. p. 155, 25 *ἔοικε γὰρ ἀδύνατον οὐσίαν εἶναι ὁτιοῦν τῶν καθόλου λεγομένων; πρώτη μὲν γὰρ οὐσία ἴδιος ἑκάστῳ ἣ οὐχ ὑπάρχει ἄλλῳ· τὸ δὲ καθόλου κοινόν·* VII p. 156, 25; p. 157, 11; X p. 196, 11.

[3]) Meta. VII. p. 137, 13 *ἐπιστήμη γὰρ ἑκάστου ἔστιν ὅταν τὸ τί ἦν εἶναι ἐκείνῳ γνῶμεν;* p. 138, 1.

[4]) Meta. III p. 51, 7 *ᾗ γὰρ ἕν τι καὶ ταὐτὸν καὶ ᾗ καθόλου τι ὑπάρχει, ταύτῃ πάντα γνωρίζομεν* p. 60, 22 *καθόλου γὰρ αἱ ἐπιστῆμαι πάντων.*

[5]) Metap. III p. 51, 5 *εἴ τε γὰρ μὴ ἔστι τι παρὰ τὰ καθέκαστα, τὰ καθέκαστα ἄπειρα, τῶν δὲ ἀπείρων πῶς ἐνδέχεται λαβεῖν ἐπιστήμην;* p. 51, 15.

[6]) Metaphy. VII p. 159.

quam mutabiles sint opinioni relinquendae; τὰ καθ' ἕκαστα vero jam propterea non posse definiri, quia nomina, quibus utimur, sunt universalia.[1]) — Si quis vero dubitaverit, an istam habeat significationem τόδε τι, satis est afferre categoriarum locum[2]), ubi solis primis substantiis, quippe quae unum aliquid et individuum significent, τόδε τι vindicatur. — Jam quomodo est difficultas enodanda? Ipse quidem Aristoteles, ubi in metaphysicis varias peregit dubitationes, illam non praetermisit, ut colligi debeat, eum in explicando τῷ τί ἦν εἶναι eam non neglexisse. Dicit III p. 60, 12 *Ταύτας τε οὖν τὰς ἀπορίας ἀναγκαῖον ἀπορῆσαι περὶ τῶν ἀρχῶν, καὶ πότερον καθόλου εἰσὶν ἢ ὡς λέγομεν τὰ καθέκαστα· εἰ μὲν γὰρ καθόλου οὐκ ἔσονται οὐσίαι — — — εἰ δὲ μὴ καθόλου ἀλλ' ὡς τὰ καθέκαστα οὐκ ἔσονται ἐπιστηταί· καθόλου γὰρ αἱ ἐπιστῆμαι πάντων.*

Nisi fallor, hi loci ad rem solvendam viam muniunt: Metaph. VII p. 148, 22 *καθόλου δ' οὐκ ἔστιν οὐσία, ἀλλὰ σύνολόν τι ἐκ τουδὶ τοῦ λόγου καὶ τησδὶ τῆς ὕλης ὡς καθόλου;* p. 132, 19 *ἐν ᾧ ἄρα μὴ ἐνέσται λόγῳ αὐτό, λέγοντι αὐτό, οὗτος ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι ἑκάστῳ.* Quid est, quod priori loco verba addit *ὡς καθόλου*, altero autem rem in notione non inesse contendit, etsi notio de ea praedicetur?[3]) Si recte divinamus τὸ τί ἦν εἶναι est sic definiendum, ut sit universalis notio, quae ad certam individui naturam relata est, vel individuum, quod iis omnibus exemtum, quae casu et fortuito accedant, universalem rationem

---

[1]) Meta. VII p. 159, 24 *ἀναγκαῖον δὲ ἐξ ὀνομάτων εἶναι τὸν λόγον — — τὰ δὲ κείμενα κοινὰ πᾶσιν.*

[2]) categor. C. 5 p. 3, 10 Bek. Secundas substantias dicit *τῷ σχήματι τῆς προσηγορίας* videri *τόδε τι* significare, etsi revera non *τόδε τι* sed *ποιόν τι* significent.

[3]) cf. Trendelenb. Museo Rhen. p. 469.

ut certis finibus segregetur, nova ratio consideranda est, quae tanquam certa nota ab Aristotele substantiae et notioni attribui solet. Sic enim contendit *τὸ τί ἦν εἶναι* comparatum esse, ut semper ad aliquid certum et individuum (*τόδε τι*) referatur.[1]) Quum universale autem[2]) multis commune sit, et genus per se solum propriam individuorum, quae comprehendit, naturam non significet, apparet *τὸ τί ἦν εἶναι* ista conditione ab iis accurate separatum esse. — Jam igitur, quum Aristoteles *τοῦ τί ἦν εἶναι* hanc voluerit conditionem esse, haud spernenda exsistit difficultas. Si verum est, quod dicit, nullius rei esse scientiam, nisi ejus notio perspecta sit,[3]) si porro tenendum est, unamquamque rem cognosci, quatenus sit universalis,[4]) quid causae habere potuit, ut notionis vim et vitam ad individua annecteret? Aristoteles infinitum adeo respuit in philosophia, ut ei infinita individuorum multitudo cognitioni se subtrahere videatur.[5]) Idem copiose edocet,[6]) singulas substantias, quoad ad materiam defixae sint, nec definiri, nec demonstrari posse, ut quae tan-

---

[1]) Metap. VII. p. 133, 11 (cf. Bonitz. observati. critic. p. 118 sq.); p. 133, 14; p. 136, 18 etc.

[2]) Metap. III p. 60, 15 *οὐδὲν γὰρ τῶν κοινῶν τόδε τι σημαίνει, ἀλλὰ τοιόνδε· ἡ δ' οὐσία τόδε τι* VII. p. 155, 25 *ἔοικε γὰρ ἀδύνατον οὐσίαν εἶναι ὁτιοῦν τῶν καθόλου λεγομένων; πρώτη μὲν γὰρ οὐσία ἴδιος ἑκάστῳ ἣ οὐχ ὑπάρχει ἄλλῳ· τὸ δὲ καθόλου κοινόν·* VII p. 156, 25; p. 157, 11; X p. 196, 11.

[3]) Meta. VII. p. 137, 13 *ἐπιστήμη γὰρ ἑκάστου ἐστὶν ὅταν τὸ τί ἦν εἶναι ἐκείνῳ γνῶμεν;* p. 138, 1.

[4]) Meta. III p. 51, 7 *ᾗ γὰρ ἕν τι καὶ ταὐτὸν καὶ ᾗ καθόλου τι ὑπάρχει, ταύτῃ πάντα γνωρίζομεν* p. 60, 22 *καθόλου γὰρ αἱ ἐπιστῆμαι πάντων.*

[5]) Metap. III p. 51, 5 *εἴ τε γὰρ μή ἐστι τι παρὰ τὰ καθέκαστα, τὰ καθέκαστα ἄπειρα, τῶν δὲ ἀπείρων πῶς ἐνδέχεται λαβεῖν ἐπιστήμην;* p. 51, 15.

[6]) Metaphy. VII p. 159.

quam mutabiles sint opinioni relinquendae; *τὰ καθ' ἕκαστα* vero jam propterea non posse definiri, quia nomina, quibus utimur, sunt universalia.[1]) — Si quis vero dubitaverit, an istam habeat significationem *τόδε τι*, satis est afferre categoriarum locum[2]), ubi solis primis substantiis, quippe quae unum aliquid et individuum significent, *τόδε τι* vindicatur. — Jam quomodo est difficultas enodanda? Ipse quidem Aristoteles, ubi in metaphysicis varias peregit dubitationes, illam non praetermisit, ut colligi debeat, eum in explicando *τῷ τί ἦν εἶναι* eam non neglexisse. Dicit III p. 60, 12 *Ταύτας τε οὖν τὰς ἀπορίας ἀναγκαῖον ἀπορῆσαι περὶ τῶν ἀρχῶν, καὶ πότερον καθόλου εἰσὶν ἢ ὡς λέγομεν τὰ καθέκαστα· εἰ μὲν γὰρ καθόλου οὐκ ἔσονται οὐσίαι — — εἰ δὲ μὴ καθόλου ἀλλ' ὡς τὰ καθέκαστα οὐκ ἔσονται ἐπιστηταί· καθόλου γὰρ αἱ ἐπιστῆμαι πάντων.*

Nisi fallor, hi loci ad rem solvendam viam muniunt: Metaph. VII p. 148, 22 *καθόλου δ' οὐκ ἔστιν οὐσία, ἀλλὰ σύνολόν τι ἐκ τουδὶ τοῦ λόγου καὶ τησδὶ τῆς ὕλης ὡς καθόλου;* p. 132, 19 *ἐν ᾧ ἄρα μὴ ἐνέσται λόγῳ αὐτό, λέγοντι αὐτό, οὗτος ὁ λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι ἑκάστῳ.* Quid est, quod priori loco verba addit *ὡς καθόλου*, altero autem rem in notione non inesse contendit, etsi notio de ea praedicetur?[3]) Si recte divinamus *τὸ τί ἦν εἶναι* est sic definiendum, ut sit universalis notio, quae ad certam individui naturam relata est, vel individuum, quod iis omnibus exemtum, quae casu et fortuito accedant, universalem rationem

---

[1]) Meta. VII p. 159, 24 *ἀναγκαῖον δὲ ἐξ ὀνομάτων εἶναι τὸν λόγον — — τὰ δὲ κείμενα κοινὰ πᾶσιν.*

[2]) categor. C. 5 p. 3, 10 Bek. Secundas substantias dicit *τῷ σχήματι τῆς προσηγορίας* videri *τόδε τι* significare, etsi revera non *τόδε τι* sed *ποιόν τι* significent.

[3]) cf. Trendelenb. Museo Rhen. p. 469.

exprimit.[1]) Ab hac parte Aristoteles, quum *τὸ τί ἦν εἶναι* accurate circumscriptum esse velit, id, quod definitionis nomine jam satis indicatur, illud universale a notione excludit, quod a certae rei perspicuitate abhorret, ab illa non ea in notionis partem vocat, quae tanquam mutabilia ac varia individuis adhaerent, ut nostrae cognitioni, quae nonnisi necessaria ac sempiterna amplectatur, subterfugiant. Nescio, an haec notio cum poetico exemplo comparari possit, quod mente ita informamus, ut etsi certa et perspicua forma indutum sit, tamen universalem legem exprimat. —

Hac exposita ratione, intelligitur, quum nihil frequentius sit in metaphysicis, quam ut substantiae illud *τόδε τι* vindicetur, id ad notionis vim et potestatem referendum esse. Haec enim ad materiam est ita relata, ut eam ad certam formam redigat. Materia per se spectata a certa ac finita conditione abhorret, quo fit, ut Aristoteles eam potentia vel non per se esse *τόδε τι* contendat.[1]) — Ipsis quidem verbis Aristoteles sic usus esse videtur,[2]) ut per *τόδε* materiam significaret, quoad

---

[1]) Cum his consentit Alexander Aphrodisiensis, in iis, quae de definitionibus disputavit, quarum rationem acriter perspectam habuit. *Ἀπορίαι καὶ λύσεις* p. 20 edid. Spengel. — *ἀλλ' οὐδὲ κοινοῦ τινος* (sci. *εἰσὶν οἱ ὁρισμοί*) *τῶν καθέκαστα κεχωρισμένου καὶ ὄντος ἀσωμάτου τινὸς φύσεως καὶ ἀιδίου* — — — — *ἀλλ' εἰσὶν οἱ ὁρισμοὶ τῶν ἐν τοῖς καθέκαστα κοινῶν, ἢ τῶν καθέκαστα κατὰ τὰ ἐν αὐτοῖς κοινά;* — p. 21 *διὸ οὐδὲ τῶν κοινῶν ὡς κοινῶν οἱ ὁρισμοί, ἀλλὰ τούτων, οἷς κοινοῖς καθεκάστην φύσιν εἶναι συμβέβηκεν.*

[1]) Metaphy. VIII p. 165, 18 *ὕλην δὲ λέγω, ἣ μὴ τόδε τι οὖσα ἐνεργείᾳ δυνάμει ἐστὶ τόδε τι.* D. anim. II, 1 *λέγομεν δὴ γένος ἕν τι τῶν ὄντων τὴν οὐσίαν, ταύτης δὲ τὸ μὲν ὡς ὕλην, ὃ καθ' αὑτὸ μὲν οὐκ ἔστι τόδε τι* etc. — Uno loco (Metaphy. XII p. 242, 2) materia *τόδε τι* significari videtur, adjicitur tamen *τῷ φαίνεσθαι* cf. Trendelenb. d. ani. p. 325.

[2]) Cf. Ammonium ad Categor. 3, b, 10: *σημαίνει μὲν οὖν αὐτῷ τὸ τόδε τὸ ὑποκείμενον· δείξεως γάρ ἐστι σημαντικόν* — — *τὸ δὲ*

sensibus objicitur, per *τί*, quoad accedente forma unum et certum evadit.

Antequam vero hac de re diligentius agamus, ad quaestionem deducimur, quae cum expositis arcte cohaeret. Quaesiverit enim quispiam, num *τὸ τί ἦν εἶναι* etiam in iis cernatur, in quibus ad substantiam aliud quoddam praedicamentum accedat.[1]) Aristoteli propterea id videtur denegandum esse, quia talis res non *τόδε τι* sit.[2]) Solae enim substantiae sibi ipsis quasi sufficiunt, ut unum ac certum esse possint, neque ad alienas res referri debeant. Quum alia autem sit conditio ceterarum categoriarum, ut quae de substantiis praedicentur iisque inhaereant, *τὸ τί ἦν εἶναι* ad hasce videtur non pertinere posse.[3]) — Neque minus definitio ab omnibus abhorrere videtur, quae non substantiarum numero tenentur.[4]) — Relaxat tamen Aristoteles legis severitatem. Sicut *τὸ τί ἐστι* prima vi substantiam significat, deinde autem reliqua praedicamenta, ut quale, quantum[5]), ita *τὸ τί ἦν εἶναι*, etsi proprie ad substan-

---

τὶ τῆς κατὰ τοῦ ὑποκειμένου οὐσίας ὅτι ὑπομένει καὶ οὐ δεῖταί τινος, οὐδέ ἐστιν ἐν ὑποκειμένῳ, ἀλλ' αὐτὴ ὑποκείμενον πᾶσίν ἐστι καὶ τῆς ἑνότητος αἰτία etc.

[1]) Metaphy. VII p. 132, 23 sq.

[2]) p. 133, 12 *ὅταν δ' ἄλλο κατ' ἄλλου λέγηται οὐκ ἔστιν ὅπερ τόδε τι, οἷον ὁ λευκὸς ἄνθρωπος οὐκ ἔστιν ὅπερ τόδε τι, εἴπερ τὸ τόδε ταῖς οὐσίαις ὑπάρχει μόνον,*

[3]) cf. p. 128, 12.

[4]) p. 133, 16 *ὁρισμὸς δ' ἐστὶν οὐκ ἂν ὄνομα λόγῳ ταὐτὸ σημαίνῃ — — — ἀλλ' ἐὰν πρώτου τινὸς ᾖ.* Verba, quae explicandi causa adjiciuntur (*τοιαῦτα δ' ἐστὶν ὅσα λέγεται μὴ τῷ ἄλλο κατ' ἄλλου λέγεσθαι*) aperte significant substantiam, quatenus opponitur reliquis categoriis. cf. VII p. 128, 26; 128, 8. cf. analyt. poster. 1, 22 p. 83 a, 25 *ὅσα δὲ μὴ οὐσίαν σημαίνει, ἀλλὸ κατ' ἄλλου ὑποκειμένου λέγεται.*

[5]) VII p. 133, 29 *καὶ γὰρ τὸ τί ἐστιν ἕνα μὲν τρόπον σημαίνει τὴν οὐσίαν καὶ τὸ τόδε τί, ἄλλον δὲ ἕκαστον τῶν κατηγορουμένων, ποσόν, ποιὸν καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα.*

tiam pertineat, tamen ad illa quoque referri potest. Nam si quale, quantum per se cogites, ut ex substantiae, cui proprie inhaerent, ambitu quasi eximantur, quodammodo abeunt in substantiae vim et rationem, ut *τὸ τί ἦν εἶναι* ad haec quoque transferre liceat. Attamen non eadem ratione *τὸ τί ἦν εἶναι* pertinet ad substantias et ad reliquas categorias, ut Aristoteles exposita sic comprehendere possit: *διὸ καὶ νῦν ἐπεὶ τὸ λεγόμενον φανερόν, καὶ τὸ τί ἦν εἶναι ὁμοίως ὑπάρξει πρώτως μὲν καὶ ἁπλῶς τῇ οὐσίᾳ εἶτα καὶ τοῖς ἄλλοις, ὥσπερ καὶ τὸ τί ἐστιν,*[1] *οὐχ ἁπλῶς τί ἦν εἶναι, ἀλλὰ ποιῷ ἢ ποσῷ τί ἦν εἶναι.* Neque aliter Aristoteles rem se habere dicit in definitionibus, ut in his cum iis consentiat, quae in analyticis de definitione exposuerat.

Haec, quae ex Aristotele attulimus, etsi *τὸ τί ἦν εἶναι* sic definiant, ut quomodo differat a cognatis notionibus, intelligatur, tamen intimam ejus vim atque naturam non satis recludunt. Supra indicavimus, quum substantia composita sit ex materia et ex forma, *τῷ τί ἦν εἶναι* ab Aristotele formae quasi locum assignari. Metaphy. VII p. 139, 24 *εἶδος δὲ λέγω τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστου καὶ τὴν πρώτην οὐσίαν.* Jam si id constat, prae ceteris, quid de ratione Aristoteles tradiderit, quae intercedat inter *τὸ τί ἦν εἶναι* et materiam, videndum erit. — Materia ab Aristotele sic describitur,[2] ut per se neque quid, neque quale neque aliam quandam categoriam significet, ut sit omnino indefinitum, *ἀόριστον.*[3] — *Τῷ τί ἦν εἶναι* autem, quod huic opponitur, ea vis tribuitur, ut indefinitam materiam ad certam vitae redigat conditionem (*τόδε τι*), ut sit tanquam

---

[1]) Sic interpungendum esse, vere docuit Bonitzius l. c. p. 14 sq.

[2]) Metaphy. VII p. 131, 11 *λέγω δ᾽ ὕλην ἣ καθ᾽ αὑτὴν μήτε τὶ μήτε ποσὸν μήτε ἄλλο μηθὲν λέγεται, οἷς ὥρισται τὸ ὄν.*

[3]) ibid. p. 152, 20.

divinum exemplar, ad quod et in natura et in arte unaquaeque res gignatur. Sunt tria[1]) in rebus naturalibus discernenda, *τὸ ἐξ οὗ, τὸ ὑφ' οὗ, τὸ τί;* ut hoc autem creari possit, necesse est, ad materiam, quae est commune rerum substratum, creatrix forma accedat. Neque alia res est in iis rebus, quae humana arte[2]) perficiuntur; pulchritudinis imago, quae insidet in mente artificis, forma est, quae ex materia certum artificium effingit. Quum haec sit notionis vis et potestas, facile intelligitur, cur Aristoteles in analyticis definitioni causam indagandi negotium mandaverit.[3])

At non omnis forma ab Aristotele *τὸ τί ἦν εἶναι* vocatur, sed ea tantummodo, quae a materia revocata per se sola cogitatur. Neque enim referendum est *τὸ τί ἦν εἶναι* ad formam, quae in materiam prolata una cum hac certam rei constituit naturam, sed ad illam, quae, ut nomen significare videtur[4]), ante rem ipsam concepta rei gignendae tanquam universalis lex subest. Id, nisi apertis verbis[5]) ab Aristotele indicaretur, ii omnes, nisi fallor, loci testarentur, ubi *τὸ τί ἦν εἶναι* in metaphysicis ad primam vocatur substantiam, vel substantiam *κατὰ τὸν λόγον.*[6]) — Quum tale sit *τὸ τί*

---

[1]) Metaphy. VII p. 139, 6 *τὸ δὲ ἐξ οὗ γίγνεται, ἣν λέγομεν ὕλην· τὸ δ' ὑφ' οὗ, τῶν φύσει τι ὄντων· τὸ δὲ τί, ἄνθρωπος ἢ φυτὸν ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων, ἃ δὴ μάλιστα λέγομεν οὐσίας εἶναι.*

[2]) ibid. p. 139, 23 *ἀπὸ τέχνης δὲ γίγνεται, ὅσων τὸ εἶδος ἐν τῇ ψυχῇ.*

[3]) ibid. p. 162, 29 *καὶ διὰ τί ταδί, οἷον λίθοι καὶ πλίνθοι, οἰκία ἐστί· φανερὸν τοίνυν ὅτι ζητεῖ τὸ αἴτιον· τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ τί ἦν εἶναι, ὡς εἰπεῖν λογικῶς.*

[4]) cf. Trendelenb. muse. Rh. l. c. p. 478 sq.

[5]) Metaphy. VII p. 140, 6 *ὥστε συμβαίνει τρόπον τινὰ τὴν ὑγίειαν ἐξ ὑγιείας γίνεσθαι καὶ τὴν οἰκίαν ἐξ οἰκίας τῆς ἄνευ ὕλης τὴν ἔχουσαν ὕλην —— λέγω δ' οὐσίαν ἄνευ ὕλης τὸ τί ἦν εἶναι.*

[6]) Metaphy. VII p. 139, 24 *εἶδος δὲ λέγω τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάσ-*

ἦν εἶναι, intelligimus, cur Aristoteles hujus neque ortum neque interitum esse voluerit[1]), ut hoc solum conservetur, dum ea omnia, quae formae vi et potestate ex materia orta sunt, ad interitum vocantur.[2]) Itaque τὸ τί ἦν εἶναι est ea forma, quae a materiae vicissitudine revocata re ipsa prior est, ut res ad eam tanquam ad propriam causam referenda sit. — Quamquam forma ab Aristotele ita a materia secernitur et per se ponitur, tamen magnopere cavendum est, ne eam talem esse judicemus, quae sibi ipsi sufficiat ac materia carere possit. Nam Aristoteles, ut hujusmodi errorem avertat, nonnullis locis, ubi alteram alteri opponit, formam nonnisi cogitatione separari posse dicit.[3]) Hinc factum est, ut idearum separationem sexcentis locis impugnet, Socratem vero laudet, ut qui definitiones suas a rebus non segregaverit.[4])

του καὶ τὴν πρώτην οὐσίαν; p. 155, 27 πρώτη μὲν γὰρ οὐσία ἴδιος ἑκάστῳ ἣ οὐχ ὑπάρχει ἄλλῳ; p. 151, 24 ἡ μὲν ψυχὴ οὐσία ἡ πρώτη, τὸ δὲ σῶμα ὕλη; p. 152, 27 primam substantiam, a qua τ. τ. η. ε. non differre dicit, eam definit, ἣ μὴ λέγεται τῷ ἄλλο ἐν ἄλλῳ εἶναι καὶ ὑποκειμένῳ ὡς ὕλῃ (cf. Bonitz. l. c. p. 96.) — p. 148, 6 ἐπεὶ δὲ ἡ τῶν ζώων ψυχὴ — — ἡ κατὰ τὸν λόγον οὐσία καὶ τὸ εἶδος καὶ τ. τ. η. ε. τῷ τοιῷδε σώματι cf. p. 152, 9; p. 122, 9; de anim. II, 1 οὐσία γὰρ ἡ κατὰ τὸν λόγον· τοῦτο δὲ τ. τ. η. ε. τῷ τοιῷδε σώματι.

[1]) Meta. VII p. 142, 18 φανερὸν ἄρα ὅτι οὐδὲ τὸ εἶδος — — γίγνεται, οὐδ' ἔστιν αὐτοῦ γένεσις, οὐδὲ τ. τ. η. ε.; p. 159, 2.

[2]) p. 147, 10; 143, 3; 158, 25.

[3]) Physic. II, 1 p. 193, b, 4 Bek. ἡ μορφὴ καὶ τὸ εἶδος οὐ χωριστὸν ὂν ἀλλ' ἢ κατὰ τὸν λόγον Metaphy. VIII p. 165, 20 — — ἄλλως δ' ὁ λόγος καὶ ἡ μορφή, ὃ τόδε τι ὂν τῷ λόγῳ χωριστόν ἐστι. VII p. 149, 28 sq., ubi inter materiae partes et formae partes subtiliter distinguit, difficile esse ait, materiam a forma cogitatione abstrahere, ubi certa quaedam forma in certa quadam materia semper expressa reperiatur. Inde fit, ut animam non primam ἐντελέχειαν definiat, sed primam ἐντελέχειαν corporis natura geniti potentiaque vitam habentis.

[4]) Metaphy. XIII p. 287, 9.

Jam hujus notionis, quam breviter delineavimus, Aristoteles definitionem vult accommodatam et aptam exprimere imaginem. Ut notio re ipsa prior est, sic definitio ex iis repetatur, necesse est, quae sunt per se priora; ut notio est creatrix forma, ita definitio investigandae causae summam operam navat; ut forma in indefinitam materiam descendens certum aliquid et individuum procreat, ita definitio rem propositam, ultimis differentiis advectis, ab omni parte accurate circumscribere studet; ut notio denique in iis cernitur, quae de re per se dicuntur, sic definitionis est, ea exponere, quae rei per se attribuuntur. Itaque definitio, qualem analytica exponunt, notioni in metaphysicis descriptae sic respondet, ut apta ejus significatio vere appellari possit. — At vero quum Aristoteles in analyticis definitionem non minus in *τῷ τί ἐστι* explicando occupatam esse dicat, huic autem non omnino eadem vis inesse possit, quae *τῷ τί ἦν εἶναι*, res postulare videtur, ut quale discrimen intercedat inter utramque formulam, paucis explicemus.

Si recte in editionibus distincta essent verba, quae leguntur Metaphy. VII p. 134, 11 (*διὸ καὶ νῦν ἐπεὶ τὸ λεγόμενον φανερόν, καί τὸ τί ἦν εἶναι ὁμοίως ὑπάρξει πρώτως μὲν καὶ ἁπλῶς τῇ οὐσίᾳ εἶτα καὶ τοῖς ἄλλοις, ὥσπερ καὶ τὸ τί ἐστιν οὐχ ἁπλῶς τί ἦν εἶναι, ἀλλὰ ποιῷ ἢ ποσῷ τί ἦν εἶναι*) discrimen illud, quod inquirimus, ab Aristotele aperte significatum esset. At quum sententiarum nexu flagitetur,[1]) ut post *τὸ τί ἐστι* comma ponatur, evanescit differentia, quae isto verborum ordine indicata erat. Hoc quidem apparet, alteram formulam alteri ab Aristotele tanquam diversam opponi, sed tantum abest, ut, quomodo inter se differant, eluceat, ut quid habeant simile, expositum sit.

---

[1]) Id edoucit Bonitzius l. c. p. 14 sq.

Ambas enim, ait, etsi proprie ad substantias pertineant, tamen ad ceteras quoque categorias referri posse, sed non simpliciter. Quum Aristoteles, quantum scio, discrimen illud disertis verbis nusquam exposuerit, ii loci adeundi sunt, quibus τὸ τί ἐστι sic legitur, ut aliquid certi ad rem explicandam inde depromi possit. Ac primum quidem initium septimi libri laudamus. Τὸ ὂν λέγεται πολλαχῶς — — — σημαίνει γὰρ τὸ μὲν τί ἐστι καὶ τόδε τι, τὸ δὲ ὅτι ποιὸν ἢ ποσὸν — — τοσαυταχῶς δὲ λεγομένου τοῦ ὄντος φανερὸν ὅτι τούτων πρῶτον ὂν τὸ τί ἐστιν, ὅπερ σημαίνει τὴν οὐσίαν. — Τὸ τί ἐστὶ significare dicitur οὐσίαν, quae, quid significet hoc loco, jam supra indicavimus. Aristoteles septimo libro substantiam ab omni parte explicaturus, quaestionem sic instituit, ut eam in partes quasi dirimat, de iisque per se solis disputet. Si id agit, cogitari non potest, eum libri initio unam vel alteram partium illarum, quae posteriori demum loco distinguuntur, οὐσίας nomine indicavisse. Necesse est igitur, nisi temere Aristotelem a recepto loquendi usu aberrasse credas, illam accipias significationem, quae in categoriis tanquam summa ac prima praedicatur. Jam si ad hanc refertur τὸ τί ἐστι, apparet, hoc exprimere notionem, quoad in ipsa materia expressa, una cum hac hanc certam rei constituit naturam (τόδε τι). Dum τὸ τί ἦν εἶναι erat notio materia immunis, quae tanquam necessaria ac prior lex rem ipsam praecedebat, τὸ τί ἐστι notionem significare videtur, in materiam prolatam, vel si dicere licet, materiam formatam et notionis imperio subactam. — Neque alia vis inesse potest formulae Meta. VII p. 133, ubi tamen adjicitur, usurpari τὸ τί ἐστι latiore quoque sensu, ut non solum ad substantiam referatur, sed etiam ad reliquas categorias, si per se cogitantur. Quoniam proprie autem substantiae vindicatur, fieri potest, ut Metaphy. III p. 46, 5 τὸ τί

ἐστι et τὰ συμβεβηκότα sibi opponantur.[1]) Hoc loco quaestio proponitur, utrum sit ejusdem scientiae, et haec et illud considerare, qua de re propterea quaeri potuit, quia τὰ συμβεβηκότα demonstrari possunt, τοῦ τί ἐστι cognitio autem demonstrationis vim excedit.

Jam haec[2]) significatio τοῦ τί ἐστι, mihi non dubium est, quin iis locis accommodata sit, ubi τὸ τί ἐστι et τὸ τί ἦν εἶναι sibi opponuntur. Quorum quidem, nescio, an plurimum valeat ad rem confirmandam, qui legitur analytic. post. II, Cp. 6, ubi τὸ τί ἦν εἶναι generalem definitionis notionem, τὸ τί ἐστι certam quandam definitionem significare perspicum est. — Eandem rationem indicatam esse Metaphys. V p. 112, 18, adjecta confirmant exempla: ἓν μὲν γὰρ καθ' αὑτὸ τὸ τί ἦν εἶναι ἑκάστῳ, οἷον ὁ Καλλίας καθ' αὑτὸν Καλλίας καὶ τὸ τί ἦν εἶναι Καλλίᾳ· ἓν δὲ ὅσα ἐν τῷ τί ἐστιν ὑπάρχει, οἷον ζῷον ὁ Καλλίας καθ' αὑτόν. — Quid denique esset, quo explicari posset, gravissimus ille locus, qui legitur de anima III, 6, 7 Tr., si illud discrimen inter τὸ τί ἦν εἶναι et τὸ τί ἐστι intercedere negares.[3])

---

[1]) Non alia res est de anim. I, I ἀλλὰ καὶ ἀνάπαλιν τὰ συμβεβηκότα συμβάλλεται μέγα μέρος πρὸς τὸ εἰδῆσαι τὸ τί ἐστι, ut non dici possit, in τὸ τί ἐστι etiam ea cadere „quae ex infinita materia magis fortuita adhaerescant“ cf. Trendelenb. d. anim. p. 194; museo Rhena. l. c. p. 477.

[2]) Nonnullis locis τὸ τί ἐστι latiore sensu usurpari videtur. Metaphys. XI p. 225, 26; VI p. 122, 12 τῶν δὴ ὁριζομένων καὶ τῶν τί ἐστι τὰ μὲν οὕτως ὑπάρχει ὡς τὸ σιμόν, τὰ δ' ὡς τὸ κοῖλον — — — εἰ δὴ πάντα τὰ φυσικὰ ὁμοίως τῷ σιμῷ λέγονται — — δῆλον πῶς δεῖ ἐν τοῖς φυσικοῖς τὸ τί ἐστι ζητεῖν καὶ ὁρίζεσθαι. Quaeritur, utrum τ. τ. ε. in rebus naturalibus definiendum sit tanquam σιμόν (huic proprie respondet τ. τ. ε.) an tanquam κοῖλον (huic respondet τ. τ. η. ε.), ut utriusque rationem quasi comprehendere videatur. — Propriam vero ejus significationem supra expositam esse, ii loci confirmant, ubi τῷ τί ἦν εἶναι opponitur.

[3]) Ἔστι δ' ἡ μὲν φάσις τι κατά τινος, ὥσπερ ἡ κατάφασις, καὶ

His expositis, si respicimus ad definitionem, nihil est, cur miremur, Aristotelem definitionem voluisse non solum in τῷ τί ἦν εἶναι sed etiam in τῷ τί ἐστι explicando versari. Etiamsi enim proprie ad τὸ τί ἦν εἶναι pertineat, tamen plurimae res sunt ita comparatae, ut in earum definitionibus materiae sit ratio habenda. Prae ceteris in rebus naturalibus Aristoteles materiae rationem non negligendam esse censuit.[1])

Aristoteles inter veteres philosophos eos, qui ideas posuerint, ad notionis cognitionem proxime accessisse profitetur.[2]) Ac quis non videt, in ideis Platonicis Aristotelicae notionis quasi fundamentum reperiri. Aristoteles praeceptoris doctrinam tantopere impugnatam non prorsus reliquit, sed excoluit et absolvit. Quum a Platone ideas a rebus separatas vituperaret, ipse notionem in vitam transduxit et arctissime cum rebus copulavit. Quum in ideis movendi principium non videret,[3]) ipse notioni tribuit materiae formandae et fingendae potestatem. Ea vero notio, quae formam ad hanc dignitatem evehit, et tanquam anima explet, finis[4]) est, in quo Aristotelicae philosophiae summum cernitur fastigium.

ἀληθὴς ἢ ψευδὴς πᾶσα· ὁ δὲ νοῦς οὐ πάς, ἀλλ' ὁ τοῦ τί ἐστι κατὰ τὸ τί ἦν εἶναι ἀληθής, καὶ οὐ τὶ κατά τινος.

[1]) Metaphys. XI p. 226, 5 Br. φανερὸν οὖν ὅτι καὶ σαρκὸς καὶ ὀφθαλμοῦ καὶ τῶν λοιπῶν μορίων μετὰ τῆς ὕλης ἀεὶ τὸν λόγον ἀποδοτέον.

[2]) Metaphy. I p. 22, 26 τὸ δὲ τί ἦν εἶναι καὶ τὴν οὐσίαν σαφῶς μὲν οὐθεὶς ἀποδέδωκε, μάλιστα δ' οἱ τὰ εἴδη τιθέντες λέγουσιν.

[3]) ibid. p. 21, 26 φανερὸν δ' ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι δυοῖν αἰτίαιν μόνον κέχρηται (sc. ὁ Πλάτων) τῇ τε τοῦ τί ἐστι καὶ τῇ κατὰ τὴν ὕλην. p. 23, 2 ἀκινησίας γὰρ αἴτια μᾶλλον καὶ τοῦ ἐν ἠρεμίᾳ εἶναι φασιν (τὰ εἴδη).

[4]) cf. Trendelenburg. ad Ar. d. anim., p. 295 sq., ubi
γειαν et ἐντελέχειαν praeclare declaravit.

CAP. II.

Duplicem, ut vidimus, viam et rationem analytica ad definitionem investigandam indicabant, quarum quidem altera a rebus nobis notioribus ad notionem simpliciter notiorem, altera a notione ad res proficiscebatur. Sicut autem necessarium erat notionis metaphysicam vim et naturam, quam analytica supposuerant, copiosius illustrare, ita hac in re occurrit quaestio, quid causae sit Aristoteli, ut duplici illa ratione definitionem instituendam esse judicet. Id nobis explicaturis, quid de mentis vi et natura Aristoteles tradiderit, videndum est.

Plato rationem, qua ideae menti oriantur, sic enucleare studuit,[1]) ut eam praeteritae vitae recordatione ideas recuperare censeret. Haec doctrina, ex qua ideae sunt menti insitae et innatae, ut intenta ejus agitatione in vitam suscitari possint, ab Aristotele non probatur. Hic enim, etsi bene animum idearum sedem[2]) dictum esse putet, tamen non universum animum sed solam mentem nec nisi potentia ideas possidere existimat. — Persuasum est Aristoteli mentem ad res cognoscendas ita factam esse, ut earum sit omnium facultas,[3]) ut eas recipere et in suam vim redigere possit; ut actu autem fiat, cujus intelligendi habeat facul-

[1]) cf. Platon. Menon. p. 81. Phaedon. p. 72.

[2]) de anima III, 4 p. 88, 21 Trendel. καὶ εὖ δὴ οἱ λέγοντες τὴν ψυχὴν εἶναι τόπον εἰδῶν, πλὴν ὅτι οὔτε ὅλη ἀλλ' ἡ νοητική, οὔτε ἐντελεχείᾳ ἀλλὰ δυνάμει τὰ εἴδη.

[3]) ibid. 4 p. 88, 14 — — ὥστε μηδ' αὐτοῦ (τ. νοῦ) εἶναι φύσιν μηδεμίαν ἀλλ' ἢ ταύτην, ὅτι δυνατόν· ὁ ἄρα καλούμενος τῆς ψυχῆς νοῦς — — — οὐδέν ἐστιν ἐνεργείᾳ τῶν ὄντων πρὶν νοεῖν. p. 90, 15 ἢ τὸ μὲν πάσχειν κατὰ κοινόν τι διῄρηται πρότερον, ὅτι δυνάμει πώς ἐστι τὰ νοητὰ ὁ νοῦς, ἀλλ' ἐντελεχείᾳ οὐδέν, πρὶν ἂν νοῇ. Cf. analyti. post. II, 19 p. 100, 10.

tatem, necesse esse, ut agat cogitandique motum suscipiat. — Mentem a rerum potestate adeo liberam esse judicat[1]), ut vim habeat cavendi, ne res nolenti quasi obtrudantur, neve ipsi insint earum notiones, priusquam cogitaverit. Quae quum ita sint, apparet, cur mentem tabulae similem esse dicat[2]), in qua nihil inscriptum sit, ut omnia recipiendi habeat facultatem.

Jam nunc quaerendum est, quid agere debeat mens, ut rerum notiones in tabulam istam inscribat; nihil enim soli hoc negotium ab Aristotele mandatur, non rebus, id, quod perperam ei obtruserunt. Fieri non potest, ut gravissima quaestio recte decernatur, nisi differentia sit perspecta, quam Aristoteles in ipsa mente inesse credidit. Sicut et in natura et in iis rebus, quae arte perficiuntur, omnia ad materiae et formae rationem redeunt, ut altera patiatur, altera agat et efficiat, ita in ipsa mente discernendus est intellectus patiens et intellectus agens.[3]) Hunc a corpore separabilem et aeternum, illum caducum et interitui obnoxium esse dicit. — Aristoteles hanc mentis differentiam tam breviter significavit, ut, si primum quaeras, qualis sit patiens ille intellectus, ex ipsius verbis vix quidquam certi haurire possis. Ut pauca, quae sese offerunt, vestigia sequamur, intellectus patiens, quum morti obnoxius esse dicatur,[4]) necesse est, cum ceteris animi facultatibus,

---

1) de anim. III, 4, p. 88, 7 sq. Tr.

2) ibid. p. 90, 18 δεῖ δ᾽ οὕτως ὥσπερ ἐν γραμματείῳ ᾧ μηθὲν ὑπάρχει ἐντελεχείᾳ γεγραμμένον.

3) ibid. Cp. 5 Ἐπεὶ δ᾽ ὥσπερ ἐν ἁπάσῃ τῇ φύσει ἐστί τι τὸ μὲν ὕλη ἑκάστῳ γένει (τοῦτο δὲ ὃ πάντα δυνάμει ἐκεῖνα) ἕτερον δὲ τὸ αἴτιον καὶ ποιητικόν, τῷ ποιεῖν πάντα, οἷον ἡ τέχνη πρὸς τὴν ὕλην πέπονθεν, ἀνάγκη καὶ ἐν τῇ ψυχῇ ὑπάρχειν ταύτας τὰς διαφοράς. —

4) anim. p. 91, 22.

quae eandem subeunt conditionem, arctissime conjunctus sit. Has vero quum sequatur, oportet eas contineat et comprehendat; sic enim Aristoteles singulas quasque animae facultates cohaerere docet, ut inferior sine superiore, superior non sine inferiore esse queat[1]. Quum talis sit, si intellectui agenti tanquam potentia opponitur, nihil aliud significare videtur, nisi mentem, quatenus ea omnia in unum comprehendit, quae ceterae animi facultates ad rerum naturam cognoscendam contulerant.[2]) Quum igitur omne ejus officium in eo versari videatur, quod illarum auxilio adjutus rerum cognoscendarum quasi copiam colligit, ad ejus vim intelligendam illas perlustrare earumque rationem cognoscere necessarium erit.

Ac primum quidem de sensuum perceptione agendum est. Omnium sensuum haec est communis conditio, quod potentia[3]) sunt non actu; ut agant, necesse est, extrinsecus excitentur, sicut lignum nonnisi igni admoto flammam concipere potest. Quum igitur sensus potentia tales sint, quales res, quae percipiuntur, actu, inter has et illas dissimilitudo intercedit. Quam ut superent sensus, patiendi quandam subeunt conditionem; perpessi autem in rerum similitudinem accedunt.[4]) — Quod dicit Aristoteles, sensui patiendum esse, donec a re nihil discrepet, id ne perperam intelligatur, cavendum est. Sensus enim, quum patiuntur, non in

---

[1]) d. anim. II, 2, §. 4 sq. Tr.

[2]) cf. Trendelenburg. commentar. p. 493 sq.

[3]) d. anim. II, 5 *δῆλον οὖν ὅτι τὸ αἰστητικὸν οὐκ ἔστιν ἐνεργείᾳ, ἀλλὰ δυνάμει μόνον. διὸ καθάπερ τὸ καυστὸν οὐ καίεται αὐτὸ καθ' αὑτὸ ἄνευ τοῦ καυστικοῦ.*

[4]) ibid. p. 50, 16 *πάσχει μὲν γὰρ τὸ ἀνόμοιον, πεπονθὸς δ' ὅμοιόν ἐστιν·* p. 53, 1 *τὸ δ' αἰσθητικὸν δυνάμει ἐστὶν οἷον τὸ αἰσθητὸν ἤδη ἐντελεχείᾳ, καθάπερ εἴρηται· πάσχει μὲν οὖν οὐχ ὅμοιον ὄν, πεπονθὸς δ' ὡμοίωται καὶ ἔστιν οἷον ἐκεῖνο.*

Jam [illegible]i id verum fuit, quod supra de intellectu patienti d[illegible]imus, nunc apparet, quibus facultatibus instructus sit, et quibus finibus contineatur. Quamvis non omne cognoscendi munus expleat, tamen ad res intelligendas plurimum conf[illegible] Sensuum, imaginationis, memoriae auxilio adjutus, [illegible] mundi varietatem tanquam peregrinam terram recludit, sed intimam rerum naturam imperfecte divinavit; rerum quasi corpora et externas formas nobis suppeditavit, animas autem non satis intellexit. In his cogno[illegible]ndis agentis intellectus cernitur vis et potestas. [illegible] Aristoteles intellectum patientem agenti sic oppo[illegible], ut alterum omnia fieri, alterum omnia agere et efficere dicat,[1]) nescio an haec significare voluerit. Mens, quum sensuum judicio utens ac memoriae vi instructus res reciperet et colligeret, eo usque pervenit, ut rerum cognoscendarum quasi copiam nancisceretur, ut externis sufficeret conditionibus, quibus rerum cognitio tenetur. At vero intellectus agens sua ipsius agitatione id consequitur, ut notionem, ex qua tanquam ex fonte singulae res collectae vitam hauriunt, deprehendat, vel cognitionem, quam intellectus patiens potentia possidebat, ad actum perducat. Aristoteles utriusque intellectus rationem imagine illustrat. Quemadmodum lux efficit,[2]) ut, qui potentia colores sint, actu fiant, ita intellectus agens, quidquid ab intellectu patienti inventum et collectum est, in actum convertit et ad novam quasi vitam protrahit. —

Quum sensibus negotium daretur, formas rerum in materia expressas, suscipiendi, ille intellectus universa-

---

[1]) D. anim. III, 5 — *καὶ ἔστιν ὁ μὲν τοιοῦτος νοῦς τῷ πάντα γίνεσθαι, ὁ δὲ τῷ πάντα ποιεῖν, ὡς ἕξις τις, οἷον τὸ φῶς.*

[2]) D. anim. III, 5 *ὁ δὲ (νοῦς) τῷ πάντα ποιεῖν, ὡς ἕξις τις, τὸ φῶς· τρόπον γάρ τινα καὶ τὸ φῶς ποιεῖ τὰ δυνάμει ὄντα χρώματα ἐνεργείᾳ χρώματα.*

lem formam comprehendit, quae a materiae vicissitudine revocata re ipsa prior est, ejusque generationi tanquam causa subest.[1]) Ut usitatissimum Aristotelis exemplum afferamus, dum illi formam percipiunt, qualis est *τὸ σιμόν*, hujus cognitioni relinquitur, quod simile est *τῷ κοίλῳ*. —

Huic igitur, si propositum est, illam formam cognoscere, in qua universalis rei notio inclusa est, ex hoc demum ultimum veritatis testimonium repetendum erit, etsi ad rem intelligendam non minus necessarium sit, formam, qualis in materia apparet, perceptam habere. Aristoteles enim eam mentem veram esse dicit,[2]) quae *τὸ τί ἐστι* secundum *τὸ τί ἦν εἶναι* cogitet, vel si breviter dicta in plura diducimus, quae formam, qualis in materia expressa est, quam sensuum opera cognoscit, memoriaeque vi infixam habet, ita cogitet, ut universalem ejus notionem sequatur.

In hac comprehendenda non ea ratione mentem ad rem relatam esse dicit, qua affirmationem et negationem. Hae enim, quum aliquid de aliquo pronuntient, (*σύνθεσίς τις ἤδη νοημάτων ὥσπερ ἓν ὄντων*) verae aut falsae esse possunt.[3]) Menti autem, si contingit, ut rem ex universali ejus notione cogitet, non externum aliquod vinculum efficit (*τὶ κατά τινος*), sed in intimam rei naturam penetrat, eodemque modo ve-

---

[1]) ibid. Cp. 4, p. 89, 18 Tr. *τῷ μὲν οὖν αἰσθητικῷ τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν κρίνει, καὶ ὧν λόγος τις ἡ σάρξ· ἄλλῳ δὲ ἤτοι χωριστῷ ἢ ὡς ἡ κεκλασμένη ἔχει πρὸς αὐτὴν ὅταν ἐκταθῇ, τὸ σαρκὶ εἶναι κρίνει.* Cf. Trendelenburg. commentar. ad hc. locum.

[2]) l. c. Cap. 6 *ὁ δὲ νοῦς οὐ πᾶς (ἀληθὴς ἢ ψευδής ἐστιν), ἀλλ' ὁ τοῦ τί ἐστι κατὰ τὸ τί ἦν εἶναι ἀληθής, καὶ οὐ τὶ κατά τινος.*

[3]) D. anim. III, 6. *ἔστι δ' ἡ μὲν φάσις τι κατά τινος ὥσπερ ἡ κατάφασις, καὶ ἀληθὴς ἢ ψευδὴς πᾶσα· ὁ δὲ νοῦς οὐ πᾶς*, etc. cf. Trendelenb. commentar. p. 507.

ritatem exprimit, quo sensus in iis percipiendis, quae tanquam propria iis offeruntur.[1]) Ita si hujus mentis est, universalem rerum notionem cognoscere, postquam id vera cogitandi actione perfecit, ab ipsis rebus non diversa est.[2]) Mens enim ad res non tanquam ad alienum relata est, sed ita iis respondet, ut, si vere eas cogitaverit, suam ipsius naturam in iis expressam conspiciat. Hinc factum esse videtur, ut Aristoteles mentem, iis omnibus superatis, quae in cognoscendo obstent, semet ipsam cogitare dicat.[3]) Dum enim actu rem cogitat, ab eaque non diversa est, non alienam rem considerat, sed in sua ipsius natura contemplanda occupata est. Haec est mentis *θεωρία*, cujus dulcedinem atque praestantiam Aristoteles tam vivis coloribus praedicavit. — Si quaerimus autem, quomodo mens illa rerum notiones concipiat, nihil invenimus apud Aristotelem, nisi quod mentem res *θιγγάνειν* dicit.[4])

Ut exposita paucis verbis complectar, Aristoteles duplicem distinxit mentis rationem. Ab hac parte pendebat mens a praecedentibus animi facultatibus, ut earum auxilio carere non posset; ab illa parte sua vi ad notionem percipiendam utebatur, ut divinae mentis par-

---

[1]) ibid. — — *ἀλλ' ὥσπερ τὸ ὁρᾶν τοῦ ἰδίου ἀληθές, εἰ δ' ἄνθρωπος τὸ λευκὸν ἢ μή, οὐκ ἀληθὲς ἀεί, οὕτως ἔχει ὅσα ἄνευ ὕλης.* —

[2]) Cap. 4, p. 90, 20 *ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἄνευ ὕλης τὸ αὐτό ἐστι τὸ νοοῦν καὶ τὸ νοούμενον· ἡ γὰρ ἐπιστήμη ἡ θεωρητικὴ καὶ τὸ οὕτως ἐπιστητὸν τὸ αὐτό ἐστιν.* Cap. 7. *Τὸ δ' αὐτό ἐστιν ἡ κατ' ἐνέργειαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι.*

[3]) Cp. VI p. 93, 13; Metaphys. XII p. 249, 7 Br. *αὑτὸν δὲ νοεῖ ὁ νοῦς κατὰ μετάληψιν τοῦ νοητοῦ· νοητὸς γὰρ γίγνεται θιγγάνων καὶ νοῶν· ὥστε ταὐτὸν νοῦς καὶ νοητόν· τὸ γὰρ δεκτικὸν τοῦ νοητοῦ καὶ τῆς οὐσίας νοῦς· ἐνεργεῖ δὲ ἔχων*; p. 255.

[4]) Metaphys. XII p. 249, 7 *αὑτὸν δὲ νοεῖ ὁ νοῦς κατὰ μετάληψιν τοῦ νοητοῦ· νοητὸς γὰρ γίγνεται θιγγάνων καὶ νοῶν.*

tioeps fieret. Jam his expositis, si ad definitionem nostram redeamus, non dubium est, quin huic mentis naturae via et ratio respondeat, quam ad notionem indagandam ingreditur. Quum notio, quippe quae causa sit, in rebus appareat, definitio ad eam declarandam sic procedit, ut experientiam consulat, ut sensibus ceterisque animi facultatibus, quibus nititur intellectus patiens, utatur, ne multa ut ex vultu quasi rerum et externa forma, quid intimo pectore sentiant, conjiciat. At hac in re non consistit, sed ut penitus rem intelligat, ad intellectum agentem se convertit, ut hujus vi intimam rei notionem vere assequatur. Itaque quae est universa Aristotelis cognoscendi lex et conditio, eam videas licet in definitione tanquam in luculento exemplo expressam.[1])

---

[1]) Haud difficile esset, definitionem in philosophia ab Aristotele sic adhibitam esse, exemplis comprobare. Afferimus beatitudinis (εὐδαιμονίας) definitionem (ethic. ad Nicom. I), in qua explicanda, postquam duplicem illam viam distinxit, ab iis proficiscendum esse putat, quae nobis sint notiora. Quamobrem perlustrans varia vitae genera deliberationem instituit, utrum in finibus, quos singula quaeque appetere videntur, summus finis vel beatitudo inesse possit. Hac ratione, quamquam non ipsam invenit definitionem, viam tamen ad eam inveniendam munivit. Nimirum examinando, quid imperfecti habeant istae opiniones, ac cur fines, quos proponunt, ad summi finis dignitatem non accedant, veram sententiam facilius inveniendi potestatem nactus est. — Jam istis finibus examinatis, suam beatitudinis definitionem in medium profert. At hac in re non consistit. Postquam ab iis, quae experientia tradebantur, ad notionem ascendit, ab inventa notione ad illa descendit, ac cum iis, quae communi hominum consensu ferebantur, vel prioribus philosophis placuerant, suam opinionem conciliare studet, quoniam oporteat proposita definitio cum iis, quae ab illis vera de beatitudine prolata sint, consentiat eaque amplectatur. Τῷ μὲν γὰρ ἀληθεῖ πάντα συνᾴδει τὰ ὑπάρχοντα, τῷ δὲ ψευδεῖ ταχὺ διαφωνεῖ τἀληθές. — Itaque quod dicit Aristoteles, notionem iis, quae in natura apparent, confirmari, et ea, quae apparent, notione, (de coelo I, 3

... agitatione pe
haec vero mente excussa sensuum ju
Ex Aristotelis sententia non una ve
cultatum ad res intelligendas sufficit,
tionem vocandae sunt, ut sese invic
confirment. Qua de causa definition
sola inductione neque sola vi menti
junctis viribus perficiendam esse. —
autem, quum neutra carere possimus,
cognoscendi initium faciendum, Ari
locis[1]) nostrae mentis conditioni atqu
taneum esse judicat ab iis proficisci,
notiora et priora. Nam ut vespertilion
ad diei lucem se habent, ita nostrae
ad ea, quae sunt natura notissima.[2]) A
priusquam id detegendi vim assequatu
cus nunquam recipere potest, oportet e
sensibusque offeruntur, perlustret, ac d
pos fiat.

Haec causa fuit, ut Aristoteles ex
aestimaret ac tam diligenter τὸ ὅτι co

quam ad τὸ διότι explicandum progrederetur. Admiratio,[1]) ut dicit Aristoteles, philosophiam procreavit. Naturae mysteria, cujus arcanam vim et effectum sensibus percipimus non intelligimus mentem impellunt, ut leges et causas, quibus contineantur, investiget. Nec primis solum temporibus, sed semper homines ita ad philosophiam pervenerunt. Res enim, quae sensibus objiciuntur nobisque priores sunt, occupant quasi mentem eamque incitant, ut causas perscrutetur, quae natura sunt priores. — Hinc quoque factum est, ut Aristoteles inductioni tantam tribueret auctoritatem eaque tam saepe in philosophia uteretur. Inductio enim sensuum perceptione nitens inde a singulis rebus perceptis ad universalem causam et notionem proficiscitur. —

Hoc modo, quum caute et circumspecte ad ea progrediatur, quae sunt natura priora, saepe[2]) admonet, ut rerum difficultates bene perquiramus, et quasi oculis exponamus. Qui quaestionem instituunt, inquit, nisi hoc faciant, similes sunt iis, qui, quonam ire oporteat, ignorent. Est vero dialecticae, quam πειραστικὴν[3]) appellat, in his difficultatibus ita versari, ut de iis in utramque partem disputet, cognitionemque praeparet. Qua via si persaepe Aristoteles procedere solet, intelli-

---

[1]) Methaphys. I, p. 7, 27 διὰ γὰρ τὸ θαυμάζειν οἱ ἄνθρωποι καὶ νῦν καὶ τὸ πρῶτον ἤρξαντο φιλοσοφεῖν, ἐξ ἀρχῆς μὲν τὰ πρόχειρα τῶν ἀπόρων θαυμάσαντες, εἶτα κατὰ μικρὸν οὕτω προϊόντες etc.

[2]) Metaphys. III p. 40, 25 Br. διὸ δεῖ τὰς δυσχερείας τεθεωρηκέναι πάσας πρότερον, τούτων τε χάριν καὶ διὰ τὸ τοὺς ζητοῦντας ἄνευ τοῦ διαπορῆσαι πρῶτον ὁμοίους εἶναι τοῖς ποῖ δεῖ βαδίζειν ἀγνοοῦσι etc. De anim. I, 2 Ἐπισκοποῦντας δὲ περὶ ψυχῆς ἀναγκαῖον ἅμα διαποροῦντας περὶ ὧν εὐπορεῖν δεῖ etc.

[3]) Metaphys. IV, p. 64, 30 Br. ἔστι δὲ ἡ διαλεκτικὴ πειραστική, περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωριστική· ἡ δὲ σοφιστικὴ φαινομένη, οὖσα δ' οὔ.

gitur, quantopere cavendum esse censeat, ne temere et inconsiderate ad notionem explicandam accedamus.

Itaque pro nostrae mentis ratione Aristoteles cognoscendi initium ab iis putat ducendum esse, quae nobis sunt priora et notiora. At haec via non sufficit. Mens quoad a praecedentibus animi facultatibus pendet, cui quidem omnis illa cognitio debebatur, per se sola, ut vidimus, intimam rerum naturam non aperit. Necesse est, ut sua ipsius vi utatur, ut ex suis fontibus legem et notionem hauriat, quae est natura prior et notior. Hoc modo id, quod inductio imperfectum reliquerat, absolvit, quaeque experientia collegerat, notionis luce collustrat. Haec est altera cognoscendi via et ratio, quae quam arcte cum priori conjuncta sit, definitionis edocuit exemplum. —

Utramque autem noluit Aristoteles in infinitum abire; nam infinitum cogitando percurrere non licet. Sicut summa principia, quae mens ponit, demonstrari nequeunt, ita singula quaeque, quae sensus arripiunt, immediata esse debent.[1]) Itaque quae est lex demonstrationum,[2]) ut ex utraque parte finitae sint, eadem valet in universa cognitione.

Sunt, qui Aristotelem in singulis haerere neque experientiae fines transgredi dictitent. Horum, quid valeat sententia, ex antecedentibus perspicuum est. Etsi enim verissimum sit, Aristotelem nobis non eam vim concedere, ut opertis quasi oculis ex nostro sinu rerum leges causasque depromamus, etsi ubique experientiam

---

[1]) Ethic. Nicom. VI, 12, p. 1143 a, 35 Bek. *καὶ ὁ νοῦς τῶν ἐσχάτων ἐπ᾽ ἀμφότερα· καὶ γὰρ τῶν πρώτων ὅρων καὶ τῶν ἐσχάτων νοῦς ἐστι καὶ οὐ λόγος.*

[2]) analyt. posteri. I, Cp. 19 sq; ibid. Cap. 21, p. 82, b, 31 *πεπερασμέναι γάρ εἰσιν αἱ ὁδοί, τὰ δὲ πεπερασμένα πεπερασμένως ἀνάγκη πεπεράνθαι πάντα.*

profiteatur, tamen ultimum veritatis judicium penes intellectum esse judicat. Rerum cognitio ex Aristotelis sententia quasi harmonia est, ad quam efficiendam omnes animi facultates conferre debent. Atque haec doctrina dignissima est, in cujus memoriam nostra redeat philosophia. —

TYPIS PETSCHIL

Prantl, Carl.

SYMBOLAE CRITICAE

IN

ARISTOTELIS

PHYSICAS AUSCULTATIONES.

VIRO ILLUSTRISSIMO

FRIDERICO THIERSCH

PRAECEPTORI PATRONO FAUTORI

DIEM NATALEM

A. D. XV. CAL. IUL. A. MDCCCXLIII.

PIE ET REVERENTER

GRATULATUR

CAROLUS PRANTL.

BEROLINI.
Guilelmus Besser.
1843

Quo quis plura et maiora in nos beneficia congessit et quo vehementius animus nos impellit, ut, non in ingratos ea cumulata esse, profiteamur et testemur, eo magis debiles nos esse et impares sentimus, non dico re et factis referendo, sed verba etiam ipsa tanquam trita et vulgaria animum aequare non posse summopere dolemus. Sed suavissimum tamen idemque honorificentissimum et ipsis nobis est, si, quot et quanta viro praeclarissimo debeamus, publice fateri et, quid sentiamus saltem, enuntiare licet.

Ita Tu quoque, **FRIDERICE THIERSCH**, vir illustrissime atque ornatissime, sinas, quaeso, ut grato nunc animo dicam, quanta clementia Tu sodalem me Seminarii Philologici Monacensis institueris atque docueris, quanta benignitate Tu meum in hanc Berolinensem litterarum universitatem proficiscendi consilium adiuveris, quot denique consiliis Tu me rexeris et ad

finem persequendum incitaveris, — et permittas, ut hoc die Tibi congratulantium agmini e longinquo me adiungam vehementissime cupiens atque optans, ut hanc lucem et Tuis exoptatissimam et omnibus litterarum amicis celeberrimam per longam annorum seriem revertentem firmissima virium et corporis valetudine iucundissimaque tranquillitate videas.

Accipias quaeso, Vir Illustrissime, huncce libellum, quo utinam digniora proferre possim, quae Tuo nomine exornem, et, qua es clementia et humanitate, tamquam tenue grati animi testimonium iudices.

Tuam vero, Vir Illustrissime, in me benevolentiam ut mihi in futurum serves, rogo atque obsecro.

Scripsi Berolini m. Iun. MDCCCXLIII.

Universam Aristotelis philosophiam ut penitus intelligere possimus, singulos libros accuratissimo studio summaque animi intentione examinare debemus atque perscrutari, neque despicere licet singulorum verborum investigationem, quae ad totam philosophi doctrinam animo percipiendam nil conferat, sed id ipsum quaerendum est, ut verba primum proprio sensu intelligamus neque alienam auctori doctrinam obtrudamus. Ii itaque loci, quorum sensus minus aperte perspicitur, summa diligentia examinandi et, quando librariorum tantum culpa depravati apparuerint, maxima cura emendandi sunt, quod ut iam firma quadam ratione in Aristotelis libris fieri possit, plurima in editione Berolinensi adiumenta allata sunt, quum antea in dubia textus auctoritate et fide de vera lectione vix aliquid suspicari licuerit.

Ad physicarum auscultationum libros ars critica nondum adhibita est lateque patet coniecturarum campus, quum neque ex versione germanica, quam adnotationibus exstructam Christianus Hermanus Weisse edidit (Lips. 1829) neque ex ista editione, quam nuperrime Carolus Hermannus Weise curavit*), ad emendandos locos difficiles aliquid lucremur. Editionis

*) Conf. *Neue Jenaer Litteratur-Zeitung* 1842, N. 124, pag. 515 – 517.

Berolinensis itaque apparatu critico usi et adhibitis veteribus commentariis graecis (nec omissis recentiorum editorum adnotationibus) veram aliquot locis lectionem invenisse nobis visi sumus, et hae coniecturae, quas nunc publici iuris facimus, ut benigne a viris doctis excipiantur et clementer iudicentur, quantum maxime oramus, et inscitia, non fraude, commissum esse, si quas ab aliis iam prolatas attulimus, obtestamur.

Lib. I, c. 3, pag. 186, 30.

οὐδὲν χωριστόν· οὐ γὰρ ᾗ χωριστόν] Aristoteles demonstrans, unum idque immobile elementum cogitari non posse, Parmenidis doctrinam refutat et res, de quibus idem praedicetur, ideo non iam eandem et unam esse dicit; quod ut probet, albi coloris exemplo utitur his verbis: *εἰ μόνα τὰ λευκὰ ληφθείη σημαίνοντος ἓν τοῦ λευκοῦ, οὐδὲν ἧττον πολλὰ τὰ λευκὰ καὶ οὐχ ἕν, οὔτε γὰρ τῇ συνεχείᾳ ἓν ἔσται τὸ λευκὸν οὔτε τῷ λόγῳ* i. e. *si res albas summamus, ideo quia albus color unus est, non iam res albae una tantum sunt, quum neque cohaerentes unum tantum corpus efficiant neque definitione eaedem sint;* his tanquam argumentum haec adnectit: *ἄλλο γὰρ ἔσται τὸ εἶναι λευκῷ καὶ τὸ δεδεγμένῳ* i. e. *aliud enim est album esse et aliud coloris particeps esse* i. e. *etiamsi τὸ λευκῷ εἶναι unum sit, tamen τὸ δεδεγμένῳ εἶναι non unum est;* omnia hucusque bene procedunt, sed quid haec, quae sequuntur: *καὶ οὐκ ἔσται παρὰ τὸ λευκὸν οὐδὲν χωριστόν· οὐ γὰρ ᾗ χωριστόν, ἀλλὰ τῷ εἶναι ἕτερον τὸ λευκὸν καὶ ᾧ ὑπάρχει* —? Simplicius postquam priora bene explicavit, diversas

scilicet et multas esse res albas, ita (fol. 26 init.) concludit: *ὥστε πολλὰ ἔσται τὰ λευκὰ καὶ μενούσης ἀληθοῦς τῆς λεγομένης προτάσεως* (fol. 25 b sub fin. *εἰ γὰρ μόνον εἴη τὸ λευκὸν καὶ μηδὲν ἄλλο, ὡς πᾶν παρὰ τὸ λευκὸν μὴ ὂν εἶναι καὶ τὸ μὴ ὂν μηδὲν, οὐδὲ οὕτως ἓν τῷ ἀριθμῷ δείκνυται τὸ λευκόν*) *παρὰ τὸ λευκὸν οὐδὲν, ἄλλος γὰρ ἑκατέρου λόγος καίτοι λευκῶν ἀμφοῖν λεγομένων,* — sed hac ratione si Aristotelis verba intelligenda essent, nil probarent et aequo iure omitti possent. Themistii vero explicatio — (fol. 17 a) *τὸ πλῆθος τῶν λευκῶν εὐφώρατον ἅπαντι, ἀλλ' ἓν μόνον ἔστω τὸ λευκὸν συνεχὲς καὶ ἡνωμένον· ἀλλ' οὐδὲ τοῦτο ἕν ἐστιν εἰ σκοποίης κατὰ τὸν λόγον, ἀλλὰ δύο τοὐλάχιστον ἐν αὐτῷ τό τε ὑποκείμενον σῶμα καὶ ἡ λευκότης* — cum verborum nexu, qualem apud Aristotelem legimus, non consentit, et obscurum manet, cur auctor nunc dicere voluerit, colorem a re separari non posse; et hac ipsa difficultate motus Philoponus ad eam explicationem confugit, ut dixerit, Aristotelem cavere voluisse, ne Platonis ideam a re separabilem docere videretur; — hoc vero ineptum esse nemo non videt. Si autem tenemus, quid Aristoteles probare voluerit, iam apparet, omnem rem in eo versari, ut doceatur, *multas res, etiamsi unum quoddam de iis praedicetur, ideo non unam rem esse;* nil aliud vero monstratum erat, quam colorem ipsum et rem eum gerentem confundi non debere, et praecipuum igitur argumentum, res scilicet misso colore plures esse, adhuc desideratur, quod quidem in verbis *καὶ οὐκ ἔσται παρὰ τὸ λευκὸν οὐδὲν χωριστὸν* nobis latere

videtur, quae, si post οὐδέν inserueris ἕν, optimum huncce praebeant sensum: *et iam igitur* (quum diversus sit color a re ipsa) *nullae res* (οὐδὲν) *una res erunt* (ἓν ἔσται), *si disiunctae erunt* (χωριστὸν) *ab illo albo colore* (παρὰ τὸ λευκὸν). Postremorum vero verborum — οὐ γὰρ ᾗ χωριστὸν, ἀλλὰ τῷ εἶναι ἕτερον τὸ λευκὸν καὶ ᾧ ὑπάρχει — sensum quidem acu tetigit Simplicius explicans: καὶ οὐ δεῖ ταράττεσθαι μὴ ἀναγκασθῶμεν, ἕτερον τῷ λόγῳ λέγοντες τὸ συμβεβηκὸς παρὰ τὸ ὑποκείμενον χωριστὴν αὐτῷ (sc. Παρμενίδῃ) δοῦναι τοῦ ὑποκειμένου τὴν ὑπόστασιν, οὐ γὰρ ἀνάγκη, ὧν ὁ λόγος ἕτερος, ταῦτα καὶ καθ' ὑπόστασιν ἀλλήλων κεχωρίσθαι, — et similiter circumscribit Philoponus: δύο δ' οὐχ ὡς δυνάμενα χωρὶς ἀλλήλων ὑποστῆναί ποτε, τοῦτο μὲν γὰρ ἀμήχανον ὅλως, λευκὸν εἶναί τι καθ' ἑαυτὸ χωρὶς ὑποκειμένου τινός, — (minus bene Themistius h. l. explicavit) —, sed verborum lectionem perturbatam esse, inde iam apparet, quod enunciatum verbo caret. Is autem, quem desideramus, sensus repetito vocabulo χωριστόν evadit: οὐ γὰρ ᾗ χωριστὸν, χωριστὸν, ἀλλὰ τῷ εἶναι ἕτερον τὸ λευκὸν καὶ ᾧ ὑπάρχει i. e. *non enim quatenus natura sua vere separabilis esse debeat, color separabilis est, sed logice tantum, quum diversae res sint color et id, quod colore affectum est.* Relativum adverbium ᾗ ea, qua nos h. l. explicamus, significatione ab Aristotele usurpatum esse, docent loci phys. ausc. III, 1, p. 201, 11 ubi κίνησις definitur ἡ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ᾗ τοιοῦτον, κίνησίς ἐστιν, οἷον τοῦ μὲν ἀλλοιωτοῦ, ᾗ ἀλλοιωτὸν, ἀλλοίωσις, — et ibidem v. 28 ἡ τοῦ δυ-

νάμει ὄντος ἐντελέχεια, ᾗ κινητὸν, κίνησις, – omnium vero simillimus locus est d. anim. I, 1, p. 403, b, 9 *ἢ οὐκ ἔστι τις ὁ περὶ τὰ πάθη τῆς ὕλης τὰ μὴ χωριστὰ, μηδ' ᾗ χωριστὰ, ἀλλ' ὁ φυσικὸς κ. τ. λ.**)

Lib. I, c. 3, pag. 186, b, 5.

ἀλλ' ἐκείνῳ] Iam veteribus difficultatem moverunt verba: *εἰ οὖν τὸ ὅπερ ὂν μηδενὶ συμβέβηκεν, ἀλλ' ἐκείνῳ, τί μᾶλλον τὸ ὅπερ ὂν σημαίνει τὸ ὂν ἢ μὴ ὄν;* — universus cum ceteris nexus postulat, ut monstretur, illud, quod *τὸ ὅπερ ὂν* vocatur, nulli rei tanquam *συμβεβηκὸς* esse, illi vero omnes ceteras res, et in hunc quoque sensum Simplicius explicavit: *εἰ τὸ κυρίως ὂν, ὃ καλοῦμεν ὅπερ ὂν, μηδενὶ ἄλλῳ συμβέβηκεν, ἀλλ' ἐκείνῳ ἄλλο τι συμβέβηκεν,* — Philoponus autem dubius haeret, num simili ratione explicare debeat (*εἰ οὖν ἀδύνατον τὸ ὅπερ ὂν συμβεβηκέναι τινὶ, ἀλλ' ἐκείνῳ τῷ ὅπερ ὄντι συμβέβηκεν ἕτερόν τι, τουτέστι τῇ οὐσίᾳ τὸ συμβεβηκὸς*) an mutata interpunctione verba *τί μᾶλλον* cum illis *ἀλλ' ἐκείνῳ* iungere; hac autem ratione verba statim sequentia (*τὸ ὅπερ ὂν σημαίνει τὸ ὂν ἢ μὴ ὄν*) sensu cassa redduntur, cum Simplicio vero ne verba *ἄλλο τι* vel *ἕτερόν τι* ex mente suppleamus, linguae usu prohibemur. Iam si pro *ἀλλ'*

---

*) Saepius in Aristotelis codicibus, si quae bis ponenda erant, altera vice omittuntur ut e. g. phys. ausc. III, 1, p. 200, b, 26, quo loco vir cum eximia semper reverentia nobis nominandus, L e o n a r d u s S p e n g e l (in commentatione de septimo physicorum libro, *Abhdl. d. Münch. Acad. d. Wissensch.* III, 2, p. 311) verba *τὸ δὲ δυνάμει* bis ponenda esse data occasione docuit.

scripserimus τἄλλα δ', sensus, quem quivis desiderat, sponte prodit, neque timendum erit, ne auctorem ipsum, non librarium, correxerimus.

Lib. II, c. 1, pag. 192, 13.

τὰ μὲν γὰρ φύσει ὄντα πάντα φαίνεται ἔχοντα ἐν ἑαυτοῖς ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως, τὰ μὲν κατὰ τόπον, τὰ δὲ κατ' αὔξησιν καὶ φθίσιν, τὰ δὲ κατ' ἀλλοίωσιν] Deest γένεσις καὶ φθορά, quo eo magis offendi possimus, quum initio libri tertii (c. 1, p. 200, b, 32—201, 15), ubi κίνησις definitur, disertis verbis quatuor motus modi numerentur: οὐκ ἔστι κίνησις παρὰ τὰ πράγματα, μεταβάλλει γὰρ τὸ μεταβάλλον ἀεὶ ἢ κατ' οὐσίαν ἢ κατὰ ποσὸν ἢ κατὰ ποιὸν ἢ κατὰ τόπον, ... ἕκαστον δὲ διχῶς ὑπάρχει πᾶσιν, οἷον τὸ τόδε (sc. οὐσία, quod spectat γένεσιν καὶ φθοράν), τὸ μὲν γὰρ μορφὴ αὐτῶν τὸ δὲ στέρησις· καὶ κατὰ τὸ ποιὸν (i. e. ἀλλοίωσις), τὸ μὲν γὰρ λευκὸν τὸ δὲ μέλαν· καὶ κατὰ τὸ ποσὸν (i. e. αὔξησις καὶ φθίσις) τὸ μὲν τέλειον τὸ δ' ἀτελές· ὁμοίως καὶ κατὰ τὴν φορὰν (i. e. ἡ κατὰ τόπον κίνησις) τὸ μὲν ἄνω τὸ δὲ κάτω, ... ὥστε κινήσεως καὶ μεταβολῆς ἔστιν εἴδη τοσαῦτα ὅσα τοῦ ὄντος .... ἡ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελέχεια, ᾗ τοιοῦτον, κίνησίς ἐστιν, οἷον τοῦ μὲν ἀλλοιωτοῦ, ᾗ ἀλλοιωτόν, ἀλλοίωσις, τοῦ δὲ αὐξητοῦ καὶ τοῦ ἀντικειμένου φθιτοῦ ... αὔξησις καὶ φθίσις, τοῦ δὲ γενητοῦ καὶ φθαρτοῦ γένεσις καὶ φθορά, τοῦ δὲ φορητοῦ φορά. Huic vero ipsi loco alius rursus contradicit, quo Aristoteles eorum opinionem, qui motum sine vacuo non esse posse putaverint,

refutat et in omni saltem motu id non esse dicit (IV; 7, p. 214, 26): οὐδεμία δ' ἀνάγκη, εἰ κίνησις ἔστιν, εἶναι κενόν· ὅλως μὲν οὖν πάσης κινήσεως οὐδαμῶς ...., ἀλλοιοῦσθαι γὰρ τὸ πλῆρες ἐνδέχεται, ἀλλὰ δὴ οὐδὲ τὴν κατὰ τόπον κίνησιν, ἅμα γὰρ ἐνδέχεται ὑπεξιέναι ἀλλήλοις, οὐδενὸς ὄντος διαστήματος χωριστοῦ παρὰ τὰ σώματα τὰ κινούμενα· καὶ τοῦτο δῆλον καὶ ἐν ταῖς τῶν συνεχῶν δίναις, ὥςπερ καὶ ἐν ταῖς τῶν ὑγρῶν· ἐνδέχεται δὲ καὶ πυκνοῦσθαι μὴ εἰς τὸ κενὸν ἀλλὰ διὰ τὸ τὰ ἐνόντα ἐκπυρηνίζειν οἷον ὕδατος συνθλιβομένου τὸν ἐνόντα ἀέρα, καὶ αὐξάνεσθαι οὐ μόνον εἰσιόντος τινὸς ἀλλὰ καὶ ἀλλοιώσει, οἷον εἰ ἐξ ὕδατος γίνοιτο ἀὴρ — i. e. *sine vacuo facile explicari posse* ἀλλοίωσιν *et* φορὰν *et* αὔξησιν, – γένεσις vero καὶ φθορὰ h. l. tanquam ad πάσην κίνησιν non pertinentes silentio praetermittuntur. Ex hac autem discrepantia non concludere licet, quartam motus speciem iis locis, ubi tres tantum nominentur, excidisse, aut, ubi quatuor, aliunde insertam esse, quum universa de hac re philosophi doctrina ex pluribus locis eruta hanc difficultatem prorsus solvat. Primum enim animadvertendum, illo loco, quo quatuor motus numerantur, vocabula κίνησις et μεταβολὴ sine discrimine usurpari (οὐκ ἔστι δὲ κίνησις παρὰ τὰ πράγματα, μεταβάλλει γὰρ τὸ μεταβάλλον κ. τ. λ. et ὥστε κινήσεως καὶ μεταβολῆς ἐστιν εἴδη τοσαῦτα), quod non temere factum esse, ex auctoris ipsius verbis (IV, 10, p. 218, b, 19) elucet: μηδὲν δὲ διαφερέτω λέγειν ἡμῖν ἐν τῷ παρόντι κίνησιν ἢ μεταβολήν — ubi de tempore agit, ad cuius rationem relatus motus

certe a mutatione non differt. Hoc autem ipsum discrimen Aristoteles in primo et secundo libri quinti capite docet; postquam enim dixit (p. 225, 7), triplicem esse mutationem — *ὥστε ἀνάγκη ἐκ τῶν εἰρημένων τρεῖς εἶναι μεταβολὰς, τήν τε ἐξ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον καὶ τὴν ἐξ ὑποκειμένου εἰς μὴ ὑποκείμενον καὶ τὴν ἐκ μὴ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον* — iam probat, neque *γένεσιν* neque *φθορὰν* motum esse (v. 25): *ἀδύνατον γὰρ τὸ μὴ ὂν κινεῖσθαι, εἰ δὲ τοῦτο, καὶ τὴν γένεσιν κίνησιν εἶναι .... οὐδὲ δὴ ἡ φθορὰ κίνησις, ἐναντίον μὲν γὰρ κινήσει ἢ κίνησις ἢ ἠρεμία, ἡ δὲ φθορὰ γενέσει ἐναντίον· ἐπεὶ δὲ πᾶσα κίνησις μεταβολή τις, μεταβολαὶ δὲ τρεῖς αἱ εἰρημέναι, τούτων δὲ αἱ κατὰ γένεσιν καὶ φθορὰν οὐ κινήσεις, αὗται δ' εἰσὶν αἱ κατ' ἀντίφασιν, ἀνάγκη τὴν ἐξ ὑποκειμένου εἰς ὑποκείμενον μεταβολὴν κίνησιν εἶναι μόνην* h. e. non omnem mutationem esse motum, mutationem enim complecti *γένεσιν καὶ φθορὰν* et motum, motus vero tria esse genera (p. 225, b, 7) *ἀνάγκη τρεῖς εἶναι κινήσεις τήν τε τοῦ ποιοῦ καὶ τὴν τοῦ ποσοῦ καὶ τὴν κατὰ τόπον· κατ' οὐσίαν δ' οὐκ ἔστι κίνησις διὰ τὸ μηδὲν εἶναι οὐσίᾳ τῶν ὄντων ἐναντίον.* Tres igitur recte motus enumerantur c. 2 (p. 226, 24—35) *λείπεται κατὰ τὸ ποιὸν καὶ τὸ ποσὸν καὶ τὸ ποῦ κίνησιν εἶναι μόνον .... ἡ μὲν οὖν κατὰ τὸ ποιὸν κίνησις ἀλλοίωσίς ἐστι .... ἡ δὲ κατὰ τὸ ποσὸν αὔξησις καὶ φθίσις ... ἡ δὲ κατὰ τόπον ἔστω φορὰ καλουμένη,* — ita VII, 2, p. 243, 6 *ἐπεὶ δὲ τρεῖς εἰσι κινήσεις ἥ τε κατὰ τόπον καὶ κατὰ τὸ ποιὸν καὶ κατὰ τὸ ποσὸν, ἀνάγκη καὶ τὰ κινούμενα τρία, ἡ*

μὲν οὖν κατὰ τόπον φορὰ, ἡ δὲ κατὰ τὸ ποιὸν ἀλλοίωσις, ἡ δὲ κατὰ τὸ ποσὸν αὔξησις καὶ φθίσις, — et VIII, 7, p. 260, 26 *τριῶν δ' οὐσῶν κινήσεων τῆς τε κατὰ μέγεθος καὶ τῆς κατὰ πάθος καὶ τῆς κατὰ τόπον, ἣν καλοῦμεν φοράν* ..... etiam d. Coel. IV, 3, p. 310, 23 *ἐπεὶ γάρ εἰσι τρεῖς αἱ κινήσεις ἡ μὲν κατὰ μέγεθος, ἡ δὲ κατ' εἶδος, ἡ δὲ κατὰ τόπον*... ibid. b, 22 *τὸ μὲν ἐν τῷ ποιῷ τὸ δ' ἐν τῷ ποσῷ μεταβάλλει καὶ ἐν τόπῳ τὰ μὲν κοῦφα ἄνω τὰ δὲ βάρεα κάτω,* — et d. gen. et corr. I, 1, p. 314, b, 27 *ἄν τε μεταβάλλῃ κατὰ τόπον ἄν τε κατ' αὔξησιν καὶ φθίσιν ἄν τε κατ' ἀλλοίωσιν,* — et secernuntur etiam *γένεσις καὶ φθορὰ* a ceteris c. 2 init. *περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τῆς ἁπλῆς λεκτέον .... καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἁπλῶν κινήσεων, οἷον περὶ αὐξήσεως καὶ ἀλλοιώσεως* (h. l. *ἡ κατὰ τόπον* non commemoratur, quia de ea iam in phys. ausc. actum erat). Sed ubi de motu simul et mutatione sermo est (sicut phys. ausc. III, 1), iam *γένεσις καὶ φθορὰ* inter ceteras recensentur et quodammodo quatuor motus genera apparent, ita VIII, 7, p. 261, 27 *ὅτι μὲν τοίνυν τῶν κινήσεων ἡ φορὰ πρώτη, φανερὸν ἐκ τούτων ..... ὅτι μὲν οὖν τῶν ἄλλων κινήσεων* (praeter *φορὰν* scil.) *οὐδεμίαν ἐνδέχεται συνεχῆ εἶναι, ἐκ τῶνδε φανερόν· ἅπασαι γὰρ ἐξ ἀντικειμένων εἰς ἀντικείμενά εἰσιν αἱ κινήσεις καὶ μεταβολαὶ, οἷον γενέσει μὲν καὶ φθορᾷ τὸ ὂν καὶ τὸ μὴ ὂν ὅροι, ἀλλοιώσει δὲ τἀναντία πάθη, αὐξήσει δὲ καὶ φθίσει ἢ μέγεθος ἢ μικρότης ἢ τελειότης μεγέθους καὶ ἀτέλεια.* Mutationem inde solam in quatuor species dividi, quum per se patet tum auctoris verbis confirmatur

d. gen. et corr. I, 4, p. 319, b, 31 *ὅταν μὲν οὖν κατὰ τὸ ποσὸν ᾖ ἡ μεταβολὴ τῆς ἐναντιώσεως, αὔξη καὶ φθίσις, ὅταν δὲ κατὰ τόπον, φορὰ, ὅταν δὲ κατὰ πάθος καὶ τὸ ποιὸν, ἀλλοίωσις, ὅταν δὲ μηδὲν ὑπομένῃ οὗ θάτερον πάθος ἢ συμβεβηκὸς ὅλως, γένεσις τὸ δὲ φθορὰ* et c. 5, p. 320, 12 *ὅτι ἡ μὲν ἐκ τοῦδε εἰς τόδε μεταβολὴ οἷον ἐκ δυνάμει οὐσίας εἰς ἐντελεχείᾳ οὐσίαν, γένεσίς ἐστιν, ἡ δὲ περὶ μέγεθος αὔξησις καὶ φθίσις, ἡ δὲ περὶ πάθος ἀλλοίωσις.* Atque nunc demum elucet, cur Aristoteles in elementis i. e. igne, aëre, aqua, terra, quorum motum nil aliud quam motum ad formam propriam esse dicit (d. Coel. IV, 3, p. 310, 33), etiam *γένεσιν* cum motu fere confundat (l. c. p. 311, 4): *φανερὸν δὴ, ὅτι δυνάμει ὂν εἰς ἐντελέχειαν ἰὸν ἔρχεται ἐκεῖ καὶ εἰς τοσοῦτον καὶ τοιοῦτον, οὗ ἡ ἐντελέχεια καὶ ὅσου καὶ οἵου καὶ ὅπου.* Ex his itaque omnibus apparet, *κίνησιν* proprie dictam in tres species dividi, *μεταβολὴν* vero in quatuor, et optime ab illo loco, quem initio posuimus, *γένεσιν* et *φθορὰν* abesse.

Lib. II, c. 2.

Huius capitis extrema pars multum depravata et mutilata in codicibus nobis relicta est, et, quemadmodum saepius in Aristotelis operibus accidere solet, plura menda in unum locum ita congesta sunt, ut ne optimi quidem codices verae lectionis vestigia servaverint, unde fere semper agnoscere licet, quando primus quidam codex, ex quo nostri fluxere, et ipse corruptus fuerit. Ita in hoc capite apertum primum mendum

inest verbis (p. 194, 7): *δηλοῖ δὲ καὶ τὰ φυσικώτερα τῶν μαθημάτων, οἷον ὀπτικὴ καὶ ἁρμονικὴ καὶ ἀστρολογία· ἀνάπαλιν γὰρ τρόπον τιν' ἔχουσι τῇ γεωμετρίᾳ· ἀλλ' ἡ μὲν γεωμετρία περὶ γραμμῆς φυσικῆς σκοπεῖ, ἀλλ' οὐχ ᾗ φυσική, ἡ δ' ὀπτικὴ μαθηματικὴν μὲν γραμμήν, ἀλλ' οὐχ ᾗ μαθηματικὴ ἀλλ' ᾗ φυσική*, — nam illud *ἀλλὰ* ante *ἡ μὲν* sensu caret, neque vero lectio *ἡ μὲν γάρ*, quam codex F et optimus ille E (et hic quidem recentiore manu illatam) praebent, genuina esse videtur*), — sed scribendum potius *εἰ ἡ μέν*. Plura perturbata videntur in verbis, quae sequuntur (v. 18) *πότερον οὖν τῆς αὐτῆς ἢ ἄλλης ἑκατέραν γνωρίζειν; εἰς μὲν γὰρ τοὺς ἀρχαίους ἀποβλέψαντι δόξειεν ἂν εἶναι τῆς ὕλης*, — quorum sensum quivis intelligit et iam Simplicius, Themistius, Philoponus bene explicavere; duplex enim quum sit natura — *ὕλη* et *εἶδος* — Aristoteles quaerit, *num hae duae partes in diversas cadant scientias, veteres autem* dicit *philosophos materiem tantum perscrutatos esse* (*ἐπὶ μικρὸν γάρ τι μέρος Ἐμπεδοκλῆς καὶ Δημόκριτος τοῦ εἴδους καὶ τοῦ τί ἦν εἶναι ἥψαντο*), — sed in verbis haeremus, quum non solum post verba *τῆς αὐτῆς* desideremus *ἐπιστήμης*, quod aliunde intelligi ne-

*) Codici F omnino dubiis locis non multum tribuendum est, quippe qui plerumque id praebeat, quod prima specie quisque exspectet ac scriptum velit; ideoque quo faciliores sunt eius lectiones, eo cautius in textum recipiendae; ex innumeris exemplis unum est II, 4, p. 196, 28, ubi *λέγοντες γὰρ* prima verba anacoluthi sunt, quo vix offendamur, in illo autem codice *γὰρ* omissum et *λέγοντες* in *λέγοντας* mutatum est (ita ut a verbo antecedenti *θαυμάσαι* pendeat); in quo recentiorem emendationem facile agnoscimus.

quit, sed etiam genitivus *τῆς ὕλης* prorsus non sit quo referatur; bene omnia procederent, si inserto illo *ἐπιστήμης* etiam pro *τῆς ὕλης* legatur *ἄλλης* hoc sensu: *num igitur eiusdem est scientiae an diversarum utramque naturae partem cognoscere? veteres quidem si quis spectaret, facile diversarum esse videretur, nam Empedocles et Democritus formam et definitionem paullulum tantum tetigere.* — Neque minus sensui contradicit lectio nobis tradita verborum (v. 28) *ἡ δὲ φύσις τέλος καὶ οὗ ἕνεκα*, — toto enim hoc capite quum Aristoteles docere voluerit, physici esse, universam naturam, et materiem et formam, complecti, demonstravit, eiusdem esse scientiae *ὕλην* et *εἶδος* scire; et iam addit: *ἔτι τὸ οὗ ἕνεκα καὶ τὸ τέλος τῆς αὐτῆς καὶ ὅσα τούτων ἕνεκα* i. e. *verum etiam ad eandem scientiam pertinent finis et id, quod finis causa fit*, — statim deinde sequuntur illa verba: *ἡ δὲ φύσις τέλος καὶ οὗ ἕνεκα*, quae mutanda esse in *ἡ δὲ φύσις τέλος καὶ ἕνεκά του* facile apparet, i. e. *est vero in natura non solum finis, sed etiam id, quod finis causa fit;* esse autem naturam revera *ἕνεκά του*, aperte auctor ipse dicit c. 7, p. 198, b, 4 *ὥστε ἐπεὶ ἡ φύσις ἕνεκά του, καὶ ταύτην εἰδέναι δεῖ καὶ πάντων ἀποδοτέον τὸ διὰ τί*, et ex eius doctrina in natura finis est *τὸ εἶδος καὶ τὸ τί ἦν εἶναι*, id vero, quod finis causa fit (*τὸ ἕνεκά του*) *ἡ ὕλη*. His ipsis itaque verbis Aristotelem monere, ut physici non solum formam sed etiam materiem contemplentur, id iam Alexander apud Simpl. fol. 67 (*μὴ μόνον τὸ εἶδος, ὅπερ ἐστὶν ἡ κυρίως φύσις, ἀλλὰ καὶ τὴν ὕλην, οὕτω γὰρ ὁ Ἀλέξανδρος ἀκούει*) intellexit,

quo accedit verborum ipsorum nexus, quorum altera pars (v. 29 *ὧν γὰρ συνεχοῦς κ. τ. λ.* usque ad b, 9) *τὸ τέλος* seu *τὸ οὗ ἕνεκα* respicit, altera (b, 9 *ἔστι τῶν πρός τι ἡ ὕλη, ἄλλῳ γὰρ εἴδει ἄλλη ὕλη*) *τὸ ἕνεκά του.* — Porro b, 4 pro verbis *ἡ ἀρχιτεκτονικὴ, ἡ δὲ* legendum est *ἡ δὲ ἀρχιτεκτονικὴ*, in antecedentibus enim quum Aristoteles dixerit, duo esse artium genera, alteram *τέχνην χρωμένην*, alteram vero *ἀρχιτεκτονικὴν*, quae ad *ποιητικὰς* pertineat, iam harum discrimen non in eo ponere potest, ut *ἀρχιτεκτονικὴ τοῦ εἴδους γνωριστικὴ, χρωμένη* vero *τῆς ὕλης ποιητικὴ* sit; sin mutaverimus, quemadmodum diximus, optime omnia procedunt: *δύο αἱ … τέχναι, ἥ τε χρωμένη καὶ τῆς ποιητικῆς ἡ ἀρχιτεκτονικὴ, διὸ καὶ ἡ χρωμένη ἀρχιτεκτονική πως, διαφέρει δὲ ᾗ ἡ μὲν τοῦ εἴδους γνωριστικὴ, ἡ δὲ ἀρχιτεκτονικὴ ὡς ποιητικὴ τῆς ὕλης,* — et sic demum exemplum, quod sequitur, congruit: *ὁ μὲν γὰρ κυβερνήτης* (i. e. *ὁ χρώμενος*) *ποῖόν τι τὸ εἶδος τοῦ πηδαλίου γνωρίζει καὶ ἐπιτάττει, ὁ δὲ* — iam vero excidit vocabulum *ἀρχιτέκτων* — *ἐκ ποίου ξύλου καὶ ποίων κινήσεων ἔσται.* — Longe autem difficillima postrema huius capitis verba sunt. Aristoteles postquam docuit, neutram naturae partem physico negligendam esse, ita pergit (p. 194, b, 9): *μέχρι δὴ πόσου τὸν φυσικὸν δεῖ εἰδέναι τὸ εἶδος καὶ τὸ τί ἐστιν; ἢ ὥσπερ ἰατρὸν νεῦρον ἢ χαλκέα χαλκὸν, μέχρι του· τινὸς γὰρ ἕνεκα ἕκαστον, καὶ περὶ ταῦτα, ἅ ἐστι χωριστὰ μὲν εἴδει, ἐν ὕλῃ δέ· ἄνθρωπος γὰρ ἄνθρωπον γεννᾷ καὶ ἥλιος· πῶς δ' ἔχει τὸ χωριστὸν καὶ τί ἐστι, φιλοσοφίας τῆς πρώτης διορίσαι ἔργον;* — ita

Bekkerus interpunxit, sed verba *τινὸς γὰρ ἕνεκα ἕκαστον* sublata maiore interpunctione ante *τινὸς* et minore post *ἕκαστον* parenthetice summenda sunt, ita ut sensus sit: *quatenus igitur physicus etiam formam et definitionem scire debet? an forte, sicut etiam medicus nervum et faber aes, aliquatenus tantum (omnia enim finis cuiusdam causa sunt) et in iis (tantum) rebus, quae separari quidem possunt, quod attinet formam, in materia vero tamen haerent.* Iam vero verba *ἄνθρωπος γὰρ ἄνθρωπον γεννᾷ καὶ ἥλιος* quid sibi volunt? priora, *ἄνθρωπος ἄνθρωπον γεννᾷ*, a sensu non absona sunt, nam in hominis generatione non sufficit mera materies, quum homo ex ea tum demum fiat, si forma accesserit humana*); exemplum itaque est, quomodo forma definitione quidem separari possit, in materia autem inhaerere debeat, — sed verba *καὶ ἥλιος* sensu prorsus carent; Philoponus ita explicat, tanquam sol et ipse ad terram appropinquans et ab ea recedens hominem gignere possit, quae gignendi vis solis etiamsi ab Aristotele ipso (d. gen. et corr. II, 10) doceatur, hoc tamen loco tantum abest ut aliquid probet, ut fere absurdum sit, eam ad haec verba explicanda adhibere; sed excidisse nonnulla etiam in his verbis videntur (propter *ὁμοιοτέλευτον* fortasse), et hac fere ratione lacuna explenda: *καὶ ἥλιος μὴ θερμαίνων οὐκέτι ἥλιος* vel *καὶ ἥλιος μὴ τῇ κύκλῳ φορᾷ κινούμενος οὐκέτι ἥλιος* vel *καὶ ἥλιος μὴ ἀνατέλλων καὶ δύνων οὐκέτι ἥλιος*, quorum omnium fere idem sensus hic foret; et

---

*) Conf. d. gener. anim. I, 20 sq. et II, 1.

sol quoque, si ea certa forma vel definitione, quam nunc habet, caruerit, iam non amplius erit sol i. e. *etiam in sole forma materiei inhaeret, etiamsi logice separari possit**). Certa sane talibus locis vix proferri possunt et in eo fere acquiescendum erit, ut ex verbis antecedentibus et sequentibus eorum, quae desiderantur, sensum tantummodo eruamus.

Lib. II, c. 6, pag. 197, b, 23.

Discrimen hoc capite Aristoteles demonstrat, quod intercedat inter *τὸ ἀπὸ τύχης* et *τὸ αὐτόματον* et argumentum quoque affert ex significatione, quam habeat *τὸ μάτην*, his verbis: *σημεῖον δὲ τὸ μάτην, ὅτι λέγεται ὅταν μὴ γένηται τὸ ἕνεκα ἄλλου ἐκείνου ἕνεκα,* quae sensu carent; quid enim est: *si quid, quod propter aliud quoddam est, non propter id est?* — sed patet, pro *ἐκείνου* legendum esse *ἐκεῖνο οὗ*: *dicitur itaque τὸ μάτην, si id, quod propter aliud quoddam fit, id ipsum, propter quod geritur, non fit,* — atque sic demum restitutis verbis exemplum congruit *οἷον τὸ βαδίσαι λαπάξεως ἕνεκά ἐστιν· εἰ δὲ μὴ ἐγένετο βαδίσαντι, μάτην φαμὲν βαδίσαι καὶ ἡ βάδισις ματαία, ὡς τοῦτο ὂν τὸ μάτην τὸ πεφυκὸς ἄλλου ἕνεκα, ὅταν μὴ περαίνῃ ἐκεῖνο, οὗ ἕνεκα ἐπεφύκει.* Iam Simplicius (fol. 79) et Philoponus illa verba recte explicarunt, ille: *ὅταν τὸ ἕνεκα ἄλλου γινόμενον μὴ ἐκεῖνο ἔχῃ τέλος, οὗ ἕνεκα*

---

*) Similiter in libris d. part. anim. et d. gener. anim. saepius Aristoteles dicit, solam materiem carnis vel sanguinis vel ossium nondum carnem vel sanguinem vel ossa efficere, nisi forma animata — *ψυχή* — accedat.

ἐγίγνετο, — hic: *μάτην τὸ πεφυκὸς μὲν ἄλλου ἕνεκα γίγνεσθαι, ἀποτυγχάνον δὲ τοῦ τέλους.*

Lib. III, c. 5, pag. 205, b, 13.

ἀλλ' ὅτι οὐ πέφυκεν οὕτως· καίτοι ἐξείη ἂν λέγειν] de quibus verbis ut disputare possimus, etiam antecedentia exscribamus oportet: *Ἀναξαγόρας δ' ἀτόπως λέγει περὶ τῆς τοῦ ἀπείρου μονῆς, στηρίζειν γὰρ αὐτό φησι τὸ ἄπειρον, τοῦτο δὲ ὅτι ἐν αὐτῷ· ἄλλο γὰρ οὐδὲν περιέχει, ὡς ὅπου ἄν τι ᾖ, πεφυκὸς ἐνταῦθα εἶναι· τοῦτο δ' οὐκ ἀληθὲς, εἴη γὰρ ἄν τί που βίᾳ καὶ οὐχ οὗ πέφυκεν· εἰ οὖν ὅτι μάλιστα μὴ κινεῖται τὸ ὅλον (τὸ γὰρ αὐτῷ στηριζόμενον καὶ ἐν αὐτῷ ὂν ἀκίνητον εἶναι ἀνάγκη), ἀλλὰ διὰ τί οὐ πέφυκε κινεῖσθαι, λεκτέον, οὐ γὰρ ἱκανὸν τὸ οὕτως εἰπόντα ἀπηλλάχθαι· εἴη γὰρ ἂν καὶ ὁτιοῦν ἄλλο οὐ κινούμενον, ἀλλὰ πεφυκέναι οὐδὲν κωλύει, ἐπεὶ καὶ ἡ γῆ οὐ φέρεται, οὐδ' εἰ ἄπειρος ἦν, εἰργμένη μέντοι ἀπὸ τοῦ μέσου, ἀλλ' ὅτι οὐ πέφυκεν οὕτως· καίτοι ἐξείη ἂν λέγειν ὅτι στηρίζει αὐτήν· εἰ οὖν μηδ' ἐπὶ τῆς γῆς τοῦτο αἴτιον ἀπείρου οὔσης, ἀλλ' ὅτι βάρος ἔχει, τὸ δὲ βάρυ μένει ἐπὶ τοῦ μέσου, ἡ δὲ γῆ ἐπὶ τοῦ μέσου, ὁμοίως ἂν καὶ τὸ ἄπειρον μένοι ἐν αὐτῷ διά τιν' ἄλλην αἰτίαν καὶ οὐχ ὅτι ἄπειρον καὶ στηρίζει αὐτὸ αὐτό.* Sensus est: *Anaxagoras, qui infinitum manere putat, ineptam affert causam, infinitum scilicet dicens a se ipso fulciri, quum in se ipso sit, nil enim aliud id circumdare* (pro *περιέχει* fortasse *περιέχειν* scribendum est, quamquam apud Aristotelem exempla mutatae constructionis non desunt), *quasi omnia ibi a natura*

esse debeant, ubi sunt, sed facile aliquid cogitari potest, quod invitum aliquo loco maneat neque eo loco sit, quo a natura esse debeat; utique igitur dicendum foret, cur a natura immobile esse debeat, dicto enim tantummodo rem absolvere non licet, quum nil obstet, quin multae res, quae non moveantur, a natura tamen se movendi facultate praeditae sint, sicut terra (quae in medio mundo posita est, non movetur neque moveretur, etiamsi infinita esset, at simulatque a medio remota esset, iam moveretur. Iam sequuntur illa verba difficilia: *ἀλλ' οὐχ ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλο οὗ ἐνεχθήσεται, μείνειεν ἂν ἐπὶ τοῦ μέσου* (haec tria vocabula omittit cod. E), *ἀλλ' ὅτι οὐ* (*οὐ* omittit cod. E) *πέφυκεν οὕτως.* Simplicius in lemmate habet: *ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλο οὗ ἐνεχθήσεται, μένοι ἂν ἐπὶ τοῖ μέσου, ἀλλ' οὐχ ὅτι πέφυκεν οὕτως,* circumscriptio vero prorsus cum vulgata lectione congruit (fol. 113): *ἀλλ' οὐ διὰ τοῦτο ἔμενεν, ὅτι οὐκ εἶχέ που ἐνεχθῆναι ὡς ἄπειρος, οὐδὲ ὅτι στηρίζει ἑαυτὴν, ἀλλ' ὅτι ὑπὸ τῆς τοῦ μέσου δυνάμεως, ἐν ᾧ πέφυκεν εἶναι, ὑπὸ ταύτης εἴργεται κινεῖσθαι.* Philoponus, qui vulgatam in lemmate habet, confuse et inepte explicat. Verborum sensus necessarie hic esse debet: *sed non eam ob causam terra (in medio) manet, quia nil aliud sit, quo ferri possit (h. e. non quia in se ipsa sit sive a se ipsa fulciatur), sed quia a natura sic, non aliter,* (*οὕτως* i. e. *ὥστε μένειν ἐπὶ τῷ μέσῳ καὶ φέρεσθαι πρὸς τὸ μέσον*) *constituta est;* et in hunc quoque sensum Themistius optime explicat (fol. 34) *διὰ τοῦτο γὰρ καὶ τῇ γῇ τὸ μένειν κατὰ φύσιν ἐστίν· ἐπειδὴ καὶ τόπου ὑπάρχοντος, ὅμως οὐ κινεῖται, διότι πέφυκεν ἐν τῷ μέσῳ*

μένειν· ὥστε εἰ καθ' ὑπόθεσιν ἄπειρος ἦν, ἐν τῷ μέσῳ κειμένη ὡς νῦν ἔχει, οὐ διότι ἄπειρος ἦν καὶ ἐστήριζεν ἐν ἑαυτῇ ἔμενεν, ἀλλ' ὅτι μένειν ἐν τῷ μέσῳ βάρος ἔχουσα ἐπεφύκει. Optime itaque illud οὐ ante πέφυκεν cod. E omittit, quem sequentes etiam tria illa verba — ἐπὶ τοῦ μέσου — quae abundent, resecanda putamus*); neque vero minus manifestum est, ante vocabulum ἐξείη inserendum esse οὐκ; id enim ipsum Aristoteles monstrare voluit, inepte ab Anaxagora illam causam τοῦ στηρίζεσθαι ἐν αὑτῷ allatam esse, exemploque terrae usus nunc concludere debet: *sed tamen* (*quamvis sc. terra a natura constituta sit, ut in medio maneat*) *dicere non licet, eam a se ipsa fulciri.* Ita demum lectione emendata argumentatio bene cohaeret: *si igitur ne terra quidem propterea, quod se ipsam fulciat, quiescit, sed quia pondus habet, pondus vero in medio quiescit, — simili modo etiam* τὸ ἄπειρον *aliam ob causam quiescit, quam quia infinitum sit et se ipsum fulciat.*

Lib. III, c. 5, 206, 4—6.

Multis argumentis Aristoteles hoc capite probat, *infinitum non existere*, quorum postremum hoc est: ἁπλῶς δ' εἰ ἀδύνατον τόπον ἄπειρον εἶναι, ἐν τόπῳ δὲ πᾶν σῶμα, ἀδύνατον ἄπειρόν τι εἶναι σῶμα· ἀλλὰ

---

*) Similiter VI, 8, 238, b, 31 solus cod. E in verbis ἐν ᾧ δὲ χρόνῳ particulam δὲ omittit, qua inserta enunciatum apodosi caret; cui optimi illius codicis auctoritati accedit, quod VI, 6, 236, b, 22, ubi eadem iisdem fere verbis dicta occurrunt, nullus codex δὲ insertum praebet.

μὴν τό γε ποῦ ἐν τόπῳ καὶ τὸ ἐν τόπῳ ποῦ· εἰ οὖν μηδὲ ποσὸν οἷόν τ' εἶναι τὸ ἄπειρον· πόσον γάρ τι ἔσται, οἷον δίπηχυ ἢ τρίπηχυ, ταῦτα γὰρ σημαίνει τὸ ποσόν· οὕτω καὶ τὸ ἐν τόπῳ ὅτι ποῦ· τοῦτο δὲ ἢ ἄνω ἢ κάτω ἢ ἐν ἄλλῃ τινὶ διαστάσει τῶν ἕξ· τούτων δ' ἕκαστον πέρας τί ἐστιν, — quae non inter se cohaerent; corruptam vero lectionem iam protasis (εἰ οὖν etc.) apodosi carens prodit. Ex Simplicii, Themistii, Philoponi explicationibus fere aliquis concludere possit, post verba οἷόν τ' εἶναι τὸ ἄπειρον apodosin excidisse his fere verbis contentam: οὐκ ἔσται ἐν τόπῳ τὸ ἄπειρον, Simplicius enim habet (fol. 114): εἰ οὖν μηδὲ ὡρισμένον ποσὸν δύναται εἶναι τὸ ἄπειρον, διότι μερικόν τι τὸ ἄπειρον γίνεται οὕτως οἷον δίπηχυ ἢ τρίπηχυ, οὐδὲ ἐν τόπῳ δύναται εἶναι, — Themistius non satis dilucide (fol. 34): ὡς εἰ ἀδύνατον ἄπειρον εἶναι τόπον, ἐν τόπῳ δὲ πᾶν σῶμα, ἀδύνατον ἄπειρον εἶναι σῶμα· τὸ πρῶτον δέ, τὸ ἄρα δεύτερον· ἀλλὰ μὴν τὸ ἐν τόπῳ καὶ ἐν τινὶ τόπῳ· εἰ (legendum εἰ δ') ἐν μηδενὶ, οὔτε (legendum οὐδὲ) ἐν τόπῳ, ὥσπερ οὐδὲ ποσὸν, ὃ μήτε δίπηχυ μήτε τρίπηχυ μηδὲ κατ' ἄλλον τινὰ ἀριθμόν· εἰ δὲ ἐν τινὶ τόπῳ, πάντως ἢ ἐν τῷ ἄνω ἢ ἐν τῷ κάτω ἤ που ἀλλαχοῦ, τοῦτο δ' ἤδη πολλάκις ἀδύνατον ἀπεδείξαμεν. Philoponus autem quamvis prorsus false opinetur, τὸ ποσὸν exempli gratia tantum illatum esse (παραδείγματι τῷ τοῦ ποσοῦ κέχρηται .... καὶ τὸ ἄπειρον εἰ ἔσται ἐν τόπῳ πάντως καὶ ἐν τινὶ τῶν τοῦ τόπου εἰδῶν ἔσται ἢ ἄνω ἢ κάτω· ἀλλὰ μὴν ἀδύνατον ἔν τινι τούτων εἶναι, ὡς δέδεικται· οὐδὲ ἐν τόπῳ ἄρα ὅλως· ἀλλὰ μὴν πᾶν

σῶμα ἐν τόπῳ, ἀδύνατον ἄρα ἄπειρον εἶναί τι σῶμα· ὥσπερ γὰρ οὐδὲ ποσὸν οἷόν τ' εἶναι ὃ μὴ πάντως ποσόν τί ἐστι, φημὶ δὲ δίπηχυ ἢ τρίπηχυ, οὕτως οὐδ' ἐν τόπῳ οἷόν τ' εἶναι, ὃ μή πού ἐστι, λέγω δὲ ποῦ οἷον τὸ ἄνω ἢ τὸ κάτω· ὃ δὲ μὴ ἐνδέχεται εἶναί που, τοῦτο οὐδὲ ἐνδέχεται ἐν τόπῳ εἶναι), — tamen, quemadmodum etiam Simplicius et Themistius, argumentationis cardinem in eo versari putat, ut probetur, infinitum non in spatio esse posse; omnes enim ita explicant, tanquam argumenta hac ratione decurrant: τὸ ἐν τόπῳ καὶ τὸ ποῦ ταὐτό· τὸ δὲ ποῦ ἐν μιᾷ τῶν ἓξ διαστάσεων, ὧν ἑκάστη πέρας τί ἐστι· τὸ ποῦ ἄρα πέρας ἔχει· καὶ τὸ ἐν τόπῳ ἄρα (ἐπεὶ ταὐτό ἐστι τὸ ἐν τόπῳ καὶ τὸ ποῦ) πέρας ἔχει· ὃ δὲ πέρας ἔχει, ποσόν τί ἐστι· τὸ ἐν τόπῳ ἄρα ποσόν τί ἐστι· τὸ δὲ ἄπειρον οὐ ποσόν· οὐκ ἄρα τὸ ἄπειρον ἐν τόπῳ· εἰ γὰρ ἔσται ἐν τόπῳ, ποσόν τι ἤδη ἔσται. Haec autem primum cum verbis antecedentibus non congruunt — ἁπλῶς δ' εἰ ἀδύνατον τόπον ἄπειρον εἶναι, ἐν τόπῳ δὲ πᾶν σῶμα, ἀδύνατον ἄπειρόν τι εἶναι σῶμα —, quibus demonstratum est, fieri non posse, ut infinitum existat — ἀδύνατον, εἶναι τὸ ἄπειρον —; si itaque in sequentibus probaretur tantum, fieri non posse, ut infinitum in spatio sit, postremum argumentationis membrum ex mente supplendum esset: quia igitur non in spatio esse potest infinitum, omnino non existit; deinde obstat etiam particularum usus ἀλλὰ μὴν, quae apud Aristotelem significant, aliquid prioribus simile iam adiungi (*verum etiam id accedit* seu *verum etiam hac ratione intelligitur* — ἀλλὰ μὴν καὶ ὧδε σκεπτέον —;)

eadem itaque res, diversa tantum ratione, denuo argumentis confirmatur (non existere posse scil. infinitum) et argumentatio ita procedere debet: *πᾶν σῶμα ἐν τόπῳ, ὁ δὲ τόπος οὐκ ἄπειρος, οὐδὲν ἄρα σῶμα ἄπειρον· ἀλλὰ μὴν καὶ ὧδε· ταὐτόν ἐστι τὸ ἐν τόπῳ καὶ τὸ ποῦ· τὸ δὲ ποῦ ἐν μιᾷ τῶν ἓξ διαστάσεων, ὧν ἑκάστη πέρας τί ἐστιν· τὸ ἄρα ποῦ πέρας ἔχει· τὸ δὲ πέρας ἔχον ποσόν τί ἐστιν· τὸ ἄρα ἐν τόπῳ ποσόν τί ἐστι· τὸ δὲ ἄπειρον εἰ ἔσται, ποῦ ἔσται, ἐν τόπῳ ἄρα ἔσται τὸ ἄπειρον, τὸ δὲ ἐν τόπῳ ποσόν τί ἐστι· τὸ ἄπειρον ἄρα ποσόν τι ἔσται — τοῦτο δὲ ἀδύνατον, οὐκ ἄρα ἔστι τὸ ἄπειρον.* Hic sensus itaque necessarius prodibit, si *οὐδ'* ante verba *οἷόν τ' εἶναι* inseruerimus, mutataque mutanda interpunctione in verbis *οὕτω καὶ τὸ ἐν τόπῳ* articulum *τὸ* auctoritate codicis E (qui vitiose etiam praepositionem *ἐν* omittit) eiecerimus, ita ut posterior enunciati pars sic constituatur: *εἰ οὖν μηδὲ ποσὸν, οὐδ' οἷόν τ' εἶναι τὸ ἄπειρον· ποσὸν γάρ τι ἔσται οἷον δίπηχυ ἢ τρίπηχυ (ταῦτα γὰρ σημαίνει τὸ ποσὸν) οὕτω καὶ ἐν τόπῳ, ὅτι ποῦ, τοῦτο δὲ ἢ ἄνω ἢ κάτω ἢ ἄλλῃ τινὶ διαστάσει τῶν ἕξ, τούτων δ' ἕκαστον πέρας τί ἐστι* (verba, quae post coniunctionem *ὅτι* sequuntur omnia ab ea pendent) i. e. *si itaque* (*quum idem sit τὸ ποῦ et τὸ ἐν τόπῳ*) *ne quantitas quidem esse potest infinitum, etiam omnino existere non potest; si enim existeret, revera quantitas esset in spatio, quia alicubi esse deberet, et id quidem in una ex illis sex spatii categoriis, quae semper finem in se continent.*

Lib. IV, c. 1, pag. 208, b, 3.

ὅτε δὲ τὸν αὐτὸν τόπον τοῦτον ἄλλο τι τῶν σωμάτων κατέχει, τοῦτο δὴ τῶν ἐγγινομένων καὶ μεταβαλλόντων ἕτερον πάντων εἶναι δοκεῖ] Aristoteles argumentum affert, quo ducti homines putent, spatium separatum existere, transpositis enim duabus rebus, ubi prius e. g. aër fuerit, iam nunc e. g. aquam esse, et quando eundem locum nova res obtineat, hunc locum ipsum a rebus, quae intrarint et exierint, diversum quoddam videri; unde apparet, pro τοῦτο legendum esse οὗτος, nam spatium — ὁ τόπος —, non res illata, id est, quod ἕτερόν τι videatur, et illud τοῦτο magis ad verba ἄλλο τι referendum esset. Saepius quidem Aristotelem constat nomina masculini vel feminini generis pronomine generis neutrius — τοῦτο vel τόδε — repetere, praesertim quum τὸ μὲν — τὸ δὲ ponat (phys. ausc. II, 3, p. 195, 8 τὸ μὲν ad ἀνδριαντοποιητικὴ, τὸ δὲ ad χαλκὸς referendum, et d. coel. III, 8, p. 307, 2 τὸ μὲν ad σφαῖρα, τὸ δὲ ad πυραμίς pertinet), — sed h. l. aliquantum differt, quum demonstrari demum debeat, locum ἕτερόν τι et tanquam χρῆμά τι esse ita ut ad illud τι, quod sit τόπος, iam genus pronominis antecedentis exaequetur. Etiam verba, quae sequuntur — ἐν ᾧ γὰρ ἀὴρ ἐστι νῦν, ὕδωρ ἐν τούτῳ πρότερον ἦν, ὥστε δῆλον ὡς ἦν ὁ τόπος τι καὶ ἡ χώρα ἕτερον ἀμφοῖν, εἰς ἣν καὶ ἐξ ἧς μετέβαλον — nos movent, ut οὗτος genuinam esse lectionem putemus, quae facillime a librariis propter illud ἕτερον, quod sequitur, immutari potuerit.

Lib. IV, c. 6, pag. 213, 31.

διὸ τὸ πλῆρες ἀέρος κενὸν εἶναι] Eorum, qui vacuum aut esse aut non esse contenderint, opiniones Aristoteles hoc capite examinat eosque, qui negarint vacuum esse, perversa id ratione probasse dicit, quum monstraverint, utres vacuos magnam vim habere; homines vero, quam falsum sit argumentum, sensisse narrat: *οἱ δὲ ἄνθρωποι βούλονται κενὸν εἶναι διάστημα, ἐν ᾧ μηδέν ἐστι σῶμα αἰσθητόν* (*sed homines id vacuum nominant, in quo nihil est — in utribus vero vacuis dictis aër est —*), *οἰόμενοι δὲ τὸ ὂν ἅπαν εἶναι σῶμά φασιν, ἐν ᾧ ὅλως μηδέν ἐστι, τοῦτ' εἶναι κενόν* (*quum vero iudicent, omne, quod existat, corpus esse — et aërem igitur, quippe qui existat —, id tantum, in quo prorsus nihil sit, vacuum appellant*), — iam sequuntur verba illa: *διὸ τὸ πλῆρες ἀέρος κενὸν εἶναι*, e quibus negationem excidisse, et ante *κενόν* igitur *μή* inserendum esse, manifestissime apparet, quum tum demum hic sensus necessarius efficiatur: *unde etiam id, quod aëre impletum est (utres scil.) non vacuum esse dicunt et falsum inde argumentum evincunt.* Consentiunt etiam ea, quae sequuntur: *οὔκουν τοῦτο δεῖ δεικνύναι, ὅτι ἔστι τι ὁ ἀήρ, ἀλλ' ὅτι κ. τ. λ.* Prorsus false explicant Simplicius, Themistius, Philoponus minus accurate Aristotelis verba inspicientes dicentis, homines id, in quo prorsus nihil — *ὅλως μηδὲν* — sit, vacuum nominare et omne, quod existat, corpus esse putare; at falsa lectione coacti ita eam explicare studuere, tanquam aër, qui minus sensum feriat, ideo corpus esse hominibus non visus sit.

Lib. IV, c. 3, pag. 222, 25.

Definit auctor, quid sit *τὸ ποτέ* his verbis: *τὸ ποτὲ χρόνος ὡρισμένος πρὸς τὸ πρότερον νῦν, οἷον ποτὲ ἐλήφθη Τροία καὶ ποτὲ ἔσται κατακλυσμός· δεῖ γὰρ πεπεράνθαι πρὸς τὸ νῦν· ἔσται ἄρα ποσός τις ἀπὸ τοῦδε χρόνος καὶ εἰς ἐκεῖνον, καὶ ἦν εἰς τὸ παρελθόν.* In his iam ex exemplo allato apparet, duo genera *τοῦ ποτὲ* doceri, alterum, quod ad tempus praeteritum spectet, alterum quod ad futurum; deinde etiam aperte monstratur, a tempore praesenti exeundum esse in metiendo quum praeterito tum futuro; si itaque dicimus *ποτὲ*, tempus aut praeterito termino finire possumus aut futuro, est igitur *τὸ ποτὲ χρόνος ὡρισμένος πρὸς τὸ πρότερον καὶ τὸ ὕστερον νῦν*, et ita certe emendandus erit hic locus, quemadmodum dilucidissime iam ex veterum commentariis patet, qui omnes veram lectionem circumscribunt; Simplicius enim dicit (fol. 177, b): *ἔστιν οὖν φησι τὸ ποτὲ χρόνος ὡρισμένος πρός τε τὸ πρότερον νῦν καὶ τὸ ὕστερον νῦν*, — Philoponus: *τὸ ποτέ φησι χρόνος ὁριζόμενος ὑπὸ δύο νῦν τοῦ τε ἐνεστῶτος κἀκείνου ἐν ᾧ ἢ γέγονεν ἢ ἔσται τὸ πρᾶγμα*, — Themistius vero (fol. 47, b): *τὸ δὲ ποτὲ χρόνος ὡρισμένος ὑπὸ τοῦ παρόντος νῦν καὶ τοῦ προτέρου καὶ τοῦ ὑστέρου*, — quos tres commentariorum locos textui emendando gravissimos in scholiorum collectione, quam editio Berolinensis continet, frustra quaesiveris.

Lib. IV, c. 14, pag. 223, b, 12—20.

ἐπεὶ δ' ἐστὶ φορὰ καὶ ταύτης ἡ κύκλῳ, ἀριθμεῖται δ' ἕκαστον ἑνί τινι συγγενεῖ, μονάδες μονάδι, ἵπποι δ' ἵππῳ, οὕτω καὶ ὁ χρόνος χρόνῳ τινὶ ὡρισμένῳ· μετρεῖται δ' ὥσπερ εἴπομεν ὅ τε χρόνος κινήσει καὶ ἡ κίνησις χρόνῳ· τοῦτο δ' ἐστιν, ὅτι ὑπὸ τῆς ὡρισμένης κινήσεως χρόνῳ μετρεῖται τῆς τε κινήσεως τὸ ποσὸν καὶ τοῦ χρόνου· εἰ οὖν τὸ πρῶτον μέτρον πάντων τῶν συγγενῶν, ἡ κυκλοφορία ἡ ὁμαλὴς μέτρον μάλιστα, ὅτι ὁ ἀριθμὸς ὁ ταύτης γνωριμώτατος. Ita vulgo hic locus legitur. In antecedentibus Aristoteles demonstraverat, tempus omnium motus generum communem esse mensuram quemadmodum numerum omnium rerum numerabilium; in his vero, quum tempus mensura motus, motus autem mensura temporis sit, quaerit, quonam motus genere utendum sit ad metiendum tempus, et docet, circuli motu tantum nos tempus metiri posse; in quibus quum sensus manifeste eluceat, verba tamen negotia facessunt; primum enim haec sensu carent: *ἐπεὶ δ' ἐστὶ φορὰ καὶ ταύτης ἡ κύκλῳ*, certissime vero emendabuntur veraque lectio restituetur, si vocabulum *πρώτη* inseramus ante *ἐστὶ*, ut verba *ἐπεὶ δὲ πρώτη ἐστὶ φορὰ καὶ ταύτης ἡ κύκλῳ* significent: *quum vero localis motus primus sit motuum, huius vero primus is, quo circulus movetur etc.* (sane plura quoque excidisse possunt, e. g. *ἁπασῶν πρώτη τῶν κινήσεων* vel *πασῶν τῶν κινήσεων πρώτη* vel *πρώτη τῶν κινήσεων*, sed simplicissimum est, *πρώτη* tantum inserere, quum cetera ex antecedentibus facillime in-

telligantur). Meliore deinde interpunctione ea, quae nunc mala perturbata vix intelligi possunt, in hunc modum distinguenda sunt: *ἐπεὶ δὲ πρώτη ἐστὶ φορὰ καὶ ταύτης ἡ κύκλῳ, ἀριθμεῖται δ' ἕκαστον ἑνί τινι συγγενεῖ, μονάδες μονάδι, ἵπποι δ' ἵππῳ, οὕτω καὶ ὁ χρόνος χρόνῳ τινὶ ὡρισμένῳ, μετρεῖται δ' ὥσπερ εἴπομεν ὅ τε χρόνος κινήσει καὶ ἡ κίνησις χρόνῳ (τοῦτο δ' ἐστὶν, ὅτι ὑπὸ τῆς ὡρισμένης κινήσεως χρόνῳ μετρεῖται τῆς τε κινήσεως τὸ ποσὸν καὶ τοῦ χρόνου)*, — *εἰ οὖν τὸ πρῶτον μέτρον πάντων τῶν συγγενῶν, ἡ κυκλοφορία ἡ ὁμαλὴς μέτρον μάλιστα, ὅτι ὁ ἀριθμὸς ὁ ταύτης γνωριμώτατος*, — ea constructione, ut *εἰ οὖν τὸ* prima apodoseos verba sint et enunciatum *εἰ οὖν .... συγγενῶν* et ipsum apodoseos tantum pars sit: *quum vero motus localis primus sit et huius primus is circuli, numeremus vero omnia cognato quodam ...., metiamur vero non solum tempus motu, sed etiam motum tempore (quia scilicet quantitatem utramque et motus et temporis per motum tempore finitum metimur), — iam igitur, si quidem id, quod primum est, etiam omnia sibi cognata metitur, circuli motus potissimum mensura erit.*

Lib. V, c. 1, pag. 224, 30.

Initio huius libri Aristoteles demonstrat, omnia, quae mutentur, mutari aut per accidens aut quia pars eorum mutetur aut per se, si scilicet neque *κατὰ συμβεβηκὸς* neque *τῷ ἄλλο τι τῶν αὐτοῦ μεταβάλλειν* mutentur, de quibus postremis dicit: *καὶ τοῦτ' ἐστὶ τὸ καθ' αὑτὸ κινητὸν, κατ' ἄλλην δὲ κίνησιν ἕτερον,*

οἷον ἀλλοιωτὸν, καὶ ἀλλοιώσεως ὑγιαντὸν ἢ θερμαντὸν ἕτερον i. e. *et hoc quidem id est, quod per se mobile dicamus* — de motu igitur, non de mutatione in universum loquitur*) — *in alio vero motus genere aliud e. g. id cuius forma mutatur;* dicit itaque auctor, id, quod neque per accidens neque partibus tantum mutetur, in motu *τὸ καθ' αὑτὸ κινητὸν* appellari, si vero de alio motus genere agatur (dividitur autem *μεταβολὴ* in *γένεσιν καὶ φθορὰν* et *κίνησιν*, *κίνησις* vero in *φορὰν* et *ἀλλοίωσιν* et *αὔξησιν καὶ φθίσιν*), iam non amplius *τὸ καθ' αὑτὸ κινητὸν* nominari, sed aliud quoddam — *ἕτερον* — e. g. in *ἀλλοιώσει* vocari *τὸ καθ' αὑτὸ ἀλλοιωτόν.* Quae quum hucusque optime processerint, verba *καὶ ἀλλοιώσεως ὑγιαντὸν ἢ θερμαντὸν ἕτερον* omnia turbant, quorum sensus (*et a formae mutatione τὸ ὑγιαντὸν et τὸ θερμαντὸν diversa sunt*) fere nullus est; sed excidisse tantum videtur ante *ἕτερον* particula *ἢ*, qua in suum locum restituta et haec cum antecedentibus optime nexa eum, quem debent, praebebunt sensum: *et illud itaque, (quod neque per accidens neque partibus tantum mutatur ideoque in motu τὸ καθ' αὑτὸ κινητὸν, in formae mutatione vero τὸ καθ' αὑτὸ ἀλλοιωτὸν nominatur) etiam inter formae mutationes ipsas* (*ἀλλοιώσεως* itaque genitivus partitivus quem vocant) *varia nomina gerit e. g. τὸ καθ' αὑτὸ ὑγιαντὸν vel τὸ καθ' αὑτὸ θερμαντὸν vel aliud quoddam — ἢ ἕτερον.* Hunc verborum sensum iam Simplicius et Themistius intellexisse videntur, quorum

*) Conf., quae ad II, 1, p. 192, 13 de discrimine inter motum et mutationem disputavimus.

alter dicat (fol. 180): *τρίτη δὲ διαφορὰ μεταβολῆς ἐστιν, ὅταν μήτε κατὰ συμβεβηκὸς κινῆται τὸ κινούμενον μήτε κατὰ μέρος, ἀλλὰ προηγουμένως καὶ οὐχὶ τῷ ἄλλο κινεῖσθαι, ὅπερ πρῶτον τῷ κατὰ συμβεβηκὸς ἀντίκειται, καὶ καθ' αὑτὸ ὅλον, ὅπερ τοῦ κατὰ μέρος κεχώρισται· καὶ τοῦτό ἐστι τὸ καθ' αὑτὸ κινητὸν ἤτοι μεταβλητὸν, ἐπὶ μεταβολῆς γὰρ ἔτι ποιεῖται τὸν λόγον κἂν τὰ παραδείγματα κινήσεων ᾖ*, — alter autem (fol. 49): *καθ' αὑτὰ δὲ ἐκεῖνα μόνα κινεῖται, ἃ μήτε κατὰ συμβεβηκὸς μήτε κατὰ μόριον μεταβάλλει, ὡς ὁ ἵππος τρέχει καὶ ἅπτεται τὸ ἱμάτιον καὶ θερμαίνεται ὅλον τὸ ξύλον καὶ ὁ ὀφθαλμὸς ὑγιάζεται, οὐ γὰρ πάντα πᾶσαν κίνησιν καθ' αὑτὰ κινητὰ, ἀλλὰ τὰ μὲν μεταβαίνει μόνον ὡς τὰ οὐράνια, τὰ δ' ἀλλοιοῦται μόνον ὡς θώραξ· ὡς ὀφθαλμός* (sic enim typis expressum est; apparet autem, ante *ὡς ὀφθαλμός* excidisse verba *τὰ δ' ὑγιάζεται μόνον*).

Lib. V, c. 1, pag. 224, 34.

Aristoteles eas res, quae in quovis motu examinandae sint, enumerat: *ἔστι μέν τι τὸ κινοῦν πρῶτον, ἔτι δέ τι τὸ κινούμενον, ἔτι ἐν ᾧ, ὁ χρόνος, καὶ παρὰ ταῦτα, ἐξ οὗ καὶ εἰς ὅ· πᾶσα γὰρ κίνησις ἔκ τινος εἴς τι.* Quibus una alterave aliis locis vel demitur vel additur, ut auctor sibi ipsi repugnare videatur; quod quomodo se habeat, omnibus illis locis collatis examinemus. Primum animadvertendum, id, in quod — *εἰς ὅ* — motus fiat, verbis statim sequentibus (b, 11) explicari, quum *εἴδη* et *πάθη* et *τόπος* vocetur (*τὰ δ'*

εἴδη καὶ τὰ πάθη καὶ ὁ τόπος, εἰς ἃ κινοῦνται τὰ κινούμενα); ab eo autem, in quod, non differt id, ex quo, in eodem enim qualitatis genere mutatio ex altero statu (etiam ex privatione) in alterum fit, e. g. si res, quae alba fuerat, nigra fit, in colore mutatio est et in qualitate; unde fit ut id, ex quo — *ἐξ οὗ* —, et id, in quod — *εἰς ὅ* —, coniunctim etiam id, in quo — *ἐν ᾧ* —, vocari possint; quae significatio tribus revera locis occurrit, ubi tempus ambiguitatis vitandae causa non *τὸ ἐν ᾧ* nominatur, sed alia exprimitur ratione. Primus horum locorum est V, 4, p. 227, b, 23 *τρία γάρ ἐστι τὸν ἀριθμὸν περὶ ἃ λέγομεν τὴν κίνησιν, ὃ καὶ ἐν ᾧ καὶ ὅτε· λέγω δ' ὅ, ὅτι ἀνάγκη εἶναί τι τὸ κινούμενον οἷον ἄνθρωπον ἢ χρυσόν, καὶ ἔν τινι τοῦτο κινεῖσθαι οἷον ἐν τόπῳ ἢ ἐν πάθει, καὶ ποτέ, ἐν χρόνῳ γὰρ πᾶν κινεῖται* (ut hoc loco sicut aliis, quos afferemus, *τὸ κινοῦν* non commemoratum sit, inde factum est, quod de motu ipso eiusque qualitate agitur missa illa quaestione, unde motus oriatur); alter locus VI, 4, p. 235, 14 *ἐπεὶ πᾶν τὸ κινούμενον ἔν τινι κινεῖται καὶ χρόνον τινά, καὶ παντός ἐστι κίνησις, ἀνάγκη τὰς αὐτὰς εἶναι διαιρέσεις τοῦ τε χρόνου καὶ τῆς κινήσεως καὶ τοῦ κινεῖσθαι καὶ τοῦ κινουμένου καὶ ἐν ᾧ ἡ κίνησις· πλὴν οὐ πάντων ὁμοίως, ἐν οἷς ἡ κίνησις, ἀλλὰ τοῦ μὲν ποσοῦ καθ' αὑτό, τοῦ δὲ ποιοῦ κατὰ συμβεβηκός.* — tertius VIII, 8, p. 262, 2 *τρία γάρ ἐστι τό τε κινούμενον οἷον ἄνθρωπος ἢ θεός, καὶ ὅτε οἷον χρόνος, καὶ τρίτον τὸ ἐν ᾧ· τοῦτο δ' ἐστὶ τόπος ἢ πάθος ἢ εἶδος ἢ μέγεθος.* His itaque locis, quibus adiungere possumus d. gen. et corr. II, 10,

p. 337, 27 (*τὸ ἐν ᾧ κινεῖται οἷον τὸν τόπον λέγω ἢ τὸ πάθος*) ea, quae V, 1 *τὸ ἐξ οὗ* et *τὸ εἰς ὅ* coniunctim significant, qualitas scilicet, forma, spatium, magnitudo, alia, *τὸ ἐν ᾧ* nominantur; propius autem ad illum locum ii accedunt, ubi tempus *τὸ ἐν ᾧ*, qualitas autem et similia modo *τὸ εἰς ὅ* modo *τὸ μέχρι του* vocantur: VII, 5, p. 249, b, 28 *ἐπεὶ τὸ κινοῦν κινεῖ τι ἀεὶ καὶ ἔν τινι καὶ μέχρι του· λέγω δὲ τὸ μὲν ἔν τινι, ὅτι ἐν χρόνῳ, τὸ δὲ μέχρι του ὅτι ποσόν τι μῆκος,* — VI, 5, p. 236, b, 2 *τρία γάρ ἐστιν ἃ λέγεται κατὰ τὴν μεταβολὴν τί τε μεταβάλλον καὶ ἐν ᾧ καὶ εἰς ὃ μεταβάλλει, οἷον ἄνθρωπος καὶ ὁ χρόνος καὶ τὸ λευκόν,* — alio loco, VIII, 10, p. 266, 13, qualitate omissa (quum de motu primi corporis agatur) hanc divisionem legimus: *τρία γάρ ἐστι τὸ κινοῦν, τὸ κινούμενον, τὸ ἐν ᾧ τρίτον ὁ χρόνος.* — Iam in unum conspectum hos diversos locos conferamus:

	id, quod movet	id, quod movetur	genus motus	tempus
V, 1	*τὸ κινοῦν*	*τὸ κινούμενον*	*τὸ ἐξ οὗ* et *τὸ εἰς ὅ* i. e. *τὰ εἴδη καὶ τὰ πάθη καὶ ὁ τόπος*	*τὸ ἐν ᾧ, ὁ χρόνος*
V, 4		*τὸ κινούμενον*	*ἐν ᾧ* i. e. *τόπος ἢ πάθος*	*ὅτε, χρόνος*
VI, 4		*τὸ κινούμενον*	*ἐν ᾧ* i. e. *ποσόν* et *ποιόν*	*χρόνος*
VI, 5		*τὸ μεταβάλλον*	*εἰς ὅ* e. g. *τὸ λευκόν*	*τὸ ἐν ᾧ, χρόνος*
VII, 5	*τὸ κινοῦν*	*τὸ κινούμενον*	*μέχρι του* i. e. *ποσόν τι μῆκος*	*ἔν τινι, ἐν χρόνῳ*
VIII, 8		*τὸ κινούμενον*	*ἐν ᾧ* i. e. *τόπος ἢ πάθος ἢ εἶδος ἢ μέγεθος*	*ὅτε, χρόνος*
VIII, 10	*τὸ κινοῦν*	*τὸ κινούμενον*		*τὸ ἐν ᾧ, ὁ χρόνος*

unde apparet, discrimen in verbis tantum dicendique ratione positum esse, rem autem ubique eandem doceri.*)

Sed alia difficultas illi loco, unde egrediebamur (V, 1) inhaeret; Aristoteles enim in protasi (224, 34 *ἐπεὶ δ' ἐστὶ μὲν κ.τ.λ.*) quatuor illas res — *τὸ κινοῦν, τὸ κινούμενον, τὸν χρόνον, τὸ ἐξ οὗ* et *τὸ εἰς ὅ* — enumerans tanquam exemplo rei, quae ex aliquo in aliquid moveatur, ligno usus est, quod calefiat et refrigescat, in apodosi autem (b, 4 *ἡ δὴ κίνησις δῆλον ὅτι ἐν τῷ ξύλῳ, οὐκ ἐν τῷ εἴδει· οὔτε γὰρ κινεῖ οὔτε κινεῖται τὸ εἶδος ἢ ὁ τόπος ἢ τὸ τοσόνδε*) illud exemplum, quod parenthetice tantum protasi addiderat, tanquam rem iam principalem ponit ac ne id quidem recte, dicendum enim saltem erat: *ἡ δὴ κίνησις δῆλον ὅτι ἐν τῷ ξύλῳ, οὐκ ἐν τῷ θερμῷ καὶ ψυχρῷ.* Qualis argumentationis negligentia quum in Aristotele ferri non possit, a librariis verba depravata esse videntur et pro *ἐν τῷ ξύλῳ* legendum *ἐν τῇ ὕλῃ*, cuius glossema illud alterum postea in textum venerit. — Verum etiam ea verba, quae statim sequentia priorum causam continent, corrupta lectione sensum obscuravere; codices ita exhibent: *οὔτε γὰρ κινεῖ οὔτε κινεῖται τὸ εἶδος ἢ ὁ τόπος ἢ τὸ τοσόνδε, ἀλλ' ἔστι κινοῦν καὶ κινούμενον καὶ εἰς ὅ κινεῖται*, quorum priora per se aperta sunt (*forma enim et spatium et quantitas neque movent*

---

*) Prorsus diversa est divisio neque cum his miscenda, qua *τὸ κινοῦν* et *τὸ κινούμενον* et *τὸ ᾧ* iis locis distinguuntur, ubi (e. g. VIII, 5, p. 256, b, 15 *τρία γὰρ ἀνάγκη εἶναι τό τε κινούμενον καὶ τὸ κινοῦν καὶ τὸ ᾧ κινεῖ*) de serie rerum motarum seque invicem moventium agitur; quae doctrina cum motu per se ipso non cohaeret.

neque moventur), — sed quid posteriora? qua de causa quove fine nunc dicit, tria esse — τὸ κινοῦν, τὸ κινούμενον, τὸ εἰς ὅ —? Simplicius et Themistius explicant, tanquam in his Aristoteles omnia priora complectatur, τὸ ἐξ οὗ autem omittat, quia id minus respiciat; — sed primum apparet, verba ἀλλ᾽ ἔστι κινοῦν κ. τ. λ. meram oppositionem illorum continere: οὔτε γὰρ κινεῖ κ. τ. λ., deinde ex totius capitis nexu elucet, discrimen in his probari inter materiem, quae moveatur, et qualitates, quae per se immobiles sint. Quid multa? eiiciendum est illud καὶ ante εἰς ὃ κινεῖται, et totius loci sensus ita bene procedet: *quum in quovis motu illa quatuor distinguenda sint* (τὸ κινοῦν, τὸ κινούμενον, χρόνος, τὸ ἐξ οὗ et τὸ εἰς ὅ), *iam motus in materie est, non in forma; forma enim neque movet neque movetur, sed* — ἀλλ᾽ ἔστι κινοῦν καὶ κινούμενον εἰς ὃ κινεῖται — *id, quod movet et movetur, movet et movetur tantum in formam i. e. motus ad formam directus est, non in forma positus; eam autem tantum formae partem, quae vocatur* τὸ εἰς ὅ, *neque vero eam, quae est* τὸ ἐξ οὗ, *ideo commemoramus, quia* — μᾶλλον γὰρ εἰς ὃ ἢ ἐξ οὗ κινεῖται, ὀνομάζεται ἡ μεταβολή — *mutatio nomen accipit ex eo statu, ad quem motus fit, non ex eo, a quo egreditur.* Mirum est, apud Simplicium (fol. 191) in lemmate illud καὶ omitti, quod num typothetae errore factum sit annon, dubitari potest.

Lib. V, c. 1, pag. 224, b, 17—24.

Postquam Aristoteles initio capitis, in omnibus mutationis generibus τὸ κατὰ συμβεβηκὸς et τὸ κατὰ

μέρος et *τὸ καθ' αὑτὸ μεταβάλλον* distinguendum esse et (224, b, 11) formam non moveri — *τὰ δ' εἴδη καὶ τὰ πάθη καὶ ὁ τόπος, εἰς ἃ κινοῦνται τὰ κινούμενα, ἀκίνητά ἐστιν οἷον ἡ ἐπιστήμη καὶ ἡ θερμότης* — dixit, iam (v. 16) pergit: *ἔστι δὲ καὶ ἐν ἐκείνοις καὶ τὸ κατὰ συμβεβηκὸς καὶ τὸ κατὰ μέρος καὶ τὸ κατ' ἄλλο καὶ τὸ πρώτως καὶ τὸ μὴ κατ' ἄλλο οἷον τὸ λευκαινόμενον εἰς μὲν τὸ νοούμενον μεταβάλλει κατὰ συμβεβηκὸς (τῷ γὰρ χρώματι συμβέβηκε νοεῖσθαι), εἰς δὲ χρῶμα ὅτι μέρος τὸ λευκὸν τοῦ χρώματος καὶ εἰς τὴν Εὐρώπην ὅτι μέρος αἱ Ἀθῆναι τῆς Εὐρώπης, εἰς δὲ τὸ λευκὸν χρῶμα καθ' αὑτό· πῶς μὲν οὖν καθ' αὑτὸ κινεῖται καὶ πῶς κατὰ συμβεβηκὸς καὶ πῶς κατ' ἄλλο τι καὶ πῶς τὸ αὐτὸ πρῶτον καὶ ἐπὶ κινοῦντος καὶ ἐπὶ κινουμένου, δῆλον καὶ ὅτι ἡ κίνησις οὐκ ἐν τῷ εἴδει ἀλλ' ἐν τῷ κινουμένῳ καὶ κινητῷ κατ' ἐνέργειαν.* In his primum illud *κατ' ἄλλο*, quod novum inferatur, utroque loco maxime offendit, et mire cum prioribus totiusque capitis sensu convenit, quod priore loco cod. H verba *καὶ τὸ κατ' ἄλλο*, cod. E autem verba *ἄλλο καὶ τὸ*, posteriore vero loco cod. E haec omnia *καὶ πῶς κατ' ἄλλο τι* omittit; quae neque Simplicium neque Themistium legisse ex ipsorum verbis concludas, quorum alter dicat (fol. 191, b): *ὅπερ πρότερον ἔδειξεν, ἐπί τε τοῦ κινοῦντος καὶ ἐπὶ τοῦ κινουμένου, ὅτι τὸ μέν τί ἐστιν αὐτῶν κατὰ συμβεβηκὸς τὸ δὲ κατὰ μέρος τὸ δὲ καθ' αὑτὸ καὶ πρώτως, νῦν λέγει ὅτι καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα τὰ τῇ κινήσει συνυπάρχοντα ἡ διαίρεσις αὕτη ἐκτείνεται,* — alter (fol. 49) *προσθετέον δὲ ἔτι καὶ ταῦτα τοῖς ἄλλως*

φιλομαθέσιν, ὡς (legendum τὸ) κατὰ συμβεβηκὸς καὶ τὸ κατὰ μέρος καὶ τὸ καθ' αὑτὸ καὶ περὶ τούτων λέγεται, εἰς ἃ γίνεται ἡ μεταβολὴ .... πῶς μὲν οὖν καθ' αὑτὸ κινεῖται καὶ πῶς κατὰ συμβεβηκὸς καὶ πῶς κατὰ μόριον, ... φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων. Posteriore itaque loco verba καὶ πῶς ἄλλο τι, priore autem καὶ τὸ κατ' ἄλλό et articulus quoque ante μὴ κατ' ἄλλο eiicienda sunt, post verba autem εἰς δὲ χρῶμα excidisse κατὰ μέρος, totius periodi nexus manifestissime demonstrat. Longe difficiliora sunt illa verba: καὶ εἰς τὴν Εὐρώπην ὅτι μέρος αἱ Ἀθῆναι τῆς Εὐρώπης, quae ut exemplum sint τοῦ κατὰ μέρος (siquidem de re albescenti agitur), tantum abest, ut universum sententiarum nexum interrumpant atque perdant. Simplicium multo plura legisse, ex eius circumscriptione concludere possis (fol. 191, b): τὸ γὰρ εἰς λευκὸν μεταβάλλον, ὅπερ ἐστὶ τὸ λευκαινόμενον, εἰς μὲν τὸ νοούμενον κατὰ συμβεβηκὸς μεταβάλλει, συμβέβηκε γὰρ τῷ λευκῷ τὸ νοεῖσθαι, εἰς δὲ χρῶμα μεταβάλλειν λεγόμενον κατὰ μέρος μεταβάλλει, ὅτι μέρος ἐστὶ τοῦ χρώματος τὸ λευκὸν, μέρη γάρ πώς ἐστι καὶ τὰ εἴδη τῶν γενῶν, εἰς μέντοι λευκὸν λεγόμενον μεταβάλλειν τὸ λευκαινόμενον οὔτε κατὰ συμβεβηκὸς ἀλλὰ καθ' αὑτὸ μεταβάλλει οὔτε κατὰ μέρος ἀλλὰ πρώτως· ὁμοίως δὲ καὶ εἰς τὸ κατὰ τόπον μεταβάλλον εἰς Ἀθήνας ἀπιόν· εἰς μὲν τὸ νοούμενον κατὰ συμβεβηκὸς μεταβάλλει, συμβέβηκε γὰρ καὶ ταῖς Ἀθήναις νοεῖσθαι, εἰς δὲ τὴν Εὐρώπην κατὰ μέρος, ὅτι μέρος αἱ Ἀθῆναι τῆς Εὐρώπης, εἰς δὲ τὰς Ἀθήνας καθ' αὑτὸ καὶ πρώτως, mox vero pergit: καὶ ἐπὶ

τοῦ ἐξ οὗ δὲ κἂν αὐτὸς (scil. *ὁ Ἀριστοτέλης*) *παραλέλοιπεν αὐτὸ, τὰ αὐτά πως δυνατὸν λέγειν κ. τ. λ.* si igitur hoc ex suo se addidisse fatetur, eo magis adducimur, ut putemus, eum in Aristotele etiam illud exemplum *τοῦ κατὰ τόπον μεταβάλλοντος* (*εἰς Ἀθήνας* sc.) separatum ab illo *τοῦ λευκαινομένου* eademque ratione enarratum legisse. Themistii explicatio nostro Aristotelis textui magis accommodata videtur (fol. 49): *οἷον τὸ λευκαινόμενον εἰς τὸ νοούμενον μεταβάλλειν κατὰ συμβεβηκὸς, τῷ γὰρ χρώματι συμβέβηκεν τὸ νοεῖσθαι, εἰς δὲ χρῶμα κατὰ μέρος, μέρος γὰρ τοῦ χρώματος τὸ λευκὸν, καὶ εἰς τὴν Εὐρώπην κατὰ μέρος ὅτι εἰς Ἀθήνας, εἰς μέντοι τὸ λευκὸν χρῶμα ἢ εἰς Ἀθήνας καθ' αὑτό.* Ex his suspicandum foret, illud alterum exemplum aut primitus (ut apud Simplicium) in codicibus separatum postea partim cum ceteris confusum partim eiectum esse aut statim ab initio coniunctim cum altero in hunc fere modum positum fuisse: *οἷον τὸ λευκαινόμενον ἢ τὸ εἰς Ἀθήνας ἀπιὸν εἰς μὲν τὸ νοούμενον μεταβάλλει κατὰ συμβεβηκὸς* (*τῷ γὰρ χρώματι συμβέβηκε νοεῖσθαι καὶ ταῖς Ἀθήναις*), *εἰς δὲ χρῶμα κατὰ μέρος, ὅτι μέρος τὸ λευκὸν τοῦ χρώματος καὶ εἰς τὴν Εὐρώπην, ὅτι μέρος αἱ Ἀθῆναι τῆς Εὐρώπης, εἰς δὲ τὸ λευκὸν χρῶμα ἢ εἰς Ἀθήνας καθ' αὑτό.* Quum autem vix cogitari possit, tot singula verba et miro casu ea se invicem respicientia excidisse, melius putabimus, ea verba *καὶ εἰς τὴν Εὐρώπην .... Εὐρώπης* ab homine male docto adscripta interpretes multum vexasse, qui qualibet ratione ea explicanda arbitrantes etiam cetera ex mente addiderint et locum itaque suppleverint.

Lib. V, c. 4, pag. 228, 13.

Aristoteles postquam docuit, quo respectu motus unus dici possit, *ἀπορίαν* addit, num corporis habitus unus semperque idem sit necne; qui locus quum difficillimus sit et ex universo tantum sententiarum nexu diiudicari possit, totum exscribamus oportet (v. 9): *εἰ δὴ ἡ αὐτὴ καὶ μία ἡ ἕωθεν καὶ νῦν ὑγίεια, διὰ τί οὐκ ἂν καὶ ὅταν διαλιπὼν λάβῃ πάλιν τὴν ὑγίειαν, καὶ αὕτη κἀκείνη μία τῷ ἀριθμῷ ἂν εἴη; ὁ γὰρ αὐτὸς λόγος· πλὴν τοσοῦτον διαφέρει, ὅτι εἰ* (*αἱ* addit cod. F) *μὲν* (*ἕξεις* add. cod. F) *δύο, τὸ* (*δι'* habent codd. E H, I omittit) *αὐτὸ τοῦτο, ὡς* (*γὰρ* add. H) *τῷ ἀριθμῷ μία* (omittunt E H), *καὶ τὰς ἕξεις ἀνάγκη· μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια ἑνὸς ἀριθμῷ· εἰ δ' ἡ ἕξις μία, ἴσως οὐκ ἄν τῳ δόξειέ πω μία καὶ ἡ ἐνέργεια εἶναι· ὅταν γὰρ παύσηται βαδίζων, οὐκέτι ἐστὶν ἡ βάδισις, πάλιν δὲ βαδίζοντος ἔσται· εἰ δ' οὖν μία καὶ ἡ αὐτή, ἐνδέχοιτ' ἂν τὸ αὐτὸ καὶ ἓν καὶ φθείρεσθαι καὶ εἶναι πολλάκις.* Conclusio docet, dubitationem ipsam ea ratione solvi, ut habitus saepius repetitus, quamquam idem, non tamen unus sit; et hoc quoque sensu ab initio auctor disputat: *si valetudo, qua solis ortu fruebamur, et ea, qua nunc, eadem est, quidni igitur etiam tempore interea praeterlapso recepta una eademque sit? eadem enim ratio; at differt* — iam vero, quae abhinc sequuntur, tam corrupta laborant lectione, ut ne sensum quidem eruere possemus, nisi altera antitheseos pars — *εἰ δ' ἡ ἕξις μία, ἴσως οὐκ ἄν δόξειέ πω μία καὶ ἡ ἐνέργεια εἶναι* — lucem afferret;

cuius sensus est: *si autem habitus est unus, haud facile quisquam putare possit, ideo etiam actum unum esse;* aptissima itaque oppositio esset, si priora hoc significarent: *si actus unus est, certe etiam habitus unus est;* revera autem id Aristotelem voluisse, non solum ex illorum verborum strage suspicari licet, sed elucere etiam videtur ex verbis, quae intra duo oppositionis membra posita: *μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια ἑνὸς ἀριθμῷ* hunc habent sensum: *unus actus ex uno tantum habitu oriri potest;* quin Themistius, qui meliore textu usus esse videtur, ita explicat (fol. 51): *τοῦτο μὴ παρέλθωμεν, ὡς τὴν ἕξιν μίαν καὶ τὴν αὐτὴν ποιεῖν τὴν χθὲς καὶ τὴν τήμερον οἷον τὴν ὑγίειαν ἢ τὴν ἐπιστήμην οὐδὲν ἄτοπον· συνεχὴς γάρ ἐστι πάσης ἕξεως ὁ χρόνος, τὴν ἐνέργειαν δὲ μίαν οὐκ ἐγχωρεῖ, εἰ μὴ συνεχὴς ἀποδοθῇ· τούτῳ δὲ ἀκολουθεῖ τὸ μιᾶς μὲν ἐνεργείας μίαν εἶναι πάντως καὶ ἕξιν, μιᾶς δὲ ἕξεως καὶ πλείους τὰς ἐνεργείας.* Apud Simplicium vero in lemmate expressum est: *ὅτι, εἰ μὲν δύο, δι' αὐτὸ τοῦτο ὡς τῷ ἀριθμῷ μία καὶ τὰς ἕξεις ἀνάγκη* (post *ὡς* autem eum *γὰρ* legisse, ut est in cod. H, mox apparebit); explicationem vero simillimam illi Themistii addit (fol. 207, b) his verbis: *διαφορά τίς ἐστι τῶν ἐνεργειῶν πρὸς τὰς ἕξεις καὶ τὰ πάθη· εἰ μὲν γὰρ ἡ ἐνέργεια μία, ἀνάγκη καὶ τὴν ἕξιν μίαν εἶναι, καὶ ἔτι πρότερον τὸ ὑποκείμενον, μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια μιᾶς ἕξεως ἀριθμῷ καὶ μιᾶς ἕξεως τῷ ἀριθμῷ ἓν τὸ ὑποκείμενον**)*· οὐκέτι δὲ τὸ ἀνάπαλιν ἀληθές,*

---

*) Hic locus unus ex multis manifeste nos docere potest, quid ad intelligendas Physicas Auscultationes ex ea, quam edidit Chri-

οὐ γὰρ ἑνὸς ὄντος τοῦ ὑποκειμένου ἀνάγκη καὶ τὴν ἕξιν μίαν εἶναι οὔτε μιᾶς τῆς ἕξεως οὔσης ἀνάγκη μίαν τὴν ἐνέργειαν εἶναι, τὸ γὰρ ὑποκείμενον δύναται πολλὰς ἕξεις ἔχειν καὶ μιᾶς οὔσης ἕξεως δυνατὸν πολλὰς ἐνεργείας ἀποδίδοσθαι διαλειμμάτων τοῦ χρόνου μεταξὺ γιγνομένων καὶ οὕτω πληθυομένων (leg. *πληθυνομένων*) *τῶν ἐνεργειῶν*· quem sensum ut Aristotelis verbis inesse doceat, mire se torquet (fol. 208): *ταῦτα μὲν οὖν περὶ τῆς ὅλης τῶν εἰρημένων ἐννοίας, κατὰ δὲ τὴν λέξιν τὸ εἰ μὲν δύο δι' αὐτὸ τοῦτο βραχέως ἀπαγγελθὲν ἀσάφειαν ἐποίησε· λέγει δὲ, ὅτι ὁ αὐτὸς λόγος ἐπὶ τῶν ἕξεων καὶ τῶν κινήσεων ἁρμόζει, πλὴν τοσοῦτον διαφέρει ὁ τῶν ἕξεων λόγος πρὸς τὸν τῶν κινήσεων, ὅτι εἰ μὲν δύο αἱ ἕξεις αἱ ἐκ διαλείμματος ἐγγινόμεναι, δι' αὐτὸ τοῦτο δύο καὶ αἱ ἀπὸ τῶν ἕξεων ἐνέργειαι καὶ κινή-*

---

stianus Hermannus Weisse, versione dudum quidem iudicata (cfr. *Berl. Jahrb.* 1829 N. 48 sqq.) lucrari possimus; ille enim vir doctus Simplicii commentariis potissimum se usum esse in praefatione affirmat (pag. v *meine Anmerkungen geben sich von vorn herein nur für einen Versuch, den Aristoteles aus sich selbst, aus der übrigen classischen Philosophie des Alterthums und aus dem Simplicius zu erläutern; sollte es sich als möglich erweisen, woran so lange bis es geschehen ist, noch zu zweifeln erlaubt sei, durch Hülfe anderer Commentatoren ein mehres und besseres für ihn zu leisten: so würden solche Leistungen unstreitig mit grösster Dankbarkeit aufzunehmen, nicht aber die meinige wegen etwas, das sie weder beabsichtigt noch versprochen hat, zur Rechenschaft zu ziehen sein*), — sed quamvis ille ipse Simplicius hoc loco Aristotelis verba *μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια ἑνὸς ἀριθμῷ* optime et verissime explicet, ea tamen germanice vertit (pag. 133): *denn Eine der Zahl nach ist die Thätigkeit durch die Einzahl*; unde apparet, quomodo integrum locum intellexerit.

σεις, ὅπερ ἐλλείπει τῷ λόγῳ, — ad vocem δύο igitur ἕξεις intelligendum putat (quemadmodum cod. F praebet), apodosin autem, quae doceat, *ideo etiam actus esse duos*, deesse; quod fieri non posse, nemo non videt; iam pergit: δείκνυσι δὲ τοῦτο ἐκ τοῦ ἀντιστρόφου αὐτῷ, ὡς γὰρ (hoc vocabulum γὰρ in codice suo legisse videtur) τῷ ἀριθμῷ ὅταν ᾖ μία ἐνέργεια ἡ πάλιν καὶ πάλιν, καὶ τὰς ἕξεις τὰς πάλιν καὶ πάλιν μίαν εἶναι ἀνάγκη, οὕτως ἐὰν δύο ὦσιν αἱ ἕξεις, καὶ τὰς ἐνεργείας δύο εἶναι ἀνάγκη· εἰ γὰρ μία, καὶ ἡ ἕξις μία καὶ τὸ ὑποκείμενον ἔτι μᾶλλον ἄν, — hanc autem circumscriptionem ex Aristotelis verbis elicere non possumus; non solum enim illud γὰρ in textum recipiendum, sed omnia illa ὅταν ᾖ μία ἐνέργεια ἡ πάλιν καὶ πάλιν, καὶ τὰς ἕξεις τὰς πάλιν καὶ πάλιν μίαν εἶναι ἀνάγκη ex mente supplenda forent; Simplicius quidem supplevit neque plura, quam nos, in Aristotele legit, quum dixerit βραχέως ἀπαγγελθὲν ἀσάφειαν ἐποίησε. Cetera quae sequuntur, bene interpretatur: καὶ τὴν ἀνάγκην ἐπήγαγε· μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια ἡ ἑνὸς τῷ ἀριθμῷ τοῦ ἐνεργοῦντος εἴτε ἕξις εἴη εἴτε δύναμις εἴτε τὸ ὑποκείμενον κ. τ. λ., sed variam etiam lectionem auctore Alexandro affert: καὶ ἄλλην δὲ γραφὴν τοῦ ῥητοῦ φέρεσθαί φησιν ὁ Ἀλέξανδρος τοιαύτην· ὅτι εἰ μὲν δύο οὕτω τῷ ἀριθμῷ, καὶ τὰς ἕξεις ἀνάγκη· μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια ἑνὸς ἀριθμῷ καὶ ἀκούει τὸ εἰ μὲν δύο οὕτω τῷ ἀριθμῷ οὐκ ἐπὶ τῆς ἕξεως, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ὑποκειμένου τῇ ἕξει, ὅπερ διὰ τὴν συνεχῆ φύσιν οὐ μένειν ἓν τῷ ἀριθμῷ· καὶ διὰ τοῦτο

καὶ τὰς ἕξεις ἀνάγκη πλείους εἶναι τῷ ἀριθμῷ· ἡ γὰρ μία ἕξις τῷ ἀριθμῷ ἑνὸς τῷ ἀριθμῷ ὑποκειμένου· ὡς δὲ τὸ ὑποκείμενον ἔχει πρὸς τὴν ἕξιν, οὕτως ἡ ἕξις πρὸς τὴν ἐνέργειαν· καὶ γὰρ μιᾶς μὲν ἐνεργείας μία ἕξις, μιᾶς δὲ ἕξεως καὶ πολλὰς ἐνεργείας εἶναι δυνατὸν τοῖς διαλείμμασι τοῦ χρόνου μεριζομένοις. At ne hoc quidem probari potest, quum in altera iam periodi parte non de re ipsa, quae patiatur, sed de habitu tantum et actu sermo fuerit. Iam si quidem textus verba, quemadmodum nunc leguntur, sensu carent, lectionem autem primis iam temporibus sibi non constitisse, ex commentariis elucet, videndum, an coniectura veram lectionem assequi possimus. Inserto vocabulo *μὴ* post *μὲν* et recepta ex codicibus EH lectione *δι'* pro *τὸ* et *μία* in *μίαν* mutato optime omnia cohaerere videntur: *πλὴν τοσοῦτον διαφέρει, ὅτι εἰ μὲν μὴ δύο* (scil. *αἱ ὑγίειαι* i. e. *αἱ τῆς ὑγιείας ἐνέργειαι*), *δι' αὐτὸ τοῦτο ὡς τῷ ἀριθμῷ μίαν καὶ τὰς ἕξεις ἀνάγκη· μία γὰρ ἀριθμῷ ἐνέργεια ἑνὸς ἀριθμῷ· εἰ δ' ἡ ἕξις μία, ἴσως οὐκ ἄν τῳ δόξειέ πω μία ἡ ἐνέργεια εἶναι* i. e. *eatenus differt, quatenus, si non duo actus sunt* (*i. e. unus itaque,* h. l. enim id tantum ambiguum est, num duo an unus), *ob eam ipsam causam etiam diversi illi habitus numero unus sunt, unus enim actus non ad plures habitus pertinere potest, — si vero habitus* (in hoc vocabulo, non in *δύο* et *μία*, antithesis posita est) *unus est, non iam concludere licet, etiam actum unum esse.*

Lib. V, c. 5, pag. 229, b, 20.

Initio huius capitis Aristoteles enarraverat, qui motus sibi contrarii sint, sub finem vero demonstrat, *eum motum, qui in medium fiat, tanquam motum in contraria factum iudicandum esse in iis rebus, quarum contrariis medium aliquod intersit* (v. 14): *τὰς δ' εἰς τὸ μεταξὺ κινήσεις, ὅσοις τῶν ἐναντίων ἐστὶ μεταξὺ, ὡς εἰς ἐναντία πως θετέον,* — cuius rei causam haec continent: *ὡς ἐναντίῳ γὰρ χρῆται τῷ μεταξὺ ἡ κίνησις ἐφ' ὁπότερα ἂν μεταβάλλῃ οἷον κ. τ. λ.* (sequitur exemplum e coloribus sumptum); deinde legimus (v. 19): *τὸ γὰρ μέσον πρὸς ἑκάτερον λέγεταί πως τῶν ἄκρων καθάπερ εἴρηται καὶ πρότερον* i. e. *medium enim habita semper ratione utriusque extremi nuncupatur, ut supra diximus,* — quid autem inde proficimus, quod docemur, *τὸ μέσον τῶν πρός τι εἶναι*, quum argumentationis cardo in eo versetur, ut medium et ipsum sit contrarium? Certe itaque vox *ἐναντίον* ante *λέγεται* excidit, nam tum demum ea quam auctor vult, conclusio prodit, *τὴν εἰς τὸ μεταξὺ κίνησιν εἶναι κίνησιν εἰς ἐναντία.* Accedit, quod illo loco, quem verbis *καθάπερ εἴρηται πρότερον* respicit, id ipsum docet, *medium esse contrarium* (V, 1, p. 224, b, 30): *ἐκ δὲ τοῦ μεταξὺ μεταβάλλει· χρῆται γὰρ αὐτῷ ὡς ἐναντίῳ ὄντι πρὸς ἑκάτερον· ἔστι γάρ πως τὸ μεταξὺ τὰ ἄκρα· διὸ καὶ τοῦτο πρὸς ἐκεῖνα κἀκεῖνα πρὸς τοῦτο λέγεταί πως ἐναντία.*

Lib. VI, c. 9, pag. 240, 7—17.

Quatuor causae, quibus Zeno ductus motum esse negaverit, hoc capite ab Aristotele enumerantur et refutantur; ea autem verba, quibus de illarum quarta agit, adeo intellectu difficilia tantaque lectionis varietate dubia sunt, ut fere desperata videri possint. Integrum primum locum ex Bekkeri recensione additis variis lectionibus exscribamus: *τέταρτος δὲ ὁ περὶ τῶν ἐν τῷ σταδίῳ κινουμένων ἐξ ἐναντίας ἴσων ὄγκων παρ' ἴσους, τῶν μὲν ἀπὸ τέλους τοῦ σταδίου τῶν δ' ἀπὸ μέσου, ἴσῳ τάχει, ἐν ᾧ συμβαίνειν οἴεται ἴσον εἶναι χρόνον διπλασίῳ τὸν ἥμισυν· ἔστι δ' ὁ παραλογισμὸς ἐν τῷ τὸ μὲν παρὰ κινούμενον τὸ δὲ παρ' ἠρεμοῦν τὸ ἴσον μέγεθος ἀξιοῦν τῷ ἴσῳ τάχει τὸν ἴσον φέρεσθαι χρόνον· τοῦτο δ' ἐστὶ ψεῦδος· οἷον ἔστωσαν οἱ ἑστῶτες ἴσοι ὄγκοι ἐφ' ὧν τὰ* (*τὸ* E) *αα* (*ααα* FHK, *αααα* I et Simpl. quum in lemmate tum in paraphrasi), *οἱ δ' ἐφ' ὧν τὰ* (om. E) *ββ* (*β* HIK et Simpl. in lemmate, *ββββ* F et Simpl. in paraphr.) *ἀρχόμενοι* (*ἄρχονται* E) *ἀπὸ τοῦ μέσου τῶν α* (*τῶν α* om. EHI) *ἴσοι τὸν ἀριθμὸν τούτοις ὄντες καὶ τὸ μέγεθος, οἱ δ' ἐφ' ὧν τὰ γγ* (*γ* FHIK et Simpl. in lemm., *γγγγ* Simpl. in par.) *ἀπὸ τοῦ ἐσχάτου* (*τῶν β* add. F et Alexander teste Simpl. in quibusdam codd. invenit) *ἴσοι τὸν ἀριθμὸν ὄντες τούτοις* (transpon. FHK et Simpl. in lemm.) *καὶ τὸ μέγεθος καὶ ἰσοταχεῖς τοῖς* (*τῷ* K) *β· συμβαίνει δὴ τὸ πρῶτον β* (transpon. E) *ἅμα ἐπὶ τῷ ἐσχάτῳ* (*γ* add. H) *εἶναι καὶ τὸ πρῶτον γ* (*ἐπὶ τῷ ἐσχάτῳ β* add. H) *παρ' ἄλληλα*

κινουμένων· συμβαίνει δὴ (δὲ FHK et Simpl. in par. et Alex. ap. Simpl.) τὸ (τὰ EI et Simpl. in lemm.) γ παρὰ πάντα τὰ (om. E.) β (α FK et Simpl. cum in lemm. tum in par. et Alex. ap. Simpl.) διεξεληλυθέναι (διεληλυθέναι H et Simpl. in par. et Alex. ap. Simpl.) τὰ (τὸ E et Simpl. in par.) δὲ (om. I) β παρὰ τὰ ἡμίση· ὥστε (καὶ add. H et Simpl. in lemm.) ἥμισυν (ἥμισυ FH) εἶναι τὸν χρόνον· ἴσον (ἴσα H) γὰρ ἑκάτερόν ἐστι παρ' ἕκαστον (αὐτῶν add. E)· ἅμα δὲ συμβαίνει τὰ (τὸ E) β (αβ E) παρὰ πάντα τὰ γ παρεληλυθέναι· ἅμα γὰρ ἔσται (ἔστι FHIK) τὸ πρῶτον γ καὶ τὸ (om. Simpl. in lemm.) πρῶτον β ἐπὶ τοῖς ἐναντίοις ἐσχάτοις, ἴσον χρόνον παρ' ἕκαστον γινόμενον τῶν β ὅσον περ (περὶ FK et Simpl. in lemm.) τῶν α (αα E), ὥς φησι διὰ τὸ ἀμφότερα ἴσον χρόνον παρὰ τὰ (κατὰ τὸ Alex. ap. Simpl.) α (αα E) γίγνεσθαι. Quid Zeno demonstrare voluerit, quum primo aspectu perspicuum fit, tum Aristoteles ipse dicit, falsam argumentationem inde ortam esse, quod, quum duo corpora, quae contra se moveantur, et tertium corpus quiescens posuerit, errore lapsus arbitratus sit, id corpus, quod moveatur, idem tempus motu suo consummere sive contra quiescens illud sive contra alterum, quod obviam veniat, moveatur. Paucis quoque verbis Themistius eadem ratione explicat (fol. 56): τέταρτος δ' ἐστὶν λόγος ὁ περὶ τῶν ἐν τῷ σταδίῳ φερομένων· τρεῖς γὰρ ὄντας (legendum ὄγκους) ἴσους κατὰ τὸ μῆκος ποιήσας τὸν μὲν κινεῖ τὸν δὲ ἵστησι τὸν δὲ ἀντικινεῖ· ἐπεὶ δὲ θᾶττον ὁ κινούμενος δίεισι τὸν ἀντικινούμενον ὄγκον ἢ τὸν ἑστῶτα, οἴεται σόφισμα πλέκειν ἐντεῦθεν· τὸ

γὰρ ἴσον διάστημά φησιν (ἴσοι γὰρ ὅ τε μένων ὄγκος καὶ ὁ φερόμενος ἐξ ἐναντίων) οὐκ ἐν ἴσῳ δίεισι χρόνῳ· καὶ σφόδρα γε ὤ θαυμάσιε· τὸ μὲν γὰρ ἕστηκεν, ὁ δὲ ἀντικινεῖται· εἰ δὲ ἔμενεν ἄμφω, τότ' ἂν παράλογον ἦν. Aperta haec et pla[illegible] etiamsi autem Aristoteles multis iisque difficilibus verbis de eadem re egerit, ideo illa nobis suspecta esse non possunt, summaeque insaniae et temeritatis est, si quis ob eam solam causam, quia intelligi non possint, ea Aristoteli abiudicet; quam rationem criticam, facillimam certe, in Aristotelis praesertim operibus adhibere quosdam non puduit. Summo itaque studio et diligentissima cura enitendum est, ut illis obscuris verbis bonum sensum inesse monstremus. A Simplicio autem, qui falsa et perversa de hoc loco disputavit, refutando ordiamur; dicit enim (fol. 237 b): στάδιον ὑποτίθεται, ἐφ οὗ τὸ δε — quod eum ex suo Aristotelis exemplari sumpsisse, aliquis suspicari possit, vix vero crediderim —, καὶ τέσσαρα μεγέθη ἢ ὁσαοῦν, ἄρτια μόνον ὥστε ἔχειν ἥμισυ, ἰσόογκα .... ἐφ' ὧν τὰ αααα, ὡς τὸ μέσον διάστημα ἐπέχειν τοῦ σταδίου ἑστῶτα ταῦτα .... καὶ λαμβάνει ἄλλους τέσσαρας ὄγκους ἢ κύβους ἴσους τοῖς ἑστῶσι καὶ τὸ μέγεθος καὶ τὸν ἀριθμὸν, ἐφ' ὧν τὰ ββββ, ἀρχομένους μὲν ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τοῦ σταδίου, τελευτῶντας δὲ κατὰ τὸ μέσον τῶν τεττάρων αααα, (— cui ratio geometrica repugnat, quum stadii longitudo et corporum numerus iam antea definita sint; casu enim tantum accidere posset, ut totidem corpora spatium a dimidio stadii usque ad finem implerent —) κινουμένους δὲ τούτους ὡς ἐπὶ τὸ ἔσχατον τοῦ στα-

δίου τὸ ε .... διὸ καὶ τὸ πρῶτον β κατὰ τοῦ μέσου τίθησι τῶν ἑστώτων αααα· εἶτα καὶ ἄλλους ἴσους τῷ μεγέθει καὶ τῷ ἀριθμῷ τοῖς ββββ δηλονότι καὶ τοῖς αααα λαμβάνει, ἐφ' ὧν τὰ γγγγ ἀντικειμένους (legendum ἀντικινουμένους) τοῖς ββββ, τῶν γὰρ ββββ ἀπὸ τοῦ μέσου τοῦ σταδίου .... ἐπὶ τὸ ἔσχατον τοῦ σταδίου τὸ ε κινουμένων οἱ γγγγ ἀπὸ τοῦ ἐσχάτου μέρους, ἐν ᾧ τὸ ε, ἐπὶ τὸ δ κινοῦνται τὸ ἐν τῇ ἀρχῇ τοῦ σταδίου .... τίθησι δὲ τὸ πρῶτον γ κατὰ τοῦ πρώτου β: τοιαύτης οὖν τῆς ἐξ ἀρχῆς θέσεως ὑποτεθείσης, ἐὰν τῶν αααα ἑστώτων τὰ μὲν ββββ κινῆται ὡς ἀπὸ τοῦ μέσου τῶν τε αααα καὶ τοῦ σταδίου ἐπὶ τὸ τέλος τοῦ σταδίου τὸ ε, τὰ δὲ γγγγ ὡς ἀπὸ ἐσχάτου τοῦ σταδίου ἐπὶ τὴν ἀρχὴν δηλονότι κ. τ. λ. iam vero, quum hunc certe in modum illa corpora disposuerit:

	β β β β		
δ	α α α α		ε
	γ γ γ γ		

apparet, quam prave locum intellexerit; utraque enim corpora hac ratione e medio stadio motus initium haberent, non alterum e medio alterum e fine, ut Aristoteles manifeste dicit (p. 239, b, 33) *κινουμένων ἐξ ἐναντίας ἴσων ὄγκων παρ' ἴσους, τῶν μὲν ἀπὸ τέλους τοῦ σταδίου τῶν δ' ἀπὸ μέσου*, — quae cum explicatione sua non congruere Simplicius ipse sentiens his utitur verbis: *τὰ μὲν κινεῖται ὡς ἀπὸ τοῦ μέσου .... τὰ δὲ ὡς ἀπὸ ἐσχάτου* (*tanquam a medio* et *tanquam a fine*); nec minus false Aristotelis verba *συμβαίνει δὲ τὸ γ παρὰ πάντα τὰ α διεληλυθέναι, τὸ δὲ β παρὰ τὰ ἡμίση* (ita enim legit) explicat (fol. 238):

ὅτι μὲν τὸ β τὸ ἀπὸ τοῦ μέσου τῶν α ἀρχόμενον διὰ τῶν δύο αα ἐκινήθη ἢ διὰ τῶν ἡμίσεων ὁπόσα ἂν ἦν ἄρτια, ἐν ὅσῳ τὸ γ διὰ τῶν διπλασίων β δίεισι, δῆλον .... πῶς δὲ παρὰ πάντα τὰ α τὸ γ διελήλυθεν; οὔτε γὰρ παρὰ ταῦτα ἐκινεῖτο ἀλλὰ παρὰ τὰ β οὔτε ἀπ᾽ ἀρχῆς τῶν α ἐκινεῖτο, ἀλλ᾽ ἀπ᾽ ἀρχῆς τῶν β, ἥτις ἦν κατὰ τὸ μέσον τῶν α· πῶς οὖν τὸ γ παρὰ πάντα τὰ α κεκίνηται; ἢ ὅτι καὶ τὰ β ἴσα ἦν τοῖς α· τὸ οὖν γ, ἐν ὅσῳ χρόνῳ παρὰ τὰ β κεκίνηται, εἴη ἂν καὶ παρὰ τὰ α τὰ ἴσα τοῖς β κεκινημένον· καὶ ὁ παραλογισμὸς ἐνταῦθά ἐστιν, ὅτι ἔλαβεν ἁπλῶς ἐν ἴσῳ χρόνῳ κινούμενον τὸ παρὰ ἴσα κινούμενον, μὴ προσλογιζόμενος, ὅτι τῶν ἴσων τὰ μὲν ἀντικινούμενα ἦν τὰ δὲ ἑστῶτα, — quis enim credat, Aristotelem, quum proprie rem significare potuerit, tam contraria a vero dixisse; corpora enim γ, si eorum motum in corporibus α metiaris, duo tantum praetereunt, non omnia; et etiamsi quis dicere possit, corpora γ praeter omnia α praeteritura fuisse, si quidem eo loco, quo τὰ β, posita fuissent, minime tamen inde dicere licet: τὸ γ διελήλυθεν παρὰ πάντα τὰ α. Male etiam verba ὥστε ἥμισυν εἶναι τὸν χρόνον· ἴσον γὰρ ἑκάτερόν ἐστι παρ᾽ ἕκαστον interpretatur: εἰπὼν δὲ ὅτι συμβαίνει τὸ γ παρὰ πάντα τὰ α διεληλυθέναι, διότι παρὰ πάντα τὰ β διέρχεται, μεταξὺ θεὶς τὰ ἑπόμενα ἄτοπα τό τε ἥμισυ διάστημα τῷ διπλασίῳ διαστήματι ταὐτὸν εἶναι καὶ τὸν ἥμισυν χρόνον τῷ διπλασίῳ χρόνῳ, ἐπήγαγεν ὅτι ἅμα συμβαίνει κ. τ. λ. putavit enim, haec verba, quae conclusionem contineant, iam nunc Aristotelem anticipata inseruisse, non vero vidit cardinem argu-

mentorum, quibus doceatur, unum idemque tempus ex Zenonis sententia suo ipsius dimidio par esse debere, neque animadvertit, argumentationem in duas disiungi partes, alteram, qua monstretur, tempus esse dimidium (usque ad verba *ἅμα δὲ συμβέβηκε*), alteram, qua monstretur, tempus non dimidium sed par esse (usque ad verba *ὁ μὲν οὖν λόγος*). Neque ex illa transpositione, quam Alexander apud Simplicium proponit, aliquid proficimus: *δύναται δέ φησιν ὁ Ἀλέξανδρος τῷ „συμβέβηκε δὲ τὸ γ παρὰ πάντα τὰ α διεληλυθέναι“ ἑξῆς εἶναι τὸ „ἴσον χρόνον παρ' ἕκαστον γινόμενον τῶν β ὅσον περ τῶν α“ εἶτα ἐφεξῆς „τὸ δὲ β παρὰ τὰ ἡμίση“ ἕως τοῦ „ἅμα γὰρ ἔσται τὸ πρῶτον γ καὶ τὸ πρῶτον β ἐπὶ τοῖς ἐναντίοις ἐσχάτοις“ ἐφεξῆς δὲ τούτοις τὸ „τὸ διὰ τὸ ἀμφότερα ἴσον χρόνον ἔσται κατὰ τὸ α γίγνεσθαι.“* —

Quum itaque tantum absit, ut Simplicius dilucide rem exposuerit*), ut explicationem prorsus falsam protulerit, ex ipsis iam Aristotelis verbis sensum extricare debemus; qua in re iis, quorum lectio integra atque certa est, tanquam ducibus utendum erit. Dicit Arist. *τέταρτος δ' ὁ περὶ τῶν ἐν τῷ σταδίῳ κινουμένων ἐξ ἐναντίας ἴσων ὄγκων παρ' ἴσους, τῶν μὲν ἀπὸ τέλους τοῦ σταδίου τῶν δ' ἀπὸ μέσου ἴσῳ τάχει, ἐν ᾧ συμβαίνειν οἴεται ἴσον εἶναι χρόνον τῷ διπλασίῳ τὸν ἥμισυν, ἔστι δ' ὁ παραλογισμὸς ἐν τῷ τὸ μὲν παρὰ*

---

*) C. H. Weisse pag. 608: *die Schwerfälligkeit und Lückenhaftigkeit dieser Auseinandersetzung, welche so arg ist, dass es ohne die lichtvolle Erläuterung des Simplicius fast unmöglich halten würde, sie zu verstehen etc.*

κινούμενον τὸ δὲ παρ' ἠρεμοῦν τὸ ἴσον μέγεθος ἀξιοῦν τῷ ἴσῳ τάχει τὸν ἴσον φέρεσθαι χρόνον i. e. *duo corpora in stadio currunt, quorum alterum a medio stadio incipit, alterum a fine; id igitur corpus, quod a medio inceperat, dimidium stadii adhuc percurrere debet; id autem, quod a fine inceperat, totum stadium adhuc percurrere debet; res vero ita acta esse debet, ut eodem tempore suum utrumque cursum perficiat, i. e. ut dimidium temporis, quo opus esset ad percurrendum dimidium, toti tempori, quo opus esset ad percurrendum totum stadium, aequale videatur; huius vero erroris causa erat, quod τὸ μὲν παρὰ κινούμενον τὸ δὲ παρ' ἠρεμοῦν movebatur*, i. e. Zeno non animadvertit, facile sane fieri posse, ut alterum corpus duplicem viam percurrat, quam alterum, siquidem illud contra corpus et ipsum currens currit, hoc vero contra quiescens. Si autem in stadio duorum corporum alterum a medio alterum a fine currit, ea demum conditione eodem tempore utrumque ad finem suum perveniet, ut illi, quod ab extremo stadio cursum instituit, stadium ipsum obviam currat; et tunc revera duplex tempus simplici aequale esse videtur. Aliter haec priora Aristotelis verba explicari non possunt, nec offendere potest, quod stadium ipsum moveri dicatur; saepius enim auctor affirmat, perinde esse, num nos moveamur an res (*οὐδὲν διαφέρει ὁποτερονοῦν εἶναι τὸ κινούμενον* VI, 7, p. 238, b, 3; *οὐδὲν διαφέρει κινεῖν τὴν ὄψιν ἢ τὸ ὁρώμενον*, d. coel. II, 8, p. 290, 24; *διαφέρει οὐδὲν τὸ ὁρώμενον μεταβάλλειν ἢ τὴν ὄψιν*

meteor. III, 4, p. 374, b, 22); at ne illud quidem obstat, quod syllogismus ipse ὁ περὶ τῶν ἐν τῷ σταδίῳ κινουμένων ὄγκων nominetur; ea enim solita tantum significatio erat, qua eum appellabant, sicuti ὁ καλούμενος Ἀχιλλεὺς et ἡ ὀϊστὸς φερομένη*). Si itaque stadium ipsum obviam movetur illi corpori, quod a fine stadii initium motus habet, plura vero, quam duo corpora mota non sunt, iam necesse est, ut stadium etiam vice illius alterius moti corporis fungatur et tertium quoddam quiescens adsit, in quo huius motum metiamur. Hac demum ratione intelligi potest, cur Aristoteles tot verbis rem exponat, quam primo aspectu quivis mente percepisse sibi videatur; revera enim opus erat, ut hanc difficillimam argumentationem et intricatum sophisma pluribus verbis, quin figuris**) illustraret.

Si igitur singulis litteris singula corpora significemus, huncce in modum ea fuisse disposita putamus:

α α α α α α α α

β β β β β β β β →

← γ γ γ γ γ γ γ γ

corpora β sunt stadium, in quo quidem corpora γ a fine incipientia et corpora α a medio incipientia decurrere deberent; quum vero corporibus γ, quae totam

---

*) Aristoteles ipse (phys. ausc. VI, 2, p. 233, b, 23) eam argumentandi rationem, qua docuerat, τὸ νῦν ἀδιαίρετον esse, τὸν λόγον τοῦ τάχους appellavit.

**) Aristotelem figuras textui inseruisse, sexcenti loci monstrant, quorum nonnullis distincte lectorem ad contemplandam descriptionem ablegat: meteor. I, 8, p. 346, 31; ibid. II, 6, p. 363, 25; ibid. III, 5, p. 375, b, 18; et saepius in hist. anim. et de gener. anim.

ab altero ad alterum finem viam eodem tempore, quo corpora *α* dimidium viae perficere debeant, ob ipsam hanc causam stadium ipsum obviam currere debeat, apparet, hoc motu iam effici, ut dimidium stadii a corporibus *α* quamvis quiescentibus transeatur. Quo corpora moveantur, teli signo notavimus. Iam videndum, quomodo verba Aristotelis, quae sequuntur, congruant: *ἕστωσαν οἱ ἑστῶτες ἴσοι ὄγκοι, ἐφ' ὧν τὰ αα* (quot *α* scribantur, nil interest, si modo par numerus est), *οἱ δ' ἐφ' ὧν τὰ ββ ἀρχόμενοι ἀπὸ τοῦ μέσου τῶν α, ἴσοι τὸν ἀριθμὸν τούτοις ὄντες καὶ τὸ μέγεθος*, — optime haec quidem, — *οἱ δ' ἐφ' ὧν τὰ γγ ἀπὸ τοῦ ἐσχάτου, ἴσοι ἀριθμὸν ὄντες τούτοις καὶ τὸ μέγεθος καὶ ἰσοταχεῖς τοῖς β* i. e. *corpora γ incipiunt ab extremo sc. stadio, ab extremo β igitur,* et revera cod. F post *ἐσχάτου* addit *τῶν β*, quod iam Alexandrum in quibusdam codicibus invenisse Simplicius testis est (*οὐ δὴ ὡς ἀπὸ τοῦ ἐσχάτου β, ὅπερ ὡς ἔοικεν ἔν τισιν ἀντιγράφοις εὑρὼν ὁ Ἀλέξανδρος ἠναγκάσθη λέγειν κ. τ. λ.*); facile autem intelligitur, cur iam primis temporibus omissum sit, quia scilicet putabant, ab extremo *α* tanquam stadii fine corporum *γ* initium esse; pergit Arist. *συμβαίνει δὴ τὸ πρῶτον β ἅμα ἐπὶ τῷ ἐσχάτῳ εἶναι καὶ τὸ πρῶτον γ παρ' ἄλληλα κινουμένων* i. e. *eodem tempore, quo corpora β motu suo usque ad finem corporum α progressa sunt, etiam corpora γ ad idem extremum α pervenere, — ut nunc ita disposita sint:*

α α α α α α α α

$\bar{\beta}$ β β β β β β β →

← $\bar{\gamma}$ γ γ γ γ γ γ γ

atque sic demum τὸ πρῶτον β et τὸ πρῶτον γ ἅμα ἐπὶ τῷ ἐσχάτῳ ἐστί, primum enim β et primum γ ea sunt, quibus lineolam transversam imposuimus, quum τὸ πρῶτον id sit, ὅθεν ἄρχεταί τι, corpora β autem a medio inceperint et corpora γ a fine. Sequuntur verba: συμβαίνει δὴ (haec enim lectio alteri δὲ praeferenda est*) τὸ γ παρὰ πάντα τὰ β διεξεληλυθέναι, τὰ δὲ β παρὰ τὰ ἡμίση i. e. *corpora γ praeter omnia β praeterierunt, corpora β vero praeter dimidium tantum numerum*; ita enim verba τὰ ἡμίση, nisi addatur α, explicanda essent; sed quum in verbis πάντα τὰ β optimus codex E articulum omittat, littera autem β ipsa lectionis varietate (alii enim codd. habent α) suspecta reddatur, verba τὰ β spuria iudicamus, qualia talibus locis saepissime a librariis inserebantur, pro τὸ γ autem propter alterum antitheseos membrum (τὰ δὲ β) ex optimis codd. EI τὰ γ recipimus sensu inde non mutato, ut haec in hunc modum restituta: συμβαίνει δὴ τὰ γ παρὰ πάντα διεξεληλυθέναι, τὰ δὲ β παρὰ τὰ ἡμίση — hunc optimum praebeant sensum: inde fit, ut corpora γ praeter omnia (quae sc. praetereunda fuerant) praeterierint, corpora β autem praeter dimidium tantum. Pergit auctor: ὥστε ἥμισυν εἶναι τὸν χρόνον, ἴσον γὰρ ἑκάτερόν ἐστι παρ᾽ ἕκαστον — i. e. *inde sequitur, ut etiam dimidium sit et ipsum tempus, quum utrumque (i. e. corpus γ et corpus β) aequale tempus*

*) Ita V, 2, p. 226, 23 ἐπεὶ δὲ in ἐπεὶ δὴ mutandum est; prorsus inepte vero particula δὴ posita est VII, 1, p. 242, 19, ubi pro verbis οὐ δὴ εἰς ἄπειρον πρόεισι duce codice H, qui praebet οὐκ, legendum est οὐκ εἰς ἄπειρον δὲ πρόεισι.

mat in praetereundo quovis singulo corpore, quod
rit: (corpora β igitur quatuor tantum temporis
consumunt, corpora γ autem octo — ex Zenonis
inione —, ita ut tempus sit dimidium) —, et haec
ior pars argumentationis, restat enim altera, qua
nstretur, eadem corpora β etiam octo temporis
consumere, ita ut quatuor et octo idem esse
et. Sequuntur autem haec: ἅμα δὲ συμβαίνει
παρὰ πάντα τὰ γ παρεληλυθέναι i. e. *simul au-*
rpora β praeter omnia γ praeterierunt, ita vide-
t et ipsa octo temporis spatia consumere debeant.
si pro τὰ β ex cod. E τὸ β receperimus et se-
ia ἅμα γὰρ ἔσται τὸ πρῶτον γ καὶ τὸ πρῶτον β
ῖς ἐναντίοις ἐσχάτοις, quum causam tantum iam
oribus dilucidam addant, parenthetice ponamus,
xus inde eveniet: ἅμα δὲ συμβαίνει τὸ β παρὰ
τὰ γ παρεληλυθέναι (ἅμα γὰρ ἔσται τὸ πρῶ-
καὶ τὸ πρῶτον β ἐπὶ τοῖς ἐναντίοις ἐσχάτοις)
χρόνον παρ' ἕκαστον γινόμενον τῶν β ὅσον περ
, ὥς φησι, — iam vero apparet, pro τῶν β scri-
m esse τῶν γ, sensum enim hunc desideramus:
etiam praeter omnia γ corpora β praeterierunt,
iterum idem tempus in praetereundo quovis singulo
uovis singulo γ consumpserint, (— ὥς φησι —)
s scilicet falsa opinione; (ita ut corpora β eodem
e quatuor et octo temporis spatia consumsisse de-
; causam vero, cur corpora β in praetereundis
is α et γ idem tempus consumant, addit his
: διὰ τὸ ἀμφότερα ἴσον χρόνον παρὰ τὰ α γί-
— in quibus pro α scribendum est β i. e.

quum utraque — singula α et singula γ — idem tempus in praetereundo β consumant. Totus itaque locus singulis, quas proposuimus, emendationibus receptis ita decurret: *οἷον ἔστωσαν οἱ ἑστῶτες ἴσοι ὄγκοι ἐφ' ὧν τὰ αα, οἱ δ' ἐφ' ὧν τὰ ββ ἀρχόμενοι ἀπὸ τοῦ μέσου τῶν α, ἴσοι τὸν ἀριθμὸν τούτοις ὄντες καὶ τὸ μέγεθος, οἱ δ' ἐφ' ὧν τὰ γγ ἀπὸ τοῦ ἐσχάτου τῶν β, ἴσοι τὸν ἀριθμὸν τούτοις ὄντες καὶ τὸ μέγεθος καὶ ἰσοταχεῖς τοῖς β· συμβαίνει δὴ τὸ πρῶτον β ἅμα ἐπὶ τῷ ἐσχάτῳ εἶναι καὶ τὸ πρῶτον γ παρ' ἄλληλα κινουμένων· συμβαίνει δὴ τὰ γ παρὰ πάντα διεξεληλυθέναι, τὰ δὲ β παρὰ τὰ ἡμίση· ὥστε ἥμισυν εἶναι τὸν χρόνον, ἴσον γὰρ ἑκάτερόν ἐστι παρ' ἕκαστον· ἅμα δὲ συμβαίνει τὸ β παρὰ πάντα τὰ γ παρεληλυθέναι (ἅμα γὰρ ἔσται τὸ πρῶτον γ καὶ τὸ πρῶτον β ἐπὶ τοῖς ἐναντίοις ἐσχάτοις) ἴσον χρόνον παρ' ἕκαστον γινόμενον τῶν γ ὅσον περ τῶν α, ὥς φησι, διὰ τὸ ἀμφότερα ἴσον χρόνον παρὰ τὰ β γίγνεσθαι.* — In eo quidem aliquis haerere possit, quod stadium et ipsum currere debeat, altera vero eorum corporum, quae moveri debeant, stent, — sed mathematica ut ita dicam necessitate cogimur, ut hanc explicationem sequamur, si quidem illa verba *οἱ δὲ ... ἀρχόμενοι ἀπὸ τοῦ μέσου ... οἱ δὲ ... ἀπὸ τοῦ ἐσχάτου* tenemus; haec autem aut eiicere aut immutare temeritatis esset haud parvae, quum licere putemus, ut litterulas illas singulas in posteriore periodi parte corrigamus, quippe quae ex libero librariorum arbitrio facillime mutari potuerint. Quo accedit, quod fortasse, ut iam diximus, in illa ipsa ratione, ut videtur, perversa argumentationis

difficultas posita fuit; simpliciore enim via atque faciliore certe eadem Zeno docere potuerat, si corpora mota utraque a medio stadio e regione currentia fecisset.

Lib. VII, c. 4, pag. 248, 12.

ὁμοταχὲς τὸ ἐν ἴσῳ χρόνῳ ἴσον κινούμενον] Quinam motus secum invicem comparari possint, Aristoteles examinans primum absurda inde sequi, si quilibet cum quolibet comparari possit, monstrat: *εἰ δή ἐστι πᾶσα συμβλητὴ καὶ ὁμοταχὲς τὸ ἐν ἴσῳ χρόνῳ ἴσον κινούμενον, ἔσται περιφερής τις ἴση εὐθείᾳ κ. τ. λ.* Apparet autem, *τὸ ὁμοταχὲς* de iis rebus tantum praedicari posse, quarum motus comparari possit, et omnem itaque rem ex eo pendere, quid *τὸ ὁμοταχὲς* appellemus; quo enim plura motus genera invicem comparari posse putamus, eo latius notio *τοῦ ὁμοταχοῦς* patere debet; iam igitur latissime, ubi quaeritur, num quilibet motus cum quolibet comparari possit, et *ὁμοταχὲς* tunc omne id erit, quod aequali tempore motum suum finit, non id, quod *ἐν ἴσῳ χρόνῳ ἴσον κινεῖται;* illud *ἴσον* enim eiiciendum. Atque hoc quum aperta Aristotelis verba monstrant, qui dicat, *ἀλλοίωσιν* tunc et *φορὰν* aequalem futuram fuisse, si temporis aequalitas iam et motus aequales redderet (si enim etiam id, quod motus efficit, aequale esse deberet, *ἀλλοίωσις* et *φορὰ* nunquam sibi aequales esse possent), — tum totius capitis sensus docet, quum iam (v. 16) missa hac nimis lata *τοῦ ὁμοταχοῦς* notione alia proponatur: *ἀλλ' ἆρα ὅταν ἐν ἴσῳ ἴσον κινηθῇ, τότε ἰσοταχές;* et ne hac quidem probata tertiam eamque veram auctor docet: *τὸ ἰσοταχὲς τὸ ἐν*

ἴσῳ χρόνῳ τὸ αὐτὸ μεταβάλλον. Hunc disputationis progressum non intelligens librarius facile iam primo loco, a quo aliquid abesse putaret, illud *ἴσον* addere potuit.

Lib. VII, c. 4, pag. 248, 22.

ἔτι οὐδὲν διαφέρει οὐδ' ἐν τῷ λόγῳ] Quaerit Aristoteles, num circuli motus et directus motus una mensura inter se comparari possint, et dicit, *partim absurdum esse, si non comparari possint et utique circuli motus celerior vel tardior esse deberet, quam directus* (*ἄτοπόν τε γὰρ, εἰ μή ἐστι κύκλῳ ὁμοίως τουτὶ κινεῖσθαι καὶ τοῦτο ἐπὶ τῆς εὐθείας, ἀλλ' εὐθὺς ἀνάγκη ἢ θᾶττον ἢ βραδύτερον ὥςπερ εἰ κάταντες τὸ δ' ἄναντες*) *ac ne multum quidem inde nos lucrari, si dicamus, semper aut celeriorem aut tardiorem circuli motum esse, nam si tardior et celerior, etiam circulum ipsum aut maiorem aut minorem esse quam lineam directam, tunc vero etiam aequalem esse posse* (*ἔτι οὐδὲν διαφέρει οὐδ' ἐν τῷ λόγῳ, εἴ τις φήσειεν ἀνάγκην εἶναι θᾶττον εὐθὺς ἢ βραδύτερον κινεῖσθαι· ἔσται γὰρ μείζων καὶ ἐλάττων ἡ περιφερὴς τῆς εὐθείας ὥστε καὶ ἴση*), — *partim fieri non posse, ut illi duo motus comparentur etc.* In illis autem verbis *ἔτι οὐδὲν διαφέρει οὐδ' ἐν τῷ λόγῳ* a codicibus EK *ἔτι*, a codice F vero *οὐδ' ἐν* omittitur; quae quum lectionis varietas antiquum mendum prodat, tum ne occurrit quidem apud Aristotelem *διαφέρει ἐν τῷ λόγῳ*, sed ubique *διαφέρει τῷ λόγῳ*, — omisso itaque illo *ἔτι*, quod et ipsum offendit, legendum est *οὐδὲ διαφέρει οὐδὲν τῷ λόγῳ.*

Lib. VIII, c. 3, pag. 254, 21.

Aristoteles de propria motus causa, quia omnia ab aliqua re moveantur, disputaturus hoc capite distinguit, quomodo in rebus motus genera et conditio distributa esse possint, et docet, *aut omnibus rebus eandem conditionem esse posse sive omnes res moveantur sive omnes quiescant, aut diversam conditionem esse posse, ita ut aliae res moveantur aliae quiescant; tunc autem triplicem iterum statum distinguendum esse, quia aut omnes res ita in mobiles et immobiles dividi possint, ut transitus ab altera conditione in alteram non sit, aut ita ut omnibus ille transitus sit, aut denique ita ut non solum res sint, quae ab altera conditione ad alteram transire possint, sed etiam res, quae non possint et aliae semper mobiles aliae semper immobiles sint* (p. 253,24 *ἀνάγκη δ' ἤτοι πάντα ἠρεμεῖν ἀεὶ ἢ πάντ' ἀεὶ κινεῖσθαι ἢ τὰ μὲν κινεῖσθαι τὰ δ' ἠρεμεῖν· καὶ πάλιν τούτων ἤτοι τὰ μὲν κινούμενα κινεῖσθαι ἀεὶ τὰ δ' ἠρεμοῦντα ἠρεμεῖν, ἢ πάντα πεφυκέναι ὁμοίως κινεῖσθαι καὶ ἠρεμεῖν ἢ τὸ λοιπὸν ἔτι καὶ τρίτον, ἐνδέχεται γὰρ τὰ μὲν ἀεὶ τῶν ὄντων ἀκίνητα εἶναι τὰ δ' ἀεὶ κινούμενα τὰ δ' ἀμφοτέρων μεταλαμβάνειν*). Sub finem autem capitis, ubi auctor sibi iterum ab hac divisione egrediendum esse dicit, in codicibus unum membrum excidit; ibi enim est (p. 254, 16 sq.) *ἀρχὴν δὲ πάλιν ποιητέον ἀπὸ τῶν νῦν διορισθέντων τὴν αὐτὴν ἥνπερ ἠρξάμεθα πρότερον· ἢ γάρ τοι πάντα ἠρεμεῖ ἢ πάντα κινεῖται ἢ τὰ μὲν ἠρεμεῖ τὰ δὲ κινεῖται τῶν ὄντων· καὶ εἰ τὰ*

` *ἠρεμεῖ τὰ δὲ κινεῖται, ἀνάγκη ἤτοι πάντα ὁτὲ*

μὲν ἠρεμεῖν ὁτὲ δὲ κινεῖσθαι, ἢ τὰ μὲν ἀεὶ ἠρεμεῖν τὰ δ' ἀεὶ κινεῖσθαι αὐτῶν, τὰ δ' ὁτὲ μὲν ἠρεμεῖν ὁτὲ δὲ κινεῖσθαι, — desunt itaque ea verba, quae doceant, alias res semper moveri alias semper quiescere (ita videlicet, ut nullae sint, quae utriusque conditionis participes esse possint). Sin repetitis verbis *ἢ τὰ μὲν ἀεὶ ἠρεμεῖν τὰ δ' ἀεὶ κινεῖσθαι* lacunam expleverimus, optime omnia se habebunt*). Ceterum iam Simplicius ea desiderabat, consulto autem omissa esse arbitrabatur.

Lib. VIII, c. 4, pag. 254, b, 16.

Aristoteles de variis motus causis agens dicit: *τῶν δὲ καθ' αὑτὰ τὰ μὲν ὑφ' ἑαυτοῦ τὰ δ' ὑπ' ἄλλου* (sc. *κινεῖται*) *καὶ τὰ μὲν φύσει τὰ δὲ βίᾳ καὶ παρὰ φύσιν· τό τε γὰρ αὐτὸ ὑφ' αὑτοῦ κινούμενον φύσει κινεῖται οἷον ἕκαστον τῶν ζῴων (κινεῖται γὰρ τὸ ζῷον αὐτὸ ὑφ' αὑτοῦ), ὅσων δ' ἡ ἀρχὴ ἐν αὐτοῖς τῆς κινήσεως, ταῦτα φύσει φαμὲν κινεῖσθαι* — ita enim interpunctione distinguendum est —; illud *τό τε* autem desiderat, quod sibi respondeat, neque solum sensu sed etiam verbis in illo *ὅσων δ'* invenire debet; duce codice K, qui habet *ὅσων τε* legendum est *ὅσων θ'* hoc sensu: *non solum enim ea, quae a se ipsis moventur sicut animantia, natura moveri dicimus, sed etiam ea, quorum principium motus in ipsis est.*

Lib. VIII, c. 8, pag. 264, b, 1.

δῆλον τοίνυν ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι οὐκ ἔστι συνεχὴς ἡ κίνησις] Ex totius capitis sensu ac nexu apparet,

*) Conf., quae supra pag. 5 in adnot. diximus.

post κίνησιν excidisse verba ἡ κατ' εὐθεῖαν, nam id ipsum auctor demonstrare vult ac debet, *circuli motum continuum esse posse, in directa autem linea motum in eo puncto, ubi reditus incipiat, semper aliquantulum cessare*; ex mente vero quominus illa verba supplendo intelligamus, altera antitheseos verba prohibent (v. 9 ἡ δ' ἐπὶ τῆς περιφεροῦς ἔσται μία καὶ συνεχής).

De locis interpolatis in physicis auscultationibus.

Hoc additamentum si adiungimus, obtestamur, ne illorum, qui singulos locos et integros Aristotelis libros ex arbitrio auctori abiudicavere, socii in dilacerando Aristotele habeamur; futiles enim istae opiniones, quae argumentis nunquam firmari poterunt, vero litterarum studio noxiae eam tantum utilitatem afferre possunt, ut doceamur, illa via non ingrediendum esse. At quum constet, quam malam certe sortem Aristotelis opera tulerint, tum dubitanter tantum et caute illi textui, qui nobis traditus est, fidendum erit, ex quo Leonardus Spengel docuit, integrum septimum phys. ausc. librum duplici forma exstare*). Lingua praesertim et usus singulorum verborum apud Aristotelem solemnis eos libros primum suspectos reddunt, quos doctrinae deinde di-

*) *Ueber das siebente Buch der Physik des Aristoteles, ein Beitrag zur Geschichte des Textes der aristotelischen Schriften in Abhdl. d. Münchn. Acad. d. Wiss.* III, 2, pag. 317: „*Diese Entdeckung ist eben so unerfreulich als unerwartet; denn was sollen wir von einem doppelten Aristoteles halten, und wenn ein volles Buch in einem andern Kleide erscheint, warum nicht die ganze Physik, ja vielleicht auch andere Werke? wie sollte jenes Buch allein die Ehre erlangt haben, in zweifacher Gestalt auftreten zu dürfen?*"

versitas spurios esse evincit; ita etiam singulis locis iisque imprimis, quibus priora in unum conspectum colliguntur, constructionis negligentia vel verborum usus soloecus vel enunciata inaniter repetita docere solent, ab Aristotele saltem ipso talia non scripta esse, etiamsi doctrinae concentus persuadeat, ut peripateticum certe philosophum vel scholiastam auctorem agnoscamus. Iam igitur aliquot locos afferamus, quos suspectos putemus.

Lib. I, c. 2, pag. 185, 9. Aristoteles postquam Parmenidis et Melissi doctrinam ad physicum non attinere philosophum eorumque argumenta inde non refutanda esse dixit, haec verba addit: *καὶ γὰρ ψευδῆ λαμβάνουσι καὶ ἀσυλλόγιστοί εἰσιν αὐτῶν οἱ λόγοι· μᾶλλον δ' ὁ Μελίσσου φορτικὸς καὶ οὐκ ἔχων ἀπορίαν, ἀλλ' ἑνὸς ἀτόπου δοθέντος τἆλλα συμβαίνει· τοῦτο δ' οὐ χαλεπόν.* Haec eadem autem verba initio cap. 3, pag. 186, 7 iterum leguntur, ex quo loco priori adscripta esse videntur; quae vero verba antecedentia quoque *ὅπερ ἀμφότεροι μὲν ἔχουσιν οἱ λόγοι καὶ ὁ Μελίσσου καὶ ὁ Παρμενίδου* Bekkerus eiecta vult, ea libenter retinuerim, non solum quia haec non iisdem verbis posteriore loco recurrunt, sed etiam quia opus fuisse videtur, ut horum philosophorum nomina verbis *εἴ τις φαίη ἄνθρωπον ἕνα τὸ ὂν εἶναι ἢ λύειν λόγον ἐριστικὸν* addantur, quemadmodum Heracliti nomen subiungitur illis verbis (v. 5) *πρὸς ἄλλην θέσιν ὁποιανοῦν ... τῶν λόγου ἕνεκα λεγομένων.*

Lib. III, c. 2, pag. 202, 8. A primis inde huius libri verbis optimus codex E solus quum permulta ha-

bet, quae glossemata esse apparent (p. 200, b, 13; 201, b, 5; 202, 3), tum plura omittit, quae deesse nequeunt (p. 200, b, 13 et 35; 201, 18), et ad p. 202, 4 Simplicius variam lectionem ex Aspasio et Alexandro affert, ut putare debeamus, hunc locum iam apud veteres variis lectionibus multum depravatum fuisse. Sic postquam Aristoteles dilemmate probavit, suam de motu doctrinam unice veram esse, in conclusione iterum dicit, id quod moveat, et ipsum moveri mutuo tactu (v. 6 *τοῦτο δὲ ποιεῖ θίξις, ὥστε ἅμα καὶ πάσχει· διὸ ἡ κίνησις ἐντελέχεια τοῦ κινητοῦ ᾗ κινητόν*), — iam denuo vero haec verba sequuntur: *συμβαίνει δὲ τοῦτο θίξει τοῦ κινητικοῦ, ὥσθ' ἅμα καὶ πάσχει.* Veteres interpretes priora quidem explicando agnoscunt sicut illa: *διὸ ἡ κίνησις ἐντελέχεια τοῦ κινητοῦ ᾗ κινητόν*, — haec vero postrema neque explicant neque causam addunt, cur Aristoteles bis posuerit; quod quum ex consuetudine certe fecissent, si quidem ea novissent, a veteribus exemplaribus haec abfuisse videntur, iteratio vero orta ex varia lectione *συμβαίνει δὲ* pro *τοῦτο δὲ ποιεῖ* (v. 6).

Lib. IV, c. 8, pag. 216, b, 17. Argumentis, quibus Aristoteles demonstravit, vacuum non esse, haec verba addita legimus: *ἔτι δεῖ δῆλον εἶναι οἷον κενὸν ἐν τοῖς κινουμένοις· νῦν δ' οὐδαμοῦ ἐντὸς τοῦ κόσμου· ὁ γὰρ ἀὴρ ἔστι τι, οὐ δοκεῖ δέ γε· οὐδὲ τὸ ὕδωρ, εἰ ἦσαν οἱ ἰχθύες σιδηροῖ· τῇ ἁφῇ γὰρ ἡ κρίσις τοῦ ἁπτοῦ*, et conclusio deinde argumentorum sequitur: *ὅτι μὲν τοίνυν οὐκ ἔστι κεχωρισμένον κενὸν, ἐκ τούτων ἐστὶ δῆλον.* Illa autem verba neque ab Alexandro

neque a Philopono neque a Simplicio explicantur, et apud solum Simplicium in lemmate leguntur praeposito vocabulo *ἌΛΛΩΣ*. Hoc exemplo cognoscimus, quomodo illis locis, quibus plura unius rei argumenta afferantur, alia facile insuper a librariis vel interpretibus addita sint. (At haec glossa ne sensum quidem praebet, quum ipsa male lacera et corrupta in textum irrepserit; primum pro *δεῖ* legendum foret *ἔδει*, verba vero *εἰ ἦσαν οἱ ἰχθύες σιδηροῖ* prorsus absurda sunt; certe enim, etiamsi pisces aenei essent, ideo non aqua vacuum quoddam videretur, quum aequo iure lapides in fundo aquae iacentes pro piscibus aeneis cogitari possent, — sed sensus postulat, ut monstretur, *iis animantibus, quae in aqua vivant, aquam eadem ratione, qua nobis aërem, inanem et κενόν τι videri*; talis vero sensus efficeretur, si ante *ἰχθύες* quatuor litteras praecedentes *ανοι* repetamus et post *ἰχθύες* particulam *ἢ* inseramus: *εἰ ἦσαν οἱ ἄνθρωποι ἰχθύες ἢ σιδηροῖ*, — verba deinde sequentia *τῇ ἁφῇ γὰρ ἡ κρίσις τοῦ ἁπποῦ*, quae causam adderent, bene cohaererent.)

Lib. IV, c. 9, pag. 217, b, 12. Verba *ἔτι ὥσπερ ἡ τοῦ κύκλου περιφέρεια συναγομένη εἰς ἔλαττον οὐκ ἄλλο τι λαμβάνει τὸ κοῖλον, ἀλλ' ὃ ἦν, συνήχθη, καὶ τοῦ πυρὸς ὅ τι ἄν τις λάβῃ πᾶν ἔσται θερμὸν, οὕτω καὶ τὸ πᾶν συναγωγῇ καὶ διαστολῇ τῆς αὐτῆς ὕλης* non solum inanem continent repetitionem eorum, quae vv. 2—11 dicta erant, sed etiam usu vocabulorum *συναγωγὴ* et *διαστολὴ* glossatorem produnt; idque iam veteres interpretes agnoverunt, ut Simplicius, qui (fol. 163) dicit: *αὕτη ἡ ῥῆσις δοκεῖ τὰ πρότερον εἰρη-*

saepe enunciata, quae a ceteris absunt, praebeant, concludi fere possit, similem haec sortem experta esse atque septimum librum; quin fieri potuit, ut illa ipsa *ἀπορία*, quae nihil novi continens in fine repetitur, tanquam priorum periphrasis adscriberetur.

Typis fratrum Unger.

Prantl, Carl

DE ARISTOTELIS LIBRORUM AD HISTORIAM ANIMALIUM PERTINENTIUM ORDINE ATQUE DISPOSITIONE

SCRIPSIT

ET

AUCTORITATE AMPLISSIMI

ORDINIS PHILOSOPHORUM

PRO

IMPETRANDA FACULTATE LEGENDI

IN AULA

UNIVERSITATIS LUDOVICO-MAXIMILIANEAE

DIE XVIII M. NOVEMBR. MDCCCXLIII

PUPLICE DEFENDIT

CAROLUS PRANTL,

PHIL. DOCT.

MONACHII.

SUMPTIBUS INSTIT. LITER.-ARTIST. I. G. COTTAE.

1843.



Aristotelis philosophia maiore nunc indies studio ita retractatur, ut non solum ingenii exercitatione philosophica acuendi causa hunc vel illum eius librum legamus vel doctrinam tanquam rem actam in describenda philosophiae historia narremus, sed ut universam praestantissimi philosophi disciplinam vere iam reviviscentem eiusque summa principia mente concipere penitusque intelligere studeamus. Hunc vero finem tum demum assequemur, si interiorem nexum, quo omnes libri inter se coniuncti sint, investigaverimus et inde accurate cognorimus, quomodo una quaedam prima ratio quum omnia tum singula regat atque illustret. Talis autem quod dicunt systematis in Aristotelis libris non continuum complexum inveniri, sed vestigia tantum dispersa animadverti posse, fere aliquis putaverit, quando quidem ex tot eius libris tam pauci nobis relicti sint, etiamsi enim non plura millia librorum, ut Ptolemaeus Philadelphus narravit[1]), ab Aristotele conscripta esse credimus, tamen maior certe pars deperdita est,

---

1) Vide Stahr Aristotelia II., pag. 69 et pag. 63 adnot. 1



Aristotelis philosophia maiore nunc indies studio ita retractatur, ut non solum ingenii exercitatione philosophica acuendi causa hunc vel illum eius librum legamus vel doctrinam tanquam rem actam in describenda philosophiae historia narremus, sed ut universam praestantissimi philosophi disciplinam vere iam reviviscentem eiusque summa principia mente concipere penitusque intelligere studeamus. Hunc vero finem tum demum assequemur, si interiorem nexum, quo omnes libri inter se coniuncti sint, investigaverimus et inde accurate cognorimus, quomodo una quaedam prima ratio quum omnia tum singula regat atque illustret. Talis autem quod dicunt systematis in Aristotelis libris non continuum complexum inveniri, sed vestigia tantum dispersa animadverti posse, fere aliquis putaverit, quando quidem ex tot eius libris tam pauci nobis relicti sint, etiamsi enim non plura millia librorum, ut Ptolemaeus Philadelphus narravit[1]), ab Aristotele conscripta esse credimus, tamen maior certe pars deperdita est,

---

1) Vide Stahr Aristotelia II., pag. 69 et pag. 63 adnot. 1.

— sed in eorum librorum, qui adhuc exstant, numero eos reperiri constat, ex quibus praestantissimas totius disciplinae partes non solum labris adtingere sed fere exhaurire liceat.

Iam primis temporibus de ordine Aristotelis operum quaesitum esse a Simplicio docemur, qui Adrastum Aphrodisiensem singularem librum περὶ τῆς τάξεως τῆς Ἀριστοτέλους φιλοσοφίας scripsisse narrat [2]. Magis φιλοβίβλως quam φιλοσόφως multi viri docti de Aristotelis librorum serie atque ordine disputavere, quum nimia illorum catalogorum, quorum alterum Diogenes Laërtius alterum Anonymus Menagii nobis tradidere, habita ratione libros, qui exstant, disponere vel etiam dilacerare conati sint. Librum de ordine librorum Aristotelis Franciscus Caballa scripsit (a. 1495); editioni Basileensi (a. 1531 fol.) praefixa est commentatio Guarini de vita et scriptis Aristotelis, editioni vero Lugdunensi (a. 1590 fol.) Gemusaei dissertatio; Franciscus Patricius in tomo primo Discussionum Peripateticarum quum de disciplinae partibus (Lib. III) tum de singulorum librorum dispositione (Lib. IX) egit; Samuel Petitus (Miscell. IV, 9. ad legg. Att. pag. 64) temporis ratione habita ordinem librorum divinare conabatur; deinde Joannes

2) in praefatione ad comment. in Categor. (ed. Basil. a. 1551 fol. 2.)

Theophilus Buhle (Biblioth. d. a. Litter. u. Kunst. Goett. 1792, fasc. 10. pag. 33—47) docuit, quem ordinem restitutum ipse velit; post hunc Franciscus Nicolaus Titze librum singularem de Aristotelis operum serie et distinctione (Lips. 1826) edidit; denique ne quid desse videatur, cogimur, ut etiam istam dissertationem commemoremus, quam Carolus Hermannus Weise postremo novae, quam dicit[3]), editionis fasciculo praefixit. Quorum omnium sententiae quam parum probari possint, monstrare nunc non in animo est; nobis enim proposuimus, de parte tantum aliqua Aristotelis librorum agere atque inquirere, quomodo ii libri, qui ad historiam naturalem pertinentes exstant — historiae animalium, de partibus, de motu, de incessu, de generatione animalium — inter se et cum ceteris libris physicis cohaereant. Hac de re praeter eos, quos de omnium operum ordine scripsisse modo diximus, plures viri docti aut singulares libros composuerunt, aut data occasione disseruerunt, qui quid de ordine senserint, quam paucissimis verbis hic narremus; singulae enim eorum opiniones ipsa nostra, quam proponemus, disponendi ratione, si quidem probetur, refutabuntur. Daniel Furlanus (In libros Arist. d. part. anim. Dan. Furlani Cretensis commentarius

3) Vid. *Neue Jen. Litt. Zeit.* 1842, N. 124, pag. 515 sqq.

primus etc. Venet. 1574, pag. 10 — 26) post meteorologica ponit historiam animalium, deinde libros de partibus, de generatione, de incessu animalium, de anima, parva naturalia, denique de motu; Joann. Theoph. Schneider Saxo (editionis hist. anim. Tom. I. pag. XCV — CXXV) hunc ordinem proponit: hist. anim., d. part. anim., d. incess. anim., d. anima, d. sens., d. memor., d. somn. et d. insomn. et d. divin. in somn., d. mot. anim., d. gener. anim., d. long. et brev. vit., d. iuv. et sen., d. vit. et morte, d. respir., d. plantis. Franc. Nicolaus Titze libro inscripto *Aristoteles über die wissenschaftliche Behandlung der Naturkunde überhaupt, vorzüglich der Thierkunde* (Lips. 1829 et 1823) probare studebat, primum librum de partibus animalium tanquam prooemium universae historiae naturalis ante primum librum historiarum ponendum esse, quam opinionem pluribus verbis ut refutemus infra oportebit, — in libro vero, quem iam laudavimus *de serie et distributione* huncce ordinem proposuit: hist. anim., d. part. anim., d. incess. anim., d. anima, d. sens., d. memor., d. somn. et d. insomn. et d. divin. in somn., d. mot. anim., d. gener. anim., d. long. et brev. vit., d. iuv. et sen., d. vit. et mort., d. morbo, d. plantis. Fridericus Adolphus Trendelenburg (in editione libr. d. anim. pag. 113 — 125) dicit: *Omnia si vera sunt, qualia significavimus, haec erit librorum series, quam inde*

fingas. Antecedent libros de anima physica et nonnullorum sententia libri de generatione et corruptione, quibus analytica posteriora non temere addideris, sequentur vero libelli de sensu, de somno, de somniis, de respiratione, quos suo iure supplementa dixeris; sequetur scriptum de communi animalium motu; sequentia denique libri de generatione animalium; promittitur liber de nutrimento, quem antiquitas nobis non reliquit. Libellus de interpretatione ultimo fortasse loco ponendus. De librorum serie haec non certa affirmentur, sed probabilia proponantur, dum universa omnium Aristotelis librorum conditio et mutua inter se ratio subtilius examinetur. Ludovicus Ideler (in edit. meteorol. Vol. II. pag. 363) historiam animalium non ad φυσικὴν φιλοσοφίαν pertinere sed extra systema ponendam esse dicens de ceterorum librorum ordine suam sententiam retinuit.

In dissertatione ipsa eam viam ingrediemur, ut primum investigemus, quid in singulis de animalibus libris et quo nexu et quo consilio Aristoteles scripserit, deinde proponamus, qui librorum ordo inde necessarie sequi videatur, quocum eos locos, quibus auctor libros aut antecedentes allegat, aut sequentes promittit, omnes prorsus congruere monstrabimus, postremo vero de omnium librorum physicam philosophiam spectantium serie sententiam proferre audeamus.

Primum itaque, quid historiae animalium — *περὶ ζῴων ἱστοριῶν βιβλία δέκα* — contineant, examinemus. Iam autem, ne rem actam agamus, decimum librum suo loco, quem nuper Leonardus Spengel[4]) ei vindicavit i. e. post septimum ponimus. Lib. I. capp. 1—6 prolegomena quaedam sunt, quibus Aristoteles praecipue docet, quomodo animalia inter se differant, primum vita et actionibus[5]), deinde moribus, tertium partibus; cap. 6. denique omnia animalia dividuntur in *ἔναιμα* et *ἄναιμα*, quorum priora in *τετράποδα ζῳοτόκα*, *τετράποδα ἢ ἄποδα ᾠοτόκα*, *ἰχθῦς*, *τὰ κητώδη*, posteriora in *ὀστρακόδερμα*, *μαλακόδερμα*, *μαλάκια*, *ἔντομα*, qua Aristoteles divisione ubique utitur. His praelusis (c. 6, pag. 491, 7 *ταῦτα τοῦτον τὸν τρόπον εἴρηται νῦν, ὡς ἐν τύπῳ γεύματος χάριν περὶ ὅσων καὶ ὅσα θεωρητέον*) iam auctor ad rem ipsam transit in quatuor partes divisam, quae hoc ordine se excipiunt: partes animalium I, 7—IV, 7, sensus et vita animalis IV, 8—11, generatio animalium V, 1—VII, 12 cum libr. X, vita et mores VIII et IX. Partes autem enumerantur primum hominis — I, 7—17 —

---

4) *De Aristotelis libro decimo histor. animal. et incerto autore libri περὶ κόσμου commentatio, quam pro munere profess. publ. ord. in facult. philos. academ. Rup.-Carol. rite suscipiendo scripsit Leonardus Spengel. Heidelb.* 1842.

5) pag. 487, 14 verba *καὶ τὰ ἤθη* delenda sunt, quum de morum diversitate demum pag. 488, b, 12 agatur.

quum exteriores: caput (c. 7—11)[6]), cervix (c. 12), truncus (c. 12—15), membra (c. 15), tum interiores: cerebrum, oesophagus, arteria, viscera (c. 16 sq.), — deinde animalium (II, 1 — IV, 7) et primum quidem eorum, quae *ἔναιμα* i. e. sanguine constituta sunt (II, 1 — III, 21), et horum primum partes, quae compositae sunt — *τὰ ἀνομοιομερῆ*, recensentur (usque ad III, 1) — quum interiores quadrupedum viviparorum (c. 1--9), quadrupedum oviparorum (c. 10 sq.), avium (c. 12), piscium (c. 13), anguium (c. 14), tum interiores scil. viscera (c. 15 - 17) et membra genitalia (III. 1) —, deinde partes, quae in similes rursus partes dividi possunt — *τὰ ὁμοιομερῆ* — quum innatae (c. 2—20): venae, arteriae, nervi, ossa, cartilagines, ungues, ungulae, cornua, crines, squamae, membranae, caro, adeps, sevum, sanguis, medulla, — tum non innatae (c. 20 sq.): lac et semen genitale[7]); — sequuntur itaque secundo loco par-

6) c. 11, pag. 492, 13 Bekkerus invitis codicibus posuit *ἔτι δὲ* pro *ἔστι δέ*, immerito, ut videtur, nam a c. 8 incipit enumeratio partium oris i. e. *προσώπου*, quae aurium commemoratione interrupta 492, b, 5 rursus continuatur; optime igitur se habet: *ἔστι δὲ κεφαλῆς μόριον i. e. est autem capitis, non oris, pars etc.*

7) in descriptione *τῶν ὁμοιομερῶν* lacuna est, nam cap. 2 *τὰ ὁμοιομερῆ* enumerantur, de quibus in hoc libro agendum sit: *αἷμα καὶ μόριον, ἐν ᾧ πέφυκεν ἐγγίνεσθαι* c. 2 - 4 et 19, *ἰχὼρ* c. 19, *ἶνες* c. 6, *σάρξ* c. 16, *ὀστοῦν καὶ ἄκανθα* c. 7. *χόνδρος* c. 8, *δέρμα* c. 11, *ὑμὴν* c. 13—15, *νεῦρα* c. 5, *τρίχες* c. 10—12, *ὄνυχες* c. 9, *πιμελή*, *στέαρ* c. 17 sq.; ubi autem *τὰ*

tes animalium exsanguium i. e. *τῶν ἀναίμων* (1—7), quae hoc ordine enumerantur: *μαλάκια* 1), *μαλακόστρακα* (c, 2 sq.) *ὀστρακόδερμα* 4—6), *ἔντομα* (c. 7). — Ceterum in his omni singula tantum Aristoteles animalia nuncupat, quibus partibus inter se diversis exstructa : narrat, vel quae sit exterior partium coniunc qualemve speciem praebeant.

In secunda parte, de sensibus vitaque a mali, Aristoteles primum monstrat, animalia s guinis non expertia omnibus quinque sensibus (structa esse, exsanguium vero in insectis dubi videri, num visu et auditu utantur (c. 8), dei docet, quomodo sonus et vox et sermo inter differant et quibus animalium generibus natura (derit (c. 9), porro, quae animalia dormiant, qu somnientur (c. 10), denique in quibus sexus versitas sit et quomodo sexus virilis a femin differat.

Tertia pars de generatione animalium pro gomena quaedam continet (c. 1—14), in quil primum coitus ratio ac modus in diversis anir lium generibus monstratur quum *ἐναίμοις* (c. 2 –

περιττώματα, κόπρος, φλέγμα, χολή tractantur? (*μύελο* *γονή* et *γάλα*, de quibus agitur c. 20—22, non nominantu in libro quidem de partibus animalium II, 7, ubi o *τῶν ὁμοιομερῶν* ad *περιττώματα* deduxit, ea in libros de one ablegantur, sed in historia animalium deesse nt; quum omnia quoque cetera excrementa in sta iterum in libris d. part. anim. occurrant.

tum *ἀναίμοις* (c. 6 — 8),[8]) deinde, quibus anni temporibus (c. 8—13) et qua aetate (c. 13) coire soleant.[9]) His itaque praemissis Aristoteles docet, quomodo animalia (V, 15—VI, 37) et homo (VII et X) gignantur; animalium primum enarrat *τὰ ἄναιμα* (c. 15—32): *ὀστρακόδερμα* (c. 15 sq.), *μαλακόστρακα* (c. 17)[10]), *μαλάκια* (c. 18), *ἔντομα* (apes praesertim et tenthredines c. 19 — 32), — deinde *τὰ ἔναιμα* (V, 33—VI, 37): *τετράποδα ᾠοτόκα* (c. 33), *ἄποδα ᾠοτόκα* (c. 34), *ὄρνιθες* (VI, 1—9),[11]) *ἔνυδρα, ἰχθῦς* sc. et *τὰ κητώδη* (c.

---

8) in quorum enarratione *τὰ ὀστρακόδερμα* desideramus, quae quum abesse non possint, exciderunt.

9) in quibus satis magna perturbatio est, quum c. 8 et 9 aves primum commemorentur, et pag. 542, b, 27 — 30 pauca aliquot verba de insectis sequantur, quibus deinde subiiciuntur verba (v. 30) *τίκτει δ' ἅπαξ τοῦ ἐνιαυτοῦ τὰ πολλὰ τῶν ἀγρίων, ὅσα μὴ ἐπικυΐσκεται οἷον δασύπους*; deinde de piscibus agitur et bene ordo procedit usque ad c. 13, ubi non solu subito aves post *ὀστρακόδερμα* rursus interveniunt, sed etiam verbis offendimur, quum haec (pag. 544, 25): *τῶν δ' ὀρνίθων τὰ μὲν ἄγρια, ὥσπερ εἴρηται, ἅπαξ ὀχεύεται καὶ τίκτει τὰ πλεῖστα* non sit quo referantur (c. 8, pag. 542, b, 2 nimis in universum dictum est, quam de quo cogitari possit); variis casibus quos hi libri de animalium historia certe tulerunt, etiam factum esse potest, ut totum hoc caput 13 ex libro sexto huc devenerit, ubi post caput primum optime se habet; verba *ὥσπερ εἴρηται* tunc ad pag. 558, b, 24 respiciunt; quae vero verba *ὥσπερ εἴρηται* VI, 4, 562, b, 5 leguntur, optime tunc referuntur ad pag. 544, b, 8.

10) pag. 549, 17 pro *προστίκτουσιν* legendum est *προεντίκτουσιν* cf. IV, 2, pag. 526, b, 10.

11) primo statim aspectu apparet, capp. 8 et 9 transponenda esse; postquam enim auctor docuit (c. 2 et 3), quomodo

10—17)[12]), τετράποδα ζῳοτόκα quum ἥμερα tum ἄγρια (c. 17—37).

Nil vero aliud his omnibus docemur, quam, quot pulli pariantur et quomodo et ubi et quando; quas res sola experientia apparuit. — De hominis deinde generatione fusius exponitur, quomodo initio, quando infans nascatur, partus edatur (VII) et quomodo postea vis gignendi servetur pereatve (X), et primum quidem, qua aetate mares semen effundere incipiant (VII, 1) et feminae menstrua (c. 2), quomodo et quamdiu feminae concipiant (c. 3—6), quomodo fetus ipse procreetur (c. 7—12), — deinde (X), quibus rebus opus sit, ut femina post partum praesertim iam editum denuo parere possit.

Quarta denique historiarum animalium pars, quae librum octavum et nonum amplectitur, animalium morum descriptionem continet quum exteriorum (VIII) tum interiorum (IX); ibi enim auctor post prolegomena (VIII, 1 sq.) monstrat, quomodo animalia victum sibi parent (c. 2—11), deinde,

---

pullus in ovo crescat idque relinquat, de singularum avium fecunditate agens enumerat columbas (c. 4), vultures (c. 5), aquilas (c. 6), cuculum (c. 7), pavonem (c. 9), ita ut ordo capite 8, ubi de incubatione sermo est, interrumperetur, nisi hoc caput ultimo loco poneremus, ubi avium descriptionem bene concludit.

12) c. 11, pag. 566, 8 αὐτῇ pro αὕτη apud Bekkerum typothetae errore in textum venit.

quomodo anni temporum damna effugiant alia emigrando (c. 12 sq.), alia in speluncis habitando (c. 13—17), quid denique cuncta animalia patiantur propter anni tempora (c. 18—27) vel locorum conditionem (c. 28 sq.) vel graviditatem (c. 30), — libro nono autem, quomodo animalia ingenium suum prodant in sexu et inimicitia mutua (c. 1 sq.) et praesertim calliditate non solum quadrupedia (c. 3—6) et aves (c. 7—36), sed etiam pisces (c. 37), quin μαλάκια, ὀστρακόδερμα, ἔντομα (c. 37—43); quibus addit denique aliquot mansuetorum aut parentum amantium animalium enarrationem [13]).

In omnibus itaque historiarum animalium libris animadvertimus, res tantum enarrari; describi enim, quomodo singula animalia se habeant, quibus rebus a ceteris diversa sint, — non vero rationem usquam neque causam indagari neque interiorem diversitatem inquiri, quum is tantum huius operis finis videatur fuisse, ut ea doceantur atque enarrentur, quae de singulis animalibus sciamus oportet, antequam philosophice de iis inquiramus.

Prorsus alia vero ratione diversoque consilio libri de partibus animalium scripti sunt, in quibus philosophus rerum in historia animalium

13) quae c. 50, pag. 632, 33 usque ad finem libri leguntur, huc non pertinent, et si quidem sic ab Aristotele scripta sunt, a fine octavi potius libri in hunc delata esse videntur.

narratarum causas, i. e., cur singulae tales sint, quales sunt, monstrat et argumentis confirmat, omnia ita comparata esse, ut finem suum — *τὸ ἀγαθὸν* — assequi possint, „naturam enim nil temere agere.“ Post prolegomena, quae satis longa librum primum implent, in duas partes universum opusculum dividitur, quarum altera *τὰ ὁμοιομερῆ* (II, 1 9) continet, altera *τὰ ἀνομοιομερῆ* (II, 9—IV, 14), quae *ἀνομοιομερῆ* non solum ita inter se cohaerent, ut ad servandam vitam animalem eorum munera et actiones se invicem postulent et adiuvent — *organischer Zusammenhang* — (II, 10—IV, 5), sed etiam externe ita connexa sunt, ut fini suo convenientia totum corpus forment et constituant — *mechanischer Zusammenhang* — (IV, 6—14). In libro primo igitur (de quo quid Franc. Nicolaus Titze senserit, infra exponemus et refutabimus) Aristoteles docet, in investiganda natura causam — *τὴν αἰτίαν* -- quaerendam esse et ex quatuor illis causis (phys. ausc. II, 3) eam praecipue, quam *τὸ οὗ ἕνεκα* vocat, quum in animantibus *τὸ τί ἦν εἶναι* in anima positum sit (c. 1). Deinde viam monstrat, qua animantia in genera dividenda sint, quum neque *διχοτομία* admitti possit neque *διαίρεσις εἰς τὰ ἄτομα*[14]) (c. 2 4); postremo denique capite mira

14) ita enim c. 3, pag. 642, b, 25 pro *εἰς τὰ ἄναιμα* legendum esse, quivis videt; Nicolaus Titze proposuit *εἰς τὰ ἀντικεί-*

quadam eloquentia eos impugnat, qui talia studia despiciant, et mox illuc revertens, unde abierat, iam in partibus animalium se illud *τὸ οὗ ἕνεκα* investigaturum indicat. In sequentibus libris semper lectorem ad historiam animalium reiicit, in qua materiem hoc ipso fine collegerat, ut nunc ea utens interiorem et eum necessarium nexum inde evincat. Primum probat, cur *ἀνομοιομερῆ* et *ὁμοιομερῆ* in corporibus animalium sint,[15]) *τὰ ὁμοιομερῆ* enim dicit tanquam *ὕλην τῶν ἀνομοιομερῶν* esse et ad illa sensus referri debere, ad haec autem actiones. Ad singula deinde *ὁμοιομερῆ* transiens docet, sanguinem ultimi nutrimenti causa in corpore esse (c. 2—4), adipem et sevum sanguinem esse quodammodo corruptum et concretum, sicut alia ratione medullam (c. 5 sq.) cerebrum capiti inesse,

---

μενα, verba autem statim sequentia (pag. 643, 8 et 12 et 16), quae genuina fuerit lectio, monstrant.

15) tres generationis modos esse dicit (pag. 646, 12—24) his verbis: *τριῶν δ' οὐσῶν τῶν συνθέσεων πρώτην μὲν ἄν τις θείη τὴν ἐκ τῶν καλουμένων ὑπό τινων στοιχείων οἷον γῆς ἀέρος ὕδατος πυρός· ἔτι δὲ βέλτιον ἴσως ἐκ τῶν δυνάμεων λέγειν... ὑγρὸν γὰρ καὶ ξηρὸν καὶ θερμὸν καὶ ψυχρὸν ὕλη τῶν συνθέτων σωμάτων ἐστί* (cf. d. gen. et corr. II, 3) . . . . *δευτέρα δὲ σύστασις ἐκ τῶν πρώτων ἡ τῶν ὁμοιομερῶν φύσις ἐν τοῖς ζῴοις ἐστίν οἷον ὀστοῦ καὶ σαρκὸς καὶ τῶν ἄλλων τῶν τοιούτων· τρίτη δὲ καὶ τελευταία κατ' ἀριθμὸν ἡ τῶν ἀνομοιομερῶν κ. τ. λ.* quibus verbis apertum mendum inest, quum primus et secundus generationis modus hac ratione non differrent, nam *ἡ ἐκ τῶν στοιχείων σύνθεσις* nulla alia est, quam ea *τῶν ὁμοιομερῶν*, quae constant ex elementis, prima autem generatio ea est *τῶν στοιχείων*, non ea *ἐκ τῶν στοιχείων*; eiiciendum igitur illud *ἐκ* ante *τῶν καλουμένων*.

ut calor cordis refrigeretur (c. 7), carnem tactus causa ex sanguine concrescere (c. 8), ossa autem, ut corpus fulciant (c. 9). Similiter etiam *τὰ ἀνομοιομερῆ* sui quaeque finis causa esse demonstrat; primum enim *τὰ ἔναιμα* perscrutans (II, 10 - IV, 4) caput iis sensibus, quorum sedes in cerebro sit, inservire dicit eiusque partes et ipsas cum iis cohaerere, quum palpebra et supercilia oculos tegant neque nares temere in medio ore positae sint et lingua gustui simul et sermoni inserviat, dentes autem, ubi dissecare debeant, acres, ubi conterere, hebetes sint, cornua denique ex eadem materie, ex qua ungulae, consistentia iis tantum animalibus a natura data, quae corporis robore se defendere debeant ac possint (II, 10—III, 2); cervicem autem dicit propter oesophagum et arteriam, quae longior esse debeat, insertam esse (III, 3), viscera denique (III, 3—IV, 4) ita inter se cohaerere, ut alia aliorum causa creata id efficiant, unde vita sustentetur et continuetur, praecipue vero ruminantibus multiplicia esse intestina (ut avibus ingluviem) propter dentium defectum, mesenterium autem ita comparatum, ut nutrimentum illud ultimum i. e. sanguinem ex intestinis imbibendo in cor transmittat, bilem denique impuri sanguinis excrementum esse. Deinde exsanguium omnia genera (IV, 5) iis partibus quum exterioribus tum interioribus instructa esse, quae cum eorum victu, habitandi locis, moribus, actionibus congruant, neque

ulli eorum *τὰ θρεπτικὰ μόρια* prorsus deesse. In postrema denique parte huius opusculi, in qua de exteriore partium vel potius membrorum nexu agit, Aristoteles prius de exsanguibus verba facit, ut his, quemadmodum ipse dicit[16]), de quibus modo (c. 5) dixerat, iam prorsus absolutis fusius deinde de ceteris loqui possit; docet itaque cur insecta modo binas modo quaternas alas, modo stimulum modo non habeant (c. 6), cur conchylia paucis membris instructa sint (c. 7), cur cancelli impares chelas (c. 8) et praecipue cur *τὰ μαλάκια* os et anum uno eodemque loco habeant (c. 9). Ad *τὰ ἔναιμα* deinde rediens explicat, cur singulae partes et singula membra sic disposita et coniuncta esse debeant, ut revera sunt, primum in quadrupedibus viviparis (quomodo manus aptissime constructae sint, cur homines cauda careant) (c. 10), deinde in quadrupedibus oviparis e. g. cur crocodilus superiorem maxillam moveat (c. 11), in avibus (c. 12), piscibus (c. 13), postremo in monstris maritimis — *τοῖς κητώδεσι* — (c. 14).

Apparet itaque, quatuor hos libros eo tantum consilio ab Aristotele scriptos esse, ut monstret, omnes animalibus partes propter certum quen-

---

16) c. 5, pag. 682, 32 *ἀρκτέον δ᾽ἀπὸ τῶν νῦν εἰρημένων, ἀλλ οὐκ ἀφ᾽ ὧν ἀπελίπομεν* (c. 4 s. fin.), *ὅπως ἀπὸ τούτων διατριβὴν ἐλάττω ἐχόντων ἐπὶ τῶν τελείων καὶ ἐναίμων ζῴων λόγος ἁρμόζῃ, σχολάζῃ δὲ μᾶλλον.*

dam finem τοῦ εὖ ἕνεκα, a natura datas esse in qua ipsum οὗ ἕνεκα investigandum sit.

Sequitur in editione Berolinensi liber de motu animalium — περὶ ζῴων κινήσεως — ingenii prorsus diversi ab iis, de quibus hucusque diximus; neque enim res tantum velut in historia animalium enarrantur e. g. quomodo diversa animalium genera moveantur, neque causae, cur propter victum vel mores vel habitandi locum ea ratione, qua moventur, moveri debeant, — sed universa animalium motus causa explicatur, et si in libris de partibus animalium ea causa, quam Aristoteles τὸ οὗ ἕνεκα vocat, ubique demonstrabatur argumentisque firmabatur, huius libelli prima iam verba (pag. 698, 7) indicant, eam causam, quam τὸ ὅθεν ἡ κίνησις vocat, in his quaeri; huc quoque ea spectant, quae (c. 2—5) de puncto exteriore quiescente disseruntur, quo ad quemvis motum opus sit; deinde Aristoteles docet, animam primam esse causam moventem, quae imaginatione et mente commota per syllogismum quendam ad actum impellatur non sine adiumento calidi et frigidi; primum autem motus ipsius initium in medio corpore fieri, quocum respiratio cohaereat; denique auctor de motibus quibusdam non voluntariis aut non spontaneis agit.

Eadem autem causa finalis, quam in libris de partibus animalium ubique ab Aristotele demonstrari vidimus (non autem in libello de motu), in

libro de incessu animalium rursus apparet; cap. 2. iam ipsa verba declarant, varias motus rationes explicandas esse, quia natura nil temere agat; ad corpus deinde Aristoteles tres spatii dimensiones refert et partes ad motum ita a natura creatas esse docet, ut *τὰ ἔναιμα* — quin angues — quatuor punctis moveantur (c. 3 7); c. 8 monstrat, cur par debeat esse pedum numerus, c. 9, quomodo membra ad progressum curventur, c. 10, quomodo aves quatuor punctis moveantur, c. 11, cur homo et aves erecti incedant, c. 14, cur animalia *κατὰ διάμετρον* moveantur, denique c. 15—19, quomodo pedes in singulis animalium generibus corpori adiuncti sint, ut omnia finem suum assequi possint.

Libri quoque de generatione animalium eo fine conscripti sunt, ut *τὸ οὗ ἕνεκα* partibus genitalibus, semini et menstruis, fetui, procreationi in esse probetur eadem prorsus ratione, qua in libris de part. anim.[17]) In libro primo Aristoteles

---

17) ex verbis (c. 1, pag. 715, 11) *λοιπὸν δὲ τῶν μὲν μορίων τὰ πρὸς τὴν γένεσιν συντελοῦντα τοῖς ζῴοις . . . περὶ αἰτίας δὲ τῆς κινούσης, τίς αὕτη* concludere non licet, etiam in his libris causam moventem (*ὅθεν ἡ κίνησις*) quemadmodum in libro de motu quaeri, quum nil aliud ea significent, quam hoc: *restat, ut eas partes, quae ad generationem pertinent et generationem ipsam examinemus i. e. causam moventem*, nam est generatio causa movens, neque causae moventis causa movens quaeritur, sed etiam in huius causae moventis i. e. generationis rationibus modisque causa finalis, *τὸ οὗ ἕνεκα* et *τὸ εὖ, τὸ τέλος*, investigatur.

de partibus primum genitalibus disserit et, cur hominibus testes sint, femininis vero animalibus uterus aliis aliter situs, monstrat (c. 1—12), porro, cur partes genitales etiam emittendo excremento inservire debeant (c. 13), cur exsanguia suo quaeque modo coeant (c. 14 - 16); deinde, quid sit semen, quid menstrua et quid ad fetum uterque sexus conferat, docet etc contra aliorum opiniones probat (c. 17 23). Lib. II et III varia animalia examinat divisa in quinque genera: ea, quae perfectos pullos pariunt, ea, quae in utero ova, in lucem vero vivos pullos gignunt (cartilaginea), ea, quae perfecta ova gignunt (aves), ea, quae imperfecta (pisces), ea denique, quae vermiculos pariunt. Ita postquam docuit, cur sexus disiuncti sint (c. 1) et quomodo in omnibus fetus a masculo formetur (c. 2 sq.), ad singula transiens et primum de viviparis agens (II, 4 - 8) docet, cur utroque sexu ad procreandum fetum opus sit, deinde cor primum nasci debere in fetu nutririque ex placenta uterina per nervum umbilicarem, cur denique muli pullos procreare non possint, cetera vero animalia bigenera possint. De oviparis deinde agit primum monstrans, cur avium ova bicoloria sint et cur aves ovis incubent (III, 2 sq.), deinde quomodo pisces coeant et ova vel vivos pullos pariant — similiter de cancris et sepiis (c. 3—8), cur porro insecta, quae vermiculi gignantur, in chrysallidem mutentur, ubi de apibus

:erum agit (c. 9 sq.), cur denique conchylia ra- one diversa pullos procreare possint quippe quae ıedia sint inter plantas et cetera animalia (c. 11). ıib. IV fusius explicat, cur pullorum alii masculi lii feminini nascantur, et cur parentum modo utrique ıodo alteri modo neutri similes gignantur (c. 1 – 4), einde cur maiora animalia minorem pullorum nu- ıerum pariant, minora vero maiorem (c. 4), porro ıae perfectos pullos procreent et cur (c. 5 sq.), einde de mola (c. 7), denique de lacte et gra- iditate (c. 8—10). In quinto libro diversa qui- em ab his tractat, eadem vero ratione de causa ıali inquirit, cur infantes primum dormiant et cur lii acri visu praediti sint, alii vero in longum rospicere possint (c. 1), similiter de auditu (c. 2), ıde porro crinium colorisque diversitas oriatur :. 3—6), unde vocis (c. 7), cur denique dentes ıdant (c. 8).

Ex his omnibus itaque apparet, in libris de ıimalium historia materiem collectam et res om- :s narratas esse — *τὸ ὅτι* —, quarum causae *τὸ οὗ ἕνεκα* — *τὸ διότι* — in libris de parti- ıs animalium, de incessu, de generatione, pro- :ntur, secus vero esse in libro de motu anima- alium. Verum etiam ex Aristotelis verbis so- ınnibus ipsis hoc discrimen elucet, qui in histo- :s animalium in librorum vel capitum clausulis di- re soleat, *se hucusque monstrasse, quomodo par- s vel mores vel generationes se habeant* (*πῶς ἔχουσι*

et similia), in ceteris vero libris praeter eum de motu semper, *causam se examinasse* (διὰ τί ἔχει et similia)[18].

Iam antequam horum librorum ordinem constituendum argumentisque probandum aggrediamur, de tribus rebus pauca quaedam adhuc videntur esse praemittenda: primum de iis locis, quibus Aristoteles alios suorum ipsius librorum allegat, in universum dicendum est; ea deinde opinio refu-

---

18) hist. anim. I, 3, pag. 489, 15; 15, p. 494, 19; 16, p. 494, b, 19 et 496, 2; 17, p. 497, b, 1; II. 9, p. 502, b, 27; 14; p. 505, b, 23; III, 1, p. 509, 27; 4, p. 514, 28 et 515, 14; 5, p. 515, 27; 7, p. 516, 7; 8, p. 516, b, 30; 15, p. 519, b, 22; 19; p. 520, b, 10; IV, 1, p. 523, 31 et 525, 29; 2, p. 527, 34; 4, p. 527, b, 34; 6, p. 531, b, 18; 7, p. 532, b, 27; 8, p. 534, b, 11; 9, p. 535, 26; 11, p. 537, b, 21; V, 1, p. 538, b, 28 et 539, b, 15; 8, p. 542, 18; 15, p. 546, b, 14; 16, p. 549, 11; 20, p. 553, 12; VI, 1, p. 558, b, 8; 3, p. 561, 4; 10, p. 564, b, 13; 13, p. 567, 15; 16, p. 570, 23; 18, p. 571, b, 3; VII, 1, p. 581, 9; X, 2, p. 634, b, 27; VIII, 1, p. 588, 16; 2, p. 590, b, 32; 3, p. 592, 28; 13, p 599, 4; 18, p. 601, 22; 21, p. 603, 29; 27, p. 605, b, 6; IX, 1, p. 610, 33; 8, p. 614, 29; 37, p. 620, b, 9; 40, p. 623, b, 4; 41, p. 627, b. 22; 42, p. 628, b, 31; 44, p. 629, b, 3; contra: d. part. an. I, 1, p. 640, 15 et 642, b, 3; II, 1, p. 646, 10 et 647, b, 8; 3, p. 650 b, 12; 4, p. 651, 18; 5, p. 651, b, 19; 14, p. 658, b, 12; 15, p. 658, b, 25; III, 5, p. 667, b, 13; 8, p. 671, 24; 10, p. 673, 32; IV, 3, p. 677, b, 11; 4, p. 678, 22; 11, p. 692, b, 2; 14, p. 697, b, 27; d. incess. an. 9, p. 708, b, 20; 14, p. 712, b, 24; 16, p. 713, b, 20; d. gener. an. I, 6, p. 717, b, 32; 12, p. 719, 28; 14, p. 720, b, 1; 15, p. 721, 1; II, 1, p. 732, 24; 2, p. 735, 27; 3, p. 736, 22; 4, p. 737, b, 10; 5, p. 741, 6; 7, p. 745, b, 22; III, 2, p. 752, 9; 3, p. 754, 23; 7, p. 757, 15; IV, 2, p. 766, b, 25; 3, p. 767, 36 et 769, 1; V, 1, p. 781, 13; 3, p. 784, 20; 4, p. 784, 23 et 785, 6; 5, p. 785, 8; 6, p. 786, b, 2; 8, p. 789, b, 17 et 20.

tanda, quam Franc. Nicolaus Titze de primo libro *περὶ ζῴων μορίων* in initio historiarum animalium ponendo protulit; denique ii loci, quibus *αἱ ἀνατομαὶ* ab Aristotele commemorantur vel allegantur, accuratius examinandi.

In investigando ordine librorum non minimi certe momenti ii loci sunt, quibus auctor alios libros sive exstantes sive deperditos allegat [19]). Quum permultos illorum locorum sibi invicem repugnare notissimum sit, alii omnes spurios et a librariis adscriptos iudicarunt, cui obstat, quod permultis locis verba *ὥσπερ εἴρηται* vel similia cum verbis antecedentibus vel sequentibus tam arcte cohaerent, ut integra non raro capita propter solos istos locos adscripta iudicare deberemus. Alii ea ratione eos defendere conabantur, ut dicerent, modo tempus, quo libri allegati scripti vel editi sint, modo locum respici, quem in systemate teneant, et Fridericus Adolphus Trendelenburg praesertim admonet (d. anim. pag. 115), saepius certe Aristotelem philosophiam discipulos docuisse et plus una vice singulos libros litteris mandasse; quod etiamsi in librorum genere prorsus inter se diversorum fieri possit e. g. inter physicos et ethicos libros, tamen in una plurium librorum systematis vinculo connexorum serie tale effugium concedi posse non videtur; Aristotelem enim tunc

---

19) Vid. *Ritter Gesch. d. Philos.* Vol. III, p. 20.

illos locos multo potius systemati quam temporis rationi accomodasse putaverimus. Videndum itaque erit, quomodo aut locos, qui repugnare videbantur reconciliemus aut, qui revera utique repugnant, firmis argumentis innixi eiiciamus vel corrigamus, facillime enim tales locos a librariis et iis doctissimis quibusque immutatos esse, quivis videt, — neque vero tamen tanta in iis lectionis varietas in codicibus reperitur, quantam hac de causa aliquis suspicetur. — Sunt vero tria talium locorum genera, quorum primum ii efficiunt, qui haud dubie alium librum aut antecessisse aut secuturum esse demonstrant verbis *εἴρηται πρότερον* vel *ὕστερον λεχθήσεται* et similibus, alterum genus est eorum locorum, qui ad alia lectorem reiicientes non distincte significant, utrum in antecedentibus an in sequentibus quaerendum sit, verbis *δεῖ θεωρεῖν* vel *ἑτέρων ἐστὶ λόγων* et similibus; his tanquam tertium genus accedunt clausulae singulorum librorum, quibus sequentia adnectuntur; has autem clausulas omnium facillime a librariis aut addi aut mutari potuisse, luce clarius apparet; quivis enim secundum ea, quae in sui codicis foliis proxima erant, eas composuit; et satis magna inde lectionis quoque varietas orta est: ita postrema libri quarti d. part. anim. verba *τούτων δὲ διωρισμένων ἐφεξῆς ἐστι τὰ περὶ τὰς γενέσεις αὐτῶν διελθεῖν* duo Bekkeri codices prorsus omittunt, vetus vero translatio pro „*generationibus*“ habet „*motu*“;

postrema vero libelli de motu verba *λοιπὸν δὲ περὶ γενέσεως εἰπεῖν* ipsa suspecta sunt, quum duo simul libri eos de gener. anim. antecedere non potuerint; in ultimis verbis libri d. inc. an. *τούτων δὲ διωρισμένων ἐχόμενόν ἐστι θεωρῆσαι περὶ ψυχῆς* pro *ψυχῆς* unus Bekkeri codex in textu lacunam habens in margine *ζωῆς* ponit; libri quinti vero d. gener. anim. postrema verba desunt, quum ad illud *μὲν* in verbis (pag. 789, b, 16) *περὶ μὲν οὖν ὀδόντων κ. τ. λ.* nullum *δὲ* sequatur, quo indicetur, quid nunc tractandum sit. Has itaque clausulas si prorsus non respiciemus, vix vituperabimur, et immerito vere Ioann. Theophilus Schneider Saxo Furlani sententiam sequens istis clausulis nimium tribuit [20]).

Iam, quae Nicolaus Titze de primo libro d. part. anim. dixit, accuratius nunc examinemus et falsa esse evincamus, eius enim opinioni aliquantum momenti accessisse videatur, quum I. Theophilus Schneider eam probaret, [21]), qua laude auctor plus nimis fretus occasione in libro de serie et ordine etc. oblata vehementissime in adversarios

---

20) hist. an. Vol. I, pag. CXVII: *verum meminisse oportet, hic, quod recte supra positum et demonstratum esse a Furlano videtur, ordinem librorum Aristotelicorum rectius e clausulis librorum perspici et iudicari, quam e locis singulis singulorum librorum, ubi obiter mentio fit argumenti in aliis libris tractati;* et iterum pag. CXX.

21) *Jahrb. d. Litter. v. M. v. Collin. Wien.* Vol. VII. 1819. pag. 177—197.

suos invehitur. Omnia vero eius argumenta irrita cadent, si probaverimus, primum librum d. part. anim. a ceteris dirimi non posse. Facile autem id evincemus, si meminerimus, quae de ceteris tribus libris supra diximus. Illi enim eo tantum fine conscripti nobis apparuerunt, ut demonstretur, partibus animalium earumque nexui et actionibus causam finalem — *τὸ οὗ ἕνεκα* — inhaerere; verum etiam ille primus liber aperte speciem prooemii prae se fert, quod in librum, in quo causae partium demonstrentur, lectorem inducat, iam enim pag. 639, b, 11 auctor de causa loquitur, cuius varios modos v. 14 explicat, et omnibus, quae sequuntur, verbis usque ad c. 2, pag. 642, b, 5 de causis tantum agit (postrema cap. 1 verba sunt: *ὁ μὲν οὖν τρόπος οὗτος ὁ τῆς μεθόδου καὶ περὶ ὧν δεῖ λαβεῖν τὰς αἰτίας, ταῦτα καὶ τοιαῦτά ἐστιν*); post varias autem dividendi rationes diiudicatas statim oratione ad causas revertente monstrat, causam finalem quantum maxime in natura elucere ibique *τὸ καλὸν* et *τὸ εὖ* esse, a quibus pag. 645, b, 14 transitum ad animalium partes parat, in quibus talis causa investigari debeat; postremis denique verbis priora complectitur: *τὰς δ' αἰτίας πειραθῶμεν εἰπεῖν περί τε τῶν κοινῶν καὶ τῶν ἰδίων ἀρξάμενοι, καθάπερ διωρίσαμεν, πρῶτον ἀπὸ τῶν πρώτων*, quibuscum arctissime prima libri sequentis verba cohaerent: *ἐκ τίνων μὲν οὖν μορίων καὶ πόσων συνέστηκεν ἕκαστον τῶν ζῴων, ἐν ταῖς ἱστο-*

ρίαις ταῖς περὶ αὐτῶν δεδήλωται σαφέστερον· δι' ἃς δ' αἰτίας ἕκαστον τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον, ἐπισκεπτέον νῦν κ. τ. λ. Quodsi hic liber prooemium omnium librorum historiam naturalem spectantium esset, non solum de partibus, sed etiam de generatione, de moribus, de sensibus animalium sermo esse deberet, neque solum de inquirenda causa finali, sed etiam de rebus et de observandis animalibus; quorum omnium nihil in illo libro reperire possumus, qui, ut iam diximus, prooemium est librorum, in quibus ita de partibus agitur, ut causa finalis quaeratur. Singulis itaque argumentis, quae Nicolaus Titze attulit, refutandis supersedere possumus; ac vix digna sunt, quibus immoremur (e. g. in postremis libri verbis aoristo πειραθῶμεν futuri significationem inesse autumat, ut post universam animalium historiam confectam id demum fieret, quod hoc loco promissum esset). — Accedit, quod iam secundo post Christum natum seculo historiam animalium eadem ratione, qua nunc, in libros distributam fuisse scimus; Gellius enim L. XIII, c. 7 ex sexto libro locum exscribit (*verba Aristotelis haec sunt ex libro de historia animalium sexto* · λέων δὲ ὅτι κ. τ. λ.), quem revera libr. VI, c. 31, pag. 579, 31 — b, 14 legimus.

Quod illos locos attinet, in quibus αἱ ἀνατομαὶ commemorantur, dubium videri potest, num ἀνατομαὶ libri scripti sint necne. Duplex certe huius vocabuli usus apud Aristotelem occurrit, ali-

quot enim locis nil aliud significare potest, quam dissecta animalia, in quibus aliquid observatum sit: d. part. an. IV, 2 contra Anaxagoram, qui dixerit, bilem morborum acutorum causam esse, id affert, quod (pag. 677, 8) οἷς ταῦτα συμβαίνει τὰ πάθη τῶν νόσων οὐκ ἔχουσι χολήν, ἔν τε ταῖς ἀνατομαῖς ἂν ἐγίγνετο τοῦτο φανερόν i. e. *ea animalia, quae talibus morbis laborant, omnino bile carent, et etiam in dissectis animalibus bilis apparere debeat, si inerat* (animadvertenda in his etiam praepositio ἐν, quum alibi ἐκ sit); de libro scripto itaque non cogitandum; d. gener. an. IV, 1 Aristoteles iis, qui dixerant, ex uteri regione, in qua fetus positus sit, pendere, num masculus an femininus nascatur, obstare dicit (pag. 764, 33), quod ἔτι καὶ γίνεται δίδυμα θῆλυ καὶ ἄῤῥεν ἅμα ἐν τῷ αὐτῷ πολλάκις τῆς ὑστέρας· καὶ τοῦθ' ἱκανῶς τεθεωρήκαμεν ἐκ τῶν ἀνατομῶν ἐν πᾶσι τοῖς ζῳοτοκουμένοις καὶ ἐν τοῖς πεζοῖς καὶ ἐν τοῖς ἰχθύσι i. e. *saepe in dissectis animalibus geminos pullos in eadem uteri parte visos esse*; similiter d. gener. an. V, 1 narratur, *pullos in utero dormientes in dissectis animalibus expergiscentes saepius visos esse* (pag. 779, 8): ἀλλ' ὅμως ἐγειρόμενα φαίνεται καὶ ἐν τῇ μήτρᾳ. δῆλον δὲ γίνεται τοῦτο ἐν ταῖς ἀνατομαῖς καὶ ἐν τοῖς ᾠοτοκοῦσιν· ita ibid. IV, 4 (pag. 771, b, 32) Arist. narrat, *in uteris eorum animalium, quae plures simul pullos pariant, hos ex ordine iacere* (ἐν δὲ τοῖς πολυτόκοις,

ὅταν πληρωθῇ τῶν ἐμβρύων, ἐφεξῆς κείμενα φαίνεται· τοῦτο δὲ δῆλον ἐκ τῶν ἀνατομῶν ἐστι; ibid. II, 7 (pag. 746, 22) dicit, *pullos in utero membranula circumdatos esse idque facile in dissectis apparere* (*θεωρῆσαι τοῦτο ῥᾴδιον διὰ τῶν ἀνατομῶν*). Si igitur his locis de libris scriptis cogitari non potest, aliis aperte tales allegantur, quos figuris exstructos fuisse vel potius ex figuris maximam partem constitisse facile colligas; hist. anim. I, 17 Arist. dicit (pag. 497, 32); . . . *ταῖς ὑστέραις, ὧν ἡ μὲν ὄψις θεωρείσθω ἐκ τῆς διαγραφῆς τῆς ἐν ταῖς ἀνατομαῖς*, et ibid. IV, 1 pag. 525, 8 de sepiarum intestinis: *ἕκαστα τούτων ὡς κεῖται τῶν μορίων, θεωρείσθω ἐκ τῆς ἐν ταῖς ἀνατομαῖς διαγραφῆς*, et VI, 11 pag. 566, 13 de piscium genitalibus: *θεωρείσθωσαν οἱ τῶν ἀῤῥένων πόροι ὡς ἔχουσιν ἐκ τῶν ἐν ταῖς ἀνατομαῖς διαγεγραμμένων*; his locis ii proxime accedunt, quibus *ἀνατομαὶ* coniunctim cum historia animalium ita allegantur, ut ex illis aspectu doceamur, ex hac vero accuratam enarrationem petamus: d. respir. c. 16, p. 478, 35 *ὡς ἡ θέσις ἔχει τῆς καρδίας πρὸς τὰ βράγχια πρὸς μὲν τὴν ὄψιν ἐκ τῶν ἀνατομῶν δεῖ θεωρεῖν, πρὸς δὲ ἀκρίβειαν ἐκ τῶν ἱστοριῶν*, — d. part. anim. IV, 5, pag. 680, 1 *ὃν τρόπον ἔχει τούτων ἕκαστον* (i. e. *στόμα καὶ κοιλία καὶ περιττώματος ἔξοδος τῶν ὀστρακοδέρμων*), *ἔκ τε τῶν ἱστοριῶν τῶν περὶ τὰ ζῷα θεωρείσθω καὶ τῶν ἀνατομῶν· τὰ μὲν γὰρ τῷ λόγῳ τὰ δὲ πρὸς τὴν ὄψιν αὐτῶν*

σαφηνίζειν δεῖ μᾶλλον, — coniunctim porro cum historia anim. *ἀνατομαὶ* allegantur: d. respir. c. 16, p. 478, 27; d. part. an. III, 5, p. 668, b, 29; ibid. III, 14, p. 674, b. 16; ibid. IV, 8, p. 684, b, 4; IV, 10, p. 689, 18; 13, p. 696, b, 4; d. gener. anim. I, 11, p. 719, 10; II, 4, p. 740, 23; 7, p. 746, 14; hist. anim. III, 1, p. 509, b, 22; — solae *ἀνατομαὶ* ad maiorem perspicuitatem allegantur his locis: d. somn. c. 3, p. 456, b, 2; d. respir. c. 8, p. 474, b, 9; d. spir. c. 5, p. 483, b, 24; hist. anim. III, 1, p. 511, 13; IV, 4, p. 529, b, 19 et 530, 30; VI, 10, p. 565, 12; d. part. an. III, 4, p. 666, 8 [22]); d. gener. anim. II, 7, p. 746, 22; — quibus omnibus locis nil saltem impedit, quin libros figuris adornatos agnoscamus; hos autem libros cum historia animalium arcte cohaesisse, facile apparet. Diogenem octo libros *ἀνατομῶν* in catalogo commemorare, notum est.

De ipso igitur librorum ordine et nexu quid opinemur, in medium nunc proferamus.

Quin libri historiarum animalium eos de partibus, de incessu, de generatione antecedere debeant, haud dubium est, quum in illis disputationis, quae in ceteris sequitur, materies conti-

22) h. l. verba *καὶ ἐκ τῶν γενέσεων* non ad libros quosdam referenda sunt; *αἱ γενέσεις* enim generationes sunt i. e. ea, quae in partu et pullis modo natis apparent (ut etiam nos dicimus „*Geburten*").

neatur. Ex iis, quae liber de motu complectitur, hac ratione nihil de eius loco concludi potest; at quum posterior saltem libro de incessu esse debeat (qua de re iam infra exponemus), etiam hunc historiae antecedent; libros ἀνατομῶν vero tanquam necessarium supplementum cum historiis coniunctos fuisse, modo probavimus; etiam hi igitur ceteris priores erunt. Cum hoc quem diximus ordine omnes loci congruunt, quibus libri invicem citantur: hist. an. I, 5, pag. 459, b, 17 [d. gener. an. III, 2 et 9][23]); ibid. III, 17, p. 523, 14 [d. gen. an. I, 21 sq.]; d. part. an. II, 1, p. 646, 9 [hist. an. I, 7 — IV, 7]; ibid. II, 3, p. 650, 31 [hist. an. III, 3 sq.]; ibid. II, 17, p. 660, b, 2 [hist. an. II, 12, p. 504, b, 1]; ibid. III, 4, p. 666, b, 11 [hist. an. II, 17, p. 507, 2]; ibid. III, 5, p. 668, b, 29 [hist. an. III, 3]; ibid. III, 10, p. 673, 31 [hist. an. IV, 7, p. 531, b, 30]; ibid. III, 14, p. 674, b, 16 [hist. an. II. 17, p. 507, 35]; ibid. IV, 5, p. 679, b, 30 [hist. an. IV, 5]; ibid. IV, 5, p. 682, 2 [hist. an. IV, 7, p. 531, b, 30]; ibid. IV, 8, p. 684, b, 4 [hist. an. IV, 2]; ibid. IV, 10, p. 689, 18 [hist. an. III, 1]; ibid. IV, 13, p. 696, b, 14 [hist. an. II, 13, p. 505, 9]; d. inc. anim. c. 1, p. 704, b, 10 [hist. an. I, 1 et 5]; d. gener. an. I, 3, p. 716. 31 [hist. an.

---

23) his uncinis [ ] locum allegatum, sive antecedentem sive subsequentem, loco alleganti adiiciemus.

— ὁ λόγος, — *quaestionem de postremis partibus* *t eam de prima generationis causa in unum* *oniunxerit*; quae verba manifeste monstrant, ibros de partibus et eos de generatione per quaestionem de genitalibus coniunctos separari non posse. n historia animalium inter has duas partes ea, uae (IV, 8—11) de sensu dicta sunt, inserebantur; ita tamen, ut ad antecedentia magis inclinaent, quam ad sequentia; in libris autem de partibus illa simul cum partibus ipsis examinabantur. Sic in universum historias animalium in libris seuentibus iterum agnoscimus. Librum de partibus o de generatione priorem esse, praeter necessaum sensus contextum etiam hi loci probant: d. art. anim. II, 7, p. 653, b, 16 [d. gen. an. I, 7 sq. et IV, 8]; ibid. IV, 5, p. 678, 25 [d. gen. n. I, 2—16]; ibid. IV, 10, p. 689, 10 [d. gen. n. I, 18]; ibid. IV, 11, p. 692, 15 [d. gen. an. II, 2]; ibid. IV, 12, p, 693, b, 25 [d. gen. an. II, 2]; ibid. IV, 12, p. 695, 27 [d. gen. an. I, 2]; d. gen. an. I, 15, p. 720, b, 20 [d. part. an. V, 9, p. 685, 9]; ibid. I, 19, p. 726, b, 2 [d. art. an. II, 3]; ibid. IV, 1, p. 765, b, 8 [d. part. n. I — IV]; ibid. V, 3, p. 782, 21 [d. part. an. I, 14]; ibid. V, 8, p. 788, b, 6 [d. part. an. III. , p. 661, b, 5].

Summam vero difficultatem liber de incessu nim movet, prorsus eadem enim ratione in partibus, quae motum attineant, qua in

libris d. part. et d. gener. de ceteris partibus, agi, supra vidimus; nullo itaque modo a libris d. part. separari potest. Optime omnia procederent, si post quartum librum de partibus tanquam quintus inseri posset (arcta enim illa coniunctio inter libros d. part. et eos d. gener. inde non dirimeretur, quia in libro de incessu et ipso de partibus tantum agitur); — sed illud quominus fieri possit, tres obstant loci in quarto d. part. libro, quibus ad librum de incessu tanquam antecedentem, in quo copiosius quaestio tractata sit, reiicimur: c. 11, p. 690, b, 15 *ἡ αἰτία τῆς ἀποδίας αὐτῶν* (sc. *τῶν ὄφεων*) *εἴρηται ἐν τοῖς περὶ τῆς πορείας τῶν ζῴων διωρισμένοις* [d. inc. an. c. 7]; ibid. p. 692, 17 *περὶ τῆς τῶν καμπύλων κάμψεως ἐπέσκεπται πρότερον ἐν τοῖς περὶ πορείας κοινῆς πᾶσιν* [d. inc. an. c. 15, p. 730, 17—25]; c. 13, p. 696, 11 *τὸ αἴτιον ἐν τοῖς περὶ πορείας καὶ κινήσεως τῶν ζῴων εἴρηται*[25]) [d. inc. an. c. 8, p. 708, 18]; — nec solum his verbis, quae spuria aliquis declarare conetur, ad illum librum relegamur, sed tota etiam inquirendi ratio rem iam antea fusius tractatam esse prodit; nam a capite decimo inde (libri quarti) Aristoteles brevi quadam adumbra-

---

25) ex verbis *πορείας καὶ κινήσεως* nil amplius concludendum, nam partes ad incessum pertinentes eaedem etiam ad motum pertinent, et Arist. ipse primis statim verbis his utitur: *περὶ τῶν χρησίμων τοῖς ζῴοις πρὸς τὴν κίνησιν τὴν κατὰ τόπον κ. τ. λ.*

tione fere propere docet, quomodo membra exteriore nexu cohaereant, atque initio cap. 10 aperte ea, quae II, 12—III, 3 enarraverat, respicit, ita, ubi de membris ad motum pertinentibus agit, librum de incessu. Neque vero ante libros d. part. poni potest; primus enim, qui necessario cum ceteris cohaeret, quaestionis philosophicae initium continet, qua animalium partibus causam finalem inesse argumentis probetur. His difficultatibus novam addit locus quidam libri d. incess. ipsius, quo (c. 5, p. 706, b, 2) ad locum d. part. IV, 9 p. 685, 10 reiicimur; ibi Aristoteles demonstrat, pedum dispositionem in animalium corporibus ex ea ratione pendere, qua spatii dimensiones in iis expressae atque separatae sint aut non: *οἷς μὲν οὖν τὸ ἄνω καὶ τὸ ἔμπροσθεν διώρισται καθάπερ τοῖς ἀνθρώποις καὶ τοῖς ὄρνισι, ταῦτα μὲν δίποδα, . . . ὅσα δὲ ἐπὶ τὸ αὐτὸ τὸ πρόσθεν ἔχει καὶ τὸ ἄνω, τετράποδα καὶ πολύποδα καὶ ἄποδα . . . ., ἔνια δὲ ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἔχει καὶ τὸ ὀπίσθιον καὶ τὸ πρόσθιον οἷον τά τε μαλάκια καὶ τὰ στρομβώδη τῶν ὀστρακοδέρμων· εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν πρότερον ἐν ἑτέροις.* Dicat quidem aliquis, locum hist. an. IV, 2 allegari, ubi multis verbis de istis animalibus actum sit, sed etiamsi ibi monstretur, ea os et anum uno eodemque loco habere, nulla tamen spatii dimensionum mentio ibi iniecta est, nedum probetur, cur tale habeant corpus, at iisdem fere verbis d. part. an. IV, 9, pag. 684, b, 22—685, 11 haec

scripta sunt: *ἀμφοτέρων (sc. τῶν ἐναίμων καὶ τῶν ἀναίμων) γὰρ τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον ἡ φύσις ὥσπερ τις νοήσειεν ἐπ' εὐθείας, καθάπερ συμβέβηκεν ἐπὶ τῶν τετραπόδων ζῴων καὶ τῶν ἀνθρωπων· πρῶτον μὲν ἐπὶ ἄκρῳ τῷ ἄνω στόματι τῆς εὐθείας κατὰ τὸ α· ἔπειτα τὸ β τὸν στόμαχον, τὸ δὲ γ τὴν κοιλίαν· ἀπὸ δὲ τοῦ ἐντέρου μέχρι τῆς διεξόδου τοῦ περιττώματος ἡ τὸ δ. τοῦτον μὲν οὖν τὸν τρόπον ἔχει τοῖς ἐναίμοις ζῴοις· καὶ περὶ τοῦτό ἐστιν ἡ κεφαλὴ καὶ ὁ θώραξ καλούμενος . . . . τὰ δὲ μαλάκιά τε καὶ στρομβώδη τῶν ὀστρακοδέρμων ἔχει αὐτοῖς μὲν παραπλησίως ἐκείνοις δ' ἀντεστραμμένως· κέκαμπται γὰρ ἡ τελευτὴ πρὸς τὴν ἀρχὴν, ὥσπερ ἂν εἴ τις τὴν εὐθεῖαν ἐφ' ἧς τὸ ε κάμψας προσαγάγοι τὸ δ πρὸς τὸ α· οὕτως γὰρ κειμένων νῦν τῶν ὀπισθίων περίκειται τοῖς μὲν μαλακίοις τὸ κῦτος ὃ καλεῖται μόνον ἐπὶ τῶν πολυπόδων κεφαλὴ, τοῖς δ' ὀστρακοδέρμοις τὸ τοιοῦτόν ἐστιν ὁ στρόμβος . . . . καὶ διὰ τοῦτο τὸ περίττωμα τοῖς τε μαλακίοις ἐξέρχεται περὶ τὸ στόμα καὶ τοῖς στρομβώδεσι.* Idem liber itaque alios quum antecedere tum sequi deberet et neutrum tamen potest, — sed quid multa? Liber de incessu fortasse intra nonum et decimum caput libri quarti d. part. anim. inserendus est; tunc demum omnia optime cohaerent; post *τὰ ὁμοιομερῆ* enim Aristoteles interiorem (*organicum*) contextum *τῶν ἀνομοιομερῶν* demonstrans animalia exsanguia in fine posuit; iam vero ad exteriorem (*mechani-*

cum) nexum transeundum erat, qui motus causa potissimum natura ita constitutus est; de motu itaque prius dicendum et tunc demum omnium rerum, quarum interior et exterior cum sensibus actionibusque coniunctio demonstrata erat, complexus denuo paucis verbis adumbrandus fuerat. Ab hoc vero ordine Aristoteles ita recessit, ut animalium exsanguium, de quorum partibus interioribus modo egerat, exteriorem quoque conditionem statim describeret (IV, 6—9), ne longiore intervallo ea dirimeret, quae semel uno tenore explicari possent, praesertim quum de exteriore illorum habitu perpauca essent dicenda; atque auctor ipse, quod ab eo ordine recedat, se excusatum esse vult dicens: (c. 5, p. 687, 30) *ἐπεὶ δὲ περὶ τῶν ἐντὸς ὑπαρχόντων τοῖς ζῴοις μορίων εἴρηται, πάλιν περὶ τῶν λοιπῶν τῶν ἐκτὸς ἐπανιτέον· ἀρκτέον δ᾽ἀπὸ τῶν νῦν εἰρημένων, ἀλλ᾽ οὐχ ἀφ᾽ὧν ἀπελίπομεν*[26]), *ὅπως ἀπὸ τούτων διατριβὴν ἐλάττω ἐχόντων ἐπὶ τῶν τελείων καὶ ἐναίμων ζῴων ὁ λόγος ἁρμόζῃ σχολάζῃ δὲ μᾶλλον*, etc. 10, pag. 685, b, 30: *πάλιν δ᾽ἐξ ὑπαρχῆς περὶ τῶν ἐναίμων καὶ ζῳοτόκων ἐπισκεπτέον, ἀρξαμένοις ἀπὸ τῶν ὑπολοίπων καὶ πρότερον εἰρημένων μορίων, τούτων δὲ διορισθέντων περὶ τῶν ἐναίμων καὶ ᾠοτόκων τὸν αὐτὸν τρόπον ἐροῦμεν* — qualibus verbis non opus erat, nisi longius inter-

26) III, 3 de cervice sermo est, ut sequi debeat, quemadmodum sequitur, τὸ κύτος c. 4 — IV, 5; necessario deinde de membris dicendum erat.

vallum intercessisset. Illa autem omnia, quae cuilibet antea dispositioni obstare videbantur, nunc reconciliata sunt. Clausulam libri de incessu, quae repugnat, non curandam esse, supra monuimus. Ne quis offendatur, quod nunc illius loci (c. 5, pag. 706, b, 2) verba *εἴρηται δὲ περὶ αὐτῶν πρότερον ἐν ἑτέροις* ad locum eiusdem libri referri debeant, huius rei plura apud Aristotelem exempla occurrunt[27]). Ceterum c. 1, pag. 704, b, 10 citatur hist. an. I, 1 et 5; de illo loco d. coel. II, 3, pag. 284, b, 13, ubi liber de incessu tanquam praecedens citatur, infra dicemus; allegatur autem hic totus liber in libro d. mot. c. 1, pag. 698, 3.

Restat adhuc liber de motu animalium, quem prorsus diverso a ceteris consilio scriptum esse supra monstravimus. Posteriore eum certe loco, quam libros de anima et eum de incessu ponendum esse, quum ex sensu tum ex singulis locis apparet, c. 6, p. 700, b, 5 [d. anim. I, 2 sq. et III, 9—11]; ibid. v. 21 [d. anim. III, 3]; d. somn. c. 2, p. 456, 10 [d. mot. an. c. 9 sq.); d. mot. an. c. 1, p. 698, 3 [d. incess. anim.]; citantur etiam physicae auscultationes c. 1, p, 698, 9 [phys. ausc. VIII, 5]; c. 4, p. 703, 21 [phys.

27) hist. an. IV, 6, p. 531, 28 verba *ὥσπερ ἐλέχθη πρότερον ἐν τοῖς ἄλλοις* respiciunt ad c. 4, p. 528, 20; ibid. IX, 28, p. 618, 8 *ὥσπερ εἴρηται ἐν ἑτέροις* ad VI, 7, p. 563, b, 20; phys. ausc. III, 1, p. 201, 26 *ἐξ ἄλλων ἔσται δῆλον* ad VIII, 5, p. 258, b, 8.

ausc. VIII, 8]; c. 5, p. 708, 29 [phys. ausc. VIII, 6]; de clausula, secundum quam libros d. gener. antecedere deberet, supra diximus. Quo vero loco ponendum arbitremur, infra demum monstrare poterimus.

Nunc, quomodo libri *de anima* et *parva*, quae vocant, *naturalia* cum his cohaereant, inquiramus; inter se haec ita coniuncta esse, ut libri de anima antecedant, cetera sequantur, non solum ex sensu manifestissimum est, sed etiam tot locis confirmatur [28]), ut nemo unquam dubitaverit. Parvorum naturalium is ordo, quem Bekkerus secutus est, omnino servandus videtur; non solum enim ea verba, quibus alia pars ad aliam adnectitur, tam arcte cum ceteris ubique cohaerent, ut vix aliquid mutari possit, sed etiam logico vere contextu singuli libelli inter se iuncti sunt, si quidem ea omnia in his libris enarrari debent, quae ex

---

28) d. anim. III, 9, p. 432, b, 12 [d. respir. et d. somn.]; d. sens. 1, p. 436, b, 10 [d. anim. II, 5—III, 2 et III, 12]; ibid. v, 14 [d. anim. III, 12]; ibid. 437, 18 [d. an. II, 7—11]; ibid. 2, p. 438, b, 3 [d. an. II, 7]; ibid. 3, p. 439, 8 [d. an. II, 7—11]; ibid v. 16 [d. an. III, 2 p. 425, b, 26]; ibid. v. 18 [d. an. II, 7, p. 418, b, 11]; d. memor. 1, p. 449. b, 30 [d. an. III, 3]; d. somn. 1, p. 454. 12 [d. an. II, 2, p. 413, 31]; ibid. 2, p. 455, 8 [d. an. III, 12]; ibid. v. 24 [d. an. III, 2 et 12]; ibid. p. 456, 2 [d. an. III, 9 sq.]; d. insomn. 1, p. 459, 15 [d. an. III, 3]; d. long. et brev. vit. 6, p. 467, 18 [d. an. I, 4, p. 409, 9 et 5, p. 411, b, 19]; d. iuv. et sen. 1, p. 467, b, 13 [d. an. II, 1, p. 412, 17], d. respir. 7, p. 473, 27 [d. an. II, 9]; ibid. 8, p. 474, b, 11 [d. an. II, 2].

coniunctione animae cum corpore sequantur (*κοινὰ τῆς ψυχῆς ὄντα καὶ τοῦ σώματος* d. sens. 1,p. 436, 8); absoluta itaque de sensibus [29]) doctrina in libello *περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως* auctor docet, quid sensus in animum revocati vel sensuum imagines efficiant; deinde hanc animae cum corpore coniunctionem non solum servari illa recreatione, quam somnus afferat (ubi pauca de insomniis occasione oblata addit), sed etiam (*περὶ μακροβ. κ. βραχυβ.*) contrariis illis, quae in quovis corpore sint, postremo conteri atque perdi; omnem autem vim animalem (*περὶ νεοτ. κ. γηρ.* et *περὶ ζωῆς κ. θαν.*) in calore vitali positam esse, qui (*περὶ ἀναπν.*) perpetua refrigeratione, dum spiramus, servetur. De libro *περὶ πνεύματος* infra dicemus. — Unus autem liber deperditus est de aegritudine et valetudine — *περὶ νόσου καὶ ὑγιείας* –, qui promittitur d. sens. c. 1, p. 436, 17 verbis: *φυσικοῦ δὲ καὶ περὶ ὑγιείας καὶ νόσου τὰς πρώτας ἰδεῖν ἀρχάς* et d. long. et brev. vit. c.

29) d. sens. 4, p. 440, b, 27 quaestio de sono ad libros de anima reiicitur; sed etiam de ceteris in libro II d. anim. iam tractatis sensibus iterum in libro de sensu disputatur, nec aliter ea, quae de sono dicta erant, se habent, quam quae de ceteris; lacunam qui senserunt librarii, illa verba adscripserunt, ne quid deesse putetur; libellus *περὶ ἀκουστῶν* ea, quae exciderunt, certe non continet; illius enim auctor nil de sensu dicit, sed de rebus sonantibus eorumque differentiis, quatenus ex earum compositione pendeant.

1, p. 464, b, 31 περὶ δὲ ζωῆς καὶ θανάτου λεκτέον ὕστερον, ὁμοίως δὲ καὶ περὶ νόσου καὶ ὑγιείας ὅσον ἐπιβάλλει τῇ φυσικῇ φιλοσοφίᾳ. Postrema verba libelli de respiratione (c. 21, pag. 480, b, 23) iam transitum continent ad libros de aegritudine: καὶ περὶ μὲν οὖν ζωῆς καὶ θανάτου καὶ τῶν συγγενῶν ταύτης τῆς σκέψεως σχεδὸν εἴρηται περὶ πάντων, περὶ δὲ ὑγιείας καὶ νόσου οὐ μόνον ἐστὶν ἰατροῦ, ἀλλὰ καὶ φυσικοῦ μέχρι του τὰς αἰτίας εἰπεῖν. D. part. anim. II, 7, p. 653, 8 ille liber ita citatur, ut ambiguum sit, utrum tanquam antecedens an subsequens (ἐν ταῖς τῶν νόσων ἀρχαῖς ἁρμόττει λέγειν, ἐφ' ὅσον τῆς φυσικῆς φιλοσοφίας ἐστὶν εἰπεῖν περὶ αὐτῶν). Parvis naturalibus igitur librum περὶ νόσου καὶ ὑγείας fuisse adiunctum putamus.

Ante libros de partibus animalium libros de anima cum parvis naturalibus poni debere, ex divisione illa in θρεπτικὴν, αἰσθητικὴν, νοητικὴν ψυχὴν concludere possumus, quae animae partes ita animantibus distributae sint, ut θρεπτικὴν solum plantae, θρεπτικὴν et αἰσθητικὴν animalia, θρεπτικὴν vero et αἰσθητικὴν et νόητικὴν homo solus habeat; de ea igitur anima, quae tres illos gradus contineat, Aristoteles primum egit in libris de anima, in parvis vero naturalibus de ea, quae θρεπτικὴν et αἰσθητικὴν tantum complectatur i. e. de hominum et animalium quasi coniuncta anima, ita vero, ut a sublimioribus ad humiliora descen-

derit, quemadmodum ipse dicit d. sens. c. 1 init. *ἐπεὶ δὲ περὶ ψυχῆς καθ' αὑτὴν διώρισται πρότερον, καὶ περὶ τῶν δυνάμεων ἑκάστης κατὰ μόριον αὐτῆς, ἐχόμενόν ἐστι ποιήσασθαι τὴν ἐπίσκεψιν περὶ τῶν ζῴων καὶ τῶν ζωὴν ἐχόντων ἁπάντων, τίνες εἰσὶν ἴδιαι καὶ τίνες κοιναὶ πράξεις αὐτῶν · τὰ μὲν οὖν εἰρημένα περὶ ψυχῆς ὑποκείσθω, περὶ δὲ τῶν λοιπῶν λέγωμεν καὶ πρῶτον περὶ τῶν πρώτων.* Eorum deinde i. e. hominum et animalium, de quorum anima exposuit, ad humiliora semper descendens iam corpus vel potius corporis partes philosophice examinat.

Atque hac ratione exordia libri primi de anima et libri primi de partibus sibi videntur respondere, in quorum altero auctor dicit: *Τῶν καλῶν καὶ τιμίων τὴν εἴδησιν ὑπολαμβάνοντες, μᾶλλον δ' ἑτέραν ἑτέρας ἢ κατὰ ἀκρίβειαν ἢ τῷ βελτιόνων τε καὶ θαυμασιωτέρων εἶναι, δι' ἀμφότερα ταῦτα τὴν τῆς ψυχῆς ἱστορίαν εὐλόγως ἂν ἐν πρώτοις τιθείημεν · δοκεῖ δὲ καὶ πρὸς ἀλήθειαν ἅπασαν ἡ γνῶσις αὐτῆς μεγάλα συμβάλλεσθαι, μάλιστα δὲ πρὸς τὴν φύσιν, ἔστι γὰρ οἷον ἀρχὴ τῶν ζῴων,* — in altero autem: *περὶ πᾶσαν θεωρίαν καὶ μέθοδον ὁμοίως ταπεινοτέραν τε καὶ τιμιωτέραν δύο φαίνονται τρόποι τῆς ἕξεως εἶναι · ὧν τὴν μὲν ἐπιστήμην τοῦ πράγματος καλῶς ἔχει προσαγορεύειν, τὴν δ' οἷον παιδείαν τινά,* — quocum sensus totius libri primi cohaeret, in quo legimus, etiam humiliorem rerum scientiam sublimem fieri, si causam finalem in iis animadverterimus, neque despicien-

dam esse singularum corporis partium notitiam philosophicam (c. 5). Iam igitur, si libri historiarum animalium materiem et res continentes eos de partibus antecesserunt, omnino etiam iis de anima et parvis naturalibus priores erunt, ita ut libri de anima et parva naturalia historias sequantur, libros de partibus autem et ceteros antecedant. Hac ratione si libri dispositi erunt, etiam loci, quibus invicem allegantur, congruent: d. gener. an. II, 3, p. 736, 37 [d. anim. II, 2—4 (p. 415, 24)]; ibid. V, 1, p. 779, b, 22 [d. anim. II, 7, p. 418, b, 8 et d. sens. 2, p. 438, 13]; d. somn. 3, p. 458, 15 [hist. an. III, 2—4]; d. respir. 12, p. 477, 6 [hist. an. IV, 1 sq.]; ibid. 16, p. 478, 27 [hist. an. I, 17]; ibid. v. 35 [hist. an. II, 17]; d. part. anim. II, 1. p. 647, 26 [d. somn. 2, p. 456, 5 vel d. sen. et iuv. 3, p. 469, 4]; ibid. II, 7, p. 653, 19 [d. sens. 5, p. 444, 30 et d. somn. 3, p. 456, b, 22]; ibid. II, 10, p. 656, 29 [d. sens. 2 vel d. sen. et iuv. 3]; ibid. III, 6. p. 669, 4 [d, respir. 10, p. 476, 1]; ibid. IV, 13, p. 696, b, 1 [d. respir. 10, p. 476, 1]; ibid. p. 697, 22 [d. respir. 10, p. 476, 6]; d. gener. an. V, 1, p. 779, 6 [d. somn. 2]; ibid. V, 2, p. 781, 21 [d. sens. 2, p. 439, 1]; ibid. V, 7, p. 786, b, 24 [d. anim. II, 8 et d. sensu ea, quae exciderunt de sono].

Repugnat autem nostrae librorum dispositioni unus locus d. iuv. et sen. c. 3, p. 468, b, 31:

ἡ δὲ καρδία ὅτι ἐστὶν ἀρχὴ τῶν φλεβῶν, ἐν τοῖς περὶ τὰ μέρη τῶν ζῴων εἴρηται πρότερον, καὶ ὅτι τὸ αἷμα τοῖς ἐναίμοις ἐστὶ τελευταία τροφὴ, ἐξ οὗ γίνεται τὰ μόρια. At haec omnia verba, quae exscripsimus, integro sensu optime demi vel addi possunt, quin sententiarum contextum turbare videntur, quum post verba (v. 30) ὥστε καὶ ἐν κ. τ. λ. melius sequerentur (p. 469, 2) φανερὸν τοίνυν κ. τ. λ.; quibus accedit, quod talia verba facile ab eo adscribi poterant, qui historias animalium vel libros de partibus legisset; neque minimum certe argumentum est, quod hic unus locus quindecim aliis unam eandemque rem probantibus repugnat. Tanquam glossema itaque illa verba secludenda censemus.

Deperdita ea sunt, quae Aristoteles de nutrimentis conscripsit; illa vero quintum librum d. gener. anim. proxime secuta esse, non solum ex huius ipsius libri sensu apparet, qui a quaestione de fetu et partu optime transitum parat ad nutrimentorum in corpore effectum, — sed etiam ex illis locis, ubi coniunctim cum libris de generatione promittuntur. Ita d. part. an. III, 14, p. 674, 20 περὶ τούτων ἐν τοῖς περὶ γένεσιν καὶ τὴν τροφὴν οἰκειότερός ἐστιν ὁ ὁρισμός· ibid. II, 3, pag. 650, b, 10 ὃν δὲ τρόπον λαμβάνει ἐξ αὐτοῦ τὴν αὔξησιν τὰ μόρια, ἔτι δὲ περὶ τροφῆς ὅλως ἐν τοῖς περὶ γενέσεως καὶ ἑτέροις οἰκειότερόν ἐστι διελθεῖν. Intime vero cum quinto libro d. gener.

eum de nutrimento cohaesisse et quasi unum opus ex utrisque constitisse (ut physicae auscultationes ex libris *περὶ ἀρχῶν* et iis *περὶ κινήσεως καὶ χρόνου* constant), ii loci monstrant, quibus ad *τὰ περὶ γενέσεως* quaestiones de rebus ad nutritum pertinentibus ablegantur, ut d. sens. c. 4, pag. 442, 3 *πάντα τρέφεται τῷ γλυκεῖ ἢ ὅλως ἢ μεμιγμένως· δεῖ μὲν οὖν διορίζειν περὶ τούτων ἐν τῷ περὶ γενέσεως·* d. part. an. III, 5, p. 668, 8 *πῶς μὲν οὖν τρέφεται τὰ ζῷα καὶ ἐκ τίνος καὶ τίνα τρόπον ἀναλαμβάνουσιν ἐκ τῆς κοιλίας, ἐν τοῖς περὶ γενέσεως λόγοις μᾶλλον ἁρμόζει σκοπεῖν καὶ λέγειν.* In libris d. gener. ipsis promittitur liber *περὶ τροφῆς καὶ αὐξήσεως*: V, 4, p. 784, b, 2 *ἀκριβέστερα δὲ περὶ τοιαύτης τῆς αἰτίας ὕστερον λεκτέον ἐν τοῖς περὶ αὐξήσεως καὶ τροφῆς·* et II, 6, p. 744, b, 34 *θρεπτικὸν μὲν ὅ τὸ εἶναι παρέχεται τῷ τε ὅλῳ καὶ τοῖς μορίοις, αὐξητικὸν δὲ τὸ εἰς μέγεθος ποιοῦν τὴν ἐπίδοσιν· περὶ ὧν ὕστερον διοριστέον μᾶλλον,* — ibid. p. 745, 9 *δι' ἣν αἰτίαν οὐκ ἀεὶ λαμβάνουσιν* (sc. *τὰ ζῷα*) *αὔξησιν, ὕστερον λεκτέον,* — IV, 9, p. 777, b, 6 *αἴτιον τοῦ μὲν εἶναι μακρόβιον ὁτιοῦν ζῷον τὸ κεκρᾶσθαι παραπλησίως πρὸς τὸν περιέχοντα ἀέρα καὶ δι' ἄλλα συμπτώματα φυσικά, περὶ ὧν ὕστερον ἐροῦμεν* [30]). **Praeterea**

---

30) *τἄλλα συμπτώματα* idem h. l. significat, quod Arist. pag. 745, 9, *τὴν αἰτίαν τοῦ μὴ ἀεὶ λαμβάνειν αὔξησιν* vocat; immerito ad librum de longit. et brev. vitae referebant falsoque inde putabant, post libros d. gener. illum ponendum esse.

docet, quomodo anima sensu affecta cogitatione deinde vel syllogismo quodam ad actum agatur.

Cum his etiam ille libellus **de spiritu** — *περὶ πνεύματος* — potius cohaerere videtur, quam cum parvis naturalibus; etiamsi enim ea certe forma, qua nobis relictus est, ab Aristotele non scriptus sit (in postremis capitibus oratio minus turbata est, quam in prioribus), — tamen apparet, priorem partem magis nutritionem, posteriorem vero vim movendi spectare, ubi ea praesertim notanda sunt, quae de calore tanquam causa efficiente c. 9 dicta sunt similia iis, quae d. mot. an. c. 8 leguntur. Intra libros de nutritione itaque et eum de motu insertus hic libellus transitum fortasse ab altero ad alterum parabat. C. 3, p. 482. b, 13 ad librum *περὶ τροφῆς* respicitur his verbis: *ζῇ τὰ φυτὰ καὶ τρέφεται· ταῦτα μὲν οἰκειότερά πως τῶν περὶ τὰς τροφάς.*

Libros, quos Aristoteles **de plantis** conscripsit, deperditos esse constat; qui enim hucusque in Aristotelis operibus ferebantur, Nicolao Damasceno vero auctori nunc vindicati sunt [31]). Pluribus autem locis commemorantur: meteor. I, 1, p. 329, 5 post meteorologica eos secuturos esse, promittitur his verbis: *διελθόντες δὲ περὶ τούτων*

31) *Meyer Nic. Damasceni de Plantis libri duo, Arist. vulgo adscripti; ex Isaaci Ben Honain versione Arabica lat. vertit Alfredus.* Lips. 1841.

an. I, 1, pag. 716, 1 *περὶ μὲν οὖν φυτῶν αὐτὰ καθ' αὑτὰ χωρὶς ἐπισκεπτέον.*

Fortasse Aristoteles non semel tantum de plantis egit, sed eadem ratione, qua libros de historia animalium, *historiam* plantarum conscripsit, quae illam antecesserit, causas autem in aliis libris demonstravit, qui ad libros de anima relati tertiam quodammodo partem effecerint eam, in qua de anima una tantum vi — *τῇ θρεπτικῇ* — exstructa agatur; hi itaque libri de plantarum *partibus et generatione*, si quid divinare licet, illos de animalibus secuti erant.

Iam videndum, quomodo hi omnes libri cum universa philosophia physica cohaereant; ad *φυσικὴν* enim *ἐπιστήμην* eos ita pertinere, ut eam compleant et perfectam demum reddant, apparet ex meteor. I, 1, pag. 339, 5—11 *διελθόντες δὲ περὶ τούτων* (sc. *τῶν μετεωρολογικῶν*) *θεωρήσομεν εἴ τι δυνάμεθα κατὰ τὸν ὑφηγημένον τρόπον ἀποδοῦναι περὶ ζῴων καὶ φυτῶν καθόλου τε καὶ χωρίς· σχεδὸν γὰρ τούτων ῥηθέντων τέλος ἂν εἴη γεγονὸς τῆς ἐξ ἀρχῆς ἡμῖν προαιρέσεως πάσης*, et d. part. an. I, 5, pag. 645, 4 *ἐπεὶ δὲ περὶ ἐκείνων διήλθομεν λέγοντες τὸ φαινόμενον ἡμῖν, λοιπὸν περὶ τῆς ζωϊκῆς φύσεως εἰπεῖν*, — quin historia animalium ipsa *φυσικὴ ἱστορία* nominatur d. part. an. II, 3, pag. 650, 31, quo accedit, quod permultis locis in libris historiam naturalem spectantibus aeque atque in ceteris (phys. ausc., d. coel., d. gen. et

spatii contrariis ita cohaereant, ut unum grave et unum leve et duo intermedia sint — quatuor itaque principia — (IV); deinde quid sit γένεσις, examinat (d. gen. et corr. I) et, quomodo illa quatuor principia cum quatuor quae dicantur elementis cohaereant eaque constituant, quomodo denique omnes res ex iis fieri possint (non, quomodo fiant) (II). Ad rerum iam naturam descendens primum (meteor. I — III) monstrat, quomodo ex illis contrariis et elementis ea gignantur, quae intra terram coelumque sint, — ita omnia cohaerent usque ad postremum libri tertii meteorologicorum caput, in quo singulis quibusque verbis transitus paratur ad doctrinam de metallis [33]), et vere haec proxime sequi debebant, quia in iis illa contraria et elementa mera adhuc reperiuntur; ab his deinde transiendum erat ad ea corpora, quae ita ex illis elementis consistant, ut organica quaedam accedens vis ea coniungat, ad plantas itaque primum et deinde ad animalia [34]), in universum vero certe

---

33) Accorambonus (*Vera mens Aristotelis etc. Rom.* 1644. p. 485) ea, quae supremo capite libri tertii meteor. de metallis dicta sunt, suffecisse putat, cetera autem singulis artificibus tractanda ab Aristotele relicta esse; quam sententiam eo minus probare possumus, quia in metallis caloris et refrigerationis effectus optime certe observari et explicari possit, quod Aristotelem non omisisse putamus.

34) inde apparet, quam absurdum sit, ut d. coel. II, 2, pag. 284, b, 13 quaestio ad librum de incessu animalium reiiciatur, qui ad historiam naturalem pertinens nunquam illis de elementis vel motu prior esse possit; non dubita-

phiae sublimissimis definitionibus ad pusillarum animalium partium perscrutationem decurret atque dignum summo philosopho monumentum erit, quem singulos libellos sine ordine et systemate casu ductum composuisse nunquam credemus.

quem tamen memoria posterorum non ratum habet, augentur), sed civili potius prudentia, qua civitatum aut conditores aut restauratores exsistunt, qua leges aut novas instituunt, aut quae sunt veteres, corrigunt, qua civitatis ordines aut primum describunt aut denuo stabiliunt, qua denique novae rerum conditionis auctores sunt.*) Itaque eorum est, imprimis eas artes literasque, quibus omnis humanitas continetur, augere et, quidquid omne genus magnum ubique apparet, praemiis amplificare atque ingeniosissimum quemque et peritissimum sibi conciliare studere, qua ex re non minimum gloriae ornamentum addunt suae. — Pauci mortales intra tot saecula exstiterunt, qui hoc summum amplitudinis humanae fastigium attigerint. Inter quos et rerum claritudine et ingenii virtute facile summus mihi videtur Alexander magnus. Namque illum admirabilis quaedam fortunae gratia quum ceteris rebus ornavit, tum praecipue, quod praeceptorem vitaeque magistrum ei dedit Aristotelem, philosophum haud dubie omnium temporum summum. Quanta quantorum ingeniorum conjunctio! cui quod comparari possit, tota hominum memoria nihil invenias. Etenim nunquam sapientior ulli contigit discipulo praeceptor, neque ulli praeceptori discipulus clarior. Jam alter alterius magnitudinem aequavit. Uterque enim suum sibi proprium regnum conquisivit constituitque: alter armorum vi et Graecae humanitatis praestantia, solo ingenio alter et cogitatione, qua res cognoscendo in suam redegit potestatem. Quodsi cognitionis,

*) Confer egregiam G. Gervini commentationem: Ueber die [illegible]rische Größe (Archiv für Geschichte und Literatur von Schlosser und [illegible] Bd. V.), qui rem et altius hausit et latius investigavit.

genium, quale Alexandri fuit, ex se progenuissent *). O lamentabilem sapientiam, quam si Macedones audiissent, hercle! neque Orientem expugnassent, neque sibi gloriam comparassent aeternam. —

Homines quum virorum sapientia potentiaque excellentium conjunctiones vel maxime soleant et praedicare et ornare **), jam non miraberis singularem illam duorum ingeniorum, quorum similia non fuerunt a posterioribus scriptoribus varie esse celebratam; idque eo magis factum esse, quo et remotiores temporibus locisque fuerint scriptores, et ab accurata historiae veritate liberiores res Alexandri fabulose ac poëticè tractaverint. Poësis enim sive narratio poëtica, quum ex historia grave quoddam argumentum sibi sumit atque in suum vertit

*) ib. p. 193.

**) Id, quod bene exposuit, exemplisque probavit auctor epist. Platon. II. p. 310. e. verbis his: „Sapientia et potentia excellens lege naturae in idem tendunt, semperque ista duo se invicem affectant, persequuntur, congrediuntur. Deinde etiam istis homines admodum delectantur, quoties sive in carminibus poëtarum, sive privatis colloquiis hujusmodi quaedam referunt aut audiunt: ceu, quum de Hierone et Pausania Lacedaemonio loquuntur homines, solent Simonidis familiaritatem, quae cum illis fuit, commemorare et quae apud eos dixit fecitque referre. Similiter Periandrum Corinthium et Thaletem Milesium una celebrare consueverunt, Periclem et Anaxagoram, Croesum atque ut sapientes et Cyrum ut potentem. Atque hoc imitati poë… n et Tiresiam simul inducunt, Polyeidum et Minoa, Aga… torem, Ulyssem et Palamedem: atque, ut mihi vi… priscí homines Jovi Prometheum conjunxerunt. …consentientes, alios dissentientes inducunt: alios …rdes, quandoque vero discordes: eorumque tam …sessiones canunt." (Ficinus v.)

philosophos parasitos fuisse demonstrat, velut Platonem et Aristotelem, quamquam hi quidem admodum tirones in divina illa arte fuerint), neque quod serio quidem, sed inconsulte et inepte Tertullianus, Aristotelem, dicit, Alexandro turpiter adulatum esse*), sed fictas aliquot epistolas dico, quae Aristotelis ad Alexandrum esse vulgari opinione feruntur. Quas falsas esse, etiam si non ex iis, quae in libro incerti auctoris: Περὶ ἑρμηνείας**), de egregia verarum Aristotelicarum compositione literarum praedicantur, appareret, hercle jam ex earum, quae feruntur, obscuro sermone, perturbata compositione, sententiis in universum dictis, quibus nonnulla Aristotelica inconcinne admixta sunt, facile intelligeres***). Sed omnino ejusmodi commentorum, credo, locum occasionemque fuisse in

*) v. St. Crucem p. 203.

**) Cujus Tiberius grammaticus ex virorum doctorum sententia auctor habetur.

***) v. quae Stahrius de ea re erudite disputavit, Aristotelia II. p. 169 sq., ubi ipsas, de quibus dixi, epistolas cum similibus aliis nonnullis ad Philippum et Theophrastum datis invenies. Quas omnes Stahrius post Gregorii Nazianzeni, immo post Photii demum tempora, quippe quibus verae Aristotelis epistolae ab Artemone collectae etiam tum cognitae fuerint, censet compositas esse. St. Crux quidem (p. 200) non has solum falsas esse affirmat, sed notas quoque illas a Plutarcho et Aulo Gellio traditas de acroamaticis editis libris; id, quod ex Strabonis de fatis scriptorum Aristotelicorum narratione sibi persuasum habet, ex qua patere putat Aristotelem ipsum acroamatica sua i. e. metephysica non edidisse. — Sed neque quae nos metaphysica appellamus omnia acroamatica continent et rectius Stahrius illis literis, quasi vere ab Alexandro et Aristotele profectis, ut argumento nititur contra Strabonis narrationem faciente.

ris illis tredecim annis post ad Alexandri institutionem vocatum esse, ea ex duabus videtur orta esse rebus: primum, quod eo anno, quo Alexander natus est, Olympiadis centesimae sextae primo (356 a. Chr.) Aristoteles annum aetatis vicesimum octavum agebat, qua aetate aestimationem Philippi vix jam tantam obtinere potuisse videtur, quantam literae illae significant. Deinde hoc quoque mireris Aristotelem tredecim demum annis post, quum alii praeceptores ei antecessissent, munus Alexandri educandi suscepisse.

Quae quidem rerum traditarum inopia etsi fateor non prorsus posse explanari, tamen sunt, quae dubitationes illas tantum non amovere valeant.

Aristoteles enim Stagirae patre natus erat Nicomacho, qui quum Amyntae, regi Macedonum nominis ejus secundo et familiaris et medicus esset, plerumque in aula regia degebat *). Philippus, filiorum Amyntae natu minimus, quum aequalis fuerit Aristotelis facile existimes, eos jam tum notos inter se fuisse. Deinde, parentibus jam pridem defunctis, Aristoteles, annos decem et septem natus, Athenas se contulit, ubi postquam se totum philosophiae scholisque Platonicis dedit, mox ipse docuit rhetoricam, exercitationesque instituit rhetoricas, Isocratis laudem aemulatus. Nec non philosophiam eum jam tum, Platone vivente, tradidisse verisimile est, siquidem Hermias, quum Athenis versaretur, ipsum et Platonem audivit. Nam fabulas istas, de Aristotele invidiose Platoni aemulante, eumque ex consueta Academiae sede turpiter atque ingrate

---

*) Stahr. I. p. 34.

git, Hermiam, Atarnae tyrannum, familiarissimum sibi hospitem, una cum Xenocrate visit. Ibi tres annos commoratus, Hermia Persarum fraude interemto, fugit Mitylenas, et tertio iterum post anno, Olympiadis centesimae nonae secundo (343 a. Chr.), tum demum in Macedoniam profectus est, ut studiis Alexandri annum aetatis jam tertium decimum agentis praeesset. Verum quid fuerit, quod Aristoteles id muneris non prius jam inierit, ea de re nobis conjecturam afferendi probabilem locus infra dabitur.

Plutarcho teste *), multi fuerunt Alexandri praeceptores, quibus tamen omnibus Leonidas praefuit, Olympiadis propinquus; severis ille quidem moribus, quod ex responso quoque patet, quod reginae Cariae fercula delicata et coquos mittenti, rex Alexander fertur dedisse: Nihil sibi opus illis esse sed meliores coquos sibi a Leonida datos, ad prandium iter nocturnum, ad coenam parcum prandium **). — Sed paedagogi et nomen, quod Leonidas dedignatus sit, et munus habuisse, idem tradit, Lysimachum Acarnanem, cujus meritum fuisse nullum, nisi quod se ipsum Phoenicem, Alexandrum Achillem, Philippum Peleum appellasset. Philippum autem, ubi filii obstinatum animum, qui ratione tantum, non vi flecteretur, cognovisset, Aristotelem advocasse, cui difficile id munus committeret ***). Quem novum vitae magistrum Philippus filio, quem simul ad ipsius philosophiae studium incitaret, sic commendasse dicitur: „Ne multa, inquit, ejusmodi facias, qualia me fecisse poenitet †)." Quod

*) Alex. c. 7.

**) Plut. Alex. c. 22.

***) c. 7.

†) Apophthegmata Phil. 22.

Alexandri usum scriptis. Nam quod illam exaravit Iliadis editionem, cui postea a pretiosissima illa ex Darii praeda cistula, qua Alexander eam custodire solebat, ἡ ἐκ τοῦ νάρθηκος (ἔκδοσις) est nomen datum, id sane discipuli gratia summi Homericorum carminum admiratoris fecit. Qua in re, ut in ceteris, Alexander praestantissimum atque regale ingenium probavit, qui Hesiodi carmina agrestibus pastoribusque idonea esse judicaret, Homeri regibus *); quem ubique secum ferebat, ex quo agendi vivendique, immo artium disciplinarumque praecepta depromebat **). Porro etsi rhetorica brevis institutio, quae ad Alexandrum inscripta est, a doctissimis viris dubitatur, sitne Aristotelis, an verius Anaximeni Lampsaceno tribuatur ***), constat tamen Aristotelem, jubente Alexandro duas commentationes, alteram de regno (περὶ βασιλείας) scripsisse, alteram de coloniis instituendis (ὅπως δεῖ τὰς ἀποικίας ποιεῖσθαι) †). Quarum illam existimo maxima ex parte contineri in iis, quae in politicis Aristotelis leguntur, alteram non superesse graviter doleo, siquidem possemus in sapientissimo prudentissimoque Alexandri coloniarum instituendarum consilio, quantum Aristoteli deberet, ex ea judicare.

Remuneratione honesta et splendida Philippus Aristotelem, teste Plutarcho, honoravit, quod Stagiram, urbem ejus patriam,

*) Dio Chrysostomus de regno v. St. Croix p. 206.

**) v. Plut. Alex. Homerum Alexandro artis bellicae praeceptorem c. 8., optimum visum esse architectum c. 26.

***) v. Stahr II. p. 227 sq.

†) Ἀλέξανδρος ἢ ὑπὲρ ἀποίκων. Sic Diog. Laertius habet in [vit]a Aristot., sed vide, quem affert Stahrius (II. p. 38.), [Aris]totelis commentatorem.

quae bello a Macedonibus eversa fuerat, restituit, civibus partim ex exilio revocatis, partim qui captivi fuerant, in libertatem vindicatis *). Cujus rei simile illud est, quod auctor vitae Aristotelis, qui falso pro Ammonio habebatur, Eressum quoque, refert, Theophrasti patriam, quam Alexander in animo habuisset gravi calamitate mulctare, ab Aristotele periculo exemtam esse **). Nec non Philippus et Olympias honoris causa ei statuam simul cum suis constituisse traduntur ***). Id quod facile crediderim Aristotelem postposuisse grato Alexandri erga se animo, qui eum patris loco habebat, quum diceret, proprio suo se patri vitam, ipsi vitam debere honestam †), qui et ipse statuam in praeceptoris honorem Athenis collocavit ††). Verum enimvero Aristoteles jam particeps factus erat gloriae aeternae, quam magnus discipulus sibi comparaturus erat, nisi Aristoteles suis operibus et ipse immortalitatem attigisset †††).

*) Id ab Alexandro ipso, non a Philippo, factum esse tradit Diog. La. aliique, de quibus v. Stahr I. p. 92 sq.

**) v. Aristotelis opera ed. Buhle p. 47.

***) (Vetus translatio) ib. p. 56.

†) Plut. Alex. c. 8.

††) Quae res ex inscriptione, quae in basi statuae erat, nobis cognita est. v. Boeckhii Corpus Inscript. graec. N. 136 (corrige hunc numerum apud Stahrium II. p. 290.)

†††) Aristoteles octo annos in Macedonia versatus est. Quod quidem accuratius definitur, quam temporis spatium, per quod Alexandro educando praeerat. Namque scriptores in ea re dissentiunt. Stahrius quidem pro certo fine id temporis censet constituendum esse, quo Philippus contra Byzantios proficiscens Alexandrum, sedecim annos natum, regni procuratorem reliquit (Olymp. 110, 1). Inde quatuor anni efficiuntur. Neque tamen Alexandrum et postea doctrina Aristotelis et consiliis usum esse ipse Stahrius negat. — Verum quod ad locum

Jam si de educatione Alexandri ex ipsius et Aristotelis ingeniis judicium nobis faciendum est, idem respondebimus.

---

habitationis attinet, quo Aristoteles scholas instituit suas, eum distincte Plutarchus (Al. c. 7.) nominat nymphaeum prope Miezam: *Σχολὴν μὲν οὖν αὐτοῖς καὶ διατριβὴν τὸ περὶ Μίεζαν νυμφαῖον ἀπέδειξεν, ὅπου μέχρι νῦν Ἀριστοτέλους ἕδρας τε λιθίνας καὶ ὑποσκίους περιπάτους δεικνύουσιν.* Quem locum plerique interpretes mirum in modum, *αὐτοῖς* ad Stagiritas, de quibus proxime dixerat, referendo, sic falso interpretati sunt, quasi Philippus Stagiritis scholam prope urbem eorum dedisset, quamquam Plutarchus nymphaeum prope Miezam fuisse dicit. Quam falsam interpretationem etiam fingendo St. Croix (p. 197) in hunc amplificavit modum: „Les habitans de Stagire, qui avoient été faits esclaves, furent mis en liberté: revenus de leur exil, ils s'assembloient ordinairement dans un lieu consacré aux Nymphes, qui dépendoit de Miéza, mais que Philippe leur avoit concédé: là ils se promenoient sous des grandes allées ou s'asséyoient sur des bancs de pierre, qu'Aristote avoit fait lui-même élever." — Sed si Plutarchi locum attente leges, assumtis quae antecedunt quaeque sequuntur, in quibus de Alexandri educatione continuus sermo est, si particulos illas *μὲν οὖν* non negliges, quibus auctor diserte ad priora revertitur, intelliges *αὐτοῖς* nullo modo ad Stagiritas posse referri. Quod Stahrius quidem vidit (I. p. 105), tamen falsam opinionem, quae ex falsa interpretatione orta est, nihilominus secutus, Miezam et Stagiram nescio quo modo confundit. Sunt vero diversae urbes, easque haud paullum distantes. Miezam enim in ipsa Macedonia sitam fuisse, jam ex Plinio colligas, qui eam inter Macedoniae urbes sic habet (Hist. natur. IV. §. 10.): „Mox Antigonia, Europus ad Axium amnem, eodemque nomine, per quod Rhoedias fluit, Heordeae, Scypra, Mieza, Gordiniae." Quod disertis verbis confirmat Stephanus Byzantius: „Mieza, urbs Macedoniae, quae Strymonium vocabatur, a Mieza, Beretis filia, sic dicta, uti perhibet Theagenes in Macedonicis. Beres autem tres liberos genuit Miezam, Berrhoeam, Olganum etc." Habes hic Miezam cum Berrhoea notissima be conjunctam. Sed omnem dubitationem Ptolemaeus

quod olim Porus, Indorum rex, qui interroganti Alexandro: quomodo vellet tractari, Regaliter, inquit. Denuo interroganti, Omnia se jam dixisse, respondit. Qua re laetatus Alexander, generosus et ipse, ei quod antea habuit regnum non reddidit solum, sed amplificavit. Sic Alexandrum dico ab Aristotele educatum fuisse, tanquam regem futurum. Quod etsi ex Alexandri dictis factisque probare possumus, tamen melius quam ipsius Aristotelis verbis explicare non possumus. Is quidem quum omnem doctrinam id velle dicit supplere, quod naturae desit (τὸ προσλεῖπον) *), certe animus regalis atque honoris, laudis, gloriae cupido, ea non τὰ προσλείποντα erant in indole Alexandri. Quae tamen Aristoteles adeo non coërcebat, ut etiam augeret. Neque illa, quae in politicis **) quasi omnis puerorum educationis elementa describit quattuor: grammaticam, artem gymnasticam, musicam, pingendi artem, crediderim cum docuisse discipulum, qui jam tertium decimum annum agebat, quo, si Graecorum adolescentium, imprimis Alexandri, maturitatem respicimus, illa jam tenere debebat. Neque necesse erat, quod nonnulli affirmant ***), ut poëtarum, velut

---

tollit, qui Miezam ad Emathiae urbes adnumerat: „Emathiae urbes: Europus, Tyrissa, Scydra, Myeza, Cyrius, Idomena, Gordenia, Berrhoea, Aegaea, Pella." (Geogr. Lib. III. c. 13.). — Jam si conjicias Miezam non longe ab urbe regia Pella abfuisse, optime id cum Alexandri et Philippi rationibus conveniet, optime etiam cum Theocriti epigrammate, neque necesse erit, quod Stahrius fecit, duas sedes educationis excogitare, primum Pellam ipsam, deinde Stagiram jam restitutam. —

*) v. Politica, lib. VII. in fine.

**) Lib. VIII. c. 2.

***) Buhle, Stahr.

Homeri, Pindari, studio animum ejus incenderet, qui Homerun
prope jam cum lacte nutricis suxisset. Meminerint praeterea, quo
Plutarchus laudat Alexandri cupiditatem et sciendi et discend
(ἦν δὲ καὶ φύσει φιλόλογος καὶ φιλομαθὴς καὶ φιλαναγνώστης) *)
Verum egregiam ejus indolem eruditam esse credo a praecep
tore sapienti, qua ratione illis uteretur disciplinis: has quiden
non per se solum utiles esse, sed, velut grammaticam, ea quo
que causa, quod multae aliae disciplinae earum adjumento per
cipi et comparari possent; similiter et artem pingendi, quae i
pulchritudine cognoscenda sollertem efficeret atque intelligentem
Ubique enim utilitatem quaerere et fructum consectari, minim
convenire viris magnanimis et liberis (τὸ δὲ ζητεῖν πανταχοῦ τ
χρήσιμον, ἥκιστα ἁρμόττει τοῖς μεγαλοψύχοις καὶ τοῖς ἐλευθέροις) **)
Insuper ei persuasisse videtur, nimium corporis exercendi stu
dium non ad veram fortitudinem ducere. Namque Lace
daemonii quidem, inquit, pueros laboribus immanes e
feros reddunt, perinde quasi hoc ad fortitudinem pluri
mum valeat. Quamquam neque in animalibus neque i
gentibus reperimus fortitudinem moribus immanissimis et effe
ratissimis adjunctam esse, sed mansuetioribus potius et leo
ninis (τοῖς ἡμερωτέροις καὶ λεοντώδεσιν ἤθεσιν) ***). Hoc dixit
quasi Alexandri indolem respiceret, qui fortissimus ille et i
primis periculi contemptor, molle et dulce illud, quod in ocu-
lis conspiciebatur (τῶν ὀμμάτων τὴν διάχυσιν καὶ ὑγρότητα), teste

*) Alex. c. 8.
**) Polit. VIII. c. 3.
***) Ibid.

Plutarcho, cum vultu masculo et leonino conjungeret *). Et Alexander, veram virtutem se bene intellexisse non in vastis fortibusque corporibus sitam esse, ipse ostendit, quum Mileti multas athletarum, qui in Olympiis aut Pythiis coronati fuerant, statuas contuitus: „Ubinam erant, exclamaret, illa corpora, quum barbari urbem vestram oppugnabant.“ —

Itaque hanc vel unicam vel praecipuam fuisse causam duco, cur Aristoteles, sive ex sua sive ex Philippi voluntate, Alexandri educandi officium non prius iniret, quam quum is jam tertium decimum annum ageret, nempe quod, elementa illa eruditionis et initia tradere, aliis facile poterat permitti, neque ipso Aristotele opus erat. Quamquam ne hoc quidem sine periculo fuit, siquidem, teste Diogene Babylonio stoico, Leonides quibusdam Alexandrum vitiis imbuit **). Sed ubi mens adolescentis jam ad maturitatem coepit pervenire, jamque non imperio regi potuit, sed ratione, tum tempus erat, ipsum Aristotelem animum ejus vera doctrina et agendi praeceptis excolere, atque id explere, quod τὸ προςλεῖπον in discipulo esset, nempe civilem prudentiam rerumque humanarum experientiam. Qua in re eum simul et regiam Alexandri indolem et regnum ejus futurum imprimis spectasse verisimile est ***). Itaque in usum ejus libellum „de regno“ scripsit. Aristoteles enim regnum

*) Plut. de Alexandri virtute etc. II. c. 3.

**) Quinctil. Instit. orat. I. c. 1. St. Crux p. 194 Quinctilianum errore nescio quo inductum Leonidae tribuisse, quod ad Lysimachum pertineret, affirmat. Equidem non video, cur Leonidas, cujus austeritatem quidem Plutarchus laudat, reliquis partibus integer fuisse existimetur.

***) cf. Arist. Pol. III. c. 2.

quidem iis adnumerat regendae reipublicae generibus, quae recta nominat (μία τῶν ὀρθῶν πολιτειῶν). Sed ut in civitate bene instituta unumquemque civium ad virtutis meritorumque rationem (κατ' ἀξίαν) et aestimatum et potentia instructum esse postulat, ita regnum evadere dicit, si quis prae ceteris adeo excellat virtute, cui pares esse nequeant. Tum enim fore iniquum, si omnibus aequalia tribuantur. Illum enim velut deum videri inter homines esse (ὥσπερ γὰρ θεὸν ἐν ἀνθρώποις εἰκὸς εἶναι τὸν τοιοῦτον). Et leges quoque ad eos, qui et genere et potentia aequales sint, pertinere. In illos autem leges non esse. Ipsi enim, inquit, sunt lex (αὐτοὶ γάρ εἰσι νόμος). Ridiculum sit leges in eos ferre, velut si lepores coram leonibus conciones habeant, sibique cum illis aequalia postulent. — Idem, in optimo civitatis genere, judicat, praestantissimum opibus et virtute quemque non expellendum esse, ut fere fiat, ubi summa rerum in populo sit, neque in ordinem cogendum. Quod sit simile atque si Jovi imperitare velint. Restat igitur, quod ita videtur natura comparatum esse, ut omnes huic ultro pareant ac libenter, ut tales viri in civitatibus sint perpetui reges. (Λείπεται τοίνυν, ὅπερ ἔοικε πεφυκέναι, πείθεσθαι τῷ τοιούτῳ πάντες ἀσμένως) *). Hoc quoque Aristotelem non judicaturum fuisse dico, nisi Philippum et Alexandrum cognovisset, quem admodum quae statim adjiciam, nisi si Macedones. Neque id minus videtur notatu dignum, quod Aristoteles talem regem quasi deum esse praedicat, quem cum Jove comparet. Quod tantum abest, ut Aristoli in adulationis crimen vertam, ut potius et eum vere de Alexandri

*) Polit. III. c. 8.

indole judicasse existimem et Alexandrum, ratione civilis prudentiae habita, haud injuria sibi divinos honores arrogasse.

Etenim Aristoteles, ut praestantia illa ac prope divina ingenia a natura sic esse genita recte ponit, atque inter homines discrimen esse naturale, quasi leonum et leporum inter animalia, ita etiam populorum ingenia diversa esse, quorum alios ad imperium herile ferendum aptos esse natura, alios ad civilem societatem (ἄλλο πολιτικόν) et unicuique horum generi aliud esse jus, aliud utile. Aptam autem esse ad imperium regium subeundum multitudinem eam, quae sic sit natura comparata (πέφυκε), ut unum ferre possit genus virtute praestans in civili principatu *).

Quae omnia, quis non viderit, quantum ad eximiae virtutis studium Alexandrum vel per se generosum incitare debuerint? Quippe qui virtute sua tantum id juris, ut populum regeret, adipisci sibi videretur. Et quis contendat, quempiam inter aequales regno digniorem exstitisse, quam Alexandrum?

Atque Aristotelem, facile crediderim, praeceptum illud, quod est in politicis, in animum ejus impressisse, regna quomodo stabiliantur et conserventur, nempe, si ad moderationem adducantur. Nam, inquit, quanto pauciorum rerum penes principes potestas est, tanto diutius omnis principatus maneat, necesse est **). Etenim facilis est regni eversio, nam si populus noluerit, statim non erit rex, (μὴ βουλομένων γὰρ εὐθὺς οὐκ ἔσται βασιλεύς) at tyrannus etiamsi nolint ***). — Itaque Alexandrum audi-

*) Polit. III. c. 11.

**) Polit. lib. V. c. 9.

***) Polit. lib. V. c. 8.

apparet; quales sint hae res, primum videamus. Nihil autem interest habitum, aut eum, qui aliquo modo se habet, considerare. Magnanimus esse is videtur, qui magnis rebus se dignum existimet, quum dignus sit: nam, qui praeter dignitatem id facit, stultus est; at eorum, qui virtutem colunt, nemo stultus est, nemo mente captus. Est igitur magnanimus, quem dixi. Nam qui, parvis rebus dignus, iisdem se dignum judicat, is sanae mentis est, non magnanimus. Animi enim magnitudo in magnitudine locum habet, quemadmodum pulchritudo in corpore magno: qui enim humili sunt statura, lepidi quidem illi et concinni sunt, non pulchri. Qui autem magna sibi appetit, quum indignus sit, vanus est, qui majora, quam dignus sit, non semper vanus. Verum qui minora, quam mereatur, is humili animo est (μικρόψυχος), quum, sive magnis rebus dignus sit, sive mediocribus, sive parvis, etiam minora sibi deberi judicet; maxime vero, qui magnis dignus est, talis videatur. Quid enim eum facturum putemus, si hisce (i. e. magnis) non fuisset dignus. — Magnitudine quidem extremus est magnanimus, sed, quod ita, ut oportet, de suis meritis judicat, medius *). Nam ipse se ad dignitatis rationem aestimat; alii modum aut superant, aut non attingunt. — Si quis magnis rebus se ipsum dignum judicat, quum dignus sit, et maxime si maximis, hoc potissimum una in re erit. Dignitas enim ad bona externa refertur, quorum summum facile id judicamus, quod diis tribuimus, quodque ii maxime, qui auctoritate gaudent, appetunt, quum praemium sit rerum pulcherrime gestarum. Id genus est

*) Nam Aristoteles omnem virtutem mediam esse inter duo vitai extrema ponit.

mus primoribus tanquam familiarissimis semper usum esse amicis, saepeque convivia cum summa omnium libertate et aequalitate, nisi si quis intolerabili insolentia animum ejus ad iram pronum incitaret, cum iis celebrasse. Accipimus eum summas quasque causas ad universum exercitum, cujus judicium semper ratum haberet *), detulisse; et ad Hyphasim, invitissimum et summa cum repugnantia sua exercitui reditum postulanti, tamen morem gessisse.

Aristotelem diximus et regiam discipuli sui indolem et regnum ejus futurum respexisse. Nam in educatione bona hae duae res summopere magistro videntur esse considerandae, primum quem, deinde quem ad locum et ordinem civitatis eum educet. Aristoteles autem, quomodo indolem Alexandri atque ingenium cognoverit perspexeritque id mihi videor non melius posse explanare, quam ex praestantissimo illo loco, qui in ethicis Nicomacheis de magnanimitate (μεγαλοψυχία) est. Quae, tanquam e mente et oro divino profusa, tantam omnia animi generositatem ipsamque magnanimitatem spirant, ut Aristotelem solum de magnanimitate magnanime dixisse judices. Quae quum neque ipse possim sine magna quadam animi commotione atque elatione legere, et aliis spero haud ingratum fore, si hic inseruero **):

„Magnanimitatem in magnis rebus esse jam ex nomine

*) Velut in causa Amyntae et fratrum Arrhian. III. c. 27, Curtius lib. VII.

**) Eth. Nicom lib. IV. c. 3. Ceterum Dionysii Lambini elegantiam saepe non repudiavi, sed ut accuratius, quam ille, Aristotelis verba sequerer, operam dedi. Recte enim Zellius judicat, nervosam Aristotelis brevitatem sententiarumque adstrictam densitatem ab eo non admodum referri.

apparet; quales sint hae res, primum videamus. Nihil autem interest habitum, aut eum, qui aliquo modo se habet, considerare. Magnanimus esse is videtur, qui magnis rebus se dignum existimet, quum dignus sit: nam, qui praeter dignitatem id facit, stultus est; at eorum, qui virtutem colunt, nemo stultus est, nemo mente captus. Est igitur magnanimus, quem dixi. Nam qui, parvis rebus dignus, iisdem se dignum judicat, is sanae mentis est, non magnanimus. Animi enim magnitudo in magnitudine locum habet, quemadmodum pulchritudo in corpore magno: qui enim humili sunt statura, lepidi quidem illi et concinni sunt, non pulchri. Qui autem magna sibi appetit, quum indignus sit, vanus est, qui majora, quam dignus sit, non semper vanus. Verum qui minora, quam mereatur, is humili animo est (μικρόψυχος), quum, sive magnis rebus dignus sit, sive mediocribus, sive parvis, etiam minora sibi deberi judicet; maxime vero, qui magnis dignus est, talis videatur. Quid enim eum facturum putemus, si hisce (i. e. magnis) non fuisset dignus. — Magnitudine quidem extremus est magnanimus, sed, quod ita, ut oportet, de suis meritis judicat, medius *). Nam ipse se ad dignitatis rationem aestimat; alii modum aut superant, aut non attingunt. — Si quis magnis rebus se ipsum dignum judicat, quum dignus sit, et maxime si maximis, hoc potissimum una in re erit. Dignitas enim ad bona externa refertur, quorum summum facile id judicamus, quod diis tribuimus, quodque ii maxime, qui auctoritate gaudent, appetunt, quum praemium sit rerum pulcherrime gestarum. Id genus est

*) Nam Aristoteles *omnem virtutem* mediam esse inter duo vitia *extrema ponit.*

honor. Hoc enim summum est bonorum externorum. Ergo et honorem et infamiam magnanimus, ut debet, respicit. Quod vel sine argumentis apparet, viros magnanimos in honore versari. Hoc enim maxime viri magni dignos se habent, ita tamen ut merentur. — — Quodsi magnanimus maximis rebus dignus sit, optimus erit, nam quo melior quisque est, eo majoribus dignus, et optimus maximis. Magnanimus vere vir bonus sit, necesse est, atque magnanimi esse videtur quidquid in quaque virtute est magnum. Haudquaquam magnanimo conveniet, aut fugere demissis manibus, aut contra jus ire. Quid enim est, quod turpia committat is, cui nihil sit magnum? (i. e. magnis rebus major est). Cogitanti igitur singula, magnanimus prorsus ridiculus videatur, si non sit bonus; quia ne honore quidem dignus erit, si pravus erit; nam honor virtutis praemium est et bonis impertitur. Magnanimitas igitur videtur virtutum esse quasi ornamentum; majores enim eas facit, neque sine iis exsistit. Quare difficile est, vere magnanimum esse; nam sine probitate esse non potest. — Quammaxime igitur in honoribus et ignominiis vir magni animi cernitur et modice is quidem honoribus et magnis et iis, qui ab honestis viris tribuantur, laetabitur, tanquam propria vel etiam minora consecutus. Honor enim, qui perfectae virtuti par sit, vix reperiri queat. Neque tamen eos recusabit, quod, quae tribuant, majora non habent. At honorem qui et a quibuslibet et ob parvas res ei tribuetur, eum plane contemnet: talem enim non meritus est: item ignominiam: quia in eum cadere jure non poterit. Maxime igitur, ut dixi, in honore magnanimus versatur: nihilominus *et divitias* et potestatem omnemque fortunam vel secundam

vel adversam mediocriter feret, utcunque sunt, neque in rebus secundis supra modum laetus erit, neque in adversis admodum tristis. Nam ne in honorem quidem sic animatus est, qui tamen quam maxima res est *) (imperia enim divitiaeque propter honorem sunt optabilia, quae qui possident, propterea volunt honorari). At cui honor quoque parvi aestimatus est, ei et cetera: quare contemptores videntur esse (magnanimi). Videntur etiam fortunae ad magnanimitatem conferre: illustri enim loco nati, honore digni putantur: item qui imperium obtinent, et opulenti; ceteris enim antecellunt: honoratur autem quidquid bono aliquo excellit. Ideo ea quoque augent magnanimitatem: coluntur enim a quibusdam. Sed si verum quaerimus, solus vir bonus honore afficiendus est: cui utrumque est (i. e. virtus et fortunae), is honore dignior habetur: quibus sine virtute ejusmodi bona contigerunt, ii et immerito magna sibi arrogant, neque jure suo magnanimi appellantur. Id enim sine perfecta virtute esse nequit. Sed contemptores et superbi et pravi evadunt, qui illa habent: difficile enim est, fortunas sine virtute mediocriter concinneque ferre: quas quum ferre nequeant putentque se ceteris praestare, tum eos contemnunt, tum ipsi quidquid libet faciunt. Imitantur enim magnanimum, quum sint dissimiles. Hoc faciunt in quibus rebus possunt, sed neque, quae virtuti consentanea sunt, agunt et alios contemnunt. Magnanimus autem jure despicit, verum enim judicium fert, vulgus temere opinatur. — Jam vero periculis neque parvis

---

*) Sic Lambinus hunc locum interpretatus est. Minus recte Zelius, qui eum correxit.

sese offert, neque omnino periculi cupidus est, quia pauca sunt, quae magni faciat: sed magnis se periculis objicit atque quando in discrimine versatur, vitae non parcit, perinde quasi omnino non operae pretium sit vivere. — Ejusdem est beneficia in alios conferre; si accipiat, erubescere: alterum enim ejus est, qui superiorem locum tenet, alterum, qui inferiorem. Pluraque reddit beneficia, quam accepit: sic enim is, qui bene faciundo prior erat, etiam gratiam ei debebit et beneficio devinctus erit. Et videntur recordari, quos beneficio auxerint: non item, a quibus acceperint. Est enim is, qui accepit, eo, qui dedit, inferior: at magnanimus excellere vult. Et illa libenter audit, haec gravate. Quapropter neque Thetis Jovi sua erga ipsum beneficia memorat, neque Lacedaemonii Atheniensibus, sed quae ipsi acceperint *). — Porro magnanimi est, aut omnino non aut vix cujusquam ope indigere, sed libenter ferre auxilium. Atque magnum se in eos, qui et auctoritate et fortunis pollent, praebere, facilem in mediocres: illis enim praestare difficile est et amplum, his facile, et inter illos superbire generosi hominis est, quod idem inter humiles ineptum molestumque, velut fortem se in imbecillos praestare. — Neque iis, quae vulgo honorata sunt, studet neque honori, quo alii insignes sunt; et otiosus est et cunctator, nisi magnus honor opusve magnum propositum est, et paucas quidem res gerit, sed magnas et me-

*) Ad hunc locum Eustratius adnotat: Thetis quum maximis beneficiis Jovem affecisset, id quod filius declarat Il. I. v. 394—406, non id quidem ipsa explicat apud Jovem, sed latenter solummodo significat. — Lacedaemonii, ut refert Callisthenes, quum Thebani in Laconiam invasissent etc.

morabiles. — Jam vero eum aperte odisse et aperte amare necesse est (latere enim timentis est), et veritatis quam opinionis studiosiorem esse, et aperte dicere agereque omnia. Hoc enim contemnentis est, ideo aperte agit, et ingenui, ideo contemptor et verax, nisi forte dissimulatione utatur; est autem dissimulator coram vulgo. — Tum ad alius voluntatem vivere nequit, nisi ad amici: servile enim est. Quapropter assentatores mercenarii sunt et viles homines assentatores fiunt. Neque admirator est, nihil enim ei magnum videtur. Neque injuriarum memor, nam magnanimi non est, memorem esse, praesertim non malorum, sed potius praetermittere. — Neque de hominibus loquitur, quippe qui neque de se, neque de altero dicat: non enim curat, ut laudetur ipse, neque ut alii vituperentur. Nec rursus laudator est. Idcirco neque maledicus, ne in inimicos quidem, nisi contumelia irritatus. Et in rebus aut necessariis aut parvis minime queribundus est aut supplex: est enim ejus, qui illa curat, sic affectum esse. Tum ejus est potius pulchras res et infructuosas possidere, quam fructuosas utilesque. Hoc enim viro se ipso contento magis convenit. Et motum magnanimi tardum esse credibile est, et vocem gravem et orationem sedatam. Neque enim festinare solet, qui paucis rebus studet, neque intentus esse, qui nihil pro magno habet (quibus causis vox acuta et ingressus celer fieri solet). Talis igitur est magnanimus.

En, habes virum magnum! Talem Alexandrum fuisse dico, cujus quasi imaginem ingenii ita accurate philosophus expressit, ut in singulis etiam lineamentis eum facile cognoscas. Quae omnia singillatim hoc loco persequi, quum a nostro instituto alienum sit

tamen non possum non pauca eorum, quae mihi illa legenti in mentem venerunt, significare. Ubi virtutem dicit, sine qua vir magnanimus esse non possit, recordatus sum, quae quamvis oratorie, amen non falso Plutarchus de Alexandro praedicat, se in rebus ab Alexandro editis vix singulas virtutes posse discernere, ut illud fortiter, hoc humaniter, illud continenter factum sit, sed in omnibus ejus factis omnes fere virtutes inesse, ut illud Stoicorum, sapientem omnes virtutes, quidquid faciat, exercere, probetur *). Deinde quum nullius rei cupidiorem esse quam honoris magnanimum dicat Aristoteles, quis ignorat Alexandrum, qui se non aetatis spatio sed gloriae metiebatur **), a puero nihil aliud quam honorem et gloriam spirasse. Itaque si cui videatur id nimis fecisse, det hoc et ignoscat magnanimitati ejus, reputetque virum magnanimum spernere honores vulgares ***). Insuper vir magnanimus si parvorum periculorum contemptor est, in magnis autem vitae plane non parcit, hercle! hoc vix de alio quoquam verius praedicari potest quam de Alexandro, quasi Aristoteles, quum hoc scriberet, jam per nuntium audivisset, quomodo Alexander apud Mallos periculum extremum fortiter suscepisset, perinde quasi non operae pretium fuisset vivere, — nisi jam antea discipuli indolem cognitam habuisset. Denique quae de beneficiis addit, magnanimum

*) Plut. de Alex. virtute etc. — Ne quis Cliti, Parmenionis, Callisthenis caedes nobis objiciat, nam de tota hominis natura, non de singulis rebus hic agitur.

**) Curtius IX. c. 25 ed. Zumptius.

***) Plut. Alex. c. 4. „Non quolibet honoris genere contentus erat etc.

ea libentius conferre in alios, quam iisdem debere atque aegre ferre, si de acceptis moneatur, jam intelligis cur Alexandri ira nunquam vehementius incensa sit, quam quum Clitus imminuerit ejus gloriam, patris augendo, simul sua erga eum beneficia cum exprobratione enumerando, et Callisthenes, quum inaniter vaneque gloriatus sit, se Alexandro nihil, Alexandrum sibi immortalitatem esse dibiturum. Sed Alexandri officium erga amicos *), generositatem, reliqua, quae Aristoteles de magnanimo affert (etsi fateor tardum ingressum et orationem sedatam magis ad virum togatum, qualis aut Pericles fuit aut Aristoteles ipse, pertinere, quam ad Alexandri juvenilem ardorem), ea longius est exemplis probare, quum praeterea partim regibus non malis communia sint, velut facilitas erga minores, quod maledici non sint etc. **). —

Jam egregie cum hac magnanimitatis descriptione, quam ad Alexandrum imprimis valere probavimus convenit, quod Aristoteles narratur ad Alexandrum, cujus iram facile effervescentem vellet cohibere, scripsisse: „Ira non in pares locum habet, sed in potentiores. Tibi autem nemo par est ***).“ Exemplum habes, qua ratione virum magnanimum tractabat philo-

*) v. exempla apud Plut. Alex. c. 41.

**) Non possum non pauca ea adjicere, quae Aristoteles de humilitate animi (μικροψυχία), magnanimitati contraria, judicat, quae perpendant ii, qui humilitatem animi omnium virtutem summam esse praedicare non desinunt: „Id genus hominum non stulti quidem esse videntur, sed tardi. Ejusmodi opinio et deteriores eos facere videtur. Omnes enim quae merentur, appetunt. Isti autem a bonis etiam rebus et studiis, quasi indigni sint, refugiunt, pariter atque a bonis externis.“

***) Aelian Var. Hist. XII. 54.

sophus: ex ipsa ejus natura rationem petebat virtutis, vitium reprimebat. Quod quum non satis animadverterint, factum est, ut adulationis philosophum nostrum falso arguerint*).

Ut magnanimitas rebus et personis tantummodo magnis convenit, ita etiam magnificentia; quam quomodo Aristoteles definiat**), neque hoc a consilio nostro alienum erit, hic afferre: Magnificentiam (μεγαλοπρέπεια) enim quum dixit magnitudine superare liberalitatem, pergit hoc modo: (Magnificentia) „sumtus est in rebus magnis decorus; itaque qui magnificus est, idem liberalis at qui liberalis non continuo magnificus. Magnificus sciens esse debet, decorum enim animo cernere potest et sumtum facere eleganter. — Sumtus viri magnifici magni sunt et decori; eodem modo etiam opera, in quae sumtus impendit. Sic enim sumtus erunt magni et operi decentes: ut et opus sumtu dignum sit et sumtus opere, aut etiam superior (opere). Ea magnificus impendet honesti gratia. Hoc enim omnium virtutum commune est. Deinde libenter ac prolixe id faciet: nam subtiles rationes inire, hominis est indecoram parsimoniam consectantis. Et; quomodo et elegantissime et decentissime sumtum faciat, magis cogitabit, quam quanti et quam minimi. Sunt autem sumtus, quos honoratosnominamus qualia sunt dona, quae diis offeruntur, et apparatus sacrificiaque. Item quidquid ad divina refertur et quae in rempublicam honestae laudis studio conferuntur, ut, si aut ludos se splendide agere aut triremis praefecturam gerere aut civibus epulum praebere putant oportere. In omnibus factis, ut dictum

*) Ipse quoque Stahrius I. p. 175.

**) Nicom. IV. c. 2.

beam insigne ejus quoque laudis exemplum, qua magnanimus dicitur observare, quid in quaque re decorum sit. Nam quum Stasicrates, architectus, qui summa quaeque et ingentia affectabat, proposuisset Alexandro, ut ex Atho monte statua ejus excideretur, quae manu altera urbem frequentem teneret, altera fluvium perennem e patera effunderet: „Omitte Athon; inquit, satis est, eum insolentiae jam unius regis documentum esse, me Caucasus ostendet et Emodus, et Tanais Caspiumque mare. Haec monumenta erunt factorum meorum*).

Jam quum, quidquid in Aristotelis ratione educandi Alexandri magnum mihi et admirabile videatur, satis explicuerim, ut res magis etiam similitudine alius rei illustretur, eam, quae inter Platonem et Dionysium intercessit, consuetudinem, paucis comparabo, qua re et diversitas Platonici ingenii et Aristotelis facile apparebit. — Nam Aristoteles ut bene perspexit cognovitque indolem discipuli propriam, cujus virtutes magnas excolebat, vitiorum autem remedia ab illis ipsis petebat, ita regiae ejus conditionis ante omnia rationem habebat, ad quam omnes, quascunque tradebat, disciplinas et agendi praecepta referebat. Adde, quod maximi momenti est, sapientiaeque viri summum documentum: postquam Alexander, viginti annos natus, rex factus est, non multo post Aristoteles e Macedonia Athenas sese recepit, ut unice philosophiae se dederet In Platone omnia reperies fere contraria, quamquam non omnia voluntati ejus consilioque, sed rebus multa, fateor, tribuenda esse. Nam Plato, quum frustra rempublicam capessere ten-

*) Plut. de Al. virt II., 2.

tasset atque omnia et ceteris in rebus publicis Athenisque praeceps ire vidisset, magna ex spe dejectus, jam id persuasum habere coepit „genus humanum non prius desiturum in malis versari, quam aut homines recte vereque philosophantes rerumpublicarum gubernationem adepti essent aut hi, qui gubernant, divina quadam sorte philosopharentur. Ea mente Italiam Siciliamque adivit*)." Postea a Dione invitatus, ut adolescentem Dionysium vera virtute et philosophia imbueret, vana spe, quam Dio fovebat, ipse elatus, fore, ut sine caede veram vivendi rationem ac beatam vitam in universa illa regione constitueret, ubi iterum in Siciliam venit, de se magis et de philosophia sua videtur quam de Dionysio cogitasse, quod conjicias ex illa ad Dionysium epistola**): „Quando in Siciliam veni, fama erat, me permultum inter eos, qui tunc philosophabantur, excellere, cupiebam etiam, quum Syracusas venissem, opinionis illius testem te habere, ut etiam apud multitudinem in honore mihi philosophia esset." Et principio quidem Dionysius ad laudem et aestimationem Platonis adspirare videbatur, etsi philosophiam non magnopere curabat, mox suspicio ob familiaritem ejus cum Dione praevaluit. Itaque in illa Platonis ad familiares epistola: „Ego omnia pertuli, legitur, in eadem sententia perseverans, qua ab initio profectus eram: tentans, si quo pacto fieri posset, ut in cupiditatem vitae philosophicae perveniret, at ille contra nitens me vicit***)." Tandem jam in-

*) Platonis epist. VII. p. 326. a. Epistolas, quae Platonis nomine feruntur, auctoritatis instar admitto, quum, etsi non verae sint, tamen cum rebus et personis apte conveniant.

**) Ep. II. p. 311. e.

***) Epist. VII. p. 330. b.

telligens, nihil se in Dionysii moribus et rebus effecturum, se recipere coepit, jam non indoctam solum et vanam sed ingratam et pravam Dionysii mentem expertus. Qui postquam calumniis eum impudenter diffamavit*), Dione quoque e patria expulso, nihilominus Plato se iterum passus est falli, bona spe, impetraturum se a Dionysio, ut non cum Dione solum in gratiam rediret, sed ut imprimis amicos sibi alios ex domesticis et aequalibus compararet ad virtutemque concordes, maxime vero, ut se ipsum sibi consentientem constantemque praestaret**). — Ex quibus facile colligitur, omnino civilem prudentiam et rerum earum, quae ad communem hominum vitam pertinent, usum Platoni prorsus defuisse, quum Aristoteles ea mirum quantum possidebat. Itaque illa Platonis, quam cum Dionysio inierat, conjunctio famam ejus ita imminuit, ut Aristotelis auctoritas gloriaque aucta est per discipulum Alexandrum. —

Sed Aristotelis et prudentiam et modestiam, jam significavi, mihi in ea maxime re probatas esse, quod nullum sibi penes regem factum Alexandrum in rebus sive gerendis, sive administrandis auctoritatem arrogavit. Nam anno Olympiadis centesimae undecimae secundo, antequam Alexander in Asiam trajecit, Aristoteles Athenas se recepit, ubi jam non unius quamvis clarissimi viri praeceptor, sed totius Graeciae exstitit omnisque posteritatis.

Constat etiam tum et postea Aristotelem summo in honore apud Alexandrum fuisse, quod non solum ex illis, quas

---

*) cf. Epist. III.

**) Epist. VII. p. 332. d.

supra laudavimus, literis de scriptis acromaticis patet, sed et octingentis eum talentis in historia animalium componenda ab Alexandro sustentatum esse apud Athenaeum legitur*) et notissima illa sunt, quae de eadem re Plinius his narrat verbi**): „Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi delegataque commentatione Aristoteli, summo in omni scientia viro, aliquot millia hominum in totius Asiae Graeciaeque tractu parere jussa, omnium, quos venatus, aucupia piscatusque alebant, quibusque vivaria, armenta, alvearia, piscinae, aviaria in cura erant, ne quid usquam gentium ignoraretur ab eo, quos percunctando quinquaginta ferme vovoluminibus illa praeclara de animalibus condidit.“ — Tamen postea pristinam illam familiaritatem mutuamque caritatem imminutam fuisse, Plutarchus testatur, item Alexandri aliquam in Aristotelem suspicionem exstitisse***). Cujus rei primaria causa quum Callisthenes fuisse videatur, necesse est, ut aliquamdiu in eo commoremur. —

Verum Callisthenes, Olynthius, Aristotelis cognatus et discipulus simul cum Theophrasto†), Alexandri in Asia comes

*) Athen. IX. p. 398. e.

**) Hist. nat. VIII., 17.

***) Plut. Alex. c. 8.

†) Quod Callisthenes condiscipulus fuerit Alexandri, notum hoc esse Stahrius dicit, quum tamen neque ex Arrhiano IV., 10, quem laudat, neque ex Plutarcho probetur. Contra, quum Diogenes Laërtius, Aristotelem, narret, Alexandro Callisthenem propinquum suum commendasse (συστήσας αὐτῷ τὸν συγγενῆ), mihi quidem esse verisimilius videtur, Callisthenem Alexandro antea non cognitum fuisse. Quae res non levis est momenti, nam apparet, quanto augeretur invidia

factus est, ab Aristotele ei commendatus. Consilium ejus fuisse, affert Plutarchus, ut ab Alexandro patriae (Olynthi) restitutionem impetraret*.) Quod si verum esset, vix crederes, Callisthenem jam a principio Alexandrum commitatum esse usque in Bactrianam, nam aut impetravit, quod voluit, aut repulsam tulit et praesentia ejus ultra nihil opus erat. Sed verius ponitur, eum constantem Alexandro comitem eo fuisse consilio, ut rerum gestarum ipse testis ocularis et scriptor esset**). Quod opus quominus perficeret, mors praevenit. Sed neque hoc, neque quod totum opus nobis perditum est, magnopere dolemus, siquidem fidem habemus veteribus, qui de illo pessime judicarunt***) Nam praeter cetera vitia, certissimis auctoribus, et assentationis ei exprobratur, cujus clarum documentum apud Strabonem, qui affert, legitur†). Quocum illud consentaneum est, quod Arrhianus††) incertis quidem auctoribus, Callisthenem refert, gloriatum esse, Alexandri divinitatem non ex Olympiadis mendaciis de ortu Alexandri, pendere, sed suo de arbitrio, quidquid homines ut crederent historia sua scribenda vellet adducere. — Nihilominus ubi in scenam historiae prodit, videmus eum et propter morum severitatem et sermonis libertatem auctoritate apud seniores Macedonum florentem, quum veterum defensor instituto-

injuriae in Callisthenem factae, si jam ab adolescentia familiaritate cum Alexandro conjunctus fuisset.

*) Plut. Alex. c. 53.

**) Arrh. IV. c. 10.

***) cf. St. Croix p. 35.

†) Strabo lib. XVII.

††) Arrh. IV. c. 10.

rum, novorum dissuasor exsisteret. Post infelicem Cliti caedem, ipse simul cum Anaxarcho ad Alexandrum, quem e summa animi demissione erigerent, introductus est. Anaxarchus quidem, foedissimus sophista, turpissimum assentatorem sese praestitit, quum omnia potentibus ad libitum esse probaret, Callisthenes vero facinus Alexandri dicitur improbasse*). Mox in offensionem Alexandri venit tum ob orationem quandam, quam, eloquentiae causa ostentandae invitatus, contra Macedones invidiose acerbeque habuerat, quaque documentum eum non ita eloquentiae ut infensi animi Alexander judicavit dedisse, tum ob perpetuam ejus morum institutorumque novorum severam censuram**). — Quod odium admodum auctum est, postquam, Anaxarcho in epulis quandam ex voluntate Alexandri postulante, ut Graeci quoque Macedonesque Persicae salutationis (προςκυνήσεως) morem imitarentur, Callisthenes oratione habita contra venit, remque impediit***). Ex quo factum est, ut postea, detecta Hermolai, quam cum aliis quibusdam ex regia cohorte nobilibus pueris inierat, conjuratione, rex haud aegre Callisthenis inimicis, amicitiam cum Hermolao criminantibus, simul nonnulla audacter dicta sive

---

*) v. Arrh. IV. c. 9. et 10.

**) Plut. Alex. c. 53. et 54.

***) v. Arrh. IV. c. 10. et 11., res sic exposita cum altera, quam Charetis Mitylenaei esse Plutarchus dicit (Al. c. 54.), relatione (Arrh. c. 12.) non bene congruere videtur, siquidem secundum hanc ceteri Alexandri amici postquam Persarum more deinceps procubuerant, Callisthenes solus recusavit.

vera sive ab ipsis ficta referentibus, aurem praeberet*). Itaque, ceteris conjuratis in Macedonum concionem ad judicium vocatis atque summo supplicio affectis, Callisthenes vinculis custodiebatur, usque dum in India morbo absumptus est. Alexander in animo habeat, auctore Charete, ut praesenti Aristotele in judicium magni concilii vocaretur, credo, ut ipse Aristoteles id de propinquo suo judicium ratum haberet. Tamen Alexander ad Antipatrum hoc modo. „Pueri quidem, scripsit, a Macedonibus lapidibus obruti sunt, sophistam autem ipse ulciscar, item illos, qui eum miserunt, quique inimicos vitae meae insidiantes in urbes recipiunt suas.“ Plutarchus Aristotelem putat designari**). Quod tamen non liquet.

Jam inter diversa, quae sunt scriptorum de Callisthene judicia, Aristotelis antiquissimum et gravissimum habeo, qui quum propinquo proficiscenti id consilii dedisset, ut cum rege aut rarissime aut quam jucundissime loqueretur***), ubi de ejus ratione agendi certior factus est: Callisthenem bonum

---

*) Ea sunt, quae Arrhianus his verbis expressit: Ἐφ' ὅτω τεκμαίρομαι μὴ χαλεπῶς πιστευθῆναι τοὺς κατειπόντας Καλλισθένους, ὅτι μετέσχε τῆς ἐπιβουλῆς. Quae quum male interpretatus sit St. Crux sua ipse absurda Arrhiano imputat, haec dicens (p. 358.): La partialité d'Arrien en faveur d'Alexandre n'est au contraire que trop sensible. „Je regarde, dit-il, comme juste la haine qu'Alexandre avoit pour Callisthène, à cause de sa liberté inconsidérée et de son orgueil insensé. C'est pourquoi j'ajoute foi sans peine à ceux qui disent, que ce philosophe entra dans la conjuration des jeunes gens contre Alexandre, ou qu'il les excita à la tramer.“ Quelle conséquence! Sed quae depravatio verborum!

**) Alex. c. 55.

***) νοῦν δ'οὐκ εἶχεν Plut. Al. c. 54.

quidem oratorem, sed sanae mentis non esse judicavit. Quocum Arrhiani sententia convenit, qui hominis tum agrestem importunitatem, tum intempestivam libertatem vituperat, aequum esse censens, si quis regi adesse non dedignatus sit, ut res ejus quantum possit, augeat*). Neque ego video, cur idem, qui poenam a barbaro Besso barbarorum more sumtam severe improbet**), ad hoc, qui ipse philosophiae stoicorum studiosus sit, cur philosopho Callistheni minus faveat, quam barbaro. Sed omnino justissimum nostrae aetatis scriptor, quamquam is in hac quidem re sibi non satis constat, de Callisthene judicium fecisse videtur, nam: philosophum istum, ait, quumsenserit auctoritatem suam penes regem ab Anaxarcho aliisque imminutam, mox, persona mutata, antiquorum morum exstitisse defensorem***). At si Curtius affirmat, nullius caedem majorem apud Graecos Alexandro excitasse invidiam†), hoc Theophrasti tribuo libello, quem in memoriam sodalis περὶ πένθους ἢ Καλλισθένης scripsit††), cujus ex titulo jam argumentum quale fuerit, facile judices. Certe falsam inde Callisthenis

---

*) Arrh. IV., 12 — τὰ βασιλέως πράγματα, ὅτῳ τις ξυνεῖναι οὐκ ἀπηξίωσεν

**) l. IV. c. 7,

***) Sic. St. Crux p. 356. Eodem modo Schlosserus: Geschichte der alten Welt I. 3. p. 130. At Stahrius, quum partibus sophista intempestive studeat, jam persuasum habens, quod St. Crux ex mente conjecit, Callisthenis scripta post mortem, fortasse ab inimicis ejus, corrupta fuisse, ipsum Callisthenem quasi veritatis martyrem, Alexandrum turpem exhibet tyrannum. Quod similiter fecit ac Curtius.

†) VIII. 29. ed. Zumpt.

††) Diog. La. V. 2.

aestimationem apud philosophos ortam esse, etiam ex Senecae lamentationibus intelligitur, quas de Callisthenis morte rhetorico more plane ineptas instituit*).

Sed ad Aristotelem revertor. Cui neque inopinata cognati mors esse potuit, siquidem ipse jam ei vaticinatus erat, versu Homerico: 'Ωκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι οἷ' ἀγορεύεις**), neque tanti ab eo factum esse censeo Callisthenem, ut odium inde Alexandri susciperet. Neque vero simultas inter eos exstitit, sed pristima tantum caritas imminuta est secundum Plutarchum, neque id quidem Aristoteles ulla in re sensit***). Itaque quam inepte excogitatum illud sit apud Diogenem Laërtium, quum Alexandrum referat in offensionem Aristotelis fecisse, quod Anaximenem honoraverit et Xenocrati dona miserit, optime jam Stahrius demonstravit, simul ex Plutarcho ostendens, qua ex origine manaverit haec fabula†). Ne dicam res quantum ab Alexandri magnanimitate absit. Sed ineptius fere et turpe aliud de morte Alexandri commentum exstat, quem dicunt veneno, quod Antipatro sibi ipse metuens dedisset Aristoteles, exstinctum esse. Quod ab optimo quoque auctore non creditum, tamen apud Plinium††) et recentes nonnullos fidem invenit, quos idem Stahrius et ex rei insulsitate

*) St. Croix p. 364.

**) Diog. La.

***) Plut. Al. c. 8.

†) I. p. 131 .sq.

††) etiam apud Caracallam imperatorem, qui quum vanus Alexandri admirator et imitator esset, ea causa omnes philosophos Peripateticos Alexandria ejecit librosque eorum cremari jussit v. Buhle Arist. Op. I. p. 100.

sam novimus. Majora sane ea sunt, quae in Alexandro Aristoteli tribuenda sunt, quorum maximam quidem partem jam significavi, ubi de educatione Alexandri dixi, sed ut in Aristotele praedicandum est, quidquid regii amini aut imperatorii sibi sumpsit, ita in Alexandro, quo philosophico ingenio imbutus fuit. Nam etsi male doctus est auctor vitae Aristotelicae ille, qui falso Ammonius nominatur, quum bona fide Aristotelem narrat Alexandri comitem fuisse usque ad Brachmanas, quo in itinere opus de civitatibus ducentis et quinquaginta quinque confecerit *), tamen sensu hujus fabulae spectato Aristoteles duplici modo dici potest Alexandro in itinere non defuisse. Primum, quae scriptoris sententia est, quod Aristoteli licet absenti per Alexandrum copia facta est omnia videndi et audiendi, quae Asia contineret **): deinde quod ipse Alexander, quasi philosophico ingenio incitatus, atque non magis possidendi totius orbis terrarum quam cognoscendi cupiditate commotus, novas regiones gentesque cognitioni temporum suorum aperuit et quae nunquam antea investigata fuerunt, in lucem protraxit. Quod consilium tum in ceteris ejus magnis inceptis elucet, tum praecipue in ea, qua reditum ex India disposuit, ratione. Hunc enim sic instituit, ut Craterum cum

*) Arist. ed Buhle I. p. 48. Ceterum Diog. La. in indice librorum Aristot. centum et quinquaginta octo civitates eum descripsisse refert.

**) V. supra, quomodo in opere de animalibus conficiendo adjutus sit. Praeterea Babylone expugnata Alexander Chaldaeorum commentarios, quibus observationes astronomicae, inde a duobus millibus annorum factae, diligenter notatae erant, Aristoteli per Callinem misit cf. Stahr II. p. 289.

suetam rerum administrandarum rationem servavit, ut in Aegypto, partim in republica libere gerenda nihil mutavit, quemadmodum Euergetis, apud quos summa potestas Graecorum more in populo erat, libertatem et immunitatem permisit *). At Persis superbe imperare noluit, sed ut regem eorum se praestare, qui bene intelligeret non aliter tantum imperium apte regi posse, quam „si quaedam et traderet illis et ab iisdem disceret.“ Itaque post mortem Darii regem Persarum legitimum se ostendebat, et, regio diademate capiti circumdato assumtaque veste Persica, solemnem Persarum venerationem postulabat. Quae tamen omnia nonnisi raro induebat, quum plerumque metu, ne Macedonum animos offenderet, pristino more degebat **). Et quod ad divinam originem, quam sibi sumebat, attinet, Plutarchus testatur, eum in barbaros eo fuisse habitu, quasi de origine divina plane persuasus esset, adversus Graecos eodem nomine parce cauteque usum esse ***). — Ex quibus efficitur, Alexandrum, quod Aristotelis consilium fuisse traditur, non plane neglexisse, sed partim esse secutum, partim eo majora et voluisse et consecutum esse. —

*) Arrh. III. c. 27. Jam vide, quam inepte vel potius insane haec sunt a critico Francogallo (La Harpe) dicta, quae nollem, qui attulit, St. Crux probasset; „que le projet de ranger tous les gouvernemens du monde sous un même niveau et de donner à tous les peuples de tous les climats les mêmes habitudes politiques et sociales, ne pouvoit entrer que dans la tête d'un fou et même d'un fou tel qu'il ne s'en est jamais rencontré.“ Homo scilicet nullum alium quam Q. Curtium legit, accedit quod haec in aequales suos magis, quam in Alexandrum dixisse videtur.

**) Diod. Sic. l. XVII. c. 77.

***) Plut. Alex. c. 28.

Quod si Aristoteles perficere sibi videbatur, id magnam partem debebat Platoni. Is enim primus omnes diversas philosophandi rationes, quas Graeci ante ipsum inierant, in unum collegit et philosophiae ut partes vindicavit suae. Nam quae Atheniensium summa laus est, fastigium eos humanitatis Graecae obtinuisse, quum quae partim Dores partim Jones aut artibus aut literis excoluissent, una conjungerent, eam Plato, Atheniensis et ipse, in philosophia videtur consecutus esse. Sed diversa illa quasi elementa, ex quibus Platonem dixi partes philosophiae fecisse suae, ea facile in scriptis ejus dignoscas, ut haec ab Eleaticis, illa a Pythagoreis, illa ab Jonibus, nonnulla ex Aegypto Orienteque profecta esse dicas desumptaque; ad hoc admireris, quae Atticae elegantiae politiorisque humanitatis propria sunt, ornamenta illa orationis suavissimamque eloquentiam, quae mentes legentium capit et quasi incantat. In Aristotele omnia illa exstincta sunt. Oratione enim nihil aliud nisi rem adaequare studet, ac qui ei in philosophia antecesserunt, eos non benigne accipit sed cum severo judicio percenset. Ut, Stagirita, Graecus quidem natus est, sed prope extra Graeciam, ita in scriptis ejus neque Atheniensem, neque alius gentis civitatisve Graecae propriam indolem agnosces, sed Graecam. — Plato igitur membra quasi philosophiae componens unum totum ejus constituit viamque verae cognitionis paravit; quam perficiens Aristoteles res omnes penetravit cognitione, doctrinarumque condidit universitatem. —

Mira rerum diversissimarum quasi lege communi, res totius Graeciae civitatumque Graecarum eadem via, qua philosophiam, reperimus processisse. Nam Philippus Macedonum rex uti

VITA.

***F**riderieus Guilelmus Carolus Hegel*, Norimbergae d. VII mensis Junii a. MDCCCXIII, patre natus sum *Georgio Guilelmo Friderico Hegel*, philosopho, matre nobilis gentis Norimbergensis *Tucherianae*, confessioni addictus *Augustanae*. Ubi primum in aetatem veni, pater jam academiae hujus urbis socius factus, me gymnasio Franco-Gallorum, quod suo rectore *Palmié* florebat, tradidit. Cujus spatiis decursis, a. MDCCCXXX. m. Oct. ad cives academiae nostrae ab ipso patre, qui annuo rectoris munere tum fungebatur, adscriptus sum. Idem primum quum studiorum meorum dux esset, (ita tamen, ut quae mihi ipse potissimum eligerem, voluntati meae permitteret) id cavebat solum, ne mature me uni alterive literarum provinciae addicerem, sed potius ut, experiendo conandoque, et disciplinarum argumenta singularumque gravitatem et mei ipsius facultates cognoscerem. Ex quo factum est, ut, nulla necessitate me urgente, paulo liberior ratio studiorum esset meorum, ac sane decursus longior. Nam libertas mea non sine errore fuit. Etenim mea me voluntas ad literas elegantiores antiquitat

studium, patrium nomen, quod illustrem locum in philosophia obtinebat, ad hanc doctrinam deferebat. Itaque *Boeckhio* diligenter adfui Pindari carmina et Platonis rempublicam illustranti, atque antiquitates Graecas tradenti, *Lachmanno* Horatii epistolas interpretanti. Mox ubi patris percepi scholas, quibus aliis universam generis humani historiam, aliis religiones philosophice tractavit, deinde ad philosophiae penetralia, quae metaphysicis continentur, accessi; tanto ejus studii, cui omnia reliqua inesse putarem, ardore correptus sum, ut jam ad id solum animum applicarem. Quanto igitur dolore me perculsum fuisse putatis, quum eodem et optimo patre et benevolentissimo vitae meae rectore praeceptoreque praestantissimo morte orbarer! Quae calamitas quum ad assidua illa studia, quibus adolescentia mea vix par esset, accederet, afflicta me valetudo coëgit per semestre omittere illa, ipsique restituendae operam dare. Reversus ex itinere tantum abfui, ut a philosophia desisterem, ut potius summum ejus fastigium quod in theologia situm est, appeterem. Novae viae duce *Marheinekio* potissimum usus sum, qui in morali disciplina, encyclopaedia theologica, historia dogmatum, symbolice me erudivit. Linguae hebraicae operam dedi auspiciis *Uhlemanii*, *Vatkii*, *Benarii*. Hic quidem in vetus testamentum, *Schleiermacherus* in novum me introduxerunt. A *Neandro* una pars historiae ecclesiasticae mihi tradita est. Sed magis theologiae disciplinis illis, quas cum philosophia communes habet, delectabar. Itaque *Steffensium* de religionis philosophia disserentem audivi et *Micheletum* de historia philosophiae.

Jam triennio absoluto executus sum, quod jamdiu mihi in voto erat, ut *Daubium*, theologum veteranum, eundem patris quondam amicum familiarem cognoscerem, scholarumque ejus particeps essem. Ideo Heidelbergam profectus sum. Ubi biennium moratus primò quidem anno Daubio auscultavi, quum disciplinas morales pertractabat, neque minus familiari ejus consuetudine humanitateque singulari gavisus sum. [illegible] disciplinis, quae philosophia nostrae aetatis theologiaque continentur, fere percursis, tandem intellexi me earum rerum inopia laborare, quae in experientia vitae eruditioneque nituntur, quum tamen hae alteram quasi partem efficerent scientiae humanae, sine qua altera, quae a meris cogitationibus proficiscitur, fundamento argumentoque careret. Illarum verò rerum egregios doctores mihi elegi *Schlosserum* et *Gervinum*, quorum hic patriae historiam, ille recentioris aevi mihi narravit. Eodem tempore priora illa studia, a quibus inceperam, scriptorum Graecorum et Romanorum diligenter pertractandorum, antiquitatisque cognoscendae recolui, quae usque adhuc, privato maxime studio continuata, doctoris honoribus dignum me spero reddidisse.

Scribebam Berolini die XXIV m. Jun. a. MDCCCXXXVII.

THESES.

1) *D[illegible] Assyriorum regna unum fuisse contendo.*

2) *Alexander magnus pro civili prudentia divinos sibi arrogavit.*

3) *Scriptorum Aristotelicorum, quae dicuntur acroamatica et exoterica, falsa est distinctio.*

4) *Vera philosophia non optare sed cognoscere debet.*

5) *Philosophia, quae humanis in rebus versatur cognoscendis, sine earum experientia nihil valet.*

6) *Nego quemquam ad virtutem pervenire posse, nisi in republica.*



Imelmann, Johann.

Imelmann: observ. critt. in Aristot. ethica Nicom. Hal. 1864.

CAROLO FERDINANDO RANKE

EDUARDO BRESEMER

SACRUM.

Aristotelis scripta per longum temporis spatium sterili magis hominum admiratione culta quam accuratae cognitionis studio tractata, deinde, quamvis renascentibus antiquitatis studiis aliquid certe fructus etiam in philosophorum principem redundaret, in universum tamen neglecta, nostro demum saeculo eo pervenerunt ut iudicio non praeoccupato et sententiarum veritas examinetur et in verborum qualia nobis tradita sunt integritatem totamque textus quem dicunt Aristotelii condicionem inquiratur, ad hunc unum finem tendente et philosophorum et philologorum opera — divisa illa quidem, quoniam ne ad unam quidem rem ab omni parte penitus investigandam plerumque vires nostrae sufficiunt neque eidem fere sunt rerum fines qui nostrarum sunt facultatum, — ut de vero ac genuino Aristotele vere et circumspecte iudicetur. quodsi quaerimus utri adhuc illorum in cognitione Aristotelis plus profecerint, philosophis hanc laudem vindicare non dubitamus. neque enim ut antea eius placita quasi summam cogitandi normam et veritatis modulum secuntur, sed nostrorum philosophorum diligentissimum quemque maxime id agere videmus ut, cum in nullius verba iurent, quaenam ubique ratio intercedat inter Aristotelis suaque ipsorum principia nunquam non meminerint, quae profes

honestissima est illius existimatio.[1]) contra philologorum studia Aristotelis aliquantum adhuc abesse ut philosophos exaequent certo contendere audeo. quamvis enim doctissimorum virorum certamine haud ita longo temporis spatio Aristotelis scripta plurimis locis emendata sint et tamquam faciem prorsus novam induerint, saepe tamen etiamnum in critica arte exercenda timida quaedam indulgentia deprehenditur, desideratur certa constansque fiducia et severitas, quam accuratissimus quisque scriptor maxime flagitat, condonantur illi saepenumoro obscuritates dictionis: at eae plerumque emendationem clamant; saepius etiam sententiarum difficultates, ubi medela potius adhibenda quam omnino intellegendo supersedendum est. sunt sane difficultatum plena nostri opera, sed omnes fere inde oriuntur, quod quasi logico quodam colore eius verba imbuta sunt et propter rudem tum temporis logicae artis usum, cum brevius nos et elegantius cogitemus[2]) et communi antiquorum philosophorum dialecticae abusu, quippe qua nimis confisi rerum veritatem saepissime derelinquant.[3]) accedit alterum quod philologorum studia in Aristotele consumpta magnopere impedit: quamvis enim J. Bekkerus felici quo solet acumine e magna codicum multitudine subsidia utilissima elegerit, multum tamen abest ut certis ubique fundamentis in recensendo Aristotelis textu niti possimus. atque hoc quidem vitio Ethica

---

[1]) Non possum hoc loco non commemorare ingeniosum Steinthalii de Aristotelis philosophia iudicium, quod pronunciavit ille nuper in libro qui inscriptus est: „Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern" pagina 181.

[2]) Quode cf. Carolum Stahrium subtiliter disserentem in introductione quae praemissa est versioni politicorum Aristotelis p. 77 sq.

[3]) Non immerito igitur Kantius talem dialecticam improbet (Kritik der reinen Vernunft).

quae dicuntur Nicomachea potissimum laborant. e sex enim codicibus quibus Bekkerus usus est, quae cuique fides habenda sit neque ipse exposuit neque quod Krischius [1]) indagavit rationem illius examinans, extra dubitationem positum est. quae codicum condicio in caussa videtur esse, cur nulla adhuc apud nostros quidem homines prodierit Ethicorum Nicomacheorum editio eadem ratione instituta eademque auctoritate praedita ac Bonitzii „Metaphysica“ Trendelenburgii „de anima libri“ Waitzii „Organon“. sed quominus libri illi, pulcherrimi sane praeter rhetorica elegantissimeque scripti, acri studio a viris doctis tractarentur et emendarentur, impedivit praeterea opinio quaedam mira et praeoccupata, sed ab Erasmo inde usque ad nostra tempora constanter retenta. dicit enim ille in editione Basileensi, non admodum emendationis industria Nicomacheorum textum egere. quod secus esse, magis in dies elucet, et complures his proximis annis boni fructus commentationes publici iuris factae sunt, quae in Nicomacheorum vel interpretatione vel emendatione versantur, aut obiter tantum illa attingunt; nomino hasce: Münscheri, Noetelii, Onckenii, Rassovii, Spengelii, Trendelenburgii, quos suo quemque loco, ubi opus erit, laudabo. ego enim, quae dum diligenter Ethica nostra lego, probabilia dignaque quae aliis quoque probem invenisse mihi videor, data hac scribendi opportunitate, proferam, mite me iudicium intellegentium assecuturum sperans, si quando erravero vel coniecturas hic illic exposuero quas facere quam non facere facilius esse videatur; sin autem non omni haec mea opella utilitate caret, et Aristotelis et mea ipsius caussa magnopere sane gaudebo.

---

[1]) Jenaer allgemeine Literatur-Zeitung. Dec. 1835, p. 396 sq.

Ac primum quidem singulos quosdam locos tractabo, quos emendatione sanare conabor, initio facto ab eis quae ed. Bekk. acad. p. 1095 b 4 ita leguntur:

. . . *ἴσως οὖν ἡμῖν γε ἀρκτέον ἀπὸ τῶν ἡμῖν γνωρίμων. διὸ δεῖ τοῖς ἔθεσιν ἦχθαι καλῶς τὸν περὶ καλῶν καὶ δικαίων καὶ ὅλως τῶν πολιτικῶν ἀκουσόμενον ἱκανῶς. ἀρχὴ γὰρ τὸ ὅτι· καὶ εἰ τοῦτο φαίνοιτο ἀρκούντως, οὐδὲν προσδεήσει τοῦ διότι. ὁ δὲ τοιοῦτος ἢ ἔχει ἢ λάβοι ἂν ἀρχὰς ῥᾳδίως. ᾧ δὲ μηδέτερον ὑπάρχει τούτων, ἀκουσάτω τῶν Ἡσιόδου·*

οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοήσῃ,
ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται.
ὃς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέῃ μήτ' ἄλλου ἀκούων
ἐν θυμῷ βάλληται, ὃ δ' αὖτ' ἀχρήιος ἀνήρ.

his igitur verbis quae inest sententia quasi filum rubrum, ut aiunt nostrates, per totum hoc Aristotelis scriptum sese trahit, dicique non potest quoties in illo et quam variis modis expressa redeat: nempe virtutis bonique vim ac naturam in nulla alia re quam in agendo ipsiusque virtutis exercitatione positam esse quam nec contineri nec effici ulla scientia atque cognitione. quare ne institutionis quidem ethicae finis alius esse potest quam bonorum confirmatio, et eis demum utilis erit quibus nisi traderetur, nullum virtutis probaeque indolis detrimentum caperent. igitur *τὸ ὅτι* primas partes in omni hac doctrina obtinet,[5]) non *τὸ διότι*. pugnant vero cum hac sententia verba quae quidem nunc legimus. quam enim distinctionem scriptor

---

[5]) cf. p. 1098 b 2: *τὸ δ' ὅτι πρῶτον καὶ ἀρχή.*

instituit inter „τὸ ἔχειν et τὸ λαβεῖν ἂν ἀρχὰς ῥᾳδίως" ad eam non possunt non referri verba: „μηδέτερον τούτων". iam vero nonnisi ad illam illustrandam credendum est citatos esse notissimos illos Hesiodi versus. quid vero? idem ille Aristoteles qui probitatis caussas probum omnino intellegere debere tam confidenter negat, ita sibi non constitisse putandus est, ut eum qui „ἀρχάς" neque ipse perspiciat neque alterum audiat, hominem dicat inutilem — ἄνδρα ἀχρήιον? equidem de loci nostri integritate, sola sententiae necessitate ductus, valde dubito, sed quae inde oritur suspicio, eam orationis quaedam inconvenientia munit, nisi fallor, et confirmat. neque enim hoc loco mera vox ἀρχάς id significare potest, quod conexus flagitat, cum tota de qua agitur quaestio in hunc modum supra exposita sit: πότερον ἀπὸ τῶν ἀρχῶν ἢ ἐπὶ τὰς ἀρχάς ἐστιν ἡ ὁδός, ἀρχαί autem nihil aliud esse possint quam quod τὸ ὅτι Aristoteles dicit. accedit ea verborum ὁ δὲ — ῥᾳδίως conformatio, ut tertium exclusum esse scriptorem voluisse appareat.

verum non legisse in libro suo sed sensisse veterem illum paraphrastam puto, a D. Heinsio editum, quem diu neglectum ab editoribus atque adeo Bekkero, nunc demum non sine magno fructu in emendando Aristotele viri docti respicere coeperunt. is igitur haec habet: τὴν γὰρ αἰτίαν, τὸ τέλος δηλονότι ἢ γινώσκει ἤδη ἢ ἀκούσας ῥᾳδίως γνώσεται. quid multa? manum Aristotelis restituere videmur posse facillima medela quam non est quod defendamus: traiectis enim voculis ὁ δὲ haec efficitur sententia:

> τοῦ διότι δὲ ὁ τοιοῦτος ἢ ἔχει ἢ λάβοι ἂν ἀρχὰς ῥᾳδίως.

sic omnia quadrant, nisi quod unum adhuc in antecedentibus restat lene vitium quod, ubi semel τοῦ διότι ad προς-

δεήσει relatum est, admisisse librarios non est mirum: videtur enim constanti usu Aristoteles *προςδεῖν* coniunxisse cum genetivo, ut hoc quoque loco legendum sit:

οὐδενὸς προςδεήσει,

aptiusque sane vir bonus nulla prorsus re indigere praeter virtutem dicitur, tanquam alter rex, quem item *οὐδενὸς προςδεῖσθαι* noster praedicat (pagina 1160 b 6, cf. etiam p. 1169 b 6). quodsi meam coniecturam amplectare, et *μηδέτερον τούτων* verba habebunt quo commode pertineant (scilicet ad *τὸ ὅτι* et *τὸ διότι*) et Hesiodi qui citantur versus hoc tantum sibi volent: optimum esse eum cui bona indoles probique voluntas insita sit; proxime accedere eum, qui ab altero se doceri et ad virtutis exercitationem permoveri patiatur.[6]) ceterum ne quis offendat in *τοῦ διότι* illis *ἀρχαῖς:* similiter Aristoteles p. 1143 b 4 dicit: *ἀρχαὶ τοῦ οὗ ἕνεκα.*

Eadem emendandi ratione (traiectione verborum) sanari posse puto verba quae p. 1115 b 21 ita leguntur:

τέλος δὲ πάσης ἐνεργείας ἐστὶ τὸ κατὰ τὴν ἕξιν. καὶ τῷ ἀνδρείῳ δὲ ἡ ἀνδρεία καλόν. τοιοῦτον δὴ καὶ τὸ τέλος· ὁρίζεται γὰρ ἕκαστον τῷ τέλει. καλοῦ δὴ ἕνεκα ὁ ἀνδρεῖος ὑπομένει καὶ πράττει τὰ κατὰ τὴν ἀνδρείαν.

quibus in verbis omnem ratiocinationis progressum desiderari persuasum habeo. initio quidem quod legitur, ut

---

6) Hunc sententiarum ordinem cum non intellexisset G. Onckenius, in dissertatione quae inscripta est: emendationum in Aristotelis Ethica Nicomachea et Politica specimen I (Heidelbergae anno 1861 edita) verba *ἀρχὴ — διότι* post *γνωρίμων* legi iubet, quo facto nec lucramur quidquam ad perspiciendam loci nostri rationem (cur enim verba *ἀρχὴ — ὅτι* non putamus brevi complecti, quae iam exposita sunt? *τοιοῦτος* autem eo facilius ad *τὸν τοῖς ἔθεσιν ἠγμένον καλῶς* referri potest, quoniam quae interiecta sunt eundem significant) et restant difficultates quas indicavimus.

saepius recurrit in his libris, ita per se clarum est; cum vero nullum alium in finem praemittitur quam ut quod de unaquaque *ἐνεργείᾳ* praedicatur, valere etiam in fortitudinem demonstretur, nunc quidem libri aut omnino conclusionem non exhibent, quoniam *καί — δὲ* particulae vim copulativam habent aut, si quis hanc offensionem *δὲ* in *δή* mutato removerit, non recte Aristoteles syllogismum instituisse putandus erit. qui enim ex actionum natura qualis exposita est, statim effici potest, ipsam viro forti fortitudinem pulchram et honestam esse?

accedit quod, quamvis recte dictum sit, honestum esse sicut fortitudinem ipsam ita etiam eius finem, nihil tamen haec sententia ad nostrum locum attinet. nos utramque difficultatem simul sublaturi ita scribimus:

καὶ τῷ ἀνδρείῳ δὴ ἡ ἀνδρεία τέλος. τοῦτο δὲ καὶ καλόν.

nihil moror in *δή* particulae defensione: in talibus enim sola sententiae ratio spectanda est, fluctuantibus ubique fere Aristotelis libris. sed traiectioni quoque quam proposui favere illam, nescio an Brandisii [7]) auctoritas indicio esse possit, qui in id ipsum intentus ut sententiarum nexum accurate investigaret, quasi coactus utque singula verba neglegeret, hanc versionem protulit, non ab omni quidem parte rectam, sed quae veri tamen sensum prae se ferat:

„Der Zweck jeder Kraftthätigkeit liegt in der entsprechenden Fertigkeit, und dem Tapferen ist die Tapferkeit schön und Zweck.“ [8])

---

[7]) Aristotelis p. 1395.

[8]) etiam p. 1116 a 29 vitium irrepsisse et perverse locum inter se mutasse voces *καλοῦ* et *τιμῆς* confidenter contendo. nunc enim miro modo opponuntur inter se *καλοῦ ὄρεξις* et *ὀνείδους φυγή* itemque *τιμῆς γάρ* et *αἰσχροῦ ὄντος*, id quod et logica ratio et dictionis Aristoteliae consuetudo respuit, simplici aequabilitate insignis.

postquam autem locus corruptus erat, pro *τοῦτο* scriptum esse *τοιοῦτον* puto, quoniam id ad adiectivum *καλόν* aptius adiungi poterat.

verum enimvero verba nostra, quippe quae eiusdem generis graviore etiam vitio inquinata sint, mittere nondum licet. neque enim quo cogitationis conexu *κῶλον* illud: *ὁρίζεται γὰρ ἕκαστον τῷ τέλει* cum praecedentibus cohaereat, intellego neque apte totum enunciatum finiri videtur illis: *καλοῦ δὴ — ἀνδρείαν* quae nunc quidem abrupte magis adiecta quam argumentationis necessitate dicta sunt.

iam si omissa paullulum codicum memoria quaerimus, quaenam ratio inter ultima duo membra intercedere videatur, confestim elucere existimo, verba *ὁρίζεται γὰρ ἕκαστον τῷ τέλει* adiungi ad sequentia oportere, ut haec sit sententiarum ordo: fortitudinis fortitudo ipsa finis est, is vero honestus. igitur honesti caussa fortes nos praebemus, quoniam suo quidque fine definitur. atque re vera Aristotelem ita scripsisse, paraphrastae veteris et scholiastae consensus extra omnem dubitationem ponere credo, haud spernendae sane auctoritatis testimonium. uterque enim eorum verba *ὁρίζεται — τέλει* aperte in fine periodi legerunt. paraphrastae enim haec sunt: *τοῦτο γὰρ τέλος ἐστὶ πάσης ἐνεργείας τὸ κατ' ἀρετὴν . . . γίνεσθαι . . . καὶ αἱ κατὰ τὴν ἀνδρείαν κατὰ τὸν λόγον τῆς ἕξεως τῆς ἀνδρείας, τέλος γὰρ ἁπάσης πράξεως τὸ καλὸν, καλὸν δὲ τῷ ἀνδρείῳ ὁ τῆς ἀνδρείας λόγος . . . ὅρος γάρ ἐστιν ἑκάστῳ τὸ τέλος αὐτοῦ.* (*αὑτοῦ?*)

scholiastae vero extrema verba haec sunt: . . . *τοῦ καλοῦ χάριν πράξει, ὁρίζεται γὰρ ἕκαστον τῷ τέλει.*

ut igitur uno obtutu quid velim conspiciatur, denno verba ascribam:

τέλος δὲ πάσης ἐνεργείας ἐστὶ τὸ κατὰ τὴν ἕξιν. καὶ τῷ ἀνδρείῳ δὴ ἡ ἀνδρεία τέλος. τοῦτο δὲ καὶ καλόν. καλοῦ δὴ ἕνεκα ὁ ἀνδρεῖος ὑπομένει καὶ πράττει τὰ κατὰ τὴν ἀνδρείαν· ὁρίζεται γὰρ ἕκαστον τῷ τέλει.

quod si ita verba collocaris, *καλοῦ δή* illud artissime cum *καλόν* verbo quod praecedit coniunctum erit neque ullum totius periodi membrum non necessario vinculo e superiore pendebit et postulabit insequens.[9])

ἕξις quae vox in eo loco de quo egimus legitur et opposita illi *δύναμις*, qui duo termini plurimum ad intellegendam Aristotelis philosophiam valent, ducant nos ad alium locum tractandum et, nisi spes fallit, emendandum. etenem p. 1127, 9 haece leguntur:

ὁ δὲ μείζω τῶν ὑπαρχόντων προςποιούμενος μηθενὸς ἕνεκα φαύλῳ μὲν ἔοικεν (οὐ γὰρ ἂν ἔχαιρε τῷ ψεύδει) μάταιος δὲ φαίνεται μᾶλλον ἢ κακός. εἰ δ᾽ ἕνεκά τινος, ὁ μὲν δόξης ἢ τιμῆς οὐ λίαν ψεκτός, ὡς ὁ ἀλαζών, ὁ δὲ ἀργυρίου, ἢ ὅσα εἰς ἀργύριον, ἀσχημονέστερος. οὐκ ἐν τῇ δυνάμει δ᾽ ἐστὶν ὁ ἀλαζών, ἀλλ᾽ ἐν τῇ προαιρέσει· κατὰ τὴν ἕξιν γὰρ καὶ τῷ τοιόςδε εἶναι ἀλαζών ἐστιν, ὥςπερ καὶ ψεύστης ὁ μὲν τῷ ψεύδει αὐτῷ χαίρων, ὁ δὲ δόξης ὀρεγόμενος ἢ κέρδους. οἱ μὲν οὖν δόξης χάριν κτλ.

haec qui paullo attentius legerit, ineptissime sententiarum progressum perturbari intelleget eis quae inter ἀσχημο-

[9]) non vereor, ne si meam emendationem compares cum interpretum tam antiquiorum tam recentiorum conaminibus, non facile vincam. ex eis Münscheri (quaestionum crit. et exeget. in Aristot. Eth. Nicom. spec. p. 43 sq.) perplexa et artificiosa interpretandi ratio vix cuiquam placebit. sed in eam quae valere arbitror argumenta eadem sunt quae supra exposui. hoc quidem loco vir et elegans et doctus a vero aberrare videtur.

νέστερος et ὥσπερ interiecta sunt, prorsus illa ab hac quidem ratiocinatione aliena. ea enim tum demum hoc loco tolerari poterunt, si quis sibi persuaserit, vitii alicuis δύναμιν secundum Aristotelem in eo sitam esse ut in ipso facinore acquiescamus, omne commodum repudiantes. quae peccandi ratio habet sane interdum ingenuum quoddam et clementius sibi postulat iudicium, neque id subtilem Aristotelis sensum fugit, cuius praecepta omnia observationibus ut ita dicam superstructa sunt, at nullo modo τῇ προαιρέσει quam dicit opponi potest. constat igitur τὸν δυνάμει ἀλαζονευόμενον et τὸν τῇ ἀλαζονείᾳ αὐτῇ χαίροντα longissime inter se distare nec quicquam commune habere. προαίρεσιν autem omnino peccandi animum et voluntatem significare, non angustiore sensu de externo quasi facinoris fructu dici potuisse, nemo qui hos libros novit, existimabit; προαίρεσις enim nihil aliud est quam quod nos dicimus: „Vorsatz". quae cum ita sint non quadrat exemplum quod sequitur a mendaci petitum quod ad distinctionem potius illam inter duo ἀλαζονείας genera pertinet. verum enimvero ne haec quidem verba ab ipso Aristotele adiuncta esse ad antecedentia, sed falso ascripta, vitiosa grammaticae ratio, cum χαίρων.[10]) quo referatur non habeat, indicio est. et talium additamentorum originem e paraphrastae nostri ratione haud temere quispiam ducat, quem ad Aristotelis exempla de suo nonnunquam protulisse alia, cum per se veri simile sit, exempli gratia locus quidam quem notavi documento esto: etenim praeter ea quae libri VI capite XIII Aristoteles dicit ut demonstret, sciendo homines ad virtutem exercendam nihil

---

[10]) facile quidem est, χαίρων in χαίρει mutare, sed qui ita coicit, fallacem integritatis speciem efficeret, emendandi optimam ansam aspernatus.

proficere, apud paraphrastam haec leguntur: *οὐ γὰρ ὁ πύκτης πυκτικώτερος γίνεται διὰ τὸ εἰδέναι τί ἐστὶ τὸ εὖ καὶ καλῶς πυκτεύειν ... ὁμοίως δὲ καὶ ὁ παλαιστὴς καὶ ὁ δρομικός.* igitur prorsus similiter quae nostro loco de mendaci legimus abiudicanda esse Aristoteli censemus. cuius rei ipsa verba videntur satis validum testimonium esse, cum inepte sane mendacis exemplum ad illustrandam hominis gloriosi rationem offeratur. ita corruptelam duplicem indicavimus, duo scilicet enunciata sententiarum nexum interrumpentia. nec vero pariter prius ac posterius delendum esse putamus. haec enim: *οὐκ ἐν τῇ δυνάμει δ'ἐστίν κτλ.* hic quidem non quadrare sed loco tantum non suo posita esse et ipsa verba, interpolatorem nequaquam redolentia ostendere et similitudo eorum quae supra b 3 leguntur: *ἀληθεύει τῷ τὴν ἕξιν τοιοῦτος εἶναι* videtur. quodsi ubi demonstrare nequeas coicere licet, equidem illa post *τὰ εἰρημένα* (b 22) legi oportere statuo.[11]) iam vide quam apte omnia cohaereant:

... ὁ δὲ ἀργυρίου ἢ ὅσα εἰς ἀργύριον, ἀσχημονέστερος· οἱ μὲν οὖν δόξης χάριν ἀλαζονευόμενοι κτλ.

sed priusquam hunc locum relinquamus, duas emendatiunculas proferre liceat ad hoc ipsum caput pertinentes de quibus quam brevissimis verbis disputabimus. ac primum quidem *ὡς ὁ ἀλαζών* quod in verbis citatis est, recte se habere non potest cum etiam eum qui ob aliam rem asse-

---

[11]) valde mira Rieckheri versio est: „Die Prahlerei beruht aber nicht auf einem besonderen Vermögen, sondern blos auf dem Vorsatz" quae mihi obscura esse confiteor. apparet autem, ad omnes virtutes omniaque vitia referri posse quae hic de *ἀλαζονείᾳ* Aristoteles dicit, scilicet *ἕξιν* ubique respici oportere, qua destitutus neque virtutis quisquam laudem vere sibi vindicare neque si forte peccavit, vituperatione admodum dignus haberi poterit.

quendam a vero discedit, communi *ἀλαζών* nomine significari voluisse Aristotelem et antecedentia *δοκεῖ δὴ ὁ μὲν ἀλαζὼν κτλ.* (a 21) et quae b 18 secuntur: *οἱ μὲν οὖν δόξης χάριν ἀλαζονευόμενοι* luculenter demonstrant, in quibus eiusmodi distinctionis[12]) vestigium nullum deprehenditur. codices auxilium non praebent, nisi quod unus infimae ille notae Marcianus *ὁ* post *ὡς* omittit. contra paraphrasta *ὥς* non habet. nos ita Aristotelem scripsisse satis confidenter arbitramur

ὥς γε ἀλαζών

quibus verbis adiectis lenius quod praecedit iudicium de eis qui honoris adipiscendi caussa gloriantur, aptissime restringitur: scilicet, inquit, ut gloriosus, aliquam excusationem habet.

deinde in primis capitis verbis paullulum commoremur. etenim nisi omnia fallunt, duo nunc habemus eius initia, iuxta posita haece:

περὶ τὰ αὐτὰ δὲ σχεδόν ἐστι καὶ ἡ τῆς ἀλαζονείας μεσότης.[13]) . . . *οὐ χεῖρον δὲ καὶ τὰς τοιαύτας διελθεῖν.*	*ἐν δὴ τῷ συζῆν οἱ μὲν πρὸς ἡδονὴν καὶ λύπην ὁμιλοῦντες εἴρηνται, περὶ δὲ τῶν ἀληθευόντων τε καὶ ψευδομένων εἴπωμεν ὁμοίως ἐν λόγοις καὶ πράξεσι καὶ τῷ προςποιήματι.*[14])

[12]) quam etiam Rieckherus sequitur, ita vertens: ... wenn diese (Absicht) auf Ansehen oder Ehre gerichtet ist, wie beim Prahler etc. item Zellius.

[13]) post *ἀλαζονείας* excidisse videtur *καὶ τῆς εἰρωνείας.*

[14]) *προςποιήματι* non minus ad *ἀληθευόντων* quam ad *ψευδομένων* referendum esse neque recte simulationis vocabulo graecum plerosque reddidisse rectissime Münscherus l. l. p. 57 vidit. non vidisse virum doctissimum vitium in ea verba irrepsisse, admodum miror. quid enim *καὶ* illud ante *τῷ προςποιήματι* sibi velit, nullo modo intellego. *quo deleto* et magis commode illa verba ad participia referri poterunt neque amplius *λόγοι καὶ πράξεις* puae in his capitibus



quae simul scripta esse non posse et molesta eiusdem sententiae repetitio et ipsa verborum conformatio docet quae fere constantem apud Aristotelem incipiendi et transeundi formulam continent. cuius formulae plurima invenies in his libris exempla, quae nostri loci uni aut alteri parti sunt simillima. sed sufficiant haec. infra enim de eiusmodi apud Aristotelem repetitionibus fusius disseremus.

Accedo nunc ad locum non modo conclamatum iam et multifariam tractatum, verum etiam nobilitatum ut ita dicam Trendelenburgii, viri et cogitandi subtilitate et doctrina insignis, emendandi conatu; de quo loco ut non cogitasse dedecet quicunque libros nostros perlegisse sese vult, ita novi aliquid proferre arduum est facileque arrogantis esse videatur. nos a magistro semper nobis venerando non possumus quin hac quidem in re dissentiamus, quamvis ad ipsius disputationem[15]) multis probatam Bekkeri quoque auctoritas accesserit.[16]) etenim p. 1129 b 31 haec verba a codicibus exhibentur:

καὶ τελεία μάλιστα ἀρετή, ὅτι τῆς τελείας ἀρετῆς χρῆσίς ἐστιν. τελεία δ᾽ἐστίν, ὅτι ὁ ἔχων αὐτὴν καὶ πρὸς ἕτερον δύναται τῇ ἀρετῇ χρῆσθαι, ἀλλ᾽ οὐ μόνον καθ᾽ αὑτόν.

quae vitiosa esse nemo infitiabitur, at sedem corruptelae recte adhuc perspectam esse nego. recte quidem Trendelenburgius in eo quod ideo virtus perfecta esse dicitur quia perfectae virtutis usus sit, sententiae progressum de-

---

saepissime coniuncta leguntur, τῷ προςποιήματι quasi hoc quoque ex ἐν praepositione penderet, ineptissime assument.

[15]) relat. menstr. academ. berolinens. anni 1850 mens. Mart. p. 6 cf. Historische Beiträge zur Philosophie II, p. 355 sq.

[16]) is enim in editione minore tertia Trendelenburgii lectionem in textum recepit.

siderat. repetitis enim τελεία ἀρετή vox χρῆσις adeo premeretur ut nisi inerti potestati (δυνάμει) oppositam inepte commemoraturus eam Aristoteles fuisset. talis autem distinctionis nullus hoc loco sermo est. quare Trendelenburgius sanari verba arbitratur, si hoc reposuerimus:

ὅτι τελεία τῆς ἀρετῆς χρῆσίς ἐστιν.[17])

quae ita intellegi vult, ut ideo perfecta virtus iustitia appelletur, quoniam adversus alterum ea utatur iustus. quae sententia clarius, si Trendelenburgium sequare, exprimitur his verbis: τελεία δ'ἐστίν (sc. ἡ χρῆσις) κτλ.

sed ut nihil dicam de languida illa voce τελεία quod in tam brevi enunciato ter occurrit, cum praesertim τελεία δ'ἐστίν ne sic quidem habeat quo perspicue pertineat, eo potissimum laborare Trendelenburgii ratio videtur, quod is omnia quae leguntur inde a καὶ τελεία κτλ. usque ad αὐτόν ad iustitiam tanquam ἀλλότριον ἀγαθόν (p. 1130 a 4) referri credit. quod secus esse, loci nostri cum eis quae haud ita longe ab eo distant similitudo evincit. ubi cum hoc dicat Aristoteles: αὕτη μὲν οὖν ἡ δικαιοσύνη ἀρετὴ μέν ἐστι τελεία, ἀλλ' οὐχ ἁπλῶς ἀλλὰ πρὸς ἕτερον, apparet, nullo modo eum paullo post, quod supra obiter tantum attigerat utque non omnino iustitiam perfectam esse virtutem indicaret, unicam vel potissimam caussam potuisse proferre, cur eam τελείαν esse dixisset.[18]) talia

[17]) Trendelenburgii magis medelae quam loci ipsius ratione habita Hampkius Philolog. XIV, p. 63 proponit ut ita scribatur: ὅτι τελεία τῆς τελείας ἀρετῆς χρῆσίς ἐστιν, quam coniecturam rectissime refellit Rassowius in commentat. scholast Weimar. 1862 edita p. 20.

[18]) valent haec etiam contra Münscherum qui l. l. 63 eiectis ut glossemate verbis ὅτι — τελεία δ'ἐστίν Aristotelis manum restitui posse putat. praeterea valde veri dissimilis eius coniectura est mirorque eum quod admodum apposite de paraphrasta protulit, non magis in suum commodum vertisse. cf. Rassowium l. l. p. 21.

nonnihil sane valere, qui accuratam Aristotelis dictionem novit, concedet. accedit quod si paraphrastam inspexeris, persuadeas tibi oportet, aliud quoddam eum contortorum et languidorum quae nunc habemus verborum loco in suo Aristotele legisse. ita enim locum nostrum exhibet:

καὶ τελεία μάλιστα ἀρετὴ, ὅτι τῆς τελείας ἀρετῆς χρῆσίς ἐστιν. ὁ γὰρ ἔχων αὐτὴν καὶ πρὸς ἕτερον κτλ.

haec igitur verae lectionis vestigium praebere contendo. cum enim eluceat *ὁ γὰρ ἔχων* illud paraphrastae Aristotelii textus *ὅτι ὁ ἔχων* explicare, verba autem *τελεία δ'ἐστίν* paraphrasta omnino non agnoscat, extra omnem dubitationem positum est, ita illum legisse:

. . . . *ὅτι τῆς τελείας ἀρετῆς χρῆσίς ἐστιν, ὅτι ὁ ἔχων αὐτήν κτλ.*

quodsi omnino nulla in re magis valere paraphrastarum veterum auctoritatem constat quam si aperte verba quaedam non legerunt, quippe quorum omnis vis ac natura augendo, amplificando, fusiore disputationis genere contineatur, maximi id momenti in nostro paraphrasta erit quem nequaquam neglegendum esse in arte critica exercenda vix iam viri docti negabunt. nos igitur cum *τελεία δ'ἐστίν* verba Aristoteli abiudicanda esse persuasum habeamus, quod autem paraphrasta legit, recte se habere non posse eluceat, facillima mutatione sententiam de qua agimus in eam condicionem redigere posse videmur, ut et ipsa recte ac simpliciter procedat neque dissentiat ab eis quae supra leguntur: . . . *ἀρετὴ μέν ἐστι τελεία, ἀλλ' οὐχ ἁπλῶς, ἀλλὰ πρὸς ἕτερον.* primum enim alterum illud *ὅτι* corruptum esse putamus ex *ἔτι.*[19]) quod *μάλισια* voci

---

[19]) Creberrima est apud Aristotelem in argumentorum enumeratione particula *ἔτι*, quam cum *δέ* modo sequatur modo non sequatur, adhuc non potui investigare, num omnino *ἔτι δέ* et merum *ἔτι* inter

respondeat. iam vero prius argumentum a iustitiae ambitu omnes virtutes complectentis sumptum fuisse oportet. quodsi consideramus totum caput nostrum in latioris cuiusdam iustitiae ab angustiore distinctione versari, quarum hanc *ὅλην ἀρετήν* illam *μέρος ἀρετῆς* identidem Aristoteles dicit in sequentibus (p. 1130 a 9 . . . *οὐ μέρος ἀρετῆς ἀλλ' ὅλη ἀρετή ἐστιν* b 6 . . . *ἔστι τις καὶ ἑτέρα παρὰ τὴν ὅλην ἀρετήν* b 18 *ἡ μὲν οὖν κατὰ τὴν ὅλην ἀρετὴν τεταγμένη δικαιοσύνη καὶ ἀδικία, ἣ μὲν τῆς ὅλης ἀρετῆς οὖσα χρῆσις πρὸς ἄλλον κτλ.* p. 1138 a 5 *τὰ μὲν γὰρ ἐστι τῶν δικαίων τὰ κατὰ πᾶσαν ἀρετὴν ὑπὸ τοῦ νόμου τεταγμένα* etc.) nescio an ipsum illud *ὅλη ἀρετή* in antecedentibus paene desideretur quo commode tam saepe repetita haec verba referantur. ut igitur dicam quid sentiam, in *τελείας* quod ante *ἀρετῆς χρῆσις* libri exhibent latere arbitror *ὅλης* quae voces cum eandem fere significationem habeant permutari [20]) inter se et confundi facillime potuerunt. quare haec genuina esse nostri verba videntur:

> *καὶ τελεία μάλιστα ἀρετή, ὅτι τῆς ὅλης ἀρετῆς χρῆσις ἐστιν, ἔτι (δ'?) ὁ ἔχων αὐτὴν καὶ πρὸς ἕτερον δύναται τῇ ἀρετῇ χρῆσθαι, ἀλλ' οὐ μόνον καθ' αὐτόν.*

his quidem in hunc modum emendatis nondum tamen totum nostrum locum mittere possumus. quem qui attente legerit, eum valde mirus et perturtatus sententiarum ordo

---

sese differant. cf exempli gratia p. 1103 a 26, b 6. p. 1104 b 18. p. 1105 a 26. p. 1106 b 29 ceterum *ἔτι* in *ὅτι* depravato *τελεία δ' ἐστιν* interpolatum puto, ut *ὅτι* quo referatur haberet.

20) quam non diverso sensu *τέλειος* et *ὅλης* voces Aristoteles usurpaverit, documento sunt quae leguntur p. 1174 a, 14: *δοκεῖ γὰρ ἡ μὲν ὅρασις . . . τελεία εἶναι . . . τοιούτῳ δ' ἔοικε καὶ ἡ ἡδονή. ὅλον τί ἐστι.* et infra b, 7: *τῶν γὰρ ὅλων τι καὶ τελείων ἡ ἡδονή.*



fugere non poterit. nunc enim quae interiecta sunt inter *ἕτερον* et *καὶ τελεία μάλιστα ἀρετή* cum similia vel potius eiusdem prorsus sententiae verba inepte separant tum artissime cohaerere videntur cum eis quae de legum vario argumento supra disputantur. restituto igitur hoc ordine et *διὰ τοῦτο* quo pertineat clarius elucet et aptissime *αὕτη ἡ δικαιοσύνη* post *ἡ δικαιοσύνη* et proverbium latius patentem iustitiam significans legitur. restat ut quam viam semel iam ingressi sumus eandem iterum tentantes duo enunciata quae cum eandem cogitationem verbis tantum non eisdem exprimant, simul Aristoteles scribere non potuit, iuxta ponamus. nos igitur hoc modo et dispositum et expressum fuisse locum nostrum existimamus:

. . . χεῖρον δ' ὁ ἀπεσχεδιασμένος. καὶ διὰ τοῦτο πολλάκις κρατίστη τῶν ἀρετῶν εἶναι δοκεῖ ἡ δικαιοσύνη, καὶ οὔθ' ἑῶος οὕτω θαυμαστός· καὶ παροιμιαζόμενοί φασιν·

ἐν δὲ δικαιοσύνῃ συλλήβδην πᾶσ' ἀρετὴ ἔνι.

αὕτη μὲν οὖν ἡ δικαιοσύνη ἀρετὴ μέν ἐστι τελεία, ἀλλ' οὐχ ἁπλῶς ἀλλὰ πρὸς ἕτερον.	*καὶ τελεία μάλιστα ἀρετή, ὅτι τῆς ὅλης ἀρετῆς χρῆσίς ἐστιν. ἔτι ὁ ἔχων αὐτὴν καὶ πρὸς ἕτερον δύναται τῇ ἀρετῇ χρῆσθαι, ἀλλ' οὐ μόνον καθ' αὑτόν.*

πολλοὶ γὰρ κτλ.[21])

[21]) incognita adhuc eiusmodi repetitionum origine cum alterum enunciatum aut omnino non scripserit Aristoteles aut postea adiecerit, non ita necessarium esse illud *ὅλης ἀρετῆς* putamus, ut carere eo non possimus, sed potius per se spectatam sententiam nostram tale quid flagitare. caussa enim cur perfecta virtus iustitia appelletur, cum voce *χρῆσις* nullo modo contineri possit, explicationem aliquam genetivus afferat oportet.

Sed omittamus iam hanc disputationem longiorem propter rei difficultatem nobisque cunctanter institutam quoniam doctissimorum virorum auctoritatem non poteramus quin impugnaremus; eo libentius nos ad locos quosdam convertimus, quos lenissimis vitiis inquinatos emendationibus nos sanaturos esse vix dubitationi obnoxiis confidimus. etenim cum saepius in Aristotelis libris peccatum sit particulis negativis aut omissis aut additis aut depravatis, eius generis maculas nonnullas ei abstersuri sumus, initium facientes ab eis quae p. 1126 b 28 nunc quidem ita leguntur:

καθόλου μὲν οὖν εἴρηται ὅτι ὡς δεῖ ὁμιλήσει, ἀναφέρων δὲ πρὸς τὸ καλὸν καὶ συμφέρον στοχάσεται τοῦ μὴ λυπεῖν ἢ συνηδύνειν.

dubio enim vacat, ita potius Aristotelem scripsisse:

στοχάσεται τοῦ ἢ λυπεῖν ἢ συνηδύνειν.

ipse videlicet rei cardo in eo versatur, ut doceatur, quomodo consuetudinis amicitiaeque legem omnem a virtutis norma repetatur, qua ante oculos obversante gratum quidem alteri faciemus ubicunque licebit, verum enimvero interdum ne acerba quidem veritatis vi errantem, si quidem et illi utile et nobis honestum erit, afficere dubitabimus. hanc esse loci sententiam et quae antecedunt

... *ἀποδέξεται ἃ δεῖ καὶ ὡς δεῖ, ὁμοίως δὲ καὶ δυσχερανεῖ*
... *οὐ γὰρ τῷ φιλεῖν ἢ ἐχθαίρειν ἀποδέχεται ἕκαστα ὡς δεῖ*
... *οὐ γὰρ ὁμοίως προσήκει συνήθων καὶ ὀθνείων φροντίζειν, οὐδ᾽ αὖ λυπεῖν*

et quae secuntur

... *δυσχερανεῖ καὶ προαιρήσεται λυπεῖν* etc.

luculentissime ostendunt, ut neque Lambinus eam intellexerit, cum ita vertat: „hunc sibi scopum propositum habebit ne quem offendat, aut ut delectet potius" neque

Rieckherus, cuius haec sunt verba: „... daß er ... darauf abzielen werde, nicht unangenehm, sondern im Gegentheil angenehm zu sein.“ quod si Aristoteles voluisset (noluit autem rectissime) similer dixisset atque quod p. 1128 a 26 legimus ... *τῷ μὴ λυπεῖν* ... *ἢ καὶ τέρπειν.*[22]) ceterum ne quid desit ad muniendam nostram coniecturam, unum certe locum laudandum nobis esse putamus qui non inusitatum esse Aristoteli *ἢ* — *ἤ* particularum statim post articulum usum qui quidem facile durior videatur doceat. artis enim poeticae cap. 9, p. 1451 b 1 haec legimus:

τῷ ἢ ἔμμετρα λέγειν ἢ ἄμετρα κτλ.

sensisse vitium videtur librarius quidam, cum codex L^b exhibeat *ἢ μὴ συνηδύνειν*, verum eum non vidisse, non est quod demonstremus.

[22]) liceat nobis, quoniam in hunc locum incidimus, in transcursu proferre coniecturam, quae fortasse probata et accepta erit. quaerit enim Aristoteles quis tandem bene atque ut decet rideat alterum ludatque, utrum qui ea dicat quae liberum deceant an qui placere alteri cupiat. sed haec altera definitio per diversam hominum naturam, cum aliis aliud gratum sit et ingratum, satisfacere nequit. iam hoc modo pergit:

τοιαῦτα δὲ καὶ ἀκούσεται· ἃ γὰρ ὑπομένει ἀκούων, ταῦτα καὶ ποιεῖν δοκεῖ.

quae quid sibi velint, non contigit mihi ut intellegerem. ne *τοιαῦτα* urgeam, satis opinor inepte ad *μισητόν τε καὶ ἡδύ* nunc referendum, nihil sane ad quaestionem institutam attinere videntur illa *ἃ γὰρ* — *ποιεῖν δοκεῖ* cum de ludente omnino nihil dicant. denique non liquet, quomodo quae secuntur *οὐ δὴ πᾶν ποιήσει* ullo cogitationis vinculo cum antecedentibus coniuncta sint. Rieckherus quidem haec habet: „So wird denn der Eine dies, der Andere jenes hören wollen. Was nämlich Einer gerne mitanhört, das wird er, läßt sich annehmen, auch selbst sagen. Folglich wird, wer auf die rechte Weise vom Spott Gebrauch macht, nicht Alles sagen.“ quae cum per se obscura tum vitiosa sunt compluribus locis. nos Aristotelis manum ita restituere posse videmur:

τοιαῦτα δὲ (sc. *τῷ λέγειν*) *ἃ καὶ ἀκούσεται; ἃ γὰρ ὑπομένει ἀκούων, ταῦτα καὶ ποιεῖν δοκεῖ.*

Ut hoc loco particulam negativam in ἢ mutavimus, alio eam restituendam esse ostendemus. etenim p. 1151 b 8 postquam esse quoddam genus hominum expositum est, qui cum pertinaciter in sua sententia remaneant, similes sunt continentibus nonnisi ratione ducente ad mutandam opinionem propensis, haec tradita sunt:

... εἰσὶ δ᾽ἕτεροι κατὰ πολλά. ὃ μὲν γὰρ διὰ πάθος καὶ ἐπιθυμίαν οὐ μεταβάλλει, ὁ ἐγκρατής, ἐπεὶ εὔπειστος, ὅταν τύχῃ, ἔσται ὁ ἐγκρατής· ὃ δὲ οὐχ ὑπὸ λόγου, ἐπεὶ ἐπιθυμίας γε λαμβάνουσι, καὶ ἄγονται πολλοὶ ὑπὸ τῶν ἡδονῶν.

nullo modo autem dubitari potest, quin tertium quod dicunt logici comparationis supra „οὐκ εὐμετάπειστοι“ et nostro loco „οὐ μεταβάλλει“ sit, quod cum de utrisque praedicetur, et continentibus et pertinacibus, diversa tamen caussa est cur neuter eorum in aliam sententiam se adduci patiatur. ad sententiae vero necessitatem, quae nonnisi sic stare potest, verborum conformatio accedit, aequabiles enunciati partes continentium. quae quidem aequabilitas ineptissime perturbaretur nisi restituta quam excidisse patet ante διὰ πάθος particula negativa, quae οὐ illi quod ante ὑπὸ λόγου legitur, respondeat. confirmatur, si confirmatione opus est, emendatio nostra exemplo quod Aristoteles profert, ita expresso: εἰσὶ δέ τινες οἳ τοῖς δόξασιν οὐκ ἐμμένουσιν οὐ δι᾽ ἀκρασίαν, οἷον ἐν τῷ Φιλοκτήτῃ ... ὁ Νεοπτόλεμος. in quo et οὐκ ἐμμένειν recurrit et figura quam grammatici λιτότης vocant. sic igitur Aristoteles scripsit:

ὃ μὲν γὰρ οὐ διὰ πάθος ... οὐ μεταβάλλει ...
ὁ δὲ οὐχ ὑπὸ λόγου.

ita rem se habere, non intellexit Rieckherus, qui cum interpretatur:

„Der Mäßige läßt sich durch leidenschaftliche Erregung nicht umstimmen“ etc. et verbis ipsis vim inferre videtur, quoniam vertit ille quasi *οὐ* ad *διὰ πάθος* pertineret, nec sententiae rationem perspexit, cum quaestio sit cur non mutent iudicium ambo. quare haec quoque Rieckheri verba claudicant: „Der Andere aber hält an seiner Ansicht nicht deswegen fest“ etc. quoniam non respondent antecedentibus.

Libri VI cap. XIII de prudentiae et sapientiae utilitate Aristoteles disputat, quas postquam nihil omnino facere statuit ad virtutis exercitationem, in hunc modum, si codicum memoriam sequare, pergit p. 1143 b 28:

> *εἰ δὲ μὴ τούτων χάριν φρόνιμον θετέον ἀλλὰ τοῦ γίνεσθαι, τοῖς οὖσι σπουδαίοις οὐθὲν ἂν εἴη χρήσιμος, ἔτι δ'οὐδὲ τοῖς μὴ ἔχουσιν κτλ.*

quae vitiosa esse post Coraesium vidit Rassowius (Beiträge etc. p. 24). offendas enim oportet in *τοῖς μὴ ἔχουσιν*, pro quibus, cum *ἔχουσιν* quo referatur, non habeat, aut *τοῖς μὴ οὖσι* Rassowius exspectat, aut *τοῖς μὴ ἔχουσιν ἀρετήν*, quod verbum scholiasta habet. haec igitur cave ne re vera genuina esse credas. prius enim *ἔχουσιν* vocis originem prorsus in incerto relinqueret, languidissimam posterius dictionem Aristoteli obtruderet. ne ea quidem viri doctissimi coniectura, quam attingit magis ille quam longius exponit, placet, fortasse *ἔχειν* quod in sequentibus recurrit, caussam corruptelae fuisse. ego enim, cum *γίνεσθαι* illius quod dicit Aristoteles in mentem venit, non possum quin minus e re esse meram negationem *μὴ ἔχειν* vel similia existimem. neque enim si verba spectes, *γίνεσθαι* voci accurate respondet, et sententia ipsa nescio an eorum potius commemorationem postulet qui virtute praeditos se esse velint. ut igitur dicam, quid mihi

deatur Aristoteles scripsisse, *τοῖς μὴ ἔχουσιν* ortum esse arbitror ex *τοῖς μέλλουσιν*, ad quod et *γίνεσθαι* et exemplum quod infra affert: *βουλόμενοι γὰρ ὑγιαίνειν ὅμως οὐ μανθάνομεν ἰατρικήν* quam maxime accomodatum est. nec non illa quae caussam continent: *οὐθὲν γὰρ διοίσει αὐτοὺς ἔχειν ἢ ἄλλοις ἔχουσι πείθεσθαι* ad hominum genus virtutis studiosum potius quam omnino ea carens pertinere videntur. apparet autem, commodissime *μέλλουσι* adiungi ad praecedens participium *οὖσι*, ut infinitivus vel *εἶναι* vel *ἔσεσθαι* omnino non requiratur. cuius *μέλλειν* verbi usus frequentati ab Aristotele unum attulisse exemplum satis est. eligimus quod legitur in arte poetica p. 1453 b 18: . . . *οὐδὲν ἐλεεινὸν οὔτε ποιῶν οὔτε μέλλων δείκνυσι.*

quare haec fuisse Aristotelis verba statuo:

εἰ δὲ μὴ τούτων χάριν φρόνιμον θετέον ἀλλὰ τοῦ γίνεσθαι, τοῖς οὖσι σπουδαίοις οὐθὲν ἂν εἴη χρήσιμος. ἔτι δ' οὐδὲ τοῖς μέλλουσιν . . . βουλόμενοι γὰρ ὑγιαίνειν ὅμως οὐ μανθάνομεν ἰατρικήν. [23])

[23]) locum quendam ostendimus facile sanari posse *μή* voce in *ἤ* mutata. eadem medela adhibita alium quoque emendandum esse breviter tantum admonemus, cum diu emendatum eum esse a Spengelio (in: Gelehrte Anzeigen der bairischen Akademie der Wissenschaften, anno 1852, vol. 34, num. 55, p. 455) postea quam ipsi intelleximus invenerimus. sed fugit eius emendatio Bekkerum, quamvis etiam antiquissimi codicis auctoritas accedat. apparet autem pagina 1148 b 27 legendum esse: *αἳ δὲ νοσηματώδεις ἐξ ἔθους* omisso *ἤ*. quos enim habitus *διὰ πηρώσεις* aut *δι' ἔθη γίνεσθαι* Aristoteles dicit aut denique *διὰ μοχθηρὰς φύσεις* eos singillatim in sequentibus tractat, primum *τὰς θηριώδεις*, deinde quos tertio loco dicit, denique, cum iam nihil relicuum sit, *τὰς νοσηματώδεις ἐξ ἔθους*. ita se rem habere, documento sunt quae mox legimus: *ὡσαύτως δὲ καὶ τοῖς νοσηματωδῶς ἔχουσι δι' ἔθος*. ceterum ut aliquid saltem proprium hoc loco proferamus, emendatiunculas duas proponere liceat, quarum una ad ea quae modo dicta sunt, pertinet, altera disputationem de par-



Causa igitur, cur prudentiam nihil opus esse ad virtutis exercitationem Aristoteles statuat, his continetur verbis: *οὐθὲν γὰρ διοίσει ἢ αὐτοὺς ἔχειν ἢ ἄλλοις ἔχουσι πείθεσθαι.* quae verba monent me ut suspicionem de alio quodam loco proferam neque ab hac disputatione neque ab sententia illa alieno.

aut ipsum scire aut alterius iudicium libenter amplecti decere cum verissimum est tum ab Hesiodi inde praecepto

ticulis negativis quam supra instituimus, continuat atque supplet. primum igitur omni sensu carere contendimus tripartitam illam voluptatum quarundam rationem:

> *τὰ μὲν διὰ πηρώσεις, τὰ δὲ δι' ἔθη γίνεται, τὰ δὲ διὰ μοχθηρὰς φύσεις.*

neque enim facile intellexeris quinam differant inter se *πηρώσεις* et *μοχθηραί φύσεις* sive, ut Lambinus vertit, debilitationes corporum et vitiosae naturae neque ullo modo quadrant haec: *λέγω δὲ τὰς θηριώδεις* et *αὗται μὲν θηριώδεις* quae ad primum enunciati membrum referri oportet. quare non vereor ne quis mihi contradicat, si *πηρώσεις* ad *μοχθηραί φύσεις* pro glossemate adscriptum esse conicio, quod pro genuina lectione primo loco in textum irrepserit. quid vero scripserit Aristoteles, et adiectivum *θηριώδης* luculenter docet et ipsum, nisi vehementer fallor, mox recurrit cum dicat: *τὸ μὲν οὖν ἔχειν ἕκαστα τούτων ἔξω τῶν ὅρων ἐστὶ τῆς κακίας, καθάπερ καὶ ἡ θηριότης.* ita enim legendum est:

> *τὰ μὲν διὰ θηριότητα κτλ.*

nunc ad artis rhetoricae eum locum nos vertamus, qui legitur pagina 1400 b 1 enumerat ibi Aristoteles varias „locorum" (*τόπων*) formas quibus quis ad defensionem commode utatur.

> *ἄλλος* (sc. *τόπος*) *εἰ ἐνεδέχετο βέλτιον ἄλλως ἢ ἐνδέχεται ὧν ἢ συμβουλεύει ἢ πράττει ἢ πέπραχε σκοπεῖν· φανερὸν γὰρ ὅτι, εἰ μὴ οὕτως ἔχει, οὐ πέπραχεν.*

at hercle si quis eam ob caussam negat se quidquam commisisse quia, si fecisset, melius rem instituturus fuisset, non quadrat quod sequitur: *εἰ μὴ οὕτως ἔχει, οὐ πέπραχεν*, immo tum non fecit, si ita res se habet, id est si potuit melius. certe equidem aliam interpretationem non video. quamvis igitur a vero non prorsus abhorreat, *μέν* in *μή* depravatum esse, tamen si optio datur, delendum esse *μή* existimo: *εἰ οὕτως ἔχει, οὐ πέπραχεν.*

apud veteres Graecos in sententiarum numero pervulgatissimarum fuisse constat. eam igitur Aristoteles quoque haud raro vel laudat ipsis Hesiodi verbis vel respicit atque in suorum placitorum commodum, ut ita dicam, vertit. sed eandem plurimum valere ad artem paedagogicam apparet, quippe quae tota in eo versetur, ut ratio virtusque latentes et dormitantes quodam modo in pueris praeceptorum et doctrina et integritatis exemplo eliciantur, alantur, ad bonum fructum ducantur. iam impetrare a nobis non poteramus ut recte se habere crederemus quae leguntur p. 1142 a 16:

ἐπεὶ καὶ τοῦτ᾽ ἂν τις σκέψαιτο, διὰ τί δὴ μαθηματικὸς μὲν παῖς γένοιτ᾽ ἄν, σοφὸς ἢ φυσικὸς οὔ, ἢ ὅτι τὰ μὲν δι᾽ ἀφαιρέσεώς ἐστιν, τῶνδ᾽ αἱ ἀρχαὶ ἐξ ἐμπειρίας· καὶ τὰ μὲν οὐ πιστεύουσιν οἱ νέοι ἀλλὰ λέγουσιν, τῶν δὲ τὸ τί ἐστιν οὐκ ἄδηλον.

quid? num vere haec dicta sunt? nonne, si quid unquam in puerorum institutione vituperatur, nimia credulitate eos laborare queruntur? illud sane dubitari nequit, quin nullum cognitionis genus certius sit quam mathematicum, quod totum in demonstrando versatur, at nequaquam inde sequitur, eas artes quae non eadem ratiocinationis necessitate praeditae sunt, minus facile adulescentibus tradi. quis enim unquam audivit, physicas res vel philosophiae placita eam ob caussam quia experientia opus est ut penitus perspiciantur, displicuisse illis et carere fide ac veri similitudine visa esse? accedit quod nisi vehementer erro, illa: *οὐ πιστεύουσιν — ἀλλὰ λέγουσιν* ab utraque parte vitio laborant. neque enim merum *λέγειν* nimis abrupte positum placere potest neque *πιστεύειν* aliud quidquam esse quam „credere" plurimi loci in Aristotelis scriptis docent. quare vitiosam esse iudico Rieckheri versionem:



„hier bringt es die Jugend nur zu Behauptungen ohne innere Ueberzeugung“ sed eo ipso quod ab Aristotelis verbis aberravit, luculenter mihi ostendisse videtur, intellegi ea non posse nisi interpretandi artificio ad aliquam certe cogitationem detorta. quodsi et hae difficultates spectentur et simillima ratione alii loci expressi (cf. *οὐδὲν γὰρ διοίσει ἢ αὐτοὺς ἔχειν ἢ ἄλλοις ἔχουσι πείθεσθαι,* p. 1159 a 24: *πιστεύοντες τῇ τῶν λεγόντων κρίσει*) denique et sententiae usus creberrimus et rei ipsius veritas, facile me probaturum confido quam propono emendationem:

καὶ τὰ μὲν πιστεύουσιν οἱ νέοι ἄλλοις λέγουσιν, τῶν δὲ τὸ τί ἐστιν οὐκ ἄδηλον.

mutatio est lenissima. corrupto enim *ἄλλοις* in *ἀλλά,* ut non prorsus verba sensu destituta essent, particula *οὐ* addita est.

Denique excidisse eandem hanc particulam putamus p. 1168 a 32:

ἐγκαλοῦσι δὴ αὐτῷ (sc. *τῷ ἑαυτὸν μάλιστα ἀγαπῶντι*) *ὅτι οὐθὲν ἀφ' ἑαυτοῦ πράττει.*

id quod nihil aliud significare potest nisi hoc: crimini vertunt ei qui sui amantissimus est quod nihil faciat suis commodis prospiciens. quid enim verba *ἀφ' ἑαυτοῦ* sibi velint, et coniectu facile est et si conferas *ἑαυτοῦ χάριν* quae proxime praecedunt et quae in sequentibus illis opposita sunt *φίλου ἕνεκα* et quae postea Aristoteles dicit: *εἴρηται γὰρ ὅτι ἀπ' αὐτοῦ πάντα τὰ φιλικά κτλ.* dubitationi non est obnoxium. certe Rieckheri versio stare non poterit: „seine Thätigkeit sei auf Nichts gerichtet, was seinem Vortheil fern liege.“ (cf. Lambini verba: „quod nihil agat a suis rationibus et commodis alienum.“) scripsit igitur *Aristoteles:*

ἐγκαλοῦσι δὴ αὐτῷ ὅτι οὐθὲν οὐκ ἀφ' ἑαυτοῦ πράττει.

'Potestatis et habitus differentiam cum felicissimo acumine vel potius intuitione quadam Aristoteles mirum quantum valere in rerum hominumque natura intellexisset, operam dedit, ut ubicunque posset, eam respiceret, vereque dici potest quasi primas partes eam in tota eius philosophia obtinere. quare voces quoque quibus exprimitur, δύναμις, ἕξις et cognata illi ἐπιστήμη ut saepissime usurpatae ita accuratissime a nostro distinctae sunt, ut si quando neglegentius loqui videatur, criticorum potius ignava indulgentia accusanda sit. velut certa ratio intercedit inter scientiam et habitum, quam nusquam non attingit Aristoteles, atque adeo urget. ita ut de multis unum locum afferam, p. 1129 a 11 dicit: οὐδὲ γὰρ τὸν αὐτὸν ἔχει τρόπον ἔπί τε τῶν ἐπιστημῶν καὶ δυνάμεων καὶ ἐπὶ τῶν ἕξεων. δύναμις μὲν γὰρ καὶ ἐπιστήμη δοκεῖ τῶν ἐναντίων ἡ αὐτὴ εἶναι, ἕξις δ' ἡ αὐτὴ (ita cum Mureto pro ἐναντία scribimus) τῶν ἐναντίων οὔ. iam igitur vide num ullo modo defendenda videantur quae p. 1122 a 34 libri exhibent:

> ὁ δὲ μεγαλοπρεπὴς ἐπιστήμονι ἔοικεν· τὸ πρέπον γὰρ δύναται θεωρῆσαι καὶ δαπανῆσαι μεγάλα ἐμμελῶς. ὥςπερ γὰρ ἐν ἀρχῇ εἴπομεν, ἡ ἕξις ταῖς ἐνεργείαις ὁρίζεται, ὧν ἐστιν. (καί ante ὧν cum codice Parisiensi omisi.) αἱ δὴ τοῦ μεγαλοπρεποῦς δαπάναι μεγάλαι καὶ πρέπουσαι.

mihi quidem non liquet, quomodo e sola scientia habitus qui toto caelo distat confestim derivari possit. quod magnificum homini comparat scientia praedito cum decorum in faciendis sumptibus observare possit, rectum id est neque abhorret a ratione quae scientiam inter et po-

testatem intercedit, de qua dubitari non licet, si e. g. conferas quae leguntur p. 1146 a 30: *ἀλλ' ἐπεὶ διχῶς λέγομεν τὸ ἐπίστασθαι (καὶ γὰρ ὁ ἔχων μὲν μὴ χρώμενος δὲ τῇ ἐπιστήμῃ καὶ ὁ χρώμενος λέγεται ἐπίστασθαι) διοίσει τὸ ἔχοντα μὲν μὴ θεωροῦντα δὲ ἃ μὴ δεῖ πράττειν τοῦ ἔχοντα καὶ θεωροῦντα.* vel p. 1105 b 2: *πρὸς δὲ τὸ τὰς ἀρετὰς (ἔχειν) τὸ μὲν εἰδέναι μικρὸν ἢ οὐδὲν ἰσχύει* vel denique metaphys. p. 1048 a 34 (*λέγομεν*) . . . *ἐ π ι σ τ ή μ ο ν α καὶ τὸν μὴ θ ε ω ρ ο ῦ ν τ α, ἂν δυνατὸς ᾖ θεωρῆσαι.* verum *γὰρ* illud post *ὥσπερ* nunc quidem tolerari nequit, quoniam in eis ad quae pertinet de actionibus magnifici nullus sermo est.

corruptum igitur locum esse non est quod amplius demonstremus neque minus quid dici Aristoteles debuerit, in propatulo est. merae enim scientiae sumptus faciendi oppositus haud dubie ipse habitus fuit, quem nonnisi perpetua huius virtutis consuetudine assequi nequeas. neque vero eadem fiducia mutatione restitui posse videntur quae necessario expectamus. sed nescio an quam ipse proferam coniectura quamvis audax ac paene violenta non sit improbanda. mihi enim cum *καί* quod ante *δαπανῆσαι* est admodum languidum videretur quippe quo his: *τὸ πρέπον γὰρ δύναται θεωρῆσαι* epexegesis inutitilis addatur, id ante omnia expungendum esse censebam, interpolatum scilicet, loco vitio quod dicemus corrupto. etenim post *θεωρῆσαι* excidisse aliqua verba putabam, quae nulla alia fuisse possunt nisi haec: *χρὴ δ' ἀεὶ* quae simillimima cum essent illi, facile librarium deceperunt. his igitur denuo additis, haec evadit aptissima et fortasse necessaria sententia:

> *ὁ δὲ μ ε γ α λ ο π ρ ε π ὴ ς ἐ π ι σ τ ή μ ο ν ι ἔ ο ι κ ε ν· τ ὸ π ρ έ π ο ν γ ὰ ρ δ ύ ν α τ α ι θ ε ω ρ ῆ σ α ι. χ ρ ὴ δ' ἀ ε ὶ δ α π α ν ῆ σ α ι μ ε γ ά λ α ἐ μ μ ε λ ῶ ς. κ τ λ.*

iam *etiam γάρ* apposite sequitur, cum non sufficere merae

scientiam in priore quadam disputatione expositum esset. atque ἀεί quod restitui eis in locis quibus de perpetuo exercenda virtute agitur, creberrime occurrit. velut pagina 1101 a 1: *τὸν γὰρ ὡς ἀληθῶς ἀγαθὸν . . . οἰόμεθα . . . ἀεὶ τὰ κάλλιστα πράττειν.* p. 1104 a 9: *δεῖ δ' αὐτοὺς ἀεὶ τοὺς πράττοντας τὰ πρὸς τὸν καιρὸν σκοπεῖν.* sic igitur omnia quadrant, nisi quod, ut recte procedat sententia, pro *αἱ δὴ* legendum est *αἱ δέ*. hoc enim dicit: habitus actionibus definitur, magnifici autem actiones magni sunt sumptus. conclusio autem quae inde efficitur, antecedit: ergo magni semper sumptus decore faciendi sunt.

Atque haec quidem hactenus. nunc ad maiora quaedam accingamur. cui enim quaestioni hic illic supra iam prolusimus, dico earundem sententiarum repetitiones tales, ut nullo modo Aristoteles simul eas scripsisse credendus sit, ad eam paullo propius accedere in animo est. diligenter enim oportet singula observata esse, priusquam et caussae tam mirae librorum Aristoteliorum condicionis penitus perspici et quis tandem fructus inde ad criticam artem redundet, certo iudicari possit. hoc quidem iam nunc conicere licet, omnibus pervestigatis novam lucem fortasse allatum iri historiae librorum illorum primis post auctorem temporibus, quae adhuc caligine obruta est. nos igitur quod iam pridem a viris doctis passim observatum est quodque nuperrime Vahlenus[24]) et Sauppius[25]) in libris de arte rhetorica usu venire demonstrarunt, id non minus ad Ethica Nicomachea valere tribus exemplis inde repetitis probare conabimur.

---

[24]) „Zur Kritik aristotelischer Schriften" in relation. menstr. academ. Vindobonens. p. 121.

[25]) „Dionysios und Aristoteles" p. 9 et p. 28. cf. etiam Rassow lat. Aristot. p. 9.

ac primum quidem libri quinti caput octavum legens atque relegens facere non possum quin interpretum patientiam mirer prorsus disiecta philosophi membra ullo ratiocinandi vinculo cohaerere existimantium. neque enim multum abest ut de industria aliquem cohaerentia dissolvisse, coniunxisse quae sunt inter se alienissima suspicemur. sed quomodo res se habeat, nonnisi singulis deinceps exploratis elucere potest. sententiae igitur in hunc modum sese excipiunt.

p. 1133 a 5 Aristoteles docet, omnino mercaturam constare non posse nisi secundum proportionem geometricam utrorunque merces exaequentur, id quod consueto architecti et sutoris exemplo ostenditur. iam quo modo proportio illa instituenda sit, fusius exponit. oportet autem diversae merces veneant, quoniam periret omne commercium: *εἰ μὴ ἐποίει τὸ ποιοῦν καὶ ὅσον καὶ οἷον, καὶ τὸ πάσχον ἔπασχε τοῦτο καὶ τοσοῦτον καὶ τοιοῦτον.* quae verba hoc uno loco recte legi, e superiore autem capite expungenda esse Trendelenburgius[26]) monuit, emendare eadem studuit Rassowius[27]) pronomen relativum *ὅ* quod respondeat oportet *τοῦτο* voci post *εἰ μὴ* inserens. sed ut recte eum de hac re cogitasse persuasum habeo, ita nequaquam adhuc tota sententia, qualem quidem nunc habemus, apta esse mihi videtur. ut enim generale hoc enunciatum quadret cum exemplo quod sequitur de medicis, eum necesse est sensum inesse, ut dicatur tolli omne commercium nisi suam quisque propriam mercem cum altero commutet vel si quod quis praebeat idem rursus accipiat. iam si verba de quibus agimus spectaveris diversam potius sententiam quin contineant dubitari non poterit. atqui *τὸ ποιοῦν* et

---

26) l. l. p. 9.
27) *observ. crit. in Aristot.* p. 27.

τὸ πάσχον cum aperte diversos homines significent, intellegitur quidem, exaequatis eorum mercibus nihil deesse ad commercium ineundum, sed in eo offendes quod eadem et quantitate et qualitate bona quae commutantur esse dicuntur, cum pretio tantummodo aequalia ea esse oporteat, auctore ipso Aristotele, in sequentibus dicente: *δεῖ τοίνυν ὅπερ οἰκοδόμος πρὸς σκυτοτόμον, τοσαδὶ ὑποδήματα πρὸς οἰκίαν ἢ τροφήν.* et profecto tam gravis haec offensio videtur, ut inde exorsus in tota sententia nostra de uno tantum sermonem esse pro certo habeam. nihil enim aliud sibi volunt pronomina aequabaliter inter se respondentia: *ὃ . . . καὶ ὅσον καὶ οἷον, . . . τοῦτο καὶ τοσοῦτον καὶ τοιοῦτον.* ut igitur dicam quid sentiam, verba *τὸ πάσχον* inepte irrepsisse in textum arbitror. quo facto, ut sensu non careret enunciatum, particula negativa addita est. quodsi me audias, haec fuerunt genuina Aristotelis verba:

> *ἀνῃροῦντο γὰρ ἂν* (sc. *αἱ ἄλλαι τέχναι*) *εἰ ὃ ἐποίει τὸ* (ὃ?) *ποιοῦν καὶ ὅσον καὶ οἷον, καὶ ἔπασχε τοῦτο καὶ τοσοῦτον καὶ τοιοῦτον. οὐ γὰρ ἐκ δύο ἰατρῶν γίνεται κοινωνία, ἀλλ' ἐξ ἰατροῦ καὶ γεωργοῦ, καὶ ὅλως ἑτέρων καὶ οὐκ ἴσων.*

Rieckherus autem quae habet: „sie würden aufgehoben, wenn nicht der Wirksamkeit des einen Theils nach Größe und Beschaffenheit die Empfänglichkeit eines anderen Theils entspräche" neque omnino graeca verba reddunt, et si redderent, aliena esset sententia ab hoc nexu et ad illam potius quae mox sequitur disputationem de *χρείᾳ* pertineret. sed haec in transcursu tantum commemorata esse volumus, nunc redeamus, unde digressi sumus. postquam igitur de proportione geometrica ut commercium efficiatur instituenda

expositum est ad communem qua opus sit mensuram quandam earum rerum quae veneunt Aristoteles transit. atque hactenus — dico usque ad verba: *πόσα ἄττα δὴ ὑποδήματ' ἴσον οἰκίᾳ ἢ τροφῇ* — optime sententiae procedunt. tum vero subito omni cogitationum progressu oratio destituitur. quae enim proxime secuntur: *δεῖ τοίνυν* etc. consecutionem quam *τοίνυν* postulat, nullam continent ac nisi vehementer fallor, instituta ratiocinatio in toto nostro capite omnino non excipitur continuaturve. quae enim secuntur inde a verbis: *δεῖ τοίνυν* usque ad capitis finem, modo meram repetitionem sententiarum expositarum continent modo nova quaedam addunt, sed ita tamen, ut corrigant magis ea quae ante disputata sunt singulaque membra suppleant quam ut vere oratio procedat. ac primum quidem in hisce: *δεῖ τοίνυν — ὥσπερ ἐλέχθη πρότερον* idem est argumentorum ordo atque in praecedentibus. quod ut confestim intellegatur, omissis quae semel tantum apparent, bis expressas sententias exscribere non piget:

δεῖ οὖν λαμβάνειν τὸν οἰκοδόμον παρὰ τοῦ σκυτοτόμου τοῦ ἐκείνου ἔργον, καὶ αὐτὸν ἐκείνῳ μεταδιδόναι τὸ αὑτοῦ.	*δεῖ τοίνυν ὅπερ οἰκοδόμος πρὸς σκυτοτόμον, τοσαδὶ ὑποδήματα πρὸς οἰκίαν ἢ τροφήν.*
εἰ δὲ μή, οὐκ ἴσον, οὐδὲ συμμένει.	*εἰ γὰρ μὴ τοῦτο, οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ οὐδὲ κοινωνία.*
διὸ πάντα συμβλητὰ δεῖ πως εἶναι ὧν ἐστὶν ἀλλαγή.	*τοῦτο δ' εἰ μὴ ἴσα εἴη πως, οὐκ ἔσται. δεῖ ἄρα ἑνί τινι πάντα μετρεῖσθαι, ὥσπερ ἐλέχθη πρότερον.*

quod autem legitur: *ὥσπερ ἐλέχθη πρότερον*, id ad iudicandam loci nostri rationem nullius sane momenti est, cum facile addita esse illa possint ab attento aliquo lectore,

quem repetitio quam statuimus non quidem fugit, sed excusari eam posse putido additamento existimabat.

iam continuatur utraque quam supra proposuimus sententiarum series pecuniae utpote quae communis illa sit quae flagitetur mensura commemoratione, sed hoc inter se differunt, quod hic obiter tantum tangitur utque continuo inde redeat oratio ad architectum et sutorem, illic longius pecuniae vis ac natura exponitur quam nihil esse aliud Aristoteles ostendit nisi arbitrarium hominum inventum quod in *χρείας* locum, obsoleta mera mercium commutatione, successerit. quia vero, occasione data, emendatiunculas duas proferre volumus, hunc quoque de pecunia locum exscribere liceat integrum:

ἐφ' ὃ τὸ νόμισμ' ἐλήλυθε, καὶ γίνεταί πως μέσον· πάντα γὰρ μετρεῖ, ὥστε καὶ τὴν ὑπεροχὴν καὶ τὴν ἔλλειψιν, πόσα ἄττα δὴ ὑποδήματ' ἴσον οἰκίᾳ ἢ τροφῇ.

τοῦτο δ' ἐστὶ τῇ μὲν ἀληθείᾳ ἡ χρεία, ἣ πάντα συνέχει· εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ αὐτή. οἷον δ' ὑπάλλαγμα τῆς χρείας τὸ νόμισμα γέγονε κατὰ συνθήκην καὶ διὰ τοῦτο τοὔνομα ἔχει νόμισμα, ὅτι οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ ἐστί, καὶ ἐφ' ἡμῖν μεταβαλεῖν καὶ ποιῆσαι ἄχρηστον.

primum enim fateor valde mihi displicere *μέσον* quod de pecunia praedicatur. apparet enim de industria usurpata esse ab Aristotele similis sonus et substantivum et verbum. quae vero aequabilitas intercedit inter *μέσον* et *μετρεῖ* non minus inepta est quam si nostrates dicerent: „es ist ein Mittel, denn es mißt." scripsit Aristoteles id quod in eodem capite recurrit:

καὶ γίνεταί πως μέτρον· πάντα γὰρ μετρεῖ

cf. b 16: *τὸ δὴ νόμισμα ὥσπερ μέτρον σύμμετρα ποιῆσαν ἰσάζει*, quo loco codex M[b] *μέσον* exhibet, quod falsum esse hic quidem nemo non videt. deinde quid *ἡ αὐτή* illud sibi velit, non intellego.[28]) sed cum nihil aliud verba *εἰ γὰρ — αὐτή* significare possint nisi hoc: si omnino homines nulla re egerent, commercium omne tolleretur, si unus quidem alterius merce indiget, hic vero non invicem illius, commercium quod proprie dicitur, id est mera mercium commutatio (Tauschhandel) perit, sed aliud genus mercaturae in eius locum succedit, id est, ei qui merces non accipit, pecunia redditur, — non abhorrere a veri similitudine puto, legendum esse:

εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ.

ἁπλῆ autem non opus est ut sensu philosophico dictum esse statuas, sed simplex potius mercatura intellegenda esse videtur de qua sub finem huius capitis hoc dicit Aristoteles: *ὅτι δ᾽οὕτως ἡ ἀλλαγὴ ἦν πρὶν τὸ νόμισμα εἶναι, δῆλον.* cf. VII, 6: *οὐχ ἡ ἁπλῆ ἀκρασία, ἀλλ᾽ ἡ καθ᾽ ὁμοιότητα.*

quae secuntur *ἔσται δὴ ἀντιπεπονθὸς* usque ad *οὐκ ἂν ἦν κοινωνία* mirum in modum hiant ubique ac perturbata sunt necdum, quamvis saepius singulatim a viris doctis tractata, ad liquidum pervenerunt. iam si initiam huius capitis partis legimus, *ἔσται δὴ ἀντιπεπονθός, ὅταν ἰσασθῇ*, necessario in mentem nobis venit sententiae quam supra habemus: *ἐὰν οὖν πρῶτον ᾖ τὸ κατὰ τὴν ἀναλογίαν ἴσον, εἶτα τὸ ἀντιπεπονθὸς γένηται, ἔσται τὸ λεγόμενον.* ac si licet quae mox occurrunt praecipere, haud ita multum ab illis differunt: *εἰς σχῆμα δ᾽ἀναλογίας οὐ δεῖ ἄγειν*,

[28]) Noetelius quoque (de quo vide infra) fatetur se quid sit *ἡ αὐτή ἀλλαγή* non posse enucleare.

ὅταν ἀλλάξωνται, in quibus quod Trendelenburgius (l. l. p. 10) cum Giphanio particulam negativam expungit, fatendum est, vehementer virum doctissimum errare, cum nec quae opposita sunt: ἀλλ' ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν considerarit nec tempus aoristum ἀλλάξωνται magno opere hoc loco urgendum esse viderit. quare hac in re prorsus assentimur Münschero (l. l. p. 79 sq.) οὐ tuenti. nisi quod nos quidem maximi ad quaestionem solvendam momenti simillimorum quos diximus trium locorum comparationem esse volumus. verum enimvero valde nobis relicua eiusdem Münscheri de loco nostro disputatio displicet, qui cum haece: εἰ δὲ μή, ἀμφοτέρας ἕξει τὰς ὑπεροχὰς τὸ ἕτερον ἄκρον. ἀλλ' ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν, οὕτως ἴσοι καὶ κοινωνοί κτλ. sana esse ac posse intellegi interpretatione sua evincere conatus est, Aristotelia habuisse videtur quae paene sunt inepta. equidem contendo, etiamsi recte ille graeca verba vertisset: „sed cum sua habent, sic aequales sunt et ad communitatem apti", laborare tamen orationem obscuritate ea quae, etiam nullo argumento accedente, ad inducenda verba sufficiat. sed neque κοινωνός significat ad communitatem aptum neque si suum quisque possidet necdum instituta est proportio, de aequalitate mercatorum sermo esse potest nec denique deesse videtur aliud quod simul et corrupta esse verba et caussam corruptelae indicat. quod enim sententiae membrum nunc languidissime ad ea adiectum est, quae cum praecepti necessitatem declarent, necessario in fine ratiocinationis ponenda erant, id si suo loco reposueris, rectissime verba in hunc modum se excipient:

εἰς σχῆμα δ' ἀναλογίας οὐ δεῖ ἄγειν, ὅταν ἀλλάξωνται, ἀλλ' ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν· εἰ δὲ μή, ἀμφοτέρας ἕξει τὰς ὑπεροχὰς τὸ ἕτερον ἄκρον.

qui verborum ordo cum casu quodam inversus esset, inepto illo, meo indicio, additamento enunciatum suppletum est.

sed alia difficultas restat. quae enim proxime hunc locum antecedunt, ea per se obscuriora esse recte Münscherus (l. l. p. 80) perspexit, sed quomodo obscuritati occurrendum esset, non vidit. quis enim credet, tam laxe ac neglegenter locutum esse Aristotelem, ut cum totum caput in *τοῦ ἀντιπεπονθότος* vi ac natura definienda versetur, uno loco *ἀντιπεπονθός* nihil aliud nisi meram *ἀλλαγὴν* significare possit? iam cum non nisi hoc sensu *ἀντιπεπονθός* nostro loco positum commode cum proportionis quod sequitur exemplo coniunctum esse possit (id enim ad proportionem ipsam describendam allatum esse elucet) ea ipsa quae secuntur *ὥστε — γεωργοῦ* aperte nexum perturbant. quantopere autem hient quae adhuc leguntur, vernacula lingua si graeca vertere licet, nemo non sentiet:

„es wird also der verhältnißmäßige Tausch nach der Ausgleichung Statt finden — so daß, wie der Landmann zum Schuster, des Schusters Arbeit zu der des Landmanns sich verhält."

nisi quod, ut recte proportio instituatur, *σκυτοτόμου* et *γεωργοῦ* verba locum inter se permutare, necessarium videtur. iam verba *ὥστε — γεωργοῦ* ut ab hoc nexu aliena sunt sic aptissime excipiunt eum locum quo proportionis necessitas primum commemoratur, dico haec: *ποιεῖ δὲ τὴν ἀντίδοσιν τὴν κατ᾽ ἀναλογίαν ἡ κατὰ διάμετρον σύζευξις*, et profecto in repertino agricolae exemplo multo minus offendimus, si statim ab initio proportio e. g. inter agricolam sutoremque instituitur. quam similiter praeterea verba nostra duobus quae supra proposuimus initiis conformata sint, facile intelleges:



δεῖ οὖν λαμβάνειν τὸν οἰκοδόμον παρὰ τοῦ σκυτοτόμου τοῦ ἐκείνου ἔργου, καὶ αὐτὸν ἐκείνῳ μεταδιδόναι τὸ αὑτοῦ.	δεῖ τοίνυν ὅπερ οἰκοδόμος πρὸς σκυτοτόμον, τοσαδὶ ὑποδήματα πρὸς οἰκίαν.	ὥστε ὅπερ γεωργὸς πρὸς σκυτοτόμον, τὸ ἔργον τὸ τοῦ γεωργοῦ πρὸς τὸ τοῦ σκυτοτόμου.

et eodem modo ter habemus expressa haec:

ἐὰν οὖν πρῶτον ᾖ τὸ κατὰ τὴν ἀναλογίαν ἴσον, εἶτα τὸ ἀντιπεπονθὸς γένηται, ἔσται τὸ λεγόμενον.	ἔσται δὴ ἀντιπεπονθὸς ὅταν ἰσασθῇ.	εἰς σχῆμα δ᾽ ἀναλογίας οὐ δεῖ ἄγειν, ὅταν ἀλλάξωνται, ἀλλ᾽ ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν, εἰ δὲ μὴ, ἀμφοτέρας ἕξει τὰς ὑπεροχὰς τὸ ἕτερον ἄκρον.

denique ut iam absolvamus totam capitis partem, etiam haec:

εἰ δὲ μὴ, οὐκ ἴσον, οὐδὲ συμμένει.	εἰ γὰρ μὴ τοῦτο, οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ οὐδὲ κοινωνία.	εἰ δ᾽ οὕτω μὴ ἦν ἀντιπεπονθέναι, οὐκ ἂν ἦν κοινωνία.

sed celerius iam ad finem contendamus. quod enim tam saepe in hoc capite usu venire demonstravisse videmur, id ne a relicua quidem eius parte alienum esse significare sufficit. igitur illis: τοῦτο δ᾽ ἐστὶ τῇ μὲν ἀληθείᾳ ἡ χρεία, ἣ πάντα συνέχει· εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ respondent haec: ὅτι δ᾽ ἡ χρεία σονέχει ὥσπερ ἕν τι ὄν, δηλοῖ ὅτι ὅταν μὴ ἐν χρείᾳ ὦσιν ἀλλήλων, ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, οὐκ ἀλλάττονται, ὥσπερ ὅταν οὗ ἔχει αὐτὸς δέηταί τις, οἷον οἴνου, διδόντες σίτου ἐξαγωγήν — corruptissima illa quidem ac difficillima, sed nescio an aliqua certe lux eis ex ipsa comparatione afferatur. mirum enim est, adhuc, quantum sciam, inter-

pretum nullum sensisse, supplemento quodam opus esse ut verba: *ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, οὐκ ἀλλάττονται* et vere dicta sint et congruenter his: *εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ.* hoc enim dicere Aristoteles debuit: si alter tantum indiget aliqua re, quod vero ipse praebet a nemine quaeritur, *ἀλλαγή* quidem erit, at ea non simplex, id est mercium permutatio, verum pecuniam is qui emit solvet. quare, *ὅταν ἅτερος μὴ ἐν χρείᾳ ᾖ*, nihilominus commercium inibunt. quid multa? scribendum est:

ὅταν μὴ ἐν χρείᾳ ὦσιν ἀλλήλων, ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, (ἢ?) οὐκ ἀλλάττονται ἢ οὐχ ἁπλῶς.

iam aptissime haec verba pecuniae commemoratione excipiuntur: *ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς κτλ.* sed quid de eis iudicemus quae in libris nostris proxime illa secuntur, dico haec: *ὥσπερ ὅταν οὗ ἔχει αὐτὸς δέηταί τις, οἷον οἴνου, διδόντες σίτου ἐξαγωγήν*, reticere non possumus, cum multorum interpretum nullum verum vidisse existimemus. putarunt autem omnes, id quod sane necessarium videri potest, exemplum illis verbis sive *τοῦ ἀλλάττεσθαι* sive *τοῦ μὴ ἀλλάττεσθαι* afferri. illud num omnino per grammaticam liceat, recte, nisi fallimur, Hampkius (l. l. p. 72) in dubitationem vocavit nec apta sunt quae Münscherus laudat exempla Platonica (p. 82). sed nullo modo emendatione posse supersederi ut talis sensus ex Aristotelis verbis eliciatur, Münscherus intellexit, cui optimo iure constat *αὐτός* et *τίς* eandem personam respicere. ac si concedere eidem liceret, ad *ὥσπερ* solum verbum *ἀλλάττεσθαι* supplendum esse, gravissimam eum offensionem sustulisse, *οὐκ* post *οὗ* posito, libenter fateremur. sed neque illud possumus et restant alia haud sane contemnenda. primum enim admodum mirus est pluralis *διδόντες*

proxime post singularem τίς usurpatus tantumque abest ut eum Münscherus probabili modo explicuerit, ut quam Micheleto exprobrat temerariam supplendi facilitatem, eandem hoc quidem loco ne ipse quidem evitasse arguendus sit. qui cum ita verba nostra interpretetur: „quemadmodum (permutatio fit) cum eius, quod ipse non habet, aliquis indiget, ut (cum) vini (indigent) ei qui frumenti exportandi potestatem faciunt" hoc quoque neglexit, non quadrare exemplum οἷον — ἐξαγωγήν cum ea sententia, ad quam illustrandam allatum esse vult, quoniam: διδόντες σῖτου ἐξαγωγήν nihil habeat in praecedentibus, ad quod referri possit. quae cum ita sint, cavendum tamen est ne de emendando loco difficillimo desperemus neve cum Hampkio verba οἷον — ἐξαγωγήν eicienda esse credamus.

nos enim via prorsus diversa ingredientes simul et sententiae necessitati et optimi libri spretae hucusque auctoritati satisfacere posse videmur. primum igitur monemus, τίς post δέηται non agnoscere codicem antiquissimum K[b]. sed cum subiecto carere δέηται nequeat, simul et hoc ei reddere et molestissimum pluralem διδόντες removere facili negotio poteris. nullus enim equidem dubito quin genuina verba haec sint:

ὥσπερ ὅταν οὗ οὐκ ἔχει αὐτὸς δέηται, οἷον οἶνον, [illegible] σῖτου ἐξαγωγήν.

post[illegible] in διδόντες corruptum erat, mi-
r[illegible] additum esse. iam si verba
[illegible]debis, nihil aliud ea sibi velle
[illegible] conditiones necessariae —
[illegible]ninumque indigentia —
[illegible]co minime apta sunt et
[illegible]σπερ particula negativa
[illegible]it et, quod maximi mo-

menti est, verba quae proxime secuntur: *δεῖ ἄρα τοῦτο ἰσασθῆναι* totum exemplum illud alium sententiarum ordinem spectare luculenter demonstrent. quod si addideris, ad *οὐκ ἀλλάττονται* (vel potius quod conicimus *ἢ οὐχ ἁπλῶς*) aptissime ac paene necessario adiungi: *ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς κτλ.*, deinde comparaveris ea quae respondere nostris verbis apertum est: *ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ, οἷον δ' ὑπάλλαγμα κτλ.* non vereor ne temere facere videar, si hoc loco removenda verba nostra iudicem. quo vero pertineant, quamvis conicere tantum liceat, locum tamen eis assignare non dubito hunc:

οὐ γὰρ ἐκ δύο ἰατρῶν γίνεται κοινωνία, ἀλλ' ἐξ ἰατροῦ καὶ γεωργοῦ, καὶ ὅλως ἑτέρων καὶ οὐκ ἴσων	*ὥσπερ ὅταν οὗ οὐκ ἔχει αὐτὸς, δέηται οἷον οἴνου, διδούς τις σίτου ἐξαγωγήν.*
ἀλλὰ τούτους δεῖ ἰσασθῆναι.	*δεῖ ἄρα τοῦτο ἰσασθῆναι.*

quae deinde secuntur:

ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς, εἰ νῦν μηδὲν δεῖται, ὅτι ἔσται ἐὰν δεηθῇ, τὸ νόμισμα οἷον ἐγγυητής ἐσθ' ἡμῖν. — ὅμως δὲ βούλεται μένειν μᾶλλον

respondent his: *οἷον δ' ὑπάλλαγμα κτλ. — ποιῆσαι ἄχρηστον*, nisi quod in illis constans plerumque pecuniae pretium prae eius vicissitudinibus urgetur. sed quamvis reliquam capitis nostri partem eodem modo tractandam esse persuasum habeamus, longum tamen est ac languidum, via qua ingressi sumus, amplius insistere. quare omissis singulis utile esse duximus, capitis octavi quam veram olim fuisse conditionem suspicamur, oculis subicere, ut, quae singula intenti disputavimus, uno obtutu facillime coniantur. illud tantum de extremis capitis verbis admoneque talia Aristoteli condonari posse: *τοῦτο γὰρ*

πάντα ποιεῖ σύμμετρα· μετρεῖται γὰρ πάντα νομίσματι quae profecto idem per idem explicant, nec priorem sententiam recte excipere quae nunc antecedunt: *διὸ νόμισμα καλεῖ-*

δεῖ οὖν λαμβάνειν τὸν οἰκοδόμον παρὰ τοῦ σκυτοτόμου τὸ ἐκείνου ἔργον (cf. Münscher. p. 76) *καὶ αὐτὸν ἐκείνῳ μεταδιδόναι τὸ αὑτοῦ.*

ἐὰν οὖν πρῶτον ᾖ τὸ κατὰ τὴν ἀναλογίαν ἴσον, εἶτα τὸ ἀντιπεπονθὸς γένηται, ἔσται τὸ λεγόμενον.

εἰ δὲ μή, οὐκ ἴσον, οὐδὲ συμμένει. οὐθὲν γὰρ κωλύει κρεῖττον εἶναι τὸ θατέρου ἔργον ἢ τὸ θατέρου, δεῖ οὖν ταῦτα ἰσασθῆναι. ἔστι δὲ τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τεχνῶν· ἀνῃροῦντο γὰρ ἄν, εἰ ὃ ἐποίει τὸ (*ὁ?*) *ποιοῦν καὶ ὅσον καὶ οἷον, καὶ ἔπασχε τοῦτο καὶ τοσοῦτον καὶ τοιοῦτον. οὐ γὰρ ἐκ δύο ἰατρῶν γίνεται κοινωνία, ἀλλ' ἐξ ἰατροῦ καὶ γεωργοῦ, καὶ ὅλως ἑτέρων καὶ οὐκ ἴσων. ἀλλὰ τούτους δεῖ ἰσασθῆναι.*

διὸ πάντα συμβλητὰ δεῖ πως εἶναι, ὧν ἐστιν ἀλλαγή.

δεῖ τοίνυν ὅπερ οἰκοδόμος πρὸς σκυτοτόμον, τοσαδὶ ὑποδήματα πρὸς οἰκίαν ἢ τροφήν.

ἔσται δὴ ἀντιπεπονθός, ὅταν ἰσασθῇ.

εἰ γὰρ μὴ τοῦτο, οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ οὐδὲ κοινωνία.

ὥσπερ ὅταν οὗ οὐκ ἔχει αὐτὸς δέηται, οἷον οἶνον, διδούς τις σίτου ἐξαγωγήν. δεῖ ἄρα τοῦτο ἰσασθῆναι.

τοῦτο δ' εἰ μὴ ἴσα εἴη πως, οὐκ ἔσται. δεῖ ἄρα ἑνί τινι πάντα μετρεῖσθαι.

ται. cf. καὶ διὰ τοῦτο τοὔνομα ἔχει νόμισμα, ὅτι οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ ἐστί κτλ.

ὥστε ὅπερ γεωργὸς πρὸς σκυτοτόμον, τὸ ἔργον τὸ τοῦ γεωργοῦ πρὸς τὸ τοῦ σκυτοτόμου.

εἰς σχῆμα δ'ἀναλογίας οὐ δεῖ ἄγειν, ὅταν ἀλλάξωνται, ἀλλ' ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν. εἰ δὲ μὴ, ἀμφοτέρας ἕξει τὰς ὑπεροχὰς τὸ ἕτερον ἄκρον.

εἰ δ'οὕτω μὴ ἦν ἀντιπεπονθέναι, οὐκ ἂν ἦν κοινωνία.

διὸ δεῖ πάντα τετιμῆσθαι· οὕτω γὰρ ἀεὶ ἔσται ἀλλαγή, εἰ δὲ τοῦτο, κοινωνία.

ἕν δή τι εἶναι δεῖ.

ἐφ' ὃ τὸ νόμισμ' ἐλήλυθε, καὶ γίνεταί πως μέτρον· πάντα γὰρ μετρεῖ, ὥστε καὶ τὴν ὑπεροχήν κτλ.	τοῦτο γὰρ πάντα ποιεῖ σύμμετρα.
τοῦτο δ' ἐστὶ τῇ μὲν ἀληθείᾳ ἡ χρεία, ἣ πάντα συνέχει· εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ.	ὅτι δ' ἡ χρεία συνέχει ὥσπερ ἕν τι ὄν, δηλοῖ ὅτι ὅταν μὴ ἐν χρείᾳ ὦσιν ἀλλήλων, ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, οὐκ ἀλλάττονται ἢ οὐχ ἁπλῶς.
οἷον δ' ὑπάλλαγμα τῆς χρείας τὸ νόμισμα γέγονε κατὰ συνθήκην· καὶ διὰ τοῦτο τοὔνομα ἔχει νόμισμα, ὅτι οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ ἐστί, καὶ ἐφ' ἡμῖν μεταβαλεῖν καὶ ποιῆσαι ἄχρηστον.	ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης, ἀλλαγῆς, εἰ νῦν μηδὲν δεῖται, ὅτι ἔσται ἐὰν δεηθῇ, τὸ νόμισμα οἷον ἐγγυητής ἐσθ' ἡμῖν. ἀεὶ γὰρ τοῦτο φέροντι ἔσται λαβεῖν (cf. Rassowius emendat. Aristot. p. 8 sq.) πάσχει μὲν οὖν καὶ τοῦτο τὸ αὐτό· οὐ γὰρ ἀεὶ ἴσον δύναται· ὅμως δὲ βούλεται μένειν μᾶλλον.

Hanc igitur olim capitis nostri formam fuisse suspicamur, quamvis de singulorum ordine ac ratione alium aliter iudicare posse libenter concedamus. hoc monemus, nequaquam nos cohaerere omnia putare, quae columnam efficiunt, sed singula tantum considerari volumus, cum eorum quae primo loco posuimus, aut repetitiones aut explicationes cetera omnia continere videantur, sed passim adscriptae nec inter se coniunctae. nec vere-

μετρεῖται γὰρ πάντα νομίσματι.

τῇ μὲν οὖν ἀληθείᾳ ἀδύνατον τὰ τοσοῦτον διαφέροντα σύμμετρα γενέσθαι, πρὸς δὲ τὴν χρείαν ἐνδέχεται ἱκανῶς.

τοῦτο δ' ἐξ ὑποθέσεως· διὸ νόμισμα καλεῖται.

τὸ δὴ νόμισμα ὥσπερ μέτρον σύμμετρα ποιῆσαν ἰσάζει. οὔτε γὰρ — συμμετρίας.

---

mur ne sententia nostra vincatur Noetelii, viri doctissimi, de loco nostro iudicio, qui in commentatione nuper nobis cognita scholastica quae inscripta est: quaestionum Aristotelearum specimen (Berolini 1862) p. 27 sq. omnem difficultatem tolli existimat, si quaecunque leguntur inde a p. 1133 a 25: *δεῖ ἄρα ἑνί τινι κτλ.* usque ad p. 1133 b. 6: *ὅτι δ' ἡ χρεία κτλ.* ut pote quae spuria sint, eiciantur. at vehementer errare nobis videtur, cum bis tantum idem

dixisse Aristotelem putat, nec satis caute fecisse quod neglectis similium repetitionum quae hic illic apud nostrum occurrunt vestigiis certam capitis partem Aristotele non indignam interpolatori assignare posse sibi visus est. quare non reticendam esse meam opinionem censui, ubi Noetelii disputationem cognovi. huic meae sententiae confirmationem haud exiguam afferre aliorum duorum locorum similem medelam flagitantium tractatione in animum induxeram. sed temporis angustiis iam finem facere huius scriptiunculae coactus de his disputationem nunc quidem omittere ac differre in aliud tempus mihi liceat: sufficiat et significasse locos. — sunt autem hi: lib. VII, cap. 5, p. 1146 b 24 usque ad p. 1147 b 19 et lib. VIII, cap. 15 usque ad lib. IX, cap. 1, p. 1161 a 34 usque ad p. 1164 b 21 — et speciminis instar prioris eorum verba quaedam exscribere atque emendare. leguntur enim p. 1146 b 24 haece:

> *περὶ μὲν οὖν τοῦ δόξαν ἀληθῆ ἀλλὰ μὴ ἐπιστήμην εἶναι πάρ' ἣν ἀκρατεύονται, οὐθὲν διαφέρει πρὸς τὸν λόγον· ἔνιοι γὰρ τῶν δοξαζόντων οὐ διστάζουσιν, ἀλλ' οἴονται ἀκριβῶς εἰδέναι. εἰ οὖν διὰ τὸ ἠρέμα πιστεύειν οἱ δοξάζοντες μᾶλλον τῶν ἐπισταμένων παρὰ τὴν ὑπόληψιν πράξουσιν, οὐθὲν διοίσει ἐπιστήμη δόξης· ἔνιοι γὰρ πιστεύουσιν οὐδὲν ἧττον οἷς δοξάζουσιν ἢ ἕτεροι οἷς ἐπίστανται.*

quaestio est, utrum contra ipsam scientiam immodici peccent an contra opinionem. quam nihil facere ad rem Aristoteles indicat, quoniam opinionem interdum eadem pertinacia atque scientiam defendamus et obtineamus. quem sententiarum nexum duo verba aperte perturbant. etenim *οὐθὲν διοίσει ἐπιστήμη δόξης* prorsus sunt aliena ab hoc loco, cum, si quidem *οἱ δοξάζοντες* facilius mollitiae indulgent, differre *ἐπιστήμην δόξης* dicendum erat. sed nihil

in hac differentia exponenda Aristoteles moratur et confestim ad solvendam quaestionem se convertit. quam inepte autem illa illata sint, manifesto, opinor, elucebit, si hic quoque duplicem exstare eiusdem sententiae conformationem ipsa verborum collocatione demonstraverimus:

περὶ μὲν οὖν τοῦ δόξαν ἀληθῆ, ἀλλὰ μὴ ἐπιστήμην εἶναι πάρ ἣν ἀκρατεύονται, οὐθὲν διαφέρει πρὸς τὸν λόγον· ἔνιοι γὰρ τῶν δοξαζόντων οὐ διστάζουσιν ἀλλ' οἴονται ἀκριβῶς.

εἰ οὖν διὰ τὸ ἠρέμα πιστεύειν οἱ δοξάζοντες μᾶλλον τῶν ἐπισταμένων παρὰ τὴν ὑπόληψιν πράξουσιν, οὐθὲν διοίσει· ἔνιοι γὰρ πιστεύουσιν οὐδὲν ἧττον οἷς δοξάζουσιν ἢ ἕτεροι οἷς ἐπίστανται.

tale quid paene necessario effectum iri, si eadem sententia vel eidem dupliciter exprimenda vel diversis redigenda detur, me quidem credere confiteor.

δεῖ οὖν λαμβάνειν τὸν οἰκοδόμον παρὰ τοῦ σκυτοτόμου τοῦ ἐκείνου ἔργου, καὶ αὐτὸν ἐκείνῳ μεταδιδόναι τὸ αὑτοῦ.	*δεῖ τοίνυν ὅπερ οἰκοδόμος πρὸς σκυτοτόμον, τοσαδὶ ὑποδήματα πρὸς οἰκίαν.*	*ὥστε ὅπερ γεωργὸς πρὸς σκυτοτόμον, τὸ ἔργον τὸ τοῦ γεωργοῦ πρὸς τὸ τοῦ σκυτοτόμου.*

et eodem modo ter habemus expressa haec:

ἐὰν οὖν πρῶτον ᾖ τὸ κατὰ τὴν ἀναλογίαν ἴσον, εἶτα τὸ ἀντιπεπονθὸς γένηται, ἔσται τὸ λεγόμενον.	*ἔσται δὴ ἀντιπεπονθὸς ὅταν ἰσασθῇ.*	*εἰς σχῆμα δ᾽ ἀναλογίας οὐ δεῖ ἄγειν, ὅταν ἀλλάξωνται, ἀλλ᾽ ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν, εἰ δὲ μή, ἀμφοτέρας ἕξει τὰς ὑπεροχὰς τὸ ἕτερον ἄκρον.*

denique ut iam absolvamus totam capitis partem, etiam haec:

εἰ δὲ μή, οὐκ ἴσον, οὐδὲ συμμένει.	*εἰ γὰρ μὴ τοῦτο, οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ οὐδὲ κοινωνία.*	*εἰ δ᾽ οὕτω μὴ ἦν ἀντιπεπονθέναι, οὐκ ἂν ἦν κοινωνία.*

sed celerius iam ad finem contendamus. quod enim tam saepe in hoc capite usu venire demonstravisse videmur, id ne a relicua quidem eius parte alienum esse significare sufficit. igitur illis: *τοῦτο δ᾽ ἐστὶ τῇ μὲν ἀληθείᾳ ἡ χρεία, ἣ πάντα συνέχει· εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ* respondent haec: *ὅτι δ᾽ ἡ χρεία σονέχει ὥσπερ ἕν τι ὄν, δηλοῖ ὅτι ὅταν μὴ ἐν χρείᾳ ὦσιν ἀλλήλων, ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, οὐκ ἀλλάττονται, ὥσπερ ὅταν οὗ ἔχει αὐτὸς δέηταί τις, οἷον οἴνου, διδόντες σίτου ἐξαγωγήν* — corruptissima illa quidem ac difficillima, sed nescio an aliqua certe lux eis ex ipsa comparatione afferatur. mirum enim est, adhuc, quantum sciam, inter-

pretum nullum sensisse, supplemento quodam opus esse ut verba: *ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, οὐκ ἀλλάττονται* et vere dicta sint et congruenter his: *εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ.* hoc enim dicere Aristoteles debuit: si alter tantum indiget aliqua re, quod vero ipse praebet a nemine quaeritur, *ἀλλαγή* quidem erit, at ea non simplex, id est mercium permutatio, verum pecuniam is qui emit solvet. quare, *ὅταν ἅτερος μὴ ἐν χρείᾳ ᾖ*, nihilominus commercium inibunt. quid multa? scribendum est:

ὅταν μὴ ἐν χρείᾳ ὦσιν ἀλλήλων, ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, (ἢ?) οὐκ ἀλλάττονται ἢ οὐχ ἁπλῶς.

iam aptissime haec verba pecuniae commemoratione excipiuntur: *ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς κτλ.* sed quid de eis iudicemus quae in libris nostris proxime illa secuntur, dico haec: *ὥσπερ ὅταν οὗ ἔχει αὐτὸς δέηταί τις, οἷον οἴνου, διδόντες σίτου ἐξαγωγήν*, reticere non possumus, cum multorum interpretum nullum verum vidisse existimemus. putarunt autem omnes, id quod sane necessarium videri potest, exemplum illis verbis sive *τοῦ ἀλλάττεσθαι* sive *τοῦ μὴ ἀλλάττεσθαι* afferri. illud num omnino per grammaticam liceat, recte, nisi fallimur, Hampkius (l. l. p. 72) in dubitationem vocavit nec apta sunt quae Münscherus laudat exempla Platonica (p. 82). sed nullo modo emendatione posse supersederi ut talis sensus ex Aristotelis verbis eliciatur, Münscherus intellexit, cui optimo iure constat *αὐτός* et *τίς* eandem personam respicere. ac si concedere eidem liceret, ad *ὥσπερ* solum verbum *ἀλλάττεσθαι* supplendum esse, gravissimam eum offensionem sustulisse, *οὐκ* post *οὗ* posito, libenter fateremur. sed neque illud possumus et restant alia haud sane contemnenda. primum enim admodum mirus est pluralis *διδόντες*

proxime post singularem *τίς* usurpatus tantumque abest ut eum Münscherus probabili modo explicuerit, ut quam Micheleto exprobrat temerariam supplendi facilitatem, eandem hoc quidem loco ne ipse quidem evitasse arguendus sit. qui cum ita verba nostra interpretetur: „quemadmodum (permutatio fit) cum eius, quod ipse non habet, aliquis indiget, ut (cum) vini (indigent) ei qui frumenti exportandi potestatem faciunt" hoc quoque neglexit, non quadrare exemplum *οἷον* — *ἐξαγωγήν* cum ea sententia, ad quam illustrandam allatum esse vult, quoniam: *διδόντες σίτου ἐξαγωγήν* nihil habeat in praecedentibus, ad quod referri possit. quae cum ita sint, cavendum tamen est ne de emendando loco difficillimo desperemus neve cum Hampkio verba *οἷον* — *ἐξαγωγήν* eicienda esse credamus.

nos enim via prorsus diversa ingredientes simul et sententiae necessitati et optimi libri spretae hucusque auctoritati satisfacere posse videmur. primum igitur monemus, *τίς* post *δέηται* non agnoscere codicem antiquissimum K[b.] sed cum subiecto carere *δέηται* nequeat, simul et hoc ei reddere et molestissimum pluralem *διδόντες* removere facili negotio poteris. nullus enim equidem dubito quin genuina verba haec sint:

ὥσπερ ὅταν οὗ οὐκ ἔχει αὐτὸς δέηται, οἷον οἴνου, διδούς τις σίτου ἐξαγωγήν.

postquam autem *διδούςτις* in *διδόντες* corruptum erat, mirum non est, *τις* post *δέηται* additum esse. iam si verba legas, facili tibi persuadebis, nihil aliud ea sibi velle quam ut duae omnis commercii conditiones necessariae — mercium scilicet diversitas hominumque indigentia — exemplo illustrentur. sed hoc loco minime apta sunt et conexum interrumpunt, cum ad *ὥσπερ* particula negativa (*οὐκ ἀλλάττονται*) supplendum sit et, quod maximi mo-

menti est, verba quae proxime secuntur: *δεῖ ἄρα τοῦτο ἰσασθῆναι* totum exemplum illud alium sententiarum ordinem spectare luculenter demonstrent. quod si addideris, ad *οὐκ ἀλλάττονται* (vel potius quod conicimus *ἢ οὐχ ἁπλῶς*) aptissime ac paene necessario adiungi: *ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς κτλ.*, deinde comparaveris ea quae respondere nostris verbis apertum est: *ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ, οἷον δ᾽ὑπάλλαγμα κτλ.* non vereor ne temere facere videar, si hoc loco removenda verba nostra iudicem. quo vero pertineant, quamvis conicere tantum liceat, locum tamen eis assignare non dubito hunc:

οὐ γὰρ ἐκ δύο ἰατρῶν γίνεται κοινωνία, ἀλλ᾽ ἐξ ἰατροῦ καὶ γεωργοῦ, καὶ ὅλως ἑτέρων καὶ οὐκ ἴσων	*ὥσπερ ὅταν οὗ οὐκ ἔχει αὐτὸς, δέηται οἷον οἴνου, διδούς τις σίτου ἐξαγωγήν.*
ἀλλὰ τούτους δεῖ ἰσασθῆναι.	*δεῖ ἄρα τοῦτο ἰσαθῆναι.*

quae deinde secuntur:

ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς, εἰ νῦν μηδὲν δεῖται, ὅτι ἔσται ἐὰν δεηθῇ, τὸ νόμισμα οἷον ἐγγυητής ἐσθ᾽ἡμῖν. — ὅμως δὲ βούλεται μένειν μᾶλλον

respondent his: *οἷον δ᾽ὑπάλλαγμα κτλ. — ποιῆσαι ἄχρηστον,* nisi quod in illis constans plerumque pecuniae pretium prae eius vicissitudinibus urgetur. sed quamvis relicuam capitis nostri partem eodem modo tractandam esse persuasum habeamus, longum tamen est ac languidum, via qua ingressi sumus, amplius insistere. quare omissis singulis utile esse duximus, capitis octavi quam veram olim fuisse conditionem suspicamur, oculis subicere, ut, quae in singula intenti disputavimus, uno obtutu facillime conspiciantur. illud tantum de extremis capitis verbis admonemus: neque talia Aristoteli condonari posse: *τοῦτο γὰρ*

πάντα ποιεῖ σύμμετρα· μετρεῖται γὰρ πάντα νομίσματι quae profecto idem per idem explicant, nec priorem sententiam recte excipere quae nunc antecedunt: *διὸ νόμιςμα καλεῖ-*

δεῖ οὖν λαμβάνειν τὸν οἰκοδόμον παρὰ τοῦ σκυτοτόμου τὸ ἐκείνου ἔργον (cf. Münscher. p. 76) *καὶ αὐτὸν ἐκείνῳ μεταδιδόναι τὸ αὑτοῦ.*

ἐὰν οὖν πρῶτον ᾖ τὸ κατὰ τὴν ἀναλογίαν ἴσον, εἶτα τὸ ἀντιπεπονθὸς γένηται, ἔσται τὸ λεγόμενον.

εἰ δὲ μή, οὐκ ἴσον, οὐδὲ συμμένει. οὐθὲν γὰρ κωλύει κρεῖττον εἶναι τὸ θατέρου ἔργον ἢ τὸ θατέρου, δεῖ οὖν ταῦτα ἰσασθῆναι. ἔστι δὲ τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων τεχνῶν· ἀνῃροῦντο γὰρ ἄν, εἰ δ' ἐποίει τὸ (ὃ?) ποιοῦν καὶ ὅσον καὶ οἷον, καὶ ἔπασχε τοῦτο καὶ τοσοῦτον καὶ τοιοῦτον. οὐ γὰρ ἐκ δύο ἰατρῶν γίνεται κοινωνία, ἀλλ' ἐξ ἰατροῦ καὶ γεωργοῦ, καὶ ὅλως ἑτέρων καὶ οὐκ ἴσων. ἀλλὰ τούτους δεῖ ἰσασθῆναι.

διὸ πάντα συμβλητὰ δεῖ πως εἶναι, ὧν ἐστὶν ἀλλαγή.

δεῖ τοίνυν ὅπερ οἰκοδόμος πρὸς σκυτοτόμον, τοσαδὶ ὑποδήματα πρὸς οἰκίαν ἢ τροφήν.

ἔσται δὴ ἀντιπεπονθός, ὅταν ἰσασθῇ.

εἰ γὰρ μὴ τοῦτο, οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ οὐδὲ κοινωνία.

ὥσπερ ὅταν οὗ οὐκ ἔχει αὐτὸς δέηται, οἷον οἴνου, διδούς τις σίτου ἐξαγωγήν. δεῖ ἄρα τοῦτο ἰσασθῆναι.

τοῦτο δ' εἰ μὴ ἴσα εἴη πως, οὐκ ἔσται. δεῖ ἄρα ἑνί τινι πάντα μετρεῖσθαι.

ται. cf. καὶ διὰ τοῦτο τοὔνομα ἔχει νόμισμα, ὅτι οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ ἐστί κτλ.

ὥστε ὅπερ γεωργὸς πρὸς σκυτοτόμον, τὸ ἔργον τὸ τοῦ γεωργοῦ πρὸς τὸ τοῦ σκυτοτόμου.

εἰς σχῆμα δ᾽ ἀναλογίας οὐ δεῖ ἄγειν, ὅταν ἀλλάξωνται, ἀλλ᾽ ὅταν ἔχωσι τὰ αὑτῶν. εἰ δὲ μὴ, ἀμφοτέρας ἕξει τὰς ὑπεροχὰς τὸ ἕτερον ἄκρον.

εἰ δ᾽ οὕτω μὴ ἦν ἀντιπεπονθέναι, οὐκ ἂν ἦν κοινωνία.

διὸ δεῖ πάντα τετιμῆσθαι· οὕτω γὰρ ἀεὶ ἔσται ἀλλαγή, εἰ δὲ τοῦτο, κοινωνία.

ἕν δή τι εἶναι δεῖ.

ἐφ' ὃ τὸ νόμισμ' ἐλήλυθε, καὶ γίνεταί πως μέτρον· πάντα γὰρ μετρεῖ, ὥστε καὶ τὴν ὑπεροχήν κτλ.

τοῦτο δ' ἐστὶ τῇ μὲν ἀληθείᾳ ἡ χρεία, ἣ πάντα συνέχει· εἰ γὰρ μηθὲν δέοιντο ἢ μὴ ὁμοίως, ἢ οὐκ ἔσται ἀλλαγὴ ἢ οὐχ ἡ ἁπλῆ.

οἷον δ' ὑπάλλαγμα τῆς χρείας τὸ νόμισμα γέγονε κατὰ συνθήκην· καὶ διὰ τοῦτο τοὔνομα ἔχει νόμισμα, ὅτι οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ ἐστί, καὶ ἐφ' ἡμῖν μεταβαλεῖν καὶ ποιῆσαι ἄχρηστον.

τοῦτο γὰρ πάντα ποιεῖ σύμμετρα.

ὅτι δ' ἡ χρεία συνέχει ὥσπερ ἕν τι ὄν, δηλοῖ ὅτι ὅταν μὴ ἐν χρείᾳ ὦσιν ἀλλήλων, ἢ ἀμφότεροι ἢ ἅτερος, οὐκ ἀλλάττονται ἢ οὐχ ἁπλῶς.

ὑπὲρ δὲ τῆς μελλούσης ἀλλαγῆς, εἰ νῦν μηδὲν δεῖται, ὅτι ἔσται ἐὰν δεηθῇ, τὸ νόμισμα οἷον ἐγγυητής ἐσθ' ἡμῖν. ἀεὶ γὰρ τοῦτο φέροντι ἔσται λαβεῖν (cf. Rassowius emendat. Aristot. p. 8 sq.) πάσχει μὲν οὖν καὶ τοῦτο τὸ αὐτό· οὐ γὰρ ἀεὶ ἴσον δύναται· ὅμως δὲ βούλεται μένειν μᾶλλον.

Hanc igitur olim capitis nostri formam fuisse suspicamur, quamvis de singulorum ordine ac ratione alium aliter iudicare posse libenter concedamus. hoc monemus, nequaquam nos cohaerere omnia putare, quae columnam efficiunt, sed singula tantum considerari volumus, cum eorum quae primo loco posuimus, aut repetitiones aut explicationes cetera omnia continere videantur, sed eae passim adscriptae nec inter se coniunctae. nec vere-

μετρεῖται γὰρ πάντα νομίσματι.

τῇ μὲν οὖν ἀληθείᾳ ἀδύνατον τὰ τοσοῦτον διαφέροντα σύμμετρα γενέσθαι, πρὸς δὲ τὴν χρείαν ἐνδέχεται ἱκανῶς.

τοῦτο δ' ἐξ ὑποθέσεως· διὸ νόμισμα καλεῖται.

τὸ δὴ νόμισμα ὥσπερ μέτρον σύμμετρα ποιῆσαν ἰσάζει. οὔτε γὰρ — συμμετρίας.

---

mur ne sententia nostra vincatur Noetelii, viri doctissimi, de loco nostro iudicio, qui in commentatione nuper nobis cognita scholastica quae inscripta est: quaestionum Aristotelearum specimen (Berolini 1862) p. 27 sq. omnem difficultatem tolli existimat, si quaecunque leguntur inde a p. 1133 a 25: **δεῖ ἄρα ἑνί τινι κτλ.** usque ad p. 1133 b. 6: **ὅτι δ' ἡ χρεία κτλ.** ut pote quae spuria sint, eiciantur. at vehementer errare nobis videtur, cum bis tantum idem

dixisse Aristotelem putat, nec satis caute fecisse quod neglectis similium repetitionum quae hic illic apud nostrum occurrunt vestigiis certam capitis partem Aristotele non indignam interpolatori assignare posse sibi visus est. quare non reticendam esse meam opinionem censui, ubi Noetelii disputationem cognovi. huic meae sententiae confirmationem haud exiguam afferre aliorum duorum locorum similem medelam flagitantium tractatione in animum induxeram. sed temporis angustiis iam finem facere huius scriptiunculae coactus de his disputationem nunc quidem omittere ac differre in aliud tempus mihi liceat: sufficiat et significasse locos. — sunt autem hi: lib. VII, cap. 5, p. 1146 b 24 usque ad p. 1147 b 19 et lib. VIII, cap. 15 usque ad lib. IX, cap. 1, p. 1161 a 34 usque ad p. 1164 b 21 — et speciminis instar prioris eorum verba quaedam exscribere atque emendare. leguntur enim p. 1146 b 24 haece:

> *περὶ μὲν οὖν τοῦ δόξαν ἀληθῆ ἀλλὰ μὴ ἐπιστήμην εἶναι παρ' ἣν ἀκρατεύονται, οὐθὲν διαφέρει πρὸς τὸν λόγον· ἔνιοι γὰρ τῶν δοξαζόντων οὐ διστάζουσιν, ἀλλ' οἴονται ἀκριβῶς εἰδέναι. εἰ οὖν διὰ τὸ ἠρέμα πιστεύειν οἱ δοξάζοντες μᾶλλον τῶν ἐπισταμένων παρὰ τὴν ὑπόληψιν πράξουσιν, οὐθὲν διοίσει ἐπιστήμη δόξης· ἔνιοι γὰρ πιστεύουσιν οὐδὲν ἧττον οἷς δοξάζουσιν ἢ ἕτεροι οἷς ἐπίστανται.*

quaestio est, utrum contra ipsam scientiam immodici peccent an contra opinionem. quam nihil facere ad rem Aristoteles indicat, quoniam opinionem interdum eadem pertinacia atque scientiam defendamus et obtineamus. quem sententiarum nexum duo verba aperte perturbant. etenim *οὐθὲν διοίσει ἐπιστήμη δόξης* prorsus sunt aliena ab hoc loco, cum, si quidem *οἱ δοξάζοντες* facilius mollitiae indulgent, differre *ἐπιστήμην δόξης* dicendum erat. sed nihil

in hac differentia exponenda Aristoteles moratur et confestim ad solvendam quaestionem se convertit. quam inepte autem illa illata sint, manifesto, opinor, elucebit, si hic quoque duplicem exstare eiusdem sententiae conformationem ipsa verborum collocatione demonstraverimus:

περὶ μὲν οὖν τοῦ δόξαν ἀληθῆ, ἀλλὰ μὴ ἐπιστήμην εἶναι πάρ ἣν ἀκρατεύονται, οὐθὲν διαφέρει πρὸς τὸν λόγον· ἔνιοι γὰρ τῶν δοξαζόντων οὐ διστάζουσιν ἀλλ᾽ οἴονται ἀκριβῶς.	*εἰ οὖν διὰ τὸ ἠρέμα πιστεύειν οἱ δοξάζοντες μᾶλλον τῶν ἐπισταμένων παρὰ τὴν ὑπόληψιν πράξουσιν, οὐθὲν διοίσει· ἔνιοι γὰρ πιστεύουσιν οὐδὲν ἧττον οἷς δοξάζουσιν ἢ ἕτεροι οἷς ἐπίστανται.*

tale quid paene necessario effectum iri, si eadem sententia vel eidem dupliciter exprimenda vel diversis redigenda detur, me quidem credere confiteor.

VITA.

Natus sum, *Johannes Imelmann,* Berolini anno huius saeculi quadragesimo secundo Id. decembr. patre *Henrico*, matre *Johanna* e gente *Fischer*. illo praematura morte nobis adempto meae fratrisque carissimi educationis curam mater dilectissima suscepit. fidem profiteor evangelicam. primis litterarum elementis imbutus anno 1852 gymnasio Friderico-Guilelmiano traditus sum, quod sub faustis C. F. Rankii auspiciis et tum florebat et etiamnum floret quam maxime. maturitatis testimonio munitus anno 1860 in alma universitate Friderica Guilelma philologicis studiis per biennium me dedi, tum Bonnam me contuli ac per annum ibi studiorum caussa commoratus sum. scholis usus sum: Boeckhii, Hauptii; Jahnii, Ritschelii; Brandisii, Trendelenburgii, Schaarschmidtii; Diezii; Hirschii, Nordeni. praeterea Berolini Trendelenburgii, Bonnae Brandisii exercitationibus philosophicis interfui et societatis epipraphicae, quam Ritschelius moderatur, per summam eius comitatem participi mihi per duo semestria esse licuit. quibus viris omnibus quae debeo, eorum semper pio animo recordabor. sed Rankius quantopere de me meritus sit, dicere non possum. qui et puero mihi et adulescenti summa semper benevolentia, humanitate, liberalite tamquam alter pater prospexit. eum ego omni tempore amabo aeque ac venerabor.

THESES.

I. Rhetoricorum liber III Aristoteli abiudicandus est.

II. Euripidis Iphig. Aulid. vs. 592 (ed. Kirchhoff) ita emendandus est:

ϑεοί γ᾽οἱ κρείσσους ὥστ᾽ ὀλβοφόροι τοῖς οὐκ εὐδαίμοσι ϑνατῶν.

III. Euripides Herculis furentis versum 1205 ita scripsit: *τί μοι προσείων χειρὶ σημαίνεις φόβον;* cf. Thucyd. VI, 86.

IV. Thucydidis libr. VI cap. 69 extrem. sic legendum est: *ἔπειτα δὲ ἐν παρέργῳ καὶ εἴ τι ἄλλο ξυγκαταστρεψαμένοις ῥᾷον αὐτοῖς ὑπάρχον ἔσται.* cf. VII, 84.

V. Taciti annal. libr. II cap. 33 quae leguntur verba: „Erat quippe adhuc frequens senatoribus, si quid e re publica censerent, loco sententiae promere“ ea *capiti insequenti tribuenda* et post „inter quae L. Piso“ ponenda sunt.

VI. Platonis Philebi p. 13 B inter *προσαναγκάζοι.* et *τί οὖν δή* excidit vocula *ὡς*.

VITA.

Natus sum, *Johannes Imelmann*, Berolini anno huius saeculi quadragesimo secundo Id. decembr. patre *Henrico*, matre *Johanna* e gente *Fischer*. illo praematura morte nobis adempto meae fratrisque carissimi educationis curam mater dilectissima suscepit. fidem profiteor evangelicam. primis litterarum elementis imbutus anno 1852 gymnasio Friderico-Guilelmiano traditus sum, quod sub faustis C. F. Rankii auspiciis et tum florebat et etiamnum floret quam maxime. maturitatis testimonio munitus anno 1860 in alma universitate Friderica Guilelma philologicis studiis per biennium me dedi, tum Bonnam me contuli ac per annum ibi studiorum caussa commoratus sum. scholis usus sum: Boeckhii, Hauptii; Jahnii, Ritschelii; Brandisii, Trendelenburgii, Schaarschmidtii; Diezii; Hirschii, Nordeni. praeterea Berolini Trendelenburgii, Bonnae Brandisii exercitationibus philosophicis interfui et societatis epipraphicae, quam Ritschelius moderatur, per summam eius comitatem participi mihi per duo semestria esse licuit. quibus viris omnibus quae debeo, eorum semper pio animo recordabor. sed Rankius quantopere de me meritus sit, dicere non possum. qui et puero mihi et adulescenti summa semper benevolentia, humanitate, liberalite tamquam alter pater prospexit. eum ego omni tempore amabo aeque ac venerabor.

THESES.

I. Rhetoricorum liber III Aristoteli abiudicandus est.

II. Euripidis Iphig. Aulid. vs. 592 (ed. Kirchhoff) ita emendandus est:

θεοί γ' οἱ κρείσσους ὥστ' ὀλβοφόροι τοῖς οὐκ εὐδαίμοσι θνατῶν.

III. Euripides Herculis furentis versum 1205 ita scripsit: *τί μοι προσείων χειρὶ σημαίνεις φόβον;* cf. Thucyd. VI, 86.

IV. Thucydidis libr. VI cap. 69 extrem. sic legendum est: *ἔπειτα δὲ ἐν παρέργῳ καὶ εἴ τι ἄλλο ξυγκαταστρεψαμένοις ῥᾷον αὐτοῖς ὑπάρχον ἔσται.* cf. VII, 84.

V. Taciti annal. libr. II cap. 33 quae leguntur verba: „Erat quippe adhuc frequens senatoribus, si quid e re publica censerent, loco sententiae promere“ ea *capiti insequenti tribuenda* et post „inter quae L. Piso“ ponenda sunt.

VI. Platonis Philebi p. 13 B inter *προςαναγκάζοι.* et *τί οὖν δή* excidit vocula *ὡς*.

VII. Dualismus, quem dicunt philosophi, per se non est reiciendus, quem nescio an cogitando vere exsuperare nequeamus.

VIII. Praeceptoribus cavendum est, ne in discipulis nimis indulgeant ingenuo cuidam ignaviae generi, quod vel maxime disciplinae severitatem requirit.

THEOLOGUMENA ARISTOTELIA.

DISSERTATIO INAUGURALIS

QUAM

CONSENSU ET AUCTORITATE

AMPLISSIMI PHILOSOPHORUM ORDINIS

IN

ALMA LITERARUM UNIVERSITATE

FRIDERICA GUILELMA

AD

SUMMOS IN PHILOSOPHIA HONORES

RITE CAPESSENDOS

DIE XVII. M. IUNII A. MDCCCLII

H. L. Q. C.

PUBLICE DEFENDET

AUCTOR

O. H. WEICHELT

LUSATUS.

ADVERSARII ERUNT:

E. NEUMANN, MED. CAND.
H. FISCHER, MED. STUD.
A. KOSSAETH, JUR. STUD.

BEROLINI

TYPIS GUSTAVI SCHADE.

SCHMECKEBIERIO

RECTORI SCHOLAE DEMMINENSIS

IPSIUS MODERAMINE

FLORENTISSIMAE

HASCE PRIMITIAS

OFFERT

AUCTOR.

Hoc demum saeculo factum est, ut iniqua judicia de philosophia Aristotelis, qui olim Scholasticis facem praetulerat, postmodum in contemtum venerat, minuerentur et huic philosopho non usum vel experientiam solam secuto, id quod etiam Schleiermacherus ei vitio verterat, sed ad philosophicam contemplationem nato suus inter philosophiae antiquae antistites locus concederetur, unde qui hodieque eum deturbare conetur, praeter Branissium vix ullum virum doctum reperies. Huic enim viro a philosophia Platonis summa arte dialectica et poetica elaborata recenti, opinor, accidit, ut philosophia Aristotelis ei jejuna et sterilis videretur. Utique pro artificiosis dialogis, quibus per mundum idearum et per mirificas conversiones et amoena diverticula cogitationum ducimur, apud Aristotelem reperimus ἀπορίας et sobrias incomtasque quaestiones, quae diversis sententiis undique consideratis et dijudicatis denique ad veram philosophi sententiam nos perducunt. Quid quod libri Aristotelii tam adversam fortunam experti sunt, ut etiamnunc partim tristem adspectum praebeant? Nihilominus judicium Branissii in libro, cui inscriptum

est: Geschichte der Philosophie seit Kant I. p. 180 sqq. et p. 208 sq., philosophiam Aristoteliam nihil aliud nisi Platonis sapientiam recoctam eamque vulgaribus tantum philosophis accommodatam esse, iniquissimum est et prodit hominem, qui fama et auditione de Aristotelis philosophia acceperit vel primoribus tantum labris ejus cognitionem ex ipsius philosophi libris hauserit. Contra laudanda est opera eorum virorum doctorum, qui studium librorum Aristoteliorum et admonitione et sua ipsorum cura redintegrarunt. Horum exemplo adductus et ipse aliquamdiu in litteris Aristoteliis versabar neque unquam eas postmodum prorsus missas feci. Quorum studiorum nunc fructum proponere audeo Theologumena Aristotelia. Quaestio erit tripartita. Primum de fontibus hujus doctrinae exponam, deinde notionem divinam ex ipsis principiis Aristoteliis enucleabo ampliusque pertractato, denique totam ejus de deo doctrinam examini cuidam subjiciam.

I.

De fontibus theologiae Aristoteliae.

Aristoteles eam philosophiae partem, quae de vera et intima natura rerum est sive περὶ τοῦ ὄντος ᾗ ὄντος, id quod Scholastici expresserunt „de ente qua ente" variis nominibus appellat. Interdum nominat eam philosophiam theologicam, quod hujus quaestionis summa notio est numinis divini, alias nominat philosophiam primam, cui physica opponitur (cf. Met. VI, 1 p. 123). Primarius igitur fons nobis erit liber, in quo prima philosophia exponitur. Andronicus Rhodius, qui primus dispersos libros

philosophi nostri in ordinem quendam redegit, primam philosophiam ita posuit, ut Auscultationes physicas exciperet. Ita factum est, ut et hic liber nomen fortuitum Metaphysicorum acciperet et quilibet philosophus postmodum hanc partem philosophiae Metaphysicam appellaret. Primarius igitur fons theologiae Aristoteliae nobis erit liber Metaphysicorum, qui tamen ut ad hanc doctrinam illustrandam gravissimus, ita ad intelligendum difficillimus est. Nonne Avicenna operum Aristoteliorum clarissimus interpres, qui saeculo XII. vixit, Metaphysica se semel et quadragies legisse sed non intellexisse ingenue confitetur? Et sane res habet suas difficultates tam propter rationem abstrusae materiae, quae hoc libro tractatur, quam propter condicionem librorum Metaphysicorum, qui critici et interpretis operam desiderant. Nota est Plutarchi Strabonis aliorum narratio de fortuna librorum Aristoteliorum: Pervenisse eos una cum Theophrasteis hereditate in possessionem Nelei, cujus posteri, ne sibi ab Attalis librorum admodum avidis eriperentur, in oppido Skepsi in cella subterranea occultassent. Postmodum eos situ corruptos ab Apellicone Tejo magno pretio emtos ejusque opera restitutos et suppletos esse. Quum Sulla (anno octogesimo sexto ante aeram nostram) Athenas cepisset, totam bibliothecam Apelliconis una cum libris Aristotelis et Theophrasti Romam asportatam esse. Ibi Tyrannioni viro satis docto, Ciceronis amico ejusque filii Quinti praeceptori contigisse, ut ei libros Aristotelis inspicere et aliquam operam in libris restituendis collocare liceret. Eundem Tyrannionem effecisse, ut Andronicus Rhodius copiam libros Aristotelios inspiciendi adipisceretur, cujus

opera libros Aristotelios in eum, quo nunc leguntur, ordinem redactos esse supra jam dictum est. Jam forte quispiam credat, nobis notitiam librorum Aristoteliorum ex sola hac editione Andronici venisse. Sed haec opinio minuenda est. Stahrius enim in libro suo, cui inscriptum est: Aristotelia II. p. 64 sq. exemplaria Aristotelia eodem tempore, quo libri manu Aristotelis scripti Skepsi in cella subterranea latere dicerentur, Alexandriae in bibliotheca servata esse haud dubie demonstravit. Quae utut sunt, Aristotelis scripta, quae aetatem tulerunt, imprimis Metaphysica usque criticos exercuerunt atque etiamnunc vestigia corruptionis et lacunas produnt. Primis jam temporibus Aristotelis discipulos et postmodum alios manus intulisse ejus operibus, vel inde colligi potest, quod in libris Metaphysicis loci leguntur, qui iisdem verbis etiam in aliis libris Aristotelis leguntur. Exempla talium iterationum sunt: Met. *Θ*, 4 p. 1047 b 12 cf. De coelo I, 12 p. 281 b 8 — Met. *K*, 12 p. 1068 b 26 cf. Ausc. phys. V, 3 p. 226 b 21 — Met. *K*, 11, 12 cf. Phys. V, 1, 2 — Met. *K*, 9 p. 1065 b 9 — c. 10 cf. A. ph. III, 1 p. 201 a 3 — c. 3 — Met. *K*, 10 p. 1066 b 2 — 21 cf. A. ph. III, 5 p. 204 a 12 — 32 — Met. *K*, 10 p. 1066 a 35 cf. A. ph. III, 4 p. 204 a 2 — Met. *K*, 10 p. 1067 a 33 cf. A. phys. III, 7 p. 207 b 21. Talis locorum concordantium comparatio tam ad historiam librorum Aristoteliorum investigandam quam ad artem criticam factitandam fructuosa est. Exempli gratia affero verba, quae leguntur A. phys. III, 7 p. 207 b 21: „*το δ' ἄπειρον οὐ ταὐτὸν ἐν μεγέθει καὶ κινήσει καὶ χρόνῳ* — *ἀλλὰ τὸ ὕστερον λέγεται κατὰ τὸ πρότερον οἷον κίνησις μὲν ὅτι τὸ μέγεθος*

ἀφ' οὗ κινεῖται — ὁ δὲ χρόνος διὰ τὴν κίνησιν". Quum verba, quae notavi, significare debeant, motionem definiri magnitudine spatii emensi, scribendum est „κίνησις μὲν κατὰ το μέγεθος" id quod revera habet locus, quo eadem verba redeunt Met. *K*, 10 p. 1067 a 33 (p. 234, 26 ed. Br.) Alius locus Met. *Γ* p. 64, 30: „ἔστι δὲ ἡ διαλεκτικὴ πειραστική, περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωριστική· ἡ δὲ σοφιστικὴ φαινομένη, οὖσα δ' οὔ" ex consimili loco De soph. elench. 1 p. 161 a 21 sic refingendus est: „ἡ δὲ σοφιστικὴ φαινομένη σοφία, οὖσα δ' οὔ". Quodsi respicis nexum singulorum librorum Metaphysicorum, multa sunt, quae attentum lectorem offendant. Omnino libri illi speciem praebent operis ex singulis quaestionibus forte consuti. Ecce summarium Metaphysicorum:

In libro *A* Aristoteles postquam varios gradus cognitionis usque ad philosophiam persecutus est et philosophiae dignitatem monstravit, antiquiorum philosophorum doctrinam examini subjicit, quod etiam nobis philosophiae historiae via ac ratione descriptae exempli instar esse potest. Libro *A* appendicem subjungit librum *α* de difficultate philosophiae. In libro *B* ut ad veram sapientiam perveniatur, ἀπορίαι proponuntur. In libro *Γ* pervenitur ad firmissimam arcem omnis sapientiae sive sententiam contradictionis, quae Aristoteli „βεβαιοτάτη τῶν ἀρχῶν ἁπασῶν" est: „οὐκ ἐνδέχεται τὸ αὐτὸ καθ' ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν χρόνον εἶναι καὶ μὴ εἶναι." Quae in libro *Δ* leguntur definitiones quasi lexici philosophici incunabula cuilibet loco librorum Aristotelicorum adaptari poterant. In libro *E* proponitur distributio philosophiae in practicam, poeticam, theoreticam, cujus ipsius partes sunt mathematica, physica, theologica sive prima philosophia. In libris *Z*, *H*, *Θ* de no-

tione substantiae (οὐσίας) potentiae (δυνάμεως) actus (ἐνεργείας) exponitur et in libro *I* ad notionem unius et multi transitur. Quibus absolutis in libris *K* et *Λ* redit ad principia, in quibus tanquam in propria provincia potissimum philosophia versari debeat atque ita ad summum principium i. e. deum pervenit. In libris sequentibus *M* et *N* Platonis de ideis doctrinam, quae transiens etiam in antecedentibus libris refutare solet, examinandam et refellendam sibi sumit una cum doctrina de numeris idealibus („περὶ ἀριθμῶν εἰδητικῶν),“ ad quam Plato senex quum ipse doctrinae de ideis diffidere coepisset, refugisse videtur. Quae doctrina ex his Aristotelis libris nobis satis nota est, quamquam in Platonis dialogis ejus nondum vestigium ullum reperiri potest. Quod ei non mirum est, qui scit, quanto ardore et quanta fiducia in his Plato doctrinam suam de ideis amplecti soleat.

Sed redeundum ad Metaphysica Aristotelia. Sine dubio satis laxa et dissoluta sunt, id quod vel ex brevi hoc summario apparet. Micheletus vero in libro, cui inscriptum est: Examen critique de l'ouvrage d'Aristote titulé metaphysique Paris 1836, nexus integritatem defendere conatur tanquam alter Procrustes omnia exaequando.

Quae quum ita sint, Brandisii conjectura jam supra a me allata, quam vir doctus in Quaestionibus academiae Berolinensis class. histor. a. 1834 p. 63 sqq. proposuit, singulos libros Metaphysicos non unius corporis quasi membra sed solitarias continuae utique quaestionis partes alias alio tempore scriptas, postmodum in eam, quam nunc prae se ferant, formam conflatas esse multum probabilitatis habet. Ceterum Diogenes Laertius in catalogo librorum Aristoteliorum (cf. Arist. vita V, 22) tres

libros de philosophia affert et Cicero de natura deorum I, 13 §. 33 eadem, quae Aristoteles in libro Λ de deo tradit, tanquam ex tertio libro de philosophia desumta affert. Unde apparet, Ciceronis exemplum primae philosophiae plane a nostro diversum fuisse. Atqui Krischius in libro, cui inscriptum est: „Forschungen auf dem Gebiete der alten Philosophie“ I, p. 271 demonstravit, Ciceronem omnino nullum primae philosophiae exemplum ante oculos habuisse neque ex ipsis libris philosophorum, quos laudaret, doctrinam suam sed ex libro Phaedri Epicuraei de diis nuper in monumentis Herculanensibus reperto hausisse. Qui liber a Phaedro eo consilio compositus, ut iis, qui veterum philosophorum de diis doctrinam cognoscere vellent nec ipsos fontes adire possent, epitomes instar esset, sine dubio prius scriptus est, quam libri Aristotelis opera Andronici in lucem prodissent. Proinde mirari non debemus, quod ejus ratio citandi ad ordinem librorum Metaphysicorum, qualis nunc est, non plane quadrat. Ea enim quae de deo nunc in libro Λ leguntur, Phaedrus certe in libro tertio legit. Idcirco Krischii conjectura, libros Metaphysicos Λ K Λ esse priorem editionem primae philosophiae, quae etiam in catalogo Diogenis sub tribus libris de philosophia delitescat, admodum probabilis fit, praesertim quum libri, quos nominavi, ita inter se cohaereant, ut speciem prae se ferant opusculi ad tempus absoluti, cui postmodum reliqui libri Metaphysici adjuncti sint. Quae quum ita sint, Aristotelis doctrinam de deo ex libris Metaphysicis, ordine, quo nunc leguntur, posthabito eliciam, prout singuli loci rei tractandae apti videbuntur. Secundo loco in quaestionem vocandae erunt Auscultationes physicae. Praeterea adeundus

erit liber de generatione et corruptione, Ethica Nicomachea et si quid de deo quasi praeteriens alias Aristoteles exposuerit. Circumferuntur quidem praeter Ethicam Nicomacheam alii etiam libri Ethici sub Aristotelis nomine. Sed neque quidquam gravius proferunt, quod non in Ethica Nicomachea legatur neque omnino Aristotelis sunt, id quod contra Schleiermacherum (cf. Schl. Opera III, p. 306 sq. Spengelius (cf. Abh. d. Münchn. Ac. 1841. p. 439—551) egregie demonstravit.

Hi libri sufficiunt, ex quibus Aristotelis de deo doctrina componatur. Neque ad nostram quaestionem multum interest, quod tam multi libri Aristotelis deperditi sunt, quoniam illi maximam partem ad naturae et civitatum antiquarum cognitionem pertinuisse videntur. Nam etiamsi Theologumena scripsit, id quod Macrobius (cf. Sat. I, 18) tradit, idem Macrobius de fabulis et muneribus deorum librum fuisse auctor est.

Restat libellus de mundo in doctrinam de deo perquam copiosus. Sed doctrina, quae hoc libro traditur, adeo ab Aristotelis de deo doctrina abhorret, ut in libro de mundo deus semper motus dicatur, quem Aristoteles immotum esse dixit. Quid multa? Libellus de mundo pro foetu Stoici alicujus habendus est. Sed in hoc acquiescendum. Nam quod auctorem etiam nomen dare coegerunt, veluti Villoisonius (cf. praef. ad Ann. Cornut. p. XLIV) qui de Posidonio, et Osannus (cf. Beiträge p. 143 sq.) qui de Chrysippo cogitat, temerariae conjecturae sunt. Sed hoc sibi persuadebit, quicunque hunc libellum legerit, Stoam eum redolere non Pythagorae scholam, id quod Ritterus (cf. Gesch. d. Phil. III. pag. 527) credit.

II.

Aristotelis de deo doctrina.

Eam doctrinam, quam Socrates contra Sophistas omnis veritatis eversores defenderat, Plato et Aristoteles secuti sunt. Quae Socrates docuit, ad duo haec dogmata fere redeunt, solam notionis scientiam veram esse scientiam nec veram virtutem esse nisi vera notione conceptam. Sed in quaerenda vera notione, quam ex quibuslibet hominibus arte inductionis, quam ipse obstetriciam appellabat, elicere studebat, omnis ejus vis absumitur nec pervenit ad systematis amplitudinem omnibus numeris absolutam et elaboratam. Plato ab hac Socratis doctrina exorsus, quum et ipse sibi persuasum haberet, unam notionis scientiam veram esse, notionem solam essentiam eamque separatam esse voluit idque ideam esse dixit. Ita vero revertitur ad dissidium, quod Anaxagoras sobrius ille inter allucinantes Aristoteli patri historiae philosophiae visus (cf. Met. Λ p. 18, 1), quum materiae mentem adjunxisset, iis, qui mentem et naturam sibi opponere haud consueverant, primus revelaverat. Ideae, quibus Plato omnem veritatem omnemque essentiam vindicat, ita ut separatae sint (*αὐτὰ καθ' αὑτά*, Parm. 128 E. Phaedo 100 B.) oppositum sibi habent hunc mundum, qui licet omni veritate et essentia careat, tamen ideae tanquam arx inexpugnabilis obstat. Hujus potissimum dissidii Aristoteles quum conciliator esse vellet, non tamen a Platonis idealismo plane sese abdicavit. Notioni et ipse omnem veritatem omnemque essentiam vindicavit, non tamen eam sicut Plato separatam sed ipsi huic mundo inhaerentem esse voluit cf. Met. Λ p. 30, 20: „*δόξειεν ἂν ἀδύνατον εἶναι χωρὶς τὴν οὐσίαν καὶ οὗ*

ἡ οὐσία." Id est, quod identidem separatas statuere ideas vetat (*χωριστὰ ποιεῖν τὰ εἴδη*). Proinde Aristotelis de Platonis ideis judicium licet interdum admixtam habeat austeram quandam acerbitatem, veluti cum ideas *τερετίσματα* appellat (cf. Anal. post. I, 22 p. 83 a 33) et Platonis totam doctrinam vaniloquentiam (*κενολογεῖν*) dicit, tamen rem acu tetigit neque Patritiorum more (cf. Patritii Discussiones Peripateticae) ex animi malitia aut simultate sed ex mero veritatis studio et persuasionis firmitate repetendum est. Aristoteles expressis verbis negotium refutandae doctrinae Platonicae molestum sibi esse dicit, quod amici doctrina sit, sed philosophum veritati omnia posthabere debere (cf. Nic. eth. I, 6: „*ἄμφοιν γὰρ ὄντοιν φίλοιν ὅσιον προτιμᾶν τὴν ἀλήθειαν*"). Unde natum illud: Amicus Socrates, amicus Plato sed magis amica veritas. Verum cavendum est, ne omnia quae apud Aristotelem de Platonis ideis leguntur, pro veris Platonis placitis habeamus. Nam Aristoteles interdum Platonem veteratoria quadam arte secum pugnare cogit, ut ex ipsius principiis *τραγέλαφον* monstrum eliciat. Veluti absurdum esse dicit, ideas loqui sed rebus quae cerni possint, consimiles nisi quod syllaba „*αὐτο*" praefigatur (*ἵππος, αὐτοΐππος*), perinde ac si deos loquamur sed hominum consimiles (*ἀνθρωποειδεῖς*). Neque enim illos aliud nisi aeternos homines facere neque hos aliud nisi aeternas res sensibiles (*αἰσθητὰ ἀΐδια* Met. *B* p. 46, 24). Alias Aristoteles Platonem vituperat, quod quum singulos numeros computare nesciat, in duplici numero periclitetur. Adeo non necessariam esse talem rerum duplicationem (cf. Met. *A* p. 28, 26). Quae omnia Plato vix sua agnosceret.

Aristoteles contra ideam et hunc mundum ad unitatem

conciliare studet atque vinculo quodam contineri vult, id quod hoc modo sibi assecutus esse videtur. Quum essentia (*οὐσία*) non sit praeter id cujus essentia est, notio non separata a rebus esse potest sed in eo ipso, cujus notio est, esse ibique tanquam forma in materia apparere debet. Platoni materia id est, quod omnino non est (*μὴ ὄν*) Aristoteli vero id, quod nondum quidquam definitum est (*μὴ ὂν κατα συμβεβηκός*). Atque in hac re cernitur discrimen philosophiae Aristoteliae et Platonicae et origo principiorum Aristoteliorum, quorum per totam ejus philosophiam ad deum usque continua series et gradatio est. Plerumque sane Aristoteles non duo principia sed quattuor proponit. Sunt enim haec:

I. *ὕλη, αἴτιον ἐξ οὗ*, materia, causa materialis apud Scholasticos.

II. *μορφή, εἶδος, τὸ τί ἦν εἶναι, λόγος τοῦ τί ἦν εἶναι, λόγος τῆς οὐσίας, οὐσία*, forma sive causa formalis apud Scholasticos.

III. *αἴτιον ὑφ' οὗ, ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, ἀρχὴ τῆς κινήσεως*, causa efficiens apud Scholasticos.

IV. *οὗ ἕνεκα, τέλος*, causa finalis apud Scholasticos.

Locos affert Zellerus in libro, cui inscriptum est: Die Philosophie der Griechen II. p. 409 sq.

Sed quattuor haec principia in duobus principiis materiae et formae insunt, si quidem forma tam finis materiae quam causa movendi est, id quod ex sequentibus apparebit.

Primum igitur de forma et materia dicendum est. Materia et forma ita inter se differunt, ut materia potentia sive virtute (*δυνάμει*), forma actu (*ἐνεργείᾳ*) exsistat. Saepe etiam fit, ut materia ipsa potentia (*δύναμις*), forma

actus (ἐνέργεια sive ἐντελέχεια) dicatur. *Δύναμις*, quam diximus, non activam sed passivam significationem habet. Est vero alia quoque vocabuli „δύναμις" significatio, quae ἐνεργείᾳ sive actui non opponitur, sed vis quaedam mutationis in alia re effectrix est. Aristoteles in libro Δ utramque notionem perspicue distinguit cf. Met. Δ p. 104, 10: „ἡ μὲν οὖν ὅλως ἀρχὴ μεταβολῆς ἢ κινήσεως λέγεται δύναμις ἐν ἑτέρῳ ἢ ἕτερον· ἡ δ' ὑφ' ἑτέρου ἢ ἕτερον" quae verba ex consuetudine Aristotelis, qua compluribus enuntiatis se excipientibus, quae ex antecedentibus quocunque modo suppleri possunt, omittere solet [1]), ita explicari debent, ut ἡ δ' ὑφ' ἑτέρου ἢ ἕτερον ea δύναμις sit, cui aliunde venerit causa movendi (τοῦ κινεῖσθαι) ideoque patiatur non operetur. Posterior igitur δύναμις sine dubio ea est, quae actui (ἐνεργείᾳ) opponitur eoque ad motum sollicitatur, prior vero δύναμις ea, quae operatur movendique causa est. Ita fit, ut Aristoteles causam moventem i. e. formam ipsam potentem (δυναμένην) dicat cf. Met. Λ p. 246, 11. „εἰ μήτις δυναμένη ἐνέσται

---

[1]) Hujus consuetudinis exempla congessit Waitzius in Org. 1a 6. Addas si tanti est: De interpr. p. 17b 16: „ἀντικεῖσθαι — λέγω ἀντιφατικῶς τὴν τὸ καθόλου σημαίνουσαν τῷ αὐτῷ ὅτι οὐ καθόλου" quae verba a Trendelenburgio (cf. El. log. Arist. p. 52) sic circumscribuntur: „τὴν τὸ καθόλου σημαίνουσαν τῇ τὸ αὐτὸ σημαινούσῃ ὅτι οὐ καθόλου." De anima I, 4 p. 408b 22: „ὥστε τὸ γῆρας οὐ τῷ τὴν ψυχήν τι πεπονθέναι ἀλλ' ἐν ᾧ i. e. ut senectus non cognoscatur eo, quod anima patitur sed quod id patitur, in quo anima inest cf. Met. Z p. 130, 26: νῦν μὲν οὖν τύπῳ εἴρηται, τί ποτ' ἐστὶν ἡ οὐσία, ὅτι τὸ μὴ καθ' ὑποκειμένου ἀλλὰ καθ' οὗ τὰ ἄλλα" ubi cogitatione ex antecedentibus suppleri debet: „(τὸ μὴ ὑποκειμένου) λεγόμενον (ἀλλὰ καθ' οὗ τὰ ἄλλα) λέγεται"

ἀρχὴ μεταβάλλειν." Neque dubium est, quin De gen. et corr. II, 9: „*τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστι καὶ το κινεῖσθαι, τὸ δὲ ποιεῖν καὶ κινεῖν ἑτέρας δυνάμεως*" altera potentia sive ipsa forma intelligi debeat.

Jam transeundum ad alteram notionem, quae ab Aristotele *ἐνέργεια* sive *ἐντελέχεια* vocatur. *Ἐνεργείας* etymon neminem fallere potest et ab ipso Aristotele agnoscitur cf. Met. Θ p. 175, 12 et p. 187, 4: „*διο καὶ τοὔνομα ἐνέργεια λέγεται κατὰ τὸ ἔργον.*" De origine vocabuli „*ἐντελέχεια*" ab Aristotele novati admodum fluctuant virorum doctorum sententiae. Trendelenburgius in commentario suo ad Aristotelis librum „*Περὶ ψυχῆς,*" qui etiam priorum sententias affert (cf. p. 296 sq.) vocabulum *ἐντελέχεια* ab adjectivo „*ἐντελεχής*" derivat. At adjectivum „*ἐντελεχής*" nullum est, id quod ex Henrici Stephani Thesauro videri potest. Apud Aristotelem quidem etiamnunc uno loco legitur. Locus est: De gen. et corr. II, 10 p. 236b 31: „*συνεπλήρωσε τὸ ὅλον ὁ θεὸς ἐντελεχῆ ποιήσας τὴν γένεσιν· οὕτω γὰρ ἂν μάλιστα συνείροιτο τὸ εἶναι διὰ τὸ ἐγγύτατα εἶναι τῆς οὐσίας τὸ γίγνεσθαι.*" Codices plurimi exhibent „*ἐντελεχῆ.*" Verum hoc loco sine dubio agitur de generatione continua (cf. infra p. 35), quae notio nullo modo ex adjectivo „*ἐντελεχής*" extricari potest. Proinde non dubium est, quin lectio codicum F H „*ἐνδελεχῆ,*" quam etiam Asclepius (cf. Prooem. in Met. p. 518b 23) affirmat, lectioni etiam a Bekkero receptae praeferenda sit, praesertim quum Aristoteles in capite, quod supra attuli, adjectivis „*ἐνδελεχῶς*" et „*συνεχῶς,*" identidem promiscue utatur. Verum etiamsi adjectivum „*ἐντελεχής*" reperiretur, nihil tamen aliud significaret, nisi id, quod perfectum est, ita ut synonymum

esset adjectivi „ἐντελής.“ Parum igitur inde proficeremus ad notionem vocabuli „ἐντελέχεια“ illustrandam. Sine dubio vocabulum „τέλος“ in vocabulo „ἐντελέχεια“ latet, id quod etiam ad significationem hujus vocabuli aptum est, si quidem id quod ad actum pervenit, etiam ad finem pervenisse dicendum est.

Quaeritur, num discrimen intersit inter vocabula, „ἐνέργεια“ et „ἐντελέχεια.“ Trendelenburgius in commentario, quem laudavi p. 297 ἐνέργειαν intelligit transitum rei ex potentia ad actum, quem nostrates dicant „Verwirklichung,“ ἐντελέχειαν statum ex illo transitu ortum, quem nostrates dicant „Wirklichkeit,“ quamquam ipse p. 298 discrimen illud non religiose servatum esse concedit. Contrarium discrimen Zellerus l. l. II. p. 426 statuere conatur. Quamquam enim utrumque vocabulum saepe ab Aristotele promiscue usurpari concedit, tamen ἐντελέχειαν potissimum intelligit formam finis effectricem, quum pura mens plerumque ἐνέργεια dicatur. Sed causa formalis, finalis, efficiens aeque inest in ἐντελεχείᾳ atque in ἐνεργείᾳ. Argutius etiam Starkius, qui in libello, cui inscriptum est: „Aristotelis de intelligentia sive de mente sententia“ p. 13 ad res, quae moveantur et materiam habeant, definiendas Aristotelem utroque vocabulo promiscue, ad notionem divinam, cui nihil materiae inhaereat, constituendam solo vocabulo „ἐνέργεια“ uti contendit. At Met. Λ, 8 p. 254, 2 deus ipse aperte ἐντελέχεια dicitur. Proinde horum vocabulorum discrimen extricare supervaneum videtur.

Rationem potentiae et actus Aristoteles per totam naturam valere vult, si quidem eam alternis vicibus ita ad singulas res applicat, ut eadem res tam potentia quam actus haberi possit, prout ad inferiorem vel ad superiore

rem gradum eam referas. Veluti aes et potentia et actus dici potest. Nam aeris potentia terra est et aes terrae actus est, idem si inde statua fit, potentia est, statua vero actus (cf. Ritteri hist. phil. III, p. 143 sq.). Talis philosophandi ratio potest sane levis et pusilla videri, quod sic omnis contemplandi vis ac veritas in nostra cogitatione non in rebus ipsis posita sit. Quid enim impedit, quominus ex aere quamvis aliam rem faciamus, quae deinceps et ipsa aeris ἐνέργεια erit? Verum Aristoteles aeris rationem tantum exempli causa ad rem luculentius demonstrandam attulit. Ubi vero ad ipsam naturam explanandam accedit, necessarias actus et potentiae consecutiones bene deprehendere scit, ut certam quamque rem pro certae rei potentia habere debeas veluti corpus pro potentia animae et animam pro actu corporis cf. De an. II, 1 p. 412b 4. Atque haec ipsa laus maxime Aristoteli debetur, quod finem per totam naturam ita investigare scit, ut natura tota ei sit series formarum finis nexu cohaerentium et physica ejus continua teleologia cf. Met. *N* p. 298, 30: „*οὐκ ἔοικε δ' ἡ φύσις ἐπεισοδιώδης οὖσα ἐκ τῶν φαινομένων ὥσπερ μοχθηρὰ τραγῳδία*". Ad hanc usque philosophiae sublimitatem nemo ante eum progressus erat. Anaxagorae hujus rationis suspicio venerat, si quidem omissis priorum materialibus principiis mentem omnia gubernare (*πάντα διακοσμεῖν*) voluerat. Sed supra hanc suspicionem non processerat, id quod veteres jam notaverunt. Socrates ipse narrat (cf. Phaed. 97 e sq.) magnopere se gavisum esse, quum de Anaxagora audivisset, qui mentem usquequaque valere omniaque regere dixisset. Sed cum accuratius ejus philosophiam cognovisset, mirum sibi visum, virum istum

neutiquam eo, quo opus esset, modo mente uti sed potius aërem, aquam, alias res materiales ad explicandas naturae rationes adhibere. Aequo jure quempiam ad quaestionem, cur Socrates in carcere sedeat, respondere posse, quod corpus ipsius ex ossibus et nervis constet et genu flexerit ac non potius, quod ratio poscat, legibus obtemperare. Eodem redit, quod Aristoteles Anaxagorae vitio vertit cf. Met. *Α* p. 14, 10: „*Ἀναξαγόρας τε γὰρ μηχανῇ χρῆται τῷ νῷ πρὸς τὴν κοσμοποιΐαν καὶ ὅταν ἀπορήσῃ διὰ τίν' αἰτίαν ἐξ ἀνάγκης ἐστί, τότε παρέλκει αὐτόν, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις πάντα μᾶλλον αἰτιᾶται τῶν γιγνομένων ἢ νοῦν.*" Aristoteles contra finem sive rationis vim per totam naturam valere demonstrat, quum inde ab elementis per plantarum et animalium genera usque ad hominem, in quo natura quid praestare possit experta esse videatur, seriem entelechiarum persequitur, quarum quaeque sublimioris entelechiae potentia sit.

Quodsi alterna haec ratio potentiae et entelechiae usquequaque valere putanda est, nonne sic progredientes et regredientes ad Graecas Calendas mittimur? Neutiquam. Excipienda est extrema materia, quae mera potentia neque ullius rei entelechia est et extrema forma quae mera entelechia neque ullius rei potentia est. Aliter enim neque quidquam esse neque cognosci posset. Proinde Aristoteli progressus sive regressus in infinitum perinde est atque ad absurdum cf. Met. *α* p. 37—39. Eodem etiam alia via pervenire possumus. Etenim Aristoteles quum ad Platonis dualismum vitandum nihil antiquius haberet, quam ut ideas ex solitudine in res ipsas traduceret, necessarium aliquid habuit, in quo idea tanquam forma appareret, fundamentum omni plane forma destitutum. Tale fundamen-

tum Aristoteli est τὸ πρῶτον ὑποκείμενον sive τὸ δυνάμει ὄν id quod forma caret cf. Met. Z p. 131, 11: λέγω δ' ὕλην ἣ καθ' αὑτὴν μήτε τὶ μήτε ποσὸν μήτε ἄλλο μηθὲν λέγεται οἷς ὥρισται το ὄν" cf. Phys. I, 9 p. 192 a 31: „λέγω γὰρ ὕλην τὸ πρῶτον ὑποκείμενον ἑκάστῳ, ἐξ οὗ γίνεταί τι —, εἴτε φθείρεται, εἰς τοῦτο ἀφίξεται ἔσχατον." Verba quae cum anacoluthia leguntur, describunt eam materiam, ex qua omnia fiunt, et in quam quum intereunt, postremum redeunt. Idem est quod Aristoteles (cf. Ausc. phys. I, 8 p. 191 a 34) dicit μὴ ὂν κατὰ συμβεβηκός. Duplex est et plane diversa notio verbi „συμβαίνειν" cf. Trend. l. l. p. 188 sq. Significat tam „accidere" quam „convenire" sive „pro praedicato esse", ita ut συμβεβηκός modo fortuiti modo praedicati notionem habeat. Materia igitur Aristotelis est μὴ ὂν κατὰ συμβεβηκός sive id quod omni praedicato careat. Hoc fundamentum eodem jure primum atque extremum dici potest. Interest enim, utrum cogitando deorsum descendas an sursum ascendas. Fundamentum igitur illud descendenti erit extremum, quod a fundamento ascendenti erit primum. Extremum dicitur illud fundamentum Met. Λ p. 241, 21: „οὐ γίγνεται οὔτε ἡ ὕλη οὔτε τὸ εἶδος· λέγω δὲ τὰ ἔσχατα," quod supra dictum erat τὸ πρῶτον ὑποκείμενον. Vocabula haec nunquam non habent hanc relativam vim, unde oritur alia quoque extremae materiae notio quamvis a primaria haud aliena. Met. H p. 174, 24 extrema forma et materia eadem esse dicitur, altera potentia sive virtute, altera actu. Verba Aristotelis sunt: „ἔστι δ' ὥσπερ εἴρηται καὶ ἡ ἐσχάτη ὕλη καὶ ἡ μορφὴ ταὐτὸ καὶ δυνάμει, τὸ δὲ ἐνεργείᾳ" ubi Prellerus (cf. Hist. philos. p. 257) extremam materiam eam intelligit, quae ad aliquam formam

condita sit velut mollem aut perfectiorem formam nacta sit. Sed quid talis sapientia ad nostrum locum? Melius jam scholiastes hunc locum interpretatur: „[ἡ ὕλη ἡ ἐσχάτη] αὕτη δ' ἐστὶν ἡ προσεχής.“ Extrema igitur materia est vicina materia, quae nulla intercapedine formam praecedat. Unitas talis materiae et vicinae formae in eo cernitur, quod id quod materia virtute, forma vicina actu est.

Prima sive extrema materia plane indefinita et omni forma destituta est (*τὸ ἀόριστον, τὸ ἀειδές, τὸ πανδεχές* cf. Met. *Γ*, 4 p. 73, 2 Phys. III, 6 p. 207 a 21). Eadem ideo nullo vocabulo attributivo designari potest cf. Met. *Θ* p. 184, 15: *εἰ δέ τι ἐστι πρῶτον, ὃ μηκέτι κατ' ἄλλου λέγεται ἐκείνινον, τοῦτο πρώτη ὕλη.*“ Verba sicuti nunc quidem leguntur, id quod volebam non demonstrant, siquidem secundum Aristotelis consuetudinem *κατ' ἄλλου λέγεσθαι* idem significat atque *κατ' ἄλλου κατηγορεῖσθαι* i. e. pro praedicato esse. At cum tali notione nullo modo conciliari potest „*ἐκείνινον.*“ Idcirco lectio codicis *A*' „*κατ' ἄλλο*“ recipienda est sola nostro loco apta. Etenim *λέγεσθαι κατά τι* sive *διά τι* significat „secundum aliquid definiri“ sive „nominari“ et addito vocabulo „*ἐκείνινον*“ „adsciscere aliquod praedicatum“ (cf. Met. *Δ* p. 93, 20. *Z* p. 143, 4. *Θ* p. 187, 4 et *K* p. 234, 26 quem locum jam supra p. 9 attuli). Proinde ab Aristotele prima materia ea dicitur, quae nullo jam attributo accuratius definiri potest. Quae quum plane indefinita sit, neque sensibus percipi nec cognosci nec nisi analogia quadam definiri potest cf. Ausc. phys. I, 7 p. 191 a 7: „*ἡ δ' ὑποκειμένη φύσις* (materia prima) *ἐπιστητὴ κατ' ἀναλογίαν· ὡς γαρ πρὸς ἀνδριάντα χαλκὸς ἢ πρὸς κλί-*

νην ξύλον ἢ πρὸς τῶν ἄλλων τι τῶν ἐχόντων μορφὴν ἡ ὕλη καὶ τὸ ἄμορφον ἔχει, οὕτως αὕτη πρὸς οὐσίαν ἔχει."

Transitus potentiae ad actum motione fit, quam Aristoteles *κίνησιν* dicit et a potentia aeque atque ab actu distinguit cf. Met. *K* p. 231, 12: „*οὔτ' εἰς δύναμιν — οὔτ' εἰς ἐνέργειαν ἔστι τιθέναι αὐτήν.*" Est enim potentia quidem superior sed inferior actu. Ideo ab Aristotele imperfectus actus dicitur cf. Ausc. phys. III, 2 p. 201, 627 et De an. II, 5. p. 417 a 16: „*καὶ γάρ ἐστιν ἡ κίνησις ἐνέργειά τις ἀτελὴς μέντοι.*" Motio quum entelechia efficiatur et a materia exordiatur, ut ad eventum veniat, tam materia quam actu opus est. Itaque materiam et formam communi quodam vinculo contineri apparet, si quidem in ipsa potentiae notione inest, ut ad actum perveniat, et in actus notione, ut potentiae actus sit et potentiam quasi origine referat. Quod in materiae notione inesse diximus, ut ad actum perveniat, Aristotelis est sententia, quum ut feminam ad marem ita materiam ad formam desiderio ferri (*ἐφίεσθαι*) dicit (cf. Ausc. phys. I, 9. p. 192 a 16) non quo materiam talis desiderii sibi consciam habeat sed quod linguae consuetudine, cui hujus rationis notio ignota erat, destitutus ad notam imaginem refugere quam vocabulum novare maluit.

Sed ad motionem efficiendam non magis est materia sive potentia opus quam forma sive actu. Quodsi certam quandam motionem contemplamur, potentia actum praecedere dicenda est, si quidem motio a potentia exorditur, veluti quum avis ex potentia avis sive ovo oritur. Ovum quamquam hac ave prius est, alius avis ovum est, quae sine dubio prior fuit. Actus etiam propterea potentia prior

est, quod actus est motionis meta et meta motionis motione prior cogitari debet. Ideo Aristoteles actum natura quidem potentia priorem esse haud dubie affirmat, de tempore non praefracte statuit cf. Met. *Θ* p. 185, 11: „*πάσης δὴ τοιαύτης* (*δυνάμεως*) *προτέρα ἐστὶν ἡ ἐνέργεια καὶ λόγῳ καὶ τῇ οὐσίᾳ* (i. e. natura), *χρόνῳ δ' ἔστι μὲν ὥς, ἔστι δ' ὥς οὔ — τῷ δὲ χρόνῳ πρότερον τὸ τῷ εἴδει τὸ αὐτὸ ἐνεργοῦν πρότερον, ἀριθμῷ μὲν οὔ*" i. e. tempore prius est aliquid actu exsistens, quod ejusdem generis est nec vero hoc actu exsistens prius est eo, ex quo ortum est. Hanc esse sententiam Aristotelis docent verba quae sequuntur: *λέγω δὲ τοῦτο, ὅτι τοῦδε μὲν τοῦ ἀνθρώπου τοῦ ἤδη ὄντος κατ' ἐνέργειαν πρότερον τῷ χρόνῳ τὸ σπέρμα ἀλλὰ τούτων πρότερα τῷ χρόνῳ ἕτερα ὄντα ἐνεργείᾳ, ἐξ ὧν ταῦτα ἐγένετο· ἀεὶ γὰρ ἐκ τοῦ δυνάμει ὄντος γίγνεται τὸ ἐνεργείᾳ ὂν ὑπὸ ἐνεργείᾳ ὄντος, οἷον ἄνθρωπος ἐξ ἀνθρώπου.*"

Sed ex hac motione et potentiarum et entelechiarum vicissitudine semper excipienda est extrema forma et extrema materia, quarum utraque quum sit *ἀγέννητος*, neutra altera prior dici poterit (cf. Met. *Λ* p. 241, 21). Extrema vero forma aeque statuenda est atque extrema materia, si quidem aliter motio fieri non potest. Id enim quod actu quidem exsistit, sed in se etiam potentiam habet, vera motionis causa esse nequit. Certe motionem sempiternam non potest efficere id, quod modo operatur modo cessat cf. Met. *Λ* p. 246, 13: „*εἰ γὰρ μὴ ἐνεργήσει, οὐκ ἔσται κίνησις· ἔτι οὐδ' εἰ ἐνεργήσει, ἡ δ' οὐσία αὐτῆς δύναμις· οὐ γὰρ ἔσται κίνησις ἀΐδιος· ἐνδέχεται γὰρ τὸ δυνάμει ὂν μὴ εἶναι.*" Quodsi motionem perennem esse videmus, necesse est, aliquid exsistere, quod nunquam non moveat

ideoque omnis materiae immunis actu tantum sit i. e. mera entelechia sive purus actus, quem Scholastici dicunt cf. Met. Λ p. 246, 17: „δεῖ ἄρα εἶναι ἀρχὴν τοιαύτην, ἧς ἡ οὐσία ἐνέργεια.“ Purus actus necessario exsistit cf. Met. Λ p. 248, 22: „ἐπεὶ δ' ἐστί τι ἐνεργείᾳ ὄν, τοῦτο οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν οὐδαμῶς — ἐξ ἀνάγκης ἄρα ἐστιν ὄν.“ Sed qualis est haec necessitas? Bene Aristoteles distinguit. Non est ea necessitas, quae libertati contraria sit nec quae alius rei causa exsistat, quasi mera entelechia ideo necessario exsistere credatur, quod sicuti sine victu homo vivere non possit, ita motio non sine mera entelechia fieri credatur. Secundum hanc necessitatis notionem purus actus secundas ageret, motio primas. Mera entelechia vero necessario ideo exsistere dicenda est, quod motio cogitari non potest, nisi purus actus est, ita ut purus actus non exsistat, quod in mundo motio fieri debet, sed motio fieri debeat, quod purus actus exsistit. Aperte hoc docent Aristotelis verba Met. Λ p. 248, 27: „τό γὰρ ἀναγκαῖον τοσαυταχῶς· τὸ μὲν βίᾳ ὅτι παρὰ τὴν ὁρμήν, τὸ δὲ οὗ οὐκ ἄνευ τὸ εὖ, τὸ μὴ ἐνδεχόμενον ἄλλως ἀλλ' ἁπλῶς· ἐκ τοιαύτης ἄρα ἀρχῆς ἤρτηται ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ φύσις“ quae in brevius contracta lucem accipiunt a loco parallelo Met. Δ, p. 93, 4 sq. Eodem redeunt ea, quae Ausc. phys. VIII, 5 exponit. Motionem cogitari posse negat nisi movens aliquid statuatur. Illud movens vero necessario immotum esse. Nam etiamsi se ipsum movens statuas, tamen in eo id quod moveat distinguendum esse ab eo, quod moveatur, ita ut etiam hac via perveniamus, ad immotum aliquid. Aliter perveniri ad progressum, qui in infinitum ita nos ducat, ut nunquam id assequamur, quod revera motionem efficiat. Est igitur aliquid πρῶτον

κινοῦν ἀκίνητον, quod nullo modo differt a puro actu. Namque quum purus actus et ipse motionis causa sit, eodem munere fungitur ac *πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον* et quum omni potentia careat, et ipse immotus est.

Atque summum hoc principium est deus Aristotelis. In eo tanquam in foco colliguntur tres causae, quas Aristoteles materiae opponere solet, causa formalis, efficiens, finalis. De formali et efficienti quidem causa dictum est. Nunc causa finalis num et ipsa in deo insit, videndum est. Sine dubio. Nam id quod movet nec ipsum movetur, eodem modo movere necesse est atque id quod amatur sive desideratur cf. Arist. Met. *Λ*, p. 248, 4 sq.: „*τὸ ὀρεκτὸν καὶ τὸ νοητὸν κινεῖ οὐ κινούμενα — ἐπιθυμητὸν γὰρ τὸ φαινόμενον καλόν — ὀρεγόμεθα δὲ διότι δοκεῖ ἀγαθὸν ἢ δοκεῖ διότι ὀρεγόμεθα.*“ Verba extrema intelligi non possunt nisi cogitatione *μᾶλλον* post *ἀγαθόν* suppleas. Hanc elipsin etiam invito Bernhardyo (cf. Synt. Gr. p. 437) agnoscere debemus praesertim apud Aristotelem (cf. quae supra p. 16 de Aristotelis loquendi consuetudine attuli). Nam si particulam „*ἢ*“ interpretamur „aut,“ verba absurda sunt. An scribendum est cum Schweglero: „*ὀρεγόμεθα δὲ διότι δοκεῖ μᾶλλον ἢ δοκεῖ κ. τ. λ.?*“ Sententia erit eadem eaque sola ad locum nostrum apta: Potius (*μᾶλλον*) dixeris nos appetere, quod aliquid bonum videatur quam aliquid bonum videri, quod appetimus. Deus igitur est *τό τέλος, τὸ οὗ ἕνεκα*, finis, ad quem omnia tendunt. Atque in hoc ipso teleologiae Aristoteliae vis cernitur, quod totus mundus ad deum versus convergit et quaecunque fiunt, ad finem tendunt cf. Met *Θ*, p. 186, 17: „*καὶ ὅτι ἅπαν ἐπὶ ἀρχὴν βαδίζει τὸ γιγνόμενον καὶ τέλος· ἀρχὴ γὰρ τὸ οὗ ἕνεκα.*

Haec mundi motio, quam Aristoteles deum efficere vult, aeterna, continua, una est. Nam si orta esset motio, et id quod movet et quod movetur ortum esset atque ita ante motionum jam motio fuisset (cf. Ausc. phys. VIII, 1). Porro id quod immotum movet, semper eodem modo movere putandum est ideoque motio erit continua. Eadem quum una causa moventi efficiatur, una erit cf. Ausc. phys. VIII, 6, p. 259, a. 15: *Δέδεικται γὰρ ὅτι ἀνάγκη ἀεὶ κίνησιν εἶναι· εἰ δὲ ἀεὶ, ἀνάγκη καὶ συνεχῆ εἶναι· καὶ γὰρ τὸ ἀεὶ ὂν συνεχές· τὸ δ' ἐφεξῆς οὐ συνεχές· ἀλλὰ μὲν εἴ γε συνεχής, μία· μία δ' εἰ ὑφ' ἑνός τε κινοῦντος καὶ ἑνὸς τοῦ κινουμένου.* Atqui nonnisi eorum, quae in orbem feruntur, motio continua est. Haec enim una a se orditur et ad se redit; ea vero motio, quae recta linea fit, a se orditur et ad aliud transit cf. Ausc. phys. VIII, 8: *„ἡ μὲν γὰρ κύκλῳ κίνησίς ἐστιν ἡ ἀφ' αὑτοῦ εἰς τὸ αὐτό· ἡ δὲ κατ' εὐθεῖαν, ἀφ' αὑτοῦ εἰς ἄλλο"* cf. Met. *Λ* p. 246, 6. Sequitur igitur, ut motio, quae a deo efficiatur, in orbem fiat. Atqui eae partes, ubi hujus motionis gubernaculum est (*ἀρχαί*), sunt circumferentia et centrum. Ab alterutra igitur parte deus sive primus motor mundum globosum movere dicendus est. Jam vero Aristoteli ea, quae a causa movente proxime absunt, celerrime moveri consentaneum videtur. Celerrime autem movetur circumferentia. Hic igitur locus primo motori assignandus est. Docent Aristotelis verba Ausc. phys. VIII, 10, p. 267 b 6: *„ἀνάγκη δὴ ἢ ἐν μέσῳ ἢ ἐν κύκλῳ* (circumferentia) *εἶναι· αὗται γὰρ αἱ ἀρχαί· ἀλλὰ τάχιστα κινεῖται τὰ ἐγγύτατα τοῦ κινοῦντος· τοιαύτη δ' ἡ τοῦ κύκλου κίνησις· ἐκεῖ ἄρα τὸ κινοῦν."* Lectio *„κύκλου"* sine dubio recipienda est pro lectione *„ὅλου"*

quam Bekkerus recepit et Prellerus l. l. p. 270 retinuit. Nam si ad quaestionem, utrum in centro an in circumferentia primus motor collocandus sit, Aristotelem respondentem facis, deum ἐν ὅλῳ i. e. in mundo esse, vereor ne sententia inconcinna exprimatur.

Haec fere sunt, quae Aristoteles de dei moderamine et motione mundi exposuit. Redeunt eo, ut deus mundi replicationem effecisse putandus sit, unde num revera naturae ubertas et varietas repeti queat, suo loco anquiretur.

Restat ut numinis divini naturam auctore Aristotele accuratius describam. Ac primum quidem dicam, quid a dei natura alienum putet Aristoteles. Pertinet huc locus Aristotelis Met. Λ p. 249, 29: „ὅτι μὲν οὖν ἔστιν οὐσία τις ἀΐδιος καὶ ἀκίνητος καὶ κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν, φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων· δέδεικται δὲ καὶ ὅτι μέγεθος οὐδὲν ἔχειν ἐνδέχεται ταύτην τὴν οὐσίαν ἀλλὰ ἀμερὴς καὶ ἀδιαίρετός ἐστι."

Aristoteles igitur deum vult esse immotum et expertem materiae eorumque, quae corporum sunt. Idem eum creandi (τοῦ ποιεῖν) et agendi (τοῦ πράττειν) immunem esse vult. Merito, quamquam addubitat Vaterus, qui in libello suo, cui inscriptum est: Vindiciae theologiae Aristoteliae p. 41. Annot. sic argumentatur: „Deorum (Dei?) cur neque τὸ πράττειν sit neque τὸ ποιεῖν? quum νοῦς κινεῖν dicatur, quae ut opinor ποίησις quaedam est. Plura inveniemus, quae aliquantulum inter se pugnent." Proinde vir doctus sequitur morem eorum criticorum et interpretum, qui ubicunque inveniunt, quod cum suaviolis suis aut praesumtis opinionibus pugnet, statim urendum ac secandum putant. Quid multa? Ejicit verba sibi molesta. Petulanter opinor. Nam si sibi constans esse vo-

lebat philosophus, deo debebat qualemcunque actionem et creationem abjudicare. Nam quum deus purus actus materiae expers sit, neque *ποιεῖν* neque *πράττειν*, quae ad materiam pertinent, dicendus est. Actio et creatio finem suum extra se positum habent. Perfectum vero numen divinum extra se nullum finem habere debet; est enim sibi ipsi finis *τὸ οὗ ἕνεκα* cf. De coelo II, 12: *τῷ δὲ ὡς ἄριστα ἔχοντι οὐδὲν δεῖ πράξεως· ἔστι γὰρ αὐτῷ τὸ οὗ ἕνεκα.* Huc pertinent etiam quae contra eos disputat, qui deum hominis similem reddant cf. Nic. Eth. X, 8, p. 1178 b 8: „*Τοὺς θεοὺς γὰρ μάλιστα ὑπειλήφαμεν μακαρίους καὶ εὐδαίμονας εἶναι. Πράξεις δὲ ποίας ἀπονεῖμαι χρεὼν αὐτοῖς; πότερα τὰς δικαίας; ἢ γελοῖοι φανοῦνται συναλλάττοντες καὶ παρακαταθήκας ἀποδιδόντες καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα; ἀλλὰ τὰς ἀνδρείους; ὑπομένοντας τὰ φοβερὰ καὶ κινδυνεύοντας ὅτι καλόν; ἢ τὰς ἐλευθερίους; τίνι δὲ δώσουσιν; ἄτοπον δὲ εἰ καὶ ἔσται αὐτοῖς νόμισμα ἤ τι τοιοῦτον — διεξιοῦσι δὲ πάντα φαίνοιτ' ἂν τὰ περὶ τὰς πράξεις μικρὰ καὶ ἀνάξια θεῶν.*“ Quod philosophus in his identidem plures deos appellat, negligentiae cuidam ad vulgarem loquendi consuetudinem descendenti imputandum est. Fit hoc in libris Ethicis non in iis, qui de arcanis primae philosophiae sunt. Tantum vero abest, ut polytheismo patrocinetur Aristoteles, ut aeque ac Plato (cf. Rep. 377 A) mythos, quibus dii hominum similes (*ἀνθρωποειδεῖς*) perhibeantur ideoque ad hominum mortalium humilitatem detrudantur, ineptos esse contendat cf. Met. *Λ* p. 8, 24, *B* p. 46, 21, *Λ* p. 254, 9. Nihilominus Biesius in libro suo: „Die Philosophie des Aristoteles“ I p. 353. Aristotelis deum

mundi creatorem appellat. Si jure, haberemus christianam philosophiam ante religionem christianam. Ergo oblitus erat vir doctus Aristotelis verba: „*οὐ γίγνεται οὔτε ἡ ὕλη οὔτε τὸ εἶδος· λέγω δὲ τὰ ἔσχατα*“ Aristoteles deum nusquam revera agentem aut creantem facit. Quodsi interdum nihilominus de deo talibus terminis utitur, negligentia quaedam loquendi agnosci debet, veluti quum Pol. VIII, 3 p. 1325 a 52 deo *πρᾶξις* tribuitur, nulla alia nisi contemplatio, de qua statim dicetur, intelligi potest, si quidem perspicue infra „b 29“ haec *πρᾶξις* nullum praeter se finem habere dicitur.

Quodsi deus est purus actus et ipse sibi finis, sequitur, ut deus sibi ipse sufficiat ideoque beatus sit. In hac *αὐταρκείᾳ* constat ejus felicitas cf. Arist. Pol. VIII, 3: „*ἔστω συνωμολογημένον ἡμῖν, μάρτυρι τῷ θεῷ χρωμένοις, ὃς εὐδαίμων μέν ἐστι καὶ μακάριος, δι' οὐδὲν δὲ τῶν ἐξωτερικῶν ἀγαθῶν ἀλλὰ δι' αὐτὸν αὐτὸς καὶ τῷ ποῖος τις εἶναι τὴν φύσιν*“ cf. Pol. I, 2 p. 1254 b 24. Propter eandem causam deus immutabilis et affectuum immunis est, ita ut neque laetitia neque dolore neque invidia neque amore affici putandus sit cf. Met. *Λ* p. 255, 4: „*δῆλον τοίνυν, ὅτι τὸ θειότατον καὶ τιμιώτατοι — οὐ μεταβάλλει.*“ Deum amare Aristoteles praefracte negat (cf. Nic. Eth. VIII, 9 p. 1158b 34) quamquam de hominum erga deum amore saepe loquitur veluti Nic. Eth. VIII, 14 p. 1162 a 5. Deum invidia carere docent verba Aristotelis Met. *Α* p. 8, 23: „*ἀλλ' οὔτε τὸ θεῖον φθονερὸν ἐνδέχεται εἶναι.*“ Neque laetatur deus. Etiamsi Aristoteles loquatur de dei *ἡδονῇ* vel *διαγωγῇ*, nullo modo gaudium esse potest, quod deo aliunde contingat.

Impediunt hoc vel verba, quae supra ex Pol. VIII, 3 attuli. Quae vero haec dei sit *ἡδονή* et *διαγωγή*, statim apparebit.

Si deus nec agit nec creat et tamen vivit, in quanam re ejus vita cerni potest? Nam mera *ἐνέργεια* nullo modo otiari potest. Nihil aliud quam contemplatur cf. Nic. Eth. X, 8: „*διεξιοῦσι δὲ πάντα φαίνοιτ' ἂν τὰ περὶ τὰς πράξεις μικρὰ καὶ ἀνάξια θεῶν. Ἀλλὰ μὴν ζῆν τε πάντες ὑπειλή φασιν αὐτοὺς καὶ ἐνεργεῖν ἄρα. οὐ γὰρ καθεύδειν ὥσπερ τὸν Ἐνδυμίωνα. Τῷ δὴ ζῶντι τοῦ πράττειν ἀφῃρημένῳ, ἔτι δὲ μᾶλλον τοῦ ποιεῖν τί λείπεται πλὴν θεωρίας; ὥστε ἡ τοῦ θεοῦ ἐνέργεια διαφέρουσα μακαριότητι* (i. e. excellens felicitate) *θεωρητικὴ ἂν εἴη.*" Quam divinam contemplationem et felicitatem ut mente comprehendere possimus, in memoriam nobis revocat Aristoteles beatitudinem, qua philosophantes nos interdum fruamur. Hanc beatitudinem adauctam et accumulatam dei esse felicitatem cf. Met. *Λ* p. 249, 1: „*Διαγωγὴ δ' ἐστὶν οἵα ἡ ἀρίστη, μικρὸν χρόνον ἡμῖν· οὕτω γὰρ ἀεὶ ἐκεῖνό ἐστιν. ἡμῖν μὲν γὰρ ἀδύνατον*" — 13: „*εἰ οὖν οὕτως εὖ ἔχει, ὡς ἡμεῖς ποτε, ὁ θεὸς ἀεί, θαυμαστόν· εἰ δὲ μᾶλλον, ἔτι θαυμασιώτερον. ἔχει δὲ ὧδε.*"

Neque unquam haec dei contemplatio cessat. Nam quum deus purus actus sit, nulla in eo potentia inesse potest. Inesset vero, si contemplatio ad tempus quiescere posset. Omnis dei vita in contemplatione constat sine ullo laboris et quietis discrimine cf. Met. *Λ* p. 255, 7: „*εἰ μὴ νόησίς ἐστιν ἀλλὰ δύναμις, εὔλογον ἐπίπονον εἶναι τὸ συνεχὲς αὐτῷ τῆς νοήσεως*" — p. 249, 15: „*καὶ*

ζωη δέ γε ὑπάρχει. ἡ γὰρ νοῦ ἐνέργεια ζωή, ἐκεῖνος δὲ ἡ ἐνέργεια." Jam quaeritur, quidnam deus contempletur. Interest utrum bonum aliquid an quidlibet contempletur. Contemplatio enim dignitatem accipit ab eo, quod cogitatur. Contemplari sive cogitare etiam is dicitur, qui vilissimam quamque rem contemplatur (cf. Met. Λ p. 255, 10). Deus vero nonnisi summum et optimum contemplari potest; aliter non esset summa contemplatio. Optimum vero divinum numen ipsum est. Se ipsum igitur deus contemplari censendus est cf. Met. Λ p. 255, 13: „αὑτὸν ἄρα νοεῖ, εἴπερ ἐστὶ τὸ κράτιστον, καὶ ἔστιν ἡ νόησις νοήσεως νόησις." Hoc modo id quod cogitat et quod cogitatur idem est. Contemplatio autem ita fit, ut contemplatio se ipsam tangat sive se a se distinguat et se ipsam sibi repraesentet cf. Met. Λ p. 249, 7: „αὑτὸν δὲ νοεῖ ὁ νοῦς κατὰ μετάληψιν τοῦ νοητοῦ· νοητὸς γὰρ γίγνεται καὶ θιγγάνων καὶ νοῶν· ὥστε ταὐτὸν νοῦς καὶ νοητόν." Haec sententia, quae ab Aristotele systemati tanquam corona imponitur, in M. M. II, 15 tanquam absurda rejicitur: „αὐτος ἑαυτὸν ἄρα θεάσεται (ὁ θεός); ἀλλ' ἄτοπον. καὶ γὰρ ὁ ἄνθρωπος ὃς ἂν αὐτὸς ἑαυτὸν κατασκοπῆται, ὡς ἀναισθήτῳ ἐπιτιμῶμεν. Ἄτοπος οὖν ὁ θεὸς ἔσται αὐτὸς ἑαυτὸν θεώμενος· τί μὲν οὖν ὁ θεὸς θεάσεται, ἀφείσθω." Sed his ipsis verbis judicio Spengelii, quod supra attuli, major etiam commendatio accedit.

Quodsi ea, quae hucusque explicata sunt, comprehendimus, Aristotelis deus est primus motor immotus, purus actus, causa formalis, efficiens, nihil agens, nihil creans sed cogitans isque se ipsum cogitans.

III.

Aristotelis theologia examinatur.

Negari non potest, Aristotelem primum periculum fecisse, theologiam sive doctrinam de deo ad scientiam et rationem revocandi, si quidem dei notio ab eo e principiis systematis eruitur, non ex vulgi opinione adoptatur. Sed in hoc ipso est, quod reprehendas. Ac primum quidem fundamentum haud bene stabilitum est. Neque enim principia potentiae et actus Aristoteles demonstrare conatur sed precario sibi sumit, quae si non concedis, ne pedem quidem proferre potest. Neque dualismum, in quem Platonis scilicet monismus verterat, sustulit, quoniam alterum dualismum materiae et formae substituit. Sustulisset si principia materiae et formae ita adunasset, ut forma ipsa materiae creatrix esset. Sed hoc ab ratione antiquae philosophiae alienum est et ad Christianum dogma creationis mundi ex nihilo pertinet. Porro si deus purus actus est, necesse est eum tam materiae quam spatii expertem et immutabilem esse. Sed cum hac doctrina conciliari nequeunt, quae Aristoteles de deo mundi motore docet. Ubicunque alias motio fit, fieri non potest, quin id quod moveat (*κινητικόν*) id quod moveatur (*κινητόν*) tangat eoque tangatur (cf. De gen. et corr. I, 6 p. 323 a 25). Sed hanc rationem Aristoteles, ne deum materiae participem reddat, a deo mundi motore alienam esse vult, quum dicit, id quod immotum moveat tangere id quod moveatur sed eo non tangi cf. De gen. et corr. I, 6 p. 323 a 31: „*ὥστε εἴ τι κινεῖ ἀκίνητον ὄν, ἐκεῖνο μὲν ἂν ἅπτοιτο τοῦ κινητοῦ, ἐκείνου δὲ οὐδέν*“ Mirifice.

Tactio non nisi invicem fieri potest, quod Aristoteles concedere non vult, ne deum materiae participem reddere coactus sit. Nam ea, quae invicem se tangunt, ejusdem generis esse (ὁμογενῆ) necesse est. Idcirco nihil offensionis habet, quod supra numen divinum se tangere dictum est („νοητὸς γὰρ γίγνεται θιγγάνων καὶ νοῶν), si quidem id quod cogitat et id quod cogitatur ejusdem generis atque adeo idem est. Accedit quod primus motor ab Aristotele in spatium delegatur, id quod cum notione merae entelechiae conciliari nequit. Namque supra dictum est, primum motorem movere inde a circumferentia mundi. Hoc probrum Aristotelis definitione spatii non diluitur. Aristoteles enim spatium intelligit finem corporis circumcludentis circumclusum versus (τὸ πέρας τοῦ περιέχοντος σώματος). Secundum hanc spatii definitionem, quum mundus nullo corpore circumcludatur sed τὸ ὅλον sit, deus, qui inde a circumferentia mundi movet, sane non in spatio versatur. Sed fatendum est, hac ratione Aristotelem altera manu retrahere, quod altera manu largiatur.

Vehementius etiam impugnari possunt, quae Aristoteles de motione a deo effecta tradit. Primus motor id quod supra vidimus, nihil aliud quam mundum in orbem fert. Sed haec una motio non sufficit. Ideo Aristotelis in Ausc. phys. coelum, quod terrae opponit, in duas partes divisum vult, quarum altera (πρῶτος οὐρανός) stellas fixas, altera sphaeras planetarum ferat. Praeter enim quam quod totus mundus a deo in orbem fertur, planetarum sphaerae propriam sibi habent motionem eamque sempiternam. Proinde ut ad totius mundi motionem sempiternam ex idonea causa repetendam aliquid movens idque

immotum Aristoteles agnoverat, ita nunc etiam singulis sphaeris dat singulas substantias sempiternas, quae et illas moveant et ipsae immotae sint cf. Met. *Λ* p. 250, 24: „*ἐπεὶ δὲ τὸ κινούμενον ἀνάγκη ὑπό τινος κινεῖσθαι καὶ τὸ πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον εἶναι καθ' αὑτὸ καὶ τὴν ἀΐδιον κίνησιν ὑπὸ ἀϊδίου κινεῖσθαι καὶ τὴν μίαν ὑφ' ἑνός, ὁρῶμεν δὲ παρὰ τὴν τοῦ παντὸς τὴν ἁπλῆν φοράν, ἣν κινεῖν φαμὲν τὴν πρώτην οὐσίαν καὶ ἀκίνητον, ἄλλας φορὰς οὔσας τὰς τῶν πλανήτων ἀϊδίους — ἀνάγκη καὶ τούτων ἑκάστην τῶν φορῶν ὑπ' ἀκινήτου τε κινεῖσθαι καὶ ἀϊδίου οὐσίας — φανερὸν τοίνυν, ὅτι τοσαύτας οὐσίας ἀναγκαῖον εἶναι τήν τε φύσιν ἀϊδίους καὶ ἀκινήτους καθ' αὑτὰς καὶ ἄνευ μεγέθους.*"

Primum coelum, quod a primo motore proxime abest, perfectissimum est et optimam vitam vivit omnique generationis et corruptionis vicissitudine caret (cf. De coelo I, 9, p. 279 a. 13). Minore quidem divinitate fruuntur orbes planetarum, ea tamen cautione, ut etiam planetas pro ea, quae per totam fere antiquitatem increbuit, opinione divina natura instructos et sempiternos esse velit (cf. Ausc. phys. II, 4, p. 196, a. 33 et Cic. de nat. deor. II, 15). Divinitas quam maxime decrescit in regione terrae ut a primo motore remotissima, in qua ideo generationis et corruptionis vicissitudo valet cf. De gen. et corr. II, 10, p. 236, b. 31: „*συνεπλήρωσε τὸ ὅλον ὁ θεὸς ἐνδελεχῆ ποιήσας τὴν γένεσιν· οὕτω γὰρ ἂν μάλιστα συνείροιτο τὸ εἶναι διὰ τὸ ἐγγύτατα εἶναι τῆς οὐσίας τὸ γίγνεσθαι.*"

Deus igitur regioni terrestri, cui propter nimiam a primo motore distantiam continuo esse non concessum est, ne lacuna exsisteret, continuam generationem impertivit,

Quae qu[illegible] ita sint, neque immotae illae et aeternae substantiae e[illegible] primo motore pendeant, vereor ne Aristoteles principatum unius motoris, quem usquequaque tueri vult, (cf. Met. *Λ* p. 248, 29: „*ἐκ τοιαύτης ἄρα ἀρχῆς ἤρτηται ὁ οὐρανος καὶ ἡ φύσις*“ et versus Homeri, quem *Λ* p. 258, 22 laudat: „*οὐκ ἀγαθον πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος*“) non sartum tectumque servare possit. Neque motiones, quae terrae, igni, aquae, aëri elementis peculiares sunt, nec naturae varietatem ex sola illa replicatione a primo motore effecta derivare potest. Haec systematis Aristotelii infirmitas non omnes fefellit ejus in philosophia successores, quamquam plerique Peripatetici primi moventis immoti onus iners et ad naturae vim explicandam Aristoteli ipsi superfluum patienter tulerunt. Unus Strabo Lampsacenus, qui a Plutarcho (cf. Adv. Colotem c. 14 p. 241 ed. stereot.) merito *τῶν ἄλλων Περιπατητικῶν κορυφαιότατος* appellatur, sensit, ubi Aristoteles claudicaret atque notione divina, ex qua non magis quam Aristoteles naturam derivare poterat, e medio sublata totam philosophiam Peripateticam in purum naturalismum mutavit ideoque physicus appellatus est cf. Cic. Acad. IV, 38: „Lampsacenus Strato negat opera Deorum se uti ad fabricandum mundum; quaecunque sint, docet omnia esse effecta natura“ et Cic. de natura deorum I, 13: Strato is, qui physicus appellatur, qui omnem vim divinam in natura sitam esse censet, quae causas gignendi augendi minuendique habeat.“

Quod quum facit, haud ita multum abest ab Aristotelis doctrina, si quidem ne ipse quidem Aristoteles naturam a solo puro actu derivare potest, sed ad naturalia

quaedam pondera et motiones, id quod ex ejus Auscultationibus physicis satis luculenter apparet refugere coactus est, ita ut quod Aristoteles Anaxagorae vitio vertit, ipsi vitio verti possit: „μηχανῇ χρῆται τῷ νῷ πρὸς την κοσμοποιΐαν, καὶ ὅταν ἀπορήσῃ δια τίν' αἰτίαν ἐξ ἀνάγκης ἐστί, τότε παρέλκει αὐτόν, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις πάντα μᾶλλον αἰτιᾶται τῶν γιγνομένων ἢ νοῦν."

VITA.

Ego O. H. Weichelt natus sum anno 1823. Dobriluciis, oppido in Lusatia sito, ubi etiam litterarum elementis imbutus et ad normam ecclesiae Evangelicae educatus sum. Qua institutione cum usque ad annum quartum decimum usus essem, in gymnasium Luccaviense profectus sum, quod civem me vidit, donec rude donatus in universitatem Halensem migrarem. Interfui ibi scholis Bernhardyi Meieri, Leonis, Erdmanni, Schalleri, quibus viris, quidquid in litteris incrementi cepi, quod scio quam exiguum sit, me debere fateor. Postmodum me Berolinum contuli ibique examinis discrimen subii. Quo superato in scholam Cuestrinensem profectus sum rudimenta ibi depositurus. Sed post nonnullos jam menses contigit mihi, ut scholae Demminensis subrector crearer, quo munere etiamnunc fungor atque gaudiis et miseriis vitae scholasticae fruor.

SENTENTIAE CONTROVERSAE.

I. Arist. Pol. V, 10. p. 1313. a. 3:

„οὐ γίγνονται δ' ἔτι βασιλεῖαι νῦν, ἀλλ' ἄνπερ γίγνωνται, μοναρχίαι καὶ τυραννίδες μᾶλλον."

Scribendum:

„ἀλλ' ἄνπερ γίγνωνται μοναρχίαι, τυραννίδες μᾶλλον."

II. Quinct. VII, 1. §. 40: „Sed plerique eloquentiae famam affectantes contenti sunt locis speciosis modo vel nihil ad probationem conferentibus. Alii nihil vitare, ea, quae in oculos incurrunt, exquirendo putant."

Scribendum: Alii nihil ultra ea, quae in oculos incurrunt, exquirendum putant.

III. Socrates jure condemnatus est.

IV. Sophistarum merita haud exigua sunt.

V. Latina lingua ad disputandum de rebus philosophicis parum apta est.



VINDICIARUM PLATONICARUM EX ARISTOTELIS METAPHYSICIS PETITARUM SPECIMEN

SIVE

DE NEGATIONIS NATURA

COMMENTATIO

QUAM PRO MUNERE PROFESSORIS ORDINARII RITE CAPESSENDO SIMUL ORATIONEM INDICATURUS

a. d. VII. Kal. Nov.

DE USU LOGICAE IN DOGMATIS ECCLESIASTICIS DEFINIENDIS

IN LYCEO REGIO HOSIANO PUBLICE HABENDAM

SCRIPSIT

F. MICHELIS,

PHILOSOPHIAE DR. EIUSDEMQUE IN LYCEO HOSIANO BRUNSBERGENSI PROFESS. ORDIN.

BRUNSBERGAE,

IMPRESSIT C. A. HEYNE.

Veri bonique inter homines ea fere est ratio, ut quum praesto sit desideretur et hominum doctorum philosophorumque imprimis genus, praesertim postquam christiana veritas illuxit, turbae cuipiam esurientium similis esse videatur, qui mente alienati in coenam propositam manus injicere moram faciunt. Cujus aegritudinis causa ut Judaeis in lege, sic theologis philosophisque christianis in philosophiae Aristoteleae forma sita est, non quod aut lex vetus aut Aristotelis philosophia ipsa mala sit, sed quod ex eis, ut Apostolo verbum concedam, homines velamina sibi paraverunt, quae oculis praetendant. Quod quidem non tantum in eos cadere, qui scholasticorum quos dicunt vestigia sibi premere videntur, sed in summae quoque auctoritatis philosophos veluti Kantium Hegeliumque atque adeo in illos, qui hodie, postquam ad accuratius philosophiae fontes excutiendos res rediit, criticorum agmen ducunt, Zellerum Prantelium Bonitzium Ueberwegium alios, inter quos si Trendelenburgium non nomino, id reverentiae causa caveo, quamquam ne hunc quidem ex illorum numero eximere ausim, id equidem hujus scriptionis occasione oblata ab uno aliquo loco profectus, — poteram enim a multis — demonstrare conabor.

In Metaph. lib. XIV. cap. 2 Aristoteles de causis disputans, quibus ad idearum doctrinam philosophi delati sint, haec habet verba: *βούλεται μὲν δὴ τὸ ψεῦδος καὶ ταύτην τὴν φύσιν λέγειν, τὸ οὐκ ὄν, ἐξ οὗ καὶ τοῦ ὄντος πολλὰ τὰ ὄντα* (1189 *a* 11) in quibus quum verbum *βούλεται* nullum in toto verborum contextu sibi conjunctum

nomen habeat, quo referatur [1]), omnes interpretes uno ore Platonem hic suppresso nomine ab Aristotele laudari sumpserunt et de Sophista quidem Platonico, in quo

---

[1]) Ut legentium commoditati inserviam totum qui respicitur, locum typis exprimam: Metaph. 1088 b 25—1089 a 25.: *εἰ δ᾿ ἐστὶ τὸ λεγόμενον νῦν ἀληθὲς καθόλου, ὅτι οὐδεμία ἐστὶν ἀΐδιος οὐσία μὴ ᾖ ἐνεργείᾳ, τὰ δὲ στοιχεῖα ὕλη τῆς οὐσίας, οὐ ς ἂν εἴη ἀϊδίου οὐσίας στοιχεῖα ἐξ ὧν ἐστὶν ἐνυπαρχόντων. εἰσὶ δέ τινες οἳ δυάδα μὲν ἀόριστον ποιοῦσι τὸ μετὰ τοῦ ἑνὸς στοιχεῖον, τὸ δ᾿ ἄνισον δυσχεραίνουσιν εὐλόγως διὰ τὰ συμβαίνοντα ἀδύνατα· οἷς τοσαῦτα μόνον ἀφῄρηται τῶν δυσχερῶν, ὅσα διὰ τὸ ποιεῖν τὸ ἄνισον καὶ τὸ πρός τι ν ἀναγκαῖα συμβαίνει τοῖς λέγουσιν· ὅσα δὲ χωρὶς ται ς δόξης, ταῦτα κἀκείνοις ὑπάρχειν ἀναγκαῖον, ἐάν τε τὸν ητικὸν ἀριθμὸν ἐξ αὐτῶν ποιῶσιν, ἐάν τε τὸν μαθηματικόν. πολλὰ μὲν οὖν τὰ αἴτια τῆς ἐπὶ ταύτας τὰς αἰτίας ἐκτροπῆς, μάλιστα δὲ τό ἀπορῆσαι ἀρχαϊκῶς. ἔδοξε γὰρ αὐτοῖς πάντ᾿ ἔσεσθαι ἓν τὰ ὄντα, αὐτὸ τὸ ὄν, εἰ μή τις λύσει καὶ ὁμόσε βαδιεῖται τῷ Παρμενίδου λόγῳ „οὐ γὰρ μήποτε τοῦτο δαῇς εἶναι μὴ ἐόντα,“ ἀλλ᾿ ἀνάγκη εἶναι τὸ μὴ ὂν δεῖξαι ὅτι ἐστιν· οὕτω γὰρ ἐκ τοῦ ὄντος καὶ ἄλλου τινὸς τὰ ὄντα ἔσεσθαι, εἰ πολλά ἐστιν. καίτοι πρῶτον μέν, εἰ τὸ ὂν πολλαχῶς (τὸ μὲν γὰρ ὅτι οὐσίαν σημαίνει, τὸ δ᾿ ὅτι ποιόν, τὸ δ᾿ ὅτι ποσόν, καὶ τὰς ἄλλας δὴ κατηγορίας), ποῖα οὖν τὰ ὄντα πάντα ἕν, εἰ μὴ τὸ μὴ ὂν ἔσται; πότερον αἱ οὐσίαι ἢ τὰ πάθη καὶ τὰ ἄλλα δὴ ὁμοίως ἢ ἅπαντα, καὶ ἔσται ἓν τὸ τόδε καὶ τὸ τοιόνδε καὶ τὸ τοσόνδε καὶ τἆλλα ὅσα ὂν τι σημαίνει; ἀλλ᾿ ἄτοπον, μᾶλλον δὲ ἀδύνατον, τὸ μίαν φύσιν τινὰ γενομένην αἰτίαν εἶναι τοῦ τοῦ ὄντος τὸ μὲν τόδε εἶναι, τὸ δὲ τοιόνδε, τὸ δὲ τοσόνδε, τὸ δὲ ποῦ. ἔπειτα ἐκ ποίου μὴ ὄντος καὶ ὄντος τὰ ὄντα; πολλαχῶς γὰρ καί τὸ μὴ ὄν, ἐπειδὴ καὶ τὸ ὄν· καὶ τὸ μὲν μὴ ἄνθρωπον σημαίνει τὸ μὴ εἶναι τοδί, τὸ δὲ μὴ εὐθὺ τὸ μὴ εἶναι τοιονδί, τὸ δὲ μὴ τρίπηχυ τὸ μὴ εἶναι τοσονδί. ἐκ ποίου οὖν ὄντος καὶ μὴ ὄντος πολλὰ τὰ ὄντα; βούλεται μὲν δὴ τὸ ψεῦδος καὶ ταύτην τὴν φύσιν λέγειν τὸ οὐκ ὄν, ἐξ οὗ καὶ τοῦ ὄντος πολλὰ τὰ ὄντα. ἐλέγετο ὅτι δεῖ ψεῦδός τι ὑποθέσθαι, ὥσπ γεωμέτραι τὸ ποδιαίαν εἶναι τὴν μὴ ποδιαίαν. δὲ ταῦθ᾿ οὕτως ἔχειν.*

similia de negatione disputantur, cogitaverunt. Unus nuper Schaarschmidtius, qui Ueberwegii Socheri in genuinis dialogis platonicis proscribendis pruritum jam pridem summorum virorum auctoritate repressum renovantis vestigiis insistens quasi lupulus quidam in ovile Platonicum crescente cum vorando vorandi cupidine irrupit, prorsus hunc locum ad Platonem referendum esse negavit, nullam se in toto hoc capite Platonis mentionem factam detegere posse asseverans (conf. Mus. Rhen. n. XVIII. p. 75 seqq.) Quam Schaarschmidtii sententiam falsam esse facile est demonstratu. Nam quantamcunque nonnunquam in Aristotele offendis dicendi negligentiam, eo tamen soloecismi eum processisse non possumus concedere, ut enunciationem subjecto quod non illico ab omnibus suppleretur, destitutam nobis obtruderit. Itaque quum cui illud *βούλεται* tribuas, si Plato, ad quem sponte legentium animus ferebatur, removetur, habeas neminem, aut nomen intercidisse aut totos hos libros ab Aristotele abjudicandos esse censendum est, quarum sententiarum neutram, nisi omnes criticae artis leges projicere velis, amplexaberis.

Habet autem locus, de quo agitur, alias etiam difficultates, quibus ne aut ad Sophistam aut omnino ad Platonem Aristotelis verba referamus vetari videmur; quarum una ipso illo soloecismo qui videbatur recte intellecto tollitur. Quod enim Aristoteles verbis quae laudavimus proxime subjunxit: *διὸ καὶ ἐλέγετο ὅτι δεῖ ψεῦδός τι ὑποθέσθαι, ὥσπερ καὶ οἱ γεωμέτραι τὸ ποδιαίαν εἶναι τὴν μὴ ποδιαίαν*, id apud Platonem nusquam invenitur et in scriptis ejus quidem locum quo apte haec verba referas frustra quaesiveris. Jam Ueberwegium, qui canone suo de praeteriti ac praesentis discrimine in laudandis Platonis verbis apud Aristotelem usus ad ea quae coram Plato disseruit, nos relegat, recte Schaarschmidtius refutavit, praeterea quum canononem illum non probari

ab Albertio luculenter demonstratum sit; rei autem summam ipse Schaarschmidtius non attigit, quae quidem in eo posita est, ut Aristoteles in verbis istis non tantum a praesenti ad praeteritum sed etiam ab activo ad passivum transitum faciat. Etenim quum Aristoteli haec disputanti Platonem ita tanquam praesentem ante oculos versari videamus, ut eum [illegible]legaturus ne nominaret quidem, si deinceps sermone ex activo in passivum mutato novum aliquid addit, quis [illegible] quin videat, non hoc ad eundem Platonem sed ad alı[illegible]uendam referendum esse, quem si non nominavit Aristoteles minus accurate forte sed non inepte locutus est. Ceterum de Xenocrate cogitandum esse quae de eo a Simplicio traduntur (vid. Schol. p. 489 et 427) extra litem ponunt. — Plato autem suppresso nomine ab Aristotele laudatus ut minus te offendat, moneo alios etiam esse locos non paucos, qui in eis imprimis quae de rerum principiis disputavit Aristoteli Platonem continuo tanquam praesentem ante oculos versatum esse demonstrant. Unum simillimum ei quem nunc tractamus afferre juvat ex libro de Genes. et Corrupt. 329 a 15: *οὐγὰρ εἴρηκε σαφῶς τὸ πανδεχές, οὔδε χρῆται οὐδέν.* Quo in loco si verbis quae praecedunt (*ὡς ἐν Τιμαίῳ γέγραπται*) sponte ad Platonem relegamur, simile quoddam in loco, quem nunc tractamus, non desideraveris, dummodo aliud quod peccavit hic Schaarschmidtius non praetermittamus. Is enim quum eis quae ad Sophistam a Platone abjudicandum contra Ueberwegium disputavit, cumulum addidisse sibi videtur contendens ipsum Aristotelem quum diceret de eis, qui *τὸ ἄνισον* respuentes praeter unum ipsam dualitatem infinitam elementum facerent, (*εἰσὶ δε τίνες οἳ δυάδα μὲν ἀόριστον ποιοῦσι τὸ μετὰ τοῦ ἑνὸς στοιχεῖαν, τὸ δέ ἄνισον δυσχεραίνουσιν* 1088 b 11.) a Platone nos ad alios pl abducere, id quidem recte disputavit; fugit [illegible] verbis, quae deinde sequuntur *πολλὰ μὲν οὖν* [illegible]

(p. 1088 b 35.) ea ille embolimo redire Aristotelem ad universam de qua dicere instituerat idearum doctrinam. Quod si verum est, haud facile negaveris eis quae de unitate Parmenidea superanda tanquam causa qua ad idearum doctrinam delati sint philosophi, disputantur, ad nullum alium locum quam ad Platonis Sophistam nos relegari, in quo quidem id ipsum agitur, ut qua ratione exitiosum illud Parmenidis Unum possit superari demonstretur.

Quod si hisce quae nuper movebantur de verbis istis Aristotelicis ad Platonis Sophistam referendis difficultatibus rejectis propius ad rem accedimus, novis implicamur eisque quibus ad intimos cum totius philosophiae tum rationis, quae Platonem inter et Aristotelem intercedit, recessus perscrutandos devolvemur. Accuratius enim Aristotelis verba inspicientes non fugiet nos, ea quae Aristoteles dicit de erroris (ψεύδους) natura cum ejus quod non est natura conjuncti, quod quidem cum eo quod est mixtum rerum multitudinem efficiat, attingere ea quidem illa, quae in Sophista a Platone disputantur, non autem plane eorum sensum assequi. Quod primus Bonitzius animadvertit (Arist. Metaph. p. 576) nihil ille quidem curans, quanti haec discrepantia momenti esset; post eum Ueberwegius, qui ex confusa horum verborum sive ad Sophistam sive ad ea quae coram disputavit Plato relatione auxilium petens novam hujus testimonii Aristotelici pro Sophista auctoritatem impugnandi Schaarschmidtio ansam praebuit. Verissime enim ille quidem quaerere videtur, quo jure si neque Plato nominetur neque ea quae dicuntur, aut ad Sophistam aut ad alium aliquem librum Platonicum quadrent, his verbis Platonis Sophistam laudari contendamus. Quam litem quum Albertius (die Frage über Geist und Ordnung der Platonischen Schriften p. 65 seqq.) ita sibi composuisse visus est, ut Aristotelem, quamquam parum accurate Platonis sensum eum referre concedat, id suo jure fecisse contendat, quippe qui de negationis natura

non tantum Platone planius sed omnino tam plane atque distincte disputaverit, ut nihil ab hac quidem parte in eo desideres [1]), mirum quantum in hac gravissima re abhorret a Prantelii judicio, quo et doctius et acutius recentiorum nullus eum qui de Aristotelis logica est locum illustravit. Is enim quum tanti faciat Aristotelem, ut omnium philosophorum palmam ei concedere non dubitet, in ipsa tamen negationis natura parum recte perspecta eam partem indicavit, ex qua vel Aristotelis logice laboraret [2]). Cujus rei causam quum Prantelius ex eo repetat, quod Aristoteles negationis affirmationisque repugnantiam ex rhetoricis dialecticisque Graecorum qui his delectarentur studiis arripuerit [3]), equidem satis mirari non possum, quod vir acutissimus et philosophorum secundum ipsius quidem sententiam principi tantum derogavit et ea prorsus neglexisse videtur, quae Plato de negationis natura disputans et suae et universae philosophiae fundamentum posuit. Vides difficultatibus quae in verbis illis Aristotelicis ad Sophistam Platonis relatis insunt accuratius perspectis

[1]) Dass er es bemerkte, legt die entschiedene Klarheit über das Wesen des Nichtseins und legen die Unterscheidungen in demselben nahe, welche er trifft. l. l.

[2]) Die Basis aller dieser für die Logik unerlässlichen Untersuchungen, nämlich die Entscheidung des Verhältnisses zwischen Verneinung und Gegensatz, fehlt von vorn herein, sobald das Vorhandensein der Negation als ein objektives aufgerafft wird. G. d. L. in A. I, 144.

[3]) Es scheint, dass Aristoteles aus dem rhetorisch-dialektischen Treiben seiner Nation die Entgegensetzung des Ja und Nein als eine unmittelbar gegebene erbte und in solcher Fassung sie auch in die Apodiktik hinüberzog. Denn wenn er jenes Ja und Nein auch von dem sophistischen und sensualistischen Motive durch [illegible] legung einer intelligiblen Festigkeit der Annahm[illegible] so bleibt ihm doch von da ab die Verneinung in g[illegible] Geltung neben der Bejahung unerörtert stehen. l. l.

deferri nos ad totum qui de negationis natura est quidque de ea Plato et Aristoteles senserint locum examinandum, quod ne longius ab ipsis illis verbis quae disputationis occasionem praebebant aberrare videatur, moneo alias etiam ob Aristotele Platonem, qui eum in hac quidem re consentientem habuit, Sophistarum cum negatione necessitudinem statuentem luculentissime laudari (*διὸ Πλάτων τρόπον τινὰ οὐ κακῶς τὴν σοφιστικὴν περὶ τὸ μὴ ὂν ἔταξεν.* 1206 b 15. *διὸ Πλάτων οὐ κακῶς εἴρηκε φήσας τὸν σοφιστὴν περὶ τὸ μὴ ὂν διατρίβειν.* 1064 b 29) quae quidem verba ad ipsum Platonis Sophistam respicere vix poteris negare.

Jam igitur si totum philosophiae progressum a Platone usque ad Hegelium consideraveris, non te praeteribit, quo ad ipsa et rerum et earum cognoscendarum principia acrius perspicienda mens humana sese accinxerit, eo magis ad negationis naturam rem rediisse et tantum abesse, ut quae circa eam sunt contentiones profligatae sint, ut discrimen ad quod Kantii Hegeliique auctoritate philosophia adducta est, ab nulla alia re potius pendere recte judices, quam quod quaestio de negationis natura minime hercle absoluta primas sibi in philosophia partes deposcit. Quod si mirum tibi videatur, philosophiam tantopere usque laborare ex loco, quem si sanam quam dicunt mentem sequaris et levissimam et simplicissimam dixeris socium me habebis, ea tamen conditione, ut ne summis viris, qui in veritatem perspiciendam omnes vires intenderunt, tanquam nihil agentibus illudas, sed ut ipsam humanae cogitationis quae nunc est imbecillitatem atque aegritudinem incuses ejusque et veros fontes et viam qua ei medeare cognoscere studeas. Sin minus vereor ne ipsam quam possidere tibi videris veritatem minus etiam possideas, quam ei qui sincere naviterque sequentes eam forsitan assecuti non sint. Quod equidem vel de summa veritate, de qua ex divina revelatione persuasum nobis est dictum esse volo.

Quid multa? si ut verbo utar lupum non esse ovem praedicas, numquid aliud agis, quam ut duas has res discernas alteram ab altera separatim ponens? Itaque quum duas res cognitioni subjectas habeas Lupum Ovem, Non illud non tanquam tertiam rem duobus illis te addere scis, ut tria jam habeas Lupum, Ovem, Non: sed hac vocula te uti scis ut te discernere int duo illa animalia indices itaque vocem illam meram esse formam ipsum illud quod est cogitationis tuae indicantem. Quodsi in omni mentis agitatione sive tecum tacite agis sive verba pronuntias — id enim nihil refert — reru formis te uti scis, quas qualescunque sunt notiones nominaveris, alias tamen facile agnosces esse eas, quae rerum extra ipsum cogitationis actum existentium formae sunt sive extra sive intra mentem positarum, alias eas, quae quod in ipso solo cogitationis actu est indicant, et illas quidem effici rerum extra cogitationis actum positarum profecta ad cogitandum sollicitatione (ipsa enim mens tua, si cogitationis actum respicis, res est objectiva et extra ipsam cogitationis actum posita) has vero esse solius mentis tuae cogitationisque effectus. Et has demum ut meras formas sive notiones formales ut appellem, velim mihi concedas. Quodsi statim in mentem tibi venit, quod de vocula „non" contenderim, idem de vocula „est" valere, qua quarta in simplicissima illa propositione „lupus non est ovis" utebaris, non equidem hoc ita esse negabo et ne in his puerorum potius grammaticam discentium quam philosophorum partes agere videamur, ad unum te provoco Millium Anglum illum logicae reformatorem quem dicunt celebratissimum, qui totum fere logicae restituendae fundamentum in voculae Est, qua ad copulandum subjectum eum praedicato utimur, natura mere formali perspecta posuit, in eo ille quidem magnopere falsus, ut et primus hunc loc... sibi videatur, quem jam Plato attigit, et in ... perfecisse ne digito quidem quaestionem m...

negationis notionumque mere formalium vera natura. Sed non est hujus loci accuratius discutere, quae vocum notionumve genera ad meram cogitationis nostrae formam redigantur, in quo quidem, ut ingenue sententiam meam aperiam, totum fere philosophiae fundamentalis quidem munus perficitur. Unum hoc nunc quidem pro certo teneamus, quod nemo sana mente dubitabit, Non illud fieri non posse ut aliud quid significet, quam rerum discretionem cogitationis actui ita cohaerentem, ut ab eo avelli non possit, et si tanquam substantivum Nihil aut Neminem vocari audias cavendum tibi esse, ne simili verborum ludo decipiaris ac Cyclops ille agrestis ab Ulixe illudebatur.

Quod si verum est, illud sponte elucebit negationem omni mentis nostrae agitationi inhaerentem id efficere, ut nisi ejus natura perspecta de rerum veritate nullo modo nobis possit constare. Etenim cum ex notionum mere formalium et earum quae rem significant promiscuo usu id omnino conficitur, ut, nisi de earum discrimine tibi constet, homini similis sis, qui nummos adulterinos gerit probis mixtos, tum Non illud, si non expergefeceris cogitando, philosophum qui nomine dignus sis te gerere non patitur, sin expergefeceris, omnem rerum veritatem in discrimen adducere videtur. Omnis enim mentis agitatio cum in discernendis copulandisque notionibus consistat, unum autem ab altero discernere non possis, nisi hoc non esse illud saltem implicite cogites, planum est remota ex cogitatione negationis vi omnia jam, quae discreto rerum ordine continentur, in Unum indiscretum tanquam confusum quoddam chaos collabi eoque rem adigi, ut neque te ipsum neque ullam aliam rem discretam ab Unius indiscreti voragine omnia deglutiente possis vindicare. Quo fit, ut Non, quod non nisi meram cogitationis nostrae formam atque nostrae ipsius mentis cogitationis effectum esse, cui extra ipsius cogitationis actum nullam essentiam vindicare

possimus, jam pridem cognovimus, idem omnium rerum singularium quasi creatorem quendam debeamus agnoscere. In quo hoc valde te moneo, quamquam in nulla mentis agitatione negatio vim suam non exserit, non ubique tamen eam voce propria exprimi, ne negligas discrimen, quod inter duos quosdam cogitationis gradus intercedit. Etenim si lupum ovem devorasse praedicas, non minus lupum esse ovem negasti, quam si expressis verbis lupum non esse ovem pronuntias. Illic Non illud formale latebat in rebus sive, ut accuratius loquar, in notionibus nominibusve res significantibus, hic propria voce significatum tanquam ipsum sit aliquid ceterarum vocum ordini inseritur. Ex quo duplicem quem indicabam cogitationis gradum proficisci perspicies, unum in quo latet negatio, alterum in quo exprimitur; in qua enim non insit negatio, nulla est mentis agitatio ne minima quidem. Ex quo melius jam sis perspicies quid sibi velit logicorum qui fertur inter propositionum contradictorie et contrarie negantium sive inter negationem et repugnantiam distinctio, quum contradictorie negans propositio sive mera negatio ea demum sit, in qua mere formalis negationis vis pura puta exseritur. Praeterea animadvertas quaeso ex negatione propria voce expressa speciem oriri, qua efficitur, ut negationi essentiam quodammodo tribuamus. Sed haec ad logicam pertinentia nunc missum facio ad metaphysica accessurus. Quod si singulas tantum res mente agitas, quod non tantum communis vita fert sed etiam ipsa philosophia ea quidem quae ad cognitionis humanae conditionem examinandam non rite accedit, Non aut latet, aut sicut ceterae orationis partes tanquam instrumentum cogitationis tantummodo consideratur. Sin autem, quod veri philosophi est, ad principia et rerum ipsarum et cognitionis earum serio p planum est ad alterutrum rem adigi, ut aut cum Parmenidis Spinozaeque doctrinam ad fastigium negationem tanquam substantiam aliquam sump

nihili notionem quasi stipatam aequo jure cum essentiae notione pro altero rerum principio habeas, ut ex duorum horum principiorum Essentiae et Nihili contra se positorum cooperatione totus veritatis ordo oriatur, aut eo quem supra indicavi sensu Negatio sive Non pro mera cogitationis nostrae forma, qua quidem nihil aliud exprimitur, quam cogitationis actum non nisi distinguendis rebus confici, habeamus, ex quo sponte sequitur negationem omni cogitationi nostrae aut occulte aut expressis verbis inhaerentem documentum esse naturae finitae, nempe oppositionum finibus, ex quibus solis negatio exoritur, circumscriptae, quae in cogitatione nostra sese exerit, itaque quum quod finitum est causam sui requirat, ipsa cogitandi indole nos cogi ad agnoscendam naturam infinitam, in qua negatio locum non habet, Deum scilicet, in quo ut iterum cum Apostolo loquar non est Non. — Ut his quae de negatione disputavi aliquid momenti addam vel apud eos qui fere ex recentissimae philosophiae aetate pendere videntur, moneo non haud ita longe ea recedere ab eis quae Kantio in mente erant, quum in philosophiae suae tirocinio de negativarum quas dicunt mathematici quantitatum usu in philosophiam introducendo dissereret, quae quidem, quum parum ille scopum feriret, philosophiam demum in illud discrimen adduxerunt, quod in Hegelii doctrina cernitur. Sed ex hoc jam loco ad Platonem Aristotelemque reversuro, qui quid de negatione senserint quam parum adhuc inter scriptores constet supra monui, liceat mihi ea quae modo de negationis cum ultimis et rerum et cognitionis principiis necessitate significavi in axiomata quaedam contrahere, quibus quasi norma ad gradum, quem aut Plato aut Aristoteles in negationis natura cognoscenda assecutus sit, metiendum utar. Haec sunto:

1) Negatio sive expresse sive latenter omni mentis nostrae agitationi inhaerens documento est, cogitationem nostram, quae nisi in rebus distinguendis non cernitur, esse

actionem essentiae realiter finitae, quippe rerum sibi oppositarum finibus circumscriptae, quae tanquam causam et sui ipsius et omnium rerum finitarum desiderat essentiam realiter infinitam, in quam cum ei non inhaereat realis distinctio cadere non potest negatio. Neque recte dicitur, ex oppositione realiter Infiniti (Dei qui est unus) et realiter Finiti (creaturarum inter se distinctarum) nasci negationem, quum non fingere liceat aliquam cogitationem, quae supra realiter Infiniti et realiter Finiti distinctionem sese efferat, sed ipsius Infiniti vis sit, quae in efficiendo finito sese exserat, finita ergo cogitatio in Infiniti tanquam sui causae perceptione acquiescat necesse sit.

2) Finitum, quum certe duo sibi opposita ponat, natura sua idem est relativum, infinitum ergo absolutum. Negatio ergo cohaeret notioni relativi.

3) Negatio natura sua est mere forma et in negatione expresse posita demum formalium realiumque distinctio in cogitatione nostra plane elucet.

4) Negatio expresse quidem posita eadem est mere subjectiva et si ab ea signa externa removeas, non habet ullam aliam subsistentiam quam in cogitationis actu, cujus forma est judicium quod vocant logici. Negatio latens est ipsa rerum finitarum distinctio et determinatio in cogitationem orationemque humanam transscripta. Et haec quidem in cogitatione non esse non potest, quum res finitae nisi oppositae inter se atque distinctae neque esse neque cogitari possint; non autem fit necessario sed ex singulari aliqua cogitationis affectione, ut homo cogitans negationis formam expresse ponat.

5) Mere formalis haec et subjectiva, quam dicunt, negationis natura non tollitur eo, quod in oratione tanquam communi hominum cogitantium vinculo formam quandam objectivam induit et in ceterarum orati partium ordinem redigitur, quum Non, Nihil, Nemo nuntiamus. Negatio ergo expresse posita merus est

phantasiae atque aegritudinis, qua mentis agitatio humana, quae nunc est, est affecta, documentum. Quae aegritudo quum non ea sit quae singulorum hominum cogitationi, sed quae orationi tanquam communi cogitandi formae inhaereat, efficit, ut nisi in ipsa oratione ejus causam fontemque inquiras, neque inter subjectivum et objectivum, neque inter finitum et infinitivum, relativum et absolutum, formale et reale recta possis distinguere, quae res Kantio recentissimae quam criticam vocant philosophiae chorum ducenti fraudi fuit.

6) Negatio expresse posita cum cogitationi orationique humanae quae nunc est utcunque inhaereat, fieri non potest, quin ad Negationis (sive Nihili) et Essentiae oppositionem in philosophia res redigatur. Quem cogitationis gradum, in quo ut Nihil cum Essentia sic philosophia cum sophistica turbatur, ita demum superabis, ut duorum realiter existentium, essentiae scilicet cogitantis et non cogitantis, mentis et materiae oppositionem finiti ambitum continentium agnoscas; ita enim efficitur, ut reale infinitum id intelligas, in quo suo quidem modo continetur, quod finiti ambitu sese exserit; neque autem negatio in Infinitum extenditur, quippe quae ex Finiti demum reali existentia oriatur, neque illud ipsum Infinitum, eo quod negationem ab eo removemus, determinationem exuit; quum ipsa illa negationis cum determinatione necessitudo ex finitae cogitationis forma oriatur, quam quidem non licet transferre ad Infinitum. Quae huic sententiae inesse videntur difficultates, non eae rerum veritati sed illi cogitationis aegritudini tribuendae sunt, quae in expresse ponenda negatione cernitur. Nam si nihil quam ipsarum rerum finitarum discretarumque verum ordinem in causa sua, qui est Deus creans, intuemur, nihil est, quod mentem turbet.

7) Oratio humana partium suarum, quarum principales sunt nomen et verbum, organica distinctione summum illum cogitationis gradum eatenus indicat, qua per negationem

et cetera, quae mere formalia sunt, tanquam realia significanda licet. Verbum enim, quod a nomine eo distinguitur, quod personae in se significationem recipit, et nomen, quod in ipsius substantiae significatione accquiescit, conjuncta demum quum propositionem (*λόγον*) constituant, extra quam ratio vagari non patitur cogitationem, oratione formali quodam modo duo principia realia tanquam rationis limites designantur, quos excedere quidem nobis non licet, quae autem in unum quod est sublimius si non coirent, ipsa conjunctione facta nec exprimerent nec elicerent cogitationem. Ipsa igitur orationis forma, qua ratio continetur, argumento est esse realiter Infinitum, in quo personae sive personarum et substantiae notiones in unum coeunt. Vides significare me summum revelationis mysterium, quo veram Dei summi cognitionem ex superata demum spiritualium et corporearum oppositione, qua rerum finitarum ambitus continetur, petere jubemur et omnino ad cognitionis humanae conditionem expediendam provocare me ad ea, quae de Deo, de creatione, de homine ejusque sanciata conditione divinitus edocemur. Quod ne nimium philosophiae qua hodie floret laudi detrahere videatur, Cartesium in memoriam tibi revoco, qui quum spiritualium corporaliumque oppositionem (id enim indicatur per rem cogitantem et extensam) philosophiae fundamentum poneret, ita demum perfectae philosophiae auctor evadere poterat, si ab hac oppositione cum ad formalium realiumque in cogitatione orationeque humana turbatarum sinceram distinctionem tum ad negationis naturam vere cognoscendam processisset. Contra evenit cum Spinoza, Cartesii successor, negationem et determinationem idem esse praedicans, mereque formalem ex finiti notione exortam negationis naturam non tenens, ut formalis cum reali, sic subjectivi cum objectivo, relativi cum absoluto, infinito cum finito confundendi philosophiae auctor fuit. Sed haec hactenus.

Plato igitur Aristotelesque, ut ad eos jam revertamur, a recentioribus philosophis Kantioque non tam eo differunt, quod ad cognitionis humanae veritatem examinandam non accesserint, quam quod in hoc negotio religiosius intra eos limites, qui oratione tanquam communi hominum ratione praeditorum vinculo atque fundamento praescribuntur, sese continebant. Quamquam enim ipse Aristoteles cum sophistarum parte rerum significationem quae in oratione fit ex mero hominum inter se convenientium arbitrio profectas esse contendebat, quam sententiam si premis ipsam rationem humanam projici hodie videre licet; non tamen haec fuit mens Aristotelis, quem non semel levius quam par erat sententiam posuisse non possumus negare. Intra eos igitur qui orationis lege scribuntur fines sese continentes Plato et Aristoteles ad summa illa cognitionis principia in negationis natura recte perspicienda posita ita accesserunt, ut ipsam veritatem illi quidem assecuti non sint, alter autem alteram ejus partem attigerit pro diverso quem in philosophia tenebant gradum, qui in nullo loco clarius elucet quam in negationis natura investiganda. Plato, ut fuit post Socratem unicus verae philosophiae auctor, ex quo totus etiam pendeat Aristoteles, intimos veritatis recessus primus adiit et ad plane eam cognoscendam viam munivit, quum in eo esset, ut negationis naturam mere formalem caperet et ad orationis, quae verbi nominisque differentia superata perficitur, naturam cognoscendam pervaderet. Aristoteles, qui non nisi Platonis vestigiis insistens in philosophia locum obtinet, subjectivam negationis naturam melius aliquanto quam Plato intellexit ejus cum judicio necessitudinem cognoscens; sed quum et ipsum judicium, in quo subjectiva orationis vis elucet cum oratione (λόγῳ) confunderet et de toto veritatis ambitu summisque rerum principiis inquirendis aliquantum relaxaret, eis formis rem irretitam reliquit, quae posteris fraudi fuerunt. Haec quae

universim dicta obscuriora videantur clarius elucebunt si ad singula accedamus.

Plato igitur quum totus in eo esset, ut a sophistarum fuco veram philosophiam vindicaret, inter sophistam autem et philosophum ita discerneret, ut hunc cum eo quod esset illum cum eo quod non esset rem habere contenderet, in quo quidem Aristotelem consentientem habuit, planum est quantopere ad negationis naturam inquirendam toto quo in philosophiam ferebatur studio coactus sit. Quippe qui nisi ea cognita ab erroris periculo, qui aut aliam rem pro alia aut quod summum est id quod vere non est et nullam aliam essentiam quam in cogitationis actu aut orationis forma habet pro eo quod est menti nostrae ingerit, vindicari nos non posse probe intelligeret. Ex quo uno loco satis jam elucet, quam prorsus a vero Platonicae philosophiae scopo aberraverint recentissimi illi *Πλατωνομάστιγες*, qui vel ob rerum tractarum futilitatem Sophistam et ceteros fere dialecticos dialogos a Platone abjudicent, in imaginandi arte potius quam in veri falsique acri judicio Platonis philosophiam ponentes eumque potius poetam quendam postumum quam philosophorum principem habentes. Qui autem fuerit Platonis in negationis naturam inquirentis scopus quemque in hac re gradum attigerit, id nisi ejus cum Parmenide controversia recte intellecta non tibi constabit. Ea enim tanquam meta fuit, circa quam omnis dialecticae Platonicae progressus moveretur. Parmenides igitur, qui praeter unum nihil esse contendens cum rerum multitudine negationem simul tollebat, si rem respicis, prorsus idem dicit, quod mihi negationis ipsius mere formalem subjectivamque naturam praedicanti in animo est; rudi tamen ille nimiumque agresti, quae fuit philosophiae infantia, modo rem tr[...]
Scilicet id quidem vel primo aspectu vere philos[...]
(quod cum Platone Parmenidi tribuere non [...]
patere et potuit et debuit, quum non esse aliquid di[...]

eo significari, ut essentiam negemus, et cum negamus aliquid, non velle nos illud quod negamus tanquam essentiam aliquam ponere. Cur autem omnino non esse aliquid praedicemus, quum nisi quod aliquo saltem modo sit praedicare non possimus, qui fiat, ut nisi negando mentis agitatio non procedat, ex quo fonte manet illa negationis efficacia, quam et in cogitatione orationeve humana et in ipsa rerum naturae discretione sese exserere videmus, id Parmenides quaerere neglexit, hoc uno contentus, ut philosophi esse contenderet, ex multarum rerum specie fucosa ad unum quod vere esset confugeret. Quem si nihilominus in eo laborantem deprehendimus, ut naturalem aliquam philosophiam proponeret, patet in eum demum cadere, quod vulgo in Platonem calumniantur, quem idearum doctrina eis quae oculis conspicimus veritatem detraxisse putant, ita Platonis mentem in idearum doctrina non intelligentes, ut quod ille de negatione disputavit non recte aestimaverunt. Plato igitur in eo cum Parmenide consentiens, ut quod non esset ne cogitari quidem statueret, in eo ultra Parmenidem progressus est, ut in causas inquireret, quibus fiat, ut in cogitatione sive, ut ex Platonis mente loquar, in oratione negationi locum non concedere non possimus. Scilicet rerum apparentium universitati, quam pro mera specie Parmenides habebat, tantum tribuit Plato, ut multa esse concederet, ex quo, quum non idcirco Unum summum Parmenidis tolleret sed et Unum et Multa esse statueret, illico sequebatur ille negationis cognoscendae gradus, quem in Sophista expressum videmus, ubi negationis in Alius (θατέρου) formam sese induentis natura mere formalis ita dissimulatur, ut simul fons, ex quo plena ejus cognitio manet, aperiatur. Etenim in Unius Multorumque reali distinctione latet infiniti et finiti, absoluti et relativi distinctio, qua primum gradum faciendum esse ad negationis naturam mere formalem prorsus cognoscendam supra monuimus. Quodsi ex ipsa jam quarumlibet multarum

rerum inter se distinctione facta Non mere formale fluere tibi videatur, veluti supra lupum non esse ovem ponebamus, verum illud quidem est ex mente eorum, qui ita inter singularum rerum multitudinem versantur, ut de una summa eaque absoluta essentia sincere non cogitent eamque projiciant. Platonem autem in hoc gradu subsistere non patiebatur ipse philosophiae quo tunc jamjam gaudebat progressus, quum Heraclito omnia moveri motumque summum rerum principium esse contendente, cui quidem Parmenides unum Esse immobile opposuerat, jamjam ad repugnantiam duorum summorum principiorum res reducta erat, quae nisi superaretur de rerum veritate actum esse clare Plato intelligebat. Nec minus ei illuxerat illa repugnantia, qua rerum quae sensibus percipiuntur et in quibus motus sese exserit cognitionem inter et ratiocinationem, quae ad unum absolutum fert, distrahimur, relegari nos ad nominis verbique distinctionem, qua orationis lex continetur. Itaque quum Plato et in Unius Multorumque reali distinctione ad negationis mere formalem naturam perspiciendam primum gradum fecisset et duo summa principia tanquam realia posuisset, ultra quae absoluta demum essentia esset quaerenda, in eo erat, ut prorsus rei veritatem assequeretur, qua et negationis mere formalem cumque relativo et finito conjunctam naturam cognosceret et absolutum tanquam eam substantiam, in qua negatio locum non habet. In qua summa veritate eum, quippe qui revelationis divinae nondum esset particeps, pedem figere non valuisse, philosophus dialogus desideratus documento est. Confirmatur autem ille quem assecutus erat cogitandi gradus a Platone in Parmenide, cujus dialogi summa in eo posita est, ut ad absolutam substantiam cognoscendam perducamur, quae et supra ceteras oppositiones et supra ipsam affirmationis negationisque repugnantiam sit elata [1]);

[1]) Conf. quae in libro de Platonis philosophia ex
p. 244 seqq.

sese in eis dialogis, in quibus ut in Phaedro et Symposio idearum veritatem quasi poetico quodam furore ita intuetur Plato, ut de negatione ne cogitet quidem; et in ipsa dialectica totius philosophiae constructione, quam libri de Civitate referunt, negationis mere formalis natura, si rem respicis, planis verbis pronuntiatur. p. 478 B. Ἆρ' οὖν τὸ μὴ ὂν δοξάζει; ἢ ἀδύνατον καὶ δοξάσαι τό γε μὴ ὄν. — Ex quo facile judicabis, quam parum Aristoteles ea, quae de ideis Plato docuit, perspexerit, quum inter argumenta, quibus eas impugnat, praeter alia hoc afferat, quod negationum quoque ideae Platoni statuendae sint. (Metaph. 990 b. 10.)

Platonis igitur tota ratio philosophica ad dialecticam redigitur, in qua logices metaphysicesque quas nunc vocamus principia quasi obvoluta tenentur, cujusque fons est summa orationis humanae lex, quae in eo cernitur, ut nisi verbi nominisque unione facta cogitationem plane exprimere non possis. Ex quo quod praetereundo moneo elucet, qui factum sit, ut Prantelius vir acerrimi ingenii in Platonis dialectica aestimanda tantopere a vero aberraverit, quippe quam ex aemulatione quadam Graecorum animis inhaerenti potius quam ex rationis divinae vestigiis in orationis humanae lege, cujus perfectissimam formam Graecorum lingua refert, deduxerit.

In quo autem loco philosophiae Platonicae summam positam esse indicavi, ad ipsum Aristoteles sese applicuit ne in hoc quidem deserens Platonis doctrinam, sed fructum ejus tenui quodam et exili modo in suum usum convertens. Uti enim quae Aristoteles in rerum natura melius cognoscenda praestitit ex ipsa idearum doctrina ab illo impugnata petivit, quippe quam si alienam putas a desiderio, quod ex Platonis sensu Socrates in Phaedone pronuntiat, ut secundum rationem rerum natura exponatur, vereor ne parum intellexeris, sic in orationis (*λόγου*) natura constituenda ad subjectivam ejus partem applicuit.

verbi nominisque distinctionem cum subjecti praedicatique distinctione fere turbans eorumque, quae luculentissime Plato in Sophista universae dialecticae disputationi cumulum addens de objectiva sive metaphysica et subjectiva sive logica orationis vi discernenda disputat, *δόξα*, qua *φάσις* et *ἀπόφασις* continetur, a *διανοίᾳ*, quae a *λόγῳ*, cujus partes nomen et verbum ad substantiam et motum referuntur, sola pronuntiatione distinguitur, diserte separata (Soph. 263d — 264B) nullam prorsus rationem habens. Ita factum est, ut Aristoteles negationis naturam mere subjectivam nec non formalem et relativam aliquanto luculentius quam Plato exposuerit, quam quidem cum judicio, in quo solo negationis mere formalis natura sese exserit, conjunctam esse bene cognovit. Quod quum totus ut ita dicam Aristoteles clamet, ut uno loco laudando rem conficiam, ad Metph. 1027, b. 30. te relego; ubi haec dicit: *ἐπεὶ δὲ ἡ συμπλοκή ἐστι καὶ ἡ διαίρεσις ἐν διανοίᾳ ἀλλ' οὐκ ἐν τοῖς πράγμασι, τὸ δὲ οὕτως ὄν ἕτερον ὄν τῶν κυρίως (ἢ γὰρ τὸ τὶ ἔστι ἢ ὅτι ποιὸν ἢ ὅτι πόσον ἢ εἴ τι ἄλλο συνάπτει ἢ διαιρεῖ ἡ διάνοια) τὸ μέν ὡς συμβεβηκὸς καὶ τὸ ὡς ἀληθὲς ὂν ἀφετέον· τὸ γὰρ αἴτιον τοῦ μὲν ἀόριστον, τοῦ μὲν τῆς διανοίας τι πάθος καὶ ἀμφότερα περὶ τὸ λοῖπον γένος τοῦ ἄντος καὶ οὐκ ἔξω δηλοῦσιν οὖσάν τινα φύσιν τοῦ ὄντος.* Sed idem quum ex subjectivi et objectivi confusione, quae orationis humanae formae inhaeret, aliquanto minus quam Plato emerserit simulque ab infiniti finitique reali distinctione aliquanto longius recesserit, nihilominus ipsius orationis forma eo adductus est, ut negationi, qua in oratione exprimitur, essentiam quandam objectivam tribueret. Ita factum est, ut Aristoteles logica illa monstra, quae in nominibus verbisque infinitis (velut *οὐκ-ἄνθρωπος οὐκ-ἔχει*) cernu[illegible] nobis obtrudat, quod invitum eum fecisse ipsa [illegible] docent cap. *Περὶ Ἑρμην.* 16 a 13. *τὸ δὲ οὐκ ἄνθρω[illegible] οὐκ ὄνομα· οὐ μὴν οὐδὲ κεῖται ὄνομα, ὅτι δεῖ [illegible]*

αὐτὸ, οὔτε γὰρ λόγος οὐδὲ ἀπόφασίς ἐστιν. ἀλλ' ἔστω ὄνομα ἀόριστον. Scilicet dissimulare sibi non poterat Aristoteles, hos logices suae quosdam esse abortus, quibus tamen carere non posse sibi videbatur. Eodem pertinet, quod esse quodammodo vel ea quae non essent (1003, b. 10. *διὸ καὶ τὸ μὴ ὂν εἶναι μὴ ὂν φαμεν*) et multifarium, ut id quod esset etiam id, quod non esset, esse (1089, a. 15. *πολλαχῶς γὰρ καὶ τὸ μὴ ὄν, ἐπειδὴ καὶ τὸ ὄν*) statuit. In quo si Aristotelem non effugisse planum est improprie dici esse (*ὁμονύμως δὲ λεγόμενον τὸ ὄν*: 1003, b 6. 1027, b. *τὸ δὲ οὕτως ὂν ἕτερον ὂν τῶν κυρίως*), ne minoris facias hanc quam sibi concessit in definienda essentiae notione laxitatem, poteram te delegare ad insignem substantiae definitionem, quae ipsam illam laxitatem sapit, quum quod ceteris *τοῦ ὄντος* generibus ad categorias relatis dicitur essentiam improprie convenire, idem valeat de ceteris categoriis relatis ad *οὐσίαν*, cujus definitionem Aristotelem constat petiisse ex praedicati ad subjectum relatione. Sed ne longior sim in uno loco laudando acquiescam, ex quo elucet, quam parum sibi constiterit Aristoteles in hac re. Nam idem Ens et Non-ens ex *φάσι* et *ἀπόφασι* enatum quod Metaph. 1027, b. 30. *ἕτερον ὂν τῶν κυρίως* praedicaverat, 1051, b. prae ceteris generibus tanquam *τὸ κυριώτατα ὂν* praedicat. Ex eodem fonte manaverunt quae Aristoteles in ipsis rerum principiis constituendis negationi tribuit reali illi quidem quam *στέρησιν* vocat, quae in negationis et materiae notionibus turbat, cetera hujus generis; quae cum multo lucidiora, quae Plato in hoc loco praeiverat, obumbrarent, dici non potest, quantopere posteris fraudi fuerint. Scilicet quum vera *λόγου*, quam Plato praeiverat, definitione neglecta in mera orationis forma ita inhaeserit Aristoteles, ut eam pro rerum veritatis regula haberet, quid est quod miremur, quod ut ita dicam genus humanum, cujus cogitandi tota ratio ex orationis lege pendet, in

meditandi quasi deserta quaedam abduxit. Quod cave ne ita dictum putes, ut orationi velim detrahere; sed ut ad ejus veram naturam perspiciendam te impellam, cujus vestigia sequentes eo perducimur, ut negationem affirmatione oppositam in solo judicio, quod est subjectiva et formalis orationis (*λόγου*) pars, locum habere cernamus, ipsius autem *λόγου* vim positam esse in duorum realium et positivorum (nominis et verbi) differentia, qua quum realis finiti notio exhibetur, ad reale infinitum tanquam finiti causa evehimur.

Jam si ex hoc circuitu, quo tamen non sine consilio usus sum, ad verba Aristotelis, a quibus profecti sumus, revertimus, primum quidem id assecuti esse videbimus, ut discrepantiae, quae inter Aristotelis verba et Platonis in Sophista exhibitam sententiam de multi (*τοῦ πόλλου*) cum negatione necessitudine intercedere videbatur, luculentissime explicandae pares simus. Discrepantiam illam optime jam Albertius v. d. exposuit, quum rerum multitudinem, quam Aristoteles dicit Platonem voluisse demonstrare ex ejus quod non est existentia, a Platone potius sumptam esse contendit, ex qua negatio explicetur [1]). In eo autem virum acutissimum a vero aberrare, quod Aristotelem, quem sententiam Platonis non integram referre sed quodammodo in contrarium vertisse bene animadvertit, nihilominus suo id jure fecisse illum contendit, quippe melius quam Plato negationis naturam perspexerit, id equidem eis quae disputavi ipsi persuasurum me esse spero. Etenim Aristotelis fuit, ei quod non est, et quatenus in cogitatione et in oratione exprimitur et in ipsa rerum natura existentiam

---

[1]) l. l. p. 67. Der Aristotelische Ausdruck *βούλεται μὲν δὴ τὸ ψεῦδος* ist in diesem Sinne richtig; die Vielheit des Seienden aber, welche Aristoteles auch als des Seins des Nichtseienden erklärt, die ist im Sop vorausgesetzt, und sie wird nicht durch diesen, sonu umgekehrt dieser durch sie gewonnen.

quandam objectivam vindicare, itaque non fortuito sed necessario factum est, ut ex universa ejus philosophiae ratione profectum, ut verum Platonis in Sophista consilium non perspiceret suamque ei mancam sententiam obtruderet, quod non semel eum fecisse nec in levissimis rebus criticos eo minus latebit, quo magis philosophorum principes aequa lance pensitaverint. In quo id gravissimum est, ut rite animadvertamus, de cogitationis ἀντιπεριστάσει quadam hic agi, quum Plato quidem θάτερον, quo rerum multitudo uni summo enti opposita continetur, tanquam negationem aliquam realem et existentem ponens id unum intenderet, ut negationis mere formalem naturam teneret, Aristoteles autem, qui in negationis cum judicio conjungenda vi, ex quo sponte mere subjectiva et formalis ejus natura fluit, fructum Platonici operis, quo ad discernendum in oratione subjectivum ab objectivo, logicum a metaphysico (δόξα et λόγῳ sive διανοίᾳ) res adducta erat, percipiebat et in suum usum convertebat, ad hanc distinctionem parum animadvertens et in orationis forma haerens, ipsam in oratione expressam negationem ad obfucandum aliquanto verum Platonis sensum adhiberet.

Quodsi difficultate etiam ea, quae in sententia Platonis minus accurate ab Aristotele expressa sita est, remota locum, de quo proficiscebamur, plane jam expeditum habemus nullumque nobis dubium relinquitur, quin verba Aristotelis 1089, a 13 βούλεται etc. ad Platonis Sophistam sint referenda, fructus uberiores ex his difficultatibus superatis nobis percipere licebit. Primum enim Sophista Platonis tantum abesse ut ignotus fuerit Aristoteli videmus, ut vividissime ei ante oculos versatus sit totusque ille in eo fuerit, de cujus nempe, quum eum laudaret, ne nomine quidem referendo cogitaret; quod non tantum de Sophista sed de tota hac dialecticorum dialogorum serie valere alias demonstravi. Quod si verum est ad dejiciendam criticam platonico-aristotelicam de gradu, quem nunc obtinet,

facere videtur. Falluntur critici, qui ex nomine verbisve diserte relatis ab Aristotele judicium de Platonicorum scriptorum genuitate pendere arbitrantur. Falluntur, qui, quamquam id jam neminem latet metaphysica Aristotelis esse farraginem sero in unum collectam, usque tamen eis tanquam opere ab ipso Aristotele absoluto utuntur et ne de libris XIII et XIV quidem tanquam de meris lucubrationibus cogitare videntur. Falluntur et paene dicam falli volunt, qui non vident, non tantum totum Aristotelem in eis, quae ad rerum cognitionisque earum principia pertinent, a Platone pendere, quod quidem hodie pauci jam sunt qui dissimulent, sed etiam usque ad extremam aetatem Aristotelem in Platonis sententia melius perspicienda laborasse, in quo, quamvis severum sese gesserit judicem, nunquam tamen plene sibi satisfecisse quam maxime ipsa idearum impugnatio docet. Sed de his quum alias accuratius disputaverim, nunc ad fructus ex loco, quem tractandum proposui, recte intellecto ulterius percipiendos revertor. Etenim quum nullum dubium nobis relinquatur, quin verbis illis ad Platonis Sophistam delegemur, eodem manifesto referenda sunt, quae paulo supra (1089, a 1) Aristoteles de Parmenidea unitate superanda tanquam idearum doctrinae fonte dicit. Ex quibus verbis duplicem occasionem petimus Aristotelem levitatis accusandi, quam ille quidem nescio an ipsis verbis suis prae se ferat, quum obsoletis quibusdam difficultatibus illos, qui ideas doceant, ad hunc cogitandi excessum compulsos esse haud sine contemptu dicat (*πολλὰ μὲν οὖν αἴτια τῆς ἐπὶ ταύτας τὰς αἰτίας ἐκτρόπης, μάλιστα δὲ τὸ ἀπορῆσαι ἀρχαϊκῶς*). Primum enim mirum quantum haec Aristotelis sententia de idearum doctrinae origine discrepat ab altera, quae vulgo fertur et quam ter repetita vice diserte pronuntiat Aristoteles, Platonem Heracliti sententia Socratis doctrina imbutum ad ide[...] doctrinam ascendisse. Ad Socratem quod attinet plan[...]

est; quum autem praeter eum alias ad Parmenidem, alias ad Heraclitum solum nos releget Aristoteles, vides neutrius in effingenda idearum doctrina vim eum fugisse, non autem eo illum rem perduxisse, ut duarum partium sub uno conspectu consideratarum vim aestimaret, quem quidem in idearum doctrinae origine aestimanda gradum Aristoteles, quae fuit ejus auctoritas, posteris quasi hereditariam reliquit. Deinde si accuratius perpenderis argumenta, quibus Aristoteles in loco quem tractavimus Parmenidis unitatem refellisse sibi visus est, insigne tibi offertur documentum angustiarum, ad quas ex Platonico impetu Aristotelis opera philosophiae principia redacta sunt. Quid enim, quoniam in categoriis essendi varietas cernitur, ideo Parmenideam unitatem refutatam esse Aristoteli credamus! Quid quod in singulis categoriis negationem affirmatione oppositam tanquam ens aliquod ille ponebat, ideo Platonem putabimus nihil dixisse, quum ex Infiniti sive Unius et Finiti sive Multorum reali distinctione, (id enim significatur eo, quod Multum tanquam *ϑάτερον* Uni opponit) negationis naturam deducere conaretur? Quidquid denique de categoriarum origine statuis, vides Aristoteli eas in formulas abiisse, quarum finibus et rerum ipsarum et cognitionis earum principia circumscriberet; categoriae autem cum ad substantiae notionem, quae subjecti notione continetur (categ. 2, a. 11 *οὐσία δέ ἐστιν ἡ κυριώτατά τε καὶ πρώτως καὶ μάλιστα λεγομένη ἣ μήτε καϑ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται μήτ' ἐν ὑποκειμένῳ τινί ἐστιν*) redigantur, id effectum est, ut ad mere formalem orationis vim, quae in judicio quod vocant logici elucet, neglecta reali verbi nominisque distinctione, philosophica cogitandi ratio relegaretur, cui quidem et christiana philosophia, quam scholasticorum opera absolutam quandam formam induisse putant ei, qui hodie ecclesiam turbant, et recentiorum philosophia, qui a scholasticorum dominatu sese vindicasse sibi videntur, sese addixerit.

Reliquum est, ut orationis humanae legem, a qua qui recedit ne ad balbutiendum quidem sive in ipsa vita sive in philosophia pertingit, melius excutiendam accingamur, Platonis vestigia sequuti, et ad veritatis divinitus nobiscum communicatae bonitatem rectius aestimandam.

Adam, Franz.

DE AUCTORE LIBRI PSEUDO-ARISTOTELICI ΠΕΡΙ ΚΟΣΜΟΥ.

DISSERTATIO INAUGURALIS

QUAM

CONSENSU ET AUCTORITATE

AMPLISSIMI PHILOSOPHORUM ORDINIS

IN

ALMA LITTERARUM UNIVERSITATE

FRIDERICA GUILELMA

AD SUMMOS

IN PHILOSOPHIA HONORES

RITE CAPESSENDOS

DIE XXVIII. M. FEBRUARII A. MDCCCLXI.

H. L. Q. S.

PUBLICE DEFENDET

AUCTOR

FRANCISCUS ADAM

SILESIUS.

ADVERSARIORUM PARTES SUSCEPERUNT:

R. DAHMS, PHIL. DR.
I. GRUNDEY, PHIL. CAND.
G. SCHUPPE, PHIL. DR.

BEROLINI

TYPIS EXPRESSIT GUSTAVUS SCHADE.

Reliquum est, ut orationis humanae legem, a qua qui recedit ne ad balbutiendum quidem sive in ipsa vita sive in philosophia pertingit, melius excutiendam accingamur, Platonis vestigia sequuti, et ad veritatis divinitus nobiscum communicatae bonitatem rectius aestimandam.

DE AUCTORE LIBRI PSEUDO-ARISTOTELICI ΠΕΡΙ ΚΟΣΜΟΥ.

DISSERTATIO INAUGURALIS

QUAM

CONSENSU ET AUCTORITATE

AMPLISSIMI PHILOSOPHORUM ORDINIS

IN

ALMA LITTERARUM UNIVERSITATE

FRIDERICA GUILELMA

AD SUMMOS

IN PHILOSOPHIA HONORES

RITE CAPESSENDOS

DIE XXVIII. M. FEBRUARII A. MDCCCLXI.

H. L. Q. S.

PUBLICE DEFENDET

AUCTOR

FRANCISCUS ADAM

SILESIUS.

ADVERSARIORUM PARTES SUSCEPERUNT:

R. DAHMS, PHIL. DR.
I. GRUNDEY, PHIL. CAND.
G. SCHUPPE, PHIL. DR.

BEROLINI

TYPIS EXPRESSIT GUSTAVUS SCHADE.

Aristotelios qui nunc circumferuntur libros non omnes genuinos esse, iam inde a renatarum litterarum tempore intellectum est et saepenumero disceptatum. est autem artis criticae, scripta supposita non tantum certo iudicio notare, sed etiam vero auctore inveniendo suum cuique reddere. utrumque multi homines doctissimi in libro qui inscribitur **περὶ κόσμου πρὸς Ἀλέξανδρον** iam pridem tentaverunt. atque quo facilius et proclivius erat, huius libelli et dictionem et doctrinam ut alienam ab Aristotelis philosophandi ratione dignoscere: eo incertioribus fundamentis altera quaestionis pars, qua quisnam librum conscripserit exponendum est, inniti videbatur. ac primi quidem qui, quod sciam, illum libellum ab Aristotele abiudicaverunt, Erasmus, Muretus, Julius et Josephus Scaligeri, Casaubonus, Salmasius, Menagius, G. J. Vossius, Dan. Heinsius, alii quos J. A. Fabricius (Biblioth. Graec. III, V, 13, p. 232—234 Harl.) nominat, fuerunt. quibuscum quamquam recentiores philologi plerique omnes consenserunt: tamen in statuendo tandem auctore mirum quantum inter se dissenserunt. verum etiam fuerunt, qui veterum testimoniorum auctoritatem imprimis secuti librum **περὶ κόσμου** inter genuina Aristotelis monumenta referrent, veluti J. A. Fabricius, Olaus Wormius (a. 1577), Vul-

canius (a. 1591), Jo. Langius (a. 1601), Elmenhorstius (a. 1621), Battesius et nuper C. H. Weissius.

Equidem cum iam eandem quaestionem tractandam mihi sumpserim, eum in exponendo ordinem sequar, ut primo loco veterum scriptorum qui librum π. κ. commemorant testimonia in medium proferam, deinde ut nostrae aetatis philologorum, qui de hac re explanate quaesiverunt, sententias examinem, et tertio tandem loco ut commendem et defendam, quem egomet verum libri π. κ. auctorem esse mihi persuaserim. —

I.

Omnium veterum scriptorum qui ad librum π. κ. respiciunt L. Apuleius vetustissimus est. exstat enim liber de Mundo ab Apuleio scriptus qui cum Graeco libro π. κ. maximam partem ad verbum conspirat. de qua quidem re priusquam plenius disputem, ceteros mihi quotquot innotuerunt testes laudare liceat.

Atque J. A. Fabricius quidem (Biblioth. Gr. III, p. 232) nostrum libellum etiam a Demetrio memorari et Aristoteli tribui refert. doleo quod hoc testimonium accurate examinare fortasse nequeo: nam quod Fabricius nos ad Demetrii libri περὶ ἑρμηνείας caput 253 reicit, hoc calami lapsu factum esse consentaneum est, quoniam illo quidem loco neque Aristotelis neque libri π. κ. ulla mentio fit. respexit autem Fabricius, nisi fallor, ad ea, quae Demetrius π. ἑρμ. (c. 233 et) c. 234 de Aristotelis epistulis tradit, quorum quae ad nostram rem pertinere videntur, adscribam: (Ἀριστοτέλης μέν τοι καὶ ἀποδείξεσί που χρῆται ἐπιστολικαῖς..) ἐπεὶ δὲ καὶ πόλεσί ποτε καὶ βασιλεῦσι γράφομεν, ἔστωσαν τοιαῦται αἱ ἐπιστολαὶ με-

κρὸν ἐξηρμέναι πως. στοχαστέον γὰρ καὶ τοῦ προσώπου, ᾧ γράφεται ἐξηρμένη μέν τοι καὶ οὐχ ὥστε σύγγραμμα εἶναι ἀντ' ἐπιστολῆς, ὥσπερ αἱ Ἀριστοτέλους πρὸς Ἀλέξανδρον, καὶ πρὸς τοὺς Δίωνος οἰκείους ἡ Πλάτωνος. constat quidem ex hoc loco, Demetrium epistulas ab Aristotele ad Alexandrum scriptas novisse: illud vero dubitationi perquam obnoxium est, num nostrum librum *περὶ κόσμου πρὸς Ἀλέξανδρον* illis verbis significaverit. certe nihil nos cogit, ut eum de libro *π. κ.* cogitasse nobis persuadeamus. at quo gravior et locupletior testis ille Demetrius est: eo accuratius investigemus necesse est, num libri *π. κ.* mentionem fecerit. quare reliquos quoque locos quibus Aristotelis epistulas laudat exscribere mihi liceat. c. 223: *Ἀρτέμων μὲν οὖν ὁ τὰς Ἀριστοτέλους ἀναγράψας ἐπιστολάς φησιν ὅτι δεῖ ἐν τῷ αὐτῷ τρόπῳ διάλογόν τε γράφειν καὶ ἐπιστολάς κτλ.* c. 225: *τίς γοῦν οὕτως ἂν διαλεχθείη πρὸς φίλον, ὥσπερ ὁ Ἀριστοτέλης πρὸς Ἀντίπατρον ὑπὲρ τοῦ φυγάδος γράφων τοῦ γέροντός φησιν κτλ.* c. 230: *εἰδέναι δὲ χρὴ, ὅτι οὐχ ἑρμηνεία μόνον, ἀλλὰ καὶ πράγματά τινα ἐπιστολικά ἐστιν. Ἀριστοτέλης γοῦν ὡς μάλιστα ἐπιτετευχέναι δοκεῖ τοῦ τύπου ἐπιστολικοῦ· τοῦτο δὲ οὐ γράφω σοί, φησίν· οὐ γὰρ ἦν ἐπιστολικόν.* vides certam et exploratam libri *π. κ.* commemorationem apud Demetrium exstare nullam; quocirca eum ex testium quos quaerimus numero eximendum esse existimo.

Certum vero et indubitatum libri *π. κ.* testimonium exstat in Cohortatione ad Graecos, quae inter Justini Martyris scripta circumfertur. etenim in hoc libro apologetico (c. V. p. 26. ed. Otto) haec legimus: *Ἀριστοτέλης δὲ ἐν τῷ πρὸς Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα λόγῳ σύν-*

τομάν τινα τῆς ἑαυτοῦ φιλοσοφίας ἐκτιθέμενος ὅρον... πέμπτον αἰθέριόν τι καὶ ἀμετάβλητον ἀναπλάττων σῶμα ἐν τούτῳ αὐτὸν (scil. τὸν θεὸν) εἶναί φησιν. γέγραφε γοῦν οὕτως· οὐχ ὥς ἔνιοι τῶν περὶ τὸ θεῖον πλημμελούντων ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν θεὸν εἶναί φασιν. εἶτα ..Ὅμηρον εἰς ἀπόδειξιν τῶν ὑπ' αὐτοῦ περὶ τοῦ αἰθερίου σώματος λεγομένων καλεῖ μάρτυρα. γέγραφε γάρ· οὕτως γοῦν καὶ Ὅμηρος ἔφη· Ζεὺς δ' ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι. consentaneum quidem est, scriptorem Cohortationis ex memoria tantum duos nostri libelli locos attulisse; sed dubitari nequit, quin prior locus referendus sit ad librum π. κ. p. 391 a 15: ἧς (scil. τῆς γῆς) τὸ ἀνωτάτω θεῶν οἰκητήριον οὐρανὸς ὠνόμασται et p. 392 b 5: οὐρανοῦ δὲ καὶ ἄστρων οὐσίαν μὲν αἰθέρα καλοῦμεν, οὐχ ὥς τινες διὰ τὸ πυρώδη οὖσαν αἴθεσθαι, πλημμελοῦντες περὶ τὴν πλεῖστον πυρὸς ἀπηλλαγμένην δύναμιν, ἀλλά διὰ τὸ ἀεὶ θεῖν. porro versus Homericus (Jl. XV, 192), quem scriptor Cohortationis in libro π. κ. exstare dicit, revera legitur p. 400 b 19. quodsi Justinus Martyr, qui inter patres quos dicunt ecclesiae Christianae singulari veterum philosophorum intellegentia castigatoque iudicio eminet, illam Cohortationem ad Graecos conscripsit: eius testimonium plurimum valere consentaneum est. nempe manifesto consectarium esset, librum π. κ. non solum antequam Cohortatio ad Graecos scriberetur notum fuisse, verum etiam ab Justino Aristoteli tribui vel saltem, si eum in auctore statuendo communi aequalium errore ductum esse crederemus, in aetatem Aristoteli propiorem relegari. hac vero ratione nostrae de auctore libri π. κ. sententiae infra proponendae probabilitas haut parum infirmaretur. remota sane quidem tota haec difficultas est,

si homines nostra aetate litterarum ecclesiasticarum peritissimos secuti Cohortationem ab Justino abiudicamus. nam in hanc sententiam discesserunt Arendtius (Tuebinger theolog. quartalschrift. 1834, p. 264—293), Herbigius (commentatio de scriptis quae sub nomine Justini circumferuntur p. 50 sqq.), Langius (gesch. der dogmen I. p. 92), Moehler (patrologie I, 224 sqq.), Neander (gesch. der christl. religion u. kirche I. 3. 747), Semler (gesch. der christl. glaubenslehre II. p. 42), Ziegler (theolog. abhdlg. I. p. 93) alii. contra hosce viros C. Semischius, qui de Justini vita, doctrina et scriptis in libro, quem inscripsit »Justin der Maertyrer. Bresl. 1840«, omnium copiosissime nuper quaesivit, Cohortationem illam tanta confidentia inter genuina Justini scripta retulit, ut quamquam invito ruluctantique animo hanc quaestionem silentio praeterire nequeamus.

Ac Semischius quidem iure concedit, viros illos, quos modo nominavi, recte negare, Cohortionem, de qua agitur, eundem librum esse cum illo quem Eusebius, Hieronymus et Photius λόγος πρὸς Ἕλληνας inscriptum fuisse tradunt et inter Justini libros commemorant, quippe qui de Graecorum daemonibus fuerit, quorum in Cohortatione vix obiter mentio fiat. itaque tota Semischii argumentatio eo redit, ut Cohortationem nostram inferiore demum post Justinum aetate λόγος παραινετικὸς πρὸς Ἕλληνας falso inscriptam eundem esse librum contendat, quem Eusebius et Photius Ἔλεγχος nominant. quod quidem ex Cohortationis argumento consectarium esse vult. at etiamsi rectius Ἔλεγχος quam λόγος παραινετικός ille liber inscriberetur: nihildum inde consequitur, utrum Justinus an potius alius auctor sit. afferemus autem gravissima argu-

menta quibus adducti illum librum ab Justino abiudicamus et quae, cum iam alii maximam partem protulissent, Semischius nequaquam refutavit.

Justinus Martyr in libris, quos genuinos esse satis constat, se a parentibus ethnicis ortum esse saepius profitetur, veluti dial. c. Tryph. c. 28 (vol. II. p. 101 ed. Otto) Judaeos alloquitur: *μὴ ὑπερτίθεσθε,* inquit, *μηδὲ διστάζετε πιστεῦσαι τῷ ἀπεριτμήτῳ ἐμοί.* ibid. c. 41 (p. 134) de Malachiae (I, 10—12) vaticinio disserens sic pergit: *περὶ δὲ τῶν ἐν παντὶ τόπῳ ὑφ' ἡμῶν τῶν ἐθνῶν προσφερομένων αὐτῷ* (scil. *τῷ θεῷ*) *θυσιῶν κτλ.* at scriptorem Cohortationis sacra Judaica cum Christianis commutasse neque ethnicis parentibus usum esse, conicias necesse est ex hisce locis: c. 1 (vol. I. p. 14) cohortatur Graecos, ut diligentius explorent veram religionem, quippe qua nihil antiquius habendum sit propter futuram post huius vitae exitum iudicium *διὰ τὴν μέλλουσαν μετὰ τὴν τελευτὴν τοῦδε τοῦ βίου ἔσεσθαι κρίσιν, ἣν οὐ μόνον οἱ ἡμέτεροι κατὰ θεὸν προκηρύττουσι πρόγονοι, προφῆταί τε καὶ νομοθέται, ἀλλὰ καὶ οἱ παρ' ὑμῖν νομισθέντες εἶναι σοφοὶ κτλ.* item c. 8 (p. 32) *οὐκοῦν ἐπειδήπερ οὐδὲν ἀληθὲς περὶ θεοσεβείας παρὰ τῶν ὑμετέρων διδασκάλων μανθάνειν ἐστὶ δυνατόν..., ἀκόλουθον ἡγοῦμαι ἀνελθεῖν ἐπὶ τοὺς ἡμετέρους προγόνους... τοὺς τὴν παρὰ θεοῦ δεξαμένους γνῶσιν.* luce meridiana clarius esse videtur, Cohortationis scriptorem Graecorum philosophis Judaeorum prophetas ut suos maiores opponere. quid Semischius ad haec? is (p. 120) priore loco *οἱ ἡμέτεροι κατὰ θεὸν πρόγονοι* verbis praeter *οἱ παρ' ὑμῖν νομισθέντες σοφοί* antitheton etiam latenter oppositum

esse odoratur οἱ κατὰ σάρκα πρόγονοι, ita quidem ut Cohortationis scriptori οἱ κατὰ σάρκα πρόγονοι ethnici, sed οἱ κατὰ θεὸν πρόγονοι Judaei cogitandi sint. tria habeo quae contra hanc Semischii sententiam proferam. primum oppositio expressa latenti illo antitheto hiulca subobscuraque redditur. deinde scriptori post septem capitum spatium non utique licuisset scribere c. 8: ἀκόλουθον ἡγοῦμαι ἀνελθεῖν ἐπὶ τοὺς ἡμετέρους προγόνους (scil. prophetas Judaeorum), si modo a legentibus recte intellegi voluisset; nam, me quidem iudice, unusquisque illud προγόνους legens de germanis parentibus cogitat. denique mihi quidem prorsus novum atque inauditum est, κατὰ σάρκα verbis aliud antitheton atque κατὰ πνεῦμα opponi solere. accedit, quod ipse scriptor Cohortationis disertis verbis identidem docet, quid sibi velit illo οἱ κατὰ θεὸν πρόγονοι. negat enim veram religionem sine instinctu divino afflatuque cognosci posse; veluti c. 8 (p. 32): οὔτε γὰρ φύσει οὔτε ἀνθρωπίνῃ ἐννοίᾳ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα γινώσκειν ἀνθρώποις δυνατόν, ἀλλὰ τῇ ἄνωθεν ἐπὶ τοὺς ἁγίους ἄνδρας κατελθούσῃ δωρεᾷ. itaque constat, auctorem Cohortationis prius Judaicam formulam amplexum esse quam Christianus fieret.

Cetera Semischii argumenta infirmissima, quibus ut Justino hunc librum obtrudat utitur, brevius perstringam. ipse concedit (p. 114), dictionem Cohortationis multifariam discrepare a sermone librorum, quos genuinos esse inter omnes constat. quid? quod (p. 114—116) longum catalogum vocabulorum, quibus discrepantia illa singillatim cernitur, proponit. hanc difficultatem satis infeliciter, ne dicam, ridicule ita dissolvere sibi videtur, ut (p. 117) dicat, eiusdem hominis sermonem non semper eundem sed

mutabilem esse. at hac argumentandi ratione si uti liceret: a sermone nihil obstaret, quominus Xenophon Descriptionem Graeciae et Pausanias Cyropaediam conscripsisset. sunt autem certi denique fines a Semischio temere neglecti, intra quos constantia et aequabilitas uniuscuiusque scriptoris consistit.

Sed consimillima ratione eidem Justino hasce de philosophia deque philosophis sententias tribuit: dial. c. Tryph. c. 2 (vol. II. p. 8) *ἔστι γὰρ τῷ ὄντι φιλοσοφία μέγιστον κτῆμα καὶ τιμιώτατον θεῷ ᾧ τε προςάγει καὶ συνίστησιν ἡμᾶς μόνη. καὶ ὅσιοι ὡς ἀληθῶς οὗτοί εἰσιν οἱ φιλοσοφίᾳ τὸν νοῦν προςεσχηκότες.* et rursus Cohort. c. 2 (vol. I. p. 40) *τὰ τῶν φιλοσόφων πράγματα πάσης ἀγνοίας καὶ ἀπάτης πλήρη* vel ibid. c. 3 (p. 20) *τὴν ἑκάστου* (scil. *φιλοσόφου*) *δόξαν ἐκθήσομαι πολλῷ γελοιοτέραν τῆς τῶν ποιητῶν θεολογίας οὖσαν.* tam puerili declamatione Justinus philosophus Graecos cohortari vel refellere certe dedignabatur.

Nulli denique dubitationi obnoxiam fore suam sententiam Semischius (p. 144) fidenter contendit, utpote cum Justinus Platonis Tim. p. 28 *C τὸν μὲν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ παντὸς εὑρεῖν τε ἔργον καὶ εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν* verba afferens Apolog. II. c. 10 (vol. I. p. 304) *τόν δὲ πατέρα καὶ δημιουργὸν πάντων οὔθ᾽ εὑρεῖν ῥᾴδιον οὔθ᾽ εὑρόντα εἰς πάντας εἰπεῖν ἀσφαλές* pro ... *ἀδύνατον*, quod exstat apud Platonem, scribat, eademque scripturae discrepantia singularis etiam in Cohortione reperiatur c. 22 (p. 64): *ταῦτα τοίνυν ἐν Αἰγύπτῳ μαθὼν ὁ Πλάτων σφόδρα ἀρεσθεὶς τοῖς περὶ ἑνὸς θεοῦ εἰρημένοις, τοῦ μὲν ὀνόματος Μωσέως, διὰ τὸ ἕνα καὶ μόνον διδάσκειν θεὸν, μνημονεῦσαι*

παρ' Ἀθηναίοις οὐκ ἀσφαλὲς ἡγεῖτο, δεδιὼς τὸν Ἄρειον πάγον. quivis primo statim obtutu animadvertit, hunc locum cum illo loco ex Platonis Timaeo sumpto omnino non conhaerere. dein illud *ἀσφαλές*, quod apud Justinum in Apolog. II. c. 10 legi diximus, immerito scriptura discrepans vocari mihi videtur, propterea quod Justinus locum Platonicum non ad verbum transcripsit, sed memoriter tantum laudavit. verum enim vero quam oscitanter Semischius in hac re versatus sit, inde adparet, quod revera in Cohortatione ad illum Platonis Tim. 28 *C* locum respicitur c. 38 (vol. I. p. 108): *θεὸν νοῆσαι μέν ἐστι χαλεπὸν, φράσαι δὲ ἀδύνατον*, ubi *ἀσφαλές* scripturam non exstare vides.

Constat igitur, Cohortationem ad Graecos non ab Justino Martyre sed ab homine, quem philosophiae contemptorem ideoque parum studiosum se praebere modo (p. 8) didicimus, conscriptam esse. eiusmodi autem incertum auctorem Aristoteli librum *περὶ κόσμου* vindicare, non est quod magni faciamus.

Producendus deinceps est testis omnium quos habemus facile gravissimus Proclus, qui in commentario in Platonis Timaeum (ad p. 41 *E νόμους τε τοὺς εἱμαρμένους, εἶπεν αὐταῖς*) V. p. 322 extr. exemplaris Basileensis anni 1534 de fato sic disserit (verba a C. E. Schneidero ed. Procl. in Tim. p. 783 emendata adscribam): *τούτων δὲ προειλημμένων ἐπὶ τὰ πράγματα μεταβάντες λέγομεν, ὅτι τὴν εἱμαρμένην οὔτε τὴν μερικὴν φύσιν ῥητέον, ὥς τινες ἐκ τοῦ περιπάτου λέγουσι, καθάπερ Ἀλέξανδρος· ἀσθενὴς γὰρ αὕτη καὶ οὐκ ἀΐδιος, τὸ δὲ τῆς εἱμαρμένης κράτος πάμμεγά τι καὶ ἀραρὸς ἀπὸ τῶν κοινῶν ἐννοιῶν προειλήφαμεν· οὔτε τὴν τάξιν τῶν κοσμικῶν περιόδων,*

ὡς Ἀριστοτέλης λέγει, τὴν παρὰ τὴν τάξιν αὔξησιν παρειμαρμένην (fortasse παρ' εἱμαρμένην) ἀποκαλῶν, ὡς ἂν εἱμαρμένης („fort. εἰ δι' εἱμαρμένης" Schneider in adn.) ὑφέστηκε· καὶ ἄλλο μὲν τὸ τῆς τάξεως αἴτιον, ἄλλο δὲ ἡ τάξις. οὔτε τὴν ἐν σχέσει ψυχὴν, ὡς Θεόδωρος· οὐδὲ γὰρ ἔστι τὴν ἀρχὴν τοιοῦτον ζοῆς εἶδος ἐν τοῖς ὅλοις· οὔτε τὴν φύσιν ἁπλῶς, ὡς Πορφύριος· πολλὰ γὰρ καὶ ὑπερφυῆ καὶ ἔξω τῆς φύσεως γίγνεται παρὰ τῆς εἱμαρμένης, οἷον εὐγένειαι, δόξαι, πλοῦτοι· ποῖαι γάρ φυσικαὶ κινήσεις φέροιντο ἂν τὴν τούτων αἰτίαν; οὔτε ὁ νοῦς τοῦ παντὸς, ὥς πού φησι πάλιν Ἀριστοτέλης, εἴπερ ἐκείνου τὸ περὶ κόσμου βιβλίον· ὁ γὰρ νοῦς ἀθρόως ποιεῖ πάντα ἃ ποιεῖ, καὶ οὐδὲν δεῖται τῆς κατά τινα περίοδον καὶ συνεχῆ καὶ εὔτακτον εἱρμὸν προϊούσης διοικήσεως, τοῦτο δὲ εἱμαρμένης ἴδιον, ὁ τῶν πολλῶν αἰτίων εἱρμός κτλ. Proclus hoc loco quid de fato (εἱμαρμένη) sentiat expositurus Theodori, Porphyrii et duas Aristotelis, si quidem altera sit Aristotelis, de fato sententias diiudicat. in dubitationem vocari posse videtur, num ille liber *περὶ κόσμου*, in quo alteram Aristotelis sententiam exstare memorat, unus idemque sit qui noster libellus, de cuius auctore quaerimus. hoc autem recte affirmare mihi videor, tum quia alius praeterea liber *περὶ κόσμου* nunquam Aristoteli tributus est, tum quia, quod Proclus in libro π. κ. de fato doceri perbreviter quiddam significat, aptissime referri possunt ad ea quae legimus in libro π. κ. VII. p. 401ᵇ9: *οἶμαι δὲ καὶ ἀνάγκην οὐκ ἄλλο τι λέγεσθαι πλὴν τοῦτον* (scil. *τὸν θεὸν*), *εἱμαρμένην δὲ διὰ τὸ εἴρειν τε καὶ χωρεῖν ἀκωλύτως*: nimirum auctori libri π. κ. hoc loco manifesto stoicissanti (de qua quidem re postea demum explanate dicendum erit)

deus est animus per universam rerum naturam fusus. ergo *θεὸς, εἱμαρμένη, νοῦς τοῦ παντὸς* notiones ad idem redeunt. iam vero si Proclus nostrum librum *π. κ.* significavit, certe memoria dignissimum est, hunc eruditissimum veteris philosophiae existimatorem addubitasse, an Aristoteles hunc librum conscripserit. eiusmodi vero doctae dubitationes eo pluris faciendae sunt, quo magis veteres a libidine rerum traditarum in dubium revocandarum alieni esse et abhorrere solent.

Frequentissima libri *π. κ.* mentio apud Joannem Stobaeum, quippe qui permultos huius libelli locos in Eclogas Physicas ad verbum transcripsit (cf. Osann, Beiträge zur Griech. und Röm. Litteraturgesch. I. p. 269—276). hunc vero spriptorem in congerendis undique veterum philosophorum locis diligentissimum quidem, sed a critica ratione alienissimum fuisse, tam manifestum est et pervagatum, ut eum communem aetatis suae opinionem temere secutum Aristoteli librum *π. κ.* tribuere nequaquam miremur.

Si testimoniarum adferendorum ordinem temporum rationi convenientem servare pergimus, proxime, nisi fallor, commemorandus est David, philosophus Armenius, qui librum *π. κ.* quem ab Aristotele ad Alexandrum Magnum scriptum esse simpliciter credebat, in linguam Armeniam transtulit. cuius quidem translationis excerpta nonnulla C. Neumannus (»Mémoire sur la vie et les ouvrages de David« in »Nouveau journal asiatique Paris 1829« p. 147—152) exscripsit.

Joannes Philoponus librum *π. κ.* ut Aristotelium commemorat in libro suo »de mundi aeternitate contra Proclum« VI, 18: *ἀρχαῖος γάρ τις λόγος καὶ πάτριός ἐστι πᾶσιν ἀνθρώποις, ὥς φησιν Ἀριστέλης ἐν τῷ περὶ*

[illegible]

[illegible] [illegible] hunc locum libri π. κ. [illegible] [illegible] huius vero scriptoris testimonium [illegible] consilio addidi, ut omnes qui adhuc innotuerunt loco libri π. κ. memores in conspectum proponerem.

Plura testimonia neque J. A. Fabricius (Biblioth. Graec. III. p. 232 sqq.) neque Osannus (Beiträge p. 145 sqq.) neque Stahrius (Aristoteles bei den Römern p. 167 sqq.) attulerunt. didicimus autem ex illo conspectu, ante Apuleium nostrum librum π. κ. omnino non commemorari. dein omnes quos producere potuimus testes, exceptis Proclo et Philopono, parum locupletes sunt. nimis tandem Procli docta dubitatio reliquorum auctoritatem valde infirmat. accedit quod illi scriptores quos librum ab Aristotele de mundo scriptum silentio transituros fuisse, ob argumenti nobilitatem minime probabile est, nullam eius mentionem faciunt: veluti Diogenes Laërtius, qui scriptorum Aristotelicorum

indicem plenissimum (V, 1. 12) confecit, librum *π. κ.* non conmemorat. etenim nequeo mihi persuadere, librum *π. κ.* sub illis quatuor epistulis ad Alexandrum scriptis (ed. P. D. Longolius p. 487 *πρὸς Ἀλέξανδρον τέτταρες ἐπιστολαί*) comprehensum esse, propterea quod neque a testibus quos laudavimus neque in codicibus, quos quidem J. Bekkerus contulit, liber *π. κ.* nequam simpliciter inscribitur *ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον*. immo Diogenem recta libri *περὶ κόσμου* inscriptio non fugisset. item apud Simplicium libri *π. κ.* commemoratio desideratur. quid? quod hic ingeniosus et diligens librorum Aristoteliorum commentator Aristotelem de mundo singillatim scripsisse disertis verbis infitiari videtur (scholia in Aristotelem. coll. Chr. Aug. Brandis. p. 469 a 3); expositurus, quinam libri Aristotelis de caelo doctrinam contineant, sic pergit: *ἀλλ' εἰ βούλοιτό τις τὴν περὶ κόσμου θεωρίαν τοῦ Ἀριστοτέλους ὁρᾶν ἐν πάσαις αὐτὸν ἅμα ταῖς φυσικαῖς ἑαυτοῦ πραγματείαις τὸν περὶ κόσμου λόγον ἀποδεδωκέναι ῥητέον. ἀμέλει καὶ Νικόλαος ὁ Περιπατητικός, εἴ τι μέμνημαι, περὶ τοῦ Παντὸς ἐπιγράψας, περὶ πάντων τῶν ἐν τῷ κόσμῳ καὶ* (leg. *κατ'*) *εἴδη ποιεῖται τὸν λόγον. ἀλλὰ καὶ αὐτὸς Ἀριστοτέλης καὶ ἐν τῷ τρίτῳ βιβλίῳ ταύτης τῆς πραγματείας* (scil. librorum de Caelo) *περὶ τῶν ἐν αὐτῇ λεγομένων συνῃρημένως ἐκθέμενος καὶ ἐν τῷ τῶν Μετεωρολογικῶν προοιμίῳ οὐδετέρωθι περὶ κόσμου φησὶν εἰρηκέναι, οὐδὲ οὕτως περὶ οὐρανοῦ ὡς περὶ κόσμου, κἂν ἔστι τι τοῦ οὐρανοῦ καὶ παρ' αὐτῷ σημαινόμενον τὸ τὸν ὅλον κόσμον δηλοῦν.*

Haec sunt quae de veterum testimoniis enarranda esse mihi videbantur. nunc philologorum, qui de auctore libri *π. κ.* quaesiverunt, sententias examinabo.

II.

Ac primum quidem commemoranda est sententia eorum, Aristoteli librum π. κ. tribuerunt. cuius sententiae defendendae patrocinium imprimis, quod sciam, J. A. Fabricius (Biblioth. Graec. III. v. 13. p. 232—234) et C. H. Weissius (Aristoteles von der seele und von der welt. übersetzt u. m. anm. begleitet. p. 373—420) susceperunt. a quibus cur dissentiam, breviter exponere mihi licet, quia A. Stahrius (Aristoteles bei den Römern p. 163—183) et Fr. Osannus (Beiträge I. p. 145—192) contra illos iam plenissime disseruerunt.

Fabricius quidem et Weissius (p. 382) libris manu scriptis et veterum scriptorum testimoniis librum π. κ. Aristoteli plane et diserte vindicari pro certo et explorato affirmant. at nos modo vidimus, veterum testium auctoritatem nequaquam tantam esse, ut sine ulla dubitatione Aristoteli ille liber tribui possit. etiam minor in eiusmodi quaestione fides habenda est codicibus, quippe qui, Osanno (p. 148) probante, ad unum omnes recentiore demum aetate exarati sint. alia argumenta Fabricius non attulit, quare deinceps in solius Weissii argumentatione examinanda versabimur.

Magnam et exponendi et dicendi rationis discrepantiam, quae inter librum π. κ. et libros, quos ab Aristotele profectos esse inter omnes constat, intercedit, conspicuam esse, Weissius (p. 373) nequaquam infitiatur. est enim Aristotelis dictio concisa, nervosa, ab omni sermonis abundantia et ornatu remota, et ad solam philosophiae subtilitatem limata. contra auctor libri π. κ. copiosus et abundans, nec tam subtiliorem et astrictiorem veritatis explica-

tionem, quam orationis ornamenta sectatur, neque unquam aliorum sententias diversas critice diiudicat; immo quid ipse sentiat dogmatice, quod dicunt, pronunciare solet; id quod a Stagiritae philosophandi ratione mirum quantum abhorret. hanc difficultatem Weissius ita removere conatur, ut, cum ceteri Aristotelis libri, qui ad nostram memoriam pervenerunt, in esotericorum numero reponendi sint, librum π. κ. solum qui aetatem tulerit exotericum esse dicat. atqui de illa librorum esotericorum et exotericorum distinctione et divisione non satis multa, ut certi quid inde concludi queat, a veteribus traduntur. ergo Weissium quamvis librorum exotericorum naturam plane ita describat, ut omnia ad librum π. κ. mirifice conveniant, principii petitionem quam vocant admisisse adparet. etiamnunc sub iudice lis est, quid de illa librorum Aristoteliorum divisione statuendum sit. mihi quidem arridet opinio J. N. Madvigii (ed. Cic. de Fin. excurs. VII. p. 851—863) sic iudicantis: »qui apud ipsum (scil. Aristotelem) ἐξωτερικοὶ λόγοι commemorantur, ii non libri sunt, sed communes hominum non rudium extra scholam sermones notionesque, et τοῖς κατὰ φιλοσοφίαν λόγοις contrarii ponuntur.« itaque librorum esotericorum et exotericorum divisionem merum commentum et apud posteriores ex falsa λόγοι ἐξωτερικοί appellationis interpretatione ortam esse putat. utut haec sunt, Weissium ex re perquam incerta argumentum temere petiisse adparet.

Jam vero nonnulla quae ab Aristotelis sermone prorsus abhorrere Spengelius (de Aristotelis libro X histor. animalium et de incerto auctore libri π. κ. p. 9 adn. 11) observavit, adscribam: p. 391 ᵇ18 περιαγωγή de caeli motu dicitur, quem Ar. constanter vocat κυκλοφορία vel

περιεχομένης ἀεὶ τῆς ἐλάττονος τῇ μείζονι (λέγω δὲ γῆς μὲν ἐν ὕδατι, ὕδατος δὲ ἐν ἀέρι, ἀέρος δὲ ἐν πυρὶ, πυρὸς δέ ἐν αἰθέρι) τὸν ὅλον κόσμον συνεστήσατο. Aristoteles vero quotiens enumerat elementa quatuor solummodo, aethere omisso, agnoscit, velut Phys. II, p. 192 ^{b}10... *τὰ ἁπλᾶ τῶν σωμάτων, οἷον γῆ καὶ πῦρ καὶ ἀὴρ καὶ ὕδωρ.* item de Gen. et Corr. II, 3 p. 330 ^{a}30: *ἐπεὶ δὲ τέτταρα τὰ στοιχεῖα κτέ.* aethera vero apud Stagiritam haberi in elementorum numero, Zeller (Gesch. der philos. der Griech. II, p. 464) summo iure negat. namque corpus divinum et simplex, neque grave, nec leve, neque genitum, neque corruptibile est, atque suapte natura in orbem vertitur (Ar. de Cael. I, 2 et 3). quid tandem apud Aristotelem aether sit, ex hoc potissimum loco intellegitur de Cael. I, 3, p. 270 ^{b}20: *διόπερ ὡς ἑτέρου τινὸς ὄντος τοῦ πρώτου σώματος παρὰ γῆν καὶ πῦρ καὶ ἀέρα καὶ ὕδωρ, αἰθέρα προσωνόμασαν* (scil. *οἱ ἀρχαῖοι*) *τὸν ἀνωτάτω τόπον, ἀπὸ τοῦ ἀεὶ θεῖν τὸν ἀΐδιον χρόνον θέμενοι τὴν ἐπωνυμίαν αὐτῷ.* itaque aether nil nisi locus supra omnia quae constant ex illis quatuor elementis positus est. eadem fere sententia legitur in Meteorol. I, 3, p. 339 ^{b}16: *ἡμῖν μὲν οὖν εἴρηται πρότερον περὶ τοῦ πρώτου στοιχείου, ποῖόν τι τὴν δύναμίν ἐστι, καὶ ὅτι πᾶς ὁ περὶ τὰς ἄνω φορὰς κόσμος ἐκείνου τοῦ σώματος πλήρης ἐστίν,* ubi aether corpus (cui in inferiore mundi partẽ aer fere respondere videter), quod locum illum supremum, *τὸν ἀνωτάτω τόπον*, explet, vocatur. hac ratione etiam *τὸ πρῶτον στοιχεῖον* (meteorol. p. 340 ^{b}11) et *τὸ ἄνω στοιχεῖον* (p. 341 ^{a}3) adpellatur. nusquam vero Aristoteles aethera aeque atque terram, aquam, ignem et aera simpliciter vocat elementum. item

φορά (velut de Cael. 270 ᵇ4; 272 ᵇ22 etc.). p. 397 ᵃ33 καθὼς ἄνω λέλεκται, pro qua formula Ar. semper dicit ὥσπερ εἴρηται πρότερον. item apud Stagiritam inauditum est ἱστορήκαμεν, quod auctor libri π. κ. p. 394 ᵃ6 et 395 ᵇ16 habet. vocabula prorsus ignota Aristoteli sunt γε μήν p. 392 ᵃ9 et 22, 393 ᵃ5, ᵇ2 et 11, 394 ᵇ21, 395 ᵃ5. ὥσπερ ἀμέλει p. 396 ᵇ9, 398 ᵇ14, 400 ᵇ13. ἃ δὴ τούτοις ἐστὶ σύμφυλα p. 394 ᵃ19. πρός γε μὴν ταῖς ἀνασχέσεσι τοῦ ἡλίου p. 393 ᵇ2. ἃ καλεῖν εἰθίσμεθα p. 393 ᵃ6. addenda mihi erunt alia pluraque exempla, cum meam ipsius sententiam commendaturus etiam in sermone libri π. κ. aetatis Aristotele multo inferioris vestigia deprehendi ostendam. ex illis autem exemplis, quae modo adscripsi, Spengelius, homo doctissimus, auctorem nostri libelli ne imitari quidem Aristotelem concludit. at Weissius ad eiusmodi observationes grammaticas non descendit, immo mordicus tenet suam sententiam (p. 381): »wir unsererseits, inquit, stehen keinen augenblick an, in diesem werke... den individuellen und, wie alles individuell-charakteristische, in wahrheit unnachahmlichen typus des Aristotelischen stiles wiederzuerkennen, und demzufolge es als eine vollkommene unmöglichkeit anzusehen, dafs irgend ein anderer der verfasser sei.«

Doctrinae discrepantiam quae inter librum π. κ. et Aristotelis libros, qui in consimili argumento versantur, intercedit, Weissius (p. 397) tam exiguam esse existimat, ut nemo hac ratione de Stagirita ut vero auctore dubitare queat. quocirca nosmet iam singula, quae Aristotelis placitis non sunt consentanea, notabimus. Scriptor libri π. κ. c. III. p. 392 ᵇ35 quinque elementa esse statuit: πέντε δὴ στοιχεῖα ταῦτα ἐν πέντε χώραις σφαιρικῶς ἐγκείμενα

περιεχομένης ἀεὶ τῆς ἐλάττονος τῇ μείζονι (λέγω δὲ γῆς μὲν ἐν ὕδατι, ὕδατος δὲ ἐν ἀέρι, ἀέρος δὲ ἐν πυρί, πυρὸς δέ ἐν αἰθέρι) τὸν ὅλον κόσμον συνεστήσατο. Aristoteles vero quotiens enumerat elementa quatuor solummodo, aethere omisso, agnoscit, velut Phys. II, p. 192 ^{b}10... τὰ ἁπλᾶ τῶν σωμάτων, οἷον γῆ καὶ πῦρ καὶ ἀὴρ καὶ ὕδωρ. item de Gen. et Corr. II, 3 p. 330 ^{a}30: ἐπεὶ δὲ τέτταρα τὰ στοιχεῖα κτέ. aethera vero apud Stagiritam haberi in elementorum numero, Zeller (Gesch. der philos. der Griech. II, p. 464) summo iure negat. namque corpus divinum et simplex, neque grave, nec leve, neque genitum, neque corruptibile est, atque suapte natura in orbem vertitur (Ar. de Cael. I, 2 et 3). quid tandem apud Aristotelem aether sit, ex hoc potissimum loco intellegitur de Cael. I, 3, p. 270 ^{b}20: διόπερ ὡς ἑτέρου τινὸς ὄντος τοῦ πρώτου σώματος παρὰ γῆν καὶ πῦρ καὶ ἀέρα καὶ ὕδωρ, αἰθέρα προσωνόμασαν (scil. οἱ ἀρχαῖοι) τὸν ἀνωτάτω τόπον, ἀπὸ τοῦ ἀεὶ θεῖν τὸν ἀΐδιον χρόνον θέμενοι τὴν ἐπωνυμίαν αὐτῷ. itaque aether nil nisi locus supra omnia quae constant ex illis quatuor elementis positus est. eadem fere sententia legitur in Meteorol. I, 3, p. 339 ^{b}16: ἡμῖν μὲν οὖν εἴρηται πρότερον περὶ τοῦ πρώτου στοιχείου, ποῖόν τι τὴν δύναμίν ἐστι, καὶ ὅτι πᾶς ὁ περὶ τὰς ἄνω φορὰς κόσμος ἐκείνου τοῦ σώματος πλήρης ἐστίν, ubi aether corpus (cui in inferiore mundi parte aer fere respondere videter), quod locum illum supremum, τὸν ἀνωτάτω τόπον, explet, vocatur. hac ratione etiam τὸ πρῶτον στοιχεῖον (meteorol. p. 340 ^{b}11) et τὸ ἄνω στοιχεῖον (p. 341 ^{a}3) adpellatur. nusquam vero Aristoteles aethera aeque atque terram, aquam, ignem et aera simpliciter vocat elementum. item

abhorret ab Aristotele, quod auctor libri *π. κ.* dicit p. 392 ᵃ5: *οὐρανοῦ τε καὶ ἄστρων οὐσίαν αἰθέρα καλοῦμεν.* nimirum quod Fr. Biesius (die Philosophie des Aristoteles. II, p. 67) Aristotelem docere tradit, aethera caeli et astrorum substantiam vel materiam esse: hoc non ex ipsius Aristotelis libris, sed loco modo adscripto demonstravit. quid multa? scriptor libri *π. κ.* Aristotelis de aethere doctrinam non accurate interpretatus esse videtur.

Quamvis porro capite quarto Aristotelis vestigia in explicandis rebus meteorologicis presse persequatur: tamen cum omnia multo minus subtiliter, tum nonnulla etiam aliter exponit. veluti de nebula et nube deque caeli serenitate sic disserit p. 394 ᵃ19: *ἔστι δὲ ὁμίχλη μὲν ἀτμώδης ἀναθυμίασις ἄγονος ὕδατος, ἀέρος μὲν παχυτέρα, νέφους δὲ ἀραιοτέρα· γίνεται δὲ ἤτοι ἐξ ἀρχῆς νέφους ἢ ἐξ ὑπολείμματος. ἀντίπαλος δὲ αὐτῇ λέγεται καὶ ἔστιν αἰθρία, οὐδὲν ἄλλο οὖσα πλὴν ἀὴρ ἀνέφελος καὶ ἀνόμιχλος.* ib. l. 26 *νέφος δ' ἐστὶ πάχος ἀτμῶδες συνεστραμμένον, γόνιμον ὕδατος.* sed Aristoteles de eisdem rebus haec habet Meteorol. I, 9, p. 346 ᵇ32: *ἔστι δ' ἡ μὲν ἐξ ὕδατος ἀναθυμίασις ἀτμίς, ἡ δ' ἐξ ἀέρος εἰς ὕδωρ νέφος· ὁμίχλη δὲ νεφέλης περίττωμα τῆς εἰς ὕδωρ συγκρίσεως. διόπερ σημεῖον μᾶλλόν ἐστιν εὐδίας ἢ ὑδάτων. οἷον γάρ ἐστιν ἡ ὁμίχλη νεφέλη ἄγονος.* etiam manifestius Aristotelis doctrinae repugnant, quae de ventis in libro *π. κ.* legimus p. 394 ᵇ8: *οὐδὲν γάρ ἐστιν οὗτος* (scil. *ὁ ἄνεμος*) *πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων καὶ ἀθρόος.* etenim Ar. non tantum aliam venti definitionem proponit, verum etiam illam quae exstat in nostro libello disertis verbis impugnat. p. 349 ᵃ12 de ventis disputaturus ac

primum falsas aliorum opiniones, ut solet, refutaturus sic disputat: *περὶ δ' ἀνέμων... λέγωμεν, πρῶτον καὶ περὶ τούτων προαπορήσαντες πρὸς ἡμᾶς αὐτούς· ὥσπερ γὰρ καὶ περὶ ἄλλων, οὕτω καί περὶ τούτων οὐθὲν παρειλήφαμεν λεγόμενον τοιοῦτον, ὃ μὴ κἂν ὁ τυχὼν εἴπειεν. εἰσὶ δέ τινες, οἵ φασι τὸν καλούμενον ἀέρα κινούμενον καὶ ῥέοντα ἄνεμον εἶναι.* quid ipse Aristoteles, reiectis illa aliisque sententiis, de ventorum natura (Meteorol. II, 4—6) caussisque statuat: non est quod ego nunc referam. satis duco ostendisse, scriptorum libri *π. κ.* sententiam ab Aristotele aperte refutatam tueri. idem ei paullo post accidere videmus. nimirum terrae motum effici docet, cum aeris spiritus in terrae loca concava extrinsecus penetret et exitu exclusus magna vi terram concutiat; p. 395 b 33: *πολλάκις δὲ,* inquit, *πολὺ γενόμενον* (scil. *τὸ πνεῦμα*) *ἔξωθειν ἐγκατειλήθη τοῖς ταύτης* (scil. *τῆς γῆς*) *κοιλώμασι, καὶ ἀποκλεισθὲν μετὰ βίας αὐτὴν συνετίναξε, ζητοῦν ἔξοδον ἑαυτῷ, καὶ ἀπειργάσατο πάθος τοῦτο, ὃ καλεῖν εἰώθαμεν σεισμόν.* eandem fere definitionem ab Anaxagora, Clazomenio aliisque prolatam Aristoteles (Meteorol. II, 7) improbat. immo terrae motum ex axhalationibus, quae in ipsis terrae cavernis ortae fluentes aeris undas gignant, explicat Meteorol. II, 8, p. 365 b 24: *ὑπάρχει γὰρ ἡ γῆ καθ' αὑτὴν μὲν ξηρά, διὰ δὲ τοὺς ὄμβρους ἔχουσα ἐν αὑτῇ νοτίδα πολλήν, ὥσθ' ὑπό τε τοῦ ἡλίου καὶ τοῦ ἐν αὑτῇ πυρὸς θερμαινομένης πολὺ μὲν ἔξω πολὺ δ' ἐντὸς γίνεσθαι τὸ πνεῦμα· καὶ τοῦτο ὁτὲ μὲν συνεχὲς ἔξω ῥεῖ πᾶν, ὁτὲ δ' εἴσω πᾶν, ἐνίοτε δὲ καὶ μερίζεται.*

Aristoteles de deo quid sentiat, nusquam de industria pleneque exposuit neque usquam (in IV libris) de caelo

tamquam deorum sede loquitur, excepto uno loco (de Cael. I, 3 p. 270 b 1—20), quem qui legerint, certe sentient, philosophum non sine quodam taedio dicere de re, quam etiamsi cogitando parum assequi posset, tamen ei non sine invidia silentio praeterire liceret. contra scriptor libri π. κ. inde a capite sexto usque ad finem totius libelli in exponenda sua de Deo doctrina nimis verbosus ac paene loquax est; ac ne constat quidem sibi. nam sexto quidem capite Deum personam esse docet; sedere enim eum similiter, atque Persarum regem ornatu divino fulgentem in solio caelesti, neque quicquam ipsum per se administrare, sed tamen ex ipsius nutu universum mundum sic pendere, ut regnum ex rege, choreutae ex chorago. septimo vero capite Stoicorum doctrinam manifesto secutus deum unam eandemque rem esse putat, atque Fatum, Necessitudinem, Nemesin; quid multa? in deorum nominibus ac fabulis interpretandis et cum sua de deo sententia conciliandis more Stoicorum versatur. ita enim Stoicos de deo disputasse Cicero (de Nat. Deor. I, 15, 41) tradit, »ut etiam veterrimi poetae, qui haec ne suspicati quidem essent, Stoici fuisse viderentur.« num vero priores quoque philosophi eadem ratione de deo disseruerunt? audi eundem Ciceronem (de Nat. Deor. III, 24, 63): »magnam molestiam suscepit et minime necessariam primus Zeno, post Cleanthes, deinde Chrysippus, commenticiarum fabularum reddere rationem: vocabulorum, cur quique ita appellati sint, caussas explicare. quod cum facitis, illud profecto confitemini, longe aliter rem se habere, atque hominum opinio sit: eos enim, qui dii apellentur, rerum naturas esse, non figuras deorum.« totius huius rationis a Stoicis primum invectae nullum vestigium in genuinis

Stagiritae scriptis deprehenditur. quod autem aliam in sexto libri *π. κ.* capite, aliam in septimo de deo doctrinam proferri vidimus, hoc a quolibet vero philosopho, nedum ab Aristotele, alienum est.

Insunt vero etiam in libro *π. κ.*, quae Aristotelis aetate nondum cognita erant. legimus enim p. 393ᵇ11: *ἐν τούτῳ* (scil. *τῷ Ὠκεανῷ*) *γε μὴν νῆσοι μέγισταί τε τυγχάνουσιν οὖσαι δύο, Βρεττανικαὶ λεγόμεναι, Ἄλβιον καὶ Ἰέρνη, τῶν προϊστορημένων μείζους, ὑπὲρ τοὺς Κελτοὺς κείμεναι. τούτων δὲ οὐκ ἐλάττους ἥ τε Ταπροβάνη πέραν Ἰνδῶν, λοξὴ πρὸς τὴν οἰκουμένην, καὶ ἡ Φεβὸλ καλουμένη, κατὰ τὸν Ἀραβικὸν κειμένη κόλπον.* vides scriptorem libri *π. κ.* hasce insulas ita cognitas habere, ut earum magnitudinis rationem obiter inire possit. quodsi Aristoteles librum *π. κ.* scripsisset, ab omni similitudine veri abhorreret, diligentissimos aetatis Aristotele inferioris rerum geographicarum scriptores non eandem illarum insularum notitiam habuisse. sed videamus, quid apud hos inveniamus. Albionis, insulae Britannicae mentionem ne Strabo quidem facit; nam *Ἄλβιον* p. 202 (Casaub.) oppidum Ligurum est, item *Ἀλβίοικοι* p. 203 gens Alpina. Britannica insula apud Plinium (IV, 16. 30) demum sic nominatur. Jernen insulam Strabo septies quidem commemorat, sed cum auctor libri *π. κ.* eius magnitudinem novisse videatur, ille praeter nomen et fabulas se nihil de ea compertum habere fatetur p. 201: *περὶ ἧς* (scil. *Ἰέρνης*) *οὐδὲν ἔχομεν λέγειν σαφές, πλὴν ὅτι ἀγριώτεροι τῶν Βρεττανῶν ὑπάρχουσιν οἱ κατοικοῦντες αὐτήν, ἀνθρωποφάγοι δὲ ὄντες καὶ πολυφάγοι, τούς τε πατέρας τελευτήσαντας κατεσθίειν ἐν καλῷ τιθέμενοι . . . καὶ ταῦτα δ' οὕτω λέγομεν, ὡς οὐκ ἔχοντες ἀξιοπίστους μάρτυρας.* certe Strabo

hoc loco Aristotelem ut testem fide dignissimum excepisset, si modo liber π. κ. Aristotelis esset vel saltem illa aetate iam exstitisset. porro Taprobane insula quando Graecis et Romanis innotuerit, ex Plinio Hist. Nat. VI, 24 discimus: »Taprobanen alterum orbem terrarum esse diu existimatum est, Antichthonum appellatione. ut liqueret, insulam esse, Alexandri Magni aetas resque praestitere . . . Eratosthenes et mensuram prodidit . . . hactenus a priscis memorata: nobis diligentior notitia Claudii principatu contigit legatis etiam ex insula advectis sqq.« quodsi Plinii testimonio constat, Eratosthenen primum Taprobanae mensuram prodidisse: Aristoteles, si librum π. κ. scripsisset, se illius insulae magnitudinem novisse et cum insularum Britannicarum magnitudine comparare posse, turpiter simulasset. Weissius (p. 399) quidem, ne hac difficultate impediatur, illi Plinii narrationi fidem habendam esse praecise negat. denique Phebol insula apud nullum veterem scriptorem conmemoratur praeter scriptorem libri π. κ. et Apuleium de Mundo p. 302.

Quid tandem de eo iudicandum est, quod Weissius (p. 377. 378. 382) librum π. κ. epistulam egregie scriptam esse existimat? hoc si vere iudicasset sane multum valeret. nam veteres scriptores, qui Aristotelis epistulas conmemorant, eas tamquam exempla ad imitandum proponere solent (cf. Stahr, Aristotelia I. p. 196 et II. p. 186), quippe in quibus ἐπιστολικὸς χαρακτήρ optime cognoscatur. at hae laudes ad librum π. κ. minime conveniunt. prooemio videlicet resecto nihil in toto libello superest, unde epistulam agnoscas. dein quod Weissius (p. 399 extr.) hanc epistulam ad Alexandrum admodum iuvenem, priusquam illas expeditiones celeberrimas susciperet, scriptam esse statuit: certe

neglexit, quam indignam benevolentiae captationem, ne dicam, humilem adulationem Aristoteli tribueret. legimus enim p. 391^b 5: *πρέπειν δὲ οἶμαί γε καὶ σοί, ὄντι ἡγεμόνων ἀρίστῳ, τὴν τῶν μεγίστων ἱστορίαν μετιέναι, φιλοσοφίᾳ τε μηδὲν μικρὸν ἐπινοεῖν, ἀλλὰ τοῖς τοιούτοις δώροις δεξιοῦσθαι τοὺς ἀρίστους.* ab omni probabilitate abhorret, quod Weissius (p. 377 extr.) Aristotelem hac epistula Alexandri benevolentiam consectatum fuisse suspicatur. neque profecto Aristoteles fuit magister mediocris, neque Alexander discipulus unus de multis. quales vero eos nobis mente informemus necesse est, cum Aristoteles epistula ad Alexandrum magnum data hunc de situ Europae, Asiae, Libyae, Aegypti, maris Adriatici, isthmi Arabici, atque etiam de insulis Graeciae adiacentibus edoceat?

Quae cum ita sint, liber *π. κ.* ab Aristotele iure meritoque iam dudum abiudicatus est. ac sperare licet fore, ut Weissius ultimus fuerit, qui Aristotelem ut auctorem agnosceret. —

Venio nunc ad diiudicandam sententiam Osanni, qui librum, de quo quaerimus, a Chrysippo conscriptum esse nobis persuadere conatur (Beitraege p. 194—249). quodsi argumentationis uberrimae, qua utitur, summam brevi complectimur, revera hasce tantum duas rationes ex libri argumento petitas deprehendimus. primum in libro *π. κ.* quidquam, quod a Chrysippi vel omnino Stoicorum doctrina alienum sit, reperiri negat (p. 202 sqq.); deinceps nos adducere conatur, ut ea, quae cum Chrysippi disciplina parum consentire videantur, consulto et dedita opera liberius prolata neque ad severas Stoicorum leges praeceptaque revocata, sed ad vulgarem potius popularemque sensum accommodata esse credamus (p. 216 sqq.). multa sane in

nostro libello Stoicorum doctrinam redolere, facile concedo et ipse ad commendandam meam ipsius sententiam ostendam. sed tamen Osannus iusto longius progressus est, cum omnia quae traduntur in libro π. κ. ita comparata esse praecise affirmaret, ut ex Chrysippi, Stoicorum principis, officina profecta esse viderentur.

Constat quidem ex Stobaeo (ed. Heeren. I. p. 180) Chrysippum de mundo quaesivisse: at cum dicatur *ἐν δευτέρῳ περὶ κόσμου*, adparet, eum minimum duos de mundo libros composuisse. atqui cum noster libellus π. κ. unus tantum sit, Osannus hanc difficultatem ita amovere sibi videtur (p. 200), ut hunc librum duabus constare dicat partibus, quarum altera illam a Stobaeo commemoratam de fato doctrinam contineat. largiamur Osanno, hac ratione dici posse librum alterum pro parte libri altera: at quaenam isto libro altero de fato docentur? audi ipsa verba c. VII. p. 401b 9: *οἶμαι δὲ καὶ τὴν ἀνάγκην οὐκ ἄλλο τι λέγεσθαι πλὴν τοῦτον* (scil. *τὸν θεόν*), *οἱονεὶ ἀκίνητον οὐσίαν ὄντα, εἱμαρμένην δὲ διὰ τὸ εἴρειν τε καὶ χωρεῖν ἀκωλύτως.* praeter haec ne unum quidem verbum amplius in toto libello de fato disputatum reperies. verum ad illa quis credat referri posse haec Stobaei verba: *Χρύσιππος δύναμιν πνευματικὴν τὴν οὐσίαν τῆς εἱμαρμένης τάξει τοῦ παντὸς διοικητικὴν* (scil. *ἀπεφαίνετο*). *τοῦτο μὲν οὖν ἐν τῷ δευτέρῳ περὶ κόσμου . . ἀπεφαίνετο?* sed aliud praeterea argumentum in verbis Stobaei proxime antecedentibus inest, quo Osanni sententia refellitur. nimirum Stobaeus philosophorum de fato opiniones diversas percensens, antequam Chrysippum commemorat, haec habet: *Ἀντίπατρος ὁ Στωϊκὸς θεὸν ἀπεφαίνετο τὴν εἱμαρμένην.* quam quidem Antipatri sen-

tentiam cum verbis auctoris nostri plane consentientem quoniam subsequitur Chrysippi doctrina: et Chrysippum secus de fato docuisse, neque nostrum libellum a Stobaeo significari consectarium est. atque hanc quidem conclusionem recte se habere, Cicero de Fato 18 docet: »Chrysippus autem cum et necessitatem improbaret et nihil vellet sine praepositis caussis evenire, caussarum genera distinguit, ut et necessitatem effugiat et retineat fatum. caussarum enim, inquit, aliae sunt perfectae et principales, aliae adiuvantes et proximae. quam ob rem cum dicimus omnia fato fieri caussis antecedentibus, non hoc intellegi volumus, caussis perfectis et principalibus, sed caussis adiuvantibus antecedentibus et proximis.« Chrysippus igitur fato, *εἱμαρμένῃ*, non tantum tribuit, quantum ei tribuunt qui deum et fatum eandem rem esse volunt. necessitatem, *ἀνάγκην*, idem Chrysippus omnino esse negabat. sed supersunt satis multa, quibus discrepantia, quae inter Chrisippi et auctoris nostri doctrinam intercedat, apertius et manifestius cernitur.

Auctorem libri *π. κ.* quinque elementa statuere, iam supra conmemoravi. Chrysippus autem, Stobaeo (I, p. 312 ed. Heeren) teste, Zenonem magistrum secutus, omisso aethere non nisi quatuor elementa esse, ex quibus universa rerum genera orta sint, docuit. eorum, quae Stoici praeterea de elementis praecipiebant, ne tecta quidem significatio exstat apud nostrum auctorem. hic inter principia et elementa nihil interesse vult, cum scribat p. 396a33: *καίτοι γέ τις ἐθαύμασε πῶς ποτέ, εἰ ἐκ τῶν ἐναντίων ἀρχῶν συνέστηκεν ὁ κόσμος, λέγω δὴ ξηρῶν τε καὶ ὑγρῶν τε καὶ ψυχρῶν τε καὶ θερμῶν, οὐ πάλαι διάφθαρται κτλ.* Stoici autem Diog. L. VII, 135: *διαφέρειν*

δέ φασιν ἀρχὰς καὶ στοιχεῖα· τὰς μὲν γὰρ εἶναι ἀγενήτους καὶ ἀφθάρτους (veluti caussam et materiam), τὰ δὲ στοιχεῖα κατὰ τὴν ἐκπύρωσιν φθείρεσθαι. aethera et ignem unum idemque elementum primarium esse Chrysippus ceterique Stoici docebant, Diogene Laertio VII, 137 teste: τὰ δὴ τέτταρα στοιχεῖα εἶναι ὁμοῦ τὴν ἄποιον οὐσίαν τὴν ὕλην . . . ἀνωτάτω μὲν οὖν εἶναι τὸ πῦρ, ὃ δὴ αἰθέρα καλεῖσθαι, ἐν ᾧ πρώτην τὴν τῶν ἀπλανῶν σφαῖραν γεννᾶσθαι, εἶτα τὴν τῶν πλανωμένων· μεθ' ἣν τὸν ἀέρα, εἶτα τὸ ὕδωρ, ὑποστάθμην δὲ πάντων τὴν γῆν .. ibid. 142: γίγνεσθαι δὲ τὸν κόσμον, ὅταν ἐκ πυρὸς ἡ οὐσία τραπῇ δι' ἀέρος εἰς ὑγρὸν, εἶτα τὸ παχυμερὲς αὐτοῦ συστὰν ἀποτελεσθῇ γῆ, τὸ δὲ λεπτομερὲς ἐξαερωθῇ καὶ τοῦτ' ἐπιπλέον λεπτυνθὲν πῦρ ἀπογεννήσῃ· εἶτα κατὰ μῖξιν ἐκ τούτων φυτά τε καὶ ζῷα καὶ τὰ ἄλλα γένη. hunc ignem vel aethera caussam agentem et animantem esse statuebant, qua contineretur τὸ ἡγεμονικὸν Diog. L. ibid. 138: οὕτω καὶ τὸν ὅλον κόσμον ζῷον ὄντα καὶ ἔμψυχον καὶ λογικὸν ἔχειν ἡγεμονικὸν μὲν τὸν αἰθέρα vel, ut paulo post, τὸ καθαρώτερον τοῦ αἰθέρος· ὃ καὶ πρῶτον θεὸν λέγουσιν αἰσθητικῶς, ὥσπερ κεχωρηκέναι διὰ τῶν ἐν ἀέρι, καὶ διὰ τῶν ζώων ἁπάντων καὶ φυτῶν. quam quidem doctrinam Stoicis peculiarem et propriam Cicero commemorat Acad. I, 11. 39: »de naturis autem sic sentiebat, primum ut quatuor initiis rerum illis quintam hanc naturam, ex qua superiores sensus et mentem effici rebantur, non adhiberet. statuebat enim ignem esse ipsam naturam, quae quidque gigneret, et mentem atque sensus.« Deinde auctor libri π. κ. mundum aeternum esse docet c. IV. et V. p. 396 a 27 sqq.: ὡς δὲ πᾶν εἰπεῖν, τῶν στοιχείων ἐγκεκραμένων ἀλλήλοις, ἐν ἀέρι τε καὶ γῇ καὶ

θαλάσσῃ κατὰ τὸ εἰκὸς αἱ τῶν παθῶν δ[illegible]ιότητες συνίστανται, τοῖς μὲν ἐπὶ μέρους φθορὰς καὶ γενέσεις φέρουσαι, τὸ δὲ σύμπαν ἀνώλεθρόν τε καὶ ἀγένητον φυλάττουσαι κτλ. contra Stoicis mundum corruptibilem esse placebat Diog. L. VII, 141: *ἀρέσκει δ' αὐτοῖς καὶ φθαρτὸν εἶναι τὸν κὸσμον, ἅτε γενητὸν τῷ λόγῳ τῶν δι' αἰσθήσεως νοουμένων· οὔτε τὰ μέρη φθαρτὰ, ἔστι καὶ τὸ ὅλον· τὰ δέ μέρη τοῦ κόσμου φθαρτὰ, εἰς ἄλληλα γὰρ μεταβάλλει· φθαρτὸς ἄρα ὁ κόσμος.' καὶ εἴ τι ἐπιδεκτικόν ἐστι τῆς ἐπὶ τὸ χεῖρον μεταβολῆς, φθαρτόν ἐστι· καὶ ὁ κόσμος ἄρα· ἐξαυχμοῦται γὰρ καὶ ἐξυδατοῦται.* haec discrepantia tam manifesta est, ut auctorem libri *π. κ.* Stoicorum doctrinam potius impugare, quam fovere et sequi credas.

Idem in ea cadit, quae de deo in nostro libello traduntur, excepto capite septimo aperte sane stoicissanti. nimirum auctor noster (c. VI) deum et constituisse et servare universitatem rerum, ipsumque summam mundi et primam sedem obtinere, quare *ὕπατος* (p. 397 b 25) adpelletur, docet. falso dictitasse veterum nonnullos, omnia deorum esse plena, quae videamus et audiamus et sentiamus, quippe qua sententia non tam divina natura, quam potentia dumtaxat describatur (ibid. l. 14 sqq.). itaque (p. 398 a 1 sqq.) praestabilius esse censet, deoque et decentius et magis consentaneum, ita de deo opinari, ut in caelo sedem habens totum mundum incolumem servare dicatur. neque illis assentiendum esse, qui deum per omnia permeantem et quoquoversus ventitantem ad ea quoque, quae eum adire inhonestum sit, res terrestres administrare affirment, praesertim cum etiam rex Persarum, deo multo inferior (p. 398 b 1), praefectis, cursoribus aliis

ministris utatur. quocirca auctor noster identidem docet, deum procul a terra, ubi turbida regio sit (p. 400 ^{a}5), in excelso aethere habitare indeque concinnum siderum ordinem digerere universaque regere similiter atque dux exercitum, navem gubernator, chorum praecentor. cum hisce declamationibus iam comparabimus Stoicorum de deo doctrinam. Seneca Quaest. nat. prooem. »quid est deus? mens universi. quid est deus? quod vides totum et quod non vides totum.« Diog. L. VII, 148: *οὐσίαν δὲ θεοῦ Ζήνων μέν φησι τὸν ὅλον κόσμον καὶ τὸν οὐρανόν.* Cic. Nat. D. I, 15, 37: »ipsumque mundum deum dicit (scil. Chrysippus) esse et eius animi fusionem universam.« ergo Stoici totum mundum deum esse statuebant, utpote cum ubique vitae et ordinis cuiusdam indicia observarentur. hoc vitale mundi principium aethera vel ignem esse iam (p. 26) vidimus. Cic. Nat. D. II, 15, 41: (ignis) »ille corporeus, vitalis et salutaris omnia conservat, alit, auget, sustinet sensuque afficit.« Stoicorum de deo doctrinam Cicero irridet Acad. Quaest. IV, 38, 120: (deus) »cuius vos maiestatem deducitis usque ad apium formicarumque perfectionem: ut etiam inter deos Myrmecides aliquis minutorum opusculorum fabricator fuisse videatur.« nonne vero auctor noster Stoicos similiter impugnare videtur, cum dicat p. 398 ^{a}1: *κρεῖττον οὖν ὑπολαβεῖν, ὃ καὶ πρέπον ἐστὶ καὶ θεῷ μάλιστα ἁρμόζον, ὡς ἡ ἐν οὐρανῷ δύναμις ἱδρυμένη καὶ τοῖς πλεῖστον ἀφεστηκόσιν ὡς ἔνι γε εἰπεῖν, καὶ σύμπασιν αἰτία γίνεται σωτηρίας, μᾶλλον ἢ ὡς διήκουσα καὶ φοιτῶσα, ἔνθα μὴ καλὸν μηδὲ εὔσχημον αὐτουργεῖ τὰ ἐπὶ γῆς.* quid multa? auctor libri *π. κ.*, ut brevitatis caussa recentiore vocabulo utar, dualismum, Stoici monismum defendunt.

Hactenus satis multa graviaque ad significandam doctrinae discrepantiam, quae inter Stoicos et nostrum auctorem intercedat, attuli. iam quaeritur, quid iudicandum sit de eo, quod Osannus Chrysippum dedita opera eo consilio, ut populariter scriberet, a severa Stoicorum doctrina recessisse existimat. at num utique constat, Chrysippum, philosophum inprimis eruditum, tales libros parum litteratos conscripsisse? ad hoc probandum vereor, ne idoneae rationes afferi nequeant. illud vero prorsus improbabile est, Chrysippum, etiamsi eiusmodi scriptiones confecerit, eo progressum fuisse, ut Stoicam doctrinam manifesto contaminaret. etenim ex eis, quae adhuc disputavi, consectarium est, disciplinam quae inest in libro π. κ. non posse referri ad unam solam et certam philosophorum sectam, sed mixtam esse: id quod meam de auctore sententiam defensurus singillatim ostendere conabor.

Osannus contra Weissii coniecturam disserens res geographicas, quas cum ne Strabo quidem conmemoret Aristotelis aetate nondum cognitas fuisse veri simile sit, rectissime enumerat (p. 180—187). nonne vero hoc contra ipsius quoque Osanni sententiam pugnat, quando Chrysippus Strabonem duobus paene saeculis antecedit? quod quidem Osannus (p. 186) cum sentiret, haec addidit: »hiermit soll jedoch keineswegs geleugnet werden, dafs kunde von diesen dingen auch schon vor Strabo nach Griechenland gekommen sein kann, ja es wird diese annahme sogar nothwendig, wenn sie kein zeugnifs gegen die unten zu begründende ansicht vom verfasser der schrift π. κ. abgeben soll.« ego vero istam necessitatem rerum pro concessis et probatis sumendarum, quae de-

monstrari nequeant neque adeo multum probabilitatis habeant, minime agnosco.

Haut exigua difficultas, qua Osannus Chrysippo commendando impeditur, in eo posita est, quod liber noster ad Alexandrum, *ἡγεμόνων ἄριστον* (p. 391 [b]6), scriptus est. quam ob rem cum se in summas angustias adduci sentiat (Beiträge p. 241—247), misere eo confugit, ut prooemium libro *π. κ.* a Chrysippo conscripto inferiore demum aetate a librario male sedulo praefixum esse dicat. atque hoc rectissime statuere sibi videtur (pag. 247), cum Apuleius in Latino huius libri exemplari Graeci prooemii rationem habeat nullam. at excluditur Osannus ab hoc perfugio, cum Graecum et Latinum prooemium revera inter se respondeant, nisi quod alterum Alexandro, alterum Faustino inscriptum est. en habes unam utriusque prooemii enuntiationem: p. 391 [a]8 *ἐπειδὴ γὰρ οὐχ οἷόν τε ἦν τῷ σώματι εἰς τὸν οὐράνιον ἀφικέσθαι τόπον καὶ τὴν γῆν ἐκλιπόντα τὸν οὐράνιον ἐκεῖνον χῶρον κατοπτεῦσαι..., ἡ γοῦν ψυχὴ διὰ φιλοσοφίας, λαβοῦσα ἡγεμόνα τὸν νοῦν, ἐπεραιώθη καὶ ἐξεδήμησεν, ἀκοπιαστόν τινα ὁδὸν εὑροῦσα, καὶ τὰ πλεῖστον ἀλλήλων ἀφεστῶτα τοῖς τόποις τῇ διανοίᾳ συνεφρόνησε, ῥαδίως οἶμαι τὰ συγγενῆ γνωρίσασα, καὶ θείῳ ψυχῆς ὄμματι τὰ θεῖα καταλαβοῦσα, τοῖς τε ἀνθρώποις προφητεύουσα κτλ.* p. 287 (ed. Oudendorp.) nam cum homines mundum eiusque penetralia corpore adire non possent et e terreno domicilio illas regiones inspicerent, philosophiam ducem nacti eiusque inventis imbuti animo peregrinari ausi sunt per caeli plagas, his itineribus quae exploratione acuminis sui pervia solis cogitationibus

viderant: ut cum ipsius intervalli condicione mundi vicinia natura nos secretos esse voluisset, immensitati tamen eius volucri curriculo cogitationum nostrarum nos pernicitas intimaret, facillimeque ea de quibus origo eius est, anima divinis suis oculis aspexit [et] agnovit, aliis etiam scientiam tradidit sqq.«

Iam restant duo quae Osannus in sua commentatione plane neglexit. affert enim multos locos Chrysippeos maximam partem a Stobaeo laudatos, quos cum eis quae in nostro libello leguntur prorsus consentire vult. verum tamen ne unum quidem locum afferre potuit, qui ad verbum consentiret. quod tandem Stobaeum, qui integrum ferme libellum Aristotelis nomine inscriptum in Eclogas Physicas transcripsit, uno loco I, p. 180 (a me p. 24 adscripto) Chrysippum ut verum auctorem nominare putat: hoc nihil probabilitatis habet. an tam miram tamque inauditam neglegentiam, quae, nisi egregie fallor, in nullum hominem sanum cadere potest, Stobaeo tribuere licet, ut librum, cuius maximam partem descripsit, semper Aristoteli, semel vero Chrysippo tribueret plane neglegens, eundem librum esse?

Adparet igitur, opinor, ex eis quae de Osanni sententia disputavi, virum doctissimum iure meritoque non adeo fidenter nostrum libellum Chrysippo vindicare, quippe qui dicat (p. 195): »die möglichkeit, dafs noch ein anderer, als der angegebene philosoph, urheber der schrift sei, soll keineswegs geleugnet werden.« mihi vero contra Osannum uberius disserendum esse visum est, propterea quod iam eo brevius et facilius eorum qui postea de auctore libri π. κ. quaesiverunt, opiniones refellere licet. —

Similem sententiam nec maiore, si quid video, proba-

nimirum pernegat, scriptores post Christum natum cum de deo, mundi gubernatore, verba faciant, tamquam praepotentis naturae exemplum afferre potuisse alium principem atque imperatorem Romanum. atqui in nostro libello c. VI. p. 398^{a}6 — 398^{b}6 regis Persarum imperium cum divina mundi administratione comparari videt. ergo librum π. κ. ante Christum natum scriptum esse fidenter contendit. quod, quamvis absurde disputatum sit, etiamsi Petersenio largiamur: nihilo setius tamen conclusio illa falsissima est. nempe in oculos incurrit, Petersenium plane oblitum esse, auctorem nostri libelli Aristotelis ad Alexandrum scribentis personam induere. atque hoc etiam in illud caderet argumentum, quo Petersenius in nostro libro de Graeciae Athenarumque libertate dici et ideo librum ante Athenas a Sulla captas scriptum fuisse affirmat, si modo vir doctus de Athenis liberis ullo loco sermonem esse ostendisset. nam illo loco ad quem nos reicit (c. VI. p. 400^{b}14—26) generatim atque universe de urbe aliqua libera sermo est; Athenarum autem ne nomen quidem in toto libello repperi. quid multa? talia argumenta historica, etiamsi per se nihil offensionis habeant, parum valent in quaestione instituenda de libro, quem constat non ab eo compositum esse, cuius in fronte nomen simulatum est. E. Zellerus (die philosophie der Griechen III, 1. p. 355—363), qui de philosophandi ratione quae inest in libro π. κ. ingeniose disserit, eandem quam Petersenius de auctore sententiam defendit. putat enim, (p. 356 sq.) scriptorem se peripateticae disciplinae assectatorem eo praebere, quod et Aristotelis nomen inscripserit et eiusdem philosophi doctrinam multifariam referat. utrumque Zellero eo magis dare possumus, quo doctius ipse paulo post demonstrat et concedit, permulta quae a Peri-

pateticorum decretis abhorreant in nostro libello inesse. itaque ipse suam sententiam egregie refellere mihi videtur, cum ex libri argumento non tam certae alicuius philosophorum scholae assectatorem, quam electicum, quem vocamus, philosophum dignosci comprobet. —

Iam restat sententia a superioribus longe diversissima A. Stahrii. namque omnes, quos adhuc percensui, Graecum libri π. κ. exemplar ab Apuleio in Latinum sermonem translatum esse arbitrati sunt. contra Stahrius Graecum ex Latino Apuleii exemplari translatum esse statuit. quae quidem opinio quamvis a plerisque omnibus prorsus reiecta sit neque mihi omni ex parte probetur, tamen subtiliorem librorum Graeci et Latini cognitionem prodit. in Weissii quidem, Osanni, Ideleri et Petersenii commentationibus comparationem Graeci et Latini exemplaris prorsus desidero; qua omissa et neglecta quin a recta huius quaestionis solvendae via aberraretur, fieri non poterat. sed iam videamus quibus argumentis Stahrius in libro, quem inscripsit »Aristoteles bei den Römern« p. 163—183 utatur. ac primum quidem monet, Apuleium Aristotelis libros cognitos habuisse, resque ab Aristotele tractatas identidem in suum usum convertisse. item Apuleium ob eximiam ingenii dexteritatem, quam in contexendis ordinandisque philosophorum praeceptis prodat, iure laudat. quam ob rem credibile esse negat, eundem Apuleium, hominem ingeniosissimum et honestissimum, cum in prooemio (p. 289 ed. Oudendorp.) Aristotelem et Theophrastum, quantum cogitatione contingere possit, se in libro de mundo conscribendo secuturum esse disertis verbis pro-
ius sit, nihil aliud nisi translationem partim ad verbum
tim levius factam in lucem prolaturum fuisse. certe in

prooemio montes parturiissent, in expositione ridiculus mus natus esset. adde quod impudenter mentitus esset, dicens se auctorem aliquem sequi, id est eius doctrinam in suum usum convertere, cum revera non nisi interpretis mediocris munere functurus fuisset. atque ita Apuleius in mendacii et fraudis suspicionem temere adduceretur.

Adhuc adeo cum Stahrio consentio, ut eius contra adversarios defendendi provinciam lubenter suscipiam. omnium, qui illam Stahrii argumentationem improbaverunt, Hildebrandus (prolegg. in Apuleii opera ab ipso edita p. XLV sqq.) plenissime disputavit. is primum contendit, Stahrium argumenta sua ex loco interpolato potere, utpote cum haec verba »*quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum*« in optimis codicibus desint: itaque »a fraudis crimine Apuleium absolvi, qui non Aristotelis se esse secuturum dixerit disciplinam, sed tantum Theophrasti. hoc vero libere pronunciare illum potuisse, quod quae de ventis, fulminibus aliis exstet expositio ex Theophrasti *περὶ πνευμάτων* libris desumpta esse queat. hinc Apuleium huius libri Graeci, cuius interpretationem dederit, auctorem non nominasse, quippe qui omnibus satis notus fuerit.« mittamus nunc quaerere, utrum illa verba: »quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum« cum Hildebrando (qui ea nihilo setius in suum contextum Apuleianum recepit) delenda, an, quod mea quidem fert opinio, non expungenda sint. quid, quaeso, hoc ad Stahrii argumentationem refellendam facit? nempe etsi Aristotelem dimittas, tamen mentitus est Apuleius, *se Theophrastum auctorum secutum de omni hac caelesti ratione dicturum* id est suo Marte disputaturum esse

pateticorum decretis abhorreant in nostro libello inesse. itaque ipse suam sententiam egregie refellere mihi videtur, cum ex libri argumento non tam certae alicuius philosophorum scholae assectatorem, quam electicum, quem vocamus, philosophum dignosci comprobet. —

Iam restat sententia a superioribus longe diversissima A. Stahrii. namque omnes, quos adhuc percensui, Graecum libri π. κ. exemplar ab Apuleio in Latinum sermonem translatum esse arbitrati sunt. contra Stahrius Graecum ex Latino Apuleii exemplari translatum esse statuit. quae quidem opinio quamvis a plerisque omnibus prorsus reiecta sit neque mihi omni ex parte probetur, tamen subtiliorem librorum Graeci et Latini cognitionem prodit. in Weissii quidem, Osanni, Ideleri et Petersenii commentationibus comparationem Graeci et Latini exemplaris prorsus desidero; qua omissa et neglecta quin a recta huius quaestionis solvendae via aberraretur, fieri non poterat. sed iam videamus quibus argumentis Stahrius in libro, quem inscripsit »Aristoteles bei den Römern« p. 163—183 utatur. ac primum quidem monet, Apuleium Aristotelis libros cognitos habuisse, resque ab Aristotele tractatas identidem in suum usum convertisse. item Apuleium ob eximiam ingenii dexteritatem, quam in contexendis ordinandisque philosophorum praeceptis prodat, iure laudat. quam ob rem credibile esse negat, eundem Apuleium, hominem ingeniosissimum et honestissimum, cum in prooemio (p. 289 ed. Oudendorp.) Aristotelem et Theophrastum, quantum cogitatione contingere possit, se in libro de mundo conscribendo secuturum esse disertis verbis fessus sit, nihil aliud nisi translationem partim a partim levius factam in lucem prolaturum fuisse.

prooemio montes parturiissent, in expositione ridiculus mus natus esset. adde quod impudenter mentitus esset, dicens se auctorem aliquem sequi, id est eius doctrinam in suum usum convertere, cum revera non nisi interpretis mediocris munere functurus fuisset. atque ita Apuleius in mendacii et fraudis suspicionem temere adduceretur.

Adhuc adeo cum Stahrio consentio, ut eius contra adversarios defendendi provinciam lubenter suscipiam. omnium, qui illam Stahrii argumentationem improbaverunt, Hildebrandus (prolegg. in Apuleii opera ab ipso edita p. XLV sqq.) plenissime disputavit. is primum contendit, Stahrium argumenta sua ex loco interpolato potere, utpote cum haec verba »*quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum*« in optimis codicibus desint: itaque »a fraudis crimine Apuleium absolvi, qui non Aristotelis se esse secuturum dixerit disciplinam, sed tantum Theophrasti. hoc vero libere pronunciare illum potuisse, quod quae de ventis, fulminibus aliis exstet expositio ex Theophrasti *περὶ πνευμάτων* libris desumpta esse queat. hinc Apuleium huius libri Graeci, cuius interpretationem dederit, auctorem non nominasse, quippe qui omnibus satis notus fuerit.« mittamus nunc quaerere, utrum illa verba: »quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum« cum Hildebrando (qui ea nihilo setius in suum contextum Apuleianum recepit) delenda, an, quod mea quidem fert opinio, non expungenda sint. quid, quaeso, hoc ad Stahrii argumentationem refellendam facit? nempe etsi Aristotelem dimittas, tamen mentitus est Apuleius, *se Theophrastum auctorum secutum de omni hac caelesti ratione dicturum* id est suo Marte disputaturum esse

pateticorum decretis abhorreant in nostro libello inesse. itaque ipse suam sententiam egregie refellere mihi videtur, cum ex libri argumento non tam certae alicuius philosophorum scholae assectatorem, quam electicum, quem vocamus, philosophum dignosci comprobet. —

Iam restat sententia a superioribus longe diversissima A. Stahrii. namque omnes, quos adhuc percensui, Graecum libri π. κ. exemplar ab Apuleio in Latinum sermonem translatum esse arbitrati sunt. contra Stahrius Graecum ex Latino Apuleii exemplari translatum esse statuit. quae quidem opinio quamvis a plerisque omnibus prorsus reiecta sit neque mihi omni ex parte probetur, tamen subtiliorem librorum Graeci et Latini cognitionem prodit. in Weissii quidem, Osanni, Ideleri et Petersenii commentationibus comparationem Graeci et Latini exemplaris prorsus desidero; qua omissa et neglecta quin a recta huius quaestionis solvendae via aberraretur, fieri non poterat. sed iam videamus quibus argumentis Stahrius in libro, quem inscripsit »Aristoteles bei den Römern« p. 163—183 utatur. ac primum quidem monet, Apuleium Aristotelis libros cognitos habuisse, resque ab Aristotele tractatas identidem in suum usum convertisse. item Apuleium ob eximiam ingenii dexteritatem, quam in contexendis ordinandisque philosophorum praeceptis prodat, iure laudat. quam ob rem credibile esse negat, eundem Apuleium, hominem ingeniosissimum et honestissimum, cum in prooemio (p. 289 ed. Oudendorp.) Aristotelem et Theophrastum, quantum cogitatione contingere possit, se in libro de mundo conscribendo secuturum esse disertis verbis professus sit, nihil aliud nisi translationem partim ad verbum partim levius factam in lucem prolaturum fuisse. certe in

prooemio montes parturiissent, in expositione ridiculus mus natus esset. adde quod impudenter mentitus esset, dicens se auctorem aliquem sequi, id est eius doctrinam in suum usum convertere, cum revera non nisi interpretis mediocris munere functurus fuisset. atque ita Apuleius in mendacii et fraudis suspicionem temere adduceretur.

Adhuc adeo cum Stahrio consentio, ut eius contra adversarios defendendi provinciam lubenter suscipiam. omnium, qui illam Stahrii argumentationem improbaverunt, Hildebrandus (prolegg. in Apuleii opera ab ipso edita p. XLV sqq.) plenissime disputavit. is primum contendit, Stahrium argumenta sua ex loco interpolato potere, utpote cum haec verba »*quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum*« in optimis codicibus desint: itaque »a fraudis crimine Apuleium absolvi, qui non Aristotelis se esse secuturum dixerit disciplinam, sed tantum Theophrasti. hoc vero libere pronunciare illum potuisse, quod quae de ventis, fulminibus aliis exstet expositio ex Theophrasti *περὶ πνευμάτων* libris desumpta esse queat. hinc Apuleium huius libri Graeci, cuius interpretationem dederit, auctorem non nominasse, quippe qui omnibus satis notus fuerit.« mittamus nunc quaerere, utrum illa verba: »quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum« cum Hildebrando (qui ea nihilo setius in suum contextum Apuleianum recepit) delenda, an, quod mea quidem fert opinio, non expungenda sint. quid, quaeso, hoc ad Stahrii argumentationem refellendam facit? nempe etsi Aristotelem dimittas, tamen mentitus est Apuleius, *se Theophrastum auctorum secutum de omni hac caelesti ratione dicturum* id est suo Marte disputaturum esse

professus. ex Hildebrandi vero sententia Apuleius sic fere dicere debebat: »quare librum Graecum scriptoris illius, quem, quoniam, o Faustine, novisti, non nomino, plerumque convertemus, interdum tamen etiam Theophrastum sequemur.« hanc autem sententiam in illa Apuleii enuntiatione nequaquam inesse, quivis intellegit. si Hildebrandus Graecum et Latinum exemplar diligenter contulisset, certo non dixisset »expositionem quae de ventis et fulminibus exstet desumptam esse posse ex Theophrasto.« nam sane recedit illo loco Graecum a Latino, quoniam quae in Latino libro inde a capite XIII (p. 318) usque ad caput XV (p. 321) leguntur, ea in Graeco omnino desunt. nec tamen ex Theophrasto illam expositionem desumpsit Apuleius, sed ipse alium auctorem nominat, quippe cum sic incipiat: »at Favorinus, non ignobilis sapiens, haec de ventis refert.« sed accedunt alia, ex quibus necesse est concludamus, Apuleium non interpretem, sed auctorem esse. illo prooemii loco, quem paulo ante memoravimus, haec leguntur: »quare nos Ar. pr. et d. ph. et Th. a. secuti, *quantum possumus cogitatione contingere,* dicemus etc.« quid Hildebrandus ad haec? audi ipsius verba: »hoc additamento, si quid recte video, significare ille voluit, quam gravis ea res esset, in Latinam linguam converti, quae tam subtiliter Graece exposita essent.« at nemodum interpretum nostratium nedum L. Apuleius subtilitatem, qua liber de Mundo commendaretur, admiratus est. immo Weissius librum hac potissimum de caussa, quod acumen et subtilitas desiderarentur, inter exotericos Aristotelis libros reposuerat. item Osannus Chrysippum suum ut ab inscientiae levitatisque crimine defenderet, expositionem dedita opera ad vulgarem sensum

accommodasse identidem monuerat. accedit quod Apuleius Madaurensis Carthagini et Athenis egregie educatus posthac Romae tantam sermonis Latini facultatem nactus erat, ut et alii eius eloquentiam admirarentur et ipsi coram proconsule Romano hominibusque omnium litterarum genere instructis gloriari liceret (Florid. p. 29): »quis vestrum unum mihi soloecismum ignoverit? quis vel unam syllabam barbare pronuntiatam donaverit? etc.« num credibile est, eum qui totiens de se tamquam facundiae laude omnibus commendato et celebrato praedicat (uti ipse Hildebrandus prolegg. p. XXI. adnot. 14 ostendit) translationem Graeci libri tanti facere, ut saepius rei difficultatem excuset? sane nostrae aetatis homines, quorum cum cogitandi, tum loquendi natura et indoles a vetustate mirum quantum abalienata est, et quibus Graecam Latinamque linguam non nisi ex libris grammaticis discere licet, vel summo iure de magna Graecorum Latinorumque librorum vertendorum difficultate conqueruntur. sed quo rectius, quid veteres de exigua translationum et difficultate et dignitate iudicaverint, perspiciatur, reicere liceat ad Ciceronem de Legg. II, 7, 17: »sententias interpretari perfacile est: quod quidem ego facerem, nisi plane esse vellem meus. quid enim negotii est, eadem prope verbis eisdem conversa dicere?« itaque consentaneum est, Hildebrandum illa Apuleii verba »quantum possumus cogitatione contingere« perperam interpretatum esse. rectius, opinor, et simplicius sic accipienda sunt, ut Apuleius et difficultatem et sublimitatem materiae ad scribendum sibi propositae significare voluerit; unde colligas, eum non interpretem sed scriptorum libri esse. atque eodem referendi sunt hi loci: p. 323 atque ut breviter comprehendam.

ἐπισπασάμενοι ποιοῦσι καὶ αὐχένα κινεῖσθαι καὶ χεῖρα τοῦ ζῴου καὶ ὦμον καὶ ὀφθαλμόν, ἔστι δὲ ὅτε πάντα τὰ μέρη, μετά τινος εὐρυθμίας. quae Latine sic dicuntur p. 351: »en! etiam illi qui in ligneolis hominum figuris gestus movent, quando filum membri quod agitare solent (Bentl. ad Hor. Sat. II, 7, 82 »volunt« conicit) traxerint, torquebitur cervix, nutabit caput; oculi vibrabunt, manus ad ministerium praesto erunt, nec invenuste totus videbitur vivere.« item haec Graeca p. 400 ᵇ 28: *νόμος μὲν γὰρ ἡμῖν ἰσοκλινὴς ὁ θεὸς, οὐδεμίαν ἐπιδεχόμενος διόρθωσιν* Latine legimus p. 398 extr.: »lex illa vergens ad aequitatis tenorem sit deus, nulla indigens mutatione mutabili.« haec hactenus. iam accipe alterius generis exempla. in Latino exemplari p. 291 haec legimus: »caelum ipsum stellaeque caeligenae omnisque siderea compago aether vocatur non, ut quidam putant, quod ignitus sit et incensus. sed quod cursibus rapidis semper rotetur.« quae quidem verba, quid sibi velint, Graecus interpres vix tam praecise assecutus esset, atque leguntur p. 392 ᵃ 5: *οὐρανοῦ δὲ καὶ ἄστρων οὐσίαν μὲν αἰθέρα καλοῦμεν, οὐχ ὥς τινες διὰ τὸ πυρώδη οὖσαν αἴθεσθαι, πλημμελοῦντες περὶ τὴν πλεῖστον πυρὸς ἀπηλλαγμένην δύναμιν, ἀλλὰ διὰ τὸ ἀεὶ θεῖν κυκλοφορουμένην.* idem in hunc locum cadit p. 362: ». . (locum) quem Graeci *οὐρανόν* recte vocant, ut qui sit altitudinis finis; etiam iidem illa ratione eum *ὄλυμπον* nominant, quem ab omni fuscitate vident liberum.« quae quidem in Graeco exemplari sic leguntur p. 400 ᵃ 6: . . *(τόπον) ὃν ἐτύμως καλοῦμεν οὐρανὸν μὲν ἀπὸ τοῦ ὅρον εἶναι τῶν ἄνω, ὄλυμπον δὲ οἷον ὁλολαμπῆ καὶ παντὸς ζόφου καὶ ἀτάκτου κινήματος κεχωρισμένον.* idem tam manifesto ut omnis dubitationis locus tollatur,

colligas necesse est ex his quae exstant in Latino exemplari p. 367 et 368, ubi mundum a deo perinde ac triremem a gubernatore, chorum a praecentore, exercitum a duce, civitatem a principe regi administrarique docemur; iam sic oratio continuatur: »parentque omnes iussis legum et communis imperii, videasque illam civitatem pariter spirantem Panchaeis odoribus et graveolentibus coenis: resonantem hymnis et carminibus et canticis; eandemque etiam lamentis et ploratibus eiulantem.« atque his quidem vel diligentissime lectis relectisque, quis, quaeso, Oedipus, illis Latinis verbis poeticis expressos esse notissimos Sophoclis (Oed. Tyr. 4 et 5) versus, enucleando recognoscet, nisi in Graeco nostri libelli exemplari legerit p. 400 b 23: *ἄλλα δὲ ἄλλοις ἐνεργούμενα κατὰ μίαν πρόσταξιν ἢ νόμιμον ἐξουσίαν σώζει τὰ τοῦ ποιήσαντος ὄντως*

πόλις δ᾽ ὁμοῦ μὲν θυμιαμάτων γέμει,
ὁμοῦ δὲ παιάνων τε καὶ στεναγμάτων.

plura, quibus Graecum exemplar ex Latino conversum esse refellam, addenda esse mihi non videntur.

Quae cum ita sint, probabilem sententiam de auctore libri π. κ. adhuc prolatam esse, Spengelius (in commentatione de Aristotelis libro X. hist. anim. et incerto auctore libri π. κ. scripta p. 18) rectissime negavit; quocum Brandisius (geschichte der Griechisch-Römischen philosophie II, 2, 1. p. 120. adn. 191) consentit, coniectura, qua olim (ibid. 1, 152) librum primorum Ptolemaeorum tempore scriptum esse statuerat, tacite retractata.

III.

Quid iam statuendum est? lupum, ut aiunt, auribus tenere videmur, cum neque Latinum exemplar ex Graeco,

neque Graecum ex Latino translatum esse credere iam liceat. at hac potissimum de caussa omnibus, quae in errores inducant, effugiis praeclusis, una dumtaxat via superest, quam, qui ingrediantur, eos ex difficultatibus, quibus homines doctissimos, quorum sententias modo enarravi, circumveniri urgerique vidimus, sese expedituros esse confido. atque persuasissimum mihi est, futurum fuisse, ut illi meam coniecturam occupassent, nisi quae ratio inter utrumque libri exemplar intercederet, imprimis vero quomodo alterum ab altero discreparet, observare omisissent.

Mea igitur sententia quam iam accuratius probare et commendare conabor, haec est, ut et *Graeci et Latini libri de Mundo eundem L. Apuleium auctorem* esse statuam.

Ac primum quidem mihi querendum esse videtur, num Apuleius etiam Graecos libros conscripserit. hoc per se certe nihil habet improbabilitatis, quoniam ipse et Carthagini et Athenis se studiis litterarum artibusque liberalibus haut mediocrem operam navasse saepe gloriatur (Florid. p. 86. 91. 97). quin etiam Graecam linguam prius calluit, quam Latinam disceret (Hildebr. prolegg. p. XXI). sed certo concludo, eum Graecos quoque libros confecisse ex his Sti Augustini verbis de Civit. Dei VIII, 12: „(Platonici) ex quibus sunt valde nobilitati Graeci Plotinus, Jamblichus, Porphyrius, *in utraque autem lingua, id est Graeca et Latina Apuleius Afer exstitit Platonicus nobilis.*“ porro ipse Apuleius Apolog. p. 478: „permitte,“ inquit, „si opera est, quaedam legi de magicis meis, ut sciat me Aemilianus plura, quam putat, quaerere et sedulo explorare. prome tu *librum ex Graecis meis*, quos forte hic amici habuere, sed utique naturalium quaestionum.“

item Florid. p. 36 extr.: »prorsum enim non eo infitias, nec radio nec subula nec lima nec torno nec id genus ferramenta uti nosse, sed pro his praeoptare me fateor, uno chartario calamo me reficere poemata omne genus apta virgae, lyrae, socco, cothurno, item satiras ac griphos, item historias varias rerum, nec non orationes laudatas disertis, nec non dialogos laudatos philosophis atque haec alia et eiusdem modi tam *Graece quam Latine*, gemino voto, pari studio, simili stilo. quae utinam possem equidem non singillatim et discretim, sed cunctim et coacervatim tibi . . offerre etc.«

Videtur autem Apuleius, qui quam multa quamque varia tractaverit, ipse in Floridis saepenumero gloriatur (veluti p. 37. 91. 98 etc.), librorum eorundem et Graece et Latine conficiendorum scriptione admodum gavisus esse. namque praeter res naturales, de quibus eum utraque lingua scribere solitum esse paulo post probabo, etiam eiusmodi hymnum et dialogum (Florid. p. 91 sq.) commemorat. audi ipsum: »eius dei (scil. Aesculapii) hymnum *Graeco et Latino* vobis carmine hic canam iam illi a me dedicatum. sum enim non ignotus illius sacricola, nec recens cultor, nec ingratus antistes, ac iam et prorsa et vorsa facundia veneratus sum, ita ut etiam nunc hymnum eius *utraque lingua* canam. cui dialogum similiter *Graecum et Latinum* praetexui, in quo sermocinabuntur Sabidius Severus et Julius Persius . . . eorum ego sermonem ratus et vobis auditu gratissimum et mihi compositu congruentem et dedicatu religiosum, in principio libri facio quemdam ex his, qui mihi Athenis condidicerunt percontari a Persio *Graece*, quae ego pridie in templo Aesculapii disseruerim: paula-

timque illis Severum adiungo: cui interim *Romanae* linguae partes dedi.«

Sed adhuc desideratur testimonium, ex quo nostrum quoque libellum Graece ab Apuleio conscriptum esse manifesto consequatur vel saltem prope ad verum accedat. nusquam quidem ipse Apuleius in scriptis quae supersunt librum nostrum nominatim conmemorat: sed tamen apud ipsum exstat testimonium vel maxime idoneum, quo mea sententia commendetur, ne dicam confirmetur. etenim in Apologia p. 477 et 478 haece legimus: »legat veterum philosophorum monumenta, tandem ut intellegat, non me primum haec (scil. ad rerum naturalium doctrinam pertinentia) requisisse, sed iam pridem *maiores meos*, *Aristotelem dico et Theophrastum* et Eudemum et Lyconem ceterosque Platonis minores, qui plurimos libros de genitu animalium deque victu deque particulis deque omni differentia reliquerunt. bene quod apud te, Maxime, caussa agitur, qui pro tua eruditione legisti profecto Aristotelis *περὶ ζώων ἱστορίας*, *περὶ ζώων ἀνατομῆς*, *περὶ ζώων γενέσεως* multiiuga volumina, praeterea problemata innumera eiusdem, tum ex eadem secta ceterorum, in quibus id genus varia tractantur. quae tanta cura conquisita si honestum et gloriosum illis fuit scribere, cur turpe sit nobis experiri, praesertim cum *ordinatius et cohibilius eadem Graece et Latine adnitar conscribere* et in omnibus aut omissa anquirere, aut defecta supplere?« iam singula, quae ex hoc loco discamus, notabimus. primum consentaneum est, Apuleium etiam investigationi rerum naturalium operam navasse atque ea in re Peripateticos imprimis secutum esse. poterat vero Sicinius Aemilianus,

a quo coram Claudio Maximo, proconsule Africae, magiae accusatus erat, pro superstitione illorum temporum obicere, cur tandem Apuleius, quippe qui rhetoricam profiteretur muniaque reipublicae (cf. p. 447) capesseret, libros de rebus naturalibus conscriberet, nisi artes magicas exerceret. hoc autem crimen Apuleius ita dissolvit, ut Aristotelem et Theophrastum de eisdem rebus quaesivisse, se ipsum vero non nisi eadem, quae illi philosophi celeberrimi conscripserint, in ordinem magis perspicuum redacta (ordinatius et cohibilius) in brevius coegisse commonefaciat. quod quidem quo certius ipsi contingeret, id est ne iusto fusius scriberet neve unquam ab apto rerum exponendarum ordine aberraret: eadem Graecis simul et Latinis litteris se mandasse confirmat. ac profecto considerate eum prudenterque hac arte sibi consuluisse non negabunt, qui homines multa variaque doctrina ornatos cognitos habent. nempe nesciunt orationis flumen coercere, etiamsi argumenta brevissime adstringere studeant. adiuvit igitur Apuleius hoc studium ita, ut idem et Graece et Latine scribendo cum diligentius reputaret tum astrictius et pressius eloqueretur. iam vero accedit, quod Apuleius in libro nostro revera non tam, quae ipse studio et labore perscrutatus erat, in medium protulit, quam potius ex aliorum atque imprimis Aristotelis libris hausta in brevius contraxit; id quod Kappius in commentario in librum π. κ. scripto singillatim ostendit. quae cum ita sint, illam prooemii enuntiationem: »quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum et Theophrastum auctorem secuti, quantum possumus cogitatione contingere, dicemus etc.« ad verbum accipiendam, neque vero interpretationis artificiis a simplici verborum singulorum

explicatione recedendum esse, consentaneum est. nimirum sic tandem non cogimur, cum Osanno, Idelero, Petersenio, Hildebrando perversissime interpretari, quasi Apuleius illis verbis dixerit: »quare nos Graecum nescio cuius scriptoris librum transferemus, si modo pro ingenii nostri infirmitate Graecorum vocabulorum vim et significationem Latino sermone reddere contingat.« porro hac tandem ratione Apuleius mendacii fraudisque crimine liberatus est, quoniam quos sequatur auctores vere indicavit.

At unus restat scrupulus. quodsi idem Apuleius etiam Graecum huius libri exemplar confecit, quid est, cur prooemio paululum mutato librum ab Aristotele ad Alexandrum Magnum missum esse finxerit. hoc tamen non aegre ferent neque vitio vertent Apuleio, nisi qui plane obliti sint, eum altero post Christum natum saeculo vixisse et rhetorem fuisse vel potius oratorem, quippe quo nomine tamquam magis homorifico rhetores inde ab illa aetate adpellari malebant (cf. Ruhnken. Rut. Lup. p. XXVI). notum autem est, hosce homines controversias, suasorias similes orationes, quae ab alio quodam habitae esse fingebantur, in usum scholarum composuisse. quidni hic mos latius patere potuit, praesertim cum quaestiones philosophicae nequaquam exclusae essent? itaque non admodum mirabimur, Apuleium eundem librum, quem Latino sermone ad Faustinum miserat, Graece scriptum ab Aristotele ad Alexandrum missum esse finxisse. adde quod Aristotelem in maiore libri parte secutus est, et quod, cum in Graeco libello alter Aristotelis, alter Alexandri Magni partes agerent, haec res neutri iniucunda fuisse potest. doli vero et fallaciae crimini locum omnino nullum esse hac ratione facile intellegitur. neque profecto Apu-

leio rhetori vitio vertendum, sed bonis inferioris aetatis criticis tribuendum est, quod Graecus liber π. κ. posthac in numero librorum Aristoteleorum repositus est.

Iam paulo accuratius inquirendum est in libri argumentum, conveniatne ad alterius p. Chr. n. saeculi atque imprimis Apuleii ingenium, an superiora tempora magnorum philosophorum proventu insignia inde coniectes et agnoscas. atque illud quidem recte supra ostendisse mihi videor, eos qui certam quandam philosophorum sectam, sive Peripateticam sive Stoicam internoscerent in nostro libello, imagines et umbras venatos esse. immo auctor nulli philosophorum disciplinae unice addictus et Aristotelica et Stoica nec non Platonica decreta promiscue in medium profert, ita quidem ut ex omnibus disciplinis quodcunque eum maxime specie veritatis moveret, iudicio arbitrioque suo libasse videatur. Aristotelem videlicet in priore libri parte praecipue secutus est. de caeli et astrorum aeternitate, de rerum terrestrium corruptibilitate, de circulari corporum, quae in regione aetheria posita sunt, motu, de umido et sicco exhalationum genere, de rebus in aëre ostentis aliis auctorem nostrum nonnunquam ad verbum cum Aristotelis de universi natura placitis in libris *περὶ οὐρανοῦ* et *μετεωρολογικῶν* enarratis consentire, Kappius in commentario copiosissimo singulis locis monstrat. dissensiones enim, quibus adducti Aristotelem ipsum auctorem esse infitiati sumus, aut neglegentiae scriptoris debentur aut, ut Spengelius (p. 14) docte suspicatur, inde ortae esse videntur, quod auctor alium, qui Aristotelis doctrinam exposuit, secutus est. dein Stoicorum philosophandi rationi id praecipue tribuo, quod auctor noster theologiam suam physicae superstruit. atque etiamsi Stoi-

eorum placitum primarium, quo totum mundum deum esse volebant, (p. 379 b 16) impugnat, tamen ipse hanc discrepantiam non adeo magnam esse putat, utpote cum praepotens dei natura sic describatur. item hanc sententiam p. 396 a 28 *τῶν στοιχείων ἐγκεκραμένων ἀλλήλοις, ἐν ἀέρι τε καὶ γῇ καὶ θαλάσσῃ κατὰ τὸ εἰκὸς αἱ τῶν παθῶν ὁμοιότητες συνίστανται* stoicissantem esse adparet. docet enim *τὰς τῶν παθῶν ὁμοιότητας* caussam esse (c. V), cur mundus, quamvis ex diversissimis principiis constet, tamen cohaereat. eodem vero redit Stoicorum: *συμπάθεια, συντονία, ἕνωσις ἐκ διεστηκότων*, consensus, cognatio, coniunctio naturae; de qua re Zellerus (phil. d. Gr. III, 1, 87) plene disputat. capite septimo auctorem nostrum Zenonis, Cleanthis et prae ceteris Chrysippi exemplum secutum deorum nomina interpretari, iam supra dixi. Stoicos vix cuiquam antiquorum philosophorum tantam auctoritatem, quantam Heraclito, tribuisse, pervagatum est. quid? quod in exiguo libello *π. κ.* ad Heraclitum bis provocatur p. 396 b 20 et p. 401 a 11. ex hisce omnibus emergit, auctorem nostrum »saepius stoicissantem« a Villoisono (Theolog. phys. Stoicor. p. 482) recte adpellari. Osannum vero iusto longius progressum esse, cum in toto libello germanum Stoicum agnosceret, supra ostendi. tertia tandem philosophorum disciplina, cui auctor noster manifesto favet, Platonica est. nam quod p. 399 b 19 de deo non solum potentissimo verum etiam pulcherrimo, *κάλλει δὲ εὐπρεπεστάτῳ*, disputat, hoc vel maxime proprium est Platonis, quippe qui in dei pulchritudine et formositate laudanda multus esse soleat. quin etiam ipse auctor se prorsus consentire et conspirare cum Platone, quem insuper honorificentissimo *γενναίου* cognomine pro-

sequitur, disertis verbis praedicat. imponit enim tamquam coronida libro ad finem adducto Platonis (Legg. IV, 715 *E*) verba p. 401 ᵇ23: *ταῦτα δὲ πάντα ἐστὶν οὐκ ἄλλο τι πλὴν ὁ θεὸς, καθάπερ καὶ ὁ γενναῖος Πλάτων φησίν. ὁ μὲν δὴ θεὸς, ὥσπερ ὁ παλαιὸς λόγος, ἀρχήν τε καὶ τελευτὴν καὶ μέσα τῶν ὄντων ἁπάντων ἔχων, εὐθείᾳ περαίνει κατὰ φύσιν πορευόμενος· τῷ δὲ ἀεὶ ξυνέπεται δίκη, τῶν ἀπολειπομένων τοῦ θείου νόμου τιμωρὸς, ἧς ὁ εὐδαιμονήσειν μέλλων μακάριός τε καὶ εὐδαίμων ἐξ ἀρχῆς εὐθὺς μέτοχος εἴη.*

Haec autem philosophandi ratio, qua Aristotelis, Stoicorum et Platonis placita commiscentur, in Apuleii aetatem mirifice convenit. nimirum cuncti illius aetatis philosophi aptissima quaeque ex diversis scholis eligendo conciliandis antiquorum philosophorum dissensionibus temere indulgebant. atque hoc studium philosophiae certe perniciosissimum eo minus reprimebatur et castigabatur, quo magis Peripatetici ab immensa subtilitate et sagacitate Stagiritae desciverant. idcirco Cicero eos vituperat Fin. III, 12, 41: »est enim eorum (sc. Peripateticorum) consuetudo dicendi non satis acuta propter ignorationem dialecticae.« item Strabo XIII, p. 609: *συνέβη δὲ*, inquit, *τοῖς ἐκ τοῦ περιπάτου... μηδὲν ἔχειν φιλοσοφεῖν πραγματικῶς, ἀλλὰ θέσεις ληκυθίζειν.* neque fere qui primis p. Chr. n. saeculis florebant Peripatetici tam suo Marte philosophari, quam Aristotelis libros enarrare solebant (cf. Zeller, die philos. der Griechen III, 1, p. 419—429). Carneades, Academicus celeberrimus, Cicerone (ibid.) teste, in quaestionibus gravissimis non esse rerum Stoicis cum Peripateticis controversiam, sed nominum iudicabat. unde colligas, Peripateticos philosophiam ab Aristotele acceptam

iam tum contaminare coepisse. item Stoici, qui p. Chr. n. floruerant, permulta ex aliorum philosophorum fontibus hausta superiorum Stoicorum decretis admiscere non dedignati sunt. satis duco, unam eamque primariam discrepantiam significare. principes Stoicos monismum, quem vocamus, defendisse, pervagatum est. contra Epictetus et Marcus Aurelius Antoninus propius ad Platonem accedentes animam a corpore atque deum a mundo aperte disiungunt et distinguunt, Antonin. Comm. III, 3 extr.: (post mortem) *παύσῃ*, inquit, *πόνων καὶ ἡδομῶν ἀνεχόμενος καὶ λατρεύων τοσούτῳ χείρονι τῷ ἀγγείῳ* (sc. corpori) … *τὸ μὲν γὰρ νοῦς καὶ δαίμων, τὸ δὲ γῆ καὶ λύθρος.* Comm. IX, 3: *τὴν ὥραν, ἐν ᾗ τὸ ψυχάριόν σου τοῦ ἐλύτρου τούτου ἐκπεσεῖται.* Comm. XII, 2: *ὁ θεὸς πάντα τὰ ἡγεμονικὰ γυμνὰ τῶν ὑλικῶν ἀγγείων καὶ φλοιῶν καὶ καθαρμάτων ὁρᾷ. μόνῳ τῷ ἑαυτοῦ νοερῷ μόνων ἅπτεται τῶν ἐξ ἑαυτοῦ εἰς ταῦτα ἐῤῥυηκότων καὶ ἀπωχετευμένων.*

Quae cum ita sint, non mirabimur, etiam Academicos illius aetatis a superioribus eiusdem scholae assectatoribus multifariam recessisse. verum ne multus esse videar in rebus pervagatis minimeque novis, ea dumtaxat exempla afferam, quae doceant, reliquos illius temporis Platonicos prorsus eadem ratione, atque Apuleium in libro *π. κ.*, et Aristotelica et Stoica dogmata in usum suum convertisse. missis igitur Plutarcho, Dercyllide, Thrasyllo, Alcinoo, Tauro Attico, quos omnes eclecticos fuisse, Zellerus (ibid. p. 429 — 446) et Prellerus (historia philos. Graec. et Rom. §. 500 — 517 et §. 520 — 524 passim) demonstrant: eum, qui omnium proxime ad philosophandi rationem, quae inest in libro *π. κ.*, accedit, paulo accuratius comparare

liceat, dico autem Maximum Tyrium. hic Dissertationibus suis omnes philosophiae partes complectitur, excepta doctrina de rerum natura, cui non vacasse videtur. cunctos audit philosophos praeter Epicurum, in quem singulare quoddam odium suscepit. neque profecto id egisse videtur, ut philosophorum dissensiones ostenderet, cum de anima Platonem, Aristotelem et Pythagoram idem docere sibi persuaderet Diss. XXXIII, 4 (II, p. 142 ed. Reisk.): *λέξω δὲ οὐκ ἐμαυτοῦ λόγον, ἀλλ' ἐξ Ἀκαδημίας ὁρμηθέντα.., ἀπεδέξατο δ' αὐτὸν καὶ Ἀριστοτέλης αὐτός. ἐγὼ δὲ καὶποῤῥωτέρω ἐπανάγω· ὑποπτεύω γὰρ ἐξ Ἰταλίας Ἀθήναζε ἐλθεῖν τὸν λόγον, Πυθαγορείων τινῶν ἐμπορίαν ταύτην καλὴν στειλαμένων εἰς τὴν ἀρχαίαν Ἑλλάδα κτλ.* hunc igitur Maximum, Apuleio quidem ingenii acumine multo inferiorem, omnia dogmata primaria, quae insunt in tribus postremis libri *π. κ.* capitibus, similiter tradere dixi. ac primum mundus Maximo perinde atque nostro auctori deorum et hominum sedes est Dissert. XIX, 6 (I, p. 370 ed. Reisk.): *οἶκος οὗτος εἷς θεῶν καὶ ἀνθρώπων, οὐρανὸς καὶ γῆ . . ὧν τὸν μὲν νέμονται θεοὶ . . τὴν δὲ . . ἄνθρωποι.* porro mundum harmoniam esse dicit, incipientem illam a deo, et per aërem, terram, mare, animalia et plantas permeantem (Dissert. XIX, 3. I, p. 363); quae eadem quinto libri *π. κ.* capite docemur. denique mundum Maximus Tyrius a deo similiter regi administrarique, atque a Persarum rege res Asiaticas, navem a gubernatore, exercitum a duce, civitatem a legislatore docet X, 9 (I, p. 184 sqq.): *βουλεύεται γὰρ ὑπὲρ μὲν τῆς Ἀσίας ὁ μέγας βασιλεὺς, . . . περὶ νεὼς κυβερνήτης, καὶ περὶ στρατοπέδου στρατηγὸς καὶ περὶ πόλεως νομοθέτης· . . . ὑπὲρ δὲ οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ θαλάττης καὶ τῶν ἄλλων μερῶν*

4*

τίς, ὦ Ἐπίκουρε, βουλεύεται; similiter auctor noster sexto capite philosophatur. quae septimo tandem capite de uno quidem deo, de variis tamen eius nominibus Stoicorum more explicatis exstant: etiam habes apud Maximum Dissert. XXXIX, 5 (II, p. 250): *ὧν* (scil. *θεῶν*) *μία μὲν ἡ φύσις, πολλὰ δὲ τὰ ὀνόματα. ὑπὸ γὰρ ἀμαθίας αὐτῶν τὰς ὠφελείας τὰς ἑαυτῶν ἑκάστοις ἐπονομάζομεν, ἄλλοις ἄλλη κλῆσις θεοῦ* et X, 8 (I, p. 182) ubi de Iove, Minerva, Apolline, Neptuno, Vulcano simili modo disputatur.

Num vero Apuleius in ceteris scriptionibus philosophis, quae ad nostram memoriam pervenerunt, se germanum Platonicum praebet? Zellerus quidem, ingeniosissimus veteris philosophiae existimator, eum perinde atque reliquos illius aetatis Platonicos et Platonem et Aristotelem et Stoicos promiscue sequi probat (Gesch. d. phil. d. Griech. III, 2, p. 541 sqq.). ipse Apuleius Platonem philosophiam ex diversissimis membris conglutinasse arbitratur de dogm. Plat. I, 3, p. 187: »nam quamvis de diversis officinis ei (sc. Platoni) essent philosophiae membra suscepta, naturalis a Pythagoreis, dialectica atque moralis ab ipso Socratis fonte, unum tamen ex omnibus et *quasi* proprii partus corpus effecit.« deinceps Platonis philosophiam naturalem enarraturus sic disserit ibid. c. 5, p. 190: »initia rerum esse tria arbitrabatur Plato: deum, materiam rerumque formas, quas *ἰδέας* idem vocat, inabsolutas, informes, nulla specie nec qualitatis significatione distinctas.« sic Apuleius Platonicus Platonis doctrinam interpretatur. quid igitur ab argumento nostri libelli obstat, quominus Apuleius auctor sit? neque ipsius neque aequalium philosophorum ingenium ab ea cogitandi ratione abhorret, quae inest in libro *π. κ.*

Iam ad ultimum disputationis locum pervenimus, qui est de sermone nostri libelli. atqui reliqua Graeca Apuleii scripta omnia temporum iniuria interciderunt. itaque fit, ut locus in similibus quaestionibus gravissimus et uberrimus, qui versatur in dicendi genere observando comparandoque, parum valeat in hac commentatione. quocirca ne nimium probando nihil probem, in hisce acquiesco paucis quidem, sed idoneis, quae coniecturam meam quadamtenus fulciant. auctor igitur noster sermone utitur florido, expositione minime dialectica, gravissimasque quaestiones (c. V et VI) non tam acute subtiliterque disputando, quam similitudinibus comparandis profligat. notum autem est, imprimis Asianos et Afros, omisso veterum germanorumque Graecorum dicendi genere placido illo atque sano, floribus oppletam orationem et luxuriantem adfectasse. talem vero scriptorem Apuleius Afer in Metamorphoseon et Floridorum et Apologiae libris sese vel maxime praebet. eadem, quam in hisce libris Latinis observare licet, audacia Apuleii rara novaque amantis propria, etiam in libro *π. κ.* cernitur, tum in usu tot vocum prorsus solitariarum nec plus semel lectarum, quot in nullo totius antiquitatis libello aeque brevi et exiguo reperiri Osannus et Spengelius notaverunt, tum in verbis modo ex casca vetustate redintegratis, modo recens fictis, modo non nisi poëtarum sermoni concessis. quorum nunc indicem conficiam: p. 391 [a]12 *ἀκοπίαστος*. [b]13 *φερέσβιος*. 18 *συναναχορεύειν*. p. 392 [a]11 *ζῳοφόρος* (pro usitato *ζῳδιακός*). 32 *ἀνετεροίωτος*. [b]4 *βόθυνος* (ostentum in caelo animadversum). 16 *ἀνερεύγεσθαι* (de fluviis se effundentibus). p. 393 [a]23 *ἐγκολποῦσθαι*. 26 *ἀποκολποῦσθαι*. [b]2 *ἀνασχέσεις τοῦ ἡλίου*. p. 394 [a]23 *ἀνό-*

μυχλος. 26 δροσοπάχνη. 33 ἀπόθραυσις. ᵇ15 ἐγκολπίας et 19 ἐξυδρίας (nova ventorum nomina). 35 εὐθύπνοος. 36 ἀνακαμψίπνοος. p. 395 ᵇ1 περίαυγος. 14 ἀμφιφαής. 5 ἐξακοντισμός (fulgeris genus). 12 πίθος (idem). 25 ὑπέρζεστος. 31 παρεξωθέω. 33 συγκραδαίνω (inferiore aetate saepius usurpatum). p. 396 ᵃ1 ἐπικλίντης. 4 χασματίας. 5 ῥήκτης. 8 ὤστης 10 παλματίας. 11 μυκητίας. 9 ἀνάπαλσις. 14 συσσωματοποιεῖσθαι. 19 ἀντανακοπή. 22 ἀνάβλυσις. p. 297 ᵃ20 νεόχμωσις. 25 περιοχέω. ᵇ3 ἐπαναστέλλειν. 31 ἀκατάλληλος. p. 398 praeter multa vocabula poetica: ᵇ33 διεξερπύζω. p. 399 ᵃ23 διεξέρπω. 26 ἀρχαιόγονος. ᵇ22 ἀθεώρητος (deus non aspectabilis; alibi inconsideratus). 400 ᵃ8 ὁλολαμπής. 27 θαλαττοῦν (ἠπείρους). 28 ἠπειροῦν (θαλάττας). ᵇ4 ἐκσχίζειν. 28 ἰσοκλινής. offendi etiam in frequenti usu ἀποτελεῖν verbi, quod quinto et sexto capitibus, in quibus auctor, Aristotelem non amplius secutus, plane suus esse vult, septies legitur. hoc vero vocabulum, nisi me fallunt lexica, Graeci scriptores nescio quo pacto perraro usurpaverunt, excepto Platone, qui hoc verbum adamasse videtur. convenit autem in Apuleium Platonicum, Platonem suum etiam in rebus parvulis imitari. Apuleii verborum inusitatorum usum vel maxime proprium fuisse, ex Apologia quoque conicere licet, quia Aemilianus accusator etiam hanc rem accusatorie significaverat (p. 481 sq.). sed haec hactenus. —

Equidem iam virorum doctorum iudicio permitto, num haec quaestio, tam diu multumque in disceptationem vocata, mea coniectura tandem profligata et ad exitum feliciter adducta esse videatur. —

INDEX.

UEBER DEN

ERECHTIGKEITSBEGRIFF

DES

ARISTOTELES.

DISSERTATION,

WELCHE MIT GENEHMIGUNG DER PHILOSOPHISCHEN FACULTÆT ZU BRESLAU

ZUR

ERLANGUNG DER DOCTORWÜRDE

MONTAG, DEN 19. NOVEMBER 1855, VORMITTAGS 10 UHR

IN DER KLEINEN AULA ÖFFENTLICH VERTHEIDIGEN WIRD

HERMANN ADOLPH FECHNER

GEGEN DIE OPPONENTEN:

…O GINSBERG, Dr. phil. EDUARD LIGON, stud. phil. LOUIS BERGER, stud. jur.

DRUCK VON LEOPOLD SCHNAUSS IN LEIPZIG.

HERRN

DR. HEINRICH WUTTKE,

ORDENTLICHEM PROFESSOR DER HISTORISCHEN HILFSWISSENSCHAFTEN ZU LEIPZIG,

SEINEM HOCHVEREHRTEN LEHRER

ALS AUSDRUCK SEINER DANKBARKEIT

GEWIDMET

VOM VERFASSER.

I.

EINLEITUNG.

Der Begriff des Zweckes beherrscht das ganze System der aristotelischen Philosophie: der höchste Zweck ist ihr das Princip alles Seins und Denkens. Der höchste Zweck ist die höchste Vernunft, die sich selbst denkt [1]), denn das Denken ist um des Gedachten (*νοητόν*) willen da, wie eine jede Fähigkeit (*δύναμις*) [2]) um ihrer Thätigkeit (*ἐνέργεια*) willen. Soll daher das Denken (*νόησις*), das Substrat des Gedachten, das Höchste sein, so muss es sich selbst denken; sonst wäre ja sein Zweck, das Gedachte, etwas Höheres [3]). Dies reine Denken ist die Form der Form, der *actus purus*, das schlechthin Allgemeine, gänzlich vom Stoffe, von der Sinnlichkeit Getrennte [4]), und erhält, als Gott gedacht, eine mystische Färbung [5]). Obgleich er eben, weil er nur ein Gedachtes, aber nothwendig Gedachtes ist, die allermeiste Realität (*οὐσία*) hat: so beruht seine *Existenz* doch nur im menschlichen Geiste als formales Denken, und demnach ist die Gottheit in ihm imma-

---

[1]) *Νόησις νοήσεως.* Metaph. XII. *Λ.* 6. p. 1074. b. 20. Die Angabe der Kapitel geschieht hier, wie überhaupt, nach der Ausgabe von *Tauchnitz*, die der Seite und Zeile nach der Ausgabe der Berliner Akademie von *Bekker*. — [2]) Metaph. XII. 6. 1074. b. 20. — [3]) Metaph. 1072. a. 30. b. 18. XII. 9. p. 1074. b. 34. — [4]) *Κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν.* Metaph. p. 1073. a. 4; 1075. a. 4. — [5]) *Zeller*, Philos. der Griechen. Bd. II. S. 441.

nent. Gott ist nur Einer, weil Gegensatz nur im Stoffe ist[1]. Er ist der ewige Schöpfer, der Urheber der Welt, das erste Bewegende-Unbewegte[2], denn im Zwecke liegt der Begriff der Bewegung, die ja weiter nichts bedeutet, als das Verhältniss, die reale, thätige Beziehung des Zweckes zu den Mitteln, oder, was dasselbe ist, der Form zum Stoff, der Thätigkeit zur Kraft[3]. Durch die Form erst erhält der Stoff Existenz, und wird Etwas[4]. Wie von einem Gegenstande seiner Liebe (*ὡς ἐρώμενον*) wird er von ihr bewegt; ohne dass Gott, der Zweck selbst in Bewegung geräth[5]. Dass er Bewegung eines Andern hervorbringt, kann keinen äusseren Ursprung haben: wäre er bewegt, so könnte er nicht der Erste sein. Zugleich mit der Bewegung producirt er Raum und Zeit, ohne die jene nicht bestehen könnte. Er producirt auch durch ewige, absolute Nothwendigkeit (*ἁπλῶς ἀναγκαῖον*, was nicht anders sein kann)[6] seiner selbst als seine zweite Realität den Himmel mit den ewigen Sternen, der sich im Kreise bewegen muss[7]. Mit dem Stoffe verbunden sind die Zwecke nicht mehr Eins, sondern verschieden, der Zweck oder die Form selbst bewirkt im Existirenden das Besondere, das Einzelne, aber im Abstrakten das Allgemeine[8]. Daher ist das erste Wesen eines jeden Dinges individuell, das zweite die Gattung, der Begriff[9]. Unbewegt ist allein der göttliche *Νοῦς*, die Form des reinen Denkens; bewegt und bewegend zugleich sind die übrigen Zwecke oder Formen, ewig sich gleich bleibend und einfach der Einige Himmel, unstät und veränderlich die

---

1) *Ὅσα ἀριθμῷ πολλά, ὕλην ἔχει. Εἷς γὰρ λόγος καὶ ὁ αὐτὸς πολλῶν, οἷον ἀνθρώπου. Σωκράτης δὲ εἷς. Τὸ δὲ τί ἦν εἶναι, οὐκ ἔχει ὕλην τὸ πρῶτον· ἐντελέχεια γάρ.* Metaph. XII. 8. p. 1074. a. 33. — 2) Phys. III. p. 1201. a. 27. — 3) De part. Anim. p. 641. b. 36. Phys. II. 2. p. 193. a. 36. III. 1. 6. p. 201. a. 10. III. 2. p. 202. a. 7. — 4) Phys. II. 2. p. 193. a. 36. — 5) Phys. III. 1201. a. 27. — Metaph. XII. p. 1072. a. 3. — p. 1073. a. 26. — 6) De part. an. p. 639. b. 24; p. 641. b. 15. — Metaph. XII. 6. p. 1071. b. 10. XII. 7. p. 1072. a. 23. p. 1072. b. 12. — 7) Metaph. XII. 6. p. 1074. a. 36. — 8) Metaph. XII. 8. p. 1074. a. 31. *εἴδει μία ἀρχή, ἀριθμῷ δὲ πολλαί.* — 9) Kategor. p. 3. b. 10. ff.

irdische Natur; bewegt und nicht bewegend ist allein der Stoff, das Mittel zum Zweck. Die Formen bewegen den Stoff durch eine Naturnothwendigkeit zu sich, als einem *zukünftigen Sein* (*ἐσόμενον*), während der göttliche *Νοῦς* die Nothwendigkeit des *Seins* in sich trug [1]). Es ist hier das Gebiet der Dinge, die auch anders sein könnten; sonst würden sie nicht bewegt [2]). Jede Bewegung, jedes Werden ist um der Form willen da, die es als Zweck (*ἐξ ὑποθέσεως*) bedingt. Der Zweck selbst, der in seiner Verbindung mit dem Stoffe Wesen (*οὐσία*), Entelechie, Begriff (*λόγος*), *Natur* (*φύσις*), Form (*μορφή*, *εἶδος*) [3]) heisst, trägt die Nothwendigkeit des Begriffs, der realen Identität in sich. Auch der Mensch gehört zu diesen Dingen der Natur, und entwickelt sich zu seinem Zwecke hin. Dieser Zweck ist die *Vernunft* (*λόγος*, *νοῦς*), das Höchste der *ἀνθρώπινα*, das wie Gott selbst, ein Göttliches, Ehrwürdiges, Bewundernswerthes genannt wird [4]), weil es als letzter Grund vom Menschen nicht begriffen und erklärt, sondern nur wahrgenommen werden kann [5]); während das Prädikat des Lobenswerthen demjenigen zukommt, das mit dem Höchsten verglichen wird, und dem menschlichen Urtheil erreichbar ist, als Mittel des Zweckes. Lächerlich wäre es, die Vernunft, die Götter, die Glückseligkeit zu loben [6]). Der letzte Zweck des Menschen ist in der Form des Begehrtwerdens sein *höchstes Gut;* als Zustand gedacht, *Glückseligkeit;* als Ursache der Bewegung und Entwickelung des Menschen seine Natur (*φύσις*) [7]), sein Eigenstes, sein Charakteristisches, sein Wesen und sein Begriff (*οἰκεῖον*, *οὐσία*, *λόγος*). — Eine Forschung über ihn selbst und die Mittel, ihn zu erreichen, hat zwar an

---

[1]) De part. anim. I. 1. p. 640. a. 3. — [2]) Phys. p. 201. b. 8. Es sind die *δυνάμει ὄντα, ἐνδεχόμενα ἄλλως εἶναι.* — [3]) Phys. p. 183. b. 18. — De part. anim. p. 641. b. 32. p. 642. a. 33. — [4]) Metaph. XII. 7. p. 1072. b. 25. Magn. Moral. I. 2. p. 1183. b. 24. — [5]) Eth. Nicom. VI. 8. 9. p. 1142. a. 27. — [6]) Eth. Eud. p. 1219. b. 12. M. Mor. I. 2. p. 1183. b. 26. I. 5. p. 1185. b. 8. E. Nic. I. 12. 5. p. 1101. b. 28. — [7]) Phys. II. 1. p. 192. b. 32.

sich keinen praktischen Werth [1]); weil die Tugenden nicht, wie Sokrates und Plato meinten, in der Erkenntniss allein bestehen, und die Laster in der Unwissenheit: denn beide müssen geübt werden: aber Denen, welche von *Natur* schon mit geistigem Adel, mit Anlage und Neigung zum Guten begabt sind [2]), leistet sie grossen Vorschub [4]), indem sie ihnen, wie den Bogenschützen ihr Ziel, vorzeichnet, wohin sie ihren Weg zu richten haben; die Freieren der Jünglinge ermuntert, Stand zu halten, und die Liebhaber des Rechten und Schönen ermuthigt, die Tugend wirklich auszuüben [5]). Sie, die von Natur schon sittlich sind, werden auch durch den zweiten Weg zur Tugend, durch *Vernunft* und *Belehrung*, gefördert [6]), die für Knaben und erwachsene Thoren, Sklaven ihrer Leidenschaft, ohne Nutzen ist; für die grosse Menge dieser Leute dient nur der dritte Weg, die *Gewöhnung* (*ἔθος*, wovon Aristoteles das *ἦθος*, die Sittlichkeit herleitet), die auch der Natur und Belehrung zu Hülfe kommen muss, um die Ausübung des Guten zur Gesinnung zu bilden, mit Erfolg zur Besserung [7]). —

In der nikomachischen Ethik hat Aristoteles die Lehre vom höchsten Gute, dem letzten Zwecke des Menschen, niedergelegt. — Die beiden andern ethischen Schriften, welche ihm gewöhnlich noch zugeschrieben werden, aber seit Spengel's Untersuchungen für unecht erkannt sind [8]), die *Magna Moralia*

---

[1]) Eth. Nic. II. 2. 1. p. 1103. b. 27. Magn. Mor. I. 1. p. 1182. a. 5. — [2]) M. Mor. I. 1. p. 1183. b. 15. — [3]) Eth. Nic. III. 5. 17. p. 1114. b. 8. X. 9. 3. p. 1179. b. 8. Sie heissen *εὐφυεῖς*, ingenui. — [4]) Eth. Nic. I. 2. p. 1094. a. 22. p. 1098. b. 6. [5]) Eth. Nic. X. 9. 3. p. 1179. b. 9. — [6]) Eth. Nic. I. 3. 7. p. 1095. a. 6. M. Mor. I. 6. p. 1186. a. 1. — [7]) E. Nic. II. 1. 8. p. 1103. b. 24. — [8]) Schleiermacher sieht ein Zeichen der Unechtheit der nikomachischen Ethik darin, dass sie eben „Ethik“ heisse, obgleich die dianoëtischen Tugenden einen grossen Theil derselben ausfüllen. Auch Spengel (Denkschriften der Münchner Akademie, philos.-philol. Abth. 1841. S. 463) sagt: der Titel sei besser *περὶ ἀρετῶν*. *'Ηθικά* sei gewählt vom Geringeren, das als Grundlage das Grössere in sich schliesse, wie etwa die ähnlichen Büchertitel *Κύρου παιδεία* und *'Ανάβασις*; vom allgemeinen Gebrauch habe sich Aristoteles nicht entfernen wollen. Was die grosse Ethik betrifft, so ist sie ein Auszug aus der eudemischen

und *Ethica Eudemia*, können trotz der Verschiedenheit ihrer Verfasser in einer Darstellung ethischer Begriffe des Aristoteles nicht nur desshalb vergleichungsweise benutzt werden, weil sie, ohne Zweifel sehr treuen Schülern des grossen Meisters angehörend, sich von ihm mit Ausnahme kleiner Abweichungen, die jedoch hinreichten, ihre Unechtheit zu verrathen, kaum irgend wie entfernen; als auch, weil sie durch grössere Klarheit, Gedrängtheit und Uebersichtlichkeit geeignet sind, zur Erläuterung der oft aphoristischen nikomachischen Ethik zu dienen. Die grosse Moral folgt genau dem Untersuchungsgange der eudemischen Ethik, welche das dritte bis siebente Buch der nikomachischen Ethik entlehnt hat, jedenfalls um die Lücke der entsprechenden, früh verlorenen Bücher damit

---

(Spengel a. a. O. S. 454), da beide die Abhandlungen über die *εὐτυχία* und *καλοκἀγαθία*, welche der nikomachischen fehlen, gemeinschaftlich haben. Ueber den Namen: Grosse Ethik vgl. Trendelenburg in den Berichten der Berliner Akademie 1850. S. 81. ff.). Das Resultat der Spengel'schen Untersuchung über das Verhältniss der drei Ethiken ist: dass jene doppelten Bücher der eudemischen Ethik aus der nikomachischen entnommen seien; vielleicht aber gehöre die Abhandlung über die Lust (Eth. Nic. VII. 12) ursprünglich den eudemischen Büchern an, da derselbe Gegenstand noch viel ausführlicher im zehnten Buche behandelt werde. Um nun nicht mit dem siebenten Buche zugleich die beiden vorhergehenden fallen zu lassen, da doch viele Stellen der nikomachischen Ethik auf sie als Bestandtheil derselben Schrift verweisen; biete sich der Ausweg dar, Aristoteles habe zwei Abhandlungen über die Lust geschrieben, und die eine, später von ihm verworfen, sei von seinen Schülern mit der andern zugleich wieder aufgenommen worden. (S. 499. 533.). Die eudemische Ethik sei von Eudemus aus Rhodos; das achte Buch sei dem siebenten voranzustellen, weil jenes keinen befriedigenden Schluss gebe, und die grosse Moral diese Veränderung rechtfertige (S. 499. 504). Letztere sei dem Eudemus nicht zuzuschreiben, weil sie eine Untersuchung einführe, ob *φρόνησις* und *σοφία* Tugenden seien, was im Anfange der nikomachischen Ethik ohne Bedenken ausgesagt wird, und ebensowenig in der eudemischen Anstoss erregt. Sonst, wie in den Abhandlungen über die *ἀκρασία* und *ἐγκράτεια*, die *ἡδονή* und *εὐβουλία* folge die grosse Moral der eudemischen völlig. Später noch zu erwähnende Differenzen der grossen und nikomachischen Ethik können zur Kritik der eudemischen deshalb nicht dienen, weil sie in den entlehnten Büchern vorkommen. —

auszufüllen; denn gerade hier weichen die übrigens streng nacharbeitenden *Magna Moralia* von der Auffassung der eudemisch-nikomachischen Bücher ab.

Die nikomachische Ethik ist in der Form einer Güterlehre begonnen und wird durch die Forschung über den Inhalt des höchsten Gutes in der Folge zur Tugendlehre. Handlungen, Willen, Affektionen und Thätigkeiten der menschlichen Seele (πάθη, πράξεις, προαιρέσεις, ἐνέργειαι) bilden im Ganzen das Gebiet, auf welchem sich die Untersuchung zu bewegen hat. An der Spitze steht der Satz: Alles was begehrt wird, ist ein Gut; daher ist das, wonach Alles strebt, „das Gut" (τἀγαθόν) zu nennen [1]). Wenn die aristotelische Sittenlehre hiermit das Wesen, den Gegenstand eines jeden Willens, einer jeden Begehrung dem Begriffe „Gut" gleich setzt: so bezeichnet sie schon von vornherein für den einzelnen Fall einer Entscheidung die subjective Ueberzeugung als ihren letzten Grund; denn sie vermag als Wissenschaft, als Allgemeines nie mit vollkommener Genauigkeit den unendlich mannichfaltigen Stoff der Willensgegenstände zu erreichen, da ja das Nützliche und das Schädliche, ebenso wie die Zwecke, deren Mittel oder Negationen sie sind, nichts Beständiges haben, und, auf das individuelle Bedürfniss des Augenblicks berechnet, höchstens eine Regel (ὡς ἐπὶ τὸ πολύ), oft auch ein Zufälliges (τυχόν), aber nie ein Nothwendiges (ἀναγκαῖον) darstellen [2]). Sowie man daher nur noch Muthmassungen einer Regel, deren Folgen nie sicher sind, mit Hilfe einer gewissen, erst zu erwerbenden Kunst und Einsicht richtige Entschlüsse zu fassen und auszuführen lernt: so kann auch die Ethik nur von bestimmten Voraussetzungen ausgehend, eine ungefähre

1) Eth. Nic. I. 1. p. 1094 a. 3. M. Mor. I. 1. p. 1182 a. 34. — 2) E. [illegible] p. 1112 b. 8. Die drei Formen des Bewegten: ἀναγκαῖον, [illegible] oder ὡς ἐπὶ [illegible] oder φύσει (M. Mor. II. 8. 1206 b. 38) [illegible] gehören zu den von Aristoteles beliebten [illegible] auf der logischen Dreitheilung: Allgemeinheit, Be- [illegible]. E. Nic. III. p. 1112 a. 31.

Regel zeichnen und im Grundriss (παχυλῶς καὶ τύπῳ) die Wahrheit aufweisen [1]). Die sehr weit auseinander fallenden Willensobjekte (Güter) begehrt man entweder um anderer willen als Mittel, wenn ihr Zweck ausserhalb der strebenden Thätigkeit liegt in den vollbrachten Werken (ἔργα τινά) [2]); oder um ihrer selbst willen, wenn die Thätigkeit der Zweck ist. Letztere stehen daher ebenso hoch über jenen, wie der Zweck über den Mitteln [3]). Wenn nun die vermittelnden Begehrungen nicht ins Endlose, Unbegrenzte gehen, sondern Befriedigung erhalten sollen [4]): so muss es wohl für uns einen höchsten Zweck geben, den man nicht um der Folgen willen begehrt (ἀποβαίνοντα, ἐσόμενα) [5]), und der, alle Handlungen und Künste der Menschen unter sich fassend, eine Architektonik, Gesetzgebung und Richtschnur derselben bedingen würde [6]). Ein solcher Zweck scheint die Politik zu sein, denn sie ist die Kunst, welche alle übrigen am meisten beherrscht und organisirt [7]). So ist vielleicht die Politik die Sittenlehre. —

Nach einer Kritik der früheren Ansichten über das höchste Gut liefert Aristoteles zuerst seine *formale Definition* [8]). Als *Höchstes*, dem Denken nicht Uebersteigliches unter den menschlichen Gütern [9]) ist es 1) ein ἀκρότατον und τελειότατον des Willens; 2) als höchster *Inhalt* und als Motiv des Willens ein αἱρετώτατον; 3) als höchste *Befriedigung* das αὐταρκέστατον. Diese drei Merkmale sondern den Begriff desselben von denen anderer Güter durch die Form der Allgemeinheit und Nothwendigkeit ab, wie schon Platon ganz dieselbe Zergliederung

---

[1]) E. Nic. I. 3. 2. p. 1094. b. 12. 19. II. 2. 3. 4. p. 1103. b. 34. III. 3. 10. p. 1112. b. 8. Pol. VII. 6. p. 1328. a. 19. — [2]) Eth. Nic. I. 1. p. 1094. a. 5. — [3]) Eth. Eud. II. 1. p. 1219. a. 14. M. Mor. I. 2. p. 1184. a. 5. (ἀεὶ τὸ τέλος βέλτιστον). — [4]) Denn die Natur macht nichts vergeblich (μάτην), also auch nicht die Triebe. Pol. p. 1253. a. 9. — [5]) Pol. VIII. 5. p. 1339. b. 35. — [6]) τὸ καθ' αὑτὸ διωκτόν. Eth. Nic. I. 7. 3. 4. p. 1097. a. 28. 30. Eth. Nic. I. 4. 1. p. 1095. a. 16. τέλειον τέλος. M. Mor. I. 2. p. 1084. a. 13. Eth. Eud. p. 1218. b. 13. — [7]) Eth. Nic. I. 2. 4. p. 1094. a. 26. 27. — [8]) Eth. Nic. p. 1097. a. 15. b. 21. — [9]) Das göttliche, unbewegliche Gut gehört einer andern Forschung an. M. Mor. I. 1. p. 1182. b. 2.

Aristoteles dreierlei Lebensweisen[1]: die der Menge, welche, wie das Vieh, nur der Lust und dem Genusse nach Sklavenart lebt; eine politisch-praktische (die Wechselbeziehung der Vernunft und der Begehrung, πρᾶξις) führen die Gebildeten; die Thätigkeit der Vernunft für sich allein übt der Theoretiker, der Philosoph aus. Die Thätigkeit des Praktikers (auch καλοκαγαθία als tugendhafte Eigenschaft)[2]) steht noch nicht so hoch, wie die Theorie, weil sie mit Anstrengung nach Ehre[3]), der untrennbaren Begleiterinn der ethischen Wirksamkeit[4]), strebt, die ja kein letzter Zweck sein kann, da sie nicht im Thätigen selbst, sondern in der Meinung Anderer liegt[5]).

δ'ἡ ἐνέργεια· ἐνέργεια δ'ἡ καθ' αὐτὴν ἐκείνου ζωὴ ἀρίστη καὶ ἀΐδιος. Metaph. VII. 7. p. 1072. b. 26. — *Διττὸν ἔσται καὶ τὸ λόγον ἔχον, τὸ μὲν κυρίως καὶ ἐν ἑαυτῷ, τὸ δὲ ὥςπερ τοῦ πατρὸς ἀκουστικόν τι.* E. Nic. I. 13. 19. p. 1103. a. 2. E. Eud. II. 1. p. 1219. b. 27. p. 1220. a. 1. Pol. VII. 13. p. 1334. b. 17. E. Nic. I. 7. p. 1098. a. 4. — [1]) E. Nic. I. 5. 2. p. 1095. b. 17. E. Eud. I. p. 1215. a. 25. p. 1216. a. 29. Pol. VII. 1. p. 1324. a. 29. — [2]) E. Eud. II. 5. p. 1216. a. 25. M. Mor. I. 1. q. 1181. b. 24. II. 9, p. 1207. b. 23. — E. Eud. I. p. 1248. b. 34. — [3]) E. Nic. I. p. 1095. b. 22. 24. — [4]) M. Mor. II 3. p. 1200. a. 19. ff. — [5]) Zeller (Philosophie der Griechen II. S. 517.) hält die Definitionen des höchsten Gutes in der nikomachischen Ethik bis auf die Hindeutung im zehnten Buche auf die Politik für blos *formal*. Wenn indess die formale Erklärung im Unterscheiden des Begriffs von anderen seiner Art, also im Klarmachen besteht (Nominaldefinition); während die materiale Definition die Angabe des Inhalts, d. h. alle wesentlichen Merkmale verlangt: so muss man die Erklärung, dass das höchste Gut das vollendetste, befriedigendste und vorzüglichste sei, formal nennen, da hiermit der Unterschied von anderen, nicht vollkommenen Gütern gegeben ist; material aber die Erklärung, dass die Glückseligkeit die ein ganzes Leben umfassende Thätigkeit der vollendeten menschlichen Tugend sei; weil hier das *genus proximum* (Thätigkeit), die *differentia specifica* (vollendete menschliche Tunend, eigenthümliches Wesen des Menschen), und noch ein consekutives Merkmal (*διὰ βίου τελείου*) zusammengefasst sind. Die Verschiedenheit beider Erklärungen erkennt auch die Bekker'sche Ausgabe an, indem sie bei p. 1097. b. 22. *'Αλλ' ἴσως τὴν μὲν*, wo die materiale Definition beginnt, einen Kapitelabschnitt weist. Aristoteles lässt im Folgenden die Frage nach der Glückseligkeit nicht fallen (Zeller a. a. O.), sondern untersucht das eigenthümliche Wesen des Menscheu, das in seiner

Merkwürdigerweise erklärt Aristoteles für selbstverständlich, dass der schauende Philosoph auch die praktische Tugend übe; ihm ist kein äusseres Gut Bedürfniss, sondern beinahe Hinderniss seiner Denkthätigkeit; aber insofern er ein Mensch ist, und mit Mehreren zusammenlebt, wählt er die tugendhaften Handlungen und bedarf um ihretwillen der Güter. Seinem Wesen nach ist er beinahe ein Gott in seiner vollendeten Glückseligkeit; denn kein anderes Leben führen die Götter[1]: was für Handlungen könnte man ihnen auch zuschreiben? Gerechte? das wäre lächerlich, wenn sie Tauschhandel treiben und Gelder deponiren wollten. Tapfere? Was hätten sie zu fürchten? Beinahe zu hoch ist für die Menschen ein solches Leben, und nicht in wiefern sie Menschen, sondern in wiefern ein Göttliches in ihnen ist, sind sie desselben theilhaftig. — Dieser Zustand steht eben so hoch über dem praktischen Treiben, wie das Einfache über dem Zusammengesetzten[2]: denn letzteres braucht nicht nur das Mitwirken der niedern Seelenvermögen, sondern auch eine angemessene Menge von äusseren Gütern (*χορηγία*)[3], von denen somit der Politiker abhängt. Während die Theorie das selbstgenugsamste, süsseste und zusammenhängendste Thun ist[4], muss der Praktiker viel Mühe und Arbeit aushalten[5]; und seine Thätigkeit kann nur Mittel zur Musse und zum Zustande der Theorie (*διαγωγή*)[6] sein; denn Niemand führt Krieg um des Krieges willen, und nimmt das Unangenehme, das die Geschäfte mit sich bringen, als letzten Zweck auf sich. — Die Glückseligkeit der Praxis ist nicht die höchste; sondern die reine Denkthätigkeit der

---

Tugend besteht, als den Inhalt der Glückseligkeit. Liegt es in der Gemeinschaft, so fragt sich, wie man in der höchsten Gemeinschaft, dem Staate, das höchste Gut wiederfinde. Dies der Zusammenhang mit der Politik.

[1]) Metaph. p. 1078. b. 3. Eth. Nic. p. 1177. b. 26. — [2]) Pol. XIII. 5. p. 1339. b. 17. Metaph. p. 1072. b. 14. Eth. Nic. p. 1177. b. 25. — 1178. a. 20. — [3]) E. Nic. p. 1178. a. 23. — [4]) E. Nic. X. 8. 4. p. 1178. [illegible] [5]) *μᾶλλον διαπονεῖ* E. Nic. X. 8. 4. p. 1178. a. 26. — [6]) E. Nic. [illegible] p. 1177. al. ff. Pol. VII. 2. p. 1325. a. 5. VIII. 2. p. 1337. b. 39.

Vernunft. Sie ist nicht nur *ἐνέργεια*, sondern auch Praxis, das Selbstleben eines Zweckes; im Thun und im Werk allein gründet der Thätige seine Existenz; Sein, Leben und Denken ist Thätigkeit[1]). Durch die specifische Unterscheidung des *Νοῦς* von den übrigen Seelenvermögen und durch seine Fähigkeit, in seiner Isolirung thätig zu sein[2]), ist eine Lücke in der Glückseligkeitslehre entstanden zwischen dem menschlich-praktischen und göttlich-schauenden höchsten Gute. Zuerst ist es undenkbar, wie ungeachtet der Möglichkeit, das Denken zusammenhängender auszuüben, als irgend eine andere Thätigkeit, ein Leben der isolirten Vernunft bestehen könne, ohne dass sie mit den andern Seelenvermögen in die innigste Verbindung träte und von ihnen ihren Stoff erhielte. Aristoteles sagt zwar selbst: der concrete Mensch könne sich nicht vom Leibe und der Begehrung, also auch nicht von der praktischen Thätigkeit und dem Leben im Staate ausschliessen[3]), sondern werde stets der äussern Güter, auch als Philosoph, zu gleichen Theilen mit dem Politiker bedürfen, aber nicht als wesentlichen Mittels seiner Thätigkeit[4]). Wenn er aber nicht nur „immer oder am meisten von Allen das Gute und Tugendhafte einsehen und üben, und die Glücksfälle am schönsten und überaus sorgfältig zu tragen verstehen soll"[5]): so bedarf er dazu gewiss einer grösseren Vorbereitung und einer wesentlicheren Beschäftigung mit der menschlichen Praxis, als die, welche ihm seine zusammenhängende Denkthätigkeit *κατὰ συμβεβηκός* gestatten würde. — Wenn daher dem Aristoteles der Theoretiker der

---

[1]) E. Nic. X. 8. 5. p. 1178. b. 3. E. Eud. I. 7. p. 1217. a. 22. Metaph. XII. 6. p. 1072. a. 5.; 7. p. 1072. b. 27. Jedes Wesen, das den Zweck in sich trägt, ist Thätigkeit. Metaph. XII. 6. p. 1071. b. 19. *Ἐπὶ τῶν θεωρητικῶν ὁ λόγος τὸ πρᾶγμα καὶ ἡ νόησις.* Metaph. XII. 9. p. 1075. a. 2. Daher ist *εὐδαιμονία* = *εὐπραγία* oder *εὐπραξία* und *εὐζωΐα*; *εὖ ζῆν* = *εὖ πράττειν* = *εὐδαιμονεῖν*. E. Nic. 1. 4. p. 1095. a. 18. M. Mor. I. 2. p. 1184. b. 8. u. 27. E. Eud. p. 1219. a. 1. Pol. VII. 3. p. 1325. b. 14. 21. II. 2. p. 413. b. 24. III. 4. p. 429. b. — [2]) E. Nic. X. 8. 9. p. 1178. b. 33. — [3]) E. Nic. X. 8. 4. p. 1178. a. 28. — [4]) E. Nic. I. 10. p. 1100. b. 19. p. 1178. b. 30. — [5]) E. Nic. I. 10. p. 1100. b. 19. p. 1178. b. 30.

von den Göttern am meisten Geliebte, der wahrhaft Glückselige und wie ein Gott ist: so verflüchtigt er sich in ein abstraktes und daher leeres Ideal, wenn er nicht einen Theil seiner göttlichen Seligkeit opfern will, um den Anforderungen seines sterblichen Menschen zu genügen, und durch eifrigeren Anschluss an die politische Gemeinschaft, der er doch niemals entwachsen kann, auch die menschliche Glückseligkeit zu erlangen. Doch sind zwei Wahrheiten in der so schön ausgeführten Schilderung des beschauenden Lebens enthalten: zuerst, dass das eigenste Wesen des Menschen das Göttliche selbst und die Vernunft eben dies Göttliche ist; daher der Mensch als Mensch nicht nach dem Menschen, sondern nach seinem Wesen, als Sterblicher nach dem Unsterblichen zu trachten hat; sodann, dass es selten einen Philosophen gibt, der zu gleicher Zeit ein grosser und gewandter Praktiker oder Politiker sei[1]; wie man von Anaxagoras und Thales erzählt, sie seien wohl sehr weise, aber sehr wenig verständig, und zu menschlichen Geschäften unbrauchbar gewesen.

Ausser dem höchsten Gute gibt es noch verschiedene andere Güter, die man um ihrer selbst willen als Zwecke begehrt, wie die Lust, das Empfinden, das Erinnern, das Sehen, das Nachdenken, die Ehre, Scherz und Spiel[2], die alle nur ähnlich, *κατ' ἀναλογίαν ἕν* sind[3], und auch ohne dass wir ihre Folgen im Auge haben, von uns begehrt werden. Das Wesen dieser Willensgegenstände bezieht sich indess zuletzt auch auf das Leben und Wohlsein des Ich's, so dass die Glückseligkeit der reale Grund aller dieser Begehrungen ist. Das Leben gehört zu den natürlichen Gütern; es ist Sein, Wahrnehmen oder Denken[4]. Alle jene Güter sind nichts, als Thätigkeiten des lebenden Organismus', der Seele. Denn wenn es nicht Thätigkeiten wären, wie könnten es Zwecke, Güter um

---

[1]) *Οὐ γὰρ ὁ αὐτός εὐφυέστατος πρὸς ἁπάσας ἀρετάς.* E. Nic. V p. 1144. b. 3. 4. VI. 7. 6. p. 1141. b. 3. — [2]) Metaph. XII. 7. p. 10 Eth. Nicom. X. 6. p. 1176. b. 9. — [3]) Eth. Nicom. I. 6. p. 1096. [4]) Eth. Nicom. IX. 9. 7. p. 1170 a. 26. p. 1170 b. 1.

ihrer selbst willen sein[1])? So vereinigt die Glückseligkeit, als der Zweck des Lebens und der Seele, sie zu einer idealen Einheit, obgleich sie nicht *κατ' εἶδος*, ihrer Art nach Eins sind. —

Das Gut, welches am meisten und am allgemeinsten begehrt wird, ist die Lust, die mit uns von Geburt an gross gezogen wird, und ebenso wie der Schmerz, ihr Gegentheil, als das stärkste Motiv des Handelns das wirksamste Erziehungsmittel ist[2]). Sie folgt, wie Aristoteles zeigt, einer jeden Thätigkeit der Seele nach, als unmittelbares Gefühlt- und Bewusstwerden derselben[3]), ein *ὅλον τι*, das weder Werden, noch Bewegung, noch Qualität, in jedem Momente vollendet ist, wie der mathematische Punkt, wie die Monas und das Sehen[4]). Sie ist das *ἐπιγινόμενον τέλος*[5]), das hinzukommende Fertigsein der Thätigkeit, so dass es zweifelhaft scheint, ob nicht Thätigkeit und Lust dasselbe sei; und da Thätigkeit Leben und Sein ist[6]), so streben alle nach dem Leben, und wissen doch nicht, ob sie Lust oder Leben begehren[7]), das von der Lust begleitet und

---

[1]) Eth. Nicom. I. 8. 3. p. 1098. b. 18. I. 1. 2. p. 1094. a. 2. I. 7. 11. p. 1097. b. 30. — [2]) Eth. Nicom. II. 3. 8. p. 1105. a. I. X. 1. p. 1172. a. 20. [3]) Eth. Nicom. IX. 7. 6. *ἡδεῖα τοῦ παρόντος ἐνέργεια*. Eth. Nicom. IX. 7. 6. p. 1168. a. 13. — Rhetor. I. 11. p. 1370. a. 32. Weil nur die gegenwärtige Natur, das vorhandene Verhältniss des Organismus in seinen eigenthümlichen Thätigkeiten von Lust begleitet ist, wird die Lust auch das volle Gefühl der Herstellung der vorhandenen „Natur" genannt, *κατάστασις ἀθρόα καὶ αἰσθητή εἰς τὴν ὑπάρχουσαν φύσιν*. Rhet. p. 1369. b. 33. *Κατάστασις ἐκ τοῦ παρὰ φύσιν εἰς φύσιν ἑκάστῳ τὴν αὐτοῦ*. M. Mor. p. 1205. b. 6. Der Zusatz *ἐκ τοῦ παρὰ φύσιν* ist entweder keine wesentliche, sondern nur auf gewisse Fälle berechnete Bestimmung; oder setzt die Ansicht voraus, dass die *ὑπάρχουσα φύσις* nur in der augenblicklichen Thätigkeit eines Organismus ausgedrückt ist: so dass jede vorangehende Thätigkeit schon als *παρὰ φύσιν* im nächsten Momente zu betrachten wäre; da Aristoteles nicht anzunehmen scheint, dass zwei aufeinander folgende Thätigkeiten *beide* Lust verursachen können. — [4]) Eth. Nic. X. 4. p. 1174. a. 17. b. 12. — [5]) E. Nic. p. 1174. b. 32. — [6]) E. Nic. p. 1117. b. 10. X. 5. p. 1175. b. 33. — [7]) E. Nic. IX. p. 1168. a. 5. p. 1170. a. 20. X. 4. p. 1175. a. 17.

gekräftigt wird, wie jede Thätigkeit von der, die ihr eigenthümlich ist[1]). Sie fördert die Natur (*φύσις, τέλος*) eines jeden Wesens; der Schmerz (*λύπη*) als Negation der Seele, des Lebens und der Thätigkeit, vernichtet sie[2]). Wie die Thätigkeiten, so sind auch die unmittelbar mit ihnen verknüpften *ἡδοναί* specifisch verschieden: denn Jedem wird seine eigenthümliche Thätigkeit Lust verursachen; das Pferd hat andre Lust, als der Hund, der Esel zieht das Heu dem Golde vor, und dem Philosophen oder Mathematiker macht es kein Vergnügen, wenn ein guter Flötenbläser seine Studien unterbricht[3]). Daher wird auch die gute Thätigkeit mit guter, die schlechte mit schlechter Lust verbunden sein[4]), und wiederum deshalb kann die Lust als Kennzeichen dienen, ob die Tugend zum Eigenthum, zur Natur geworden, weil sie nur der eigenthümlichen Thätigkeit folgt[5]); ob überhaupt eine Handlung freiwillig oder nicht gewesen, da alles unserem Begehren Widerstrebende Schmerz erregt[6]).

Jede Wahrnehmung (*αἴσθησις*) beruht auf dem Verhältnisse zum wahrgenommenen Objekte; vollendet ist daher die Wahrnehmung, deren Objekt und deren Verhältniss zu demselben die besten und schönsten sind. Dies muss die beste Thätigkeit des sich am besten zum besten Objekt Verhaltenden sein; und da jede Wahrnehmung (als Seelenthätigkeit) mit Lust verbunden ist, so folgt auch der höchsten Wahrnehmung, der vollkommensten Thätigkeit die höchste Lust[7]). Die Thätigkeit der Vernunft, die Tugend und das speculative Denken (*θεωρία*), die Glückseligkeit erhält somit durch ihr Wesen selbst das Ingrediens, was die Meisten, die nach ihr streben, im Sinne haben; aber, weil sie ihr wahres Wesen nicht erfassen, gerade

---

1) E. Nic. VIII. 5. 2. p. 1157. b. 16. — 2) E. Nic. III. 12. p. 1119. a. 23. X. 5. p. 1175. b. 14. *ἡ οἰκεία ἡδονὴ ἐξακριβοῖ τὰς ἐνεργείας.* — 3) E. Nic. X. 4. p. 1175. b. 12. 21. p. 1176. a. 5. — 4) M. Mor. p. 1[illegible] a. 4. b. 8. — 5) E. Nic. III. 1. p. 1110. b. 13. X. 5. p. 1175. a. 29. M. M[illegible] 1206. a. 12. — 6) E. Eud. p. 1223. a. 32. M. Mor. p. 1188. a. 5. — 7) E. [illegible] p. 1174. b. 14.

verfehlen, als ein *ἐπιγινόμενον τέλος die höchste Lust*. Ja desto grösser und herrlicher ist die Lust, je schöner die Thätigkeit war; und so eng ist die Tugend mit dieser Seite der Glückseligkeit verknüpft, dass die edle Lust des Tapfern, der auf dem Schlachtfelde stirbt, trotz der körperlichen Schmerzen einem langen, dem Zufall preisgegebenen Leben vorzuziehen ist[1]). Der Inhalt des Begriffs der Glückseligkeit bleibt noch unerfüllt, so lange die dem Menschen eigenthümliche *Tugend* nicht bestimmt ist. Aristoteles gibt von der Tugend die Definition: *ἕξις προαιρετική, ἐν μεσότητι οὖσα τῇ πρὸς ἡμᾶς, ὡρισμένη λόγῳ καί ὡς ἂν ὁ φρόνιμος ὁρίσειεν*, ein bleibendes Verhältniss der Seelenvermögen, nach freiem Vorsatze die Mitte in den menschlichen Handlungen nach dem Maasse unseres Zweckes einzuhalten, wie sie die Vernunft und der *φρόνιμος* (praktisch-Vernünftige) bestimmen würden [2]). Er hielt dabei fest, dass sittliches Handeln ohne absolute Willensfreiheit, d. h. die Freiheit, zu wählen, was auch bei uns (*ἐν ἡμῖν*) stand, zu unterlassen, wozu in uns der erste Anfang gelegen [3]), nicht möglich sei. Die Ansätze zum Handeln, die Triebe sind uns von Natur gegeben, aber ob wir sie zum Guten oder zum Bösen führen, ist nicht mit Nothwendigkeit bestimmt, wie der Stein allemal von oben nach unten fällt; sondern wir sind Herr über sie [4]), und des Verdienstes, wie der Schuld zurechnungsfähig [5]). Mit Vorsatz dem höchsten Gute nachzustreben, ist Tugend, wenn sie durch eine Reihe gleichmässiger Thätigkeiten zur Fertigkeit (*ἕξις*) geworden ist. *Ἕξις* ist das bleibende Verhältnis der Seelentheile oder ihrer Thätigkeiten und Affectionen (*πάθη καὶ πράξεις*) zum Zweck, der den Maassstab abgiebt, wodurch ihnen sofort das Prädikat des Guten oder Schlechten, *Lob* oder *Tadel*

---

[1]) E. Nic. p. 1117. b. 10. IX. 8. p. 1169. a. 22. — [2]) E. Nic. II. 6. p. 1106. b. 36. — [3]) E. Nic. III. 5. p. 1113. b. 7. *ἐν οἷς ἐφ' ἡμῖν τὸ πράττειν καὶ τὸ μὴ πράττειν*. — [4]) E. Nic. II. 1. 2. p. 1103. a. 19. III. 8. p. 1112. b. 26. *ἡ ἀρχὴ ἐν ἡμῖν*. — [5]) E. Nic. II. 1. 2. p. 1103. a. 18. M. Mor. p. 1186. a. 4. E. Eud. II. 6. p. 1223. 4. VII. 14. p. 1247. b. 34. — [6]) E. Eud. II. 6. fin. Daher die Tugend *προαίρεσίς τις*. E. Nic. II. 5. p. 1106. a. 3.

durch ein Urtheil beigelegt wird[1]). Damit nun das Verhältniss ein bleibendes, die Handlung zur *ἕξις* und zur Gesinnung werde, muss die Gewöhnung hinzukommen; so dass man allerdings fragen kann, wie man tugendhafte Handlungen üben möge, ohne schon Tugend selbst, die aus einer Reihe derselben gebildet wird, zu besitzen[2]). Aber nicht, *was*, sondern *wie* man handelt, bildet die Tugend; nicht die äussere Thatsache, sondern der innere, aus Gesinnung entstandene Vorsatz[3]). Das Wissen ist dazu nicht hinreichend, ebenso wie die Kranken nicht davon genesen, dass sie den Arzt sehr willig anhören, aber seine Vorschriften nicht befolgen[4]). Da nun die Tugend im Erfüllen des eigenthümlichen Wesens besteht, und der *ὀρθὸς λόγος* eines Jeden, oder der Vernünftige, wenn er an der Stelle des Handelnden wäre, als letztes Maass für die Leitung der Triebe[5]), die wiederum bei Jedem verschieden und zu anderem geeignet sind[6]), und als Richter der Handlnngen gesetzt ist; so ist die Sittlichkeit der individuellen Ueberzeugung anheim gestellt. Weil Jeder selbst zu ermessen hat, wozu ihn seine Natur bestimmt, und er nur in sich den Maassstab finden kann, so kommt es darauf an, den Zweck richtig zu erfassen und die geeigneten Mittel zu wählen. Aber doch gibt der *ὀρθὸς λόγος*[7]), die gesunde Vernunft, auch eine Einheit für das nach den Individuen unendlich zersplitternde höchste Gut. Sie besteht in der Allgemeinheit und Nothwendigkeit, mit der sie nach den gegebenen Prämissen der jedesmaligen Verhältnisse die Schlussfolgerung für den Entschluss zu einer Handlung

---

[1]) *Ἕξις λέγεται διάθεσις καθ᾽ ἣν ἢ εὖ ἢ κακῶς διάκειται τὸ διακείμενον, καὶ ἢ καθ᾽ αὑτὸ ἢ πρὸς ἄλλο.* Metaph. *Δ*. p. 1022. b. 10. *Διάθεσις λέγεται τοῦ ἔχοντος μέρη τάξις.* Ibid. b. 1. *διάθεσις* steht auch E. Nic. II. 8. p. 1108. b. 11. mit Bezug auf die Theile der Seele, die sich verhalten, *διακεῖσθαι* Eth. Eud. II. 5. Anfang. — Das *εὖ* ist der Zweck des Menschen bei der Tugend, nach dem sich Lob und Tadel richtet. — [2]) Eth. Nic. II. 4. p. 1165. a. 17. II. 1. 7. p. 1103. b. 12. — [3]) E. Nic. II. 4. 4. p. 1105. b. 8. 15. — [4]) E. Nic. II. 6. p. 1106. a. 22. — [5]) E. Nic. II. p. 1109. b. 2. — [6]) E. Eud. II. 5. p. 1222. a. 9.

zieht; die formale Vernunft ist überall dieselbe, eigentlich der Einige, göttliche *Νοῦς* selbst, aber in der Existenz als menschliches Seelenvermögen *muss* sie in jedem Individuum auch individuell sein[1]).

Je nachdem nun die Vernunft allein, der Einsicht (*διάνοια*) besitzende Theil der Seele, thätig ist, oder in Verbindung mit der Begehrung, die an jener Theil haben kann, sind die Tugenden entweder *dianoetische* oder *praktische*[2]). Von den letzteren allein handelt die Ethik, die Wissenschaft der Praxis im engern Sinne; aber auch von den ersteren ist die eine nichts anderes als der *ὀρθὸς λόγος*, wie er als Richtschnur der praktischen Tugenden erscheint. Es bezieht sich nämlich die *Wissenschaft* (als ἕξις gedacht, nicht objektiv) auf das, was nicht anders sein kann, auf das Allgemeine, Nothwendige, Ewige, Unveränderliche, Unanfängliche und Unvergängliche, vermittelst des Beweisverfahrens[3]); der *νοῦς*, die spekulative Vernunft auf die letzten Gründe, die anfangen, wo der *λόγος* aufhört, und nicht bewiesen, sondern, wie die Wahrnehmungen, nur aufgewiesen werden können[4]); die *Weisheit* (*σοφία*) um-

---

[1]) Der Vorwurf, dass die aristotelische Sittlichkeit einer allgemeinen Form ermangele und ihr letzter Maassstab nichts, als eine subjective (willkürliche?) Entscheidung sei, ist somit ungegründet. Sogar das einheitliche kantische Formalprincip der praktischen Vernunft: Handle immer so, dass die Maxime deines Handelns als Princip einer allgemeinen Gesetzgebung gelten kann; handle in der Form der Allgemeinheit, der ausschliessenden Regel, der Nothwendigkeit, dies liegt schon in der formalen Definition des Aristoteles ausgesprochen, denn das *αἱρετώτατον* ist der Wille in der Form der Allgemeinheit, der *λόγος* die Fähigkeit, das Allgemeine und Nothwendige zu erkennen. Aristoteles hat noch den Vorzug, zu der allgemeinen Form der Vernunft den individuellen Inhalt hinzugefügt zu haben, ohne dass Sittlichkeit und Trieb im feindlichen Gegensatze stehen, wie bei Kant. — [2]) Eth. Nic. I. 7. p. 1098. a. 3. VI. 1. p. 1139. a. 3. M. Mor. I. 5. p. 1185. b. 5. E. Eud. II. 1. p. 1220. a. 4. II. 4. p. 1221. b. 27. — [3]) E. Nic. VI. 3. p. 1139. b. 23.; 6. p. 1140. b. 33. M. Mor. p. 1197. a. 20. — [4]) E. Nic. VI. 6. p. 1141. a. 7.; 11. p. 1143. a. 35. M. Mor. p. 1197. a. 19.

fasst beides, die letzten Gründe, und was davon abgeleitet ist[1]), auf das Bewegliche, was anders sein kann und das Zukünftige, auf das Reich der menschlichen Thätigkeit bezieht sich *Kunst* und *Verständigkeit* (φρόνησις); jene ist **ἕξις τις μετὰ λόγου ἀληθοῦς ποιητική**[2]); diese die **πρακτική**[3]). ***Ποιεῖν*** bezeichnet nun die Thätigkeit, welche ihren Zweck ausser sich hat, dem sie also die Mittel verschafft[4]); **πράττειν** die Zweckthätigkeit selbst, die Funktionen eines organischen Lebens; da nun das menschliche Leben eine **πρᾶξις**, die Glückseligkeit eine **εὐπραξία** ist[5]), so kann keine andre dianoetische Tugend als die **φρόνησις** der **ὀρθὸς λόγος** der praktischen Tugenden sein, eine architektonische Fähigkeit, die das Einzelne nach höchsten Gesichtspunkten zu leiten hat[6]). Oft geht ihr eine natürliche Begabung voraus, die man **δεινότης** nennt, die aber erst durch Gewöhnung, wie jede andre Anlage, zur Tugend **φρόνησις** gestaltet werden kann[7]). Die **φρόνησις** bezeichnet die richtige Mitte, von der man nicht rechts, nicht links abweichen soll, um das höchste **τέλος** zu erreichen, für die menschlichen Handlungen und Affektionen der Seele, die als ein Continuum des Mehr oder Minder, des Ueberflusses und Mangels fähig sind[8]). Der Zweck macht die Tugend zu einem durch die Vernunft (eigentlich der Zweck selbst) Begrenzten, zu einer Mitte (**μεσότης**), die durch Zunahme und Abnahme ihres praktischen Stoffes vernichtet wird, zu einer Symmetrie, d. h. Angemessenheit an das Maass[9]); so ist sie das ethische Schöne, von dem man, gleich einem Kunstwerke, nichts hinwegnehmen, zu dem man nichts hinzufügen darf, ohne es zu verderben[10]). Der Begriff der **μεσότης**, (von der das der Tugend gespendete Lob die Folge ist) kann

---

[1]) E. Nic. VI. 7. p. 1141. a. 17. M. Mor. I. 35. p. 1197. a. 11. 33. b. 7. — [2]) E. Nic. VI. 4. p. 1140. a. 22. — [3]) E. Nic. VI. 6. p. 1140. b. 4. — [4]) Phys. II. 1. p. 192. b. 28. — [5]) E. Nic. VI. 5. p. 1140. a. 28. b. 7. — [6]) E. Nic. VI. 8. p. 1141. b. 23. M. Mor. p. 1198. a. 34. — [7]) E. Nic. VI. 12 p. 1144. a. 23. M. Mor. I. 35. p. 1197. b. 24. — [8]) E. Eud. II. b. 27.; 11. p. 1227. b. 37. E. Nic. II. 6. p. 1106. b. 23. — p. 1186. a. 30. b. 33. E. Eud. II. 3. p. 1220. b. 27. E. Nic. II b. 30. IX. 9. 1170. a. 20. II. 2. p. 1104. a. 11. — [10]) E. Nic. II. 6. p

aber blos auf die *Handlungen* angewandt werden, an die man den Maassstab der Beurtheilung legt[1]); die Tugenden als solche tragen den Begriff des *εὖ* und *καλῶς* schon in sich, so dass eine *ὑπερβολή* oder *ἔλλειψις* ihre Qualität nicht verändern kann, sondern blos den Grad des *καλόν*. In diesem Sinne sind die Tugenden keine *μεσότητες* mehr, sondern *ἀκρότητες*; eine übertriebne Gerechtigkeit z. B. gibt es nicht[2]). —

Der Begriff des Begehrungsvermögens schliesst den Begriff des *Gutes* in sich. Praktische Tugend ist vernünftige Leitung der Begehrungen: daher bedarf sie der Güter. Die Güter theilt Aristoteles M. Mor. I. s. 1183. b. 19 ein in *τίμια*, *ἐπαινετά* und *δυνάμεις*; ehrwürdige, lobenswerthe und „Möglichkeiten," Fähigkeiten, Anlagen, Kräfte; zu der ersten Klasse gehören das Göttliche, das Bessere, die Seele, die Vernunft, das Ursprünglichere, das Princip; zur zweiten die Tugenden, die mit dem höchsten Zwecke verglichen werden, zur dritten: Herrschaft, Reichthum, Kraft, Schönheit, welche dem Guten zum Guten, dem Schlechten zum Schlechten dienen[3]). In dieser letztern Klasse ist der Zufall (*τύχη*) der Entstehungsgrund; als vierte Klasse können die Güter gelten, welche die übrigen erzeugen und erhalten[4]). Eine zweite Eintheilung gibt folgende Arten 1) die überall und gänzlich zu wählen sind, 2) die nicht *πάντῃ καὶ πάντως αἱρετά*; zu jenen gehören die Tugenden, zu diesen die oben *δυνάμεις* genannten Güter[5]). Eine dritte Eintheilung[6]) scheidet die Güter in Zwecke und Mittel. Zweck ist allemal besser, als das Mittel; der vollendetere, höhere Zweck besser als der unvollendete. Der höchste Zweck ist (für uns) das höchste Gut. Eine vierte Eintheilung[7]): 1) Güter der Seele (Tugenden); 2) des Leibes (Gesundheit, Schönheit); 3) äussere Güter (Reichthum, Herrschaft, Ehre u. s. w.). Die der Seele sind die besten; sie werden wiederum getheilt in

---

1) E. Nic. II. 6. p. 1107. a. 22. — 2) Ibid. p. 1107. a. 9. — 3) *Δυνάμει ἀγαθά*. M. Mor. p. 1183. b. 30. — 4) M. Mor. p. 1183. b. 36. — 5) M. Mor. p. 1183. b. 38. — 6) M. Mor. p. 1184. a. 3. — 7) M. Mor. p. 1184. b. 1. Rhet. I. 5. p. 1360. b. 20.

φρόνησις (praktische Vernunft), Tugend und Lust; sie zusammen geben die Glückseligkeit.

Die Teleologie ist Vereinigungspunkt und Eintheilungsprincip bei allen vier Eintheilungen. Der höchste Zweck in seinen verschiedenen Darstellungsformen als Vernunft, Göttliches, Glückseligkeit, höchstes Gut, Theorie bildet stets die oberste Klasse; die zweite besteht aus den übrigen Zwecken, die um ihrer selbst willen begehrt werden, den Tugenden, den Thätigkeiten der menschlichen Entelechie in ihrer Mannigfaltigkeit; die dritte aus den nothwendigen Mitteln zur Tugend und Glückseligkeit, den *ὧν ἄνευ οὐ* etc. *(conditiones sine quibus non)*, den äussern und Leibesgütern, welche in der Hand des Tugendhaften wahre Güter sind, wahre Uebel für den Schlechten. Die beiden ersten Klassen werden in der zweiten Eintheilung als *πάντῃ καὶ πάντως αἱρετά*, in der dritten als *τέλη* zusammengefasst, so dass diese beiden Eintheilungen eigentlich ganz dasselbe besagen. In der ersten sind die leiblichen Güter von den äusseren getrennt, sowie der höchste Zweck von den übrigen Seelengütern; in der vierten ist derselbe mit den Tugenden zusammengefasst. Daraus ergiebt sich nun eine subjektive Eintheilung anderer Art. Das höchste Gut und die Tugenden sind absolute Güter (*ἁπλῶς ἀγαθά*), eben weil sie letzte Zwecke sind: Vernunft oder durch sie geleitete *ἕξεις*; wer sie besitzt und gebraucht, der Vernünftige, Gute (*καλοκἀγαθός*), welcher die schönen der Güter um ihrer selbst willen besitzt und das Schöne um seiner selbst willen übt)[1]), ist somit das Maass für die Güter; und da die Lust dazu gehört, entscheidet er als Repräsentant der individuell gedachten Vernunft auch, was gute und was schlechte Lust sei. Er wird auch die äusseren und leiblichen Güter richtig zur Tugend gebrauchen; daher sind für ihn alle Güter *ἁπλῶς ἀγαθά*,

---

[1]) E. Eud. p. 1248. b. 34. Rhet. I. 6. p. 1362. a. 23. E. Eud. p. [illegible] b. 16. — Die reinste Thätigkeit der Vernunft ist die Theorie, daher sie Metaph. XII. 7. p. 1072. b. 27. das höchste Maass genannt. Als der Lust der Gute E. Nic. III. 1. p. 1111. a. 32.

oder was dasselbe heisst, von seiner Natur, seinem Zwecke begehrte, *φύσει ἀγαθά*. Der Gute ist das Kriterium des ganzen wahren Wesens des Menschen[1]). Alle *δυνάμεις*, Güter, die nicht vom Vorsatz, sondern vom Glück abhängen[2]), Reichthum, Ehre, Herrschaft[3]), Geschicklichkeit des Körpers, glückliche Umstände, Anlagen[4]) können dem Schlechten, der sie nach seiner Natur zum Schlechten als Mittel benutzt, ganz folgerecht keine absoluten Güter sein, weil sie ja für ihn keine Mittel zum wahren Zweck sind; sondern nur Uebel und *ἐξ ὑποθέσεως ἀγαθά*[5]). *Seine* Güter sind nicht die der Seele, da er sich andere Zwecke setzt; sie sind aber nur ihm scheinende Güter (*φαινόμενα, ἑαυτῷ ἀγαθά*), denn die Güter eines Jeden richten sich nach seiner *ἕξις*[6]). So scheiden sich die *ἁπλῶς ἀγαθά* von den *αὐτοῖς* oder *τισὶν ἀγαθά*; zu der ersten Klasse gehören für den Guten alle Güter; zu der zweiten nur die poetischen Mittel (*ποιητικὰ ὄργανα*) der Tugend oder des Lasters (alle, das *ζῆν*, nicht das *εὖ ζῆν* betreffende Güter)[7]). Die *φρόνησις* allein entscheidet, was *ἁπλῶς ἀγαθά*, was nicht seien, sowie auch der Arzt nicht jedesmal dieselben Mittel anwenden kann[8]). Dem Guten harmoniren alle Güter, weil er dem höchsten Zwecke entspricht, und deshalb hat er auch die Wahrheit, die in nichts anderem, als der Uebereinstimmung besteht[9]). Die Harmonie wird selbst zur Definition des Guten (Gut ist der, dem die subjektiven Güter auch absolut sind)[10]). Der Schlechte ist mit sich uneins, weil er nach dem vermeinten Gute strebend, nur das Uebel erreicht, und was dem Guten *ἁπλῶς ἀγαθόν* ist, ihm zu einem schlechten Zwecke dient, so dass er endlich mit

---

1) E. Eud. VII. 15. p. 1249. a. 7. 12. — 2) M. Mor. II. 8. p. 1206. b. 4. — 3) M. Mor. I. 4. p. 1184. b. 1. E. Eud. p. 1218. b. 32. M. Mor. II. 9. p. 1207. b. 27. — 4) Die am meisten Gegenstand des Streits sind, *περιμαχητά*. E. Nic. IX. 8. 9. — 5) E. Eud. p. 1238. b. 6. VII. 15. p. 1248. b. 27. — 6) E. Eud. p. 1236. a. 6. p. 1237. a. 26. — 7) M. Mor. II. 3. p. 1199. b. 6. 13. p. 1200. a. 11. ff. — 8) M. Mor. p. 1199. a. 27. — 9) E. Nic. I. 8. p. 1098. b. 10. p. 1099. a. 22., II. 6. 15., III. 4. p. 1113. a. 33., X. 6. 5. p. 1176. b. 25. — 10) E. Nic. I. 8. p. 1098. b. 12. E. Eud. VII. 15. p. 1248. b. 26. M. Mor. p. 1207. b. 32. Pol. p. 1332. a. 21.

sich selbst in Aufruhr geräth und das Leben flieht, um den Zwiespalt zu enden[1]). Und noch liegt in ihm ein natürliches Gut, der Trieb nach Glückseligkeit, ein Keim des Wahren, das er aber nicht erkennt[2]). Der Zweck ist das Schöne, καλόν oder εὖ; dies Prädikat erhalten alle Seelengüter, τίμια und ἐπαινετά, das höchste Gut und die Tugenden[3]). Nützlich (συμφέρον, χρήσιμον) heisst jedes Mittel für einen Zweck[4]), der dem Stoffe die Grenze (πέρας) anweist, bei deren Ueberschreitung er sein Wesen, den Nutzen verlieren muss[5]); nützlich sind demnach nur die äussern Güter und die des Leibes, bei denen allein ein falscher Gebrauch möglich ist; höchstens können die Tugenden als ποιητικαὶ καὶ πρακτικαὶ τῶν ἀγαθῶν, als Thätigkeiten nach dem Zweck, die noch nicht der ganze Zweck sind, gewissermassen χρήσιμα heissen[6]). Dem Guten stimmt das Schöne mit dem Nützlichen überein, weil er stets den wahren Nutzen will. Ihm bringen auch seine Handlungen Lust, da sie eines Jeden eigenthümliche Thätigkeit begleitet[7]). Gut ist daher seiner ἕξις nach derjenige, dem das Schöne zugleich ein Gut, ein Begehrtes ist; daher sein Name καλοκ-

---

[1]) E. Nic. IX. 4. p. 1066. b. 13. 19., 8. p. 1169. a. 15. E. Eud. VII. 6. p. 1240. b. 14. Pol. VII. 12. p. 1332. a. 19. — [2]) E. Nic. 10. 2. p. 1172. a. 4. E. Eud. I. 6. p. 1216. b. 31., VII. 2. fin. — [3]) E. Eud. VII. 15. p. 1248. b. 19. D. part. An. p. 645. a. 25. — [4]) Rhet. I. 6. p. 1362. a. 19. — [5]) Τό μὲν γάρ ἐκτὸς ἔχει πέρας, ὥσπερ ὄργανόν τι. Pol. VII. 1. p. 1323. b. 7. — [6]) In dem Satze Pol. VII. 1. p. 1323. b. 7. τὰ μὲν γὰρ ἐκτὸς ἔχει πέρας, ὥσπερ ὄργανόν τι· πᾶν δὲ τὸ χρήσιμόν ἐστιν, ὧν τὴν ὑπερβολὴν ἢ βλάπτειν ἀναγκαῖον, ἢ μηθὲν ὄφελος εἶναι αὐτῶν τοῖς ἔχουσι· τῶν δὲ περὶ ψυχῆς ἕκαστον ἀγαθῶν, ὅσῳ περ ἂν ὑπερβάλλῃ, τοσούτῳ μᾶλλον χρήσιμον εἶναι, εἰ δεῖ καὶ τούτοις ἐπιλέγειν μὴ μόνον τὸ καλὸν, ἀλλὰ καὶ τὸ χρήσιμον, scheint ein Widerspruch enthalten zu sein: einmal wird χρήσιμον blos von den Gütern und Uebeln gebraucht, die durch Ab- und Zunahme Uebel werden; das andere Mal gilt es für die Güter zugleich, welche um so nützlicher werden, je mehr man sie vermehrt. Nützlich steht hier im weitern Sinne auch für das, was den Nutzen in sich selbst trägt; was Mittel und Zweck zugleich ist: daher der halb entschuldigende Nachsatz: εἰ δεῖ κ. τ. λ. — [7]) E. Nic. IX. 9. p. 1170. b. 15. E. Eud. VII. 2. p. 1235. b. 32.

γαθός; oder auch: der, welchem das Gute (oder Nützliche im der weitern Bedeutung) zugleich angenehm ist, als ein Zeichen, dass es seine eigenthümliche Thätigkeit sei[1]).

Die praktischen Tugenden bedürfen zu ihrer Ausübung der Verbindung von Form und Stoff, der poetischen Werkzeuge des Lebens, der äusseren und leiblichen Güter als der nothwendigen Mittel zum Sittlichschönen. Der Tugendhafte kann nicht selig sein, wenn er hungert[2]), oder wenn er Unglück hat, wie Priamos; aber auch ein Uebermaass von Gütern leitet oft irre, oder kann erst nach langem Gebrauch zum Dienste der Glückseligkeit bewältigt und beherrscht werden, weder Land- noch Seemacht ist nöthig, um das Gute zu üben; die Tugend wird durch das Mässige, dem Zwecke Angemessene gefördert. Nur als Mittel zum Zweck darf die Choregie betrachtet werden; wenn sie nicht ins Unendliche wachsen und ohne Ziel gebraucht werden soll[3]). Die tugendhafte Benutzung der Güter beruht entweder wesentlich in dem handelnden Subjekte allein (Mässigung, Tapferkeit, richtiger Haushalt, d. h. Sparsamkeit und Freigebigkeit zugleich) oder auf dem Verhältniss jener Personen. *(Gerechtigkeit und Freundschaft)*. Die nahe Stellung der *Freundschaft* zu der Gerechtigkeit bietet manigfache Parallelen zwischen beiden. Sie theilen sich in gleiche Arten, haben gleiches Herkommen, gleiches Wachsthum, und verschmelzen vielfältig in den concreten Verhältnissen[4]). Die Untersuchungen über jene können daher oft dazu dienen, die Unklarheiten, welche die aristotelische Behandlung der Gerechtigkeit bietet, zu entfernen. Beide beruhen auf der Gemeinschaft, der Wechselbeziehung zweier Personen, die Freundschaft auf der innern

---

[1]) Rhet. I. 9. p. 1366. a. 33. Was nicht zugleich angenehm ist (d. h. keine Thätigkeit, die ihr eigner Zweck ist), wie die sogenannte poetische Tugend, die nur das Mittel oder die Consequenz einer praktischen darstellt, oder die *πάθη*, können keine *καλά* sein. So die strafende Gerechtigkeit, die nur ein *ἀγαθόν* ist, ein im Begriff des Rechts erster Instanz noch nicht begründetes Gut. — [2]) E. Nic. VII. 13. p. 1153. b. 19. — [3]) E. Nic. I. 8. p. 1099. a. 31., 10. p. 1101. a. 6., X. 8. p. 1179. a. 5. Pol. p. 1323. b. 4. 7. — [4]) E. Nic. VIII. 9. p. 1160. a. 7. E. Eud. p. 1234. b. 3.

Freundschaft steht der Gerechtigkeit am nächsten und hat mit ihr dieselbe Eintheilung gemein [1]). Sie erträgt auch nicht nur die Ungleichheit der Personen, sondern fordert sie, weil das Bedürfniss, der Nutzen im Gleichen nichts auszutauschen findet; die Gleichen sind einander unnütz [2]). Die Freundschaft wegen der Lust dauert nur so lange, wie das Vergnügen [3]). Da nun sowohl die nützliche und angenehme Freundschaft nur eine Liebe des eignen Vortheils, der sich zufällig am Freunde findet, ist, als auch die wahre Freundschaft um des Guten willen, das reinste Verhältniss der aristotelischen Sittenlehre, im Freunde nichts als ihr eignes Wesen zu lieben weiss: so ist der Grund aller Tugenden das eigne Wohl, in gewissem Sinne ein Egoismus [4]); Jeder liebt sein Eigenthümliches, sein Wesen: daher schätzen die Dichter oft ihre Werke zu hoch, und lieben sie wie Kinder; denn im *Thun* lebt Jeder, und sein Werk ist sein Wesen. Darum lieben auch die Eltern mehr die Kinder, als sie wieder geliebt werden, weil sie von Anfang an das Bewusstsein haben, dass die Kinder ihr Eigenes sind, was in den Kindern erst durch Belehrung entstehen kann [5]). Allein wenn auch die antike Freundschaft im Unterschied von der Idee der Liebe und des Wohlwollens, wie das Christenthum und die neuesten Sittenlehren sie aufstelln, die Harmonie der Willen nicht allein um des Andern willen fordert, ohne einen Grund zu suchen; sondern sich tiefer auf eine scheinbare Selbstliebe oder auf die Zuneigung des Aehnlichen in zwei Seelen zu begründen sucht, mag es nun die Lust, der Nutzen oder die Tu-

---

[1]) E. Nic. VIII. 14. p. 1163. a. 25. — S. unten S. 54. E. Eud. VII. 1. p. 1254. b. 25., 10. p. 1242. b. 32. Pol. II. cap. 1. p. 1262. b. 7. — [2]) Eth. Nic. IX. 13. E. Eud. p. 1239. b. 23. — [3]) E. Nic. VII. 3. p. 1156. a. 19. — [4]) *Φιλοῦντες τὸν φίλον, τὸ αὑτοῖς ἀγαθὸν φιλοῦσιν· ὁ γὰρ ἀγαθὸς φίλος γενόμενος, ἀγαθὸν γίνεται ᾧ φίλος· ἑκάτερος οὖν φιλεῖ τε τὸ αὑτῷ ἀγαθὸν, καὶ τὸ ἴσον ἀνταποδίδωσι τῇ βουλήσει καὶ τῷ εἴδει. λέγεται γὰρ φιλότης ἡ ἰσότης· μάλιστα δὲ τῇ τῶν ἀγαθῶν ταῦτα ὑπάρχει.* E. Nic. VIII. 1. p. 1157. b. 33., IX. 4. p. 1166. a. 1. u. 31., IX. 7. p. 1168. a. 1. Pol. p. 1262. b. 23. — [5]) E. Nic. p. 1161. b. 21.

gend sein[1]): so ist doch nicht ausser Acht zu lassen, dass der Gute, der sein eigenes Selbst im Andern wiederfindet[2]), nichts anderes liebt, als die Vernunft, die sein Wesen selbst ist: das ewig sich gleich bleibende, göttliche Princip im Menschen. Sogar sich selbst soll der Tugendhafte lieben[3]), weil sein Ich dem gemeinsamen Göttlichen angehört, das alle Gute vereint, trotz der individuellen Art, in der die Tugenden und das Gute realisirt werden. Die Seligen selbst müssen ein Freundschaftsleben führen, um das höchste Gut, den *Νοῦς* im Andern schauen zu können[4]), da nur Gott allein die *νόησις νοήσεως* an sich selbst vollziehen kann; und um die Thätigkeiten des Wohlthuns an Andern zu üben, da die Lust in der Thätigkeit besteht[5]). Der Mensch ist zum geselligen Leben geschaffen, und Freundschaft ist eins seiner höchsten Güter. In dieser concreten Thätigkeitsform eines Wechselverhältnisses ist ihre Idee von Aristoteles lebensvoll aufgefasst, da eine einseitige Liebe, ein Wohlwollen ohne Thätigkeit oder ohne Gegenliebe lächerlich und unbillig erscheint[6]). So wird Frendschaft zur Grundlage auch der Staatsgemeinschaft, weil sie, im Andern das Ich erblickend, die Gemeinschaft durch eine dauernde Harmonie aufrecht zu erhalten strebt, welche das Recht und Gesetz hütet oder auch unnöthig macht, und die Anklagen aufhebt, welche von der Gerechtigkeit nicht verbannt, sondern nur zu einem augenblicklichen Frieden geschlichtet werden können[7]). Den Rechtsverhältnissen jeder Art conform bilden sich Freundschaften, so dass zwischen Tyrann und Unterthan, Despoten und Sclaven Recht und Freundschaft aufgehoben ist[8]).

---

1) E. Eud. VII. 2. p. 1236. a. 31. — 2) E. Eud. p. 1238. a. 6. p. 1240. b. 18. — 3) E. Nicom. IX. p. 1169. a. 11. M. Mor. p. 1212. b. 3., p. 1212. b. 15. E. Eud. p. 1240. b. 28. — 4) M. Mor. p. 1213. b. 1. — 5) E. Nic. IX. p. 1158. a. 22., p. 1169. b. 11. 33., p. 1170. a. 5. b. 5. — 6) E. Nic. p. 1159. b. 17., p. 1167. a. 11. E. Eud. p. 1236. b. 1. — 7) E. Nic. p. 1155. a. 26. E. Eud. p. 1235. a. 2., IX. cap. init., p. 1242. a. 20. Pol. I. 2. — 8) M. Mor. II. 11. p. 1211. b. 8.

II.

UEBER DEN BEGRIFF DES GERECHTEN[1].

Die Gerechtigkeit gehört nicht zu den Begriffen, welche zwei entgegengesetzte Thätigkeiten in sich schliessen, wie die Künste, Wissenschaften und Kräfte, wie etwa ein Arzt gut oder schlecht heilen, ein Flötenspieler gut oder schlecht spielen und immer noch Künstler bleiben kann[2]; sondern sie ist als Tugend aus gleichen Thätigkeiten gebildet, die mit Ausschluss ihres Gegentheils dem Inhalte ihres Begriffs zukommen. Daher wird man vom Gegentheil des Gerechten auf das Gerechte selbst, von den Arten des einen Gegensatzes auf die des anderen schliessen können, wenn nicht mit apodiktischer Gewissheit so doch mit der Allgemeinheit einer Regel (ὡς ἐπὶ πολύ)[3]. Durch dies Verfahren werden die Merkmale abgegrenzt, nnd der Begriff erlangt Klarheit nach verschiedenen Seiten hin.

Der gewöhnliche Sprachgebrauch, auf den sich Aristoteles zuerst stützt, um von ihm ausgehend den Begriff zu erläutern, bezeichnet mit dem Namen des Ungerechten mehrerlei, wie ja im Leben oft gleiche Ausdrücke für ungleiche, nur ähnliche Dinge καθ' ὁμωνυμίαν gelten, z. B. κλείς für Schlüssel und Schlüsselbein. Ungerechtigkeit schreibt man theils dem *Uebertreter* der Gesetze (παράνομος), theils dem *Uebervortheiler* (πλεονέκτης)[4] zu. *Gerecht* heisst demnach entweder der dem Gesetze Gehorchende, oder der ἴσος, der weder zu viel, noch zu wenig gibt und nimmt. *Πλεονέκτης* bezeichnet die Ungleich-

---

[1]) E. Nic. V. Buch. E. Eud. IV. M. Mor. I. 33. (34 Bekker). — [2]) E. Nic. p. 1108. b. 6. u. 13., p. 1129. a. 14. — [3]) E. Nic. p. 1129. a. 23. — [4]) E. Nic. p. 1129. a. 28. ff.

Bosheit gegen Andere, das schlimmste Laster in seinem *ganzen*, weitesten Umfange, so wie die Gerechtigkeit die *ganze* Tugend darstellt, und nur in der Weise der Ausübung von ihr unterschieden war; jene bezieht sich auf die Person selbst, *πρὸς αὐτόν*, diese *πρὸς ἕτερον* [1]). —

Die Auffassung der allgemeinen Gerechtigkeit in der grossen Moral weicht von der in der nikomachischen Ethik ab [2]). Die allgemeine Gerechtigkeit wird hier als eine Tugendübung *καθ᾽ αὐτόν* von der besonderen *πρὸς ἕτερον* geschieden, und in scharfen, ausschliessenden Gegensatz gestellt. So würde die allgemeine Gerechtigkeit als ein *ἁπλῶς* oder *καθ᾽ ἑαυτόν*, wie es in der *M. Mor.* erscheint, vollkommen streiten mit der nikomachischen Ansicht, welche sie Tugend *πρὸς ἕτερον* nennt. Legt man indess die Worte *ὁ ἔχων αὐτὴν καὶ πρὸς ἕτερον δύναται τῇ ἀρετῇ χρῆσθαι* (*E. Nic.* 1129. *b.* 32) so aus, dass im Begriff der allgemeinen Gerechtigkeit das Verhältniss *πρὸς αὐτόν* so gut, wie das *πρὸς ἕτερον* liegt, und das Ausüben in der Gemeinschaft nur eine Steigerung der Gerechtigkeit *πρὸς αὐτόν* zu dem höher stehenden Verhältniss *πρὸς ἕτερον* ist: so bleibt nichts Bedenkliches, als dass die grosse Moral das *πρὸς αὐτόν* der allgemeinen Gerechtigkeit einseitig nnd allein hervorhebt. Aber gerade dies thut sie mit so entschiedenen Ausdrücken, dass ihre Gerechtigkeit *πρὸς ἕτερον* die subjektiven Tugenden: Tapferkeit, Mässigkeit, Sanftmnth gänzlich ausschliesst. Insofern aber vom Gesetze zum Zwecke des Gemeinwohls die Tapferkeit anbefohlen wird, ist sie doch

---

[1]) E. Nic. V. 1. p. 1130. a. 13. TRENDELENBURG a. a. O. setzt das Komma, das vor *ἁπλῶς* steht, dahinter; weil die *ἀρετή* dieses Zusatzes nicht bedarf, da an sich schon vom Gegensatze der Tugend und der Gerechtigkeit die Rede ist. Diese ist die ganze Tugend *πρὸς ἕτερον*, das dem *ἁπλῶς* jener entgegensteht; die *Tugend* ist *ἕξις ἁπλῶς*. — [2]) M. Mor. I. 33. p. 1193. b. 12.: *κατὰ μὲν γὰρ ταῦτα τὰ δίκαιά ἐστι καθ᾽ ἑαυτὸν ὄντα δίκαιον εἶναι· ὁ γὰρ σώφρων καὶ ὁ ἀνδρεῖος καὶ ὁ ἐγκρατὴς καὶ αὐτὸς καθ᾽ ἑαυτόν ἐστι τοιοῦτος· ἀλλὰ τὸ πρὸς ἕτερον ἄλλο τοῦ εἰρημένου κατὰ νομὸν δικαίου ἐστίν· οὐ γάρ ἐστιν ἐν τοῖς πρὸς ἕτερον δικαίοις οὖσι καθ᾽ αὐτὸν εἶναι δίκαιον.*

Wenn die Gerechtigkeit eine Tugend ist, so muss sie, wie die anderen Tugenden, eine *Mitte* in dem Gebiete darstellen, auf dem sie sich bewegt. Nun wurde oben das Gerechte im engern Sinne ein *Gleiches* im Gegensatz zum Gerechten im weitern Sinne, dem Gesetzlichen, genannt. Da die *Güter* ferner das Wesentliche des Rechtsbodens im Unterschiede von den übrigen Tugenden ausmachen, so kann das Mittlere der engern Gerechtigkeit in nichts Anderem, als in den Gütern gesucht werden. Gerechtigkeit ist daher Gleichheit, als die Mitte zwischen dem Mehr und Minder in dem Continuum der Güterquantität, das *πέρας* im *ἄπειρον* des Ungerechten, des *μᾶλλον* und *ἧττον*, die *μεσότης* der *ὑπερβολή* und *ἔλλειψις* der Güter[1]). Wenn nun die vertheilende Gerechtigkeit die Güter an die Personen zu vertheilen hat, so kann ihre Gleichheit nur im Verhältniss zu den Personen ausgedrückt werden, da man nicht etwa die Güter den *Personen* gleichmacht, sondern das *Verhältniss* des Gutes zur Person. Es gehören deshalb wenigstens vier Glieder, zwei Personen und zwei Güter dazu, um die Proportion der vertheilenden Gerechtigkeit herzustellen[2]). Gleiche Güter müssen an gleiche Personen, ungleiche Güter an ungleiche Personen kommen. Das Gleiche dieses Rechts besteht nicht in der quantitativen und qualitativen Gleichheit der Güter (*ἁπλῶς*), sondern in der Gleichheit der Verhältnisse, und zwar aus dem Grunde, weil Gut nur ein Begehrtes, ein Gegenstand des Willens ist; aber nur dann ein wahres Gut (*ἁπλῶς ἀγαθόν*), wenn der Wille selbst gut ist; besteht nun das Wesen einer Person in der

---

auffallen, dass Aristoteles auch die unfreiwilligen Verhältnisse *συναλλάγματα* nennt, da man beim Worte: Verkehr oder: Tausch gewöhnlich nur an die freiwilligen denkt; doch citirt GIPHANIUS aus TRIPHONIUS auch einen gleichen Gebrauch des Römischen Rechts: *ex malo contractu seu delicto*. S. ZELL, Commentar zur Nikomachischen Ethik, V. Buch, Cap. 2. § 12. — *Συνάλλαγμα* entspricht dem lateinischen *obligatio*, wozu auch *rapina, furtum, injuria, damnum injuria datum* gehören.

1) M. Mor. I. 33. p. 1193. b. 20., p. 1194. a. 18. E. Nic. V. 3. 3. u. 4. p. 1131. a. 10. — 2) E. Nic. V. 3. 6. p. 1131. a. 15. 21. M. Mor. I. 33. p. 1193. a. 32.

zurückgeführt. Während die Personen ihrem Werthe nach ganz dieselben bleiben, bedarf es blos eines Umsetzens der Güter. Das Plus der einen Seite wird auf die andere geschafft, um die Gleichheit herzustellen; denn nimmt man von einer Linie (2a) ein Stück (a), und setzt es an eine Linie von der Länge der ersten (2a, so dass sie jetzt = 3a ist), so muss man von 3a a wieder hinwegnehmen, und an den Rest der ersten Linie a setzen, um wieder den früheren Bestand beider Linien zu erhalten[1]): eine rein arithmetische Addition und Subtraktion, bei der nur das Mehr oder Minder der Güter (*κέρδος* und *ζημία*), Gewinn und Verlust (Ausdrücke, die vom freiwilligen Tauschverhältniss herrühren) ausgeglichen werden[2]). Die Person, deren Amt es ist, den Gewinn auf die leidende, den Verlust auf die thätige Seite zu bringen, nennt man Richter (*δικαστής* von *δίχα*, wegen der Zweiheit der Glieder, oder *μεσίδιος*, weil das Gerechte in der Mitte von Gewinn und Verlust liegt)[3]). Das Verhältniss zweier völlig gleichen Grössen nennt man arithmetische Analogie: es ist die Gleichheit der epanarthotischen Gerechtigkeit[4]).

Eine dritte Form des Gerechten ist das *δίκαιον ἀντιπεπονθός*, *Vergeltungsrecht*. Die Pythagoreer behaupteten, es erfülle den ganzen Inhalt des Rechts. Allein es stimmt 1) nicht ganz mit der *epanorthotischen* Gerechtigkeit. Man darf z. B. einen Archonten nicht wieder schlagen, sondern leidet im Gegentheil ausser den empfangenen Schlägen noch Strafe). Ferner ist es gerecht, dass Einer, der einem Andern ein Auge ausgeschlagen hat, nicht nur denselben Verlust, sondern auch noch Strafe

---

[1]) E. Nic. V. p. 1132. a. 32. — [2]) E. Nic. p. 1132. a. 29. Auch *ἁπλῶς ἴσον* Pol. V. 1. p. 1301. a. 30. E. Nic. II. 6. p. 1106. a. 35. — Entgegen steht das *ἴσον κατ' ἀναλογίαν* oder auch *κατὰ λόγον*. E. Eud. VII. 9. p. 1241. b. 33. Pol. V. 1. p. 1301. b. 30. M. Mor. I. 33. p. 1193. b. 31. Ueber *ζημία* und *κέρδος*: E. Nic. p. 1132. a. 14, b. 11. — [3]) E. Nic. p. 1132. a. 30. Die grosse Moral erwähnt gar nichts von der ausgleichenden Gerechtigkeit; wohl wegen ihrer consekutiven Stellung zur vertheilenden. Das Gerechte im engeren Sinne wird nur ein *ἴσον* und *ἀνάλογον* genannt. [4]) E. Nic. V. 4. 1132. a. 29. —

msetzung ganz identischer Werthe verlangt. Da nun z. B. der aufmann nicht dieselbe Waare, die er verkauft, als Preiswerth afür zurücknehmen will, so muss ein Generalnenner gefunden erden, der die Güter der verschiedensten Art nach Maassgabe eines Verhältnisses zu ihnen gleichbar macht. Der Zweck jedes Tausches ist das Bedürfniss der beiderseitigen Parteien[1]). Eine richtige Proportion der Güter und Personen entsteht nun, wie bei der vertheilenden Gerechtigkeit, wenn das Bedürfniss des Einen sich zur Gabe des Andern so verhält, wie das Bedürfniss des Andern zu der Waare oder Gabe des Ersten. Die Proportion darf jedoch erst nach dem Tausche aufgesetzt werden[2]), weil

---

[1]) E. Nic. V. 5. 11. p. 1133. a. 26. — [2]) E. Nic. V. 5. 12. p. 1133. b. 1. Schon Murelus, Lambinus, Michael Ephesius, Vet. Interpr., Argyropulus lassen in dem Satze *εἰς σχῆμα δ' ἀναλογίας οὐ δεῖ συνάγειν, ὅταν ἀλλάξωνται* die Negation *οὐ* weg; Lambin übersetzt die leere Stelle *tum;* er erklärt, Personen und Sachen müssten in der Proportion einer arithmetischen Gleichheit stehen, wenn sie in Tauschverhältniss kommen wollten, sonst werde der Austausch ungerecht; fügte man *οὐ* hinzu, so soll es nach Lambin heissen: man dürfe die Proportion nicht nach, sondern vor dem Tausche aufstellen. Auch Muret erklärt: vor dem Tausche sei die Proportion aufzusetzen. Beide Erklärungen sind offenbar ungenügend. Da es sich um eine geometrische Proportion handelt, so ist gewiss, dass nach dem Tausch ein Ungerechtes herauskommt, wenn die Produkte der Verhältnisse *vor*her gleich waren. 2 : 4 = 9 : 18 ist richtig, 2 : 18 = 9 : 4 falsch. Nur in dem Falle, dass eine arithmetische Gleichheit der Bedürfnisse und demnach auch der Tauschwerthe (die tauschenden Personen als isolirt von der übrigen Gesellschaft gedacht) vorhanden ist, kann die Proportion richtig sein. In einer ausgebildeten Verkehrsgemeinschaft, wo die Werthe bereits fixirt sind, ist die Vergeltung beim Tausch allemal ein epanorthotisches Gerechte, das keiner Proportion bedarf. Aristoteles aber nimmt den Maassstab noch als willkürlichen an: das augenblickliche Bedürfniss, das je nach seiner Intensität das Angebot und die Nachfrage bestimmen wird. Soll daher bei einem solchen Tausche die aufzustellende Proportion richtig sein, so muss sie erst nach dem Tausche, wenn beide Bedürfnisse befriedigt sind, aufgestellt werden, und in diesem Sinne muss *οὐ* wegfallen. Auch heisst *ὅταν ἀλλάξωνται* nicht: wenn sie tauschen wollen, sondern als *aor. I.* wenn sie getauscht haben. Deshalb erklären Lambin und Muret falsch: *cum permutaturi sint*. Auch Zell (Comment. zu dieser Stelle), der die Negation billigt, wenn man

je nach dem Bedürfniss eingerichtete vollzogen werden. Sowie jede Gemeinschaft der Menschen vom Bedürfniss erzeugt ist, so kann sie nur durch das dem Verkehr eigenthümliche Gerechte erhalten werden: Gleichgewicht des Gebens und Nehmens, der Produktion und der Consumtion ist die Grundlage der Gesundheit jeder Gemeinschaft, der Gewerbe, der Handelsgesellschaften, des Staates[1]). Fehlt das Bedürfniss, so hört die Gemeinschaft auf; fehlt aber das *δίκαιον ἀντιπεπονθός* in der Gemeinschaft, so findet entweder kein Verkehr (*μετάδοσις*) statt, wenn von einer Seite ein *Gut* mitgetheilt wurde; oder das Verkehrsverhältniss ist Sklaverei, wenn ein Uebel zugefügt worden ist[2]).

Die grosse Moral weicht in Betreff des Vergeltungsrechts in ihrer Darstellungsform von der nikomachischen Ethik ab. Zuerst wird das Gerechte im engeren Sinne für ein Verhältnissmässiges erklärt[3]), und in dem aufgestellten Proportionsschema wird das Gleichgewichtsverhältniss des Tausches zugleich und auf dieselbe Weise mit der vertheilenden Gerechtigkeit abgehandelt, und zwar so, dass die oben erwähnte Umkehrung des einen Verhältnisses einer einfachen Wechselbeziehung der Personen gleichkommt (nämlich wie der Landmann zum Schuster, so der Schuster zum Landmann). Was in der nikomachischen Ethik vom vergeltenden Gerechten ausgesagt wurde, dass es die Staatsgemeinschaft zusammenhalte[4]); wird hier vom verhältnissmässigen Gerechten behauptet, ehe noch der Begriff des *ἀντιπεπονθός* erwähnt ist. Erst 1194 a 28 wird mit den Worten *Ἔστι δὲ δίκαιον καὶ ἀντιπεπονθός*, einer Formel, die bei Aristoteles gewöhnlich eine neue, noch nicht erwähnte Species vorführt, die Ansicht der Pythagoreer vom Vergeltungsprincip erwähnt. Doch kann kein Zweifel darüber walten, dass die Gleichgewichtsgerechtigkeit im Sinne der nikomachischen Ethik in der vorhergefunden Erläuterung mitbegriffen sei, und dass jetzt blos unter dem *Namen ἀντιπεπονθός* dasjenige ausge-

---

[1]) E. Nic. V. 5. 9. p. 1133. a. 14. — [2]) E. Nic. V. 5. 6. p. 1132. b. 31. Pol. II. 1. p. 1261. a. 30. — [3]) M. Mor. I. 33. p. 1194. a, 18. — [4]) E. Nic. V. 5. p. 1132. b. 33.

der Tauschende dessen bedarf, was der *Andre* hat. Das Maass, wie sich das Bedürfniss zum Tauschwerth, zum Güterverhältniss ist die Münze. Ihr Preiswerth wird nach dem Durchschnitt der Bedürfnisse einer ganzen Gemeinschaft bestimmt, da Arbeit und Capital (*ἔργα* und *ἀγαθά*. *E. Nic. IX.* 1. 1164 a. 1) sich unter eine so lange wachsende Menge vertheilen, bis sie in ihrer Gesammtheit ihre Bedürfnisse gegenseitig befriedigt findet. Die Münze macht alle Güter vergleichbar, und durch die Reduktion auf blos quantitative Unterschiede der Addition und Subtraktion zugänglich, so dass man sich mit einer leichten Fiktion die Güter selbst vergleichbar und nur quantitativ verschieden vorstellen kann. Das Vergeltungsprincip der Tauschverhältnisse hat demnach mit der vertheilenden Gerechtigkeit das Gemeinsame, dass die Güter nicht an sich, sondern im Verhältniss zu einem dritten, wie dort zur *ἀξία* der Personen, so hier zur *χρεία* derselben, ausgeglichen werden, und dabei an sich specifisch verschieden sind; mit der ausgleichenden Gerechtigkeit, dass die Ausgleichung ganz nach arithmetischer Gleichheit vorgenommen wird, sobald die Münze als Generalnenner alle Werthe auf dieselbe Einheit zurückgeführt hat. Nur im letzteren Sinne kann es erklärt werden, dass Aristoteles schon bei den freiwilligen Tauschverhältnissen der rein epanorthotischen Gerechtigkeit, welche eigentlich Identität der gewechselten Werthe verlangt, auch Kauf, Verkauf, Lohndienst mit anführte, die nicht durch gleiche Waare, sondern durch verschiedenartige,

---

eine geometrische Proportion in den Worten des Aristoteles lese, aber sie verwirft, im Fall er eine arithmetische verstanden habe, scheint die Bedeutung des *ἀλλάξονται* nicht beachtet zu haben. S. Krüger's griech. Grammatik § 53. 6. Anm. 5. — Die Schwierigkeit liegt darin, dass Aristoteles nicht klar ausspricht, ob er seinen Standpunkt vor oder nach der Fixirung des Geldwerthes nimmt. Nach derselben ist es ganz gleichgültig, wenn man die Proportion aufstellt, weil die Preiswerthe dann schon den Generalnenner, das Bedürfniss, in sich tragen und daher als Tauschzeichen arithmetisch gleich sein müssen. Dies scheint Giphanius im Sinn gehabt zu haben, der dem Aristoteles vorwirft, er sage hier gar nichts Neues. S. Trendelenburg a. a. O. S. 87.

je nach dem Bedürfniss eingerichtete vollzogen werden. Sowie jede Gemeinschaft der Menschen vom Bedürfniss erzeugt ist, so kann sie nur durch das dem Verkehr eigenthümliche Gerechte erhalten werden: Gleichgewicht des Gebens und Nehmens, der Produktion und der Consumtion ist die Grundlage der Gesundheit jeder Gemeinschaft, der Gewerbe, der Handelsgesellschaften, des Staates[1]). Fehlt das Bedürfniss, so hört die Gemeinschaft auf; fehlt aber das *δίκαιον ἀντιπεπονθός* in der Gemeinschaft, so findet entweder kein Verkehr (*μετάδοσις*) statt, wenn von einer Seite ein *Gut* mitgetheilt wurde; oder das Verkehrsverhältniss ist Sklaverei, wenn ein Uebel zugefügt worden ist[2]).

Die grosse Moral weicht in Betreff des Vergeltungsrechts in ihrer Darstellungsform von der nikomachischen Ethik ab. Zuerst wird das Gerechte im engeren Sinne für ein Verhältnissmässiges erklärt[3]), und in dem aufgestellten Proportionsschema wird das Gleichgewichtsverhältniss des Tausches zugleich und auf dieselbe Weise mit der vertheilenden Gerechtigkeit abgehandelt, und zwar so, dass die oben erwähnte Umkehrung des einen Verhältnisses einer einfachen Wechselbeziehnng der Personen gleichkommt (nämlich wie der Landmann zum Schuster, so der Schuster zum Landmann). Was in der nikomachischen Ethik vom vergeltenden Gerechten ausgesagt wurde, dass es die Staatsgemeinschaft zusammenhalte[4]); wird hier vom verhältnissmässigen Gerechten behauptet, ehe noch der Begriff des *ἀντιπεπονθός* erwähnt ist. Erst 1194 a 28 wird mit den Worten *Ἔστι δὲ δίκαιον καὶ ἀντιπεπονθός*, einer Formel, die bei Aristoteles gewöhnlich eine neue, noch nicht erwähnte Species vorführt, die Ansicht der Pythagoreer vom Vergeltungsprincip erwähnt. Doch kann kein Zweifel darüber walten, dass die Gleichgewichtsgerechtigkeit im Sinne der nikomachischen Ethik in der vorhergefunden Erläuterung mitbegriffen sei, und dass jetzt blos unter dem *Namen ἀντιπεπονθός* dasjenige ausge-

---

1) E. Nic. V. 5. 9. p. 1133. a. 14. — 2) E. Nic. V. 5. 6. p. 1132. b. 31. Pol. II. 1. p. 1261. a. 30. — 3) M. Mor. I. 33. p. 1194. a. 18. — 4) E. Nic. V. 5. p. 1132. b. 33.

schieden werden soll, was kein δίκαιον ist: ein Feststellen des Ausdrucks nach festgestellter Sache. Wie in der nikomachischen Ethik wird auch hier den Pythagoreern die Äusserlichkeit ihrer Auffassung zum Vorwurf angerechnet, die beim ἀντιπεπονθός und ἀντιπάσχειν das Verhältnissmässige, als das Innerliche nicht berücksichtigt.

Dies kann auffallen: in der nikomachischischen Ethik konnte das ἀντιπεπονθός nur dann gerecht sein, wenn eine durch das Bedürfniss vermittelte Gleichheit der Werthe bestand; hier wird das rein Epanorthotische getadelt, indem ein συνάλλαγμα ἀκούσιον, das doch in Anwendung kommen sollte, als Beleg dafür benutzt wird, dass die äussere Ausgleichung falsch sei. Die betreffende Stelle lautet: οὐ γὰρ δίκαιον, εἴ τις τὸν ὀφθαλμὸν ἐξέκοψέ τινος, ἀντεκκοπῆναι μόνον, ἀλλὰ πλείονα παθεῖν, ἀκολουθήσαντα τῇ ἀναλογίᾳ· καὶ γὰρ ἦρξε πρότερον καὶ ἠδίκησεν. Ἀδικεῖ δὲ κατ' ἀμφότερα κ. τ. λ. Die Schwierigkeit löst sich auf, wenn man die beiden Verhältnisse, welche die Ungerechtigkeit dieses Falles bilden, auseinanderhält. Der Ungerechte wird hier einmal gestraft, weil er absichtlich einen Andern am Leibe verletzt hat; sodann aber auch, weil er ohne vorhergegangene Beleidigung von Seiten des Andern die Initiative der Ungerechtigkeit ergriffen hat, was nur in einem, der bösen ἕξις der ἀδικία, entspringenden schlechten Vorsatz seinen Grund haben kann. Da aber das letztere Verhältniss nur durch Erwägung seines sittlichen Werthes gefunden werden kann, so bezieht sich der Tadel des ἀντιπεπονθός in diesem Falle darauf, dass es, ohne nähere Bestimmungen zum Princip gesetzt, zwei componirende Momente einer Ungerechtigkeit in der blos äusserlichen Handlung nicht unterscheiden und in Anschlag bringen kann. Dass als Beleg eines solchen Falles gerade ein συνάλλαγμα ἀκούσιον gewählt worden ist, kann nicht als wesentlich für die Untersuchung gelten.

Unterscheiden sich nun auch die Hauptbegriffe der grossen Moral nicht von der Auffassung derselben in der nikomachischen Ethik; so führt doch die gänzliche Verschiedenheit der Methode der Darstellung auf dasselbe Resultat, was wir schon bei Ge-

legenheit der Untersuchung über allgemeine und besondere Gerechtigkeit gewannen: dass die grosse Moral in der Lehre vom δίκαιον der nikomachischen Ethik (und den entlehnten Büchern in der eudemischen Ethik) nicht nachgearbeitet hat, geschweige denn von demselben Verfasser herrührt.

Wenn in der endgültigen Feststellung des Begriffs der Gerechtigkeit *(E. Nic.* 113 *b.* 29 *ff.)* das **δίκαιον κατ' ἀναλογίαν**, die vertheilende Gerechtigkeit als ganzer Inhalt derselben, mit Weglassung der ausgleichenden Gerechtigkeit und der Wiedervergeltungsidee aufgeführt wird; so ist der Grund dieses Verfahrens darin zu suchen, dass das epanorthotische Gerechte eine nothwendige Folge des dianemetischen ist, und die Wiedervergeltung zunächst auf dem ausgleichenden Rechte, weiterhin auch auf dem distributiven beruht.

Die Untersuchungen des Aristoteles in der nikomachischen Ethik über die einzelnen Tugenden führen die Aufgabe durch, inwiefern eine jede derselben den Begriff der aufgestellten Definition der Tugend *(E. Nic. II,* 6, 17) darstellt. Die μεσότης und die *Freiwilligkeit*, die beiden wesentlichen Merkmale der Tugend, müssen daher überall den Faden der Abhandlung leiten. Nachdem auf diesem Wege auch bei der Gerechtigkeit *E. Nic. V. cap.* 1—5, ermittelt worden ist, was ihr Wesen sei, d. h. worin ihre Mitte bestehe; beschäftigt sich der Rest des fünften Buches mit den Problemen, welche die Freiwilligkeit und Unfreiwilligkeit in ihrem Einfluss auf die Gerechtigkeit darbieten. Die Anzahl und die Bedeutung derselben wird dadurch vermehrt, dass ein neues Moment, das Verhältniss πρὸς ἕτερον bei dieser Tugend hinzu kommt, und einestheils erschweren muss, von der äusseren Handlung auf Absicht und Gesinnung zu schliessen, anderntheils der einmal im Objekt dargestellte Begriff des Unrechts auch unabhängig von dem Werthe des Thäters sich behauptet. — Eine Hauptfrage ist zunächst die schon im 2. Buche Cap. 4 berührte: wie man tugendhafte Handlungen ausüben könne, ohne doch die Tugend als

ἕξις zu besitzen; wie man Unrecht thun könne, ohne ein Ungerechter (ἄδικος) zu sein, und recht handeln, ohne die volle δικαιοσύνη zu haben; wie man das Gesetz, den Ausdruck des Rechts, verletzen, und doch dabei kein Unrecht begehen könne (*E. Nic. V.* 6. 1134 *a.* 21).

Der Anfang des sechsten Capitels im fünften Buche der nikomachischen Ethik (1134 *a.* 17), wo die Untersuchungen über das Verhältniss des freien Willens (und der Absicht und Gesinnung, ἕξις) zum Gerechten beginnen, hat den Auslegern bedeutende Schwierigkeiten gemacht durch Unklarheit des Ausdrucks, Gedrängtheit der Gedanken und scheinbare Verdorbenheit des Textes. Doch bieten sich noch Auswege dar, die gewöhnliche Lesart zu vertheidigen [1])

Zunächst wird von Aristoteles die Frage aufgeworfen, was der specifische Unterschied zwischen dem ἄδικος und ἀδικεῖν

---

[1]) S. Zell, Commentar zu diesem Cap. Giphanius zieht die ersten drei §§ des Capitels bis εἴρηται πρότερον zum vorhergehenden Capitel, weil die Worte πῶς μὲν οὖν ἔχει τὸ ἀντιπεπονθὸς πρὸς τὸ δίκαιον, εἴρηται πρότερον in der jetzigen Capitelabtheilung und Satzfolge keinen Zusammenhang haben sollen. Giphanius schliesst sie in Klammern ein, wodurch der Schwierigkeit nicht abgeholfen wird. Auch die drei ersten §§ gehören nicht zum vorigen Capitel, das durch eine Rekapitulation die Untersuchung über den Begriff des δίκαιον und ἄδικον abschliesst, ohne irgend wie vom Gegensatze eines ἄδικος und ἀδικῶν zu sprechen, der eben hier berührt wird. Muretus und Zell wollen den Satz πῶς μὲν οὖν κ. τ. λ. zum 17. § des vorigen Cap. 1134. a. 6. hinzufügen; indess hängt der § 18 so. genau mit dem vorigen zusammen, dass die Einschiebung jener Worte, als einer Rekapitulation des ἀντιπεπονθός, gar nicht zu billigen ist; beide §§ sprechen vom Begriff des Gerechten und Ungerechten, die bisher immerfort parallel behandelt worden sind, während das ἀντιπεπονθός erst am Ende der ganzen Untersuchung berücksichtigt wurde. Muretus nimmt an, es sei im Anfange hinter διοίσει ausgefallen: ἀποβλέποντι δὲ εἰς τὸ οὗ ἕνεκα διοίσει; allein dieser Gedanke ist schon hinreichend im Folgenden ausgedrückt, da in der προαίρεσις auch der Begriff des οὗ ἕνεκα liegt. Endlich weisen μὲν und δὲ in den Sätzen: Πῶς μὲν οὖν etc. und Δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν etc. augenscheinlich auf eine enge Verknüpfung hin, so dass eine Abtrennung des ersteren Satzes zu gewagt erscheinen möchte.

sei, und angedeutet, dass Jener sein Wesen durch den Vorsatz; die Absichtlichtkeit als eine Folge seiner Gesinnung (ἕξις), des festgewordnen Verhältnisses seiner Seele zum Zwecke des Menschen erhalte; während der ἀδικῶν nicht durch Lasterhaftigkeit, sondern oft durch zufällige Antriebe und Affekte (πάθη) zum Unrecht verleitet worden sein kann. Die Ungerechtigkeit des ἄδικος ist sein innerstes Wesen, die des ἀδικῶν nur ein Fehltritt oder auch eine unbeabsichtigte That, durch welche der Güterbestand eines Andern verletzt worden ist. Daher verhält sich der seiner Gesinnung nach Ungerechte zum Unrechthandelnden gerade wie die innere Gerechtigkeitsidee zur äusserlichen Wiedervergeltung, wie Gesinnung zum Factum. Der Gerechte hinwieder, der die vorsätzliche Gerechtigkeit als geübte und ausgebildete Fähigkeit besitzt, entspricht dadurch dem aprioristischen Rechtsbegriffe; der Erfüller des äusserlichen Gesetzes dagegen kann im vorigen Sinne sehr oft ungerecht sein, sowie Jener zuweilen das Gesetz zu übertreten genöthigt ist. Da sich nun die Frage nach dem Unterschiedo des von Gesinnung Ungerechten und Unrechthandelnden mit der Frage vom äussern Gesetz und der inneren Rechtsidee identificirt, stehen die beiden Sätze: Πῶς μὲν οὖν ἔχει κ. τ. λ. und Δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν κ. τ. λ. im engsten Zusammenhange sowohl unter einander, als auch mit den ersten Sätzen des 6. Capitels, die das Problem von der einen Seite, wie das Folgende von der andern Seite beleuchten. Das äussere Gesetz (δίκαιον πολιτικόν) sollte eigentlich unmittelbarer Ausdruck der innern aprioristischen Gerechtigkeit, die ihre Gaben nach dem wahren sittlichen Werthe, nach der Gesinnung des Menschen vertheilt, und ganz dasselbe mit diesem ἁπλῶς δίκαιον sein, es zeigt sich jedoch, dass es Gemeinschaften gibt, die andere Zwecke ins Leben gerufen haben, als das höchste τέλος des Menschen; ihre Gesetze müssen in Folge dessen vom absoluten Recht abweichen; ja auch der reinste und beste Wille kann im ausgesprochnen Gesetz, dass stets ein Allgemeines ist, die Genauigkeit des concreten Rechtsfalles nicht immer erreichen. Um endlich die Bedeutung des völlig freien Vorsatzes auch nach der Seite der

der Regel des gewöhnlichen Geschehens (*ὡς ἐπὶ τὸ πολύ, ὡς ἐπὶ πλεόν*)[1]. Die rechte Hand ist von Natur stärker, als die linke; doch kann es vorkommen, dass eine grosse Anzahl Menschen (wie PLATO in seinem Staate will) auf beide Hände geübt ist. Trotzdem bleibt das Gewöhnliche, Natürliche, Regelrechte die überwiegende Stärke der rechten Hand. Das Naturrecht wird die längere Zeit ausdauern und in den meisten Gesellschaften sich wiederfinden.

Das *nomische Recht* umfasst alle die Gesetze, bei denen es von Anfang an gleichgültig ist, ob sie eine oder die andere Bestimmung erhalten, weil sie, das Werk der willkürlichen Uebereinkunft nur dadurch, dass sie eben so gegeben sind, ihre Sanktion erhalten[2]. Absolutes und Gesetzesrecht[3] sind demnach keine coordinirten Begriffe; sondern es gibt ein *absolutes* Recht, das wirklich im politischen seinen angemessenen Ausdruck gefunden hat, und ein *politisches*, welches nur einem relativen Zwecke entspricht. Letzteres heisst *νομικόν*; das erstere auch *ἠθικόν*, weil das Ethos darin besteht, der Natur, der Vernunft, dem Zwecke zu folgen. Auch die Freundschaft um des Nutzens willen, die auch wegen ihrer mannigfachen Beziehung zum Staate politisch genannt wird[4], theilt sich in eine ethische und nomische[5]; die letztere folgt entweder ausgesprochenen Verträgen, und, ganz dem Markte entsprossen, geht sie von einer Hand in die andre: oder beruht auf einem edleren und dauernderem Verhältnisse; jedoch nach Uebereinkunft über die zu leistenden Wechselgaben, so dass die Verbindlichkeit keinem Zweifel unterliegt; Klagen indess über den Bruch gestatten nur wenige Gesetsgebungen. Die ethische Freundschaft kennt keinen Vertrag (*ὁμολογία*), sondern nur Zuneigung, sie gibt dem Freunde das Angemessene, oder

---

[1]) Phys. II. 8. *πάντα τὰ φύσει, ἢ ἀεὶ οὕτω γίνεται, ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ* (p. 198. b. 34.). — M. Mor. II. 8. p. 1206. b. 38., I. 33. p. 1194. b. 33. — [2]) E. Nicom. V. 7. p. 1134. b. 20. — [3]) Nämlich *δίκαιον πολιτικόν*. cf. M. Mor. II. 1. p. 1198. b. 26. — [4]) E. Eud. VII. 10. p. 1242. b. 32. Eth. Nic. IX. 6. p. 1171. a. 15. — [5]) E. Nic. VIII. 13. 5. p. 1162. b. 23.

die Höhe der Strafgelder, die Ceremonien des Opfers und Gottesdienstes[1]).

Wer das politische Recht verletzt, begeht eine Ungerechtigkeit (*ἀδικεῖ*); wer aber ein *ἁπλῶς ἄδικον* thut, der muss seiner ganzen Natur und Gesinnung nach ein *ἄδικος* sein. Der erstere wird erst ungerecht durch seine Rechtsverletzung (*ἀδίκημα*), der zweite hat im Innern das *ἄδικον*, ohne ein äusseres Unrecht zu thun[2]).

Bis jetzt ist untersucht worden, wie sich der Begriff der Freiwilligkeit zur Gerechtigkeit in Betreff des handelnden *Subjekts* verhält: der nach seiner Gesinnung völlig Ungerechte wurde vom Rechtsverletzer (*ἀδικῶν*), der eine einzelne ungerechte Handlung begeht; sodann der Begriff des absoluten Rechts von dem gesetzlichen, die Regel vom Zufälligen, das Innere vom Aeusseren unterschieden. Wie der Vorsatz und die Gesinnung sich in Betreff des *Objekts* und im *Verhältniss zum Subjekt* darstellen, wird in den Capp. 8—11 besprochen.—

Auf der *leidenden* Seite ist dann ein Unrecht vorhanden, wenn die Analogie der Güter zu denen Anderer nicht mehr die gleichen Produkte aufweist, dadurch, dass der Bestand der Güter eine Verminderung erfahren hat. Die störende Handlung kann aber eine unerwartete, nicht beabsichtigte Wirkung einer Thätigkeit sein, deren Zweck ausserhalb dieser Beziehung lag, und sie nur *κατὰ συμβεβηκός* hervorrief[3]). Da das Unrecht der subjektiven thätigen Partei nur durch den Vorsatz zu der Handlung bedingt wird, aber das der leidenden Seele auch ohne einen solchen vorhanden sein kann; so fragt sich, wie

---

[1]) *Ὃ γὰρ ἡμεῖς θῶμεν καὶ νομίσωμεν, τοῦτο καὶ ἔστι δίκαιον ἤδη, καὶ καλοῦμεν κατὰ νόμον δίκαιον*. M. Mor. I. 33. p. 1195. a. 4.— [2]) E. Nic. V. 7. p. 1135. a. 8. — [3]) Metaph. Δ. 30. p. 1025. a. 16. *Συμβεβηκὸς λέγεται ὃ ὑπάρχει μέν τινι καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν, οὐ μέντοι οὔτ' ἐξ ἀνάγκης οὔτ' ἐπὶ τὸ πολύ*. Es steht in gleicher Stufe mit dem *τυχόν* und schliesst Nothwendigkeit und Regel aus (*per accidens*).

ἕξις zu besitzen; wie man Unrrecht thun könne, ohne ein Ungerechter (ἄδικος) zu sein, und recht handeln, ohne die volle **δικαιοσύνη** zu haben; wie man das Gesetz, den Ausdruck des Rechts, verletzen, und doch dabei kein Unrecht begehen könne *(E. Nic. V.* 6. 1134 *a.* 21*)*.

Der Anfang des sechsten Capitels im fünften Buche der nikomachischen Ethik (1134 *a.* 17), wo die Untersuchungen über das Verhältniss des freien Willens (und der Absicht und Gesinnung, ἕξις) zum Gerechten beginnen, hat den Auslegern bedeutende Schwierigkeiten gemacht durch Unklarheit des Ausdrucks, Gedrängtheit der Gedanken und scheinbare Verdorbenheit des Textes. Doch bieten sich noch Auswege dar, die gewöhnliche Lesart zu vertheidigen [1])

Zunächst wird von Aristoteles die Frage aufgeworfen, was der specifische Unterschied zwischen dem **ἄδικος** und **ἀδικῶν**

---

[1]) S. Zell, Commentar zu diesem Cap. Giphanius zieht die ersten drei §§ des Capitels bis *εἴρηται πρότερον* zum vorhergehenden Capitel, weil die Worte *πῶς μὲν οὖν ἔχει τὸ ἀντιπεπονθὸς πρὸς τὸ δίκαιον, εἴρηται πρότερον* in der jetzigen Capitelabtheilung und Satzfolge keinen Zusammenhang haben sollen. Giphanius schliesst sie in Klammern ein, wodurch der Schwierigkeit nicht abgeholfen wird. Auch die drei ersten §§ gehören nicht zum vorigen Capitel, das durch eine Rekapitulation die Untersuchung über den Begriff des *δίκαιον* und *ἄδικον* abschliesst, ohne irgend wie vom Gegensatze eines *ἄδικος* und *ἀδικῶν* zu sprechen, der eben hier berührt wird. Muretus und Zell wollen den Satz *πῶς μὲν οὖν κ. τ. λ.* zum 17. § des vorigen Cap. 1134. a. 6. hinzufügen; indess hängt der § 18 so. genau mit dem vorigen zusammen, dass die Einschiebung jener Worte, als einer Rekapitulation des *ἀντιπεπονθός*, gar nicht zu billigen ist; beide §§ sprechen vom Begriff des Gerechten und Ungerechten, die bisher immerfort parallel behandelt worden sind, während das *ἀντιπεπονθός* erst am Ende der ganzen Untersuchung berücksichtigt wurde. Muretus nimmt an, es sei im Anfange hinter *διοίσει* ausgefallen: *ἐπιβλέποντι δὲ εἰς τὸ οὗ ἕνεκα διοίσει*; allein dieser Gedanke ist schon hinreichend im Folgenden ausgedrückt, da in der *προαίρεσις* auch der Begriff des *οὗ ἕνεκα* liegt. Endlich weisen *μὲν* und *δὲ* ii *Πῶς μὲν οὖν* etc. und *Δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν* etc. augenschei enge Verknüpfung hin, so dass eine Abtrennung des ersterer **gewagt erscheinen möchte.**

sei, und angedeutet, dass Jener sein Wesen durch den Vorsatz; die Absichtlichkeit als eine Folge seiner Gesinnung (ἕξις), des festgewordnen Verhältnisses seiner Seele zum Zwecke des Menschen erhalte; während der ἀδικῶν nicht durch Lasterhaftigkeit, sondern oft durch zufällige Antriebe und Affekte (πάθη) zum Unrecht verleitet worden sein kann. Die Ungerechtigkeit des ἄδικος ist sein innerstes Wesen, die des ἀδικῶν nur ein Fehltritt oder auch eine unbeabsichtigte That, durch welche der Güterbestand eines Andern verletzt worden ist. Daher verhält sich der seiner Gesinnung nach Ungerechte zum Unrechthandelnden gerade wie die innere Gerechtigkeitsidee zur äusserlichen Wiedervergeltung, wie Gesinnung zum Factum. Der Gerechte hinwieder, der die vorsätzliche Gerechtigkeit als geübte und ausgebildete Fähigkeit besitzt, entspricht dadurch dem aprioristischen Rechtsbegriffe; der Erfüller des äusserlichen Gesetzes dagegen kann im vorigen Sinne sehr oft ungerecht sein, sowie Jener zuweilen das Gesetz zu übertreten genöthigt ist. Da sich nun die Frage nach dem Unterschiede des von Gesinnung Ungerechten und Unrechthandelnden mit der Frage vom äussern Gesetz und der inneren Rechtsidee identificirt, stehen die beiden Sätze: Πῶς μὲν οὖν ἔχει κ. τ. λ. und Δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν κ. τ. λ. im engsten Zusammenhange sowohl unter einander, als auch mit den ersten Sätzen des 6. Capitels, die das Problem von der einen Seite, wie das Folgende von der andern Seite beleuchten. Das äussere Gesetz (δίκαιον πολιτικόν) sollte eigentlich unmittelbarer Ausdruck der innern aprioristischen Gerechtigkeit, die ihre Gaben nach dem wahren sittlichen Werthe, nach der Gesinnung des Menschen vertheilt, und ganz dasselbe mit diesem ἁπλῶς δίκαιον sein, es zeigt sich jedoch, dass es Gemeinschaften gibt, die andere Zwecke ins Leben gerufen haben, als das höchste τέλος des Menschen; ihre Gesetze müssen in Folge dessen vom absoluten Recht abweichen; ja auch der reinste und beste Wille kann im ausgesprochnen Gesetz, dass stets ein Allgemeines ist, die Genauigkeit des concreten Rechtsfalles nicht immer erreichen. Um endlich die Bedeutung des völlig freien Vorsatzes auch nach der Seite der

ἕξις zu besitzen; wie man Unrecht thun könne, ohne ein Ungerechter (ἄδικος) zu sein, und recht handeln, ohne die volle δικαιοσύνη zu haben; wie man das Gesetz, den Ausdruck des Rechts, verletzen, und doch dabei kein Unrecht begehen könne *(E. Nic. V.* 6. 1134 *a*. 21*)*.

Der Anfang des sechsten Capitels im fünften Buche der nikomachischen Ethik (1134 *a*. 17), wo die Untersuchungen über das Verhältniss des freien Willens (und der Absicht und Gesinnung, ἕξις) zum Gerechten beginnen, hat den Auslegern bedeutende Schwierigkeiten gemacht durch Unklarheit des Ausdrucks, Gedrängtheit der Gedanken und scheinbare Verdorbenheit des Textes. Doch bieten sich noch Auswege dar, die gewöhnliche Lesart zu vertheidigen [1])

Zunächst wird von Aristoteles die Frage aufgeworfen, was der specifische Unterschied zwischen dem ἄδικος und ἀδικῶν

---

[1]) S. Zell, Commentar zu diesem Cap. Giphanius zieht die ersten drei §§ des Capitels bis εἴρηται πρότερον zum vorhergehenden Capitel, weil die Worte πῶς μὲν οὖν ἔχει τὸ ἀντιπεπονθὸς πρὸς τὸ δίκαιον, εἴρηται πρότερον in der jetzigen Capitelabtheilung und Satzfolge keinen Zusammenhang haben sollen. Giphanius schliesst sie in Klammern ein, wodurch der Schwierigkeit nicht abgeholfen wird. Auch die drei ersten §§ gehören nicht zum vorigen Capitel, das durch eine Rekapitulation die Untersuchung über den Begriff des δίκαιον und ἄδικον abschliesst, ohne irgend wie vom Gegensatze eines ἄδικος und ἀδικῶν zu sprechen, der eben hier berührt wird. Muretus und Zell wollen den Satz πῶς μὲν οὖν κ. τ. λ. zum 17. § des vorigen Cap. 1134. a. 6. hinzufügen; indess hängt der § 18 so. genau mit dem vorigen zusammen, dass die Einschiebung jener Worte, als einer Rekapitulation des ἀντιπεπονθός, gar nicht zu billigen ist; beide §§ sprechen vom Begriff des Gerechten und Ungerechten, die bisher immerfort parallel behandelt worden sind, während das ἀντιπεπονθός erst am Ende der ganzen Untersuchung berücksichtigt wurde. Muretus nimmt an, es sei im Anfange hinter διοίσει ausgefallen: ἀποβλέποντι δὲ εἰς τὸ οὗ ἕνεκα διοίσει; allein dieser Gedanke ist schon hinreichend im Folgenden ausgedrückt, da in der προαίρεσις auch der Begriff des οὗ ἕνεκα liegt. Endlich weisen μὲν und δὲ in den Sätzen: Πῶς μὲν οὖν etc. und Δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν etc. augenscheinlich auf eine enge Verknüpfung hin, so dass eine Abtrennung des ersteren Satzes zu gewagt erscheinen möchte.

sei, und angedeutet, dass Jener sein Wesen durch den Vorsatz, die Absichtlichkeit als eine Folge seiner Gesinnung (ἕξις), des festgewordnen Verhältnisses seiner Seele zum Zwecke des Menschen erhalte; während der ἀδικῶν nicht durch Lasterhaftigkeit, sondern oft durch zufällige Antriebe und Affekte (πάθη) zum Unrecht verleitet worden sein kann. Die Ungerechtigkeit des ἄδικος ist sein innerstes Wesen, die des ἀδικῶν nur ein Fehltritt oder auch eine unbeabsichtigte That, durch welche der Güterbestand eines Andern verletzt worden ist. Daher verhält sich der seiner Gesinnung nach Ungerechte zum Unrechthandelnden gerade wie die innere Gerechtigkeitsidee zur äusserlichen Wiedervergeltung, wie Gesinnung zum Factum. Der Gerechte hinwieder, der die vorsätzliche Gerechtigkeit als geübte und ausgebildete Fähigkeit besitzt, entspricht dadurch dem aprioristischen Rechtsbegriffe; der Erfüller des äusserlichen Gesetzes dagegen kann im vorigen Sinne sehr oft ungerecht sein, sowie Jener zuweilen das Gesetz zu übertreten genöthigt ist. Da sich nun die Frage nach dem Unterschiede des von Gesinnung Ungerechten und Unrechthandelnden mit der Frage vom äussern Gesetz und der inneren Rechtsidee identificirt, stehen die beiden Sätze: Πῶς μὲν οὖν ἔχει κ. τ. λ. und Δεῖ δὲ μὴ λανθάνειν κ. τ. λ. im engsten Zusammenhange sowohl unter einander, als auch mit den ersten Sätzen des 6. Capitels, die das Problem von der einen Seite, wie das Folgende von der andern Seite beleuchten. Das äussere Gesetz (δίκαιον πολιτικόν) sollte eigentlich unmittelbarer Ausdruck der innern aprioristischen Gerechtigkeit, die ihre Gaben nach dem wahren sittlichen Werthe, nach der Gesinnung des Menschen vertheilt, und ganz dasselbe mit diesem ἁπλῶς δίκαιον sein, es zeigt sich jedoch, dass es Gemeinschaften gibt, die andere Zwecke ins Leben gerufen haben, als das höchste τέλος des Menschen; ihre Gesetze müssen in Folge dessen vom absoluten Recht abweichen; ja auch der reinste und beste Wille kann im ausgesprochnen Gesetz, dass stets ein Allgemeines ist, die Genauigkeit des concreten Rechtsfalles nicht immer erreichen. Um endlich die Bedeutung des völlig freien Vorsatzes auch nach der Seite der

menschlichen Befähigung dazu ins Licht zu setzen, macht Aristoteles darauf aufmerksam, dass vollständige Freiheit und Selbstständigkeit der Person dazu gehört, der Urheber einer gerechten und ungerechten Handlung zu werden; und weil das Recht nur ein Verhältniss πρὸς ἕτερον ist, so dürfen die contrahirenden Parteien keineswegs einander untergeordnet sein, wie Zweck und Mittel, sondern jede von ihnen muss jene Freiheit besitzen, d. h. Gleichheit der bürgerlichen Stellung. So wird das politische Recht (denn dies allein kommt bei diesem Gegensatze in Betracht, weil jedes Rechtsverhältniss in der Gesellschaft ein äusserlich kund gegebnes ist) vom Gerechten nach der Aehnlichkeit (καθ' ὁμοιότητα) unterschieden, das zwischen Ungleichen, wie Herr und Sclave, Mann und Weib, Vater und Sohn es sind, besteht [1]). Der Unfreie ist Theil und Mittel des Herrn; wie kann das Ganze mit seinem Theile im Rechtsverhältniss stehen? wie kann Jemand seinem Fusse, seiner Hand Unrecht zu fügen? Gegen sich selbst gibt es für Niemanden ein Gesetz [2]). Das Verhältniss zwischen Mann und Weib nähert sich noch am meisten der Möglichkeit einer Rechtsgemeinschaft, weil sie der Gleichstellung nicht fern sind. — Daher muss man um der Gerechtigkeit willen zu hindern suchen, dass Eine Person andere, ihr Gleiche als Theile und Organe für ihren Egoismus benutzt; denn durch einen Tyrannen wird das politische Recht aufgehoben, und in das Verhältniss des Herrn zum Sclaven verwandelt [3]). Es ist deshalb besser, die Gesetze herrschen zu lassen, als die Menschen [4]). Die wahre Gerechtigkeit ist vollständig uneigennützig. Wenn schon die allgemeine Gerechtigkeit ebenso der Gemeinschaft, wie dem handelnden Subjekte zu Gute kam, so verdient noch in viel höherem Grade die besondere den Namen ἀλλότριον ἀγαθόν; weil sie ganz ohne Rücksicht darauf, ob die austheilende Person

---

[1]) E. Nic. V. 6. 4. p. 1134. a. 26. ff. M. Mor. I. 33. p. 1194. b. 21. M. Mor. II. 11. p. 1211. b. 8. E. Eud. VII. 3. 1238. b. 21. — [2]) M. Mor. I. 33. p. 1194. b. 11. — [3]) E. Nic. V. 6. p. 1134. a. 32. — [4]) E. Nic. V. 6. 5. p. 1134. a. 35. Pol. III. 11. p. 1287. a. 28.

ein Glied im Rechtsverhältnisse, das geschlichtet werden soll, selbst ist oder ausserhalb desselben steht, ihr Werk der Gleichung so vollzieht, als wäre in jedem Falle der Empfänger eine dem Austheiler ganz fremde Person. Der Gerechte bekommt daher für die Ausübung seiner Tugend einen Lohn, da er von der Tugend selbst keinen Gewinn hat, wie der Mässige, der Freigebige, der Tapfere, die an leiblichen Gütern und Ehre Vortheile erhalten [1]).

Nach den Voruntersuchungen des 6. Capitels ergibt sich, dass das Recht, welches in der geordneten Gemeinschaft gilt, (*πολιτικὸν δίκαιον*) theils ein *natürliches*, inneres (*φυσικόν*), theils ein *äusserliches, nomisches*, gesetzliches ist; weil das zweite stets in der Gesetzgebung ausgesprochen oder niedergeschrieben ist, heisst es auch *δίκαιον γεγραμμένον* [2]) im Gegensatz zum ungeschriebnen Naturrecht, das ohne die Zwangsbedeutung des äussern Gesetzes in Geltung ist. Naturrecht bezeichnet das Recht, welches der Natur des Menschen entspricht; seine Natur ist, wie allenthalben der Zweck *(s. oben S. 3 φύσις=τέλος)*, die Glückseligkeit (*εὐπραξία*) und als ihr Ausdruck die Tugend, und in der Gesellschaft das Gemeinwohl. Wegen dieser Stellung zur Norm und zum Princip aller menschlichen Thätigkeit heisst das Naturrecht auch *πρῶτον δίκαιον* oder *ἁπλῶς δίκαιον, absolutes Recht* [3]). Gerade wie die absoluten oder natürlichen Güter *(s. oben S. 22. 23)* durch den Guten, Vernünftigen (*φρόνιμος, σπουδαῖος*) den Vertreter des wahren Zwecks und der Vernunft in ihren Werth eingesetzt wurden, und sich von den relativen Gütern (*τισὶν ἀγαθά*) abschieden: so tritt hier das *ἁπλῶς δίκαιον*, welches dem Zwecke entspricht, dem relativen Rechte, das hier *νομικόν* heisst, entgegen. Das Naturrecht hat allenthalben dieselbe Kraft und Geltung, und heisst deswegen *κοινόν*, allgemein im Unterschiede vom speciellen Rechte mit eingeschränkter Geltung (*ἴδιον δίκαιον=νομικόν* [4]). Weil nämlich

---

[1]) E. Nic. V. 6. p. 1134. b. 5. — [2]) Pol. VI. 3. p. 1319. b. 40. Rhet. I. 13. p. 1373. b. 6. — [3]) E. Nic. V. 9. 12. p. 1136. b. 33. — [4]) Rhet. I. 13. p. 1373. a. 4.

einerseits der Zweck des Menschen (das Maass des Rechts), die Vernunft überall dieselbe *in abstracto* ist[1]), andererseits die menschlichen Bedürfnisse und darauf gegründeten Verhältnisse nicht allzuweit auseinandergehen; so wird auch das vernünftige Recht nicht nach Gutdünken verschiedene Gesetze verfassen, sondern nach der *Regel*, die mit mehr oder weniger Abweichung die menschliche Gemeinschaft einhält. Aber wenn Manche, so sagt Aristoteles, das Naturrecht leugnen, weil die Gesetze der Natur unbewegliche und nothwendige seien, und zu allen Zeiten dieselbe Geltung haben, während die Gesetze eine stete Beweglichkeit zeigen: so sei das Letzte wahr; aber nicht, dass die Naturgesetze der ewigen und unbeweglichen Nothwendigkeit folgten. Ein solches unveränderliches Naturgesetz und Naturrecht haben vielleicht die ewigen Götter; aber den Sterblichen wird es nicht offenbar (weil es wie der *Νοῦς* selbst ein ganz abstrakt Gedachtes, die Identität des *Νοῦς* sein würde, die sofort in Mannigfaltigkeit übergeht, sobald sie in die *φύσις* der menschlichen Gemeinschaft tritt)[2]). Der Mensch fordert vermöge seiner Individualität eine eigenthümliche Realisation der Rechtsidee, damit sie seinem sittlichen Werthe angemessen ist, und daher auch jede aus Individuen bestehende Gesellschaft. Deshalb ist das Naturrecht veränderlich (*κινητόν*)[3]), aber es folgt wie alle Naturwesen mit Ausnahme des Himmels

---

[1]) E. Nic. V. 7. p. 1134. b. 19. — [2]) M. Mor. I. 33. p. 1194. b. 33. — [3]) E. Nic. VII. 3. p. 1134. b. 29. *παρ' ἡμῖν ἔστι μέν τι καὶ φύσει κινητὸν μέντοι πᾶν.* Marcianus 213. Mb. hat *φύσει κινητόν· οὐ μέντοι πᾶν*; ihm folgen Camerarius und Lambinus. Die erstere Lesart ist beizubehalten. Der Zusammenhang ist: es gibt ein natürliches und gesetzliches Recht; das natürliche hat überall dieselbe Gewalt; das Gesetzliche kann sich, ohne seine Bedeutung zu verlieren, von Anfang an auf verschiedene Weise äussern; es ist Produkt der Uebereinkunft und Wechselanerkennung. Viele verwerfen das Naturrecht, weil die Natur überall einen festen Cyklus habe und *dieselbe* allenthalben sei; dabei verwechseln sie das *τὴν αὐτὴν δύναμιν ἔχειν* mit *τὴν αὐτὴν εἶναι.* Die Bekker'sche Lesart ist ohne Zweifel richtig, weil weiter unten folgt: *εἴπερ ἄμφω* (nämlich das physische und nomische Recht) *κινητὰ ὁμοίως.* S. Trendelenburg a. a. O. S. 88. u. 89.

der Regel des gewöhnlichen Geschehens (*ὡς ἐπὶ τὸ πολύ, ὡς ἐπὶ πλεόν*)[1]. Die rechte Hand ist von Natur stärker, als die linke; doch kann es vorkommen, dass eine grosse Anzahl Menschen (wie PLATO in seinem Staate will) auf beide Hände geübt ist. Trotzdem bleibt das Gewöhnliche, Natürliche, Regelrechte die überwiegende Stärke der rechten Hand. Das Naturrecht wird die längere Zeit ausdauern und in den meisten Gesellschaften sich wiederfinden.

Das *nomische Recht* umfasst alle die Gesetze, bei denen es von Anfang an gleichgültig ist, ob sie eine oder die andere Bestimmung erhalten, weil sie, das Werk der willkürlichen Uebereinkunft nur dadurch, dass sie eben so gegeben sind, ihre Sanktion erhalten[2]. Absolutes und Gesetzesrecht[3] sind demnach keine coordinirten Begriffe; sondern es gibt ein *absolutes* Recht, das wirklich im politischen seinen angemessenen Ausdruck gefunden hat, und ein *politisches*, welches nur einem relativen Zwecke entspricht. Letzteres heisst *νομικόν*; das erstere auch *ἠθικόν*, weil das Ethos darin besteht, der Natur, der Vernunft, dem Zwecke zu folgen. Auch die Freundschaft um des Nutzens willen, die auch wegen ihrer mannigfachen Beziehung zum Staate politisch genannt wird[4], theilt sich in eine ethische und nomische[5]; die letztere folgt entweder ausgesprochenen Verträgen, und, ganz dem Markte entsprossen, geht sie von einer Hand in die andre: oder beruht auf einem edleren und dauernderem Verhältnisse; jedoch nach Uebereinkunft über die zu leistenden Wechselgaben, so dass die Verbindlichkeit keinem Zweifel unterliegt; Klagen indess über den Bruch gestatten nur wenige Gesetzgebungen. Die ethische Freundschaft kennt keinen Vertrag (*ὁμολογία*), sondern nur Zuneigung, sie gibt dem Freunde das Angemessene, oder

---

[1]) Phys. II. 8. *πάντα τὰ φύσει, ἢ ἀεὶ οὕτω γίνεται, ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ* (p. 198. b. 34.). — M. Mor. II. 8. p. 1206. b. 38., I. 33. p. 1194. b. 33. — [2]) E. Nicom. V. 7. p. 1134. b. 20. — [3]) Nämlich *δίκαιον πολιτικόν*. cf. M. Mor. II. 1. p. 1198. b. 25. — [4]) E. Eud. VII. 10. p. 1242. b. 32. Eth. Nic. IX. 6. p. 1171. a. 15. — [5]) E. Nic. VIII. 13. 5. p. 1162. b. 28.

dieser Widerspruch zu lösen sei: Tadel wird ausgesprochen, aber wen trifft die Schuld? Je nach den Beziehungen des freien Willens zu Subjekt und Objekt oder auch beim Ermangeln des Vorsatzes stellen sich folgende Arten des Unrechts heraus:

1) Geschah die Handlung ohne Wissen und Willen des Thäters, so nennt man den Schaden ἀτύχημα, Unglück[1]).

2) Geschah sie mit Wissen und Willen, aber nicht mit der bestimmten Beziehung des Zwecks auf dies Objekt, also aus Irrthum in der Wahl der Mittel: ἁμάρτημα[2]).

3) geschah sie mit Wissen und Willen, aber nicht aus Vorsatz in Folge einer Ueberlegung oder einer bösen Gesinnung; so ists ein ἀδίκημα[3]).

4) Nur wo ein überlegter Vorsatz die Handlung als Zweck hervorruft, ist eine ἀδικία, eine „hektische" Ungerechtigkeit vorhanden[4]).

Unter die erste Kategorie gehören die Handlungen aus Zwang, vor dem weder Recht noch Unrecht bestehen kann, weil die Möglichkeit des Andershandelns fehlt; und ihr entsprechen die gerechten Handlungen, die anderweitigen Beweggründen folgten, wie die Abzahlung von Schulden aus Furcht[5]). Von den unfreiwilligen Handlungen erlangen die ἀδικήματα Verzeihung, welche ohne das Bewusstsein der bestimmten Folge und mit Unkenntniss der Mittel entstanden sind[6]).

Der oben berührte Widerspruch von Unrecht und Schuldlosigkeit in einer und derselben Handlung wird nur durch die Unterscheidung des Unrechts auf leidender Seite von dem positiven Unrecht mit Absieht gelöst (ἀδικεῖσθαι vom ἀδικεῖ πάσχειν unterschieden)[7]). Unrechtthun fordert stets ein ἀδικεῖσθαι auf leidender Seite; aber das Unrecht auf leidender Seite kann ohne ἀδικεῖν stattfinden, und heisst dann βλάπτεσθαι

---

[1]) E. Nic. V. 8. 7. p. 1135. b. 16. M. Mor. I. 33. p. 1195. a. 20. — [2]) E. Nic. p. 1135. b. 18. — [3]) E. Nic. p. 1135. b. 20. — [4]) E. Nic. p. 1135. b. 25. Ἐν τῇ προαιρέσει ἐστὶν ἡ μοχθηρία καὶ τὸ ἀδικεῖν. Rhet. I. 13. p. 1374. a. 11. M. Mor. I. 33. p. 1195. a. 18. — [5]) E. Nic. V. 8. 4. p. 1135 b. 6. — [6]) E. Nic. V. p. 1136. a. 4. — [7]) E. Nic. V. 9. 5. p. 1136. b. 1.

und *ἄδικα πάσχειν*; das *ἀδίκημα* kann ja ohne Absicht geschehen. Und noch muss die Absicht, der Vorsatz mit dem Wissen verbunden sein, wie der gesetzte Zweck durch Mittel, und durch welche Mittel zu erreichen ist[1]). Auf gleiche Weise ist das unbeabsichtigte Einhalten des Rechts (*δίκαια πράττειν*), vom bewussten, vorsätzlichen Rechthandeln (*δικαιοπραγεῖν*), das Recht leiden (*δίκαια πάσχειν*) vom Recht empfangen (*δικαιοπραγεῖσθαι*) zu unterscheiden[2]). Weil nun im Begriff des Willens der des Guten liegt, so will Jeder sich nur das Gute. Es kann daher kein Zweifel mehr sein, wie man den Widerspruch zu lösen hat, dass Jemand sich selbst Unrecht zufüge, nachdem jetzt das Wesen des Unrechts nach der Seite der That und des Leidens beleuchtet worden ist. Nur ein Sich-schaden, nicht aber ein Sich-Unrecht-zufügen ist denkbar; wenn nämlich bei der Handhabung das Bewusstsein der Umstände (*ὃν καὶ ᾧ καὶ ὅσον καὶ ὡς καὶ ὅτε*), vor Allem aber die Absicht, das *οὗ ἕνεκα* fehlt. Das Unrecht der Schwachsinnigen gegen sich selbst ist nur ein Accidens ihres Thuns; sie gleichen bei der Ausführung ihrer Handlungen den Gichtbrüchigen, die sich ihrer Glieder nicht mehr zu bedienen vermögen[3]). Ungleicher Tausch, wie der des Glaucus und Diomedes, ist kein Unrecht: *Volenti non fit injuria.* Mit *Willen* sich ein Unrecht (Uebel) zufügen, ist ein innerer Widerspruch, denn Gut ist Wille. —

Die verschiedenen Bestimmtheiten, deren Kenntniss zum vorsätzlichen Handeln nöthig ist, machen die Gerechtigkeit zu einer der schwersten Tugenden, weil zum Bewusstsein des Zwecks und der Mittel noch Kenntniss des Objekts und seiner Beziehungen zum Subjekt hinzukommen muss. Wie die Arzneikunst nicht im Schneiden, Brennen und Purganzeneingeben besteht, sondern in der Art und Weise, wie dies geschieht: so macht auch nicht das äussere Faktum, sondern die Art, wie er

---

[1]) E. Nic. V. 9. 1136. b. 3., II. 9. p. 1109. a. 28., III. 1. p. 1111. a. 15. 22. E. Eud. II. 7. p. 1223. b. 14. — [2]) E. Nic. V. 9. p. 1136. a. 29. — [3]) E. Nic. I. 13. p. 1102. b. 18., V. 9. 6. p. 1136. b. 5. M. Mor. p. 1195. b. 4. — [4]) E. Nic. V. 9. p. 1136. b. 9.

es zur Ausführung bringt, das Verhältniss seines Willens, seine Gesinnung den Gerechten[1]). Die Güter, welche man zur Ausübung der Gerechtigkeit nothwendig braucht (weil sie eine Tugend πρὸς ἕτερον ist, und Gemeinschaft auf dem Bedürfniss beruht, Bedürfniss und Gut aber correlative Begriffe sind) haben je nach dem Werthe des Individuums, das sie benutzen will, ganz verschiedenen Gebrauchswerth: dem Guten ist auch ihre reichste Fülle heilsam, dem Schlechten und Unheilbaren schadet sie in kleinster Gabe. Die Schwierigkeit des Rechtthuns beruht daher auf dem Vorsatz des Subjekts, der Kenntniss des Objekts und der klugen Benutzung der Güter, ihres Verkehrsbodens[2]).

Die Untersuchung über das Verhältniss des ἀδικεῖν zum ἀδικεῖσθαι, des Unrechts auf thätiger und leidender Seite wird nun dazu benutzt, um zwei Probleme zu lösen, die anscheinend beide denselben Widerspruch des Sich-Unrechtzufügens aufweisen, und zwar das erste ein Unrecht*thun*, das zweite ver-

---

[1]) E. Nic. V. 9. 16. p. 1137. a. 21. M. Mor. II. 3. p. 1199. a. 29. Pol. VII. 12. p. 1333. a. 6. E. Eud. II. 9. p. 1225. b. 5. — [2]) Cap. 9. (E. Nic. V.) §§. 14—17. *οἱ δ᾽ ἄνθρωποι ἐφ᾽ ἑαυτοῖς οἴονται — διὰ τοῦτ᾽ ἀνθρώπινόν ἐστι.* (Bekker p. 1137. a. 4—30), die dem obigen Abschnitte zu Grunde liegen, stehen mit dem Vorhergehenden in gar keinem nachweisbaren Zusammenhange. Dort wurden (S. die folgende Seite) die Probleme der Billigkeit und des Selbstmords durch Argumentationen belegt und constatirt: hier wird auf einmal erwähnt, es sei sehr schwierig, alle Verhältnisse eines Rechtsfalles durch eine gerechte Gesinnung zur gerechten Handlung zu gestalten. Jene Constatirung hat aber gar nichts gemeinsam mit der Schwierigkeit der gerechten Handlungen, da die Schwierigkeit der erwähnten Probleme nicht auf Mangelhaftigkeit des Wissens und Willens beruht, — wie das Gerechte, sondern gerade darin, dass mit Wissen und Willen Jemand an sich selbst ein Unrecht begeht. — Da nun im 10. u. 11. Capitel sofort die Lösung jener Probleme erfolgt, so scheinen die bezeichneten §§ eher an den Schluss des vorhergehenden Capitels (1136. a. 9. Bekker) gefügt werden zu müssen, als an das 9. Dort würde überhaupt von den mit mehr oder weniger Vorsatz ausgeführten Handlungen und den Graden ihrer Gerechtigkeit und Ungerechtigkeit gesprochen. Die bezeichneten Sätze würden den tiefern Grund der verschiedenen Fehltritte angeben: nämlich die Schwierigkeit des Gerechthandelns.

zugsweise ein Unrecht*leiden* durch sich selbst. Sie finden beide ihre vollständige Erledigung im 10. und 11. Cap. des V. Buchs der nikomachischen Ethik, nachdem schon im neunten die Härten des Widerspruchs gegeneinander gehalten worden sind, um die Beschäftigung mit diesen Fragen zu begründen. *Erstens* scheint derjenige sich ein Unrecht zu thun, der einem Andern mehr gibt, als sich selbst[1]), im Verhältniss zum beiderseitigen sittlichen Werthe, wie der Billige (ἐπιεικής), der wegen dieses Verfahrens auch ἐλαττωτικός genannt wird[2]) — doch wird hier schon angedeutet, dass er für den Verlust an äussern Gütern durch Ruhm, Ehre und ἁπλῶς ἀγαθόν, durch das καλόν entschädigt wird, nur sagt das 9. Capitel noch nicht, worin dies letztere hier bestehe[3]). *Zweitens* scheint ein Unrecht bei einer Selbstverletzung, einem Selbstmorde durch sich und an sich selbst nicht geleugnet werden zu können. Das Unrecht beider Fälle beruht darauf, dass 1) ein πλεῖον und ἔλαττον thatsächlich vorliegt, und der Empfänger des *Plus* doch keineswegs die Schuld des Unrechts tragen kann, da die ἀρχή der That nicht in ihm lag[4]), 2) dass das Unrecht nicht aus Zwang, sondern mit vollem Vorsatze verübt wurde[5]), 3) dass der Thäter vollkommene Kenntniss der Sachlage besitzt, nicht wie der Richter, der aus Unkenntniss des wahren moralischen Thatbestandes das in den Personen liegende physische Recht verletzt: er zieht im Gegentheil durch seinen mittelbaren Gewinn an Ehre u. s. w. den Verdacht auf sich, dem der ungerechte Richter unterliegt, weil er zwar nichts von dem streitigen Rechtsgegenstande, z. B. von einem Acker sich zugeeignet, wohl aber Geld dafür erhalten hat[6]).

Die erste Aporie, welche den *Billigen* (ἐπιεικής) betrifft, findet ihre Erklärung durch die Scheidung des absoluten,

---

[1]) E. Nic. V. 9. p. 1136. b. 15. ff. — [2]) E. Nic. V. 9. p. 1136. b. 17. M. Mor. I. 33. p. 1195. b. 13. E. Nic. IX. 8. 11. p. 1169. b. 34. — [3]) E. Nic. V. 9. 9. p. 1136. b. 21. — [4]) E. Nic. V. 9. p. 1136. b. 25—29. — [5]) E. Nic. V. 9. p. 1136. b. 29—31. — [6]) E. Nic. V. 9. p. 1136. b. 32., p. 1137. a. 4.

natürlichen Rechts von dem äusseren Gesetzesrecht [1]). Das letztere bewegt sich nur in allgemeinen Regeln, und kann die singulären Umstände des concreten Rechtsstreites nicht im Voraus berücksichtigen; ja es ist zuweilen gar aus einem falschen Zwecke hervorgegangen (s. oben S. 48 u. 49). Wer nun im Sinne des ἁπλῶς δίκαιον das Gesetzesrecht nach menschlicher Ueberzeugung verletzt, heisst billig (ἐπιεικής). Die Schuld der Gesetzesübertretung trägt weder das Naturrecht, noch auch der Gesetzgeber, der eine Ungenauigkeit ausgesprochen, sondern die eigenthümliche Natur des Rechtsfalles, den der Gesetgeber, hätte er ihn vorausgesehen, ebenso entschieden haben würde, wie der Billige [2]). Die ἐπιείκεια ist das absolute Recht, wo es mit dem äusserlichen in Collision geräth, eine Verbesserung [3]) des Gesetzes, die freie Gerechtigkeit im Gegensatz zur Buchstaben- und Splitterrichterei (ἀκριβοδίκαιος) [4]), das ,,bessere Gerechte" [5]). Vertheilt nun der Billige ungleich nach dem Maasse des Gesetzes, so kann er oft in den Fall kommen, sich in dieser Beziehung zu wenig zuzutheilen, zumal er meistens aus innerer Liebe zum Guten, aus Wohlwollen und reiner Freundschaft dem Gesetze zuwider handelt [6]): so geht auch hier das Freundesverhältniss mit der Gerechtigkeit Hand in Hand. Das absolute Recht ist das ἁπλῶς ἀγαθόν, das καλόν selbst, was er erwirbt; und so ist es klar, dass er trotz seines Vorsatzes und Wissens an sich nicht das geringste Unrecht (ἁπλῶς) begeht [7]).

---

[1]) E. Nic. V. 10. p. 1137. b. 11. — [2]) E. Nic. V. 10. p. 1137. b. 19. ff. M. Mor. II. 1. p. 1198. b. 24. Rhet. I. 13. p. 1374. a. 26., I. 15. p. 1375. a. 31. bringt Aristoteles als Beispiel die tragische Antigone. — [3]) Ἐπανόρθωμα νομίμου δικαίου. E. Nic. V. 10. p. 1137. b. 12. — [4]) E. Nic. V. 10. p. 1138. a. 1. — [5]) E. Nic. V. 10. 2. p. 1137. b. 8. M. Mor. I. 33. p. 1195. a. 6. — [6]) E. Nic. IX. 5. 3. 4. p. 1167. a. 18., IX. 6. 3. p. 1167. b. 5. — [7]) Die grosse Moral hat die Untersuchung über die Billigkeit an zwei verschiedene Stellen vertheilt. I. 33. p. 1195. b. 11. ff. und p. 1196. a. 33. ff. wird die Aporie gelöst, aber II. 1. folgt erst die Definition. Der Name ἐπιεικής wird an der ersteren Stelle gar nicht erwähnt, wohl aber mit ἔλαττον λαμβάνειν bezeichnet.

Die zweite Aporie, ob *Jemand von sich selbst Unrecht leiden könne*, findet ihren auffallendsten Beleg im Selbstmorde. Das Unrecht scheint hier unwiderleglich: 1) denn das Gesetz verbietet, sich selbst zu tödten (*E. Nic. V.* 11. 1. 1138. *a.* 5—7). 2) der Selbsmörder handelt mit freiem Willen, und auch nicht, um ein Böses zu vergelten (*E. Nic. ibid.* 1138. *a.* 7—11). Unrecht geschieht: wer leidet es? Der Staat, dessen Gesetze übertreten werden. Desshalb trifft den Selbstmörder Ehrlosigkeit (*E. Nic. V.* 11. 3. 1138. *a.* 12). — Aber er selbst thut sich nicht Unrecht (*αὐτὸν οὐκ ἀδικεῖ* 1138. *a.* 11). Er ist nicht zugleich der freiwillig und vorsätzlich Handelnde und freiwillig und vorsätzlich Leidende. Denn zum Unrechtthun gehört dreierlei: zwei Personen (ein Verhältniss, *πρὸς ἕτερον*); zwei streitende Willen (ein Leiden und ein Thun); und ein streitiges Gut, der gemeinschaftliche Inhalt der Willen. Nun ist aber 1) im Selbstmörder blos Eine Person. Ungerecht in der engern Bedeutung kann er nur durch eine Reihe ungerechter Handlungen, von Güterverletzungen werden; als Thäter hat er ein *πλεῖον*, als Leidender ein *ἔλαττον*; da nun Niemand an demselben Gute zu gleicher Zeit ein *πλεῖον* und *ἔλαττον* haben kann, thut er sich selbst durch den Mord kein Unrecht an [1]. 2) Die Freiwilligkeit des Handelns und des Leidens heben sich auf: der Selbstmörder *leidet* kein Unrecht, denn

---

[1]) Die etwas dunkle Stelle E. Nic. V. 11. p. 1138. a. 14—20. findet ihre Erläuterung M. Mor. I. 33. p. 1196. a. 7—12. Die Uebersetzung der Stelle in der nikomachischen Ethik würde folgendermassen lauten: Insofern hier nur der Ungerechte im engern Sinne, und nicht der Schlechte in der allgemeinen Bedeutung (ὅλως φαῦλος = ὅλως ἄδικος) in Betracht kommt, ist es nicht möglich, sich selbst ein Unrecht zuzufügen (man unterscheidet nämlich jene beiden Bedeutungen des Ungerechten, der in der Weise schlecht ist, wie der Feige [beide Laster sind Theile der ganzen Ungerechtigkeit]; nicht als hätte er die ganze Schlechtigkeit: sodass er in dem Sinne dieser letztern nicht Unrecht thut): denn er müsste Einem und Demselben dasselbe beilegen und hinwegnehmen (dies drücken die M. Mor. aus durch *πλεῖον καὶ ἔλαττον ἔχειν*); dies aber ist unmöglich: im Gegentheil muss das Gerechte und Ungerechte immer in mehreren Personen sein.

Niemand *will sich* selbst ein Uebel (*E. Nic.* 1138. *a.* 20—24) *M. Mor.* 1196. *a.* 13—18). — 3) Es findet kein Streit über ein Gut statt, da ja nicht zwei streitende Personen da sind. Unrecht im engern Sinne ist daher ebenso wenig gegen sich selbst möglich, wenn man auch sich selbst tödtet: wie man an der eignen Gattin keinen Ehebruch begehen, sich selbst seine Börse nicht stehlen, und nicht an sich einen Raubeinbruch verüben kann (*E. Nic. V.* 9. 17. 1137. *a.* 26. *V.* 11. 6. 1138. *a.* 24. *M. Mor.* 1196. *a.* 18—25).

Daher ist es im strengen Sinne eine Unmöglichkeit, sich selbst ein Unrecht zuzufügen (*E. Nic. V.* 11. 6. 1138. *a.* 26). Der Vorsatz, der freie Wille ist die Grenze des Unrechtthuns und Unrechtleidens. Wie die Tugend ein höheres Gut ist, als der Besitz: so ist das Laster ein schlimmeres Uebel, als Güterverlust: Unrechtthun beruht auf Vorsatz und Gesinnung. Daher ist es ein grösseres Uebel, als das Unrechtleiden, seinem Wesen nach, nicht auch *κατὰ συμβεβηκός*, sowie eine Lungensucht manchmal minder gefährlich sein kann, als ein Straucheln, wenn man dadurch den Feinden in die Hände fällt (*E. Nic. V.* 11. 1138. *b.* 2).

Im metaphorischen Sinne aber gibt es ein Rechtsverhältniss zwar nicht zwischen einer und derselben Person, aber zwischen ihr und ihren Theilen [1]; daher kann man sich auch *καθ' ὁμωνυμίαν* ein Unrecht zufügen. Es findet Statt in dem Verhältniss der Freien zu den Unfreien: das Recht dabei ist ein Herren- und Hausrecht (*δίκαιον δεσποτικὸν καὶ οἰκονομικόν*). — Auch Freundschaft mit sich selbst gibt es blos vergleichsweise [2].

---

[1]) E. Nic. V. 11. p. 1138. b. 5. — M. Mor. I. 33. p. 1194. b. 19. — [2]) E. Eud. VII. 6. p. 1240. a. 18.

III.

ANWENDUNG DES GERECHTIGKEITSBEGRIFFS AUF DIE STAATSGEMEINSCHAFT.

Aristoteles stellt zwar in der nikomachischen Ethik die Gerechtigkeit dar als ursprüngliche Fertigkeit des Menschen (ἕξις) und als ein Prius jedes bürgerlichen Gesetzes, das erst nach der Norm des moralischen Werthes *durch* die Gerechtigkeit bestimmt wird: keineswegs aber kann man sie von der Gemeinschaft in der Wirklichkeit abtrennen, da eben hierin ihr Wesen besteht, oder, soweit man den Begriff der *allgemeinen* Gerechtigkeit mit hineinzieht, da sie von ihr per accidens stets begleitet ist. Güter sind die nothwendigen Medien jeder menschlichen Gemeinschaft, weil sie Ausdruck des Bedürfnisses sind, auf welches die Gemeinschaft stets gegründet ist. Das nächste Bedürfniss schafft die Gemeinschaft von Mann, Weib, Kind, Eltern, Freunden [1]) Das Individuum ist ohne Autarkie; in der Vereinzelung ist Befriedigung des Bedürfnisses unmöglich [2]). Auf dem Boden der Familie entsteht die väterliche Gewalt, das Verhältniss des Besitzers zum Besitz an Sachen und Sklaven; und obgleich diese Gemeinschaft das Produkt eines Bedürfnisses ist, das der Mensch mit Thieren und Pflanzen theilt, nämlich das Leben des Einzelnen und der Gattung zu erhalten [3]); so birgt sie doch schon die Quellen der politischen Gesellschaft und des eigentlichen Rechts. Denn in Folge des Lebenstriebes dehnt sich die Familie zur Gemeinde des Dorfs bis zur Stadtgemeinde

---

[1]) E. Nic. I. 7. 6. p. 1097. b. 8. — [2]) Pol. p. 1252. a. 28. — [3]) E. Eud. p. 1242. b. 1.

(Staat, πόλις) aus [1]), wo das Bedürfniss der in Gemeinschaft stehenden Personen seine volle Befriedigung (αὐτάρκεια) findet und die Gesellschaft selbst durch den Abschluss des Strebens, durch das Immanentsein des Zwecks im Mittel ein vollständig harmonischer Organismus, eine kleine Welt, ein lebendes Individuum gleich anderen Naturwesen wird [2]), deren Merkmal jene Autarkie ist, d. h. das Ende der Begehrungen, der letzte Zweck des Handelns nach der Seite der Befriedigung hin [3]). Der Staat ist Ursache seiner eigenen Bewegung, weil Bewegung die Thätigkeit und Beziehung des Zwecks (der Form) auf die Mittel (den Stoff) [4]), und der Staat Zweck und Mittel zugleich ist, d. h. Entelechie. Daher gelten alle Bestimmungen eines organischen Wesens auch vom Staat: sein Begriff ist eher als sein Werden, das erst aus jenem folgt und zu ihm hinführt [5]); das Ganze ist eher als sein Theil, denn der Theil ist Mittel zum Zweck [6]). Desshalb ist der Mensch seinem *Begriff* nach eher Bürger des Staates, als Mensch; weil alle Gemeinschaften dem Staate als Theile eingeordnet sind [7]). Doch der *Entstehung* nach ist es richtig, dass der Einzelne eher ist, als die Familie, als die Gemeinde, als der Staat; der Leib ist ja auch eher als die Seele, das Ei eher als die Henne (doch geht auch dem Ei eine Henne voraus!) [8]), das Leben eher als das τὸ ζῆν, die Sittlichkeit, das Nothwendige eher als das Schöne; daher auch der Mensch ebenso ein συνδυαστικόν, wie ein politisches Individuum [9]). Aber ohne Staat ist der Mensch ein Gott, wenn er seiner nicht bedarf: ein Thier, wenn er sich ihm nicht zu fügen vermag, und das unheiligste, wildeste Geschöpf, wenn er seine natürlichen Gaben nicht zur Vernunft und Tugend, sondern zu ihrem Gegentheil gebraucht [10]).

---

1) Pol. I. p. 1252. b. 28., III. p. 1280. b. 40. — 2) Pol. I. p. 1251. a. 1. III. 1. p. 1276. b. 8., V. 6. p. 1307. b. 6. Phys. II. 1. p. 192. b. 32. — 3) De part. An. I. 1. p. 638. b. 15. — 4) S. oben S. 1. Phys. II. 1. p. 192. b. 13. — 5) Phys. II. 1. p. 193. b. 12. Part. Anim. I. 1. p. 614. a. 18. — 6) Pol. I. 1. p. 1253. a. 18. — 7) E. Nic. VIII. 9. 6. p. 1160. a. 28. — 8) De part. Anim. p. 640. a. 24. — 9) De part. Anim. IV. 5. p. 639. b. 26., p. 646. a. 25. — E. Nic. VIII. 12. 7. p. 1162. a. 17. — 10) Pol. I. p. 1258. a. 35.

Indess bringt die Natur nicht immer dasjenige zu Stande, was in ihrer Absicht lag[1]), so dass es mehr unvollkommene als vollkommene Arten von Geschöpfen gibt. Noch weitreichender ist die Möglichkeit, das Schöne zu verfehlen, in den Werken der Menschen gegeben[2]), die mit der Willensfreiheit ausgestattet sind. Insofern nun der Staat vom menschlichen Willen abhängig und ein Erzeugniss der höchsten praktischen Kunst (ἀρχιτεκτονική s. oben S. 8)[3]) ist, erklärt es sich leicht, dass nur wenige staatliche Organismen den wahren Zweck erreichen, theils weil sie ihn selbst, theils weil sie die richtigen Mittel nicht kennen[4]). Daher hat die Vergleichung des Staats mit einem Schiffe, das vom Steuermann, dem Träger der Zweckthätigkeit, regiert, von den Seeleuten, den nothwendigen Werkzeugen der Seefahrt, in Bewegung gesetzt wird, grössere Aehnlichkeit, als die Parallele mit einem thierischen Geschöpfe, wie das Ross ist[5]).

Durch den in der Gemeinschaft selbst erreichten Zweck wird das Leben zum schönen, sittlichen Leben (εὖ ζῆν, καλῶς ζῆν)[6]); sowie jedes natürliche Wesen, jede Entelechie ein Schönes ist, mögen auch der Unverstand und das Vorurtheil es nicht zugestehen wollen[7]).

Sowie der Staat aus menschlichen Individuen gebildet wird, so bietet er mannichfache Analogien mit dem Menschen, als einem beseelten, vernünftigen Wesen dar[8]). Die Seele ist *Zweck, Form und bewegende Ursache* zugleich; mit der unmittelbaren Identitätsnothwendigkeit bestimmt sie Form und Bewegung, mit der Naturnothwendigkeit (ἐξ ὑποθέσεως) den Stoff, die Mittel, die sie insofern, als sie vorher weder Stoff noch Mittel waren, sondern es erst durch ihr Leiden unter der Form

---

1) Problem X. 45. D. part. Anim. IV. 5. p. 682. a. 6., I. p. 640. a. 35. — 2) De part. Anim. p. 639. b. 19. — 3) E. Nic. I. 1. 8. p. 1094. a. 26. — 4) Pol. VII. 13. p. 1331. b. 39. — 5) Pol. III. 2. p. 1276. b. 20., I. p. 1252. b. 34. — 6) Pol. I. p. 1252. b. 27. — 7) E. Eud. VII. 15. Part. Anim. p. 645. a. 25. — 8) De part. Anim. p. 641. a. 17. 27.

richtigen Mittel gewählt werden sollen, so muss die menschliche Einsicht (ὀρθὸς λόγος) durch Vorsatz das Ganze leiten. Da nun Glückseligkeit und Tugend allein in der Gemeinschaft Bestand haben können, weil sie auf die vernünftige Leitung der Triebe des menschlichen Bedürfnisses gegründet sind: so wird die Autarkie, die volle Befriedigung der Gesellschaftsglieder ebenso ein Zeichen des erreichten höchsten Gutes sein, wie die Lust eine unmittelbare, dazukommende Vollendung jeder Thätigkeit, und die höchste Lust Folge der höchsten Energie, des Denkens. Die Lust ist von der Thätigkeit, die Autarkie vom Organismus des Staats untrennbar, und wie man nicht wusste, ob man um der Lust oder des Lebens willen nach Leben strebte: so fällt das Begehren des Staats nach dem höchsten Gute mit dem nach Autarkie zusammen [1]). Hiermit ist der Kreis der höchsten praktischen Begriffe, die den Zusammenhang der ethischen und physischen Anschauung zeigen, geschlossen; denn der immanente Zweck ist Natur (φύσις), Begriff (λόγος), Wesen (οὐσία), höchste Thätigkeit (ἐντελέχεια), sittliches Handeln (εὐπραξία), Glückseligkeit, höchste Lust — im Staatsverbande, nur nach verschiedenen Beziehungen hin aufgefasst. Was im Beginn der nikomachischen Ethik vorausgedeutet ward, dass die Theorie des höchsten Gutes, des absoluten Willens, nichts als die *Politik*, die Architektonik der praktischen Strebungen des Menschen betreffen könne, hat jetzt seine wissenschaftliche Anleitung gefunden, so dass die Bezeichung der Sittenlehre mit dem Namen πολιτική gerechtfertigt ist [2]).

Zur Glückseligkeit des Ganzen ist es nothwendig, dass alle oder die meisten Bestandtheile glückselig sind [3]); daher ist es Aufgabe des Gesetzgebers und Staatsmann, welche die Vernunft im Staatsorganismus darstellen sollen, die sich eignenden

[1]) S. oben S. 8. — [2]) S. oben S. 8. M. Mor. p. 1181. b. 26. — [3]) Pol. II. 2. p. 1264. b. 17. u. VII. 2. p. 1324. a. 7. Glückselig + unglückselig gibt in der Summe nicht etwa glückselig, wie gerade + ungerade ungerade. Glückseligkeit ist nichts Quantitatives.

wurden, auch producirt[1]). Ebenso liegt im Staate Bewegung und Form im lebendig wirkenden, praktischen Zwecke, der zur Uebung und Bethätigung seiner selbst die äussern Güter als eine *χορηγία* voraussetzt und benutzt (Land, Besitz, Wohlstand *εὐτυχία*, die nothwendigen Bedingungen [*ἀναγκαῖα*] *ὧν ἄνευ ἡ πόλις οὐκ ἂν εἴη*), welche streng gesondert von den Theilen des Staates nur Theile des Bürgers und Hausherrn sind[2]). Das Wesen des Organismus beruht auf Zusammensetzung im weitern Sinne (*σύνθεσις, συνθετόν*)[3]), aus verschiedenartigen Gliedern[4]); daher stellt sich der Zweck in verschiedenen Thäthigkeiten dar. Ebenso setzt der Staat seine Thätigkeiten (*πράξεις*), die sich gerade so verhalten, wie ihr Zweck; und da die Glieder nichts als praktische (nicht poetische) Werkzeuge des Individuums sind, so verhalten sie sich wie ihre Thätigkeiten[5]). Demnach werden die Theile des Staates je nach dem Verhältniss ihrer Funktionen verschieden sein. Die Bestandtheile (*μέλη, μέρη, μόρια p. anim.* 645. *b.* 28. *Rhet. I.* 7. 1364. *a.* 4) sind Momente, identischer Ausdruck der Zweckthätigkeit selbst. Die Stofftheile empfangen nur durch die Form ihr Wesen, und ganz dem Andern gehörend, werden sie als Leib, als äussere Güter gefordert[6]).

Der Mensch ist seinem Zweck und Wesen nach ein *staatliches Individuum*[7]). Wenn der wahre Zweck erreicht, die

---

[1]) De part. Anim. p. 639. b. 24., p. 640. a. 34., p. 642. a. 33. — Bekanntlich hat Aristoteles vier Realprincipien in dem Naturseienden, die gemäss seinem Realidealismus von logischen Principien nicht getrennt zu werden vermögen: Zweck, Form, Bewegungsursache und Stoff (*τέλος, εἶδος, ἀρχὴ κινήσεως, ὕλη*). Der Zweck ist die hauptsächlicste und regiert die andern. In Organismen ist er mit dem zweiten und dritten Princip identisch. Der Stoff ist überall nur *conditio sine qua non*, Mittel. — [2]) De part. Anim. p. 239. b. 14. Phys. II. 9. p. 199. b. 34. — [3]) Pol. III. p. 1276. b. 7. — [4]) Pol. II. 1. p. 1261. a. 23. *Σύνθεσις* bezeichnet Organismus und Mechanismus zugleich, wie das französische *Composition*. — [5]) De part. Anim. I. 5. p. 645. b. 14. ff. — [6]) Ibid. p. 645. b. 19. — [7]) E. Nic. II. 7. 6. p. 1097. b. 11., II. 1. 2. p. 1103. a. 19. E. Nic. IX. 9. p. 1169. b. 18. Pol. I. p. 1253. a. 2., p. 1278. b. 19.

richtigen Mittel gewählt werden sollen, so muss die menschliche Einsicht (ὀρθὸς λόγος) durch Vorsatz das Ganze leiten. Da nun Glückseligkeit und Tugend allein in der Gemeinschaft Bestand haben können, weil sie auf die vernünftige Leitung der Triebe des menschlichen Bedürfnisses gegründet sind: so wird die Autarkie, die volle Befriedigung der Gesellschaftsglieder ebenso ein Zeichen des erreichten höchsten Gutes sein, wie die Lust eine unmittelbare, dazukommende Vollendung jeder Thätigkeit, und die höchste Lust Folge der höchsten Energie, des Denkens. Die Lust ist von der Thätigkeit, die Autarkie vom Organismus des Staats untrennbar, und wie man nicht wusste, ob man um der Lust oder des Lebens willen nach Leben strebte: so fällt das Begehren des Staats nach dem höchsten Gute mit dem nach Autarkie zusammen [1]). Hiermit ist der Kreis der höchsten praktischen Begriffe, die den Zusammenhang der ethischen und physischen Anschauung zeigen, geschlossen; denn der immanente Zweck ist Natur (φύσις), Begriff (λόγος), Wesen (οὐσία), höchste Thätigkeit (ἐντελέχεια), sittliches Handeln (εὐπραξία), Glückseligkeit, höchste Lust — im Staatsverbande, nur nach verschiedenen Beziehungen hin aufgefasst. Was im Beginn der nikomachischen Ethik vorausgedeutet ward, dass die Theorie des höchsten Gutes, des absoluten Willens, nichts als die *Politik*, die Architektonik der praktischen Strebungen des Menschen betreffen könne, hat jetzt seine wissenschaftliche Anleitung gefunden, so dass die Bezeichung der Sittenlehre mit dem Namen πολιτική gerechtfertigt ist [2]).

Zur Glückseligkeit des Ganzen ist es nothwendig, dass alle oder die meisten Bestandtheile glückselig sind [3]); daher ist es Aufgabe des Gesetzgebers und Staatsmann, welche die Vernunft im Staatsorganismus darstellen sollen, die sich eignenden

[1]) S. oben S. 8. — [2]) S. oben S. 8. M. Mor. p. 1181. b. 26. — [3]) Pol. II. 2. p. 1264. b. 17. u. VII. 2. p. 1324. a. 7. Glückselig + unglückselig gibt in der Summe nicht etwa glückselig, wie gerade + ungerade ungerade. Glückseligkeit ist nichts Quantitatives.

Mittel für den richtig aufgefassten Zweck zu bemühen ... Zweck führen, gerade wie beim Einzelnen, ... *Lehre* und *Gewöhnung*, von denen auch hier ... Gewöhnung ist [1]), und die unentbehrliche ... der Lehre. Sie sollte daher in der Form der ... grossen Raum in der Gesetzgebung füllen, für Kinder wie für Erwachsene, die durch Strafe zur Tugend ... schaft, der allgemeinen Gerechtigkeit ... müssen. Sie und die ethisch verknüpfende ... Freundschaft ins Leben zu führen ist die ... kunst [2]). Der Zweck des Staates als *Form* (...) ist ... anders als die Einrichtung und Anordnung des ... d. h. die Staatsverfassung (πολιτεία), der λόγος, ... des Ganzen. Gesetze sind die einzelnen ... Form, gute Anordnung ist gute Gesetzgebung. ... werden die normalen Handlungen des Staats bestimmt ... ändert sich ihr Wesen, je nachdem der Staat einen ... oder verfehlten Zweck zu verwirklichen sucht; ... immerhin sich äusserlich wenig unterscheiden, gerade ... Handlungen oft nicht durch das ὅτι, sondern durch ... verschieden sind.

Das dritte Naturprincip, die *bewegende Ursache* ... Staate durch die Regierungsgewalt im weitesten Sinne ... dargestellt. Dem Begriffe und Normalstande des ... gemäss ist sie die lebendige Verfassung, das Ha... Staates [4]) (πολίτευμά ἐστι τὸ κύριον τῶν πόλεων). ... Staatsentelechie als Wechselverhältniss von Form und ... besteht demnach theils in der reinen Vernunftthätigkeit ... νησις) der Gesetzgebung, theils in der praktischen Anw...

---

1) S. oben S. 4. E. Nic. X. 9. p. 1179. b. 20. φύσις, ἔθος, ... Statt διδαχή λόγος Pol. VII. 2. p. 1332. a. 39. Pol. II. 2. p. 1263. φιλοσοφία, νόμος, ἔθος. Φιλοσοφία vertritt wohl hier als ... Begabung die φύσις. — 2) Pol. II. 1. p. 1262. b. 7. VI. 3. p. 1320 ... E. Eud. p. 1234. b. 32., p. 1242. a. 12., p. 1243. a. 10. — 3) Pol. ... p. 1253. a. 37. — 4) Pol. III. 5. p. 1278. b. 11.

Berathung (βούλευσις), als Exekutive (die eigentliche ἀρχή) als richterliches Amt. Die letzten drei Behörden sind das ου πῇ μέτεχον μέρος [1]), das durch den Verstand geleitete gehrungsvermögen: die Gesetzgebung das λόγον ἔχον.

Richtige Anordnung besteht in der zweckmässigen Bestimmung der Verhältnisse der Bestandtheile (oder Thätigkeiten) den Mitteln, d. h. der Personen zu den Gütern, den gegenständen ihrer Begehrung, den Mitteln ihrer Zwecke. ies Geschäft kommt der Gerechtigkeit im engern Sinne zu; *vertheilenden*, wenn die Disposition als ursprüngliche gedacht ist; der *richtenden*, wenn eine Störung die Wiederherstellung des Rechts nöthig macht. *Daher sind alle Staatsverfassungen Formen der Gerechtigkeit* (oder des Rechts) [2]). Der wahre oder scheinende *Zweck* der Verfassung ist das Maass für den Werth der Personen [3]), der ihnen ihren Güterantheil bestimmt, an Besitz, Freiheit, bürgerlicher Stellung als Herrscher oder Beherrschte in verschiedenen Abstufungen, Lohn, Ehre und Bildung, soweit sie Gegenstand der Mittheilung und des Verkehrs ist. Erhält nun Jeder den seinem Werthe angemessenen Antheil an Gütern, d. h. *sein Recht*: so wird jedesmal die beste Staatsverfassung darin bestehen, dass die dem Zwecke zustrebenden Bestandtheile des Staats auch nach Qualität und Quantität hinreichende (*ἱκανά*) Mittel zu ihrer Thätigkeit besitzen: dass die thätige Form so gut wie der Stoff, alle Güter, von der Tugend ab bis zum geringsten Besitz gerechnet, im höchsten wünschenswerthen Grade vorhanden sind. Je tugendhafter die Bürger sind, desto enger bedingt sich gegenseitig Gerechtigkeit und Begriff des besten Staates.

---

[1]) E. Nic. VI. 8. p. 1141. b. 23., VI. 10. 2. p. 1143. a. 9. Pol. VII. 14. p. 1234. b. 14.: *ὁ δὲ λόγος ἡμῖν καὶ ὁ νοῦς τῆς φύσεως τέλος ἐστίν.* — [2]) Insofern die Erziehung ein Gegenstand der Gesetzgebung ist, hängt auch die allgemeine Gerechtigkeit, als Folge der gewöhnenden Erziehung von der Weisheit der Verfassung, also von der engeren Gerechtigkeit ab. [3]) S. oben S. 22. unten. Danach ein wahres und ein *δίκαιον ἐξ ὑποθέσεως*. Pol. I. p. 1328. b. 3.

Demnach stellt sich 1) aus dem Begriffe des Gerechten (δίκαιον) in Verbindung mit solchen Voraussetzungen, weil einmal die Form ohne Stoff nicht Wesen sein kann, die *einzig beste Verfassung* im strengsten Sinne dar [1]), so dass das absolute Recht völlig im Gesetzesrecht zur Erscheinung kommt.

2) Ist der Zweck der wahre, fehlt aber theils die beste Gütermenge, theils die den Theilen selbst wesentliche Eigenschaft der gleichen Tugend (welche zur ersten Verfassung nothwendige Bedingung ist): so fordert die Gerechtigkeit andere Formen, die nach *gegebenen Voraussetzungen* die besten sind [2]).

3) Ist der gesetzte Zweck nicht die Glückseligkeit der ganzen Staatsgesellschaft, sondern das Wohl Einzelner, so giebt er zwar verkehrte Gemeinschaftsformen; hält man sich aber an den einmal gesetzten Zweck, so giebt es *beste* Mittel und Wege, um dahin zu gelangen. Das physische Recht (ἁπλῶς) fällt hier mit dem gesetzlichen Recht nicht mehr zusammen, ausser *κατὰ συμβεβηκός*. — Die dem falschen Zwecke entsprechenden Gesetze bilden das ihm eigenthümliche (οἰκεῖον), *hypothetische*, politisch-gemachte Recht (καθ' ὑπόθεσιν) [3]); die dem falschen Wesen untreuen, dem wahren Zwecke sich annähernden Gesetze erreichen einen Theil des absoluten Rechts. Zweierlei Ansichten über die beste Politik solcher Staaten entspringen aus der Verschiedenheit ihrer möglichen Rechtsprincipien. Die Frage nach der zweckmässigen Anordnung des besten Staates kommt vollständig mit der Frage nach dem angewandten Gerechtigkeitsbegriffe überein.

---

[1]) S. oben S. 55. a. 3. Pol. II. 1. p. 1260. b. 28. Pol. VII. 8. p. 1328. a. 31. p. 1328. b. 33. — [2]) Ἐκ τῶν ὑποκειμένων ἀρίστη. Pol. II. 1. p. 1260. b. 28., III. 6. p. 1282. b. 8., IV. 1. p. 1289. a. 15., IV. 2. p. 1289. b. 12. IV. 9. p. 1295. a. 25., VII. 8. p. 1328. b. 33. — [3]) Pol. II. p. 1261. b. 9. 8. p. 1294. a. 21. E. Nic. V. 2. 3. p. 1129. b. 14.

Die acht Bücher der Politik des Aristoteles suchen auf diese Frage zu antworten, und die beste Staatsverfassung im absoluten und relativen Sinne zu ermitteln. Die Methode folgt anderen Analogien[1]). Durch Kritik und Induktion macht Aristoteles den Begriff des Gegenstandes der Forschung (hier der Politik und des Staats) im Unterschiede von ähnlichen Disciplinen klar, und nach einer Reihe limitirender Sätze gewinnt er den wahren Inhalt des Begriffs, die Thätigkeiten des wirkenden Staatszweckes (denn Thätigkeit und Kraft sind das Wesen der Definition)[2]). Aus dem Zwecke wird die Eintheilung des Gegenstandes und der Untersuchung abgeleitet. — Die Reihenfolge der Bücher bedarf einer Umstellung. Nicht nur die ganz gleichlautenden und gleichen Sinn führenden Worte am Schlusse des dritten Buches und am Anfange des siebenten Buches geben durch ihre gegenseitige Hinweisung einen begründeten Anlass, das siebente mit dem eng anschliessenden achten Buche hinter das dritte Buch einzuschalten: auch die Zurückbeziehung auf die Untersuchung über die beste Verfassung[3]) *κατ' εὐχήν* und über die Bestandtheile des Staates, welche bei Gelegenheit der Forschung *περὶ ἀριστοκρατίας*[4]), die sich nirgends anders findet, als im VII. Buche[5]), berechtigt zu jener Aenderung. Endlich wäre es ganz sinnwidrig, den uneigentlichen, blos homonymen Sinn eines Begriffes vor der eigentlichen Bedeutung, die parekbatischen Staatsformen des vierten, fünften und sechsten Buches vor der richtigen Verfassung des siebenten und achten, und noch

---

[1]) Auf ähnliche Weise wird in der nikomachischen Ethik zuerst die Disciplin der praktischen Wissenschaft von den theoretischen geschieden; sodann ihr Gegenstand, das höchste Gut der Form und dem Inhalte nach bestimmt, d. h. erst klar, dann deutlich gemacht, nachdem an Platon Kritik geübt und dadurch die falschen Merkmale entfernt worden: die einzelnen Abhandlungen folgen derselben Regel, wie die von der Lust, von der Gerechtigkeit; ebenso die Methode der Metaphysik über das Seiende, in der Psychologie über die Seele. Vgl. Phys. II. 9. p. 200. a. 34. — [2]) Pol. p. 1253. a. 23. — [3]) Pol. IV. 2. p. 1289. a. 30. — [4]) Pol. p. 1288. b. 28., p. 1290. a. 2. — [5]) Pol. p. 1328. a. 20.

Demnach stellt sich 1) aus dem Begriffe des Gerechten (*δίκαιον*) in Verbindung mit solchen Voraussetzungen, weil einmal die Form ohne Stoff nicht Wesen sein kann, die *einzig beste Verfassung* im strengsten Sinne dar[1]), so dass das absolute Recht völlig im Gesetzesrecht zur Erscheinung kommt.

2) Ist der Zweck der wahre, fehlt aber theils die beste Gütermenge, theils die den Theilen selbst wesentliche Eigenschaft der gleichen Tugend (welche zur ersten Verfassung nothwendige Bedingung ist): so fordert die Gerechtigkeit andere Formen, die nach *gegebenen Voraussetzungen die besten* sind[2]).

3) Ist der gesetzte Zweck nicht die Glückseligkeit der ganzen Staatsgesellschaft, sondern das Wohl Einzelner, so giebt er zwar verkehrte Gemeinschaftsformen; hält man sich aber an den einmal gesetzten Zweck, so giebt es *beste* Mittel und Wege, um dahin zu gelangen. Das physische Recht (*ἁπλῶς*) fällt hier mit dem gesetzlichen Recht nicht mehr zusammen, ausser *κατὰ συμβεβηκός*. — Die dem falschen Zwecke entsprechenden Gesetze bilden das ihm eigenthümliche (*οἰκεῖον*), *hypothetische*, politisch-gemachte Recht (*καθ' ὑπόθεσιν*)[3]); die dem falschen Wesen untreuen, dem wahren Zwecke sich annähernden Gesetze erreichen einen Theil des absoluten Rechts. Zweierlei Ansichten über die beste Politik solcher Staaten entspringen aus der Verschiedenheit ihrer möglichen Rechtsprincipien. Die Frage nach der zweckmässigen Anordnung des besten Staates kommt vollständig mit der Frage nach dem angewandten Gerechtigkeitsbegriffe überein.

---

[1]) S. oben S. 55. a. 3. Pol. II. 1. p. 1260. b. 28. Pol. VII. 8. p. 1289. a. 31. p. 1328. b. 33. — [2]) *Ἐκ τῶν ὑποκειμένων ἀρίστη*. Pol. II. 1. p. 1260. b. 28., III. 6. p. 1282. b. 8., IV. 1. p. 1289. a. 15., IV. 2. p. 1289. b. 12. IV. 9. p. 1295. a. 25., VII. 8. p. 1328. b. 33. — [3]) Pol. II. p. 1261. b. 9. V. 6. p. 1294. a. 21. E. Nic. V. 2. 3. p. 1129. b. 14.

Die acht Bücher der Politik des Aristoteles suchen auf diese Frage zu antworten, und die beste Staatsverfassung im absoluten und relativen Sinne zu ermitteln. Die Methode folgt anderen Analogien[1]). Durch Kritik und Induktion macht Aristoteles den Begriff des Gegenstandes der Forschung (hier der Politik und des Staats) im Unterschiede von ähnlichen Disciplinen klar, und nach einer Reihe limitirender Sätze gewinnt er den wahren Inhalt des Begriffs, die Thätigkeiten des wirkenden Staatszweckes (denn Thätigkeit und Kraft sind das Wesen der Definition)[2]). Aus dem Zwecke wird die Eintheilung des Gegenstandes und der Untersuchung abgeleitet. — Die Reihenfolge der Bücher bedarf einer Umstellung. Nicht nur die ganz gleichlautenden und gleichen Sinn führenden Worte am Schlusse des dritten Buches und am Anfange des siebenten Buches geben durch ihre gegenseitige Hinweisung einen begründeten Anlass, das siebente mit dem eng anschliessenden achten Buche hinter das dritte Buch einzuschalten: auch die Zurückbeziehung auf die Untersuchung über die beste Verfassung[3]) *κατ' εὐχήν* und über die Bestandtheile des Staates, welche bei Gelegenheit der Forschung *περὶ ἀριστοκρατίας*[4]), die sich nirgends anders findet, als im VII. Buche[5]), berechtigt zu jener Aenderung. Endlich wäre es ganz sinnwidrig, den uneigentlichen, blos homonymen Sinn eines Begriffes vor der eigentlichen Bedeutung, die parekbatischen Staatsformen des vierten, fünften und sechsten Buches vor der richtigen Verfassung des siebenten und achten, und noch

---

[1]) Auf ähnliche Weise wird in der nikomachischen Ethik zuerst die Disciplin der praktischen Wissenschaft von den theoretischen geschieden; sodann ihr Gegenstand, das höchste Gut der Form und dem Inhalte nach bestimmt, d. h. erst klar, dann deutlich gemacht, nachdem an Platon Kritik geübt und dadurch die falschen Merkmale entfernt worden: die einzelnen Abhandlungen folgen derselben Regel, wie die von der Lust, von der Gerechtigkeit; ebenso die Methode der Metaphysik über das Seiende, in der Psychologie über die Seele. Vgl. Phys. II. 9. p. 200. a. 34. — [2]) Pol. p. 1253. a. 23. — [3]) Pol. IV. 2. p. 1289. a. 30. — [4]) Pol. p. 1288. b. 28., p. 1290. a. 2. — [5]) Pol. p. 1328. a. 20.

mit einer solchen Ausführlichkeit ganz gegen die angegebene Reihenfolge der Materien zu behandeln[1]).

Das erste Buch unterscheidet die Politik von anderen leicht zu verwechselnden Theorien, denen die Hauswirthschaft, das Besitzverhältniss (κτητική), Sklavenherrschaft (δεσποτική), Ehe (γαμική), väterliche Gewalt (πατρική) zu Grunde liegen. Das unterscheidende Merkmal des Staats ist *Freiheit* und *Gleichheit* seiner Bestandtheile. Wie der Staat von den übrigen Gemeinschaften, so unterscheidet sich die Politik von den Theorien der letzteren. Der Staat ist demzufolge *eine Gemeinschaft von Freien und Gleichen um der Autarkie, der Glückseligkeit, des sittlichen Lebens* (εὖ ζῆν) *willen*[2]); zwei Bestimmungen, die wie Stoff und Form verknüpft sind; denn wahre Gemeinschaft setzt als nothwendige Bedingung das Verhältniss πρὸς ἕτερον, d. h. Freie und Gleiche voraus, weil Unfreie nur Theile und Mittel der Freien sind, und daher keine selbstständigen Verhältnisse eingehen können[3]).

Das zweite Buch beurtheilt die bisher von bedeutenden Philosophen und Gesetzgebern aufgestellten Verfassungen: Plato's Republik und die *Νόμοι*, die Gesetzgebungen des Phaleas von Chalkedon, Pheidon von Korinth, Hippodamos, Euriphon's Sohn von Milet, die lakedämonische, kretische, karthagische und mit wenig Worten die Gesetze des Solon, Drakon, Charondas und Zaleukos: damit keine unnöthige Untersuchung begonnen werde, wenn eine derselben den Ansprüchen vollständig genügen sollte, die man an den besten Staat zu stellen berechtigt ist[4]). Vorzüglich aus der Kritik über Plato zieht Aristoteles die Grenzbestimmungen für den Inhalt des Staatsbegriffs. 1) Der Staat darf nicht der Zahl nach Eins sein, weil jeder Organismus aus specifisch verschiedenen Theilen besteht, oder weil er, was dasselbe sagt, autarkisch ist,

---

[1]) Pol. p. 1290. a. 2. — [2]) Pol. IV. 9. p. 1295. b. 27., III. 5. p. 1280. b. 33. 39. Pol. VII. p. 1328. a. 35. — [3]) S. oben S. 44. Pol. I. p. 1256. b. 20., II. 1. p. 1261. a. 38., III. 4. p. 1279. a. 21., III. 7. p. 1283. a. 17. E. Nic. V. 6. 4. p. 1134. a. 26. — [4]) Pol. p. 1260. b. 29.

und deswegen keine Eins, weil der Begriff der Vollgenüge dem Wesen des Einzelnen widerspricht: Bedürfniss fordert Ergänzung; Gleiche schliessen deshalb keine Bedürfnissgemeinschaft[1]). Jemehr der Staat Eins wird, desto mehr verliert er von der Autarkie. Strebt er daher, die Einheit durch Gemeinschaft der Weiber und Kinder als einer Ineinsetzung der Bedürfnisse, Willen, Güter herzustellen, so wird der Organismus und mit ihm die auf ihm beruhende Sittlichkeit zerstört[2]). Die Gemeinschaft beruht auf der Individualität der Bedürfnisse, auf dem Eigenen und einem gewissen Egoismus, der sich selbst in seinem Besitze und seiner Familie wiederfindet[3]). Communismus berücksichtigt das natürliche Bedürfniss nicht, und hebt mit der Befriedigung der Eigenliebe zugleich Recht und Freundschaft auf[4]). 2) Communismus des Besitzes ist aus denselben Gründen unzulässig und unsittlich: er ruft eine Menge Streitigkeiten hervor und hebt alle Tugenden, die in der Gemeinschaft fussen, auf, weil das Medium der Gemeinschaft, das Gut, über welches zwei oder mehrere Parteien zu verfügen haben, völlig verschwindet[5]). Freigebigkeit und Mässigkeit sind in einem Communistenstaate nicht möglich.

3) Die Ackerbauer und Handwerker dürfen nicht zu Staatsmitgliedern erhoben werden, weil sie vermöge ihrer Beschäftigung keine Musse gewinnen und in Folge dessen der politischen Tugend unfähig sind; sie sind mit gewissen Abstufungen alle nur Mittel zu den Zwecken der Freien; nur diese, nicht aber jene niedern Volksklassen, Weiber und Sklaven können Träger des Staats und der Eudämonie werden[6]).

Im dritten Buche wird der Inhalt des Begriffs erfüllt; indem nach den Thätigkeiten des Staates als den Ausdrücken seines Zweckes, nach den Gliedern und Organen seines Lebens geforscht wird. Nur die Vollbürger können die teleologischen

---

[1]) Pol. p. 1261. a. 14. 15. b. 10. — [2]) Pol. II. p. 1261. b. 18. — [3]) Pol. II. p. 1261. b. 34., II. 1. p. 1262. b. 28. — [4]) Pol. II. 1. p. 1261. b. 38., p. 1262. a. 14. 24. 38. — [5]) Pol. II. p. 1263. b. 8. u. 10. — [6]) Pol. II. p. 1264. a. 14—32. b. 5. u. 15.

Funktionen verrichten; die Thätigkeit im Staate ist daher Kennzeichen des Bürgers[1]), während die mittelbare Thätigkeit für den Zweck (die ποίησις) das Merkmal der nothwendigen Werkzeuge des Lebens der Gesellschaft, aller der Gewerbszweige, die nur für das materielle Wohl besorgt sind, bildet. Die Handlungen des Staates (πράξεις) bestehen nun im Berathen, Regieren und Richten. *Bürger* im vollsten Sinne ist daher derjenige, welcher diese drei politischen Thätigkeiten wirklich ausübt: in zweiter Stufe der, welcher die Fähigkeit und Berechtigung der Ausübung hat, endlich bezeichnet man im gewöhnlichen Sprachgebrauch im uneigentlichen Sinne Alle, die irgend ein Gesetz zu Bürgern macht, ohne dass sie an der politischen Thätigkeit Theil haben, in Staaten ἐξ ὑποθέσεως, mit demselben Namen. In Wahrheit kann weder gemeinsame Theilnahme an Gütern, noch Gemeinsamkeit des Orts und des Rechtsschutzes oder ein Tauschverhältniss um des Bedürfnisses willen, überhaupt nicht Gesellschaften, die nur den nothwendigen Stoff zum Schönen des staatlichen Lebens liefern, Menschen zu Bürgern, Gesellungen zu Staaten umschaffen[2]). Wenn die ἀναγκαῖα das Wesen eines Staates bilden könnten[3]), so wären auch Sklaven und Thiere Bürger: wenn Schutzgenossenschaft, so bildeten Tyrrhener und Karthager zusammen einen Staat, aber ihnen fehlt die Anordnung, die Form, das κύριον des Organismus[4]); auch abgesehen davon, dass der Raum sie trennt. Ein solches Gesetz ruht auf Vertrag (συνθήκῃ); nicht auf dem absoluten, natürlichen Rechte, sondern auf dem Egoismus oder der Gewalt des Einzelnen. Daran, dass entweder die Gesammtheit der Bürger oder eine selbstsüchtig vorwiegende Partei die Thätigkeit des Staates darstellt, erkennt man den wahren oder falschen Zweck. Gemeinwohl (τὸ κοινῇ συμφέρον) und Egoismus treten einander gegenüber.

---

[1]) Ihnen kommt die πρᾶξις zu, die Selbstthätigkeit jedes organischen Wesens. Phys. II. 9. p. 200. b. 7. Part. Anim. p. 645. b. 16. u. 29. Pol. III. 1. p. 1274. b. 35. — [2]) Pol. III. 5. p. 1180. a. 31. — [3]) De part. An. p. 645. b. 19. — [4]) Pol. p. 1280. b. 4.

Bürger ist, wer am Herrschen und Beherrschtwerden (ἄρχειν καὶ ἄρχεσθαι), Theil hat; eine Beziehung, die jeder Organismus aufweist; davon verschieden ist das Gebieten des Herrn und das Gehorchen des Sklaven[1]). Ἄρχειν und ἄρχεσθαι bedingt stets eine Zweckordnung, eine Verfassung. Ist nun der Staat das natürliche Produkt des menschlichen Bedürfnisses; strebt er nach demselben Zwecke der Glückseligkeit, wie der Einzelne; so sollte man meinen, dass die Bürgertugend vollständig mit der allgemeinen Menschentugend zusammenfiele, weil Autarkie nur im Staate erreicht werden kann und alle Handlungen in ihm ihren einigenden Brennpunkt finden. Andererseits sind aber die Tugenden durch Uebung erworbene und ausgebildete Fähigkeiten und Gesinnungen; und müssen deshalb in dieser prioristischen Bedeutung jedem gemachten, äusseren Gesetze widerstreiten, das nicht den wahren Zweck ausspricht[2]). Doch im besten Staate, wo das natürliche Recht seinen vollen Ausdruck am politischen Rechte hat; wo alle Bürger befähigt sind, ihre staatliche Tugend auszubilden, weil Jeder zu herrschen und zu gehorchen versteht, erschöpft die Bürgertugend den ganzen Begriff der Menschentugend; denn jene entspricht dem politischen, diese dem absoluten Gerechten[3]). In anderen Staaten braucht der Bürger nur einseitige Tugend zu üben, um ein kräftiges und tüchtiges Staatsglied zu sein; wenn das Herrschen nicht seines Amtes ist, bedarf er keiner Staatsklugheit (φρόνησις), sondern nur des Glaubens an die Wahrheit des Befehls und seines richtigen Verständnisses[4]); wenn er blos herrscht, so versteht er vielleicht das Gehorchen nicht, wie Jason, der Hunger und Durst zu empfinden wähnte, als er nicht mehr herrschen konnte[5]). Doch ist das Gehorchen die beste Schule des Regenten, der Staatsklugheit mit praktischer Tugend verbinden muss. Im Begriff des guten, tugendhaften

---

[1]) Pol. I. 1. p. 1259. a. 23., III. 7. p. 1283. b. 42. — [2]) Pol. III. 2. 3. p. 1277. a. 12. — [3]) Pol. III. 7. p. 1283. b. 42. E. Nic. V. 7. p. 1134. b. 35. Pol. III. 122. p. 1288. a. 39. — [4]) Pol. III. 2. p. 1277. b. 28. — [5]) Pol. III. 2. p. 1277. a. 23.

Bürgers liegt die Forderung seiner Stellung im richtigen Staate nach dem Maasse der Gerechtigkeit. Weil er zur Ausübung der Tugend die Möglichkeit haben muss, Politik zu treiben als Richter, Ekklesiast oder Regent: so darf er nicht von Sorgen für nothwendige Lebensbedürfnisse belästigt sein, um sich ganz und gar dem sittlichen Leben widmen zu können. Für die Bedürfnisse hat der Nichtbürger Sorge zu tragen[1]). Die limitirenden Bestimmungen des zweiten Buchs sind im dritten zum positiven Inhalt umgewandelt worden. Nicht aus einer Eins, sondern aus einem organisch nach Thätigkeiten gegliederten Ganzen, das theils Herrscher, theils Beherrschte enthält, besteht der Staat. Nicht die communistische Gemeinschaft der Güter, sondern die Unterordnung derselben an einzelne Eigenthümer befähigt zur bürgerlichen Stellung eines Freien und Gleichen. Nicht den Ackerbauern, Handwerkern und Sklaven, die für den Leib sorgen, sondern den Freien, die auf die Tugend bedacht sein können, ziemt das Bürgerrecht.

Aus dem Zwecke oder Begriffe des Staates (τέλος χάριν oder *οὗ ἕνεκα*) wird die Eintheilung der Staaten abgeleitet[2]). Alle sollen Theil haben an der Glückseligkeit; weil jeder Bürger eine Thätigkeit des Staats bezeichnet: daher ist der Zweck, die Sittlichkeit des politischen Lebens (εὖ ζῆν) das *Gemeinwohl* (τὸ κοινῇ συμφέρον); Gemeinnutzen ist in demselben Sinne gebraucht, wie oft das *χρήσιμον* für den Zweck selbst, für das *καλόν* gilt[3]). Wenn die Glieder der Gemeinschaft sich das Leben (ζῆν) und nicht das Sittlichschöne zum Zweck setzen; so abstrahiren sie vom Gemeinwohl und setzen ihr Ich an dessen Stelle. Nicht mehr die Vernunft, die Glückseligkeit und die Sittlichkeit, sondern der Nutzen nach verschiedenen Auffassungen, denen das Wohl des Ganzen höchstens zufällig ist, wie das Wohl des Sklaven dem Herrn nichts Wesentliches ist, wird jetzt Princip des Staats. Mit dem Zwecke fällt das

---

[1]) Pol. III. 3. p. 1278. a. 10. b. 3., VII. 8. p. 1329. a. 19. — [2]) Pol. p. 1278. b. 15., p. 1280. b. 39. — [3]) Pol. VII. 1. S. oben S. 22. a. 3. u. S. 45.

daran gemessene Recht; und hier ist das Feld des *δίκαιον ἐξ ὑποθέσεως*, der Vertragsgemeinschaften zu Personen- und Güterschutz, mögen sie ihren Bestand einer gewaltsam erzwungnen Anerkennung der Macht oder dem selbstsüchtig abwägenden Vortheile der Parteien verdanken. Nur der Aehnlichkeit wegen nennt man solche Einrichtungen (*καταστάσεις*) Staaten; ihre Thätigkeit beschränkt sich auf den Herrn allein [1]). Der verschiedene Zweck scheidet die Gattungen der Staaten: *richtige* (*ὀρθαί*) heissen die, welche das Gemeinwohl hüten; *verfehlte* (*παρεκβάσεις, παρεκβατικαί*) die auf Egoismus gegründeten [2]). Ganz wie bei den Thiergeschlechtern bildet auch hier die Analogie (*καθ' ὑπεροχήν*) [3]) den Vergleichungspunkt der obersten *γένη*, die einen verschiedenen Zweck, aber in gleichen Verhältnissen ihrer Thätigkeiten verfolgen; (wie sich Kiemen zu Lunge, Blut zum Saft der Insekten verhält); bis ins Genaueste wird die Analogie des Staates mit dem Thiere ausgeführt [4]), und seine Glieder gleich den Empfindungs-, Fress- und Fassorganen, Mund, Bauch and Gliedmassen der Thiere nach ihren Combinationen und quantitativen Unterschieden zu Merkmalen niederer Arten benutzt. Zunächst unter jene proportionalen Obergeschlechter ordnen sich die Arten, die ein gemeinsamer Zweck verbindet [5]), unter diese wieder die Unterarten, welche der quantitative Unterschied der Theile trennt [6]). Die Regierung (d. h. die Form) des Staats zerfällt nach den Modis der logischen Quantität („Allgemeines, Besonderes, Einzelnes") in *Politie*, *Aristokratie* und *Königsherrschaft* *), je nachdem

---

[1]) Pol. II. p. 1276. a. 8. 18., IV. 4. p. 1292. a. 34. — [2]) Pol. III. 4. p. 1279. a. 20. — [3]) De part. Anim. p. 644. a. 18. 20., p. 645. b. 26. — [4]) Pol. IV. 3. p. 1290. b. 25. — [5]) *Ὅλη πρᾶξις τοῦ βίου — τὸ δ' οὗ ἕνεκα πρᾶξις τις.* De part. Anim. I. 5. p. 645. b. 15. Die Verschiedenheit der Theile und Thätigkeiten des gleichen Zwecks scheidet die Arten. — [6]) *Μᾶλλον καὶ ἧττον.* De part. Anim. p. 644. a. 16.

*) Es scheint nicht räthsam zu sein, Politie durch Republik oder durch Demokratie zu übersetzen. Erstere bezeichnet alle verfassungsmässigen (gesetzlichen) Staaten; letztere ist der Verwechselung mit der parekbatischen Form, die Aristoteles Demokratie nennt, Preis gegeben, während

Alle oder Viele oder Einer herrschen [1]); und wenn der Zweck verfehlt ist, nach derselben Gliederung der Quantitätsverhältnisse in *Demokratie*, *Oligarchie* und *Tyrannis*, von denen jede die Ueberschreitung der entsprechenden richtigen Verfassung ist [2]).

---

sie jetzt gewöhnlich Ochlokratie genannt wird. Die spätern Staatstheoretiker haben den Namen Demokratie in dem Unterschiede von der Politie, wohl deshalb nicht an ihrem Platze gelassen, weil Aristoteles ihre Theoriestaaten alle parekbatisch genannt haben würde. Ebensowenig kann *βασιλεία* mit Monarchie übersetzt werden, welches Wort bei Aristoteles zugleich mit dem richtigen Königthum auch Tyrannis und Despotie umfasst. Pol. 1310. a. 39. 1279. b. 8. Von der Eintheilung der Politik weicht die nikomachische Ethik ab (VIII. 10. 1. p. 1160. a. 31. ff.); indem sie zu den richtigen Formen Königthum, Aristokratie, Timokratie, welche auch Politie heisse und auf Schatzungen gegründet sei, zählt. Wenn eine Schatzung, also ein Besitzverhältniss das Wesen einer Staatsform bestimmen soll, so kann unter dieser Politie nicht die richtige Form derselben verstanden werden, wie sie als Ideal des besten Staates im siebenten Buch der Politik erscheint; sondern die *πολιτεία ἡ τῷ κοινῷ προσαγορευομένη ὀνόματι*. Pol. IV. 1. u. 6. p. 1289. a. 35. p. 1293. b. 22., welche in der Mischung oligarchischer und demokratischer Elemente besteht, indem sie durch Schatzungen (*τιμήματα*) das Uebergreifen des *δῆμος* verhütet, und dadurch dem wahren Zwecke näher kommt; aber doch nicht würdig ist, eine richtige Form zu heissen, wie auch Aristoteles selbst sagt: Andere seien gewohnt, sie so zu nennen. Der Grund, warum die Timokratie als Politie in der Ethik aufgeführt wird, mag wohl sein, weil die Mischung der Parteitendenzen diese Form dem Gemeinwohl, dem richtigen Zwecke am nächsten bringt, und die Tugend hier durch das Vorwiegen des Mittelstandes am ehesten von allen Parekbasen Fuss fassen kann. Dass sie aber wirklich der richtigen Politie ganz gleich zu setzen sei, verbietet E. Nic. VIII. 10. 2. p. 1160. a. 36. anzunehmen, wo die Timokratie die schlechtste Form heisst, während die Politie im 7. Buch der Politik die absolut beste Verfassung darstellt.

[1]) Pol. III. p. 1279. a. 32. — [2]) Pol. IV. 1. 6. p. 1293. b. 22. In der Rhetorik I. p. 1365. b. 29. ff. werden nur vier Verfassungen genannt, und zwar zwei parekbatische (Demokratie und Oligarchie), eine Mischungsverfassung (Aristokratie s. unten S. 92. 96.), und ein Name, der eine verfehlte und eine richtige Form umfasst, die Monarchie. Demokratie hat auch hier zum Princip Freiheit, als eine Folge davon die Wahl durch's Loos; Oligarchie Reichthum, daher hohe Schatzung; Aristokratie Erziehung und Tugend oder Bildung und Gesetz; Monarchie, wenn sie

Da aber der Zweck der letzteren nicht mehr das wahre Wohl der Gemeinschaft, sondern das Leben, das Herrschen, der Besitz, der Egoismus der Einzelnen ist: so darf nur die Quantität des Besitzes und der Macht den wesentlichen Unterschied bestimmen. Reichthum und Armuth trennt die Oligarchie von der Demokratie, nicht die Zahl der Herrscher; denn auch die Herrschaft einer reichen Majorität wurde Oligarchie, die einer kleinen Proletarierfaktion Demokratie heissen, wenn einmal diese seltenen Erscheinungen ins Leben treten sollten [1]). Das Princip der Vielheit oder Allgemeinheit spricht sich in der Demokratie so aus, dass Alle ungefähr gleich viel oder gleich wenig Besitz haben; strebt nun Jeder mit gleicher Kraft seines Egoismus: so stellt sich eine arithmetische Gleicheit (ἴσον κατ' ἀριθμόν), persönliche Freiheit, womöglich Ungebundenheit, Zügellosigkeit heraus. *Kein* Besitz hat das Uebergewicht, sowie in der Politie keine Tugend besonders hervortritt, zumal sie meistens als Kriegerstaat erscheint, weil die Tapferkeit verhältnissmässig am allgemeinsten zu erzielen ist [2]). Die Tyrannis hat Gewalt zum Zweck, die natürlicherweise auf materieller Machtstellung, also grossem Besitz an Land und Leuten (Hörigen) und Schutz durch das beste Zwangsmittel, durch die Waffen von Söldnern, begründet sein muss. — Alle parekbatischen Formen verfehlen den

---

Tyrannis ist, Herrschaft des Einen, daher Leibwache; wenn sie Königthum ist, Unterordnung unter das Gesetz. Unter der Aristokratie ist vielleicht die richtige Verfassung dieses Namens mit zu verstehen; sie unterscheidet sich von der Mischform nur dadurch, dass alle Bürger, obwohl in verschiedenen Graden, mit Tugend nach Gemeinwohl streben; während in der letztern die kleine Anzahl Gerechter (ἐπιεικεῖς im Sinne des ἁπλῶς δίκαιον) den Staat zum Besten der Gemeinschaft trotz der Anderen führt. Doch kann die Eintheilung in der Rhetorik so wenig wie die der nikomachischen Ethik auf wissenschaftliche Strenge einen Anspruch erheben.

[1]) Pol. p. 1280. a. 11. E. Nic. p. 1160. a. 31. — [2]) Pol. p. 1294. a. 11. Pol. V. 1. p. 1301. a. 33. VI. 1. p. 1317. b. 8. E. Nic. VIII. 10. 3. p. 1166. b. 10.

Welches die absolut beste Staatsverfassung sei[1]), untersucht Aristoteles im dritten (Cap. 9—12), siebenten und achten Buche der Politik. Da sie zu den richtigen Formen gehören muss, wird an den Begriffen derselben erst ihre Gerechtigkeit nachgewiesen, d. h. erforscht, unter welchen Voraussetzungen jede derselben die beste sei, um auf Grund des gewonnenen Resultats diejenige zu finden, die ihrem Begriffe nach den Ansprüchen der menschlichen Glückseligkeit in der Gemeinschaft vollkommen genügt. So zerlegt sich die Untersuchung in zwei: über die *πολιτεία ἐκ τῶν ὑποκειμένων ἀρίστη* und die *κρατίστη ἁπλῶς*, den aristotelischen Idealstaat. Dazu kommt als Drittes die Frage nach der *besten Verfassung unter den parekbatischen Formen*.

A. UEBER DIE UNTER BESTIMMTEN VORAUSSETZUNGEN BESTE RICHTIGE VERFASSUNG (*ἐκ τῶν ὑποκειμένων ἀρίστη*).[2])

Eine begreifliche Scheidung der verschiedenen Arten der richtigen Staatsformen wird zeigen, welche von ihnen gemäss der absoluten Gerechtigkeit zu einer bestimmt vorausgesetzten Ausdehnung und Abstufung der bürgerlichen Tugend geeignet ist[3]).

Das *Königthum* hat vier Arten, die sich aus der Combination seiner Bestandtheile, des Gesetzes als Ausdrucks der Gemeinschaft oder der *βουλή* des gesammten Volkes, und auf der andern Seite der Macht des Königs ergeben.

1) Eine lebenslängliche Feldherrnwürde mit unbedingter Gewalt im Kriege, wie in Sparta, die aber dem Gesetze die vollkommene Oberherrschaft zugestehen muss[4]).

2) Eine aus Wahl hervorgegangene Tyrannis, die sogenannte Aesymnetenherrschaft, welche dem Gemeinwohl und

---

[1]) *πολιτεία κατ' εὐχήν*. Pol. IV. 1. p. 1288. b. 23. *κρατίστη ἁπλῶς*. Pol. p. 1295. a. 29. — [2]) Pol. p. 1288. b. 26. — [3]) Pol. III. 9. 1284. b. 37. u. 40. *τίς τίσι συμφέρει*. III. 7. — [4]) Pol. III. 9. p. 1284. b. 35.

kann. Wie im Allgemeinen das Gesetz dem absoluten Herrscher vorzuziehen war, so steht auch das beste Gesetz über dem besten Regenten. Wenn auch die Allgemeinheit der Gesetzesbestimmungen die Richter zuweilen in Verlegenheit setzt, wie der einzelne Fall zu entscheiden sei[1], und einen ähnlichen Uebelstand verursacht, wie das ägyptische Gesetz, das den Aerzten auf ihre eigene Gefahr hin untersagt, binnen vier Tagen die eingeschlagene Heilmethode zu ändern[2]: so ist doch auch der Herrscher genöthigt, einer Regel und Richtschnur zu folgen, um gerecht zu sein; weil die Vernunft ihm stets als allgemeines Gesetz vorschweben muss[3]. Da ferner die Menge oder überhaupt eine Mehrzahl von Menschen weniger der Leidenschaft und der Bestechlichkeit unterworfen ist, als der Einzelne; und selbst dem Einwurfe, dass der tugendhafte Regent besser richten werde, als die Menge, als gleichberechtigte Voraussetzung entgegengestellt werden kann, dass mehrere gute Bürger noch bessere Schlüsse fassen werden, als der Eine[4]: so wird die beste und einzig gerechte Herrschaft die Aller Bürger sein, wenn Alle der Tugend folgen[5]. Wenn dies nicht der Fall ist, sollen die Guten über die Nichtguten herrschen, aber stets wird es besser sein, wenn Mehrere eine Aristokratie, als wenn Einer eine Monarchie bildet[6]. Doch war allenthalben die Königsherrschaft die ursprüngliche Gemeinschaftsform; nicht sowohl weil sie die beste ist, als weil in kleinen und dünnbevölkerten Städten nur wenige Tugendhafte zu finden sind[7]; durch Volksvermehrung bildet sich ein Gemeinwesen, das sich zur Oligarchie verschlechterte; daraus eine Tyrannis, endlich eine Ochlokratie[8], weil die Menge durch Vereinigung mit der Tyrannis den Aristokraten gegenüber erstarkt. Was aber die Monarchie betrifft, so wird selbst dann, wenn ein gottähnlicher Mann das Ruder des Staats führt, eine erhebliche

[1] Pol. III. 10. p. 1286. a. 7. — [2] Ibid. p. 1286. a. 12. — [3] Ibid. p. 1286. a. 16. — [4] Ibid. p. 1286. a. 26. 31. — [5] Ibid. p. 1286. a. 36. — [6] Ibid. p. 1286. b. 3. — [7] Pol. I. 1. p. 1252. b. 19. — [8] Pol. IV. 10. p. 1297. b. 22., III. 10. p. 1286. b. 8. ff.

dem Gesetze folgt, weil sie aus dem Willen des Volkes entsprungen ist, aber der Tyrannei durch ihre auf bestimmte oder unbestimmte Zeit hin schrankenlose Gewalt nahe kommt[1]).

3) Die Despotie der Barbarenkönige, welche von den Bürgern anerkannt und sogar bewacht werden, und dabei eine unumschränkte Macht besitzen[2]).

4) Das vereinigte Priester-, Richter- und Feldherrntalent des Heroenkönigthums, das für seine Verdienste freiwillig anerkannt, bald mehr oder weniger Schranken von Gesetzen und Eidschwüren unterliegt[3]).

Als eine fünfte Art könnte man noch hinzurechnen die ökonomische Königsherrschaft, die mit dem Staate verfährt, als wäre er die Hauswirthschaft des Herrschers, und demzufolge die Bürger als nützlichen Besitz und Theil seiner Person betrachtet. Sie wird indess wegen der Aehnlichkeit mit dem Familienverhältnisse als eine Milderung der Gewaltherrschaft dem Tyrannen angerathen[4]). Als Angelpunkte des Königthums stehen die lakonische Strategie und die Barbarendespotie da: erstere als vollständige Herrschaft des Gesetzes, das nur zufällig eine einzige Person zu seinem Vollstrecker gemacht hat; letztere als schrankenlose Gewalt einer Person, die selbst Verfassung und Gesetz ist. Die Aesymnetenherrschaft, deren schaffendes Gesetz die Volksfreiheit vernichtet, und das Heroenkönigthum, das mit dem Gesetze die oberste Gewalt theilt, nehmen eine untergeordnete Stelle zu jenen reineren Formen ein[5]); die Frage nach der besten Form muss daher erst die entschiednoren Begriffe untersuchen, um mit dem Einfachen zu beginnen, und hier tritt das schon oben erledigte Problem wieder ein, ob das *Gesetz* oder der *Mensch* die höchste Machtstellung einnehmen solle. Denn die Stratege ist nur *per accidens* König, und eine Bestimmung des Gesetzes, die auch in anderen Verfassungen als solchen sogenannten Basilien vorkommen

---

[1]) Pol. III. 9. p. 1285. a. 30. — [2]) Pol. 9. p. 1285. a. 16. — [3]) Pol. III. 3. p. 1285. b. 3. — [4]) Pol. III. 9. p. 1285. b. 29. Pol. V. 9. 1315. a. 40. [5]) Pol. III. 9. p. 1286. a. 5.

kann. Wie im Allgemeinen das Gesetz dem absoluten Herrscher vorzuziehen war, so steht auch das beste Gesetz über dem besten Regenten. Wenn auch die Allgemeinheit der Gesetzesbestimmungen die Richter zuweilen in Verlegenheit setzt, wie der einzelne Fall zu entscheiden sei[1]; und einen ähnlichen Uebelstand verursacht, wie das ägyptische Gesetz, das den Aerzten auf ihre eigene Gefahr hin untersagt, binnen vier Tagen die eingeschlagene Heilmethode zu ändern[2]: so ist doch auch der Herrscher genöthigt, einer Regel und Richtschnur zu folgen, um gerecht zu sein; weil die Vernunft ihm stets als allgemeines Gesetz vorschweben muss[3]. Da ferner die Menge oder überhaupt eine Mehrzahl von Menschen weniger der Leidenschaft und der Bestechlichkeit unterworfen ist, als der Einzelne; und selbst dem Einwurfe, dass der tugendhafte Regent besser richten werde, als die Menge, als gleichberechtigte Voraussetzung entgegengestellt werden kann, dass mehrere gute Bürger noch bessere Schlüsse fassen werden, als der Eine[4]: so wird die beste und einzig gerechte Herrschaft die Aller Bürger sein, wenn Alle der Tugend folgen[5]. Wenn dies nicht der Fall ist, sollen die Guten über die Nichtguten herrschen, aber stets wird es besser sein, wenn Mehrere eine Aristokratie, als wenn Einer eine Monarchie bildet[6]. Doch war allenthalben die Königsherrschaft die ursprüngliche Gemeinschaftsform; nicht sowohl weil sie die beste ist, als weil in kleinen und dünnbevölkerten Städten nur wenige Tugendhafte zu finden sind[7]; durch Volksvermehrung bildet sich ein Gemeinwesen, das sich zur Oligarchie verschlechterte; daraus eine Tyrannis, endlich eine Ochlokratie[8], weil die Menge durch Vereinigung mit der Tyrannis den Aristokraten gegenüber erstarkt. Was aber die Monarchie betrifft, so wird selbst dann, wenn ein gottähnlicher Mann das Ruder des Staats führt, eine erhebliche

---

1) Pol. III. 10. p. 1286. a. 7. — 2) Ibid. p. 1286. a. 12. — 3) Ibid. p. 1286. a. 16. — 4) Ibid. p. 1286. a. 26. 31. — 5) Ibid. p. 1286. a. 36. — 6) Ibid. p. 1286. b. 3. — 7) Pol. I. 1. p. 1252. b. 19. — 8) Pol. IV. 10. p. 1297. b. 22., III. 1°. p. 1286. b. 8. ff.

Schwierigkeit darin liegen, wie seine Nachkommen von der Nachfolge auszuschliessen seien, wenn sie verstandesschwach oder charakterlos sind[1]). So wird es stets die Staatsklugheit erfordern, selbst dem tugendhaftesten Regenten in Angelegenheiten, die sein Familieninteresse berühren, nicht unbegrenztes Vertrauen zu schenken, und seine Macht nie zu der Gesammtstärke aller übrigen Bürger anwachsen zu lassen, damit ihm die Versuchung entzogen werde, die Schranken des Gesetzes, das er hüten soll, zu durchbrechen[2]). Eine absolute Monarchie ist ungerecht, wenn sie über Gleiche und Aehnliche gesetzt ist, weil ihnen gleiches Recht zukommt[3]); sie ist nicht mehr unumschränkt, sobald ihr Grenzen der Zeit gesetzt sind; eine Gesetzgebung muss die Regel des Regierungswechsels bestimmen, dem der Monarch unterworfen sein soll[4]). Besteht aber eine Gesetzgebung, so sind Mehrere zur Bewachung und Ausführung derselben bei weitem geeigneter, als der Einzelne, der den Gott und das Thier in sich vereint[5]). Das Gesetz ist der Gott, die Vernunft ohne die thierische Begierde und Leidenschaft, und es erhält seine natürliche Stütze im Staate durch moralische Beweggründe der Gefälligkeit und Ehrliebe, welche seinen Lücken nachhelfen und das strenge Gebot nach der Billigkeit abwandeln[6]): nicht wie die ägyptischen Aerzte, die nur durch den äussern Gewinn getrieben werden, jene Vorsicht zu überschreiten. Das ethische Gesetz ist mächtiger, als der grösste Gewaltherrscher: dem Herkommen muss auch er sich beugen[7]). Noch dazu kann er nie Alleinherrscher im strengsten Sinne sein; weil er der Rathgeber und Freunde bedarf, die seine Herrschaft bestimmen und theilen[8]). — Es ergibt sich hieraus der Schluss: dass die Monarchie eine unpraktische Staatsform ist oder ihren Namen nicht mit Unrecht führt, wenn der Herrscher dem Gesetze untergeordnet ist; dass sie aber ohne

---

[1]) Pol. III. 10. p. 1286. b. 22. — [2]) Ibid. p. 1286. b. 27. — [3]) Pol. III. 11. p. 1287. a. 12. — [4]) Ibid. p. 1287. a. 3. 18. — [5]) Ibid. p. 1287. a. 28. [6]) Ibid. a. 32. E. Nic. IX. 5. 3. p. 1167. a. 14. — [7]) Pol. III. p. 1287. b. 5. — [8]) Ibid. p. 1287. b. 30.

Gesetz, unumschränkt über Gleiche gesetzt, weder wenn der gute Monarch über Gute, noch ein schlechter über Schlechte, noch als Bester über Tugendhafte herrscht, gut, sondern in jedem Falle eine Ungerechtigkeit ist.[1]). —

Eine so entschiedene Sprache gegen die Gerechtigkeit einer Monarchie unter ähnlichen Bürgern lässt es als Ironie erscheinen, wenn Aristoteles erst behauptet, sie sei die allerbeste Staatsform: denn die Voraussetzung dieses monarchischen Staats ist nur Einen Schritt vom Unmöglichen entfernt, dass ein Einziger sich durch Tugend und Verstand so unendlich vor lauter tugendhaften Bürgern auszeichnen könne, um von Natur zum unumschränkten Herrscher berufen zu sein, wie ein Hirt über Schafe, wie ein Gott über Sterbliche, wie ein Herr über Sklaven, wie das Ganze über den Theil[2]). Die Verlegenheit ist auch darin angedeutet, dass er an zwei Stellen nach der gestellten Voraussetzung sich des Wortes *λείπεται* bedient: es bleibt nichts übrig, als einen Solchen über das Gesetz zu stellen[3]). Und wirklich wird im siebenten Buche erklärt, die Politie sei die absolut beste Staatsform.

Von den richtigen Formen ist nun nach bestehenden Voraussetzungen (*ἐκ τῶν ὑποκειμένων*) die beste, d. h. der absoluten Gerechtigkeit entsprechend:

1) *Basilie*, wenn Einer, an Tugend und Adel die Bürger überragend, die Regierung führt[4]);

2) *Aristokratie*, wenn die Tugend pflegende Menge erträgt und anerkennt, dass tugendhafte Freie über sie nach einer Verfassung regieren[5]);

3) *Politie*, wenn eine einzige, freie und aus Gleichen bestehende kriegerische Volksmenge nach Gesetzen, die auch den Unbemittelten nach ihrem ethischen Werthe einen Antheil an der Regierung gestatten, zu herrschen und beherrscht zu werden versteht[6]).

---

[1]) Pol. III. p. 1287. b. 37. — [2]) E. Nic. VIII. 11. 1. p. 1161. a. 10. Pol. III. p. 1160. a. 35. — [3]) Ibid. p. 1284. a. 3. p. 1287. a. 1. — [4]) Pol. III. 11. p. 1288. a. 8. — [5]) Ibid. p. 1288. a. 9. — [6]) Ibid. p. 1288. a. 12.

B. VON DER ABSOLUT BESTEN VERFASSUNG (*κρατίστη ἁπλῶς, πολιτεία κατ' εὐχήν*).

Die absolut beste Staatsform soll der reinste Ausdruck der Realisation des höchsten menschlichen Gutes auf praktischem Wege sein. Sie ist die Identität des Naturrechts (*ἁπλῶς, φύσει δίκαιον*) mit dem politischen Gesetzesrechte [1]. Sie muss jedem Einzelnen die Glückseligkeit, die er als solcher nicht zu erkämpfen vermag, durch die Staatsgemeinschaft erreichbar machen. Eudämonie ist Eupraxie, Ausübung des Guten, Schönen, Sittlichen; und wie der Einzelne, so bedarf auch der Staat dazu der Tugend und der Klugheit (*φρόνησις*), sie richtig anzuwenden [2]. Deshalb muss der beste Staat voraussetzen, dass die Bürger tapfer, mässig und gerecht sind, denn darin besteht das vorzüglichste Leben [3]. Aber ungeachtet die praktische Entwickelung im Staate zur Autarkie hierdurch eine organische Abrundung erhält, kann sie doch nicht das höchste erreichbare Ziel des Menschen sein. Schon in der nikomachischen Ethik sprach Aristoteles aus, dass die politische Wirksamkeit nur ein Mittel sei, um Musse für die Philosophie (*θεωρία*) zu schaffen. Obgleich die Thätigkeit des Staatsmanns glänzender und grossartiger ist, als die stille Beschaulichkeit [4], so liegt sein Zweck doch jenseit seines Treibens. Niemand wählt den Krieg um des Schlachtens willen, und unterzieht sich den Mühseligkeiten der Staatsgeschäfte aus Liebe zur *λύπη*, die damit verbunden ist; es giebt auch ein ungerechtes Herrschen,

---

[1]) E. Nic. V. 7. p. 1135. a. 5. Es gibt nur eine einzige natürlich beste Staatsform, die diese Identität völlig ausspricht: *ἀλλὰ μία μόνον πανταχοῦ κατὰ φύσιν ἡ ἀρίστη.* — [2]) Pol. p. 1325. a. 22. 32. — [3]) Pol. VII. 1. p. 1323. b. 40., p. 1324. a. 23. — [4]) E. Nic. X. 7. 7. p. 1177. b. 16. — Pol. VIII. p. 1337. b. 38., p. 1338. a. 5.

auch einen ungerechten Krieg, wenn er nicht gegen natürliche Sklaven geführt wird [1]). Zweck, Maass und Ziel aller dieser *πράξεις* ist allein die Theorie, die reine Denkthätigkeit, die sich des Stoffes soviel als möglich entschlägt [2]). (S. ob. S. 12.)

Denn zur Praxis gehört Stoff, zur vollendeten Tugend die angemessene, hinreichende *χορηγία* an äusseren, leiblichen und seelischen Gütern. Ohne Ausübung, ohne Handlung ist keine wahre Tugend; die Handlung als Zweck braucht die Mittel, die ein Werk des Glücks und des Zufalls sind [3]). Der beste Staat wird desshalb ausser seinem nothwendig wesentlichen Inhalte, dass sämmtliche Bürger die grösstmögliche politische Tugend, die ja hier mit der allgemeinen Menschentugend sich völlig deckt, besitzen und ausüben, weil blos dadurch eine allgemeine, jeden Einzelnen umfassende Glückseligkeit möglich ist, nach den *ἐξ ὑποθέσεως* nothwendigen Bedingungen und Voraussetzungen, der Mittel zu seiner *πρᾶξις* bedürfen, welche nicht mehr im Bereiche der menschlichen Kunst und Absicht liegen, sondern ein Gegenstand des Wunsches sind [4]). Ein solcher Wunsch darf nicht klein sein; aber doch auch nicht in die Luft gebaut, sondern immer auf der Erfahrung beruhend muss er die Schranken der Möglichkeit einhalten, was so oft die platonischen Ideale, die voller innern Widersprüche sind, vermissen lassen [5]). Die Schilderung einer solchen, der höchsten Befähigung zur Tugend genügenden Gütermenge und Beschaffenheit, wie sie Aristoteles nicht ohne Lebhaftigkeit der Darstellung im siebenten und achten Buche der Politik versucht hat, liegt jenseit der Untersuchung über seinen Gerechtigkeitsbegriff. Erst die *Verwendung* dieser nothwendigen Mittel (*ἀναγκαῖα, ὧν ἄνευ ἡ πόλις οὐκ ἂν εἴη*), der poetischen Organe für die Praxis des Staats [6]), des Stoffes an

---

[1]) Pol. 1. p. 1256. b. 23. Pol. VII. p. 1324. b. 26., p. 1325. a. 5. — [2]) Metaph. XII. 7. p. 1672. b. 27. — [3]) Pol. VII. 1. p. 1323. b. 27., p. 1325. b. 38. M. Mor. II. 8. p. 1206. b. 34. — [4]) Pol. VIII. p. 1332. a. 29. — [5]) Pol. II. 3. p. 1265. a. 17. VII. 4. p. 1325. a. 39. VII. 8. p. 1328. b. 37. [6]) Pol. VII. 7. p. 1328. a. 28. p. 1325. b. 40.

Land, Besitz, günstigen Verhältnissen und Leuten für die Form, die Vertheilung der Güter an die Person im besten Staat ist Aufgabe der Gerechtigkeit. Aus der Nothwendigkeit ihres Verhaltens zu den Voraussetzungen zu der besten Staatsverfassung lässt sich ein ὅτι und ein πῶς ableiten: 1) *welche Menschen als Bestandtheile des besten Staates, als Bürger betrachtet werden sollen*, und 2) *welche Verfassung sich für sie eignet.*

1) Da die Thätigkeit und der Lebenszweck der Ackerbauer, Metöken, Handwerker und Handelsleute (geschweige der Haussklaven) es ist, für die Bedürfnisse des Lebens, nicht für das εὖ ζῆν; für die Mittel, nicht für den höchsten Zweck besorgt zu sein [1]; und dieselben hindert, durch den Mangel an Musse, einer freieren Lebensart und der politischen Tugend sich zu widmen [2]: so ist es klar, dass sie vom Bürgerrechte des besten Staates ausgeschlossen sein müssen, weil ihnen die Tugend und mit ihr die Befähigung zur Glückseligkeit versagt ist, und der Bürger des besten Staates seinem Begriffe nach beides besitzen soll [3]. Ihr Leben ist unedel (ἀγεννής) [4], weil sie nur untergeordnete Stoffe für das geistige Staatsleben zu liefern im Stande sind. Ihre Güter müssen allesammt den Vollbürgern zufallen, und sie selbst als belebte Besitzstücke Hörige derselben werden [5]: damit diese, von allen Nahrungssorgen befreit, im Wohlstande lebend ihr ganzes Dasein dem Schönen, dem Sittlichen, dem Staatsleben und der theoretischen höchsten Glückseligkeit widmen können. Ein harter Schluss, der indess mit der gleichen strikten Nothwendigkeit ἐξ ὑποθέσεως aus dem bestimmten Begriffe des besten Staates folgt und gesetzt ist, wie die niederen Volksklassen von der Teleologie als nothwendige *Conditiones sine quibus non* des höheren Lebens im Staate gefordert werden [6].

2) Die Folgerung auf die einzig richtige Form des besten Staates schliesst eng mit dem Resultate der Forschung nach

---

[1]) Pol. I. 5. p. 1253. b. 24. — [2]) Pol. VII. 8. p. 1329. a. 1. Pol. II. 6. p. 1269. b. 9. — [3]) Pol. VII. 8. p. 1329. a. 19. — [4]) Pol. p. 1328. b. 40. — [5]) Ibid. p. 1338. a. 35. — [6]) Pol. p. 1269. a. 32.

der Berechtigung zur Stellung des Staatsbürgers zusammen. Alle Bürger müssen im besten Staate gleich tugendhaft sein, um gleiche Glückseligkeit besitzen zu können [1]. Geichheit des moralischen Werthes fordert, dass Alle auf dieselbe Weise freien Spielraum und Möglichkeit erhalten, ihre Tugend auszuüben. Alle Bürger müssen daher an der Regierung Theil haben. Die beste Staatsverfassung im absoluten Sinne ist demnach die *Politie* [2]. Ist daher die hinreichend beste Choregie in einem Staate vorhanden, so ist es Pflicht des Gesetzgebers, die Bürger zur gleichen Tugend zu erziehen und ein politisches Regiment einzuführen. Nur in der Politie ist der Bürger in der vollsten Bedeutung des Wortes möglich [3]. Der gleiche Werth und die gleiche Befähigung Aller fordern, dass die höchsten Aemter den Bürgern abwechselnd zugetheilt werden, da doch nicht Alle zu gleicher Zeit Herrscher sein können [4], und zwar nach ähnlicher oder gleicher Regel; denn Aehnlichen ist das Gleiche gerecht [5]; damit Jeder das Herrschen ebenso wie das Gehorchen lerne, und die Bürgertugend nicht blos besitze, sondern auch ausübe [6]. Der Wechsel der Herrschaft ist durch die natürlichen Altersstufen bezeichnet; es ist *κατ' ἀξίαν* gerecht, dass die Jugend den Krieg versehe und die lästigen Aemter bekleide, die der Freie zu fliehen gewohnt sei, wie die Sicherheits- und Marktpolizei; das Alter aber die Berathung und Beschlussgewalt handhabe [7].

---

[1]) Pol. VII. p. 1324. a. 23., p. 1334. b. 7. — [2]) Ibid. p. 1332. a. 34. — [3]) Pol. III. 1. p. 1275. b. 5. Ebenso ist die grösste Freundschaft in einem Staate von gleich Tugendhaften vorhanden. E. Nic. VIII. 11. 8. — [4]) Pol. p. 1332. b. 41. — *Κατὰ μέρος ἄρχειν.* Pol. II. 1. p. 1261. b. 45. — [5]) Pol. VII. 13. p. 1332. b. 27. — [6]) Oecon. I. M. Mor. 1. 3. 4. p. 1184. a. 14. 31. — [7]) Pol. VII. 8. p. 1329. a. 8., p. 1332. b. 35., p. 1322. a. 22. — Dem aufgestellten Ideal könnte man einwerfen, dass Aristoteles selbst erklärt (Pol. III. 2. p. 1276. b. 37.), es sei unmöglich, dass alle Glieder eines Staates die *ἁπλῶς ἀρετὴ* besässen. Trotzdem ist dies die Voraussetzung des besten Staates. *Bürger*tugend können Alle in Genüge besitzen; nun ist im besten Staat Bürgertugend und allgemeine Tugend dieselbe. So scheint die Lösung darin zu liegen, dass im besten Staate alle Bür-

gibt [1]); und bilden dann als Träger der Staatsthätigkeiten verschiedene Arten der herrschenden Parteien; sodass es z. B. vier Gattungen Krieger gibt, die den vier Erwerbsklassen entsprechen [2]). Nun besteht das Gesetz der parekbatischen Formen nur in Folge einer auf beiderseitigem Geltendmachen der faktischen Macht beruhender Wechselanerkennung und dem ihr entspringenden Vertrage; wenn daher Gesetz in einem parekbatischen Staate beachtet wird, so ist dieser Faktor ein Zeichen, dass die herrschende Partei die andern constituirenden Bestandtheile des Staats nicht vollständig politisch zu vernichten, und das eigenthümlich parekbatische Princip in seiner Reinheit nicht durchzuführen vermag. Denn die egoistischen Bürger solcher Staaten können nur durch eigne Schwäche und Noth davon abgehalten werden, die Gegner zu unterdrücken; Gesetz und Recht sind hier in der That nur eine Erfindung der Schwachen, und aus ihrer Verschwörung gegen die Starken hervorgegangen [3]).

Reichthum und *Armuth*, relativ grosser und relativ kleiner Besitz der Einzelnen in der herrschenden Partei sind die Unterschiede der *Oligarchie* und *Demokratie*; *Ungleichheit* der Rechte ist die nothwendige Folge der ersten, *Freiheit* und *Gleichheit* Kennzeichen der zweiten. Vier Abstufungen lassen sich nach der Quantität des Besitzes im Verhältniss zu seinem Gegentheil in beiden Verfassungen unterscheiden. Mässiger Besitz, besonders Grundeigenthum, hält die Bürger ab, den Staatsgeschäften viel Zeit zu opfern [4]); während ebenso sehr ein übermässiger Reichthum, wie gänzliche Besitzlosigkeit, verbunden mit dem Unterhalt auf Staatskosten die herrschende Partei befähigt, alle politische Macht allein zu behaupten, und übermüthig die Gegenpartei auszuschliessen [5]). Mässiger Besitz der herrschenden Partei wird daher den Gegnern Spielraum verstatten, ihr Gewicht geltend zu machen, die Aufrechthaltung von Gesetzen

[1]) Pol. III. 3. p. 1378. a. 24. — [2]) Pol. VI. 4. p. 1321. a. 5. — [3]) Pol. VI. 1. p. 1318. b. 1. Pol. IV. 5. p. 1293. a. 1. u. 30. — [4]) Pol. IV. p. 1293. a. 6., VI. p. 1319. a. 28. — [5]) Pol. VI. 2. p. 1320. a. 35.

fördern und die Extreme der Oligarchie und Demokratie nähern. Er bildet die Grenze zwischen der banausischen Lebensart, deren Zweck und Beruf die Wirthschaft ist, und der höheren politischen Sphäre, die von der Sorge um Leib und Leben befreit ist. Weil nun die Demokratien Gleichheit eines geringen Besitzes und eine gleichmässig vertheilte Freiheit als Princip aufstellen; so ist auch der Mann aus den niederen Volksklassen Bürger, und macht den Charakter der Verfassung um so entschiedner demokratisch, je unsicherer und geringer sein Besitz ist. Denn in demselben Maasse wächst seine Fähigkeit, viel Zeit auf die Politik zu verwenden und die Möglichkeit, über die anderen Klassen, die an einer solchen Ausdehnung der bürgerlichen Thätigkeit durch ihren Besitz gehindert werden, einen unbestrittenen Vorrang zu gewinnen [1]). Die vier Erwerbsklassen werden hierdurch die charakteristischen Merkmale der Unterarten der demokratischen Staaten bekommen:

1) Census der Bürger nach niederiger Schätzung, Herrschaft des Gesetzes, weil der Census es voraussetzt, ist der Bauern-Demokratie eigenthümlich. Wenn nämlich die Ackerbauer herrschen wollen, so müssen sie alle Diejenigen unterdrücken, die durch Musse und Gelegenheit mehr, als sie, zu politischen Geschäften befähigt sind: alle niederen Klassen [2]).

---

[1]) Pol. VI. p. 1319. a. 40. — [2]) Pol. IV. p. 1291. b. 30. ff. werden fünf Arten Demokratien erwähnt. Indess hat die erste Art davon nur die allgemeinen Kennzeichen einer Demokratie: Arithmetische Gleichheit ohne Rücksicht auf Besitz, Theilnahme aller Bürger an der Regierung, Majoritätsbeschlüsse; keineswegs ein Merkmal, das sie von den andern Arten unterschiede. Es wird ein Ausweg zu suchen sein, dieselbe mit einer andern Spielart zusammen zu werfen, denn Pol. IV. p. 1292. b. 26. u. Pol. VI. p. 1318. b. 6. werden nur 4 Arten in der oben angegebenen Weise aufgezählt, im Anschluss an die verschiedenen Erwerbsklassen. Da nun an jener Stelle vom Gleichgewicht der Armen und Reichen gesprochen wird (τὸ μηθὲν μᾶλλον ὑπάρχειν τοὺς ἀπόρους ἢ τοὺς εὐπόρους, μηδὲ κυρίους εἶναι ὁποτερουσοῦν, ἀλλ' ὁμοίως ἀμφοτέρους; so lässt sich diese ersten Art sehr leicht die Bauerndemokratie unterordnen, die ihre Herrschaft auf gleichmässigen Besitz gründet; während bei der Herrschaft der arbeitenden und besitzlosen Volksmenge von einer

2) Der Census fällt ganz weg; aber das Gesetz wird so beobachtet, dass alle Bescholtenen, alle zur Rechenschaft Gezogenen das Bürgerrecht verlieren [1]).

3) Alle Freie erhalten das Bürgerrecht; weil aber das Bedürfniss der Besitzlosen dadurch *nicht* begünstigt wird, dass die Aemter Gewinn brächten: so ist eine Gewaltherrschaft dem Proletariate versagt, und noch herrscht das Gesetz [2]).

4) Absolute Herrschaft der Majorität nach Beschlüssen (*ψηφίσματα*) über die Gesetze; Despotismus des Volkes, und zwar der untersten Klassen, weil Theilnahme der Besitzlosen und völlige Gleichheit Aller mit Nichtachtung des Besitzes blos dann möglich ist, wenn jene selbst herrschen; sie ist eigentlich gar keine Verfassung mehr, weil nach Vernichtung des Gesetzes nicht einmal das *δίκαιον ἐξ ὑποθέσεως* Anwendung findet; jeder Staatszweck löst sich in Egoismus auf; Demagogen dienen dieser äussersten Demokratie, wie der Tyrannei die Schmeichler [3]).

Die Oligarchien haben zum Merkmal einen grossen, über das Mittelmaass gehenden Besitz: den Reichthum; und nach dessen Unterschieden der Quantität zählen auch sie vier Arten:

1) Durch die noch bedeutende Stellung des mässigen Besitzes veranlasst ertheilt man das Bürgerreht nach einer geringen Schätzung; die ziemlich gleichmässige Vertheilung des Besitzes gibt dem Gesetze, der gegenseitigen Anerkennung Kraft.

2) Kleine Schätzungstaxe der regierenden Partei und Selbstergänzung durch Wahl nach Verdienst (*ἀρετή*) oder Besitz. —

Gleichberechtigung des Besitzes und der Besitzlosigkeit nicht mehr die Rede ist, weil das Recht des Besitzes eben in der grössern politischen Machtstellung sich ausdrücken würde.

[1]) Pol. p. 1292. a. 1. — [2]) Ibid. p. 1292. a. 2. — [3]) Ibid. p. 1292. a. 4. a. 36., p. 1310. a. 34., p. 1312. a. 5., p. 1319. a. 26. Dass die zweite Art der Demokratie die Herrschaft der Handwerker (*τεχνῖται, βάναυσοι*) sei, ist nach Pol. IV. p. 1291. a. 19. und VI. p. 1319. a. 24. ff. ausser Zweifel zu stellen; aber unklar ist es, worin ihr wesentlicher Unterschied von der dritten Art, der Handelsdemokratie bestehe. In dieser letztern

stokraten eigentlich nicht, sowenig wie die Bezeich-
ιγαθοί, die nur dem wahrhaft und allseitig Tugend-
hrt: weil sie immerhin nur eine egoistische Partei
eine gleichberechtigte Volkspartei die Waage hält,
ine rechte organische Verknüpfung der Theile vor-
e[2]); und weil sie neben ihrem Verdienste einer
Tugend noch den Reichthum als Zweck gelten
sie auf die Stufe der verfehlten Formen zurück-
er auch nicht wenig dazu beigetragen hat, ihnen
n zu sichern, weil die nach dem Nutzen und Besitz
ende Menge den Reichthum als höchstes Gut an-
wohnt ist. Die parekbatische Aristokratie unter-
h von der parakbatischen Politie nur dadurch, dass
em demokratischen Princip der Freiheit und Gleich-
m oligarchischen des Besitzes annähert[3]). Reichthum,
l Volksfreiheit bilden die Faktoren ihrer Combina-
Demokratische Elemente sind zu erkennen in der
Kindererziehung, Gleichheit der Lebensweise, in
tlichen Speisungen[5]) und gleicher Tracht[6]), in der
Aller an den controlirenden Staatsbehörden und in
der Senatoren durch das ganze Volk (wie in
oligarchische Elemente in der Wählbarkeit der

Anerkennung. — Nun vereinigen die Mischformen der *Aristokratie und Politie*, welche bei dieser Untersuchung als eine und dieselbe Verfassung gelten können[1]), weil sie kein specifischer Unterschied trennt, ebenso oligarchische, als demokratische Elemente: Freiheit, Gleichheit, (einseitige) Tugend mit Anerkennung ihres Verdienstes, und Reichthum. In ihnen herrscht der mässige Besitz[2]), weil er die Grenze bildet einerseits zwischen der entschiedenen Oligarchie, der Herrschaft des vorwiegenden, übermässigen Besitzes, andererseits der reinen Demokratie, der Herrschaft des geringen Besitzes oder der Armuth. Kein Zweifel daher, dass jene Mischverfassungen die besten sind; denn das Maass, an dem übergrosser, mässiger und mangelnder Besitz im Staate gemessen wird, ist das Gemeinwohl, die Tugend, die Glückseligkeit[3]). Im absolut besten parekbatischen Staate herrscht der Mittelstand, die Klasse des mässigen Besitzes. Er wird am meisten die Tugend üben, weil mässiger (ἱκανός) Besitz derjenige ist, welcher zur Erreichung des höchsten Zwecks gross genug und auch qualitativ geeignet ist; er wird das Recht hüten, um die extremen Parteien im Zaume zu halten, und diese selbst werden durch den entstehenden Antagonismus es willig anerkennen[4]). Uebermässiger Reichthum erzeugt grosse Frevler, drückendes Elend kleine Verbrecher[5]); auf der einen Seite Tyrannen und Despoten, auf der andern Kriecher, Sklaven oder Rebellen[6]). Der Mittelstand allein hat hinreichenden Besitz, um ihn vom Plündern der Reichen abzuhalten, und nicht genug, um Andere zu seiner Beraubung zu reizen[7]). Er wird deshalb, wenn er herrscht, die Gleichheit gegen die Herrschsucht Einzelner, die Freiheit gegen Oligarchen und Despoten, die besitzlose Menge gegen die Reichen in Schutz nehmen[8]). Seine Herrschaft ist die

---

[1]) Pol. IV. 9. p. 1296. b. 3. — [2]) Pol. p. 1295. b. 3. — [3]) Ibid. p. 1295. b. 39. Zeller (S. 538.) nennt Aristokratie *und* Königsherrschaft als die absolut beste Verfassung, scheidet aber nicht, in welchem Sinne beides richtig ist. — [4]) Pol. IV. 9. p. 1295. b. 25. u. 38. — [5]) Ibid. p. 1295. b. 9. [6]) Ibid. p. 1295. b. 13. ff. — [7]) Ibid. p. 1295. b. 24. — [8]) Ibid. p. 1296. b. 38.

Aemter, in der Gewalt Weniger über Leben, Tod und Verbannung[1]). Immer aber bleibt die Gewalt der Parteien die Grundlage aller dieser Vertragsstaaten; was der Willkür (δόξῃ) der Majorität, gleichviel ob nach Zahl oder Gewalt, gutdünkt, gilt als Recht und Gesetz[2]). —

Tyrannis ist die Gewaltherrschaft eines Einzigen über Gleiche und Bessere, die gegen ihren Willen dem Herrscher zu dienen gezwungen werden, und ihm als Sklaven und Werkzeuge gelten[3]). Weil der Tyrann die einzig politisch geltende Partei im Staate bildet, fällt das Gegengewicht der andern Parteien völlig weg, damit zugleich das Gesetz und das Recht und die Frage nach Anerkennung der Macht, da ja kein Freier gern Tyrannen trägt[4]). Zwischen ihm und den Unterthanen besteht keine Freundschaft, sowenig wie zwischen Menschen und Rindern[5]). Daher ist diese Staatsform, die am allerwenigsten des Namens *πολιτεία* würdig ist, die schlechteste und heilloseste[6]).

2. VON DER ABSOLUT-BESTEN (DURCHSCHNITTS-) VERFASSUNG DES PARTEISTAATISCHEN STAATS.[7])

Da die Bürger der verfehlten Staaten Befriedigung ihrer egoistischen Sonderinteressen verlangen, so wird ihnen diejenige Verfassung am meisten genügen, welche alle oder den grössten Theil der Parteizwecke in sich fasst und vereinigt. Sie wird dadurch dem Gemeinwohl am nächsten stehen[8]) und deshalb die verhältnissmässig beste sein. Weil ferner jede Partei politisch wirksam ist, wird hier Gesetz und Recht am meisten in Achtung stehen, als eine Folge der gegenseitigen

---

[1]) Pol. IV. p. 1294. b. 33. — [2]) *Τὸ ὅ, τι ἂν δόξῃ τοῖς πλείοσιν, ἐν ἁπάσαις ὑπάρχει.* Pol. IV. 6. p. 1294. a. 11. VI. 1. p. 1317. b. 5. *Κατὰ τὴν δύναμιν τῶν μετεχόντων ἢ κατά τινα αὐτῶν ἰσότητα ποιοῦσιν.* Pol. p. 1296. a. 8. — [3]) Pol. IV. p. 1295. a. 20. — [4]) Pol. IV. p. 1295. a. 22. — [5]) E. Nic. VIII. 11. 6. p. 1161. a. 32. b. 2. — [6]) Pol. p. 1295. a. 10. E. Nic. p. 1160. b. 8. — [7]) Pol. IV. 9. p. 1295. a. 25. — [8]) Pol. IV. 2. p. 1289. b. 14.

Anerkennung. — Nun vereinigen die Mischformen der *Aristokratie und Politie*, welche bei dieser Untersuchung als eine und dieselbe Verfassung gelten können[1]), weil sie kein specifischer Unterschied trennt, ebenso oligarchische, als demokratische Elemente: Freiheit, Gleichheit, (einseitige) Tugend mit Anerkennung ihres Verdienstes, und Reichthum. In ihnen herrscht der mässige Besitz[2]), weil er die Grenze bildet einerseits zwischen der entschiedenen Oligarchie, der Herrschaft des vorwiegenden, übermässigen Besitzes, andererseits der reinen Demokratie, der Herrschaft des geringen Besitzes oder der Armuth. Kein Zweifel daher, dass jene Mischverfassungen die besten sind; denn das Maass, an dem übergrosser, mässiger und mangelnder Besitz im Staate gemessen wird, ist das Gemeinwohl, die Tugend, die Glückseligkeit[3]). Im absolut besten parekbatischen Staate herrscht der Mittelstand, die Klasse des mässigen Besitzes. Er wird am meisten die Tugend üben, weil mässiger (ἱκανός) Besitz derjenige ist, welcher zur Erreichung des höchsten Zwecks gross genug und auch qualitativ geeignet ist; er wird das Recht hüten, um die extremen Parteien im Zaume zu halten, und diese selbst werden durch den entstehenden Antagonismus es willig anerkennen[4]). Uebermässiger Reichthum erzeugt grosse Frevler, drückendes Elend kleine Verbrecher[5]); auf der einen Seite Tyrannen und Despoten, auf der andern Kriecher, Sklaven oder Rebellen[6]). Der Mittelstand allein hat hinreichenden Besitz, um ihn vom Plündern der Reichen abzuhalten, und nicht genug, um Andere zu seiner Beraubung zu reizen[7]). Er wird deshalb, wenn er herrscht, die Gleichheit gegen die Herrschsucht Einzelner, die Freiheit gegen Oligarchen und Despoten, die besitzlose Menge gegen die Reichen in Schutz nehmen[8]). Seine Herrschaft ist die

---

[1]) Pol. IV. 9. p. 1296. b. 3. — [2]) Pol. p. 1295. b. 3. — [3]) Ibid. p. 1295. b. 39. Zeller (S. 538.) nennt Aristokratie *und* Königsherrschaft als die absolut beste Verfassung, scheidet aber nicht, in welchem Sinne beides richtig ist. — [4]) Pol. IV. 9. p. 1295. b. 25. u. 38. — [5]) Ibid. p. 1295. b. 9. [6]) Ibid. p. 1295. b. 13. ff. — [7]) Ibid. p. 1295. b. 24. — [8]) Ibid. p. 1296. b. 38.

dauerhafteste, weil sie Revolutionen verhindert. Deshalb haben Demokratien, in denen der Mittelstand eine politische Bedeutung besitzt, einen festeren Bestand, als Oligarchien, die ihn ausschliessen[1]). Das Staatsschiff geräth ins Schwanken, sobald eine *ὑπερβολή* oder *ἔλλειψις* des Besitzes, Oligarchie oder Demokratie die Oberhand gewinnt. Hat der Mittelstand kein Gewicht mehr, so tritt sehr leicht die üble Gewohnheit ein, in Extremen zu leben und das Herrschen um jeden Preis für das höchste Gut zu halten[2]).

3. UEBER DIE RELATIV BESTE PAREKBATISCHE VERFASSUNG.[3])

Während bei der Frage über die absolut beste Staatsform nach dem Maassstabe des Gemeinwohls und daher auch der absoluten Gerechtigkeit entschieden werden konnte, welches die Reihenfolge der Staaten in Bezug auf ihre Güte sei, je wie sie sich der Norm näherten, oder sich von ihr entfernten[4]): kommt hier, wo gefragt wird, welche Verfassung bestimmten Verhältnissen der Parteien und Gütermengen die angemessenste sei, da es ja möglich ist, dass jene Durchschnittsverfassung in gewissen Fällen nicht angewandt werden kann, gar nicht mehr ein wirkliches Recht in Betracht, weil auf eine mögliche Aenderung der Verhältnisse Verzicht geleistet ist: sondern, wie die Gewalt und das faktische Dasein eines Zustandes in solchen Staaten die einzige Rechtsquelle (*ἐξ ὑποθέσεως*) bildet: so kann davon gehandelt werden, wie eine Verfassung nach den verschiedenen Voraussetzungen nothwendig beschaffen sein muss, wenn sie nicht blosses Hirngespinst oder von ephemerer Dauer sein, sondern wirkliche Existenzfähigkeit besitzen soll. Das Zeichen der Gewalt, die Majorität kann man nach Quantität und Qualität auffassen. Jene besteht in der

---

1) Pol. IV. 9. p. 1295. b. 34. V. 1. p. 1302. a. 13. — 2) Pol. p. 1296. a. 16. 40. — 3) Pol. IV. 10. *Τίς πολιτεία τίσι, καὶ ποία συμφέρει ποίοις.* p. 1296. b. 3. —

Zahl der Partei im Verhältniss zu den anderen; diese in den verschiedenen, zur Geltung gekommenen Principien und darnach bestimmten Werthen der Bürger, in Freiheit, Bildung, Reichthum und Adel [1]). Soll eins der letztern Elemente herrschen, so muss es auch genügendes Quantum an Zahl und faktischer Stärke besitzen, also Quale und Quantum vereinigen; was ganz dasselbe sagen will, als: jede Partei verdient Herrschaft und Ehre, die sie behaupten kann. Wenn nun Jeder das in anderer Münze (Herrschaft, Aemtern) zurückgezahlt erhält, was er dem Staate an Werth gemäss den verschiedenen Principien und an Machtstellung leistet; und darauf das Bestehen des Staates gegründet ist: so hält das δίκαιον ἀντιπεπονθός den parekbatischen Staat zusammen [2]). Dieser Begriff erhält hier seine angemessene Stelle, wo es blos ein Gewaltrecht gibt; er erfordert nichts weiter, als die äusserliche Wiedervergeltung, das Gleichgewicht des Könnens und Habens, der Kraft und der staatlichen Anerkennung. In der Demokratie muss die Volksmenge Staatsleistungen und Bürgerrecht zugleich inne haben, in der Oligarchie aber von Würden, Gütern und Lasten entledigt sein [3]); da aber keine Partei blos Quantum oder blos Quale ist, so geziemt es auch den Oligarchen, und ist ihr eigner Vortheil, mit dem Volke gewisse Aemter zu theilen. Als Träger des grössten Quantums, insofern es mit dem verhältnissmässig grössten Quale verbunden ist, muss wieder der Mittelstand in's Interesse der herrschenden Partei gezogen werden, wenn die Verfassung Existenz erhalten soll [4]). Jede relativ beste Staatsform muss dasselbe in ihren Verhältnissen erreichen, um zu bestehen, was die κοινοτάτη im Durchschnitt zeigte. Nur Sophistik ist es demzufolge zu nennen, wenn die Vertheidiger der Demokratie oder Oligarchie dazu rathen, das Princip einer jeden Verfassung auf die Spitze zu treiben: in Demokratien numerische Gleichheit auf Kosten des Verdienstes und des Besitzes herzustellen, in Oligarchien Herrschaft der reichen Geschlechter mit Unter-

[1]) Pol. IV. 10. p. 1296. b. 24. — [2]) Pol. II. 1. p. 1261. a. 30. — [3]) Pol. IV. 10. p. 1296. b. 34. b. 40. — [4]) Ibid. p. 1297. a. 6.

drückung der Gemeinen, indem der Arme von Kriegsdienst, Volksversammlung und Gerichtsverwaltung, d. h. vom ganzen positiven Bürgerrechte ausgeschlossen bleibt, weil ihm kein Sold gezahlt wird, während gesetzliche Strafe auf Versäumniss der Gerichtssitzungen und Versammlungen als Mittel dient, die Reichen zur Herrschaft anzuhalten[1]). Solche Maassregeln heben den Staat auf, weil sie die Macht, die Majorität vom Principe, vom Werthe trennen. —

Aristoteles beschreibt nun (*Pol. IV.* 11. 1297. *b.* 35) die Beschaffenheit der einzelnen parekbatischen Formen nach ihren Regierungsmaassregeln, in allen möglichen Abstufungen, von der äussersten, härtesten Oligarchie bis zur völlig fessellosen Demokratie, wie sie hervorgehen aus der Verbindung entweder der demokratischen Verloosung, oder der oligarchischen und aristokratischen Wahl, der grössern oder geringern Anzahl der Bürger mit der berathenden, richtenden und regierenden Gewalt[2]. Ihr Nutzen und ihre Nothwendigkeit ist ihr Recht; deshalb bedient sich Aristoteles hier der Begriffe συμφέρει und ἀναγκαῖον[3]). —

4. Von den Mitteln, die bestehenden Staaten (die παρεκβάσεις) aufrecht zu erhalten.[4])

Da in der Untersuchung über die relativ beste Staatsverfassung schon gezeigt wurde, was die Beschaffenheit eines verfehlten Staates sein müsse, um Existenz erhalten zu können, d. h. um keinen innern Widerspruch in seinen Einrichtungen zu hegen, so ist es nur folgerecht, wenn das fünfte und sechste Buch der Politik, die von den Mitteln ihrer Erhaltung handeln, ganz dieselben Resultate bringen, wie das vierte, die sie jedoch mehr in's Einzelne verfolgen. Um der grössern Genauigkeit

1) Pol. IV. 10. p. 1297. a. 14. V. 7. p. 1308. a. 2., p. 1310. a. 2. Pol. [illegible] b. 26. p. 1320. a. 4. — 2) Pol. VI. 3. p. 1320. b. 14. — [illegible] a. 3. ff. — 4) Buch V.

willen ist hier auf ein reiches historisches Material Rücksicht genommen, zuerst, um die Ursachen, den äussern Anstoss und den Verlauf der verschiedenen Revolutionen kennen zu lernen[1]; sodann, um auf diese Forschung gestützt die Schlüsse ziehen zu können, wie eine jede Staatsform vor Umsturz bewahrt werde. Jede Partei hat blos ihr egoistisches Interesse im Auge. Deshalb ist Einseitigkeit das grösste Verderben, wenn jede Partei in einer gewissen Gerechtigkeit die ganze zu finden meint[2]. Der erste Missgriff führt stets zum schlimmen Ende; was man im Anfang versäumt, um die ganze Gleichheit, die ganze Gerechtigkeit zu erfassen, wird Ursache des Umsturzes[3]. Die Aufstände sind im Ganzen in Demokratien seltener als in Oligarchien, weil die letztern in Demokratien oder auch andere Arten Oligarchie übergehen können[4]; das Volk aber nicht gegen sich selbst eine Revolte anstiften kann. Gewinn und Verlust, Ehre und Ehrlosigkeit sind Antriebe der Umwälzungen; mannigfache Affekte und Gemüthszustände werden die innern Veranlassungen derselben. Armuth und Reichthum, Laster und Tugend sind unvereinbare Gegensätze; die Tugendhaften erheben die wenigsten Aufstände, ob sie gleich die meiste Berechtigung dazu haben[5]; aber die Armen fallen in den Demokratien über die Reichen her, bis sie sich aus Furcht vor fernerer Ausplünderung zusammenrotten und die Volksherrschaft stürzen, oder Demagogen, die zuerst als Anführer im Kampf gegen die Reichen gedient haben, errichten eine Tyrannei[6]. Oligarchien stürzen sich selbst durch Knechtung des Volkes oder Bedrückung der Wohlhabenden, die an der Geschlechterherrschaft nicht Theil haben; oder es bildet sich eine Demagogie aus der Mitte der Oligarchie heraus, stützt sich auf's Volk und endet mit der Tyrannis[7]; oder die

---

[1]) Pol. VI. 3. p. 1319. b. 37. — [2]) Pol. V. 1., VI. 1. p. 1317. a. 5., 3. p. 1320. a. 4. VII. 13. p. 1332. b. 29. — [3]) Pol. VII. 12. p. 1331. b. 26., p. 1297. a. 10. — [4]) Pol. V. 1. p. 1302. a. 9. — [5]) Pol. V. 1. p. 1301. a. 39. Ibid. 2. p. 1303. b. 15., p. 1310. b. 14. — [6]) Ibid. 4. p. 1305. a. 8. — [7]) Ibid. p. 1305. a. 33. b. 23.

umwandelt, während andere Verfassungen gemässigt werden können, ohne doch ihr Wesen zu ändern [1]). Aeusserer Krieg droht hier, wie allen Verfassungen den Untergang, wie einst die Hegemonenstaaten von Hellas ihr Uebergewicht geltend machten und allenthalben übertriebene Verfassungen herstellten [2]). Hass und Verachtung gefährden die Tyrannis zugleich, und die letztere mit grösserem und schnellerem Verderben [3]).

Im Gegensatz der Revolutionen besteht die Rettung der Staaten. Einseitigkeit, Uebertreibung des parekbatischen Princips brachte sie zu Falle: daher sind die Rathschläge, die dahin zielen, nichts werth. Nur eine weise Mischung der mannigfachen egoistischen Zwecke, die vereinzelt nach dem ζῆν streben und wohl gesellschaftliche καταστάσεις [4]), aber keine Staaten hervorzubringen vermögen, in das Gesammtinteresse der Vollgenüge, der Autarkie eines Staates und zur Annäherung an das Gemeinwohl, an das εὖ ζῆν führen, kann die Verfassungen erhalten. Das δίκαιον ἐξ ὑποθέσεως ist wohl das Eigenthümliche, aber nicht das Zuträgliche der parekbatischen Staaten. Freilich das eigentlich Organische des Staates, die Tugend und die Aufopferung fürs Gemeinwesen kann durch solche Mischung noch nicht erreicht werden; aber ein gewisses Ebenmaass wird hergestellt, sowie eine schöne Linie der Nase zur Adler- und Stumpfnase hinneigen kann, ohne die Schönheit gänzlich einzubüssen, wenn die Abweichung nicht übertrieben wird [5]).

Die Tyrannis zu erhalten, gibt Aristoteles zwei Mittel an [6]). Der Inhalt des ersten ist ungefähr folgender: Drei grosse Vorschriften, unter die sich alle einzelnen Maassregeln unterordnen lassen, sind vor Allem zu beachten: gegenseitig unter den Bürgern Misstrauen zu wecken, sie zu thatkräftigem, sittlichem

---

[1]) Pol. p. 1313. a. 8. 14. p. 1295. a. 22. — [2]) Pol. IV. 9. p. 1296. a. 32. [3]) Pol. V. 6. p. 1312. b. 17. 40. — [4]) Pol. p. 1292. b. 35. p. 1300. b. 7. — [5]) Pol. p. 1309. b. 21., p. 1308. a. 5. b. 24. a. 11. ff. — [6]) Pol. V. 9. p. 1313. a. 34.

Handeln zu schwächen, und dem Tyrannen gegenüber in stetem Kleinmuth zu erhalten[1], drei eng verbundene Rathschläge, die das Gemeinwesen, das Gemeinwohl und damit die Sittlichkeit zerstören. Im Einzelnen giebt es folgende Maassregeln der Tyrannei[2]: hervorragende Geister zu unterdrücken; das Selbstvertrauen zu vernichten; Genossenschaften, Geselligkeit und gemeinsame Erziehung zu verbieten, ja selbst wissenschaftliche Zusammenkünfte zu untersagen, weil jedes Zusammenleben Muth und Selbstgefühl weckt; die Fremden zu beaufsichtigen und an Knechtschaft zu gewöhnen, überall Denuncianten und Lauscher anzustellen, so dass der Freund den Freund, das Volk die Reichen, die Reichen sich untereinander angeben; die Vornehmen verarmen zu lassen, um ihnen die Musse zu rauben, an's Wohl des Staates zu denken; drückende Steuern zu verschreiben; Krieg zu suchen, damit das Bedürfniss nach dem Tyrannen nicht schwinde; den Freunden nicht zu trauen; Familienbande zu zerreissen[3]; Sklaven und Weiber zu emancipiren, weil von ihnen kein Aufstand zu fürchten ist[4]; fremde Söldner zur Begleitung und Bedeckung zu nehmen[4], weil sie kein Interesse treibt, Gegner des Tyrannen zu sein.

Diese unmoralischen, den anderwärts ausgesprochenen ethischen Maximen des Aristoteles vollständig zuwiderlaufende Maassregeln haben mannigfache Versuche angeregt[5], eine solche Collision der Ansichten zu lösen, weil im Uebrigen die Politik den ethischen Büchern genau folgt, während hier das gerade Gegentheil eines Zweckes der Glückseligkeit angestrebt wird. Die Lösung scheint folgende zu sein: Die ganze erste Reihe der tyrannischen Mittel ist mit den Worten eingeführt: *ἅτερός ἐστιν ὁ παραδεδομένος καὶ καθ' ὃν διασώζουσιν οἱ πλεῖστοι τῶν τυράννων τὴν ἀρχήν*[6]. Nicht blos die Haltung einer geschichtlichen Herzählung (*παραδεδομένος* = *traditus*, hergebracht), sondern auch die Formeln, welche den Mitteln

[1]) Pol. V. 9. p. 1314. a. 15. ff. — [2]) Ibid. p. 1313. a. 40. ff. — [3]) Ibid. p. 1313. b. 34. — [4]) Ibid. p. 1313. b. 35. — [5]) Ibid. p. 1314. a. 10. — [6]) Ibid. p. 1314. a. 1. 5. u. 13.

als Prädikate dienen: *Ἔστι δὲ πάλαι λεχθέντα, τυραννικόν ἐστι, ἔστι καὶ ὁ τύραννος*, und der Gebrauch der Infinitive zu Subjekten [1]) vermittelt die Erklärung: dass Aristoteles keineswegs eine Vorschrift oder einen Rath damit beabsichtigte, sondern nur historisch berichten wollte, was die Tyrannen bisher zur Erhaltung ihrer Herrschaft versucht haben. Aristoteles verschweigt nicht, die Mittel seien an Schlechtigkeit unübertrefflich. Nicht einmal die Form einer nothwendigen Folge aus dem gesetzten Zwecke lässt sich in den Subjektinfinitiven oder den beschreibenden Prädikaten, die dem Tyrannen ertheilt werden, erkennen, kein *δεῖ*, kein *συμφέρον*, kein *ἀναγκαῖον*, noch weniger ein *δίκαιον*, Ausdrücke, die bei allen Verfassungen üblich sind, wenn ihnen Mässigung angerathen wird, ist zur Anwendung gekommen. Im Gegentheil stehen die angegebenen Maassregeln ganz auf derselben Stufe, wie die Ansichten der Sophisten, die im Excess des Wesens die Erhaltung der Staatsverfassungen erblicken; wohin sie auch ihre Stellung in der äussern Reihenfolge der Untersuchungen, verglichen mit den Abhandlungen über Demokratie und Oligarchie, zu versetzen heisst [2]). Es ist daher ungerecht, dem Aristoteles entweder Inconsequenz seiner Ethik und Politik oder Unsittlichkeit seiner Staatslehren vorzuwerfen.

Der zweite Weg, die Tyrannis zu erhalten, steht in gleichem Range mit den Mässigungsvorschriften der übrigen parekbatischen Formen. Der Tyrann soll keinen grossen Aufwand

---

[1]) *Τὸ τοὺς ὑπερέχοντας κολούειν, τὸ τοὺς ἐπιδημοῦντας φανεροὺς εἶναι* (. 1313. a. 38: 40. b. 6.), *καὶ τὸ μὴ λανθάνειν πειρᾶσθαι — καὶ τὸ διαβάλλειν ἀλλήλους καὶ συγκρούειν* (p. 1313. b. 11. b. 16.) — *καὶ τὸ πένητας ποιεῖν τοὺς ἀρχομένους* (p. 1313. b. 10. b. 19.) — *ἔστι καὶ πολεμοποιὸς ὁ τύραννος* (p. 1313. b. 28.) *καὶ τὰ περὶ δημοκρατίαν δὲ γινόμενα τὴν τελευταίαν τυραννικὰ πάντα* (p. 1313. b. 30. 32.) — *καὶ γὰρ διὰ τοῦτο πονηρόφιλον ἡ τυραννὶς καὶ τὸ μηδενὶ χαίρειν σεμνῷ μηθ' ἐλευθέρῳ τυραννικόν* (Pol. I. 2. p. 1314. a. 1. — *καὶ τὸ χρῆσθαι συσσιτίοις — ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα τυραννικὰ μὲν καὶ σωτηρία τῆς ἀρχῆς, οὐδὲν δ' ἐλλείπει μοχθηρίας* (p. 1313. a. 10. 12.) — [2]) Pol. IV. 11. p. 1297. a. 14. *συμφέρει*: p. 1298. b. 18. 21. 23. *δεῖ*. 35. 36.

machen [1]), an dem das Volk Anstoss nehmen könnte; er soll die Arbeit und die Geschicklichkeit achten [2]); das durch Steuern erpresste Geld nicht an Hetären, Söldner und Künstler verschwenden [3]); Rechnung für seine Ausgaben ablegen [4]); mehr Hausvater als Tyrann sein [5]); die Einkünfte zur Kriegführung benutzen [6]); sich nicht hart, sondern ehrwürdig zeigen [7]), ohne Furcht zu erwecken; Glanz über seine Regierung verbreiten [8]); bei den Weibern Zucht und Häuslichkeit erhalten, weil Mässigung Achtung erwirbt [9]), den Genuss nicht zeigen [10]); sich eifrig und gottesfürchtig stellen, damit das Volk glaube, die Götter stehen mit ihm im Bunde [11]); den vorzüglichsten Geistern mehr Anerkennung gewähren, als sie vom populären Regiment erwarten dürfen [12]); Strafen Andern überlassen, Belohnung selbst austheilen [13]); niemals Einen allein, höchstens Viele zugleich im Ansehen steigen lassen [14]), damit sie sich untereinander beobachten; vor Allem sich vor den Reichen hüten [15]); einem Mächtigen nur allmälig seine Macht rauben; wenn sein Sturz nothwendig scheint [16]); den Ehrgeiz zurückhalten; Wollust nur aus Liebe, Strafe nur aus väterlicher Gesinnung zu üben scheinen [17]); Verunehrungen durch grössere Ehrenbezeigungen wieder ausgleichen [18]); Mörder streng bestrafen [19]); Argwöhnischen schmeicheln; Reiche und Arme im gegenseitigen Frieden erhalten [20]); die Starken zu Hütern des Throns gewinnen [21]); weder Weiber noch Sklaven der Zügellosigkeit überlassen; das Waffentragen nicht verbieten [22]); die Vornehmen zur Freundschaft verbinden [23]); das Volk führen (δημαγωγεῖν) [24]); im Ganzen den *Schein* bewahren, als trüge er fürs Gemeinwohl Sorge [25]).

Wenn diese Mittel auch nicht sittlich zu nennen sind, weil überhaupt die Erhaltung einer parekbatischen Form nicht auf

---

1) Pol. V. 9. p. 1314. a. 31. — 2) p. 1314. b. 1. — 3) b. 2. — 4) b. 4. 5) b. 6. u. 14. — 6) b. 16. — 7) b. 18. — 8) b. 25. — 9) b. 25. 34. — 10) b. 28. 11) p. 1315. a. 1. — 12) a. 4. — 13) a. 6. — 14) a. 8. — 15) a. 9. — 16) a. 12. 17) a. 20. — 18) a. 22. — 19) a. 24. — 20) a. 27. 31. — 21) a. 35. — 22) a. 37. 23) b. 4. — 24) b. 1. — 25) Ibid.

den Zweck des gemeinen Wohls, sondern auf den Nutzen der herrschenden Partei oder des Tyrannen gezielt ist: so scheut sich Aristoteles hier doch nicht, das *δεῖ* anzuwenden[1]), weil das *δίκαιον πολιτικόν*, und mag es auch das am wenigsten Gerechte und dem Gemeinwohl das Fernste sein, hier mit einer äusserlichen Mässigung und wenigstens mit dem *Schein* des Rechtes und der Sittlichkeit eines Hausvaters und Königs verbunden ist[2]).

---

[1]) Pol. p. 1315. b. 1. — [2]) Die zweite Kategorie der Rathschläge hat Macchiavelli ohne Zweifel zum Vorbilde gehabt, wenn man nicht die wunderbare Uebereinstimmung seiner Lehren im Principe mit jenen Partien der Politik aus geistiger Verwandtschaft erklären will. Die sophistischen Vorschläge vermeidet er begreiflicherweise, weil sie die Tyrannis binnen Kurzem dem Untergange entgegen führen, nachdem sie auf die äusserste Spitze getrieben worden. Als Parallelstellen zwischen Aristoteles und Macchiavelli können folgende dienen: *Φαίνεσθαι μὴ χαλεπὸν, ἀλλὰ σεμνόν. ἔστι δὲ τοιοῦτον, ὥστε μὴ φοβεῖσθαι τοὺς ἐντυγχάνοντας, ἀλλὰ μᾶλλον αἰδεῖσθαι.* *Deve nondimeno il Prencipe farsi temer in modo che se non acquista l'amore, e fugga l'odio: per chè può molto bene star insieme, esser temuto e non odiato.* — (Cap. XVII. im Principe). — *Δύο δὲ οὐσῶν αἰτιῶν, δι' ἃς μάλιστ' ἐπιτίθενται ταῖς τυραννίσι, μίσους καὶ καταφρονήσεως κ. τ. λ.* — (Pol. V. 8. p. 1312. b. 17.) — *Fuggire queste cose che lo faccino odioso ò vile.* (Princ. Cap. XIX.) Aber während Aristoteles von den beiden unvermeidlichen Uebeln den Hass der Verachtung vorzuziehen räth, hält Macchiavelli es nicht für unmöglich, beiden zu entgehen: *deve solamente ingegnassi di fuggire l'odio.* — (Cap. XVII.) *Λόγον ἀποδιδόντα τῶν λαμβανομένων καὶ δαπανωμένων· οὕτω γὰρ ἂν τις διοικῶν οἰκονόμος ἀλλ' οὐ τύραννος εἶναι δόξει.* — *Μηδένα τῶν ἀρχομένων ὑβρίζοντα μήτε νέον μήτε νέαν, ἀλλὰ μηδ' ἄλλον μηδένα τῶν περὶ αὐτον. Ὁμοίως δὲ καὶ τὰς οἰκείας ἔχειν γυναῖκας πρὸς τὰς ἄλλας· ὡς καὶ διὰ γυναικῶν ὕβρεως πολλαὶ τυραννίδες ἀπολώλασι.* — *S'astenga dalla robba de' suoi cittadini e de' suoi sudditi e delle donne loro.* — (Cap. XVII.) — *Τὰς κολάσεις πατρικῶς φαίνεσθαι ποιούμενον καὶ μὴ δι' ὀλιγωρίαν.* — *Quando pure gli bi sognasse procedere contro al sangue di qualchuno, farlo quando vi sia giustificatione conveniente e causa manifesta.* (Princ. Cap. XVII.) — *Τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς φαίνεσθαι ἀεὶ σπουδάζοντα διαφερόντως· ἧττον τε γὰρ φοβοῦνται τὸ παθεῖν τι παράνομον ὑπὸ τῶν τοιούτων, ἐὰν δεισιδαίμονα νομίζωσιν εἶναι τὸν ἄρχοντα καὶ φροντίζειν τῶν θεῶν· καὶ ἐπὶ*

5. VON DER CONSTITUIRUNG DER PARENKRATISCHEN STAA[illegible] (πῶς δεῖ κατασκευάζειν, τίνα τρόπον δεῖ καθιστάναι. Pol. VI. 1317. a. 15. IV. 1289. b. 20).

Hier wird der Tyrannei nicht mehr gedacht; sie hat nur Eine Form und nur eine einzige Weise, sich einzurichten, denn schon hinreichend in den Mitteln zu ihrer Erhaltung bedacht ist, und wie die Herrschaft über Sklaven keiner Kunst bedarf, sondern der Gewalt und des Egoismus (*Pol. I.* 1255. *b.* 20). Verschiedenheit der Form ist bei ihr, die nur Einen Bestandtheil politischer Geltung hat, nicht denkbar. (*Pol.* 1316. *b.* 30).

Die Methode der Erhaltung giebt die allgemeinen Regeln für die Einrichtung der einzelnen Demokratien und Oligarchien

---

βουλεύουσιν ἧττον ὡς συμμάχους ἔχοντι καὶ τοὺς θεούς. — Paia a vederlo ed udirlo tutto pietà, tutto fede, tutto integrità, tutto humanità, tutto religione, e non è cosa più necessaria a parere d'havere, che questa ultima qualità. (Princ. Cap. XVIII.) — *Τοὺς μὲν γνωρίμους καθομιλεῖν, τοὺς δὲ πολλοὺς δημαγωγεῖν. — Non far cadere in disperazione i grandi e di satisfare al popolo e tenerlo contento.* (Princ. Cap. XIX.) — *Τὰς μὲν τιμὰς ἀπονέμειν αὐτόν, τὰς δὲ κολάσεις δι' ἑτέρων ἀρχόντων καὶ δικαστηρίων. — Gli Prencipi debbono le cose di carica fare sumministrare ad altri, e quelle di grazie a lor medesimi.* (Cap. XIX.) — *Πάσης μὲν ὕβρεως εἴργεσθαι — τῆς τε εἰς τὰ σώματα κολάσεως καὶ τῆς εἰς τὴν ἡλικίαν. — Non fare ingiuria ad alcun di coloro de' quali si serve e che egli ha d'intorno al servizio.* (Cap. XIX.) — *Ἐπιμέλειαν ποιεῖσθαι τῆς πολιτικῆς (ἀρετῆς) καὶ δόξαν ἐμποιεῖν περὶ αὐτοῦ τοιαύτην. — Nissuna cosa fa tanto stimare un Prencipe quanto fanno le grandi imprese ed il dare di se esempi rari — si debba ingegnare dare di se in ogni sua azione fama di grande ed eccellente* (Cap. XXI.). — *Τούς τε ἀγαθούς περί τι γινομένους τιμᾶν οὕτως, ὥςτε μὴ νομίζειν ἄν ποτε τιμηθῆναι μᾶλλον ὑπὸ τῶν πολιτῶν αὐτονόμων ὄντων. — Deve mostrarsi amatore delle virtù ed honorare gli eccellenti in ciascuna arte.* (Cap. XXI.) — *Κατασκευάζειν δεῖ τὴν πόλιν καὶ κοσμεῖν, ὡς ἐπίτροπον ὄντα καὶ μὴ τύραννον. — Dare di se esempio d'umanità e magnificenza, tenendo nondimeno sempre ferma la maestà della sua.*

her: die Gesetze derselben haben das Princip der Mässigung auf allen Punkten durchzuführen. Wenn die Kennzeichen der Demokratie als einer specifisch parekbatischen Form waren: absolute Gleichheit, Herrschaft der Kopfmajorität, Willkür und Ungebundenheit des Einzelnen, Loosen um die Staatsämter, schneller Wechsel der Stellenbesetzung, Theilnahme Aller an Gericht und Versammlung mit voller Gewalt der Entscheidung; Armuth der Staatsglieder, da die Menge selten reich ist; niedrige Gesinnung, wie sie das Handwerk mit sich zu bringen pflegt[1]: so wird die beste der vier Demokratien diejenige sein, welche diese Symptome am mindesten zeigt, und durch Mischung anderer Elemente, des Besitzes und der Tugend in ihrer Schroffheit gemildert wird; nämlich, wie wir sahen, die Bauerndemokratie[2]). Um sie herzustellen, muss der Grundbesitzer auf ein Maass beschränkt werden, oder ihm die Mehrerwerbung nur in einer gewissen Entfernung von der Stadt oder vom Staate gestattet sein; oder die Güterveräusserung verboten werden. Die zweitbeste Demokratie (welche in den oben erwähnten Eintheilungen mit der ersten in Eine Art zusammengefasst wird) ist die der Hirten[3]). Sie schützt das Zerstreutleben vor der Verschlechterung, der die Handwerker-, Handels- und Arbeiterstaaten zur Beute fallen[4]). — Die letzte, äusserste, übertriebenste Demokratie (den Proletarierstaat, Ochlokratie) einzurichten[5]), kann man von der Tyrannis absehen[6]); beide Formen sind Vernichtung des Gemeinwesens; beide können in ihrer ganzen Härte nur durch jene sophistischen Regeln bestehen, die sie als Staaten aufhebt: soviel Unfreie zu Bürgern zu bestimmen, bis die Reichen durch die numerische Ueberzahl erdrückt werden; Familien- und Stammverbindungen aufzulösen; Sklaven, Weiber und Kinder der Zügellosigkeit zu überlassen; völlige Unordnung (τὸ ζῆν ἀτάκτως) herzustellen[7]). Aber will man den Staat nicht ins

---

[1]) Pol. VI. 1. p. 1317. b. 22. 25. 28. — [2]) Ibid. p. 1319. a. 6. — [3]) Ibid. a. 19. — [4]) Ibid. a. 24. — [5]) Ibid. b. 1. — [6]) Ibid. b. 27. — [7]) Ibid. b. 23 25. 28.

IV.

DAS GERECHTE IN DER HOMONYMEN BEDEUTUNG.

Ausser der Staatsgemeinschaft (mag ihr politisches Recht eine **φυσικόν** oder **νομικόν** sein) wird der Gerechtigkeitsbegriff noch auf Verhältnisse übertragen, denen er nur um der Aehnlichkeit der Beziehungen, nicht um der Gleichheit des Wesens willen beigelegt werden kann [1]; nämlich auf die zwischen *Vater* und *Sohn*, *Mann* und *Weib*, *Herr* und *Sklave* (**πατρικόν, γαμικόν, δεσποτικόν**) [2], die als Theile der Oekonomie sich von der Staatsgemeinschaft dadurch unterscheiden, dass sie nicht **πρὸς ἕτερον**, unter Freien und Gleichen, unter vollgültigen Personen, sondern in der grösseren oder geringeren teleologischen Unterordnung des einen Gliedes unter das andere bestehen [3]. Nur der Bürger oder der Hausherr besitzt Freiheit und Selbständigkeit und demzufolge Macht, über die andern Menschen zu verfügen, wie über einen Theil oder ein Mittel seiner selbst. Aber obgleich diese untergeordneten Menschen auch keine individuellen Selbstzwecke haben, sondern nur mit dem Hausherrn eine Entelechie bilden; so kann man sie doch ebenso gut in gewissem Sinne als **ἕτεροί τινες** von einander gesondert sich gegenüberstellen, wie ein abstraktes Verhältniss zwischen den Theilen der Seele fingirt wird, und darauf eine Gemeinschaft mit einem gewissen Rechtsverhältniss, sowie eine Freundschaft gründen, wie sie unter Ungleichen durch Bedürfniss und später

---

[1] *Δίκαιον κατὰ μεταφοράν, ὁμωνυμίαν, καθ' ὁμοιότητα.* E. Nic. V. 1. p. 1129. a. 28. V. 6. 4. p. 1134. a. 29. V. 11. 9. p. 1138. b. 5. M. Mor. I. 33. p. 1194. b. 5. — [2] Pol. I. 2. p. 1253. b. 8. — [3] *Καθ' ὑπεροχήν.* E. Nic. V. 6. 9. p. 1134. b. 9. VIII. 11. 6. p. 1161. b. 2. E. Eud. VII. 13. p. 1238. b. 33. p. 1239. a. 4.

der Begriff der Gemeinschaft am meisten realisirt wird [1]). Demokratie führen die unordentlichen Wirthschaften [2]).

2) Die Vernunft des *Kindes* ist unvollendet; es ist eine Person, ein Bürger *ἐξ ὑποθέσεως* [3]), wie die Existenz des Keims vom Begriffe des Baumes abhängig ist; und deswegen verdienen die Gesetzgebungen Tadel, die über Kinder und Weiber, die grösste Hälfte der Staatsgenossen, keine Erziehungsgesetze anordnen [4]). Nur dadurch kann der Einfluss auf die nachwachsende Generation der Bürger dem Staate gesichert werden; nicht aber, wenn die Hausväter in der Weise der Kyklopen ihre Familien regieren [5]).

3) Von grosser Bedeutung ist die Auffassung des *Sklaven*verhältnisses als vollkommner Ausdruck der hellenischen Anschauung desselben und als Gegenstand der Kritik und der mannigfachsten Angriffe bis auf unsere Tage herab. Mit grosser Schärfe und wissenschaftlicher Strenge führt Aristoteles den Beweis für das natürliche Recht zu einer gewissen Sklaverei. Es gibt indess auch Sklaven wider die Natur, wie es im Kriege sich oft ereignet, dass tugendhafte Männer in einem ungerecht von den Feinden begonnenen Kriege durch die Uebermacht derselben bezwungen und gefangen genommen werden [6]). Der natürliche Sklave aber hat wohl Vernunft, und mehr davon als das Kind [7]); jedoch nur zum Aufnehmen der Befehle des Herrn; und verhält sich deshalb zu seinem Herrn, der die politische Regentenvernunft (die Grundlage der wahren Sittlichkeit) besitzt [8]), wie der Leib zur Seele, wie Begehrung zur Vernunft, wie Mittel zum Zweck, wie Theil zum Ganzen [9]). Er ist ein trennbares und getrenntes Werkzeug, wie der Körper ein ungetrenntes; das Werzeug ist ein lebloser Sklave, der Sklave ein belebtes Werkzeug des Herrn [10]). Der Beweis des Rechts der

[1]) E. Nic. VIII. p. 1159. b. 32. — [2]) E. Nic. p. 1161. a. 6. — [3]) Pol. p. 1260. a. 14. b. 13., p. 1269. b. 18., p. 1270. a. 11., p. 1278. a. 5. — [4]) E. Nic. p. 1180. a. a. 26. 30. — [5]) E. Nic. X. 9. 13. Pol. VIII. p. 1337. a. 27. — [6]) Pol. p. 1255. a. 26. — [7]) Pol. p. 1260. a. 12. — [8]) Pol. p. 1254. a. 36. b. 4., p. 1254. b. 16. — [9]) Pol. p. 1241. b. 17., p. 1253. b. 32., p. 1254. a. 11. E. Eud. VII. 9. a. a. O. — [10]) Pol. I. 2. p. 1253. b. 32.

und Ziel von Natur das ἄλλου εἶναι ist [1]). Die natürlichen Sklaven sind die Barbaren, die für das organische Herrschen untauglich, nicht viel besser, oft schlechter sind als die Hausthiere, deren ganze Thätigkeit im Gebrauch des Körpers aufgeht [2]). Die nördlich wohnenden von ihnen haben viel Muth und Kraft, aber wenig Einsicht, die Orientalen sehr viel Einsicht und hohe Cultur, aber keinen Muth und keine Kraft; sodass jene aus Uebermuth und Streitlust, diese aus Kriecherei zu keiner Staatenbildung kommen [3]). Da sich bei ihnen eine Herrschervernunft und ein βουλευτικὸν κύριον nicht ausbilden hann, so haben sie nur einen homonymen Staat, in welchem Sklaven über Sklaven herrschen [4]). Auch das Weib muss bei ihnen eine Stufe niedriger zu stehen kommen, und zur Sklavinn werden; denn den Männern fehlt der Adel der Seele [5]). Die Natur hat sich auch bemüht, die Körper verschieden zu machen von denen der Freigebornen, so wie die Seelen; doch gelang es nicht immer [6]). Sklaven- und Tyrannenherrschaft haben gar nichts Sittliches. Deshalb freut sich der Tyrann über nichts Ehrbares [7]). Aber jede Sklaverei der Freigebornen ist ein Unrecht und nur κατὰ νόμον gerecht, obgleich der Sieger durch den blossen Vortheil der Gewalt ein Gut und damit ein gewisses Recht vor dem Besiegten voraus hat (*Pol. I.* 1255. *a.* 12. *VII.* 3. 1325. *a.* 26.). — Freigeboren ist nur der Hellene; er nur hat von der Natur die günstige Beschaffenheit der Seele und des Leibes erhalten, die Muth und Einsicht und Herrschervernunft verbindet, und ihn zur Sittlichkeit der Staatengründung befähigt, als der sicheren und einzigen Brücke zur menschlichen Glückseligkeit und der nothwendigen Vorstufe zur göttlichen, philosophischen Anschauung, aus der den Göttern der Nektar fliesst; als dem Wege zum Nus, der Gottheit selbst [8]). —

---

[1]) Pol. 1. p. 1254. a. 17., p. 1254. b. 20. — [2]) Pol. p. 1252. b. 9. p. 1255. a. 29. — [3]) Pol. VII. 6. p. 1327. b. 23. — [4]) Pol. I. p. 1252. b. 6. [5]) Pol. I. p. 1252. b. 5. — [6]) Pol. I. p. 1254. b. 27., p. 1255. b. 2. — [7]) Pol. I. p. 1255. b. 33. V. 9. p. 1314. a. 5. — [8]) M. Mor. II. 7. p. 1205. b. 13.

innerhalb des Systems Statt haben würden. Zu den bekanntesten Angreifern gehören Hugo Grotius und Christian Garve.

Wenn der Erstere in den *Prolegomenis* zum *Jus belli et pacis* § 43 die Lehre, dass die Tugenden μεσότητες seien, dadurch zu widerlegen sucht, dass er von einzelnen Beispielen Widersinnigkeiten aufzuweisen bemüht ist: so könnte das Princip trotz der vielleicht von Aristoteles unrichtig angewandten Beispiele Wahrheit behalten, wenn es im Wesen und Begriffe der Tugend begründet wäre. Zu jenem Auswege braucht man noch nicht zu flüchten, um den Aristoteles zu vertheidigen; da Grotius zum Theil die Bedeutungen einiger Wörter, wie πάθος (als Affekt) und θυμός (als Zorn) zu eng fasst; zum Theil den eigentlichen Kern der Lehre, das Maass des höchsten Zweckes und der Vernunft nicht beachtet. Im § 44 fährt er fort: Insbesondre sei das Princip in der Anwendung auf die Gerechtigkeit falsch, da Aristoteles, der die Mitte in den Affekten und Handlungen selbst nicht habe finden können, sie in den Sachen gesucht habe, wodurch er von einem *Genus* auf's andre springe; 2) sei der Begriff: sich zu wenig zutheilen von dem, was Einem selbst gehört, unrichtig, weil Gerechtigkeit Enthaltsamkeit vom fremden Gut sei; 3) fehle er, wenn er den Ehebruch aus Begierde, den Mord aus Zorn nicht zur Ungerechtigkeit im engeren Sinne zähle, da Unrecht ohne Rücksicht auf das Motiv der Handlungen in der Usurpation des fremden Gutes bestehe. —

Im § 45 führt er an, manche Tugenden beruhten in der höchstmöglichen Anstrengung, wie man Gott nicht zu sehr verehren könne und die Sünde nicht genug hassen; was Aristoteles selbst schon dadurch entkräftet, dass er selbst die Tugenden für ἀκρότητες erklärt, wenn einmal die am Zweck gemessene Handlung und Gesinnung für lobenswerth erachtet werden, und an einem andern Orte sagt, das Schöne (also auch die Tugenden) sei um so nützlicher und lobenswerther, je mehr man es steigere[1]).

---

[1]) S. oben S. 2. und 24. Anmerk. 3.

V.

Ein philosophisches System kann auf zweierlei Weise der Kritik unterworfen werden: entweder durch einen Angriff auf das oberste Princip und Entgegensetzung eines richtigeren Systems, oder durch Nachweisung einzelner Widersprüche innerhalb der Lehrsätze selbst. — Die Ethik des Aristoteles als System steht und fällt mit seiner Teleologie[1]), die man ebensosehr in den physischen und metaphysischen Schriften, die aufs Genauste mit den ethischen ein organisches Ganze einer Philosophie zeigen, zu bekämpfen haben würde. Eine solche Kritik liegt jenseit der vorliegenden Aufgabe, die aristotelische Lehre von der Gerechtigkeit historisch darzustellen. Was aber die Kritik der einzelnen Ansichten betrifft, die man bisher auszuüben versucht hat: werden die Angriffe auf die Richtigkeit und innere Uebereinstimmung derselben zum grossen Theil durch eine genauere Forschung nach dem Sinne des Textes und durch den Umstand beseitigt, dass sie sehr oft aus den Sätzen völlig fremdartigerSysteme entnommen sind und deshalb keinen Anspruch machen können, Widersprüche aufzudecken, die doch nur

---

[1]) Die Teleologie des Aristoteles hat sich in den späteren Rechtslehren bis auf die neueste Zeit behauptet, sogar in Schulen, die sie im Princip gar nicht anerkennen wollten. So Grotius und Pufendorf. Das Naturrecht stützt sich auf den Begriff des menschlichen Zweckes (φύσις — τέλος); desgleichen ist der Staat eine Entelechie bei Aristoteles. Grotius kennt inconsequenterweise ein Naturrecht (ohne tiefere Begründung), aber sein Staat ist Vertragsstaat, also eine παρέκβασις des Aristoteles. Wie das Naturrecht, so haben jene Staats- und Rechtslehrer auch den Begriff der Billigkeit in der aristotelischen Bedeutung beibehalten, der sich ja auf jenes stützt. In neuerer Zeit, wo man am Naturrecht zu zweifeln begonnen, hat man auch einen neuen Begriff der Billigkeit aufgestellt, der das epanorthotische und vergeltende Gerechte umfasst.

innerhalb des Systems Statt haben würden. Zu den bekanntesten Angreifern gehören Hugo Grotius und Christian Garve.

Wenn der Erstere in den *Prolegomenis* zum *Jus belli et pacis* § 43 die Lehre, dass die Tugenden μεσότητες seien, dadurch zu widerlegen sucht, dass er von einzelnen Beispielen Widersinnigkeiten aufzuweisen bemüht ist: so könnte das Princip trotz der vielleicht von Aristoteles unrichtig angewandten Beispiele Wahrheit behalten, wenn es im Wesen und Begriffe der Tugend begründet wäre. Zu jenem Auswege braucht man noch nicht zu flüchten, um den Aristoteles zu vertheidigen; da Grotius zum Theil die Bedeutungen einiger Wörter, wie πάθος (als Affekt) und θυμός (als Zorn) zu eng fasst; zum Theil den eigentlichen Kern der Lehre, das Maass des höchsten Zweckes und der Vernunft nicht beachtet. Im § 44 fährt er fort: Insbesondre sei das Princip in der Anwendung auf die Gerechtigkeit falsch, da Aristoteles, der die Mitte in den Affekten und Handlungen selbst nicht habe finden können, sie in den Sachen gesucht habe, wodurch er von einem *Genus* auf's andre springe; 2) sei der Begriff: sich zu wenig zutheilen von dem, was Einem selbst gehört, unrichtig, weil Gerechtigkeit Enthaltsamkeit vom fremden Gut sei; 3) fehle er, wenn er den Ehebruch aus Begierde, den Mord aus Zorn nicht zur Ungerechtigkeit im engeren Sinne zähle, da Unrecht ohne Rücksicht auf das Motiv der Handlungen in der Usurpation des fremden Gutes bestehe. —

Im § 45 führt er an, manche Tugenden beruhten in der höchstmöglichen Anstrengung, wie man Gott nicht zu sehr verehren könne und die Sünde nicht genug hassen; was Aristoteles selbst schon dadurch entkräftet, dass er selbst die Tugenden für ἀκρότητες erklärt, wenn einmal die am Zweck gemessene Handlung und Gesinnung für lobenswerth erachtet werden, und an einem andern Orte sagt, das Schöne (also auch die Tugenden) sei um so nützlicher und lobenswerther, je mehr man es steigere[1]).

---

[1]) S. oben S. 2. und 24. Anmerk. 3.

Der § 44 wirft dem Gerechtigkeitsbegriffe vor, er folge einem andern Eintheilungsprincipe als die übrigen Tugenden: diese seien die Mitte im Continuum der „Affekte,“ die Gerechtigkeit die Mitte in ihren Objekten. Aristoteles legt den Begriff der Mitte an das Wesen jeder Tugend; die subjektiven Tugenden sind wesentlich Verhältnisse der Seelenvermögen in einer und derselben Person, die Gerechtigkeit Verhältniss πρὸς ἕτερον; die Objekte oder Güter sind sein Medium und daher das specifische Merkmal der Gerechtigkeit, und mit der Verschiedenheit des Wesens muss der Maassstab der μεσότης an andre Merkmale angelegt werden.

Wenn Grotius es für unmöglich hält, dass Jemand, der sich von dem Seinigen zu wenig gebe, Unrecht begehe, weil Gerechtigkeit nur *abstinentia alieni* sei: so nimmt er eine ganz andere Definition der Gerechtigkeit an[1]), als Aristoteles, der es Recht nennt, dass Jeder soviel Güter habe, als seinem moralischen Werthe im Verhältniss zu Anderen zukomme: deshalb kann man sich auch weniger zutheilen, als die Analogie fordert.

Auch der Einwand, es sei falsch, einen Mord aus Zorn, einen Ehebruch aus Begierde für keine Ungerechtigkeit zu halten, trifft den Aristoteles nicht: jede zornige Handlung gegen einen Andern gehört bei ihm in's Gebiet der allgemeinen Ungerechtigkeit, soweit sie *zornig* ist; insofern aber durch sie das Güterverhältniss der Personen zerstört wird, behauptet auch Aristoteles, sie sei ungerecht im engern Sinne.

Auf ganz ähnliche Weise greift Christian Garve in der Einleitung zu seiner Uebersetzung der nikomachischen Ethik die Lehre von den Tugenden als *μεσότητες* an (S. 9. u. ff.). In Bezug auf die Gerechtigkeit sagt er:

„Ausserdem gibt es aber auch noch eine Tugend, welche blos in Unterlassungen besteht (die *abstinentia alieni* des

[1]) Rhet. I. 9. p. 1366. b. 9.: *Ἔστι δὲ δικαιοσύνη μὲν ἀρετή, δι' ἣν τὰ αὑτοῦ ἕκαστοι ἔχουσι, καὶ ὡς ὁ νόμος· ἀδικία δὲ δι' ἣν τὰ ἀλλότρια, οὐχ' ὡς ὁ νόμος.*

nicht genügen. Solchem Rechte ist auch eine unorganische Bildung, wie ein Communistenstaat, möglich, den er im zweiten Buch der Politik so scharf bekämpft und rücksichtslos blosstellt. —

Noch zweierlei hebt man hervor, was dem ethisch-politischen Systeme des Aristoteles zum Nachtheile gereichen soll: erstens die Vertheidigung und wissenschaftliche Begründung der Sklaverei, ohne jedoch an der logischen Strenge des Beweises einen Fehler nachweisen zu können, so lange man das oberste Princip der Teleologie, auf welches sich auch die Psychologie des Aristoteles stützt, unangegriffen lässt[1]; zweitens den Abschluss und die Vollendung der praktischen Sittlichkeit im Staate. Gegenüber den modernen Ideen des Kosmopolitismus und der

---

[1]) Die Schlussfolgerung des Beweises ist diese:

I. Nur der ἀρχικὸς λόγος befähigt zur Staatenbildung.
Die Barbaren haben keinen ἀρχικὸς λόγος.
Also haben die Barbaren keine Staaten.
Nur Staatsglieder können Selbstzwecke, Selbstthätigkeiten (πράξεις) ausüben.
Daher sind die Barbaren keine Selbstzwecke, sondern Mittel Anderer.

II. Jeder Mensch ist seinen Zweck werth;
Der Zweck des Menschen beruht auf seinen Thätigkeiten.
Der Sklave verrichtet Thätigkeiten πρὸς τὴν πρᾶξιν (poetische).
Also ist der Sklave Mittel des Andern; d. h. jeder Mensch, der Mittel des Andern ist, ist ein Sklave.
Barbaren sind Mittel des Andern.
Also sind die Barbaren natürliche Sklaven. —

Ungewiss kann es bleiben, ob im vordersten Syllogismus der Mangel der Herrschervernunft eine Folge des Mangels am politischen Leben ist, weil erst die Thätigkeiten die Gesinnung und den Werth bilden, oder ob der natürliche Mangel der Herrschervernunft, also ein specifischer Unterschied der Menschen, die Barbaren an der Staatenbildung hindert. — Ritter (Gesch. der Philos. III. S. 353) und nach ihm Zeller (a. a. O. II. S. 530) meinen einen richtigern Schluss aus den Prämissen des Aristoteles ziehen zu können, als er selbst, der zu sehr von griechischer Sitte und Denkweise beherrscht worden sei, nämlich, dass der Mensch als solcher eben nicht Sklave sein könne. Aber auch innerhalb der menschlichen Vernunft gibt es dem Aristoteles Unterschiede.

Ich, Hermann Adolph Fechner, bin am 6. August 1834 zu Görlitz in der Oberlausitz geboren, und gehöre der evangelisch - lutherischen Confession an. Mein Vater, Carl August Fechner, ist Oberlehrer an der höheren Bürgerschule zu Görlitz. Meine Mutter, Pauline Ulrike, geb. Skadok, verlor ich 1839 durch den Tod. Von meinem siebenten bis elften Jahre besuchte ich die höhere Bürgerschule meines Geburtsortes, welcher der Direktor Herr Prof. Kaumann vorsteht, von Ostern 1845 bis Ostern 1852 die vier oberen Klassen des dortigen Gymnasiums unter dem damaligen Rektor Prof. Dr. Anton. Nachdem ich das Zeugniss der Reife erhalten, begab ich mich zuerst auf die Universität Leipzig, um mich dem Studium der *Geschichte* und Geographie zu widmen, und damit das der klassischen Philologie und Philosophie zu verbinden. Nach Verlauf von zwei Jahren setzte ich ein Jahr lang meine Studien in Berlin fort, nachdem ich unter dem Rektorate des Herrn Prof. Encke und dem philosophischen Dekanate des Herrn Prof. Trendelenburg inskribirt worden. Ostern dieses Jahres siedelte ich auf die hiesige Universität über, wo ich vom Rekt. Magnif. Herrn Prof. Dr. Braniss immatrikulirt und vom Dekan der philosophischen Fakultät Herrn Prof. Dr. Bernstein in dieselbe aufgenommen wurde. In Leipzig hörte ich historische Vorlesungen bei den Herren Prof. Wuttke und Wachsmuth, philosophische bei den Herren Prof. Hartenstein, Drobisch und Fechner, national-ökonomische und politische bei Roscher und Bülau, philologische und literarhistorische bei G. W. Nitzsch, A. Westermann, Stallbaum und

THESEN:

1. Der Begriff der Billigkeit als einer verbessernden Gerechtigkeit bedarf einer Umänderung, sobald man das Naturrecht, als auf einer immanenten Zweckbestimmung des Menschen beruhend, leugnet.
2. Der psychologische Deternimismus und die Leugnung der Willensfreiheit gafährden die Sittlichkeit auf keine Weise.
3. Die herbart'sche Ethik kann als Fortbildung der spinozistischen Ethik betrachtet werden.
4. Die Psychologie allein kann zwischen Realismus und Idealismus nicht entscheiden.
5. *Eth. Nicom.* V. 9. p. 1137. a. 4—30. Bekk. ist hinter p. 1136. a, 9. B einzuschalten.
6. Buch VII u. VIII der *Politik* des Aristoteles gehören hinter Buch III.
7. Bei den Deutschen des Tacitus ist zwischen *dux* und *princeps* kein Unterschied zu machen. — Der Adel war kein geschlossener erblicher.
8. *Savonarola*'s Untergang wurde durch politischen Streit herbeigeführt.
9. Irrthümliche Ansichten verleihen dem Geschichtschreiber höheren Werth, als unselbständiges Compiliren.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Pappenheim, Eugen.

QUAESTIONIS DE NECESSITATIS APUD ARISTOTELEM NOTIONE PARTES QUAEDAM.

DISSERTATIO
INAUGURALIS PHILOSOPHICA
QUAM
VENIA ET AUCTORITATE
AMPLISSIMI PHILOSOPHORUM ORDINIS
IN
ACADEMIA
FRIDERICIANA HALENSI CUM VITEBERGENSI
CONSOCIATA
AD
SUMMOS IN PHILOSOPHIA HONORES
RITE CAPESSENDOS
UNA CUM THESIBUS
DIE VI. M. MAII A. MDCCCLVI.
HORA XI.
IN AUDITORIO MAXIMO
PUBLICE DEFENDET

AUCTOR
EUGENIUS PAPPENHEIM
RATIBORIENSIS.

ADVERSARII ERUNT:
F. BRESLER, PHIL. DR.
F. GLOËL, PHIL. CAND.
G. WEICKER, THEOL. ET PHIL. STUD.

BEROLINI
TYPIS EXPRESSIT FR. GUIL. NIETACK.

AVUNCULO TUTORI FAUTORI

BERNHARDO GUHRAUER

HASCE

STUDIORUM PRIMITIAS

SACRAS ESSE VOLUIT

AUCTOR.

CAPUT I.

§. 1.

Priusquam *ἀνάγκης* apud Aristotelem notionem investigemus, quid de vocis origine ille censuerit disquirere operae pretium videtur. Primariam enim ac propriam si quam ejus voluit vim, ex ipsa radice expedire eum oportuit. Quare quod liber *περὶ κοσμοῦ* inscriptus, qui unicus hac re nos adjuvat, suspicione subjectionis laborat[1]), haud parum dolemus. Quam vero dubitationem excutere quoniam a re nostra est, si libri suspecti locum, qui optime cum aliis Philosophi placitis consentiat, de *ἀνάγκης* voce consulo, ne aequo fidentius niti judicer incertis, non vereor. Verba illa dico, quae leguntur cap. 7. *Εἷς δὲ ὢν* (sc. *ὁ θεὸς*) *πολυώνυμός ἐστι* .... *καλοῦμεν δὲ αὐτὸν καὶ Ζῆνα καὶ Δία* .... *οἶμαι δὲ καὶ τὴν ἀνάγκην οὐκ ἄλλο τι λέγεσθαι πλὴν τοῦτον, οἱονεὶ ἀκίνητον*[2]) *οὐσίαν ὄντα.*

Dum alia Dei cognomina alias ejus virtutes indicant, (vid. l. l.) *Ἀνάγκη* nuncupatur Deus, quatenus immobilis substantia sit. Aperte „immobilitatem“ *Ἀνάγκη* exprimet aut motum ipsum aut aliud mutationis genus litteris suis negando. Illud quamquam hac aetate non facile statuere quis audeat, tamen Aristoteli probabile fuisse non prorsus negabit. Sin vero quasi pietate motus aptius quod ei

---

[1]) Cf. Aristot. Physic. ed. Colleg. Conimbric. 1496. p. 49. Osann, Beitr. zur griech. u. römischen Litteraturgesch. 1835. 1. Bd.

[2]) *Ἀκίνητον* e codd., ut videtur, primus praebuit Bekkerus; de quo cf. thesin nostram I.

CAPUT II.

§. 2.

De voce *Ἀνάγκης* praefati ad notionem disquirendam accedimus. Quod vero aedificatoris est, terminos intra quos domum extructurus sit designare, tamquam quid curae suae vindicet, indicantis, id nostra quoque e re esse videtur.

Est enim *τὸ ἀναγκαῖον*, si Ammonio Hermiae[1]) credis, e turba modorum (*τρόπων*), quibus rem de re praedicamus (*ὅπως ὑπάρχει τὸ κατηγορούμενον τῷ ὑποκειμένῳ*). Quos modos quamquam ex ejusdem sententia humana mens cunctos cogitando complecti nequit[2]) — vult enim esse eos ille tot, quot oratio excudit adverbia[3]) — curavit tamen Aristoteles quattuor potissimum hos: *τὸ δυνατὸν, τὸ ἐνδεχόμενον, τὸ ἀδύνατον* et *τὸ ἀναγκαῖον*[4]), quippe qui, uti Amonius putat[5]), omnium „maxime cum universales sint et ipsi rerum naturae competant.“

Τρόπου nomen sua sponte potius quam Aristotele auctore[6]) in hunc sensum redegit commentator, cetera melius illum sequutus est. Inest necessarium cum enunciationi tum rebus ipsis. Arist. Anal. Prior. I, 2. p. 25. a. 1: *ἐπεὶ δὲ πᾶσα πρότασις ἐστιν ἢ τοῦ ὑπάρχειν ἢ τοῦ ἐξ ἀνάγκης ὑπάρχειν ἢ τοῦ ἐνδέχεσθαι ὑπάρχειν* — de interpr. 12. 13. *ἐπεὶ δ' ἕτερόν ἐστιν ὑπάρχειν τε καὶ ἐξ ἀνάγκης ὑπάρχειν καὶ ἐνδέχεσθαι ὑπάρχειν (πολλὰ γὰρ*

---

1) In comment. ad Arist. libr. de interpr. f. 171. b. (Brandis, Schol. coll. p. 130. a.).

2) Schol. coll. p. 130. a. 34 sq. 132. a. 34.

3) l. l. 130. a. 30 sq. 4) Arist. de interpr. c. 12. 13.

5) Schol. 130 a. 39. — ὡς ὄντας καθολικωτάτους τε καὶ αὐτῇ τῇ φύσει τῶν πραγμάτων οἰκειοτάτους.

6) Cf. Trendelenburg, El. log. Ar. p. 62.

ὑπάρχει μέν, οὐ μέντοι ἐξ ἀνάγκης ....) Topic. II, 6. 112. b. 1. ἐπεὶ δὲ τῶν πραγμάτων τὰ μὲν ἐξ ἀνάγκης ἐστί ...[1]).

Modis ab Ammonio enarratis loci ex Aristotele modo allati τὸ ὑπάρχειν supplent[2]). Quare, (ut jam aedificatorem imitemur), quid curae nostrae sumamus, quidve omittamus quam maxime in universum designaturi, τὸ ἀναγκαῖον primum ad τὸ ὑπάρχειν, deinde ad ceteros modos quam inest rationem nunc quaerimus.

Non omnibus, quae actu sunt (τοῖς ὑπάρχουσι) necessitatem Aristotelem tribuisse ex modo dictis jamjam liquet quodammodo. Quis enim alio se habendi modo locus illis exstitisset, in tam vastos fines effundi si licuisset necessario? Videmus igitur Aristotelem, tanquam ceteris modis locum paraturum, necessitatis auctoritatem arctiores in fines coërcere inque partem tantum eorum, quae sunt extendere. Probat de interpr. 9.[4]) esse quaedam a necessitate aliena, quod ipsi cum deliberando tum agendo multorum, quae fiunt, principium simus, quibus igitur ex necessitate fieri non conveniat, quum utrum omnino fiant an non fiant, e nobis solis pendeat[5]). Quare habentur

---

[1]) ibid. l. l. Bonitz ad Met. Δ, 5. p. 262.

[2]) Quod Ammon. necessarium in modorum subalternorum numerum refert, ejus Arist. auctor nec est neque esse potest, quum de numero modorum tam vasto omnino verba non faciat. Elicuisse schol. universalem τοῦ ἀναγκαίου naturam videtur ex Arist. verbis Anal. pr. I, 2 init. ἐπεὶ δὲ πᾶσα ....

[3]) Quamquam non inscius neglexit Ammon. vid. Schol. 130. b.

[4]) p. 18. a. sq. Quod caput proprie id agit ut principium exclusi tertii, quod vocant, non de omnibus quibusvis rebus valere demonstret. — Ad rem nostram spectant verba b. 31. ὥστε οὔτε βουλεύεσθαι δέοι ἂν οὔτε πραγματεύεσθαι .... 19. a. 7. εἰ δὴ ταῦτα ἀδύνατα — ὁρῶμεν γὰρ ὅτι ἔστιν ἀρχὴ τῶν ἐσομένων καὶ ἀπὸ τοῦ βουλεύεσθαι καὶ ἀπὸ τοῦ πρᾶξαί τι ....

[5]) Cf. Nic. Eth. III, 1. ὧν δ' ἐν αὐτῷ ἡ ἀρχή, ἐπ' αὐτῷ καὶ τὸ πράττειν καὶ μή. (1110. a. 17.) Similiter c. 7. 1118. b. 6—11. Eth. Eudem. II, 10. 1226. a. 26—28.

p. 19. a. 24: *οὐ μὴν οὔτε τὸ ὂν ἅπαν ἀνάγκη εἶναι οὔτε τὸ μὴ ὂν μὴ εἶναι.* — Aliam rationem non omnia necessaria esse demonstrandi commendat Arist. Met. E, 2. 1027. a. 15., quam ipse sequitur Phys. II, 5. 196. a. 10. — Quin omnia necessaria putare adeo absurdum ei videtur, ut, hoc in placitum si qua sententia deflecti sinat, sententiae ipsius falsitatem clarissime apparere censeat. Qua demonstratione indirecta utitur de interpr. l. l. Met. E, 2. 3. K. 8.[1]) — Patet igitur τὸ ὑπάρχειν necessario latius Anal. pr. I, 8. init. *πολλὰ γὰρ ὑπάρχει μέν, οὐ μέντοι ἐξ ἀνάγκης.* Omne vero necessario ens actu est de interpr. c. 13. p. 23. a. 21. *φανερὸν δὴ .... ὅτι τὸ ἐξ ἀνάγκης ὂν κατ' ἐνέργειάν ἐστιν*[2]);

Sed ut jam **τὸ δυνατὸν** cum necessario conferamus, monendum est duplicem esse illius vim. Significat quidem primum id quod verum est, utpote quod actu est. de interp. 13. p. 23. a. 7. *τὸ γὰρ δυνατὸν οὐχ ἁπλῶς λέγεται, ἀλλὰ τὸ μέν, ὅτι ἀληθὲς ὡς ἐνεργείᾳ ὄν.. καὶ ὅλως δυνατὸν εἶναι ὅτι ἤδη ἔστι κατ' ἐνέργειαν ὃ λέγεται εἶναι δυνατόν*[3]). Impossibile (ἀδύνατον) enim actu esse nequit[4]). Quum

---

[1]) de intrpr. l. 1. b. 26. *τὰ μὲν δὴ συμβαίνοντα ἄτοπα ταῦτα καὶ τοιαῦτα, εἴπερ . . . ., μηδὲν δὲ ὁπότερ' ἔτυχεν εἶναι ἐν τοῖς γιγνομένοις, ἀλλὰ πάντα εἶναι καὶ γίγνεσθαι ἐξ ἀνάγκης.* Met. E, 2. 1027. a. 11. *εἰ δὲ μὴ* (sc. ὁ μουσικὸς λευκὸς per accidens tantum est), *πάντ' ἔσται ἐξ ἀνάγκης.* c. 3. ibid. a. 30. *εἰ γὰρ μὴ τοῦτ',* (sc. si principia *γέννητα καὶ φθαρτὰ ἄνευ τοῦ γίγνεσθαι καὶ φθείρεσθαι* non exstant), *ἐξ ἀνάγκης πάντ' ἔσται.* K, 8. 1065. a. 8. *ἔσται γὰρ ἅπαντ' ἐξ ἀνάγκης* (nisi res accidens habeat causas accidentes). a. 12. *ὥστ' ἐξ ἀνάγκης ἅπαντ' ἔσται, καὶ τὸ ὁποτέρως ἔτυχε . . . παντελῶς ἐκ τῶν γιγνομένων ἀναιρεῖται.*

[2]) Met. Θ, 8. p. 1050. b. 16. *οὐδὲν ἄρα τῶν ἀφθάρτων ἁπλῶς δυνάμει ἐστὶν ὂν ἁπλῶς . . . ἐνεργείᾳ ἄρα πάντα. οὐδὲ τῶν ἐξ ἀνάγκης ὄντων . . .*

[3]) Met. Δ, 12. 1019. b. 30. sq. cf. Anal. pr. I, 15. p. 34. a. 12. sq.

[4]) Anal. pr. l. l. a. 9. de coel. I, 7. 274. b. 18. III, 2. 300. b. 4. IV, 4. 311. b. 32. Met. B, 4. 999. b. 11. c. 6. 1003. a. 5.



20. *τὸ γὰρ ἀναγκαῖον ὁμωνύμως ἐνδέχεσθαι λέγομεν*[1]), nunc gravissime defenditur. ibid. a. 28. *ἔσται ἄρα τὸ ἐνδεχόμενον οὐκ ἀναγκαῖον καὶ τὸ μὴ ἀναγκαῖον ἐνδεχόμενον*[2]). Ratio est quod compluribus modis dicitur. Congruet necessario si accipitur tale, quod de eo quod actu est dici licet; hanc enim *τῷ ἐνδεχομένῳ* vim tribuunt An. Prior. I, 13. p. 32. b. 25. *ἐπεὶ δὲ τὸ ἐνδέχεσθαι τόδε τῷδε ὑπάρχειν διχῶς ἔςιν ἐκλαβεῖν (ἢ γὰρ ᾧ ὑπάρχει τόδε*... Differet, si significat id quod actu esse quum ponitur, quamquam actu non est, non impossibile quid ponitur. ibid. a. 18. *λέγω δ' ἐνδέχεσθαι καὶ τὸ ἐνδεχόμενον οὗ μὴ ὄντος ἀναγκαίου, τεθέντος δ' ὑπάρχειν, οὐδὲν ἔςαι διὰ τοῦτ' ἀδύνατον. τὸ γὰρ* cet. Hoc *ἐνδεχόμενον* posse et esse et minus satis patet.

Abiit vero contingens hocce in varias tamquam formas vel gradus. Quibus igitur necessitatem abjudicantem quod invenimus Aristotelem non mirabimur. Ut primum *τὸ ἀπὸ τύχης* (id quod fortuna fit) memorem, [quod *τοῦ ἐνδεχομένου* nomen ferre legis p. 32. b. 10—13] removit Aristoteles a necessario disertis verbis de interpr. 9. p. 18. b. 16. *εἰ γὰρ ἀπὸ τύχης, οὐκ ἐξ ἀνάγκης*[3]). — Neque minus probabis, quod *τὸ ὁπότερ' ἔτυχεν* necessarium esse denegatur ibid. 18. b. 6. — *ἀλλ' ἐξ ἀνάγκης ἅπαντα καὶ*

---

[1]) Cf. Anal. Pr. I, 14. fin.

[2]) Anal. Pr. I, 13. p. 32. a. 36. c. 15. 37. b. 9. cf. Poster. I, 32. 88. b. 7. Itaque possibile esse et non-necessarium esse, non-possibile esse et necessario non-esse sese invicem sequentur. de interpr. c. 13. Nec perturbari hac re debemus, quod loco eodem *τὸ* non-necessario esse et *τὸ* non-necessario non esse pari modo consequens indicatur *τοῦ* possibile esse atque *τοῦ* possibile non esse. Possibile esse et possibile non esse non opponuntur, sed simul veritatem habent (cf. c. 12. p. 21. b. 35.), idemque valet de enunciationibus non-necessario esse et non-necessario non esse. Namque ut contradictionem *τοῦ* possibile esse invenias, negatio non cum voce „esse" sed cum „possibile" jungere debes. In ceteris enunciationibus modalibus similiter.

[3]) Anal. Post. I, 30. Physic. II, 5. init.

Tamen ejus aliter aliterque se habendi facultatem premit Arist. de gener. anim. IV, 8. p. 777. a. 19. *ἐν γὰρ τοῖς μὴ ἀδυνάτοις ἄλλως ἔχειν ἀλλ᾽ ἐνδεχομένοις τὸ κατὰ φύσιν ἐστὶ τὸ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ*[1]), diligenter ab necessario secernit de gener. anim. IV. 4. p. 770. b. 9. *ἔστι γὰρ τὸ τέρας τῶν παρὰ φύσιν τι, παρὰ φύσιν δ᾽ οὐ πᾶσαν ἀλλὰ τὴν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ. περὶ γὰρ τὴν.. ἐξ ἀνάγκης οὐθὲν γίνεται παρὰ φύσιν.* Met. E, 2. 1026. b. 30. *ἐπεὶ οὖν ἐστὶν ἐν τοῖς οὖσι τὰ μὲν .... ἐξ ἀνάγκης .,.. τὰ δ᾽ ἐξ ἀνάγκης μὲν οὐκ ἔστιν .., ὡς δ᾽ ἐπὶ τὸ πολύ ...*[2]) et contingentiam ejus rerum accidentium causam dicit et principium ibid. 31. *αὕτη* (intell. *τὸ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ*) *ἀρχὴ καὶ αἰτία ἐστὶ τοῦ εἶναι τὸ συμβεβηκός*[3]). Quare dialectico argumenti locum parare id, quod ut plurimum fit, ex necessitate esse ponendo vitio vertit[4]), atque propositiones necessarias conclusionem necessariam, tales vero, quae *τοῦ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ* sint, conclusionem ejusdem naturae sequi docet[5]). Ut uno dicam: deficit id quod ut plurimum fit necessitatem et ejus, quod non ex necessitate est, consequens est. Anal. Prior. I, 13. 32. b. 4. — — *τὸ ἐνδέχεσθαι κατὰ δύο λέγεται τρόπους, ἕνα μὲν τὸ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ γίνεσθαι καὶ διαλείπειν τὸ ἀναγκαῖον.* — — b. 13. *ἀντιστρέφει μὲν οὖν* — — *τὸ πεφυκὸς εἶναι* (hoc vero est *ὡς ἐπὶ τὸ πολύ* b. 7.) *τῷ μὴ ἐξ ἀνάγκης ὑπάρχειν.*

Restat ut quae intercedat *τὸ ἀδύνατον* et *τὸ ἀναγκαῖον* ratio quaeramus. Quid sit *τὸ ἀδύνατον* docet Arist. de coel. I, 11. 280. b. 12. *τὸ δ᾽ ἀδύνατον λέγεται διχῶς· ἢ γὰρ τῷ μὴ ἀληθὲς εἶναι εἰπεῖν ὅτι γένοιτ᾽ ἄν ..*[6]) Quod

---

[1]) de gener. anim. IV, 4. 770. b. 12.

[2]) Met. *E*, 2. 1027. a. 8—10. *K*, 8. 1064. b. 32—36.

[3]) Met. *E*, 2. 1027. a. 8—11. cf. de gener. anim. l. l. — Si enim omnia ex necessitate fierent, quomodo accidens admitteretur?

[4]) Topic. II, 6. 112. b. 1. sq.

[5]) Anal. Post. I, 30. 87. b. 23. II, 12. 96. a. 8—9.

[6]) Alterum modum quum adderet: *ἢ τῷ μὴ ῥᾳδίως μηδὲ ταχὺ*



igitur impossibile est (esse), id eveniet numquam. Unde patet id, quod ei oppositum est, necessario esse. Quare aliam τοῦ ἀδυνάτου (sc. esse) definitionem invenimus hanc Met. Δ, 12. 1019. b. 23. *ἀδύνατον μὲν οὖ τὸ ἐναντίον ἐξ ἀνάγκης ἀληθές, οἷον τὸ τὴν διάμετρον σύμμετρον εἶναι ἀδύνατον, ὅτι ψεῦδος τὸ τοιοῦτον, οὗ τὸ ἐναντίον οὐ μόνον ἀληθὲς ἀλλὰ καὶ ἀνάγκη ἀσύμμετρον εἶναι*... Quod igitur esse impossibile est, id necessario non erit; id vero quod impossibile est non esse, necessario erit. de gen. et corr. II, 9. 335 a. 33 sq. *τὰ μὲν γὰρ ἐξ ἀνάγκης ἐστίν*,... *τὰ δ' ἐξ ἀνάγκης οὐκ ἔστιν. τούτων δὲ τὰ μὲν ἀδύνατον μὴ εἶναι τὰ δὲ ἀδύνατον εἶναι*..[1])

CAPUT III.

§. 3.

Jam Aristoteles *τὸ ἀναγκαῖον* ceteris enunciationibus modalibus, quas posteriores dixerunt, quomodo aut junxerit aut opposuerit quum sciamus, qualem ipsius necessarii definitionem praebuerit videamus. Qua re illa modo disputata bene adjuvant. Gaudere quidem τὸ ἐξ ἀνάγκης ea existentia ita ut actu sit novimus. Simul vero distabat cum a τῷ δυνατῷ tum a τῷ ἐνδεχομένῳ tali, quod et esse et non esse potest. Sin igitur actu est, id quod necessarium est, hoc actu esse eo habebit modo ut, nisi ad illorum humilitatem delabi velit, omittere non possit. Qua igitur laborant τὸ δυνατὸν et τὸ ἐνδεχόμενον esse mutandi facultate, ea necessarium carebit: nunc hoc nunc illo se habendi modo non licebit. Quare optime constitisse sibi videtur Aristoteles *τὸ ἀναγκαῖον* definiens Met. Γ, 5.

[1]) ... sermonem vulgarem potius quam scientiae subtilitatem ... esse videtur: quare omitto.

...pr. 9. 18. b. 14. c. 13. 22. b. 4—10. de anim. ... 30.

1010. b. 28—30 ita: *τὸ γὰρ ἀναγκαῖον οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως καὶ ἄλλως ἔχειν, ὥςτ᾽ εἴ τι ἔστιν ἐξ ἀνάγκης, οὐχ ἕξει οὕτω τε καὶ οὐχ οὕτως.* Eadem verba facit Anal. Post. I, 33. 88. b. 32. *τὸ δ᾽ ἀναγκαῖον οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν.*

§. 4.

Contigisse vero etiam *τῷ ἀναγκαίῳ* compluribus modis dici produnt verba de part. anim. I, 1. 936. b. 21. *τὸ δ᾽ ἐξ ἀνάγκης οὐ πᾶσιν ὑπάρχει τοῖς κατὰ φύσιν ὁμοίως, εἰς ὃ πειρῶνται πάντες σχεδὸν τοὺς λόγους ἀνάγειν, οὐ διελόμενοι ποσαχῶς λέγεται τὸ ἀναγκαῖον.* Qui igitur notionem hanc investigaturis nobis curandi erunt. Varios tamen, quibus Aristoteles *τοῦ ἀναγκαίου* significationes proposuit, locos si primo obtutu conspicis, nihil de hac re certi doceri putabis. Ita fluctuant modorum cum numero tum natura.

Duplex necessarium esse patet e Met. *E,* 2. 1026. b. 27. *ἐπεὶ οὖν ἐςὶν ἐν τοῖς οὖσι τὰ μὲν ἀεὶ ὡςαύτως ἔχοντα καὶ ἐξ ἀνάγκης, οὐ τῆς κατὰ τὸ βίαιον λεγομένης ἀλλ᾽ ἣν λέγομεν τῷ μὴ ἐνδέχεσθαι ἄλλως,* — idque tale ut alterum usurpetur de eo, quod propter vim externam agitur, alterum simul cum virtute eodem semper se habendi [1]) modo tribuatur iis, quae aliter habere se non possint. Necessarium secundo loco positum non differre ab illo, quod jam descripsimus [2]), non erit quin videat. Modi et numero et re iidem habentur Met. *K,* 8. 1064. b. 32. *πᾶν δή φαμεν εἶναι τὸ μὲν ἀεὶ καὶ ἐξ ἀνάγκης (ἀνάγκης δ᾽ οὐ τῆς κατὰ τὸ βίαιον λεγομένης, ἀλλ᾽ ᾗ χρώμεθα ἐν τοῖς κατὰ τὰς ἀποδείξεις)* .. Namque necessarium „quo in demonstrationibus utimur," ab illo, quod aliter habere nequit, non distare cum ratio, quam hoc Metapph. caput et *E,* 2 intercedere jamjam constat [3]), tum *τὸ ἀεὶ* additum tum

---

1) De voce *ἔχειν* post *ἐνδέχεσθαι ἄλλως* omissa cf. Schwegler, comment. ad Arist. Metaph. vol. II, p. 25.

2) §. 3. 3) Cf. Bonitz ad Met. *K,* 8.

pter finem aliquem est, *ἐξ ὑποθέσεως* dicitur de part. anim. I, 1. 642. a. 7. — *λέγομεν γὰρ τὴν τροφὴν ἀναγκαῖόν τι κατ' οὐδέτερον τούτων τῶν τρόπων, ἀλλ' ὅτι οὐχ οἷόν τ' ἄνευ ταύτης εἶναι. τοῦτο δ' ἐστὶν, ὥςπερ ἐξ ὑποθέσεως· ὥςπερ γὰρ ἐπεὶ δεῖ σχίζειν τῷ πελέκει* (id vero finis est), *ἀνάγκη σκληρὸν εἶναι.. οὕτως καὶ ἐπεὶ τὸ σῶμα ὄργανον, ἀνάγκη ἄρα τοιονδὶ εἶναι καὶ ἐκ τοιωνδὶ, εἰ ἐκεῖνο ἔσται* (sc. *τὸ οὗ ἕνεκα*)[1]. — Quod idem autem opponi videmus tali quod *ἁπλῶς* necessarium est. Phys. II, 9, init. *τὸ δ' ἐξ ἀνάγκης πότερον ἐξ ὑποθέσεως ὑπάρχει ἢ καὶ ἁπλῶς*[2]); Jam quid est *τὸ ἁπλῶς ἀναγκαῖον*? Diversum quidem ab eo, quod *ἐξ ὑποθέσεως* suspensum est; constituitne vero novum necessarii modum an in idem redit cum *τῷ βιαίῳ* aut cum illo, quod praeter naturam et *τῷ ἀεὶ* amicum esse comperimus? Qua de re quid decernamus, non diu haeremus. Legitur Topic. II, 11. fin. 115. b. 29. *τὸ δ' ἁπλῶς ἐςὶν ὃ μηδενὸς προστεθέντος ἐρεῖς ὅτι καλόν ἐςιν ἢ τὸ ἐναντίον.. ὥςε ὃ ἂν μηδενὸς προστιθεμένου δοκῇ εἶναι καλὸν ἢ αἰσχρὸν ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων, ἁπλῶς ῥηθήσεται.* Simpliciter honestum vel turpe dicetur id, quod tale dicetur re non addita quae restringat[3]). Sin igitur quid *ἁπλῶς* necessarium dicitur non differet a *τῷ ἀναγκαίῳ*, quod habuimus Met.

---

[1]) de somno et vigilia 2. 455. b. 22. *ἡ δ' ἐγρήγορσις τέλος· τὸ γὰρ αἰσθάνεσθαι καὶ τὸ φρονεῖν πᾶσι τέλος οἷς ὑπάρχει θάτερον αὐτῶν· βέλτιστα γὰρ ταῦτα, τὸ δὲ τέλος βέλτιστον. ὥςτε ἀναγκαῖον ἑκάστῳ τῶν ζώων ὑπάρχειν τὸν ὕπνον. λέγω δ' ἐξ ὑποθέσεως τὴν ἀνάγκην, ὅτι εἰ ζῷον ἔσται ἔχον τὴν αὑτοῦ φύσιν, ἐξ ἀνάγκης τιν' ὑπάρχειν αὐτῷ δεῖ . . .*

[2]) de gener. et corr. II, 11. 337. b. 23. *εἰ μὲν οὖν εἰς ἄπειρον εἶσιν ἐπὶ τὸ κάτω, οὐκ ἔσται ἀνάγκη τὸ ὕστερον τόδε γενέσθαι ἁπλῶς. ἀλλ' οὐδ' ἐξ ὑποθέσεως.* de part. anim. I, 1. 639. a. 32. — *οὐ διελόμενοι ποσαχῶς λέγεται τὸ ἀναγκαῖον. ὑπάρχει δὲ τὸ μὲν ἁπλῶς τοῖς ἀϊδίοις, τὸ δ' ἐξ ὑποθέσεως . . .*

[3]) In hunc sensum de coel. I, 12. 281. b. 4. possibile, impossibile, falsum, verum *ἁπλῶς* distinguuntur ab iis quae talia sunt sub conditione quadam. —



esse non potest (a. 5. *οὐκ ἄνευ τούτων*)[1]). De quinequod necessarium Met. *Δ*, l. l. postremo enarratum in idem redire censuerim cum *τῷ ἀναγκαίῳ*, quod omnium primum protulimus e Met. *Γ*, 5. l. l., inque idem igitur cum *ἁπλῶς* necessario, non erit, qui vituperet[2]).

Restat ut Metaph. *Δ*, caput quintum consulamus, cui toti necessarii modos tractare deditum est. Neque h. l. quattuor minus traduntur. Quorum ille primus; 1015. a. 20. *ἀναγκαῖον λέγεται, οὗ ἄνευ οὐκ ἐνδέχεται ζῆν ὡς συναιτίου, οἷον τὸ ἀναπνεῖν καὶ ἡ τροφὴ τῷ ζῴῳ ἀναγκαῖον· ἀδύνατον γὰρ ἄνευ τούτων εἶναι. καὶ ὧν ἄνευ τὸ ἀγαθὸν μὴ ἐνδέχεται ἢ εἶναι ἢ γενέσθαι* .... congruit necessitati e fine suspensae. Quamquam non finis, sed *τὸ ζῆν, τὸ εἶναι, τὸ ἀγαθόν* referuntur, quae sine aliis quibusdam esse non possint: sunt quidem haec certa *τοῦ οὗ ἕνεκα* genera. Habemus igitur etiam hoc loco *τὸ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον*. Neque abest necessarium quod de violento dicitur; indicatur enim his a. 26: *ἔτι τὸ βίαιον καὶ ἡ βία· τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ παρὰ τὴν ὁρμὴν καὶ τὴν προαίρεσιν ἐμποδίζον καὶ κωλυτικόν. τὸ γὰρ βίαιον ἀναγκαῖον λέγεται* .... Deinde necessarii nomen imponi videmus ei quod non aliter habere se potest a. 33: *ἔτι τὸ μὴ ἐνδεχόμενον ἄλλως ἔχειν ἀναγκαῖόν φαμεν οὕτως ἔχειν*. Denique disseritur b. 6: *ἔτι ἡ ἀπόδειξις τῶν ἀναγκαίων, ὅτι οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν εἰ ἀποδέδεικται ἁπλῶς*. „In numero necessariorum est conclusio demonstrativa[3]), quia aliter habere se non potest id, quod

---

[1]) Phys. II, 9. 200. a. 8. *οὐκ ἄνευ μὲν τῶν* . . . cf. a. 28. *ὅλως μέντοι μὴ ὄντων οὐκ ἔσται οὐδ' ἡ οἰκία* sq.

[2]) Quamquam ad *ἀλλ' ἁπλῶς* non supplendum est *ἀναγκαῖον*, quod vult Zeller, die Philosophie der Griechen II, 435. not. 3., sed *ἐνδεχόμενον ἔχειν* (i. e. quod uno tantum modo habere se potest). Cf. Phys. II, 5. fin.

[3]) Quod ita verto, satis tueri videntur quae insequuntur. Cf. etiam Anal. post. I, 6. 74. b. 13. *ἢ δὴ οὕτω λεκτέον, ἢ ἀρχὴν θεμένοις ὅτι ἡ ἀπόδειξις* (i. e. conclusio) *ἀναγκαῖόν ἐστι καὶ εἰ ἀποδέ-*

a. 35.). Descendit igitur a *τῷ ἁπλῶς ἀναγκαίῳ* ad cetera duo (violentum et concausam dico) necessarii nomen adque ea propterea, quod et horum quodammodo est aliter habere non posse. Violenti enim si quid vel agitur vel fertur, propter vim externam tanquam necessitatem cogentem aliter ferri agive non potest. ibid. a. 36. *τό τε γὰρ βίαιον ἀναγκαῖον λέγεται ἢ ποιεῖν ἢ πάσχειν τότε, ὅταν μὴ ἐνδέχηται κατὰ τὴν ὁρμὴν διὰ τὸ βιαζόμενον, ὡς ταύτην ἀνάγκην οὖσαν, δι᾽ ἣν μὴ ἐνδέχεται ἄλλως.* — Id vero quod finis postulat vel concausa, si quidem perfici is vult, non potest quin adsit ita ut finis ipse quasi necessitas sit illud necessarium reddens. b. 3. — *καὶ ἐπὶ τῶν συναιτίων τοῦ ζῆν καὶ τοῦ ἀγαθοῦ ὡςαύτως· ὅταν γὰρ μὴ ἐνδέχηται ἔνθα μὲν τὸ ἀγαθὸν ἔνθα δὲ τὸ ζῆν καὶ τὸ εἶναι ἄνευ τινῶν, ταῦτα ἀναγκαῖα καὶ ἡ αἰτία ἀνάγκη τίς ἐστιν αὕτη.*

§. 6.

Jam vero ad aliam solvendam transeamus quaestionem. Mirum quidem, quod caput Metaph. laudatum designationes et *τοῦ ἁπλῶς* et *τοῦ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαίου* negligit, quamquam modos ipsos optime curat. Rursus idem quaedam disserit, quae alio loco non inveniuntur ullo. b. 9. *τῶν μὲν δὴ ἕτερον αἴτιον τοῦ ἀναγκαῖα εἶναι, τῶν δὲ οὐθὲν, ἀλλὰ διὰ ταῦτα ἕτερά ἐστιν ἐξ ἀνάγκης.* Quae res in causa fuisse videtur, ut viri docti congruere divisionem necessarii his verbis editam illi *τὸ ἁπλῶς* et *τὸ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον* praebenti in hunc modum, ut *ἁπλῶς* necessarium respondeat necessario, quod nullam necessitatis suae causam habet et per quod alia necessaria sunt (*τῶν δὲ οὐθὲν* ...), dum *τὸ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον* causa aliena nitatur, censuerint[1]). Quibus equidem neutiquam

[1]) Trendelenburg, Elem. log. l. l. „*τὸ ἀναγκαῖον* duplex est aut per se (*ἁπλῶς*) propter quod alia sunt, aut *ἐξ ὑποθέσεως* h. e. quod propter alia est.“ — Waitz, Aristot. Organon II, 359. verba Metaph. *Δ*, 5. 1015. b. 10—15 illustrat hisce suis: „Apparet inde quomodo sibi opponantur *τὸ ἐξ ὑποθ. ἀν.* et *τὸ ἁπλῶς ἀναγκ.*:

adstipulor. Exstant sat multa procul dubio ἁπλῶς necessaria, quae a causa aliena necessitatem accipiant. Cujus rei primum testem cito locum Metaph. Δ, 5. 1015. b. 6. supra minus probatum: ἔτι ἡ ἀπόδειξις τῶν ἀναγκαίων, ὅτι οὐκ ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν, εἰ ἀποδέδεικται ἁπλῶς· τούτου δ' αἴτια τὰ πρῶτα, εἰ ἀδύνατον ἄλλως ἔχειν ἐξ ὧν ὁ συλλογισμός. Est ἁπλῶς necessarium, quod conclusio statuit ejusmodi nec tamen propter se ipsum, sed propter propositiones simpliciter necessarias. Similiter τὸ ἁπλῶς ἀναγκαῖον e causa ad causatum descendere docent Met. K, 8. 1065. a. 8. εἰ γὰρ τόδε μέν ἐστι τοῦδε ὄντος, τόδε δὲ τοῦδε, τοῦτο δὲ μὴ ὅπως ἔτυχεν ἀλλ' ἐξ ἀνάγκης [1]), ἐξ ἀνάγκης ἔσται καὶ οὗ τοῦτ' ἦν αἴτιον ἕως τοῦ τελευταίου λεγομένου αἰτιατοῦ. Deinde quum Eth. Eudem. II, 6. p. 1222. b. 41. dicatur: ὥςτ' εἴπερ ἐστὶν ἔνια τῶν ὄντων ἐνδεχόμενα ἐναντίως ἔχειν, ἀνάγκη καὶ τὰς ἀρχὰς αὐτῶν εἶναι τοιαύτας. ἐκ γὰρ τῶν ἐξ ἀνάγκης ἀναγκαῖον τὸ συμβαῖνόν ἐστι. niti quaedam simplic. necessaria causis alienis (iisque aeque necessariis) non erit quin agnoscat. Porro eorum quibus de gener. et corr. II, 11. generatio ἁπλῶς necessaria tribuitur quaedam propter aliena necessario fiunt [2]). Denique in auxilium voco Phys. VIII, 1. 252. a. 35. [3]) τοῦ δὲ ἀεὶ οὐκ ἀξιοῖ (Δημόκριτος) ἀρχὴν ζητεῖν, λέγων ἐπί τινων ὀρθῶς, ὅτι δ' ἐπὶ πάντων, οὐκ ὀρθῶς. καὶ γὰρ τὸ τρίγωνον ἔχει δυσὶν ὀρθαῖς ἀεὶ τὰς γωνίας ἴσας, ἀλλ' ὅμως ἐςί τι τῆς

---

illud enim aliunde pendet, hoc aeternum est et per se solum consistit." cf. ibid. I, 404. Kuettner, quaestio Necessitatis quam definitionem quem fontem ultimum Aristot. statuerit. diss. inaug. p. 5.

[1]) Verba τοῦτο δὲ . . . . . de simplic. necessario h. l. agi produnt. Cf. supra pag. 7. et quae diximus de 1064. b. 33. pg. 14 et 11.

[2]) de gener. et corr. l. l. 338. b. 1—5.

[3]) de gener. anim. II, 6. 742. b. 17—33. — Metaph. Λ, 6. 1072. a. 15. καὶ γὰρ αἴτιον ἦν ἐκεῖνο τοῦ ἀεὶ ὡσαύτως, τοῦ δ' ἄλλως ἕτερον.

ἀιδιότητος ταύτης ἕτερον αἴτιον; qui tamen locus quanti ad nostram tuendam sententiam momenti sit, infra[1]) clarius apparebit[2]). — Quibus igitur adducimur, ut utriusque necessarii divisionis fundamentum, quod logici dicunt, putemus diversum. Met. *Δ*, 5. 1015. b. 9. id respiciunt, causamne habeat res necessaria an ipsa sibi necessitatis causa sit. Divisio vero in *τὸ ἁπλῶς* et *τὸ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον* discedens distinguit ea, quae necessitatem sinceram ac genuinam prae se ferant, ab iis quae imitentur quodammodo, quum ex propria natura careant (et vel possibilia sint) neque nisi ad rem aliam referantur accipiant. Quare formarum necessarii utraque divisione editarum rationem statuimus hanc: non congruere *ἁπλῶς* necessarium necessario ei, cujus nulla sit causa aliena et quod ipsum necessariorum aliorum causa, sed alia *ἁπλῶς* necessaria causis alienis necessitatem debere, alia per se ipsa necessaria esse, in quae eadem potissimum necessariorum aliorum causas esse cadat; rursus necessarium, quod causa aliena nitatur, praeter quaedam *ἁπλῶς* necessaria (e. gr. conclusionem demonstrativam) continere et necessarium *ἐξ ὑποθέσεως*[3]) et *τὸ βίαιον*[4]), quoniam facul-

---

[1]) Demonstravimus quidem quaestionis nostrae §. 9. *τὸ ἀεὶ* in idem redire cum *τῷ ἁπλῶς ἀναγκαίῳ*. Cf. Arist. de gen. et corr. II, 11. 337. b. 35. *τὸ γὰρ ἐξ ἀνάγκης καὶ ἀεὶ ἅμα* . . . Eth. Nic. VI, 3. 1139. b. 23. *τὰ γὰρ ἐξ ἀνάγκης ὄντα ἁπλῶς πάντα ἀΐδια*. Vid. supra §. 4.

[2]) Cf. etiam Aphrodisiens. *ἀπορίαι καὶ λύσεις* ed. Spengel. III, 5. p. 168. *τὸ γὰρ ἀναγκαῖον τοῖς πρὸ τοῦ ὑστέρου* π α ρ ὰ *τοῦ ὑστέρου, ὅταν ἐξ ἀνάγκης ἐκεῖνο γίνοιτο, μηθενὸς δὲ ὄντος ὑστέρου ἐπὶ τῶν οὕτω (ἐπ' ἄπειρον) γινομένων, οὐδ' ἂν τῶν πρώτων τι γινομένων ἐν αὐτοῖς γίνοιτο ἐξ ἀνάγκης* . . . II, 22. p. 134. *εἰ γὰρ ἐκεῖνο (τὸ ὕστερον) ἐξ ἀνάγκης ἁπλῶς, τότε καὶ τὰ πρὸ αὐτοῦ ἐξ ἀνάγκης ἔσται, τῶν μεταξὺ τοῦ τε ἐπ' ἄπειρον γινομένου ἕκαστον ἐξ ὑποθέσεως τὸ ἀναγκαῖον ἔχον*.

[3]) Alex. Aphrod. in scholl. coll. 695. b. 31—33 sq.

[4]) ibid. 24—26. 37.

tatem aliter aliterque habendi huic demit vis externa, illi finis. Sunt enim et finis [1]) et vis externa [2]) *αἴτια*.

Simul apparet posse rem eandem et *ἐξ ὑποθέσεως* et *ἁπλῶς* necessariam esse [3]), non vero eadem de causa: *ἐξ ὑποθέσεως* quidem veluti quatenus propter finem deesse non potest, *ἁπλῶς* sive quod e fine *ἁπλῶς* necessario necessarium *ἁπλῶς* in illam effluit sive alio modo. Quod corollarium ut ex Aristotele muniamus, laudamus de gener. et corr. II, 11. 337. b. 14. *εἰ δὴ τὸ πρότερον ἀνάγκη γενέσθαι, εἰ τὸ ὕστερον* . . b. 18. *οὕτω γὰρ ἦν τὸ πρότερον ἔχον πρὸς τὸ ὕστερον, ὥςτ' εἰ ἐκεῖνο ἔσται, ἀνάγκη ἐκεῖνο πρότερον.* Accipit prius a posteriore necessitatem, i. e. *ἐξ ὑποθέσεως* suspensam [4]). Neque videtur haec ratio in rebus his illis locum habere, sed ubicunque res rem tempore antecedit [5]). Itaque ne ab iis quidem aliena erit,

---

[1]) Met. *Δ*, 3. init. *τὰ δ' αἴτια λέγεται τετραχῶς, ὧν . . . τετάρτην . . τὸ οὗ ἕνεκα καὶ τἀγαθόν.* de part. anim. I, 1. 642. a. 1. *εἰσὶν ἄρα δύ' αἰτίαι αὗται, τὸ θ' οὗ ἕνεκα (καὶ τὸ ἐξ ἀνάγκης).*

[2]) Ethic. Nic. III, 1. 1110. b. 1. *τὰ δὴ ποῖα φατέον βίαια; ἢ ἁπλῶς μέν, ὁπότ' ἂν ἡ αἰτία ἐν τοῖς ἐκτὸς ᾖ* . . . Eth. Eudem. II, 7. 1224. b. 11. *τὴν γὰρ ἔξωθεν ἀρχὴν* . . . Rhetor. I, 10. 1369. a. 5. *ὥςτε πάντα ὅσα πράττουσιν ἀνάγκη πράττειν δι' αἰτίας ἑπτά, διὰ τύχην, διὰ φύσιν, διὰ βίαν* . . .

[3]) Philopon. ad libr. de gener. et corr. II, 11. vers. Venet. 1568. p. 88: manifestum est ergo, quod in quibus est necessarium ex suppositione, non omnino est simpliciter necessarium: in quibus vero est necessarium simpliciter, in his quoque ex suppositione inerit necessarium.

[4]) Alex. Aphrod. *ἀπ. κ. λ.* III, 5. p. 168. (post ea, quae dedimus pag. 19. not. 2.). *ἀλλ' ἔσται ἐπ' αὐτῶν ἀληθὲς τὸ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον, τὸ εἰ τὸ ὕστερον, ἔσται ἐξ ἀνάγκης καὶ τὸ πρῶτον αὐτοῦ.* cf. p. 167. v. 24. — Obtinet posterius tamquam finis vel *ὑποθέσεως* locum. —

[5]) Alex. Aphrod. l. l. p. 167. *αὕτη μὲν γὰρ (ἡ ἀκολουθία, εἰ τὸ ὕστερον ἔσται, ἀνάγκη τὸ πρότερον) καὶ ἐπὶ τῶν ἐνδεχομένως γινομένων ἀληθής.* (cf. not. 4.). . . . *εἶναι δ' ἀληθὲς ἐπὶ πάντων τῶν γινομένων εἰ τὸ ὕστερον, καὶ τὸ πρῶτον ἀνάγκη γενέσθαι.*



quae *ἁπλῶς* necessario fiunt, e. gr. ab anni temporibus. Fit igitur hiems necessario *ἐξ ὑποθέσεως* veris insecuturi. Fit vero eadem etiam *ἁπλῶς ἐξ ἀνάγκης*, quoniam est in numero circulatim nascentium [1]).

E quaestionis nostrae capite quarto simpliciter necessarium tractante afferre placet haec:

Simpliciter necessarius rei e re ortus.

§. 17.

Fit hoc ex hoc necessario. Phys. II, 7. s. fin. — *ἐκ τοῦδε ἀνάγκη τόδε· τὸ δὲ ἐκ τοῦδε ἢ ἁπλῶς ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ.*

Meritone vero necessarium hoc in simpliciter necessariorum numerum duximus? Tuetur jam illud nos *ἁπλῶς*, quum simplex omne proprie necessarium sit [2]). Deinde locum afferamus, qui qualis codicum autoritate defenditur, necessarium *ἐξ ὑποθέσεως* iis, quae per aliud „prius“ (sc. tempore) fiant, denegat. de gener. et corr. II, 11. 337. b. 25. *εἰ μὲν οὖν εἰς ἄπειρον εἶσιν ἐπὶ τὸ κάτω, οὐκ ἔσται ἀνάγκη τὸ ὕστερον τόδε γενέσθαι ἁπλῶς* [3]). *ἀλλ' οὐδ' ἐξ ὑποθέσεως· ἀεὶ γὰρ ἕτερον ἔμπροσθεν ἀνάγκη ἔσται, δι' ὃ ἐκεῖνο ἀνάγκη γενέσθαι.* Quibus tamen verbis ne nimiam habere videar fidem indignis [4]) jam alia rem nostram illustranto quae habentur Phys. II, 9. Proposita quidem capitis initio quaestione: *τὸ δ' ἐξ ἀνάγκης πότερον ἐξ ὑποθέσεως ὑπάρχει ἢ καὶ ἁπλῶς; νῦν μὲν γὰρ οἴονται τὸ ἐξ ἀνάγκης εἶναι ἐν τῇ γενέσει, ὥσπερ ἂν εἴ τις τὸν τοῖχον ἐξ ἀνάγκης γεγενῆσθαι νομίζοι κτλ.* verbis 200. a. 13. *ἐξ ὑποθέσεως δὴ τὸ ἀναγκαῖον* alter solus necessitatis mo-

---

Philopon. ad Arist. de gen. et corr. ed. Ven. Aldin. p. 67. *κατὰ μὲν τὸ ἐξ ὑποθέσεως ἀναγκαῖον πάντα τὰ ὄντα καὶ γινόμενα ἀλλήλοις κοινωνεῖ. πάντα γὰρ κοινῶς μετέχει τούτου καὶ ἐν πᾶσι θεωρεῖται.*

[1]) Arist. de gener. et corr. II, 11.

[2]) Met. Δ, 5. 1015. b. 11. [3]) Cf. de gen. et corr. l. l. 338. a.

[4]) Alexand. Aphrod. Quaest. natur. II, 22. praebet *ἀλλ' ἐξ ὑποθέσεως*, adstipulante Spengelio.

ὀψοποιητικήν· διὸ συνέβη φαμέν . . .[1]) Necessarii igitur dicendi erunt effectus soli ii, quos causa ex intima natura atque indole i. e. *καθ' αὑτό* genuerit.

Idem cogere licet e Met. *K*, 8. 1065. a. 6. *ὅτι δὲ τοῦ κατὰ συμβεβηκὸς ὄντος οὐκ εἰσὶν αἰτίαι καὶ ἀρχαὶ τοιαῦται οἷαίπερ τοῦ καθ' αὑτὸ ὄντος, δῆλον· ἔσται γὰρ ἅπαντ' ἐξ ἀνάγκης.* Ex necessitate sit vel effectus accidens, si causas habeat tales, quales *τὸ καθ' αὑτὸ ὄν*. Debet igitur accidens naturam suam non-necessariam ipsis, quibus nitatur, causis. Atqui has non esse nisi causas *κατὰ συμβεβηκός* docemur Met. *E*. 2. 1027. a. 7. *τῶν γὰρ κατὰ συμβεβηκὸς ὄντων ἢ γινομένων καὶ τὸ αἴτιόν ἐστιν κατὰ συμβεβηκός.* Accidens igitur ut in necessarii dignitatem evehatur, causae aliae (potioresque) opus sunt. Ejusmodi vero solae videntur causae *καθ' αὑτό*. Phys, II. 5. 196. b. 24. *ὥςπερ γὰρ καὶ ὄν ἐστι τὸ μὲν καθ' αὑτὸ τὸ δὲ κατὰ συμβεβηκός, οὕτω καὶ αἴτιον ἐνδέχεται εἶναι.* Unde praeclara causarum *καθ' αὑτό* ex necessitate sua moliendi vis patet.

Quam eandem ratione simillima probamus proficiscentes e Met. *E*, 3. init. *ὅτι δ' εἰσὶν ἀρχαὶ καὶ αἴτια γεννητὰ καὶ φθαρτὰ ἄνευ τοῦ γίγνεσθαι καὶ φθείρεσθαι, φανερόν. εἰ γὰρ μὴ τοῦτ', ἐξ ἀνάγκης πάντ' ἔσται.* Patet quidem ex his, necessario fieri quidquid causam *διὰ γενέσεως* factam habeat[2]). Causae vero *διὰ γενέσεως* sunt et artes et facultates agentes (*δυνάμεις ποιητικαί*) quae quidem seu discendo et exercendo parantur seu una cum subjecto generantur[3]). Easdem vero simul causas *καθ' αὑτό* dicendas esse elicies e Met. *E*, 2. 1027. a. 5. *τῶν μὲν γὰρ ἄλλων* [*ἐνίοτε?*] *δυνάμεις εἰσὶν αἱ ποιητικαί, τῶν δ' οὐδεμία τέχνη*

---

[1]) Cf. Phys. I, 8. 191. b. 4. *οἰκοδομεῖ μὲν οὖν ὁ ἰατρὸς οὐχ ᾗ ἰατρός, ἀλλ' ᾗ οἰκοδόμος κτλ.*

[2]) Cf. Scholl. coll. 738. a. 28.

[3]) Arist. Met. Θ, 5. init. — Scholl. coll. 738. a. 24—27. 30—34.



οὐδὲ δύναμις ὡρισμένη· τῶν γὰρ κατὰ κτλ. cf. supra. Phys. II, 5. 196. b. 26. *οἷον οἰκίας καθ᾽ αὑτὸ μὲν αἴτιον τὸ οἰκοδομικόν.* Met. *Δ*, 2. 1013. b. 4. *συμβαίνει δὲ πολλαχῶς λεγομένων τῶν αἰτίων καὶ πολλὰ τοῦ αὐτοῦ αἴτια εἶναι οὐ κατὰ συμβεβηκός, οἷον τοῦ ἀνδριάντος καὶ ἡ ἀνδριαντοποιική...*

§. 19.

At quae Aristotelem ut tam arctissimum causae *καθ᾽ αὑτό* agenti cum effectu nexum tribueret movit ratio?

Efficiunt causae *κατὰ συμβεβηκός* non hoc magis quam illud. Album vel musicum, quum aedificanti insit, domus, quae aedificatur, causa *κατὰ συμβεβηκός* est[1]). At eadem si fossori contigerint, *κατὰ συμβεβηκός* fossam causabunt. Vel ut exemplo causae *κατὰ συμβεβηκός* alio sensu dictae[2]) utar — etenim aedificator quoque causa *κατὰ συμβεβηκός* est, non aedificii quidem, sed quod aedificium aliis gratum aliis noxium est[3]) — ejusmodi effectum causam suam sicut sequi etiam non sequi posse in promtu est. Causam igitur *κατὰ συμβεβηκός* ejusque effectum certa non intercedit ratio. Ut omnis effectus causas *κατὰ συμβεβηκός* innumeras habere potest[4]), ita causa *κατὰ συμβεβηκός* nullum cum effectu habet ordinem praefinitum et quod alio tempore efficere, id alio non efficere potest. Licet igitur causae ejusmodi ad effectum alio alioque se habere modo (*ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν*).

Quae tamen ratio satis laxa atque dissoluta non omnes causas obtinere videtur. Etenim cum de gen. et

---

[1]) Arist. Phys. II, 5. 196. b. 26.

[2]) Apte Comment. Colleg. Conimbric. ad Arist. Phys. (II, 3.) p. 294.: Hic adverte dupliciter rem aliquam posse dici caussam ex accidente: uno modo quia accidit caussae per se (sicuti Polycletus et album accidunt statuario, qui est caussa per se statuae). Altero quia licet sit caussa per se, comparatur tamen cum eo quod accidit effectui per se, ut si statuae accidat candor, statuarius, qui est caussa per se statuae, caussa est ex accidente, comparatione candidi. [3]) Met. *E*, 2. 1026. b. 6. sq.

[4]) Phys. II, 3. 195. a. 32. sq.

corr. II, 10. 336. a. 30. (b. 9.) *τῶν γὰρ ἐναντίων τἀναντία αἴτια* effectus contrarios non e causa eadem, verum e contrariis deducendas esse doceatur, esse quasdam causas quae cum effectibus arctius cohaereant quam causas *κατὰ συμβεβηκός* cum ipsarum manifestum est[1]). Ceterum Aristotelem l. l. a. 27. *τὸ αὐτὸ καὶ ὡσαύτως ἔχον ἀεὶ τὸ αὐτὸ πέφυκε ποιεῖν* dicentem de causa potiore cogitare non minus patet. Erunt hae potiores e numero causarum *καθ' αὑτό*, si quidem non sunt aliae quae causis *κατὰ συμβ.* opponantur[2]): quibus igitur contraria efficere vetitum est. Quid dico contraria? Ne diversa quidem, dum eodem modo agant. Aedificator aedificii causa *καθ' αὑτό* est[3]); exstruit aedificium qua aedificator. At idem qua aedificator quid unquam parabit aliud? Cantumne an cibum? Minime. Ut primum aedificator aedificans erit, aedificabitur[4]). Eandem igitur idem sequitur causam *καθ' αὑτό* effectus: quandocunque illa agit, idem procreatur semper.

Hoc „semper", si quid video, necessitati absolutae locum dedit. Sin enim ex hac causa hic effectus semper, quandoquidem *τὸ ἐξ ἀνάγκης* et *ἀεὶ* simul insunt, etiam ex necessitate. Necessarius igitur causae *καθ' αὑτό* effectus dicendus est, quia non accidit tantum, sed ex necessitate sequitur (*ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει*).

---

[1]) Quibuscum Met. *Δ*, 2. 1013. b. 12. (Phys. II, 3. 195. a. 11.) *ἔτι δὲ ταὐτὸ ἐνίοτε τῶν ἐναντίων (αἴτιον) ἐστίν* ut pugnent tantum abest ut confirment. Agit quidem res eadem contrarium — *ὃ γὰρ παρὸν αἴτιον τοῦδε, τοῦτ' ἀπὸν αἰτιώμεθα ἐνίοτε τοῦ ἐναντίου, οἷον τὴν ἀπουσίαν τοῦ κυβερνήτου τῆς ἀνατροπῆς, οὗ ἦν ἡ παρουσία αἰτία τῆς σωτηρίας* (Met. l. l.) —, non vero dum eodem modo se habet sed si contrario. Itaque quatenus causat, contraria potius quam eadem dicenda videtur. Quare Arist. pergit ita: *ἄμφω δέ, καὶ ἡ παρουσία καὶ ἡ στέρησις, αἴτια ὡς κινοῦντα.*

[2]) Phys. II, 5. 196. b. 24. sq.

[3]) Phys. II, 5. 196. b. 26.

[4]) Cf. Alex. Aphrod. ad Met. ed. Bonitz. p. 420, 11.

§. 20.

Aliud vero est e causa sua simpliciter necessario nasci, aliud simpliciter ex necessitate in universum fieri. Illud effectui causae *καθ᾽ αὑτό* competere ex modo dictis patet; hoc ab effectu tali saepissime alienum. Aedificantis enim, qua aedificat, aedificium effectus necessarius est; tamen aedificium omnino fieri non necesse est. Obtinet igitur necessitas effectum, qua certae hujus causae effectus est, non vero qua tale est, quod fit. Cujus imbecillitatis ratio videtur, quod causa *καθ᾽ αὑτό*, etiamsi certum hunc effectum non gignere non possit, ut primum causa in actu est, tamen non simpliciter necessario e causa in potentia causa in actu fit; namque differunt causae vel id, quod aliae causae in potentia, aliae causae in actu sunt [1]). Et quidem causae moventes si facultates irrationales sunt, ut e potentia in actum evehantur, sufficit jam quod illis in quae vim suam exercere velint, quantum fieri possit, appropinquant, dum si rationales sunt utpote quae in contraria spectent [2]), ut agant, voluntas vel praelectio decernat opus est [3]). Tum demum utraeque, cujus actionis facultates sunt, eam ex necessitate perficiunt sicque perfecta est, quae causam necessario sequatur. Met. Θ, 5. 1048. a. 5. — *τὰς μὲν τοιαύτας δυνάμεις* (int. *τὰς ἀλόγους*) *ἀ ν ά γ κ η*, *ὅταν ὡς δύνανται τὸ ποιητικὸν καὶ παθητικὸν πλησιάζωσι, τὸ μὲν ποιεῖν τὸ δὲ πάσχειν.* — — — *τὸ δυνατὸν κατὰ λόγον*

---

[1]) Met. Δ, 2. 1014. a. 7. *παρὰ πάντα δὲ καὶ τὰ οἰκείως λεγόμενα καὶ τὰ κατὰ συμβεβηκός, τὰ μὲν ὡς δυνάμενα λέγεται τὰ δ᾽ ὡς ἐνεργοῦντα, οἷον τοῦ οἰκοδομεῖσθαι οἰκοδόμος ἢ οἰκοδομῶν οἰκοδόμος.*

[2]) Met. Θ, 5. 1048. a. 8. c. 2. 1046. b. 4. *καὶ αἱ μὲν μετὰ λόγου* (*δυνάμεις*) *πᾶσαι τῶν ἐναντίων αἱ αὐταί, αἱ δ᾽ ἄλογοι μία ἑνός κτλ.* de interpr. c. 13. 22. b. 39.

[3]) Met. Θ, 5. 1048. a. 8. *ἐκεῖναι* (*αἱ μετὰ λόγου δυνάμεις*) *δὲ τῶν ἐναντίων, ὥστε ἅμα ποιήσει τἀναντία . τοῦτο δὲ ἀδύνατον. ἀνάγκη ἄρα ἕτερόν τι εἶναι τὸ κύριον· λέγω δὲ τοῦτο ὄρεξιν ἢ προαίρεσιν. ὁποτέρου γὰρ ἂν ὀρέγηται κυρίως, τοῦτο ποιήσει κτλ.*

τελευταίου λεγομένου αἰτιατοῦ. — Atqui finge causam B non necessariam esse, sed et esse et non esse omnino posse (*μὴ ἐξ ἀνάγκης ἀλλ' ὅπως ἔτυχεν*). Quid inde? Non jam simpliciter necessario erit C, quia num B sit incertum est. Similiter A ut primum non ex necessitate esse ponitur, neque aut B aut C fore merito divinabitur; non enim hoc et illud fiat necesse est. Erunt, si A erit; quodsi minus, neque illa erunt. Ut igitur C fiat, quamvis nexu necessario cum B cohaereat, rursus ut B, quamvis cum A, prorsus pendet ex eo, num A factum sit necne; sin est, necessario etiam illa erunt; sin minus, necessario illa non erunt. De causa hoc modo incerta cogitare videtur Aristoteles Met. *E*, 3. 1027. b. 11. dicens: *δῆλον ἄρα ὅτι μέχρι τινὸς βαδίζει ἀρχῆς, αὕτη δ' οὐκέτι εἰς ἄλλο.* Nequit ab A nostro, quippe cui contingentiam tribuerimus, rursus ad aliam causam *καθ' αὑτό* procedi. A tali igitur causa accidens efficitur. Met. l. l. b. 12. *ἔσται οὖν ἡ τοῦ ὁπότερ' ἔτυχεν αὕτη, καὶ αἴτιον τῆς γενέσεως αὐτῆς ἄλλο οὐθέν.* In accidentiam detrudit ea per suam ipsius accidentiam effectum, qui sive immediate sive aliis causis *καθ' αὑτό* mediantibus ex necessitate sequitur. Ut enim fieri illa potuit, ita et non fieri: si facta est, non deficiet effectus necessario sequens sinque is rursus effectum alium necessario prodere aptus est, ne hic quidem evenire non poterit; si non facta est, erit nec hic neque ille. Possunt igitur quatenus entia sunt aut fiunt, utrolibet modo evenire vel effectus caussarum *καθ' αὑτό*, itaque accidentia sunt [1])*).

---

[1]) Quae capite Met. laudato enarrantur facta ita inter se conjuncta, ut idem causa sit posterioris, simulque prioris effectus — 1027. b. 1. *ὅδε ἀποθανεῖται νόσῳ ἢ βίᾳ, ἐάν γε ἐξέλθῃ· τοῦτο δὲ ἐὰν διψήσῃ· τοῦτο δὲ ἐὰν ἄλλο* sc. *εἰ ἐσθίει δριμέα· (τοῦτο δ' ἤτοι ὑπάρχει ἢ οὔ· ὥστ' ἐξ ἀνάγκης ἀποθανεῖται ἢ οὐκ ἀποθανεῖται)*, ea non satis subtiliter elegisse videtur Aristoteles. Demonstrant enim cum disputationis consilium tum verba 1027. a. 32—34. *πότερον γὰρ ἔσται τοδὶ ἢ οὔ; ἐάν γε τοδὶ γένηται· εἰ δὲ μή, οὔ. τοῦτο δὲ [ἐὰν] ἄλλο.*

Quid vero? tantamne tribuit Aristoteles causae efficienti auctoritatem, ut totam ei deberi putaret generationem? Necessariusne est causae suae effectus substantia naturalis quaecunque neque quae anima gaudet minus quam quae caret? Sin ita est, quid ille habuit, quod Anal. Post. II, 11. 94. b. 36. *ἡ μὲν γὰρ ἕνεκά του ποιεῖ φύσις, ἡ δ' ἐξ ἀνάγκης*. praeter naturam res suas ex necessitate generantem etiam aliam statueret? quid ille sensit de part. an. III, 2. 663. b. 22. dicens: *πῶς δὲ τῆς ἀναγκαίας φύσεως ἐχούσης τοῖς ὑπάρχουσιν ἐξ ἀνάγκης ἡ κατὰ τὸν λόγον φύσις ἕνεκά του καταχέχρηται..*? quaenam movit ratio ut Phys. II, 8. 198. b. 16. *ἔχει δ' ἀπορίαν τί κωλύει τὴν φύσιν μὴ ἕνεκά του ποιεῖν μηδ' ὅτι βέλτιον, ἀλλ' ὥςπερ ὕει ὁ Ζεὺς οὐχ ὅπως τὸν σῖτον αὐξήσῃ ἀλλ' ἐξ ἀνάγκης*. imbrem ex necessitate nascentem non naturae, sed *Διί* tribueret auctori? Quo tandem jure distinxit a necessitate naturam Eth. Nic. III, 5. 1112. a. 21. *περὶ δὲ τῶν ἀιδίων οὐδεὶς βουλεύεται... ἀλλ' οὐδὲ περὶ τῶν ἐν κινήσει, ἀεὶ δὲ κατὰ ταὐτὰ γινομένων, εἴτ' ἐξ ἀνάγκης εἴτε καὶ φύσει...*[1])

Solvamus difficultates. Animantium ortum, utpote qui causae *καθ' αὑτό* efficienti debeatur, necessarium quum diceremus, erat causa cum rei forma conjuncta[2]) (causa *ὁμοειδής*). Ita fit ut forma semini tamquam potentia

---

(*ὅτι δ' εἰσὶν ἀρχαὶ καὶ αἴτια γεννητὰ καὶ φθαρτὰ ἄνευ τοῦ γίγνεσθαι καὶ φθείρεσθαι φανερόν*). *εἰ γὰρ μὴ τοῦτ', ἐξ ἀνάγκης πάντ' ἔσται, εἰ τοῦ γιγνομένου καὶ φθειρομένου μὴ κατὰ συμβεβηκὸς αἴτιόν τι ἀνάγκη εἶναι.* Accipit quidem verba *τοῦ γιγνομένου καὶ φθειρομένου* sensu eminentiori dicta, ut substantiam primam designent, utpote cui uni *γένεσις* et *φθορά* propria sit. Qua in re disputationis perpetuitas tueri eum vix cuiquam videbitur. — Aliter locum eundem expedit Aphrod. in scholl. coll. 738. a. 35. Cf. thesin nostram 2.

[1]) Eth. Nic. l. l. 1112. a. 31. *αἴτια γὰρ δοκοῦσιν εἶναι φύσις καὶ ἀνάγκη καὶ τύχη ...*

[2]) Met. Z, 7. 1032. a. 24. — *ὑφ' οὗ, ἡ κατὰ τὸ εἶδος λεγομένη φύσις ἡ ὁμοειδής· αὕτη δ' ἐν ἄλλῳ.*

[illegible] ita, etiam ex necessitate, quum ex necessitate exeant [illegible] causa effectus. Haec eadem est, quam Anal. Post. II, [illegible] l. l. ἐξ ἀνάγκης ποιεῖν docent. Eadem ἡ ἀναγκαία φύσις vocatur de part. an. l. l.[1]).

Quum vero simul apparuerit, admisisse Aristotelem vel aliam: ipsam hanc (ἕνεκά του agentem) tanti aestimasse tantoque illi protulisse videtur, ut fere unam dignam haberet, cui φύσεως nomen imponeret. A qua igitur natura eminentiori sensu dicta abhorrere res ἐξ ἀνάγκης gignere putabat. Quo factum censemus ut Phys. II, 8. l. l. eodemne modo ἡ φύσις ageret quo imber fieret quum quaereret, auctorem Δία[2]) nuncuparet, tamquam non esset imber e rerum naturalium numero. Simili ratione in l. l. capite nono, de ratione quae intercedat τὸ ἐξ ἀνάγκης et τὴν φύσιν quaerentem φύσεως vocem sensu arctiori usurpare eum manifestum est. Unde jam miram oppositionem τῆς ἀνάγκης et φύσεως intelliges, quam excitavimus ex Eth. Nic. l. l.

Simpliciter necessarium perscrutati in quaestione nostra inde a §. 24. de necessario ἐξ ὑποθέσεως suspenso disseruimus, ita ut §§. 27. et 28. de rebus naturalibus ἐξ ὑποθέσεως finis genitis i. e. ἕνεκά του necessariis ageremus. Cujusmodi cum animantes apparuissent, pergitur. ita

§. 29.

Jam vero quaestionis de ἐξ ὑποθέσεως necessitate intercapedinem facere liceat.

In natura animantes procreante quidem necessitatem e fine suspensam unam admisisse Aristotelem si ex iis, quae modo disputavimus, judicaveris, scripta de rebus naturalibus perlustrans saepenumero in difficultates incides inextricabiles. Si enim necessaria sint sola, quae finis

---

[1]) Rhet. I, 10. 1368. b. 34—36.

[2]) Cf. dictionem Ζεὺς ὕει apud poëtas e. gr. Hom. Il. μ, 25. Odyss. ξ, 457.

insit [1]) adq
tentiam n
1034. a. i
αἴτιον εἶνα
procreant
quum ad
minus ci
sensus c
sive caus
tamen p
cipium
teriae v
telem j
gignen
men e
alia p
sola
mox
quan
defici
natu

τὰ ἐ

ὑπάρ
ὑπῆρ
ἄνθ
τοιά

φύσι
οὐχ
ψυχ

a. 25.

tium generationem facere clare demonstrat simulque quid intersit oculis proponit. de gen. anim. V, 1. 778. b. 16. *ὀφθαλμὸν μὲν γὰρ ἐξ ἀνάγκης ἕξει (τοιόνδε γὰρ ζῷον ὑπόκειται ὄν) τοιόνδε δὲ ὀφθαλμὸν ἐξ ἀνάγκης μέν, οὐ τοιαύτης δ' ἀνάγκης, ἀλλ' ἄλλον τρόπον, ὅτι τοιονδὶ ἢ τοιονδὶ ποιεῖν πέφυκε καὶ πάσχειν* [1]). Propositum est [2]) animal certa natura instructum creare: erit ei oculus ἐξ hujus naturae *ὑποθέσεως* necessario; talis vero oculus erit (e. gr. caesius) non minus ex necessitate, tamen non ex eadem (non enim caesietatis finis est cf. a. 32.) sed ex alia [3]).

Jam diversitate horum necessitatis modorum satis statuta quum ea quae, etsi fine egent, necessario fieri dicuntur, in causas tempore priores redigenda esse edocti simus, num quid commune de causarum natura dici possit quaestio fit. Quam solvamus ita.

Ex necessitate erat caesius oculorum color nec tamen propter finem — *τοιόνδε δὲ ὀφθαλμὸν ἐξ ἀνάγκης μὲν (ἕξει τὸ ζῷον)*, at *γλαυκὸς δ' (ὀφθαλμὸς) οὐχ ἕνεκά του*. Est vero caesietatis causa parva humidi copia. 779. b. 28. *τὰ μὲν οὖν ἔχοντα τῶν ὀμμάτων πολὺ τὸ ὑγρὸν μελανόμματα ἐστὶ διὰ τὸ μὴ εὐδίοπτ' εἶναι τὰ πολλά, γλαυκὰ δὲ τὰ ὀλίγον*.. — Solida cervorum cornua quatenus non ob finem decidunt, ex necessitate decidua dicuntur de part. anim. III,

---

[1]) Coll. l. l. a. 32. *ὀφθαλμὸς μὲν γὰρ ἕνεκά του, γλαυκὸς δ' οὐχ ἕνεκά του, πλὴν ἂν ἴδιον ᾖ τοῦ γένους τοῦτο τὸ πάθος.*

[2]) Non differt *τὸ ὑποκείμενον* ab eo, quod *ὑποτίθεται* vel ab hypothesi. Waitz I, 344.

[3]) Sequentia *ὅτι τοιονδὶ ἢ τοιονδὶ ποιεῖν πέφυκε καὶ πάσχειν*, nisi interpretaris: „quoniam tale aut tale natura egit et passum est,“ in sensum validum vix detorquebis. Quae Bekkerus e Gaza praebet: — „quoniam talem aut talem rem suapte natura agere pative potest,“ manifesto animalis notionem prout finem edere volunt. Tum vero quid differat utraque necessitas equidem non video: est utraque ἐξ finis *ὑποθέσεως* suspensa. — At Bekkeri versio una ferri potest, si cum codd. YZ verba *τοιόνδε — ἀνάγκης* omittis. — Nostra quid sibi velit mox patebit.

citur. Sin vero finis materiam excipit, is leges statuit. Nec ita tamen ut elementa propriam naturam tamquam deponant depositaque, quidquid ille velit, fieri in se patiantur: immo suas tendunt etiamnunc leges sequi! Quoniam vero aptam tantum materiam ad quodque opus natura eligit[1]), accidit, ut finis nihil aliud demandet, quam quod jam proprio appetitui indulgens efficere materia prompta est. Cujusmodi quae fiunt, quatenus elementorum impetu efficiuntur, *ἐξ ἀνάγκης*, quatenus fini praesidi inserviunt, *ἕνεκά τινος* videntur. In hunc sensum accipienda sunt Anal. Post. II, 11. 94. b. 27. *ἐνδέχεται δὲ τὸ αὐτὸ καὶ ἕνεκά τινος εἶναι καὶ ἐξ ἀνάγκης.* Neque rara talia in rebus naturalibus l. l. *πλεῖστα δὲ τοιαῦτ᾽ ἐστί, καὶ μάλιστα ἐν τοῖς κατὰ φύσιν συνισταμένοις καὶ συνεστῶσιν· ἡ μὲν γὰρ ἕνεκά του ποιεῖ φύσις, ἡ δ᾽ ἐξ ἀνάγκης.* Quae per utramque causam generentur, ejusmodi invenies de part. anim. III, 2. 663. b. 12—14. c. 9. 672. a. 1—15. de gener. anim. II, 4. 739. b. 26—30. IV, 8. 776. b. 31—33. V, 8. 789. a. 8. sq.

Alia a natura fine auctore ita generantur, ut materia secum ipsa contenta parare nequeat: quare illi debentur uni. De his valebit *ἕνεκά τινος* esse, neque *ἐξ ἀνάγκης.* Exemplum proponitur Phys. II, 9. 198. b. 23. sq.

Denique alia mere *ἐξ ἀνάγκης* fiunt. Fallatur enim, qui finem auctorem sive unum sive materia adstipulante cum videat, omnia quaecunque naturae animata gignentis fabrica prodeant, finem prae se ferre conjecerit: dum quaedam ejusmodi sunt, materia horum causa a fine in ditionem recepta propriis e viribus multa gignit illisque *ἕνεκά του* creatis addit. Ita statuit Aristoteles de part. anim. IV, 2. 677. a. 15. *καταχρῆται μὲν οὖν ἐνίοτε ἡ φύσις εἰς τὸ ὠφέλιμον καὶ τοῖς περιττώμασιν, οὐμ ἦν διὰ τοῦτο δεῖ ζητεῖν πάντα ἕνεκα τίνος, ἀλλὰ τινῶν ὄντων τοιούτων*

[1]) Cf. de part. an. IV, 10. 687. a. 10. *ἡ δὲ φύσις ἀεὶ διανέμει, καθάπερ ἄνθρωπος φρόνιμος, ἕκαστον τῷ δυναμένῳ χρῆσθαι.*



συμβεβηκός cum excrementa tum monstra quamquam ex necessitate fiant, per accidens fieri quum fine proprio careant (id quod nos dicimus „zufällig;" cf. Phys. II, 5. 196. b. 34. *ἦλθε δ' οὐ τούτου ἕνεκα, ἀλλὰ συνέβη αὐτῷ ἐλθεῖν* simil.): quodsi necessario illa nec tamen finis gratia fieri dicuntur differre eorum necessitatem a necessario *ἐξ ὑποθέσεως* satis patet. — Quibus dictis jam locus idoneus videtur, quo ipsa rerum naturalium accidentia a materia ex necessitate effici tradamus. Quod corollarium probemus ita. Narrat quidem Arist. de gen. an. V, 1. naturam quasdam partium affectiones hoc modo inter animantes distribuere, ut aliis generibus totis, aliis dispersim tantum i. e. huic individuo insint, alii minus. E. gr. oculorum caesietas quibusdam animalium generibus totis, at hominibus nonnullis tantum competit (779. a. 31. 34.). Addit ille 778. a. 29. *περὶ δὲ τούτων καὶ τῶν τοιούτων πάντων οὐκέτι τὸν αὐτὸν τρόπον δεῖ νομίζειν εἶναι τῆς αἰτίας.* Alia causa quaerenda erit, affectio si universo generi, alia, si nonnullis individuis inest. Sicque decernitur: *ὅσα γὰρ μὴ τῆς φύσεως ἔργα κοινῇ μηδ' ἴδια τοῦ γένους ἑκάστου, τούτων οὐθὲν ἕνεκά του τοιοῦτον οὔτ' ἔστιν οὔτε γίνεται. ὀφθαλμὸς μὲν γὰρ ἕνεκά του, γλαυκὸς δ' οὐχ ἕνεκά του, πλὴν ἂν ἴδιον ᾖ τοῦ γένους τοῦτο τὸ πάθος.* Quae affectio neque communis neque generi toti propria est, fine caret. Sicuti oculus quum in omnibus hominibus inveniatur, *ἕνεκά του* est: ita caesietas non sine fine erit, si cui generi propria est; hominibus vero sine fine inest, cum aliis insit, aliis minus. Jam duae oriuntur quaestiones. Quarum prior: oculi caesietas, quibus in animantibus non propter finem fiat, in iis quam ob causam fit? Altera: oculi caesietas si generis proprium non est quale inesse dicitur? Ut priorem solvam, in rebus naturalibus *τὸν λόγον τῆς οὐσίας* et *τὸ τέλος* in idem redire monendum ante videtur (cf. de gen. an. I, 1. in.). Jam quum Aristoteles l. l. a. 34. *οὔτε δ' ἐπ' ἐνίων πρὸς τὸν λόγον συντείνει τὸν τῆς οὐσίας. ἀλλ' ὡς ἐξ ἀνάγκης γιγνομένων εἰς τὴν ὕλην καὶ τὴν κινήσασαν ἀρχὴν ἀνακτέον τὰς αἰτίας* dicat, ea ipsa, quae fine careant, a materia ex necessitate effici luculenter censet: fit igitur ex necessitate a materia caesietas, quoties fine caret. — Quaestionem alteram expedituri laudamus Top. I, 4. 101. b. 23. *δῆλον οὖν ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι κατὰ τὴν νῦν διαίρεσιν τέτταρα τὰ πάντα συμβαίνει γίνεσθαι, ἢ ἴδιον ἢ ὅρον ἢ γένος ἢ συμβεβηκός.* ibid. b. 17. cf. Anal. Post. I, 4. Quodsi caesietas hominis proprium non est, quum neque aut ut genus aut ut definitio ei insit, restat ut *συμβεβηκός* sit. — Similiter si quis homo albus est, quia neque semper neque ut plurimum talis est, in *τῶν συμβεβηκότων* numerum cadit. Top. I, 5. 102. b. 8. Met.

Programm

zum Oster-Examen 1858.

Ramsauer, G. Gottfried.

Inhalt: Zur Charakteristik der aristotelischen **Magna Moralia.** Von Collab. Ramsauer.
Schulbericht. Von Rector Bartelmann.

I

fe

si

pu

lil

eti

an

de

vis

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

Zur Charakteristik der aristotelischen Magna Moralia.

Auf die Frage, was von dem Buche zu halten sei, welches unter dem Titel 'Ηθικα Μεγάλα auf uns gekommen ist, hören wir zwei sich widerstreitende Antworten. Schleiermacher, der zuerst das Verhältniß der drei Ethiken erörterte, die wir unter den Schriften des Aristoteles finden, hielt die M. M. für die echte oder doch für die ursprünglichste Darstellung aristotelischer Sittenlehre. Er ging dabei vorzugsweise von der Seite des Inhalts und der systematischen Anordnung im Großen aus und verbarg es sich nicht, daß die Frage eine andre Seite biete, über welche den Philologen das entscheidende Wort zustehe. Er würde sich auch sicher nicht besonnen haben, sein Resultat einem hinreichend begründeten philologischen Urtheil gegenüber nöthigenfalls aufzugeben oder zu modifiziren.

Die entgegengesetzte Ansicht vertrat Spengel in seiner Abhandlung „Ueber die unter dem Namen des Arist. erhaltenen ethischen Schriften" (in den Jahrbüchern der Münchener Akademie von 1841). Ihm gelten die M. M. für ein späteres, von den Eud. und Nic. abhängiges Werk. Seine vortreffliche Untersuchung hebt bereits eine Reihe gewichtiger Einzelheiten hervor, aber von dem größeren Zusammenhang seiner Aufgabe bestimmt, begnügt

er sich in vielen Punkten mit einem allgemeinen Urtheil und fordert den bestimmteren Nachweis von einer besonderen Bearbeitung des Buches (pag. 79). Und doch dürfte es zweifelhaft sein, ob die M. M., an sich betrachtet, einer eignen Behandlung etwa in der Form eines Commentars werth seien: jedenfalls wäre eine ausreichende Erklärung der Nic. eine weit näher liegende und lohnendere Aufgabe.

Die folgende Untersuchung unternimmt es, in der Weise ein Bild der M. M. zu entwerfen, daß der mit Aristoteles irgendwie vertraute Leser in den Stand gesetzt wird, aus den zusammengestellten Zügen ein Urtheil darüber zu gewinnen, ob er hier Aristoteles sprechen, entwickeln und lehren höre oder einen Andern. Wenn es dabei gelingt, hie und da einen Blick in die Weise zu thun, wie der Verfasser arbeitete: so wird, abgesehen von der kritischen Frage, die praktische Erkenntniß gefördert werden, welche Bedeutung das vorliegende Buch für denjenigen beanspruchen darf, dem daran liegt, eine Einsicht in das aristotelische System zu gewinnen. — Ich gehe von einigen Besonderheiten des Sprachgebrauchs, der Redeweise und der Darstellung im Allgemeinen aus, um von da aus zu dem zu gelangen, was die Behandlung des ethischen Stoffes oder diesen selbst betrifft.

Hier mag zuerst ein Punkt hervorgehoben werden, der leicht in die Augen fällt und dessen Bedeutung für unsre Frage ebenfalls klar ist. Ich meine den Gebrauch der Präpositionen περὶ und ὑπὲρ c. gen. bei den verbis dicendi cet. Aristoteles, der besonders in seinen stehenden Uebergangs- und Berufungsformeln unzählige Male Ausdrücke dieser Art verwendet, gebraucht durchweg περί. n in der ganzen nikomachischen Ethik etwa fünf Bei-

spiele von *υπὲρ* vorkommen (*ἐξακριβοῦν υπὲρ αυτῶν* 1096 b. 30, *βουλεύεσθαι υπέρ τινος* 1112 a. 20. 21, *παρετέον ὑπὲρ τοιούτων* 1172 a. 26; *εἴρηται ὑπὲρ αὐτῶν* 1155 b. 15 ist anderweitig verdächtig; 1104 a. 13 kann hier nicht geltend gemacht werden): so ist das vielleicht die stärkste Vertretung dieses Gebrauchs, die sich bei Arist. wird nachweisen lassen. In der Pol. finde ich kein einziges Beispiel, in der Hist. An. und in de Gen. An. keines; ebenso in Eth. Eud.; aus de Partt. An. lassen sich zwei Fälle anführen 692 a. 19 und 695 a. 15; aus den kleineren physischen Schriften einer 456 b. 6. Man wird darnach sagen können, daß dieser Gebrauch bei Arist. im Ganzen eben so vereinzelt ist als bei Xenophon, Plato und Demosthenes. Ganz anders in M. M.: hier ist das Verhältniß beinahe umgekehrt; man kann die Fälle zählen, wo *περὶ* gebraucht ist (1182 a. 12; 1193 a. 39; 1196 b. 5; 1197 b. 14. 32. 34 bis; 1200 a. 39; 1204 a. 19; 1206 b. 30. 31; 1207 b. 19; im Ganzen zwölfmal); während *ὑπὲρ* z. B. gleich im ersten Kapitel nicht weniger als 25 mal vorkommt, im ganzen Buche etwa 6 mal so häufig als *περὶ*. Sind diese Notizen genau, so erhalten M. M. schon hiedurch eine Ausnahmestellung unter den aristotelischen Schriften. Ein Mittelglied zwischen diesem Extrem und der Masse der echten Bücher könnten die Rhet. ad Alex. bilden, wo ebenfalls *ὑπὲρ* recht oft vorkommt, wenn auch *περὶ* noch bei Weitem überwiegt; nur verdient das genannte Buch seinen Platz in dem Nachlaß des Philosophen noch viel weniger als M. M. auch bei der niedrigsten Schätzung.

Viele Erscheinungen dieser Art wird man bei einer im Allgemeinen verwandten und vielfach abhängigen Schreibweise nicht erwarten dürfen. Doch lassen sich

Andre Beispiele hat schon Trendelenburg (zu de An. I, 1, 11.) zusammengestellt; er will den mit ἦ eingeführten Satz, eben weil er aussagende Kraft hat, überall nicht mehr als Fragesatz gelten lassen: eine Anschauung, die auch für die gleich zu berührende Redeweise der M. M. mit demselben Recht festgehalten werden müßte. — Dieser Gebrauch erscheint nun in M. M. in der besondren Weise, daß der aussagende Fragesatz mit ἦ in der stehenden Form ἦ οὔ; (nur selten irgendwie erweitert: 1189 a. 8 und 18 ἦ οὐδὲ τοῦτο;) zur Ablehnung der vorangehenden Frage dient; wir können dies ἦ οὔ; übersetzen „schwerlich" oder auch wohl „gewiß nicht." Da die vorangehende Frage gemeiniglich mit πότερον eingeführt ist, so entsteht der Schein einer Doppelfrage, und bei Bekker ist auch meistens demgemäß interpungirt. Aber der Schriftsteller selbst behandelt dies ἦ οὔ; durchaus als Aussage, indem er entweder damit die Verhandlung abbricht und also die schlüssige Entscheidung in die Frageformel hineinlegt (wie 1190 b. 12; vgl. 1182 b. 17 πότερον — ἦ οὔ; διὰ τί;) oder — was das Gewöhnliche ist — mit γαρ (oder ἐπείπερ 1212 a. 17) zu der Begründung des Urtheils übergeht, welches er also durch ἦ οὔ; ausgesprochen wissen will. Wenn es nun ein allgemein gültiger Gebrauch ist, auch die einfache Zweifelfrage mit πότερον einzuführen: so scheint es dem Charakter dieser Ausdrucksweise angemessen, überall vor diesem ἦ οὔ; die erste Frage zu schließen und dadurch das selbstständige Urtheil, welches in dieser Wendung enthalten ist, auch äußerlich hervortreten zu lassen. Die Stellen dieser Art in M. M. sind, abgesehn von den bereits angeführten, ziemlich häufig: mit πότερον in der vorangehenden Frage 1189 a 2; 1192 a. 16; 1195 a. 5; 1197 a. 33; 1198 b. 3;

1199 a. 16; b. 11; 1202 b. 30; 1203 a. 1; 1206 a. 8; 1208 b. 24; 1209 a. 38; mit ἄρα noch 1189 a. 20; 1202 a. 4. Bei Arist. dagegen wird man diese Redeweise selten finden; ich erinnre mich eines aussagenden ἢ οὔ; nur aus wenigen Stellen, so 483 a. 13 und 23, wo aber eine unmittelbar vorangehende Frage nicht vorkommt, und 1146 b. 19 in einem anderweitig bedenklichen passus. (Etwas Andres ist die Wendung ἢ οὔ, ἀλλὰ ct., welche sich öfter findet). — Eine weitere Einzelheit, die den M. M. eigen ist, hat bereits Bonitz (im Stettiner Programm von 1844 pag. 14; zu 1200 a. 19) hervorgehoben: es ist die Gewohnheit, Sätze mit einem subjectlosen φησί einzuführen. Gewöhnlich enthalten diese Sätze einen Einwand oder machen einen Gesichtspunkt geltend, der im Verlauf der Erörtrung als unberechtigt erscheint; so 1195 b. 12; 1198 b. 11; 1200 a. 21; 1201 a. 19; 1205 a. 7; 1209 a. 10; 1209 a. 38; 1212 b. 38; 1213 a. 1 und 6: als Subject könnte also ein unbestimmter Gegner gedacht werden, durch dessen Bemerkungen die Erörtrung gleichsam dialogisch belebt wird. An andren Stellen kann man bei gleicher Stellung des Gedankens aus dem Vorigen ὁ λόγος als subj. denken, wie 1188 a. 6 und 8; 1188 a. 17 heißt es gradezu ὁ λόγος, ὅς φησι und 1204 b. 18 ὡς ὁ λόγος αὐτῶν (der Gegner) ἔφη *). Anders stellt sich natürlich der

---

*) Man sieht hieraus, daß die Conjectur von Bonitz 1200 a. 19 οὔ φησιν statt des überlieferten φησίν die Analogie des speciellen usus nicht für sich hat; denn hier würde das subjectlose φησίν die richtige Auffassung vertreten. Das ganze Glied ist in der That überflüssig; weder φησίν noch οὔ φησιν fordert den

Gedanke, wo zu φησὶ (oder ἐρεῖ) ein Sachkundiger als Subject durch den Zusammenhang gegeben ist: so 1208 a. 25 ὁ ἰατρός; 1183 a. 39 ἡ πολιτική (oder daraus ὁ πολιτικός); ebenso 1189 b. 10 sq. ἡ γεωμετρία (ὁ γεωμετρικός) in φῇ und φησί, während ebenda das subj. für ἐρωτᾷ grammatisch unbestimmt, durch den Gegensatz des antwortenden Lehrers aber wiederum bestimmt ist. Abweichend ist dagegen das ἐρεῖ 1196 b. 9, insofern das durchaus unbestimmte subj. eine berechtigte Forderung stellt; und verdächtig scheint mir das φησὶ 1207 b. 24 bei Einführung eines allgemeinen und gebilligten Sprachgebrauchs. Vielleicht ist hier φασὶ zu lesen, wie ib. 26 in demselben Zusammenhang überliefert ist. Im Allgemeinen aber sind beide Arten des Ausdrucks — sowohl das subjectlose φησὶ bei Einführung eines Einwandes u. dgl., als das andre φησί, welches den λόγος der Gegner oder irgend eine Wissenschaft redend einführt — der Schreibweise des Arist. fremd. Das φησὶ 1245 a. 23 in den Eud. gehört einer corrupten Stelle an. Selbst wenn es 1182 b. 18—22 heißt ὁ ὅρος λέγει i. e. „bei der Definition ist das Verfahren dieses ct.", so klingt das nicht aristotelisch, wenn gleich sprachlich Nichts gegen Dergleichen einzuwenden ist: wie denn ja schon Plato z. B. Phil. p. 50 a. und 51 d. die verwandte Wendung φησὶν ὁ λόγος hat. —

Die eben angeführten Besonderheiten im Sprachgebrauch der M. M.: die kurzen Fragen διὰ τί; und ἢ οὔ; das gegenredende φησί, die Wendung ὁ λόγος αὐτῶν

Gedanken; und das vorangehende ἢ οὔ; würde, wenn φησὶν gestrichen wäre, nach dem eben Gesagten vollkommen ausreichen.

1199 a. 16; b. 11; 1202 b. 30; 1203 a. 1; 1206 a. 8; 1208 b. 24; 1209 a. 38; mit ἄρα noch 1189 a. 20; 1202 a. 4. Bei Arist. dagegen wird man diese Redeweise selten finden; ich erinnre mich eines aussagenden ἦ οὔ; nur aus wenigen Stellen, so 483 a. 13 und 22, wo aber eine unmittelbar vorangehende Frage nicht vorkommt, und 1146 b. 19 in einem anderweitig bedenklichen passus. (Etwas Andres ist die Wendung ἦ οὔ, ἀλλὰ ct., welche sich öfter findet). — Eine weitere Einzelheit, die den M. M. eigen ist, hat bereits Bonitz (im Stettiner Programm von 1844 pag. 14; zu 1200 a. 19) hervorgehoben: es ist die Gewohnheit, Sätze mit einem subjectlosen φησὶ einzuführen. Gewöhnlich enthalten diese Sätze einen Einwand oder machen einen Gesichtspunkt geltend, der im Verlauf der Erörtrung als unberechtigt erscheint; so 1195 b. 12; 1198 b. 11; 1200 a. 21; 1201 a. 19; 1205 a. 7; 1209 a. 10; 1209 a. 38; 1212 b. 38; 1213 a. 1 und 6: als Subject könnte also ein unbestimmter Gegner gedacht werden, durch dessen Bemerkungen die Erörtrung gleichsam dialogisch belebt wird. An andren Stellen kann man bei gleicher Stellung des Gedankens aus dem Vorigen ὁ λόγος als subj. denken, wie 1188 a. 6 und 8; 1188 a. 17 heißt es gradezu ὁ λόγος, ὅς φησι und 1204 b. 18 ὡς ὁ λόγος αὐτῶν (der Gegner) ἔφη *). Anders stellt sich natürlich der

---

*) Man sieht hieraus, daß die Conjectur von Bonitz 1200 a. 19 οὔ φησιν statt des überlieferten φησὶν die Analogie des speciellen usus nicht für sich hat; denn hier würde das subjectlose φησὶν die richtige Auffassung vertreten. Das ganze Glied ist in der That überflüssig; weder φησὶν noch οὔ φησιν fordert den

Gedanke, wo zu φησὶ (oder ἐρεῖ) ein Sachkundiger als Subject durch den Zusammenhang gegeben ist: so 1208 a. 25 ὁ ἰατρός; 1183 a. 39 ἡ πολιτική (oder daraus ὁ πολιτικός); ebenso 1189 b. 10 sq. ἡ γεωμετρία (ὁ γεωμετρικός) in φῇ und φησί, während ebenda das subj. für ἐρωτᾷ grammatisch unbestimmt, durch den Gegensatz des antwortenden Lehrers aber wiederum bestimmt ist. Abweichend ist dagegen das ἐρεῖ 1196 b. 9, insofern das durchaus unbestimmte subj. eine berechtigte Fordrung stellt; und verdächtig scheint mir das φησὶ 1207 b. 24 bei Einführung eines allgemeinen und gebilligten Sprachgebrauchs. Vielleicht ist hier φασὶ zu lesen, wie ib. 26 in demselben Zusammenhang überliefert ist. Im Allgemeinen aber sind beide Arten des Ausdrucks — sowohl das subjectlose φησὶ bei Einführung eines Einwandes u. dgl., als das andre φησί, welches den λόγος der Gegner oder irgend eine Wissenschaft redend einführt — der Schreibweise des Arist. fremd. Das φησὶ 1245 a. 23 in den Eud. gehört einer corrupten Stelle an. Selbst wenn es 1182 b. 18—22 heißt ὁ ὅρος λέγει i. e. „bei der Definition ist das Verfahren dieses ct.", so klingt das nicht aristotelisch, wenn gleich sprachlich Nichts gegen Dergleichen einzuwenden ist: wie denn ja schon Plato z. B. Phil. p. 50 a. und 51 d. die verwandte Wendung φησὶν ὁ λόγος hat. —

Die eben angeführten Besonderheiten im Sprachgebrauch der M. M.: die kurzen Fragen διὰ τί; und ἢ οὔ; das gegenredende φησί, die Wendung ὁ λόγος αὐτῶν

Gedanken; und das vorangehende ἢ οὔ; würde, wenn φησὶν gestrichen wäre, nach dem eben Gesagten vollkommen ausreichen.

φησι und die verwandten Ausdrücke lassen sich nun unter einen allgemeineren Gesichtspunkt zusammenfassen, dessen Richtigkeit sich denn auch noch in andren Erscheinungen bestätigt. Die Schreibweise der M. M. hat nämlich überhaupt eine äußerlich belebtere Färbung, als der männlich ernste, so zu sagen rein sachliche Stil des Arist., der jede rhetorische Würze der Rede zu verschmähen scheint. Das Urtheil in diesem Falle ist manchmal freilich bloß eine Sache des Geschmacks und des Sprachgefühls: doch giebt es auch wieder Fälle, wo Gedanken, welche genau in M. M. und Nic. übereinstimmen, durch ihre verschiedene Einkleidung hier und dort die Differenz der Darstellung so deutlich hervortreten lassen, daß für diese Fälle wenigstens eine Meinungsverschiedenheit nicht wohl denkbar ist. 1149 a. 25. sqq. wird z. B. die *ἀκρασία θυμοῦ* verglichen mit der Uebereilung der *ταχεῖς τῶν διακόνων*, die den halb gehörten Befehl ausführen wollen; M. M. dagegen finden es gerathen, diese alltägliche Erfahrung ausdrücklich noch durch ein ausgeführtes Beispiel zu veranschaulichen: 1202 b. 14 sq. *καὶ γὰρ οὗτος, ὅταν εἴπῃ ὁ δεσπότης· δός μοι* ct. 1138 b. 25 sqq. wird bemerkt, daß die bisher in der Ethik gebrauchte Bestimmung *ὡς ὁ ὀρθὸς λόγος* und die Fordrung der *μεσότης* nicht ausreiche: wie denn ja auch eine entsprechend allgemeine Anweisung vom Arzte dem Unkundigen wenig helfen würde: 1196 b. 9 wird der ungenügend belehrte Schüler oder Patient, nachdem der doch hinreichend verständliche Vergleichungssatz vorausgegangen ist, obendrein noch redend eingeführt *ἀλλ' ἐρεῖ μοι· τα ποῖα διασάφησον ὑγιεινά ἐστιν.* Ueberhaupt finden sich in M. M. viele Fälle, wo mit einem „dixerit aliquis" oder ähnlichen Wendungen und folgender directer Rede Gesichtspunkte oder Einwürfe vorge-

bracht werden, die Arist. in der Dialektik des Gedankens selbst hervortreten lassen oder beseitigen würde: 1185 a. 23 *τί οὖν, ἄν τις εἴποι, πότερον καὶ τούτου τοῦ μορίου ἐστὶν ἀρετή*; womit der einfache Ausdruck 1102 b. 3 und 11 sq. zu vergleichen. 1187 a. 24 *διὰ τί γάρ, φασίν, ὅταν νοσῶμεν — οὐδεὶς ψέγει*; wogegen der schlichte Gedanke 1114 a. 21—28. Aehnlich der in Form eines Selbstruhmes gegebne Beweisgrund 1195 b. 20 *φασί· ἐξόν μοι ἴσον λαμβάνειν οὐκ ἐλάμβανον*; oder der einem Sprechenden in den Mund gelegte Zweifel 1208 a. 20 *ἀλλ' ἴσως εἴποι τις ἄν· ὅταν πῶς* ct. *οὐ γὰρ οἶδα* bis ib. a. 25; oder die Einrede 1209 a. 31 *εἰ δή τις λέγοι· ὁ κατὰ τὸ ἡδὺ φιλῶν* ct. Bisweilen erweitert sich diese Darstellungsform zu gleichsam dramatischer Rede und Gegenrede: so 1199 b. 25 *εἰ γάρ τις ἀγανακτοίη — οὐ γὰρ ἔχεις, εἴποι τις ἄν, οὐδὲν τοιοῦτον* ct.; noch direkter 1189 b. 15 *ἐὰν ἀπαιτῇ τις, διὰ τί τοῦτ' ἔπραξας; — ὅτι οὐκ ἐνῆν ἄλλως* ct. und 1207 b. 1 *ἀλλ' εἴ τις ἐρωτήσειε — διὰ τί τοῦτο ἀρέσκει σοι — οὐκ οἶδα, φησί* ct.; oder die in dialogische Form gekleidete Darstellung des mathematischen *διὰ τί* 1189 b. 10. sqq. Dasselbe liegt zu Grunde, wo mit einem *ναί· ἀλλὰ* ein das Bisherige aufhebender oder beschränkender Gedanke eintritt, wie 1195 b. 9; 1208 a. 20; 1212 b. 12; denn das *ναί* ist die Wendung eines mit dem Schriftsteller dialogisch Verhandelnden, der nur nicht in voller Umständlichkeit eingeführt wird. Ganz ebenso, wenn der Schreiber den Leser plötzlich in der zweiten Person gleichsam persönlich in die sachliche Erörtrung hereinzieht oder direkt an sein Gefühl appellirt. Oder was ist es Anderes, wenn es heißt „Freundschaften niedrer Art endigen oft in Mißhandlung des Einen durch den Andren; dann

folgen verwunderte Klagen, und doch ist die Sache nicht so überraschend: *οὐ γὰρ δι' ἀρετὴν ἡ φιλία σοι πρὸς τοῦτον ὑπῆρχεν"* 1209 b. 26. Aehnlich 1210 a. 2 *καὶ γὰρ εἰ θέλεις τὰ ἐναντιώτατα ποιῆσαι* „für den schärfsten Gegensatz" ct. oder 1209 a. 10 *ἐπεὶ τὸν σπουδαῖον ποίησον πράττειν τὰ κατ' ἀρετὴν καὶ ἡδέως ταῦτα πράττειν· ἆρα οὐ πολλῷ μᾶλλον ἐνεργήσει κατὰ τὴν πρᾶξιν*; der schlichte Gedanke steht entsprechend 1153 a. 20–23. So die Warnung vor einer drohenden Consequenz 1206 a. 31 *ἀλλ' οὕτω μὲν — ἀναιρήσεις καὶ τὰς καθ' ἕκαστα λεγομένας ἀρετάς*; vergleiche noch 1184 a. 20–22: *σκόπει* ct. Einzeln kommt es auch vor, daß dem angeredeten Leser der Schreiber in erster Person gegenüber tritt, wo ein Allgemeines dargestellt werden soll, und die Individualisirung des Ausdrucks an sich eben so gut auf „*Κορίσκος*" als auf den Schriftsteller fallen konnte: so 1210 a. 32 *ἐὰν οὖν πλείω ἀγαθὰ σύ μοι* (sic) *ποιῇς ἢ ἐγὼ σοί, οὐδ' ἀμφισβητῶ ἔτι* ct. Hiemit ist freilich nicht zusammenzustellen, wenn der Schreibende mit seinem lehrenden Ich hervortritt, doch aber dürfte auch dies Letztre derselben Eigenthümlichkeit des Stiles angehören, die hier charakterisirt werden soll. Oder welchem aufmerksamen Leser aristotelischer Schriften fällt es nicht auf, wenn der Schriftsteller bei Berührung der Frage, ob Ethik oder Politik der passende Name für die Gesammtdisciplin sei, seine persönliche Ueberzeugung mit einem *δοκεῖ μοι* (1181 b. 28) andeutet? Etwas ganz Andres ist es, wenn einem Ausdruck, der vielleicht bisher in unbestimmter Bedeutung üblich gewesen, oder der neu eingeführt wird, ein für den Verfasser bindender Sinn beigelegt wird: *τὸ δὲ τίμιον λέγω* ct. 1183 b. 21; Dergleichen findet sich überall z. B.

aus Nic. 1147 b. 26 und 29; 1148 b. 19; vgl. 1146 b. 10. Dort lag in dem Namen ein bedeutsames Urtheil, hier handelt es sich um das Verständniß dessen, was der usus des Schreibenden meint. —

Es ist schon oben bemerkt worden, daß die im letzten Absatz angeführten Einzelheiten vielfach, zumal einzeln genommen, keine zwingende Beweiskraft haben können: es handelt sich um eine Färbung der Darstellung, deren Abstufungen sich nicht abgrenzen lassen, und deren Elemente nirgend ganz fehlen werden. Wer wollte z. B. behaupten, daß die nahe liegende Fixirung zweier Subjecte durch „Ich und Du" mit irgend einem Stile schlechthin unverträglich sei? Wer wollte behaupten, daß nichts Derartiges bei Arist. vorkomme? Die nie abgeschlossene Beobachtung würde ihn auf Stellen führen, die er früher nicht beachtet hatte (etwa wie 426 b. 19). Aber soviel darf behauptet werden, daß die Gesammtheit dessen, was angeführt wurde, das Bild einer Schreibweise giebt, welche sehr merklich von der anerkannt aristotelischen abweicht; oder — um der Form des Beweises näher zu kommen — daß man Thatsachen wie die angeführten oder auch nur verwandter Art in annähernd gleicher Zahl auf einem einigermaßen gleichen Raume bei Arist. nirgend wird auffinden können. Der Gegenstand, den M. M. behandeln, wird nicht Ursache dieser veränderten Weise sein können: das lehren uns, wenn die Sache nicht an sich klar wäre, die Eud. so gut wie die Nic. Wo also soll man die Ursache suchen als beim Verfasser?

Auf unsrem Wege von Außen nach Innen kommen wir zu einem neuen Punkte. Das bisher Hervorgehobene

betraf Einzelheiten — man kann in gewissem Sinne sagen Zufälligkeiten der Form, bei denen, so bedeutsam sie für die Forschung sein mögen, die wissenschaftliche Behandlung des vorliegenden Stoffes oder gar der ethische Stoff selbst außer dem Spiele blieb. Betrachten wir jetzt die Methode der Entwicklung und Argumentation, wie M. M. sie im Allgemeinen üben: eine etwaige Besonderheit wird sich hier, wo Arist. selbst eine so ausgeprägte Eigenthümlichkeit zeigt, um so leichter erkennen lassen. Zuerst sei hier die Neigung der M. M. erwähnt, in Einzelfragen, wie dieselben sich am reinsten in den vielen Aporieen aussondern, den Gang und die Resultate der Syllogismen vollständig, vielfach sogar mit ängstlicher Genauigkeit auszuführen. Der zu beweisende Satz wird vorangestellt, die Prämissen sind vollzählig, die Conclusio bestimmt ausgedrückt. Finden sich mehrere Beweise für denselben Satz, oder parallele Resultate verschiedner Beweise, so bemüht sich die Form der Conclusionen auf den Parallelismus oder den Doppelbeweis aufmerksam zu machen. Sprechen bei einer Aporie Gründe für entgegengesetzte Resultate, so wird durch den Ausdruck der Schlußsätze auf dieses Verhältniß aufmerksam gemacht. Belege für diese Weise finden sich überall; als Beispiel Folgendes: 1204 b. 4—1205 a. 7 handelt es sich um Widerlegung des Satzes ἡ ἡδονὴ οὐκ ἀγαθόν· γένεσις γάρ *). Zuerst wird betont, daß dies die erste Frage sei, die an die

---

*) Ich füge für denjenigen, der die Differenz von der aristotelischen Behandlung an den concreten Fällen verfolgen will, hier und bei den folgenden Beispielen wo möglich die Parallelstellen aus Nic. oder Eud. hinzu. Für 1204 b. 4. sqq. cf. 1173 b. 4—20 oder 1153 a. 9. sqq.

Reihe komme (1204 b. 4. sq). Hierauf wird als erste Aufgabe innerhalb derselben der Beweis verlangt *ὅτι οὐ πᾶσα ἡδονη γένεσις* (1204 b. 6). Derselbe wird sodann geliefert durch die Gedanken: als *γένεσις* gilt die *ἡδονή*, wo sie in der Erfüllung eines Mangels besteht; der geistigen Lust aber und der sinnlichen zum Theil geht kein Gefühl des Mangels vorher; es giebt also gewisse Arten der Lust, welche man nicht *γένεσις* nennen kann (—b. 18). Hierauf die Conclusio: soll nun aber die Lust darum kein Gut sein, weil sie *γένεσις* ist; und giebt es doch Arten der Lust, welche nicht *γένεσις* sind, so könnten diese Arten ein Gut sein (—b. 20). Zweite Aufgabe: *οὐδεμία ἡδονὴ γένεσις* (b. 21). Der Beweis wird durch den Satz gegeben, daß die Erfüllung, welche von den Gegnern mit der Lust identifizirt wird, nur ein Gleichzeitiges, nicht die Lust selbst sei (—b. 35); und der dem Ansatz entsprechende Schluß: *διὸ οὐκ ἔστιν οὐδεμία ἡδονὴ γένεσις* (b. 36). Drittens: die Gegner bezeichnen die Lust als *ἀποκατάστασις* *); aber nach dem ersten Beweise giebt es *ἡδοναί*, welche nicht für *ἀποκατάστασις* gelten können: also (1205 a. 3. sq.) *οὐκ ἂν εἴη ἡ ἡδονὴ ἀποκατάστασις τοῦ ἐνδεοῦς*. Hierauf Zusammenfassung des Gesammtresultats (wobei die geringeren Erfolge natürlich zurücktreten): Soll somit die Ansicht *ἡ ἡδονὴ οὐκ ἀγαθὸν* auf dem Satze *ἡ ἡδονὴ γένεσις* ruhn, ist aber dieser Grund nicht richtig: so könnte die Lust ein Gut sein (1205 a. 5—7). Der hier gegebne Ge-

---

*) Der Ausdruck *ἀποκατάστασις* und das verbum kommt nur in M. M. vor: 1204 b. 36—38; 1205 a. 4. b. 11; in Nic. und Eud. nirgend.

dankengang hat seine schwachen Seiten besonders im dritten Punkte, der erste Punkt ist außerdem überflüssig, wenn der zweite Beweis fest steht, und der letztre mußte jedenfalls am Ende stehn: aber der Schriftsteller weiß seine einzelnen Aufgaben zu sondern und wieder auf seinen Hauptzweck zu beziehn, und die formale Syllogistik läßt Nichts zu wünschen übrig. — Ich füge noch einige andre bezeichnende Beispiele hinzu. Das *ἀδικεῖν αὑτὸν* soll als undenkbar nachgewiesen werden [cf. 1136 b. 17–25. 1138 a. 4-28]: das Thema wird 1196 a. 6 formulirt; sodann wird ein doppeltes Beweisverfahren angetreten: das erste zeigt, daß im *αὑτὸν ἀδικεῖν* ein *πλεῖον καὶ ἔλαττον ἔχειν κατα τὸν αὐτὸν χρόνον* gesetzt werden würde; das zweite, daß damit ein *ἅμα ἑκουσίως καὶ ἀκουσίως πράττειν* angenommen werden müßte (1196 a. 7–13 und 13–17). Beide Syllogismen, in sich wohl gegliedert, schließen *ἀλλα τοῦτο ἀδύνατον· οὐκ ἄρα* (im zweiten Falle add. *οὐδ' οὕτως*) *ἐνδέχεται αὐτὸν αὑτὸν ἀδικεῖν* *). Hinzu kommt ein dritter disjunctiver Beweis aus den *κατὰ μέρος ἀδικήμασιν*. Auch dieser wird wohl gegliedert und vollständig vorgetragen und schließt a. 23. 24 mit demselben Refrain in geringer Wortveränderung. —

---

*) Die mustergültige Anordnung dieses Doppelbeweises ist ein Hauptgrund, weshalb man v. 8. 9. die Worte *οὐδ' ἑκόντα ἅμα καὶ ἄκοντα*, die außerdem der Construction widerstreben, streichen muß. Sollten im Anfange die beiden drohenden Consequenzen zusammengestellt werden, so mußte, nachdem die erste a. 9 sq. erwiesen war, beim Uebergang zur zweiten (a. 13) die letztre als der bekannte Rest der Aufgabe bezeichnet werden, und ebenso würde a. 9 sq. nicht verfehlt haben, ausdrücklich zu bemerken, daß zunächst [illegible] die Hälfte des Angezeigten zur Verhandlung komme.

Ein solcher Formalismus mag einzeln und in correcter Ausführung eine gewisse Billigung verdienen: aber die Gefahr, weitschweifig und ermüdend zu werden, liegt bei derartiger Methode sehr nahe. 1209 b. 25—37 soll nachgewiesen werden, daß in der niedren φιλία die dort oft hervortretende Erwartung höherer Leistungen unberechtigt sei. [Ein eigentlich paralleler Absatz findet sich weder in Nic. noch in Eud.] Dieses Resultat wird mittelst des Obersatzes οὐκ ἀκολουθεῖ τῇ ἡδονῇ (καὶ τῷ συμφέροντι) ἡ ἀρετή, ἀλλὰ τῇ ἀρετῇ ἡ ἡδονὴ (καὶ τὸ συμφέρον) ἀκολουθεῖ erreicht: eine Wahrheit, die auf dem kleinen Raume von b. 30—37 nicht weniger als dreimal mit geringer Variation eingeprägt wird; das dritte Mal (b. 36. 37) sogar an einer Stelle, wo sie für den nächsten Zusammenhang (b. 34-36) nicht einmal Bedeutung hat. (Deßhalb b. 36. 37. zu verdächtigen, dürfte aber doch bei der Art der M. M. gewagt sein). — Will man sehen, wie der Verfasser es anfängt, eine Aporie als solche ins rechte Licht zu stellen, so lese man 1201 a. 16—34 [cf. 1146 a. 16—21 mit dem „σοφιστικὸς λόγος" ib. — a. 31 und die Lösung Nic. VII, 10]: bei einem gewissen Räsonnement kommt man zu dem Resultat: der ἀκρατὴς kann unter Umständen ἐπαινετος sein, der ἐγκρατὴς unter analogen Verhältnissen ψεκτός (a. 17. 18 vorangestellt). Die Klügelei, welche dies Resultat gewinnt, wird in zwei Absätzen (—a. 27 und – a. 34) mit lobenswerther Gründlichkeit aufgebaut und endet beide Male mit einem parallelen ἄτοπον δὴ (das zweite Mal add. καὶ οὕτω) τὸ συμβαῖνον. — Ein Beispiel, wo entgegengesetzte Resultate mit ähnlicher Pünktlichkeit erzielt werden, findet sich noch in demselben Kapitel (B, 6). Der ἀκρατὴς wird mit dem ἀκόλαστος verglichen [cf. 1146 a. 31 —b. 2

und die Lösung Nic. VII, 9]. Zuerst wird ein Gesichtspunkt aufgestellt (οὕτω μὲν), wonach der ἀκρατὴς schwerer zu heilen, also in schlimmerem Zustande ist 1203 a. 6–11 mit dem Schlusse ὥστ' ἂν ὁ τοιοῦτος (ἀκρατής) δόξειεν ἀνίατος εἶναι. Es folgen zwei Gedankenreihen in entgegengesetzter Richtung, deren Gewicht stillschweigend das frühere Resultat überwiegt (a. 11–18 und — a. 29). Die Endsätze markiren wieder den Zusammenhang: ὥστε χείρων ὁ ἀκόλαστος τοῦ ἀκρατοῦς (a. 18) und die βελτίων ο ἀκρατὴς τοῦ ἀκολάστου. — Einen indirekten Beweis in voller Ausstattung, wenn auch mit recht ungenügendem Ausgang liefern M. M. z. B. B, 8: Die τύχη [cf. 1247 a. 7–35, wo die Verderbniß des Textes doch noch die abweichende Behandlung erkennen läßt] ist nicht φύσις 1206 b. 37—1207 a. 2; nicht νοῦς oder λόγος 1207 a. 2–5; nicht göttliches Walten 1207 a. 6–11: jedesmal mit ausgeführter Begründung. Da es nun aber andre Causalitäten außer diesen nicht giebt, die τύχη aber mit dem νοῦς und dem Göttlichen Nichts gemein hat: so bleibt („doch wohl") nichts Andres übrig, als sie der φύσις gleich zu setzen! 1207 a. 12–20. — Ein vollständiger, aber durch die Ausführlichkeit der Beweisführung etwas zerdehnter Beweis wird in seinen wesentlichen Gliedern noch einmal vorgeführt, um die Berechtigung der Conclusion zu constatiren: 1213 a. 21–26 eine Rekapitulation von a. 9–24. — Ja, nachdem in zwei Absätzen gezeigt ist, daß es bedenklich scheinen könnte, bei der ἀκρασία eine ἐπιστήμη oder eine δόξα anzunehmen (1200 b. 32–38—1201 a. 6), wird 1201 a. 6–9 noch einmal ausdrücklich bemerkt, daß hierin eine Schwierigkeit liege, indem jene beiden Annahmen zu einem ἄτοπον zu führen schienen: als wenn die Tendenz jener

Beweise mißverstanden werden könnte [cf. 1245 b. 21—1246 a. 7 und 1246 b. 24—31]. — Bisweilen übersieht der Schreiber bei seinen gehäuften Syllogismen, daß er dasselbe Thema nur variirt: so 1195 b. 13—17—24 [cf. 1136 b. 20—22]. Der hier mit gleicher Sorgfalt wie der erste formulirte zweite Schluß giebt in der That nichts Neues; denn das σεμνύνεσθαι (b. 19 sq.) ist ja nur das Aussprechen des Bewußtseins ὅτι ἀντικαταλλάττεται ἄλλο τι (nämlich τιμὴν oder τὸ καλὸν; nach b. 14 sq.). — Ueberhaupt entspricht die Klarheit des Gedankens keineswegs immer der Sauberkeit syllogistischer Form: wie in dem Beweise 1206 a. 18–23, wo offenbar die Lust, welche die Handlungen des Sittlichen begleitet, mit der Lust (und Unlust) vermischt ist, in deren Beherrschung und Mäßigung die Sittlichkeit besteht. Die Sache ist eben, daß der Verfasser der M. M. an der logischen Form als solcher seine Freude hat. Man lese z. B. A, 23: es handelt sich um die Tugend der πρᾳότης; die größre Hälfte des Kapitels (1191 b. 25—37) wird aber dazu verwendet, noch einmal (καὶ οὕτως b. 26) in doppelter Form einen Nachweis zu geben, daß die Tugend überhaupt μεσότης sei. Dieser Beweis ist kurz vorher 1191 a. 38—b. 5 in einer Weise geliefert, welche dasselbe giebt, was b. 25–29 steht, nur daß die erste Form in ihrer Differenz als die werthvollere erscheinen muß. Nichts konnte dazu führen, dies zweite Verfahren nachzufügen, als die Lust logischer Gewandtheit an der Variation der syllogistischen Einkleidung. Wenn sodann b. 29–37 ein dritter Beweis für denselben Satz in epagogischer Richtung gegeben wird: so verräth es allerdings eine gewisse Geschicklichkeit, daß dabei als Anfang der Induction eben die πρᾳότης gewählt wird, von der ja der Leser zu hören

erwartet; aber wäre dem Verfasser nicht an der Beweisform mehr gelegen gewesen, als an dem sachlichen Gehalt, so hätte er der Hauptsache auch in der Darstellung zukommen lassen, was der Hauptsache gebührt.

Ist es uns gelungen, die Eigenthümlichkeit, von der eben die Rede war, einigermaßen anschaulich zu machen: so kann über das Verhältniß der M. M. zu Arist. selbst von dieser Seite kein Zweifel mehr sein. Die Auslegung seiner Schriften würde mit viel weniger Schwierigkeiten im Einzelnen zu kämpfen haben, wenn er stetig darauf bedacht gewesen wäre, sämmtliche Glieder seiner Beweise auszuführen oder die Tendenz der Gedanken ausdrücklich hervorzuheben. Er hat sich nie gescheut, dem Verständniß und selbst der Divination seiner Leser Etwas zuzumuthen. Für seine Person aber ist der große Gründer der Logik stets fern davon gewesen, auf die syllogistische Form als solche Gewicht zu legen oder sich gar an der Mannigfaltigkeit solcher Formen zu erfreuen. Die Bände seines Nachlasses wären bedeutend angeschwollen, wenn er die Weise der „Großen Ethik" angewandt hätte; vieles Einzelne würde uns klarer sein; ob aber dem großen Zusammenhang und der Tiefe des Gedankens damit in ähnlicher Weise gedient gewesen wäre, ist eine ganz andre Frage.

Was M. M. in verständiger Klarheit und Ausführlichkeit für die einzelnen Gedanken und Gedankenverbindungen leisten, gelingt ihnen bei Weitem nicht ebenso in den größeren Kreisen der Darstellung. Die Vergleichung eines
mit den entsprechenden Kapiteln der Eud.

und Nic. mag zunächst veranschaulichen, was wir sagen wollen. Der letzte Abschnitt, welcher vor der Behandlung der einzelnen Tugenden hergeht, erörtert in allen drei Ethiken dasjenige, was wir den Begriff der Freiheit nennen würden (Nic. III. 1—7; Eud. II, 6—11; M. M. I, 9 med. —18). Die Nic. knüpfen dabei an die Thatsache an, daß die sittliche Beurtheilung von dem Vorhandensein oder Nichtvorhandensein des ἑκούσιον abhänge. Nachdem sie sodann das ἀκούσιον vorläufig (δοκεῖ 1109 b. 35) durch βίᾳ ἢ δι' ἄγνοιαν γινόμενον bestimmt haben, gewinnen sie, indem sie diese beiden Begriffe cap. 1 und 2 besprechen, für das ἑκούσιον die Definition οὗ ἡ ἀρχὴ ἐν αὐτῷ εἰδότι τὰ καθ' ἕκαστα cf. 1111 a 22. Darnach kann dann natürlich das, was aus θυμὸς und ἐπιθυμία stammt, nicht für ἀκούσιον gelten (cap. 3). Es folgt sodann eine Erörterung der προαίρεσις als eines der ἀρετῃ wesentlichen und mit dem ἑκούσιον sich berührenden Begriffes (1111 b. 4—7). Hier wird zunächst das Verhältniß derselben zu den Nachbargebieten festgestellt — 1112 a. 13, und darauf die positive Bestimmung gefunden: προαιρετὸν ist ein ἑκούσιον — προβεβουλευμένον (μετὰ λόγου καὶ διανοίας). Somit ist eine Besprechung des βουλεύεσθαι nöthig geworden: sie folgt cap. 5 und ergiebt schließlich (1113 a. 2—14) die Definition der προαίρεσις als einer βουλευτικὴ ὄρεξις τῶν ἐφ' ἡμῖν. Da nun aber alles βουλεύεσθαι mit dem τα πρὸς τὸ τέλος zu thun hat (1112 b. 11 sq.), so ist in demselben das τέλος selbst i. e. das Object der βούλησις vorausgesetzt: cap. 6 beschäftigt sich demgemäß mit dem βουλητόν, welches von Einigen fälschlich dem Gebiet der Freiheit entzogen, von Anderen alles objectiven Gehalts beraubt wird. Hiernach kehrt die Verhandlung cap. 7 zum

Ausgangspunkt, der ἀρετή, zurück, deren Thätigkeit in das eben bestimmte Gebiet fällt, und die daher, wie dieses, der freien menschlichen Causalität gesichert ist. — Den ruhigen Gang dieser Entwicklung, welche von dem allgemeineren Begriffe ausgehend die inhaltsvolleren Bestimmungen nach und nach heranzieht und am Ende ihr Ziel abschließend erreicht, haben schon die Eud. verlassen. Nachdem sie in einem frischen Ansatz (λαβόντες ἄλλην ἀρχήν 1222 b. 15) den Menschen als Causalität eines ἐνδεχόμενον gesetzt und in diesem Gebiet des ἐπ' αὐτῷ und ἑκούσιον der Tugend ihren Platz angewiesen haben (cap. 6), gehen sie zur Besprechung des ἑκούσιον selbst über. Hier legen sie sofort das Schema einer weitläufigen Erörtrung an, die im Wesentlichen auf einem disjunctiven Urtheil beruht und in Gefahr ist, zu einem bloß indirecten Beweise zu führen. Das ἑκούσιον ist nämlich, wie es scheint, entweder mit der ὄρεξις oder mit der προαίρεσις oder mit der διάνοια gleich zu stellen (—1223 b. 26). Jede dieser Annahmen soll nun geprüft werden. Die ὄρεξις aber, selbst in ἐπιθυμία, θυμός und βούλησις zerfallend, macht wieder ein dreitheiliges Verfahren nothwendig, welches nach einer wohl geordneten Erörtrung 1223 b. 36—38 mit einem rein negativen Resultate abschließt. Nichts Besseres ergiebt der Versuch, die προαίρεσις mit dem ἑκούσιον zusammen zu halten, und somit bliebe, wenn der erste Ansatz richtig war, nur das μετὰ διανοίας als Definition des ἑκούσιον übrig (—1224 a. 7). Die Eud., obgleich gewillt, dies indirekt erreichte Resultat festzuhalten, können doch auf diesem Wege ihr Ziel nicht erreichen; denn nur das eine der beiden Momente des ἑκούσιον (das μὴ δι' ἄγνοιαν nach nikomachischem Ausdruck) läßt sich von hieraus con-

struiren. Das zweite („οὗ ἡ ἀρχὴ ἐν αὐτῷ“) wird daher angebahnt, indem ein fremdes Element zu Hülfe herangezogen wird: der Begriff des βίαιον. Eine weitläufigere Besprechung desselben (1224 a. 9 – 1225 a. 36) giebt das gewünschte Resultat, und nun kehrt die Rede — indem sie das Ende der Unterbrechung markirt, wie sie den Anfang betont hatte cf. 1224 a. 8 und 1226 a. 36 sq. — in das alte Geleise des disjunctiven Satzes von 1223 a. 24 zurück: so daß sie das κατὰ διάνοιαν s. μὴ δι᾽ ἄγνοιαν mit dem ἐφ᾽ ἑαυτῷ ὄν, der Ausbeute jener Digression, zum vollen ἑκούσιον combinirt. — Cap. 10 folgt sodann die ebenfalls schon im Eingang von cap. 7 angesagte Behandlung der προαίρεσις. Sie wird zunächst gegen die ὄρεξις, gegen δόξα und βούλησις abgegrenzt (—1226 a. 16) und zeigt sich sodann als ὄρεξις τῶν ἐφ᾽ αὐτῷ βουλευτικὴ (1226 b. 17) oder als eine durch das βουλεύεσθαι vermittelte Verbindung von δόξα und ὄρεξις (—1227 a. 5), womit zugleich ihre Differenz zum ἑκούσιον gegeben ist (1226 b. 30—36). Die sich hieran knüpfende Erörterung des βουλεύεσθαι (1227 a. 5—15) führt zu der Natur des τέλος über, welches hier im Gebiet der Freiheit der Verkehrung zum Zuviel oder Zuwenig unterliegt, wenn es sich durch Lust oder Unlust bestimmen läßt (—1227 b. 1). Lust und Unlust aber, Zuviel und Zuwenig sind Dinge, mit denen die Tugend als eine μεσότης περὶ λύπας καὶ ἡδονάς zu schaffen hat: als Frucht der ganzen Untersuchung wird somit die neue und volle Definition der Tugend, um die sich Alles dreht, gewonnen; sie ist ἕξις προαιρετικὴ μεσότητος ct. (1227 b. 1—11). Das jetzt noch folgende eilfte Kapitel kann als Anhang betrachtet und hier, da seine Schwierigkeit zu weitläufigeren Verhandlungen füh=

Ausgangspunkt, der ἀρετή, zurück, deren Thätigkeit in das eben bestimmte Gebiet fällt, und die daher, wie dieses, der freien menschlichen Causalität gesichert ist. — Den ruhigen Gang dieser Entwicklung, welche von dem allgemeineren Begriffe ausgehend die inhaltsvolleren Bestimmungen nach und nach heranzieht und am Ende ihr Ziel abschließend erreicht, haben schon die Eud. verlassen. Nachdem sie in einem frischen Ansatz (λαβόντες ἄλλην ἀρχήν 1222 b. 15) den Menschen als Causalität eines ἐνδεχόμενον gesetzt und in diesem Gebiet des ἐπ' αὐτῷ und ἑκούσιον der Tugend ihren Platz angewiesen haben (cap. 6), gehen sie zur Besprechung des ἑκούσιον selbst über. Hier legen sie sofort das Schema einer weitläufigen Erörtrung an, die im Wesentlichen auf einem disjunctiven Urtheil beruht und in Gefahr ist, zu einem bloß indirecten Beweise zu führen. Das ἑκούσιον ist nämlich, wie es scheint, entweder mit der ὄρεξις oder mit der προαίρεσις oder mit der διάνοια gleich zu stellen (—1223 b. 26). Jede dieser Annahmen soll nun geprüft werden. Die ὄρεξις aber, selbst in ἐπιθυμία, θυμὸς und βούλησις zerfallend, macht wieder ein dreitheiliges Verfahren nothwendig, welches nach einer wohl geordneten Erörtrung 1223 b. 36—38 mit einem rein negativen Resultate abschließt. Nichts Bessres ergiebt der Versuch, die προαίρεσις mit dem ἑκούσιον zusammen zu halten, und somit bliebe, wenn der erste Ansatz richtig war, nur das μετὰ διανοίας als Definition des ἑκούσιον übrig (—1224 a. 7). Die Eud., obgleich gewillt, dies indirekt erreichte Resultat festzuhalten, können doch auf diesem Wege ihr Ziel nicht erreichen; denn nur das eine der beiden Momente des ἑκούσιον (das μὴ δι' ἄγνοιαν nach nikomachischem Ausdruck) läßt sich von hieraus con-

struiren. Das zweite („οὗ η ἀρχη ἐν αὐτῷ“) wird daher angebahnt, indem ein fremdes Element zu Hülfe herangezogen wird: der Begriff des βίαιον. Eine weitläufigere Besprechung desselben (1224 a. 9—1225 a. 36) giebt das gewünschte Resultat, und nun kehrt die Rede — indem sie das Ende der Unterbrechung markirt, wie sie den Anfang betont hatte cf. 1224 a. 8 und 1226 a. 36 sq. — in das alte Geleise des disjunctiven Satzes von 1223 a. 24 zurück: so daß sie das κατὰ διάνοιαν s. μὴ δι' ἄγνοιαν mit dem ἐφ' ἑαυτῷ ὄν, der Ausbeute jener Digression, zum vollen ἑκούσιον combinirt. — Cap. 10 folgt sodann die ebenfalls schon im Eingang von cap. 7 angesagte Behandlung der προαίρεσις. Sie wird zunächst gegen die ὄρεξις, gegen δόξα und βούλησις abgegrenzt (—1226 a. 16) und zeigt sich sodann als ὄρεξις τῶν ἐφ' αὐτῷ βουλευτικὴ (1226 b. 17) oder als eine durch das βουλεύεσθαι vermittelte Verbindung von δόξα und ὄρεξις (—1227 a. 5), womit zugleich ihre Differenz zum ἑκούσιον gegeben ist (1226 b. 30—36). Die sich hieran knüpfende Erörterung des βουλεύεσθαι (1227 a. 5—15) führt zu der Natur des τέλος über, welches hier im Gebiet der Freiheit der Verkehrung zum Zuviel oder Zuwenig unterliegt, wenn es sich durch Lust oder Unlust bestimmen läßt (—1227 b. 1). Lust und Unlust aber, Zuviel und Zuwenig sind Dinge, mit denen die Tugend als eine μεσότης περὶ λύπας καὶ ἡδονάς zu schaffen hat: als Frucht der ganzen Untersuchung wird somit die neue und volle Definition der Tugend, um die sich Alles dreht, gewonnen; sie ist ἕξις προαιρετικὴ μεσότητος ct. (1227 b. 1—11). Das jetzt noch folgende eilfte Kapitel kann als Anhang betrachtet und hier, da seine Schwierigkeit zu weitläufigeren Verhandlungen füh-

ren würde, übergangen werden. — So abweichend die Anlage der Eud. von der der Nic. in diesem Abschnitt ist: die Resultate und selbst der Gang im Ganzen ist nicht wesentlich verschieden. Das vorgesteckte Ziel wird erreicht, und die Beziehungen des Einzelnen zu demselben, wenn gleich nicht immer durchsichtig und einfach, werden nie aus dem Auge verloren. — — M. M. halten sich hier durchaus an die Eud.; man kann sagen, ihre Disposition ist nicht zu verstehn, wenn man nicht jene daneben hält. Nach dem früher Gesagten mußte die vorangeschickte Vorzeichnung des ganzen Ganges (Eud. 1223 a 21—28) der Eigenthümlichkeit der M. M. zusagen: wie denn überhaupt der eudemische Abschnitt eine Präcision der Beweise und eine Sonderung der einzelnen Glieder zeigt, die in den Eud. und Nic. nicht oft gefunden, den M. M. aber geläufig ist. Sehen wir, wie diese Erwartungen zutreffen. — 1187 a. 5 b. 30 ist in einer geeigneten und Eud. II, 6 entsprechenden Weise die Bedeutung des *ἑκούσιον* und *ἐφ' ἡμῖν* für die Tugend nachgewiesen. Das nächste Thema ist also festgestellt. An dieser Stelle gaben die Eud. die öfter berührte Disposition für die Entwicklung des *ἑκούσιον* unter Erwähnung der *προαίρεσις* (1223 a. 21). M. M. scheinen dies zu weitläufig gefunden zu haben: sie lassen die *προαίρεσις* und von den Parallelbegriffen des *ἑκούσιον* wieder die *προαίρεσις* und die *διάνοια* weg. Dadurch gewinnen sie allerdings so viel, daß die Nöthigung wegfällt, das Verhältniß zwischen *προαίρεσις* und *ἑκούσιον* mehrmals (1223 b. 38 sqq. und 1226 b. 30—36) zu besprechen. Sie beginnen also einfach mit der *ὄρεξις*, deren Dreitheilung sie sammt der indirekten Behandlungsweise ganz mit den Eud. gemein haben. Die formell wohlgegliederte Besprechung (cap. 12.

13.) endet mit einer Aporie: das Wesen des ἑκουσίου ist mittelst der ὄρεξις nicht zu fassen, und so wird der Leser auf ein spätres σαφέστερον (1188 a. 36) vertröstet — grade wie die Eud. am Ende ihrer disjunctiven Entwicklung (1224 a. 8 sq.) mittelst eines προάγειν τον λόγον zum Ziel zu kommen verheißen. Der Unterschied ist bloß, daß die Eud. (wie oben gezeigt) ihr Wort lösen, indem sie nach Erörtrung des βίᾳ zu der 1224 a. 7 verlaßnen διάνοια zurückkehren (cap. 9), während die M. M. vergebens auf jenes σαφέστερον warten lassen. Sie gehn cap. 14 ebenfalls, nur ohne innre Verbindung, zur Besprechung der βία über, stellen den ὁρισμὸς derselben 1188 b. 12 fest, ohne des ἑκουσίου dabei zu gedenken; fügen dann cap. 15 ebenso unvermittelt den Begriff der ἀνάγκη hinzu und berühren auch dabei das eigentliche Thema nicht: abgesehn davon, daß die Unterscheidung von βία und ἀνάγκη weder ganz klar noch an dieser Stelle wesentlich scheint. Sollte aber noch Jemand zweifeln, daß M. M. selbst blind den Eud. folgen, so vergleiche man den Eingang des folgenden (16.) Kapitels mit dem von Eud. II, 9. Das λοιπὸν (1188 b. 25) hat für M. M. eigentlich gar keinen Sinn; denn wenn die Gegensetzung ὁρμὴ und διάνοια auch richtig sein sollte, so fehlte als Drittes jedenfalls die προαίρεσις: wie anders das λοιπόν 1225 a. 37! Und wie kommt die Rede unversehens auf die διάνοια, die bei M. M. vorher nirgend erwähnt ist? Die folgende plötzliche Behauptung τὸ ἀκούσιόν ἐστι τό τε κατ' ἀνάγκην καὶ κατὰ βίαν (1188 b. 26) macht die Versäumnisse von cap. 14 und 15 nicht wieder gut und ist, wenn man doch für die ἀνάγκη die 1188 b. 20. 22 schlüssig aufgestellte Bestimmung fest halten muß, nicht einmal wahr. Außerdem

ist mit der ponirten, nicht entwickelten Definition des ἀκούσιον noch keineswegs die des ἑκούσιον gegeben; jedenfalls mußte doch — schon der Form wegen — der Ausdruck für das Letztre durch Umgestaltung gewonnen werden. Das ἑκούσιον wird aber auch cap. 16 in der Entwicklung gänzlich übersehn, bis auf das schließende „ἐνταῦθα τὸ ἑκούσιον πίπτει εἰς τὸ μετὰ διανοίας". Und alles das in den formgeübten M. M. — Daß nach diesem cap. 17 die προαίρεσις wieder mit einem hier nichtssagenden λοιπὸν eingeführt wird, hat kaum noch Etwas zu bedeuten. Die sachliche Erörtrung begleitet treulich die Eud. (II, 10); aber erwähnt muß werden, daß am Schlusse gerade der kurze Absatz, wo die Eud. die προαίρεσις zur Tugend in Verhältniß setzen und dadurch den ganzen Abschnitt in das System einreihen, von M. M. gänzlich übersehen ist. Die ἕξις προαιρετικὴ wird nicht eingeführt und kommt überhaupt in den M. M. nirgend vor *). Für das Endkapitel (I, 18) genüge, daß es Eud. II, 11 wiederzugeben sucht. —

Was ich aber durch die eben gegebne Auseinandersetzung erreichen wollte, ist: dem Leser, der sich die Mühe nimmt, die verglichenen Abschnitte genauer anzusehen, an einem hervorstechenden Beispiel zu zeigen, daß M. M. den größren Zusammenhang aus aneinander gereihten Abschnitten bilden, die in sich verständig behandelt sind, deren

---

*) Der Grund von dieser Auslassung wird nach dem später zu Erwähnenden schwerlich darin zu suchen sein, daß M. M. die Tugend anfänglich dem ἄλογον zuweisen. Wäre dies aber der Grund, so würde die ohne Begründung eingeführte προαίρεσις nur um so mehr eine Bevorwortung nöthig gehabt haben.

innres Verhältniß zu einander aber weder ausgesprochen, noch, wie es scheint, immer klar begriffen ist. Wir hatten einen Abschnitt, der in den Eud. consequent, wenn auch etwas verwickelt angelegt war: M. M. geben sämmtliche Hauptpunkte und deren Reihenfolge wieder, aber bei ihren Veränderungen geschieht es, daß damit der Grund und die Berechtigung dieser Anordnung verloren geht, ohne daß sie es bemerken. Was ist das Andres, als Abhängigkeit ohne wahres Verständniß? — Es kann uns natürlich nicht einfallen, das Urtheil über einen einzelnen schwierigen Abschnitt ohne Weitres zu verallgemeinern: wir haben einen besonders schwachen Punkt herausgehoben, um an dem gesteigerten Hervortreten eines Mangels die allgemeine Disposition zu demselben zu zeigen. Doch muß man nicht glauben, daß sonst gar keine Fälle nachzuweisen wären, wo Theile der Entwicklung in M. M. nur aus ungenügender Auffassung eines Vorbildes zu erklären sind. So wird nahe am Ende des Ganzen, kurz bevor die gesonderte Behandlung der Freundschaft beginnt, die Frage aufgeworfen: was heißt κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον πράττειν? (II, 10. 1208 a. 5–20.) Eine Verknüpfung mit dem vorangehenden Abschnitt ist nicht gegeben; woher diese Frage an dieser Stelle? Die Sache ist schon einmal behandelt worden (I, 35. 1195 b. 5–13); dort wurde sie Anlaß, das λόγον ἔχον näher zu betrachten, und die φρόνησις erschien als diejenige Bestimmtheit, welche im πρακτὸν das Vernünftige sichert (1197 a. 1 ct.). Diese Stelle sowohl als die Art der Lösung hat die Analogie der Nic. (VI, 1) für sich; und in der That: wo die ethische Tugend in allen ihren Gestalten entwickelt ist, mußte dies gemeinsame Princip alles πράττειν, welches das ἦθος bestimmt und doch außerhalb des-

selben liegt, zur Behandlung kommen. Aber gesetzt, das Ende des Ganzen wäre ebenfalls ein geeigneter Ort: wie konnte ganz dieselbe Frage wieder aufgeworfen werden, ohne die frühere Antwort irgendwie zu berühren? Geht man aber auf den Inhalt von II, 10 ein, so ergiebt sich als Resultat „κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον πράττειν heißt: so „handeln, daß das ἄλογον (oder die πάθη 1208 a. 19) „die Energie des λογιστικον (oder des νοῦς 1208 a. 19) „nicht hindert" (1208 a. 9 sq.). Auch hier wird der Leser anstoßen. Aus dem Sprachgebrauch der M. M. läßt sich nicht erkennen, was unter dem λογιστικον zu verstehn sei. Der Ausdruck kommt sonst nur zweimal (1182 a. 20 und 1185 a. 21) vor, beide Male in dem allgemeinen Sinne des διανοητικόν. Denselben Sinn kann νοῦς in seinem unbestimmteren Gebrauch haben. Tragen wir aber dies in unsren Satz über, so ist damit sehr wenig gesagt: soll das πράττειν überhaupt κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον, ja nach 1198 a. 19 sq. μετὰ λόγου sein, so versteht sich ziemlich von selbst, daß die niedren Seelenkräfte, die im πράττειν mitspielen, nicht ein Hinderniß des λόγος und seiner Thätigkeit werden dürfen. Am Ende der Ethik ist dieses Resultat nichtssagend. Wie viel gehaltreicher ist die frühere Stelle 1198 b. 8–20, wo es sich um dieselbe Frage handelt, wenn auch in andrer Form. Die φρόνησις, welche eben vorher (1198 b. 8 sq.) als die Herrscherin über die ganze ethische Tugend i. e. über alles πράττειν aufgestellt ist, hat der σοφία gegenüber keine andre Aufgabe, als durch Bändigung der πάθη ihrer Herrin Raum zu der ihr eigenthümlichen Thätigkeit zu schaffen. Die φρόνησις ist mehr als der allgemeine ὀρθὸς λόγος; die σοφία mehr oder jedenfalls bestimmter als das λογιστικὸν und der νοῦς. — Das

Verfahren der M. M. an dieser Stelle wird aber, freilich nicht gerechtfertigt, doch verständlich, wenn man darauf achtet, daß schon die vorangehenden Abschnitte (cap. 8 und 9) ihre Parallele in den Eud. haben. Insbesondre hat das 9. cap. das Wesen des καλὸς κἀγαθὸς, als des vollendet Sittlichen, dahin bestimmt, daß die ἁπλῶς (i. e. τὰ ἐκτὸς, τὰ φύσει) ἀγαθὰ demselben ἀγαθὰ seien: ganz übereinstimmend, wenn auch abgeschwächt, mit Eud. VII, 15 in seiner ersten Hälfte (—1249 a. 17). Was bei Eud. 1249 a. 21—b. 25 folgt, d. h. der örtlich unsrem cap. entsprechende Abschnitt, ist zwar vielfach corrumpirt, läßt aber doch über Sinn und Tendenz keinen Zweifel. Es wird an das vom καλὸς κἀγαθὸς Gesagte angeknüpft: Das φύσει ἀγαθὸν, an welchem die vollendete Sittlichkeit sich bewährte, ist (für die menschliche Natur überhaupt cf. 1137 a. 26—30) nur innerhalb gewisser Grenzen Gut: es fragt sich also, wo der nothwendige ὅρος zu setzen sei. Erst mit diesem ὅρος erhält die eben gefundne Definition des καλὸς κἀγαθὸς ihre volle Bestimmtheit. Die Antwort „ὡς ὁ λόγος", fahren die Eud. (1249 b. 3) fort, reicht nicht aus. Man muß, wie überall, wo es sich um das Verhältniß von Dienendem und Herrschendem handelt, auf das Letztre zurückgehn. Das Herrschende aber ist das, was Zweck ist; im Menschlichen nicht diejenige Kraft, welche regelt und rechnet (i. e. die φρόνησις, die Tugend des βουλευτικόν), sondern das θεωρητικόν, dem zu Liebe alle Ordnung geübt wird. Der gesuchte ὅρος für das φύσει ἀγαθὸν also ist: was die θεωρία θεοῦ fördert, ist aufzunehmen; was am θεραπεύειν und θεωρεῖν τὸν θεὸν hindert, ist verwerflich (1249 b. 16—21). — Das Resultat der Eud. ist bedenklich; denn es gefährdet den unbedingten selbstständ-

[redacted]

digen Werth des Ethischen: aber es ist klar, gewichtig; außerdem am Ende der Ethik wohl angebracht (auch die Nic. X, 6—9 haben einen Abschnitt, wenn auch verschiedenen Inhalts, worin schlüssig das Aeußre, das Ethische und die Theorie in ihrem Werthverhältniß bestimmt und zu einem Ganzen zusammengefaßt werden), und endlich: es hängt mit dem vorangehenden Abschnitt wesentlich zusammen, wie auch die Schlußformel 1249 b. 23 sq. andeutet. Wenn somit die Eud. in diesem Punkte alles das haben, was an M. M. II, 10 vermißt wurde: so lassen sie zugleich hinreichend die Punkte erkennen, an welche die schiefe Auffassung anknüpfte, ja sie enthalten im Grunde Alles, was M. M. verbrauchen: die πρᾶξις ist 1249 a. 25 erwähnt, aber es ist diejenige gemeint, welche das φύσει ἀγαθὸν zum Ziele hat; M. M. machen daraus das πράττειν überhaupt i. e. alles Ethische. Die frühere Bestimmung ὡς ὁ λόγος ist berührt (b. 3), aber im Vorbeigehn, nicht als Mittelpunkt der Frage. Die Ueber= und Unterordnung wird Ausgangspunkt der Entscheidung (b. 6 sqq.): grade wie in M. M. Endlich war es leicht, die θεωρία der Eud. in das λογιστικὸν zu übersetzen: sei es nun, daß M. M. wirklich nur den Ausdruck zu ändern meinten, oder daß sie sich scheuten, die bedenkliche Lehre bestimmt wiederzugeben (obgleich diese Scheu im Grunde nach 1198 b. 8—20 wenig Sinn hatte). Sie glaubten im letztren Falle zu verbessern, indem sie abschwächten. Das thun sie nämlich auch sonst wohl: ihre Lehre von der Lust, die sich im Uebrigen unverkennbar an Nic. VII, 12 sq. anschließt, begnügt sich, wie schon Spengel (l. l. pag. 60) bemerkt, mit dem Resultate „nicht jede ἡδονὴ sei ein κακόν" — ein Ergebniß, welches jedenfalls mit den Sätzen des Ori=

ginals verglichen winzig erscheinen muß und für eine Ethik schwerlich von großem Werthe ist. –

Doch wir kehren zu unsrem Ausgangspunkt zurück. M. M. zeigen nicht überall genügendes Verständniß des größren Zusammenhangs, wie gezeigt ist. Damit soll indessen nicht gesagt sein, daß Mißverstehn etwa ihre durchgängige Eigenthümlichkeit in dieser Beziehung sei: das Wesentliche, woran ihre Darstellung größerer Kreise erkannt wird, ist vielmehr die Methode, die einzelnen Gedankencomplexe ganz äußerlich an einander zu reihen: eine Weise, welche auch schon bei den vorher besprochenen zwei Abschnitten (I, 9–18 und II, 10) genugsam zu Tage trat. Damit ist denn freilich die falsche Darstellung in den meisten Fällen ausgeschlossen — denn für das Einzelne zeigt sich Verständniß genug —, aber nur dadurch, daß das eigentlich Darzustellende (die Genesis des umfassenden Begriffs) aufgegeben, gar nicht vorhanden ist. M. M. entwickeln nicht; sie zählen auf. Der vollständige Nachweis für dieses allgemeine Urtheil würde hier zu weit führen; die Unterlassung ist aber um so weniger bedenklich, da hierüber zwischen den Kundigen kaum eine Meinungsverschiedenheit stattfinden kann. Allerdings ist auch Arist. selbst nicht gerade stark darin, den innern Zusammenhang der einzelnen Lehrstücke, das Systematische in der Darstellung heraustreten zu lassen. Er giebt oft der Form nach als ein bloßes Nacheinander (vgl. die Uebergangsformeln ἐχόμενον, μετὰ τοῦτο u. s. w.), was der Sache nach in einem viel wesentlicheren Verhältniß zu einander steht. Wie er im einzelnen Beweise Vieles dem Leser überläßt, so im Systeme. Was aber beim Meister allgemeiner Charakter der Darstellung ist und deßhalb im Großen wie im Kleinen gleicher Weise zu Tage tritt: erscheint in der „Großen

Ethik*, die ihre Neigung, den Gedanken zu gliedern und wieder zum Ganzen zusammenzufassen, im Einzelnen nie verläugnen kann, als kümmerlicher Nothstand. Nicht das aber allein: die Erscheinung selbst ist bei Arist. durchaus nicht dieselbe, wie in M. M. Was in der aristotelischen Darstellung äußerlich an einander gefügt scheint, wird in der Ausführung gleichsam stillschweigend zur Einheit des umfassenderen oder des bestimmteren Begriffs zurückgeführt: je bestimmter M. M. den Gedankengang auf das zunächst vorliegende Object concentriren, je sauberer ihre Schlüsse ausgearbeitet sind, desto nothwendiger wäre die ausdrückliche Zusammenfassung des gleichsam absichtlich Vereinzelten zum inhaltsvollen Ganzen. Statt dessen versäumen sie einen Nachweis oder auch nur eine Hinweisung dieser Art sogar da, wo Arist. einmal seinen Gang, der sich nachher in Einzelheiten zu zersplittern scheint, als einen planvollen verzeichnet. Man vergleiche einmal die Behandlung der *ἐγκράτεια* in Nic. VII mit der in M. M. II. 4—6. Ich hebe diesen Abschnitt nur darum hervor, weil die große Aehnlichkeit des Inhalts wie der Anordnung den Vergleich erleichtern. Lassen wir hier zunächst die Einleitung und die Aufzählung der Aporieen bei Seite, so besteht die ganze Erörterung in M. M. aus dreizehn streng geschiedenen Absätzen, deren jeder einen besonderen Lehrpunkt behandelt: sei es, daß derselbe als Lösung einer früher erwähnten Aporie gegeben oder als neuer Gedanke eingeführt werde. Jedesmal wird das Einzelthema an die Spitze gestellt, ohne an Früheres anzuknüpfen: bald in Frageform (1202 b. 9 sq. b. 20. b. 38 sq. 1203 a. 6. a. 11. b. 11. b. 24. 1204 a. 1 und 6), bald aussagend (1201 b. 1. 1202 a. 8. a. 10. a. 30. 1203 a. 30): bisweilen ist der Schein vermie-

geschickt, auf welchem die zur Erledigung kommende Frage von der *ἐγκράτεια* ct. beruht: so 1202 a. 29 die Theilung der Güter in äußre und „*ἀναγκαῖα καὶ περὶ σῶμα*", und 1202 b. 38 *ἔστιν αὖ τις καλούμενος ἀκόλαστος· πότερον οὖν* ct.; einmal (1202 b. 9) ist die nachfolgende Frage durch ein *ἐπειδὴ* vermittelt, aber was als Motivirung vorangeschickt ist (*τῶν περὶ τὰ ἄλλα ἀκρασιῶν ἡ περὶ ὀργὴν οὖσα ψεκτοτάτη*), beruht nicht auf einer früheren Entwicklung. Das Ganze zerfällt somit in gesonderte Einzelfragen: wenn dabei ein Punkt (*πότερον ὁ ἀκόλαστος ἀκρατής*;) zweimal vorkommt (1203 a. 1–6, dazu a. 6–29; und 1203 b. 24—1204 a. 4), so finden wir freilich in den Nic. gerade hier dieselbe Erscheinung (1150 a. 16–32; cap. 9; 1152 a. 4–6); was aber in einer größeren entwickelnden Darstellung erklärlich ist, wird bei der Methode der M. M. nur in unfreier Abhängigkeit von einem Vorbilde seinen Grund haben. — Zweierlei ist hier ferner in den Nic. gethan, den allerdings nicht stramm genug gehaltnen Faden des größeren Zusammenhangs festzuhalten: erstens ist im Anfang von cap. 4 der ganzen Entwicklung eine Disposition vorausgeschickt; es soll gehandelt werden von dem Verhältniß der fraglichen Zustände zum sittlichen Wissen, von ihrem Umfang im Gebiete der Lust, von der Unterscheidung des *ἐγκρατὴς* und *καρτερικὸς* „*καὶ ὅσα συγγενῆ*" ct. (1146 b. 6–14) *), und die so vorangestellten

*) Unmittelbar auf diese Disposition folgt 1146 b. 14–23 ein anderweitiger Ansatz: *ἔστι δὲ ἀρχὴ τῆς σκέψεως* ct. Derselbe stellt sofort Fragen zur Verhandlung, die mit den eben gegebnen nicht zusammenfallen und denselben doch auch nicht untergeordnet sind. Außerdem wird b. 19—23 eine Beantwortung begonnen,

ist mit der ponirten, nicht entwickelten Definition des ἀκούσιον noch keineswegs die des ἑκούσιον gegeben; jedenfalls mußte doch — schon der Form wegen — der Ausdruck für das Letztre durch Umgestaltung gewonnen werden. Das ἑκούσιον wird aber auch cap. 16 in der Entwicklung gänzlich übersehn, bis auf das schließende „ἐνταῦθα τὸ ἑκούσιον πίπτει εἰς τὸ μετὰ διανοίας". Und alles das in den formgeübten M. M. — Daß nach diesem cap. 17 die προαίρεσις wieder mit einem hier nichtssagenden λοιπὸν eingeführt wird, hat kaum noch Etwas zu bedeuten. Die sachliche Erörtrung begleitet treulich die Eud. (II, 10); aber erwähnt muß werden, daß am Schlusse gerade der kurze Absatz, wo die Eud. die προαίρεσις zur Tugend in Verhältniß setzen und dadurch den ganzen Abschnitt in das System einreihen, von M. M. gänzlich übersehen ist. Die ἕξις προαιρετική wird nicht eingeführt und kommt überhaupt in den M. M. nirgend vor *). Für das Endkapitel (I, 18) genüge, daß es Eud. II, 11 wiederzugeben sucht. —

Was ich aber durch die eben gegebne Auseinandersetzung erreichen wollte, ist: dem Leser, der sich die Mühe nimmt, die verglichenen Abschnitte genauer anzusehen, an einem hervorstechenden Beispiel zu zeigen, daß M. M. den größren Zusammenhang aus aneinander gereihten Abschnitten bilden, die in sich verständig behandelt sind, deren

*) Der Grund von dieser Auslassung wird nach dem später zu Erwähnenden schwerlich darin zu suchen sein, daß M. M. die Tugend anfänglich dem ἄλογον zuweisen. Wäre dies aber der Grund, so würde die ohne Begründung eingeführte προαίρεσις nur um so mehr eine Bevorwortung nöthig gehabt haben.

innres Verhältniß zu einander aber weder ausgesprochen, noch, wie es scheint, immer klar begriffen ist. Wir hatten einen Abschnitt, der in den Eud. consequent, wenn auch etwas verwickelt angelegt war: M. M. geben sämmtliche Hauptpunkte und deren Reihenfolge wieder, aber bei ihren Verändrungen geschieht es, daß damit der Grund und die Berechtigung dieser Anordnung verloren geht, ohne daß sie es bemerken. Was ist das Andres, als Abhängigkeit ohne wahres Verständniß? — Es kann uns natürlich nicht einfallen, das Urtheil über einen einzelnen schwierigen Abschnitt ohne Weitres zu verallgemeinern: wir haben einen besonders schwachen Punkt herausgehoben, um an dem gesteigerten Hervortreten eines Mangels die allgemeine Disposition zu demselben zu zeigen. Doch muß man nicht glauben, daß sonst gar keine Fälle nachzuweisen wären, wo Theile der Entwicklung in M. M. nur aus ungenügender Auffassung eines Vorbildes zu erklären sind. So wird nahe am Ende des Ganzen, kurz bevor die gesonderte Behandlung der Freundschaft beginnt, die Frage aufgeworfen: was heißt *κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον πράττειν*? (II, 10. 1208 a. 5–20.) Eine Verknüpfung mit dem vorangehenden Abschnitt ist nicht gegeben; woher diese Frage an dieser Stelle? Die Sache ist schon einmal behandelt worden (I, 35. 1195 b. 5–13); dort wurde sie Anlaß, das *λόγον ἔχον* näher zu betrachten, und die *φρόνησις* erschien als diejenige Bestimmtheit, welche im *πρακτὸν* das Vernünftige sichert (1197 a. 1 ct.). Diese Stelle sowohl als die Art der Lösung hat die Analogie der Nic. (VI, 1) für sich; und in der That: wo die ethische Tugend in allen ihren Gestalten entwickelt ist, mußte dies gemeinsame Princip alles *πράττειν*, welches das *ἦθος* bestimmt und doch außerhalb des-

selben liegt, zur Behandlung kommen. Aber gesetzt, das Ende des Ganzen wäre ebenfalls ein geeigneter Ort: wie konnte ganz dieselbe Frage wieder aufgeworfen werden, ohne die frühere Antwort irgendwie zu berühren? Geht man aber auf den Inhalt von II, 10 ein, so ergiebt sich als Resultat „κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον πράττειν heißt: so „handeln, daß das ἄλογον (oder die πάθη 1208 a. 19) „die Energie des λογιστικον (oder des νοῦς 1208 a. 19) „nicht hindert“ (1208 a. 9 sq.). Auch hier wird der Leser anstoßen. Aus dem Sprachgebrauch der M. M. läßt sich nicht erkennen, was unter dem λογιστικον zu verstehn sei. Der Ausdruck kommt sonst nur zweimal (1182 a. 20 und 1185 a. 21) vor, beide Male in dem allgemeinen Sinne des διανοητικόν. Denselben Sinn kann νοῦς in seinem unbestimmteren Gebrauch haben. Tragen wir aber dies in unsren Satz über, so ist damit sehr wenig gesagt: soll das πράττειν überhaupt κατα τὸν ὀρθὸν λόγον, ja nach 1198 a. 19 sq. μετὰ λόγου sein, so versteht sich ziemlich von selbst, daß die niedren Seelenkräfte, die im πράττειν mitspielen, nicht ein Hinderniß des λόγος und seiner Thätigkeit werden dürfen. Am Ende der Ethik ist dieses Resultat nichtssagend. Wie viel gehaltreicher ist die frühere Stelle 1198 b. 8–20, wo es sich um dieselbe Frage handelt, wenn auch in andrer Form. Die φρόνησις, welche eben vorher (1198 b. 8 sq.) als die Herrscherin über die ganze ethische Tugend i. e. über alles πράττειν aufgestellt ist, hat der σοφία gegenüber keine andre Aufgabe, als durch Bändigung der πάθη ihrer Herrin Raum zu der ihr eigenthümlichen Thätigkeit zu schaffen. Die φρόνησις ist mehr als der allgemeine ὀρθὸς λόγος; die σοφία mehr oder jedenfalls bestimmter als das λογιστικὸν und der νοῦς. — Das

Verfahren der M. M. an dieser Stelle wird aber, freilich nicht gerechtfertigt, doch verständlich, wenn man darauf achtet, daß schon die vorangehenden Abschnitte (cap. 8 und 9) ihre Parallele in den Eud. haben. Insbesondre hat das 9. cap. das Wesen des καλὸς κἀγαθὸς, als des vollendet Sittlichen, dahin bestimmt, daß die ἁπλῶς (i. e. τὰ ἐκτὸς, τὰ φύσει) ἀγαθὰ demselben ἀγαθὰ seien: ganz übereinstimmend, wenn auch abgeschwächt, mit Eud. VII, 15 in seiner ersten Hälfte (— 1249 a. 17). Was bei Eud. 1249 a. 21—b. 25 folgt, d. h. der örtlich unsrem cap. entsprechende Abschnitt, ist zwar vielfach corrumpirt, läßt aber doch über Sinn und Tendenz keinen Zweifel. Es wird an das vom καλὸς κἀγαθὸς Gesagte angeknüpft: Das φύσει ἀγαθὸν, an welchem die vollendete Sittlichkeit sich bewährte, ist (für die menschliche Natur überhaupt cf. 1137 a. 26—30) nur innerhalb gewisser Grenzen Gut: es fragt sich also, wo der nothwendige ὅρος zu setzen sei. Erst mit diesem ὅρος erhält die eben gefundne Definition des καλὸς κἀγαθὸς ihre volle Bestimmtheit. Die Antwort „ὡς ὁ λόγος", fahren die Eud. (1249 b. 3) fort, reicht nicht aus. Man muß, wie überall, wo es sich um das Verhältniß von Dienendem und Herrschendem handelt, auf das Letztre zurückgehn. Das Herrschende aber ist das, was Zweck ist; im Menschlichen nicht diejenige Kraft, welche regelt und rechnet (i. e. die φρόνησις, die Tugend des βουλευτικόν), sondern das θεωρητικόν, dem zu Liebe alle Ordnung geübt wird. Der gesuchte ὅρος für das φύσει ἀγαθὸν also ist: was die θεωρία θεοῦ fördert, ist aufzunehmen; was am θεραπεύειν und θεωρεῖν τὸν θεὸν hindert, ist verwerflich (1249 b. 16—21). — Das Resultat der Eud. ist bedenklich; denn es gefährdet den unbedingten selbstständ-

digen Werth des Ethischen: aber es ist klar, gewichtig; außerdem am Ende der Ethik wohl angebracht (auch die Nic. X, 6—9 haben einen Abschnitt, wenn auch verschiedenen Inhalts, worin schlüssig das Aeußre, das Ethische und die Theorie in ihrem Werthverhältniß bestimmt und zu einem Ganzen zusammengefaßt werden), und endlich: es hängt mit dem vorangehenden Abschnitt wesentlich zusammen, wie auch die Schlußformel 1249 b. 23 sq. andeutet. Wenn somit die Eud. in diesem Punkte alles das haben, was an M. M. II, 10 vermißt wurde: so lassen sie zugleich hinreichend die Punkte erkennen, an welche die schiefe Auffassung anknüpfte, ja sie enthalten im Grunde Alles, was M. M. verbrauchen: die πρᾶξις ist 1249 a. 25 erwähnt, aber es ist diejenige gemeint, welche das φύσει ἀγαθὸν zum Ziele hat; M. M. machen daraus das πράττειν überhaupt i. e. alles Ethische. Die frühere Bestimmung ὡς ὁ λόγος ist berührt (b. 3), aber im Vorbeigehn, nicht als Mittelpunkt der Frage. Die Ueber- und Unterordnung wird Ausgangspunkt der Entscheidung (b. 6 sqq.): grade wie in M. M. Endlich war es leicht, die θεωρία der Eud. in das λογιστικὸν zu übersetzen: sei es nun, daß M. M. wirklich nur den Ausdruck zu ändern meinten, oder daß sie sich scheuten, die bedenkliche Lehre bestimmt wiederzugeben (obgleich diese Scheu im Grunde nach 1198 b. 8—20 wenig Sinn hatte). Sie glaubten im letztren Falle zu verbessern, indem sie abschwächten. Das thun sie nämlich auch sonst wohl: ihre Lehre von der Lust, die sich im Uebrigen unverkennbar an Nic. VII, 12 sq. anschließt, begnügt sich, wie schon Spengel (l. l. pag. 60) bemerkt, mit dem Resultate „nicht jede ἡδονή sei ein κακόν" — ein Ergebniß, welches jedenfalls mit den Sätzen des Ori-

ginals verglichen winzig erscheinen muß und für eine Ethik schwerlich von großem Werthe ist. –

Doch wir kehren zu unsrem Ausgangspunkt zurück. M. M. zeigen nicht überall genügendes Verständniß des größren Zusammenhangs, wie gezeigt ist. Damit soll indessen nicht gesagt sein, daß Mißverstehn etwa ihre durchgängige Eigenthümlichkeit in dieser Beziehung sei: das Wesentliche, woran ihre Darstellung größerer Kreise erkannt wird, ist vielmehr die Methode, die einzelnen Gedankencomplexe ganz äußerlich an einander zu reihen: eine Weise, welche auch schon bei den vorher besprochenen zwei Abschnitten (I, 9–18 und II, 10) genugsam zu Tage trat. Damit ist denn freilich die falsche Darstellung in den meisten Fällen ausgeschlossen — denn für das Einzelne zeigt sich Verständniß genug —, aber nur dadurch, daß das eigentlich Darzustellende (die Genesis des umfassenden Begriffs) aufgegeben, gar nicht vorhanden ist. M. M. entwickeln nicht; sie zählen auf. Der vollständige Nachweis für dieses allgemeine Urtheil würde hier zu weit führen; die Unterlassung ist aber um so weniger bedenklich, da hierüber zwischen den Kundigen kaum eine Meinungsverschiedenheit stattfinden kann. Allerdings ist auch Arist. selbst nicht gerade stark darin, den innern Zusammenhang der einzelnen Lehrstücke, das Systematische in der Darstellung heraustreten zu lassen. Er giebt oft der Form nach als ein bloßes Nacheinander (vgl. die Uebergangsformeln ἐχόμενον, μετὰ τοῦτο u. s. w.), was der Sache nach in einem viel wesentlicheren Verhältniß zu einander steht. Wie er im einzelnen Beweise Vieles dem Leser überläßt, so im Systeme. Was aber beim Meister allgemeiner Charakter der Darstellung ist und deßhalb im Großen wie im Kleinen gleicher Weise zu Tage tritt: erscheint in der „Großen

Ethik", die ihre Neigung, den Gedanken zu gliedern und wieder zum Ganzen zusammenzufassen, im Einzelnen nie verläugnen kann, als kümmerlicher Nothstand. Nicht das aber allein: die Erscheinung selbst ist bei Arist. durchaus nicht dieselbe, wie in M. M. Was in der aristotelischen Darstellung äußerlich an einander gefügt scheint, wird in der Ausführung gleichsam stillschweigend zur Einheit des umfassenderen oder des bestimmteren Begriffs zurückgeführt: je bestimmter M. M. den Gedankengang auf das zunächst vorliegende Object concentriren, je sauberer ihre Schlüsse ausgearbeitet sind, desto nothwendiger wäre die ausdrückliche Zusammenfassung des gleichsam absichtlich Vereinzelten zum inhaltsvollen Ganzen. Statt dessen versäumen sie einen Nachweis oder auch nur eine Hinweisung dieser Art sogar da, wo Arist. einmal seinen Gang, der sich nachher in Einzelheiten zu zersplittern scheint, als einen planvollen vorzeichnet. Man vergleiche einmal die Behandlung der ἐγκράτεια in Nic. VII mit der in M. M. II, 4—6. Ich hebe diesen Abschnitt nur darum hervor, weil die große Aehnlichkeit des Inhalts wie der Anordnung den Vergleich erleichtert. Lassen wir hier zunächst die Einleitung und die Aufzählung der Aporieen bei Seite, so besteht die ganze Erörtrung in M. M. aus dreizehn streng geschiedenen Absätzen, deren jeder einen besondren Lehrpunkt behandelt: sei es, daß derselbe als Lösung einer früher erwähnten Aporie gegeben oder als neuer Gedanke eingeführt werde. Jedesmal wird das Einzelthema an die Spitze gestellt, ohne an Früheres anzuknüpfen; bald in Frageform (1202 b. 9 sq. b. 29. b. 38 sq. 1203 a. 6. a. 11. b. 11. b. 24. 1204 a. 4 und 6), bald aussagend (1201 b. 1. 1202 a. 8. a. 19. a. 29. 1203 a. 29); bisweilen ist der Lehrsatz voraus-

Hauptgesichtspunkte, welche in der That das Wesentliche des ganzen Begriffs enthalten, werden in der angeführten Reihenfolge cap. 5. 6 und 8 abgehandelt. Die übrigen Stücke schließen sich als Ausführung oder Anhang an. Zweitens sind cap. 2 φαινόμενα (1145 b. 3) zusammengestellt, ehe die Aporieen (cap. 3) aufgezählt werden: auch hier finden wir eine Reihe wichtiger Fragen berührt, die für die spätre Entwicklung neben den Aporieen die Aufgaben feststellen und vermöge ihrer Uebersichtlichkeit als Haltpunkte der sich ausbreitenden Besprechung dienen können. Beides — die Disposition wie die φαινόμενα — fehlt in M. M.: ihre einzige Verpflichtung beim Beginn des Aufsatzes sind die Aporieen, welche ihrer Natur nach eher vereinzeln als zusammenhalten. — Es kann bei diesem Verfahren nicht fehlen, daß Gedanken, die in der größeren Behandlung keinen selbstständigen Abschnitt von einigem Umfang füllen, vielleicht aber für das System von wesentlicher Bedeutung sind, ganz unberücksichtigt bleiben. Einen solchen Fall haben wir in der Lehre von der ἐγκράτεια, die wir besprechen, p. 1151 b. 23–32: hier wird der Versuch gemacht, die ἐγκράτεια als μεσότης zu fassen. Man mag über diesen Punkt denken, wie man will: jedenfalls war der Gedanke, die ἐγκράτεια von dieser Seite der ethischen Tugend einzureihen, einer Berücksichtigung mit Ja oder Nein wohl werth; M. M. übergehn ihn stillschweigend. Ueberhaupt kümmern sie sich um das Verhältniß der ἐγκράτεια zur

---

welche gleich darauf cap. 5 in. abgebrochen wird, um zu der ersten Disposition zurückzukehren. Der Abschnitt 1146 b. 14–23 ist mir deshalb — wie noch einige andre Stücke in Nic. VII — verdächtig, und ich habe ihn darum oben nicht mit in Betracht gezogen.

ἀρετη weit weniger als Nic. Sie bringen es in dieser Beziehung nicht einmal zu einem formulirten Resultat: das Einzige, was sie geben, steht cap. 4 in der Einleitung, wo die Begriffe unmöglich hinreichend fest sein können. Dort heißt denn auch die ἐγκράτεια bald ἀρετὴ (wenn auch ἄτοπος 1200 a. 38; cf. b. 1. 2), bald steht sie (s. die Aufzählung der ἐναντία 1200 b. 6) derselben als ἕτερον gegenüber. Die Nic. dagegen sprechen schon im 1sten cap. (1145 a. 35—b. 2) bestimmter über die Anwendung des ἀρετὴ-Begriffs und definiren im zweiten (1145 b. 12—14) vorläufig das innre Verhältniß der vorliegenden ἕξις zu λόγος und πάθος i. e. zur ethischen Tugend; aber auch nachher kommen sie gelegentlich wiederholt auf diese Frage zurück (1148 a. 2 sq. 1149 b. 19. 1150 b. 35. 1151 a. 5) und finden schließlich einen ausreichenden terminus: ὁ ἀκρατης ἡμιπόνηρος (1152 a. 17). Zu solcher gelegentlichen Erörtrung haben M. M. bei ihrer straffen Behandlung der Einzelfragen wenig Raum: wollten sie den Punkt näher behandeln, so lag es ihnen am nächsten, die zerstreuten Bemerkungen zusammenzunehmen und einen besondren Absatz daraus zu machen. So ist es z. B. bei den verschiednen Gestalten der ἀκρασία geschehen: beschrieben waren sie 1150 b. 19—28; welche Form relativ βελτίων sei, war 1151 a. 1—5 gesagt; wo am ersten Heilung zu hoffen, fügte 1152 a. 27 sq. hinzu. Das Wesentlichste hievon ist dagegen in M. M. (1203 a. 29—b. 11) *) zusammengestellt und

*) Die Benennung des einen εἶδος ist in M. M. offenbar fehlerhaft. Ἀκρασία προτρεπτικὴ 1203 a. 30 kann nicht im Gegensatz zur ἀσθενικὴ (ib. a. 34) die Ueberstürzung bezeich-

die M. M. im Vertrauen auf diese Sicherheit glaubten wagen zu können — wenn man sich so ausdrücken will —, zeigt am besten der Abschnitt II, 1 – 3; denn so schwer es auch ist, über die Entstehung und den Zweck desselben zur Klarheit zu kommen, so steht doch so viel von vorn herein fest, daß mehrere Stücke darin sich mit Dingen beschäftigen, die ausschließlich zur Lehre von der Gerechtigkeit (cap. 1 und 1199 a. 14—19) oder von der ethischen Tugend überhaupt (1200 a. 11—35) gehören. Und diese Dinge werden vorgebracht, nicht nur, nachdem bereits die ganze Lehre von der διάνοια (I, 35) abgehandelt, das Ethische also längst verlassen ist, sondern auch ohne in irgend einer Wendung zu verrathen, daß der Verfasser sich bewußt war, Nachträgliches an ungehörigem Orte zu geben. Denn daß der Verfasser selbst und nicht etwa spätre Schicksale des Textes Schuld an diesem Uebelstande sind, folgt mit Sicherheit aus dem Inhalt der übrigen Theile dieses Abschnitts, indem dieselben entweder in die Lehre von der διάνοια fallen (cap 2 und 1199 a. 4—14) oder doch Fragen aus dem Gebiet der Gerechtigkeit und der ethischen Tugend überhaupt mit Hülfe der φρόνησις i. e. einer dianoetischen Bestimmtheit zur Entscheidung bringen: was denn doch nicht wohl möglich war, wenn nicht ein Abschnitt wie I, 35 vorherging. — Bleibt sonach die Stellung von II, 1—3 ein Beweis, daß die sachgemäße Ordnung der gesammten Darstellung den M. M. nicht gerade viel Sorge machte: so zeigt auf der andren Seite die eben berührte Zusammensetzung dieser Partie selbst eine Buntscheckigkeit wenig verwandter Einzelpunkte, welche ein neuer Beleg für die frühere Behauptung ist, daß M. M. mehr Frage an Frage reihen, als wirklich entwickeln.

[redacted]

Bei dieser Stellung und Beschaffenheit des fraglichen Stückes drängt sich um so mehr die Frage nach dem Schlüssel einer so sonderlichen Erscheinung auf. Und da nach der ganzen Lage der Sache die Vermuthung nahe liegt, daß der Grund nicht in der Willkühr des Verfassers, sondern in seiner Abhängigkeit zu suchen sei: so lockt nebenbei die Aussicht, an diesem Falle die Einsicht zu gewinnen, wie M. M. ihren beiden Vorbildern nachgingen. Eine gründliche Erörterung hierüber müßte aber sofort die beiden cap. I, 34 und 35 in ihren Kreis ziehn, sodann den Inhalt und den Bau von Nic. V und VI zergliedern — was bei der Zusammensetzung besonders der zweiten Hälfte von Nic. V keine leichte Arbeit ist —, und würde, da uns der eine Factor in Eud. IV und V verloren ist, vielleicht doch zu nichts Weiterem gelangen, als zu neuen Hypothesen. Jedenfalls reicht unser Raum hiezu nicht aus: einige Bemerkungen möchten aber erforderlich sein, zumal Spengel in diesem Punkte keine Möglichkeit aufgestellt hat, die den Fragenden auch nur vorläufig beruhigen könnte. Denn wenn er p. 57. 58 meint, der größre Theil des hier besprochnen Abschnitts (nämlich 1199 a. 14—1200 a. 35) sei den Eud. entlehnt, so verträgt sich das nicht wohl mit seiner sonstigen Hypothese, M. M. hätten sich in der Behandlung der Gerechtigkeit bis zur ἐγκράτεια deßhalb an die Nic. angeschlossen, weil ihnen bereits der betreffende Theil der Eud. nicht mehr vorgelegen habe (p. 66. 67). Oder sollte Jemand leugnen wollen, daß die meisten der Aporieen in 1199 a. 14 – 1200 a. 35 jedenfalls nur aus einer Lehre von der Gerechtigkeit und der φρόνησις (i. e. aus Eud. IV und V) stammen könnten?

Zuvörderst muß man bei Betrachtung von M. M. II,

[redacted]

1 sq. die Buchtheilung wegdenken: sie zerreißt den ohnehin gefährdeten Zusammenhang in ungebührlichem Maße. Will man das Werk theilen, so ist II, 4 der rechte Anfang des zweiten Buches. Somit läuft die Lehre von der διάνοια, wenn man zunächst von der ἐπιείκεια II, 1 absieht, bis 1199 a 14 fort; denn εὐγνωμοσύνη und εὐβουλία (II, 2 und 3 in.) gehören zu ihr. Allerdings gewinnt die Anordnung des ganzen Abschnitts durch diesen Zuwachs nicht; denn alle Bestimmtheiten der zweigetheilten διάνοια (des ἐπιστημονικὸν und des βουλευτικόν) haben ihre Spitze und ihre Zusammenfassung in der σοφία und φρόνησις. Sind diese beiden Begriffe erkannt und in Verhältniß gesetzt, so ist die Darstellung vollendet. Der Abschnitt 1198 b. 8—20 also, welcher jene Begriffe in ihrem Werth verglich und ihre praktische Stellung zu einander festsetzte, ist der rechte Abschluß, wie denn auch die Nic. derselben Frage ihr Schlußkapitel (VI, 13) zugewiesen haben. Wie M. M. dazu kamen, die εὐγνωμοσύνη und εὐβουλία, Beide der φρόνησις untergeordnet, nachhinken zu lassen, wird schwerlich zu ergründen sein: wenn aber eine Vergleichung von I, 35 mit Nic. VI jedenfalls zeigt, daß M. M. in diesem Lehrstücke die Bezeichnungen der Hauptbegriffe, die Definition derselben und im Ganzen auch die Reihenfolge mit den Nic. gemein haben, so wird diese Uebereinstimmung durch die letzte Nachfuge nur erhöht; denn die εὐβουλία ist ein nikomachischer terminus und wird Nic. VI, 10 wesentlich ebenso bestimmt wie M. M. II, 3; und wenn die Nic. γνώμη sagen (1143 a. 19 sqq.), wo die M. M. εὐγνωμοσύνη gebrauchen, so kann das als keine Differenz gelten, da das adj. εὐγνώμων bereits in den Nic. anerkannt war. Durch diesen Zuwachs an gleichen Einzelpunkten und

terminis wird die Einbuße an gleicher Anordnung weit überwogen, wenn unser früheres Urtheil über M. M. begründet war. — Hiernach wäre die nächste Frage, wie sich denn in die Lehre von der διάνοια die ἐπιείκεια eingedrängt habe. Zu rechtfertigen ist die Verwirrung in keiner Weise: vielleicht aber erkennen wir ihre Veranlassung. Die ganze Bestimmung des εὐγνώμων beruht II, 2 auf der ἐπιείκεια; war also diese nicht bekannt, so schwebte jene in der Luft. Beachten wir nun, daß die Nic. (1143 a. 19–23) bei Behandlung der γνώμη gerade eben so auf den ἐπιεικής zurückgehn: so werden wir vermuthen, daß M. M. hierin abhängig von den Nic. seien, zu dieser Bestimmungsweise gleichsam genöthigt waren. Weiter: bei Behandlung der Gerechtigkeit (I, 34) hatten die M. M. die ἐπιείκεια ganz weggelassen; wollten sie also den hier (II, 2) nöthigen Hülfsbegriff verbrauchen, so mußten sie das Versäumte an freilich sehr ungehöriger Stelle nachholen. — Die nächste Schwierigkeit wird nun die sein: wie kamen M. M. dazu, die ἐπιείκεια I, 34 zu übergehen? Sie nimmt Nic. V, 14 doch Raum genug ein, um bemerkt zu werden, und ist an sich ein bedeutsamer Begriff. Spengel's Auskunft (p. 34 Anm.) wird nicht leicht befriedigen; denn wenn es schon zweifelhaft ist, ob M. M. sich an der Stellung der ἐπιείκεια in Nic. V zwischen verschiednen Aporieen überhaupt würden gestoßen haben: so ist es gewiß, daß ihre „Verbesserung" den Uebelstand, gerade was die Anordnung betrifft, weit ärger machte. Gehoben wäre das Bedenken dagegen, wenn anzunehmen wäre, daß M. M. in der Lehre von der Gerechtigkeit nicht den Nic., sondern den Eud. folgten und erst I, 35 zu den Nic. griffen. Dann holten sie den für das Thema von II, 2 erforderlichen Hülfsbegriff aus

[redacted]

Nic. herbei, weil er in der eudemischen Lehre vom δίκαιον fehlte oder doch zurücktrat — (dies Letztre ist freilich nicht zu erweisen; denn daß in dem erhaltnen Theile der Eud. keine Hinweisung auf die ἐπιείκεια vorkommt, kann sehr wohl Zufall sein). Hatten M. M. aber einmal das bisher nicht gebrauchte fünfte Buch der Nic. zur Hand genommen: so geschah es leicht, daß bei dieser Gelegenheit ihre Gedanken zu dem schon verlassenen Thema der Gerechtigkeit zurückkehrten; eine Annahme, die an Wahrscheinlichkeit gewinnen würde, wenn in den 1198 a. 14 beginnenden Aporieen ein Einfluß nikomachischer Färbung nachzuweisen wäre. — Wir setzten eben die Möglichkeit, I, 34 sei nicht nach den Nic. gearbeitet. Dabei müssen wir uns vor der Auslegung verwahren, als wollten wir diese Hypothese auf die oben berührte Schwierigkeit mit der ἐπιείκεια gründen. Diese Begründung wäre gar keine: und eine ausreichende zu geben, würde vielleicht überhaupt nicht gelingen. Doch giebt es allerdings gewichtigere Punkte, die hiefür sprechen; einige derselben werden später berührt werden, einige mögen hier stehen, da sie aus dem jetzt besprochnen Abschnitt selbst genommen sind. In Nic. V nämlich kommen zwei Begriffe in bestimmter Form vor, die für das δίκαιον von eingreifender Bedeutung sind, in M. M. I, 34 aber fehlen. Fragt man nämlich: περὶ τί ὁ ἄδικος (seu ὁ δίκαιος)? so lautet gleich 1129 b. 2 sqq. die Antwort: περὶ τα ἁπλῶς ἀγαθά; cf. 1137 a. 28 ἔστι τὰ δίκαια ἐν τούτοις οἷς μέτεστι τῶν ἁπλῶς ἀγαθῶν. Sodann wird das Wesen des δίκαιον, wonach die dinglichen Werthe in Uebereinstimmung mit dem persönlichen Werthe der Empfangenden oder Verkehrenden stehn müssen, 1131 a. 24 sqq. mit dem Ausdruck κατ' ἀξίαν bezeichnet: eine

[redacted]

Wendung, die in den Nic. schon bei einzelnen ethischen Tugenden vorkommt und in der Lehre von der Freundschaft eine große Rolle spielt, auch in der Polit. z. B. 1278 a. 21. 1282 b. 28. 1288 a. 15. 1326 b. 14 cet. zur Bezeichnung des staatlich Gerechten oft genug wiederkehrt. Diese beiden Wendungen nun finden sich M. M. I, 34 gar nicht; ja sie sind im ersten Buche überhaupt nirgend vorgekommen (das ἁπλῶς ἀγαθὸν in dem obigen Sinne auch nicht in der weitläufigen Theilung der Güter unter verschiednen Gesichtspunkten I, 2 und 3; wo sich vielmehr für diesen Begriff 1183 b. 28—35 der sonst unerhörte Ausdruck δύναμις findet; auch 1182 b. 3 gehört nicht hieher; die ἀξία 1194 a. 23 bezeichnet nur den Geldwerth des Dinges). Man könnte diese Erscheinung auf die vereinzelnde und vielleicht auch auf die verkürzende Darstellungsweise schieben wollen: aber wie kommt es, daß κατ' ἀξίαν plötzlich in unsren Aporieen auftaucht (1197 a. 17) und zwar in Verbindung mit dem δίκαιον? *) Und wie soll man es erklären, daß das bisher vernachlässigte ἁπλῶς ἀγαθὸν 1199 a. 28—b. 8 die ganze zweite Aporie beherrscht (ebenfalls in einer Frage, die mit dem δίκαιον zusammenhängt) und auch 1199 b. 27 in der ähnlichen vierten Aporie wiederkehrt? abgesehn davon, daß derselbe Begriff der Angelpunkt von 1199 b. 10—36 und 1200 a. 11—35 ist, wenn gleich der Ausdruck nicht weiter vorkommt. **) Unsre obige Annahme

*) Nach II, 3 scheint der terminus κατ' ἀξίαν wieder zu verschwinden, auch in der Behandlung der φιλία kommt er nicht vor.

**) Das ἁπλῶς ἀγαθὸν kommt II, 9 in Uebereinstimmung mit Eud. VII, 15 noch einmal als bedeutender Begriff vor; den Sinn, aber nicht den Ausdruck giebt 1183 b. 39.

[redacted]

würde diese Fragen beantworten: I, 34 war nach den Eud. gearbeitet; in diesen fehlte die Betonung des ἁπλῶς ἀγαθὸν und des κατ' ἀξίαν. Als aber M. M. bei Gelegenheit von II, 1 auf die nikomachische Lehre vom δίκαιον geführt wurden, erinnerten sie sich jener beiden bisher unbeachteten Begriffe und ließen dieselben in die angehängten Aporieen (1199 a. 14 sqq.) einfließen. Die Voraussetzung freilich, deren wir hier bedürfen, daß in Eud. IV das ἁπλῶς ἀγαθὸν und das κατ' ἀξίαν weniger hervorgetreten sei als in Nic. V, läßt sich wiederum nicht streng beweisen. Die Eud. kennen die ἀξία in der Freundschaft (1239 a. 8), stellen τὸ κατ' ἀξίαν 1249 a. 8 dem καλὸν καὶ δίκαιον gleich und berühren es auch bei einzelnen Tugenden (III, 5. 6. 7); doch ist allerdings zu behaupten, daß der Ausdruck in der Lehre von der φιλία bei Weitem nicht dieselbe Bedeutung hat als in Nic. VIII. IX. Aehnlich beim ἁπλῶς ἀγαθὸν; eine genauere Zusammenstellung (hier würde sie zu weit führen) zeigt wenigstens, daß in den Eud. die Wendung φύσει ἀγαθὸν geläufiger für den betreffenden Begriff ist, als ἁπλῶς ἀγαθόν: beide Ausdrücke erscheinen erst VII, 2 in bedeutendem Zusammenhang (beiläufig 1228 b. 19). — Noch eine Bemerkung bleibt uns übrig: wir zeigten an zwei einzelnen Begriffen, daß in den Aporieen 1199 a. 14 sqq. eine Verwandtschaft mit Nic. V in Dingen hervortrat, welche in der früheren Erörterung (I, 34) auf andre Weise behandelt oder übersehen waren. Diese Beobachtung nun gewinnt an Bedeutung und Zusammenhang, wenn man bedenkt, daß der ganze Inhalt der innerlich zusammengehörigen Abschnitte 1199 a. 19—b. 10 und 1199 b. 17—36 sich um einen Gedanken dreht, welcher in der aristotelischen Ethik (so weit wir sie kennen) sonst

[redacted]

nur Nic. V, 13 besprochen ist. Wenn nämlich in diesem, freilich schwierigen Kapitel ausgeführt wird, daß sittliches Thun und sittliches Wissen durch die ἕξις bedingt sei: so ist das nur eine andre Einkleidung dessen, was M. M. in jenen Stücken geben: „der Ungerechte ist nicht φρόνιμος, denn ihm fehlt das concrete Urtheil über den jedesmaligen Werth des ἁπλῶς ἀγαθόν“ und „es ist nicht Jedermanns Ding, das ἁπλῶς ἀγαθόν zu verwerthen.“ Allerdings arbeiten die M. M. hier mit dem Begriff φρόνιμος, der in Nic. V noch nicht angewendet werden konnte; aber der φρόνιμος erscheint 1199 a. 19 sqq. nur von der Seite seiner Urtheilskraft, gerade wie 1137 a. 10 von dem γνῶναι des concreten δίκαιον die Rede ist. Die Analogie des ärztlichen Wissens ist 1137 a. 14 sq. 24 sqq. und 1199 a. 30—b. 1 in gleicher Weise herangezogen, und das ἁπλῶς ἀγαθὸν, als der rechte Knotenpunkt dieser Fragen, ist von den Nic. am Ende (1137 a. 26—30) zwar nicht ausdrücklich in seiner Bedeutung für diesen Zusammenhang nachgewiesen, aber doch in seiner allgemeinen Bedeutung nachdrücklich betont. Daß im Uebrigen die Behandlungsart in den M. M. abweicht, darf zumal bei der Schwierigkeit des nikomachischen Abschnitts nicht befremden; daß aber Nic. V, 13 im allgemeinen Inhalt und auch im Einzelnen hinreichend Anregung zu dieser Ausführung geben konnte, wird Niemand leugnen. —

Dies genügt für unsren Zweck: die ἐπιείκεια veranlaßte auf Nic. V zurückzugehn; die Gedankenreihe von 1149 a. 14 an verräth den Einfluß der Nic. durch zwei neue Begriffe und durch den Inhalt von zwei Hauptfragen. Was dann noch folgt (1199 b. 36—1200 a. 35), sind zwei Punkte, die den M. M. eigenthümlich sind.

[redacted]

Da sie fühlen mußten, daß der Zusammenhang mit I, 35 einmal zerrissen war, schlossen sich einzelne Gesichtspunkte, die bisher keinen Raum gefunden hatten, leicht an die schon eröffnete Reihe nachgefügter Aporieen.

Der Abschnitt II, 1—3 hat uns scheinbar von dem Hauptgedanken abgezogen. Es kam zunächst darauf an, zu zeigen, daß die Anordnung des großen Zusammenhangs bei den M. M. wenig beachtet wird. Dies beweis't das eben besprochne Stück, mag man nun seinen Ursprung erklären, wie man will. Ja auch darin werden verschiedne Annahmen übereinkommen, daß sie den Grund jener Verwirrung in der Abhängigkeit der M. M. finden: in derselben Abhängigkeit, der M. M. auf der andren Seite die Ordnung ihrer sonstigen Lehre verdanken. Die Einzelheiten, auf die wir bei diesem Punkte eingegangen sind, liegen jedoch auch für unsre Aufgabe nicht ganz abseits, so wenig auch hier darauf ankommt, ob die Hypothese, die sie zunächst stützen sollten, Beifall findet, oder nicht; wir werden die wichtigeren darunter im nächsten Abschnitt verwerthen.

Bisher sind Partieen aus M. M. betrachtet, welche in der Entwicklung des größren Zusammenhangs oder in der äußren Anordnung mangelhaft sind: und in der That liegt die Eigenthümlichkeit des Buches nach dieser Seite. Will man aber, um gerecht zu sein, auch den Theil hervorheben, wo die Leistungsfähigkeit des Verfassers im besten Lichte erscheint, so verweisen wir auf die allgemeine Entwicklung im ersten Buche. Hier ist die gesammte Anordnung Eigenthum der M. M.; indem sie die einzelnen Lehrpunkte bald mit den Nic. bald mit den Eud. gemein haben und doch ihren eigenthümlichen Faden festzuhalten wissen, verrathen sie einen gewissen Grad von Geschick-

[redacted]

lichkeit, wenn auch an dem unregelmäßigen und sachlich wenig correcten Gange hinreichend erkannt wird, daß wir nicht die Arbeit des schaffenden Gedankens vor uns haben. Ich setze zur leichtren Uebersicht die Hauptpunkte des fortschreitenden Zusammenhangs hieher: 1182 a. 1. 2 das doppelte Thema *τί ἡ ἀρετὴ* und *ἐκ τίνων* (*πῶς*) *γίνεται*. Der erste Theil wird bis 1187 a. 4 behandelt; aber so, daß zunächst die *ἀρετὴ* wieder verlassen wird, um von dem allgemeineren und höheren Begriff des menschlichen *τέλος* zu ihr zurückzukehren. Als dies *τέλος* nun erweist sich 1182 b. 6—1183 a. 7 das *ἡμῖν ἄριστον ἀγαθόν* (den Ausdruck tadelt schon Spengel). Werden die Momente dieses Begriffs in Betracht gezogen, so findet sich, daß die *εὐδαιμονία* (als *τέλος τέλειον*) das Gesuchte ist 1184 a. 13. Die *εὐδαιμονία* aber ist *εὖ ζῆν*, und das *εὖ* setzt die *ἀρετὴ* voraus 1184 b. 6 sqq.; b. 22 sqq. Das *ἄριστον ἀγαθὸν* bestimmt sich also = *ζῆν κατα τας ἀρετάς* (1184 b. 36 sqq.). Hiemit ist das Thema in seiner anfänglichen Gestalt wieder erreicht — freilich theilweise mitten in einem Zusammenhang, welcher sich mit den verschiednen Bedeutungen und Theilungen des Begriffs *ἀγαθὸν* in ziemlich abstracter Weise beschäftigt (cap. 2 und 3 in.). Von Neuem also die Frage *τί ἡ ἀρετή* (1185 a. 36); capp. 5. 6 beginnen die Bestimmungen zusammenzustellen, cap. 7 erklärt (1186 a. 9 sq.) bei diesem Thema bleiben zu wollen; 1186 b. 22 sqq. ist die Definition fertig. Somit kommt 1187 a. 5 die zweite Frage an die Reihe; *) das *ἐκ τίνων* (*πῶς*)

---

¹) Die Uebergangsformel 1187 a. 5. 6 ist schwerlich unversehrt. Die Wendung *πότερον δυνατη παραγενέσθαι* ist kaum

[redacted]

γίνεται (1182 a. 1. 2) wird dahin beantwortet: „die Tugend ist Sache der Freiheit", und nun beginnt die in sich freilich sehr mangelhafte Erörtrung der hier einschlagenden Begriffe, von der wir schon oben gehandelt haben. Von ihr aus geht cap. 20 zu den einzelnen Tugenden über. —

Wenn es wahr ist, daß in den M. M. die wahre Entwicklung, mitunter selbst eine lebendige Reproduction des Zusammenhangs vermißt wird, so muß dieser Mangel weiter auch die Folge haben, daß das ethische System selbst in seiner festen Gliederung versehrt wird, oder — was dasselbe ist — daß einzelne wichtige ethische Begriffe in ihrem Recht als organische Theile des Ganzen zu kurz kommen. Eine Thatsache dieser Art ist in dem vorigen Absatze erwähnt worden: das *ἁπλῶς ἀγαθὸν* und das *κατ' ἀξίαν* hat eine wesentliche Bedeutung für die Gerechtigkeit; bei M. M. kommen beide Begriffe wie zufällig in einem Nachtrage vor, nachdem die Lehre vom *δίκαιον* längst als abgeschlossen hinter uns liegt. — Noch auffallender und jedenfalls für das Ganze wichtiger ist Folgendes. Der Abschnitt, welcher das *ἑκούσιον* zu entwickeln hat, bleibt (wie wir oben gesehn haben) bei einer recht mangelhaften Bestimmung stehn: *ἀκούσιον τό τε κατ' ἀνάγκην καὶ κατὰ βίαν γινόμενον* (1188 b. 26)

---

verständlich und unerhört; hinter *ὑπὲρ ἀρετῆς εἴρηται* wird einzuschieben sein *τί ἐστι*.

[redacted]

und ἑκούσιον ἐν τῷ (προ)διανοηθῆναι *) (ib. b. 31) s. τὸ μετὰ διανοίας (b. 36), ja b. 37 wird beschränkend hinzugesetzt „ἐνταῦθα“ τὸ μετὰ διανοίας. Und dieses Resultat wird sogar 1189 a. 33 wieder aufgehoben „ἑκόντες πολλὰ πράττομεν πρὸ τοῦ διανοηθῆναι καὶ τοῦ βουλεύσασθαι.“ Ein weitrer Versuch den so wichtigen Begriff klar zu machen, findet sich nicht, bis bei Gelegenheit der Gerechtigkeit als paralleler Ausdruck für das ἑκουσίως πράττειν die Bestimmung εἰδότα καὶ ὃν καὶ ᾧ καὶ οὗ ἕνεκα (1195 a. 16) eintritt, obendrein mit einer ausdrücklichen Beziehung auf die frühere Behandlung des Begriffs. Daß mit diesem εἰδότα in der That das Wesen des ἑκουσίου ausgedrückt werden soll, beweis't unzweideutig das ὥςτε 1195 b. 28. Wollte aber Jemand behaupten, diese neue Wendung sei mit dem μετὰ διανοίας oder διανοηθέντα von cap. 16 gleichzustellen, so wird 1195 a. 25–31 eine nähere Bestimmung des ἀγνοοῦντα πράττειν hinzugesetzt, welche ohne Zweifel auf das entgegengesetzte εἰδότα πράττειν zu übertragen ist. Diese Bestimmung aber ergiebt, daß in diesem Zusammenhang das εἰδότα πράττειν auch da nicht ausgeschlossen ist, wo das etwa im Augenblicke der Handlung vorhandne Nichtwissen ein selbstverschuldetes ist. Hier nun bedarf es keines Nachweises mehr, daß ein so beschränktes εἰδέναι in keiner Weise mit dem διανοηθῆναι von cap. 16 zusammenfällt i. e. daß der Begriff der Freiheit bei der letzten ethischen Tugend anders definirt wird, als in dem

---

*) Beiläufig sei bemerkt, daß προδιανοηθῆναι (1188 b. 30) und das adj. ἀπρονόητος (1203 a. 30 von der ἀκρασία) nur in M. M. vorkommt.

[redacted]

ersten Theile, wo der rechte Platz für die Feststellung dieses grundlegenden Begriffs war. Vergleichen wir aber die beiden andren Ethiken, so haben sie die letzte Definition, welche in M. M. zu spät (I, 34) zu ihrem Recht kommt, übereinstimmend gleich im einleitenden Theile (Nic. III, 2 und Eud. II, 10) aufgestellt *) und konnten deßhalb bei der Lehre von der Gerechtigkeit (Nic. V, 10. 11), wie das in der Ordnung war, einfach auf Früheres sich stützen, während M. M. genöthigt waren, durch neue und genauere Bestimmungen alte Versäumnisse gut zu machen (*ἔστω οὗτος ὁ διορισμός* 1195 a. 27).

Hieran schließe sich ein Andres, wobei es sich um einen noch allgemeineren Begriff, um die Einreihung der Ethik in das gesammte System des Wissens handelt. Aristoteles unterscheidet im Seienden das Ewige, Nothwendige von dem Wandelbaren; das Erstre, *ἀκίνητον* oder *ἀεὶ ὡσαύτως γινόμενον*, ist Object des *νοῦς* und der strengen *ἐπιστήμη*; das Letztre, bald gesetzlicher Regelmäßigkeit sich nähernd (*τὸ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ*), bald aller Regel spottend (wie bei der *τύχη*), wird nicht ohne *ἐμπειρία* erkannt oder ist reines *αἰσθητόν*. In jenes Gebiet fällt z. B. die Mathematik, in dieses die Rhetorik, in beide greift die Physik ein. Der aristotelische Aus-

---

*) Eine Differenz zwischen den Nic. und Eud. besteht hier darin, daß nur die erstren das *δι' ἄγνοιαν* und *ἀγνοοῦντα πράττειν* ausdrücklich unterscheiden und als weitre Fordrung *τὸ ἐν μεταμελείᾳ* hinzusetzen (III, 2 in.). Die Wendung *ἄγνοια ἡ αἰτία ἐστὶ τοῦ πρᾶξαι* will dasselbe wie das in den Nic. ständige *δι' ἄγνοιαν*, kommt aber nur in den M. M. (1195 a. 28) vor.

[redacted]

druck für die zweite Art des Seienden aber ist τὸ ἐνδεχόμενον (καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ οὕτω γίνεσθαι καὶ ἄλλως ct.): als Beispiel aus einer nicht ethischen Schrift nehme man 731 b. 24 sq. 770 b. 14. 777 a. 19 sq. Wenn es nun doch nicht unwichtig ist, der einzelnen Disziplin in dieser Theilung ihre Stelle anzuweisen: so muß es auffallen, daß M. M. es ganz versäumt haben, das Ethische jenem ἐνδεχόμενον unterzuordnen; ja der wesentlich aristotelische Ausdruck kommt bei ihnen gar nicht vor. Die Hauptstellen, welche diesen Punkt in Erinnerung bringen mußten, waren zuerst der Abschnitt, welcher das Gebiet der Freiheit aussondert (i. e. I, 9 sqq.), und derjenige, welcher das Object des praktischen Wissens feststellt (I, 35). An beiden Stellen haben die Nic. das Nöthige geleistet: sei es nun, daß sie das ἐνδεχόμενον selbst heranziehn (1139 a. 6—14. b. 2. 1140 a. 11 sq. a. 33 sqq. b. 27. 1141 a. 4. 1143 b. 3) oder daß das verwandte ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ an seiner Stelle eintritt (in der Entwicklung 1112 a. 21—[illegible] —b. 9); abgesehn von andren mehr zufälligen Veranlassungen wie in der methodischen Bemerkung 1094 b. 21 und 1134 b. 30 sqq. Auch die Eud. (die wir ja nur für den einen der oben bemerkten Abschnitte controliren können) geben II, 10 das Erforderliche; v. 1226 a. 20 —32 und b. 16; doch verdient es bemerkt zu werden, daß sie an beiden Stellen nicht das ἐνδεχόμενον nennen, sondern vom δυνατὸν καὶ εἶναι καὶ μὴ sprechen. Dagegen haben sie II, 6 Sache und Ausdruck (1222 b. 22. b. 41 —1223 a. 7). Nun vergleiche man mit dieser letzten Stelle die sonst genau entsprechenden capp. 10. 11 aus M. M. I (insbesondre 1187 b. 9—20); mit Eud. II, 10 (1226 a. 20—32) aus M. M. I, 17 besonders 1189 a.

[redacted]

15. 26. b. 7 sq. und allenfalls auch ib. b. 32—36; mit den oben aus Nic. VI angeführten Sätzen 1196 b. 27—32. 1197 a. 2. 35. Wird hier von dem, was ἐφ' ἡμῖν oder δυνατὸν ἡμῖν ist, auf einen allgemeineren Begriff zurückgegangen, so findet sich nirgend das ἐνδεχόμενον, wiederholt aber das μεταβάλλον oder τὸ ἐν μεταβολῇ, auch wohl (p. 1196 b.) τὰ αἰσθητὰ καὶ ἐν κινήσει oder gar ὅσα ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ; und auch das Verhältniß des ethischen πρακτὸν oder des βουλευτὸν zu diesen Begriffen wird nirgend bestimmt gefaßt; ja bisweilen scheint der Verfasser gar nicht einmal zu bedenken, daß es ein ἐν κινήσει ct. giebt, womit die menschliche Freiheit Nichts zu schaffen hat (bes. 1196 b. 27 sqq.). Kurz, für die Einordnung des ethischen Stoffes in das Seiende überhaupt ist Nichts gethan, so nahe es auch durch die Nic. und Eud. gelegt war. —

Ein weitrer Punkt, der auch hieher gehört, liegt insofern für die M. M. weniger ungünstig, als der Vorwurf, den man ihnen zu machen hat, die Eud. in der Hauptsache mittrifft. Der Begriff der εὐδαιμονία nämlich, welcher überall der Ausgangspunkt ist (auch in den M. M., obgleich bei ihnen, wie wir oben gesehn haben, auf einem Umwege) und für alles Ethische der Cardinalbegriff bleibt, ist von Arist. wesentlich als ein zusammengesetzter oder gemischter gefaßt, indem neben der Freiheit zugleich die Bedingtheit alles Menschlichen durch das Aeußre anerkannt wird. Wenn es daher z. B. heißt: die εὐδαιμονία ist ἐνέργεια κατ' ἀρετήν: so ist dabei vorausgesetzt, daß die äußre Begabung und Begüterung, welche zum Wohlsein gehört, hinzugedacht werden muß; sonst verkümmert das Ziel alles πρακτὸν trotz aller sittlichen Tüchtigkeit (v. z. B. 1100 b. 28. 1101 a

6 sq.). Diese Vollendung nun durch innre oder äußre Bedingungen, welche der Glückseligkeit wesentlich ist, heißt bei Arist. *αὐτάρκεια* — ein Begriff, der auch in der Politik in analoger Weise von großer Bedeutung ist. Für die Unzulänglichkeit dessen aber, was die freie menschliche Thätigkeit aus sich selbst zur Erreichung ihres letzten Zieles zu leisten vermag, haben die Nic. wenigstens den Ausdruck *προςδεῖσθαι* (*προςδεόμεθα τῶν ἐκτὸς* cet.). Die Erörtrung dieser Lehre gehörte offenbar in den einleitenden allgemeinen Theil der Ethik; genauer konnte sie da nicht fehlen, wo von der *εὐδαιμονία* der Uebergang zur *ἀρετή* gemacht wurde. So die Nic.: sie erwähnen der *αὐτάρκεια* zuerst 1097 b. 7, des *προςδεῖσθαι* 1099 a. 31 und bestimmen das Verhältniß der äußren Bedingtheit zur Freiheit weitläufiger I, 9–11, wie sie denn auch im Schlußabschnitt X, 6—9 mehrfach wieder auf diese Frage zurückkommen. Vergleichen wir hiemit die M. M., so fehlt bei ihnen gänzlich ein Abschnitt, der die Bedeutung der *ἐκτὸς χορηγία* (wie die Nic. bisweilen sagen: 1178 a. 24; cf. 1101 a. 15 ct.) für das *τέλος τῶν πρακτῶν* aus einander setzte: wir erfahren nirgend im Zusammenhang, daß die persönliche Tüchtigkeit nicht ausreicht, die volle *εὐδαιμονία* zu verwirklichen. Denn wenn 1184 a. 8–11 in Uebereinstimmung mit den Eud. (1219 a. 28) die Glückseligkeit als *τέλειον τέλος* erscheint; und wenn auch dabei (das einzige Mal in M. M. I) das *προςδεῖσθαι* (*τέλειον* = *οὐδενὸς προςδεόμενον*) herangezogen wird: so bleibt es an dieser Stelle bei der lediglich formalen Bestimmung; ob die *εὐδαιμονία* schon als *ζωὴ κατὰ τὰς ἀρετὰς* (1184 b. 29 sq.) *τέλειον* sei, oder ob zu diesem „*μηδενὸς προςδεῖσθαι*“ noch anderweitige Bedingungen gehören, erfahren wir weder hier

[redacted]

noch in dem weitren Zusammenhang. Die Lehre aber haben M. M. mit den Nic. gemein; denn es ist nur ein andrer Ausdruck für dieselbe, wenn es 1206 b. 32 heißt „ὁ εὐδαίμων βίος οὐκ ἄνευ εὐτυχίας i. e. ἄνευ τῶν ἐκτὸς ἀγαθῶν." Noch später kommt auch der erwähnte Ausdruck αὐτάρκεια zum Vorschein in einer abgesonderten Aporie der Freundschaftslehre (II, 15) *), hier wird der αὐτάρκης bestimmt als ἔχων πάντα τἀγαθά (1212 b. 29), wozu auch die äußren Güter ohne Frage gehören; und wenn dort von der αὐτάρκεια ἀνθρωπίνη aus (1213 a. 8 sq.) das Bedürfniß nach Freundschaft behauptet wird: so blickt die ganze Darstellung der Nic. als Voraussetzung hindurch. Leider aber haben es M. M. an dieser Stelle wiedrum versäumt, den Zusammenhang dieser αὐτάρκεια mit der Glückseligkeit als ethischem Hauptbegriff zu betonen, und so kommt die Lehre auch

---

*) Die Vergleichung von II, 15 mit den parallelen Abschnitten Eud. VII, 12 und Nic. IX, 9 ist in mannigfacher Beziehung lehrreich. Der wichtigste Gedanke in den Eud. und Nic. „Niemand kann des Freundes entbehren, weil das Zusammenleben mit einem verwandten Leben das eigne Lebensgefühl klarer macht und erweitert" ist von den M. M. nicht wiedergegeben: ohne Zweifel wegen der Schwierigkeit der Sache und der Darstellung in den Nic. (die Eud. sind hier vielfach kaum zu errathen). Was M. M. 1213 a. 10–26 mit Anknüpfung an das γνῶθι σαυτὸν daraus machen, ist schon durch diese Anknüpfung verschoben. — Die vorangeschickte Polemik gegen den „τοιοῦτός τις λόγος" 1212 b. 38 sqq. trifft Arist. selbst in seiner Lehre von der göttlichen νόησις. Außerdem ist das in diesem Zusammenhang gebrauchte θεᾶσθαι statt θεωρεῖν, νοεῖν auffällig. — Der Schluß 1213 a. 26 sqq. endlich ist eine bloße Wiederholung von 1212 b. 30–33, deren Zweck kaum begreiflich ist.

bei dieser letzten Gelegenheit nicht zum vollen Ausdruck. Daß der terminus προςδεῖσθαι außer jenem ersten Falle (1184 a. 8–11) und diesem letzten (1212 b. [illegible]; 1213 b. 1) überhaupt nur beiläufig (in der φιλίᾳ; 1208 b. 19. 1209 a. 38 sq.) vorkommt, wollen wir hier nicht weiter betonen: es reicht hin, wenn hieraus ersehen wird, daß eine wichtige Lehre wohl anerkannt und vorausgesetzt, aber nirgend als organisches Glied des Systems zu ihrem Recht gekommen ist. — Die Eud. genügen, wie gesagt, freilich in diesem Punkt auch nicht: die wichtigsten Thatsachen sind hier folgende. Die αὐτάρκεια kommt auch bei ihnen erst lib. VII vor und zwar, einige gelegentliche Fälle abgerechnet, nur VII, 12; eben hier haben wir das einzige Beispiel des προςδεῖσθαι (1244 b. 8). Ein Unterschied von den M. M. aber ist, daß jetzt wenigstens — wenn auch spät — der Begriff ausreichend bestimmt (v. 1244 b. 6. 7. 1245 a. 18), und das positive Verhältniß zur εὐδαιμονία anerkannt wird (1244 b. 5 corrupt, aber doch kenntlich genug; und 1245 b. 11). Sodann aber der Absatz 1214 b. 11–27 in der Einleitung: Das „οὗ ἄνευ οὐκ“ (ἔστι τὸ εὐδαιμονεῖν), welches dort von den eigentlichen Bestandtheilen der Glückseligkeit unterschieden wird, fällt der Sache nach mit dem zusammen, was Nic. nennen würden „οὗ προςδεόμεθα“ (πρὸς τὸ εἶναι αὐτάρκειαν). Die Wendung aber, deren sich die Eud. hier bedienen, ist echt aristotelisch; eben so wie die Entgegensetzung der μέρη; vgl. z. B. den Eingang von Pol. VII, 8. Was wir daher an Eud. vermissen, ist lediglich, daß sie es versäumt haben, statt bloß die Differenz zu setzen, auch das positive Verhältniß zu erörtern oder auch nur auszuführen, was denn dieses von Außen kommende Unentbehrliche sei.

[redacted]

Die Lage der Sache selbst verbietet in den so eben bezeichneten Fällen, irgend eine Absicht bei der die M. M. unterscheidenden Behandlung oder Nichtbehandlung gewisser Begriffe anzunehmen; selbst eine bewußte Verändrung des ethischen Sprachgebrauchs wird man hier nicht voraussetzen dürfen. Wir haben es lediglich mit Unvollkommenheiten oder Lücken der Darstellung zu thun. — Eine andre Auffassung ist bei einigen weitren Eigenthümlichkeiten der M. M. möglich: man kann an eine absichtliche Modification der Lehre selbst denken oder wird doch eine Neuerung des Sprachgebrauchs anerkennen müssen.

Die auffälligsten Eigenheiten dieser Art sind längst bemerkt worden. Am meisten fällt der Gebrauch des Wortes *ἀρετὴ* in die Augen: was 1185 b. 5—12 festgesetzt ist, „die Bestimmtheiten des *ἄλογον* allein verdienen den Namen der *ἀρεταί*", wird nämlich im Ganzen so treu festgehalten, daß die Absicht dabei nicht zu verkennen ist. Der Consequenz dieses usus zu Liebe gehen jene Begriffe, welche den Nic. und Eud. *ἀρεταὶ διανοητικαὶ* heißen (in M. M.: I, 35), ohne alle Gattungsbezeichnung aus; nicht einmal der Ausdruck *ἕξις* scheint irgendwo auf dieselben angewandt. Und doch war die *ἀρετὴ* als weit über das *ἦθος* hinausreichender Begriff den M. M. sicher geläufig: das zeigt schon der Artikel *αἱ ἀρεταὶ αἱ τοῦ ἀλόγου* (1186 a. 3) und *ἡ ἀρετὴ ἡ ἠθική* (1185 b. 13); und wenn eine *ἀρετὴ τοῦ θρεπτικοῦ* 1185 a. 23—27 darum abgewiesen wird, „weil keine *ἐνέργεια* beim *θρεπτικον* anzunehmen sei", so zeigt dieser wunderliche Grund doch immer so viel, daß der Begriff der *ἀρετὴ* auch eine recht allgemeine Bedeutung habe. Aber wir können an die Bestimmtheiten des *λόγον*

[redacted]

ἔχον unmittelbar anknüpfen. Das Kriterium für die Anwendbarkeit der „ἀρετὴ“ ist 1185 b. 5 sq. das ἐπαινετόν: der σοφὸς und φρόνιμος wird nicht gelobt, also — (1185 b. 10); dagegen wird 1197 a. 15–26 grade die φρόνησις und zwar eben darum für eine Tugend erklärt, weil sie ἐπαινετὴ sei! 1198 a. 22–33 ergiebt sich dasselbe Resultat aus dem Grunde „die φρόνησις ordnet an, was die ἀρετὴ ausführt.“ Wollte man von dieser letztren Auffassung aus der φρόνησις als πρακτικὴ eine berechtigte Ausnahmestellung zugestehn, so wird die Verwirrung wieder vollständig, indem 1197 b. 3–11 auch für die σοφία der Name Tugend beansprucht wird, und zwar deshalb, weil sie βέλτιον τῆς φρονήσεως sei. Darin liegt denn doch das Urtheil, daß jedesmal das βέλτιστον den Namen ἀρετὴ am meisten verdiene. Wo bleibt da der Kanon von 1185 b. 5 sq.? Ein entschiedner Abfall zu der nikomachischen Bezeichnungsweise ist endlich den M. M. 1197 b. 5. 6 entfahren: hier heißt die φρόνησις „ἀρετὴ τοῦ ἑτέρου μορίου τῶν λόγον ἐχόντων“; es giebt somit eine ἀρετὴ τοῦ προαιρετικοῦ als solchen; es wird darnach auch Nichts gegen eine weitre τοῦ ἐπιστημονικοῦ einzuwenden sein: haben aber beide Theile der διάνοια ihre Tugend, weßhalb sich noch gegen die ἀρετη διανοητικὴ selbst sperren?

Je bestimmter aus dem Gesagten hervorgeht, daß es M. M. nicht gelungen ist, ihre Sprachneuerung wahrhaft durchzuführen, desto klarer wird auch, daß sie bei ihrem Versuche eine Absicht gehabt haben müssen. Selbst die eben getadelten Inconsequenzen in I, 35 erscheinen zum Theil noch als Ansätze, den allgemeinen Sprachgebrauch mit der vorgeschlagnen Aenderung zu versöhnen. Wenn nun Schleiermacher glaubte, in der Ausmerzung der ἀρετὴ

[redacted]

διανοητικη liege ein wesentlicher Vorzug systematischer Darstellung, indem der Schein wegfalle, als stehe der ethischen Tugend in der Ethik selbst eine andre gleichberechtigt zur Seite, so hat schon Spengel bemerkt, daß die Beseitigung des bloßen Namens kein Erfolg zu nennen sei. In der That, für die M. M. ist das I, 35 behandelte Gebiet gerade so wichtig und nothwendig wie für die Nic. Auch bei ihnen steht die εὐδαιμονία an der Spitze: und wer wird verkennen, daß der Erkenntniß im ἄριστον ἀγαθὸν το ἡμῖν (1183 a. 7) eine Hauptstelle gebühre? Noch mehr; wenn die φρόνησις προςτάττει, was im Ethischen verwirklicht wird (1198 a. 22 sqq.), diese Herrschaft der φρόνησις aber der σοφία gegenüber ein Dienst ist (1198 b. 8–20), so liegt das letzte Ziel alles πράττειν in der Thätigkeit der theoretischen Erkenntniß; der letztren also gebührt die erste Stelle im ἄριστον ἀγαθόν. Die Ethik mußte überhaupt nicht vom τέλος τῶν ἀνθρωπίνων ausgehn, wenn sie das Dianoetische beseitigen wollte. Ganz dasselbe ergiebt sich aus der Weise, wie M. M. gleich im Anfang zur ἀρετή gelangen. Die Glückseligkeit ist εὖ ζῆν; das εὖ wird durch die ἀρετή geleistet. Ist nun etwa alles ζῆν ein πράττειν, oder die ganze ψυχή ein ἦθος? Eine Ethik, die von ihrer Tugend das ganze εὖ ζῆν erwartet, kann darunter unmöglich ausschließlich die Tugend des ἄλογον denken: es sei denn, daß sie von vornherein unter der εὐδαιμονία etwas Beschränktes verstehe, etwa „die des geschäftigen Lebens“. Daß aber M. M. diese Beschränkung im Begriff der εὐδαιμονία beabsichtigten, hat freilich Schleiermacher wirklich behauptet: doch dürfte der Beweis dafür nicht leicht sein, so lange Stellen wie 1198 b. 8–20 im Wege stehn.

[redacted]

Doch diese Polemik könnte uns leicht zu weit führen: es handelt sich für diesmal lediglich um die Erklärung der Neuerung im Gebrauch des Worts ἀρετή. Hier weis't nun Verschiedenes darauf hin, daß M. M. die Tendenz verfolgten, das Gebiet des ἦθος (oder des ἄλογον) in seiner Selbstständigkeit dem λόγος gegenüber nachdrücklich zu wahren. Klingt es doch in der Polemik gegen Socrates 1182 a. 17 sq. beinahe, als solle die „Tugend" ἄνευ λόγου gedacht werden. Das ist nun allerdings nicht wirklich die Meinung: besonders in den späteren Theilen steht die ganze nikomachische Lehre. Das κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον reicht zur wahren ἀρετὴ nicht aus; sie verlangt das μετὰ λόγου 1198 a. 18—22; cf. 1203 b. 17. 18 und aus dem Früheren 1191 a. 20; ib. b. 19. Der Gegensatz zwischen der φυσικὴ ἀρετὴ und der τελεία ist 1198 a. 4 sq. ganz der gewohnte. Trotzdem aber ist die Besorgniß, hier dem λόγος zu viel einzuräumen, vielleicht der Schlüssel zu verschiednen Erscheinungen. Ich erinnere zunächst an den Abschnitt 1206 b. 17—29, welcher bei dem Zustande von Eud. VII, 13 wenigstens keine nachweisbare Parallele in den andern Ethiken hat. Die πάθη (i. e. τὸ ἄλογον) sind μᾶλλον ἀρχὴ καὶ ἡγεμὼν τῆς ἀρετῆς als der λόγος, wird gewissen Gegnern (οἱ ἄλλοι) entgegen gehalten; sie haben im Ethischen das zeitliche prius und behaupten sich in ihrer einmal verkehrten Richtung auch dem später erwachenden λόγος gegenüber; während der letztre, wenn er eine ὁρμὴ ἄλογος auf das Sittliche vorfindet, ohne Weitres auf dieselbe eingeht und damit die volle Sittlichkeit seinerseits verwirklicht. In derselben Richtung könnte die Erscheinung liegen, daß M. M. verhältnißmäßig so oft die Polemik gegen den sokratischen Tugendbegriff auf-

[redacted]

nehmen: 1182 a. 18. 1183 b. 8. 1198 a. 10. 1190 b. 28; cf. 1200 b. 20. 1187 a. 7; man sieht, der Gedanke kehrt an ganz verschiednen Stellen wieder, während die Nic. (abgesehen von 1116 b. 4) nur lib. VI und VII auf diesen Punkt kommen, die Eud. aber nur bei der ἀνδρία (1229 a. 18 und 1230 a. 7) Notizen dieser Art haben. Als Drittes könnte man hier eine Beobachtung anführen, die zunächst nur ein Beleg für die mangelhafte Entwicklungsweise der M. M. zu sein scheint. Im Eingang von I, 35 nämlich wird in einem etwas verwirrten Satze eine nähere Bestimmung des „früher" aufgestellten Ausdrucks κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον πράττειν verlangt. Die Rückweisung ist — beiläufig gesagt — falsch; der ὀρθὸς λόγος ist bis dahin noch gar nicht genannt. Sollte es aber vielleicht kein bloßer Zufall sein, daß der in den Nic. so häufige Ausdruck hier erst beim Beginn der Lehre von der διάνοια auftaucht? *)

Setzen wir also als Grund dieser Erscheinungen eine bewußte Neigung, das ἄλογον und den λόγος möglichst aus einander zu halten, so könnte der Sprachgebrauch in Betreff der ἀρετὴ gleichfalls hieher gezogen werden. Denn

*) Der ὀρθὸς λόγος kommt in M. M. durchgreifend erst bei der Lehre von der ἐγκράτεια II, 4 – 6 zur Verwendung. — Noch eine Notiz: Es ist oben (pag. 26) bemerkt, daß in M. M. die Bestimmung der Tugend als ἕξις προαιρετικη nicht vorkommt. Dagegen ist 1197 a. 4 der φρόνησις das Prädikat ἕξις προαιρετικὴ ausdrücklich zugetheilt; cf. 1197 b. 24. Eine Lehrdifferenz kann hierin nach dem ganzen Zusammenhang nicht liegen: doch wäre immerhin ein Zusammenhang mit der oben angenommenen Tendenz denkbar (ἡ προαίρεσις μετὰ λόγου 1189 a. 3).

[redacted]

indem es vermieden wurde, für die Bestimmtheiten der *διάνοια* oder des *λόγον ἔχον* denselben Ausdruck zu gebrauchen, wie für die *ἕξεις τοῦ ἀλόγου*, vollzog sich äußerlich dieselbe Sonderung, welche bei Behandlung der ganzen ethischen Tugend den *λόγος ὀρθὸς* zurückdrängte. Freilich liegt der ganze Gewinn, wie aus dem Obigen hervorgeht, wesentlich nur in der Form; aber wenn wir die M. M. richtig würdigen, so kann nicht füglich etwas Bedeutenderes von ihnen erwartet werden. — Geht man auf diese Hypothese ein, so wäre schließlich noch die Frage zu berühren, was die M. M. zu dieser Tendenz veranlaßte; mit andren Worten (denn eine polemische Richtung wird angenommen werden müssen), wer die *οἱ ἄλλοι* seien, welche 1206 b. 18 die Berichtigung herausfordern. Etwa eine bestimmte Fraction der Peripatetiker? oder gar die Stoiker? *) Für eine runde Antwort fehlen bis jetzt die Anhaltspunkte. —

Die Eigenthümlichkeit der Terminologie, welche wir eben berührten, ließ wenigstens an eine modifizirte Fassung der Lehre denken. Eine bloße Umsetzung des aristotelischen Sprachgebrauchs ist es dagegen, wenn M. M. die *τέχνη* für gewöhnlich gar nicht zu kennen scheinen. Dies ist um so auffälliger, da das einzige Mal, wo dies Wort

---

*) Gegen bestimmte Gegner scheint auch die Bemerkung im Eingang gerichtet, welche den Namen *πολιτικὴ πραγματεία* für die Gesammtdisciplin verlangt und die *ἡ ἠθικη* als einen Theil derselben betrachtet (1181 b. 25 sqq. cf. 1197 b 28). Auch dies würde die Stoiker treffen. — Uebrigens haben die M. M. allein den Namen „Ethik" für ihre Disciplin gebraucht (1181 a. 24—b. 28); in Nic. und Eud. kommt er nicht vor. Doch steht die Bezeichnung selbst als aristotelisch aus wiederholten Citaten in der Polit. fest.

[redacted]

vorkommt (1197 a. 3—13), die Bestimmung ihres Begriffs und Umfangs vollständig mit der aristotelischen Auffassung zusammenfällt. Damit vergleiche man 1211 b. 25–31, wo gerade dasjenige, was das Wesen der τέχνη bezeichnet (daß sie ihr τέλος nicht in der ἐνέργεια selbst, sondern in einem ἄλλο τι, dem ἔργον, hat), als Kennzeichen einer Unterart der ἐπιστήμη erscheint; oder 1206 a. 25—30, wo niedre τέχναι wie die Kochkunst die ἐπιστήμη als ihr Genus vertreten. Darnach werden weitre Beispiele dafür, daß die ἐπιστήμη das ganze Gebiet der τέχνη occupirt hat, nicht von Nöthen sein. Dieser Sprachgebrauch verstößt aber zum zweiten Male gegen I, 35, insofern dort auch die ἐπιστήμη ihrerseits in einer Weise bestimmt wird, welche für eine solche Verwendung des Ausdrucks keinerlei Anknüpfung bietet (1196 b. 37. 1197 a. 21 sqq.). Man wird daher sagen dürfen, daß I, 35 in diesen Punkten aus der Bezeichnungsweise, welche den M. M. sonst mundgerecht war, herausfällt: und der Grund dieser Inkonsequenz wird wiedrum kein andrer, als die Abhängigkeit jenes Abschnitts von Nic. VI sein. Die dortigen capp. 3 und 4 bestimmten den Ausdruck für die entsprechenden Absätze in M. M. I, 35, ohne im Uebrigen einen anderweitig gestalteten Usus zu verdrängen. — Eine Anknüpfung für jenen Gebrauch von ἐπιστήμη bietet übrigens die ποιητικὴ ἐπιστ. der Eud. (1216 b. 17. 1221 b. 5. 1227 b. 29; opp. θεωρητικὴ ἐπιστ.): ein Ausdruck, der auch Arist. selbst nicht fremd ist: 1026 b. 4. 5. 1025 b. 19 sqq.; cf. als Beispiel eines weiten Gebrauchs 1341 b. 1.

Eine Aendrung des Sprachgebrauchs oder doch eine oft wiederkehrende Ungenauigkeit des Ausdrucks ist es noch, daß M. M. das eine der Extreme, zwischen denen die

[redacted]

ethische Tugend die rechte Mitte trifft, häufig und beinahe vorwiegend ἔνδεια nennen, während auch in den Eud. nur „ἔλλειψις“ vorkommt. Ich nannte diese Bezeichnung der M. M. eine Ungenauigkeit, weil ἔνδεια lediglich die Mangelhaftigkeit des Besitzes zur Befriedigung des Bedürfnisses bezeichnet, während ἔλλειψις das Zurückbleiben der Leistung hinter der Forderung andeutet; d. h. der dem ethischen Gegenstande näher liegende und die bewegte Natur des πάθος bezeichnende Ausdruck ist für einen weniger zutreffenden und jedenfalls unbestimmteren aufgegeben. Die Belege für diesen Gebrauch stehn 1186 a. 30. 33; 1186 b. 5—25 oft; 1191 b. 1. 8. 1200 a. 28 (dagegen ist 1204 b. 9 sqq. die ἔνδεια als Gegensatz einer andren ὑπερβολή an ihrer Stelle); andrerseits finde ich ἔλλειψις nur 1186 a. 37. 1191 b. 25. 1192 a. 5. b. 12. 1193 b. 28. —

Es stimmt vollkommen mit dem entwickelten Charakter der M. M., daß die Begriffe, welche wir vernachlässigt, ungleichmäßig behandelt oder schwankend bezeichnet fanden, vorwiegend allgemeinere oder doch solche sind, welche sich nicht als Einzelthema eines bestimmten Paragraphen behandeln lassen. Fassen wir dagegen die ethischen Einzelbegriffe ins Auge, wie sie besonders in der Reihe der ethischen Tugenden in bestimmter Umgrenzung erscheinen, so finden wir umgekehrt die größte Präcision der Benennung und in den verschiednen Abschnitten eine Uebereinstimmung der Behandlung, die bei dem beschränkten Raume der M. M. vielfach an Schematismus streift. In sämmtlichen capp. I, 24—33 ist der Gang folgender:

[redacted]

1) die betreffende ἀρετὴ ist μεσότης von x. y.; 2) ἔστι δὲ περὶ (hier folgt das einschlagende Gebiet der Thätigkeit, des Besitzes oder des πάθος); 3) die nähere Beschreibung, oft auch nur die Probe für die gegebne Definition der Substantiva, wird an den Adjectiven vollzogen. Auch I, 22 und 23 würde hierin übereinstimmen, wenn nicht die Behandlung der σωφροσύνη etwas ausführlicher und daher in der Form freier, bei der πρᾳότης aber (wie früher bemerkt) eine nicht gerade lobenswerthe Abschweifung auf die ἀρετὴ überhaupt dazwischen getreten wäre. Will man sehen, wie sehr die Ausfüllung des Schema zur Hauptsache geworden ist, so vergleiche man die nichtssagende Bestimmung des περὶ τί 1193 a. 2 und 20. Inhalt und Methode erscheint als etwas Festes, Ueberliefertes. — Wir stehen daher auch nicht an, von dieser sichren Beobachtung aus einen Rückschluß auf die erste und allein ausführlich behandelte ethische Tugend zu machen. Bei der ἀνδρία *) nämlich vermissen wir die Angabe der ἄκρα gänzlich; es fehlt sogar jede Bemerkung, daß die ἀνδρία eine μεσότης sei. Ferner wird das περὶ τί zwar 1190 b. 9 berührt, aber die Bestim-

*) Ἀνδρία hat der Bekker'sche Text von M. M. überall, zwei Stellen (1187 a. 10. 1206 a. 33) ausgenommen; ebenso in der Polit. (1258 a. 11. 1259 b. 24. 1260 a. 22. 23. 1323 a. 28. b. 33. 1334 a. 22. 1338 b. 13. 18. 24. 1340 a. 20); in den physischen Schriften habe ich einmal ἀνδρεία gefunden (648 a. 10); sonst ι 558 a. 22. 608 a. 15. 31. 618 a. 18. b. 21. 629 b. 6. Dagegen steht in den Nic. überall ἀνδρεία; die Eud. schwanken: III, 1 steht zwölfmal ει, viermal ι, das Letztre außerdem noch 1216 b. 5. 22. 1218 a. 10. 1220 b. 19. 1232 b. 1.

mung ist in einem Vordersatze und mit ἐπεὶ οὖν gegeben: das Erstre widerstreitet dem stehenden Gebrauche der M. M., welche sonst immer, wie die Wichtigkeit der Sache verlangt, das Gebiet der betreffenden ἕξις als selbstständigen Lehrpunkt behandeln; das Zweite erregt den Schein, als werde an ein bekanntes Resultat angeknüpft, während die einzige Notiz, welche bisher vorgekommen ist (1185 b. 28 sq.), einerseits nur eine gelegentliche war, andrerseits die Bestimmung unvollständig gab (ἡ ἀνδρία περὶ φόβους; es fehlt καὶ περὶ θάῤῥη). Es entsteht daher die Vermuthung, daß der Anfang von I, 20 verstümmelt sei, zumal da die Eud., welchen M. M. in diesen capp. regelmäßig folgen, die fehlenden Angaben ebenfalls im Anfang ihrer Erörtrung haben. (1228 a. 26—b. 3). Einen weitren Haltpunkt gewinnt unsre Annahme durch den nächst vorangehenden Schlußsatz von I, 19. Abgesehen von dessen schiefer Fassung nämlich beruft sich derselbe (κατηριθμησάμεθα 1190 b. 7) auf eine frühere Aufzählung von „μεσότητές τινες" i. e. der ἀρεταί (das τινὲς kann in diesem Zusammenhang sicher keinen quantitativen Sinn haben). Nun ist aber bisher keine Stelle vorgekommen, die auch nur entfernt Etwas enthielte, was mit καταριθμεῖσθαι bezeichnet werden könnte: beispielsweise Erwähnungen einzelner Tugenden (wie sie 1186 b. 4—36 am meisten vorkommen) wird man doch nicht geltend machen wollen. Auch für den Schluß von I, 19 müssen wir also eine Verderbniß annehmen, welche mit der für den Anfang von I, 20 vermutheten zusammenfällt: sei es nun, daß der Satz 1190 b. 6—8 als ungeschickter Lückenbüßer betrachtet oder daß angenommen werde, auch M. M. hätten ursprünglich eine διαγραφή der Tugenden gehabt (etwa an dieser Stelle) und κατηριθμη-

[redacted]

σάμεθα beziehe sich auf diesen verlornen Abschnitt, der unmittelbar vorangegangen. —

Untersuchen wir nun noch innerhalb desselben Gebiets (der ethischen Tugenden) den Stand der Terminologie in M. M., so müssen wir die Nic. und Eud. zur Vergleichung heranziehn. Zu diesem Behuf wird Einiges vorauszuschicken sein. Zunächst nämlich ist schon von Spengel bemerkt, daß die M. M. in diesem Abschnitt überhaupt mehr Verwandtschaft mit den Eud. als mit den Nic. haben. Dies zeigt sich unter Andrem auch in der Zahl der ethischen *ἕξεις*, welche zur Behandlung kommen: nur die Nic. betrachten in dieser Reihe die *φιλοτιμία* (IV, 10) — einen Begriff, den übrigens die beiden andren Ethiken gelegentlich auch anerkennen (Eud. 1239 a. 26–29; M. M. 1202 a. 35–38 und 1205 b. 30–32). Zum Ersatz haben Nic. eine Tugend weniger: die *σεμνότης*, welche, wie sich aus den gegenüberstehenden *κακίαις* ergiebt, eine der überall anerkannten *φιλία* verwandte Erscheinung ist; sie findet sich M. M. I, 29 und Eud. 1233 b. 34–38. Ebenso stimmen M. M. und Eud. darin überein, daß sie bei der eingehenden Besprechung auch die *νέμεσις* aufführen (M. M. I, 28; Eud. 1233 b. 18–26), während es Nic. bei der kurzen Erwähnung in der *διαγραφή* (1108 a. 35 –b. 6) bewenden lassen. — Dies der ethische Besitzstand. Dasselbe wiederholt sich wesentlich in der Anordnung: M. M. und Eud. schieben die *πραότης* in die 3te Stelle (vor die *ἐλευθεριότης*) und trennen unpassend genug die *ἐλευθεριότης* von der *μεγαλοπρέπεια* durch die *μεγαλοψυχία*. Sonst trifft die Reihenfolge der 6 ersten Tugenden zusammen; in der Anordnung der folgenden (bei Eud. in das eine cap. III, 7 zusammengedrängt) finden sich auch zwischen M.

[redacted]

M. und Eud. Differenzen, doch nicht so starke wie im Vergleich mit den Nic. — Dieselbe Zusammengehörigkeit der M. M. und Eud. im Gegensatz zu den Nic. wird sich hier endlich auch in der Terminologie zeigen. —

Legen wir nun unsrer Aufgabe gemäß die M. M. zu Grunde, so haben wir es mit dreizehn Tugenden zu thun: *ἀνδρία*, *σωφροσύνη*, *πραότης*, *ἐλευθεριότης*, *μεγαλοψυχία*, *μεγαλοπρέπεια*, *νέμεσις*, *σεμνότης*, *αἰδώς*, *εὐτραπελία*, *φιλία*, *ἀλήθεια* und *δικαιοσύνη*. Die letzte kann hier in Wegfall kommen, da sie nicht in demselben Sinn wie die andren *μεσότης* ist und deßhalb keine entsprechende Terminologie hat. Die Nic. sprechen das direct aus 1133 b. 32 sq.; M. M. sagen unbestimmt *ἡ δικαιοσύνη μεσότης τις ὑπερβολῆς καὶ ἐλλείψεως καὶ πολλοῦ καὶ ὀλίγου* (1193 b. 24): ein Ausdruck, der in seinem letzten Theile entschieden falsch ist, da wohl das *δίκαιον* in der Mitte zwischen einem *πολὺ* und *ὀλίγον* liegt, nicht aber die *δικαιοσύνη*. (Die Eud. führen in der *ὑπογραφὴ* — die freilich in mehreren Einzelheiten fehlerhaft scheint — mitten zwischen den ἕξεις das *δίκαιον* auf als Gegensatz zu *ζημία* und *κέρδος*.) Für die zwölf Tugenden, welche somit übrig bleiben, ist nun, wenn jedesmal neben der *μεσότης* die *ἔλλειψις* und *ὑπερβολὴ* genannt und entsprechend je drei Adjective verbraucht werden, im Ganzen ein Vorrath von 72 terminis erforderlich. Dies gilt von allen drei Ethiken gleicher Weise, da der Ausfall der *σεμνότης* in den Nic. durch das Mehr der *φιλοτιμία* ersetzt wird; auch daß die *νέμεσις* Nic. IV ausfällt, bringt die letzteren nicht in Nachtheil, da die betreffende Terminologie bereits in der *διαγραφὴ* (II, 7) vollständig gegeben war. Dagegen ist vielmehr die unterschiedliche Anlage dieser Partie in den drei Büchern der

[redacted]

Art, daß man bei gleicher Tendenz der Behandlung von den M. M. am wenigsten Vollständigkeit der Terminologie würde erwarten können. Denn die Nic. und Eud. haben von zwei Seiten die bessere Gelegenheit: sofern die kurze Form zu präciser Bezeichnung drängt, hat die διαγραφη jener (Nic. II, 7 und Eud. II, 3) den Vorzug vor der immer doch ausführlicheren Besprechung der M. M.; und sofern ein größrer Raum mannigfachere Gelegenheit für die verschiedenartigen termini bietet, ist die kürzere Fassung der M. M. im Nachtheil vor der Behandlung in Nic. III. IV und Eud. III. Um so bedeutsamer sind die Resultate einer eingehenden Vergleichung, die wir kurz zusammenstellen — denn auszuführen und das Einzelne zu erwägen, würde viel Raum erfordern.

Nehmen wir nach dem früher Gesagten an, die ἀνδρία sei in unsrem Text der M. M. verstümmelt, so findet sich in der ganzen Reihe jener 72 verwendbaren Ausdrücke in M. M. nur eine einzige Lücke: durch irgend einen Zufall ist der längst anerkannte Ausdruck ἀκόλαστος nicht angewendet. Sonst keine Vergeßlichkeit, nirgend eine Verlegenheit um den Ausdruck des gerade erforderlichen Begriffs, nirgend ein Schwanken in der Bezeichnung. Dagegen sprechen zunächst die Nic. es in diesem Zusammenhang zweimal aus, daß die Sprache zur Bezeichnung der ethischen Begriffe nicht überall ausreiche (πολλὰ ἀνώνυμα 1107 b. 2. 1115 b. 25); so haben sie denn acht Begriffe ausdrücklich als „unbenannt" stehn lassen *). An andren Stellen haben sie es gewagt,

*) Nämlich: den υπερβάλλων τῷ μη φοβεῖσθαι 1107 b. 1. 1115 b. 24; bei der φιλοτιμία die μεσότης, die ἐλλει-

sie noch drei Stellen ganz leer gelassen (der πρᾶος wird nirgend genannt; bei der εὐτραπελία fehlen beide ἄκρα). — Schon die bloße Vergleichung dieser Zahlen zeigt, daß der Sprachgebrauch bei den Nic. im Werden, bei den Eud. schon fixirter, in den M. M. aber bereits vollständig fest geworden ist; so wie, daß M. M. in der Vollständigkeit der Terminologie Etwas suchen. Die genauere Vergleichung lehrt freilich, daß mitunter die Nic. einen Begriff verlangen, der sonst nirgend gefordert wird (z. B. das erste der angeführten ἀνώνυμα); daß der Zweifel an einem terminus hie und da nur ein vereinzelter ist u. s. w.: immer bleibt genug übrig, um den charakteristischen Unterschied außer Frage zu stellen. Ferner: M. M. erhalten die Bestimmtheit ihrer Terminologie, indem sie das schwankend Gegebne als anerkannt setzen; durch Combination der beiden früheren Terminologieen füllen sie die bisher unbenannten Größen aus; nur ganz vereinzelt greifen sie zu neuen Ausdrücken: ich nenne die σαλακωνεία 1192 a. 37; die φθονερία 1192 b. 18; die εὐγνωμοσύνη 1198 b. 34; — alles Fälle, wo die Eud. und Nic. bereits Ausdrücke hatten: βαναυσία oder δαπανηρία, φθόνος, γνώμη. Eine Unsicherheit über die Statthaftigkeit eines Ausdrucks verrathen sie, so viel ich weiß, überhaupt nur einmal; die Sache gehört nicht in diesen Kreis, verdient aber wegen ihrer Auffälligkeit erwähnt zu werden: 1185 a. 22. 23 wird gelegentlich angedeutet, daß τὸ θρεπτικὸν kein ganz passender terminus sei. Jeder Leser des Arist. weiß, daß diesem der Ausdruck geläufig und unbedenklich ist. —

1233 b. 23; unbestimmt der αὐθέκαστος 1233 b. 38 und der ἀνδραποδώδης 1231 b. 10 sq.

der Uebertragung der M. M. vergessen ist; daß dann auch die Stelle 1234 a. 33 unverständlich wurde, hat der Redactor übersehen. — Wieder ein Beweis, wie unfrei die Nachbildung war, die wir in M. M. vor uns haben.

Dasselbe folgt freilich im Grunde schon aus Allem, was wir oben über die Terminologie sagten: unmöglich könnte sonst die Uebereinstimmung im Ausdruck so groß sein: vgl. dagegen den pseudo-aristotelischen Aufsatz *περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν*, wo die Abweichung erstaunlich groß ist. Aber auch abgesehen von dem Gebiet der „ethischen" Tugenden haben M. M. selten eine neue Bezeichnung einzuführen gewagt; und wo es vorkommt, sind sie nicht gerade glücklich. D s *ἄριστον ἀγαθὸν* ist schon erwähnt; ein andres Beispi ist die ungeschickte Combination *ἡ κακία ἢ θηριότης* 1200 b. 16. 18. cf. 1203 a. 18. —

Wir schieden oben, als wir von dem Sprachgebrauch für die ethischen Tu nden zu handeln begannen, die letzte und wichtigste ders en, die Gerechtigkeit, aus. Jetzt müssen wir auf sie zurückkommen, da uns hier eine Erscheinung begegnet, die unter gewissen Voraussetzungen gegen unser Urtheil geltend gemacht werden könnte. Obendrein hängt eine Frage damit zusammen, welche früher im Vorbeigehn berührt wurde. — Bekanntlich entwickeln die Nic. drei Gestalten des *δίκαιον*: das *διανεμητικόν*, das *διορθωτικὸν* und *τὸ ἀντιπεπονθός* (V, 6 —8). In M. M. I, 34 nun kommt von diesen drei Bezeichnungen nur die letzte vor; und zwar, obgleich die Einführung derselben 1194 a. 28 sqq. dem Eingang von Nic. V, 8 außerordentlich ähnlich sieht, in einem wesentlich abweichenden Sinne. In den Nic. nämlich erhält *ονθὸς* sein berechtigtes Gebiet schließlich in *αις ἀλλακτικαῖς* (1132 b. 31 sqq.) Dagegen

specielles Thema eines besondren Abschnitts hervortraten: diese Möglichkeit ist schon durch die vorher (1131 a. 1) angekündigte, in bester Form eingeleitete Besprechung (1131 b. 25 sq.) ausgeschlossen. — Hinzu kommen gehäufte sachliche Differenzen in diesem Theil der ethischen Lehre: das Prinzip, wonach der allgemeinere Begriff der Gerechtigkeit von der Einzeltugend δικαιοσύνη Nic. V, 2 sq. geschieden wird, ist ein andres als das, welches 1193 b. 1—11—19 geltend gemacht wird; die ἀναλογία, in der das Gerechte erscheint, ist in den Nic. eine doppelte (γεωμετρικὴ und ἀριθμητικὴ); in M. M. tritt der Begriff der Analogie überhaupt zurück, und ihre Zweigestalt verschwindet ganz; ebenso, wie schon früher bemerkt, die ἀξία. Soll man alle diese Abweichungen, sämmtlich von cardinaler Bedeutung, dem Verfasser der M. M. zuschreiben? Mir scheint das unthunlich und ohne Parallele: um so mehr, da der Gedanke, welcher einen guten Theil dieser Erscheinungen erklären würde — der Gedanke, die verschiednen Gestalten des speziellen δίκαιον auf eine Einheit zurückzuführen, schwerlich im Gesichtskreise der M. M. lag, wie er denn bei ihnen auch keinen entsprechenden Ausdruck gefunden hat. Dagegen können wir dergleichen den Eud. wohl zutrauen, und ich komme daher zum zweiten Male zu der Vermuthung zurück, daß M. M. I, 34 seinem Hauptheile nach nicht die Nic., sondern die Eud. wiedergiebt. Allerdings wird dann angenommen werden müssen, daß die Eud. hier Besseres geleistet haben, als M. M. erkennen lassen, und daß die äußre Anordnung ihres Stoffes sich bei wesentlichen Modificationen der Auffassung von der nikomachischen Disposition nicht zu weit entfernt habe: aber Beides ist an sich nicht unwahrscheinlich und jedenfalls viel glaublicher, als daß M. M. sich hier



25 sq.) und daraus erst das ἡδὺ als *φαινόμενόν τι ἀγαθὸν* ableiten. Wenn sodann nachher das *χρήσιμον* als anerkannte Form des *ἀγαθὸν* hinzutritt (1236 a. 7 sq.), so sind die drei Objecte und somit die drei *εἴδη* gefunden. — Wesentlich anders M. M., obgleich sie nach beiden Seiten hin Berührungspunkte haben. Nach ihnen nämlich soll sich die Unterschiedlichkeit der Objecte aus dem Gegensatz des *φιλητὸν* und des *φιλητέον* erklären (1208 b. 37 sqq.). Die Entwicklung, welche versucht wird, verläuft nicht ungestört, indem viel zu früh Einzelfragen sich in die allgemeine Ableitung eindrängen (*πότερον ὁ σπουδαῖος τῷ φαύλῳ φίλος* 1209 a. 3 sq. a. 10—16). Doch abgesehen davon ist schon der substantivische Ausdruck *τὸ φιλητέον* anstößig; mehr noch der Sinn, der demselben beigelegt wird. *Φιλητὸν* nämlich soll das *ἀγαθὸν* schlechthin, *φιλητέον* das *ἑκάστῳ (αὐτῷ) ἀγαθὸν* und wiederum das *συμφέρον* oder *ἡδὺ* sein (1209 a. 2 und 11—15). Hier ist zunächst nicht abzusehn, wie dem *φιλητέον* eine Relativität eigen sein soll, welcher das *φιλητὸν* nicht eben so gut unterläge: ist dieses letztre denn nicht relativ? cf. 1155 b. 23 *ἁπλῶς μὲν τἀγαθὸν φιλητόν, ἑκάστῳ δὲ (φιλητὸν) τὸ ἑκάστῳ (ἀγαθόν)*. Sodann sind zwei Dinge in diesem *φιλητέον* zusammengefaßt, die in der That einander fremd sind: die Relativität des *ἀγαθὸν*, welche durch die *ἕξις* des Subjects bedingt ist (i. e. *τὸ ἑκάστῳ ἀγαθὸν*), fällt keineswegs ohne Weitres mit der sachlichen Relativität des *χρήσιμον* (i. e. des *ἀγαθὸν πρός τι*) zusammen. Es kann dies sogleich an dem Einzelfall, den M. M. selbst einführen, klar gemacht werden: der *φαῦλος* kann allerdings dem *σπουδαῖος* ein *χρήσιμον* (*ἀγαθὸν πρός τι*) sein, immer aber ist ausschließlich das *ἁπλῶς ἀγαθὸν*

also nicht der *φαῦλος*) = *ἀγαθὸν τῷ σπουδαίῳ* — ein z. B. aus den Nic. jedem Leser bekannter Satz. Anlaß zu dieser Verwirrung konnten an unsrer Stelle sowohl die Nic. als die Eud. geben: beide berühren die subjective Relativität des *ἀγαθὸν-φιλητὸν* (1155 b. 21—23 und 1235 b. 30—1236 a. 3), nur ohne dieselbe mit der Relativität des *χρήσιμον* zu verzetteln oder gar unter einen Ausdruck (wie das *φιλητέον* der M. M.) zu befassen. Was aber die M. M. eigentlich veranlaßte, hier ihre Vorbilder zu verlassen — ob die Schwierigkeit der betreffenden Stellen oder etwa ein später ausgebildeter Schulgebrauch des verbale auf *-τέον* — muß dahin gestellt bleiben. Gewiß aber ist, daß das Wagstück nicht glückte: die Unterscheidung im Begriff der beiden verbalia ist weder aristotelisch noch auch wohl überhaupt sprachlich zu rechtfertigen; die Entwicklung ist schon in ihrer äußren Anlage ein Durcheinander von Allgemeinem und einer einzelnen Aporie; und der Begriff des *φιλητέον* selbst ist schwerlich klar gedacht, denn er verwirrt Verschiedenartiges. Ja, nimmt man das Ganze auf guten Glauben an: so wäre immer noch die Frage, was mit der Unterscheidung des *φιλητὸν* und *φιλητέον* für die Erkenntniß des Wesens der *φιλία* und ihrer *εἴδη* der Sache nach gewonnen ist. —

Hier glaube ich abbrechen zu können. Nicht als ob keine Fragen übrig oder sämmtliche Gesichtspunkte zur Sprache gekommen wären: aber das Buch, von dem wir handeln, ist doch von verschiednen wesentlichen Seiten betrachtet; wenn die Einzelheiten, die wir angeführt, richtig sind und keine bloße Zufälligkeiten, sondern bezeichnend



für Sprache, Darstellung und das geistige Vermögen des Verfassers: so wird das Gegebne genügen, um aus den charakteristischen Zügen die Umrisse eines erkennbaren Bildes zu gewinnen. Damit ist dann ein Urtheil gegeben, nicht bloß über das Buch selbst, sondern abgeleitet auch für die Weise, wie wir es nutzen können. Denn darin scheint vorläufig die Hauptbedeutung zu liegen, welche die M. M. für uns haben, daß sie ein Hülfsmittel sind, die echte aristotelische Ethik und in zweiter Linie die Eudemien in ihrem Inhalt und in ihrer Zusammensetzung lebendiger zu erkennen. Allerdings bleibt hier in der Anwendung dieses Hülfsmittels noch ein weites Gebiet verschiedner Methoden, aber in der Hauptsache sollte die obige Abhandlung auch ohne weitre Ausführung ausreichende Anhaltspunkte zur Beantwortung der Frage geben, wo wir Grund haben, der Stimme der „Großen Ethik“ Gewicht beizulegen, und wo es umgekehrt nicht gerathen ist, uns ihrer Führung zu überlassen. —

Uebersicht

der im Schuljahre Ostern 1857—1858 von den Lehrern gegebenen Lectionen.

Prima.

Ordinarius: Rector Bartelmann.

Sprachen.

Latein. Gelesen wurden: Cic. pro Mil. De nat. Deor. I. II. 1—48. 30 epp. n. Süpfle. 3 St. Coll. Dr. Burmeister. Hor. Od. III. und IV. Ars poetica. Tac. Ann. I. u. II. 3 St. Rector Bartelmann. Dazu 2 St. Stilübungen (Uebersetzungen meist aus Schiller) und 1 St. freie latein. Aufsätze. Rector Bartelmann.

Griechisch. Gelesen wurden: Soph. Electra. Plato Protagoras. Demosth. olynth. Reden und für den Kranz. 4 St Rector Bartelmann. Homer. Ilias XIX—Ende; I—VI. im Sommer 2 St., im Winter 1 St. Außerdem vierteljährlich Exercitia. Conrector Hagena.

Französisch. Gelesen wurden: ausgewählte Stücke aus Ideler's Handbuch II. und Molière Tartuffe. Daneben thèmes und freie Arbeiten über Geschichte und Literatur, Vorträge und Conversationsübungen. 2 St. Dr. Laun.

Englisch. Shakesp. Richard III. Macbeth. Erste Hälfte von „Was ihr wollt.“ 2 St. Conr. Hagena.



Hebräisch. Wiederholung der Formenlehre. Gelesen: Gesenius Lesebuch, pros. Theil. Ins Hebräische übersetzt aus Brückner's Uebungsbuch die ersten Uebungen. 2 St. Collab. Dr. Lübben.

Wissenschaften.

Religion. Die drei katholischen Symbole und gelesen das Evang. Marci. 2 St. Oberkirchenrath Geist.

Weltgeschichte. Von den Hussitenkriegen bis auf Philipp II. König von Spanien. 2 St. Collab. Dr. Lübben.

Deutsche Literaturgeschichte. Im Sommersemester: von Göthe's Auftreten bis zur Gegenwart. Im Wintersemester: Lectüre des Nibelungenliedes. 1 St. Derselbe

Mathematik. Nach Repetition des früher Vorgetragenen die Proportionen und Progressionen, die zusammengesetzte Zinsrechnung, die Rentenrechnung, die Trigonometrie. 4 St. Dr. Temme.

Physik. Nach den allgemeinen Eigenschaften der Körper und den Gesetzen der Bewegung die Statik, Hydrostatik und Aërostatik. 2 St. Derselbe.

Die **freien deutschen Arbeiten** (wöchentlich 1 St.) und im Winter in einer besonderen Stunde die **freien Vorträge** und Lectüre von Schiller's Briefen über die ästhet. Erziehung des Menschen leitete Rector Bartelmann.

Secunda.

Ordinarius: Conrector Hagena.

Sprachen.

Latein. Gelesen wurden: Sall. Cat. u. Jug., Cic. in Catil. IV, pro Sulla zum Theil. 3 St. Conr. Hagena. Liv. B. III. 33—59. Virg. Aen. II. VI. bis v. 400. 2 St. Rector Bartelmann. Stilübungen 2 St. und Syntax nach Zumpt bis zur Tempuslehre. 1 St. Conr. Hagena.

Griechisch. Homer's Odyssee. I—VIII. **Homerische** Flexionslehre nach Kühner. 3 St. Conr. Hagena. **Jacobs** Attika XXII. (S. 123—152). Xenoph. Anab. I—IV. 3 St. Collab. Ramsauer. Ders. Exercitien nach Kühner 4ter Cursus §. 145—167. 1 St.

Französisch. Gelesen wurden: ausgewählte Stücke aus Baumgarten's Chrestomathie; daneben Syntax und thèmes nach Borel cap. IV. u. V. und Dictaten, freie Vorträge und mündliche Uebungen. 2 St. Dr. Laun.

Englisch. Anfangs-Cursus nach Eden's Lesebuch. Macaulay hist. of Engl. I., 236—290. 2 St. Conr. Hagena.

Hebräisch — in diesem Jahre ausgefallen, weil die Schüler fehlten.

Wissenschaften.

Religion. Apostelgeschichte im Griech. 2 St. Collab. Ramsauer.

Weltgeschichte. Griech. Geschichte von der Vertreibung der Pisistratiden bis zu Phil. II. v. Maced. Röm. Gesch. bis zur Ausgleichung der Stände. 2 St. Collab. Dr. Lübben.

Geographie. Afrika, Asien, Amerika nach Meinicke's Lehrbuch. 1 St. Conr. Hagena.

Mathematik. Die allgemeinen Begriffe der Potenz, die Logarithmen, die Gleichungen mit mehreren unbekannten Größen, die Planimetrie und ein Theil der Stereometrie. 3 St. Dr. Temme.

Die **deutschen Aufsätze** und **Declamationsübungen** leitete in 2 St. Dr. Laun.

Tertia.

Ordinarius: Collaborator Dr. Lübben.

Sprachen.

Latein. Gelesen wurde: Caes. bell. gall. VII. 60 bis zu Ende. de b. civ. I. 1—30. 3 St. Collab. Dr. Lübben.



Stücke aus Ovid. Metam. I—IV. mit Auswahl. 2 St. Coll. Ramsauer. Exercitien nach Süpfle Nr. 154—173 u. 191 —211 und Extemporalien. 2 St. Grammatik nach Putsche Formenlehre §. 84—103. Syntax §. 1—89. 1 St. Coll. Dr. Lübben.

Griechisch in zwei Abtheilungen. Erste Abtheilung: Einübung der Formenlehre nebst Exercitien nach Kühner's Elementarbuch. 2r u. 3r Cursus. Außerdem gelesen Xenoph. Anab. I. 4 St. Rector Bartelmann. Zweite Abtheilung: Formenlehre und Exercitien nach Kühner. 1r u. 2r Cursus. 4 St. Coll. Dr. Burmeister.

Französisch. Gelesen wurden Stücke über römische und griechische Geschichte in Gruner's Chrestomathie. Grammatik und thèmes nach Ahn (§. 141—155. 165—207), Extemporalien und mündliche Uebungen. 2 St. Dr. Laun.

Wissenschaften.

Religion. Ausführliche Besprechung des 3., 4. u. 5. Hauptstückes. Sprüche und Liederverse. Gelesen das Evang. des Lucas. 2 St. Collab. Dr. Burmeister.

Weltgeschichte. Deutsche Geschichte von 113 v. Chr. bis 1273 n. Chr. 2 St. Derselbe.

Geographie. Topische, physische u. politische Geographie von Amerika, Afrika und Asien. 2 St. Derselbe.

Mathematik. Die Lehre von den widerstreitenden Größen oder den positiven und negativen Zahlen, die Erhebung zum Quadrat und Cubus, die Ausziehung der Quadrat- und Cubikwurzel, die einfachen Gleichungen mit einer unbekannten Größe, die Longimetrie. 3 St. Dr. Temme.

Physik. Dieselben Abschnitte wie in Prima, aber in einfacherer Behandlung. 2 St. Derselbe.

Rechnen. Mündliches und schriftliches Rechnen nach Krancke und Harms. Die 4 Species mit Brüchen. Waaren-, Zins-, Zeit- u. s. w. Rechnung. 2 St. Herr Müller.

6

Deutsche Aufsätze, Declamiren. 2 St. Collab. Dr. Lübben.

Quarta.

Ordinarius: Collaborator Ramsauer.

Sprachen.

Latein. Syntax nach Kühner's Vorschule. Exercitien eben daher und aus Spieß (Abtheilung 2. Abschnitt 2). Jacobs Elementarbuch I. Abschnitt 4 u. 5. 5 St. Coll. Ramsauer. Jacobs Lesebuch Th. I. VI. 20—70. 2 St. Coll. Dr. Burmeister.

Französisch. Formenlehre, Leseübungen und thèmes nach Ahn §. 1—87. 106—122. Lectüre und Uebersetzungen aus Ahn's Lesebuch S. 1—21. 2 St. Dr. Laun.

Deutsch. Aufsätze und Grammatik, Lese-, Sprech- und Declamationsübungen. 4 St. Coll. Dr. Lübben.

Wissenschaften.

Religion. Bekanntmachung mit den Büchern des A. T. u. Lesen der Hauptstellen, besonders der messian. Weissagungen. Memorirt das 1. Hauptstück nebst Bibelsprüchen und Liedern. Coll. Dr. Burmeister.

Weltgeschichte. Griechische Geschichte bis zum Tode Alexanders. 2 St. Derselbe.

Geographie. Grundzüge der topischen, physischen und politischen Geographie von Amerika, Afrika und Asien. 2 St. Derselbe.

Naturgeschichte. Im Sommer: Botanik; im Winter: Anthropologie und Uebersicht der Säugethiere. 2 St. Conr. Hagena.

Mathematik. Die Anfangsgründe der Arithmetik bis zu den Decimalbrüchen incl. 2 St. Dr. Temme.

Rechnen. Schriftliches und mündliches Rechnen nach Harms Rechenbuch. Brüche und deren Anwendung auf Zins-, Münz-, Zeit- u. s. w. Rechnung. 2 St. Herr Müller.

Schönschreiben. Deutsche und englische Schrift mit Benutzung der Beumer'schen Schreibhefte. Taktschreiben. 2 St. Derselbe.

Quinta.

Ordinarius: Herr Müller.

Latein. Die 3 ersten Curse in Kühner's Elementarbuch. im Sommer 6, im Winter 8 St. Coll. Ramsauer.

Deutsch. Analyse von Lesestücken nach den Satztheilen und den Wortarten. Das Wichtigste aus der Satzlehre. Lese- und Declamationsübungen. 6 St. Herr Müller.

Religion. Im Sommer: die biblischen Geschichten des Alten Test. nach Zahn. Auswendiglernen von Bibelsprüchen. Im Winter: die biblischen Geschichten des N. T. nach Zahn. Auswendiglernen des ersten Hauptstücks des kleinen lutherischen Catechismus; Bibelsprüche und Liederstrophen. 2 St. Herr Müller.

Geschichte. Mittlere und Neue Geschichte nach Volger's Leitfaden und Cauer's Geschichtstabellen. 2 St. Hr. Müller.

Geographie. Kurze Beschreibung der einzelnen Welttheile, mit besonderer Berücksichtigung Europa's, nach Voigt's und Volger's Leitfaden. Kartenzeichnen. 2 St. Derselbe.

Rechnen. Die erste Stufe der Bruchrechnung nach Harms Rechenbuch (mündlich und schriftlich). 4 St. Derselbe.

Schönschreiben wie in Quarta. 2 St. Derselbe.

Den **Zeichenunterricht** ertheilte in 6 Stunden (Secunda 2, Tertia u. Quarta combinirt 2, Quinta 2) Herr Willers.

Den **Gesangunterricht** ertheilte in 4 St. (Quinta Vorübungen 2, Tertia und Quarta Knabenchor 1, Prima und Secunda Chor 1 St.) Herr Grosse.

Den **Turnunterricht** leitete in 4 St. (Prima u. Secunda combinirt 2, die übrigen Classen combinirt 2 St.) Herr Mendelssohn, im Sommer unterstützt von Hrn. Coll. Ramsauer.

Schüler.

Zu Anfang des verflossenen Schuljahres waren 120 Schüler in der Anstalt: in Prima 11, in Secunda 15, in Tertia 25, in Quarta 39, in Quinta 30. Davon schieden im Laufe des Jahres aus 11; dagegen traten ein 4.

Zur Universität abgegangen Michaelis 1857 sind August Wesche und Eduard Hayessen, der eine um Jura, der andere um Medicin zu studiren.

Einladung zu den Schulfeierlichkeiten.

Die öffentliche Prüfung findet am Donnerstag und Freitag 25. u. 26. März Morgens von 9—1 Uhr im Gymnasialgebäude Statt, in folgender Ordnung:

Am Donnerstage.

I. Classe. Griechisch. Rector Bartelmann. 9—$9\frac{3}{4}$. Englisch. Conr. Hagena. $9\frac{3}{4}$—$10\frac{1}{2}$. Deutsch. Collab. Dr. Lübben. $10\frac{1}{2}$—11. Freie Vorträge.

II. Classe. Griechisch. Conr. Hagena. 11—$11\frac{3}{4}$. Latein. Rector Bartelmann. $11\frac{3}{4}$—$12\frac{1}{2}$. Mathematik. Dr. Temme. $12\frac{1}{2}$—1. Declamation.

Am Freitage.

III. Classe. Latein. Coll. Dr. Lübben. 9—$9\frac{1}{2}$. Physik. Dr. Temme. $9\frac{1}{2}$—10. Geschichte. Collab. Dr. Burmeister. 10—$10\frac{1}{2}$. Declamation.

IV. Classe. Latein. Coll. Ramsauer. $10\frac{1}{2}$—11. Französisch. Dr. Laun. 11—$11\frac{1}{2}$. Geographie. Collab. Dr. Burmeister. $11\frac{1}{2}$—12. Declamation.

V. Classe. Latein. Collab. Ramsauer. 12—$12\frac{1}{2}$. Deutsch. Herr Müller. $12\frac{1}{2}$—1. Declamation.

Zu Anfange und am Schlusse des Examens Gesang.

Die schriftlichen Arbeiten der Schüler, so wie ihre Zeichnungen sind während der Prüfung ausgelegt.



Entlassung der Abiturienten.

Sonnabend den 27. März Morgens 11 Uhr im Gymnasialgebäude.

Mit dem Zeugnisse der Reife werden zur Universität entlassen:

Heinrich Königer aus Ellwürden — geht nach Heidelberg, um Jura zu studiren.

Friedrich Minßen aus Wüppels — geht nach Würzburg, um Medicin zu studiren.

Albert Goldschmitt aus Oldenburg, Wilh. v. Gall aus Oldenb., Adolf Lehmann aus Oldenb., Hermann v. Egloffstein aus Oldenb. — gehen nach Heidelberg, um Jura zu studiren.

Es werden Vorträge halten:

v. Gall: In Taciti genere scribendi quid laudandum, quid vituperandum esse videatur.

Goldschmitt: Der Tartuffe.

Königer: Schill u. Hofer.

Diese Feier mit Ihrer Höchsten und geneigten Gegenwart zu beehren, werden Seine Königl. Hoheit der Großherzog, sämmtliche Staats- und Kirchenbehörden, der Magistrat und Stadtrath der Stadt Oldenburg, die Herren Prediger, die Eltern unserer Schüler, so wie alle Gönner und Freunde unserer Schulanstalt unterthänigst und gehorsamst hierdurch eingeladen.

J. [illegible], Rector.



Pansch, Christian.

Zu der

auf den 24., 25. und 26. März angesetzten

öffentlichen

Prüfung sämmtlicher Klassen

der

vereinigten

Gelehrten- und Bürgerschule zu Eutin

ladet ergebenst ein

Dr. Ch. Pansch,
Rector.

Inhalt: 1) De Aristotelis Ethicorum Nicomacheorum Lib. VII c. 12—15 et Lib. X c. 1—5. Vom Rector.
2) Schulnachrichten. Von demselben.

Eutin 1858.

Buchdruckerei von G. Struve.



De

Aristotelis Ethicorum Nicomacheorum

Lib. VII c. 12—15 et Lib. X c. 1—5.

Inter omnia quae Graeca antiquitas nobis tradidit litterarum monumenta, quod sciam, unum est, in quo de eadem re bis quaeritur, ita quidem, ut quae altero loco exposita sunt, eorum altero ratio non haberi videatur, dico duplicem quaestionem de voluptate, quae est in libris VII et X Aristotelis Ethicorum Nicomacheorum. Quae res quamquam viros doctos non fugerat, qui eius causam hinc illinc repetebant, tamen recentioribus demum temporibus accuratius de ea quaeri coeptum est. Et sane res digna est, quae argumentis undique collectis quantum fieri possit explicetur; nam quod inde huic libro Aristotelis efficitur, id redundabit ad omnem rationem, qua veteres in libris componendis edendisque usi sunt; nemo autem est, qui, quae huc pertinent, omnia iam satis excussa atque explorata esse contendat. Ac nescio equidem, an numquam, quae adhuc aut incerta sunt aut ignota, adeo in aperto futura sint, ut omnis dubitatio tollatur; nam quum certa vestigia, e quibus rei ipsius ratio cognoscatur, vix reperiri posse videantur, ultra quam ut veri videamus similia, non poterimus progredi. De duabus igitur dissertationibus, quae sunt de voluptate, saepius iam quaesitum esse supra diximus; nam quum altera insit in

septimo Ethicorum Nicomacheorum libro, qui est unus e tribus illis libris, qui totidem verbis in Ethicis Eudemiis leguntur; quod de his libris statuitur, idem de hac libri VII parte videtur statuendum esse: qui si ab auctore Nicomacheorum profecti sunt, haec quoque de voluptate dissertatio videtur esse Nicomacheorum; at si ex Eudemiis sumti Nicomacheis inserti sunt, lis diiudicata totaque res confecta est. Quae ratio quamvis aptissima sit ad controversiam componendam, tamen multa habet, quibus dubitatio moveatur; quamobrem neque omnes, penes quos est iudicium de hac re, inter se consentiunt, neque res ipsa ab omni parte satis stabilita est. Nam qui probasse sibi videntur, tres illos libros aut totos aut maximam partem esse Eudemiorum, facili negotio quidquid difficultatis in hac re inest, removerunt; quorum in numero sunt Fischer[1]) et Fritzschius[2]); horum controversiam diiudicat Bendixen[3]), qui tres illos libros Aristoteli vindicare conatur, at, quamquam acutissime in hac quaestione versatur, tamen quae causa sit, cur duae de voluptate dissertationes in Nicomacheis inveniantur, nescit (p. 24). Spengelius[4]) vero,

---

[1]) De Ethicis Nicomacheis et Eudemiis Aristotelis nomine inscriptis dissertatio. Ed. A. M. Fischer. Bonnae 1847.

[2]) Aristotelis Ethica Eudemia. Eudemi Rhodii Ethica. Ed. A. Th. H. Fritzchius. Ratisbonae 1851.

[3]) De Ethicorum Nicomacheorum integritate commentatio. Ploenae 1854.

[4]) Über die unter dem Namen des Aristoteles erhaltenen Ethischen Schriften, von L. Spengel, vorgetragen in der Sitzung der philosophisch-philologischen Classe der Münchener Akademie den 24. April 1841. (Besonderer Abdruck.)

qui totam rem diligentissime et acutissime perscrutatus est, propter argumentorum inopiam nihil certi de ea dicere audet*), sed id maxime agit, ut Eudemum Rhodium Ethica Eudemia conscripsisse, nusquam fere non secutum praecepta Nicomacheorum, doceat; idemque satis comprobasse videtur, Magna Moralia esse epitomen Eudemiorum, nec ab Aristotele scriptam. Sed priusquam perpendamus, quae ratio intercedat inter duas de voluptate dissertationes, quae sunt in Ethicis Nicom., res ipsa postulare videtur, ut quo melius quae dicimus intelligantur, pauca de Ethicis Nicom. et Eudem. praemittamus.

Hoc quidem hodie inter omnes, qui huic parti litterarum operam dant, constat, trium scriptorum moralium, quae vulgo Aristoteli tribuuntur, Ethica Nicomachea ad ipsum Aristotelem esse referenda, Ethica Eudemia et Magna Moralia ab aliis scriptoribus, Aristotelis praecepta quam maxime sequentibus, composita; qui sint hi scriptores, non ita certum est, sed postquam, ut supra diximus, ad hanc rem explorandam super plures viri docti studia sua contulerunt, hodie vix quisquam eorum, qui in hac parte litterarum versantur, invenietur, qui Eudemum Rhodium Ethicorum Eud. auctorem dicere dubitet, de Moralibus Magnis lis adhuc sub iudice est, nam Aristotelis nomine privata non habent, quo referantur; et iam pro certo dici potest, quum testes adduci non possint, hanc rem numquam satis exploratum iri. Schleiermacherus quidem, vir acutissimi ingenii, qui inter recen-

*) cf. p. 82 sqq.



videntur. Non enim ubique eadem definitionum subtilitate Aristoteles utitur, sed fere satis habet rem ita describere, ut quod quoque loco docendum est, intelligi possit [9]). Huc accedit alia difficultas, quod primi quidem Aristotelis discipuli, quamquam singulas res accuratius explicabant, in universae tamen philosophiae decretis quam maxime Aristotelis vestigiis insistebant; itaque ne diligentissima quidem quaestione instituta in eorum libris reperies, quae ad alium scriptorem necesse sit referantur, nisi forte singula vocabula formaeque, quae aut posterioris temporis sunt, aut aliena ab Aristotele, inveniuntur, qualia sunt in Magnis Moralibus [10]). Denique tota disserendi ratio, qua Aristoteles utitur, non discrepat a Peripateticorum, eorum certe, qui summum philosophum proxime secuti sunt. His rebus pensitatis non difficile erit intellectu, quantae difficultates iis obiiciantur, qui de librorum Aristotelicorum fide et integritate quaesituri sunt. Itaque quae alia iniri possit via, quam illa, quam supra dixi, non reperio. Comparatis igitur inter se duabus de voluptate dissertationibus, facile intelligetur, utrum illae spectent ad eundemque exitum perveniant, necne, neque difficile erit dicere, num ad suum utraque locum aptissima sit. Quod si affirmandum esse videbitur, summi dubi-

---

9) Eth. Nic. I. c. 1 p. 1094 b. 11 sqq. λέγοιτο δ' ἂν ἱκανῶς, εἰ κατὰ τὴν ὑποκειμένην ὕλην διασαφηθείη· τὸ γὰρ ἀκριβὲς οὐχ ὁμοίως ἐν ἅπασι τοῖς λόγοις ἐπιζητητέον, ὥσπερ οὐδ' ἐν τοῖς δημιουργουμένοις.

10) cf. dissertationem nostram de Magnis Moralibus p. 13—14.

[illegible] voluptatem et do[illegible] [illegible] totam etiam per[illegible] [illegible] Duo inter eos modos ha[illegible] [illegible] commune bonum es[illegible] [illegible] Haec praefatu[illegible] [illegible] pertinent. Endoxis [illegible]

[illegible]

voluptates appetunt. Fortasse in ipsis vitiosis naturale quoddam bonum inest, quod desiderat suum bonum. Neque vero, quod de eo, quod voluptati contrarium est, dicitur, recte videtur dici; nam non ideo, dicunt, voluptas bonum est, quod dolor malum est, quum etiam malum malo et utrumque ei, quod neque bonum neque malum est, opponatur. Sed ea non est vera oppositio. Nam si utrumque malum est, fugiendum etiam est utrumque; quae vero neque bona neque mala sunt, ea neque fugimus neque persequimur, aut ex aequo vel fugimus vel persequimur. Sed apparet, homines dolorem fugere ut malum, voluptatem persequi ut bonum: ea demum re vera sunt opposita. — Iam vero ne hoc quidem recte dicitur: si voluptas non est inter qualitates, non est inter bona. Nam ne virtutis quidem actiones sunt qualitates, neque ipsa beatitudo. — Deinde dicunt, bonum esse terminatum, voluptatem autem non terminatam, quippe in qua plus et minus inesse possit: itaque voluptatem non esse bonum. Quodsi e voluptate, quam percipiunt, ita existimant, idem cadet in iustitiam ceterasque virtutes, nam sunt alii iustiores et fortiores, et magis et minus iuste et temperanter facere possunt. Sin illi voluptates plus et minus recipere dicunt, causam quidem non afferre videntur, quum aliae sint purae, aliae mixtae. — Qui summum bonum statuunt perfectum esse, motus autem et ortus imperfectos, voluptatem motum et ortum esse ostendere conantur. Sed voluptas non videtur esse motus; nam omnis motus propriae sunt celeritas et tarditas, si non per se, qualis est mundi, at cum alio motu comparatae; quorum neutrum inest in voluptate. Celeriter



ut bona valetudo et medicus non pari ratione efficiunt, ut bene valeas. Cuiusque igitur sensus voluptatem fieri perspicuum est. Nam dicimus, res quas videmus et audimus esse iucundas, et iucundissimae quidem sunt, quum sensus est praestantissimus et praestantissima re afficitur. Et si id, quod sensui subiectum est, et is, qui sentit, tales sunt, semper erit voluptas, quum is, qui acturus est, et id, quod passurum est, adsunt. Perficit autem actionem voluptas non ut habitus penitus insitus, sed ut finis quidam subsequens. Quamdiu igitur id, quod animo aut sensu percipitur, itemque id, quod indicat aut contemplatur, talia sunt, qualia esse debent, in ipsa actione erit voluptas; nam quum id, quod patitur et id, quod agit, similia sunt eamdemque inter se rationem habent, idem exsistere inde necesse est. Quid vero causae est, cur nemo continenter laetetur aut laboret? nullae res humanae continenter agere quidquam possunt; quod in voluptatem idem cadit, quae sequitur actionem rei. — Nonnullae res delectant nos, quamdiu novae sunt; nam primum his rebus cogitatio excitatur animusque ad eas intentus est, postea vero actio non est eiusmodi resque ipsa negligitur; atque ita fit, ut etiam voluptas se imminuat. — Existimaverit quis, omnes appetere voluptatem, quoniam omnes vitae cupidi sunt. Et recte quidem existimant, nam voluptas perficit actionem vitamque ipsam, cuius cupidi sunt. Merito igitur voluptatem appetunt, quae cuique vitam, quae expetenda est, perficit. Utrum autem propter voluptatem vitae cupidi simus, an propter vitam voluptatis, hic non quaerendum est; alteram enim cum altera coniunctam esse apparet, quum

propriae sunt, hae accuratius perficiuntur et diuturniores et meliores fiunt, quae autem voluptates alienae sunt, iis nocent; maxime diversas esse voluptates apparet. Alienae enim voluptates idem fere efficiunt, quod dolores actionum proprii, nam proprii dolores actiones corrumpunt, ut si cui scribere aut ratiocinari iniucundum aut et molestum, ille non scribit, hic non ratiocinatur. Propriae autem voluptates et dolores sunt, qui in actione secundum ipsam fiunt. Alienas voluptates diximus aliquid dolori simile efficere, quum corrumpant actiones; hoc tantum interest, quod non eadem fit ratione. — Quum actiones inter se differant bonitate et vitiositate, et quum aliae expetendae, aliae fugiendae, aliae neutrae sint, idem cadit in voluptates, quum cuiusque actionis propria sit voluptas. Atque quae bonae est propria, ipsa bona est, quae malae mala, nam etiam cupiditates rerum honestarum laudandae, turpium vituperandae sunt. Magis autem propriae actionum sunt voluptates, quam appetitiones, hae enim distinctae sunt ab actionibus et tempore et natura, illae sunt actionum maxime propriae atque adeo indistinctae, ut dubitari possit, an actio idem sit, quod voluptas. Neque vero voluptas cogitatio est aut sensus, quod quidem absurdum esset, sed quum non separentur, nonnullis idem videntur esse. Ut igitur actiones diversae sunt, sic etiam voluptates; diversus autem est sinceritate visus a tactu, et auditus odoratusque a gustatu, similiterque etiam diversae sunt earum voluptates, et ab his voluptates, quae ad cogitationem pertinent, et utraeque inter se. — Cuiusque animalis ut munus, sic etiam voluptas, quae secundum munus



videbantur, facile hoc dabis et ipsius rei gravitati et summi philosophi ingenio. Percommode autem factum est, quod Fritzschius in libro, quem supra attulimus, non solum alterius dissertationis (l. VII. 12—15) partes diligentissime distinxit atque explicavit, sed etiam singulas eius sententias cum altera comparavit. Quamobrem, ne operam perdamus, ea hic repetere non opus est.

Duo maxime sunt, quibus altera dissertatio ab altera differt: illius enim auctor, quamquam et ipse gravissimas, quae ab aliis propositae sunt de voluptate sententias profert, tamen id unum spectat, ut, quae contraria sunt refellens, voluptatem quandam optimum (summum bonum) esse comprobet: huius vero, expositis quae alii de voluptate statuerunt, et quae minus placent refutatis, quid ipse de voluptate sentiat, plenissime et acutissime explicat. Itaque haec merito dici potest quaestio de voluptatis vi et natura habita; illius auctor id potissimum agit, ut suam teneat opinionem: quod quidem ita facit, ut in plurimis, quae eo pertinent, rebus alterius dissertationis sententias sequatur, alias pluribus verbis explicans, alias subtilius probans. His praetermissis, vix quidquam invenies, quod rem, de qua agitur, adiuvet.

Ac primum quidem, quod priori quaestioni propositum est, id non discrepare videtur ab iis, quae in altera dissertatione inveniuntur: nam voluptas quaedam (ἡδονή τις), non voluptas dicitur esse ἄριστον vel τὸ ἄριστον, non τἀγαθόν. Videntur autem τἀγαθόν et τὸ ἄριστον non prorsus idem esse: itaque hoc consentit cum iis, quae in altera dissertatione (X, 5 fin.)

nam omnia ita comparata sunt, ut uno loco satis esset de voluptate disserere. Neque quisquam negabit, qui de continentia et incontinentia quaerere velit, ei etiam de voluptate quaerendum esse; et qui de beatitudine, eum non satis docere posse, voluptatis natura atque vi variisque eius generibus non ante cognitis; quod si ita est, hic alia, alia illic erant exponenda ad utriusque quaestionis institutum; aut quae in altera accuratius exposita erant, ad ea lectores delegandi erant. Quid multa? quae posteriore dissertatione continentur, ea satis intelligere possumus, alterius ope non adiuti; quod de priore (l. VII) non idem dici potest, quae adeo alteram sequitur, ut ipsa voluptatis definitio diligentissime explicata illinc petenda sit. Deinde quem exitum, omnibus rebus diligentissime atque acutissime consideratis, illa habet, esse quamdam voluptatem perfecti et beati hominis eamque veram et optimam, ab eo incipere videtur altera idque potissimum probare vult, voluptatem quamdam esse optimam. Ex his rebus omnibus satis apparet, non utramque dissertationem suo iure locum obtinere in Ethicis Nicom. Qua re concessa, quid aliud efficiatur, non est huius loci exponere satisque erit meminisse, alteram dissertationem esse partem trium illorum librorum, qui sunt in Ethicis et Nicomacheis et Eudemiis.

Extremum unum, quod huc pertinet, non praetermittendum videtur. Quaerendi de voluptate finem facit prioris dissertationis auctor his verbis: περὶ μὲν οὖν ἐγκρατείας — — καὶ περὶ ἡδονῆς καὶ λύπης εἴρηται — — —. λοιπὸν δὲ καὶ περὶ φιλίας ἐροῦμεν. At absoluta quaestione de amicitia libri X dissertatio sic incipit: ἑπόμενον



Schulnachrichten.

Auch in diesem Schuljahre rief Gott einen Lehrer von unserer Schule ab. Am 23. Mai 1857 starb der Oberlehrer Schmidt, erster Lehrer der Bürgerschule. Er war geboren den 7. August 1790 zu Loit in Angeln, wo er bis zu seinem 18ten Jahre die Schule besuchte. Um sich weiter auszubilden, brachte er dann 2 Jahre bei dem Organisten in Farnstedt zu, und ging von da auf das Lehrerseminar nach Kiel. Als er nach 3 Jahren mit den rühmlichsten Zeugnissen von dort entlassen, und darauf 2 Jahre hindurch Hülfslehrer gewesen war, wurde er im Jahre 1815 an unsere Schule berufen, und übernahm die damals einzige Oberclasse der Knaben, die oft 80 Schüler hatte; zugleich wurde er Organist an der Stadtkirche. Während im Laufe der Zeit unsere Schule die mannigfaltigsten Veränderungen erfuhr, blieb der Verstorbene in seiner ursprünglichen Stellung, die aber in so fern nicht dieselbe geblieben ist, als die Classe selbst eine ganz andere Stellung gewann, und gegenwärtig eine mit dem Gymnasium verbundene Realclasse ist. Was der Verstorbene in dieser langen Reihe von Jahren unserer Schule gewesen, davon werden die meisten Bürger unserer Stadt, so wie Viele aus der Umgegend, die alle noch im späteren Alter ihm ihre Liebe erhalten haben, ein schönes Zeugniß ablegen können. Er verstand es in

seltener Weise, seine Schüler für den Gegenstand des Unterrichts zu gewinnen; es war die Hingebung an die Sache, die er lehrte, die Alle mit sich zog, es war der Eifer und die Wärme des Gemüthes, die keinen seiner Schüler kalt lassen konnte. Und mit welcher Gewissenhaftigkeit und Treue hat er von Anfang an sein Amt verwaltet! Wie schwer wurde es ihm, seiner zunehmenden Kränklichkeit nachzugeben und sich die so nöthige Ruhe zu gönnen! Er ist entschlafen in dem Glauben, den er sein Leben lang so eindringlich gelehrt. Unter großer, inniger Theilnahme der ganzen Stadt wurde seine Leiche zur letzten Ruhestätte geleitet.

Zufolge Höchsten Rescripts vom 14. Septbr. 1857 wurde Herr A. Grantz, cand. theol., zum provisorischen siebenten Lehrer an der vereinigten Gelehrten- und Bürgerschule ernannt. Derselbe trat sein Amt mit dem Anfange des Wintersemesters an.

Geschenke.

Herr Prof. Nicolovius in Bonn übersandte uns in diesem Jahre eine bei Gelegenheit eines Neubaus in Bonn gefundene Statuette aus Bronze, einen stehenden römischen Soldaten darstellend.

Herr Astronom J. Schmidt in Olmütz schenkte der Schulbibliothek seine im Laufe des Jahres erschienenen Schriften: Die Eruption des Vesuv im Mai 1855. Nebst Atlas von 9 Tafeln. — Resultate aus eilfjährigen Beobachtungen der Sonnenflecken.

Vom statistischen Büreau in Oldenburg erhielt die Schulbibliothek die statistischen Nachrichten des Großherzogthums Oldenburg.

Der hiesige Verein zur Beförderung des Gemeinwohls schenkte der Schulbibliothek eine Reihe von Büchern technischen Inhalts, namentlich in Beziehung auf Gasanstalten.

von V. 4 St. Wöchentliche Exercitien nach Grysar's Handbuch lat. Stilübungen, im Wintersemester nach Seyffert's Materialien. Alle 6 oder 8 Wochen ein lat. Aufsatz. Extemporalien. 2 St. Der Rector — **Horatii sat. lib. II., 5 bis zu Ende; Epodon liber; carmen saeculare. Od. lib. I. u. von lib. II. die ersten.** 2 St. Collab. Knorr.

Griechisch. 6 St. **Sophoclis Antigona. Homeri Iliad. I.—III. Platonis apologia Socrat.** und **Criton.** Im Sommersemester alle 14 Tage ein griechisches Exercitium aus **Jul. Caesar u. Nepos** nach Meyer's Anleitung. 3 St. Der Rector. — **Plutarch. Pericles u. Alcibiades.** Die Bukoliker **Theocritus, Bion** und **Moschus** mit Auswahl. Die Elegiker und kleineren Lyriker mit Auswahl. 3 St. Conr. Hausdörffer.

Hebräisch. 2 St. Psalmen 24—51. Grammatik nach Gesenius. Exercitien aus dem Urtexte des N. T. Herr Grantz.

Deutsch. 2 St. Geschichte der deutschen Litteratur von Anfang bis zur Mitte des vorigen Jahrhunderts. Alle 6 oder 8 Wochen deutsche Aufsätze. Redeübungen, im Wintersemester freie Vorträge nach Giesebrecht's deutscher Kaisergeschichte. Der Rector.

Französisch. 2 St. **Molière's Misanthrope, l'Avare** und **le Tartuffe.** Exercitien nach **Borel gram. franc.** alle 14 Tage. Extemporalien über franz. Litteraturgeschichte ebenfalls alle 14 Tage. **Dr.** Jaep.

Englisch. 2 St. **Shakespeare's Merchant of Venice u. Richard III.** Exercitien alle 14 Tage nach Fölsing's Grammatik und aus Schiller's dreißigjährigem Kriege. **Dr.** Jaep.

Geschichte. 3 St. Schluß der Geschichte der neueren Zeit bis zum Ende der deutschen Freiheitskriege. Geschichte des Mittelalters bis ungefähr 900. Der Rector.

Geographie. 1 St. Mathematische und physikalische Geographie. Hydrographie u. Orographie von Europa. Collab. Rottok.



Physik. 2 St. Die Lehre von der Electricität und dem Magnetismus. Hydrostatik, Aerostatik. Die Principien der Dynamik. Collab. Kottok.

Mathematik. 4 St. Die ersten 3 Bücher von Euklid. Trigonometrie und Stereometrie. — Progressionen, Kettenbrüche und Kettenreihen, Logarithmen. Gleichungen vom 1sten und 2ten Grade. Schriftliche Arbeiten zur Anwendung des Vorgetragenen wurden wöchentlich eingeliefert. Collab. Kottok.

Secunda.

Ordinarius: Conrector Hausdörffer.

Religion. 2 St. Christliche Religionslehre nach dem Leitfaden von Lohmann, die ersten vier Abschnitte. Herr Kürschner.

Lateinisch. 9 St. Livius, lib. XXIII. und die erste Hälfte von XXIV. — Cicer. Cato maior; Cic. epistolae selectae nach der Ausgabe von Dietsch bis p. 28. — Wöchentliche Exercitien nach Forbiger's Aufgaben rc. Die verbesserten Exercitien wurden von den Schülern mündlich aus dem Deutschen in's Lateinische vertirt. An diese schriftlichen Arbeiten der Schüler schloß sich der grammatische Unterricht. Wöchentlich wurde von jedem Schüler ein Pensum aus einem lat. Dichter oder aus Cicero memorirt. 7 St. Conr. Hausdörffer. — Auswahl aus Ovidii Fasti, so wie aus Catullus und Tibullus. 2 St. Der Rector.

Griechisch. 6 St. Homeri Odyss. XI.—XV. Jacobs Attika die Abschnitte aus Isocrates und Demosthenes zum größern Theil bis p. 254. Xenoph. anab. lib. II. c. 5 bis l. III. c. 4. Wöchentlich ein Exercitium nach F. Franke, Aufgaben rc., I. u. II. Cursus. Daran schloß sich der griechische grammatische Unterricht, wobei Rost's griechische Grammatik zu Grunde gelegt wurde. Conr. Hausdörffer.

Hebräisch. Der Unterricht fiel aus, weil kein Schüler da war, der es zu erlernen wünschte.

Deutsch. 2 St. Alle 3 Wochen wurden Aufsätze geliefert. Wöchentliche Übungen im Vortrage poetischer Stücke. Die noch übrige Zeit wurde für Grammatik verwendet. Conr. Hausdörffer.

Französisch. 2 St. Ségur hist. de Napoléon lib. VIII.—X. Vocabeln gelernt. Grammatik nach Borel. Alle 14 Tage ein Exercitium. Dr. Jaep.

Englisch. 2 St. Irving's Alhambra fast beendigt. Darauf im Winterhalbjahr aus Lamb, tales from Shakespeare: the Merchant of Venice, Macbeth, Hamlet, King Lear, Othello, Much ado about nothing. Vocabeln gelernt. Grammatik nach Fölsing. Exercitien alle 14 Tage. Dr. Jaep.

Französisch (Parallelclasse I.). 2 St. Charlemagne par Capefigue, ed. Göbel, von c. VI. bis zu Ende. Lamartine, révolution franç. von Hapatzky bis c. II. Vocabeln und Gedichte gelernt. Grammatik nach Albrecht's franz. Grammatik §. 130—182. Exercitien alle 14 Tage. Dr. Jaep.

Englisch (Parallelclasse I.). 2 St. Plate, blossoms from the English litterature p. 45—110. Vocabeln und Gedichte gelernt. Grammatik nach Fölsing. Exercitien alle 14 Tage. Dr. Jaep.

Geschichte. 2 St. Alte Geschichte: die aegyptische, babylonische, phoenizische, assyrische, medische, persische Geschichte; die griechische bis zum peloponnesischen Kriege. Collab. Knorr.

Geographie. 2 St. Europäische Türkei, Königreich Griechenland mit den jonischen Inseln, und Italien mit Berücksichtigung der alten Geographie; Frankreich, die pyrenäische Halbinsel, Großbritanien mit Irland; Amerika. Conr. Hausdörffer.

Physik. 2 St. Die Lehre von der Electricität, dem Magnetismus, der Wärme und dem Lichte. Collab. Rottok.



Grammatik nach Albrecht's franz. Grammatik bis St. 90. Exercitien alle 14 Tage. Die unregelmäßigen Verba wurden zweimal durchgenommen. Dr. Jaep.

Französisch und Englisch für Parallelclasse I. ist bei Secunde angegeben. Die zweite Abtheilung dieser Parallelclasse hatte noch 1 St. Englisch: Grammatik nach Fölsing, besonders Aussprache, Formenlehre, die unregelmäßigen Verba, Gebrauch des Artikels, der Casus und der Adverbia. Extemporalien von leichteren Stücken. Dr. Jaep.

Geschichte. 2 St. Die deutsche Geschichte von der Völkerwanderung bis Heinrich III. incl. Collab. Knorr.

Geographie. 2 St. Im Wintersemester: physikalische Geographie Europas; politische Geographie der pyrenäischen Halbinsel, Frankreichs, Italiens und der türkischgriechischen Halbinsel. Geographische Ausarbeitungen. Hr. Grantz.

Naturgeschichte. 2 St. Im Sommer Botanik; im Wintersemester Zoologie: die Wirbelthiere. Collab. Rottok.

Mathematik. 3 St. Die Sätze über Linien und Winkel, über die Congruenz der Dreiecke, der Parallelogramme und Kreise. — Algebra: die Einübung der vier Species nach Heis Aufgaben-Sammlung von §. 1 bis 29. Wöchentlich wurden Übungsaufgaben schriftlich eingeliefert. Collab. Rottok.

Rechnen. 2 St. nach Krohmann. Die Geübteren rechneten das Buch durch. Parallelclasse I. nahm Theil an diesem Unterricht. Hr. Wolberg.

Schönschreiben nach Hamburger Vorschriften, im Sommersemester. 2 St. Hr. Wolberg.

Zeichnen. 2 St. Hr. Knoop.

Quarta.

Ordinarius: Hr. Grantz.

Religion. 2 St. Im Sommersemester: der erste und zweite Artikel des zweiten Hauptstücks bis zu der Lehre

— Im Wintersemester: Griechische Geschichte bis zum Tode Alexanders des Großen. Römische Geschichte bis zu den punischen Kriegen. Hr. Grantz.

Geographie. 2 St. Im Sommersemester: aus der mathematischen Geographie das, was Knaben dieser Classe zu fassen vermögen; dann übersichtlich die Erdtheile, Meere, Inseln und Halbinseln der ganzen Erde. Hr. Wolberg. — Im Wintersemester: physikalische Geographie Europas. Politische Geographie von Deutschland, Dänemark u. England. Geographische Ausarbeitungen. Hr. Grantz.

Naturgeschichte. 2 St. Die Säugethiere nach Leunis. Hr. Kürschner.

Mathematik. 2 St. Im Sommersemester: die Grundbegriffe; Planimetrie bis zur Congruenz der Dreiecke. Im Wintersemester: dasselbe. Hr. Grantz.

Rechnen. 3 St.; für Parallelclasse II. 5 St. Nach Kroymann: Regel de tri; Waaren-, Zins-, Rabatt-, Gesellschafts-, Zeit- und Reducirungsrechnung; Rechnung nach dem Geld- und Wechselcours. Kopfrechnen wurde theils besonders geübt, theils mit dem Tafelrechnen verbunden.

Schönschreiben. 2 St. Nach Hamburger Vorschriften. Hr. Wolberg.

Zeichnen. 2 St. Hr. Knoop.

Quinta.

Ordinarius: Hr. Wolberg.

Religion. 4 St. Im Sommersemester: das erste Hauptstück des lutherischen Katechismus wurde erklärt, auch wurden passende Bibelsprüche und Gesangverse memorirt. 2 St. Mit IV. combinirt: biblische Geschichte des Alten Testaments. 2 St. Hr. Wolberg. — Im Wintersemester: Erklärung des kleinen Katechismus Lutheri. Memoriren desselben nebst Bibelsprüchen und Gesängen. 2 St. Biblische Geschichte. 2 St. Hr. Grantz.

Realclasse.

Ordinarius: Hr. Kürschner.

Religion. 2 St. Die christliche Lehre am Vater
ınser entwickelt. Hr. Kürschner.

Deutsch. 3 St. Ausgewählte Abschnitte aus Becker's
Schulgrammatik. 1 St. Aufsätze, für die erste Abtheil.
ılle 14 Tage, nach aufgegebenen Thematen. Die Schüler
ourden im selbstthätigen Auffinden der Disposition geübt.
Für die zweite Abtheilung alle 8 Tage, abwechselnd freie
Aufsätze und Reproduction eines vorgelesenen Abschnittes.
St. Declamirübungen von Woche zu Woche abwechselnd
nit der Lectüre von Schiller's Wallenstein und Wilhelm
Tell. Seit Anfang Decembers, als die Singstunden durch
ven Weggang des Hrn. Billig aufhörten, übernahm Hr.
Kürschner freiwillig zu den deutschen Aufsätzen und der
Lectüre wöchentlich je eine Stunde.

Französisch. 3 St. Lectüre der geschichtlichen und
beschreibenden Prosa aus Ahn's franz. Lesebuche. Voca-
beln, einzelne Stellen und Gedichte auswendig gelernt. 1 St.
Grammatik, vom Gebrauche der Pronomen bis zum Ende
ver Grammatik. Schriftliche Arbeiten alle 14 Tage über
vas regelmäßige und unregelmäßige Zeitwort. Ein großer
Theil der Beispiele in den französischen Übungsstücken wurde
ıuswendig gelernt. Dr. Jaep.

Englisch. 3 St. Im Sommersemester bis Section
54 in der zweiten Abtheilung des Plate'schen Lehrgangs.
Exercitien alle 14 Tage. Vocabeln und Gedichte wurden
gelernt. Dr. Jaep. — Im Wintersemester: nach Plate's
Lehrgang, erste Stufe von der 21sten bis zur 51sten Section.
Vocabeln wurden gelernt. Wöchentlich ein Exercitium.
Hr. Kürschner.

Geschichte. 2 St. Im Sommersemester: Geschichte
ves Mittelalters bis zu den Hohenstaufen. Der Rector. —
Im Wintersemester: Von den Hohenstaufen bis zur Refor-
mation. Hr. Kürschner.



Geographie. 2 St. Im Sommersemester Hr. Kirchmann. — Im Wintersemester: Amerika, Australien, Afrika. Hr. Kürschner.

Physik. 1 St. Einfache und zusammengesetzte Maschinen. Die Lehre vom Magnetismus und von der Electricität. Collab. Rottok.

Naturgeschichte. 2 St. Im Sommer Botanik; im Winter Zoologie: die Wirbelthiere. Collab. Rottok.

Mathematik. 4 St. Die erste Abtheilung: Ähnlichkeitssätze und Flächensätze, Trigonometrie. Gleichungen vom 1sten und 2ten Grade. Logarithmen. Die zweite Abtheilung: die Sätze über die Congruenz der Dreiecke, die Parallelogramme und Kreise. Algebra: die vier Species, Decimalbrüche und Wurzelausziehung nach Meyer Hirsch. Wöchentlich wurden in der Stunde Aufgaben zur Anwendung des Vorgetragenen gelös't, und zwar von jeder Abtheilung dann, wenn die andere unterrichtet wurde. Collab. Rottok.

Rechnen. 3 St. Die Meisten rechneten das Buch von Kroymann durch. Hr. Wolberg.

Schönschreiben. 2 St. Nach Hamburger Vorschriften. Hr. Wolberg.

Zeichnen. 2 St. Hr. Knoop.

Die öffentliche Bibliothek

hat von Ostern 1857 bis dahin 1858 einen Zuwachs von 146 Bänden erhalten, von denen 98 Bde. auf den Landesantheil und 48 Bde. auf den Schulantheil kommen. Unter den hinzugekommenen sind folgende besonders hervorzuheben: Geschichte des deutschen Kirchenliedes, von Hoffmann. 1832. Strauß, das Leben Jesu. 2 Bde. 1835—36. G. Rapp, die Bekenntnisse des heil. Augustinus. 1838. G. B. Winer, biblisches Realwörterbuch. 2 Bde. 1847. Corpus refor-

Realclasse.

Ordinarius: Hr. Kürschner.

Religion. 2 St. Die christliche Lehre am Vater
ıser entwickelt. Hr. Kürschner.

Deutsch. 3 St. Ausgewählte Abschnitte aus Becker's
chulgrammatik. 1 St. Aufsätze, für die erste Abtheil.
le 14 Tage, nach aufgegebenen Thematen. Die Schüler
urden im selbstthätigen Auffinden der Disposition geübt.
ür die zweite Abtheilung alle 8 Tage, abwechselnd freie
ufsätze und Reproduction eines vorgelesenen Abschnittes.
St. Declamirübungen von Woche zu Woche abwechselnd
it der Lectüre von Schiller's Wallenstein und Wilhelm
ell. Seit Anfang Decembers, als die Singstunden durch
n Weggang des Hrn. Billig aufhörten, übernahm Hr.
ürschner freiwillig zu den deutschen Aufsätzen und der
ectüre wöchentlich je eine Stunde.

Französisch. 3 St. Lectüre der geschichtlichen und
schreibenden Prosa aus Ahn's franz. Lesebuche. Voca-
eln, einzelne Stellen und Gedichte auswendig gelernt. 1 St.
rammatik, vom Gebrauche der Pronomen bis zum Ende
r Grammatik. Schriftliche Arbeiten alle 14 Tage über
is regelmäßige und unregelmäßige Zeitwort. Ein großer
heil der Beispiele in den französischen Übungsstücken wurde
ıswendig gelernt. Dr. Jaep.

Englisch. 3 St. Im Sommersemester bis Lection
4 in der zweiten Abtheilung des Plate'schen Lehrgangs.
xercitien alle 14 Tage. Vocabeln und Gedichte wurden
elernt. Dr. Jaep. — Im Wintersemester: nach Plate's
ehrgang, erste Stufe von der 21sten bis zur 51sten Lection.
ocabeln wurden gelernt. Wöchentlich ein Exercitium.
r. Kürschner.

Geschichte. 2 St. Im Sommersemester: Geschichte
es Mittelalters bis zu den Hohenstaufen. Der Rector. —
m Wintersemester: Von den Hohenstaufen bis zur Refor-
ıation. Hr. Kürschner.

Mor. Haupt und Heinrich Hoffmann, altdeutsche Blätter. 2 Bde. 1836 und 1840. L. Erk und W. Irmer, die deutschen Volkslieder mit ihren Singweisen. 3 Bde. 1838—45. Wieland, der Schmied. Deutsche Heldensage von K. Simrock. 1835. — Zeitschrift für das Gymnasialwesen, von Mützell. 1857. Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. 1857. — Fortsetzungen der Encyclopädie von Ersch und Gruber und der Zeitschrift: Unsere Zeit; so wie des Anzeigers für Kunde der deutschen Vorzeit.

Michaelis v. J. hat nach bestandener Maturitätsprüfung die Schule verlassen:

August Sach aus Röbel. Er ist nach Kiel gegangen, um Theologie zu studiren.

Folgende Primaner haben sich der Maturitätsprüfung unterworfen und werden jetzt mit dem Zeugniß der Reife entlassen:

Bertram v. Brockdorff von Kletkamp. Er wird zunächst nach Heidelberg gehen, um Jura zu studiren.

Wilhelm Creutzfeldt aus Eutin. Er wird sich einem technischen Fache widmen.

Johannes Hardt von der Wildkoppel bei Ahrensboeck. Er wird zunächst nach Kiel gehen, um Theologie zu studiren.

Wilhelm v. Lücken aus Zahrenstorff in Mecklenburg-Schwerin. Er geht zunächst nach Heidelberg, um Jura zu studiren.

Ordnung der Prüfung.

Mittwoch Nachmittags 2—3½. Elementarclasse d. K. I. u. II.: Biblische Geschichten. Orthographie, Oberlehrer Kruse.

3½—4. Elementarclasse d. M. II.: Anschauungsunterricht, Hr. Tamm.

4—5. Elementarclasse d. M. I.: Katechismus, Hr. Detlefs. — Geographie, Hr. Tamm.

5—6. Oberclasse d. M.: Geschichte. Rechnen, Hr. Detlefs.

Donnerstag Morgens 9—10. Tertia: Griechisch, Collab. Knorr. — Französisch, Dr. Jaep.

10—11. Secunda: Lateinisch, Conr. Hausdörffer. — Mathematik, Collab. Rottok.

11—12. Prima: Griechisch, Rector Pansch. — Geographie, Collab. Rottok.

Reden der Abiturienten: Creutzfeldt, de Antigona Sophoclea. — Hardt, Römerthum und Germanenthum in ihrem ersten Zusammentreffen. — v. Lücken, Lob des deutschen Vaterlandes.

Entlassung der Abiturienten.

Freitag Morgens 9—10. Quinta: Lateinisch, Hr. Kürschner. — Rechnen, Hr. Wolberg.

10—11. Quarta: Geschichte, Hr. Grantz. — Französisch, Dr. Jaep.

11—12. Realclasse (Oberclasse I.): Geographie. Englisch, Hr. Kürschner.

12—1. Oberclasse II.: Deutsch. Naturgeschichte, Hr. Kirchmann. Gesang.

Zwischen einzelnen Sectionen werden Redeübungen ge-alten. Zeichnungen und Schreibbücher der Schüler, so ie Handarbeiten der Schülerinnen sind während der Prüng ausgelegt.

ARISTOTELIS RHETORICIS ET ETHICI NICOMACHEIS ET IN QUO ET CUR INTE SE QUUM CONGRUANT TUM DIFFERANT.

DISSERTATIO INAUGURALIS PHILOSOPHIC

QUAM

CONSENSU ET AUCTORITATE

AMPLISSIMI PHILOSOPHORUM ORDINIS

IN

ACADEMIA FRIDERICIANA HALENSI CUM VITEBERGENSI CONSOCIATA

UNA CUM THESIBUS

AD

SUMMOS IN PHILOSOPHIA HONORES

RITE CAPESSENDOS

DIE IX. M. DECEMBRIS A. MDCCCLXVIII

HORA XI

PUBLICE DEFENDET

AUCTOR

SALOMON KALISCHER

THORUNENSIS.

ADVERSARIORUM PARTES SUSCIPIENT:

H. KALLENBERG, DDR. PHIL.
A. WERCKSHAGEN, CAND. MED.

HALAE

FORMIS PLOETZIANIS.

Ordnung der Prüfung.

Rittwoch Nachmittags 2—3½. Elementarclasse d. K. I. u. II.: Biblische Geschichten. Orthographie, Oberlehrer Kruse.

3½—4. Elementarclasse d. M. II.: Anschauungsunterricht, Hr. Tamm.

4—5. Elementarclasse d. M. I.: Katechismus, Hr. Detlefs. — Geographie, Hr. Tamm.

5—6. Oberclasse d. M.: Geschichte. Rechnen, Hr. Detlefs.

)onnerstag Morgens 9—10. Tertia: Griechisch, Collab. Knorr. — Französisch, Dr. Jaep.

10—11. Secunda: Lateinisch, Conr. Hausdörffer. — Mathematik, Collab. Rottok.

11—12. Prima: Griechisch, Rector Pansch. — Geographie, Collab. Rottok.

Reden der Abiturienten: Creutzfeldt, de Antigona Sophoclea. — Hardt, Römerthum und Germanenthum in ihrem ersten Zusammentreffen. — v. Lücken, Lob des deutschen Vaterlandes.

Entlassung der Abiturienten.

reitag Morgens 9—10. Quinta: Lateinisch, Hr. Kürschner. — Rechnen, Hr. Wolberg.

10—11. Quarta: Geschichte, Hr. Grantz. — Französisch, Dr. Jaep.

11—12. Realclasse (Oberclasse I.): Geographie. Englisch, Hr. Kürschner.

12—1. Oberclasse II.: Deutsch. Naturgeschichte, Hr. Kirchmann. Gesang.

Zwischen einzelnen Lectionen werden Redeübungen ge-
ilten. Zeichnungen und Schreibbücher der Schüler, so
ie Handarbeiten der Schülerinnen sind während der Prü-
ng ausgelegt.

VIRIS

DOCTISSIMIS ILLUSTRISSIMIS

PRAECEPTORIBUS VENERATISSIMIS

ADOLFO TRENDELENBURG

ET

JACOBO BERNAYS

— τῷ μὲν γὰρ ἀληθεῖ πάντα συνᾴδει τὰ ὑπάρχοντα,
τῷ δὲ ψευδεῖ ταχὺ διαφωνεῖ —

Aristotel. Ethic. Nic. I, 8.

Nullam in gentem natura bona tam multa et eximia contulit quam in Graecam. Angustis finibus limitata minimeque numerosa non solum res omnium, quae historia antiqua referuntur, gloriosissimas gessit nec modo poëtas et artifices protulit, quorum opera adhuc post millia annorum exemplaria omnis venustatis et pulchritudinis habentur inimitabilia, verum etiam in philosophia tantam adepta est gloriam, ut haec splendidis suis radiis etiam nos afficiat. Nunquam autem illa gens exigua tantopere excellere potuisset, nisi in rebus civilibus patrandis plane concors fuisset, ita ut singuli non tantum in republica, sed et pro ea viverent mortemque laetis animis oppeterent, omnia ob solam patriae gloriam peragentes. Ex studio autem viros de patria bene meritos carminibus immortalibus celebrandi poëtae evaserunt sicut ex amore sacrorum patriorum eaque illustrandi cupidine fictores et pictores prodierunt. Libere ars excolebatur, quemadmodum vita civilis libera erat. Quae vis vitae civilis non minus ad philosophiam pertinebat, namque hac tantummodo ratione quod homo et civis unus idemque sit, Plato etiam magis quam Aristoteles politicam et ethicam tanquam unam eandemque disciplinam tractare poterat, quippe ejus politia ejusdem simul ethica est. Aristoteles, utpote qui Graecas civitates jam magis quam magnus suus magister corruere viderit, ambas illas disciplinas minus copulavit, etsi eas connexas duxit, ita quidem, ut ethica quasi praeparatio sit ad politicam. Attamen etiam aliunde, quamquam non directe, vita civilis ad philosophiam multum valebat. Strenuo enim et libero omnium civium commercio publico populus Atheniensis cultum artis, quae, quatenus nos vestigia historiae ducunt, nunquam et nusquam aeque altum *perfectionis gradum paremque splendorem* adepta est, dico rhetoricam, *acceptum refert.* Quae ars quum e civili evasisse

quasi furore delendi captis, nobis licet gaudere, quod numerus eorum qui scripta haecce Aristotelea suspecta habent, perparvus est, quapropter sperare possumus, magnum hunc philosophum, qui labentia Graecorum studia altiora splendore circumdedit, nunquam tam male tractatum iri, quam Platonem nuperrime Schaarschmidtius agressus est, in illius dialogis in suspicionem adducendis, omnem is quidem modum excedens.

Antequam vero ad ipsum nostrum propositum accedamus, ut artem rhetoricam et ethica Nicomachea inter se conferamus, nobis necesse videtur explanare, quomodo rhetorica ad dialecticam sese habeat, quia et Aristoteles in arte sua rhetorica hinc proficiscitur nosque indidem ad differentiam rhetorices et ethices dilucidius perspiciendam haud pauca comparaturos esse speramus.

Rhetorica et dialectica eo inter se congruunt, quod iis in rebus versantur, quae quodammodo ab omnibus possunt cognosci, quare disciplinas quasdam certis finibus circumscriptas non constituunt. (Rhet. I, 1 init. I. 2. pag. 1356, 32 Bkk.) Itaque non sententias doctrina aliqua probatas continent, sed *τὰ ἔνδοξα*, notas sive vulgares opiniones, quae in omnium animis atque ore exstant. Quam jam ob causam illustrissimum et honorificentissimum disciplinae nomen sibi vindicare nequeunt tantumque abest, ut Aristoteles hoc nomen illis artibus tribuat, ut eum, qui dialecticam aut rhetoricam pro disciplina habui voluerit, utriusque naturam plane ignorare dicat. (Rhet. I, 4. p. 1359, b, 12 sqq.) Easdem potius nihil nisi facultates, *δυνάμεις*, existimat, quae nobis suppeditent rationes (*πορίσαι λόγους* Rhet. I, 2. p. 1356, 33), vel ad disserendas et disputandas res propositas nos aptos reddant, rationem et viam nobis praescribentes. Ambae igitur artes ex communi quadam radice,[1] ex illo hominibus insito studio tam explorandi opinionesque obtinendi, quam alios refutandi seque defendendi, natae sunt. (Ibid. I, 1. p. 1354, 5). Sicut igitur fine proposito, sic quoque argumentandi genere inter se conveniunt atque enthymema et syllogismus aeque ac paradigma et epagoge sibi respondent, ita ut Aristoteles et illud

[1] Rhet. I, 2. p. 1356, 25. *συμβαίνει τὴν ῥητορικὴν οἷον παραφυές τι τῆς διαλεκτικῆς εἶναι.*

; syllogismum rhetoricum et hoc epagogen rhetoricam. (Ibid.
1356 b, 4 sq.) At vero hic quasi ultro oritur quaestio,
am re tandem rhetorica et dialectica inter se differant,
eas differre et quisque concedet et Aristoteles uno jam
bulo „*ἀντίστροφος*“[1] haud dubium reddidit. Indicat enim
τροφος vel, ut Cicero ait, artem rhetoricam „quasi ex al-
parte respondentem dialecticae“[2] vel, ut fortasse Trende-
rgius rectius censuit, „ex adverso oppositam.“[3] Neque alie-
est hujus vocabuli usus Aristoteleus a Platonico, qui auctor
iam arti medicae *ἀντίστροφον* dicit,[4] significaturus, esse
nimo id justitiam, quod in corpore sit medicina.[5] Ergo
modo discrepant ambobus argumentandi generibus, quae
ivis valde cognata sint, tamen aliquid differunt,[6] quod
m tam exiguum est, ut ipse Spengelius id aliquando non
it,[7] nuper tamen adnotarit.[8] Quid multa? Quem ad finem
iam modo dialectica modo rhetorica uteretur, si utraque idem
retur? Difficile autem est hanc quaestionem plane profligare,
utramque artem, ut jam memoravimus, non esse discipli-
ertae ac definitae neque in veris sed in verisimilibus reperi-
versari Aristoteles existimat,[9] ita ut re vera prorsus
se congruere videantur. Neque injuria auctores posteri-
Aristoteleam rhetoricae definitionem, esse facultatem *περὶ*
τον τοῦ θεωρῆσαι τὸ ἐνδεχόμενον πιθανόν,[10] ex iis quae
Aristoteles de definitione judicanda praecepit, rejicere vi-
ır, quoniam eademnon minus in dialecticam quadret.[11]
vero de hujusce definitionis absolutione dubitari potest,
oteles tamen suam de rhetoricae natura sententiam satis
ecit. Illam quidem negat disciplinae esse certis finibus cir-
criptae, sed hinc nondum consequitur, eandem cunctis di-
inis communem esse, id quod Aristoteles de dialectica di-

---

[1] Ibid. I, 1. init. *ἡ ῥητορική ἐστιν ἀντίστροφος τῇ διαλεκτικῇ.*
t. c. 32. quocum loco cf. Brut. 22. [3] De anima p. 408 [4] Gorg.
. Bkk. — Rep. p. 522: *μουσικὴ ἀντίστροφος τῆς γυμναστικῆς.* [5] Cf.
an. thes. Vol. I, 2. p. 1000 ed. Par. [6] Anal. pr. II. 24. p. 69, 16
Rhet. I, 2. 1356 b, 10 sqq. Brandis. Philol. IV. p. 13 sq. „Ueber
oteles rhetorik und die griechischen ausleger derselben.“ [7] Ab-
. VI. p. 483. [8] Ad Rhet. p. 52 et 68. [9] Rhet. I, 2.
7. [10] Rhet. I, 2 init. [11] Cf. Rhet. Graec. collect. ap. Speng.
het. p. 36 sqq.

stincte ait,[1] sed dicitur tantum rhetorica et locis, *τόποις*, uti, qui cunctis disciplinis communes sint, et sententias undique repetitas (*προτάσεις*) in rem suam peculiarem vertere posse. Dialectice sane aliquis disserere potest de quaestionibus (*προβλήμασι*) naturalibus, medicis, philosophis, aliis, neque tamen unquam Aristoteles ita disserentem perhibuerit rhetorem, minime is quidem ad illius argumentationem sed tantummodo ad sermonem sive dicendi rationem respiciens. Nec est omnino rhetoris de *προβλήμασι* agere, quae Aristoteles *διαλεκτικὰ θεωρήματα* vocat,[2] sed solum de factis deque rebus aut gestis aut gerendis de quibus homines consilia inter se communicare solent, (*ἔστι δὲ τὸ ἔργον αὐτῆς περί τε τοιούτων περὶ ὧν βουλευόμεθα καὶ τέχνας μὴ ἔχομεν*)[3] unde rhetor conclusiones ducit (*ἡ δὲ ῥητορικὴ ἐκ τῶν ἤδη βουλεύεσθαι εἰωθότων*, I, 2. p. 1357, 1), dum dialecticae est ea tractare, quae logica egent explicatione, (*ἐκείνη* scil. *διαλεκτικὴ ἐκ τῶν λόγου δεομένων*, l. l. 1356 b, 36).[4] Quum igitur Aristoteles in Metaphysicorum libro primo praecepta ac rationes superiorum philosophorum accurate excutit et vera a falsis distinguens refellit ac denique ad suas ipsius rationes proponendas progreditur; quum, ut alio utar exemplo, in ethicis Nicomacheis (I, 3) in opiniones, tribus hominum vivendi generibus respectis, de summo bono et beatitudine vulgatas inquirit atque hic quoque verum fundamentum falsis additamentis secernit et deinceps cum suis ipsius rationibus conciliat, (I, 8, 9.) viam ingressus est dialecticam. Contra orator illas notiones morales ut certas ratasque accipiet et tamquam adjumenta ad materiam suam consultandam adhibere tentabit, neque vero, sicut dialecticus, id aget, ut his notionibus ipsis ad quaestiones morales disceptandas utatur, sed ut actionem, utrum honesta sit an inhonesta declaret. Nam si orator de natura talium notionum disputare conaretur neque ab auditoribus intelligeretur et in fines alienos discederet

---

[1] Anal. post. I, 11. p. 77, 26 sqq.: *ἐπικοινωνοῦσι δὲ πᾶσαι αἱ ἐπιστῆμαι ἀλλήλαις κατὰ τὰ κοινά . . . ἡ δὲ διαλεκτικὴ πάσαις.* — cf. Alex. Aphrod. ad Top. p. 4. [2] Top. I, 11 init. [3] Rhet. I, 2. p. 1357, 2. Diversus verborum *βουλεύεσθαι* et, quod postea legemus *συμβουλεύειν* usus accurate attendendus est. Illo enim totum comprehenditur oratoris munus, hoc duntaxat unum eloquentiae genus. [4] Cf. *Trendelenb. de anima. p. 204. Bies.:* „*Die Philosophie des Aristoteles*“ *etc. I. p. 616, sqq.*

(I, 2. p. 1358, 8. I, 4. p. 1359 b, 12 sqq.). Sed ubinam et quibus de rebus homines consiliantur atque deliberant? De nullis nisi practicis. (*περὶ ὧν γὰρ πράττουσι βουλεύονται καὶ σκοποῦσιν.* I, 2. 1357, 25.)[1] Ars autem oratoria, quum res privatas ob infinitam suam copiam pertractare nequeat, tantum in publicis versatur, ita ut res privatae modo generatim attingi possint,[2] illamque velut dialecticae sic quoque ethicae, quae recte politicae adscribatur, tamquam agnatam esse Aristoteles identidem ait. (I, 2. p. 1356, 25. Cf. Eth. Nic. I, 1. p. 1094 b, 25 sqq.) Constat ergo rhetorica ex analyticis et ethicis cum politica conjunctis (Rhet. I, 4. p. 1359 b, 10), quatenus ex illis conclusionum doctrinam repetit et in res practicas sive publicas adhibet. Itaque si rhetoricen et dialecticen ita sese mutuo habere contendimus, ut, quod haec in rebus intellectualibus sive ad philosophiam, quam veteres intelligebant, pertinentibus, idem illa in rebus practicis vel publicis praestet, nobis ab Aristotele non dissentire videmur, neque tamen Spengelio Riccobonum sequenti[3] concedere possumus, eundem esse oratorem qui de rebus naturalibus et quibuscunque aliis agat.[4] Riccobonus quidem ad ipsius Aristotetelis verba provocat, qui non ex universalibus, sed ex cujusque rei propriis (*τὰ ὑπάρχοντα*) argumenta esse afferenda docet, (Rhet. II, 22. p. 1396, 5 sq.) idque circa tria dicendi genera persecutus sic pergit: „*ὁμοίως δὲ τούτοις καὶ περὶ πράγματος ὁτουοῦν, οἷον περὶ δικαιοσύνης εἰ ἀγαθὸν ἢ μὴ ἀγαθὸν ἐκ τῶν ὑπαρχόντων τῇ δικαιοσύνῃ καὶ τῷ ἀγαθῷ,*“ hoc tamen non ad oratorem spectat, sed auctor generatim loquitur, quum ineunte hac disputatione non de *ἐνθυμήματι* tantum sed de *συλλογισμῷ εἴτε πολιτικῷ εἴθ' ὁποιῳοῦν* loquatur. (l. l. 1396 b, 4 sq.) Sin autem, Riccobono praeeunte, Spengelius recte sensisset, differentia inter rhetoricam et dialecticam intercedens non appareret, et Aristotelem illo loco ex ethicis allegato (I, 3), ubi hominum de summo bono opiniones percenset idque honorem esse negat, pariter rhetorice ac dialectice agere rectissime contendi posset, atque illam conclusionem, summum bonum sua ipsius causa

[1] Eth. Nic. VI, 5, p. 1140, 32 Bkk. *βουλεύεται δ' οὐδεὶς . . . τῶν μὴ* ... *αὐτῷ πρᾶξαι.* [2] Rhet. I, 3, p. 1358 b, 9: *συμβουλῆς δὲ τὸ* ... *τὸ δὲ ἀποτροπή· ἀεὶ γὰρ καὶ οἱ ἰδίᾳ συμβουλεύοντες καὶ* ... *ροῦντες τούτων θάτερον ποιοῦσιν.* [3] Ad Rhet. p. 34. [4] ... paraphrasis in Aristotelis rhetoricam p. 23.

peti, honorem vero non sua sed potius virtutis causa, ergo honorem non esse summum bonum, non minus rhetoricam quam dialecticam esse. Illa tamen nihil est nisi hujus particula et tamquam imago (*ὁμοίωμα*).[1] Itaque non est oratoris, verbi gratia, de ipsa justitia, utrum sit bonum, necne, disputare, sed de actione num justa sit an injusta. Nec multo secus ideoque, ut videtur, rectius Spengelius olim judicavit in „Abhandl.“ etc. VI, p. 467, ubi haecce ait: „nicht selbständig ist diese, (die Rhetorik) wie er (Aristoteles) am Eingange zu sagen scheint, nicht ein Correlat der Dialektik, sondern auf Kosten der Dialektik ist sie hervorgehoben, oder vielmehr, wie Plato schon andeutete, diese selbst ist sie in Anwendung auf die gewöhnlichen Verhältnisse des Lebens.“ Verumtamen hoc ipso fit, ut rhetorica correlatum sit dialecticae. Itaque artem rhetoricam tantummodo formalem esse Spengelius recte dicit, neque vero ad omnes disciplinas adhiberi et undique ejus materiem arripi posse.[2] Haec enim fuit sophistarum eloquentia, quos hanc artem profitentes seque ea instructos de omni re aliis magis persuasibiliter dicere posse jactantes,[3] tam Plato quam Aristoteles saepissime impugnat,[4] qui non tantum de forma sed etiam de materie rhetoricae propria a sophistis dissentit,[5] quod patet ex verbis supra allatis: *ἔστι τὸ ἔργον αὐτῆς περί τε τοιούτων περὶ ὧν βουλευόμεθα καὶ τέχνας μὴ ἔχομεν.* Quod quidem sophistas minus improbos attinet, eorum ex numero, exempli gratia, Gorgiam, quum perspicuum et plane manifestum artis suae exemplum exhibere vult, qua aliis melius et ad persuadendum aptius dicere possit, quaque omnes facultates contineantur, nihil aliud profert, nisi se jam saepe aegrotantibus quibusdam persuasisse, ut vel medicamentum biberent, vel se secandos urendosve medicis permitterent, quibus adeo medici persuadere non potuerint.[6] Haec autem ad ea solum pertinent,

---

[1] Rhet. I, 2. p. 1356. 30. [2] Rhein. Mus. XVIII. p. 485. [3] Cf. Gorg. p. 457 Bkk. [4] Cf. Rhet. 1, 2. p. 1356, 28. Eth. Nic. X. 10, 1180, 35 sqq. — Westerm. I. p. 133 sq. [5] Cf. Cic. de invent. 1, 5. Victor. Comment. ad Rhet. p. 45. [6] Gorg. p. 456: *Εἰ πάνταγε εἰδείης, ὦ Σώκρατες, ὅτι ὡς ἔπος εἰπεῖν ἁπάσας τὰς δυνάμεις συλλαβοῦσα (ῥητορική) ὑφ᾽ αὑτῇ ἔχει! μέγα δέ σοι τεκμήριον ἐρῶ· πολλάκις γὰρ ἤδη ἔγωγε μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ καὶ μετὰ τῶν ἄλλων ἰατρῶν εἰσελθὼν παρά τινα τῶν καμνόντων οὐχὶ ἐθέλοντα ἢ φάρμακον πιεῖν ἢ τεμεῖν ἢ καῦσαι παρα-*

ῥὶ ὧν βουλευόμεθα minimeque ad artem medendi. Quid? onne mirum esset, quod Aristoteles, rhetoricae esse de omnius rebus disputare utique ratus, de eadem non egit, nisi quanus in rebus practicis adhibenda et ad vitae usum conferenda t, atque in hoc opere quasi rotundo ac summa admiratione gnissimo, ne uno quidem verbo docuit, quomodo quis de rebus ituralibus, philosophis, similibus loqui debeat, ut merito orator ppellari possit, tantamque reliquit lacunam, neque usquam ex bus aliis sed ubique ex practicis vel publicis ad rhetorica gumentandi genera illustranda exempla depromsit?[1] Imo ictor noster, ne latius proferat rhetorices terminos tantopere ivet, ut jam in libri primi capite quarto ei plus quam propria nt θεωρήματα tributum esse profiteatur (1359b, 7), ὅπερ γὰρ ergens, καὶ πρότερον εἰρηκότες τυγχάνομεν, ἀληθές ἐστιν, ὅτι ῥητορικὴ σύγκειται μὲν ἔκτε τῆς ἀναλυτικῆς ἐπιστήμης καὶ ῆς περὶ τὰ ἤθη πολιτικῆς.[2] Quod vero ad rhetoricae definionem et illud περὶ ἕκαστον spectat, fortasse Aristoteles illam, iam ipse alibi infirmare videtur, non primus protulit[3] et suae ncessit aetati. Nam — licet scilicet, quin etiam nos oportet apud ristotelem, quem Lessingius noster nuncupat „den Wortsparer" iam in sigulis verbis haerere — eandem statim repetit addens ὡς δοκεῖ," qua dictione sane etiam in re certa utitur,[4] sed icipit ab incerta usus ἔστω non ἔστι.[5] Ceterum vero illud ερὶ ἕκαστον sustineri potest, nimirum quod quicunque de re aqua dicit orator est, non quatenus argumentationes rhetoricas lhibet, sed sermone utitur oratorio. Hoc orandi genus, quod omine nostro „Gedächtnissreden" reddi potest, apud nos latius itet quam temporibus antiquis, quibus laudationes illas funebres, ıas Graeci vocabant ἐπιταφίους comprehendebat.[6] Nam hoc

---

εὶν τῷ ἰατρῷ οὐ δυναμένου τοῦ ἰατροῦ πεῖσαι, ἐγὼ ἔπεισα οὐκ ἄλλῃ τέχνῃ τῇ ῥητορικῇ, κτλ. Quam mirifica Socrate dignissima ironia hujus loci consilium et dictio!

[1] Cf. Anal. pr. II, 24. [2] Cf. Speng. ad Rhet. p. 83. [3] Top. I, 12. p. 149. Speng. ad Rhet. p. 39 sq. Rhein. Mus. XVIII, p. 484 ot. 4. [4] Cf. Zell. ad Eth. p. 4. [5] Cf. Brandis. Philol. IV, p. 28. Hoc Muretum non vidisse valde mirum. Hic enim in hunc modum: Ego autem, si quis quaerat ex me quo in genere causae aut controersiae sit ea oratio qua quotannis olim eos qui pro patria occubuerunt, thenis laudare mos erat, plane respondebo in nullo; nulla enim ibi ... causa neque controversia est, neque quidquam de quo quis-

quod primus Aristoteles ἐπιδεικτικὸν dixit genere,[1] sophistae abusi de omni re vel minutissima et levissima tamquam gravissima absurde loquebantur, quocirca eos et Socrates et Plato vehementer castigat, neque ineleganter Aristoteles videtur ludibrio habere, quum disputatione de honesto ac virtutibus ineunte dicat:[2] *ἐπεὶ δὲ συμβαίνει καὶ χωρὶς σπουδῆς καὶ μετὰ σπουδῆς ἐπαινεῖν πολλάκις οὐ μόνον ἄνθρωπον ἢ θεὸν ἀλλὰ καὶ ἄψυχα καὶ τῶν ἄλλων ζώων τὸ τυχὸν τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ περὶ τούτων ληπτέον τὰς προτάσεις* . . . quumque postea de *ἐνθυμήμασι φαινομένοις* disserens unum esse arbitretur *παρὰ τὴν ὁμωνυμίαν*, exemplo utens hocce: *ὡς τὸ φάναι σπουδαῖον εἶναι μῦν, ἀφ' οὗ γ'ἐστὶν ἡ τιμιωτάτη πασῶν τελετή. τὰ γὰρ μυστήρια πασῶν τιμιωτάτη τελετή, κτλ.*[3] — Sed quodcunque id est — fortasse hac commentatione sententiam nostram confirmatum iri speraverim — Aristoteles dumtaxat de rhetorica egit, quae in rebus practicis imprimisque publicis versatur, quare eam in tria genera, deliberativum, judiciale et demonstrativum divisit (I, 3 init.) quibus omnes res vitae publicae comprehenduntur. Jam vidimus rhetoricam ethicae quodammodo cognatam esse. Utraque enim politicae adscribitur, cui sicut architecto opifex, item ethica subjecta est,[4] quumque politicum omnes cives probos atque ad honestas actiones aptos reddere oportet,[5] ita ut beatitudinem, summum illud bonum humanum consequi possint, ethici est philosophi munus, minus sane excelsum, attamen ἀγαπητόν,[6] singulos naturam virtutis, quam sequentes vivant, docere et viam demonstrare, qua possint ad beatitudinem pervenire. Quoniam igitur ut rhetorica ita quoque ethica ad practica spectat, namque in virtutem inquirit non modo, ut eam cognoscat, sed maxime, ut eandem ad actiones adhibeat,[7] ideoque, quod actiones ad singula pertinent et tam

---

quam controversetur;" quem recte refutat Riccobonus paraphr. p. 63.

[1] Speng. Abhandl. VI, p. 463. Rhein. Mus. XVIII, p. 485. — Westrm. I, p. 140 cum not. 30. [2] Rhet. I, 9. p. 1366, 28. — [3] II, 24 p. 1401, 13. [4] Eth. I, 1. p. 1094, 26 sqq. Magn. mor. I, 1. p. 1181, 25: *μέρος ἐστὶν ἄρα, ὡς ἔοικεν, καὶ ἀρχὴ ἡ περὶ τὰ ἤθη πραγματεία τῆς πολιτικῆς.* [5] Eth. I, 10. p. 1099 b, 29 sqq. I, 13. p. 1102, 9. [6] Eth. I, 1. 1094 b, 9 sq. [7] Eth. II, 2. init. Magn. mor. I, 1, 1182, 1 sqq. *Eth. X, 10 init: οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς πρακτοῖς τ[illegible]ς τὸ θεωρῆσαι ἕκαστα καὶ γνῶναι, ἀλλὰ μᾶλλον τὸ πράττειν αὐτά· οὐ[illegible] δὴ περὶ ἀρετῆς ἱκανὸν τὸ*

multiplices quam commutabiles sunt,[1] non magis quam rhetorica plane accurateque exponi potest;[2] quoniam porro rhetor perinde ac politicus etiam doctrinam ethicam perceptam habere, et uterque hominum mores et habitus animorum cognosse debet,[3] jam in universum discrimen explicare conabimur, quo Aristoteli tum in ethica tum in rhetorica explananda disputandum fuerit.

Rhetorica, vel potius, cui ex ea discendum est, orator ad auditores, ut iis persuadeat, sese vertit, qui reconditas perscrutationes et ratiocinationes persequi nequeunt,[4] et nisi periculum subire velit, ne parum intelligatur et audientiam perdat, eum necesse est et conclusiones quam brevissimas proferre[5] et earum adjumenta, si sunt notiones, non e doctrina aliqua deducere, sed tales tantummodo sententias impendere, quales auditoribus suis simplicissimis[6] usitatae sint.[7] Ergo rhetorica non est, quemadmodum artes aliae, *διδασκαλική*, quippe quae solum probabile in rebus anquirat,[8] et quo magis orator studeret secundum principia theoretica dicere, eo minus, quia ineruditi sunt audientes, finem spectatum contingeret.[9] Sin autem cunctis communia, quae omnes sciunt, *τὰ κοινά, ἔνδοξα* in usum vocat, auditores, ut Aristoteles, acutus ille quidem et perspicax humanae animae affectionum animadversor, existimat, sua scientia in sinu gaudebunt animosque eo attentiores habebunt.[10] Universale tamen oratori in argumentatione consumere non licet, nisi

---

εἰδέναι, ἀλλ' ἔχειν καὶ χρῆσθαι πειρατέον, ἢ εἴπως ἄλλως ἀγαθοὶ γινόμεθα.

[1] Eth. II, 2, 1104, 3 sqq. [2] Rhet. I, 4. p. 1359 b, 2 sqq. Eth. I, 1. p. 1094 b, 11 sqq. I, 7, 1098, 26 sqq. II, 2, 1104, 1 sqq. [3] Eth. I, 13. p. 1102, 18 sq. 23. — Rhet. I, 2. p. 1356, 21 sqq. [4] I, 2, 1357, 1: *ἔστι δὲ τὸ ἔργον αὐτῆς ... ἐν τοῖς τοιούτοις ἀκροαταῖς, οἳ οὐ δύνανται διὰ πολλῶν συνορᾶν οὐδὲ λογίζεσθαι πόρρωθεν.* [5] II, 22, 1395 b, 24: *οὔτε γὰρ πόρρωθεν οὔτε πάντα δεῖ λαμβάνοντας συνάγειν· τὸ μὲν γὰρ ἀσαφὲς διὰ τὸ μῆκος, τὸ δὲ ἀδολεσχία διὰ τὸ φανερὰ λέγειν.* [6] I, 2, 1357, 11: *ὁ γὰρ κριτὴς ὑπόκειται εἶναι ἁπλῶς.* Adde: II, 18, 1391 b, 12: *ὃν γὰρ δεῖ πεῖσαι οὗτός ἐστιν ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν κριτής.* [7] I, 2, 1357, 7 sqq. [8] I, 1, 1355, 10. cf. I, 2 init. [9] I, 2. 1358, 25: *ἂν γὰρ ἐντύχῃ ἀρχαῖς οὐκέτι διαλεκτικὴ οὐδὲ ῥητορικὴ ἀλλ' ἐκείνη ἔσται ἧς ἔχει τὰς ἀρχάς.* [10] II, 21. p. 1395, 32: *ἔχουσι δ' εἰς τοὺς λόγους βοήθειαν μεγάλην μίαν μὲν δὴ διὰ τὴν φορτικότητα τῶν ἀκροατῶν· χαίρουσι γὰρ ἐάν τις καθόλου λέγων ἐντύχῃ τῶν δοξῶν ἃς ἐκεῖνοι κατὰ μέρος ἔχουσιν.*

quod auditores singulatim jam expertos esse verisimile est, velut, nihil vicinitate molestius, quod plerique ex experientia sua statim percipient, ita ut gaudio quodam perfundantur.[1] Unde etiam fit, ut doctis politisque hominibus vulgus facilius persuadeat, quia illi universalia dicunt et remota, hoc vero nota quaeque sunt proxima. (*τὰ ἐγγύς*)[2] Proinde rhetorica ad vulgi opiniones se applicare debet[3] et, quod ad notiones attinet morales, earum naturam non investigat, neque ex doctrina ethica eas repetit, sed ex sententiarum vulgarium copia, quippe quum non sit oratoris audientes docere tales notiones aut rectas aut falsas esse, sed causae suae eo fidem afferre, quod illi opiniones vulgi morales accommodet. Talia autem ethicae non respicienda sunt. Sane haec quoque notiones suas cum hominum actionibus conciliare debet, neque vero cum singulis hominum vel hoc vel illo modo comparatorum, nam ei disquisitionem non secundum opiniones plus minusve praejudicatas instituere licet, sed communiter humanum, quod omnibus natura insitum est, exquirit. Judice enim Aristotele indole ad virtutem omnes homines a natura instructi sunt, non ipsa virtute aut vitio, quae potius causis extra nos sitis, uti educatione et consuetudine, gignantur.[4] Itaque ethicam ad virtutis notiones instituendas fines psychologiae attingere atque a natura animae humanae proficiscentem hac duce ad principia proponenda pervenire necesse est, ex quibus singulas virtutes et actiones metiri possimus. Rhetorica contra principia moralia ignorans ea, quae feruntur, recipit et in usum vocat, non in notione objectiva, sed in opinione subjectiva vertitur, quare acquiescit in solo *ὅτι*, quod ad scopum suum (*τὸ οὗ ἕνεκα, τέλος*) sufficit; at ethica a *τῷ ὅτι* proficiscitur, ea, quae pervagata sunt, ipsa illa *ἔνδοξα* rhetoricae tributa, ratione dialectica explorans, deindeque ad *τὸ διότι* pergit, unde virtus prodeat, declarans, quo facto in *τὸ τί ἔστι*, in virtutis naturam atque *οὐσίαν* inquirit, ac denique rem suam absolvit, omnia ad *τὸ οὗ ἕνεκα*, ad beatitudinem, ultimum actorum finem,

[1] Ibid. 1395 b, 5 sqq. [2] II, 22. 1395 b, 26 sqq. [3] III, 1. p. 1404, 1: *ἀλλ' ὅλης οὔσης πρὸς δόξαν τῆς πραγματείας τῆς περὶ τὴν ῥητορικήν*, II, 1 init.: *καὶ ποῖαι δόξαι καὶ προτάσεις χρήσιμοι κτλ.* [4] Eth. II. 1 init.: *ἡ δ' ἠθικὴ (ἀρετὴ) ἐξ ἔθους περιγίνεται ὅθεν καὶ τοὔνομα ἔσχηκε μικρὸν παρεκκλῖνον ἀπὸ τοῦ ἔθους, ἐξ οὗ καὶ δῆλον, ὅτι οὐδεμία τῶν ἠθικῶν ἀρετῶν φύσει ἡμῖν ἐγγίνεται.*

eferens. Quod vero Aristoteles in ethica hoc ordine non utiır, sed de fine omnium actorum, de beatitudine primum diserit, id cum tota ejus de fine sententia cohaeret, ex qua ille niuscujusque rei et auctor et dux est, quemadmodum artifex ı opere conficiendo fine ejus proposito ducitur. Quae perscruındi ratio in philosophiam, quae dicitur practica, quam maxiıe quadrat: *αἱ μὲν γὰρ ἀρχαὶ τῶν πρακτῶν τὸ οὗ ἕνεκα τὰ ραχτά* (Eth. VI, 5. p. 1140 b, 16).[1] Quin ipse Aristoteles ous suum quasi coronat, exeunte disputatione iterum exponens e beatitudine, qua sapiens fruatur, (X, 6 sqq.) ita ut quaestiois flumen ex scopo oriatur rursusque in eum exeat.[2] Itaque uatenus proposito nostro conveniens est, ut differentia inter ıetoricen et ethicen intercedens magis patefiat, viam ab Arisıtele in ethica initam sequamur. — Ut omnis disciplina et rs bonum aliquid appetunt tamquam scopum, ita quoque finis nnium actorum humanorum bonum quoddam erit et, sicut ignitas illarum ex singulis finibus vel superioribus vel inferiobus suspensa est, sic quoque summum bonum horum actorum ı culmine omnis vitae practicae quaerendum erit, nisi vitam racticam scopo, ob quem omnia reliqua fiant, carere et in innitum excurrere velis, quoquidem universa haec contentio vana tque irrita redderetur. Illud igitur summum bonum in polica quaerendum, utpote quae sit omnium, quae ad agendum ertinent, facultatum praestantissima et *ἀρχιτεκτονική*. (I, 1. p 094, 1—28). Bona vero quum etiam in politica[1] sint et quae ıa ipsorum causa et quae propter alia appetuntur, summum onum in se ipso finem habens, *τελειότατον* existit. (I, 5. 1097, 8 sqq.) Quod esse beatitudinem in eo omnes verbo consenunt (I, 2 init), namque nemo negat, solam beatitudinem in ita practica sua ipsius gratia nec unquam propter quidquam liud peti, etenim quamvis etiam virtutes, fructibus, qui inde ɔdundent, non respectis, eligeremus, eas tamen etiam ob beatiıdinem consequi studemus. (I, 5. 1097, 34 sqq.) Verumtamen ı quaestione de natura beatitudinis omnes dissentiunt, (I, 2.

---

[1] Eth. VII, 9. 1151, 16: *ἐν δὲ ταῖς πράξεσι τὸ οὗ ἕνεκα ἀρχή.* Talem ethicam nobis Trendelenburgius recte videtur nominare „Ethik er immanenten Teleologie," cf. „Herbart's practische Philosophie und ... Ethik der Alten" p. 32 in Abhandlungen der Berliner Akademie 1856.

1095, 20 sq.), et Aristoteles, antequam in suam de summo bono disputationem ingreditur exploratis *τοῖς ἐνδόξοις* (I, 3), se bonum illud in abstracto reperturum esse negat et Platonis ideam boni refellit non concedens ille quidem, communem quandam boni ideam, bonum per se esse posse, quia, ut unum modo Aristotelis argumentum afferam, bonum dicatur tum in substantia tum in qualitate tum in quantitate tum in relatione atque omnino secundum omnes categorias (I, 4. p. 1096, 23—29), quae bona omnia tam tempore sibi succedant, quam genere dignitateque diversa sint. (Ibid. 17—23). Et, ut sit tale bonum absolutum et ideale, tamen satis patere, idem non esse practicum et quod homo adipiscatur.[1] Atque Aristoteles etiamsi, ut postea videbimus, summum quoddam quasi contemplativum bonum, beatitudinem illam sapientis, quam dicit *θεωρητικήν*, esse agnoscit ac profitetur, tamen neminem ejus esse participem, quatenus sit homo, censet, sed ea modo ratione, qua divini quiddam ei insit.[2] Nunc autem maxime ipsum humanum illud bonum[3] quaeritur, quod quo quisque est solertior ad virtutem exercendam, eo magis consequitur:[4] quod eadem ratione qua in illa hominis divina parte non inveneris, in ea quoque homini cum caeteris animalibus communi parte non reperies. Itaque bonum illud humanum, quoniam nisi in eo quod hominis proprium est patefieri nequit, quum et vita, quae dicitur vegetativa cum cunctis animalibus organicis, et sensibilis, quae vocatur, cum beluis homini sit communis, sola activa, ut hominis propria, restat,[5] in qua ut in ipsius hominis opere et labore, ipsius quasi functione, *ἔργῳ*, summum bonum appareat necesse est, velut in artificis opere ipsius inest bonum.[6] Quodsi, quum in ipso opere finis sit collocatus, finis autem in operatione versetur,[7] hominis *ἔργον* sit operatio animae, bonum humanum, quia illud nisi perfectum constare non potest definiri poterit: *ψυχῆς ἐνέργεια κατ' ἀρετὴν τελείαν*. (I, 6. p. 1098, 16 sq. I, 13 init). Quae quum ita sint, philosophi est et naturam atque in-

---

[1] I, 4, 1096 b, 32: *εἰ γὰρ καὶ ἔστιν ἕν τι τὸ κοινῇ κατηγορούμενον ἀγαθὸν ἢ χωριστόν τι αὐτὸ καθ' αὐτό, δῆλον ὡς οὐκ ἂν εἴη πρακτὸν οὐδὲ κτητὸν ἀνθρώπῳ.* [2] X, 7, 1177 b, 26 sq. [3] I, 1, 4. p. 1096 b, 34. — 5, 1097, 22. I, 13, 1102, 14 sq. [4] I, 10. p. 1099 b, 18: *δυνατὸν γὰρ ὑπάρξαι (τἀγαθόν) πᾶσι τοῖς μὴ πεπηρωμένοις πρὸς ἀρετὴν διά τινος μαθήσεως καὶ ἐπιμελείας.* [5] I, 6, 1097 b, 33 sqq. [6] L. l. 25 sqq. [7] Cf. Giphan. ad Eth. Nic. p. 51. — Michel. ad Eth. p. 59

olem virtutis excutere, et, quum ea, ut humana, in anima poatur,[1] hujus qualitatem investigare et quomodo ea sese mani:stet atque quid efficiat, cognoscere. Uti consentaneum est, rimum natura animae in quaestionem vocatur, cujus jam a 'latone factam partitionem generalem in rationis et participem t expertem, ut proposito suo sat idoneam, Aristoteles sequitur.[2])uae duae partes generales rursus in singulas partes alteras a dividendae sunt, ut utraque pars duplex sit,[3] cujus tamen rioris pars vegetativa, quia prorsus irrationalis omnibusque nimantibus communis, ergo hominis non propria est, in ethica ihil habet momenti.[4] In ea autem parte, quae animi cupiditem amplectitur (*τὸ δ' ἐπιθυμητικὸν καὶ ὅλως ὀρεκτικόν*) quaeue, quoniam rationi paret atque obtemperat, aliqua ex parte ujus est particeps, appetitiones positae sunt, quae ita in con:arias partes nos trahunt, ut qui aut in hanc aut in illam artem trahatur, aut continens aut homo incontinens existat.[5] tque quum aut participes aut expertes rationis vel ei obedientes ınt animi partes, duo omnino sunt virtutum genera, alterae ıorales alterae intellectuales sive rationales virtutes (*διανοητιαί*).[6] Ac natura quidem nemo unquam morali illa virtute raeditus est, sed, ut jam diximus, indole tantum ad eam usu onsuetudineque acquirendam, ita ut per ipsas nostras operaones virtus nostra existat tamquam noster habitus (*ἕξις*).[7])uo denique facto honeste non agere non possumus, cum naıra quidem imbuti simus et res honestas et inhonestas faciendi ıcultatibus.[8] Neque boni neque mali homines evadimus nisi

---

[1] I, 13. p. 1102, 14: *περὶ ἀρετῆς δὲ ἐπισκεπτέον ἀνθρωπίνης δῆλον ι . . . ἀρετὴν δὲ λέγομεν ἀνθρωπίνην οὐ τὴν τοῦ σώματος ἀλλὰ τὴν τῆς υχῆς.* [2] I, 6, 1098, 3 sq. I, 13, 1102, 23: *θεωρητέον δὴ καὶ τῷ ολιτικῷ περὶ ψυχῆς . . . ἐφ' ὅσον ἱκανῶς ἔχει πρὸς τὰ ζητούμενα . . . γεται δὲ . . . οἷον τὸ μὲν ἄλογον αὐτῆς εἶναι τὸ δὲ λόγον ἔχον.* cf. Trenelenb. de anima p. 148 et 526. [3] I, 13. p. 1102b: *φαίνεται δὴ καὶ ὸ ἄλογον διττόν.* 1103, 2: *διττόν ἔσται καὶ τὸ λόγον ἔχον.* cf. VI, 2. p. 138, 3 sqq. [4] I, 13, 1102b, 11 . . *τὸ θρεπτικὸν ἐατέον, ἐπειδὴ τῆς νθρωπίνης ἀρετῆς ἄμοιρον πέφυκεν.* [5] I, 13. p. 1102b, 14—21. L. I 1103, 3 sqq. II. 1 init. VI, 2 init. [7] II, 1, 1103, 24: *οὔτ' ἄρα ύσει οὔτε παρὰ φύσιν ἐγγίνονται αἱ ἀρεταί, ἀλλὰ πεφυκόσι μὲν ἡμῖν έξασθαι αὐτάς, τελειουμένοις δὲ διὰ τοῦ ἔθους.* cf. II, 4. [8] II, 4.). 1106, 9: *δυνατοὶ μέν ἐσμεν φύσει, ἀγαθοὶ δὲ ἢ κακοὶ οὐ γινόμεθα φύσει.* V, 1. p. 1129, 13: *δύναμις μὲν γὰρ (καὶ ἐπιστήμη) δοκεῖ τῶν ἐναντίων*

contemplamur, altera, qua *τὰ ἐνδεχόμενα ἄλλως ἔχειν* i. e. quae hoc vel illo modo evenire possunt, — quarum partium illam *ἐπιστημονικόν*, hanc *λογιστικὸν* Aristoteles vocat, — actiones vero in horum numero sint, hanc disputationem nihil aliud atque ad *λογιστικὸν*, quippe quod eas quae ad agendum pertinent virtutes rationales sive logicas comprehendat, spectare oportet,[1] quarum virtutum princeps et quasi quaedam complexio est prudentia (*φρόνησις*).[2] Praecipit igitur haec et generaliter virtutis mediocritatem et singularum virtutum actionumque,[3] ita ut nemo sit bonus sine prudentia, nemo prudens sine virtute morali.[4] Itaque virtutes et morales et rationales quum inter se concilientur habeantque vim mutuam sive reciprocam, virtutis integra est definitio: *ἕξις προαιρετικὴ ἐν μεσότητι οὖσα τῇ πρὸς ἡμᾶς ὡρισμένη λόγῳ καὶ ὡς ὁ φρόνιμος ὁρίσειεν.* (II, 6 init) Qua mediocritatis ratione constituta, ad quam singulae virtutes et actiones referri possunt vel illae ab Aristotele referuntur, ethica doctrinae nomen sibi meruit, quod rhetoricae (primus Aristoteles detraxit, ac praecipue in via, qua utraque ad moralium notionum definitiones pervenit, quantum distent, apparebit. Vidimus enim Aristotelem in ethicis omnium rerum agendarum *τέλος* spectantem, a beatitudine profectum, quam omnes homines suapte vi petant, ad virtutis notionem, quae apud omnes eadem valeat pergere. Neque in rhetoricis noster suam philosophandi rationem deponit, quoniam et ibi *τέλος* id est, a quo quaestio proficiscitur. Neque tamen hac ratione utraque inter se congruunt. Namque ethica ad omne humanum genus, quatenus commune quoddam habet, spectat, rhetorica ad hominum modo speciem quandam, instructam praejudicatis sententiis et opinionibus, dico eos qui audiunt: *καὶ τὸ τέλος πρὸς τοῦτον, λέγω δὲ τὸν ἀκροατήν.* (Rhet, I. 3 init.) Necesse autem est, eum qui audiat, aut disceptatorem sive de rebus futuris sive de rebus praeteritis esse, aut nihil aliud quam quendam quasi spectatorem de vi ac facultate dicentis judicantem. Itaque, quandoquidem Aristoteles de sola

---

[1] VI, 2, 1139, 5—8. [2] Cf. VI, 10 fin. VI, 11, 1143, 6 sqq. VI, 12 init. [3] VI, 5—7, 12, 13: *ἡ γὰρ (φρόνησις) ποιοῦσα ἄρχει καὶ ἐπιτάττει περὶ ἕκαστον.* vid. Zell. ad Eth. p. 240. [4] L. l. p. 1144, 36: *φανερὸν ὅτι ἀδύνατον φρόνιμον εἶναι μὴ ὄντα ἀγαθόν.* VI, 2, 1139, 34: *εὐπραξία καὶ τὸ ἐναντίον ἐν πράξει ἄνευ διανοίας καὶ ἤθους οὐκ ἔστιν.* Cf. Trendelenb. Historische Beiträge II, p. 384 sqq.

publica vita cogitat, de rebus futuris eum judicare qui in concionem venerit (ἐκκλησιαστής), de rebus praeteritis judicem contendit. Et cum his tribus auditorum generibus consentanea sunt tria eloquentiae genera, deliberativum (συμβουλευτικόν), judiciale (δικανικόν), demonstrativum (ἐπιδεικτικόν). Demonstrativum est, ut Ciceronis verbis utar, quod tribuitur in alicujus certae personae laudem aut vituperationem. Deliberativum in disceptatione et consultatione civili, habet in se sententiae dictionem. Iudiciale est quod positum in judicio, habet in se accusationem et defensionem, aut petitionem et recusationem. (De invent. I, 5) Oratoris enim deliberativi est, causam de qua agitur aut utilem aut perniciosam esse ostendere, judicialis aut injustam aut n o n injustam, [1] demonstrativi aut honestam aut turpem. Sic alii dicendi generi alius finis est, quumque tria sint genera totidem sunt fines; atqui ad suum quisque finem alios quoque ambos tamquam adminicula adjicit. [2]

Sed priusquam singulas rhetoricae definitiones cum ethicis comparemus, quomodo ethicus philosophus, qui omnibus hominibus quo pacto sit agendum praecipit, et artis rhetoricae scriptor, qui oratorem quomodo sit in concionibus dicendum docet, sese habeant, nobis illustrandum esse censemus. Quamquam igitur ethica non est doctrina contemplativa sive theoretica, sed et ad cognoscendi et ad agendi vim ac rationem refertur, ethicus tamen philosophus in munere suo fungendo, nulla habita personae ratione, de re sola cogitat neque alium sequitur ducem nisi animum humanum ejusque operationes, easque non ut apud singulos homines aut speciem aliquam sed apud omne humanum genus apparent et valent. Nulla civium suorum opinionum, nulla aetatis suae habita ratione, omni auctoritate externa postposita, unius humanae naturae quasi vestigia persequutus id agit, ut ad principia perveniat, quae hominum natura continentur, et objective disputet de sua causa: quae ut agnoscatur ne conatur quidem ipse se ex suis ipsius doctrinis viventem facere, quamvis non nullius momenti sit doctrinarum et actionum consensio. (Cf. Eth. Nic. X, 1 p. 1172, 34 sqq.) At ethicos saepe a sua morum doctrina alienam inire vivendi rationem quum

---

[1] *Cf. Rhet. I, 10. p. 1368, 30—33.* — Cf. infr. p. 60. [2] Rhet. I, 3. *p. 1358, 36—b 29.*

de aliis memoriae proditum est, tum de Eudoxo, quem quamvis in voluptate summum bonum posuerit, ipse Aristoteles, immodica tamen quadam fuisse temperantia, collaudat.[1] Atque probo quidem oratori — neque in hac comparatione de alio cogitare licet — causa sola cordi est, quae vero ut bene prospereque eveniat, ipsius oratoris maximo opere mores integri atque indoles spectata necesse est appareant, quae, ut rei fides afferatur, vel gravissimi momenti esse contra alios artium scriptores Aristoteles jure contendit.[2] Itaque quum orator et subjective, ut ita dicam, res spectet et, quoniam e doctrinae rationibus et praeceptis non loquitur, quod per se verum est referre nequeat,[3] sed, ne in doctrina versans frustra agat, intelligentiam captumque audientium sequatur, etiam ab eloquentiae praeceptore vulgatas modo opiniones doceri oportet.[4] Quo discrimine cognito haud scio an vere dici possit, unam modo ethicam posse veram esse, quippe cujus principia, siquidem eam cum Aristotele virtutum neque cum Kantio officiorum doctrinam intelligas, vera humani animi cognitione contineantur. Sed quod rhetorica complectitur argumentum ethicum tam incertum tam vagum tam commutabile est, quam eorum qui audiunt tum hae tum illae de moribus opiniones valent. Quare oratori, qui eandem rem tractat, aliis saepe utendum est, verbi gratia, apud Athenienses, aliis apud Lacedaemonios adminiculis atque instrumentis propter morum et naturae discrepantiam. (Cf. Rhet. I, 9. p. 1367, 29 — b, 8 sqq.) Eadem igitur est ratio rhetorices et ethices, quae inter multitudinis de rebus publicis opiniones et ipsam politicam doctrinam intercedit. Est enim oratoris, qui de causis publicis agit, cognitam ac perceptam habere politicam disciplinam, quam Aristoteles iterum atque iterum describit. (Cf. Rhet. I, 4. p. 1359 b, 16 sqq. I, 8 fin.) Namque rhetorica nihil aliud quam quae percrebruerunt de illis

[1] Eth. X, 2. 1172 b, 15. [2] Rhet. I, 2. p. 1356, 10: *οὐ γὰρ ὥσπερ ἔνιοι τῶν τεχνολογούντων τιθέασιν ἐν τῇ τέχνῃ καὶ τὴν ἐπιείκειαν τοῦ λέγοντος ὡς οὐδὲν συμβαλλομένην πρὸς τὸ πιθανόν, ἀλλὰ σχεδὸν ὡς εἰπεῖν κυριωτάτην ἔχει πίστιν τὸ ἦθος.* [3] Eth. I, 1. p. 1094 b, 25: *παραπλήσιον γὰρ φαίνεται μαθηματικοῦ τε πιθανολογοῦντος ἀποδέχεσθαι καὶ ῥητορικὸν ἀποδείξεις ἀπαιτεῖν·* [4] Rhet. I, 1, 1355, 26: *διδασκαλίας γάρ ἐστιν ὁ κατὰ τὴν ἐπιστήμην λόγος· τοῦτο δὲ ἀδύνατον, ἀλλ' ἀνάγκη διὰ τῶν κοινῶν ποιεῖσθαι τὰς πίστεις καὶ τοὺς λόγους, ὥσπερ καὶ ἐν τοῖς τοπικοῖς λέγομεν περὶ τῆς πρὸς τοὺς πολλοὺς ἐντεύξεως.* Cf. 1. 1. 24 sq.

opiniones docere potest. Itaque quemadmodum aliae sunt in ethicis, aliae in rhetoricis notionum moralium definitiones, sic alia exstat in politicis ac ethicis (VIII, 12), alia in rhetoricis civitatum divisio (I, 8), quam quidem vulgarem atque usitatam fuisse ipsa Aristotelis politica tradunt. (IV, 7.) Neque sine acerbitate in sophistas, ut ita dicam, grandiloquos philosophus noster invehitur, qui quidem civilem prudentiam vel permixtam cum oratoris arte vel postpositam censeant neque quidquam, quamvis omnia sese arte dicendi efficere posse glorientur, aut ad cognoscendas aut ad bene administrandas res publicas praestent.[1] Itaque quod immutabile est et constans in rhetorica, non est ipsum argumentum ejusque explicatio, quae subjectivis, quae vocantur, opinionibus nitatur, sed est argumentandi forma, quae in immobilibus ac firmis humanae mentis legibus ac normis posita est. Unde proficiscitur logica, cujus auctor idem est Aristoteles, ut post illum neque progredi neque regredi potuisse logicen Kantius laudet.[2] Quare Aristoteles, quod artis nomine significari possit, solam argumentationem rhetoricae propriam esse,[3] quatenus argumentandi doctrinam i. e. analyticam ad res adhibeat, quae ad vitam ac agendi rationem pertineant,[4] contendit, ipsamque narrationem et perorationem ab arte excludendam fuisse censet,[5] nisi pravo aetatis judicio ipsum dicendi genus tanta auctoritate fuisset; etenim de ipsis rebus certandum esse.[6] Haec igitur argumentatio — repetere liceat, ne quis male intelligat — neque in doctrinae vel politicae vel ethicae vel aliae cujusdam quaestionbus neque in notionum investigatione inventioneque versatur, sed iis quae omnibus exstant opinionibus utitur. Nam quum, exempli gratia, ethicus quid et quale sit justum quid injustum quaerat, ut aut hoc aut illud de actione aliqua dicere possit, oratoris non est nisi ut demonstret, quomo-

---

[1] Eth. X, 10, 1180b, 35—1181, 1—17. Rhet. I, 2. p. 1356, 27 sqq. [2] Kritik der reinen Vernunft. Vorrede zur II. Aufl. [3] Rhet. I, 1. 1354. 13: αἱ γὰρ πίστεις ἔντεχνόν ἐστι μόνον. [4] I, 4. 1359b, 10. [5] I, 1, 1354 b, 16: φανερὸν ὅτι τὰ ἔξω τοῦ πράγματος τεχνολογοῦσιν ὅσοι τἆλλα διορίζουσιν, οἷον τί δεῖ τὸ προοίμιον ἢ τὴν διήγησιν ἔχειν καὶ τῶν ἄλλων ἕκαστον μορίων. [6] Rhet. III, 1. p. 1404, 5: δίκαιον γὰρ αὐτοῖς ἀγωνίζεσθαι τοῖς πράγμασιν, ὥστε τἆλλα ἔξω τοῦ ἀποδεῖξαι περίεργά ἐστιν. ἀλλ' ὅμως μέγα δύναται, καθάπερ εἴρηται, διὰ τὴν τοῦ ἀκροατοῦ μοχθηρίαν.

do audientium de justo aut injusto opiniones ad causam quam agit accomodari possint. Itaque ut omnes aliae artes et doctrinae, ethica quoque non *διδασκαλικὴ* modo est sed etiam *πειστική*,[1] quum e necessario (*ἐξ ἀνάγκης*), nimirum ex humanae animae natura profecta ad principia perveniat, quae, quamvis per epagogen neque per syllogismum inventa, plurimum tamen valent secundum eam auctoritatem ac vim, quam apud Aristotelem habet *ἡ ἐμπειρία*, quae *δοκεῖ σχεδὸν ἐπιστήμῃ καὶ τέχνῃ ὅμοιον εἶναι . . . ἀποβαίνει δ' ἐπιστήμη καὶ τέχνη διὰ τῆς ἐμπειρίας τοῖς ἀνθρώποις*. (Metaphys. I, 1. p. 981. (1 sqq. Bkk.) Quae ethica, etiamsi interdum in *ἐνδόξοις* probatis modo ac confirmatis acquiescere cogitur,[2] principium tamen necessraium habet, quae cognitum habeat *τὸ διότι*.[3] Rhetorica autem neque *διδασκαλικὴ* est, quoniam, quatenus ars est et forma, nihil sui proprium habet nisi locos communes, per se nullo in genere hominem quemquam reddentes prudentiorem,[4] neque *τὸ πεῖσαι ἔργον αὐτῆς*, sed silvam tantum rerum sententiarumque persuasibilium comparare oratori,[5] qui quidem pro sua parte auditoribus persuadere studet.[6] Neque rhetorica persuadere potest, quod fere nunquam *ἐξ ἀνάγκης*, sed plerumque *ἐξ εἰκότων* et

---

[1] Cf. Rhet. I, 2, init. p. 1355 b, 28 sqq. [2] Eth. VII, 1. fin.: *ἐὰν λύηταί τε τὰ δυσχερῆ καὶ καταλείπηται τὰ ἔνδοξα* (scil. *περὶ ἀκρασίας καὶ μαλακίας καὶ τρυφῆς καὶ περὶ ἐγκρατείας καὶ καρτερίας*) *δεδειγμένον ἂν εἴη ἱκανῶς*. Ritter. „Geschichte der Philosophie" III, totam Aristotelis disputationem perperam sane incertam esse ac fluctuantem existimat (vid. p. 294 et 319) idemque hunc locum latius patere arbitratur (cf. p. 69) quam noster voluit, quasi ubique in ipsis *ἐνδόξοις* confirmandis acquiescere vellet. Atqui ineunte disputatione et *ἔνδοξα* refellit (I, 3) et hunc locum ad continentiam, incontinentiam, similes tractandas pertinere aperte ait Aristoteles: *τὰ πλεῖστα καὶ ἔνδοξα περὶ ταῦτα τὰ πάθη*. [3] Cf. Eth. I, 2 fin. [4] Cf. Rhet. I, 2. p. 1358, 21 sq. [5] Ibid. I, 1. p. 1355 b, 10: . . . *οὐ τὸ πεῖσαι ἔργον αὐτῆς, ἀλλὰ τὸ ἰδεῖν τὰ ὑπάρχοντα πιθανὰ περὶ ἕκαστον, καθάπερ καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις τέχναις*. [6] Hoc quidem esse oratoris propositum Aristoteles non negasse videtur. Sed audiamus Spengel. in Abhandl. etc. VI, p. 459: „Die alten (Redner) wollten überreden, d. h. durch Rede den Zuhörer zu dem zwingen, was sie beabsichtigten." Adde ejus not. „Selbst Aristoteles Eth. Nic. III, 5. p. 1112 b, 11: *βουλευόμεθα δ' οὐ περὶ τῶν τελῶν ἀλλὰ περὶ τῶν πρὸς τὰ τέλη. οὔτε γὰρ ἰατρὸς βουλεύεται εἰ ὑγιάσει οὔτε ῥήτωρ εἰ πείσει*. Anders in der Rhetorik 1, 1. 1355 b, 10—14, wo er ebenfalls beide Doctrinen verbindet." Quodsi igitur Spengel. hic Aristotelem illis veteribus contradicere putat,

σημείων rationes sensusque concludit,[1] quippe quae neque ex principiis proficiscatur neque ad principia perveniat.[2] Quam ob rem ipsius non velut doctrinarum argumenta ἀποδείξεις dicuntur sed πίστεις, quia in opinionibus posita sunt. Illud vero εἰκὸς non est ἁπλῶς ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ γινόμενον, sed in iis tantum rebus apparet, quae aliter se habere possunt;[3] eae autem in arte rhetorica sunt περὶ ὧν βουλευόμεθα. Itaque etiam hac ipsius Aristotelis τοῦ εἰκότος definitione intelligi potest, cum nullo alio in genere agendi quam in rebus practicis rhetorem versari voluisse, id quod initio contendimus.

Jam vero discrimine quod est inter ethica et rhetorica ejusque causis ex universo explicatis, admirari non possis, quod Aristoteles in definienda **beatitudine** non id agit, ut in rhetorica de illa quasi de summo bono loquatur, sed de fine tantum quodam (σκοπός τις) omnibus quidem communi, quem ut assequantur aliae res appetuntur aliae effugiuntur, (I, 5. init.) dum in ethicis hic σκοπὸς pro certo describitur summum bonum: ἆρ' οὖν καὶ πρὸς τὸν βίον ἡ γνῶσις αὐτοῦ (τἀγαθοῦ) μεγάλην ἔχει ῥοπήν, καὶ καθάπερ τοξόται σκοπὸν ἔχοντες μᾶλλον ἂν τυγχάνοιμεν τοῦ δέοντος; (Eth. I. 1. p. 1094, 22 sqq.) Nam usque ad-

in verbo quidem non apparet, quoniam et ipse ubique de oratore utitur vocabulo πείθειν (I, 1. I, 8. II, 18 al.), sin autem sibi ipsi, fugit Spengel., Aristotelem in ethicis quidem Nicomacheis de oratoris et medici personis, in rhetoricis de artibus loqui. Aliud autem est artis, aliud ejus qui illam adhibet propositum. Artis enim rhetoricae nihil aliud est officium quam, ut diximus, copiam comparare rerum persuasibillum, e quibus orator aliis persuadere possit, ut artis medendi medicamenta, quibus medicus mederi possit, neque inconstanter hae diversa et de oratore et de arte dictione noster utitur, velut, ut ex multis pauca afferam, de arte: I. 2 init: θεωρεῖν πιθανόν. item l. l. 1355 b, 33; p. 1356, 20: ἐκ τῶν περὶ ἕκαστα πιθανῶν. de rhetore: I, 1. 1355, 29: ἔτι δὲ τἀναντία δεῖ δύνασθαι πείθειν, I, 8, init: κυριώτατον ἁπάντων πρὸς τὸ δύνασθαι πείθειν. II, 18. 1391, 12: ὃν γὰρ δεῖ πεῖσαι οὗτός ἐστιν ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν κριτής. — Inde fortasse Quintiliani error: „quidam recesserunt ab eventu, sicut Aristoteles dicit, rhetorice est vis inveniendi omnia in oratione persuasibilia," verum non artis sed ejus qui illam profitetur es spectare ad eventum.

[1] Rhet. I, 2. p. 1357, 30 sqq. [2] L. l. 1358, 25 sq. [3] Ibid. 1357, 34: τὸ μὲν γὰρ εἰκός ἐστιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ γινόμενον, οὐχ ἁπλῶς δὲ καθάπερ ὁρίζονταί τινες, ἀλλὰ τὰ περὶ τὰ ἐνδεχόμενα ἄλλως ἔχειν. Addo 1357, 4: βουλευόμεθα δὲ περὶ τῶν φαινομένων ἐνδέχεσθαι ἀμφοτέρως ἔχειν

huc nondum ne unius quidem generis oratori opus erat boni notionem cognoscere, quae postea oratori deliberanti, cujus *σκοπὸς* est *τὸ συμφέρον* adminiculum quasi quoddam et instrumentum ad id quod intendit consequendum affertur. Nam quum homines non consilientur *περὶ τοῦ τέλους* sed *περὶ τῶν πρὸς τὰ τέλη*, omne autem *συμφέρον* bonum sit, primum quid sit bonum declaratur[1], tum beatitudinem esse ejusmodi bonum.[2] Verumtamen in rhetoricis summum bonum non apparet, quum in ethicis quidem omnia reliqua beatitudinis adipiscendae causa expetenda esse censeantur, (*τἆλλα δὲ διὰ τοῦτον* I. 1, 1094, 12)[3] in rhetoricis autem praeter alias in ethica quoque gravissimas causas propterea bonum quoddam ducatur, quod *ἕνεκα αὐτοῦ πολλὰ αἱρούμεθα*. (I, 6, 1362b, 11). Quare etiam bona esse videntur, quae non beatitudinis causa quaerantur. Neque tamen satis est oratorem quae et qualis sit beatitudo scire, sed etiam, quod vel rei caput est, ejus partes animo tenere. (I. 5 init: *ἡ τ' εὐδαιμονία καὶ τα μόρια αὐτῆς*). Namque abstracta beatitudinis notione non magis orator propsere uti potest quam magnitudinis et parvitatis notionibus. Utque ille id tantum agit, ut earum comparationes tamquam relative ad causam suam adhibeat,[4] sic singulae partes solae beatitudinis multi momenti sunt tamquam *τὰ πρὸς τὸ τέλος*, de quibus solis homines deliberare jam jamque diximus. Itaque Aristoteles non modo *παραδείγματος ἕνεκα* et *ὡς ἁπλῶς* i. e. ex vulgari opinione quae et qualis sit beatitudo dicturum sese esse profitetur, sed tantum abest ab hujus ipsius definitionum explicatione ut de solis partibus disserat. Ipsa vero haec sententia, quae in voce *μορίων* (*τῆς εὐδαιμονίας*) inest, quamquam in ethicis semel legitur (V. 3. 1129b, 18), plane tamen contraria est ac diversa, siquidem notionem spectamus, ei beatitudinis quam ethice habet naturae ac proprietati. Neque enim Aristoteles e singulis variisque partibus compositam, quasi quandam bonorum summam, censet beatitudinem, sed simplicem esse, rem individuam inseparabilemque,[5] cujus vis ac potestas bono quoquam accedendo augeri non possit, quia sit *τέλειον*. Etiamsi exter-

---

[1] I, 6. p. 1362, 18 sqq. [2] L. l. 1362b, 10. [3] Cf. Eth. X, 6. 1176b, 30 sq. [4] Cf. Rhet. II, 19. p. 1393, 8—18. [5] Sic cum summa hominum doctissimorum auctoritate hunece locum interpretamur. (Cf.

norum bonorum non indigere nequit beatitudo, tamen quoniam ita *ψυχῆς ἐνέργεια* sit ut ipsa virtutis possessio efficiat, ut beati simus,[1] e sua ipsius qualitate circumscripta est suis ipsius terminis neque e singulis partibus composita.[2] Praeter hanc duplicem quam exposuimus inter ethica et rhetorica universam beatitudinis differentiam, tertium intercedit discrimen eo quod in rethoricis illius beatitudinis memoriam desideramus, quam Aristoteles in contemplatione ponit ideoque ex hac ipsius operandi ratione contemplativam vocat perfectissimamque esse arbitratur. (Eth. X. 7. 8.).[3] Atque id eo magis mireris, quod, quamquam ad certam ipsius ethices normam agendi rationem vitamque quam vocant practicam ab hominibus dirigi decet, eademque ratione et ipsa ethica ad agendi rationem spectat, beatitudini tamen contemplativae locum concedit. Quid igitur est, cur rhetorica non eodem modo exigat, ut in se quoque illa ipsa beatitudo insit? Sed in rhetorica quod inest genus practicum ejusmodi est, ut non spectetur nisi homines cum hominibus vivunt, agunt, disserunt: itaque ex his actionibus, quae ad solam speciem referendae sunt et ex iis, quae singuli homines singulis his actionibus consequenda esse existimant, beatitudo definienda est. In ethicis vero non sat est quae et quales sint res inquirere, quas homo ratione extrinsecus suspensa gerere solet, sed de hominis ipsa natura et inge-

---

Victor. Comment. in libr. X. de moribus ad Nicomach. p. 29 sq. — Giphan. p. 50 et 775. — Zell. ad Eth. p. 35. — Michel. ad Eth. p. 58. — Ritter. Gesch. etc. III, p. 318. — Zeller. „Philosophie d. Griechen" II, 2. p. 471. not. 1.) I, 5. 1097b, 16: *ἔτι δὲ πάντων αἱρετωτάτην μὴ συναριθμουμένην, συναριθμουμένην δὲ δῆλον ὡς αἱρετωτέραν μετὰ τοῦ ἐλαχίστου τῶν ἀγαθῶν. ὑπεροχὴ γὰρ ἀγαθῶν γίνεται τὸ προστιθέμενον, ἀγαθῶν δὲ τὸ μεῖζον αἱρετώτερον ἀεί.* Ceterum praeterea quae illi docti homines afferunt hoc ipso loco beatitudinis simplicitas intelligi posse videtur quum disputandi hunc finem faciat Aristoteles: *τέλειον δή τι φαίνεται καὶ αὔταρκες ἡ εὐδαιμονία τῶν πρακτῶν οὖσα τέλος*, ergo quod *τέλειον* est *συναριθμούμενον* esse nequit. Brandisius vero (Gesch. d. Philosophie II, 2 p. 1344) hujus loci ambiguitatem auxit vernacule dicens: „und durch jedes ihr hinzukommendes, wenn auch noch so kleines Gut anwachsende (obgleich des Anwachses nicht bedürftig)," verumtamen utrum ea ratione beatitudinis vis augeatur et optabilior reddatur necne, id multum refert. Sed vid. quod hoc in genere idem scripsit Philol. IV. p. 28.

[1] X, 9. 1179, 8: *ἔσται γὰρ ὁ βίος εὐδαίμων τοῦ κατὰ τὴν ἀρετὴν ἐνεργοῦντος.* [2] *Cf. Bies. Philos. d.* Aristotel. II, 266 sq. [3] Cf. Ed. *Müller: „Geschichte der Theorie der Kunst."* II. p. 38 sqq.

nio ita quaerendum est, ut quae res ejus per se nulla aliorum societate nulloque commercio alieno intercedente propriae sint, intelligatur. Itaque post illas exteriores ad interiores quoque in semet ipsis absconditas et quasi sese contemplantes actiones spectare oportet: in his posita est vita ratione utens congruensque cum ratione.[1] Eo enim differunt et rhetorices et ethices rationes practicae, quod illius tantummodo ad alios et res externas diriguntur, *ἀλλὰ τὸν πρακτικὸν οὐκ ἀναγκαῖον εἶναι πρὸς ἑτέρους, καθάπερ οἴονταί τινες, οὐδὲ τὰς διανοίας εἶναι μόνας ταύτας πρακτικὰς τὰς τῶν ἀποβαινόντων χάριν γιγνομένας ἐκ τοῦ πράττειν, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον τὰς αὐτοτελεῖς καὶ τὰς αὑτῶν ἕνεκεν θεωρίας καὶ διανοήσεις,*[2] et ita ethica se habet. Quo vero constituto tantum abest ut a proposito sese Aristoteles deflectat, ut, praeterquam quod utrumque ethicae beatitudinis genus ita in animo est positum ut alterum quoque vim teneat intestinam animique ac naturae potestatem, ineunte disputatione infra sese de *βίῳ θεωρητικῷ* disputaturum esse promittat. (Eth. I, 3. p. 1096, 4 sq.) Itaque quum ethicorum initio ratio habeatur hominis, quatenus est *πολιτικὸν ζῶον* cernaturque in externis actionibus moralis virtus, beatitudo, *τῶν πρακτῶν οὖσα τέλος* (I, 5. fin.), ad virtutem dirigenda est.[3] Sed quemadmodum ultima beatitudinis *πολιτικῆς* (Cf. X, 7. 1177 b, 15) sive *ἠθικῆς* (Cf. X. 8, 1178, 25) ratio in quiete atque otio est, — negotia enim suscipimus ut otiosi simus, veluti bellum non ipsius belli causa gerimus, sed ut pace fruamur, — sic singulis hominibus beatitudo est in otii cujusdam conditione posita,[4] non in hebeti quadam desidia sed in animi quadam operatione, rationi congrua, cujus digna quae afferatur Mureti elegantissima descriptio:[5].. „sapiens, quum a turba secessit, quum ab arbitris et ab interpellatoribus liber alto ac pingui otio frui videtur, tum maxime humana divinaque omnia mente ac cogitatione percurrit, et praeclaris seque dignis occupationibus involutus ea semper meditatur et tractat, quae non uni aut alteri, sed omnibus, neque iis modo, qui nunc

---

[1] Cf. X, 7 — fin: *καὶ τῷ ἀνθρώπῳ δὴ ὁ κατὰ τὸν νοῦν βίος εἴπερ τοῦτο μάλιστα ἄνθρωπος. οὗτος ἄρα καὶ εὐδαιμονέστατος.* [2] Polit. VII, 3. p. 1325 b, 16—21. [3] X, 8. 1178 b, 5: *ᾗ δ' ἄνθρωπός ἐστι καὶ πλείοσι συζῇ, αἱρεῖται τὰ κατ' ἀρετὴν πράττειν· δεήσεται οὖν τῶν τοιούτων πρὸς τὸ ἀνθρωπεύεσθαι.* [4] X, 7. 1177 b, 4. [5] Opp. III. Schol. in Cic. 822. ed. Rhunken.

sunt, sed etiam posteris prosint. Neque vero tunc solus est, qui omnis aevi optimos ac sapientissimos quosque intuens et aliorum facta dictaque in memoriam revocans, aliorum libros pervolutans, non minus eorum virtute ac saptentia fruitur, quam si vivorum ac spirantium sermonibus interesset. Non igitur magnificentius quam verius dici potest, tales viros nunquam minus otiosos esse, quam quum otiosi, nunquam minus solos, quam quum soli videntur." Hic igitur homini quod inest divinum quoddam spectatur, quo non minus praeter cetera omnia animalia, quam agendi facultate praeter beluas excellit. Quam ob rem homo, quum mens divini sit particeps, qua ex tot animantium generibus naturisque solus uti potest, non in humanas tantum sed etiam, quoad ejus fieri potest, in divinas res et mente et animo insistat vivatque ex ea optima sua parte necesse est. (X, 7. 1177 b, 30—34). Quae *θεωρίας* continuatio deorum est *μακαριότης*, quibus tota vita beata est; hominum autem quo quisque aptior est ad similem deorum vitam degendam resque similes deorum gerendas, eo magis beatus existimandus est, quare beate nunquam beluae vivere possunt quod *θεωρίας* participes non sunt. (X, 8. 1178 b, 24, sqq.). Et sane quidem ejusmodi homini externa bona opus sunt, sane igitur corporis et victus et alius vitae cultus indiget, ut contemplationi totus se dedere possit, quamvis rebus maxime necessariis iisque paucis contentus sit,[1] cujus quidem in ipsa contemplatione est *αὐτάρκεια* posita.[2] Sed, ut unde profecti sumus eo redeamus, rhetoricis, ubi de homine in rebus practicis sive publicis maximo opere versato agitur, tribui beatitudo illa *θεωρητική* non potuit, quoniam definitiones in rhetoricis non deducuntur sed ex vulgarium opinionum copia repetuntur. Talis vero beatitudo abhorret a communi judicio popularique sensu, quem una cum oratoris ad illum accomodato consilio ita servat Aristoteles, ut ne mentionem quidem faciat beatitudinis in anima collocatae. Quodsi vero in rhetoricis nihil aliud ac *τὰ ἔνδοξα* nobis occurrunt, ea tamen non minime quidem ethicorum disputationes necessitudine quadam attingere inveniemus. Namque Aristo-

[1] X, 9. p. 1178 b, 33—1179, 6. [2] X, 7. 1177, 27: *ἥ τε λεγομένη αὐτάρκεια περὶ τὴν θεωρητικὴν μάλιστ' ἂν εἴη . . v. 32: ὁ δὲ σοφὸς καὶ καθ' αὑτὸν ὢν δύναται θεωρεῖν.*

les quum is sit, ut homines ita a natura procreatos esse putet, t verum et intelligant et plerumque reperiant,[1] in hac re non nodo suae artis oratoriae positam esse moralem autoritatem, ed omnem suam philosophandi rationem proficisci ab ea contendit. Nam quum *τὰ ἔνδοξα* aliquid veri semqer habere existimet, penitus illis deliberatis enucleatisque ad suas philosophandi ationes progreditur, quarum cum illis aut consensiones aut dissenliones sibi aut veri aut falsi notae sunt et signa, velut in ethicis uoque Nicomacheis (I, 8 et 9.). Atque de beatitudine quae traditae c divulgatae sunt opiniones, hic illic vel etiam plerumque recte entire aperte ait Aristoteles. (Eth. I, 8. p. 1098 b, 28 sq.) In uibus tamen agnoscendis comprobandisque non eo rem perduit, ut bona fide omnes in rhetoricis enumeret non exploratas, ed libentissime sane eas abesse videmus, quas alibi, quum a ero plane distent, rejiciendas esse Aristoteles censuit. Itaque *ὐτυχία* in rhetoricis non nisi pars est beatitudinis (I, 5. 1360 b 3), quum ethica, idem esse ac beatitudinem quosdam statuisse rosperam fortunam, tradant. (I, 9. fin.)[2] Quae sententia reellitur, quod ipsa nimia fortuna impedire potest, quominus betitudinem consequaris neque jure vocari *εὐτυχία*.[3] Maxime gitur cum ethicorum institutionibus congruunt duae illae quas rimas legimus in rhetoricis beatitudinis definitiones: *εὐπραξία ετ' ἀρετῆς* et *αὐτάρκεια ζωῆς*, quae eadem de causa ipsae iner se contingunt. Nam et *αὐτάρκεια* continet perfectionis, *τοῦ ελείου* et *εὖ* notionem: *τὸ γὰρ τέλειον ἀγαθὸν αὔταρκες εἶναι οκεῖ* (Eth. I, 5 p. 1097 b, 8) et ineunte disputatione omnes lem esse *εὖ ζῆν* et *εὖ πράττειν* confiteri Aristoteles ait (Ibid. , 2, 1095, 19) iteratque (I, 8 fin.). Prima quidem definitio *εὐραξία μετ' ἀρετῆς* et illud quod ethica tradunt *ἔνδοξον*, ex uo in virtute sita est beatitudo (I, 9 init.) inter se non discrepant, nisi forte in illa pleonasmum inesse putas. Concludit nim in ethicis Aristoteles virtute et *πράττειν* et *εὖ πράττειν*

[1] Rhet. I, 1. 1355, 15 . . *οἱ ἄνθρωποι πρὸς τὸ ἀληθὲς πεφύκασιν ανῶς καὶ τὰ πλείω τυγχάνουσι τῆς ἀληθείας· διὸ πρὸς τὰ ἔνδοξα στοχαικῶς ἔχειν τοῦ ὁμοίως ἔχοντος καὶ πρὸς τὴν ἀλήθειάν ἐστιν.* [2] Cf. en. Mem. III, 9. §. 14. [3] Eth. VII, 14. p. 1153 b, 21: *διὰ δὲ τὸ προςισθαι τῆς τύχης δοκεῖ τισι ταὐτὸν εἶναι ἡ εὐτυχία τῇ εὐδαιμονίᾳ, οὐκ οὖ, ἐπεὶ καὶ αὐτὴ ὑπερβάλλουσα ἐμπόδιός ἐστιν καὶ ἴσως οὐκέτι εὐτυχίαν ιλεῖν δίκαιον· πρὸς γὰρ τὴν εὐδαιμονίαν ὁ ὅρος αὐτῆς.*

comprehendi, quum non in possessione sed in usu, non in habitu sed in operatione virtutis vis sit atque auctoritas. Namque etiam otioso homini virtus esse potest, velut dormienti, qui neque ullum bonum efficiat, neque ob hanc ipsam causam beatus vere dicitur (I, 9. 1098b, 31—1099, 2). Quin etiam nihil differre inter eorum qui re vera sint beati dimidium vitae et infelicium (*ἀθλίων*) hominum traditur, quia illi aeque atque hi somno carere non possint; quae quidem sit animi desidia (I, 13, 1102b 6 sqq.). Ergo vir vere virtute praeditus ac probus agat idemque bene agat necesse est (I, 9. 1099, 3: *πράξει γὰρ ἐξ ἀνάγκης καὶ εὖ πράξει*). Qua cum beatitudinis opinione suam ipsius notionem concinere Aristoteles merito contendere potuit (Ibid. 1098b, 30), et de industria illi parem definitionem in rhetorices initio videtur posuisse. Sed qua ratione in ethica satis non erat virtutem esse summam beatitudinis demonstare, sed ex illa animi operationem, eadem in rhetorica, ubi, ut jam dictum est, hujus internae beatitudinis naturae non locus erat, illius munere fungatur *εὐπραξία* oportebat. Qua haud scio an majoris sit momenti ad ethicen comparandam cum rhetorica altera definitio, *αὐτάρκεια ζωῆς*, quae quidem *αὐτάρκεια* maximum ponderis habeat in beatitudine et civili et contemplativa explicanda. (Eth. I, 5. X 7.) Atque consilium Aristotelis in hac quoque re ante omnium oculos positum videtur, quod enumeratis jam beatitudinis partibus, qui his omnibus est imbutus, eum bene res gesturum aut aliud ejusmodi generis non contendit, sed fore *αὐταρκέστατον* (Rhet. I, 5. 1360b, 24). Neque enim *αὐτάρκειαν* Aristoteles in vita solitaria ponit, quae hominis naturae consentanea non sit, quandoquidem homo a natura procreatus est ad civilem societatem, sed in aliorum cum aliis commercio collocatam collaudat ac comprobat atque in mutua inter parentes, liberos, propinquos, amicos, cives consuetudine (Eth. I, 5. 1097b, 8 sqq. IX, 9). Neque enim praeter virtutes, quas quamquam omnium sententiis primum locum obtinere constat, alia modo aliqua, sed omnia illa bona quae tribus bonorum generibus continentur, et corporis et animi et quae extra sunt bona (*τὰ ἐκτός*), qua de re et ab ethica et ab *rhetorica docemur*, (Eth. I, 8. 1098b, 12 sqq. *Rhet. I, 5. 1360b, 25. Cf. Polit. VII, 1 1323*, 25 sqq.), non requirenda *esse censet. Itaque dici potest*, quae in rhetorice sint beatitudinis

partes in ethice *αὐταρκείας* esse momenta. Etenim ethica non modo ad beatitudinem comparandam et fruendam postulat quasi quaedam instrumenta ad bene beateque vivendum amicos, divitias, auctoriatem in republica administranda, (I, 5) quas res omnes rhetorice beatitudinis partes esse confirmat, siquidem cum illius *δυνάμει πολιτικῇ* conferamus hujus *δόξαν* et *τιμήν*, sed etiam parentes nobiles, probam prolem, bonos amicos, corporis formam venustam et ejusmodi alias res. (Ibid.) Solitarium enim virum vel ignobilem vel deformem vel liberis carentem non magis beatum esse dixeris quam cui turpes sunt aut liberi aut amici, aut boni morte erepti (I, 9. 1099 b, 3—6). Ejusmodi autem calamitates Priameiis non dissimiles beatitudini obstant. (Cf. I, 11. p. 1101, 7 sq.). Etiamsi plane errares, si beatitudinem casibus fortunisque metiri velles,[1] de quibus poëta:[2]

πολλοῖς ὁ δαίμων οὐ κατ' εὔνοιαν φέρων
μεγάλα δίδωσιν εὐτυχήματ' ἀλλ' ἵνα
τὰς συμφορὰς λάβωσιν ἐπιφανεστέρας,

quandoquidem in fortunae varietate et inconstantia unum eundemque hominem modo beatum modo infelicem, mutabili chamaeleonti similem et fundamento admodum fragili subnixum, dicere potes,[3] unde Solonis error, qui fortunam sequutus neminem ante obitum beatum vocari posse dixit[4] — tamen eorum quoque bonorum quae dicuntur a fortuna tribui indiget vita humana, quamquam praecipua beatitudinis pars in honestis actionibus sita est earumque normis dirigitur.[5] Eum enim qui talem vitam degat parvae atque exiguae res adversae nihil commovent, in magnis gravibusque animi magnitudo, honestas excelsitasque elucet, quum, quoad ejus facere potest, honestis actionibus studeat, veluti peritissimus quisque imperator prout subsidia suppeditant rem quam optime gerit.[6] Ac rhetoricen quidem hoc for-

---

[1] Eth. I, 10. p. 1099 b, 24: *τὸ δὲ μέγιστον καὶ κάλλιστον* (scil. *εὐδαιμονίαν*) *ἐπιτρέψαι τύχῃ πλημμελὲς ἂν εἴη.* I. 11. p. 1100 b, 7 sqq. [2] Rhet. II, 23. p. 1399 b, 22. [3] I, 11. p. 1100 b, 4 sqq. — [4] Michel. ad. Eth. p. 81. [5] I, 11, 1100 b, 7: *ἢ τὸ μὲν ταῖς τύχαις ἐπακολουθεῖν οὐδαμῶς ὀρθόν . . . ἀλλὰ προσδεῖται τούτων ὁ ἀνθρώπινος βίος . . κύριαι δ' εἰσὶν αἱ κατ' ἀρετὴν ἐνέργειαι τῆς εὐδαιμονίας.* [6] L. l. 1100 b, 19—34. v. 35. *τὸν γὰρ ὡς ἀληθῶς ἀγαθὸν καὶ ἔμφρονα πάσας οἰόμεθα τὰς τύχας εὐσχημόνως φέρειν καὶ ἐκ τῶν ὑπαρχόντων ἀεὶ τὰ κάλλιστα πράττειν, καθάπερ* [illegible]

tunae momentum non praetermisisse consentaneum est: attamen quomodo aut illa aut qualibet beatitudinis parte subjective, ut ita dicam, afficiamur ostendere ejus non est, sed satisfactum esse putat et quis et qualis quaeque sit et qua ratione homines qui cujusque sunt participes alii ad alios sese habeant, omissa earum ad vitam beatam subjectiva vi ac potestate. Nam quum ethices sit docere, quomodo agendum sit, [1] rhetorice qua ratione homines agere soleant enarrat, neque, homines ipsa bonorum possessione, auctoritate et prospera fortuna ad turpiter agendum impelli, reticet, [2] quod plerique bonorum usui neque ratione neque virtute modum constituunt. Atqui neque sola virtus neque bonorum possessio, quantacunque est, diurna sed diuturna beatitudinem efficit; ut una hirundine ver nondum efficitur sic ne una quidem dies beatum aliquem reddit (Eth. I, 6 fin.). Vitae igitur spatio quodam perfecto atque constituto opus est ad beatitudinem (Ibid. 1098, 18), prima tamen ratione habita aetatis puberis, quum puer beatus esse nequeat, quoniam honeste agendi imperitus est. [3] Idem fere significat momentum εὐγηρίας, quam rhetorice beatitudinis partem constituit. Nemo enim illum beatum dixerit, qui, quamvis maxime fortunatus, in Priameias calamitates senex inciderit. (Eth. I. 10 fin.) Et beatum quidem neminem esse nisi qui stabilia et perpetua obtineat bona etiam rhetorice vult, quae non in possessione sed in usu et agendo illorum vim et dignitatem ponit, ut est in ejus beatitudinis extrema definitione: εὐθηνία κτημάτων καὶ σωμάτων μετὰ δυνάμεως φυλακτικῆς καὶ πρακτικῆς τούτων. Ceterum quum nihil aliud quam bona externa spectet, eam in ἐνδόξων numero postremum obtinere locum convenit. At prima quidem beatitudinis definitio virtutem aperte postulat, in altera virtus saltem conclusione efficitur, quum εὖ ζῆν idem sit ac εὖ πράττειν, quod inest in virtute ex eaque necessario provenit exoriturque, (Cf. sup. p. 27), tertia denique: ὁ βίος ὁ μετ' ἀσφαλείας ἥδιστος nequaquam idem est atque ὁ βίος ἀπολαυστικὸς quem vulgares plebejique homines

---

[1] II, 2 init: ἀναγκαῖόν ἐστι σκέψασθαι τὰ περὶ τὰς πράξεις πῶς πρακτέον αὐτάς. [2] Rhet. I, 12. II, 5. 1383. II, 15—17, quorum summa haec est: ὡς γὰρ ἐπὶ τὸ πολὺ ἀδικοῦσιν οἱ ἄνθρωποι ὅταν δύνωνται. II, 5 p. 1382 b, 9. [3] Eth. I, 10. 1100, 1: διὰ ταύτην δὲ τὴν αἰτίαν οὐδὲ παῖς εὐδαίμων ἐστίν· οὔπω γὰρ πρακτικὸς τῶν τοιούτων διὰ τὴν ἡλικίαν.

ventris ac libidinibus servientes sequuntur, servorumque modo et ritu pecudum vitam degunt. (Eth. I, 3 init). *Ἀσφάλεια* enim non modo ad personae ejusque bonorum incolumitatem sed etiam ad animi firmitatem pertinet [1] qua homo prohibetur, ne voluptates, quae naturae repugnare videantur, expetat. Hominum autem multitudo ea esse jucunda existimat, quae e sua ipsorum natura jucunda non sunt, unde fit, ut cum voluptate certet. [2] Voluptas vero ipsa tantum abest, ut ab Aristotele ex beatitudinis bonique natura expellatur, ut moralium ejus sententiarum convenientiam et quasi concentum, quem in Graecorum artibus tantopere admiramur, efficiat. Quare etiam, ut aliud omittam, Kantianam morum doctrinam, quae officium voluptatemque bellum inter se sine missione gerere docuit, praestat Aristoteles, qui quidem haud illo segnius solutiusve „categoricum, quem dicit, imperativum rationisque humanae libertatem plurimi faciat.“ [3] Sicuti Graecorum artes liberales ingeniorum virtutumque perfectionis speciem et formam invenerunt maximeque consummarunt, hominumque naturam duabus illis maxime rebus compositam esse rati, immortalem sibi gloriam pepererunt, ita Aristoteles rerum et ab animo et a corpore profectarum concentu consensuque comparato, eas quoque quae ad sensus magis pertinent ad honestatis nobilitatem ita erexit, ut voluptas ipsa humanarum virtutum, quod quidem ipse censet, documentum sit. Eadem enim ratione qua artifex gaudet opere perfecto, quippe quod bonum suum putet esse, (Eth. I, 6. init.) honestus quoque vir ac probus virtute decorisque actionibus laetatur, neque unquam bonus erit, nisi qui ex honestis actionibus gaudium ceperit. (Ibid. I, 9 p. 1099, 17—21). Itaque voluptas bonum est proprium vitae beatae, non adventicium neque foris petitum, cujus tamquam appendicis cujusdam egeat, [4] sed voluptatem in se

---

[1] „*Ἀσφάλεια* dicitur in philosophia morali de universa animi constantia.“ Schweigh. Cf. Slephan. thes. vol. I, 2 ed. Paris. p. 2309 [2] Eth. I, 9. p. 1099, 12: *τοῖς μὲν οὖν πολλοῖς τὰ ἡδεά μάχεται διὰ τὸ μὴ φύσει τοιαῦτ' εἶναι* . . [3] Sic vernacule quidem Brandis. „Uebersicht über das aristotelische Lehrgebäude.“ p. 144. — Trendelenb.: Herbart etc. p. 33: „Es liegt das von Kant durchgeführte Allgemeine in der von Aristoteles bezeichneten Herrschaft des Denkens; denn das Denken ist nur, insofern es des Allgemeinen theilhaft ist, Denken.“ [4] IX, 9. 1169 b, 26.

ipsa habet. (L. l. 15 sq.) Namque beatitudo honestis actionibus continetur in iisque inest, quibus per se nihil jucundius esse potest (Ibid. 14. sq.), quasque — ut Aristotelis ad alium locum adhibito exemplo utar — voluptas non sequitur, veluti e discendo exoritur scientia, sed cum quibus tam arcte necessarioque conjuncta est quam cum valetudine vita. (Rhet. I, 6. 1362, 31). Sunt autem qui voluptatem bonum esse negent. Atqui omnes vitam beatam esse jucundum quasi quoddam arbitrantur suoque jure beatitudinem cum voluptate connectunt.[1] Qui vero jucunda esse potest vita beata, si voluptas bonum non est?[2] Eadem deinde ratione, qua qui voluptatem bonum esse negat, Eudoxus, qui summum bonum esse voluit, errat. Atque hoc ita non esse jam ex eo colligitur quod genere est diversa et voluptates quaedam plane fugiendae sunt et, ut jam Plato ipsius Eudoxi argumentum refutat et advocat retorquetque adversus illum ipsum, voluptas quocunque bono addito optabilior fit, id quod summo bono repugnat. (Eth. X, 2. 1172b, 25—34)[3] Omnes vero philosophorum hac de re dubitationes et errores partim ex eo proveniunt, quod voluptatem esse motum et ortum neque unquam propter id ipsum perfectam et terminatam esse putant,[4] partim quod varia voluptatis genera non dijudicantes, omnem voluptatem cum dolore, quem illa sequatur, conjunctam esse contendunt,[5] partim denique quod ea quae voluptate eveniunt spectantes, hanc ipsam rejiciunt, quoniam sunt, quae hominibus perniciosae ac pestiferae esse possint. Sed his quidem contradici potest, etiam alia bona, veluti divitias hominibus nocere eosque perdere posse, vel castissimum hominum agendi genus, contemplationem valetudini interdum noxiam fieri.[6] Estque sane perquam recte Eudoxi argumentum quod omnibus inest animantibus, sive qui ratione utuntur sive qui carent, studium voluptatis. (X, 2.1172b, 35 sqq.) At dixerit quispiam, prudentem ac

---

[1] VII, 14. 1154b, 14. [2] L. l. 1154: εἰ μὴ ἡδονὴ ἀγαθὸν . . . οὐκ ἔσται ζῆν ἡδέως τὸν εὐδαίμονα. [3] Cf. Michel. ad. Eth. p, 385. — Giphan. p. 775. — Spongel. Abhandl. III, 528. [4] VII, 12. p. 1152b, 12—14. — X, 2. 1173, 29: τέλειόν τε τἀγαθὸν τιθέντες, τὰς δέ κινήσεις καὶ τὰς γενέσεις ἀτελεῖς, τὴν ἡδονὴν κίνησιν καὶ γένεσιν ἀποφαίνειν πειρῶνται. [5] L. l. 1173 b, 7: καὶ λέγουσι δὲ τὴν μὲν λύπην ἔνδειαν τοῦ κατὰ φύσιν εἶναι, τὴν δ' ἡδονὴν ἀναπλήρωσιν. [6] VII, 13. 1153, 17. sqq.



temperantem virum non ea petere quae jucunda sunt, sed quae dolore vacant: is tamen voluptatis generibus non distinctis ad corporis tantum voluptates id pertinere negligit, quarum immoderatio perniciei sit.[1] Ejusmodi enim voluptatibus dolor, quae quasi est inopia et indigentia, praegreditur; quae cupido si expletur efficit, ut dolor evanescat. Sed ne hoc quidem omnino esse verum dici potest. Namque si voluptas indigentiae expletio esset, id quod expletur i.e. corpus gaudere oportebat, quod non ita est: immo etiam postquam expletio facta est animus voluptate afficitur.[2] Estque autem castior, praeclarior, nulla ex indigentia orta voluptas, quae nullum propter id ipsum dolorem sequatur: ea enim, qua philosophus cogitando et contemplando, omnes humanas divinasque res pervestigando, artifex opere suo fabricando, virtute praeditus homo honestis actionibus edendis afficitur. Qui ejusmodi voluptatibus affecti sunt non magis praesentiebant dolorem quam qui ex odoratu, auditu, visu voluptates percipiunt (X, 2. 1173 b, 16—20). Praeterea autem nulla voluptas sive ortus sive motus est. Ortus sive partus propterea non est quod dolor ejus rei finis esset, cujus voluptas est ortus; atqui voluptates sunt, ut commemoravimus, ejusmodi quibus dolor non praegressus sit.[3] (Ibid. v. 4—7). In omni autem motu terminus a quo oriatur et terminus ad quem perveniat cernitur neque nisi singulis temporis punctis, neque ullo temporis momento ita ut genere quidem perfectum quoddam sit, ejusdemque propria est celeritas atque tarditas. At voluptas aut per longius aut per brevius tempus adfuisse potest atque aut celeriter

---

[1] VII, 13. 1153, 27: *τὸ δὲ τὸν σώφρονα φεύγειν καὶ τὸν φρόνιμον διώκειν τὸν ἄλυπον βίον* (c. 12. 1152 b, 14: *ἔτι ὁ φρόνιμος τὸ ἄλυπον διώκει οὐ τὸ ἡδύ*) . . . *τὴν τούτων ἀλυπίαν ὁ φρόνιμος, τὰς μετ' ἐπιθυμίας καὶ λύπης καὶ τὰς σωματικὰς* (*τοιαῦται γὰρ αὗται.* scil. *τῶν παιδίων καὶ θηρίων*) *καὶ τὰς τούτων ὑπερβολάς, καθ' ἃς ὁ ἀκόλαστος, ἀκόλαστος. διὸ ὁ σώφρων φεύγει ταύτας, ἐπεί εἰσιν ἡδοναὶ καὶ σώφρονος.* [2] X, 2, 1173 b, 7 sqq. v. 9: *εἰ δή ἐστι τοῦ κατὰ φύσιν ἀναπλήρωσις ἡ ἡδονή, ἐν ᾧ ἀναπλήρωσις τοῦτ' ἂν καὶ ἥδοιτο· τὸ σῶμα ἄρα· οὐ δοκεῖ δέ· οὐδ' ἔστιν ἄρα ἀναπλήρωσις ἡ ἡδονή, ἀλλὰ γινομένης μὲν ἀναπληρώσεως ἥδοιτ' ἄν τις καὶ τεμνόμενος* (*δεόμενος* conjec. Zeller. Philos. d. Griech. p. 477. not. 2, *κενούμενος* Spengel. Abhandl. etc. III, Anhang. p. 531. not.) *λυποῖτο.* Cf. Zell. ad Eth. p. 433. [3] Sic iste locus supplendus esse nobis videtur, siquidem ad Aristolelis sententiam aspirare possumus. Cf. et. h. p. not. 2.

aut tarde ad eam traduci possumus, sed ipsum gaudium i. e. operandi genus ex voluptate (*ἐνεργεῖν δὲ κατ' αὐτήν*) omni temporis puncto perfectum est neque ullo aut augeri aut imminui potest, veluti videndi actio semper perfecta et finita est. (Cf. X, 2. 1173, 31—b, 4. X. 3 init.) In voluptate autem terminus neque a quo oriatur neque ad quem perveniat animadverti potest, neque aliter ea se habet ac punctum et unitas, quae vocatur, quae neque oriuntur neque moventur, sed ipsa quasi *τέλος* sunt (X, 3 fin. VII, 13, 1153, 9 sqq.). Itaque pro sensibili motione rectius voluptatem dixeris operationem non impeditam. Qui illud definierunt errore ducti motionem et operationem idem esse putaverunt (VII, 13, 1153, 12—15). Sed in omni actione motio non inest, verum in nonnullis etiam quies. (Ibid. c. 15. 1154 b, 26 sq.) Verumtamen ne actio quidem voluptas recte dicitur, quoniam neque cogitatio neque sensus ipse voluptates sunt, sed quod haec ab illa separari nequit eo adducti sunt homines quidam, ut idem esse putarent. (X, 5, 1175b, 33 sqq.) Sed voluptas tam arcte cum operatione conjuncta est, ut sine operatione voluptas non sit, quae quidem illam perficiat.[1] Atque non aliter se habent ipsae voluptates, quae sensu percipiuntur. Sentire enim est actio alicujus sensus, quae ad eam rem quae sentitur pertinet, et quo melior sensus, quoque praeclarius et pulchrius sese habet id quod sensui objectum est, eo perfectior est ipsa actio et, quam complectitur, voluptas, ut quum maxime perfecta sit animi ac mentis agitatio hujus quoque voluptatem perfectissimam esse oporteat.[2] Inde igitur, ex diversis singulorum sensuum et mentis actionibus, diversa voluptatis genera proficiscuntur. Omnis enim actionis voluptas propria est, qua ipsa perficiatur et augeatur.[3] Quare gaudio quo de honestis ac-

---

[1] X, 5 init: *ἄνευ τε γὰρ ἐνεργείας οὐ γίνεται ἡδονή, πᾶσαν τε ἐνέργειαν τελειοῖ ἡ ἡδονή.* [2] X, 4 init: *αἰσθήσεως δὲ πάσης πρὸς τὸ αἰσθητὸν ἐνεργούσης, τελείως δὲ τῆς εὖ διακειμένης πρὸς τὸ κάλλιστον τῶν ὑπὸ τὴν αἴσθησιν· τοιοῦτον γὰρ μάλιστ' εἶναι δοκεῖ ἡ τελεία ἐνέργεια· καθ' ἕκαστον δὲ βελτίστη ἐστὶν ἡ ἐνέργεια τοῦ ἄριστα διακειμένου πρὸς τὸ κράτιστον τῶν ὑφ' αὐτήν· αὕτη δ' ἂν τελειοτάτη εἴη καὶ ἡδίστη· κατὰ πᾶσαν γὰρ αἴσθησίν ἐστιν ἡδονή, ὁμοίως δὲ καὶ διάνοιαν καὶ θεωρίαν, ἡδίστη δ' ἡ τελειοτάτη, τελειοτάτη δ' ἡ τοῦ εὖ ἔχοντος πρὸς τὸ σπουδαιότατον τῶν ὑφ' αὐτήν· τελειοῖ δὲ τὴν ἐνέργειαν ἡ ἡδονή.* [3] X, 5. 1175 21: *ὅθεν δοκοῦσι καὶ τῷ εἴδει διαφέρειν· (αἱ ἡδοναί). τὰ γὰρ ἕτερα τῷ εἴδει ὑφ' ἑτέρω*

tionibus et mentis operationibus afficimur ad ejusmodi alias actiones incitamur.[1] Contra alterius operationis voluptas ab aliena alterius propria voluptate corrumpitur. Itaque musicus qui audito philosopho laetatus est, ab hac actione desistit, si quem subito tibia canentem audiat, quod magis delectatur, quam professus est, musica, quam philosophia.[2] Voluptas igitur perficit actionem, neque tamen ea ratione qua vis quaedam animi ad rem aliquam directa, nimirum quum utraque perfecta sit, habitusque, qui homini insit, sed *ὡς ἐπιγιγνόμενόν τι τέλος*, velut corpori vigenti aetatis flos inest.[3] Idcirco omnes voluptatem quaerere consentaneum est. Nam quum cujusvis hominis vita actio quaedam sit, quam ipsa voluptas consummat omniaque ad vitae perfectionem spectent, fieri non potest, quin omnia voluptatem magnopere expetant atque quaerant. (Cf. IX, 9, 1170, 19. X, 4, 1175, 10 sqq.) Omnibus enim natura divinum quoddam insitum est quod quidem voluptatis turpi ac vitioso studio obscuratur atque detrahitur. (Cf. VII, 14, p. 31—35). Atque haud scio an in vilibus abjectisque quoque animalibus naturale ullum bonum insit quod melius est quam per se ipsa sunt illa, quodque sui proprium expetit bonum.[4] Hominum igitur multitudo, quia quae natura sunt per se jucunda non inquirunt, cum voluptatibus fere certant ac depugnant. Sunt enim amor et gaudium pulchri honestique, quae excitantur oriunturque ex eo quod per se e sua ipsius natura voluptatem affert et tribuit.[5] Quemadmodum einm actiones inter se differunt et ho-

---

οἰόμεθα τελειοῦσθαι . . . ὁμοίως δὲ καὶ τὰς ἐνεργείας τὰς διαφερούσας τῷ εἴδει ὑπὸ διαφερόντων εἴδει τελειοῦσθαι. διαφέρουσι δ' αἱ τῆς διανοίας τῶν κατὰ τὰς αἰσθήσεις καὶ αὗται ἀλλήλων κατ' εἶδος· καὶ αἱ τελειοῦσαι δὴ ἡδοναί. φανείη δ' ἂν τοῦτο καὶ ἐκ τοῦ συνῳκειῶσθαι τῶν ἡδονῶν ἑκάστην τῇ ἐνεργείᾳ ἣν τελειοῖ. συναύξει γὰρ τὴν ενέργειαν ἡ οἰκεία ἡδονή· μᾶλλον γὰρ ἕκασται κρίνουσι καὶ ἐξακριβοῦσιν οἱ μεθ' ἡδονῆς ἐνεργοῦντες κτλ. Hic locus ostendit, quantum distet Aristotelis ipsius a Schleiermacheri sententia: „Aristoteles begleitete die eigenthümliche Lust nicht durch das allmälige Fortschreiten einer jeden Handlung, sondern erblickte sie nur am Ende.“ Vid. „Grundlinien einer Kritik der bisherigen Sittenlehre“ ed. II. p. 174. Jam Giphanius hac de re recte sentiens, actionis, inquit, comes est voluptas.

[1] Cf. 1175 b, 13 sqq. VII, 13. 1153, 20 sqq. [2] X, 5. 1175 b, 3 sqq. [3] 4 b, 23. [4] X, 2. 1173, 4. [5] I, 9. p. 1099, 11: τοῖς μὲν τὰ ἡδέα μάχεται διὰ τὸ μὴ φύσει τοιαῦτ' εἶναι, τοῖς δὲ φιλοκάλοις ἐστὶν ἡδέα τὰ φύσει ἡδέα.

nestate et turpitudine, quemadmodum aliae expetendae aliae fugiendae, aliae indifferentes sunt, sic se habent voluptates, quoniam suam cuique actioni ita voluptatem esse jam supra diximus, ut alii alia et functio muneris et voluptas sit animali. (Cf. X, 5, 1, 1175 b, 24—27. 1176, 3sq.) Quodsi igitur vir bonus ac virtute praestans omnium rerum quae ad honestatem pertinent quasi quidam modus ac ratio esse vere dicitur, ea vera voluptas quae illi ipsi esse talis videtur eaeque res jucundae quibus ipse delectatur vere sunt judicandae recteque aestimandae, itaque delectatio honestarum actionum omnino moralis est.[1] (Cf. X, 5. 1176, 17—19. — 24—28). Quae actio quo magis ad summa atque in omni re perfecta perveniat, eo perfectior consummatiorque illius propria voluptas erit. Quare quum beatitudo sit actio, quae e virtute perfecta geritur, eam quoque quae huic inest voluptatem maxime esse perfectam liquet. (Ibid.). Quamquam non plebeji tantum homines sed etiam penes quos principatus est, sincera et liberali voluptate relicta, ad corporis voluptates confugiunt, tamen has anteponendas esse illis dici non licet (X, 6. 1176b, 19—21). Ea enim voluptas, quam isti diligunt, honesti viri prorsus non comprobant, per se non est jucunda, sed iis tantum qui moribus jam corruptis sunt;[2] haud secus atque aegrotis et sanis hominibus eaedem res non eodem aut dulci aut amaro sapore sunt, et oculis laborantibus hominibus quod sanis album idem non apparet.[3] Atque ut aliud *τίμιον* pueri aliud viri existimant, sic et turpes et boni homines faciunt (X, 6 1176 b, 23—26). Sed id quod vere honestum apparet nihil aliud est quam quod vir probus ac virtute praeditus collaudat atque comprobat.[4] (X, 6, 1177 b, 25). Quodsi quis quaerit, cur tandem fiat, ut nemo continenter assidueque voluptate affectus est, ex his hactenus disputatis facile intelligi potest. Voluptas enim actione continetur, actio autem bona existere nequit nisi quamdiu res quae aut sentitur aut cogitatur et hujus propria humana vis optime se habent: idque pro-

---

[1] X, 5. 1175 b, 27: *ἡ μὲν οὖν τῇ σπουδαίᾳ (ἐνεργείᾳ) οἰκεια (ἡδονὴ) ἐπιεικής, ἡ δὲ τῇ φαύλῃ μοχθηρά.* [2] Ibid. 1176, 19 sqq. [3] X, 2. 1173 b, 22 sq. [4] IX, 9. 1170, 8: *ὁ γὰρ σπουδαῖος, ᾗ σπουδαῖος, ταῖς κατ') ἀρετὴν πράξεσι χαίρει, ταῖς δ' ἀπὸ κακίας δυσχεραίνει, καθάπερ ὁ μουσικὸς τοῖς καλοῖς μέλεσιν ἥδεται, ἐπὶ δὲ τοῖς φαύλοις λυπεῖται.*

pter humanam varietatem et imbecillitatem semper ac continenter fieri nequit.[1] Dii quidem, qui perpetuae operationi vacant, voluptate dulcissima semper fruuntur: cujus rei hominum genus non particeps, quod ejus natura non simqlex est atque hac de causa aliquando deleatur necesse est. (VII, 15, 1154 b, 24—27). Quo etiam fit, ut quoad res sunt novae delectent, postea, cum remissior adhibeatur operatio, voluptas languescat et procedente tempore prorsus evanescat (X, 4. 1175, 6—10.). Qui tamen is est, quem tantopere variatio delectet, ut ejus saepe indigeat, ut est in proverbio, vir probus ac spectatae naturae indolisque censendus non est.[2]

Atque hanc quidem difficillimam et subtilem Aristotelis de voluptate disputationem, quae est in ethicis, totam et continuam haud scio an ultra propositi modum explicare conati simus, quod a rhetoricorum definitione plane aliena est ideoque nobis cavendum erat, ne singulorum comparatione, universa auctoris nostri doctrina non percepta et perspecta, res obscuretur magis quam illustretur. Nam quum Aristoteles in ethice Platonis de voluptate sententiam impugnet, in rhetorice definitionem cum illa fere consentaneam prodit. Atque etsi admodum inepte interpretes quidam priores Aristotelem sibi ipsum contradicere objiciunt, quos quidem Giphanius recte refellit,[3] idque eo majore jure, quod noster non modo per vocabulum *ὑποκείσθω*[4] se non suas ipsius definitiones traditurum esse significat, sed etiam haud sane temere, disputatione ineunte, iis definitionibus contentos esse nos oportere profert, quae neque exquisitae sint neque obscurae,[5] — tamen merito quispiam quaesiverit, cur adversarii ipsius definitionem tueatur. Sed praeterquam quod Platonis definitio re vera admodum perspicua est popularemque ad intelligentiam maxime accommodata ac certo tum divulgatissima,[6] ne in ethice quidem Aristoteles voluptatem

---

[1] X, 4. 1175, 4: *πάντα γὰρ τὰ ἀνθρώπεια ἀδυνατεῖ συνεχῶς ἐνεργεῖν. οὐ γίνεται οὖν οὐδ' ἡδονή· ἕπεται γὰρ τῇ ἐνεργείᾳ*. 1174 b, 33: *ἕως ἂν οὖν τό τε νοητὸν ἢ αἰσθητὸν ᾖ οἷον δεῖ καὶ τὸ κρῖνον ἢ θεωροῦν, ἔσται ἐν τῇ ἐνεργείᾳ ἡ ἡδονή.* [2] VII, 15. 1154 b, 28—31. [3] Ad Eth. p. 781. [4] Rhet. I, 11 init. [5] I, 10 fin. [6] Sic etiam Brandis. I. IV. p. 26: „weil es ihm auf eine leicht fassliche erklärung ani der der streitige punkt nicht in frage kommen konnte."

distincte definit, sed ejus naturam et effectus explicat. Quodsi septimo ethices libro (Cap. 13) legitur, voluptatem rectius dici posse *ἐνέργειαν τῆς κατὰ φύσιν ἕξεως ἀνεμπόδιστον* quam *γένεσιν εἰς φύσιν αἰσθητήν*, haec quidem definitio Platonicae ut minus falsa opponitur, quam tamen ipse Aristotes postea convellit, voluptatem *ἐνέργειαν* esse negans. (Cf. sup. p. 33) Praeterea Aristoteles in illa priore de voluptate disputatione cum Platone ex aliqua parte consentit, ita ut certe *κατὰ συμβεβηκὸς αἱ καθιστᾶσαι (γενέσεις, κινήσεις,)* [1] *εἰς τὴν φυσικὴν ἕξιν ἡδεῖαι* sint. (VII, 13 p. 1152b, 34). Sed ita non omnes voluptates se habent. Aristoteles enim, ut vidimus, omnino duo voluptatum genera esse constituit, quorum alterum ejusmodi voluptates comprehendit, quae cum dolore quodam, quoniam dolor praeierit, conjunctae sint, alterum, quae omni dolore, qui non praesentiatur, vacent, et haec quidem voluptatum genera Plato quoque agnoscit.[2] Dolor quidem in indigentia, *ἐνδείᾳ* quadam, sive, ut Plato dicit, in *κενώσει* positus est, cujus expletio, *πλήρωσις*, (Cf. Phileb. p. 31, 32, 34 al.) sive, ut Aristotelis verbum afferam, *ἀναπλήρωσις*, voluptatem efficit. Sed quum et sensuum quorundam veluti odoratus actiones et mentis operationes quaedam jucundae sint, quibus quidem, quum nulla indigentia sit, nullus dolor praecesserit, rhetorices, Platonicae consentanea,[3] definitio, voluptatem esse *κίνησίν τινα τῆς ψυχῆς καὶ κατάστασιν ἀθρόαν καὶ αἰσθητὴν εἰς τὴν ὑπάρχουσαν φύσιν*, in hoc posterius voluptatis genus non cadit. Neque enim si naturalis status non movetur et labefactatur, restitutio fieri potest. Consentanea autem est illi e dolore nato voluptatis generi definitio, certe *κατὰ συμβεβηκός* i. e. *ἐνεργείαις* sese dirigens: *ἐπεὶ τοῦ ἀγα-*

---

[1] Michel. ad Eth. p. 320 recte suppleat „*ἐνέργειαι*“ nescio. [2] Cf. Phileb. p. 51. Republ. IX. p. 584. 586. II, init. p. 357. [3] Spengel. quamquam Aristotelem hac in re Platoni contradicere aliquando negavit, (Cf. Abhandl. III. p. 522 sqq. et 532) id tamen nupperime in adnott. ad Rhet. p. 158 concedit. Neque enim voluptatum generibus, sed ipsa voluptatis natura. Est enim in Phileb. p. 42: *εἰς δέ γε τὴν αὐτῶν φύσιν ὅταν καθίστηται ταύτην αὖ τὴν κατάστασιν ἡδονὴν ἀποδεξάμεθα παρ' ἡμῶν αὐτῶν.* p. 53: *ἆρα περὶ ἡδονῆς οὐκ ἀκηκόαμεν ὡς ἀεὶ γένεσίς ἐστιν;* . . addo p. 34: *τὸ δὲ ἐν ἑνὶ πάθει τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα κοινῇ γιγνόμενον κοινῇ καὶ κινεῖσθαι, ταύτην δ' αὖ τὴν κίνησιν ὀνομάζων αἴσθησιν . . . οὐκ ἀπὸ τρόπου φθέγγοι' ἄν.*

θοῦ τὸ μὲν ἐνέργεια τὸ δ' ἕξις κατὰ συμβεβηκὸς αἱ καθιστᾶσαι εἰς τὴν φυσικὴν ἕξιν ἡδεῖαί εἰσιν, ita ut et *αἱ κινήσεις καὶ αἱ γενέσεις καὶ αἱ φαῦλαι δοκοῦσαι εἶναί, αἱ μὲν ἁπλῶς φαῦλαι, τινὶ δ' οὔ, ἀλλ' αἱρεταὶ τῷδε, ἔνιαι δ' οὐδὲ τῷδε ἀλλὰ ποτὲ καὶ ὀλίγον χρόνον, αἱρεταὶ δ' οὔ. αἱ δ' οὐδ' ἡδοναὶ ἀλλὰ φαίνονται ὅσαι μετὰ λύπης καὶ ἰατρείας ἕνεκεν, οἷον αἱ τῶν καμνόντων.* (VII, 13. 1152 b, 28—35) Itaque et Platonis et rhetorices definitio non *ἀκριβὴς* est, quod unum modo voluptatis genus complectitur. Sed libro decimo ubi subtilius et exquisitius hac de re disputatur, Aristoteles voluptatem, quum *ἀναπλήρωσιν* — quod idem fere est ac *κατάστασις εἰς φύσιν* — esse negaverit (X, 2. 1173b, 9 sqq. cf. sup. p. 32)', expletionem sequi ac nos effecta expletione tum demum voluptate affici contendit. Deinde, quomodo Aristoteles eos qui voluptatem vel *κίνησιν* vel *γένεσιν* esse putant,[1] refutarit, jam supra declaratum est. Ex Aristotelis igitur sententia voluptas ut expletionis ita motionis et ortus consecutio est. Quare de rhetorices definitione recte Giphanius[2]: „Igitur subjectum, ait, in quo voluptas est, attribuitur ipsi voluptati; sed improprie;" postquam enim subjectum in statum naturae convenientem restitutum est, voluptate afficitur, quae non ipsa restitutio est, sed restitutionis effectus. Itaque consentit quidem cum Aristotelis ipsius sententia *ἡδὺ εἶναι*, ut est in rhetorice,[3] *τὸ εἰς τὸ κατὰ φύσιν ἰέναι* neque vero hanc *κατάστασιν* ipsam esse voluptatem. Sed rhetorices nihil interest, ut veram atque integram habeat definitionem, sed sibi satis est fundamentum posuisse (*ὑποκείσθω*), e quibus ea quae jucunda sunt, *τὰ ἡδέα*, deducat. Neque enim rhetorices est moralem voluptatis vim atque dignitatem ostendere, — id quod ethice propositum est — sed haud ignorans homines quum sponte agant aut utile quid aut jucundum petere solitos esse, quam multae res ejusmodi sint describendum est.[4] Itaque rhetorice hujus rei, ut ita dicam, psychologico-practicum magis tractat, ethica autem voluptatis et originem et gravitatem moralem exponit: haec igitur quod veram ac sinceram vo-

---

[1] Hos esse Aristippeos adnotat Trendelenb. „De Platonis Philebi consilio" p. 9. not. 19. Perstringit enim hos *κομψοὺς* homines et Plat. Phileb. p. 53. [2] Ad Eth. p. 781. — [3] Rhet. I, 10. p. 1370, 3. [4] Rhet. I, 10. p. 1369 b, 28 sq.

luptatem afferat quibusque homines gaudere debeant, illa quod suave esse hominibus soleat ostendit. Quam severa et honesta est Aristotelis voluptatis doctrina, qui homines propter turpitudinem variatione delectari dicat! (Eth. VII, 15 fin.). In rhetorice deinde hujus rei causam affert, quae eadem ad constitutam definitionem refertur, nos mutando in statum naturae convenientem traduci: perpetuo enim eodem in statu permanere taedium tribuere hominibus ac molestiam (I, 11 1371, 26 sqq.), quamquam quae sit hujus oeblectationis generis ad honestatem ratio non commemorat. Idem in utrisque libris omnes sui amantes esse tradit; in rhetorice quidem ex simili et propinquo repetit Aristoteles sui ipsius amorem, quod jucundum sit: itaque quemque ipsius maxime inflammatum esse studio (Rhet. p. 1371 b, 18). In ethica autem, cujus est, quid sui ipsius amor moralis et honesti momenti habeat significare, solum virum bonum sui amantem esse decere profitetur, malum negat. (Eth. IX, 8. 1169, 11—15). Atqui etiam rhetorice honestissimas voluptates haud ignorat, veluti discendi voluptatem et admirandi, quod in admiratione insit quaedam discendi cupiditas. (I, 11. 1371, 31). Sed quum definitionem initio posuerit, ad quam omnia in quibus voluptas inest referenda sint, ne distinguit quidem Aristoteles et voluptates quae per se jucundae sint i. e. quae nullo dolore remoto appareant et quibus dolor praecesserit, sed promiscue omnia quae suavia sunt enumerat, quamquam definitionem nisi in hoc postremum voluptatis genus non convenire vidimus. Sic discere quoque jucundum esse argumentatur quia *εἰς τὸ κατὰ φύσιν καθίστασθαι* sit: [1] quod quidem rectum esset, si conditio quaedam naturae repugnans i. e. indigentia praesentiretur, neque tamen id in discendo opus est, ejusque voluptas ex ipsa re effici potest. Alia vero rhetoricae inest, non voluptatis quidem, sed eorum quae jucunda sunt divisio, quae in cupiditatum modis generibusque sita est. Nam quum cupiditas sit jucundi appetitio, omnia quae cupimus jucunda sunt. Cupiditatum autem aliae rationis expertes aliae participes sunt; expertes sunt, quae naturales vocantur et quae corporis sunt neque ex opinione quadam, *ἐκ τοῦ ὑπολαμβάνειν*

---

[1] *I, 11. p. 1370, 33.* —

τι, nascuntur; rationis participes, quae e persuasione quadam, *ἐκ τοῦ πεισθῆναι*, exortae sunt.[1] Quam vero partitionem ethice eo minus perceptam habet, quo quod voluptate afficiamur, non ut rhetorice in eo positum esse censet, ut *πάθος* aliquid sentiatur,[2] ex quo necessario sequitur, ut etiam recordationis et spei voluptates in sentiendo quodam consistant, quod per phantasiam, sensum illum imbecillum, fit, sed in operatione. Quare operae pretium erit locum quendam ex ethicis repetere, ut alii, qui in rhetoricis inest idemque fere complectenti, eum opponamus. Est enim in ethicis (IX, 7, 1168, 13): *ἡδεῖα δ'ἐστὶ τοῦ μὲν παρόντος ἡ ἐνέργεια, τοῦ δὲ μέλλοντος ἡ ἐλπὶς, τοῦ δὲ γεγενημένου ἡ μνήμη* . . . in rhetoricis (I, 11. 1370, 32): *ἀνάγκη πάντα τὰ ἡδέα ἢ ἐν τῷ αἰσθάνεσθαι εἶναι παρόντα ἢ ἐν τῷ μεμνῆσθαι γεγενημένα ἢ ἐν τῷ ἐλπίζειν μέλλοντα.* Ibi enim multo magis proprie et recordationis et spei momentum cum voluptate conjunctum esse contenditur, hic res ipsae quas sperant homines quarumque recordantur improprie dicuntur suaves esse, ita ut, quum jucunda recordatu sint non ea tantum quae, quum praesentia essent, suavia sint existimatae, sed et quaedam non suavia, si quid ex iis postea pulchri bonique consequutum sit, etiam malo carere jucundum[3] neque aliud voluptas sit nisi doloris vacuitas sive negatio. — Aliud autem in rhetorice inest voluptatis genus, quod Platonis *μικτῷ* sive *κοινῷ*[4] respondeat. Is enim status est qui voluptatem et dolorem una complectatur, veluti amatoris, qui ex ejus quem amat absentia quidem dolorem capit, recordatione autem, quo fit, ut illum sentire videreque videatur, voluptate afficitur (1370 b, 22—27).[5] Rhetoricen praeter eas quas attulimus res, in quibus insit jucundi quoddam, etiam alias plurimas enarrare, quarum nonnullas et ethice prodit, veluti *τὸ εὖ πάσχειν* et *εὖ ποιεῖν*, (1371, 35), amicos (Ibid. v. 18), suum cuique (1371 b, 22), vix memoratu opus est. Qua in re dignum est quod afferatur, ethicen *τὸ φιλεῖν* suavius esse contendere quam *φιλεῖσθαι* (VIII, 9, 1159, 27 sqq.), veluti suum quisque opus magis amat, quam ab eo amatur (IX, 7, 1167 b, 34 sqq.), et beneficia dare quam accipere, quum

---

[1] P. 1370, 17—27. — [2] L. l. 27—35. [3] Rhet. 1370 b, 1—7.
[4] Phileb. p. 31: ἐν τῷ κοινῷ μοι γένει ἅμα φαίνεσθον λύπη τε καὶ ἡδονὴ γνεσθαι κατὰ φύσιν. [5] Cf. Eth. IX, 5. 1167, 3 sqq.

in rheterice sit: *τὸ εὖ πάσχειν τοῦ εὖ ποιεῖν δόξειεν ἂν αἱρετώτερον εἶναι.* (I, 7. 1365 b, 3).

Itaque quum de voluptate non in universum modo disputaverimus, sed etiam singularum quarundam rerum quae sit ethices et rhetorices diversa tractatio declaraverimus, huic rei satisfecisse nobis videmur. Sed facere non possumus quin animadvertamus, rhetorices definitionem, posito verbo „*ἀθρόα*“ quod, quum huic insit, in Platonis definitionibus frustra quaeramus, his latius patere, siquidem *ἀθρόαν* non ut Muretus [1]) „subitam“, sed, ut plerumque usurpatur, totam sive universam interpretamur, ita ut *μετάληψις ἀντὶ μειζόνων ἐλαττόνων* (scil. *λυπηρῶν*) improprie ponatur *ἐν τοῖς ἡδέσιν* (Rhet. I, 10 fin.), quod restitutio non tota efficitur. Denique non praetermittendum est, in rhetorica non ut in ethica voluptatem in beatitudinem referri, quamquam definita est *ὁ βίος ὁ μετ᾽ ἀσφαλείας ἥδιστος*. Ceterum non inane videatur hanc vitam cum *βίῳ* illo *πολιτικῷ* quem ethice tradit (I, 3) conferre, siquidem non minus illud „*μετ᾽ ἀσφαλείας*“ quam „*ἥδιστος*“ respicimus; nam honos quodammodo pignus est securitatis, atque in rhetoricis est: *τιμὴ καὶ εὐδοξία τῶν ἡδίστων διὰ τὸ γίγνεσθαι φαντασίαν ἑκάστῳ, ὅτι τοιοῦτος, οἷος ὁ σπουδαῖος καὶ μᾶλλον ὅταν φῶσιν οὓς οἴονται ἀληθεύειν. τοιοῦτοι δ᾽οἱ ἐγγὺς μᾶλλον τῶν πόῤῥω καὶ οἱ συνήθεις καὶ οἱ πολῖται τῶν ἄπωθεν… καὶ οἱ φρόνιμοι ἀφρόνων.* (I, 11. p. 1371, 9). Neque multo aliter ethice honorem summum bonum non esse argumentatur. Neque enim honorem esse *οἰκεῖον καὶ δυσαφαίρετον*, id quod in summi boni natura inesse deceat, quum magis situs sit honos *ἐν τοῖς τιμῶσι* quam *ἐν τοῖς τιμωμένοις*, neque sua ipsius causa expeti, ut summum bonum, quippe qui ultimus finis sit, nam *ἐοίκασι τὴν τιμὴν διώκειν, ἵνα πιστεύωσιν ἑαυτοὺς ἀγαθοὺς εἶναι· ζητοῦσι γοῦν ὑπὸ τῶν φρονίμων τιμᾶσθαι καὶ παρ᾽ οἷς γιγνώσκονται καὶ ἐπ᾽ ἀρετῇ.* (Cf. Eth. VIII, 9. 1159. 22—24).

Nunce vero posteaquam a beatitudine profecti per voluptatis iter ad illam reversi sumus, quae quemadmodum ad hanc nos devocavit, sic in beatitudine explicanda **bonum** omitti non potuit, quod quidem illa summum aestimetur bonum, specialem *boni notionis comparationem* brevius complecti licet, praesertim

---

[1] *Aristotel. Rhet. libb. II. Opp.* T. III. p. 658 ed. Ruhnken.

quum summum quod est inter hanc rhetoricorum et ethicorum opinionem discrimen, ibi beatitudinem non summum bonum fingi, jam antea enuntiaverimus. Ethice enim a fine profecta et ex singulorum finium numero aliis aliis rebus subjectis ad omnium rerum agendarum ultimum et extremum finem, ad beatitudinem pervenerat, quae sit summum bonum necesse est, quoniam omnis finis bonum quoddam est. Quam quidem finis notionem rhetorice quoque sequitur: neque vero morali vi ac potestate boni illius, sed eo quod idem est *συμφέρον* atque *ἀγαθόν* — ex vulgari enim opinione nihil bonum invenitur nisi quod utilitatem afferat — quid et quale sit bonum ut declaret et inquirat maxime adducitur. (Rhet. I, 6 init). Eaque ipsa quamquam finem esse bonum quoddam cognoscit ac profitetur definitionemque fini illi respondentem initio proponit: *ἔστω δὴ ἀγαθὸν ὃ ἂν ἑαυτοῦ ἕνεκα ῃ αἱρετὸν καὶ οὗ ἕνεκα ἄλλα αἱρούμεθα*, I, 7, 1363 b, 16: *τὸ δ' οὗ ἕνεκα τὸ τέλος ἐστίν*, I, 6. 1363, 8: *τὸ δὲ τέλος ἀγαθόν* ac vel id quod finis apparet majus bonum quam in quo finis non inest aestimatur (I, 7, 1364, 3), tamen *τὸ ἄριστον*, *τελειότατον ἀγαθὸν* quod nullo modo augeri possit (cf. sup. p. 22), esse ignorat, quum omne bonum cum alio conjunctum amplificari censeat. Abstracta enim boni simplicitatis notio intelligentia hominum vulgarium percipi non potest, ad quos quidem *τοὺς πολλοὺς* ita rhetorice spectat ut idem esse ac *πάντες* contendat. Quam ob rem bonum esse putat, *οὗ πολλοὶ ἐφίενται καὶ τὸ περιμάχητον φαινόμενον· οὗ γὰρ πάντες ἐφίενται τοῦτ' ἀγαθὸν ἦν, οἱ δὲ πολλοὶ ὥςπερ πάντες φαίνονται* (I, 6. 1363, 8). Quod quantum distet a vero Aristotelis judicio ex ethicis apparet, ubi *οἱ πολλοὶ* jure ac merito *εἰς ὄνειδος* vocantur sui ipsorum amatores, qui *τούτων* (*τῶν περιμαχήτων ἀγαθῶν*) *ὀρέγονται καὶ ἐσπουδάκασι περὶ αὐτὰ ὡς ἄριστα ὄντα* (cf. IX, 8. p. 1168 b, 15—19). Ethices autem quum plurimum intersit ut summum bonum inveniat, vel psychologiam ipsam amplectitur e qua hominis functionem deferat, atque ex artis omniumque aliarum, quarum agendi bonum ipsa perfectione continetur, actionum similitudine, hominis quatenus est homo summum bonum esse profert animi operationem secundum perfectionem, i. e. si ad ethicen spectamus, virtutem.[1] Quam investigandi

[1] Eth. I, 6. 1098, 14: *ἕκαστον δ' εὖ κατὰ τὴν οἰκείαν ἀρετὴν ἀποτε*

rationem rhetorice tantum abest ut ineat, ut ne tum quidem, quum in ipsa psychologiae regione versata de affectibus disputat (Lib. II), qualis eorum sit et animi vitae ratio declaret, sed id tantum quantum efficiant ac quomodo ad alios homines et externas res sese habeant explicet pronuntietque. Itaque vel ad ipsam boni notionem, quae omnibus nota ac divulgata sunt ita referuntur, ut rhetori bona ambigua et dubia conclusione ipsa bona sint fingenda (Rhet. 1362 b, 30.). Atque rhetorice ad commune judicium popularemque sensum et singula bona et quae aliis majora sunt accomode enumerat, veluti bona valetudo ἄριστον vocatur, quod et vitae et voluptatis auctor sit (1362b, 16), justitia vero μικρὸν, quod melius sit homo justus videri quam esse (I, 7, 1365b, 7). Quae sententiae ethicae Aristotelis conditioni tantopere repugnant, ut non modo in ipsis rhetoricis, quum de virtutibus disputet, justitiam omnium praestantissimam esse proferat, quamvis aliis, ut videbimus, atque in ethicis, rationibus ductus, sed etiam illis ipsis locis allatis facere non possit, quin vocibus additis δοκεῖ et φασὶ omne crimen a se propulset. Ceterum vero haec omnia sunt, pro rerum ratione, rhetori tamquam materiae et argumenta, quippe cui et tempore et loco res fingantur aut bonae aut aliis majores (1365, 20), veluti modo aurum, quod rarius inveniatur, modo ferrum, quod saepius usurpetur, praeclarius laudandum est (1364, 25). Sunt quidem in rhetoricis etiam aliae summi boni notae veluti τὸ αὔταρκες, tamen in eundem modum atque in ethicis non adhibentur. Etenim quamvis in enumerandis singulis bonis primo loco ponat rhetorice beatitudinem (I, 6, 1362 b, 10) eamque αὔταρκες appellet, haec tamen non ut τἀγαθὸν, sed ut ἀγαθὸν modo valet. Namque rhetorice etsi in boni definitione bipartita bona affert, et quae sua ipsorum et quae aliorum causa petuntur, hujus tamen divisionis, qua ethice in inquirendo summo bono semper utitur[1] in ipsa certe definitione sibi non conscia est, sed tantopere commune judicium servat, ut ipsorum bono-

---

λεῖται. Adde II, 5 init: ῥητέον οὖν ὅτι πᾶσα ἀρετή, οὗ ἂν ᾖ ἀρετή, αὐτό τε εὖ ἔχον ἀποτελεῖ καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ εὖ ἀποδίδωσιν, οἷον ἡ τοῦ ὀφθαλμοῦ ἀρετὴ τόν τε ὀφθαλμὸν σπουδαῖον ποιεῖ καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ· τῇ γὰρ τοῦ ὀφθαλμοῦ ἀρετῇ εὖ ὁρῶμεν.

[1] *Eth. I, 4. p. 1096 b, 13 sqq. I, 5.*

rum suapte vi optabilium, veluti virtutum praestantiam ac dignitatem ad eventus et effectus solos redigat [1], quamvis illud *εὖ διακεῖσθαι κατὰ ταύτας*, quod memoriam affert *τοῦ εὖ ζῆν* et *εὖ πράττειν* atque omnino beatitudinis definitionis primae, plane non negligat. Quae quum ita sint, non mirum, quod rhetoricae, quodcunque est jucundum, bonum quoddam apparet, [2] quum Aristoteles ethicus, omni bono voluptatem inesse, dixerit. [3] Istic igitur etsi in boni definitione morale illud momentum non praeponderat, tamen non humilem locum capit et generatim eo quod *νοῦς* et *φρόνησις* bonum definiunt, bonaque putantur *ὅσα ὁ νοῦς ἑκάστῳ ἀποδοίη καὶ ὅσα ὁ περὶ ἕκαστον νοῦς ἑκάστῳ ἀποδίδωσιν, καὶ ὃ νοῦν ἂν καὶ φρόνησιν λαβόντα ἕλοιτο* (I, 7. init.), *καὶ μεῖζον ὃ μᾶλλον ἡ φρόνησις λέγει* (Ibid. 1364 b, 19), quarum similes notas in ethicis et cognovimus et cognoscemus, et singillatim quod *φιλέταιρον εἶναι* melius quam *φιλοχρήματον* (1364b, 2) et *ἀδικεῖσθαι* quam *ἀδικεῖν* dicitur. (I, 7. 1364 b, 22). Jam vero de singulorum bonorum ad beatitudinem relatione, quomodo interiore quodam vinclo inter se conjuncta sint, ipsa ethice non declaravit. [4] Bonorum autem numerum quem ethice profert rhetorice multo superat. De iis igitur quae ejusmodi erant, quae cum ethicis comparari potuerint, quum disputaverimus, restat ut de uno agamus, quod minus ipsi rei affert difficultates quam aliquid impedit, quominus istam Aristotelis disputationem integram et quasi rotundam habeamus. [5] Quaeritur enim quae ac quales sint *δυνάμεις*, quae, quamquam in numero beatitudinis partium sunt, tamen non ut aliae res explicantur. Spengelius, quum civilem potentiam intelligi velit, quum addat „infra non explicatam," ipse difficultatem sentit; praeterea *τιμὴ* et *δόξα* praepositae sunt (I, 5. 1360b, 22). Itaque *δυνάμεις* esse *εὐφυΐαν, μνήμας, εὐμάθειαν, ἀγχίνοιαν, πάντα τὰ τοιαῦτα* quorum sub illo nomine sexto capite mentio fit (1362 b, 23—25), [5] conjicimus, quae suspicio forte probalilior fit quod *δυνάμεις* juxta *τύχην* positae sunt. [6]

---

[1] Rhet. I. 6. 1362 b, 2: *καὶ τὰς ἀρετὰς δὲ ἀνάγκη ἀγαθὸν εἶναι· κατὰ γὰρ ταύτας εὖ τε διάκεινται οἱ ἔχοντες καὶ ποιητικαὶ τῶν ἀγαθῶν εἰσι καὶ πρακτικαί.* Cf. Eth. II, 4, 1106. 5: *κατὰ δὲ τὰς ἀρετὰς . . (οὐ κινεῖσθαι ἀλλὰ) διακεῖσθαί πως.* [2] Rhet. I, 6, 1362b, 7. [3] Cf. Eth. III, 6 fin. [4] Cf. Brandis. Philol. IV. p. 29. [5] Cf. Eth. VI, 10 sqq. [6] Rhet. I, 5. 1360 b, 28: *ἔτι δὲ προσήκειν οἰόμεθα δυνάμεις ὑπάρχειν καὶ τύχην.*

tem honestatis notam ita esse censeat, ut nemo bonus dici possit, quin cum voluptate bene honesteque egerit, cumque in universum non modo hoc dicat, sed etiam in singulis virtutibus tractandis cum voluptate exercendas esse poferat.[1] Fortis enim hominis est libenter suscipere pericula, temperantis libenter a libidine sese abstinere, liberalis libenter aliis dare. Itaque Aristoteles singulis virtutibus disputationem de voluntario et consilio praeponit, quibus solis actiones nostrae aut honestae aut turpes fiant. Enimvero penes nos est et virtus et vitium,[2] et aeque errat is qui esse aliquem sponte *πονηρὸν*, ac rectum profitetur is, qui esse aliquem ipso invito *μακάριον* neget.[3] Idcirco virtus, Socrate auctore, in scientia collocari nequit. Atque quamvis sint virtutes *μετὰ λόγου* et *φρονήσεως*, tamen non ipsi *λόγοι* et *φρονήσεις* sunt.[4] Alia enim est virtutum alia artium ratio. Nam is, qui ea quae artis sunt, quamvis casu ac temere pulchre effecerit, laudatur et artifex habetur, quod in artibus non spectamus qualis opifex, sed quale opus sit, totaque perfectio non ex opifice pendet sed ex ipso opere, nec quidquam interest quo animo aliquid artifex fecerit. At in virtutibus non tam spectatur cujusmodi sit actio quam, quomodo affectus sit animus ejus qui egerit, ita ut sciens, consulto cumque firma et constante voluntate agat. Et horum quidem omnium praeter artis scientiam nihil in artifice requiritur, et, quod in artium genere non praecipuum tantum, verum etiam solum, id in virtutibus minimum momenti habet.[5] (II, 3. p. 1105, 21 —b, 4). Quare venia datur ei quidem qui in arte sponte peccaverit, neque vero eadem ratione qui turpiter egerit: immo deterior homo habetur, quam qui invitus peccaverit in virtutibus.[6] Qua ratione illa quoque *ἀπορία* dissolvitur, quomodo quis tum demum, quum in honeste justeque agendis actionibus edendisque

---

[1] II, 2. 1104 b, 3: *σημεῖον δὲ δεῖ ποιεῖσθαι τῶν ἕξεων τὴν ἐπιγινομένην ἡδονὴν ἢ λύπην τοῖς ἔργοις* . . . Cf. I, 9. 1099, 18—20. Cf. Trendelenb., Herbart etc. Abhandl. p. 33. [2] III. 7. p. 1113, 6: *ἐφ' ἡμῖν δὲ καὶ ἡ ἀρετή, ὁμοίως δὲ καὶ ἡ κακία.* Multo elegantius Plat. Republ. p. 617 E: *ἀρετὴ δὲ ἀδέσποτον κτλ.* [3] III, 7. 1113 b, 14 sq. [4] VI, 13. 1144 b, 18—27. — v. 28: *Σωκράτης μὲν οὖν λόγους τὰς ἀρετὰς ᾤετο εἶναι (ἐπιστήμας γὰρ εἶναι πάσας) ἡμεῖς δὲ μετὰ λόγου.* — [5] Haec …rtim Mureti verbis exposuimus. [6] VI, 5. 1140 b, 23 sq.

sese exercuerit (Cf. sup. p. 14 sq.), honestus vir ac probus effici possit: quae quidem sententia sibi ipsa repugnare videtur — quum qui justas ediderit actiones ipsum eum esse justum putaveris — ea autem de causa, quod, quae res est magni in virtutibus momenti, ipse animus accedit ad solas actiones, illustratur ac sustinetur. Neque quenquam ullo pacto jure ac merito punire possis nisi liberam esse hominum voluntatem existimaveris.[1] Nam qui inviti quidquid est turpiter ac vitiose fecerunt, iis libenter ignoscere solemus eorumque miseremur (III, 1 init. III, 7). Jam vero, ut penitus cognoscatur quid sit voluntarium, primo quid sit non voluntarium explicatur. Invitus autem si quis rem gerit aut vi aut inscitia adductus est. Atque vi quadam tum adducitur quis, ut agat, quum agendi principium extra eum ipsum situm est, ut ipso non adjuvante res efficiatur (III, 1, 1110, 1 sqq.). Quamquam quidquid ex ignorantia quadam rerum fieri solet invitum non est, sed id modo quod dolor ac poenitentia sequitur (III, 2 init). Neque nosmet ipsi ignorationis praecipui auctores esse debemus, veluti qui aut per ebrietatem aut per iracundiam mala facinora admittunt (III, 7. 1113, 30 sq.). Invitus igitur agit neque qui quod expedit (*τὸ συμφέρον*)[2] ignorat — hoc enim turpitudinis fons est — neque qui res universas nescit[3] — id enim modo reprehendimus, — sed qui singulas quasque res, quarum in agendo ratio habenda est minime scit (III. 2. 1110b, 30—1111). Ergo *ἑκούσιον* id est cujus agendi principium in eo positum est qui idem singula quaeque (*τὰ καθ' ἕκαστα ἐν οἷς ἡ πρᾶξις*) novit (III, 3 init). Quamquam quemadmodum is qui quid turpiter sua sponte fecerit non ipse vir turpis est, sic ne satis quidem est, ut de honestate judicetur, si quis sua sponte agere solet, sed etiam ex consilio, *προαιρέσει*, quod quidem cum voluntate congruere videtur sed tamen latius patet ideoque illud complectitur. Sua enim sponte et pueri et bestiae agunt, neque vero consulto, veluti id quoque, quod subito fit, sponte, non consulto esse factum

---

[1] III, 1 init: *το ἑκούσιον καὶ ἀκούσιον ἀναγκαῖον ἴσως διορίσαι τοῖς περὶ ἀρετῆς ἐπισκοποῦσι, χρήσιμον δὲ καὶ τοῖς νομοθετοῦσι πρός τε τὰς τιμὰς καὶ κολάσεις.*

[2] Recte Brandis. vernaculo vertit „das Rechte." Cf. Michel. p. 143 sq.

[3] Michel. l. l.: „Ignorantia boni finis est ignorantia universalium.

dicitur. Neque recte dixeris consilium esse aut cupiditatem aut iram aut voluntatem (*βούλησιν*) aut opinionem. Nam cupiditas et ira etiam illorum sunt, quae ratione carent, consilium vero minime; voluntas et ad ea quae fieri non possunt et ad finem spectat, consilium ad nihil nisi ad instrumenta agendi (*τὰ πρὸς τὸ τέλος*) dirigitur et ad eas res quae penes nosmet ipsos sunt; opinio denique ad omnia, et ad aeterna, et ea quae per nos fieri non possunt, et quae in nobis sita sunt, pertinet, neque bono ac malo discernitur ac distinguitur, sed vero ac falso. Immo etiam consilium sive *προαίρεσις*, ut ipsum verbum Graecum significat, electio quaedam est rei alicujus quae prae ceteris optanda atque eligenda sit.[1] (*πρὸ ἑτέρων αἱρετόν*). Electioni vero omni quum deliberationem praecedere nescesse sit, electum est id quod et prius deliberatum et ipsa deliberatione constitutum est (*τὸ γὰρ ἐκ τῆς βουλῆς προκριθὲν προαιρετόν ἐστιν* III. 5. 1113, 4) Itaque ipsum consilium est appetitus sive studium deliberatione exortum earum rerum quae per nos fieri possunt (*καὶ ἡ προαίρεσις ἂν εἴη βουλευτικὴ ὄρεξις τῶν ἐφ' ἡμῖν* III. 5 fin.). Quam ob rem quum penes consilium sit honestatis arbitrium, Aristoteles in ethicis virtutem *ἕξιν προαιρετικὴν* esse explicare coactus est. Quomodo vero intelligenda sit Aristotelis doctrina, ex ea potentia quae natura nobis insita sit, frequentatis ejusdem generis actionibus, habitum gigni,[2] tum qua ratione virtus *μεσότης πρὸς ἡμᾶς* definiatur, omnino de via et psychologica et empirica qua Aristoteles ad integram virtutis definitionem pervenerit: „*ἕξις προαιρετικὴ ἐν μεσότητι οὖσα τῇ πρὸς ἡμᾶς ὡρισμένη λόγῳ καὶ ὡς ἂν ὁ φρόνιμος ὁρίσειεν*,“ denique unde provenerit virtutum divisio in morales et rationales jam supra disseruimus (Cf. p. 14 sqq.). Contra in rhetorice[3] virtus dicitur potentia, *δύναμις*, quum in ethice virtutem potentiam esse non posse deducatur. Namque potentia quidem ut scientia ad oppositiones spectare possunt, virtus vero una re, quae honestas est, dirigi potest; eademque est habitus ratio, (Eth. X, I, 1129, 13 sqq.) ac profecto virtutes

---

[1] Cf. Eth. III, 4. [2] Difficultatem quomodo haec Aristotelis sententia, virtutes exercendo ac consuetudine comparari, cum ejusdem de voluntate doctrina conveniat, solvere conatus est Garvius vers. vern. partic. 548—551. [3] I, 9. 1366. 37 sq.

scientiis majore constantia sunt, quum illarum nemo unquam obliviscatur. (Eth. I. 11 1100b, 12—17). Sed *ἕξις* est habitus qui interiorem naturam respicit;[1] in rhetorice autem quum, ut jam diximus, hominis non qualis sit ipse e sua ipsius natura sed qualis sit usu consuetudineque cum aliis ratio habeatur, neque subjectiva hominis cui est virtus auctoritas, sed, ut ita dicam, objectivae actiones sive *ἐνέργειαι* spectentur, virtus quoque emolumentis magis et commodis dimetatur facultateque quum sibi tum aliis bona comparandi. Quae quum ita sint, individualis magis quae ad agendum pertinet bonitas ac praestantia quam vis moralis respicitur, quoniam legitur: *ἀρετὴ δ' ἐστὶ μὲν δύναμις, ὡς δοκεῖ, ποριστικὴ ἀγαθῶν καί φυλακτική, καὶ δύναμις εὐεργετικὴ πολλῶν καὶ μεγάλων καὶ πάντων περὶ πάντα.* Itaque rhetorice voluntatem ac consilium, quippe quae res ad honestatem spectent, quamvis non negligat praetermittatque, sed aperte dicat *ἐν γὰρ τῇ προαιρέσει ἡ μοχθηρία καὶ τοῦ ἀδικεῖν*, (I, 13. 1374, 11) quum etiam *ἀδικεῖν* voluntarie alicui nocere definiat, (I, 10 init.) tamen non moralis gravitatis ac momenti causa, sed quia ad id quod orator intendit idonea sunt et utilia, tractat et describit. Virtus enim quum imprimis in genere demonstrativo versetur, cujus et laus propria est et vituperatio, laus vero actionum sit, quibus respectis oratori eum quem laudat virtute praeditum, *σπουδαῖον*, esse simulandum sit, idcirco, quoniam *σπουδαῖος* consulto agit, etiam actiones tamquam consulto editae fingendae sunt: quod quomodo orator efficere possit rhetorice docet, veluti declarando aliquid saepe factum esse, quod quidem ex consilio esse videtur, non re vera est profectum. Immo id quod casu ac fortuito evenit (*τὰ συμπτώματα καὶ τὰ ἀπὸ τύχης*) tamquam consulto actum esse oratori dicendum est (Cf. I, 9. 1367 b, 21—26). Quae quidem ratio ab ethico phi-

[1] Cf. Bies. II. p. 262. not. 3. – Polit. VII, 3. 1325 b, 12: *δεῖ δ' οὐ μόνον ἀρετὴν ἀλλὰ καὶ δύναμιν ὑπάρχειν καθ' ἣν ἔσται πρακτικός.* Ceterum de ipso sermone quo et ethice et rhetorice utitur, Aristoteles vocabulorum „*δύναμις*“ et „*ἕξις*“ distinctionem non urget. Interdum enim in ethicis virtutes morales *διαθέσεις* (II, 7. 1107 b, 30), in qua quidem voce major quaedam gravitas inest quam in *δυνάμεως* verbo et minus quam in *ἕξεως* voce, virtutes rationales modo *ἕξεις* modo *δυνάμεις* (VI, 12 init.) vocat. Rhetoricorum multis locis virtutes *ἕξεις* dicuntur. I, 6. 1362 b, 13. I, 10. 1369, 20. II, 12 init.

enim virtute definienda tres omnino notiones seu mavis affectiones (*διαθέσεις*) respiciendae sunt, duae, quae *ἄκρα* vocantur, vitiorum, quorum alterum in excedendo modo, alterum eo inest, quod rectus modus nondum impletus est sive in defectu, inter easque media posita (*τὸ μέσον*) virtus. Illa autem duo vitiorum genera et sibi ipsa et huic medio contraria sunt: hoc medium modo ei quod nimis modo ei quod parum magis opponitur, veluti fortitudo, quae medium inter ignaviam et temeritatem locum obtinet, dissimilior est ignaviae, quae in defectu, quam temeritatis, quae in excessu est. Cujus rei altera causa ex re ipsa ducitur, quoniam virtus non mediocritas absoluta sed *πρὸς ἡμᾶς* definita est, ideoque singulae virtutes modo ad hanc modo ad illam extremam rem (*ἄκρον*) propius accedunt, altera in individuali hominum appetitionum natura sita est, quae modo in hoc modo in illud appropinquant (II, 8.). Itaque perdifficile est in unaquaque re modum verum rectamque rationem consequi, veluti quonam modo, quibus hominibus, quibus de causis, quamdiu liceat irasci quaeri postest, ac modo *τοὺς ἐλλείποντας πράους*, modo *τοὺς χαλεπαίνοντας ἀνδρώδεις* appellamus, quia semper distingui nequit, utrum quis modum excesserit necne, quum de his rebus judicium penes sensus est. (II, 9. 1109 b, 15—21) v. 22: *τὰ δὲ τοιαῦτα ἐν τοῖς καθ' ἕκαστα καὶ ἐν τῇ αἰσθήσει ἡ κρίσις.* (Cf. IV, 10). Atque eadem de causa multis modis peccare, recte probeque facere uno modo possumus (II, 5. 1106 b, 28 sqq.). Cujus quidem rei in ethicis ratio explicatur, in rhetoricis ut dicendi instrumentum affertur quo orator *τοὺς ἐν ταῖς ὑπερβολαῖς ὡς ἐν ταῖς ἀρεταῖς ὄντας* faciat, *οἷον τὸν θρασὺν ἀνδρεῖον καὶ τὸν ἄσωτον ἐλευθέριον* (I, 9. 1367 b, 2). Deinde similis est oratoris licentia similibus notionibus utendi pro his ipsis, veluti quum dicat *τὸν εὐλαβῆ ψυχρὸν καὶ ἐπίβουλον, καὶ τὸν ἠλίθιον*[1] *χρηστὸν καὶ τὸν ἀνάλγητον πρᾶον* quorum, hoc extremum exemplum *ἐν τῇ ἐλλείψει* collocari potest. (Cf. Eth. II, 7. 1108, 7 sq.). Jam vero ethice non semper majorem minoremve ad extrema, *ἄκρα*, quae ipsa nunquam vere recta neque laudabilia sed plane vituperanda sunt,[2] inclinationem reprehendi

---

[1] Eth. IV, 11. 1126, 4: *οἱ γὰρ μὴ ὀργιζόμενοι ἐφ' οἷς δεῖ ἠλίθιοι δοκοῦσιν εἶναι.* [2] Ibid. II, 7. 1108, 15: *τὰ δ' ἄκρα οὔτ' ὀρθὰ οὔτ' ἐπαινετὰ ἀλλὰ ψεκτά.*

tradit, rhetorice autem usque ad *ἄκρα* progreditur. Praeterea rhetorice omnino de eo quod praeter virtutis modum est loquuta in eo numero esse profitetur gratias agere, beneficia remunerari, adjuvare amicos, alia (I, 13. 1374, 22). Sed quum in ethica virtutis immoderatio virtus non sit, haec omnia, quippe quae nihil aliud atque honesta sint, ad hominem virtute praeditum referuntur.[1] Utrumque vero cum rhetorices conditione consentit. Nam quum hominis cum aliis societate et consuetudine conjuncti habeatur ratio, saepe fieri potest, ut actio quaedam, quam haud scio an ethicus quasi temerariam reprehendat, posteaquam temporum et locorum opportunitate summa emolumenta maximaque commoda attulit, fortissima esse videatur. Et vicissim quae res vere forti ac constanti animo gesta est, si quid detrimenti ex ea ceperis infelici casu, temere facta dicitur. *Δόξει τε γὰρ τοῖς πολλοῖς* ait Aristoteles. Hi enim actionem quaecunque est non honestate sed eventu et commodo metiuntur: sunt enim ejusmodi, ut quem sua sponte aliud quid nisi quod ipsi afferat utilitatem facere non credant (Rhet. III, 16. 1417, 35: *ἀπιστοῦσι γὰρ ἄλλο τι πράττειν ἑκόντα πλὴν τὸ συμφέρον*). Itaque etiam id quod honestatis causa factum est quasi ultra virtutis modum judicant. Itaque, quum talis sit hominis quem rhetorice depingit ratio, virtutes rationales (*διανοητικάς*) inter virtutum definitiones, excepta prudentia, abesse consentaneum est. Prudentia, quae postea accuratius tractanda nobis erit, omnium rerum agendarum ac virtutum summa est, quae quidem eundem quem virtutes morales in singulis actionibus locum in ipsa beatitudine obtinet. (VI, 5 init.) At *σοφία* quae est *ἐπιςτήμη καὶ νοῦς* (VI, 7. 1141, 19), *οὐδὲν θεωρεῖ ἐξ ὧν ἔσται εὐδαίμων ἄνθρωπος*, neque enim qua ratione ad beatam vitam pervenias demonstrat deliberatque, sed in sese ipsa habet beatitudinem, quum ipsa sapientia beatos efficit sicut bona valetudo sanos. (VI, 13 init. p. 1144, 4 sq.). Itaque Thaletes, Anaxagoras sapientes vocant, non prudentes, *ὅταν ἴδωσιν ἀγνοοῦντας τὰ συμφέρονθ᾽ αὑτοῖς καὶ περιττὰ μὲν καὶ θαυμαστὰ καὶ χαλεπὰ καὶ δαιμόνια εἰδέναι αὐτούς φασιν, ἄχρη-*

---

[1] Cf. Eth. VIII, 1. init. IX, 2. IX, 5. 1167, 14: *ὁ μὲν γὰρ εὐεργετηθεὶς ἀνθ᾽ ὧν πέπονθεν ἀπονέμει τὴν εὔνοιαν, τὰ δίκαια δρῶν.*

σια δὲ, ὅτι οὐ τὰ ἀνθρώπινα ἀγαθὰ ζητοῦσιν, (VI, 7. 1141 b, 3—8). Rhetorice sapientiae, quam in eorum numero refert, quae voluptatem afferant, mentionem facit ut *πολλῶν καὶ θαυμαστῶν ἐπιστήμης* (I. 11. 1371 b. 28). Sed etiamsi rhetorice prudentiam in virtutibus numerare cogitur eandemque in definitione *ἀρετὴν διανοίας* vocat, tamen virtutum partitionis in morales et rationales vix sibi conscia est, praesertim quum arti rhetoricae non propositum sit virtutes ad humani animi naturam referre, sed et in definitione et in ordine sive utilitate sive lege dirigatur. At ethicae ut in quaerendo bono sic ad virtutum repetendam originem psychologiae regiones ineundum est. Nam quum virtutes morales in affectibus et actionibus cernantur — in horum enim modo tenendo medioque illo consequendo posita est virtus — quae quidem ex appetitionibus oriuntur, virtutum et dispositio et ordo ad hominum appetitus referendus est.[1] Quamquam enim nemo virtute vere praeditus dicitur nisi qui sua ipsius et honestatis causa, *τοῦ καλοῦ ἕνεκα*, eam colat, hominum tamen natura insitum studium non ad id unum intentum est, sed honestis actionibus colendis atque exercendis eo pervenit homo, ut et honestatis et sua ipsarum causa actiones probas gerat. Nunc vero sunt maxime in rebus quae ad agendum pertinent tria hominum proposita, quae consequenda, *τὸ καλόν, συμφέρον, ἡδύ*, iisque contrariarum rerum, quae vitandae sunt, *αἰσχρόν, βλαβηρόν, λυπηρόν*. (Eth. II, 2. 1104 b, 30—34). *Τὸ καλὸν* autem idem esse ac *τιμὴ* dicitur (III, 11. 1115, 28: *διὰ καλοῦ ὄρεξιν (τιμῆς γάρ)*, et alio loco juxta *τιμὴν* ponuntur *χρήματα* et *σωτηρία* (V, 4, fin.), ita ut illud et *τὸ συμφέρον* hoc et *τὸ ἡδὺ* idem valeat. Unde appetitus tres consequuntur, appetitus sui conservandi (*σωτηρία, ἡδύ*, cf. X, 4. 1175. 10 sqq.) et possessionis (*χρήματα, συμφέρον*) et honoris (*τιμή, καλόν*). Neque tamen id ita intel-

[1] Etsi Aristoteles quomodo se virtutes ex appetitibus deducant non aperte ostendit, hoc tamen eum in animo habuisse, ipsos quos attulerimus locos declaraturos speramus, neque cum Zellero (II, 491) neque cum Schleiermachero („Grundlinien" etc. p. 228 sq. et 341) Aristotelem in dispositione et ordine virtutum sine ratione egisse arbitrari possumus. — Cf. Ritter. „Gesch. d. Philos." p. 337 sq. — Michel. Comment. p. 30 sq. p. 122, ejusdemque auctoris „Die Ethik des Aristoteles" p. 55—62 et p. 75. Bies. „Philos. d. Arist.", II. p. 312 sqq. qui viri maxima quidem ex parte recte sensisse videntur. Qua de re infra disputatur.

ligendum est, quasi in singulis trium illarum rerum aut expetendarum aut fugiendarum unus per se appetitus a ceteris plane secretus existat, sed ita ut alius alium superare soleat. Nam et *τὸ καλὸν* et *τὸ συμφέρον* est *ἡδύ* (II, 2. 1105), quamquam multa jucunda sunt quae neque pulchra honestaque sunt neque utilia. Quam ob rem voluptatis appetitio principalis quasi quaedam agendique fons est, omnisque de virtutibus moralibus quaestio in voluptate et dolore versatur (Cf. II, 2. 1104, 8 sqq.). Nam voluptate homines adducuntur ad turpitudinem, dolore ab honestate sese abstinent. Quocirca Plato verissime dicit, ita statim a puero nos institui oportere, ut et gaudium et dolorem ex iis rebus ex quibus oporteat capiamus. Neque enim facile est actionibus aut gaudere aut dolore affici prout decet, in qua ipsa re, ut explicavimus, aut honestatis aut turpitudinis documentum est, quum nulla sit actio, nullus animi motus quem non aut voluptas aut dolor sequatur (Ibid.). Illorum autem appetituum secum quisque ejusmodi quasi bellum gerit, ut ad rem aliquam partim impellat ab eademque partim avocet. Quod enim in mente est *κατάφασις καὶ ἀπόφασις* id in appetitu *δίωξις καὶ φυγή* est. (VI, 2. 1139, 21 sq.). In quo perturbationum bello qui rectum modum mediumque obtinuerit morales virtutes sibi comparabit, qui id non potuerit peccabit et turpis putabitur.[1] Ergo ex appetitibus virtutes exoriuntur, quarum ordo seriesque eadem ratione instituitur prout gradatim sensimque procedunt atque crescunt. Primarium autem locum obtinet appetitus voluptatis, qui omnibus animalibus communis ac nobis summo periculo pernicieique est, quod a primo spiritus ductu per totam vitam ex homine non discedit, plus minusve actiones nostras et destinat nimisque facile corrumpit (cf. II, 2. 1104 b, 34 sqq. VI 5. 1140 b, 13 sqq.), quae ut ad rectum modum dirigatur maximo opus est studio diligentiaque (II, 9. 1109 b, 7). Ac primum quidem ad ipsum vivendum et ad vitam conservandam spectat: vivere enim, ex Aristotelis sententia, per se jucundum est. (Cf. X, 4. 1175, 10 sqq. IX, 9. 1170, 19 sq. 25 sq. Rhet. I, 6. 1362 b, 26). Qui huic sui conservandi appetitui rectam rationem modumque

---

[1] ...04, 32: *περὶ πάντα μὲν ταῦτα* (scil. *καλόν, συμφέρον, ἡδύ*, ... *κατορθωτικός ἐστιν ὁ δὲ κακὸς ἁμαρτητικός.*

necessarium tribuerit, fortitudinem sibi comparabit. Deinde petit id voluptatis studium singulas corporis libidines, cui qui certum modum imposuerit temperantiae suae ipse auctor erit. Tum ad voluptatem muniendam homo, ut possideat, studet, ex quo possessionis studio, recto certoque modo adhibito, liberalitas et magnificentia prodeunt. Sed homo, natura destinatus, ut cum aliis vivat, etiam honoris studio affectus est, ut apud aequales auctoritate valeat; cujus appetitus recta ratio magnanimitatis ejusque quae inter *φιλοτιμίαν* et *ἀφιλοτιμίαν* media est posita, nomine carentis virtutis, auctor est,[1] cujus eadem ad animi magnitudinem ratio est qua liberalitas et magnificentia se habent. Hic quidem, ut uno nomine utar, appetitus socialis, ortus ex cupiditate, quae appetitus modo explicatos complexa ad *θυμὸν* progreditur[2] -- quas vero, tenues parvi discriminis quasi umbras neque Romani neque nos novimus[3] — et illas virtutes et mansuetudinem[4] gignit atque in familiari usu consuetudineque quum alias quasdam virtutes tum amicitiam.[5] In justitiae vero virtute — namque illam intelligi volumus quae ab Aristotele *ὅλη ἀρετὴ* vocatur — Micheletium, (Comment. ad Eth. p. 122) qui ad socialem illam appetitionem nulla circuitione refert, sequi nequimus. Nimirum justitia in hominum sola societate atque commercio cernitur, quod in ceteris quoque virtutibus fieri solet, quae plus minusve justitia ita continentur, ut quae sit earum diversa origo non appareat. Immo in hunc modum rem se habere arbitramur. In omnibus enim ceteris

---

[1] Eth. II, 7. 1107 b, 27: *ἔστι γὰρ ὡς δεῖ ὀρέγεσθαι τιμῆς καὶ μᾶλλον ἢ δεῖ καὶ ἧττον, λέγεται δ' ὁ μὲν ὑπερβάλλων ταῖς ὀρέξεσι φιλότιμος, ὁ δ' ἐλλείπων ἀφιλότιμος, ὁ δὲ μέσος ἀνώνυμος.* Cf. IV, 10. [2] Cf. Bies. II, 333 sqq. [3] Garv. II, 571 sqq. [4] Hanc etiam Ritter. (p. 339) in numero socialium virtutum habet, addens „ohne Anleitung des Aristoteles." [5] Hoc virtutum ordine serieque ab Aristotele constituto, perperam ex ipsius Giphanii sententia existere apparet partitionem bimembrem, ita „ut alias quidem virtutes moderandis et regundis perturbationibus, alias vero dirigendis et moderandis actionibus seu factis attribuamus." Ipse enim Giphanius refert ad perturbationes fortitudinem, temperantiam, honoris studium, animi magnitudinem, lenitatem seu mansuetudinem, ceteras omnes ad actiones. Quae quidem partitio, praeterquam quod nostro virtutum ordine serieque refellitur, tantum abest ut in re ipsa sita sit, ut hanc in Aristotelis animo fuisse non credideris. Cf. Giphan. ad Eth. *p. 141 sq.*

virtutibus moralibus unum appetitum aliis potiorem esse vidimus, ex cujus genere etiam actionis et virtutis genus exoriatur[1]. Justitia vero ad omnes vitae communis rationes pertinet (V, 3) ideoque non ex uno appetitu praevalente originem ducit, sed, ut nascatur, omnes appetitus una efficere debent, ac vis justitiae in eo posita est, ut modum teneat in omnibus appetitionibus eademque ratione. Quam sententiam hicce locus, qui quid sit inter universalem et particularem justitiam discrimen docet, confirmare nobis videtur; V, 4 fin: *ἄμφω γὰρ ἐν τῷ πρὸς ἕτερον ἔχουσι τὴν δύναμιν ἀλλ' ἡ μὲν (ἐν. μέρει ἀρετῆς δικαιοσύνη) περὶ τιμὴν ἢ χρήματα ἢ σωτηρίαν ἡ δὲ (ὅλη) περὶ ἅπαντα περὶ ὅσα ὁ σπουδαῖος.*

Jam vero postquam in universum viam atque rationem, qua usus Aristoteles rhetoricen et ethicen dijudicavit, pronuntiavimus, ad comparandas singularum virtutum definitiones transgredi possumus. Omissa igitur mediocritatis ratione e qua in ethice **fortitudo** definitur *μεσότης περὶ φόβους καὶ θάῤῥη*, ab hac prima quidem rhetoricorum definitionis pars non plane aliena est, nisi quod hic potius quid fortis non quid fortitudo sit dici arbitraris, quum definiatur *ἀνδρία δι' ἣν πρακτικοί εἰσιν τῶν καλῶν ἔργων ἐν τοῖς κινδύνοις.* Periculum enim est terribilium rerum appropinquatio (*κίνδυνος φοβεροῦ πλησιασμός* Rhet. II, 5. 1382, 33) et is magis fortis judicatur, qui terribiles res sustineat, quam qui temerarias effugiat (Eth. III. 12 init.). Metuere solemus quascunque res adversas: sed neque paupertatem neque morbum neque ullum malum quod ex turpitudine non exoriatur metuere nos decet (III, 9. 1115, 17 sq.). Id quod deceat ethice docet, rhetorice hominum quam inire solent vivendi rationem patefacit, in qua minimus dolor ac metus capitur ex illis ipsis maximis malis, veluti ex injustitia omninoque turpitudine (Rhet, II, 5 init. II, 4 1382, 9). Ea vero quae metuenda sunt sicut ipse metus molesta sunt, maximeque ii qui molestas res sustinent, ut honestos viros decet, fortes vocantur. Quare ipsa fortitudo dolore non vacat, quum majoris negotii sit, molestas sustinere quam a rebus jucundis abstinere, quamquam

---

[1] Eth. II, 2 fin: *ὅτι μὲν οὖν ἐστὶν ἡ ἀρετὴ περὶ ἡδονὰς καὶ λύπας, καὶ ὅτι ἐξ ὧν γίνεται. ὑπὸ τούτων καὶ αὔξεται καὶ φθείρεται, μὴ ὡσαύτως γινομένων, καὶ ὅτι ἐξ ὧν ἐγένετο, περὶ ταῦτα καὶ ἐνεργεῖ, εἰρήσθω.*

fortitudo quoque ut alia quaeque virtus et hujusmodi actio per se jucunda est[1] (III, 12 1117, 29—b, 1). **Nam honestatis voluptas dolorem vincit quem maxime honestus vir idemque beatus de morte suscipit, quippe qua tot et tantis rebus privetur.**[2] **Sunt autem etiam res, quas non metuere supra hominis naturam est** (III, 10 init.); **itaque non is fortis est qui nihil metuat, sed qui quae homini res terribiles videntur et sunt, sustineat,** et ob id ipsum, quod **perferre honestum, non ferre turpe sit** (III, 11 init.). Ejusmodi autem **mors est, qua nihil terribilius** et luctuosius, quod **omnium rerum terminus est ac finis.**[3] Neque vero in omni quidem **morte despicienda fortitudo** cernitur, sed in bello, cujus pericula **summa et honestissima** sunt (*ἐν μεγίστῳ γὰρ καὶ καλλίστῳ κινδύνῳ* III, 9. 1115, 30). Ex iis igitur quae hactenus explicata sunt ethicen vidimus **et** ad honestatem, ut ita dicam, subjectivam, quum **fortitudinem** sua ipsius causa expetendam esse doceat, et ad **momentum** psychologicum spectare, quum quae sit voluptatis et doloris **ad** fortitudinem ratio ostendat, quod utrumque negligit rhetorice. **Atqui** de ipsa fortitudinis vi ac potestate ethices disputationi parem **esse** rhetorices definitionem arbitramur eo quoque quod fortis *καλῶν ἔργων πρακτικὸς* sit oportet, praesertim quum, assumpta *τοῦ καλοῦ* definitione (Rhet. I. 9 init.), singula quaedam quae **hujusmodi sunt** repetamus, veluti: *ἐφ' ὅσοις τὰ ἆθλα τιμή, καλά. καὶ ἐφ' ὅσοις τιμὴ μᾶλλον ἢ χρήματα ... καὶ τὰ ἁπλῶς ἀγαθά, ὅσα ὑπέρ τε πατρίδος τις ἐποίησε παριδὼν τὸ αὑτοῦ*, (I. 9. 1366 b, 34) quocum hunc ethices locum conferre liceat: *ὁμολόγοι δὲ τούτοις* (scil. *τοῖς καλλίστοις κινδύνοις*) *καὶ αἱ τιμαὶ ἐν ταῖς πόλεσι καὶ παρὰ τοῖς μονάρχοις* (III, 9. 1114, 31). Maxime vero altera quae legitur in rhetorice definitionis pars: *καὶ ὡς ὁ νόμος κελεύει καὶ ὑπηρετικοὶ τῷ νόμῳ*, siquidem Aristotelis quam supra (p. 50) explicavimus de lege sententiam in memoriam revocamus,

[1] Eth. IV, 2. 1120, 26: *τό γὰρ κατ' ἀρετὴν ἡδὺ ἢ ἄλυπον, ἥκιστα δὲ λυπηρόν.* [2] Eth. III, 12. 1117 b, 10: *καὶ ὅσῳ ἂν μᾶλλον τὴν ἀρετὴν ἔχῃ πᾶσαν καὶ εὐδαιμονέστερος ᾖ, μᾶλλον ἐπὶ τῷ θανάτῳ λυπηθήσεται· τῷ τοιούτῳ γὰρ μάλιστα ζῆν ἄξιον. καὶ οὗτος μεγίστων ἀγαθῶν ἀποστερεῖται εἰδώς· λυπηρὸν δὲ τοῦτο.* [3] III, 9. 1115, 26: *φοβερώτατον δ' ὁ θάνατος. πέρας γάρ, καὶ οὐδὲν ἔτι τῷ τεθνεῶτι δοκεῖ οὔτ' ἀγαθὸν οὔτε κακὸν εἶναι.* Ceterum hic *uterque locus nescio* an confirmet Aristotelem animi imortalitatem non docuisse.

cum ea fortitudine congruit, quam Aristoteles *πολιτικὴν* dicit et ad suam ipsius descriptionen proxime accedere confirmat, *ὅτι δι' ἀρετὴν γίνεται· δι αἰδῶ γὰρ καὶ διὰ καλοῦ ὄρεξιν, (τιμῆς γάρ) καὶ φυγὴν ὀνείδους, αἰσχροῦ ὄντος* (III, 11. 1116, 27). Atque quae quidem afferunt alia quattuor reliqua fortitudinis genera carpit ac vellicat, quae quidem sive necessitate quadam coacti exerceant, veluti servi dominos metuentes, sive perpetua quadam et hebeti consuetudine exercitati, veluti bene instituti milites, sive quadam mali effugiendi spe adducti[1], sive affectu quodam commoti, veluti homines iracundi: qui autem vere sunt fortes viri honestatis causa agunt, (*διὰ τὸ καλὸν πράττουσιν*) ac *θυμὸς* non nisi *συνεργεῖ αὐτοῖς*. (III, 11. 1116, 30 sqq.). Illa vero fortitudo civilis propter id ipsum libera esse videtur, quod legi obtemperat.[2] Et sane quidem ipsa lex necessitatis quid habet: profecto autem hominibus odiosa non est, quemadmodum aliae quaedam externae necessitates appetitionibus adversantur, quoniam *λόγος* est *ἀπό τινος φρονήσεως καὶ νοῦ* (Eth. X, 10. 1180, 21—23). Quae Aristotelis de lege venerabundae sententiae, ut penitus cognoscamus rhetoricae quae inest **temperantiae** definitionem, accurate sunt spectandae, quae haecce est: *σωφροσύνη δ' ἀρετὴ δι' ἣν πρὸς τὰς ἡδονὰς τὰς τοῦ σώματος οὕτως ἔχουσιν ὡς ὁ νόμος κελεύει.* In ethice temperantia est *μεσότης περὶ ἡδονὰς καὶ λύπας* (II, 7. III, 13): et ut fortitudo minus cernitur *ἐν τοῖς θαῤῥαλέοις* sic temperantia minus versatur *περὶ τὰς λύπας*. Tum vero, subtiliore instituta quaestione, temperantiam non in animi sed in corporis voluptatibus versari idque ne in omnibus quidem — quum, exempli gratia, nemo unquam qui ultra modum delectetur audiendis melicis aut fabulis spectandis intemperans vir, nec qui his rebus modum teneat temperans dici possit — sed in iis solis, quae nobis sint communes cum caeteris animalibus, demonstratur. Sunt autem eae quae gustatu capiuntur quaeque tactu (III 13, 1118, 1—26), de quibus Aristoteles et accuratissime inquirit et qua ratione iis resistere possimus praecipit. Ac profecto quod afferatur dignum id videtur, quod et temperan-

---

[1] Cf. Eth. III, 9 fin. Rhet. II, 5. 1383, 29 sqq. [2] Eth. III, 11. 1116, 18: *δοκοῦσι γὰρ ὑπομένειν τοὺς κινδύνους οἱ πολῖται διὰ τὰ ἐκ τῶν νόμων ἐπιτίμια καὶ τὰ ὀνείδη καὶ διὰ τὰς τιμάς κτλ.*

tiae et fortitudinis vel maxime auctorem esse singulatim dicit Aristoteles rectam rationem, cujus locum in rhetorice obtinet lex.[1]

Liberalitas deinde et magnificentia et in ethicis et in rhetoricis affinitate quadam inter se conjunctae eo tamen distinctae sunt, quod in magnificentia, ut ipso verbo indicatur, magnitudinis notio inest. (Eth. IV, 4. 1122, 18 - 23) Utraque enim virtus in usu pecuniarum versatur.. Neque tamen magnificentia cernitur in omnibus actionibus quae pecuniae possessione fieri possunt, sed in magnis sumptibus. Quare magnificentissimus quisque est idem liberalis, sed non contra (Ibid. v. 28. sq.). Magnificentia igitur in iis sumptibus cernitur quae *τίμια* vocantur: in *ἀναθήμασι* vovendis, in sacris faciendis, omnino in iis rebus quae publice utiles sunt et ad ornamentum pulchritudinemque civitatis pertinent, veluti in exornanda urbe atque instruenda in faciendisque ludis. Est enim magnificus is qui non *εἰς ἑαυτὸν δαπανηρὸς* sit *ἀλλ' εἰς τὰ κοινά*. (IV, 5 init. – p. 1123, 4). Itaque magnificus esse pauper homo nequit, quippe cui pecuniarum inopia impedimento sit, quominus magnos faciat sumptus. (Ibid. 1122 b, 26. sq.). Liberalis autem unusquisque esse potest. Nam liberalitas, quae est *μεσότης περὶ χρημάτων δόσιν καὶ λῆψιν*, ex uniuscujusque rerum fortuna aestimatur atque homo liberalis judicatur non ex donorum magnitudine sed tantum ex habitu et e benevolentia animique consilio. Nimirum is liberalior vocari potest, qui, quum rebus fortunisque non abundet, minora dona praebet (IV, 2. p. 1120 b, 7—11). Liberalis ergo est qui rei familiaris ratione habita in eas res quas oportet libenter i. e. honesto animo sumptus faciat.[2] Liberalitas vero etsi media est posita inter accipiendum praebendumque, etsi liberalem a rebus permissis accipere non solum licet sed etiam oportet, ut habeat quae dare possit, tamen ii qui res vetitas non accipiunt ex justitia, non ex liberalitate laudari solent. (IV, 1. 1120, 19 sq.). Liberalitas enim magis in eo versatur, ut decenter praebeas quam ut accipias, aut in eo ut recuses quae non decet (Ibid. 1120, 9 sqq.). Nam virtutis magis est beneficia dare quam accipere et honeste agere magis quam turpi-

[1] Cf. III, 10. 1115 b, 12. — 14 fin. — 15. 1119 b, 11. [2] Eth. IV, 2. 1120 b, 23: *ἐλευθέριός ἐστιν ὁ κατὰ τὴν οὐσίαν δαπανῶν καὶ εἰς ἃ δεῖ.* v. 29: *ὁμοίως ἐν μικροῖς καὶ μεγάλοις καὶ ταῦτα ἡδέως.*

bus rebus abstinere: et hoc quidem eo assequimur, ut sumamus de rebus permissis, illud ut decenter prae Divitiarum enim vis sita est in usu:[1] itaque liberalis qui virtute quae ad pecunias pertinet est praeditus. (Ibi 5—15). In rhetoricorum quidem definitione nihil aliu hoc posterius inest, quoniam definitur *ἐλευθεριότης*, *ἀρ χρήματα εὖ ποιητική*, (I, 9. 1366 b, 16) idque est eo auctoritate, quo ipsa ethice, iis tantum qui dare soleant tiam haberi et laudem tribui, tradit (Ibid. v. 15 sq.). enim tanta ejus merita sunt, qui res vetitas non accipiat, ejus qui decenter det, quum illud factu facilius et ad su que minus propensus sit profundendum quam ad alier accipiendum.[2] *Μεγαλοπρέπεια* vero quum in rhetoricis *ἀρετὴ ἐν δαπανήμασι μεγέθους ποιητική* quae in ethi disputationem in unum quasi quoddam complectitur, s aperte in ethicis legitur, esse magnifici sumptus ad utilitatem referre, id omittit rhetorice negligitque. Se rem quam illae duae virtutes modo tractatae cum ethi sensionem tribuit **magnanimitatis**, quam habet rhetorice *ἀρετὴ μεγάλων ποιητικὴ εὐεργετημάτων*, cui cum ethica nih aliud quam magnitudo communis est. Nam quamquam et gnanimi viri esse docet benigne in alios beneficia confer cataque ab eodem majora quam accepta beneficia sint (IV, 8. 1124b, 9—11), hoc tamen ex ipsa virtute proficiscit exoritur, non magnanimitatis vis est ac natura. A *μεγαλοψυχία* versatur *περὶ τιμὴν μεγάλην* (IV, 9 fin). nimus enim is est qui magnis rebus sese dignum et h sit; itaque medius est positus inter *μικρόψυχον* et Namque etsi secundum magnitudinis rationem in extrema tamen ex sua ipsius virtute sola sese metitur,[3] quum alter in vitio sit, quod parum sibi tribuit, alter in contrar quod nimiam de se habet opinionem. (IV, 7. 1123 b, Pretii vero et dignitatis ratio ad externa bona dirigitu

---

[1] Rhet. I, 5. 1361, 23: *ὅλως δὲ τὸ πλουτεῖν ἐστὶν ἐν τῷ χρῆσθαι ἐν τῷ κεκτῆσθαι.* [2] Eth. IV, 1. 1120, 17: *καὶ ῥᾷον δὲ τὸ μὴ λαβεῖν τοῦ τὸ γὰρ οἰκεῖον ἧττον προΐενται μᾶλλον ἢ οὐ λαμβάνουσι τὸ ἀλλότριον.* IV, 7. 1123 b, 13: ἔστι δὴ ὁ μεγαλόψυχος τῷ μὲν μεγέθει ἄκρος τῷ δὲ ὡς *τοῦ γὰρ κατ' ἀξίαν αὑτὸν ἀξιοῖ.*

dam transeamus majorem quam in caeteris virtutibus mod
tatis congruentiam definitionis quam rhetorice tradit et j
et injutitiae: *ἔστι δὲ δικαιοσύνη μὲν ἀρετὴ δι' ἣν τὰ*
ἕκαστοι ἔχουσι, καὶ ὡς ὁ νόμος, ἀδικία δὲ δι' ἣν τὰ ἀλ
οὐχ ὡς ὁ νόμος, cum ethices de his disputatione vid
hac quoque in re omissa mediocritatis ratione. Aristotele
esse justitiae genera docet, quum addat, multis modis ju
appellari, sed quae propinqua sint et ejusdem nominis
sane latere (V,2 init.). Primum quidem quum injustus
qui contra leges faciat, justus autem qui iis obtemperat,
legitima justa esse apparet, et justitia ea virtus est
praeditus est secundum legem agit, ita ut haec justitia
vocetur universa et perfecta virtus[1] (*ὅλη, τελεία*), neque
tute ipsa alia causa distat quam quod illa est justitia
ratione qua ad alios pertinet, haec virtus per se spect
ea ratione qua talis quidam habitus est *ἁπλῶς*.[2] N
leges, quibus quidem id quod aut universae civium
titudini aut optimatibus iisque qui imperium tene
est, curae sit, de omnibus, quaecunque ad publicam h
societatem civilem spectant, rebus, certam quandam sive
tis sive alius cujusdam laudis normam sequutae, disput
que inquirunt.[3] Quin etiam, ut jam dictum est, ipsae
legibus imperantur: quod maxime ex eo intelligi potest
quemadmodum justitiae secundum legem, *ὅλη ἀρετῇ*, pl
posita est *ὅλη κακία*,[4] injustitia contra legem, sic quicu
virtute aliqua peccat, injuste agit: veluti si quis aut ar
jecerit non modo ignaviae, aut si nimium sibi honor
gaverit non modo *φιλοτιμίας*, aut si alium in difficultatib
satum non adjuverit non modo illiberalitatis, sed omn
his etiam injustitiae in crimine erit, quod contra leges

---

[1] Eth. V, 3 init. — 1129 b, 26. [2] L. l. 1130, 10: .. *διαφέρει*
καὶ ἡ δικαιοσύνη αὕτη . . . ἔστι μὲν γὰρ ἡ αὐτή, τὸ δ' εἶναι οὐ
ἀλλ' ᾗ μὲν πρὸς ἕτερον, δικαιοσύνη, ᾗ δὲ τοιάδε ἕξις ἁπλῶς, ἀρε
de hac interpunctione Trendelenb. Histor. Beiträge II. p. 356 sq
l. 1129 b, 14—17. VIII, 11. 1160, 11—14. [4] Eth. V, 3. 1130, 1
I, 10. 1368 b, 13: *δι' ἃ δὲ προαιροῦνται βλάπτειν καὶ φαῦλα ποι*
τὸν νόμον, κακία ἐστὶ καὶ ἀκρασία. [5] Eth. l. l. 1129 b, 19—
l. l. v. 14: *ἐὰν μὲν γάρ τινες ἔχωσι μοχθηρίαν ἢ μίαν ἢ πλεί*

alia quae injuste facta sunt ad aliud vitium quoddam r
esse diximus, unum tamen est quod nulla ex alia re
justitia et injustitia manat: lucrum facere sive πλεονεκτεῖν
quis clypeum abjecerit tum ignave tum injuste aget, qu
legem fecerit, qui autem plus aliquid consequitur, πλ
saepe nullo alio vitio nisi injustitia peccabit (V, 4. 11
22). Quod quidem rhetorice ante oculos non ponit, se
injuste facta ad aliud vitium refert (vid. sup. p. 62
ideoque quod proposito convenienter solius communionis
ratio habetur atque illi universali injustitiae congru
ἀδικεῖν definitur βλάπτειν ἑκόντα παρὰ τὸν νόμον (I,10 p
6), quae posteriora verba ethice non recepit (V, 11, 12
ἐστὶν ἁπλῶς τὸ ἀδικεῖν τὸ βλάπτειν ἑκόντα τινά).
vere dicitur injustitia particularis in lucro faciendo, π
consistere, justitiae erit, quoniam πλεονεξία inaequalitas
aequam rationem servare, et quoniam injustum inaeq
justum aequale esse oportet. (V, 2, p. 1129, 32 sqq.
Hujus autem justitiae genera sunt duo, alterum distr
(τὸ διανεμητικόν), alterum correctivum (τὸ διορθωτικόν)
in primo quidem illo agitur de publice distribuendis bo
1130b,30—1131), quae quum pro dignitate, κατ' ἀξίαν, di
quoniam tantum cuique a civitate petere licet quantum i
stitit, distributio rei B, quae personae A traditur in huj
stantia posita ac defixa est, ac rei D in praestantia
C. Itaque hoc justitiae genus analogian quasi quandam
tricam ita obtinet, ut personae A eadem ratio est ad
quae illi tribuitur, quae personae C est ad rem D;
igitur A:C=B:D (V, 6. 1131, 25 sqq. c. 7). Quam
hujus est justitiae aequam rationem habere inter cives,
aequale medium sit etiam justum medium esse oporte
init.). De hac reipublicae civibus reddenda justitia
nihil significat, quae solam ejus injustitiae qua addu
in rempublicam impetum faciunt mentionem facit, veluti
officio ad bellum proficiscendi non satisfecit (I, 13. p. 1
Alterum deinde genus justitiae quae in corrigendo sita
thorices prima definitionis pars complectitur; eiqu
est in iis quae homines tum sponte tum invite
contrahunt; in eorum numero quae sponte fieri sol

venditio, emptio, mutuum multaque alia, in eorum quae invite fiunt altera sunt clandestina, ut furtum, adulterium, altera violenta, ut verbera, vincula, alia (V. 5. 1131, 1 sqq.).[1] Sed hoc justitiae genus quamquam et ipsius est aequam rationem servare, ideoque et jus quod corrigendi vim habet aequale quiddam est, ab illo tamen superiore differt eo quod non geometricam sed arithmeticam obtinet analogian. Hoc enim non ad hominis dignitatem ac praestantiam sed ad solam rem, ad lucrum spectat, quod alius fecit, et ad damnum quod alius cepit. Quae verba quam latissime patere arbitreris, quum proprie dici non posse videatur de lucro, si quis quem percussit, etiamsi injuste egit. Hujus igitur justitiae est inaequalitatem tollere et proportionem arithmeticam restituere, quoniam hac in re homines ut aequales per se, non ex consecutione aestimantur, quum nihil referat, utrum vir praestantissimus (*ἐπιεικής*) hominem improbum (*φαῦλον*), an homo improbus virum bonum fraudaverit, i. e. ab aequalitate discedat, quod de alieno bono tanto plus sibi arrogavit, quanto ille minus habet quam habere decet. Aequalitatis autem restituendae auctor poena est, quae injusto lucro alteri detrahendo alterius damnum compensare conatur, sicuti, ut linea in duas partes inaequales divisa partibus sit aequalibus, id quo major pars dimidium superat illi aufertur et minori parti additur. Ergo jus correctivum medium est inter damnum et lucrum. Quocirca judicem qui quasi quoddam jus animatum est vocant interpretem medii, quum suum quisque habere existimet, si medium quod est aequale assequutus sit. (Cf. V, 7, 1131 b, 25. c. 8; 1132, 28 . . . *τότε φασὶν ἔχειν τὰ αὑτῶν ὅταν λάβωσι τὸ ἴσον*. b, 16: *ὅταν δὲ μήτε πλέον μήτ' ἔλαττον ἀλλ' αὐτὰ δι' αὑτῶν γένηται, τὰ αὑτῶν φασὶν ἔχειν*. Rhet. I, 9. *ἔστι δὲ δικαιοσύνη ἀρετὴ δι' ἣν τὰ αὑτῶν ἕκαστοι ἔχουσιν*). Sic igitur in justitia quoque ethice mediocritatis rationem tuetur; quae justitia tamen hoc in

[1] Cf. Rhet. I, 15. 1376 b, 15; si uterque fateatur pactum initum esse, oratoris esse ait Aristoteles pro sua causa vim illius amplificare hisce verbis: *ἡ γὰρ συνθήκη νόμος ἐστὶν ἴδιος καὶ κατὰ μέρος, καὶ αἱ μὲν συνθῆκαι οὐ ποιοῦσι τὸν νόμον κύριον, οἱ δὲ νόμοι τὰς κατὰ τὸν νόμον συνθήκας. καὶ ὅλως αὐτὸς ὁ νόμος συνθήκη τις ἐστίν, ὥστε ὅστις ἀπιστεῖ ἢ ἀναιρεῖ συνθήκην, τοὺς νόμους ἀναιρεῖ. ἔτι δὲ πράττεται τὰ πολλὰ τῶν συναλλαγμάτων καὶ τὰ ἑκούσια κατὰ συνθήκας, ὥστε ἀκύρων γιγνομένων ἀναιρεῖται ἡ πρὸς ἀλλήλους χρεία τῶν ἀνθρώπων.*

stoteles quae sint pulchra sive honesta quaeque bona et utilia persecutus, ex his contraria elucere dicit (I, 6 init. I, 9 fin.). De genere autem judiciali disputans quid sit injuriam facere quidque sit injustum exponit. Itaque in hujus generis locis constituendis, ut ita dicam, negative se habet vel se habeat necesse est, quod contrario uti non potest orator. Neque enim ut coram ethico sic in forensi tribunali agitur de causa utrum justa an injusta, sed utrum injusta an non injusta sit. Rhet. I, 13—1374, 10: *ἔστι δὲ πάντα περὶ τοῦ ἄδικον εἶναι καὶ φαῦλον ἢ μὴ ἡ ἀμφισβήτησις.* Itaque *τῷ μὲν κατηγοροῦντι πόσα καὶ ποῖα τούτων ὑπάρχει τῷ ἀντιδίκῳ σκεπτέον, ὧν ἐφιέμενοι πάντες τοὺς πλησίον ἀδικοῦσι, τῷ δ᾽ ἀπολογουμένῳ ποῖα καὶ πόσα τούτων οὐχ ὑπάρχει.* (Rhet. I, 10. 1368b, 29—32).

Ab justitia et justo non genere sed usu tantum diversum est **aequum** et **aequitas** (*ἐπιείκεια*); atque ethice quidem ut in unaquaque quaestione sic hac in re *ἀπορίας* quae objiciuntur dissolvit. Videtur enim aequum ab justi notione alienum esse, nam si justum illud perfectum (*σπουδαῖον*) est, aequum, quum sit *παρὰ τὸ δίκαιον*, perfectum esse nequit, sin autem utrumque perfectum est, idem esse oportet.[1] Sed jus absolutum re vera quidem concurrit cum jure civili, idemque est cum ea ratione in qua unum ad alterum et unumquemque ad omnium communitatem esse decet, ut haec *πρὸς αὐτάρκειαν* perveniat, quare verum jus inter eos tantum cernitur quibus lex est. (V, 10. 1134, 24—30) Homines enim leges constituunt, ut juris fundamentum habeant, ut ratio, non homo imperet, qui quidem facile tyrannus fieri possit. (Ibid. v. 35 sq.) Quae quum ita sint, legibus tamen non omnia, quae justa habenda sint, comprehendi possunt, qui fit, ut jus civile partim naturale partim legitimum sit, aut, ut legitur in rhetorice (I, 10, 1368 b, 7. I, 13. p. 1373 b, 4), partim *νόμος ἴδιος* partim *κοινός*, qui idem est naturalis (*κατὰ φύσιν* Ibid. v. 6), qui ubique idem valeat (Ibid. v. 7 sq. Eth. V. 10. 1134 b, 19). Lex propria deinde dividitur in rhetorice in eam quae literis mandata et in eam quae non mandata est (I, 13. 1373 b, 5 sq.); sed lex universalis, quum eadem literis non man-

---

[1] *V, 14. p. 1137 b, 4: ἢ γὰρ τὸ δίκαιον οὐ σπουδαῖον ἢ τὸ ἐπιεικές, (οὐ δίκαιον) εἰ ἄλλο· ἢ εἰ ἄμφω σπουδαῖα, ταὐτόν ἐστιν.* Cf. Trendelenb. *Histor. Beiträge II p. 846.*

data sit, lex sive jus proprium, scriptum, jus unive
scriptum esse merito dici potest.[1] Duplex enim est
lex scripta quascunque res de quibus homines conten
plecti nequeat, et quod generaliter legi loquendum es
quando generale quiddam inveniri non potest ad qu
la quaeque referantur.[2] Nimirum in lege ferenda fi
ut ipse qui fert interdum aliquid negligat (Rhet. I, 13,
29), sed plerumque culpa neque in lege neque in legis
in ipsa rei natura, quoniam lex ad res agendas adhib
bus abunde satisfieri nequit.[3] Itaque ubi a lege, qu
neraliter loquitur, quid omissum est, aequum inter
supplementum et correctio juris legitimi, quare n
dici potest.[4] Aequum igitur quum jus sit ultra legi
rationem[5] provectum, vir aequus (ἐπιεικής) is est, qui
quoddam summum non sequatur sed, tametsi legem
jutricem, de suo concedat, quique, quod rhetorice enu
bitrio potius quam judicio se subjiciat; arbiter
quitatem, judex legem spectat. (I, 13, 1374 b,
Idem et verbi et literas legis non sequitur sed l
voluntatem ac consilium, et quae in rhetoricis plu
tur (Ibid. 10. sqq.). Sed ne hoc quidem in gene
ratione atque ethice respicit · rhetorice honestaten
nam etiamsi aequum esse dicit μὴ πρὸς τὴν πρᾶξιν ἀλλ
προαίρεσιν σκοπεῖν (Ibid. v. 14), ethice tamen hoc ad u
que causae aut honestatem aut turpitudinem refer
haud scio an ex hoc differentiae causa quae est in

---

[1] Rhet. I. 1374, 18: ἐπεὶ δὲ τῶν δικαίων καὶ τῶν ἀδι
εἴδη, (τὰ μὲν γὰρ γεγραμμένα τὰ δὲ ἄγραφα . . Cf. Eth. VIII,
21: ἔοικε δὲ καθάπερ τὸ δίκαιόν ἐστι διττόν, τὸ μὲν ἄγραφον
νόμον κτλ. [2] Eth. V, 14. 1137 b, 13 . . . v. 27: τοῦτο
καὶ τοῦ μὴ πάντα κατὰ νόμον εἶναι, ὅτι περὶ ἐνίων ἀδύνατον
μον, ὥστε ψηφίσματος δεῖ. [3] Ibid. v. 17. Cf. Rhet. I. 13. 13
[4] Eth. V, 14. 1137, 20—25. v. 26: καὶ ἔστιν αὕτη ἡ φύσις ἡ τ
ἐπανόρθωμα νόμου, ᾗ ἐλλείπει διὰ τὸ καθόλου. Cf. v. 8 sq.
13. 1374, 26: τὸ γὰρ ἐπιεικὲς δίκαιον δοκεῖ εἶναι, ἔστι δὲ ἐπιεικὲς
γεγραμμένον δίκαιον. Eth. V. 14. 1137 b, 10: ταὐτὸν ἄρα δίκαιο
κές, καὶ ἀμφοῖν σπουδαίοιν ὄντοιν κρεῖττον τὸ ἐπιεικές· ποιεῖ
ρίαν ὅτι τὸ ἐπιεικὲς δίκαιον μέν ἐστιν, οὐ τὸ κατὰ νόμον δέ, ἀ
μα νομίμου δικαίου. Cf. L. l. 1137 b, 34—1138, 1—3. V, 12. p.

μὲν γὰρ οταν η ἀρχὴ ἐν αὐτῷ ᾖ τῆς αἰτίας, ἀτυχεῖ δ' ὅταν
(Ibid. v. 18 sqq.).

Jam ex **vitiorum** numero de injustitia, una
contraria, jam disseruimus. Ceterorum autem quod
ter ethicen et rhetoricen discrimen in diversis contrari
rum, virtutum, definitionibus defixum est. Sed qu
excepta justitia, omni morali virtuti, quippe quae mod
sint, duo vitia opposita esse doceat, isti libri in univ
differunt, quod rhetorice unum modo vitium virtuti c
agnoscit, nimirum id extremum, quod altero magis p
esse a medio ipse tradit Aristoteles. Six ignavia ma
tudini contraria est quam temeritas, quae potius illi
propinqua est (Eth. II, 8. 1108b, 31), temperantiae
temperantia quam stupor (*ἀναισθησία*), qui perraro c
ab humana conditione ac natura aliena est (III, 14. 11
illiberalitas magis liberalitati quam effusio (*ἀσωτία*), q
quidem multum liberalitatis naturae complectitur ac
rectam rationem modumque reduci potest, illa vero i
est (IV, 3. 1121, 19—30). Et item reliqua.

Sed inter virtutes morales in rhetorice locus no
quas quidem ethice illis adnumerat, virtutibus datus,
hominum familiarem usum consuetudinemque pertinent,
quum inter duo extrema mediae sint positae, partim ne
quidem nomine describi possunt (cf. IV, 12. 1126 b, 1
init.), partim ad rhetoricen quod attinet leguntur in dis
de affectibus. Sic *πραότης* quae ab ethice definitu
περὶ ὀργάς (IV, 11), in rhetoricis ut irae contraria a
πραΰνσεως dicitur *κατάστασις καὶ ἠρέμησις ὀργῆς* (II
Ceterae virtutes, ut ita dicam, sociales plus minusve
comprehenduntur, a qua aliquam nomine carentem e
differre quod affectu vacet, Aristoteles prodit in ethice [1]
Liceat igitur locos quosdam ex utrisque libris inter s
dentes, qui de hominum familiaritate consuetudinequ
afferre. Rhet. II, 4 1381, 30: *ἔτι (φιλοῦσι) τοὺς ἡδεῖς συν*
καὶ συνδιημερεῦσαι· τοιοῦτοι δ' οἱ εὔκολοι καὶ μὴ ἐ

---

[1] p. 1126 b, 22: διαφέρει δὲ τῆς φιλίας ὅτι ἄνευ πάθους ἐ
στέργειν οἷς ὁμιλεῖ. Cf. VIII, 7. 1157 b, 28: ἔοικε δ' ἡ μὲν φ
ἡ δὲ φιλία ἕξει.

τῶν αμαρτανομένων καὶ μὴ φιλόνεικοι μηδὲ δυσέριδες· παντες γὰρ οἱ τοιοῦτοι μαχητικοὶ, οἱ δε μαχόμενοι τἀναντία φαίνονται βούλεσθαι. L. I. 69: *καὶ τοὺς μὴ ἀντιτείνοντας τοῖς ὀργιζομένοις ἢ σπουδάζουσιν.* Eth. IV. 12 init: *Ἐν δέ ταῖς ὁμιλίαις καὶ τῷ συζῆν καὶ λόγων καὶ πραγμάτων κοινωνεῖν οἱ μὲν ἄρεσκοι δοκοῦσιν εἶναι, οἱ πάντα πρὸς ἡδονὴν ἐπαινοῦντες καὶ οὐδὲν ἀντιτείνοντες, ἀλλ' οἰόμενοι δεῖν ἄλυποι τοῖς ἐντυγχάνουσιν εἶναι. οἱ δ'ἐξ ἐναντίων τούτοις πρὸς πάντα ἀντιτείνοντες καὶ τοῦ λυπεῖν οὐδ' ὁτιοῦν φροντίζοντες, δύσκολοι καὶ δυσέριδες καλοῦνται.* VIII. 6. 1157 b, 15: *οὐδεὶς δὲ δύναται συνημερεύειν τῷ λυπηρῷ οὐδὲ τῷ μὴ ἡδεῖ.* VIII. 7, 1158, 1: *ἐν δὲ τοῖς στρυφνοῖς καὶ πρεσβυτικοῖς ἧττον γίνεται ἡ φιλία ὅσῳ δυσκολώτεροί εἰσι καὶ ἧττον ταῖς ὁμιλίαις χαίρουσιν.* —

De **pudore** (*αἰδώς*) quasi ipsa virtus sit Aristoteles non agendum esse censet, quum affectus potius quam habitus similis est. Certe quidem definitur *φόβος τις ἀδοξίας* (Eth. IV. 15). Et profecto occurit nobis ut *πάθος* in rhetorice, sed *αἰσχύνης* nomine cujus ab ethice non aliena est definitio: *λύπη τις ἢ ταραχὴ περὶ τὰ εἰς ἀδοξίαν φαινόμενα φέρειν τῶν κακῶν ἢ παρόντων ἢ γεγονότων ἢ μελλόντων.* (II, 6). Hujus autem affectus naturam quum explicet Aristoteles, jactantiae ostentationisque, cujus hominem pudere deceat, signa quaedam enarrat. (II, 6. 1384. 5 sqq. Cf. Eth. IV, 13). Jam vero jocum ad quem virtus quaedam, *εὐτραπελία*, pertinet, media inter *βωμολοχίαν* et *ἀγροικίαν* (Eth. II, 7. 1108, 23—26. IV, 14), juvenes diligere, senes aegre ferre Aristoteles in rhetorice docet (II, 12 fin). Illi enim sunt *εὐτράπελοι* quum *εὐτραπελία* sit *πεπαιδευμένη ὕβρις* ac juvenes propensi sint ad superbiam. Atque de jocosa oratione Aristoteles disputans vituperat *βωμολοχίαν*, qua *εἰρωνεία* liberalior sit (III, 18 fin). *Νέμεσις* deinde quam et Magn. mor. (I, 28) et Eth. Eudem. (III, 7) inter virtutes receperunt, ab Eth. Nic. in brevi illo virtutum conspectu, quae ad mediocritatis rationem intelligendam afferuntur, collocata est, non ut virtus quidem sed ut affectus. Incipit enim Aristoteles (II, 7. 1108, 30): *εἰσὶ δὲ καὶ ἐν τοῖς πάθεσι καὶ ἐν τοῖς περὶ τὰ πάθη μεσότητες· ἡ γὰρ αἰδὼς ἀρετὴ μὲν οὐκ ἔστιν* . . . . . v. 35: *νέμεσις δὲ μεσότης φθόνου καὶ ἐπιχαιρεκακίας.* Ceterum Aristoteles ad aliam hujus rei disputationem nos revocat (1108 b, 7), qua Rhe-

toricorum de affectibns liber intelligi velle videtur,[1] ub
ra copiosius atque uberius hac de re disputat (II, 9).

Restat ut unam quam distincte definit rhetorice
rationalem, dico **prudentiam**, cum ethices definitione comp
cujus quae sit ad virtutes morales ratio, quod quide
afferunt, quae rectum modum praecipiat, jam declaravi
sup. p. 16 et 52). In rhetorice autem prudentiae non di
virtutes ratio est, quum definiatur: *ἀρετὴ διανοίας κα*
βουλεύεσθαι περὶ ἀγαθῶν καὶ κακῶν εἰρημένων εἰς εὐδ
(I, 9. p. 1366 b, 20 sqq.), nisi quatenus etiam virtutes
rum, vitia in malorum numero sunt. Ceterum haec
comprehendit quod ethice de prudentis natura atque ind
dit: *δοκεῖ δὴ φρόνιμον εἶναι τὸ δύνασθαι καλῶς βουλε*
περὶ τὰ αὑτῷ ἀγαθὰ καὶ συμφέροντα οὐ κατὰ μέρος, ο
ὑγίειαν ἢ ἰσχὺν, ἀλλὰ ποῖα πρὸς τὸ εὖ ζῆν (VI, 5. ini
ipsa prudentia esse dicitur: *ἕξις ἀληθὴς μετὰ λόγου*
περὶ τὰ ἀνθρώπινα ἀγαθὰ καὶ κακά (Ibid. p. 1140 b,
quae definitio in hunc modum invenitur. Quemadmod
eam animi partem quae rationis expers est bipartitam cog
sic ea quae rationis particeps est in duas partes dividitur.
altera (*τὸ ἐπιστημονικὸν*) contemplamur res aeternas et
biles, altera (*τὸ λογιστικόν*) ejusmodi res quae aliter se ha
sunt, si quidem ea quae genere differunt etiam alia gene
gnoscendi facultas. Atque de his solis rebus homines
rant sive ratiocinantur (*τὸ γὰρ βουλεύεσθαι καὶ λογίζεσ*
τόν), nec quisquam de ejusmodi rebus deliberat quar
cipia aliter se habere non possunt (VI, 2, 1139, 5—14)
negotii virtus is erit habitus, per quem optime delibera
In omni autem actione respicienda sunt appetitus, cons
agendi finis. Jam vero agendi principium, *τὸ ὅθεν ἡ*
consilium est, consilii vero appetitus et *λόγος*, qui
spectat. Consilii est et perficere quod *λόγος* annuit et
nuit abjicere, ita ut, si consilium perfectum dici poss
aliud sit quam quod appetitus rectus et *λόγος* verus si
que *λόγου* propositum semper est veritas. Sunt autem

---

[1] Spengel. ad. Rhet. p. 238. [2] VI, 2. p. 1139, 29: το
κτικοῦ καὶ διανοητικοῦ (ἔργον) ἡ ἀλήθεια ὁμολόγως ἔχουσα τ
ὀρθῇ.

humani animi ad veritatem cognoscendam facultates: ars, scientia, prudentia, sapientia, mens. (VI, 3 init.) Quarum una prudentia rerum agendarum veritatem cognoscit. Scientia enim ad res immutabiles spectat, res agendae autem incertae ac vagae sunt (VI, 3. 1139 b, 18), mens ad principia, sapientia ad utraque, quare est scientia et mens (VI, 6 fin. 7, 1141, 17 sqq.). Has tres amplectitur *νοῦς θεωρητικός*. Ars autem quamquam ad ejusmodi res attinet quae aliter esse possunt (VI, 4), tamen finem non habet ipsam operationem sed opus, ejusque auctor est *νοῦς ποιητικός*, *πράξεως* vero *τέλος* nihil aliud est quam ipsa *εὐπραξία* (VI, 5. 1140 b, 4—7). Itaque *νοῦ πρακτικοῦ* veri cognoscendi actioni sola relinquitur prudentia, cujus ex his hactenus explicatis sequitur definitio: *ἕξις ἀληθὴς μετὰ λόγου πρακτική*. Prudentiae igitur, quum sit diligenter accurateque deliberare de ejusmodi rebus quae aliter se habere possunt, non modo actionis universalia sed etiam singula quaeque cognoscendum est, quippe quae sit *ἕξις πρακτική*, actiones vero ad singula pertineant.[1] Quin etiam singularum rerum experientiae multo plus indiget quam universalium cognitionis. Quocirca juvenes, etsi boni mathematici fiunt, prudentes esse non possunt, quod prudentiae fundamentum est experientia, cognitio e rebus singulis earumque usu hausta, juvenes autem magnum cognitionis usum habere non possunt, quia, ut ait Ovidius, serus venit usus ab annis. (VI, 9. 1142, 11—16). Vitium autem prudentiae contrarium et vim habet ac potestatem delendarum universalium rerum, principiorum, neque singula quaeque actionis cognoscere potest (VI, 5. 1140 b, 19 sq. c. 9. 1142, 21 sq.). Errat enim, verbi gratia, proposita bona valetudine, eadem ratione is qui aquas graves esse insalubres, qua qui hanc vell illam aquam gravem esse nesciat. (Ibid. 1142, 22 sq). Itaque prudentia, quum in omnibus hominum bonis versetur et quaque in re quid bonum factu sit inquirat, propria est virtus virorum qui administrandae rei publicae periti sunt. Pericles igitur et ejusmodi homines merito esse habentur prudentes, *ὅτι τὰ αὐτοῖς ἀγαθὰ καὶ τὰ τοῖς ἀνθρώποις δύνανται θεωρεῖν* (VI, 5. 1140 b, 8 sqq.). Attamen

---

[1] *VI, 8. 1141 b, 14: οὐδ' ἐστὶν ἡ φρόνησις τῶν καθόλου μόνον ἀλλα δεῖ καὶ τὰ καθ' ἕκαστα γνωρίζειν· πρακτικὴ γάρ, ἡ δὲ πρᾶξις περὶ τὰ καθ' ἕκαστα.*



prudentia et *πολιτικὴ* **non eadem res est: illa enim magis sin
gulorum, haec omnium communi saluti consulit. Sed prudenti
et** honestas et animi consilium ita dirigitur, ut nemo vir bonu
esse possit, ut supra jam diximus, sine prudentia, nemo pru
dens, quin bonus sit; virtutis enim est efficere, ut rectum appa
reat existatque consilium Quod autem hujus causa fit non i
virtutis proposito versatur, sed facultatis cujusdam, cui *δεινό
τητος* nomen, est, quae ei qui agit maxime instrumenta tribui
quibus id quod intendit consequi possit. Neque vero *δεινότη*
laudabilis est nisi finis bonus esse judicatur, sin autem malu
fit *πανουργία* (VI, 13. 1144, 20—27). Prudentiae vero parte
quasi quaedam, quarum rhetorice nonnullas etiamsi commemo
rat, non explicat tamen (I, 6, 1361 b, 14), sunt *εὐβουλία* qua
est *ὀρθότης βουλῆς* et ab *εὐστοχίᾳ* et *ἀγχινοίᾳ* eo differt, quo
hae cogitatione quadam repentina recta inveniunt, illa ver
deliberatione praeposita (VI, 10), tum *σύνεσις*, cujus est recte di
judicare id quod prudentia fieri jubetur (VI, 11. 1143, 8:
*μὲν γὰρ φρόνησις ἐπιτακτική ἐστιν . . . ἡ δὲ σύνεσις κριτικ
μόνον*), denique *γνώμη*, quae in rebus aequis judicandis ver
satur. (Ibid. v. 19 sqq.) Sed haec omnia prudentia comprehen
duntur, quae omnium *τοῦ πρακτικοῦ* virtutum dici potest quas
unitas (Cf. VI, 12). Indolis vero ac morum unum totum quid
dam efficit *ἐγκράτεια* et *καρτερία*, quarum ob hanc ipsan
causam in ethice locus est, quippe cui omnia quae ad honesta
tem pertinent et per singula et ex universo tractanda sint at
que id agendum, ut continuatio seriesque virtutum, ut alia e
alia nexa et omnes inter se aptae colligataeque videantur, utqu
quomodo omnibus partibus inter se congruentibus cohaerean
demonstretur atque explicetur. Atque in rhetorice ne nomin
quidem illarum rerum leguntur, sed sola vitia ipsarum contra
ria, quorum homines pudeat, *μαλακία* et *τρυφή* [1] et juxta *κα
κίαν ἀκρασία*, [2] de qua ethice quoque loquitur in hunc modum
*ἡ μὲν γὰρ ἀκρασία ψέγεται οὐχ ὡς ἁμαρτία μόνον ἀλλὰ κα
ὡς κακία τις ἢ ἁπλῶς οὖσα ἢ κατά τι μέρος* [3]. Ceterum ver
ἐγκράτεια et *καρτερία* non proprie virtutes dicuntur sed affectio

---

[1] Cf. Rhet. II, 6, p. 1384, 1 sq. II, 16, 1391, 1—3. [2] I, 10. 1368
13. [3] VII, 6. 1148, 2 sqq.

nes (VII, 1. p. 1145), quae sicut temperantia versantur in corporis voluptatibus (VII, 6), a qua tamen distant eo quod viro temperati animi cum appetitionibus jam pugnare non opus sit, sed quod ex certa quadam voluntatis et habitus ratione talis σώφρων existit. Vir autem ἐγκρατὴς cum voluptatibus contendit iisque resistit, doloribus resistit καρτερός, ne ad male agendum impellatur. Eodem autem modo se habent vitiosi illis contrarii affectus (VII, 9). Intemperans enim is est homo qui ex ipsa turpitudine ac consilio ipse in se peccet, ἀκρατὴς autem vincitur ac superatur in certamine cum voluptate commissa, μαλακὸς et τρυφῶν de pugna cum dolore instituta inferior discedit. (VII, 8).

Postremo vero quum etiam haec πάθη, breviter complexi simus, aequum est, ut et ambos de amicitia libros, quibus nihil pulchrius humaniusque scribi potest, cum rhetorices explicatione paucis verbis conferre.[1] Discrimen igitur quod intercedit hac de re inter ethicen et rhetoricen duplex est: alterum quod est de amicitiae natura percipienda, alterum de ratione qua tractetur. In rhetorice enim amicitia inter πάθη locum obtinet, quum ethice φιλίαν πάθος esse neget, φίλησιν esse dicat, quam distinctionem rhetorice ignorat. Deinde haec magis describit amicitiae signa et notas quam naturam atque dignitatem. Verumtamen virtus ne ex Aristotelis quidem sententia, sed cum virtute tantum conjuncta esse videtur amicitia, quum ipse dicat φιλίαν perturbatione non vacare, quo ab alia quodam habitu, φιλίας simillimo, nomine carente, quae vera virtus sit, aliquid differat.[2] Definitionem autem τοῦ φιλεῖν, unde

[1] Ex hoc altero libro facere non possumus, quin locum quendam afferamus, per occasionem, quo homo describitur qui suorum conscientia scelerum angitur, in huncce modum: οἷς δὲ πολλὰ καὶ δεινὰ πέπρακται διὰ τὴν μοχθηρίαν, μισοῦσί τε καὶ φεύγουσι τὸ ζῆν καὶ ἀναιροῦσιν ἑαυτούς. ζητοῦσί τε οἱ μοχθηροὶ μεθ' ὧν συνδιημερεύσουσιν, ἑαυτοὺς δὲ φεύγουσιν. ἀναμιμνήσκονται γὰρ πολλῶν καὶ δυσχερῶν καὶ τοιαῦθ' ἕτερα ἐλπίζουσι, καθ' ἑαυτοὺς ὄντες, μεθ' ἑτέρων δ' ὄντες ἐπιλανθάνονται. οὐδὲν τε φιλητὸν ἔχοντες οὐδὲν φιλικὸν πάσχουσι πρὸς ἑαυτούς. οὐδὲ δὴ συγχαίρουσιν οὐδὲ συναλγοῦσιν οἱ τοιοῦτοι ἑαυτοῖς. στασιάζει γὰρ αὐτῶν ἡ ψυχή, καὶ τὸ μὲν διὰ μοχθηρίαν ἀλγεῖ ἀπεχόμενόν τινων, τὸ δ' ἥδεται, καὶ τὸ μὲν δεῦρο τὸ δ' ἐκεῖσε ἕλκει ὥσπερ διασπῶντα. (IX, 4. p. 1166 b, 11.) Quae quum ita sint, nescio an vere dici possit, inesse in Aristotele conscientiae notionis quasi semen. [2] Cf. Eth. VIII, 7. p. 1157 b, 28 sq. IV, 12. 1126 b, 19 s—

φιλία duci potest, quam rhetoric habet: *τὸ βούλεσθαί τινι ἀγαθὰ ἐκείνου ἕνεκα ἀλλὰ μὴ αὐτοῦ καὶ τὸ κατὰ δύνα κτικὸν τούτων* (II, 4 init.), non plenam esse ex ethice quum addendum sit illi „non obscure,"[1] quod ni ita e queretur, etiam inter ignotos homines esse amicitiai est absurdum. Praeterea *φιλίας* mentio ibi non fie ubi *ἀντιφίλησις* non apparet, ut etiam in rhetorice: *ἐστὶν ὁ φιλῶν καὶ ἀντιφιλούμενος* (1381, 2), quae qu sit inanimorum ne homo quidem horum amicus voca (VIII, 2. 1155 b, 28 sqq.). Itaque verissima esse videtur definitio Aristotelea vulgaris quaedam opinio, ex qua cum aequalitate et jure maxime affinis recte judicatu VIII, 1. 9. 13. IX, 1). Ethice deinde e tribus rebus an i. e. amicitiae conditionibus tria ducit amicitiae genera. primum eorum est qui propter jucundum quiddam ad a alicujus se applicant, alterum quod propter utile, terti propter bonum i. e. ex virtute jungitur (VIII, 2, 1155 b, Priorum autem utrumque amicitiae genus modo est *κατὰ κὸς* et facile dissolvi potest sublatis amicitiae conditio quod facile fieri potest, quoniam non semper idem sed sive utile sive jucundum videtur esse (VIII, 3. 1156b, neque quidquam igitur prohibet, quominus utrumque etiam inter improbos sit.[3] Illud autem amicitiae genus virtute exoriatur, perinde atque ipsa virtus, assidua et st neque nisi inter bonos et virtute praeditos homines esse p per se quoque et utiles et suaves sunt.[4] Hoc quidem genus tum et ipsis beatis opus est, quibus minime conveniat esse.[5] Praeter haec tria genera permultae etiam *φιλ* species quaedam sunt, velut *ἑταιρική, ξενική, ἀδελφική, κή, ἐρωτική, πολιτική*, aliae, quarum nonnullas etiam commemorat (II, 4 1381 b, 33): *εἴδη δὲ φιλίας ἑταιρεία της, συγγένεια καὶ ὅσα τοιαῦτα.*

[1] VIII, 2. 1155b, 34 sqq. Cf. Giphan. ad Eth. p. 635 et terum definitionis prima modo pars non plena esse videtur. Giphan. p. 637. — Cf. VIII, 15, ubi amicitia quae propter util ex analogia legum divisionis una statuitur *νομικὴ* altera *ἠθική*. 5. 1157, 16 sqq. [4] VIII, 4. 1156b, 7—18. [5] VIII, 6 Satisfactum esse putaveris de his omnibus, quamquam perm loci, unum commemorasse.

Iam omnibus hac commentatione nobis propositis, quantum in nobis situm est, absolutis, eam, ut gratioso Graecorum verbo utar, *χαίρειν ἐᾶν* nequimus, non perscrutati, quomodo fieri potuerit, ut Aristoteles qui ipsis in indifferentibus rebus veri amorem, qui laudetur ac commendetur dignum habeat,[1] artem rhetoricam composuerit, qua quomodo quis modo pro veritate modo contra veritatem loqui possit atque, exempli gratia, praecepta det et alios locos enarret, quibus contra legem non scriptam et pro lege scripta et alios, quibus contra scriptam et pro non scripta lege agi possit.[2] Quaestio igitur, quam uno verbo attingam, quid sit quod Aristoteles a magno suo magistro discesserit, qui eloquentiae finem veritatem esse voluerit? Sed re ipsa ac consilio animoque a Platonis sententia non discessit,[3] quum ipse dicat: *χρήσιμος δ᾽ ἐστὶν ἡ ῥητορικὴ διά τε τὸ φύσει εἶναι κρείττω τἀληθῆ καὶ τὰ δίκαια τῶν ἐναντίων*, et: *οὐ δεῖ τὰ φαῦλα πείθειν* (Rhet. I, 1. p. 1355, 20 sqq. v. 31). Neque Platone minus severe ac graviter postulat, ut orator de qua agitur rem ex omni parte cognitam perceptamque habeat et cunctis literis et singulis disciplinis imbutus atque eruditus sit (Cf. sup. p. 10 et 18). Differunt autem philosophi inter se ipsa philosophandi ratione. Nam Plato quum aeque ac Aristoteles sophistas eorumque sectatores eloquentia abuti videret vehementerque eos castigaret, tamen nimium discedens a vitae communis consuetudine rhetoricen in dialogo, cui Phaedrus inscribitur, ad verae scientiae nobilitatem evecturus rei ipsi nihil fere attulit remedii. At Aristoteles etiam adversus sophistas, qui rhetorice summam scientiam esse collaudarunt, eam nihil nisi formalem artem esse perquam recte judicio cognovit, atque prospere eventurum putavit, ut abusui illi, patefactis artificiis, quibus falsa vera finguntur, hisque ipsis inter se comparatis, resisti posset. Aristoteli enim utilitatis quam sua ars rhetorica affert causae sunt ipsae morales, quum illius esse velit prohibere, quominus eloquentia injuste adhibeatur, dicens: . . . *ἐὰν μὴ κατὰ τὸ προσῆκον αἱ κρίσεις γίγνωνται ἀνάγκη δι᾽ αὐτῶν ἡττᾶσθαι* (I, 1. 1355, 22), et: *ἔτι δὲ τἀναντία δεῖ δύνασθαι πείθειν, καθάπερ καὶ ἐν τοῖς συλλογισμοῖς, οὐχ ὅπως*

---

[1] *Eth. IV, 13. 1127 b, 15 sqq.* [2] Rhet. I. 15. 1375, 27—b, 8.
[3] *Cf. Spengel. Abhandl. etc. VI. p. 461 sqq.*

ἀμφότερα πράττωμεν (οὐ γὰρ δεῖ τὰ φαῦλα πείθειν) ἀλλ' ἵνα μήτε λανθάνῃ πῶς ἔχει καὶ ὅπως ἄλλου χρωμένου τοῖς λόγοις μὴ δικαίως, αὐτοὶ λύειν ἔχωμεν.[1] (v. 29). Ceterum vero Aristoteles omnes res quae in hominum scientia versantur pari modo sine ira et studio animo camplexus objective, ut ita dicam, investigat et scrutatur neque culpa eorum qui facultate abusi sunt in hanc ipsam adsumit, quum omnia humana bona praeter virtutem fraudi obnoxia sint.[2] Neque secus se habet artis rhetoricae tractatio atque illa politicorum disputatio, ubi qua ratione tyrannis conservari possit ostendit (V, 11. p. 1313. 34 sqq.), quum ipse hanc civitatis formam ut omnium χειρίστην et παρέκβασιν rejiciat vehementerque reprehendat (Eth. VIII, 12. p. 1160. 36—b, 2. v. 8—12). Sed illud disserere politicorum est, quod sibi esse propositum libro ethicorum Nicomacheorum decimo exeunte Aristoteles contendit (p. 1181 b, 17 sqq.). Ipse igitur, quum de re ipsa ac tota agi velit, vituperat artium scriptores et priores et aequales, quod partim singulas quasdam res tractent, veluti Corax, (II, 24. 1402, 17), Pamphillus, Callippus (II, 23. 1400, 4) alii, partim id agant, ut hominum animos moveant, quippe qui ἔξω τοῦ πράγματος loquantur (Rhet. I, 1, 1354 11 sqq.). Itaque quamquam pulchrius civiliusque est genus deliberativum judiciali, huic tamen potius studebant, quum hac in re facilius sit a proposito aberrare et hominum affectus movere: qui vero his artificiis non nimis valerent in iis judiciis ubi prohibentur oratores extra causam aliquid proferre, velut in Areopago (I, 1. 1354 b, 23— b, 3. a, 15—25). Qua in re offendimur quod Aristoteles sibi ipse repugnare videtur, quum ipse unum trium argumentationum (πίστεων) genus esse auditorum affectuum commotionem constituit (I, 2. 1356, 3. II, 1. 1377. 24 sqq.). Ac Spengelius[3] quidem, quum Aristotelem ipsum hanc partem necessariam esse concessisse dicat, difficultatem posse eo dissolvi putat, quod haec πίστις sumpta ἐκ τῶν παθῶν quasi inferior aestimatur ab Aristotele, qui quidem alios artium scriptores ob id tantum reprehendat, quod hanc solam tractarint.

---

[1] Cf. Rhet. I, 1, 1355, 37sq. [2] Rhet. I, 1. 1355b, 2: εἰ δ' ὅτι μεγάλα βλάψειεν ἂν ὁ χρώμενος ἀδίκως τῇ τοιαύτῃ δυνάμει τῶν λόγων, τοῦτό γε κοινόν ἐστι κατὰ πάντων τῶν ἀγαθῶν πλὴν ἀρετῆς κτλ. [3] Ad Rhet. p. 13.

„Quare ne quis", inquit Spengelius,[1] „ipsum sibi contraria neque alia et meliora quam priores afferre dicat, statim addit: *τοῦτο δ' ἐστὶν ὅθεν ἄν τις γένοιτο ἐνθυμηματικός*, h. e. maxime artificiosum est enthymema quod est *σῶμα τῆς πίστεως* et *κυριώτατον τῶν πίστεων*". Qua tamen sententia nequaquam dubitationem tolli posse constat. Immo hanc *πίστιν* idem atque alias valere apud Aristotelem arbitramur, qua ex ipsius sententia tum uti licitum concessumque est, quum auditorum animi ipsa re moveri possunt. Neque vero, quod rhetores facere solebant, licet a proposito aberrantes resque ab ipsa causa alienas afferentes animos afficere.[2] Quam ob rem Aristoteles praecipit, *ὅταν εἰς πάθος ὑπὸ τοῦ λόγου προαχθῶσιν* (I, 2. 1356, 14). Neque aliter haec *πίστις* se habet atque illa ex persona dicentis sumpta, *ἐκ τοῦ ἤθους*, quod ut ait Aristoteles, *κυριωτάτην ἔχει πίστιν* (I, 2. 1356, 13). Sed oratoris animus atque indoles ipsa oratione exprimatur perspiciaturque oportet neque judicio jam antea capto; *δεῖ δὲ καὶ τοῦτο (τὸ ἦθος)*, inquit Aristoteles, *συμβαίνειν διὰ τὸν λόγον, ἀλλὰ μὴ διὰ τὸ προδεδοξάσθαι ποιόν τινα εἶναι τὸν λέγοντα* (Ibid. v. 10). Itaque non recte Spengelius[3] „illae", inquit, (*πίστεις*) „sumptae *ἐκ τοῦ ἤθους* item *παθῶν* aeque *ἔξω τοῦ πράγματος* sunt atque ea, quae priores artium scriptores contulerant", immo si ipsa re orationis propria efficiuntur non sunt *ἔξω τοῦ πράγματος*. Affectus vero ipsi necessaria, ut Aristoteles censet, sunt animi pars, quos etiam in perdito aliquo libro, mirante Stoico Seneca, (de ira I, 17) recte adhibitos virtutum arma fieri posse scripserat.[4] Quod quidem nos non miramur, quum animi quam ethice prodit partitionis memores simus. Namque instrumenta, quibus ea animi pars quae rationis particeps est utitur, ut alteram rationis expertem ad obsequium redigat, sunt *νουθέτησις, ἐπιτίμησις, παράκλησις* (I, 13 p. 1102, 34 sq.), quae nulla unquam alia quam affectuum specie indutae apparent. Rationem autem illi animi parti, cui

---

[1] L. L. p. 18. [2] Cf. ejusdem auctoris (ad Rhet. p. 11) quae optime affert oratorum *τοὺς ἔξω τοῦ πράγματος λέγοντας* vituperantium exempla. Vid. imprimis Lycurg. in Leocrat. § 11 et Lysiae XII, 38. [3] Ad Rhet. p. 17. [4] Cf. Bernays: „Grundzüge der verlorenen Abhandlung des Aristoteles über die Wirkung der Tragödie". Abhandlungen der Hist. Phil. Gesellschaft zu Breslau p. 177.